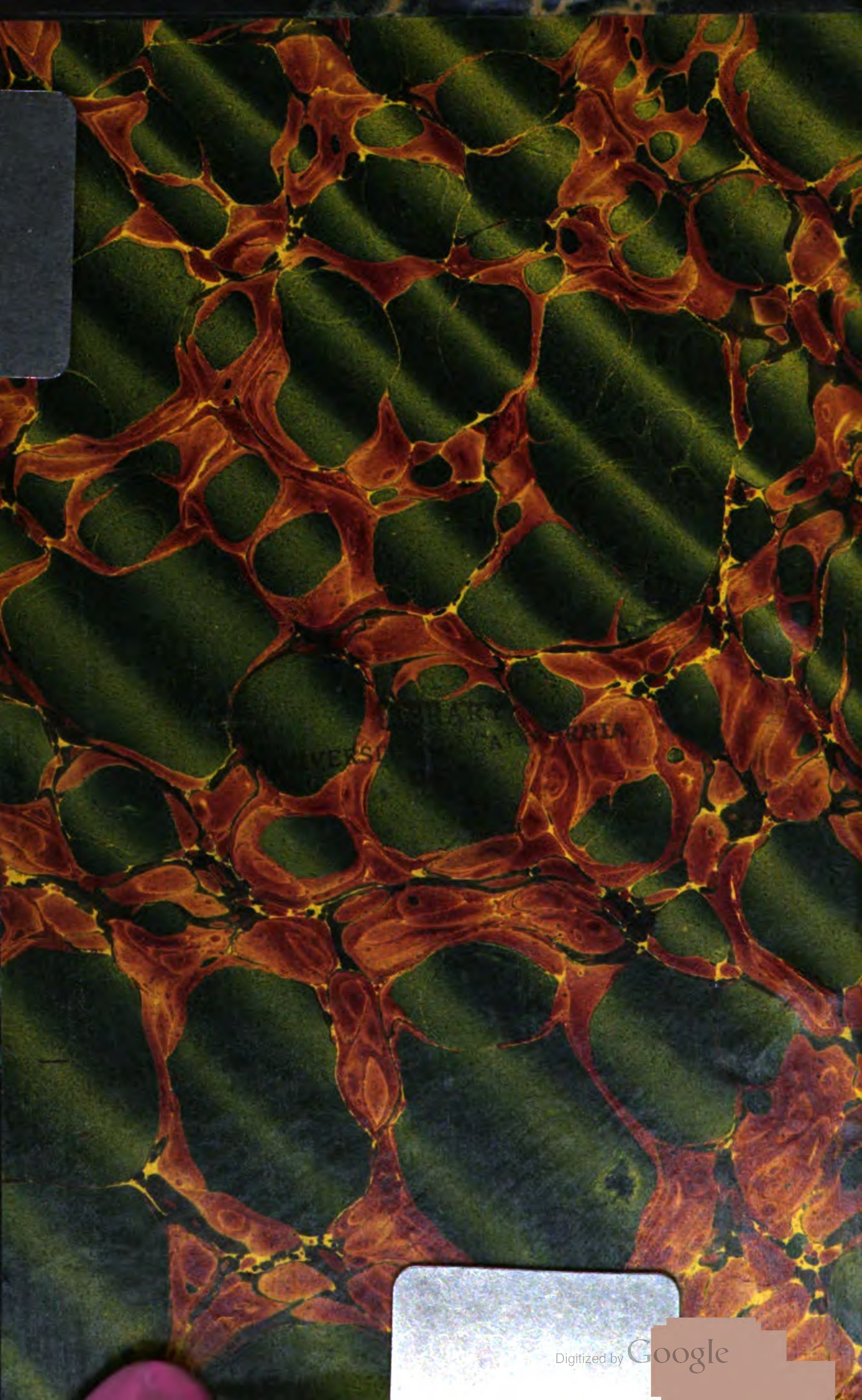
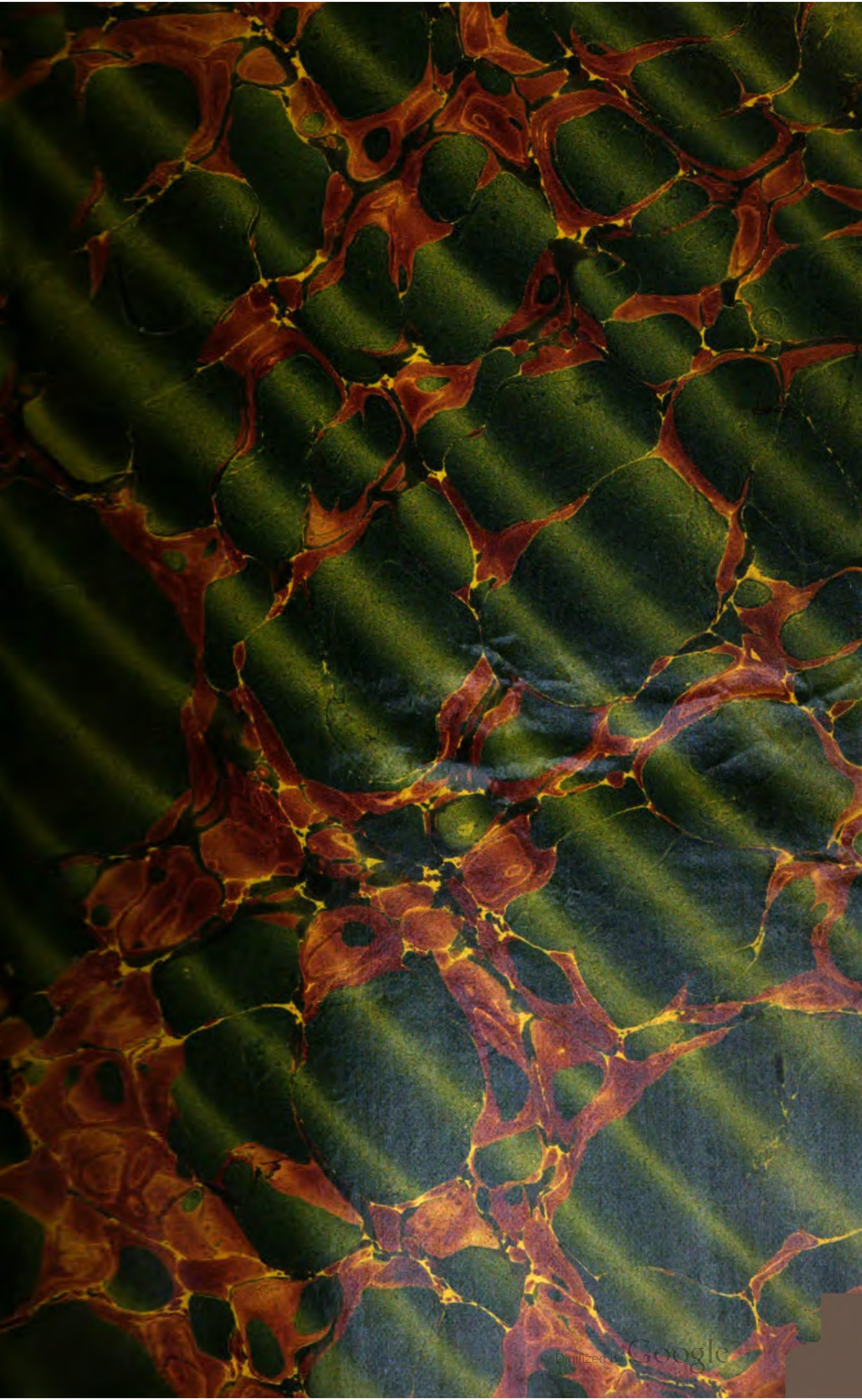
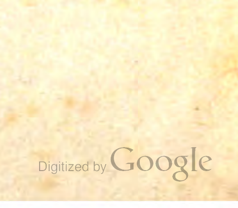








# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI.

*Avec approbation des Supérieurs.*

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI.

## RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

---

## TOME QUINZIÈME.



A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

RUE DU PÉRAT, N° 6.

1843.

# MISSIONS
# DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

## NOTICE SUR LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

*Adressée au R. P. Colin, supérieur-général de la Société de Marie,*

Par le P. Servant, Prêtre de la même Société.

Hokianga, 7 septembre 1841.

« Mon révérend Père,

« Je crois vous faire plaisir en vous envoyant les notes que j'ai recueillies dans mes courses apostoliques, sur les usages, les mœurs et la religion des Nouveaux-Zélandais : une autre fois je vous écrirai les heureux changements que la prédication de l'Evangile a déjà opérés parmi ces néophytes. J'ai tâché de mettre un peu d'ordre dans ma lettre pour ne pas m'exposer à des redites ; mais ne demandez pas, je vous prie, les grâces et les artifices du style à un Missionnaire qui, depuis cinq ans, ne fait qu'étudier la langue barbare des sauvages.

« *Naissance.* — Dès qu'un enfant est né, sa mère elle-même l'enveloppe de langes, l'embrasse tendrement à la manière du pays, c'est-à-dire en faisant battre nez contre nez; elle élargit par des incisions les lobes de ses oreilles, afin qu'ils puissent dans la suite être chargés d'ornements; puis elle continue à vaquer aux travaux du ménage.

« Lorsque l'enfant a de cinq à huit jours, dans certaines tribus, la mère le suspend aux branches d'un arbre appelé *karamo*, et lui redit quelques refrains populaires de l'Océanie; elle l'emmaillotte ensuite avec les feuilles du *karamo*, l'allaite et continue à le bercer en chantant. Ailleurs, c'est un autre usage : une femme porte son nourrisson sur le bord d'un ruisseau, et le présente à un vieux *Taura* salarié; ce prêtre prend une baguette, y fait des entailles en cinq endroits différents, et la dépose à terre; il reçoit ensuite le nouveau-né dans ses mains et le tient un moment debout en face de la baguette. S'il arrive alors quelque chose de fâcheux, ou l'enfant ne vivra pas, ou il sera malheureux et poltron; mais s'il ne se révèle point de sinistre augure, il sera brave; si par hasard on avait entendu roucouler une colombe à la naissance d'un garçon, ce serait signe qu'il verra quelque jour de grands événements; et dès lors il devient l'espérance et la joie de toute sa famille; on l'élève avec le plus grand soin. La cérémonie ne se termine pas là : le prêtre plonge l'enfant dans l'eau, lui impose un nom, balbutie quelques paroles que les assistants ne comprennent pas, mais qu'ils supposent adressées à un certain génie chargé de présider aux destinées des hommes et des oiseaux; on croit aussi qu'elles expriment des vœux pour que le jeune Océanien se familiarise plus tard avec toutes sortes de crimes. L'initiation achevée, l'enfant est porté sur les bras du prêtre jusqu'à la case des parents. Son nom n'offense-t-il personne? on se livre à des réjouissances; mais s'il a reçu le nom sacré d'un grand

chef, il est coupable d'une grave injure, et il sera impitoyablement tué et mangé, à moins qu'on ne rachète sa vie à force de présents.

« En général, les enfants sont mal tenus; souvent même, par une certaine crainte superstitieuse, celles qui leur ont donné le jour refusent absolument de les nourrir; et, comme la charité est inconnue parmi les femmes idolâtres, si les mères ne veulent pas ou ne peuvent pas en prendre soin, ces innocentes créatures ne trouvent personne qui consente à leur sauver la vie.

« *Nourriture.* — Outre les productions importées dans nos îles, tels que la pomme de terre, la patate douce, le melon d'eau, la calebasse verte, les choux, les oignons, le taro, la pêche et le maïs, les Nouveaux-Zélandais ont beaucoup de plantes indigènes qui leur servent d'aliment; de ce nombre sont : la racine de *fougère*, qui, réduite en pâte, est savoureuse pour les naturels, bien qu'elle paraisse insipide aux étrangers; le *ti*, racine dont le goût sucré se distingue à peine de la pomme cuite, lorsqu'on l'a préparée au feu, après l'avoir laissé sécher deux ou trois jours au soleil; plusieurs espèces de fruit, comme le *koroi* rouge, de deux lignes de circonférence; le *woirarapa*, de la grosseur du précédent et de couleur blanche; le *titoki*, rouge, sucré, mais un peu sauvage; le *rimu*, noir et aussi petit que le *koroi;* la *tawara* aux longues feuilles qui croissent en s'agglomérant sur un arbre appelé *kiékie;* le *kupère*, fruit jaune, caché sous une mince enveloppe; il a un goût appétissant, mais il devient funeste à ceux qui en mangent avec trop d'avidité; le *kohoko*, de couleur écarlate; le *kohutuhutu*, noir, de la grosseur de la groseille, et d'une saveur très-agréable; le *tupakihi*, c'est la vigne sauvage de la Nouvelle-Zélande; le jus en est très-doux, mais la racine et surtout les filaments recèlent un poison;

le *rito*, on appelle ainsi la racine très-sucrée et médicinale du *nicao;* le *kinau*, espèce d'amande pourprée dont le noyau est substantiel ; le *tawa*, noir et agréable au goût ; une espèce d'*ananas*, petit, acide et très-aqueux ; enfin le *kawakawa*, dont le jus fermenté devient une liqueur forte et enivrante.

« Bien que le porc et le poisson abondent dans notre île, les naturels n'en mangent qu'aux jours de grande réjouissance ; ils sont particulièrement destinés aux blancs et aux étrangers. Voilà presque tous les aliments des Nouveaux-Zélandais. Comment les préparent-ils? D'abord, pour avoir du feu, on prend deux morceaux d'un certain bois sec ; on pratique une entaille à l'un d'eux, et avec la pointe de l'autre on frotte dans cette entaille jusqu'à ce qu'il s'y soit formé une poussière que la compression enflamme. Alors on fait un creux dans la terre, on le remplit de bois et de cailloux ; lorsque les pierres sont brûlantes, on nettoie cette espèce de four ; on laisse une partie des cailloux tout autour ; les autres restent entassés au fond ; par-dessus, sont placées les pommes de terre, arrosées d'un peu d'eau ; puis on étend, pour les protéger, une légère couche de végétaux et de feuilles fraîches ; on arrose encore le tout et on le couvre de terre. Les aliments cuits de la sorte pendant une demi-heure, sont à la fois propres et savoureux.

« Quand le repas est prêt, l'étiquette ne demande pas qu'on se fasse avertir deux fois : au premier signal, les convives accourent à toutes jambes, et en quelques minutes tout est dévoré. Nos insulaires ont un violent appétit : à les voir manger, on n'oserait prononcer s'ils sont moins avides que les chiens affamés qui les obsèdent pour avoir leur part. Ils ne prennent que deux repas par jour, le matin et le soir. Le peuple n'a ni vaisselle ni batterie de cuisine ; quant aux chefs, ils ont deux espèces d'assiettes,

l'une plate, l'autre en forme de panier; elles sont faites en feuilles de *phormium-tenax*, tressées avec beaucoup d'adresse par les femmes. Les chefs n'admettent pas à leur table les personnes du peuple: l'usage ne souffre pas non plus que les étrangers de distinction mangent avec les esclaves.

« *Vêtements maoris.* — Comment est-on habillé à la maori? Un petit vêtement simple couvre le corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux; il n'y a guère que les femmes qui le portent; on l'appelle *patai*. Le *tatata*, plus long et plus orné que le *patai*, est l'habit ordinaire de dessous; celui de dessus, appelé *karowai*, est chargé d'ornements: souvent cette tunique entière, et toujours ses bords, sont garnis de franges larges d'un demi-pied, et teintes en beau noir. Nos insulaires aiment aussi à la colorier en rouge.

« On distingue quatre sortes de manteaux; deux sont destinés à garantir de la pluie: le *ngéri*, court, imperméable, et si fourré à l'extérieur, qu'il prête à celui qui le porte une grosseur démesurée et un aspect sauvage; le *pata*, qui descend des épaules jusqu'aux talons; bien qu'il ne soit pas fourré, il est très-compacte. Les deux autres sont uniquement pour la parure: le *kaikata*, tissu du fil soyeux du *phormium-tenax*, est remarquable par sa blancheur, par sa propreté et par les figures en rouge et en noir qu'on y dessine avec une parfaite symétrie; le *topuni* est une simple peau de chien que les chefs se font honneur de porter, et dont l'usage est interdit aux esclaves.

« *Maisons.* — Les habitations, toujours placées à l'abri des vents froids, sont construites avec des plantes aquatiques. Une espèce de palmier, appelé *nikao*, prête ses larges feuilles, à forme de parasol, pour faire le toit,

qui présente deux surfaces inclinées et terminées en angles. Celle de devant, plus vaste que l'autre, est bordée d'une planche d'un demi-pied de large, peinte en rouge, et ornée de sculptures faites pour perpétuer, avec leurs figures grotesques, la mémoire des ancêtres et des guerriers morts au champ d'honneur. Chaque maison a, pour l'ordinaire, avec l'étroite entrée dont la porte ferme hermétiquement, plusieurs petites fenêtres destinées non-seulement à donner du jour et de l'air, mais encore à laisser échapper la fumée étouffante du feu que font les naturels, surtout à la tombée de la nuit pendant l'hiver.

« La vaisselle dont j'ai parlé plus haut, une natte qui tient lieu de lit, et un bloc de bois qui sert d'oreiller : voilà tous les meubles dont les cabanes des grands sont garnies. Les cases du peuple sont moins grandes et encore moins ornées : souvent le Nouveau-Zélandais ne prend pas même la peine de se procurer une natte et un oreiller de bois ; il trouve plus simple de se coucher sur la terre nue.

« *Droit de Propriété.* — Parmi nos sauvages la propriété est connue comme chez les nations civilisées : les enfants succèdent à toutes les possessions de leurs pères, sans que les chefs eux-mêmes puissent les en dépouiller. Les naturels n'écrivent pas leurs contrats ; mais leur mémoire conserve, aussi fidèlement que des écrits, leurs titres et jusqu'aux circonstances les plus minutieuses qui peuvent attester leurs droits.

« Les esclaves ne possèdent rien que ce que la bienveillance du maître leur a donné.

« Outre le droit de succession, les Nouveaux-Zélandais reconnaissent encore le droit de conquête, en vertu duquel les vaincus ne peuvent aliéner leurs propriétés sans l'autorisation du chef des vainqueurs : depuis la cessation de la guerre, ce droit semble tomber en désuétude.

« Le possesseur d'une terre permet facilement à une tribu amie ou alliée d'y semer ou d'y planter, moyennant une redevance ; mais si on ensemençait un champ sans l'autorisation du propriétaire, celui-ci pourrait en récolter tous les fruits.

« Dans la Nouvelle-Zélande, les champs sont, pour l'ordinaire, très-éloignés les uns des autres ; de là une vie un peu nomade. On doit clore son domaine pour le garantir contre la dévastation des porcs et autres animaux voraces. Avant l'introduction par les étrangers des instruments aratoires, nos insulaires cultivaient leurs terres avec une bêche de bois dur ; quand le sol est préparé, ils font comme de petites taupinières, où ils cachent la semence. Les cendres de bois, de fougère et d'autres végétaux leur servent d'engrais. Il est d'usage que les cultivateurs se réunissent et s'aident mutuellement ; ils s'animent au travail par des chants et des cris, et s'entendent aussi les uns avec les autres pour la consommation ou pour la vente de leurs denrées.

« *Pêche.* — La nécessité, mère des expédients et des ressources, a inspiré aux Nouveaux-Zélandais d'excellentes manières de pêcher : ici, on fixe des filets d'une dimension extraordinaire à des pieux plantés dans l'eau ; là, on emploie l'hameçon fait d'une dent de requin ou de la coquille d'une grosse huître, appelée *paua ;* ailleurs, pendant la nuit, on attire les poissons avec des torches ou bien avec la résine du *kaori* allumée, et on les perce avec une lance de bois.

« *Pirogues.* — Les pirogues de guerre sont en général très-grandes : il y en a qui peuvent porter cent personnes. Quel travail, quelle patience il fallait naguère pour couper, creuser et polir des arbres aussi énormes, quand on n'a-

vait d'autre outil que la hache de marbre ou de jaspe! Les guerriers aiment à orner ces embarcations de sculptures, peu variées, il est vrai, mais régulières et gracieuses; ils les peignent en rouge et les bordent d'un cordon noir. A la proue est toujours une horrible figure humaine qui tire la langue avec de violentes contorsions, emblème des grimaces que font les combattants sur les champs de bataille. Les pirogues ordinaires sont plus petites et sans ornements : ce sont simplement des arbres creusés à l'intérieur.

« *Tatouage.* — Le tatouage, avec toutes ses variantes, est la marque distinctive des diverses conditions. Les chefs ont seuls le privilége de se peindre les jambes. On reconnaît les femmes d'une illustre extraction à un léger tatouage sur les lèvres, et à deux lignes droites et parallèles tracées sur le front. Les gens du peuple et les esclaves sont bariolés sur le dos. Ces marques sont héréditaires, et les enfants se font honneur de porter celles de leurs aïeux. Voici comment on imprime ce bizarre ornement. D'abord on trace des lignes noires sur la peau; puis on fait sur chacune d'elles une suite de petites blessures avec un ciselet enfoncé à petits coups; à chaque piqûre on trempe le ciselet dans un liquide où l'on a délayé la racine du *phormium-tenax* réduite en poussière. C'est cette douloureuse opération que tous nos sauvages, arrivés à l'âge mûr, sont forcés de subir : l'honneur l'exige absolument.

« *Constitution et législation.* — Autrefois, le pouvoir des chefs était despotique : au premier signe de leur volonté, un esclave, une femme, un enfant, étaient mis à mort; ils s'emparaient presque à leur gré des propriétés de leurs sujets, et désignaient arbitrairement les victimes humaines dont ils faisaient servir la chair dans d'horribles festins.

« Les Nouveaux-Zélandais n'ont jamais eu une forme régulière de gouvernement; mais, outre certaines lueurs d'équité naturelle qu'ils ont toujours conservées, ils ont maintenu plusieurs coutumes de leurs ancêtres, sur lesquelles se règlent leurs déterminations et leur conduite.

« C'est toujours le grand chef qui préside le conseil de guerre où tout le monde a voix délibérative. La dignité dont il est revêtu commande un tel respect, que sa volonté présumée exerce une souveraine influence sur les esprits.

« Chaque tribu reconnaît encore un grand nombre de chefs subalternes, et c'est un malheur. Désunis et indépendants les uns des autres, ils entravent la plupart des projets utiles, en voulant faire prévaloir chacun leur sentiment. Je crois que c'est à leurs brouilleries qu'il faut attribuer ces innombrables massacres et ces guerres interminables qui ensanglantaient naguère la Nouvelle-Zélande.

« Au-dessous des chefs et de leurs sujets sont les esclaves, ou prisonniers de guerre; on les traitait jadis d'une manière cruelle; ils payaient de leur tête le moindre manquement; quelquefois même ils portaient la peine des injures que leur ancien roi avait faites à leur nouveau maître; souvent aussi, lorsque un personnage distingué périssait, on vengeait sa mort par celle d'un malheureux prisonnier. Aujourd'hui la peine ordinaire que les vainqueurs infligent aux captifs se réduit à leur imposer un labeur sans salaire; il s'en trouve même qui les récompensent de leur fidélité et de leur zèle soit par des cadeaux, soit en les rendant à leurs tribus et à leurs familles.

« La servitude est réputée si ignominieuse, que ce serait un déshonneur de porter le même nom qu'un esclave. Cependant on en voit qui commandent l'estime et s'introduisent dans les assemblées délibératives, où ils font prévaloir leur sentiment sur les affaires les plus importantes.

« *Caractère.*—Le Nouveau-Zélandais est bon, mais, en même temps, emporté et vindicatif : en recevant de vous un bienfait, il vous a donné son cœur sans réserve ; toutefois, si vous lui faites une injure, il oubliera à l'instant tout ce qu'il vous doit, sa fureur éclatera comme un coup de tonnerre : incapable d'entendre raison, il se portera aux derniers excès. Autant il est violent dans sa colère et terrible dans sa vengeance, autant il est tendre dans les témoignages de son amour ; vous allez en juger par ce qui se passe dans les visites.

« Lorsque arrive un parent ou un ami, on lui témoigne la joie qu'on éprouve par ces paroles accueillantes : *Viens, viens ;* par les regards les plus affectueux, par des soupirs et par des cris accompagnés de torrents de larmes ; puis, tandis que les nez sont pressés contre les nez, que les visages se décomposent par la vivacité du sentiment, des voix mélancoliques, discordantes, entrecoupées de sanglots, et divisées en deux chœurs, entonnent en l'improvisant le *chant de tendresse.* On ne s'en tient pas là ; les femmes tracent, avec des coquillages de mer, des sillons sanglants sur leurs visages et sur leurs bras : ce n'est qu'en se déchirant ainsi et en faisant couler leur sang qu'elles prouvent, dit-on, qu'elles savent aimer.

« L'entrevue doit durer plusieurs semaines et même plusieurs mois ; autrement la famille visitée se plaindrait dans un langage aussi tendre que poétique : *Tu t'en vas ! nous ne t'avons pas encore vu ! à peine avons-nous vu tes yeux ! etc.* Quand le parent ou l'ami est sur son départ, les chants de tendresse et de regret recommencent ; puis on l'accompagne fort loin, en le faisant asseoir de temps en temps et le priant de revenir sur ses pas. Si l'on a une faveur à demander, c'est alors qu'on la sollicite.

« La visite d'un chef a quelque chose de plus solennel : le lieu où il doit être reçu est approprié avec soin, cou-

vert de feuillage et tapissé de belles nattes qui serviront de siéges.

« Qu'on ne s'étonne pas des larmes que les Nouveaux-Zélandais répandent en quittant ou en revoyant leurs amis : ils en versent à volonté lorsque l'usage les commande ; et l'étranger est quelquefois surpris de voir le sourire succéder en un instant aux pleurs, le sang-froid aux émotions extrêmes. Après qu'un grand chef a reçu les témoignages d'affection de son peuple, il s'assied à la place la plus honorable ; les chefs inférieurs se rangent à ses côtés, plus ou moins rapprochés de lui, suivant leur dignité. Chacun garde un moment le silence ; un subalterne ne parlerait pas avant son supérieur ; tous réfléchissent longtemps et mûrissent bien leurs pensées avant de les exprimer. C'est encore la coutume, dans ces sortes de visites, de se faire des présents mutuels : le grand chef doit être le plus généreux, et il l'est en effet.

« *Guerres*. — Pendant longtemps la Nouvelle-Zélande a été le théâtre de guerres continuelles et sanglantes. Que de montagnes, que de vallées, que de plaines aujourd'hui désertes, et naguère peuplées par des tribus que nos vieillards ont connues et qu'ils nomment à leurs petits enfants ! Ce fléau terrible les a exterminées. Si vous me demandez les causes de ces hostilités, j'en trouve d'abord une dans l'éducation : nos insulaires, après avoir sucé avec le lait l'humeur belliqueuse, entendaient, tous les jours de leur enfance, leurs pères, leurs mères et leurs voisins vanter la gloire des armes, chanter la valeur et les actions des guerriers, applaudir au massacre des ennemis. Or, il est facile de comprendre que des hommes ainsi élevés ne respirent que les combats. En outre, les raisons pour lesquelles on en venait aux mains étaient infinies : la plus légère insulte faite à un membre de la tribu, la mort d'un

chef attribuée à la magie d'un prêtre maori, la dévastation d'un champ, un vol, une parole injurieuse, la neutralité gardée dans un démêlé entre deux familles rivales, le plaisir de faire cuire dans le *hangi* (cuisine) la tête des vaincus, enfin la seule ambition d'un chef qui voulait s'acquérir une réputation de bravoure, suffisait pour mettre l'île en feu. Si par malheur un chef avait été tué ou blessé, la guerre devenait interminable, parce qu'il ne pouvait être pleinement vengé que par l'extermination de l'ennemi.

« Les armes des Nouveaux-Zélandais sont : l'arc, avec lequel ils savent lancer à une grande distance des flèches meurtrières ; la fronde, dont ils se servent pour jeter des pierres brûlantes, lesquelles tombant sur des maisons toutes construites avec des matériaux inflammables, allument de vastes incendies ; une lance de bois dur, bien travaillée et dentelée à la pointe ; le *hani*, dont un bout est aplati et tranchant, et l'autre représente une langue et deux yeux ; le *mere-pounamu* ou casse-tête, fait d'un marbre vert, cristallisé et très-poli : c'est l'arme favorite des chefs.

« C'est tantôt la trahison, tantôt la ruse, et plus souvent la force ouverte qui décident du triomphe. Ordinairement les naturels commencent par se réunir en conseil ; la délibération est vive et animée : les orateurs fixent d'abord l'attention de l'assemblée par un chant ; ils déploient tour à tour les ressources de l'éloquence et celles de la poésie, pour déterminer les suffrages. En eux, tout parle : les bras, les yeux, les traits du visage, le corps entier ajoute à l'effet de la harangue. Si la guerre est résolue, on envoie demander réparation d'honneur à la tribu jugée coupable. Les députés font cette demande par de longs discours, qu'ils prononcent en se promenant dans l'attitude de la fureur, menaçant l'ennemi de leur *hani* ou de leur *mere-*

*pounamu*. Obtiennent-ils la satisfaction exigée? les deux partis se rendent en foule dans un même lieu pour exécuter une danse guerrière, en signe de réconciliation; tous y prennent part en faisant des sauts simultanés et en poussant des cris aigus. Mais si la réparation est refusée, les esprits s'exaspèrent, les deux camps échangent des défis et des injures; c'est à qui fera les contorsions les plus horribles; enfin ils se jettent les uns sur les autres et se déchirent comme des lions furieux. Quand l'ennemi est en déroute, on le poursuit en répétant des chants de victoire entrecoupés de hurlements affreux. Après la dispersion des vaincus, on voit ces cannibales saisir les malheureux qui n'ont pu échapper à leur vengance, déchirer lentement leurs membres, se désaltérer dans leur sang, et se rassasier avec délices de leur chair palpitante. Ils conservent les têtes pour servir de trophées, et à certains jours de réjouissance ils les exposent sur les toits des maisons.

« *Ornements.* — Les naturels portent toujours sur eux, comme ornement et comme souvenir, des objets qui ont appartenu aux personnes chéries dont la mort ou l'absence les sépare. Ces objets, grossièrement travaillés en forme de figure humaine, ont des yeux faits avec le brillant coquillage appelé *paua*. Quelquefois, à l'arrivée d'un ami qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, on détache les gages vénérés, on les dépose avec respect sur une touffe de feuillage ou de gazon, on se range tout autour, et chaque fois que sont prononcés les noms des êtres bien-aimés qu'ils rappellent, on réitère les marques d'affection que j'ai décrites plus haut en parlant des visites.

« Les autres ornements sont aussi variés que bizarres. Les Nouveaux-Zélandais se chargent la tête de plumes en forme de panache; ils suspendent à leurs oreilles des dents de requin, des barbes de baleine, des oiseaux tout en-

tiers, se barbouillent la peau de rouge et de noir ; ils ont aussi la coutume de s'oindre le corps avec de l'huile.

« *Conversation.* — Nos insulaires aiment beaucoup à causer, et leurs conversations sont interminables. Doués d'un esprit observateur et d'une mémoire heureuse, ils racontent, ils détaillent, ils développent les plus minutieuses circonstances du lieu, du temps, des personnes ; il faut de la patience pour les entendre rapporter, avec une scrupuleuse exactitude, toutes les paroles de celui qu'ils mettent en scène, en imitant le ton de sa voix, ses gestes et ses manières. Ils sont féconds en railleries piquantes ; mais la première repartie les déconcerte. Leurs entretiens sont très-animés. Ceux d'entre les Nouveaux-Zélandais qui possèdent à un haut degré le talent de la parole, se font écouter avec un vif intérêt ; ils sont d'ailleurs heureusement servis par les richesses d'une langue qui abonde en figures hardies, en tours poétiques, en expressions pittoresques.

« *Divertissements.* — Outre la danse guerrière dont j'ai déjà parlé, et qui a lieu aux traités de paix, aux visites des grands chefs, et autres réjouissances publiques, il en est une fort remarquable, où les acteurs, tournés du même côté, portant une branche d'arbre à la main et sur la tête une couronne de verdure, et chantant tous à la fois, font simultanément, sans remuer les pieds, des évolutions à droite et à gauche. Au nombre des jeux les plus usités on compte le *ruriruri*, qui consiste à s'asseoir d'abord en cercle ou en demi-cercle ; puis, tout le monde à la fois et en cadence se frappe les jambes et la poitrine, agite avec rapidité les bras et les doigts, et siffle en prononçant avec volubilité une espèce de refrain ; entre tous ces mouvements, ces gestes, ces sifflements, ces cris, ces paroles si précipitées, il existe un accord étonnant.

« *Connaissances*. — 1° La Musique. Les naturels sont très-sensibles aux charmes de la musique. Autrefois ils avaient plusieurs sortes d'instruments; ils n'ont plus aujourd'hui qu'une mauvaise flûte à trois ou quatre trous, qui fatigue les oreilles par ses sons aigus et surtout monotones, car ils n'ont qu'un petit nombre de notes. Leurs musiciens et leurs poëtes improvisent avec une merveilleuse facilité. On est souvent surpris d'entendre exécuter par plusieurs indigènes une pièce qu'un d'eux compose à mesure qu'ils la jouent. Leurs chants, surtout ceux qui ont pour sujet l'absence d'un parent ou d'un ami, renferment des pensées nobles, des sentiments tendres et élevés, des traits vraiment lyriques; mais ils sont défigurés par des trivialités et des répétitions fréquentes.

« 2° La Peinture. Quoiqu'ils s'entendent fort peu en peinture, ils aiment cependant à barbouiller le frontispice de leurs maisons, ainsi que leurs pirogues de guerre et tous les objets qu'ils ont travaillés avec soin; le rouge est leur couleur favorite.

« 3° La Sculpture. L'art de sculpter est celui qu'ils connaissent le mieux et auquel ils s'appliquent le plus; les tombeaux, les cabanes, les armes, les pirogues, plusieurs ustensiles de ménage sont ornés de figures où l'on admire l'ordre, les proportions et les contours; mais on y désirerait plus de variété.

« 4° La Médecine. Quoique la Nouvelle-Zélande abonde en plantes médicinales, les naturels ne connaissent guère, en fait de simples, que le *pua*, le *nani*, le *ruruhau*, le *ti*, le *korau* qu'ils emploient comme rafraîchissants, la racine et la feuille du *phormium*, et la racine du *rengarenga* qu'ils font chauffer et qu'ils appliquent sur les parties malades, particulièrement sur les tumeurs et sur les abcès. Quand une personne éprouve une douleur externe, elle se couche sur la

terre, et un autre insulaire marche sur le membre souffrant pour le guérir. La manière de panser les blessures n'est pas moins étrange : après les avoir meurtries avec une pierre, on les tient exposées à la fumée. Pour les maladies internes, on ne connaît point de remèdes. Celui qui en est atteint s'étend désespéré sur la terre et fait consulter un prêtre maori, pour savoir s'il peut compter sur quelque chance de salut. Le prêtre se place en face d'une machine composée de petites pièces de bois, et observe avec attention les mouvements que lui imprimera le vent; si les augures sont défavorables, il déclare que le malade va mourir. Dès lors on lui refuse toute nourriture; sa famille même l'abandonne; on le laisse en proie au dieu qui, croit-on, lui dévore les chairs et les entrailles : ainsi le présage du prêtre superstitieux ne manque jamais de s'accomplir; car le patient meurt toujours, sinon de la maladie, au moins de la faim.

« *Songes et Revenants.* — Lorsqu'un insulaire a fait un songe, il ne manque pas d'en informer tout son village : aussitôt chacun d'accourir et de se presser autour de lui pour entendre le récit de son rêve avec ses plus puériles circonstances; les anciens et les vieilles femmes en interprètent les obscurités; on avertit les hameaux environnants et les tribus voisines de la vision nocturne et de ses commentaires; et c'est là ce qui détermine les grandes entreprises de nos pauvres sauvages, ce qui règle même toute leur conduite.

« Ils croient aussi volontiers aux revenants qu'aux songes : souvent, au milieu de la nuit, lorsque l'île entière est dans le repos et le silence, soudain des cris de frayeur retentissent de toutes parts, les femmes se lamentent, le village entier est dans la consternation, parce-que l'ombre d'un parent, d'un ami, ou d'un chef mort dans les combats aura apparu à quelqu'un pendant qu'il dormait.

« Avant d'entreprendre une guerre, on consulte l'aruspice : si, pendant que le prêtre inspecte les entrailles des animaux sacrifiés, le cri du hibou se fait entendre, c'est un mauvais augure ; mais si c'est un faucon qui voltige sur la tête des guerriers, l'ennemi sera défait.

« On emploie encore un autre moyen pour prévoir l'issue d'une campagne : un jeune homme prend un nombre de baguettes égal à celui des tribus belligérantes, il aplanit un certain espace de terrain, y plante les baguettes comme des quilles sur deux lignes parallèles représentant les deux armées en présence, et s'éloigne un peu en attendant l'effet que produira le vent. Si les baguettes qui représentent l'ennemi tombent en arrière, l'ennemi sera culbuté : si c'est en avant, il sera vainqueur ; si c'est obliquement, la victoire demeurera incertaine.

« *Frayeurs.* — L'imagination ardente des Nouveaux-Zélandais et leurs mille superstitions les font vivre sous l'empire d'une terreur continuelle. Dans les ténèbres, ils sont tristes et mélancoliques ; ils croient voir des fantômes, entendre les sifflements des dieux maoris, apercevoir des monstres qui rôdent autour d'eux, tout prêts à les frapper de maladie ou de mort. Passer la nuit sans lumière, est pour eux un supplice ; ils ne peuvent ni parler, ni dormir ; ils osent à peine respirer, et, quand vous leur présentez un flambeau, ils s'écrient : Maintenant nous commençons à vivre !

« Mais la lumière ne dissipe pas toutes leurs craintes : c'est une croyance parmi eux, que la violation des *tapous* est toujours punie par quelque grand malheur, tandis que la fidélité à ces rits superstitieux assure une longue vie, une bonne santé et beaucoup d'autres précieux avantages. Ils placent en mille endroits le dieu *Taniwa*, guettant les prévaricateurs pour les dévorer. Les chefs impo-

« *Mariage.* — Il y a trois espèces de mariages parmi les naturels : le premier se conclut par la délibération des chefs et des parents, avec le simple acquiescement du jeune homme et de la jeune fille ; dans le second, l'inclination des futurs époux paraît seule consultée. Le Nouveau-Zélandais qui a résolu de prendre une compagne, va chez la personne qui a fixé son choix, il l'embrasse à la maori, en faisant battre nez contre nez, longtemps il pleure auprès d'elle, lui redit dans ses chants tous les sentiments qu'il désire faire partager, et enfin il lui demande sa main ; c'est ici que les chefs interviennent pour s'assurer que le consentement de la femme n'a pas été arrachée par la crainte. La troisième espèce est plutôt un rapt qu'un mariage : le prétendant, craignant un refus de celle qu'il veut obtenir, a recours à la force ouverte, et l'enlève à sa famille. Alors, pour lui disputer sa conquête, s'engage une lutte sanglante entre les partisans de l'agresseur et la tribu insultée ; mais si le ravisseur dérobe la jeune fille aux recherches de ses parents pendant trois ou quatre jours, il y a prescription en sa faveur : elle est devenue sa légitime épouse, et les deux partis mettent bas les armes.

« Parmi le peuple, la polygamie est défendue, bien qu'il soit permis à tout Nouveau-Zélandais de renvoyer la compagne qui n'a plus le bonheur de lui plaire, pour contracter une nouvelle union. Quant aux chefs, le nombre de leurs femmes est réglé sur leur dignité : le premier en a un plus grand nombre que ses subalternes ; cependant une seule est considérée comme épouse. Il est inutile de dire qu'ici, comme partout où elle est établie, la polygamie entraîne à sa suite une infinité de crimes ; outre les jalousies, les dissensions et les rixes qu'elle sème et perpétue dans les ménages, elle est la source la plus commune des infanticides et des suicides qui répandent le deuil au sein des tribus.

« *Les morts.* — Dès qu'une personne est morte, surtout si c'est un chef, des messagers en portent la nouvelle aux amis du défunt et aux peuplades voisines ; son plus proche parent lui ferme les yeux, puis on le frotte avec du *phormium* vert, afin d'enlever, disent les naturels, les restes de la maladie ; ses cheveux sont arrangés avec élégance et ornés de feuillage ; il est revêtu avec magnificence et déposé dans une bière tapissée de verdure en dedans, et peinte en dehors avec des couleurs rouges et blanches : dans cet état on l'expose en public, et tout le monde vient lui offrir ses derniers témoignages d'affection. Jusqu'à ce que le soleil se soit levé et couché trois fois, l'air retentit jour et nuit de chants funèbres et de cris lamentables. Pour exprimer leur attachement au mort, ses parents, ses amis et ses esclaves se déchirent le corps d'une manière horrible, se traçant en lignes courbes des sillons sanglants sur le front, sur le visage, sur la poitrine, sur les épaules et sur les bras. Le moment de la sépulture arrivé, les hommes et les femmes accompagnent le convoi à l'*atamira* ou cimetière, en chantant tour à tour l'hymne du deuil. S'il s'agit d'un chef, on place le cercueil sur un mausolée élevé, en forme de colonne, orné de sculptures et peint en rouge ; les corps des simples insulaires sont suspendus aux branches des arbres. On dépose auprès de la tombe du guerrier son *mere-pounamu*, son *mère-parawa* et ses autres armes, parce qu'il en a besoin, dit-on, pour faire la guerre dans les régions de la nuit. Les funérailles finies, ceux qui y ont été employés, vont se purifier dans la rivière voisine.

« Si l'on demande aux indigènes pourquoi ils suspendent en l'air leurs parents défunts : « Nous voulons, ré-
« pondent-ils, qu'ils soient toujours présents à nos yeux
« et qu'ils vivent en quelque sorte encore au milieu de
« nous : ensevelis dans la terre, ils seraient gênés et ne

d'ailleurs, selon eux, tout à fait semblable à la vie présente : on y éprouve les mêmes besoins, ce sont les mêmes habitudes et les mêmes rapports; et cela explique pourquoi ils font périr les esclaves à la mort de leur maître, et pourquoi les femmes se suicident auprès du cercueil de leurs maris, à moins qu'elles n'aient des enfants qui réclament leurs soins et leur tendresse.

« Avant la prédication de l'Evangile, les Nouveaux-Zélandais ne réservaient pas l'immortalité à eux seuls ; ils l'accordaient aussi à leurs chiens; et ils les envoyaient, après leur mort, dans un autre monde appelé *Waiowaowao*.

« Ce serait ici le lieu de parler de leur théogonie; mais ce que j'en ai appris jusqu'à ce jour est si incohérent, qu'il m'est impossible d'y mettre aucun ordre. Je crois cependant pouvoir ajouter à ce que j'ai dit sur *Taniwa*, quelques renseignements sur le dieu maori *Wiro*, auquel on fait jouer un grand rôle dans le *Reinga :* on le suppose occupé à nuire aux morts qui voyagent dans les régions de la nuit, à réduire leurs corps en poussière, à les tenir eux-mêmes dans l'esclavage; il ne leur laisse d'autre liberté que celle d'apparaître à leurs amis par des sifflements nocturnes. De là, l'attention des naturels à observer les moindres bruits qui se font entendre dans les ténèbres. Si je ne me trompe, le dieu *Wiro* n'est qu'une parodie de Satan.

« Si ces détails vous font plaisir, mon révérend Père, je suis dédommagé de la peine qu'ils m'ont coûtée.

« Je suis, etc.

« Servant, *Missionnaire apostolique.* »

---

*Lettre du P. Chevron, Missionnaire apostolique de la société de Marie, à sa famille.*

Futuna, 21 octobre 1841.

« Mes chers Parents,

« Comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, j'ai été emporté sans le vouloir à Wallis par une goëlette qui, aussitôt après nous avoir reçus à bord, se hâta de prendre le large, afin d'échapper à la fureur des Futuniens, très-exercés, je vous assure, dans l'art de brûler les vaisseaux et de massacrer les équipages. Renvoyé de nouveau dans cette ancienne Mission, je pensais m'y arrêter peu de temps; et voilà que j'y suis encore. En attendant que la Providence dispose de moi, je vais utiliser le loisir auquel je suis malheureusement condamné, pour vous transmettre quelques détails sur l'île qui est devenue le tombeau du P. Chanel : elle n'a jamais été bien explorée par aucun voyageur, et je sais avec quel tendre intérêt, quelle inquiète sollicitude vous tournez vos regards vers ces plages à peine connues que votre fils habite. Je dois vous prévenir que ces notes ont été recueillies, pour la plupart, avant le martyre de notre pieux confrère.

« Futuna et Arofi sont deux îles voisines, communément désignées sur les cartes françaises par les noms de *Allou-Fatou*, en océanien *Aroofa* (amour), *Atou* (à toi); le premier de ces deux mots est le salut ordinaire des naturels. Arofi, moins grande de moitié que Futuna, en est

séparée par un canal dont la largeur n'excède pas un quart de lieue : elles sont situées à environ quarante lieues sud-ouest de Wallis, par le 14° degré de latitude australe et le 179° de longitude orientale.

« L'île de Futuna n'est qu'une montagne de peu d'élévation et bien boisée; ses bords sont ou des rochers à pic battus par les flots, ou des côtes fortement inclinées sur une pente de cent à six cents pas : c'est le long de ces rivages que s'élèvent les habitations, par groupes qui forment autant de villages. On ne peut guère y aborder qu'avec de légères chaloupes; encore faut-il beaucoup de précautions pour n'être pas jeté sur les écueils par le ressac qui règne sur toute la côte, à l'exception d'une petite anse où un navire serait bien à l'étroit.

« On retrouve ici à peu près les mêmes végétaux que dans le reste de l'Océanie : cocotiers, bananiers, arbres à pain, bois de fer, etc., sont la parure la plus ordinaire de notre île, et la richesse principale de ses habitants. J'ai vu quelques belles fleurs, mais elles sont rares. La canne à sucre, le cotonnier, le tabac, se développent à merveille sous l'influence du climat; les orangers et les citronniers, semés en si grand nombre par le P. Chanel, ne donnent pas encore de fruit; quant au blé, il est jusqu'ici resté improductif; peut-être de nouvelles semailles réussiraient-elles mieux, mais le grain nous manque pour un second essai. Je ne sais non plus ce que deviendra la vigne apportée ici par nos confrères; elle est encore bien jeune et ne peut donner que des espérances.

« A côté des productions utiles, on trouve à Futuna quelques-uns de ces accidents heureux qui prêtent un nouveau charme à une nature pleine de fraîcheur : dans les bois c'est une foule de petits perroquets ou d'autres jolis oiseaux, presque entièrement blancs; au bord de la mer, ce sont des poissons de toutes les formes et de toutes les

couleurs, les uns bleus, les autres rouges, verts, tachetés, bariolés de mille nuances gracieuses ; mais il en est peu de gros, à cause de l'agitation des vagues toujours en tourmente sur cette côte garnie d'écueils. A chaque pas on rencontre des traces d'éruptions volcaniques : de fréquents tremblements de terre en feraient craindre la réapparition prochaine ; il y a quelques mois qu'on éprouva dix-sept secousses en un jour ; l'une d'elles était si violente qu'en France elle n'eût pas laissé debout une seule maison ; on croyait que l'île allait s'engloutir.

« Les Futuniens, à quelques exceptions près, diffèrent peu des Européens pour les formes physiques et l'ensemble de la physionomie. Bien qu'ils soient légèrement cuivrés, leur teint, surtout parmi les femmes, paraîtrait moins hâlé que celui de nos compatriotes occupés aux travaux de la campagne, sous les rayons d'un soleil d'été. Ils portent en général les cheveux courts, à part un certain nombre de fashionables qui laissent flotter sur leurs épaules une longue crinière, dont ils prennent autant de soin que vos dandys français. Leur difformité la plus saillante, quoiqu'elle n'ait rien de bien désagréable, est un nez tant soit peu écrasé ; et cela provient de la manière dont les mères portent ici leurs nourrissons : vous les voyez s'incliner profondément, puis jeter l'enfant sur leur dos, étendre par-dessus deux brasses de l'étoffe du pays, large d'une demi-aune, qu'elles lient par devant en faisant passer un bout sur l'épaule droite et l'autre sous le bras gauche. Le marmot est là parfaitement bien : aussi n'en ai-je jamais entendu pleurer. Sous ce fardeau chéri les mères peuvent courir où bon leur semble et travailler tout à leur aise.

« Je ne vous parlerai pas du tatouage ; il se pratique ici avec les mêmes cérémonies et la même bizarrerie de

dessin qu'à la Nouvelle-Zélande. Il est toutefois en ce genre un ornement propre aux Futuniens, et dont ils tirent la plus grande vanité : il consiste à se diviser la figure en quatre carreaux symétriques, deux noirs et deux rouges ; les premiers sont peints simplement avec du charbon, les autres avec le suc d'une racine que les naturels récoltent et préparent en commun, avec tous les joyeux ébats qui signalent chez vous l'époque des vendanges. Je vous laisse à juger le curieux effet de ces visages à compartiments si tranchés. Ce rouge sur la figure des femmes indique qu'elles sont séparées de leurs maris, et qu'elles aspirent à contracter une nouvelle union. En vérité elles doivent faire une étrange consommation de cette teinture favorite, car il y a si peu de mariages de longue durée ! Au premier mécontentement de l'un ou de l'autre époux on se quitte, et même avec moins de difficulté qu'on n'en verrait en Europe à renvoyer un domestique.

« La distribution des emplois est assez en harmonie avec les forces et les aptitudes des divers membres de la famille : aux femmes le soin de ramasser les coquillages que la marée, en se retirant, a déposés sur les récifs ; à elles encore la fabrication des nattes qu'elles tressent avec une merveilleuse dextérité, et celle du *siapo* ou tape de Futuna, renommé dans tous les archipels voisins pour la délicatesse et la régularité de ses peintures. Cette étoffe, tirée de la seconde écorce d'un arbre, que l'on étend avec un marteau de bois, est aussi solide que la plus forte toile; mais elle ne résiste pas à l'eau. Aux hommes est réservé la culture des terres, l'entretien des arbres et la grande pêche ; ils sont en outre chargés de la cuisine (1).

---

(1) Les aliments se préparent à Futuna comme à la Nouvelle-Zélande. Voir la lettre précédente, p. 8.

« Quand les aliments sont prêts, on se réunit dans la maison du notable de chaque village, où chacun porte son dîner; les femmes prennent leur repas à part, dans une autre habitation. En guise de cuiller on se sert d'une feuille repliée, et pour ceux qui craignent de se brûler les doigts en tirant les herbages de la soupe, la fourchette est le premier petit morceau de bois qui tombe sous la main. Ces herbages sont quelquefois si forts, qu'un instant après s'en être nourri, il semble qu'on vous prenne à la gorge pour vous étouffer. Si le festin se donne en l'honneur d'un ami, c'est un chien qu'on sert aux convives; le porc est réservé pour les jours de fête; on le jette au four tout entier, après lui avoir brûlé le poil et vidé les intestins: il est inutile d'observer qu'on l'en retire tout saignant. Aux repas ordinaires on se contente d'un potage de *taro*, assaisonné avec la chair du coco, que l'on a fait pourrir en terre, ou avec une émulsion de la noix de ce même fruit non fermenté: ajoutez-y quelques menus poissons qu'on dévore le plus souvent sans les faire cuire, et vous aurez l'idée d'un dîner de famille à Futuna. J'ai été longtemps à vaincre la répugnance que j'éprouvais à manger ces poissons crus et vivants; mais la faim est un si bon maître...

« Les banquets publics sont présidés par le roi, devant lequel chaque insulaire vient déposer les mets qu'il a préparés. Après la prière commune, on mâche solennellement le *cava* pour l'offrir à la divinité de l'île: c'est le roi qui, en sa qualité de *tabernacle du Dieu*, lui fait parvenir la précieuse liqueur par la voie de son propre gosier. Alors les aliments sont remis aux chefs de villages, qui les distribuent à leur tour aux pères de famille: on mange toujours trois ou quatre dans le même plat; et il est de bon ton de présenter à ses amis le morceau qu'on a mordu. Chacun s'assied à terre sur une natte; car on ne connaît dans ce pays ni bancs ni chaises; les hommes se tiennent

les jambes croisées à la mode des tailleurs, et les femmes sont accroupies sur leurs talons. Le repas fini, les restes ainsi que la vaisselle et la nappe sont jetés aux chiens et aux cochons, qui n'ont cessé de rôder autour des convives (1).

« Pour nous, nous mangeons ordinairement seuls dans notre humble cabane. A la cuisine des naturels nous avons jusqu'à présent ajouté quelques courges cuites au four ; mais cette nourriture use l'estomac ; et puis les courges deviennent bien rares : la voracité des porcs a détruit même l'espérance de la récolte prochaine. — La Providence sait où nous sommes. — Plus d'une fois nous avons été réduits à une ration que peu de gens trouveraient suffisante ; il ne nous est cependant jamais arrivé de faire le déjeuner de Wallis, qui consiste à prendre du *cava* et à aller se coucher pour sentir moins la faim.

« Les habitations ici sont très-simples. Imaginez-vous une grossière charpente reposant sur quatre ou six colonnes et supportant un toit qui descend à deux ou trois pieds de terre ; placez ensuite entre les piliers quelques troncs d'arbres, destinés à protéger contre les atteintes de l'air ceux qui sont assis dans l'intérieur de la cabane ; supposez enfin que pour entrer vous n'avez d'autre ouverture qu'un très-faible intervalle ménagé entre le rempart d'enceinte et l'extrémité de la toiture, et vous aurez l'idée des demeures occupées par nos insulaires. La forme en est généralement ovale ; si leurs dimensions ne sont pas partout les mêmes, elles sont toujours de peu d'étendue.

(1) Cette vaisselle n'est autre que la feuille du bananier, longue de huit pieds environ, sur deux ou trois de large ; elle sert non-seulement de marmite, de plat, d'assiette et de nappe, mais encore de parapluie, de parasol et de vêtement.

Au milieu de ces huttes sauvages, la nôtre se distingue par une architecture à part : elle est close sur toutes les faces par un treillis de bambou ; elle a portes et fenêtres comme vos maisons à l'européenne ; au dedans elle se divise en plusieurs pièces. Il est vrai que ces chambrettes sont resserrées, que la hauteur en est peu considérable, que pour tout plafond elles n'ont que le feuillage qui nous abrite ; mais une immense consolation rachète à nos yeux la nudité de ce séjour : c'est que le Saint-Sacrement repose sous le même toit que nous, avec quatre pauvres Religieux volontairement exilés pour son amour. Certes ! du moment qu'un Dieu l'habite, une chaumière ne doit-elle pas aux regards de la foi se transformer en palais !

« Autour de chaque maison règne une sorte de terrasse, plus ou moins vaste suivant la richesse des propriétaires, mais partout sablée et tenue avec une propreté parfaite. Nous avons plus que cela ; le roi de l'île a donné au *P. Chanel* un espace de terre assez grand à cultiver. Ensemble nous avons fait quelques essais d'agriculture ; mais, faute de graines, nos travaux n'ont produit que de faibles résultats.

« Il est fâcheux dans l'intérêt de nos insulaires que ces ressources nous manquent : le sol est naturellement d'une extrême fécondité : la rapidité de la végétation tient du merveilleux. Ainsi au mois de juillet, temps pour les sauvages de complète inaction, j'ai suivi de moments en moments les progrès de quelques végétaux, et sur une durée de vingt heures j'ai vu une feuille de bananier grandir de sept pouces. Je m'en étonnais, et l'on me dit : « Ce n'est rien ; le terrain qui nourrit cet arbre est mau-« vais. » En effet, sur d'autres emplacements il se développe avec une vigueur plus surprenante encore.

« Admirable sollicitude de la Providence ! si elle accélère avec tant de promptitude la végétation, c'est que ces

îles en ont besoin. D'effrayantes tempêtes fréquemment les désolent; et quand ces ouragans se déchaînent, cocotiers, bananiers, arbres à pain, tout est brisé par la tourmente, ou au moins dépouillé de ses fruits. Il est rare de rencontrer une grande tige qui n'ait été plus ou moins mutilée par les orages. Que deviendraient donc nos pauvres insulaires si, après ces ravages qui leur ont enlevé tous leurs moyens de subsistance, la terre ne se hâtait de réparer leurs pertes, et de leur improviser en quelque sorte des récoltes nouvelles?

« Entre les causes diverses de cette fécondité, les rosées, si je ne me trompe, doivent occuper la première place. Elles sont sous notre ciel d'une excessive abondance; la nuit surtout elles établissent dans l'air une telle humidité que celle de vos brouillards, même les plus épais, ne saurait leur être comparée. Il est facile après cela de concevoir que le sol, ainsi détrempé et sans cesse rafraîchi, soit heureusement disposé à profiter de la chaleur vivifiante du soleil. Mais ce qui est pour la nature un si précieux avantage, devient presque un fléau pour l'insulaire. Couvert d'une sueur ruisselante jusqu'au moment où le jour tombe, le sauvage se jette dans cet état sous le toit de sa cabane mal fermée; et qu'arrive-t-il? C'est que surpris au milieu de sa transpiration par la fraîcheur de l'atmosphère qui le pénètre et le glace, il puise dans ce refroidissement le germe d'une foule de maladies et d'infirmités : aussi la plupart de nos insulaires sont-ils atteints d'affections plus ou moins graves à la peau; les uns sont rongés par d'affreux ulcères; d'autres ont des bras ou des jambes d'une grosseur monstrueuse; et, chose encore plus déplorable, à peine un petit nombre d'entre eux veut user des remèdes nécessaires, parce que la superstition les condamne à se résigner. « C'est un Dieu qui nous mange,

« disent-ils ; nous ferions de vains efforts pour échapper à « sa colère. »

« Du reste, ils ne se bornent pas à prendre pour autant de dieux les maux qui les affligent ; ils placent des divinités partout, et vont même jusqu'à supposer que le plus grand de tous les esprits repose dans la personne de leur prince comme dans un sanctuaire vivant. De cette croyance résulte une manière étrange d'envisager leur roi, et de se conduire sous son autorité. A leurs yeux le souverain n'est pas responsable de ses actes ; on le regarde comme inspiré par l'Esprit divin dont il est le tabernacle ; sa volonté par conséquent est sacrée ; il n'est pas jusqu'à ses caprices et ses fureurs qu'on ne vénère ; et s'il lui plaît de se montrer tyran, ses sujets se prêtent par conscience aux vexations dont il les accable. Mais en retour est-il insouciant ou faible, comme celui qui règne maintenant ? chacun devient son propre maître ; comme le dieu ne se mêle de rien, tout insulaire est investi du droit de régler ses actions au gré de ses fantaisies ; on peut même égorger son voisin sans avoir à redouter d'autre vengeance que celle de la famille à laquelle appartient la victime.

« Ces rois, tout dieux qu'on les suppose, ne sont pas assez heureux ou assez habiles pour maintenir la paix au milieu de leurs tribus. L'île est constamment divisée en deux partis tour à tour appelés *maro* ou *lava*, suivant qu'ils sont vainqueurs ou vaincus. Vaincu, on appartient corps et biens au vainqueur, jusqu'à ce que redevenu assez fort pour lutter contre ses maîtres, on essaie de briser leur joug. La guerre alors se déclare, et l'acharnement est affreux. Tous les vieillards du camp défait doivent mourir les armes à la main. Dans une lutte semblable qui eut lieu l'année dernière, un de ces malheureux à cheveux blancs était tombé sur ses genoux, tout couvert de blessures : le prince victorieux lui dit qu'il lui faisait grâce de

la vie : « Non, répond-il, je veux périr, c'est mon devoir; » et, ramassant le peu de forces qui lui restaient, il se mit à frapper en désespéré dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'enfin on l'achevât. Le roi lui-même, atteint à son tour par une lance qui de l'épaule droite alla sortir au-dessus de la hanche gauche, essaya d'abord de l'arracher; mais les pointes recourbées qui garnissaient le fer, empêchaient l'arme fatale de revenir sur la plaie qu'elle avait faite : alors le prince, brisant ce qui demeurait en dehors de la blessure, se remit à combattre avec fureur. Un catéchumène, percé à la jambe par un trait ennemi, l'en retira aussitôt, et le rejeta avec une étonnante énergie à celui qui l'avait lancé. J'ai entendu dire au P. Chanel qui était accouru sur le champ de bataille, que le spectacle le plus affreux s'était offert à ses regards. Le zèle qui l'avait conduit à cette scène de carnage ne resta pas sans récompense; tout en secourant les blessés, il eut la consolation de baptiser un certain nombre de mourants.

« A la cruauté les naturels joignent presque tous la manie du vol : c'est surtout aux blancs qu'ils aiment à dérober; et nous n'avons été que trop souvent l'objet de cette préférence. Avec un vaste terrain dont le roi nous avait gratifiés, et sur lequel croissaient en abondance les cocotiers et les arbres à pain, avec un autre champ de bananiers, mis en excellent rapport par le travail et les soins du P. Chanel, nous en sommes réduits à la détresse la plus absolue. Quelques bananes cuites, voilà toute notre nourriture. Peut-être croirez-vous qu'il nous est bien amer de vivre ainsi dans le dénûment; mais non, grâce au ciel, on se fait à tout, et même à recevoir avec reconnaissance un morceau de *taro* que nous présente un naturel, après l'avoir mordu lui-même en cent endroits. Il n'est dans cette misère qu'une chose pénible : c'est qu'elle nous oblige à nous séparer; je vais pour cette raison à

l'autre extrémité de l'île, c'est-à-dire au pays des vaincus ou *lava*.

« Vous parlerai-je maintenant de la religion de nos insulaires? Il s'en faut d'abord qu'ils se représentent leurs dieux sous les traits de la grandeur ou de la bonté; une cruauté féroce paraît être à leurs yeux le premier attribut de la nature divine : *Elle a des entrailles de dieux*, disait-on l'autre jour d'une mère qui, ne pouvant achever d'étouffer son enfant, l'avait broyé sous ses pieds.

« Le plus grand de tous ces génies porte un nom qui n'est pas flatteur; on l'appelle *Faka veri kéré, faisant la terre mauvaise*. Au-dessous de lui s'agite un essaim d'esprits subalternes, nommés *Atua-Mouri*. Comme leur roi, ils ont pour tabernacle quelques insulaires, hommes ou femmes, qui se transmettent de générations en générations la divinité devenue héréditaire dans leurs familles. Ces dieux portent ici une grande responsabilité : tout le mal qui se fait est nécessairement leur ouvrage. Quelqu'un est-il souffrant? C'est un mauvais génie qui le mange; et il faut se mettre en quête pour trouver l'homme en qui il réside. Celui-ci, après s'être fait raconter toute la vie du malade, déclare solennellement qu'il est mangé par son dieu en punition de telle ou telle faute. L'oracle répondit un jour à l'un des puissants de l'île que l'*Atua* était irrité contre son enfant, à cause d'une cuisine mal faite; mais on n'osait pas lui reprocher d'avoir fait cuire sa propre mère pour s'en repaître avec ses amis.

Si la maladie continue, malgré les promesses de guérison données en échange de présents, le *tabernacle* avoue que décidément son génie n'est pour rien dans ces souffrances. Alors nouvelles recherches et nouveaux cadeaux; car un *Atua* pour une famille est vraiment la poule aux œufs d'or. Il y a peu de temps, on apporta un malade chez notre voisin. Le frère du pauvre infirme avait une pirogue

neuve qui faisait envie au propriétaire du dieu : aussitôt l'oracle la signale comme ayant provoqué la colère divine ; et un quart d'heure après, quelques hommes l'apportaient à l'heureux insulaire comme offrande expiatoire. Cependant le malade déclaré incurable est retourné dans sa cabane, d'où il sera bientôt porté en terre, tandis que le rusé *tabernacle* ira en pleine mer pêcher avec la pirogue neuve.

« Après le culte des dieux, les honneurs rendus aux morts sont ce qu'il y a de plus solennel. Dès qu'un insulaire vient d'expirer, on s'empresse de l'envelopper de *siapos*, après toutefois l'avoir lavé, l'avoir inondé d'une huile odorante, et paré comme aux plus beaux jours de fête ; puis on l'enterre encore tout chaud. Une fois débarrassée du cadavre, la famille se dispose à recevoir la visite de l'île entière, qui ne tarde pas à venir payer au défunt le tribut de ses pleurs, ou plutôt de ses cris. Chaque naturel en arrivant commence par hurler sa douleur, et aussitôt s'armant de deux coquillages, il se déchire de son mieux le visage, les bras et la poitrine : ces préliminaires sont de rigueur, si l'on veut avoir part au festin qui doit être servi. Une fois à table, adieu le deuil ! On croirait assister à un banquet de noces, tant la joie est franche et la fête animée. Dix jours durant, les divertissements se succèdent, avec quatre repas par jour, et promesse d'anniversaire à la dixième lune. Assez ordinairement il y a lutte au pugilla en l'honneur du défunt ; les coups ne cessent que lorsqu'un des deux champions tombe sur l'arène : le vainqueur lui tend amicalement la main pour l'aider à se relever, et revient soutenir un second assaut contre un nouvel antagoniste, vengeur du premier. Quelquefois les deux combattants sont armés d'une branche de cocotier, moins dure il est vrai que le bois ordinaire, mais cependant assez forte pour casser les membres ; et ce

jeu dure jusqu'à ce qu'il plaise aux vieillards de dire : « C'est « assez. »

« Jusqu'ici la Religion n'a fait que peu de progrès dans notre île : quelques catéchumènes passablement instruits, un certain nombre d'enfants et de grandes personnes baptisés en danger de mort, voilà à quoi se réduisent, extérieurement du moins, tous les fruits de la Mission. La principale cause de la stérilité de notre ministère est la cupidité du roi qui, en sa qualité de *tabernacle de Dieu*, croit avoir intérêt à maintenir l'ancien culte, dont les offrandes l'enrichissent. A l'imitation du prince et par crainte de lui déplaire, peut-être aussi parce qu'en se faisant chrétiens il faudrait devenir sages, la plupart des insulaires restent sourds aux sollicitations de la grâce, bien qu'en secret ils nous témoignent le désir d'embrasser notre foi. Il est à croire qu'en exprimant ce vœu, la jeunesse est sincère ; il y a en effet de grandes espérances à fonder sur elle ; mais les vieillards sont entachés d'un crime qui semble peser sur leurs têtes comme une réprobation, c'est l'anthropophagie poussée par eux, sous le précédent règne, aux dernières horreurs. D'après les documents recueillis de la bouche même des naturels, le nombre des habitants des deux îles s'élevait naguère à plus de *quatre mille ;* aujourd'hui il ne dépasse pas *huit cents !* et c'est en grande partie la dent de ceux qui survivent qui a opéré cette effrayante réduction !

« Il y a tout au plus vingt ans, la fureur de manger de la chair humaine en vint au point que les guerres ne suffisant plus pour fournir aux hideux festins, on se mit à faire la chasse au sein même de sa propre tribu : hommes, femmes, enfants, vieillards, qu'ils fussent amis ou ennemis, étaient tués sans distinction. On en vit même égorger les membres de leur propre famille : des mères ont fait rôtir, pour s'en repaître, le fruit de leurs entrailles...

Que de fois j'ai touché la main à un malheureux qui a fait cuire ses vieux parents pour les dévorer avec ses amis ! Quand l'un d'eux me présente quelque chose, il me semble voir ses doigts encore teints de sang, du sang de sa mère!

« Au roi seul, en sa qualité de dieu, étaient servis des corps entiers; dans les autres cuisines on découpait les cadavres. On a compté à la fois quatorze victimes sur la table du prince; et lui de crier : « Courage, courage, arra-« chez la mauvaise herbe! » Avec les corps rôtis, souvent on servait aussi des hommes vivants, pieds et mains liés; on les étendait sur de grandes auges pour ne pas perdre le sang; puis on leur découpait les bras, les jambes, et en dernier lieu la tête, ou plutôt on les leur sciait avec un bambou brisé qui coupe à peu près comme un couteau de bois. L'un de ceux qui nous racontaient ces horreurs, sans même en paraître ému, n'en avait tué que six pour sa part : « C'était peu! » ajoutait-il. On m'a montré un jour un vieillard qui a seul échappé au four, dans un village de trois cents âmes.

« Cette boucherie conduisait rapidement le peuple à une extermination totale, lorsque le roi eut le cou tordu par ses complices dans une assemblée religieuse. Dieu qui tient entre ses mains le cœur des hommes, inspira au nouveau prince des sentiments d'humanité qu'il imposa à tous ses sujets, et, depuis, il n'y a pas eu un seul insulaire mangé. Ce n'est pas sans regrets que les vieux cannibales ont renoncé à l'horrible pâture dont ils étaient si friands : plus d'une tentative a été faite par eux pour remettre leurs goûts sanguinaires à la mode; tout récemment un vieillard proposait de revenir à la *nourriture des dieux* : « C'était, disait-il, une divinité qui lui avait demandé en « songe ce retour à l'ancien culte. » Heureusement le roi lui ferma la bouche en déclarant que si l'on mangeait quelqu'un, il serait le premier mis au four.

« Toutefois il suffirait d'une famine pour replacer l'île entière sous le règne de l'anthropophagie : que Dieu la préserve de ce malheur ! elle ne renferme déjà que trop de principes de destructions. Pour ne parler que de l'infanticide, il est porté dans ce pays à son plus haut période. Ce n'est même plus une honte pour des mères de faire périr leurs enfants ; on en trouve qui ont tué jusqu'à six de ces innocentes créatures : les unes les écrasent dans leur sein en se pressant le corps avec de grosses pierres ; d'autres les étouffent au moment de leur naissance, ou les enterrent vivants dans le sable. Le mois dernier, dans une seule semaine, il y a eu trois nouveau-nés ensevelis de cette façon. Quelques heures après le crime, des chiens déterrèrent le corps d'un de ces infortunés et le rapportèrent à sa mère : elle, sans s'émouvoir, alla de nouveau enfouir sa victime ; mais bientôt les chiens revinrent déposer à ses pieds la tête et un bras du pauvre enfant, comme pour lui reprocher sa cruauté. La malheureuse allaite maintenant un petit cochon. Il suffit, pour décider une mère à cette barbarie, que le père de son nourrisson ait cessé de lui plaire, ou qu'elle soit abandonnée de son mari. Dans l'un ou l'autre cas, si elle ne se sent pas le courage d'étouffer les cris de la nature, ses vieilles voisines tiennent conseil ; la vie de l'enfant est mise aux voix, et, la condamnation prononcée, elles se chargent de l'exécution, même contre les réclamations de la mère.

« Quand on reproche aux naturels ces atrocités, ils répondent froidement que c'est la mode du pays, *Kore faka Futuna* ; c'est un usage ancien, *Kore nea mango*. Cette dernière excuse est toujours celle qu'ils donnent quand ils n'en trouvent plus d'autres, quel que soit d'ailleurs le sujet sur lequel on les presse.

« On n'est pas dans l'habitude d'étrangler ici les vieillards, comme cela se pratique dans quelques îles que j'ai

vues ; mais, lorsqu'ils deviennent à charge, on n'en a pas moins l'art de s'en débarrasser en les soumettant, sous prétexte de maladie, à une diette si sévère, qu'ils ne tardent pas à mourir de faim. Pauvre peuple ! oh ! qu'il a besoin qu'on prie pour lui ! Si la Religion ne s'en empare bientôt, qu'il est à craindre qu'un jour Futuna ne soit une île déserte !

« Avec toute leur férocité nos sauvages, sous plus d'un rapport, sont encore de grands enfants qu'un rien suffit pour émerveiller. Il y a peu de jours, nous avions fait deux mauvais brancards avec lesquels nous portions, le P. Chanel, les deux frères et moi, des pierres destinées à élever un mur d'enceinte autour de nos plantations : ce ne fut qu'un cri d'admiration parmi les spectateurs. Mais ce fut bien autre chose quand, mes mains venant à manquer de forces, je fus obligé, pour les soulager, d'attacher au brancard une racine d'arbre très-flexible que je me passai sur le cou : *E fenoua!* s'écriaient-ils, *sara poto le tangata nei!* « O pays, comme ces hommes sont savants ! »

« Ils s'imaginent dans leur ignorante vanité que leur île est le principal continent du globe : ceux même de leurs compatriotes qui sont allés à Sydney, n'ont pas encore pu les détromper sur ce point. Les objets de leur prédilection sont un morceau de fer pour défricher le sol et arracher la mauvaise herbe, une hache, un couteau, des ciseaux, une aiguille, une lime, un rasoir (autrefois ils se faisaient la barbe en la frottant avec la pierre ponce ou en l'arrachant poil par poil), un clou pour fabriquer un hameçon, ou mieux un hameçon tout fait, quelques verroteries, une chemise ou un lambeau d'étoffe ; voilà ce qu'il y a pour nos insulaires de plus précieux au monde : le reste peut exciter leur étonnement ; mais ces bagatelles, ils les convoitent, ils les volent s'ils en trouvent l'occasion. Un vieil habit est encore pour eux un trésor : aussi le roi n'endosse-t-il

qu'aux jours de grandes fêtes une lévite toute rapée dont le P. Chanel lui a fait cadeau; et, sous cette guenille, il est plus fier qu'un général avec son habit chamarré d'or. Qu'il faudrait peu de chose pour gagner la confiance de ce peuple! mais ce peu là même, nous ne l'avons pas...

« CHEVRON, *Missionnaire apostolique.* »

# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

## DIOCÈSE DE VINCENNES.

*Extrait d'une lettre de Mgr de la Hailandière, Evêque de Vincennes, à MM. les Membres du Conseil central de Lyon.*

Vincennes, 1841.

« MESSIEURS,

« ... Dans une de mes dernières visites pastorales, j'ai eu à conférer le sacrement de confirmation au milieu d'une peuplade indienne. C'était le reste de la tribu des Potowatomies qui avait été obligée d'émigrer il y a deux ans : leur nombre s'élevait encore à peu près à mille, et parmi eux se trouvaient quatre à cinq cents catholiques. Vous dire le spectacle édifiant dont j'ai été témoin, les larmes d'attendrissement qu'ils ont fait couler autour d'eux, je le voudrais bien, mais comment le pourrais-je ? Vraiment il faudrait les avoir vus, pour se faire une idée de la simplicité de leur foi et de la pureté de leur vie.

« Nous allâmes un jour les visiter au camp où l'on tâchait de les rassembler pour les préparer au départ. Pauvres sauvages ! à peine nous eurent-ils aperçus, que nous les vîmes arriver, se recueillir à l'approche *du grand chef de la prière* et demander à genoux sa bénédiction ; puis, venant lui toucher la main, se retirer en silence, pendant qu'un groupe autour de nous fondait en larmes, à la vue d'une parcelle du bois sacré de la Croix, qu'on avait exposée à ses regards. Je leur parlai par interprète. M. Bernier, leur pasteur, les prêcha, fit le choix de ceux qui devaient être confirmés, et leur donna rendez-vous pour le lendemain à *Notre-Dame du Lac*. Un général du gouvernement américain s'avança alors pour leur demander s'ils voulaient partir. Aussitôt ils s'assemblent et délibèrent ; voici leur réponse : « Nous sommes venus ici pour accomplir un devoir « religieux, et non pour traiter d'affaires ; une autre fois « nous nous en occuperons. » Comme on les pressait encore sur ce point : « Oui, nous partirons, dirent-ils ; mais la « première condition de notre départ, c'est que nous ayons « un prêtre qui nous accompagne. »

« Le lendemain à 11 heures nous les vîmes arriver à la file, au nombre d'à peu près quatre-vingt, montés sur de jolis chevaux. Les femmes tenaient leurs enfants dans leurs bras, et portaient en croupe derrière elles tout le bagage de la famille ; parmi eux la femme est encore la servante. Les hommes venaient ensuite, parés de leurs plus beaux vêtements ; ils traversèrent silencieusement la ville voisine, car le chef de la prière leur avait défendu de s'y arrêter à cause des piéges tendus à leur simplicité ; ils franchirent ensuite la belle rivière de Saint-Joseph, et arrivèrent à Notre-Dame. Là, on prit place autour du lac ; chaque famille dressa sa tente, alluma son feu. Mais déjà le prêtre à la *longue robe noire* les attendait dans la chapelle pour les disposer à la solennité. Trois jours durant, il les exhorta, les

instruisit, entendit leurs confessions; et ces enfants dociles oublièrent tellement tout ce qui ne regardait pas le soin de leurs âmes, qu'une fois, au coucher du soleil, ils n'avaient pas encore pris la nourriture du matin. Il est vrai qu'un malentendu était la cause de ce jeûne rigoureux, mais pas un des Indiens n'avait songé à se plaindre.

« Enfin, au jour désiré, on s'assemble de grand matin; la prière commence, et deux néophytes sont baptisés; deux autres recevront le lendemain le sacrement de mariage. Pendant la messe solennelle, des sermons sont faits en trois langues; car les habitants d'alentour, les uns par foi, les autres par curiosité, ont voulu être témoins de la cérémonie, et la chapelle s'est remplie d'assistants. Bientôt les chants graves de l'Eglise cessent, et les Indiens entonnent leurs hymnes pieux. Nous ne comprenions point leur langue; mais il y avait dans leur accent quelque chose de si affectueux, le recueillement qui se retrouvait même dans leurs voix avait pour moi tant de charmes, que j'avais peine à contenir mon émotion. Quand on fut au moment de la communion, mes larmes coulèrent en abondance. Les hommes se présentèrent d'abord, les femmes vinrent ensuite enveloppées de leurs couvertures blanches, comme d'un voile religieux. Prosternés pendant la cérémonie, tous se traînaient à genoux jusqu'à la table sainte : on comprend que, s'ils avaient connu quelque autre moyen de s'humilier davantage, ils eussent voulu le pratiquer. Après avoir reçu leur Dieu, ils devinrent immobiles, et on les aurait crus morts, si ce n'étaient leurs lèvres qui remuaient lentement et leurs faces qui paraissaient enflammées. Non, jamais je n'ai vu nulle part tant de recueillement et de piété.

« Peu de temps après, ces pauvres Indiens s'éloignaient, pour ne plus les revoir, de ces lieux qu'ils aimaient à tant de titres; le jour de leur émigration était venu. Anciens

maîtres de la forêt, ils avaient fini par en être dépossédés ; leurs villages avaient disparu ; ils n'avaient plus de terres; c'était une nécessité de partir ; il fallut abandonner tout, les cendres même de leurs pères.

« J'apprends aujourd'hui avec consolation de la bouche du prêtre qui les a accompagnés jusqu'au terme de leur long voyage, qu'ils ont retrouvé au désert leurs frères, un autel et deux ecclésiastiques, auxquels ils ont été confiés. Que le bon Dieu les y protége !

« Durant cette visite pastorale j'ai rencontré, sur plusieurs points de mon diocèse, environ six cents familles allemandes, et je me plais à leur rendre ce témoignage, qu'elles m'ont partout préparé le plus filial accueil ; j'ai constamment reçu d'elles des marques signalées de respect, de confiance et d'attachement ; je garde un précieux souvenir des sacrifices qu'elles s'imposent pour avoir au milieu d'elles des prêtres catholiques. Comme je ne puis mentionner toutes ces généreuses colonies, laissez-moi vous citer, comme exemple des réceptions qui m'ont été faites, celle dont j'ai été l'objet à Bluc-Creek. Arrivés à environ deux milles de l'église, nous rencontrâmes la congrégation tout entière : hommes, femmes, enfants, étaient venus avec leurs croix et leurs bannières pour recevoir le premier Pasteur. Un bouquet de fleurs lui fut offert avec simplicité à lui et aux prêtres qui l'accompagnaient. Puis commença la procession au milieu de l'interminable forêt. C'était un beau soir d'automne ; le pays présentait le genre d'accidents heureux que les Allemands paraissent aimer; les échos des bois répétaient à l'envi ces cantiques pieux par lesquels le peuple, d'un commun accord, bénissait Dieu et invoquait les Saints. Cette multitude de voix chantant les louanges du Seigneur, sous des arbres séculaires, m'ont causé une impression plus vive et plus douce que les plus belles compositions des grands maîtres

que j'aie jamais entendues. L'éclat brillant des bannières de soie, sur lesquelles étaient peintes les images de Jésus et de sa Mère, glissant à travers le feuillage ; les teintes si riches et si variées de la forêt, dorée par les derniers rayons du soleil couchant ; le solennél silence de ces profondes retraites interrompu par l'accent des hymnes montant vers le trône du Tout-Puissant, pour le remercier de ce qu'au milieu de la solitude la plus reculée, sa bonté ménageait aussi les bienfaits de la Religion : tout cela formait une scène aussi difficile à décrire, que les émotions qu'elle faisait naître.

« Agréez, etc.

« † CÉLESTIN, *Évêque de Vincennes.* »

---

*Lettre de M. Aug. Martin, Missionnaire apostolique, à Mgr de la Hailandière, Evêque de Vincennes.*

Logansport, 16 avril 1841.

« Monseigneur,

« Avec la quinzaine de Pâques, a commencé ma seconde année de ministère dans la Mission que Votre Grandeur a bien voulu me confier. Je vous ai, à différentes époques, tenu au courant des travaux apostoliques que j'ai crus les plus propres à intéresser votre sollicitude; aujourd'hui, conformément au désir que vous m'en avez témoigné, j'essaie de vous rendre un compte exact de l'état actuel de ma Mission, des espérances qu'elle donne, des succès qui ont été jusqu'à présent obtenus.

« Telle que me la laissa M. François, mon prédécesseur, la Mission de Logansport s'étendait, de l'est au sud-ouest, sur une superficie de cent milles, le long du Wabash, depuis Legros jusqu'à Indépendance; et du sud au nord, c'est-à-dire d'Indianopolis au lac Michigan, sur une profondeur d'environ vingt-cinq lieues.

« Peu après mon arrivée, j'abandonnai Legros et Wabash-Town à la Mission de Fort-Wayne; et Votre Grandeur, ayant dernièrement donné à Péru un pasteur, ma juridiction ne comprend plus que soixante-dix milles de territoire. Les villes principales sont Logansport, chef-lieu du Cass-County; Delphie, du Carroll; Lafayette, du Tippecanoë; et Rochester, du Sulton: en outre, je dirige douze ou quinze autres de ces petites villes dont se couvre

le sol américain, jusque dans les contrées les plus sauvages, et destinées très-prochainement ou à acquérir une importance réelle, ou à laisser au milieu de nos vieilles forêts les débris d'essais infructueux. Le plus ancien des chefs-lieux, Lafayette, ne compte que quinze ans d'existence, et déjà, avec son commerce actif, ses élégantes constructions et sa population nombreuse, il trouverait une place honorable dans une province d'Europe. Logansport, sa rivale, assise au confluent de l'Eal-River et du Wabash, traversée par le canal de grande communication entre le lac Erié et le Mississipi, est plus jeune encore : il y a onze ans, une seule famille de Canadiens français vivait dans cette contrée, avec une branche de la tribu indienne des Miamis. Toutes les autres villes sont de dates plus récentes.

« Si je commence par mentionner les villes de ma Mission, ce n'est pas que là se rencontrent les plus grandes consolations de mon ministère. Filles du commerce, elles vivent par lui et pour lui ; Mammon est leur Dieu. Mais en attendant que le catholicisme en fasse des foyers de lumière et de charité, elles sont dès maintenant comme les points autour desquels se groupent de préférence les émigrants, pour établir leurs fermes, dont les produits trouveront plus tard dans ces villes des débouchés assurés.

« Lorsque j'arrivai, le gros de la population catholique se composait d'ouvriers irlandais, occupés à creuser le Wabash et Erié-Canal. Depuis six mois que les travaux sont terminés, la plupart de ces familles voyageuses se sont retirées sur un autre canal, à l'extrémité de l'Illinois. J'avais aussi, outre quelques fidèles de la nation sauvage des Miamis, répandue aujourd'hui encore dans les forêts voisines, un certain nombre d'Indiens de l'excellente tribu des Potowatomies, campés autour du lac Wynimack, à trente milles plus au nord. Vous avez béni leur départ à South-Bend,

Monseigneur, et maintenant ils sont au delà du Missouri.

« La population catholique, telle qu'elle est aujourd'hui, se compose de cent vingt-cinq familles, presque toutes d'origine irlandaise. De ce nombre vingt-six seulement appartiennent à Logansport, chef-lieu de la Mission; les autres sont dispersées çà et là dans les villes, au milieu des forêts et dans les grandes prairies du nord qu'elles défrichent; et partout où sont ces enfants de l'Eglise, là est appelé le ministère du prêtre, c'est là qu'il doit se rendre pour entendre les confessions, offrir le saint sacrifice, baptiser et prêcher : ministère de continuelles fatigues et de dures privations, il est vrai, mais dès maintenant récompensé au centuple par la vue des fruits abondants qu'il produit.

« Ordinairement je pars pour la visite de mon troupeau tous les dimanches après la messe, ou le lundi matin. Je préviens à l'avance de ma prochaine arrivée, et plusieurs familles se réunissent dans une même ferme; il en résulte qu'obligé de les attendre, et ne pouvant dire la sainte messe que vers les onze heures, tous mes jours de Mission sont des jours de jeûne. Cette fatigue m'a gêné dans les commencements : maintenant j'y suis fait. Quand j'ai mangé avec ces braves gens le morceau de porc fumé et le pain de maïs arrosés d'une tasse de café bien noir, je monte à cheval pour me rendre à une autre station, et ainsi tous les jours jusqu'au jeudi soir, que je rentre à Logansport afin de donner mes soins à la congrégation principale. Voilà ma vie, ma vie errante, dans laquelle en somme les consolations passent la mesure des peines. Il est bien vrai qu'en Europe généralement on ne se figure pas les fatigues et les dangers d'un Missionnaire; de plus abondantes aumônes et des prières plus ferventes viendraient à son secours : mais il est vrai aussi qu'on ne s'y fait pas une idée des douceurs

que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne attacher à ces épreuves ; le nombre des ouvriers serait plus grand. Que de respect, de confiance, de reconnaissance et de soumission dans nos chers fidèles ! avec quelle indulgence ils ont supporté mon ignorance de leur langue dans le commencement ! car en vérité, si elle est triste la condition d'un pauvre prêtre lancé au milieu d'un peuple civilisé qu'il n'entend point, et dont il ne saurait se faire entendre, combien n'est-il pas plus triste pour des catholiques de voir le soin de leurs âmes abandonné à un Pasteur sans ouïe et sans parole ? Je leur rends ce témoignage avec d'autant plus de bonheur que je sais, Monseigneur, qu'ils sont pour vous-même comme une petite portion des consolations destinées, dès ce monde, à récompenser les sacrifices si grands que vous avez faits, et les peines inséparables de la charge qui vous a été imposée.

« Les Pâques viennent de s'ouvrir sous les plus heureux auspices, le Carême a été observé avec une exactitude inaccoutumée ; le nombre augmente de ceux qui pratiquent la communion fréquente ; les parents s'occupent beaucoup plus de l'instruction des enfants : tout enfin promet pour un avenir prochain une génération vraiment catholique, dont la piété fera contraste avec cette absence totale de Religion qui gagne de plus en plus les masses protestantes. Car il est bien vrai, comme l'écrivait en 1837 votre saint et illustre prédécesseur, qu'ici il n'y a plus ni foi, ni articles de symbole ; à peine même se rencontre-t-il des opinions. C'est pitié et douleur que de voir tant de milliers de nos pauvres frères, ou endormis dans une glaciale indifférence, ou ballottés par mille systèmes contradictoires et absurdes. Et cependant, au milieu de cette confusion d'incroyances, la vraie Eglise s'asseoie : elle éveille l'attention, et appelle l'intérêt : les préjugés s'effacent dans les esprits droits ; et beaucoup d'Américains habitués à trop d'insou-

ciance pour rechercher et embrasser la vérité, ont du moins assez de justice pour la respecter ouvertement. Mais en même temps s'accroît aussi l'animosité de quelques sectaires.

« Je crois ne vous avoir jamais parlé encore des ressources que la Mission de Logansport peut offrir pour l'entretien de son Pasteur ; et cependant le sujet n'est pas sans importance. Dans les commencements de mon ministère, les travaux de canalisation étant encore en activité, les offrandes des ouvriers irlandais suffisaient à mon entretien. Avec eux sont parties toutes mes ressources, la population de fermiers pouvant difficilement se suffire à elle-même. Ces pauvres gens, établis depuis un, deux, trois ans au plus, sur les portions de forêts qu'ils ont achetées du gouvernement pour les défricher, commencent à peine, après d'incroyables travaux, à se monter en bestiaux et à recueillir la quantité de maïs qui leur est nécessaire. Depuis six mois, j'ai reçu en tout, de la Mission entière, en offrandes et casuel, trente-sept dollars. En France ce serait trop peu : ici ce n'est rien, ayant un cheval à nourrir, et les deux jeunes gens que j'élève pour la Mission à entretenir de tout. Aussi vivons-nous réellement la vie des pauvres.

« A l'heure qu'il est, j'ai pour toute fortune quatre dollars, pas assez pour acheter un baril de farine dont j'ai besoin, et environ vingt dollars de dette. Et notre détresse serait bien autrement plus grande, sans la part que votre bonté nous a donnée à plusieurs reprises aux aumônes de la Propagation de la Foi. Combien de fois, en parcourant ces pays si sauvages encore, n'ai-je pas senti mon cœur se reporter vers l'Europe, qui ouvre tous les ans le trésor de sa charité pour propager la foi dans un pays envahi par les innombrables sectes du protestantisme ! Si je reçois si peu de mes catholiques, c'est peut-être ma faute ; mais, té-

moin journalier de leur misère, je n'ai ni le droit d'accuser leur bonne volonté, ni le courage de leur rien demander. Toutefois cette dure position n'aura qu'un temps. Quand les fermes seront bien établies, quand les débouchés seront faciles, quand la crise qui fatigué les Etats-Unis sera passée, il y aura plus d'aisance dans le troupeau et moins de privations pour le Pasteur : en attendant, il faudra presque tout recevoir de nos frères d'Europe.

« Notre église est terminée : c'est encore l'OEuvre de la Propagation de la Foi qui, par vos mains et celles de Mgr Bruté, a fait le gros de la dépense; mais, outre les trois cents dollars de dette que j'ai trouvés en arrivant, nous devons quelque chose encore pour le plafonnage. Un autel en bois fort simple, au fond une grande croix portant une couronne faite des branches épineuses du *honey-lokus*, de chaque côté deux tableaux que vous avez eu la bonté de nous donner, l'un de la sainte Famille, l'autre de Notre-Seigneur au tombeau, en sont tout l'ornement. Point de table de communion, point de bancs; nous n'y pouvons songer encore; néanmoins, telle qu'elle est, j'ai la confiance que Notre-Seigneur Jésus-Christ y est aimé et adoré en esprit et en vérité.

« Recevez, Monseigneur et Père, l'expression de ma profonde vénération, etc.

« Aug. MARTIN. »

# MISSIONS DE L'INDE.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

*Extrait d'une lettre de M. Charbonnaux, Prêtre de la Société des Missions étrangères, à un de ses amis de Paris.*

Maïssour, 1842.

« Cher et respectable Ami,

« Je crois inutile de vous rappeler tous les efforts que mon cher compatriote, M. Beauclaire, fit en 1835 et en 1837 pour obtenir un terrain spacieux et y construire une église capable de contenir, durant les saints offices, la nombreuse congrégation qui restait exposée aux ardeurs du soleil. Vous savez que, sous les auspices du président britannique à Maïssour, nous ouvrîmes une souscription dont le produit eût été suffisant pour ajouter une aile à notre ancien sanctuaire; mais à la vue d'un succès si inopiné, les idées de mon ami s'agrandirent; au lieu d'une

nef supplémentaire, il ne se proposa rien moins que de bâtir une cathédrale. Pour moi, homme de peu de foi, je m'imaginai, conformément au précepte de l'Evangile, qu'avant de jeter les fondements d'un édifice, il fallait en computer les frais et bien s'assurer si on pourra le conduire à son couronnement. Mon ami, au contraire, toujours confiant dans les ressources inépuisables de la Providence, jeta, sans s'étonner, les fondements d'une vaste église. De vous dire à quel ordre d'architecture elle appartient, je ne saurais : je crois bien que sa forme est unique dans le monde.

« Ce que j'avais prévu arriva : toutes ses avances se trouvèrent épuisées avant d'avoir terminé les murs extérieurs. Ce fut alors qu'on le changea de poste, et qu'à mon retour de l'ouest de mon district, je fus chargé seul et du spirituel et du temporel de la Mission. Me voyant sur les bras cette gigantesque entreprise, sans avoir une obole pour la mener à bonne fin, j'écrivis quelques lettres aux principaux chrétiens de Madras : plusieurs d'entre eux, tel qu'Amanda de Raiah et ses parents, m'envoyèrent une somme de cent roupies, et je parvins, avec ce secours, à terminer la nef du milieu, sur un plan plus économique, réservant l'achèvement des deux ailes à des temps plus heureux. De quelque côté que je me tournasse, je n'apercevais aucun moyen d'en finir ; je désespérais... Mon ami seul, du fond des montagnes où il bâtit encore, m'encourageait. « Attendez, mon petit Breton, disait-il ; où est donc votre « courage ? Cette église a été commencée par Dieu et « pour lui, soyez sûr qu'elle s'achèvera tôt ou tard. » Pour moi, j'étais tenté de rire, comme Sara derrière l'entrée de sa tente. Comment en effet aurais-je pu me persuader qu'un jour je trouverais quinze cents roupies, moi qui, chargé de vingt-une églises à entretenir, n'avais pas un sou de reste au bout de l'an ?

« J'attendis donc trois ans. Il ne me restait qu'un seul moyen à tenter : on me le conseillait, on m'y poussait, on voulait que j'eusse recours à la libéralité incessante du roi de Maïssour. Il est en effet le père et le soutien d'une infinité de personnes. Longtemps je me refusai à faire parvenir mon nom et ma qualité de Français aux pieds d'un trône dont les Anglais gardent les avenues ; d'ailleurs comment me résoudre, moi, pauvre écolier, à écrire en langue canarèse à ce roi entouré de mille savants ? Néanmoins, me fiant au Dieu qui fit parler l'âne de Balaam, et plaçant tout sous la protection de Marie et de Joseph, patron de mon ami Beauclaire le fondateur de cette basilique, je me mis en frais d'érudition canarèse, et je rédigeai de mon mieux une pétition. Je vous avoue que je m'étendis beaucoup sur la visite que vous rendîtes autrefois à ce prince, alors assis sur le trône ; je rappelai les bontés qu'il vous témoigna et même les présents que vous reçûtes de sa munificence royale ; je l'assurai que son nom chéri était encore gravé dans votre cœur, que vous aimiez à vous rappeler dans vos vieux jours ceux que vous aviez passés dans son royaume, etc.

« Le plus difficile était de faire parvenir ce pathos jusqu'au monarque indien. Toutes les portes du palais sont gardées par des sentinelles doubles et triples à pied et à cheval ; le cabinet est encombré d'une foule de mendiants gentils, qui accablent ce bon roi de leurs flagorneries, toujours largement payées. Je confiai ma supplique au premier ministre, Vencaltapach Arson : il s'en chargea avec bienveillance, en promettant d'épier l'occasion favorable pour la présenter à Sa Majesté. Huit mois s'écoulèrent sans que ni vent ni nouvelle ne me parvînt de ce misérable griffonnage ; je le croyais ou égaré dans les mille et une salles du palais, ou bien jeté dédaigneusement dans un coin inconnu et dévoré en silence par les Kariats. Quelle fut ma surprise quand, au mois

d'août, je reçus une lettre qui m'apprenait qu'enfin ma pétition avait été présentée au roi, qu'il l'avait lue et examinée avec intérêt, que surpris de voir un Européen écrire une langue étrangère avec autant de netteté, il avait ordonné de me faire venir à sa cour pour m'entretenir lui-même, et qu'ensuite il se chargerait de terminer l'église dont j'avais parlé dans cette requête! Malheureusement j'étais alors à dix journées de marche et relevant à peine de maladie. D'ailleurs, tout occupé du soin de bâtir une autre église, commencée encore et non terminée par notre ami en 1836, je dus renoncer à cette faveur, non sans craindre toutefois qu'elle ne se représentât plus désormais.

« Je revins en novembre à Maïssour: alors nouveaux frais d'éloquence canarèse; j'écrivis au ministre pour lui rappeler sa promesse et la bienveillance de Sa Majesté indienne. « J'aime à croire, lui disais-je, que ni la suc- « cession des jours, ni même les révolutions des astres « n'ont pu amener de changement dans la volonté royale. » Je le priais donc de vouloir bien faire connaître au prince et mon retour et mes vœux. Je rendis une visite à ce favori lui-même. Il me reçut bien cordialement. La première question qu'il m'adressa fut celle-ci : « Etes-vous marié? Non, lui dis-je. — Mais, sans doute, vous le serez dans la suite? ajouta-t-il. — Non, répondis-je encore, le ministère saint dont je suis revêtu ne s'accorde pas avec les distractions de l'état du mariage. — La France est-elle catholique romaine? — Oui. — Les princes le sont-ils aussi? — Bien certainement. »

« Après quelques autres questions, après m'avoir félicité sur la flexibilité de ma langue et l'aisance de mon élocution, il me mit une guirlande de fleurs au cou, en m'assurant qu'il prenait cette affaire sur sa responsabilité, et que dès ce jour même il m'annoncerait au roi. Je revins donc dans

ma petite cabane, au pied de ces murs toujours inachevés.

« Huit jours d'attente avaient encore renouvelé la mauvaise tentation de défiance qui me tue dans bien des circonstances. J'écrivis alors à un catholique, employé au palais, que mes occupations ne me permettant pas de plus longs délais, je me disposais à partir le lendemain. Ce brave homme courut aussitôt chez le ministre, et lui montra ma lettre; celui-ci, aussi affligé de ma détermination que honteux de sa lenteur, renvoya sur-le-champ mon néophyte me conjurer d'attendre un jour de plus pour l'amour de lui. J'accédai à sa demande, et le lendemain je vis arriver une belle voiture à deux chevaux, suivie d'estafettes chargées de me conduire au palais. Je m'armai aussitôt de mon bâton et m'affublai de mon schal, avec mon casque indien.

« Emporté en un clin d'œil dans le fort, j'arrivai dans la salle d'audience que vous avez visitée vous-même. Là, *tout est* resplendissant d'or et d'argent; les portes même des cabinets sont de l'un ou de l'autre de ces précieux métaux. Je trouvai une compagnie des plus nombreuses, composée de princes et de gourous. A cette vue, mon cœur palpitait bien fort par la crainte trop fondée de compromettre l'honneur de notre sainte Religion, en ne répondant pas à l'idée avantageuse que Sa Majesté avait peut-être conçue du *Padre* français. Comme le roi tardait à venir, son fils, l'héritier présomptif de la couronne, âgé de dix-huit à vingt ans, m'entretint avec beaucoup de simplicité et de modestie, et m'adressa plusieurs questions que je résolus de mon mieux. Il me demanda entre autres choses, si je connaissais Napoléon, si cet empereur était français, si je le regardais comme un grand homme; ma position, au milieu d'officiers de la Grande-Bretagne, ne me permettant pas de faire l'apologie de leur plus constant ennemi, je dis qu'ayant été sujet de Bonaparte, son éloge ne méri-

terait pas assez de confiance dans ma bouche; mais qu'on pouvait interroger tous les Anglais de Maïssour qui le connaissaient parfaitement. On applaudit à cette excuse; le fils du roi en fut satisfait au point de se la faire répéter deux fois. Alors on me montra l'endroit qu'occupe le portrait de cet homme, dont la réputation est parvenue jusque dans nos lointaines contrées.

« Après quelques instants de conversation qui servirent à rasséoir mes sens, le roi parut enfin appuyé sur deux chambellans; après s'être placé sur le siége que lui céda son fils, il me fit approcher de lui; toute l'assemblée s'assit par terre. L'œil fixé sur moi et d'un ton bref et décidé, le prince me demanda tout aussitôt pourquoi étant depuis plusieurs années dans son royaume, je n'étais pas venu le visiter tous les mois? Je répondis que novice encore dans la langue canarèse, et peu accoutumé à m'expliquer en termes dignes de la majesté d'un si grand monarque, j'avais craint jusqu'à ce jour de me présenter au palais. Toute la compagnie se récria et sur la pureté de mon langage et sur le naturel et l'aisance de ma prononciation. Le roi ajouta : « Eh bien! désormais venez me voir « tous les mois. » Je remerciai Sa Majesté, et l'assurai que je serais à ses ordres toutes les fois qu'elle me ferait l'honneur de m'appeler auprès d'elle. Aussitôt, cher ami, reportant sur vous ses souvenirs : « Connaissez-vous M. ***? me « demanda le prince; est-il encore vivant? où est-il? ne re- « viendra-t-il plus dans ce pays? » Je rappelai votre grand âge et l'impossibilité pour vous d'entreprendre un voyage aussi long. — « Mais du moins vous pouvez lui écrire? faites-le « au plus tôt, et dites-lui bien que je ne l'ai pas oublié. Com- « bien de temps faudra-t-il pour qu'il reçoive votre lettre? » — Je parlai de la voie de communication par le Cap et de celle des bateaux à vapeur par la mer Rouge. A ce dernier mot, un des docteurs de la cour me dit : « Combien y a-t-il

donc de mers dans le monde? » Je lui donnai une petite idée du globe et des différents noms que l'Océan emprunte aux diverses contrées qu'il baigne. Ma réponse l'embarrassa plus qu'elle ne le satisfit. — « Mais dans quel pays se trou-« vent donc les sept mers mentionnées dans nos livres? 1° la « mer de sirop; 2° la mer de liqueur alcoolique; 3° la mer « salée; 4° la mer de lait caillé; 5° la mer de lait pur; 6° la « mer de beurre liquide; 7° enfin la mer d'eau douce : où se « trouvent-elles? — Seulement dans vos contes, lui dis-je, « je ne connais aucune plage où l'on puisse les placer. » Et toute l'assemblée de rire du savant indien. Le roi s'égaya plus que personne à ses dépens : « Allons, lui dit-il, vous « retrancherez encore cet article de votre symbole. »

« Puis, chacun se retourna de mon côté; on était étonné de trouver tant d'érudition dans un si petit corps; volontiers on m'aurait donné le bonnet de docteur, à moi qui ne mériterait pas même la pancarte de bachelier. Après cette digression géographique, le roi reprit le cours de ses interrogations, et me demanda si les laïques, en Europe, portaient comme moi la soutane. Je lui fis comprendre que le ministre de Dieu étant séparé de mœurs et de goût du reste du monde, il l'était aussi de costume. Dans ce moment, le prince aperçut le Christ que je portais suspendu à mon cou : « Qu'est-ce qu'il porte? » me fit-il demander par son ministre. Je répondis que c'était l'image du Dieu Sauveur du genre humain. Un des gourous m'objecta que Dieu étant spirituel, sans figure, il s'étonnait que nous en eussions fabriqué l'image. « Sans doute, repris-je, l'Etre « infini, l'alpha et l'oméga de tous les êtres, étant pur « esprit, ne se représente par aucune figure sensible et res-« semblante; mais comme son Fils unique a bien voulu s'in-« carner, se faire homme, habiter parmi nous et mourir « sur une croix pour la rédemption du monde, c'est son « image que je porte sur moi, et comme signe de ma croyance,

et comme moyen d'entretenir en mon cœur un continue « souvenir de sa miséricorde. » Il resta muet. Après quelques autres questions le roi dit en regardant ses favoris : « Si vous « voulez vous faire chrétiens et disciples de ce père, je vous « assure que je n'y mettrai aucune opposition. — *Ah!* dit un « courtisan, *le pied du grand roi me suffit.* »

« Vint enfin l'objet de ma visite. Je tirai de ma poche ma pétition et je la présentai au prince qui, l'ayant parcourue des yeux, me la rendit, pour avoir, disait-il, le plaisir de me l'entendre lire. Il l'écouta jusqu'au bout; que Dieu l'en bénisse! Aussitôt après il m'offrit cinq cents roupies, en me demandant si elles suffiraient pour achever mon église. Un peu intimidé, j'exposai en anglais au ministre, assis à ma droite, que le double de cette somme, au moins, était nécessaire. Sa Majesté m'interrompit aussitôt et dit : « Eh bien! soit, je vais donner ordre de vous « délivrer mille roupies. » C'est ce qu'il a fait depuis, par l'entremise de M. le président britannique.

« Après les remercîments que la reconnaissance et l'étonnement dont j'étais saisi me permirent à peine d'articuler, vinrent les présents qu'on me destinait. D'abord le ministre me passa au cou une guirlande de fleurs et me donna du bétel; il me plaça un bouquet de fleurs dans les mains, et m'aspergea d'eau de senteur. On m'affubla ensuite d'une paire de schals de cachemire rouge, et on déposa à mes pieds, dans un beau plateau d'argent, une pièce d'étoffe de soie à fleurs d'or et d'argent (ce qui me fera un bel ornement de messe) et trois autres morceaux d'un tissu clair, en fil d'or, garni de franges d'argent. Ainsi caparaçonné, je fis au roi un profond salut; on m'invita à toucher de la main celle du jeune prince; ce que voyant Sa Majesté, elle me prit par le bras, et voulut aussi recevoir une poignée de main.

« Mais voici, pour terminer, une autre anecdote. Je vis

quelques grands personnages saisir par les épaules un vieillard tout habillé de soie, et qui paraissait comme le confident du monarque. Quand il fut près de moi, le roi lui dit : « Donne donc aussi, toi, une poignée de main à ce « gourou. » L'autre comme un chat qui craint de se brûler la patte en tirant les marrons du feu, me tendit en rechignant une main décharnée que, pour sa peine, je lui serrai en camarade ; et tous se mirent à rire du vieux pédant. J'ai su depuis le but de cette mystification. Ce vieux brahme est une espèce de pharisien indou qui, fier de sa pureté légale, redoute par-dessus tout le contact profane des Européens ; probablement pour éviter l'obligation de faire les ablutions prescrites, et de changer ses beaux habits du dimanche, il s'était tenu à l'écart. Mais comme le roi et son fils ainsi que leur ministre, se voyant souillés des pieds à la tête, allaient être obligés, selon les règles du rituel indien, de se plonger dans un étang ou de se faire verser sur le corps une cinquantaine d'arrosoirs d'eau chaude, avant de visiter le grand-gourou de Singuéri qui trépignait de voir ma bonne fortune, ils voulurent, pour se moquer du superstitieux vieillard et le forcer au moins à se décrasser de compagnie, lui faire contracter leur commune souillure. Après ce dernier incident, je m'en retournai, bénissant Dieu, dans mon carosse, et au sortir du palais, je me retrouvai aussi petit qu'auparavant dans mon humble cabane.

« Maintenant je suis comme l'alouette qui, dit le proverbe breton, après être descendue d'une excursion aérienne, regarde avec surprise la route qu'elle a parcourue, et s'étonne d'être montée si haut.

« Agréez, etc.

« Charbonnaux, *Missionnaire apostolique.* »

# MISSIONS DE L'ABYSSINIE.

Nos lecteurs ont sans doute eu connaissance du voyage que M. de Jacobis a fait l'année dernière à Rome, à la tête d'une députation d'Abyssins hérétiques. En conduisant ces étrangers aux pieds du Saint-Père, le zélé Missionnaire avait pour but de leur donner une haute idée du catholicisme, et de jeter dans leurs esprits, à l'aide des émotions qu'ils ne manqueraient pas d'éprouver dans la capitale du monde chrétien, une précieuse semence de vérité qui produirait des fruits en son temps. Les espérances de M. de Jacobis n'ont pas été trompées. Tous les membres de la députation, parmi lesquels se trouvent plusieurs parents et ministres des rois du pays, sont disposés à embrasser notre foi et à s'en faire les apôtres au sein de leurs familles. Nous apprenons qu'ils viennent de rentrer en Abyssinie. Les deux lettres suivantes feront connaître les détails de leur voyage, et la joie qui a accueilli leur retour.

*Extrait d'une lettre de M. de Jacobis, Prêtre de la Société de Saint-Lazare, à M. Spaccapietra, son confrère, à Naples.*

Massouah, 23 avril 1842.

« Mon révérend Père,

«... Le 14 février 1842, jour où nous quittions le Caire pour continuer notre route vers l'Abyssinie, nous avons été témoins d'un spectacle bien édifiant. Dans le couvent des religieux franciscains, se trouvaient réunis avec nous des Evêques et des prêtres missionnaires, dont les uns, récemment arrivés de l'Inde et de l'Arabie, allaient à Rome rendre compte au Père commun des fidèles de leurs travaux apostoliques, et les autres retournaient en Ethiopie ou en Chine occuper la place que les martyrs avaient laissée vacante. Prosternés ensemble autour du même autel, nous avons renouvelé au Seigneur le sacrifice de notre vie, et après nous être souhaité un fraternel et dernier adieu, nous nous sommes séparés en nous donnant rendez-vous au ciel.

« Notre caravane se composait de dix Missionnaires : sur ce nombre, six étaient envoyés par la Propagande dans les vicariats apostoliques de la Chine. Devant nous s'ouvrait le désert avec ses fatigues, ses privations et ses voleurs que j'avais trop bien appris à connaître dans mon premier voyage, pour ne pas mêler beaucoup de craintes au souvenir que j'en conservais. On peut avec un dromadaire franchir cette solitude en vingt heures de marche; pour nous, forcés par la modicité de nos ressources de cheminer à pied ou sur de lourds chameaux, nous avons mis quatre jours et quatre nuits pour atteindre Suez.

« Une semaine après, cette ville entière, sans en excepter les musulmans, rendait un bel hommage au catho-

licisme, en saluant avec admiration l'arrivée d'une humble colonie de religieuses : c'étaient six dames de la société de Jésus et de Marie, de Lyon, qui s'en allaient, accompagnées de M. l'abbé Caffarel, du diocèse de Gap, ouvrir une maison d'éducation pour les petites filles du diocèse d'Agra, dans les Indes orientales (1). Elles avaient eu beaucoup à souffrir dans la traversée du Caire à Suez ; surprises deux fois par des torrents de pluie, elles s'étaient vues emportées hors de la route par les ânes qu'elles montaient et qu'elles n'avaient plus la force de gouverner. Qu'on se figure les angoisses de ces timides religieuses, errant dans le désert, sans guide, sous un déluge d'eau, non loin des lieux où campent les *Arami* ou brigands.

« Nous repartîmes de Suez le même jour que ces dames, mais sur des barques différentes. Heureusement pour elles comme pour nous, le vent fut constamment favorable à notre navigation ; car si le moindre contre-temps était venu stimuler le fanatisme de nos matelots arabes, nous aurions été exposés à beaucoup plus de mauvais traitements de la part de ces infidèles, qui, dans cette saison des pèlerinages de la Mecque, sont d'une insolence extrême envers les chrétiens.

Autrefois le nombre des pèlerins était immense, et composé de musulmans appartenant à toutes les classes sociales. Maintenant il n'en est plus de même : l'affluence peut être bien considérable ; mais il est rare de rencontrer parmi les *agris* ou *saints* des mahométans de fortune et de distinction ; ce sont, par exemple, de petits marchands

(1) Ces religieuses sont celles dont nous avons annoncé le départ dans le N° LXXXI des Annales. Des lettres d'Agra nous apprennent qu'elles sont arrivées dans cette ville, où elles ont été reçues comme en triomphe par toute la population.

accourus des divers lieux occupés par l'islamisme, et qui étalent aux yeux de l'étranger le spectacle d'une misère dégoûtante.

« Le 16 mars de cette année, j'en ai vu une foule à Zambo. Ils s'étaient rassemblés dans cette ville, au retour de la Mecque, pour prendre sur une embarcation la route de leur pays. Du moment que se présentait un navire, on arborait soudain je ne sais quel chiffon vert, appelé la bannière du prophète, et bientôt, à l'ombre de cet étendard, venaient se réunir les *agris* répandus dans la cité. C'étaient pour la plupart des malades défigurés par de hideuses plaies : à peine avaient-ils dans leur indigence un haillon pour se couvrir; et dans cet état voisin de la nudité, ils se précipitaient en tumulte vers le port, se jetaient avec fureur de la rive dans le vaisseau, de peur qu'en attendant leur tour ils ne pussent y trouver place. En vain les janissaires frappaient ces malheureux à coups de bâton, pour les ramener à l'ordre; la confusion restait toujours la même. Mais, malgré leur empressement, ces fanatiques passagers ne pouvaient tous partir à la fois. Ceux qui demeuraient sur le rivage, voyant l'embarcation s'éloigner, paraissaient plongés dans un abattement stupide, suivaient de l'œil la marche de leurs frères plus heureux, et retournaient ensuite comme auparavant, se coucher dans les rues, exposés aux essaims de mouches qu'attiraient leurs ulcères.

« A mesure que nous approchions de Massouah, mille bruits contradictoires nous jetaient dans les plus pénibles incertitudes, jusqu'à ce qu'enfin parvenus dans cette ville, nous apprîmes, par une lettre du docteur Bimpar, où en était notre chère Mission. Voici le fond de ce qu'il m'écrivait : Ubié, roi du Tigré, s'était depuis longtemps mis à la tête d'une conspiration formée contre Ras-Aly, souverain de Gondar. Pour mieux réussir, il avait forcé l'évêque

hérétique du pays à se prêter à ses desseins. L'*Abouna* (1) avait d'abord voulu mettre des conditions à cette démarche, et faisant valoir d'anciennes stipulations, il avait exigé qu'on lui reconnût des droits à la souveraineté d'une partie de l'empire. Mais le fier Ubié lui fit répondre : « Tu ne diffères de mes autres esclaves que par le prix « énorme qu'il m'a fallu payer pour t'avoir ; » et sans autre explication, il lui commanda en maître de marcher contre Ras-Aly. Ils s'avancèrent donc ensemble au-devant de l'ennemi commun. Ubié campa tout près de Ras, qui au même instant fut assailli sur un point opposé par les troupes de Desgemachio Barmi, allié de son rival. L'avantage allait rester au souverain du Tigré, lorsqu'un détachement de cavalerie *galle*, au service de son adversaire, s'empara brusquement de sa tente, le fit prisonnier lui-même, et se saisit en même temps de l'*Abouna*.

« Pendant le trouble occasionné par ce désastre, un frère du prince captif se hâta de marcher sur la capitale du Tigré pour s'y faire proclamer roi. Mais Ubié qui avait brisé ses fers avant que la place fût envahie, vola à son secours ; ses efforts échouèrent encore ; un nouveau combat aboutit à une seconde défaite, et pendant qu'il fuyait, son frère entra paisiblement en possession des états abandonnés par le vaincu.

---

*Note sur la Mission catholique d'Abyssinie, communiquée à M. de Bourville, consul de France au Caire, par MM. Galinier et Ferret, capitaines d'état-major.*

« M. de Jacobis est arrivé en Abyssinie au moment où l'anarchie régnait dans le pays, par suite de la défaite

(1) C'est ainsi que l'on nomme l'archevêque cophte hérétique.

d'Ubié, roi du Tigré, à la bataille de Devra-Tabor. La route qui conduit de Massouah à Adoua offrait les plus grands dangers, et tous les voyageurs qui à cette époque ont eu l'audace de pénétrer dans le Tigré, ont été pillés ou rançonnés cruellement. Malgré ces fâcheuses circonstances, M. de Jacobis n'a pas craint de se rendre à son poste, et tous les chefs révoltés qu'il a rencontrés sur son passage l'ont traité avec la plus grande considération. Tous ses anciens domestiques et un grand nombre d'habitants d'Adoua ont été à sa rencontre, et l'ont reçu comme un père qu'ils étaient heureux de revoir après une si longue absence.

« Le voyage de M. de Jacobis à Rome porte déjà ses fruits. Les Abyssins qui l'ont accompagné sont catholiques par conviction, et ne craignent pas de le dire à leurs compatriotes. Ils ont pour le Saint-Père la plus grande vénération, et ils prétendent qu'ils ont vu en lui quelque chose de *surhumain*. Autrefois les Abyssins pensaient qu'il n'y avait de véritables chrétiens qu'en Abyssinie; mais ceux qui ont maintenant vu Rome, sont entièrement revenus de leur erreur. L'*Alaca-Apte-Sellassi* (1) (esclave de la Trinité) nous a dit en nous quittant: « Le soleil brille dans votre pays; mais l'Abyssinie est encore dans les ténèbres; espérons en Dieu. » Il y avait encore avec M. de Jacobis un prêtre en si grande réputation de sainteté dans le pays, que les Abyssins prennent ses paroles pour des oracles.

« Le roi Ubié a pour M. de Jacobis la plus grande estime, il lui est très-reconnaissant de ce qu'il a bien voulu se charger de protéger les Abyssins qui allaient chercher l'*Abouna*, et surtout d'avoir fait traiter avec distinction dans le pays des blancs l'*Alaca-Apte-Sellassi* qui est son

(1) C'est le nom du principal personnage Abyssin qui était avec M. de Jacobis.

ami et son ministre. Quand nous avons quitté l'Abyssinie, Ubié était malheureux; malgré cela, il a envoyé des montagnes du Semen un courrier à M. de Jacobis, pour le féliciter de son arrivée et lui promettre que s'il rentrait dans ses états, il ferait tout ce qu'il pourrait pour lui être agréable.

« Mais, quand Ubié ne remonterait pas sur le trône, M. de Jacobis ne resterait pas pour cela sans appui. En effet, le plus puissant chef du Tigré, Balgadara, neveu du Rassahlè-Sellassi, qui connaissait de réputation le dévoué Missionnaire, l'a aussi fait complimenter et lui a offert une place dans son pays, le Vojjerat, en lui donnant la permission de construire une église et d'officier selon sa religion.

« Ainsi, quel que soit le prince qui triomphe dans la lutte, la Mission catholique pourra toujours s'établir en Abyssinie. Nous devons ces heureux résultats à la conduite édifiante de nos Missionnaires, mais surtout à la bonté inépuisable, à la générosité, au zèle et à la capacité de M. de Jacobis.

« Pendant longtemps nous avons craint que l'*Abouna* ne fût un obstacle presque insurmontable au progrès du catholicisme. Mais, entraîné à la guerre par Ubié, il a été fait prisonnier et est entré à Gondar après avoir perdu beaucoup de sa considération, et par conséquent de son importance. Bientôt, fatigué des discussions religieuses des Abyssins, il n'a rien négligé pour se réconcilier avec les Européens et leur a fait un accueil bien gracieux. Il a même rendu à M. Montuori un service signalé, et l'a engagé à rester en Abyssinie, l'assurant que, même en matière de religion, il s'entendrait avec lui beaucoup plus facilement qu'avec ses ouailles.

# MISSIONS DE LA CHINE.

*Lettre de M. Huc, Missionnaire lazariste, dans la Tartarie mongole, à M. Donatien Huc, avocat à Toulouse.*

Si-Wan, 15 septembre 1841.

« Mon cher Donatien,

« Le 21 février 1841 j'ai quitté Macao pour entreprendre un voyage fort long et fort difficile : j'ai parcouru l'empire chinois d'un bout à l'autre, et maintenant je me trouve à Si-Wan, dans la Tartarie mongole. J'ai dépensé pour cette expédition quatre mois environ, beaucoup de sapèques, quelque peu l'épiderme de mes pieds, une partie de mon embonpoint, et quantité de patience. Selon le calcul des humaines probabilités, j'aurais dû être plusieurs fois reconnu comme Européen, arrêté, incarcéré, torturé, et puis enfin étranglé; mais la Providence a veillé sur moi; et quand Dieu garde quelqu'un, croyez-moi, il est bien gardé. Pour peu que vous soyez satisfait de me savoir vivant et bien portant dans la Tartarie chinoise, vous réciterez, je n'en doute pas, quelque bonne prière d'actions de grâces; cela me portera bonheur, et à vous aussi.

« Si, après Dieu, messieurs les mandarins du céleste empire veulent bien me permettre de vivre ici en paix pendant quelque temps, s'il ne leur prend vitement fantaisie

de me tordre le cou, j'essaierai de vous décrire dans une série de lettres les contrées que j'ai parcourues. Vous ne serez donc pas étonné, si je m'abstiens aujourd'hui de vous donner sur mon voyage un grand nombre de détails : plus tard, ils vous parviendront classés avec plus d'ordre et de netteté que je ne pourrais le faire à cette heure.

« Une course de quatre mois est sans contredit un pèlerinage fort long; mais comme elle a été très-variée, je ne l'ai pas trouvée, il s'en faut bien, aussi monotone que je l'avais d'abord soupçonnée. Avant d'arriver à Si-Wan, durant sept cents lieues de route, j'ai essayé, je puis dire, de tous les systèmes locomoteurs adoptés en Chine. La partie nautique de mon voyage a été la moins pénible, et peut-être aussi la plus intéressante. J'ai navigué sur un grand nombre de rivières, sur un lac immense et sur deux des plus beaux fleuves qui soient peut-être au monde, le fleuve *Bleu* et le fleuve *Jaune*. Le *han-lou* (chemin de terre) est tout ce que l'on peut imaginer de plus détestable. Quelquefois accroupi sur une misérable brouette, j'étais paresseusement traîné par deux hommes qui s'arrêtaient à toutes les auberges, à tous les hangars qui bordaient le chemin : c'était pour fumer la pipe, pour boire le thé, pour causer un instant, pour avoir enfin le plaisir de s'arrêter. Une autre fois j'étais inauguré sur un énorme chariot, auquel se trouvaient attelés pêle-mêle des chevaux, des bœufs, des mulets et des ânes. Notre cocher était un petit sans-souci de Chinois tout rebondi et d'une somnolence désespérante : il était continuellement endormi sur son siége, c'est-à-dire sur le brancard de la voiture. A tout instant j'étais obligé de le pousser du bout de ma longue pipe, et puis de le prier avec politesse de vouloir bien faire attention à sa mécanique; car je ne sais quel autre nom donner à son équipage. Cet intéressant cocher avait le sommeil si profond, que plus d'une fois il lui est arrivé de se

laisser tomber et de rester endormi au milieu des chemins. Je descendais alors, j'allais l'éveiller tout doucement, et il retournait à son poste, moitié riant, moitié jurant contre son abominable métier, qui ne lui permettait pas de dormir tout à son aise.

« Outre les brouettes et les chariots, je me suis servi durant ma route de toute espèce de monture. Tantôt c'était un cheval bien rabougri et bien flegmatique, tantôt un mulet flaneur comme un avocat sans cause. Pendant quelques jours je me suis vu à califourchon sur un petit âne gris : je soupçonne cet âne-là de m'avoir reconnu comme Européen ; je ne pourrais autrement m'expliquer sa grande répugnance à me souffrir sur son dos. Enfin il m'est arrivé de cheminer économiquement, monté sur mes jambes que j'ai rarement trouvées complaisantes et dont j'ai fort peu à me louer. Vous comprendrez aisément, mon cher Denatien, que tous ces moyens de transport et surtout le dernier, sont peu remarquables par leur agrément et par leur célérité ; si encore la bonté, la propreté des routes venaient suppléer à tout ce qui manque à ces diverses machines, à la bonne heure ! mais il n'en est pas ainsi. Que je vous dise un mot des routes chinoises.

« D'abord, à en juger d'après nos idées européennes, on peut dire qu'il n'y a pas de route en Chine. Un rocher, ce n'est pas un chemin ; un bourbier, non plus ; le lit pierreux d'un ruisseau, encore moins ; quelques ornières bien profondes, quelques sentiers étroits qui serpentent à travers champs, tout cela, n'est-ce pas, ne mérite pas assurément le nom de route? Eh bien, en Chine on n'a en général que ces espèces de voies pour aller d'un lieu dans un autre. Un amateur de phraséologie ne pourrait pas s'écrier ici : Le chemin se déroulait devant moi comme un large et magnifique ruban, etc. Il serait plus exact de dire : Le chemin s'éparpille çà et là dans l'empire chinois comme de

hideux et sales haillons dans la boutique d'un chiffonnier.

« Les passages sont quelquefois si impraticables, qu'il serait impossible d'avancer, si l'industrie chinoise ne venait à votre secours. Quand il pleut, par exemple, et il a plu beaucoup pendant mon voyage, il se forme de petits torrents, des mares d'eau qui vous arrêtent tout court. On est alors fort heureux de rencontrer, en guise de pontonniers, certains portefaix qui, moyennant finances, vous prennent sur leurs épaules et vous transportent d'un bord à l'autre. Ailleurs, le chemin se transforme-t-il en un large ruisseau parsemé d'îles? vous avez alors un wagon qui peut à la fois servir de barque et de voiture. Quand le chemin est suffisamment sec, on adapte des roues à la locomotive, et l'on voyage dans une voiture traînée par quelques mulets; quand l'eau est assez profonde, on met les roues en dedans, et vous voilà dans une barque que les mêmes mulets tirent encore et font avancer par le moyen d'une longue corde. Eh! qu'en dites-vous? N'est-il pas vrai que dans le royaume de France et de Navarre on n'a rien imaginé de semblable? Voici encore un expédient qui n'est pas moins curieux. Lorsque le vent souffle avec force, on hisse des mâts sur les chariots et sur les brouettes, on déploie la voile, et par cette heureuse combinaison du roulage et de la navigation, la route se fait plus promptement et avec moins de peine. Toutes ces voiles qui se promènent par soubresauts au-dessus des moissons, présentent un spectacle assez amusant, à force d'être bizarre. Les places où se rendent, les jours de marché, tous ces chariots-barques ne ressemblent pas mal à des havres en miniature. Je vous fais gratuitement l'abandon de cet important secret, libre à vous de l'exploiter à votre profit; je promets même de n'en parler à personne dans mes lettres, afin de vous laisser toute facilité d'obtenir un brevet d'invention.

« Pour être scrupuleusement exact dans ce compte rendu

des chemins chinois, je dois ajouter qu'ils s'améliorent petit à petit, à mesure qu'on approche de la capitale : aux environs de Pékin, ils sont pour le moins quatre fois plus larges que les grandes routes d'Europe. Mais les mandarins se moquent évidemment du public; car cette excessive largeur ne peut en aucune façon être utilisée à cause de l'incurie du gouvernement. Quand il pleut, on a de la boue jusqu'aux genoux; et si le temps est serein, on étouffe dans d'épais tourbillons de poussière : les piétons sont obligés de cheminer à la file par d'étroits sentiers, sur les bords des champs. Tous ces inconvénients que je signale, je les sais par expérience.

« Pékin est un vaste système de ville qui n'en finit pas; elle a sept lieues de tour. Ses murs à créneaux et flanqués de bastions et de tourelles sont d'une hauteur imposante. On entre dans l'enceinte de la cité par seize portes, d'un assez beau style. Une espèce de boulevard, pavé en larges pierres de taille, environne les murs à l'extérieur; et sur ce boulevard règne sans cesse une activité vraiment étourdissante. Des milliers de petites voitures qui se croisent et roulent avec grand bruit, des mandarins qui vont et viennent avec leur nombreux cortége, des comédiens ambulants qui jouent leurs farces avec accompagnement d'une musique infernale, de longues et interminables files de dromadaires qui transportent dans la ville les objets de négoce, et puis tout un peuple de Chinois criards et querelleurs, etc., donne à ce boulevard un caractère vivant et varié, qui accuse le voisinage de la capitale d'un grand Empire. Mais l'intérieur de la ville est loin de répondre à ces magnifiques dehors. Pékin n'a pas de monument, du moins dans le sens qu'on donne à ce terme en Europe; les maisons sont basses et généralement mal bâties; rien ne s'élève à la hauteur des remparts. Les rues larges et presque tirées au cordeau, n'étant pas pavées,

sont boueuses à l'excès et exhalent l'infection. Comme il est probable que, plus tard, j'aurai occasion de retourner à Pékin et d'y séjourner quelque temps, je tâcherai de me mettre bien en position de vous *daguerreotyper* cette ville.

« J'étais encore à quatre-vingt-dix lieues de Si-Wan. Cette dernière partie de mon pèlerinage a été sans contredit la plus pénible; car, outre qu'on est obligé de suivre une route invariablement affreuse, il m'est survenu, chemin faisant, des accidents de tout genre. D'abord, un orage furieux m'assaillit au début : ma monture ne comprenant pas, sans doute, que je n'étais pas accoutumé comme elle à ces terribles averses du nord, allait toujours son pas ordinaire et modéré, comme pour bien me donner le temps de m'imbiber jusqu'à la moëlle des os d'une pluie glaciale et qui tombait par torrents. Comme il n'y avait pas de refuge sur la route, je fus obligé de recevoir cette douce ondée pendant huit heures.

« Des montagnes escarpées, des rochers taillés à pic et bordés de précipices, voilà la route de Pékin à Si-Wan ; heureusement que mon mulet avait le pied ferme et solide. Je puis dire de plus à la louange de cette bonne bête qu'elle était portée de la meilleure volonté du monde. Un jour, pourtant, que nous avions fait douze lieues sans boire ni manger, elle se laissa influencer par la faim et la fatigue, et se permit de me déposer à terre. Mais ce fut le plus honnêtement possible ; elle abaissa prodigieusement sa tête, plia ses genoux de devant, me fit glisser le long de son cou, et puis me laissant mollement assis dans la boue, au milieu d'un gros village, elle se sauva, en chantant son triomphe, dans une auberge voisine. Il est inutile d'ajouter que les Chinois présents au spectacle eurent un moment de franche gaieté. Une autre chute fut moins risible que celle-là. Je venais de traverser cette fameuse *grande muraille* qui sépare la Chine proprement dite de

la Tartarie chinoise. J'étais monté alors sur un petit chariot, qui, à force de sauter de roche en roche, perdit l'équilibre et se renversa, les roues en l'air. Je demeurai cinq minutes aplati contre des cailloux, ayant mon bagage sur mon dos et la voiture par-dessus mon bagage. Si je n'ai pas été écrasé, c'est qu'en Chine ce n'est pas ainsi que doit mourir un Missionnaire.

« Si-Wan est un gros village adossé au flanc d'une montagne. Sa population, qui est toute chrétienne, peut s'évaluer, je crois, à huit cents âmes. Mandarins, grands et petits, tout le monde sait fort bien que le village professe l'Evangile; et néanmoins notre culte s'y exerce avec grande liberté. Combien cette tolérance durera-t-elle? Personne ne le sait.

« En grande partie, les gens de ce pays habitent dans des cavernes. Ne vous effarouchez pas trop vite; car la réalité est moins laide que le nom : ces cavernes ne sont autre chose que des chambres creusées dans l'intérieur de la montagne, et formant des demeures plus ou moins belles et commodes suivant la fortune du propriétaire. Ces maisons souterraines sont fort avantageuses dans une contrée où le froid est excessif. Nous sommes à la mi-septembre, et j'ai déjà vu de la neige; pendant l'hiver le thermomètre de Réaumur descend jusqu'à trente degrés; ce qui ne m'empêche pas d'éprouver toujours de vives et chaudes émotions au souvenir d'un frère bien-aimé. Adieu.

« Huc, *Missionnaire apostolique.* »

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Viennent de partir pour les diverses Missions du globe :

1° De Rome pour le Levant, quatre PP. Capucins espagnols et un frère lai, qui sont allés rejoindre en Mésopotamie cinq Religieux de leur ordre, dont le zèle est couronné de brillants succès. Dans le courant de ce mois, deux PP. Dominicains partiront aussi de Rome pour la même contrée ;

2° D'Allemagne pour les Etats-Unis, M. Joseph Müller pour Baltimore, M. Herman Plathé pour Cincinnati, M. Michel Heiss et les PP. Andréas Fusch et Schonat, Capucins pour Louisville ;

3° De France pour l'Algérie, MM. Alphonse Viaillier du diocèse de Belley, Théodore Bricet de celui de Rennes, Louis Mathieu de celui de Menda, Joseph Domingo, espagnol : ces Missionnaires Lazaristes sont accompagnés d'un frère lai, nommé Pierre Cazarré, et de treize sœurs de la charité ;

4° D'Angleterre pour l'Australie, Mgr. Polding, Archevêque de Sydney, emmenant avec lui quatre Religieux Passionistes, italiens, un moine de l'ordre de S. Benoît, six ecclésiastiques qui ne sont pas encore prêtres, et trois frères de la doctrine chrétienne. Le docteur Grégory venu de Sydney avec Sa Grandeur, retourne avec elle dans la Nouvelle-Hollande. Les quatre Religieux Passionistes qui viennent de s'embarquer avec Mgr Polding, sont les RR. PP. Rémond Vaccari de Rome, Préfet apostolique, Joseph Snell de Lyon, Maurice Lencioni de Lucques, Louis Pesciaroli du diocèse d'Orte (Etats-Romains) : ils sont destinés aux Missions des sauvages de l'Australie centrale.

---

LYON, IMPRIMERIE DE L. LESNE

# MISSIONS DE L'INDE.

## MISSION DU MADURÉ.

*Lettre du P. Louis Garnier, Missionnaire de la Compagnie, de Jésus, à un Père de la même Compagnie.*

Maduré, 10 novembre 1841.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Nos lettres précédentes vous ont souvent parlé de nos chrétiens, de nos travaux, de nos peines, de nos consolations et de nos espérances; cependant le désir que j'ai de m'entretenir avec vous, me porte à imiter le glaneur qui recueille avec soin les épis échappés à l'attention des moissonneurs, et peut-être rencontrerai-je encore quelques détails capables de vous intéresser.

« Vous nous disiez, dans le temps, qu'un homme apostolique n'est pas fait pour courir après les petites consolations du saint ministère et après les louanges des

hommes, qu'il doit se réjouir de travailler au *milieu* des pauvres, des malades et des ignorants, satisfait lors même qu'il ne trouve, après s'être épuisé de fatigue, qu'un morceau de pain noir, plus heureux encore s'il est outragé, calomnié, maltraité pour la justice. Ici, un Missionnaire a de fréquentes occasions de mettre en pratique tous ces enseignements : ministère exercé pour l'ordinaire au milieu des Parias ; à défaut de peines afflictives, force amendes pécuniaires, avanies de tout genre et persécutions suscitées par toutes sortes de personnes ; point de pain noir, il est vrai, mais très-souvent pour tout mets un peu de riz détrempé dans de l'eau poivrée ; encore faut-il attendre quelquefois ce riz jusqu'au soir, après avoir bien couru toute la journée : voilà quelques-unes des épines de notre couronne ; puissions-nous à ce prix sauver un grand nombre d'âmes, et entrer dans le ciel en leur compagnie !

« Le principal obstacle à l'accomplissement de ce vœu sera toujours l'esprit moutonnier des Indiens, soumis en aveugles à l'entraînement, bon ou mauvais, de ceux qui marchent à leur tête. Vous ne sauriez croire à quel point les membres d'une même caste sont unis entre eux, et avec quelle facilité ils se laissent conduire par leurs chefs ou par d'autres membres influents. Il en résulte que le mécontentement d'un seul devient ordinairement celui de tous ; souvent il suffira d'une mauvaise tête pour perdre des familles entières, tous les parents se regardant comme solidaires les uns pour les autres. A leurs yeux le parti du plus grand nombre est toujours le meilleur : ***Sallon per sonnapadi kelkaveum***, c'est-à-dire, ***il faut s'en tenir à la décision de dix***. Dix signifie pour eux la richesse, l'autorité ; ainsi on dira dans l'Inde d'une personne opulente : Elle a dix fanons dans la main (dix pièces de dix sous), pour exprimer qu'elle a des écus. On voit mainte-

nant parmi les transfuges qui passèrent en masse au calvinisme, il y a douze ans, des chrétiens absolument étrangers aux controverses religieuses et sans contredit plus catholiques que protestants; ils ont dû suivre l'exemple de leur chef, sous peine d'être exclus de la caste, et d'encourir les disgrâces attachées au refus de professer l'erreur commune. Ce caractère connu me donne bien des craintes. Que deviendront les pauvres Indiens d'une peuplade, quand la majorité se prononcera pour l'hérésie?

«—Je reprends ma lettre, commencée hier, pour mettre sous vos yeux un tableau assez curieux. Il a plu beaucoup la nuit dernière; cependant le fleuve Vaï-Vaïaron qui passe à Maduré et va se jeter dans la mer près de Ramnad, n'avait de l'eau que jusqu'à la hauteur du genou, lorsque les malfaiteurs condamnés par le gouvernement aux travaux forcés le traversèrent, ce matin, pour être employés, sur l'autre rive, à la confection d'une route. Vers huit heures, un grand bruit se fait entendre; on court sur le rivage, et l'on voit arriver des flots d'une eau rougeâtre, qui roulent avec impétuosité. En un moment, le vaste lit du fleuve est rempli; les malheureux galériens ne peuvent plus repasser. On est donc obligé de charger le plus gros éléphant de la pagode de riz, de bois et autres provisions nécessaires à des hommes dénués de tout. L'éléphant entre dans le fleuve et le traverse sans peine; l'eau effleurait son dos; il se promène majestueusement au milieu de ces flots agités, sans être le moins du monde ébranlé par la violence du courant. On le voyait porter sa trompe haute et la rabattre de temps en temps avec bruit sur la surface de l'eau. Nos citadins d'Europe payeraient bien cher un tel spectacle.

« Ces crues subites surprennent plus d'une fois le Missionnaire au milieu de ses courses; il se trouve alors en face d'une grande rivière improvisée, sans avoir ni pont

ni barque pour la franchir. Le passage suivant, que j'emprunte à une lettre d'un confrère, vous fera connaître combien nos Indiens sont ingénieux en pareil cas. « Je descends de cheval, dit-il ; l'un de mes guides prend la selle sur sa tête, et la porte ainsi hors de l'eau ; l'autre conduit ma monture par la bride jusqu'à l'autre bord. Et puis voilà que trois hommes s'accroupissent : deux entrelacent leurs bras, sur lesquels un troisième, placé derrière eux, étend et appuie ses mains. Je m'assieds sur ce siége en mettant mes pieds dans leurs mains, comme dans des étriers ; mes trois hommes se relèvent, entrent gaiement dans l'eau, et me portent de l'autre côté de la rivière. J'avais relevé mes vêtements, de sorte que j'en fus quitte pour un bain de pieds. »

« Je suis en union de vos prières, etc.

« LOUIS GARNIER, *Missionnaire S. J.* »

---

*Extrait d'une lettre du P. Joseph Bertrand, Supérieur de la Mission du Maduré, à un Père de la Compagnie de Jésus.*

Trichinopoly, 20 août 1841.

« Mon révérend et bien aimé Père.

« Bien que le portrait de nos Indiens ait été plus d'une fois esquissé, l'intérêt que vous portez à leur instruction, le désir que vous manifestez de connaître leur caractère et le genre de dévotion qu'ils affectionnent, me font un devoir de revenir sur ce sujet. Si les traits que je vous signale n'ont pas le mérite de la nouveauté, on pardonnera, je pense, ces redites à un père qui parle de ses enfants.

« Vous qui savez combien sont nombreuses les occupations des Missionnaires au Maduré, vous serez peut-être tenté de demander comment ils peuvent y suffire, surtout si vous ajoutez aux fatigues de l'apostolat les tracasseries continuelles que nous suscite le schisme. Heureusement que nos chrétiens ne sont pas très-exigeants; leur patience allége un peu le poids de notre ministère : ainsi, ils ne craignent pas de venir trouver le prêtre à six lieues et plus, afin de recevoir les secours spirituels. Pour la messe du dimanche, tous les fidèles doivent y assister quand la distance n'excède pas cinq milles; ils y accourent même en assez grand nombre de quatre et cinq lieues. Lorsqu'on célèbre des fêtes avec solennité et processions, ils arrivent

en foule de vingt, trente et quarante milles de distance.

« Les voyages dans ces occasions ne leur coûtent rien; les enfants à la mamelle sont portés sur le sein de la mère, ou dans une toile dont les quatre coins noués ensemble sont traversés par un long bâton; et quand on fait halte, la toile se suspend à une branche de l'arbre voisin. Les enfants de trois, quatre, cinq et six ans trottent à côté de la mère, s'accrochant à sa robe, ou bien ils se reposent à cheval sur l'épaule du père, en se tenant au petit toupet de cheveux qui se dresse au sommet de la tête; tandis que leurs aînés portent le riz et le bagage de cuisine nécessaire. Tout cela forme une petite caravane vraiment intéressante.

« Les malades eux-mêmes sont souvent apportés à des distances considérables, pour recevoir l'extrême-onction. Je me rappelle en ce moment un pauvre infirme qui fut ainsi amené d'assez loin pour se réconcilier : j'entendis sa confession; mais obligé de partir aussitôt, je ne pus lui donner le saint viatique qu'il désirait avec ardeur. Quelques jours après, me trouvant à plus de trois lieues de là, je le vis arriver sur un brancard; il entendit la messe et reçut la sainte communion avec une piété bien touchante, et il s'en retourna en disant que désormais il n'avait plus rien à désirer et qu'il mourrait content. Au reste, c'est surtout à ce dernier moment qu'on voit se réaliser dans nos Indiens l'oracle du Sauveur : *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Ils sont sans regret, parce qu'ils ont peu à quitter, et qu'ils se familiarisent aisément avec les idées et l'attente d'une autre vie. Aussi n'a-t-on pas besoin d'user de longs détours pour leur annoncer qu'ils vont paraître devant Dieu. J'administrais, un de ces jours derniers, une pauvre femme; le catéchiste qui m'accompagnait lui dit selon sa formule ordinaire : « A présent, il faut vous tenir toute prête à mourir. — Oh oui! répondit-elle. —

Renoncez-vous volontiers à cette vie, à tous désirs des choses de ce monde? — Eh, qu'est ce monde pour moi? qu'ai-je à faire de ses désirs? »

« Je n'entrerai pas dans le détail des prières qui accompagnent nos exercices religieux; elles sont toutes adaptées au génie du pays, et rappellent avec un soin particulier les principales vérités de la foi. Dialoguées pour la plupart, elles captivent mieux l'attention de nos Indiens; peut-être ne feraient-elles pas moins bon effet ailleurs. Une seule citation vous mettra à même d'en juger. Le prêtre ou le catéchiste: «Seigneur, mon Dieu, vous m'avez tiré du néant.» — Le peuple répond: «Seigneur, à vous gloire et louanges.» — Celui qui préside continue: « A cause du péché, j'étais enfant de colère; je ne pouvais satisfaire par moi-même à votre justice; vous vous êtes fait homme, et par vos souffrances vous avez satisfait à ma place. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Par le baptême vous m'avez communiqué tous vos mérites. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Après le baptême j'ai péché, et par le moyen du sacrement de pénitence vous m'avez purifié de toutes mes souillures; au lieu de me précipiter en enfer, vous m'avez remis sur le chemin du ciel. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Aujourd'hui même, vous m'avez comblé de bienfaits. — Seigneur, à vous gloire et louanges. — Accordez-moi la grâce de connaître mes fautes et de les détester... » Suit l'examen de conscience.

« Outre ces exercices religieux, communs à tous nos chrétiens, il y a ici comme ailleurs des pratiques particulières qui, pour être laissées à la dévotion de chaque fidèle, n'en sont pas moins généralement observées. Un très-grand nombre de catholiques jeûnent le samedi, c'est-à-dire ne font qu'un seul repas vers le coucher du soleil. Combien de fois, dans mes courses, n'ai-je pas entendu mon compagnon de voyage répondre à ceux qui

lui demandaient s'il avait mangé ce jour-là : « Eh ! ne savez-vous pas que c'est aujourd'hui samedi ? » Et cependant le pauvre Indien m'avait suivi toute la matinée, portant sur sa tête un gros paquet ; il s'était épuisé de fatigue pour faciliter le succès de mon ministère ! Il est beaucoup de contrées où cette pratique est à peu près universelle, même parmi les laboureurs : plusieurs d'entre eux, surtout quand ils sont à leur aise, préfèrent ne travailler que la moitié du jour, afin de pouvoir différer jusqu'au soir leur unique repas.

« Cet esprit de mortification me fournit souvent l'occasion de m'édifier au saint tribunal : ainsi, m'arrive-t-il d'imposer pour pénitence quelque jeûne du samedi ? « Mon Père, répondent une foule de néophytes, je jeûne tous les samedis. » — « Cela suffit » est ma décision ; mais rarement on s'en contente. Si j'indique le mercredi ou le vendredi, je trouve assez souvent le second poste déjà pris par un autre jeûne de dévotion. Dernièrement, je venais de prescrire une bonne œuvre semblable ; ma pénitente parut fort embarrassée. — « Qu'y a-t-il ? — Mon Père, depuis trois ans, je ne mange qu'une fois par jour ; comment ferai-je pour accomplir le jeûne que vous m'imposez ? » Je le répète, ces exemples ne sont pas rares parmi nos chrétiens. Vous prierez pour eux, mon révérend Père, et pour celui qui a l'honneur d'être, etc.

« Bertrand, S. J. »

*Extrait d'une lettre du P. Louis Tassis, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Société.*

Palamcottey, 6 novembre 1841.

« Mon révérend Père,

« ... Après quelques mois consacrés à l'étude du Tamoul, je fus envoyé dans un village près d'Aour, pour y faire ma résidence ordinaire et diriger, tout novice que j'étais dans la langue du pays, cette pauvre chrétienté sans pasteur. Là, j'habitais une petite maison tout à fait à l'Indienne, c'est-à-dire une cabane en terre, couverte de feuilles, où les rats, les chauves-souris et les lézards avaient libre entrée, et faisaient de fréquentes visites.

« Au premier aspect, je ne trouvai pas à mon logement trop de magnificence; mais depuis que j'ai habité d'autres huttes dans la Mission où je suis à présent, il me semble que la première était encore assez commode. Car, bien qu'en fait d'ameublement je fusse réduit à la plus simple expression, j'avais pourtant le nécessaire : un lit de planches, il est vrai, mais enfin c'était un lit; une chaise, une table, une lampe; quatre meubles rarement réunis ensemble dans le district de Palamcottey; c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui manque, et l'on sourit presque de plaisir quand plusieurs ne manquent pas à la fois. J'avais de plus une fenêtre, et une fenêtre qui donnait du jour, chose peu commune dans les maisons indiennes. Les anciens philosophes qui se piquaient d'avoir besoin de peu, auraient été bien à leur gré dans ce pays : nos bons Indiens sont phi-

losophes, sans s'en douter. Que de choses regardées comme indispensables par les étrangers, et dont les Indiens ne soupçonnent pas même l'usage ! Ils n'ont que faire de chaise, de lit, de table, etc. ; la terre leur tient lieu de tout cela. Le jour, s'ils veulent voir clair, ils ouvrent leur porte ; la nuit, ils sont éclairés par une sorte de veilleuse, qui ne quitte jamais le trou pratiqué dans le mur pour lui donner place. Sont-ils trop loin de la lumière, ils s'en rapprochent ; mais la lampe n'abandonne pas son poste. Si nous pouvions aisément nous faire comprendre, que ces gens-là seraient près du royaume des cieux !

« Je demeurai quelques mois dans cette première habitation, menant une vie assez solitaire. Par bonheur, j'avais un catéchiste habile qui me donnait des leçons de Tamoul : la difficulté était de l'entendre ; mais enfin, à force de lui faire répéter ses périodes et de feuilleter mon dictionnaire, je finissais par comprendre le catéchisme que nous expliquions ensemble. En attendant que je pusse converser avec les hommes, je m'étais fait un petit ami qui, sans mot dire, me procurait quelques moments d'innocente récréation. J'avais apprivoisé un rat-palmiste, qui me tenait volontiers compagnie : ce gentil animal est une espèce d'écureuil, beaucoup plus petit que ceux d'Europe ; il est gris, avec de grandes raies noires et blanches sur le dos ; son principal ornement est une longue queue panachée, qu'il a soin de relever à chaque instant, de crainte de la salir ; ses petits yeux sont d'une vivacité sans égale ; constamment sur ses gardes, il fuit au moindre bruit. Celui dont je parle me suivait partout, venait sur moi, entrait dans mes poches, et se plaignait par un cri assez semblable au chant d'un oiseau, lorsque je le chassais. Hélas ! il ne fit pas de vieux jours ; quand il ne trouva plus le genre de nourriture qui lui convenait, il mourut d'inanition.

«... J'arrivai à Tutucurin vers la fin de mai. Après quelques jours de repos, je fus envoyé sur la côte de la Pêcherie pour y exercer le saint ministère. J'avais d'abord une idée bien avantageuse de cette côte célèbre qui produit la perle et le corail, et que je me figurais presque comme un paradis terrestre. Combien les choses les plus vantées perdent à être vues de près! Il serait difficile de trouver un désert plus triste et d'un aspect plus monotone que cette plage aride. Les villages des Paravers, pêcheurs de perles tous les dix ans, et pêcheurs de poissons tous les jours, se composent de quelques misérables cabanes, construites ou jetées çà et là, sans ordre et sans symétrie, au milieu d'un sable mouvant. Ce sable, poussé par un vent perpétuel, s'élève en si épais tourbillons, que les voleurs en profitent fréquemment pour dévaliser les passants, sans être vus : il pénètre partout, s'amoncelle comme les flots autour des maisons qu'il ensevelit, et change, en quelques années, la face d'une localité tout entière; chaque jour le domaine de la culture va se rétrécissant, et la végétation s'enfuit devant cette marée toujours montante. Dans tous les lieux que j'ai traversés, j'entendais dire à mes guides : « Là, sous ces dunes stériles, ont disparu de vastes et délicieux jardins. » Il paraît qu'autrefois la côte, plus riante, était aussi plus peuplée; s'il faut en croire les traditions du pays, elle compterait à peine un quart de ses anciens habitants.

« On voit encore trois belles églises, l'une à Vaimbar, l'autre à Tutucurin, et la troisième à Virapandiapatuam; et, pour le dire en passant, les cartes font bien à tort de ce dernier endroit deux villages. Ces églises qu'un capitaine fit voeu de bâtir, assure-t-on, s'il échappait à une tempête, sont d'une grandeur sans nulle proportion avec le petit nombre des Paravers actuels. Je demandai ce qu'étaient devenus les anciens chrétiens : on me répondit que la mort

avait éteint plusieurs familles; que les autres avaient été forcées par la disette à chercher fortune ailleurs; partout on s'accordait à dire qu'autrefois il y avait dans la contrée infiniment plus de richesses qu'aujourd'hui.

« Le premier acte religieux que je fis sur cette côte, fut un enterrement. Je n'avais pas encore été témoin de cette cérémonie dans l'Inde, et je fus très-étonné de voir des usages si différents des nôtres. On me conduisit à la maison de la défunte, jeune femme morte en donnant le jour à son premier enfant. Elle était placée sur un lit de parade; toute la famille se trouvait réunie à l'entour. On me laissa achever les prières assez tranquillement. Aussitôt que j'eus fini, les parents se jetèrent sur le corps avec des cris et des hurlements épouvantables. Je ne savais ce qu'ils allaient faire : c'était pour l'embrasser, mais avec des marques si vives de tendresse, que la défunte n'en avait apparemment jamais reçu de semblables. Les uns lui disaient les choses les plus touchantes, les plus propres à l'engager à demeurer parmi eux; les autres lui reprochaient la dureté qu'elle avait de les quitter si tôt; tous lui parlaient à la fois, de telle sorte que si la pauvre femme eût été vivante, elle n'aurait su à qui répondre.

« Lorsqu'il fallut enlever le corps, la scène devint encore plus animée; les parents ne voulaient pas le lâcher, et ce ne fut pas sans peine qu'on l'arracha de leurs mains: chacun tirait de son côté, chacun voulait l'embrasser encore une fois; ils avaient tous quelque chose à lui dire. Enfin ils se résignèrent à la laisser emporter; toute la famille l'accompagna au lieu de la sépulture; lorsqu'il fallut la mettre en terre, les cris, les adieux et les plaintes recommencèrent. Je n'en vis pas la fin; mon ministère rempli, je me retirai. Ce qui me frappa, c'est qu'au milieu de toutes ces démonstrations de douleur, je ne vis pas couler beaucoup de larmes. Tout cela me paraissait forcé

et commandé par l'usage ; car l'usage règle tout dans ce pays, même les sentiments du cœur.

« Dans certaines castes, règne une coutume bien louable. Quand un malade est à l'agonie, la famille se réunit autour de son lit : au moment où il rend le dernier soupir, tout le monde se jette à genoux, et la première chose qu'on fait c'est de prier pour son âme ; les pleurs sont interdits jusqu'à ce qu'on se soit acquitté de ce pieux devoir. Le jour de la mort, tous les amis de l'Indien décédé se rendent à la maison de son plus proche parent, pour gémir avec lui et partager son affliction ; ils l'accompagnent durant les funérailles, et font aussi leur dernier adieu au défunt. Au retour, ils se réunissent dans un lieu désigné, et les témoignages de condoléance se terminent par un acte qui vous paraîtra singulier, pour ne rien dire de plus ; ils fument chacun leur cigarre en signe de deuil.

« L'ignorance de ce peuple est ce qui afflige le plus le Missionnaire : les fatigues, les privations, la rigueur du climat, ne sont rien, en comparaison de ce qu'on sent à la vue de telles ténèbres ; d'autant plus que ce défaut d'instruction, joint à l'inconstance des Indiens, cause des défections fréquentes. Un léger intérêt, une raison frivole suffit pour en faire passer plusieurs au schisme ou à la profession extérieure de l'hérésie. Quand nous parlerons bien leur langue, et que nous serons en nombre suffisant pour les visiter plusieurs fois l'année, nous ferons, je l'espère, beaucoup de bien ; pour le moment, nous ne pouvons guère qu'empêcher le catholicisme de s'éteindre tout à fait ici, et nos chrétiens de redevenir païens. C'est quelque chose, sans doute ; mais ce n'est pas assez pour le cœur d'un Missionnaire.

« Agréez, etc.

« Louis Tassis, *Missionnaire apostolique*. »

*Extrait d'une lettre du P. Louis St-Cyr, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Société.*

Maduré, 16 février 1842.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Il est bien naturel qu'après avoir passé avec vous, durant mon noviciat, des instants si agréables, je cherche encore à me délasser dans votre aimable compagnie de mes travaux de Missionnaire. Que de fois mes souvenirs se reportent vers cette chère maison de Vals, où pendant quatre années j'ai goûté le plaisir qu'on trouve à habiter avec des frères! Heureuse vie de communauté, je ne jouirai guère plus de tes douceurs! Il est si rare qu'on puisse, au Maduré, s'abriter sous le même toit qu'un de ses compagnons d'apostolat! Et c'est là, mon bon Père, le plus grand sacrifice que notre position nous impose. Essayons au moins de nous en dédommager par les communications de l'amitié; que nos lettres suppléent à des entretiens désormais impossibles.

« Aujourd'hui, je vous parlerai de notre chère Mission; nous parcourrons ensemble ses principaux districts, et je vous dirai en détail ce qui les concerne. Commençons par le nord.

« Au delà du Cavéry, au nord-est de Trichinopoly, se trouve une chrétienté considérable, desservie par deux prêtres; Pratacondy en est le chef-lieu. Plus loin, on rencontre Vadougarapetty, séjour agréable où nos Pères, s'il faut en croire les gens du pays, avaient coutume de

faire leur retraite annuelle, et de venir se reposer de leurs fatigues. C'est là que réside actuellement le Père Gury, à la tête d'environ dix mille chrétiens. Le prêtre de Pratacondy, ecclésiastique Syriaque dont la soumission aux dispositions du Saint-Siége a été constante, peut avoir sous sa conduite le même nombre de fidèles. Dans la partie que dirige le Père Gury, le protestantisme a fait autrefois de grands ravages, et laissé je ne sais quoi de ses principes dans la tête de plusieurs néophytes influents; il faut donc sur ce terrain être constamment aux prises avec le schisme et l'hérésie.

« Passons maintenant le Cavéry et arrivons à la capitale de toute la contrée, sous les rapports militaire et judiciaire, je veux dire à Trichinopoly. Dans cette ville, qui compte peut-être plus de cent mille habitants, nous avons, comme vous le savez, une belle église, bâtie par les soins du P. Garnier, et avec les fonds de la Propagation de la Foi. La chrétienté se divise en deux classes : d'un côté sont les Européens et tout ce qui participe à leur origine; de l'autre, les Indiens proprement dits. Les premiers sont confiés au zèle du P. Clifford, qui ne s'épargne pas, et grâce à Dieu, mène sa barque à la satisfaction commune. Quant aux catholiques indigènes, Trichinopoly en renferme plus de dix mille, que le R. P. Supérieur lui-même prend soin de guider dans les voies du salut.

« Aux portes de Trichinopoly est la chrétienté d'Aour; elle renferme presque tout le Tondiman, royaume qui passe pour indépendant, bien qu'il soit tributaire des Anglais. Le schisme, plus puissant dans cette contrée que dans le reste de l'Inde, rencontre dans le P. Wilmet un intrépide adversaire. La Mission de ce bon Père est immense, et son courage ne s'en effraye pas : il s'est mis avec une ardeur incroyable à l'étude du Tamoul, dont son âge lui augmente encore les difficultés.

« Si nous quittons Trichinopoly pour nous rendre à Dindigul, nous rencontrerons, à moitié chemin, la chrétienté de Malciadipatty, confiée au P. Perrin; on y compte près de six mille catholiques. Nos anciens Pères avaient construit dans le village qui donne son nom à la Mission, une fort jolie église : elle est en ce moment au pouvoir des schismatiques qui, certes, ne se montrent guère disposés à la rendre aux successeurs de ceux qui l'ont bâtie. Ici se présente une réflexion bien frappante : c'est que dans un certain rayon autour de ce que nous pouvons appeler le centre de la Mission, tous les villages, à peu d'exceptions près, sont chrétiens ou renferment des chrétiens : dépassez ce rayon, éloignez-vous davantage de la résidence des Pères, vous retombez dans la gentilité. Ce fait incontestable prouve combien était précieuse dans le pays la présence des ouvriers évangéliques, et quelle vivifiante influence répandait l'exercice du saint ministère. Si ces anciens convertisseurs d'âmes avaient été plus nombreux, toute cette partie de l'Inde serait aujourd'hui éclairée des lumières de la foi.

« En continuant notre route, et laissant de côté plusieurs gros villages chrétiens, nous arrivons à Dindigul, ville importante, située dans une vallée agréable et très-fertile; son climat, à cause de la proximité des montagnes, est moins chaud que dans le reste de l'Inde méridionale; elle est fournie d'eau excellente par une petite rivière qui ne tarit jamais, chose rare dans un pays où les grands fleuves n'offrent, pendant les chaleurs, qu'un lit desséché et sablonneux. Bien que cette cité donne son nom à ma Mission, nous n'y avons ni église ni presbytère : c'est dans un village voisin, appelé Pamsampatty, que je fais ma résidence; et encore suis-je loin de trouver dans ce lieu obscur le repos qui semblerait devoir être mon partage. Les schismatiques ont soulevé contre moi et mes

chrétiens plus d'une tempête subite ; mais Dieu est notre appui.

« Il est temps de quitter Dindigul pour Maduré, centre et boulevard de l'idolâtrie indienne. Elle n'a jamais compté dans son enceinte qu'un petit nombre de chrétiens, aujourd'hui pour la plupart égarés par le schisme. Presque chaque jour et avec toute la pompe imaginable, on y célèbre des solennités en l'honneur des faux dieux, et quelquefois plus de quarante mille personnes assistent à ces fêtes. Dans une circonstance récente vous auriez vu les femmes et les filles de Maduré se promener gravement dans les rues en semant du riz, pour donner, disaient-elles, à manger aux fourmis de la cité. Pauvre peuple !

« A dix lieues de cette ville, du côté de l'est, nous trouvons Rasakembiram, gros village chrétien, où naguère le bon Père Martin a terminé par une mort prématurée sa course apostolique. Plus loin c'est le Marava, pays dont la foi s'est conservée plus vive et les mœurs plus pures ; c'est encore aujourd'hui la plus belle partie de notre Mission. Les Pères Canoz et de St-Sardos, chargés de la diriger, sont accablés d'occupations : le premier est en ce moment en tournée du côté de Ramnad ; de là, il doit se rendre dans l'île de Ramseran. Le second réside à Pallitaman, ou plutôt il est toujours en course pour porter aux malades les secours de la religion.

« Restons-en là pour aujourd'hui, mon bon Père. Une autre fois, je vous donnerai de plus longs détails sur le Marava ; puis, je vous conduirai dans le sud, où nous trouverons le Père Castanier qui lutte avec courage contre des tracasseries incessantes, le Père Sale qui convertit les païens, le Père Du Ranquet tout prêt à se faire l'apôtre des Turcs, et le Père Tassis occupé, dans le sud, d'un ministère semblable à celui que nous exerçons ailleurs.

« Louis St-Cyr, *Missionnaire.* »

# MISSIONS

## DE LA

## COCHINCHINE ET DU TONG-KING.

*Lettre de M. Régereau, Provicaire général de la Cochinchine, résidant à Pinang, à M. Jurines, Directeur au séminaire des Missions étrangères.*

Collége de Pinang, 3 novembre 1841.

« Monsieur et cher Confrère,

« Quoique malade, j'avais écrit de ce collége de Pinang que vous connaissez et que vous regardez avec raison comme digne d'être comparé, par son importance, à notre ancien collége de Siam, où les premiers Vicaires apostoliques ont eu la gloire de fonder l'institution du clergé indigène dans les Missions orientales. Ce cher et précieux établissement, créé par le zèle de nos confrères dans les plus mauvais jours, se soutient encore et prospère par les charités de l'OEuvre la plus catholique de notre siècle, l'Association de la Propagation de la Foi. Eloigné,

bien à regret, de la terre annamite, ce théâtre de douleur et de triomphe pour nos frères, je vais du moins vous rapporter quelques détails qui nous sont parvenus sur les combats de deux nouveaux martyrs. Puissent ces héroïques exemples attirer l'intérêt et les prières des chrétiens d'Europe sur une Eglise si cruellement éprouvée ! Puissent-ils surtout exciter, dans quelque âme généreuse, le désir de venir remplir un des vides faits dans les rangs des Missionnaires par cette longue persécution !

« Les deux chrétiens dont j'ai à vous retracer les souffrances, sont Antoine Nam, de la famille Nguyen-hun, Cochinchinois et ancien capitaine de port, et Pierre Tu, Tonquinois, catéchiste de notre illustre martyr Mgr Borie. Dès le commencement de la persécution, Antoine Nam avait eu recours, pour se soustraire aux investigations des satellites, à un moyen bien souvent employé par les néophytes et par les Missionnaires : il avait acheté une barque sur laquelle il passait une grande partie de sa vie. Le quatrième mois de la dix-neuvième année du règne de Minh-Menh, année désignée sous le nom de Nam-hua (année du chien), il fut dénoncé comme offrant un asile aux Européens proscrits, et accusé d'avoir servi de guide à plusieurs maîtres de religion qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Des ordres de perquisition ayant été donnés contre lui, Nam revint dans sa famille qu'il réunit avec tous les catéchistes de son district, et après leur avoir confié le soin de ses affaires temporelles, il leur exposa la nécessité où il était de se retirer ailleurs, afin d'éloigner d'eux les dangers auxquels son arrestation ne manquerait pas de les exposer. Puis il ajouta : « Souvenez-vous de cet avis : si je viens à être pris, que personne d'entre vous ne se présente pour me secourir de quelque manière que ce soit ; laissez-moi agir seul : à quoi aboutiraient toutes vos démarches pour ma déli-

« vrance ? Ne vaut-il pas mieux que je porte seul le poids « des maux qui nous menacent ? » Noble détermination dont on appréciera aisément toute la générosité, en se représentant le péril où il se trouvait, et le besoin que l'homme éprouve de compter sur l'appui des siens en pareille circonstance.

« Il se rendit ensuite dans la chrétienté de Kim-Seu, où il avait caché des objets de religion qu'il voulait faire disparaître. Quelque temps après, il renvoya son domestique, nommé Du, prendre des informations sur ce qui se passait au chef-lieu ; mais cet homme ayant été saisi par un poste de douaniers, reçut à plusieurs reprises des coups de rotin qui lui arrachèrent certaines révélations très-compromettantes pour son maître. Par suite de ces aveux, le mandarin arrêta deux chrétiens, nommé Tanh et Tich, et fouilla la barque de Nam où il trouva des livres de prières et les comptes des dépenses de la chrétienté. Nam, arrêté lui-même, fut aussitôt conduit dans le village de Phuong-bai-buoi. Là, comme on voulait mettre à la question ses serviteurs, pour leur faire déclarer la retraite des prêtres européens et l'endroit qui recelait les objets de religion, Nam les sauva du danger où ils étaient de commettre des indiscrétions nouvelles, en répondant pour eux de manière à ne compromettre personne.

« Aussitôt que son fils aîné eut appris ce qui se passait, il vint, malgré la recommandation du père, négocier avec le mandarin sa mise en liberté, et il était sur le point de réussir, lorsqu'une nouvelle saisie de livres et d'images faite dans une chrétienté voisine, donna tant d'éclat à cette affaire, que le mandarin n'osa plus laisser échapper son prisonnier. Nam fut conduit aux mandarins supérieurs qui le firent comparaître devant eux, pour l'engager à fouler aux pieds la croix. Il refusa, et on le jeta en prison, après lui avoir mis les fers et la cangue. Mgr Borie et deux

prêtres tonquinois étaient alors enchaînés dans les cachots de la même préfecture : ce fut pour les Confesseurs un grand sujet de joie de se trouver ainsi réunis, au moment de consommer leur grand sacrifice.

« Deux jours après le premier interrogatoire, Nam fut de nouveau rappelé devant le mandarin, qui voulut d'abord l'engager par douceur à l'apostasie : « Marche sur la croix, « lui dit-il, et il te sera donné de revoir ta famille, de « consoler ta femme et tes enfants. Si ce crime te fait hor- « reur, rassure-toi ; je te permettrai de retourner à la « prison dans trois jours ; là tu trouveras un maître euro- « péen, et il t'absoudra de ta faute. » Nam repoussa cette offre avec fermeté, et comme il répondit qu'il valait mieux être mis à mort que d'obéir à l'ordre du mandarin, celui-ci ordonna aux satellites de traîner par force l'accusé sur la croix. Résister était impossible ; mais comme on pouvait craindre que les spectateurs ne prissent cet acte de violence pour une profanation volontaire, le saint Confesseur protesta contre l'outrage qu'on faisait à son Dieu : « C'est l'œuvre du mandarin, s'écria-t-il, je la désavoue ; « lui seul en est coupable. » Honteux de se voir vaincu, le juge lui fit remettre sa cangue et le renvoya en prison.

« On répandit néanmoins le bruit qu'il avait apostasié ; des soldats eurent ordre d'annoncer dans les casernes des quatre régiments de la province qu'il avait foulé aux pieds la croix. Quand ces hérauts arrivèrent devant l'enceinte où Antoine était détenu, et qu'il entendit proclamer sa prétendue défaite, il réclama aussitôt contre cette calomnie : « Non, dit-il à haute voix, je n'ai pas consenti « au crime qu'on m'impute. »

« Le second jour du huitième mois, tous les mandarins s'étant réunis en conseil, l'intendant militaire Bo-chanh fit appeler Antoine, et lui ordonna de fouler aux pieds le signe de notre rédemption. Sur le refus du saint Confesseur,

l'intendant s'élança comme un furieux de son siége, prit Antoine par le bras et l'entraîna de force en disant : « Allons, imbécile, marche avec moi : si je vais en para« dis, tu m'y suivras ; et si je tombe en enfer, nous y « serons ensemble. » Antoine, physiquement plus faible que le mandarin, se cramponna à lui et leva les pieds, de peur de toucher l'image de son Dieu ; de son côté l'intendant, embarrassé d'un tel fardeau, ne pouvait plus avancer ; il appela deux soldats à son aide, et leur ordonna de saisir les pieds du prisonnier pour les placer malgré lui sur la croix. Alors le héros chrétien, contraint, mais non vaincu par une force majeure, s'écria d'une voix forte : « Vous « êtes témoin, mon Dieu, que cette action ne vient pas « de moi : un tel crime ne retombera pas sur ma tête ; c'est « l'intendant qui me fait violence. » Bo-chanh, honteux de sa défaite et ne pouvant plus déguiser son dépit, saisit le rotin d'un de ses gardes ; puis déposant sa dignité de juge pour remplir les fonctions de bourreau, déchargea sur le généreux Confesseur une dizaine de coups qui firent jaillir le sang. Le mandarin criminel fut obligé d'intervenir pour mettre des bornes à ses fureurs, et lui arracher le bâton des mains. Cette horrible scène terminée, Bo-chanh ordonna de charger le martyr d'une lourde cangue, et de l'exposer aux ardeurs d'un soleil brûlant ; mais le capitaine chargé de cet ordre barbare eut pitié du juste persécuté, et n'en fit rien. Quelques jours après, ce même mandarin ne put s'empêcher de louer la constance de celui qu'il venait de traiter avec tant d'inhumanité : « Cet Antoine « Nam, dit-il, est un homme de sens et de courage ; « il regarde la vie comme un exil, et la mort comme un « retour. »

« Quelque temps après, il fut chargé de chaînes et enfermé de nouveau dans la maison des criminels, où se trouvait encore Mgr Borie. Le 22 du neuvième mois, fut

publiée une sentence portant peine de mort contre tous les Confesseurs : ils devaient être exécutés ensemble ; mais trois semaines après (28 novembre 1838) arriva un ordre du roi qui, tout en confirmant le jugement, remettait à une autre époque l'exécution de Nam et du catéchiste Tu. Le lendemain, on leur signifia cet arrêt, en leur promettant la vie sauve s'ils consentaient à fouler aux pieds la croix : ils s'y refusèrent avec la même constance qu'auparavant. Depuis ce jour jusqu'au moment de leur supplice, ils eurent la consolation de demeurer l'un et l'autre dans la même prison, et de s'encourager mutuellement au martyre qui les attendait.

« Dans le sixième mois de la vingtième année du règne de Minh-Menh (année *ki-hoi*, *du porc*) les deux prisonniers furent encore rappelés par le mandarin, qui rendit contre eux, sur leur refus d'apostasier, une nouvelle sentence de mort. Bientôt il revint à la charge, sur un ordre du roi qui enjoignait de les faire encore comparaître, pour exiger d'eux une abjuration. Les généreux Confesseurs persistèrent toujours dans leur résolution de mourir plutôt que de commettre un si grand crime : il en fut de même à une dernière épreuve, tentée quelques mois après, pour obéir à un rescrit du prince.

« On se demandera peut-être pourquoi tant d'interrogatoires, pourquoi tant d'instances, de promesses et de menaces, pour arracher un acte de faiblesse à des hommes que les tourments de la question n'avaient pu ébranler ? En voici la raison : Antoine Nam était connu des juges dont il était le médecin ; sa vertu aussi bien que ses lumières n'était un secret pour personne, et à ce double titre il était aimé et estimé des grands comme du peuple : le témoignage qu'il rendait à l'Evangile était donc d'un grand poids à leurs yeux. Ravir une si belle proie à l'Eglise n'était pas pour eux un triomphe à dédaigner ; faut-il s'é-

tonner qu'ils aient fait tant de vaines tentatives, dans l'espoir de vaincre la constance du généreux néophyte!

« Enfin, le 20 du sixième mois de la vingt-unième année du règne de Minh-Menh, arriva la confirmation définitive de la sentence de mort. Le lendemain, qui était un vendredi, Nam reçut cette nouvelle de la bouche de son fils. Sa fille et un autre de ses enfants pénétrèrent aussi jusqu'à son cachot, et il leur dit avec un vif sentiment de bonheur : « L'heure de mon sacrifice est donc enfin arri« vée, cette heure que j'appelle depuis si longtemps de « tous mes vœux! » Ensuite il leur fit part de ses dernières volontés, et peu de temps après, le geôlier ferma la prison pour n'y plus laisser introduire personne.

« Le samedi (1), vers midi, le mandarin chargé de présider à l'exécution, vint prendre les deux condamnés pour les mener au supplice. Nam marchait le premier, Pierre Tu le suivait de près. La paix et la joie de leur cœur étaient peintes sur leur visage; pendant tout le trajet ils ne cessèrent de témoigner leur affection aux parents et aux amis qu'ils rencontraient sur leur passage. « La grâce que je re« çois vient de Dieu seul, disait le catéchiste Tu. — « Il faut bien remercier Dieu, mes frères, répétait « Antoine Nam de son côté. » Quand le cortége fut arrivé au lieu où Mgr Borie et les deux prêtres tonquinois avaient été martyrisés, Tu demanda l'endroit précis où son cher maître avait été mis à mort; on le lui indiqua, et il s'y agenouilla quelques instants pour prier. Nam, s'étant fait conduire à l'endroit même où les deux prêtres tonquinois avaient achevé leur sacrifice, s'y arrêta et fit à Dieu cette prière : « Je vous remercie, ô mon

---

(1) 10 juillet 1840

« Dieu ! de m'accorder la même grâce et le même bon-
« heur. »

« Alors le mandarin ordonna d'enlever les cangues aux Confesseurs, et fit étendre des nattes où ils se reposèrent quelques instants, pendant que leurs parents chrétiens et un grand nombre d'infidèles les entouraient pour leur faire les derniers adieux, en versant un torrent de larmes. « Pourquoi pleurez-vous ? leur disait Nam avec
« un accent de douceur céleste ; réjouissez-vous plutôt
« avec moi, car mon cœur est inondé de consolation. »
Puis il ajouta, en s'adressant à tous les assistants :
« O mes frères, vivez ensemble dans la paix, l'union et la
« charité ; aimez-vous les uns les autres ; louez et glorifiez
« Notre-Seigneur Jésus Christ. » Pendant qu'il parlait, le mandarin fit planter les pieux nécessaires pour le supplice ; enfin il ordonna aux deux martyrs de se coucher par terre et d'étendre les bras. « Autrefois, dit alors
« Nam, autrefois mon Seigneur et mon Dieu a été
« étendu et cloué de cette manière. » Quelques instants après, les deux saints entraient dans le ciel. Il était alors trois heures de l'après midi ; c'est aussi le moment où le Sauveur du monde termina, sur le Calvaire, l'œuvre glorieuse de notre rédemption. Pendant tout le temps de l'exécution, chrétiens et païens demeurèrent confondus dans un égal sentiment d'admiration et de douleur.

« Dans la soirée, le mandarin permit aux chrétiens d'enlever les reliques des martyrs, et de les enterrer où ils le jugeraient convenable. Les obsèques de Nam furent faites avec autant de pompe que les circonstances le permettaient ; les deux corps transportés dans la province de Nghê-An, reposent maintenant dans le district de notre cher Confrère, Mgr Masson. Nam était âgé de soixante-treize ans ; Pierre Tu n'en avait que trente et un.

« Vous avez déjà pu remarquer plusieurs fois que les

mandarins, dans leurs accusations mêmes, fournissent de nombreuses et éclatantes preuves de la vérité de nos dogmes les plus violemment attaqués : ainsi vous connaissez ce que Minh-Menh disait dans un édit de persécution, à propos de ce *pain enchanté qui rend les chrétiens si forts;* vous savez aussi qu'un de ses premiers officiers demandait, dans un interrogatoire, à un de nos Confrères, ce qu'était ce pain mystérieux; et voici que le mandarin Bô-chanh vient lui-même de rendre un nouveau témoignage à la vertu du sacrement de nos autels. Nous lisons, en effet, ce passage remarquable dans l'acte d'accusation, rédigé par lui contre les deux martyrs : « Pour le nommé Tu, « disciple de Ang-cao (Mgr Borie), il a aussi refusé de « fouler aux pieds la croix, parce qu'on lui a donné *de la « médecine qui rend stupide et obstiné dans l'erreur*. C'est « pour cette raison qu'il ne laisse aucun espoir de « jamais se corriger. » Ce trait et beaucoup d'autres semblables m'ont vivement frappé, je vous l'avoue, et je les crois de nature à faire de même une grande impression en Europe, sur les personnes de bonne foi qui réfléchissent sérieusement.

« Dans le même temps, Joseph Haon, frère aîné de Antoine Nam, était aussi arrêté avec toute la famille de son fils nommé Huë. Quand ils furent en présence du juge, sommés de fouler aux pieds la croix, ils s'y refusèrent tous, sans en excepter les deux petites filles de Huë, âgées l'une de onze et l'autre de treize ans, et une jeune servante qui n'en avait pas plus de quinze. Le courage des enfants exaspéra le mandarin, qui fit administrer force coups de rotin à tous les accusés. Une des jeunes filles parvint à s'échapper avec la domestique; mais les autres Confesseurs furent de nouveau frappés à coups de bâton, sans qu'on pût les décider à renier leur Dieu. Alor on les mit tous à la cangue, et le mandarin ordonna

de les faire conduire au Huy-en (1), pour être livrés à de nouveaux interrogatoires. Il paraît qu'ensuite le mandarin rendit à la liberté la femme et l'enfant de Huë ; celui-ci demeura seul chargé de la cangue, et supporta encore plusieurs cruels traitements avec grand courage; mais enfin, succombant aux tortures, il eut la faiblesse de fouler aux pieds le signe adorable de son salut. Haon, plus généreux que son fils, supporta avec constance, malgré son grand âge, toutes les épreuves auxquelles on voulut le soumettre ; puis il tomba malade, et rendit son âme à Dieu à l'âge de soixante-dix-sept ans. »

« RÉGEREAU, *Missionnaire apostolique.* »

---

(1) Chef-lieu d'une division de province, répondant à peu près à un arrondissement.

*Lettre de M. Miche, Missionnaire apostolique, à sa Sœur.*

Gothi, le 12 juillet 1841.

« Ma chère Sœur,

« J'étais encore à Pulo-Pinang lorsque j'ai reçu votre dernière lettre, que j'ai lue et relue avec beaucoup de plaisir ; vous écrivez si rarement ! J'aurais pu, à la rigueur, vous répondre sur-le-champ ; mais les préparatifs d'un long et prochain voyage réclamaient tous mes soins. Après tout, vous ne perdrez rien pour avoir attendu ; à cette époque, je n'aurais pas eu, comme à présent, des nouvelles intéressantes à vous donner.

« Nous sortîmes de Pinang, le 1er mai, sur un petit brick où nous étions accompagnés de cent vingt passagers chinois : je vous assure que nulle part on ne pouvait être mieux pour faire l'apprentissage du martyre ; nous étions tellement entassés les uns sur les autres, qu'il fallait continuellement rester debout ; et, la nuit, nous nous estimions heureux quand nous pouvions nous étendre sur un tonneau, seul lit qui fût à notre usage. La pensée que notre traversée jusqu'à Syncapour ne devait durer que dix jours, et que des souffrances d'une tout autre nature nous attendaient au lieu de notre destination, allégeait nos privations présentes et nous disposait à de plus pénibles combats. Toutefois nous fûmes bien trompés dans notre attente : au lieu d'une navigation rapide, il nous fallut tenir la mer vingt-deux jours ; trois fois les vents contraires nous forcèrent de rentrer au

port, et pour surcroît d'épreuves nous nous vîmes à deux doigts du naufrage, lors de notre dernière sortie, par la faute du pilote qui avait eu l'imprudence de s'endormir dans un passage dangereux. Un matelot Javanais, voyant le navire près d'échouer, donna l'alarme; à l'aide d'une prompte manœuvre, on put regagner les eaux profondes, et nous rendîmes grâces à Dieu de ce bienfait signalé.

« A notre arrivée à Syncapour, nous trouvâmes une barqué annamite que Mgr de Métellopolis avait envoyée pour nous prendre; elle était montée par cinq chrétiens et trois idolâtres. Après nous être munis de toutes les provisions que réclamaient les besoins de la pauvre et désolée Mission de Cochinchine, nous nous embarquâmes, le 3 juillet, au milieu des ténèbres de la nuit, afin de dérober notre départ à la connaissance des païens qui remplissaient une partie de la rade. Notre petite bande apostolique se composait de huit personnes, trois Missionnaires et cinq élèves cochinchinois, qui venaient de terminer leurs études au collége de Pinang, et qui volaient au secours de leurs compatriotes chaque jour décimés par le fer de la persécution.

« Notre voyage fut assez heureux jusqu'au moment où la terre annamite apparut à nos yeux : le moment du péril était venu; c'est alors surtout qu'il fallait s'armer de courage, de prudence et de résignation. Notre intention était d'aborder au milieu de la nuit, et de faire emporter tous nos effets avant que notre présence pût être signalée. Malheureusement le calme nous prit vers huit heures du soir, à trois lieues du rivage où devait s'opérer notre débarquement. Des jonques mandarines rôdant sans cesse autour de nous, nos bateliers nous placèrent à fond de cale, dans une cachette qu'ils avaient préparée à ce dessein, et nous recommandèrent un silence absolu. Il y allait de leur vie et de la nôtre; aussi furent-ils ponctuel-

lement obéis. Au point du jour, la brise commença à souffler, et nous allâmes hardiment jeter l'ancre près de terre, en face d'un grand village situé sur une petite éminence, à un quart de lieue du rivage, et en vue d'un poste de douaniers. Comme on ne découvrit personne sur la côte, on débarqua nos cinq élèves et un catéchiste; ce dernier alla se concerter avec deux ou trois chrétiens sur les mesures à prendre pour nous enlever la nuit suivante. En attendant, nous restâmes consignés dans notre cachette sans qu'il nous fût permis de mettre le nez à l'air.

« On était convenu qu'au moment où les païens commenceraient à prendre leur repos, un homme viendrait agiter une torche ardente sur un monceau de sable mouvant, qui s'élevait entre la mer et le village. Nous attendîmes jusqu'à minuit, et le signal promis ne paraissait pas, ce qui était d'un très-mauvais augure. Enfin, entre une et deux heures, un flambeau s'agita sur la grève; mais comme il pouvait cacher un piége, deux de nos hommes, envoyés en éclaireurs, se jetèrent dans notre canot, et se dirigèrent à force de rames vers la lumière qui brillait encore; l'un d'eux descendit à terre et s'aboucha avec le donneur de signaux : « Fuyez, fuyez avec votre barque ! « lui dit ce dernier : le village est cerné par sept cents « soldats. » Comme il prononçait ces mots, quatre satellites s'élancent sur lui et l'arrêtent; d'autres donnent la chasse à notre matelot qui, grâce à la vitesse de ses jambes, put regagner son embarcation. A l'instant le tocsin sonne, les soldats affluent, et une multitude de voix crient *haro* sur notre esquif. Jugez de nos transes ! Sans perdre de temps, on se hâte de lever l'ancre; des barques qui se trouvaient dans les environs, s'élancent à notre poursuite. Pour comble d'infortune, le vent nous manquait; il fallait faire avancer notre lourd bateau à force de rames, et nous étions privés des deux rameurs qui

étaient encore sur le canot, fuyant et tremblant comme nous.

« Lorsqu'ils arrivèrent, notre navire allait être atteint par une jonque païenne. Pour nous, tapis dans notre cachette, attendant avec résignation le sort qu'il plairait à la divine Providence de nous réserver, nous conjurions la *Consolatrice des affligés* de nous couvrir du manteau de sa puissante protection. Du fond de la cale, nous entendions nos matelots qui, hâletant de fatigue et d'une voix entrecoupée de sanglots, recommandaient leur âme à Dieu, semblables à des agonisants qui voient la mort arriver à grands pas. A chaque instant notre catéchiste levait une trappe et nous criait : « Pères, priez, « priez, ou nous sommes perdus ! » Je me rappelai, dans ce moment de détresse, que nous avions une caisse remplie de lettres, qui, en tombant au pouvoir des mandarins, auraient pu compromettre tous les Missionnaires du royaume. J'ordonnai au catéchiste de la mettre sur le pont et de la jeter à la mer, au cas où nous serions pris à l'abordage. Ce brave homme, qui avait perdu la tête, voulait le faire sur-le-champ, et j'eus mille maux de l'en empêcher, tant il avait peur. Dans ce moment, le canot nous rejoignit; une brise légère s'éleva; nous gagnâmes peu à peu de vitesse sur la barque qui nous poursuivait, et au lever du soleil nous étions hors de danger.

« A terre, le bruit des cymbales qui sonnaient le tocsin, avait répandu le trouble et la terreur chez tous nos néophytes. Persuadés que nous étions tombés entre les mains des soldats, ils fuyaient de leurs maisons, cachaient leurs objets de religion dans les haies, dans les jardins; nos élèves eux-mêmes, en qualité de nouveaux venus, crurent devoir fuir à travers champs, et allèrent se réfugier dans d'autres chrétientés.

« Une fois sortis de ce mauvais pas, comme par mira-

cle, il fallut aviser aux moyens de tenter une nouvelle descente, et la chose n'était pas facile à cause du grand nombre d'effets que nous avions avec nous. D'ailleurs, un peu avant l'alerte dont je viens de parler, nous avions reçu une lettre de Mgr de Métellopolis, qui nous informait de l'arrestation toute récente de MM. Galy et Berneux; il nous prévenait aussi que plusieurs païens connaissaient notre future arrivée, et que notre équipage était signalé comme ayant fait le voyage de Syncapour, crime qu'on punit ici de la peine capitale: enfin, Sa Grandeur rétractait l'ordre qu'elle m'avait précédemment donné, de toucher au lieu de sa résidence, et m'engageait à prendre terre avec mes Confrères à Phuyën, village où nous venions d'être si bien accueillis.

« Jugez dans quel embarras vint encore nous jeter cette lettre; le débarquement n'était possible qu'en deux endroits: nous avions échoué au premier, et le second nous était interdit. Quoique Sa Grandeur m'eût établi chef de l'expédition, je n'osai pas, dans une circonstance aussi grave, me décider d'après mes propres lumières; je demandai donc l'avis de mes compagnons: les uns votèrent pour qu'on jetât tout à la mer, afin que nos bagages ne fussent pas un obstacle à une prompte descente; d'autres opinèrent pour fuir à Macao avec l'intention de revenir l'année suivante. Nous rejetâmes ces conseils inspirés par la peur, et, malgré l'avis de notre Evêque, nous ordonnâmes au pilote de nous conduire au lieu où se trouvait Sa Grandeur, et de se tenir toujours éloigné de la côte, jusqu'au moment où le canot pourrait débarquer un homme que je devais charger d'une lettre pour Mgr de Métellopolis, afin de lui faire connaître notre situation.

« Tout cela fut exécuté, mais non sans péril; car notre pilote eut encore l'audace d'aller ancrer sa barque en vue d'un port et tout près d'une forteresse. Alors un

catéchiste descendit à terre, avec une lettre qu'il attacha à sa jambe sous son pantalon. Nous attendîmes son retour pendant trois jours dans ce poste dangereux. Durant cet intervalle, nous n'eûmes pas un moment de tranquillité; la nuit, des jonques mandarines nous pourchassaient, et le jour, nous courions au large pour revenir prendre notre position à la faveur des ténèbres. Enfin arriva notre catéchiste avec une barque conduite par deux chrétiens qui venaient à notre aide; il nous apportait une réponse de Mgr de Métellopolis qui nous disait de débarquer, coûte que coûte, fût-ce même aux dépens de toute la cargaison; car Sa Grandeur n'avait plus que deux Missionnaires pour tout son vicariat.

« Nous avions rencontré cette petite barque vers midi; elle n'osa pas s'arrêter, de peur d'inspirer des soupçons à ceux qui étaient à portée de nous examiner; comme elle passa assez près de nous, on lui donna rendez-vous pour la nuit suivante, auprès d'une île voisine. A la chute du jour, on se rapprocha insensiblement. Nous crûmes alors que nous touchions à la fin de nos maux. Hélas! que notre erreur était grande! A peine cette petite embarcation nous eut-elle accostés, qu'à travers les ombres de la nuit nous aperçûmes une grande barque qui tombait sur nous à l'improviste. On se sépare à la hâte; et chacun cherche son salut dans une fuite précipitée. Comme les autres fois, nous gagnâmes du chemin sur l'ennemi, et le danger finit avant que le jour reparût. Qu'était devenu le canot? Nous n'en savions rien. Nous le cherchâmes pendant toute la journée, et nous fûmes assez heureux pour le découvrir au pied d'une montagne, où il s'était réfugié.

« Dès que nos deux néophytes nous eurent reconnus, ils ramèrent vers nous et nous joignirent à sept heures du soir. On déchargea à la hâte tous nos effets dans leur barque; puis elle alla se cacher derrière une île, pour nous

laisser passer les premiers. Alors nous nous avançâmes vers le port, où nous arrivâmes entre huit et neuf heures. Nous descendîmes aussitôt dans notre canot, et l'on jeta à la mer tout ce qui se trouvait encore d'objets européens sur le navire, dans la crainte qu'il fût visité. Le port de Binh-Dinh, où nous entrions, est formé par un bras de mer de quatre lieues d'étendue; vers le milieu, à l'occident, est la maison de la douane, dont les nombreux satellites sillonnent la rade en tous sens pour empêcher la contrebande; il est borné à l'est par une chaîne de montagnes. Notre esquif se glissa furtivement au pied de ces hauteurs qui, projetant une ombre épaisse jusqu'au milieu du port, nous couvraient d'une nuit très-obscure; nous étions couchés à plat ventre au milieu du canot; quand la curiosité ou la gêne nous faisait tant soit peu lever la tête, une main impitoyable s'appesantissait aussitôt sur nous et comprimait nos moindres mouvements. Deux barques qui cherchaient capture s'approchèrent de nous; mais n'apercevant que nos rameurs, elles nous laissèrent passer sans méfiance. Vous comprenez, sans que je vous le dise, qu'en pareille circonstance le cœur bat un peu plus vite qu'à l'ordinaire; car la mort vue de près, s'y exposât-on pour Dieu et pour Dieu seul, a toujours dans ses traits quelque chose qui fait peur.

« Quand nous eûmes dépassé la douane, nous nous dirigeâmes vers une anse resserrée entre deux montagnes où, d'après les conventions faites, une barque chrétienne devait nous attendre pour nous transporter à Gothi avec la plus grande célérité. A notre grand étonnement, nous trouvâmes la barque, mais point de conducteurs; ils étaient sur les hauteurs voisines, d'où ils examinaient depuis quatre jours tous nos mouvements en mer. Quoiqu'ils se hâtassent de descendre lorsqu'ils nous virent entrer au port, ils n'arrivèrent qu'après notre passage. Alors ces

pauvres gens se livrèrent à des angoisses mortelles ; ne nous trouvant pas au rendez-vous, ils se mirent dans la tête que nous étions tombés entre les mains des satellites. L'un d'eux à qui la peur avait entièrement fait perdre l'esprit, criait à ses compagnons : « Enterrez-moi ici, car mourir ici ou avoir la tête tranchée en arrivant au village, c'est la même chose : les Pères sont pris ; nous ne pouvons pas manquer d'être arrêtés. »

« Tandis qu'ils se lamentaient de la sorte, nous eussions volontiers entonné le *Te Deum*, car nous étions à peu près hors de danger ; nous nous contentâmes de le réciter à voix basse ; et comme il partait du fond du cœur, je pense que cet hommage de notre reconnaissance fut agréable à Dieu. Enfin à une heure et demie après minuit, le 19 juin 1841, nous mîmes le pied sur la terre des martyrs, priant Dieu de nous accorder l'insigne faveur de l'arroser aussi de notre sang. Nous traversâmes en silence un petit hameau habité par des chrétiens : tous les chiens, à notre approche, firent un tel tapage, qu'une vieille païenne sortit de sa maison et nous reconnut pour des Européens ; mais comme elle reste chez un de nos néophytes, il n'a pas été difficile de lui lier la langue. Après mille tours et détours, nous arrivâmes à la porte d'un petit jardin entouré d'une épaisse haie de bambous ; un prêtre cochinchinois vint nous recevoir et nous conduisit au palais épiscopal, c'est-à-dire à une petite hutte où je ne pus entrer qu'en me courbant. C'est là que je réside avec Mgr de Métellopolis. Mes deux confrères ont été envoyés tout de suite dans d'autres paroisses, afin que nous ne fussions pas exposés à être pris tous ensemble. Je compte partir pour la Basse-Cochinchine au mois de janvier 1842, si toutefois la paix se rétablit dans cette contrée, qui est en proie aux horreurs de la guerre civile et étrangère.

« Vous connaissez déjà tout ce qu'ont eu à souffrir MM. Galy et Berneux : pour nous, ne sachant pas le sort que Dieu nous réserve, nous vivons comme des gens dont la tête est mise à prix, et qui ne savent pas s'il y aura pour eux un lendemain ; le matin nous ignorons si nous ne passerons pas la nuit suivante dans les fers, et en nous couchant, rien ne nous répond qu'une cangue ne nous accueillera pas à notre lever. Malgré cela, nous sommes toujours gais, toujours heureux. Quand on dort sous la garde de la Providence, peut-on craindre un fâcheux réveil ? Je pense que vous seriez au comble de la joie, si vous appreniez que j'ai été martyrisé ; mais permettez-moi de faire le prophète et de vous dire qu'un secret pressentiment me fait croire que vous n'aurez pas cette joie, ni moi cet honneur. Le martyre est la plus belle de toutes les couronnes ; il est donc bien juste qu'elle ne repose que sur des têtes dignes de la porter : or, quand je considère ce que je suis, la vue de mes misères me fait rougir, et je ne puis me défendre de conclure que je serai bien heureux, si, après avoir obtenu miséricorde, je meurs obscurément sur un vil grabat.

« Croyez-moi toujours votre tout dévoué frère,

« Miche, *Provicaire apostolique.* »

*Lettre du même à MM. les directeurs du Séminaire des Missions étrangères.*

Gòlhi, 26 décembre 1841.

« Messieurs et très-respectables Confrères,

« Si vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a quatre mois, vous êtes déjà instruits de l'entrée de trois nouveaux Missionnaires en Cochinchine : ce sont MM. Duclos, Chamaison et votre serviteur. Malgré les difficultés que nous avons rencontrées pour opérer notre débarquement, nous sommes parvenus à notre destination, sans éprouver aucun accident fâcheux. La divine Providence nous a couverts d'une protection si visible au milieu du danger, que nous ne pourrons jamais la remercier dignement de ce signalé bienfait.

« Peu de jours après notre arrivée, Mgr de Métellopolis eut la prudence de nous disséminer dans des chrétientés différentes, de peur de nous voir tous pris par un seul coup de filet. En conséquence, M. Duclos fut envoyé dans la province de Phu-yen, où il a jusqu'ici été tranquille ; une semaine plus tard, M. Chamaison partit, par la voie de mer, pour le Quâng-nàm ; et la barque qui l'avait porté ramena Mgr l'Evêque nommé d'Isauropolis, qui attendait depuis longtemps cette occasion pour se faire sacrer, et pour se rendre au synode convoqué par Mgr le Vicaire apostolique. Ces allées et venues, le sacre et le synode ont été effectués sans la moindre alerte. Heureusement qu'il n'y a pas nécessité de renouveler souvent de pareils tours de

force; car on ne les recommencerait pas impunément sans une providence toute spéciale. Depuis mon arrivée, j'ai toujours partagé le petit réduit de Mgr Cuenot, m'occupant soit à enseigner les premiers éléments de la langue latine à quelques élèves sur le point de partir pour le collége général de nos Missions, soit à compléter le cours de théologie des élèves plus avancés, qui ont quitté avec nous le Séminaire de Pulo-Pinang.

« Vous éprouverez sans doute, Messieurs, un vif désir de savoir quelle est notre situation actuelle, quels sont nos dangers, nos consolations, nos craintes et nos espérances. Je vous avoue que notre position n'est pas facile à dépeindre; c'est un de ces états mixtes, qui restent indéfinissables pour ceux mêmes qui les examinent de plus près. Nous sommes loin de jouir des douceurs de la paix et de la liberté; cependant nous ne sommes pas traqués avec autant de rage et de persévérance que les années dernières: les décrets sanguinaires de feu Minh-Menh, de triste mémoire, subsistent toujours et nous empêchent de nous produire; mais le zèle des ennemis du nom chrétien, faute d'être réchauffé et retrempé de temps en temps par quelque nouvel édit, comme cela se faisait sous le précédent règne, semble avoir perdu un peu de sa ferveur primitive. On ne cherche pas les chrétiens, et toutefois les accusations contre eux ne cessent pas d'être accueillies; la dénonciation d'un prêtre n'est jamais frustrée d'une large récompense; témoin ce qui s'est passé à l'arrestation de nos confrères, MM. Charrier, Galy et Berneux.

« Nous savons que Thieu-Tri ne nous aime pas; ses antécédents sont d'un mauvais présage, que la sentence de mort portée contre MM. Galy et Berneux est venue confirmer. Cependant, tant que son sabre n'aura pas envoyé ces généreux Confesseurs en possession de la palme du martyre, ou qu'il n'aura pas lancé un nouveau décret de persécution,

nous pourrons toujours croire que la ligne de conduite qu'il se propose de tenir à notre égard, n'est pas parfaitement dessinée. Toutes les affaires de l'état sont en stagnation depuis la mort de Minh-Menh, parce que, selon la coutume du pays, le nouveau souverain n'ose faire aucun acte d'autorité royale, avant d'avoir reçu l'investiture des mains de l'empereur. Des ambassadeurs ont été envoyés en Chine pour la solliciter ; à leur retour, c'est-à-dire avant deux mois, nous saurons quel avenir on nous réserve.

« Vous comprenez que, dans une telle situation, l'administration des différentes chrétientés du vicariat est tout à fait entravée. Une seule imprudence suffirait pour rallumer le volcan et provoquer une éruption qui nous serait fatale à tous, Missionnaires et néophytes ; nous nous tenons donc cachés au fond de nos ténébreuses retraites, attendant le moment marqué par la divine Providence pour paraître au grand jour. Malgré cette inaction, notre présence ici n'est pas entièrement inutile : les chrétiens qui nous savent au milieu d'eux, tout prêts à partager leur pain de douleur, reprennent courage, et notre dévouement pour leurs âmes provoque de leur part un attachement plus généreux à l'Evangile. Les prêtres indigènes, beaucoup moins exposés que nous à être reconnus, continuent de distribuer aux fidèles de leurs districts les secours indispensables, et vaquent plus ou moins aux fonctions du saint ministère, selon l'imminence du danger. Il est vrai que deux ou trois d'entre eux ont été découverts dans le courant de cette année, et dénoncés à certains chefs de village ; mais Dieu aidant, ils ont pu s'évader avant toute poursuite, et quelques ligatures données à ces petits *mandarinets* ont suffi pour assoupir l'affaire, restée jusqu'ici sans retentissement.

« Grâces immortelles soient rendues à l'infinie miséricorde de notre Dieu ! Les tribulations qui partent des mains

de sa justice, sont toujours accompagnées ou suivies de consolations. C'est avec bonheur que je vous l'annonce, le sang des martyrs dont le sol annamite a été arrosé commence à porter ses fruits. Aujourd'hui comme dans les siècles passés, l'Eglise de Jésus-Christ, mutilée par le fer qui frappait ses enfants, n'en devient que plus féconde: de toutes parts on signale à Mgr le Vicaire apostolique les heureuses dispositions des idolâtres en faveur de notre foi; partout on parle de conversions, et ce sont des conversions qui étonnent. Des gens qui ont résisté à toutes les grâces en temps de paix, qui n'ont jamais pensé à se faire chrétiens lorsqu'ils le pouvaient sans danger, se réveillent et demandent le baptême au moment du péril, quand le glaive du tyran, fumant encore du sang de nos frères égorgés, reste suspendu sur toutes les têtes. Dans le petit village de Gothi, où je réside avec Mgr Cuenot, quarante-huit adultes ont reçu le baptême dans le courant du présent mois, et chaque jour nous voyons augmenter le nombre des catéchumènes. Comme toute réunion considérable, au milieu des circonstances actuelles, pourrait appeler sur nous de nouvelles persécutions, Monseigneur a eu soin de diviser ces infidèles convertis en différents groupes, et de les envoyer dans les maisons des chrétiens, où ils sont visités et instruits par nos catéchistes. Ils restent là tout le jour, et ne regagnent leurs demeures respectives qu'à la faveur des ténèbres de la nuit, dérobant ainsi leurs démarches à la connaissance des païens. Par suite de cet arrangement, la Mission se voit obligée à de grandes dépenses, afin de pourvoir à la subsistance de ces nombreux disciples, durant tout le temps du catéchuménat. Mais à quelle œuvre pourrait-on employer plus efficacement les secours que l'Association de la Propagation de la Foi nous alloue? Oh! si la paix nous était rendue, quelles richesses nous promettent ces moissons jaunissantes, qui semblent n'attendre

plus que la main de l'ouvrier pour remplir les greniers du Père de famille ! Toutefois, s'il plaît au Seigneur de prolonger encore le temps de l'épreuve, que sa sainte volonté s'accomplisse, et non la nôtre !

« Tant que le troupeau sera menacé, jugez des angoisses du zélé et vigilant pasteur préposé à sa garde ! Par la sagesse de son administration, il a défendu avec succès les ouailles que le génie du mal s'efforce de lui ravir : mais au milieu des misères inséparables d'une telle position, sa santé a reçu de terribles atteintes; elles vont même chaque jour s'aggravant par ses austérités et par un travail trop assidu. Nous espérons néanmoins que le Seigneur, dans sa miséricorde, ne nous enlèvera pas de sitôt le guide de notre inexpérience et l'appui de toute la Mission.

« C'est dans cette confiance que je suis, en union de vos prières et saints sacrifices,

« Messieurs et très-respectables Confrères,

« Votre très humble et obéissant serviteur,

« MICHE, *Provicaire apostolique.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Miche, Missionnaire apostolique, à son Frère.*

Gothi, le 29 novembre 1841.

« Mon cher Frère,

« Vous connaissez la fin de Minh-Menh. Ce fameux persécuteur s'est fait un nom si célèbre par ses raffinements de barbarie, que sa mort a dû avoir du retentissement dans tout le monde chrétien. Il n'est plus ; Dieu l'a jugé ! mais ses redoutables décrets lui survivent et désolent toujours le troupeau de Jésus-Christ, bien qu'ils fassent tomber moins de têtes que par le passé. Les actes publics de ce prince, consignés dans les Annales de la Propagation de la Foi, vous ont assez appris que dans sa poitrine battait le cœur de Néron : eh bien, le croiriez-vous ? sa conduite privée offre des traits plus horribles encore que ceux qui sont parvenus à votre connaissance. Je vous en rapporterai quelques-uns, sur le témoignage de Mgr de Métellopolis et d'un prêtre annamite, qui a presque toujours résidé dans le voisinage de la cour ; ils prouveront que si les vertus des bons chrétiens rehaussent la gloire de la Religion, les vices de ceux qui la combattent ne la font pas briller avec moins d'éclat.

« A l'époque du soulèvement de la Basse-Cochinchine, Minh-Menh voyant un grand mandarin à la tête des rebelles, et ne pouvant prévoir quelle serait l'issue de la révolte, prit le parti d'enfouir tous ses joyaux dans un lieu secret, pour les soustraire à la rapacité du vainqueur, au

cas où il serait réduit à prendre la fuite. Ne voulant pas s'abaisser lui-même jusqu'à manier le hoyau pour creuser la terre, il chargea de cet office une jeune fille de sa cour, à laquelle il eut soin de prodiguer quelques faveurs signalées, afin que personne ne pût soupçonner le dénoûment qu'il préparait. Déjà cette apparente prédilection causait de la jalousie parmi les courtisans; chacun enviait le sort de la jeune favorite qui avait si bien su gagner les bonnes grâces du roi, quand tout à coup sa fin tragique répandit la terreur dans le palais, et prouva que tout est à craindre de la part d'un tyran hypocrite, ses caresses aussi bien que son courroux. Comme les méchants ne se fient à personne, parce qu'ils sont eux-mêmes indignes de toute confiance, Minh-Menh fit poignarder cette jeune fille aussitôt après s'être servi de son ministère pour cacher son trésor; et afin d'être plus sûr de posséder seul la clef de son secret, il se fit apporter sur un plat la langue de sa victime!

« Le trait suivant ne vous causera pas moins d'horreur. En Cochinchine, le monarque est toujours suivi d'une jeune fille portant un vase dans lequel se trouvent roulées des feuilles de bétel. Or, dans un moment d'ivresse (ce qui arrivait presque tous les jours) le roi prétendit qu'il lui en manquait une, qu'il les avait comptées, et que sa suivante était nécessairement coupable du larcin. Celle-ci eut beau prouver son innocence, et démontrer que le roi lui-même avait mâché le bétel qu'on l'accusait d'avoir pris, elle n'en fut pas moins envoyée à la mort! Notez que ces feuilles sont si communes qu'on en aurait plus de cinquante pour deux sous de France.

« Une famille du voisinage de la cour avait le malheur d'être riche, crime qu'il faut, dans ce pays, envelopper de la nuit la plus profonde, sans quoi il attire un déluge de vexations. La cupidité du prince trouva bientôt le moyen de faire passer l'or de cette famille dans ses coffres : voici

comment. Il y avait dans cette maison une jeune fille que le souverain demanda pour épouse. La refuser, c'était tout perdre, parce qu'un roi de Cochinchine ne doit jamais essuyer de refus. On la lui donna donc; mais au lieu de la traiter avec égards, il feignit de n'avoir pour elle que de l'aversion, et la fit attacher à un piquet dans l'écurie de ses chevaux; c'était là son manoir la nuit et le jour. Cet expédient produisit son effet : les parents, navrés de douleur, comprirent la pensée du prince, et par les plus riches présents s'efforcèrent de lui inspirer un peu plus de bienveillance pour leur enfant; mais leurs sacrifices ne changèrent rien à la position de l'infortunée, qui leur dit dans un moment de désespoir : « Si je ne craignais pas de vous faire exterminer tous, je m'étranglerais à ce poteau. »

« Toute la fortune de la famille finit par s'en aller en largesses, et, la cupidité du prince une fois satisfaite, la fille fut déliée et renvoyée chez elle, où il n'y avait plus de riz à manger! Tel est l'homme qui, dans ses décrets sanguinaires, nous donne le titre de *barbares et sauvages* Européens! Si l'on avait le malheur de mériter l'estime et l'affection d'un tel monstre, n'y aurait-il pas de quoi rougir?

« Voici quelque chose de plus révoltant encore. Minh-Menh avait fait prendre un tigre royal de belle taille, qu'il tenait renfermé dans un enclos formé de gros pieux, et qu'il aimait à contempler, surtout quand il mettait en pièces une proie vivante. Un jour il prit envie à Sa Majesté d'exposer un homme à la dent de la bête féroce, pour se donner un spectacle tout à fait en harmonie avec ses inclinations sanguinaires. Vous croyez, peut-être, que le choix de sa victime tomba sur quelque malfaiteur? vous vous trompez. Il vit un soldat de sa garde au fond de la cour, et le fit appeler; puis, sans autre préambule, il

jeta je ne sais quoi dans la loge du tigre, et dit au soldat : « Va me chercher cet objet. » Ces paroles furent pour l'infortuné un coup de foudre. Obéir, c'était mourir ! résister, c'était mourir encore ! Ainsi placé entre deux tigres, que fit-il ? En homme qui comprend sa position, il s'exposa à la fureur de celui qui lui parut le moins féroce, et il descendit dans l'amphithéâtre.

« Il avait bien deviné. Le tigre, contre l'attente du tyran, laissa remonter le soldat annamite, parce qu'un buffle, qui se trouvait près de là, s'étant approché par l'autre côté de la loge, attira sur lui toute l'attention du terrible animal.

« Si je voulais énumérer tous les traits de barbarie dont la vie intime de ce prince est souillée, je ne finirais pas : faut-il donc s'étonner qu'il soit devenu persécuteur d'une Religion qui ne transige avec aucun crime ?

« Son fils, qui lui succède, ne s'est encore fait connaître par aucun acte d'autorité publique ; mais ses antécédents, comme homme privé, sont loin de nous rassurer pour l'avenir. Lorsqu'il n'était qu'héritier présomptif de la couronne, et avant la persécution, il faisait déjà parodier par ses comédiens les cérémonies et les mystères de la Religion chrétienne. « Ce prince, disent les Annamites, a tous les vices de son père, mais il lui manque sa capacité. » Ivre du matin au soir, il laisse à son premier ministre tout le poids des affaires et du gouvernement.

« Nous courons maintenant d'assez grands dangers. Comme la disette commence à se faire sentir dans cette province, des gens affamés descendent des montagnes, se réunissent en troupes de trente à quarante hommes, et vont attaquer les hameaux à la faveur des ténèbres. Toutes les nuits nous entendons sonner le tocsin d'alarme : notre gîte a déjà été entouré plusieurs fois par ces *chevaliers d'industrie ;* mais les chefs de ce village, qui sont chrétiens,

veillent sans cesse autour de notre manoir, parce que notre tête, en tombant, ferait infailliblement tomber la leur.

« Chaque jour les mandarins font des recherches pour découvrir la retraite des brigands, et c'est pour nous un péril nouveau, parce qu'en cherchant les voleurs, ils pourront fort bien découvrir les honnêtes gens. D'un autre côté, le diable qui sait bien que nous ne sommes pas venus ici pour servir sa cause, met tout en œuvre pour nous faire déloger. Dernièrement un païen alla dénoncer notre retraite. Le mandarin lui promit une barre d'argent (15 piastres) s'il voulait se charger de nous prendre; « mais si tu manques ton coup, ajouta-t-il, ou si ton accusation est sans fondement, à quelle peine te soumets-tu? « A ces mots la peur s'empara du traître, et il disparut. Le démon est rusé, mais Dieu est fort! Quinze jours se sont écoulés depuis cette dénonciation, et l'on n'a encore fait aucune visite domiciliaire pour nous découvrir.

« Votre tout dévoué frère,

« MIGHE, *Provicaire.* »

*Extrait d'une lettre du même à M. Micard, Supérieur du Séminaire de St-Diez.*

5 Janvier 1842.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Je regrette beaucoup de n'avoir à vous donner qu'un petit nombre de nouvelles capables de piquer votre pieuse curiosité. Cependant j'aime encore mieux manquer d'intérêt, que d'être obligé de vous entretenir de bouleversements, de sang versé et d'églises démolies ; scènes désolantes qui, les années dernières, s'offraient seules aux regards, sur toute l'étendue du royaume annamite. Quoique nous soyons loin de jouir du calme et de la liberté, notre position semble un peu adoucie. Est-ce un prélude à la paix, ou seulement une trève momentanée que nos ennemis nous accordent, pour recommencer le combat avec plus de fureur? C'est ce que nous ignorons ; bien des raisons militent pour la seconde alternative (1).

« Après vous avoir parlé de ces courageux athlètes, qui appellent de tous leurs vœux le moment où la hache du bourreau les mettra en possession du ciel, me permettrez-vous de dire un mot de votre serviteur ? En mettant le pied sur le sol annamite, j'avais dit : *Hæc requies mea in seculum seculi;* et voilà que dans un mois il faudra

(1) Ici nous supprimons un récit abrégé des souffrances de MM. Galy et Berneux; à quelques pages plus loin, nos lecteurs en retrouveront les détails dans différentes lettres des Confesseurs eux-mêmes.



prendre mes *bottes de sept lieues* pour sortir de Cochinchine; mais ce sera dans le but d'y rentrer bientôt, puis d'en sortir encore. Ayant appris que d'innombrables tribus de sauvages habitent au sein de cette longue chaîne de montagnes qui sépare notre Mission du Camboge et du Laos, Mgr de Métellopolis a résolu de faire une tentative pour planter la croix de Jésus-Christ au-dessus de ces monts encore inexplorés, et c'est moi qui suis chargé de cette expédition.

« Comme je ne puis me rendre à mon poste de Basse-Cochinchine, à cause des fureurs de la guerre dont cette contrée est le théâtre, je vais sortir de la province de Binh-Dinh, pour me rendre par mer dans celle de Phu-yen ; là je prendrai quelques *volontaires* dont je formerai une caravane, et dans la première quinzaine de février, lorsque les païens seront plongés dans leurs orgies du premier jour de l'an, nous tâcherons de nous soustraire aux investigations de la douane, et d'escalader les montagnes. Dans toute l'année ce jour est le seul qui donne quelque espoir de réussite. Je sens plus que tout autre combien une telle entreprise est au-dessus de mes forces, et combien il serait nécessaire, en pareille circonstance, d'avoir un compagnon d'apostolat ; mais la Mission est si dénuée d'ouvriers, qu'il n'y a presque pas à choisir. Lors de notre arrivée, il ne se trouvait ici qu'un seul Missionnaire avec les deux Evêques, M. Bringol qui vient de mourir. Nous sommes maintenant trois prêtres européens pour une chrétienté de près de 100, 000 néophytes et de plus de 300 lieues d'étendue. Si le Seigneur, dans sa miséricorde, bénit mes efforts et me conserve quelques mois de vie, j'appellerai un autre confrère à mon aide : si au contraire on me traite en proscrit, je serai seul sacrifié, et la Mission ne perdra qu'un frêle roseau, tout en conservant ses colonnes.

« Je ne puis emporter avec moi ni or ni argent pour

pourvoir à ma subsistance et à celle des miens ; ces sauvages ne connaissent pas la valeur de ces métaux, et n'en font aucun usage ; un morceau de fer pour fabriquer un couteau ou le dard d'une flèche, serait d'un plus grand prix à leurs yeux ; mais le roi de Cochinchine défend sous peine de mort de leur en porter. Je serai donc obligé de me munir d'un certain nombre de pièces de toile, que j'échangerai contre du riz ; telle sera ma ressource unique.

« La difficulté d'apprendre de nouvelles langues, sans livres, sans dictionnaires, sans interprètes, est l'obstacle que je redoute le plus ; aussi ai-je dit à Mgr le vicaire apostolique que j'acceptais de grand cœur cette Mission, à condition que Sa Grandeur, par le secours de ses prières, se chargerait de faire tomber sur ma tête grise une *langue de feu*. Il entre aussi dans mes instructions de pousser une reconnaissance jusqu'au May-Koup, grand fleuve qui prend sa source dans le Thibet, et se décharge dans la mer de Chine : on dit que ses bords sont habités par différentes tribus de Laociens. Si mon expédition réussit, comme je l'espère, notre pauvre et désolée Mission en retirera d'immenses avantages ; notre collége ayant subi le sort de toutes les églises du pays, nous pourrions le rétablir au centre de ces montagnes ; en temps de persécution les prêtres y trouveraient un abri contre la tempête ; et après tout, une large porte nous serait ouverte pour pénétrer dans de vastes régions où l'Evangile n'a pas encore été annoncé.

« Vous voyez que le projet est grand et les moyens très-faibles ; c'est, à mon avis, un motif de plus pour compter sur l'assistance divine, puisqu'il n'y a rien à attendre de la part des hommes. Vous rirez, peut-être, de ma simplicité ; mais n'importe, il faut que je vous révèle mes pensées les plus intimes : diriez-vous que je pars avec la même confiance que si j'allais à une conquête assurée ? Je ne puis

me mettre dans l'esprit que ces pauvres infidèles, rachetés du sang de Jésus-Christ et qui n'ont pas encore pu abuser de beaucoup de grâces, repousseront le bienfait que Dieu leur destine. S'il en arrive autrement, que la sainte volonté de Dieu soit faite! Je vous prie, Monsieur le Supérieur, de penser quelquefois à cette œuvre au saint sacrifice, et de la recommander aux ferventes prières de vos séminaristes.

« Veuillez agréer, etc.

« MICHE,

« *Provicaire apostolique.* »

---

*Lettre de M. Berneux, Missionnaire apostolique, à MM. Masson et Simonin, ses Confrères.*

25 août 1841.

« Chers Confrères,

« Je viens de recevoir les deux lettres que vous m'avez transmises par vos élèves. Je suis touché et confus de me voir ainsi l'objet de votre sollicitude et de vos soins; j'en rends grâces au Dieu de toute miséricorde, et je vous réitère l'expression de ma vive reconnaissance.

« Puisque vous désirez connaître jusqu'aux moindres détails de notre histoire, je vais m'efforcer de vous satisfaire. J'avais passé la semaine sainte à méditer les souffrances du Sauveur; le samedi soir, ayant reçu de nouveaux ordres de Mgr le Vicaire apostolique, je me réjouissais d'être envoyé près de vous pour me former d'après vos conseils et m'édifier de vos vertus. Ce soir même, j'entendis quelques confessions; c'étaient les prémices de mon ministère sur la terre annamite, c'en fut aussi la fin : les desseins de Dieu sont impénétrables, mais toujours dignes d'être adorés.

« Le lendemain, je distribuai au petit troupeau qui m'entourait *le pain des forts :* précieuses victimes que j'ornais pour le sacrifice, vaillants athlètes que j'armais pour un difficile combat, et, je l'espère, aussi pour la victoire! Je n'avais pas encore déposé les habits sacerdotaux, lorsque tout près de moi se fit entendre le porte-voix du mandarin : il enjoignait aux hommes du village de se rendre

dans un champ qu'il désignait, afin que les soldats pussent à leur aise fouiller les habitations. Déjà il m'avait fallu naguère fuir en plein midi de ma première résidence, pour me soustraire aux honneurs de la visite du mandarin; cette fois la retraite était impossible. Je sortis de la maison qui me donnait depuis deux mois la plus généreuse hospitalité, et je me réfugiai dans celle des religieuses. Elle n'était guère propre à me cacher. Je fus réduit à m'installer sur quelques bambous suspendus à la muraille : là, assis dans une corbeille d'oignons, j'attendis les soldats dans une sécurité parfaite, adorant Jésus-Christ que je venais de recevoir pour la dernière fois.

« Bientôt une douzaine de satellites envahirent ma demeure : longtemps je les entendis avec leurs piques et leurs fusils se promener au-dessous de moi, furetant, questionnant la seule religieuse qui fût restée dans la maison; elle leur répondait en peu de mots, puis se détournait et pleurait. En même temps, pour me dérober à leur vue, elle brûlait de la paille au-dessous de mon gîte et m'enveloppait dans un épais tourbillon de fumée; dans l'excès de son zèle ou de sa crainte il lui arriva même de me chauffer plus que je n'aurais voulu. Deux fois les piques des inquisiteurs soulevèrent le treillis sur lequel j'étais couché, sans se douter de ma présence. Enfin arrivèrent des soldats plus clairvoyants, qui me tirèrent d'un asile où j'étais d'ailleurs peu à l'aise; ils me saisirent avec le tressaillement d'une joie inespérée, en poussant des cris de victoire; et, après avoir pris soin de visiter ma ceinture et de me décharger de tous les objets à leur convenance, ils me conduisirent devant le mandarin.

« Je sentis une grande joie lorsque je me vis traîné par les satellites, comme le fut autrefois notre adorable Sauveur du jardin des Olives à Jérusalem. Leur chef me fit enlever mon scapulaire avec mon chapelet et mon reliquaire sus-

pendu à mon cou. Comme j'étais couvert de sueur et de suie, aussi noir qu'un ramoneur, on me donna de l'eau pour me laver, puis on m'attacha les mains derrière le dos. Alors arriva mon cher confrère, M. Galy : « Voilà un beau « jour ! me dit-il en m'embrassant. — Oui, lui répondis-« je ; c'est bien le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-« nous. »

« M. Galy se préparait à dire la sainte messe quand on lui annonça la présence du mandarin : on le fit aussitôt sortir de la maison qui lui donnait asile, et il fut entièrement abandonné. Repoussé de tous les coins où il cherchait une retraite, traqué partout comme une bête fauve, il se jeta dans un fossé, sous des bambous. Des enfants venaient le considérer, et les soldats passaient sans l'apercevoir. Il récita là son bréviaire, dormit et fut enfin découvert. Quoiqu'on débutât par lui asséner un coup de bâton sur le bras, et par lui arracher son reliquaire en brisant le double cordon de soie qui l'attachait à son cou, néanmoins il ne ressentit aucune douleur, et vint me rejoindre en récitant le *Te Deum*. Arrivèrent ensuite conduits par des soldats sept chrétiens indigènes, la plupart catéchistes, avec trois femmes, dont deux étaient religieuses. Je reconnus une de ces dernières ; je lui fis signe, en lui montrant le ciel, de se confier en Dieu ; elle me répondit par un sourire, comme pour m'exprimer qu'elle appréciait la grâce dont le Seigneur la favorisait.

« Il pouvait être deux heures après midi. On nous défendit à M. Galy et à moi de nous parler ; cependant mon bien-aimé compagnon put se confesser pendant que nous prenions notre repas. Nous convînmes aussi de feindre une entière ignorance de la langue annamite, et vous comprenez qu'à peine arrivés dans le pays, ce rôle nous était assez facile. Un greffier vint nous demander notre nom. Conformément à la résolution prise, nous le laissâmes pendant

une demi-heure se mettre l'esprit et la langue à la torture pour nous faire comprendre ces mots : *Tên lao gi? Quel est votre nom?* Nous eûmes enfin pitié du pauvre scribe, et nous lui dîmes qu'en Europe on nous appelait Galy et Berneux ; mais il fallait écrire ces noms en caractères chinois ; tous alors s'essayèrent à reproduire dans l'idiome du pays les sons que je venais d'articuler, et ce fut une scène vraiment curieuse que celle de leurs tâtonnements et de leurs efforts.

« Après une large distribution de coups de rotin à plusieurs habitants du village, la nuit étant venue, on décora d'une cangue les chrétiens arrêtés avec nous ; pour mon Confrère et moi, nous fûmes installés dans une cage, où mes longues jambes eurent peine à se loger ; et nous partîmes. Arrivés sur le bord du fleuve qui conduit au chef-lieu de la province, je sentis un instant mon cœur se serrer de tristesse ; M. Galy continuait sa route par terre, et moi je venais d'être déposé dans une barque : peut-être nous séparait-on pour toujours ! Mais j'étais préparé à tous les sacrifices ; je me soumis à la volonté de Dieu, et le calme revint dans mon âme. Quoique résigné, je fus cependant bien aise, le lendemain à mon réveil, de voir que je m'étais trompé, et que mon Confrère me suivait sur une barque peu éloignée de la mienne.

« Ce jour-là, un charitable néophyte m'envoya le modeste repas qu'il m'avait préparé : mes soldats, jugeant sans doute qu'il n'était pas digne de moi, se l'adjugèrent ; je déjeunai donc par cœur, et il en fut de même du dîner.

« Il était presque nuit lorsque nous arrivâmes à Nam-Dinh. Toute la population s'était portée sur le bord du fleuve pour être témoin de notre débarquement ; j'entendis la foule qui était autour de ma cage répéter avec satisfaction : « C'est le Père Vong ; quelle bonne prise ! » On

transféra ensuite les honneurs de l'épiscopat à M. Galy, quand on sut que je n'avais que vingt-sept ans. Nous pensâmes alors qu'il serait bon de ne pas contredire cette erreur, afin d'arrêter les perquisitions dirigées contre Mgr Hermosillas : du peuple elle passa aux mandarins, qui ont été confirmés dans leur opinion, soit par notre silence, soit par les propos assez peu véridiques de plusieurs Cochinchinois.

« A Nam-Dinh, on nous donna des cages plus longues, après avoir pris la précaution de nous enchaîner. Nos fers peuvent peser de dix à onze livres ; nous les portons sans en être trop fatigués, excepté dans les moments d'insomnie. Le mandarin s'amusa beaucoup de nous voir aider nous-mêmes l'ouvrier chargé de river les grands anneaux des pieds. Je baisai avec amour cette chaîne qui est devenue pour moi la source d'une grande confiance dans la miséricorde du Seigneur ; je l'offre chaque jour, pour l'expiation de mes péchés, à celui qui a porté sur le Calvaire un plus lourd instrument de supplice pour le salut du monde.

« Deux Européens sont un spectacle tout à fait curieux dans ce royaume : aussi, le mandarin fit-il à ses administrés la gracieuseté de permettre l'entrée de notre prison à quiconque voulut nous voir de près. Du matin au soir nous étions assiégés de nombreux visiteurs, s'ébahissant devant notre barbe, nos cheveux et nos manières. Les chrétiens ne furent pas les derniers à venir ; j'eus beaucoup de peine à modérer les témoignages de leur compassion et à repousser les offres de leur charité ; de pieuses mères m'apportaient leurs petits enfants pour que je les bénisse. Quant aux païens, les uns me demandaient des médecines, les autres me priaient de considérer les traits de leur visage et les lignes de leurs mains, et de leur prédire s'ils auraient une longue vie, ou s'ils seraient un jour promus aux dignités qu'ils convoitaient.

« Il me fut impossible alors de tenir à ma résolution et de rester plus longtemps muet. N'ayant pu prêcher Jésus-Christ lorsque j'étais libre, je tâchai de le faire dans mon cachot pour l'édification de nos néophytes, et aussi pour détromper ces idolâtres qui ne connaissent l'Evangile que par les calomnies de ses ennemis. A l'aide de quelques mots annamites que je savais, j'essayai d'expliquer aux païens les motifs de notre joie dans la captivité : c'était pour eux une énigme insoluble. « Ici, disaient-ils, quand on porte la chaîne, on est triste, et vous paraissez contents ! — C'est que les chrétiens ont un secret que vous ne connaissez pas : avec lui les peines se changent en consolations. Nous sommes venus vous enseigner ce moyen d'être toujours heureux, parce que nous vous aimons ; mais, au lieu d'en profiter, vous faites mourir ceux qui vous apportent cet inestimable bienfait. » Il y avait huit jours que duraient ces entretiens lorsque, je ne sais par quel motif, on interdit à tout le monde l'accès de ma cage, et je devins l'objet de la plus active surveillance ; jour et nuit je me vis environné d'une garde nombreuse. Je pus cependant entendre la confession de quelques chrétiens qui pénétrèrent dans mon cachot à force d'argent.

« Je dois rendre ce témoignage aux mandarins de Nam-Dinh, que, s'ils prirent contre moi des précautions sévères, ils s'efforcèrent constamment de me faire oublier la rigueur de ces mesures par toutes sortes d'égards ; ils venaient souvent me visiter, et semblaient prendre plaisir à me questionner sur le christianisme. Un jour, celui qui était spécialement chargé de veiller à ma garde, me demanda pourquoi, dans ma religion, il était défendu au prêtre de se marier. Je lui répondis que cette discipline de l'Eglise était toute dans l'intérêt des peuples ; que, si le prêtre avait une famille, il vivrait pour elle, s'occuperait de lui amasser de la fortune, et, plutôt que de dépouiller ses enfants, laisse-

rait les pauvres sans secours : tandis que, ne se mariant pas, il a pour enfants tous les hommes, et surtout les malheureux ; si quelque indigent souffre de la faim, il est toujours sûr de trouver dans le prêtre un père qui partagera avec lui sa dernière écuelle de riz.

« Cet homme aimait à redire ma réponse aux mandarins qui le visitaient, et ceux-ci se plaisaient à me la faire répéter. « Voilà un de vos enfants, me dit un jour l'un d'eux, en me montrant son petit garçon et en faisant allusion à mes paroles précédentes. — Oui, repris-je, mais un enfant de douleur. — Comment cela ? — Parce que je ne puis le nourrir, c'est-à-dire, lui enseigner la vérité qui est la vie des âmes ; un homme qui s'appelle son père, s'y oppose. — Mais non, je ne l'empêche pas d'écouter et de suivre vos leçons. — Mandarin, ce n'est pas sérieusement que vous parlez de la sorte ; car, si je commençais à instruire votre enfant, bientôt je ne le verrais plus jouer aux barreaux de ma cage.

« Je m'étais donc fait des amis de tous nos officiers ; ils partageaient avec moi leur thé et leur bétel, et en agissaient de même avec M. Galy, qui jouissait d'une plus grande liberté et n'était pas condamné comme moi à l'isolement. Ce cher Confrère voyait souvent des chrétiens ; il avait même auprès de lui toute une famille captive pour la foi ; trois enfants, qui avaient suivi leurs parents en prison, rendaient au Missionnaire mille petits services, et saisissaient le moment où les soldats dormaient pour lui faire chaque jour le salut d'usage. L'un d'eux disait un jour, en lui baisant la main : « Le Père souffre pour Jésus-Christ ; mais Dieu l'aide et le fortifie. »

« Le temps était venu de nous interroger. Plusieurs fois le mandarin se transporta auprès de M. Galy, et lui adressa, en le prenant pour Mgr Hermosillas, bien des questions dont il sut se tirer sans les résoudre. Pour moi je fus moins

heureux ; il me fallut répondre : voici, autant que je me les rappelle, les principaux points sur lesquels on me pressa de m'expliquer.

« *Premier interrogatoire.* — Un mandarin que je désignerai sous le nom de *mon ami*, parce que plus que tous les autres il m'a témoigné de l'intérêt, vint me trouver accompagné de deux prêtres annamites enchaînés pour la foi (1) ; l'un d'eux, vieillard à cheveux blancs, était aveugle. L'intention du mandarin était de s'en servir comme d'interprètes pour m'adresser ses questions ; mais, sur ma prière, il consentit à m'interroger lui-même et à recevoir directement mes réponses (2). « D. Votre nom ? — R. Je l'ai écrit de ma main sur le procès-verbal de mon arrestation ; je vous prie de consulter cette pièce. — Votre âge ? — Vingt-sept ans. — Depuis combien de temps êtes-vous dans ce royaume ? — Répondre à cette question serait en appeler d'autres, et par là m'exposer à compromettre quelqu'un : or je veux être seul à souffrir. Qu'il me suffise de vous dire qu'en venant ici j'avais uniquement pour but d'être utile aux Annamites. — Combien de temps êtes-vous resté avec l'autre prêtre européen ? — Je ne puis répondre. — Quel est le nom de votre Confrère ? — Je prie le mandarin de le demander à lui-même. — Allons, puisque vous ne voulez pas parler, je m'en vais ; reposez-vous.

---

(1) Ces deux prêtres, appartenant au Tong-King oriental, ont été arrêtés en 1840 et condamnés au dernier supplice ; mais la mort de Minh-Menh a fait d'abord surseoir à leur exécution, puis leur sentence a été mitigée ; maintenant ils vont être incorporés dans un régiment de soldats.

*Note du Missionnaire.*

(2) Ne sachant pas ce qu'avaient déclaré les Annamites pris avec nous et craignant de les compromettre, je refusai de m'expliquer sur bien des questions auxquelles, sans ce motif, j'aurais pu répondre. *Note du même.*

« *Deuxième interrogatoire.* — C'était sept jours après le précédent ; *mon ami* s'était adjoint un autre mandarin, et l'un des deux prêtres désignés plus haut les accompagnait. Le nouveau mandarin : « Votre nom ? — Nhân (mes gens le lui avaient dit, tout le monde le savait (1)). — Depuis combien de temps êtes-vous dans ce pays ? — Je demande à ne pas répondre. — Quel navire vous a jeté sur la côte ? — Ce n'est pas un navire européen. — Appartenait-il à des Chinois ou à des Annamites ? — (Pas de réponse.) — Etes-vous parti de Macao ou de Canton ? — Je prie encore le mandarin de me dispenser de répondre. — Mais je ne suis pas venu ici pour vous permettre de ne rien dire ; j'ai mission de vous interroger. — Je le sais ; mais il est des choses que l'accusé doit taire. »

« Le mandarin ne parut pas goûter ma résolution ; il garda un moment le silence d'assez mauvaise humeur, et cependant, pour faire sa paix, finit par m'envoyer quelques tasses de thé et du bétel. Alors *mon ami* prit la parole : « Connaissez-vous les prêtres annamites que je vais vous nommer ? (Il me cita cinq ou six noms). — Je ne les connais pas. — Et cet autre ? — Je ne le connais pas mieux ; d'ailleurs je prie le mandarin de ne plus m'adresser de semblables questions ; il pourrait se faire que sur un grand nombre de personnes désignées on me citât un nom connu, et dans ce cas mon silence serait pris pour un aveu, inconvénient que je dois prévenir. — Avez-vous pitié de ce prêtre à cheveux blancs que vous voyez assis près de votre cage ? — Oui, mandarin. — Consentiriez-vous à vous charger de sa chaîne ? — De grand cœur ; j'ai plus que lui la force de la porter : je m'en chargerais plus volontiers en-

(1) Nhân est le nom annamite qui fut donné à M. Berneux lorsqu'il arriva au Tong-King.

core, s'il ne fallait que cela pour procurer votre conversion. — Et moi, dit le vieillard, je ne voudrais pas céder cette chaîne; c'est mon trésor. — Le mandarin : « Si vous ne répondez pas, ces deux prêtres seront frappés de verges. — Je pense qu'il est inutile de rappeler à un juge les lois de la justice; si quelqu'un doit souffrir de mon silence, c'est moi seul. » A ces mots les mandarins se retirent; je prie le vieillard de me pardonner les mauvais traitements qu'il pourra subir à mon occasion, et il me répond d'être sans inquiétude.

« *Troisième interrogatoire.* — Aux deux magistrats précédents s'est adjoint un troisième juge. *Mon ami :* « Êtes-vous toujours content? — Toujours. — Pouvez-vous manger le riz et les autres aliments que les mandarins vous fournissent à leurs frais? — Oui, et j'en remercie les mandarins. — Connaissez-vous Thang-Sanh? (C'est le nom qu'avait pris depuis son arrestation un des clercs de M. Galy; j'ignorais ce changement). — Non, mandarin. »

« Alors on le fait venir, on le dépouille d'une partie de ses vêtements pour me montrer les traces du rotin imprimées sur son corps; c'était affreux à voir. En même temps on apporte les verges et les piquets, puis le mandarin m'interpelle encore sur le lieu où je m'étais embarqué, sur l'époque de mon arrivée en Cochinchine, sur le nom de nos catéchistes; et voyant que je ne répondais pas à ses questions, il me dit : « Parlez, ou vous allez être frappé. — Je suis entre vos mains: s'il vous plaît de me battre, vous en avez le pouvoir; moi, je ne suis pas libre de satisfaire à vos demandes. » Je l'avoue, je vis sans regret qu'on ne me prît pas au mot. Cependant je crois que j'aurais moins souffert sous le rotin, qu'en me sentant obligé d'affecter une glaciale indifférence envers nos propres catéchistes, envers ces hommes dévoués qui nous avaient rendu mille services, et qui venaient à cause de nous d'être sou-

mis à une si cruelle flagellation ! Combien dut leur être pénible cette dureté apparente, s'ils ne comprirent pas que je me l'imposais, de peur de les compromettre !

« L'interrogatoire continue : mes juges se servent un instant du clerc cochinchinois comme d'interprète pour m'adresser leurs questions ; mais bientôt ils reprennent sans intermédiaire la direction des débats : « En venant ici, avez-vous apporté une lettre du roi de France ? — Non, mandarin. — Votre roi vous a-t-il donné de l'argent ou conféré des dignités ? — Non, rien. — Sait-il que vous êtes ici ? — Je ne le pense pas. — Qui vous a envoyé dans ce royaume ? — Personne ne m'a forcé à y venir : quand j'ai eu mûri le dessein d'aller prêcher l'Evangile aux idolâtres, j'ai demandé à mon Évêque la permission de quitter son diocèse, sans lui dire à quelle Mission je me destinais. — Comment s'appelle cet Évêque ? — Il se nomme Bouvier. — Où est la permission qu'il vous donna ? — C'était une permission verbale. — Avez-vous reçu des lettres d'Europe, depuis votre arrivée en Cochinchine ? — Aucune. — Avez-vous écrit à vos compatriotes ? — J'ai écrit à ma mère ; mais je n'ai pu faire partir cette lettre. — Des Missionnaires sont-ils quelquefois retournés en Europe, après avoir séjourné parmi les Annamites ? » A ce moment, il prit fantaisie à *mon ami* de me demander si j'avais entendu prononcer en France le nom de *Jacobé :* sans paraître me souvenir de la première question, je m'empressai de répondre à la seconde. « Oui, lui dis-je ; ce nom est commun à bien des personnes dans mon pays. — La France et l'Espagne envoient-elles des Missionnaires dans d'autres royaumes ? — Dans un très-grand nombre. — Avouez-nous depuis combien de temps vous êtes parmi nous ; nous ne vous demanderons ni le lieu de votre débarquement, ni le nom des personnes qui vous ont donné asile. — C'est impossible. » On fait comparaître un caté-

chiste du village où j'ai été pris ; et le mandarin me demande si je le connais ; je refuse de regarder cet homme, et je réponds : « Vous savez qu'à cet égard ma résolution est de garder le silence. — Allons, est-ce que vous ne voulez plus répondre ? — Faites-moi d'autres questions ; j'y satisferai peut-être : à celle-là, non. » Ces derniers mots mirent fin à l'interrogatoire. Les trois catéchistes s'approchèrent de ma cage, et me dirent qu'ils avaient été cruellement frappés...

« *Quatrième interrogatoire.* — Après quelques questions insignifiantes, on me donne lecture de toutes mes précédentes déclarations, afin que j'y appose ma signature : mais à ma première réclamation contre certains aveux qu'on me prête et que j'ai toujours refusés, les mandarins font semblant de raturer le procès-verbal et ne m'en lisent pas davantage. « Voilà qui est fini, me dit *mon ami ;* je suis content. Tenez-vous beaucoup à ce que la Religion se maintienne en Cochinchine ? — Beaucoup, mandarin ; c'est pour aider à sa conservation que je suis venu ici au péril de ma vie. — Tenez, voici des hommes qui vont mourir, ajouta-t-il, en me montrant nos trois clercs annamites : conseillez-leur d'abjurer votre Religion pendant un mois seulement ; ils pourront ensuite la pratiquer de nouveau, et leurs jours seront sauvés. — Mandarin, on n'engage pas un père à immoler ses enfants ; et vous voudriez qu'un prêtre conseillât l'apostasie à ses chrétiens ! » Puis m'adressant aux trois Confesseurs : « Je n'ai qu'un conseil à vous donner ; pensez que vous touchez presque au terme de vos souffrances, tandis que le bonheur qui vous attend dans l'autre vie est éternel ; soyez-en dignes par votre constance. » Ils me le promirent.

« Le mandarin : « Quelle est cette autre vie dont vous leur parlez ? — A la mort, l'âme, séparée du corps qu'elle habitait, va paraître devant le Maître du ciel ; celui qui a

suivi la religion véritable entre en possession d'un bonheur éternel; celui, au contraire, qui a repoussé le don de la foi, ou qui, l'ayant embrassée, en a transgressé les devoirs, est condamné à des châtiments sans fin. — Tous les chrétiens ont-ils une âme? — Sans doute, et les païens comme eux; vous aussi, mandarin, vous avez une âme; puisse-t-elle un jour, c'est mon ardent plaisir, être au nombre de celles que Dieu récompensera! — Où va cette âme en se séparant du corps? (et mon interlocuteur se met à rire). — Vous riez, mandarin; un temps viendra où vous ne rirez plus. »

« On me reporta dans ma prison en m'annonçant que mes interrogatoires étaient terminés; j'en fus bien aise, car c'était pour moi une fatigue extrême : non-seulement dans l'enceinte du prétoire, mais encore dans l'intervalle de chaque séance j'étais entouré de gens qui me tendaient des piéges et cherchaient à me surprendre des aveux. J'éprouvais aussi une peine sensible à contrister, par mes continuels refus, des mandarins qui me témoignaient la plus grande bienveillance. Celui qui veillait à ma garde voulait absolument savoir l'époque précise de mon arrivée dans la Mission; il me promettait, si je lui faisais cette confidence, de n'en rien dire au grand mandarin. « Ce n'est pas sérieusement, lui répondais-je, que vous m'adressez cette question, et, j'en suis sûr, vous ne voudriez pas d'un aveu que j'ai refusé à votre supérieur. D'ailleurs, il est de votre intérêt que je résiste à vos sollicitations. Le grand mandarin ne manquera pas de vous demander si vous possédez mon secret : supposez que je vous l'aie confié, vous ne voudrez pas mentir, et me voilà trahi; si vous lui dites que vous ne pouvez pas lui révéler ce que je vous aurai fait connaître, votre discrétion sera punie par une disgrâce. »

« *Mon ami* vint me trouver quelques jours après, accompagné des trois Confesseurs dont j'ai parlé; il me pro-

senta une feuille écrite par mon catéchiste, sur laquelle on me faisait dire que j'étais au Tong-King depuis neuf ans, que j'avais été pris avec un Espagnol, mon ami, nommé Trùm-Vong... Le mandarin me pria de conformer mes réponses à ces déclarations, quand je comparaîtrais à la ville royale; sinon grandes seraient les misères de mes premiers juges et de mes néophytes. Je répondis que je ferais tous mes efforts pour épargner aux mandarins une disgrâce; mais que cette feuille contenant des assertions fausses, il m'était impossible d'en affirmer la vérité; qu'on pouvait néanmoins être sans inquiétude, et que j'espérais m'en tirer sans compromettre personne.

« Peu de temps avant notre départ, ce même mandarin m'amena mon catéchiste, pour me procurer le plaisir de le voir une dernière fois. Je lui annonçai que j'allais partir pour la ville royale, où je savais bien quels tourments m'attendaient; que pour lui, je l'exhortais de nouveau à la constance. Il me répondit: « Nous nous estimerons heu-
« reux de suivre les deux Pères et de mourir avec eux. »

« Le grand mandarin nous fit encore appeler, M. Galy et moi; les deux prêtres annamites furent aussi amenés au prétoire; l'un d'eux servit d'interprète à mon Confrère qui subit l'interrogatoire suivant: « Pourquoi êtes-vous venu dans ce royaume? — Pour y annoncer la Religion chrétienne. — Qu'enseigne cette Religion? — Elle enseigne à servir le vrai Dieu, à aimer les hommes, à obéir au roi... — Saviez-vous qu'elle était interdite dans ce royaume? — Je le savais très-bien. — Pourquoi donc y venir? — Parce que Dieu ordonne de porter à tous les hommes le bienfait de l'Evangile. — Mais une fois débarqués et voyant qu'au lieu d'accueillir votre culte, le roi défendait à vous de le prêcher et au peuple de le suivre, pourquoi n'êtes-vous pas reparti? — J'espérais que la persécution aurait un terme. »

« A chaque réponse de M. Galy, le bon vieillard qui lui servait d'interprète se retournait vers les mandarins et leur répétait avec une naïve satisfaction : « Voyez, il ne craint pas la mort. » Et, chose bien plus étonnante, les satellites eux-mêmes étaient fiers de son courage; ils le remportèrent comme en triomphe à son cachot, en criant que M. Galy était joyeux et sans peur. Je ne vis pas la fin de cet interrogatoire : le juge, s'étant aperçu que j'avais la fièvre, avait donné ordre de me reconduire à ma prison.

« Le lendemain deux hommes vinrent de sa part s'informer de mon état, et me demander si je pouvais me mettre en route; ils m'assurèrent que le mandarin avait pris toutes les mesures désirables pour que notre voyage se fît sans trop de fatigue; qu'à cet effet il avait même donné six ligatures (15 francs environ) de son argent; enfin ils me prièrent de baser mes dépositions à la ville royale, sur l'écrit tout récemment proposé à ma signature. Ma réponse fut que j'étais vivement touché des égards et des services du mandarin, mais que la reconnaissance ne me ferait jamais trahir la vérité; tout ce que je pourrais faire, quand les juges de Huê m'interrogeraient sur les faits controuvés du procès-verbal, ce serait de garder le silence, et je le promettais. — « Mais il vous sera impossible de le tenir : apprenez que des hommes innocents, vaincus par les rigueurs de la question, s'avouent coupables au milieu des tortures qui vous attendent. — Ces hommes ne sont pas des prêtres souffrant pour la Religion. J'espère qu'avec la grâce de Dieu je demeurerai silencieux comme le bois de ma cage. »

« Le jour du départ était venu. Après avoir reçu les adieux des mandarins et des soldats de la prison, nous partîmes, le dimanche matin 9 mai, portés chacun par douze Annamites : cent cinquante à deux cents satellites armés de piques et rangés sur deux lignes formaient notre escorte;

au milieu du détachement étaient nos cages, et tout près de nous quatre ou cinq mandarins, qui nous accompagnèrent jusqu'au sortir de la ville. Nos bons néophytes ne manquèrent pas de se trouver sur le passage. J'aimais surtout à revoir les petits enfants qui m'avaient visité dans la prison; ils se cachaient derrière les soldats pour me faire leurs trois saluts; je leur répondais par un sourire; alors se couvrant le visage des deux mains, ils se détournaient pour pleurer et revenaient encore.

« Notre marche fut extrêmement pénible, surtout en traversant le Tong-King. La route dite royale n'est pas comparable dans cette partie du royaume au plus mauvais chemin de France, coupée qu'elle est à chaque instant par une multitude de ravins ou de ruisseaux, qu'il faut franchir sur des ponts en ruines, et aussi étroits que nos cages. Des difficultés plus grandes encore nous attendaient au passage d'une montagne à pic, qui sépare le Tong-King de la Cochinchine : nous étions portés chacun par vingt hommes; et, malgré tant d'efforts réunis, c'est avec beaucoup de peine que nous gravîmes jusqu'au sommet. Mais sur le versant opposé ce fut bien autre chose : pour descendre, on fut obligé, tant la pente était rapide, de laisser glisser nos cages avec des cordes le long des rochers et des précipices. Nous cheminâmes ainsi pendant dix-neuf jours, partant le matin une ou deux heures avant l'aurore, à la lueur des flambeaux; vers midi, nous faisions une halte assez prolongée; puis nous nous remettions en route jusqu'à la nuit.

« Les fatigues d'un pareil voyage furent abondamment compensées, soit par la beauté des sites et la richesse des campagnes que nous parcourions, soit par l'empressement des chrétiens à venir saluer les Pères emprisonnés pour leur foi. Je ne cessais d'admirer la divine Providence qui répand avec profusion ses bienfaits sur les bons et sur les

méchants, qui donne la fertilité aux pays mêmes où son saint nom est indignement blasphémé et son culte proscrit. D'un autre côté, les témoignages d'attachement de nos néophytes étaient pour nous une bien douce consolation. Vous croiriez que j'exagère si je vous racontais avec quel religieux concours ils se pressaient autour de notre prison ambulante, avec quelle touchante obstination ils s'attachaient aux barreaux de nos cages, quels cris déchirants ils poussaient en nous voyant nous éloigner.

« C'est dans la première province de Cochinchine que nous trouvâmes la plus grande affluence; là encore plus qu'ailleurs les hommes ne craignaient pas de se montrer chrétiens. A peine eûmes-nous fait quelques pas dans la plaine, qu'ils accoururent en foule au-devant du cortége; ils encombraient le chemin, les soldats ne pouvaient plus avancer, et force fut au mandarin de faire déposer nos cages à terre, pour donner à ces néophytes désolés le temps de nous exprimer leur vénération et leur douleur. Chacun d'eux nous apportait son argent ou ses fruits; les païens eux-mêmes voulaient aussi nous présenter leurs offrandes: nous refusâmes toujours, en disant que nous n'avions besoin que de prières.

« Quand les satellites voulurent reprendre nos cages, les chrétiens sollicitèrent avec tant d'instance la consolation de se courber sous un tel fardeau, qu'il fallut leur permettre de nous porter jusqu'au fleuve. Là plus de deux cents fidèles nous attendaient. A notre suite et pour nous contempler de plus près, pour nous saluer encore une fois, ils se jetèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture; ni les menaces des soldats, ni le rotin qui tombait sur leurs épaules, ne pouvaient leur faire lâcher les barreaux de nos cages; et nous étions sur l'autre rive, que nous entendions encore leurs gémissements.

« Je connus alors quelles avaient été pendant cette scène

les angoisses du mandarin. « Savez-vous, me dit-il, que ces gens voulaient vous enlever? — S'ils l'avaient voulu, rien n'était plus facile; mais nous nous y serions opposés. — Pourquoi? — Parce qu'il vous en coûterait la vie; et je crois que vous ne donneriez pas votre tête aussi volontiers que nous abandonnerons la nôtre. »

« J'étais profondément ému de tout ce qui venait de se passer sous nos yeux. Que de pénibles émotions remuèrent mon âme à la vue de ce troupeau dispersé, sans pasteur qui le réunisse autour de la croix, et qui le nourrisse de la parole de vie! Bien souvent je conjurai le Seigneur de mettre un terme aux malheurs de son peuple, et de lui accorder enfin des jours de paix.

« Dans tous les chefs-lieux de province nous reçûmes la visite des mandarins qui se montrèrent pleins de bienveillance à notre égard. Je me fais un devoir, Messieurs et respectables Confrères, de vous signaler, en particulier, les deux principaux fonctionnaires de votre district. Le premier, bon vieillard à la barbe et aux cheveux blancs, nous félicita de notre sérénité, et nous engagea à ne rien perdre de notre calme et de notre résignation; ensuite il fit le signe de la croix (1). « Mandarin, lui dis-je, vous savez faire le signe de la croix, mais ce n'est point assez; il faudrait encore connaître et pratiquer notre Religion. Si le roi et ses officiers la connaissaient, ils cesseraient de la persécuter. » Il me répondit par quelques paroles obligeantes que j'ai oubliées. Je pensai beaucoup à vous en traversant votre Mission, et je priai les anges tutélaires de ces lieux de vous dérober à la poursuite des ennemis de l'Evangile.

« Enfin, le 28 mai, nous arrivâmes à la ville royale. A quelques lieues de la cité, je sentis comme un léger nuage

---

(1) Ce Mandarin passe pour chrétien.

de tristesse passer sur mon âme; il me semblait entrer dans la loge du tigre : mais cela dura peu, et quand je découvris les murs de Hué, ma joie et ma confiance redoublèrent.

« Dieu nous donna, dès le premier jour, un nouveau sujet de consolation. Mes interrogatoires de Nam-Dinh me faisaient craindre qu'on ne voulût me juger comme rebelle et non comme Missionnaire; et voilà qu'à peine eûmes-nous mis le pied chez le grand mandarin, qu'on nous enjoignit de fouler aux pieds la croix. Je ne me rappelle pas l'ordre des questions auxquelles nous eûmes à répondre; je me contenterai de les classer telles qu'elles se présentent à mon souvenir. On s'adresse d'abord à M. Galy : — «Depuis quand êtes-vous au Tong-King? — J'ai quitté Cadix, ville d'Espagne, il y a quatre ans. — Si l'on vous ôtait la chaîne, prêcheriez-vous encore? — Si je le pouvais, je prêcherais jusqu'à la mort, toujours. » Le mandarin me demande aussi mon nom, mon âge, et l'époque de mon entrée dans le royaume. Puis saisissant une croix, il la présente à mon Confrère, en lui ordonnant de la fouler aux pieds. « Non, non, s'écrie M. Galy, plutôt mourir! plutôt mourir! » On vient à moi; je veux prendre la croix pour la baiser; comme on m'en empêche, je dis aux juges : «Lorsqu'il s'agira de mourir, je présenterai ma tête au soldat chargé de la couper; mais quand vous me commanderez l'apostasie, je résisterai toujours. » Sur l'ordre du mandarin, un soldat foule la croix à nos yeux. — « Cette action est-elle un crime? » (Je ne réponds pas.) — Le mandarin : « Il est en colère. — Non, mandarin; mais je suis affligé d'une pareille profanation. — Est-ce donc mal de marcher sur la croix? — Ce crucifix est l'image de Dieu : si on vous proposait d'insulter à l'image de votre père, le feriez-vous? Or, Dieu est le père de tous les hommes, il les aime comme ses enfants; fouler aux pieds son image est un crime

énorme; je mourrai plutôt que de le commettre. — Mandarin, dit M. Galy, je m'associe à la réponse que vous venez d'entendre. Et vous, M. Berneux, je vous prie de parler aussi en mon nom toutes les fois que vous en aurez de semblables à faire. »

« Le mandarin continue à m'interroger. — « Qu'est-ce que Dieu? — Dieu est un Être éternel, qui a créé le ciel et la terre; sa puissance est infinie; il tient entre ses mains la mort et la vie des hommes. — S'il a une puissance infinie, pourquoi ne fait-il pas périr les profanateurs de la croix? (Un soldat la foule de nouveau.) — Parce qu'il est bon, qu'il veut donner aux hommes, ses enfants, le temps de se corriger. — Pourquoi ne vous délivre-t-il pas de vos chaînes? — Quelquefois il permet qu'ici-bas les méchants triomphent; mais dans l'autre vie les méchants seront punis, et le juste aura sa récompense. — Est-ce que les hommes vivent encore après la mort? — Oui; et celui qui a fait le bien entre dans une éternelle félicité; celui qui a fait le mal commence une éternité malheureuse. (Sourire des mandarins.) Vous riez de ma doctrine; mais le temps viendra, peut-être n'est-il pas loin, où vous saurez qui de nous a raison. » On nous presse encore de marcher sur la croix : nous refusons, et notre premier interrogatoire est terminé. Dans le deuxième, même proposition, même refus : cette fois je fus assez heureux pour saisir la croix; je la baisai et la présentai ensuite à M. Galy qui en fit autant.

« Nous fûmes encore interrogés trois fois avant d'être mis à la torture. Voici les principales questions des mandarins et nos réponses :

« Le juge principal me demande si je saurais distinguer les montagnes qui recèlent de l'or, de l'argent et du soufre, si j'entends la construction des bateaux à vapeur et le mécanisme des montres. — « J'ignore toutes ces choses;

c'est inutilement que vous compteriez sur mes services.— Oh! nous pouvons nous en passer : il ne manque pas d'Annamites qui possèdent ces sciences.—M. Galy ajoute : « Je ne sais qu'une chose, prêcher l'Evangile. — Nos juges : « Obéissez au roi, et vous serez mandarins. —M. Galy : « J'ai quitté ma patrie, mes amis et mes parents, pour vous annoncer la véritable Religion ; et maintenant je l'abjurerais en face de ceux que j'ai mission de convertir ! non jamais. — Un mandarin : « Je sais que votre Religion est bonne, qu'elle rend les hommes bons ; car, moi aussi, j'observe la religion du ciel. —Comment se fait-il donc, repris-je, que vous occupiez ce tribunal, tandis que moi, apôtre de cette religion dont vous vous dites le disciple, je suis chargé de chaînes et dévoué à la mort? » — Un autre mandarin : « Qu'enseigne cette religion? — A fuir le vice et à pratiquer la vertu. —Pratiquer la vertu! pratiquer la vertu! répéta le mandarin en colère; et passant à un autre sujet : « Vous mentez, dit-il, quand vous prétendez ignorer les noms que je vous demande. —Mandarin, si nous voulions mentir, qu'y aurait-il de plus aisé? Ainsi je dirais : C'est dans cette ville que j'ai passé une partie de mon temps; c'est dans votre maison, mandarin, que j'ai été accueilli et que je suis resté caché. (Horrible grimace du mandarin. L'interprète m'avertit de ne pas mettre mon juge en cause, autrement je serai battu.) Sommé de nouveau de signaler les Annamites que j'ai pu connaître, je refuse encore : on m'attache les mains, puis on réitère la même demande; je refuse toujours. Alors un soldat apporte la croix, deux autres me saisissent et m'entraînent sur l'instrument de notre salut. Je me débats en criant : « Je ne veux pas! je ne veux pas! «M. Galy qui se trouvait hors de l'enceinte, se précipite vers moi en répétant : « Nous ne voulons pas! «La croix lui est présentée; on veut la mettre

sous ses pieds ; il la prend, la baise et dit : « Mourir mille fois plutôt que de la profaner ! »

« En même temps on m'étend à terre, et quand on m'a attaché aux deux piquets qui fixent les bras et les jambes du patient, le mandarin poursuit : « Dites la vérité, ou vous allez être frappé jusqu'à la mort. — Je l'ai dite ; si vous le voulez, frappez. » Je demeurai quelque temps dans cette attitude ; la pluie vint, et on nous renvoya en prison.

« Le 13 juin, on ne se borna plus à de simples menaces ; après les questions vint la bastonnade : M. Galy reçut vingt coups de rotin, et moi sept seulement. Nous avions demandé au Seigneur la grâce de souffrir avec dignité, sans pousser aucun cri : nous fûmes exaucés ; une pierre n'eût pas été plus silencieuse ni plus immobile. On frappait lentement, et dans l'intervalle des coups on demandait à M. Galy s'il souffrait. — « Beaucoup, répondait-il. — Voyez, disait un mandarin, le soldat est fatigué de frapper, et lui ne l'est pas de souffrir. »

« Le lendemain, même supplice ; je reçus treize coups sur les plaies des sept de la veille. Quand je levais la tête pour répondre aux questions des juges, ils se disaient entre eux : « Son visage n'est pas changé ; c'est comme si l'on frappait sur la terre. » Après moi, M. Galy fut encore gratifié de dix nouveaux coups. C'est une chose horrible que ce rotin. Chaque fois qu'il retombait sur notre corps, il y imprimait un sillon sanglant, long de cinq à six pouces. « *Danh dan !* (*Frappez fort !*) criait le mandarin au bourreau ; et celui-ci, de son côté, faisait son métier en conscience. On eût pris son bâton pour une verge de fer rougie au feu. Bientôt viendront les tenailles et les clous : ils seront les bienvenus ! la grâce du Dieu qui nous soutient sera plus forte que les tortures. Vive Jésus toujours !

« Pendant les premiers jours de notre détention à la ville royale, le peuple se pressait sur notre passage, non plus comme dans les provinces pour nous donner des signes de sympathie et de respect, mais pour nous poursuivre de ses malédictions et de ses blasphèmes : du vieillard au petit enfant, chacun tenait à honneur de nous dire son injure et de nous porter son coup de bâton. L'enceinte même de la prison ne nous protégeait pas toujours contre la haine populaire; plus d'une fois, le soir, quand nous cherchions à respirer dans les cours un air plus pur que celui du cachot, nous avons été obligés de rentrer pour échapper aux pierres qu'on nous lançait. Il ne pouvait en être autrement, avec les bruits absurdes que la calomnie a pris soin d'accréditer parmi ces idolâtres; à leurs yeux nous passons pour des êtres mystérieux et malfaisants, qui se plaisent à tourner contre les hommes le pouvoir surnaturel dont ils sont revêtus. Croiriez-vous qu'on m'a demandé avec le plus grand sérieux, tandis que j'étais sous la verge du bourreau, s'il était vrai que j'eusse arraché les yeux à des enfants pour en faire de l'eau bénite. Pauvre peuple!

« J'ai oublié de vous dire qu'en allant de la prison au tribunal, nous ne marchions que sur des croix; tout le chemin en était jonché. Béni soit notre aimable Sauveur qui non-seulement nous associe à ses humiliations, mais permet encore qu'on se serve de nous pour l'insulter : en retour, nous le glorifierons autant qu'il nous sera possible, par nos souffrances.

« Messieurs et vénérables Confrères, voilà que mes heures de liberté expirent; je me hâte de terminer. Tout ce qu'un cœur peut contenir de respect, de gratitude et de dévouement, je le ressens pour vous : recevez comme un témoignage des sentiments qui m'animent, cette lettre où j'ai retracé ce que la grâce a fait en moi, pour que vous bénissiez le Dieu de miséricorde, qui verse ses plus in-

signes faveurs sur un prêtre si peu digne d'en être favorisé. Que la main du Seigneur vous protége et vous défende, qu'elle fasse lever sur vous et sur la Mission des jours plus sereins; c'est mon vœu de chaque instant!

« De votre côté, priez pour moi, maintenant et après ma mort, laquelle, je crois, n'est pas aussi prochaine que vous le dites. Puissiez-vous être bien informés!... J'ai écrit deux mots à ma mère, et j'ai prié Mgr Cuenot de les faire passer en Europe. Si parmi les objets échappés au pillage, il en est qui m'appartiennent, je les remets à la disposition de Mgr Retord.

« Adieu! Messieurs, adieu sur cette terre, lieu d'exil, d'ennui et de péché! Au ciel le vrai repos. Faites par vos prières que j'y aille bien vite offrir pour vous au Seigneur des vœux qu'il agrée! Je vous embrasse *in osculo sancto*.

« Berneux.

« Vous pouvez regarder cette lettre comme exempte de toute exagération.

« Galy.

« *P. S.* Vous m'avez ordonné de vous dire sans omission nos interrogatoires et nos souffrances, depuis le commencement de notre captivité jusqu'à ce jour. J'ai dû obéir, puisque l'autorité et la reconnaissance m'en faisaient un devoir. Maintenant, Messieurs et vénérables Confrères, il me reste une prière à vous adresser : Que cette relation ne passe pas à d'autres mains; ne vous en servez que pour réduire à la stricte vérité les exagérations que des narrateurs inconsidérés pourraient se permettre; que mes bien-aimés confrères eux-mêmes, les Missionnaires du Tong-King

et de la Cochinchine, sachent seulement en général que nous n'avons compromis personne, et que le bon Maître nous comble de ses grâces. Je vous demande ce silence comme un gage de votre amitié pour moi; je vous le demande par ma chaîne que vous vénérez; je vous le demande enfin pour la gloire de Dieu à qui appartient tout honneur, qui prend l'humble roseau, l'expose à la fureur des vents, et l'empêche de se briser dans la tempête, pour montrer la force de son bras.

« A la vie, à la mort et après la mort !

« BERNEUX. »

---

*Lettre de M. Galy à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine.*

A la ville royale, le jour de l'Immaculée Conception 1841.

« MONSEIGNEUR,

« Je vais tracer à la hâte sur ce chiffon de papier les lignes que je pourrai dérober à la vigilance de nos gardiens, pour donner à Votre Grandeur les renseignements qu'elle désire sur notre état dans la prison.

« Si, dans le cours de nos interrogatoires, les mandarins de Huê n'ont point eu d'égards pour nous, je leur dois au moins ce témoignage, que nous n'avons reçu d'eux aucune injure, et qu'ils sont restés étrangers aux procédés malhonnêtes des scribes et autres officiers subalternes du *Bô* (tribunal). Notre cachot étant ouvert aux personnes les plus diffamées, ce serait une grande merveille si les soldats

païens qui nous entourent n'étaient pas vicieux ; mais il faut avoir vu les actions et entendu les paroles de ceux qui nous surveillent, pour se faire une juste idée de leur dégradation.

« Nous fûmes reçus dans la prison comme deux êtres malfaisants, voués à la vindicte publique : hommes et femmes, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, chacun se mit en devoir de nous témoigner sa haine, les uns en traçant des croix sur notre passage, les autres en nous tirant par nos habits, plusieurs en nous jetant des pierres. Je fus séparé de mon bien-aimé compagnon. Placé dans le quartier soumis à l'inspection du brave *Cai* (1) qui nous nourrit, retranché, d'ailleurs, derrière deux mandarins prisonniers, dont l'un était de la famille royale, M. Berneux se trouvait un peu à l'abri des injures de ses geôliers. Pour moi, je fus livré sans défense à toute la brutalité des miens; c'était à qui m'interpellerait avec le plus de rudesse, sur un ton assourdissant : ils plantaient et faisaient brûler auprès de ma natte des cierges superstitieux ; le compartiment que j'occupe est encore tout labouré de croix, dessinées par eux, dans le but de m'affliger. Ils ne m'épargnaient, en un mot, aucun genre de vexations. Il n'est pas jusqu'au *boi* (soldat novice) qui n'eût cru manquer à son devoir, s'il n'avait aussi donné son coup de pied à ce cruel *dâ-tô* (chrétien) qui arrachait, disait-on, les yeux aux petits enfants.

« Quelques prisonniers se mettaient de la partie et prenaient plaisir à m'exprimer, par d'horribles signes, le supplice qui m'était réservé. En même temps, les chefs de mon quartier me montraient comme une bête curieuse, me laissant exposé aux insultes des spectateurs, qui me regar-

(1) Nom du principal geôlier.

daient en grimaçant et en me faisant des menaces. Je n'en étais pas moins pour ces derniers un objet de ridicule frayeur, et je n'avais qu'à me diriger vers la porte, sans même lever les yeux sur eux, pour qu'aussitôt ils se précipitassent vers la rue avec la même rapidité que si *Maqui* (le diable) se fût mis à leurs trousses.

« Je dois l'avouer, la brutalité des soldats m'aurait trouvé insensible, et je me serais fait volontiers un amusement de la peur des curieux; mais je devais être soumis à une épreuve bien autrement pénible. Je n'étais pas seulement condamné à vivre avec des êtres étrangers à tous sentiments humains, je me voyais encore renfermé dans un cloaque de vices.

« Nous ne fûmes pas longtemps à chercher la conduite que nous devions tenir : au *Bô*, en présence des mandarins, respect, modestie, dignité; dans la prison, à l'égard des soldats, contenance grave, paroles et regards assurés. Autant nos rapports avec ces pauvres païens sont pénibles, autant, dans les rares visites des chrétiens, il nous est doux d'abandonner notre cœur à la confiance et à la joie. Nous les recevons en commun dans le quartier de M. Berneux. Leur tenue modeste et respectueuse les trahit bientôt aux yeux attentifs des prisonniers et des gardiens. Du reste, il n'y a rien à craindre; ils sont introduits par notre brave *Cai*. Un jour nous fûmes visités par deux vieillards. Ils nous apportaient les hommages de leurs chrétientés et le profond regret qu'elles éprouvaient de ne pouvoir se transporter en masse dans la prison des Pères. L'un d'eux s'exprimait avec une clarté qui nous permettait de comprendre toutes ses paroles; il nous disait, entre autres choses édifiantes : « Toutes les Eglises d'Europe ont de nombreux martyrs, la nôtre n'en avait pas encore, et, depuis quelques années, Dieu veut bien nous en donner. On nous assure que bientôt le roi vous fera mourir; nous

prions les deux Pères de ne pas nous oublier dans le ciel, et de nous obtenir, par leurs prières, que l'Occident continue d'envoyer des Pasteurs à notre Eglise désolée. » Ce fervent néophyte nous demandait aussi s'il était permis d'aller à la rencontre du martyre, et en nous parlant, il ne se possédait plus de joie; il aurait fait durer la conversation jusqu'au soir, si notre *Cai* ne fût venu lui dire qu'il était prudent de se séparer.

« Nous pourrions signaler à Votre Grandeur bien des traits de charité et de courage de la part d'autres chrétiens qui, sans être accompagnés de personne qui pût être leur sauvegarde, sont venus se prosterner au seuil de notre prison et nous offrir leurs aumônes. Nous conservons particulièrement le souvenir d'une chrétienne, que son air patriarcal nous fit surnommer la bonne *Rachel*. Elle venait tous les dimanches, sous prétexte de visiter un prétendu parent, prisonnier avec nous. Bien qu'elle fût assise à trois pas de M. Berneux, nous ne pûmes jamais échanger avec elle aucune parole; mais ses gestes et ses regards y suppléaient abondamment. Son parent nous servait d'intermédiaire; c'est par lui que nous avons su qu'elle venait de très-loin à la ville royale pour voir les deux Pères; c'est par lui qu'elle nous faisait parvenir tantôt des fruits, tantôt quelques pièces de monnaie. Elle fêtait également les autres prisonniers et les soldats; chacune de ses visites était pour eux une bonne fortune. Pendant qu'elle nous regardait manger, de grosses larmes coulaient de ses yeux; elle laissait échapper, de temps en temps, un long soupir qui faisait dresser nos cheveux sur nos têtes, de crainte qu'elle ne se compromît. Une fois, elle fut sur le point d'éclater en sanglots; elle alla cacher son émotion contre une colonne qui l'aurait mal protégée contre la surveillance des soldats, si par bonheur ils n'avaient été alors occupés à faire honneur à ses présents.

« Pour lui procurer le plaisir de nous voir encore lorsqu'elle sortait, nous allions nous promener, quand cela était possible, dans la cour de la prison. Elle s'arrêtait longtemps à la porte, en compagnie de son parent, que nous appelâmes depuis le *petit frère*. Un dimanche, la bonne *Rachel* ne revint pas; nous comprîmes alors que le *petit frère* avait changé de maison d'arrêt : ayant perdu son introducteur, elle a renoncé à son pèlerinage, et nous ne l'avons plus revue. Nous nous promîmes de la chercher des yeux, le jour de notre exécution qu'on nous disait prochaine. Hélas! ce jour fortuné a été rejeté bien loin! Luira-t-il jamais pour nous? que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse! En attendant, nous prions pour la bonne *Rachel* et pour tous les chrétiens des deux Missions, qui nous ont témoigné le plus généreux dévouement.

« Vous ne connaissez, Monseigneur, que nos moindres consolations. Dieu nous en réservait de plus douces encore. Nous avions vu, sur le théâtre de leurs combats, les trois Confesseurs de *Quang-tri;* nous avions été témoins de leur dernier interrogatoire, et c'était peut-être le vingtième. Placés séparément, avant de comparaître devant nos juges, nous ne pûmes nous regarder qu'un instant, en levant les yeux au ciel, lorsque nous sortîmes du *Bô* pour retourner à nos prisons respectives. Quelle n'aurait pas été notre joie de les voir de près, de baiser ces chaînes qu'ils portent depuis si longtemps avec tant de gloire, de nous entretenir de notre commun bonheur, en bénissant ensemble le Dieu magnifique qui nous prodigue sans mesure les plus signalées faveurs!

« Un jour, notre *Cai* nous fit signe qu'un chrétien nous attendait dans un lieu écarté de la prison : nous nous y rendîmes en toute hâte. C'était Philippe Phê, le plus jeune des trois Confesseurs de *Quang-tri*. La vue de ce beau jeune homme, dont la figure mâle contraste agréable-

ment avec la douceur et la piété de ses paroles, nous fit l'effet d'une apparition angélique; il était sorti de son cachot, sous prétexte d'aller acheter des remèdes, accompagné d'un soldat chrétien. Dire tout ce que nous ressentîmes de bonheur durant notre entrevue, serait chose impossible; c'était un avant-goût du ciel. Cependant la sérénité du jeune Confesseur fut un peu troublée au récit que nous fîmes, à sa demande, des circonstances de notre arrestation, et des épreuves que nous avions subies à la préfecture. A son tour, il nous raconta avec une profonde émotion les souffrances de M. Delamotte; mais il reprit toute sa joie, lorsqu'il nous parla rapidement des siennes. Puis il ajouta: « Le ciel, objet de mon espérance, vaut bien « ces quelques tribulations, que nous souffrons à la suite « de J. C. notre bon Maître. » Toute parole d'encouragement eût été superflue; nous nous sentions bien plus excités par la sérénité de son visage, qu'il n'aurait pu l'être par nos discours.

« A cette époque, tous nos interrogatoires n'étaient pas encore terminés: nous nous recommandâmes à ses prières et à celles de ses vénérables compagnons, et nous nous quittâmes, après avoir demandé à Dieu la grâce de mourir le même jour. Il est encore venu plusieurs fois, toujours confié à la garde du même soldat chrétien, du bon *Lorenzo*, dont la présence ne nous impose aucune gêne. C'est encore Philippe qui nous apporta la nouvelle officielle de notre condamnation à mort, arrêt qu'il croyait devoir être exécuté dans un bref délai. Jamais paroles n'avaient frappé si délicieusement nos oreilles que celles-ci: *Vous mourrez dans trois jours*. En nous l'annonçant, il partageait notre enthousiasme; *Lorenzo*, lui, pleurait. Il devait assister à notre exécution, pour en retracer tous les détails aux trois Confesseurs, qui ne comptaient marcher au supplice que vers la dixième lune. Celui qui nous aurait

vus, sans connaître nos destinées, assurément ne nous aurait pas pris pour trois condamnés à mort. Nous n'étions pas dans une douce extase, comme dans la première entrevue; mais notre joie était plus vive; toute notre conversation se passa à bénir l'ineffable bonté du Seigneur. Quand vint le moment de nous séparer, les yeux de Philippe se remplirent de larmes, et la voix lui manqua pour nous dire son dernier adieu. Nous étions aussi profondément émus; nous lui donnâmes rendez-vous au ciel, où nous lui promîmes de hâter son entrée et celle de ses glorieux compagnons. Pourquoi devions-nous encore nous rencontrer sur la terre?

« Plus tard, Philippe nous a remis les dernières lettres de Votre Grandeur, et celles de Mgr d'Isauropolis. Son intrépide sœur, qui a toujours montré un courage héroïque, est devenue une des familières de la prison; elle nous amène quelquefois la petite *Agnès*, fille de Philippe, que nous voyons avec un indicible plaisir jouer autour de notre natte, et prendre part à nos repas. Heureuse enfant, qui invoquera un jour comme un martyr celui qu'elle appelait son père!

« Nous sommes pour les trois Confesseurs l'objet d'une égale sollicitude. Une chrétienne, envoyée par eux, vient nous voir très-souvent; tous les objets que nous recevons, passent par leurs mains, et ils aiment à nous régaler de temps en temps des meilleurs fruits de la saison. En vain essayerions-nous de dérober à leur connaissance nos indispositions les plus légères; la même personne qui leur en porte la nouvelle, revient avec un *thuôc* (remède) de Philippe, qui passe pour un médecin distingué. Lorsque sa sœur est obligée de faire quelque absence, elle est remplacée par l'épouse du vieux Confesseur, excellente femme, qui nous sert avec un respect religieux. Voilà, Monseigneur, les soins que nous ménage un Dieu infiniment libé-

ral, pour nous dédommager de nos tribulations, si l'on peut appeler ainsi quelques épreuves, le plus souvent changées par la grâce en de véritables délices. Et nous ne l'aimerions pas, ce bon Maître? et nous ne brûlerions pas du désir de verser notre sang pour sa gloire?

« Je le répète, ce fut pour nous une grande peine de voir s'ajourner indéfiniment l'exécution de notre sentence. Déjà nous avions vu conduire au supplice un criminel de notre prison, condamné en même temps que nous : à chaque mouvement de soldats nous pensions que notre tour était venu; nous nous étions coupé mutuellement les cheveux derrière la tête, pour donner au glaive un libre passage, et nous avions préparé nos meilleurs habits. Une fois M. Berneux se hâta d'attacher ses sandales, ne doutant pas qu'on ne vînt nous chercher. Après plusieurs jours passés dans une attente vaine, nous demandâmes à Philippe la cause de ce retard. Il nous répondit par ces tristes mots : *Coù-laù, encore longtemps*. Amère déception, qui n'a pas toutefois altéré la paix de notre âme, soutenus que nous sommes par les plus beaux motifs de patience, par l'exemple de Marie laissée longtemps sur la terre, tandis que son Fils régnait dans le ciel, et par celui d'une infinité de Saints condamnés à vieillir, avant d'aller posséder l'objet de leur amour. Si un Ange, si un Elu, venaient habiter parmi les hommes, choisiraient-ils une autre destinée que la nôtre? Et puis, Votre Grandeur nous assure que notre captivité n'est pas inutile à la Mission. Pourtant, une chose nous attriste quelquefois, c'est d'avoir à traîner encore ce malheureux corps de péché, avec lequel nous faisons ce que nous ne voudrions pas, et ne faisons pas toujours ce que nous voudrions. Pour ma part, je sais par la triste expérience de chaque jour qu'on peut être imparfait, même en portant une chaîne pour Jésus-Christ. Voilà pourquoi je me recommande d'une manière spéciale à vos prières, afin

d'obtenir de Dieu une abnégation plus complète, un amour plus constant et plus vif des petites incommodités, souvent plus onéreuses que les grandes souffrances.

« Il n'est pas d'événement déplorable qui n'ait son bon côté : pendant que la Mission du *Tong-King* pleure M. Charrier, nous nous réjouissons de posséder ce courageux confrère. Il a subi plusieurs interrogatoires dont je ne vous rends pas compte, parce qu'il en a lui-même consigné les détails dans une lettre à Votre Grandeur. Vous jugerez de la fermeté qu'il a déployée dans cette circonstance, par l'aveu suivant, échappé à l'un de ses juges. On parlait de frapper encore le saint Confesseur : « A quoi bon? dit le grand mandarin ; hier je lui ai fait donner onze coups de verges, et il semblait dormir. »

« ... Nous prions Votre Grandeur de n'accueillir comme certains, que les rapports des témoins oculaires. Les chrétiens qui, n'osant pénétrer jusqu'à nous, se contentent d'interroger ceux qui nous nourrissent, ne sont pas exactement informés.

« Daignez agréer, Monseigneur, les sentiments de reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« GALY. »

---

*Lettre de M. Charrier, Missionnaire, à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Mission de Cochinchine.*

Huê, 8 décembre 1841.

« MONSEIGNEUR,

« Pris à *Doai*, sans que mon arrestation eût compromis personne, je fus conduit au *Sanh*, le 21 de la huitième

lune. On m'y frappa de verges, pour me faire avouer le nom des lieux où j'avais séjourné et celui des chrétiens que j'avais connus ; mais là comme plus tard au Bôhiah, où l'on m'a flagellé de nouveau pour le même sujet, j'ai persisté à dire que je ne ferais jamais aucune déposition nuisible au peuple du roi ; et lorsqu'en redoublant les coups, on réitérait les mêmes questions, ma réponse était toujours celle-ci : « Vous pouvez me soumettre aux douleurs « de la question, ou m'y soustraire ; cela dépend entiè- « rement de vous : quant aux révélations compromet- « tantes que vous exigez de moi, vous ne les obtiendrez « jamais ; mon Dieu et ma religion me les défendent. Plu- « tôt mourir que de nuire à personne, et d'offenser mon « Dieu. »

« On m'a proposé de fouler la croix aux pieds ; sur mon refus et sur ma profession de foi à la divinité de notre bon Jésus, on a donné ordre à trois militaires de me porter sur le signe de notre rédemption, mais ils n'ont pu y réussir ; alors ils ont inventé d'autres profanations contre lesquelles je n'ai pu que protester : « C'est votre œuvre, « disais-je aux mandarins, et non la mienne ; vos outrages « ne m'empêcheront pas de vénérer l'image de mon Dieu « crucifié. »

« Toutes ces vexations sacriléges eurent lieu le 27 novembre. Le lendemain, nous pensions, mes chers confrères et moi, qu'on allait me rompre les os ; et voilà qu'à notre grande surprise, tout se réduisit à quelques questions sur la religion ; on ne parla plus ni des lieux qui m'avaient servi de retraite, ni des personnes qui m'avaient caché. Probablement, mon sort sera uni à celui de mes deux chers compagnons, qui ont eu, je ne sais pourquoi, beaucoup plus à souffrir de la part du mandarin. Il y a longtemps que je désirais le martyre ; peut-être le bon Dieu m'exaucera-t-il malgré mon indignité. Depuis mon arrestation, il m'a

comblé de tant de joie et de consolation, qu'il ne m'abandonnera pas, j'en ai la ferme confiance. Aidez-moi, Monseigneur, aidez-moi auprès du divin Maître, et recevez mes profonds respects, etc.

« Charrier,

« *Missionnaire apostolique.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Berneux, Missionnaire apostolique, à MMgrs Cuenot et Lefebvre.*

Ville royale, 23 août 1841.

« Messeigneurs,

« Malgré l'exacte surveillance dont nous sommes l'objet, et les petites misères que nous font endurer nos gardiens, nous sommes joyeux et contents. Oui, Messeigneurs, le bon Maître, pour qui nous souffrons, nous console et nous fortifie ; nous surabondons de joie, surtout depuis que nous avons été frappés. Une seule crainte nous restait, et la conduite des mandarins, ainsi que la lettre de Mgr de Métellopolis, l'a dissipée : c'était d'échapper à la mort. En effet, après tout ce que le Seigneur a fait pour nous, il n'y a plus qu'à mourir. Vivants, nous aurions à conserver dans un vase trop fragile un trésor si précieux ! Si nous pouvions aimer et remercier notre Dieu comme nous sentons qu'il le mérite, rien ne manquerait à notre bonheur. Et vraiment, lorsque nous abaissons les yeux sur la chaîne suspendue à notre cou, quand nous pensons que déjà plusieurs fois nous avons confessé Jésus-Christ devant les ennemis les plus acharnés de son nom, alors notre âme sent tout le poids du corps auquel elle est enchaînée, et, sans refuser la souffrance, elle voudrait voir se rompre au plus tôt les

liens qui l'attachent ici-bas. Nous avons la confiance que vos prières et celles de tous nos confrères, auxquels nous pensons souvent dans le Seigneur, nous obtiendront de combattre avec un courage digne de la cause que nous servons.

« M. Galy, moins libre que moi, n'aura pas cette fois la consolation d'écrire à Vos Grandeurs ; il me charge d'une manière toute spéciale de vous offrir l'expression de son respect et de sa reconnaissance. Si l'on pouvait encore être accessible aux regrets, quand on souffre et qu'on voudrait mourir pour Jésus-Christ, le seul que nous éprouverions serait de n'avoir pu travailler au salut des âmes, dans un pays qui possède toutes nos affections.

« Agréez, Messeigneurs, l'hommage de ma vénération et de ma reconnaissance.

« BERNEUX, *Missionnaire apostolique.* »

---

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

De nombreux Mandements viennent encore d'être publiés en faveur de l'Association. Nous les devons à la bienveillance de Nosseigneurs les Archevêques et Evêques de Santa Severina, de Sienne, de Molfetta, de Giovinazzo, Terlizzi et Venoza, de Brescia, de Paderborn, d'Osnabruck, de Lausanne et Genève ; Mgr le Vicaire apostolique du Luxembourg a aussi consacré par une lettre pastorale l'établissement de l'Œuvre dans son diocèse.

### DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 4 janvier 1843 se sont embarqués à Civita-Vecchia deux religieux Dominicains, les PP. Augustin Manchi de

Lucques, et Joseph Jodice de Naples; ils vont en Mésopotamie partager les travaux de leurs confrères qui dirigent la Mission de Mossul.

Aux cinq ecclésiastiques allemands dont nous avons déjà annoncé le départ pour les États-Unis, se sont joints deux nouveaux Missionnaires, leurs compatriotes : ce sont M. Adalbert-Inama d'Innsbruck, de l'ordre des Prémontrés, et M. Joseph Gallinger, de Munich. Ce dernier est destiné au Texas.

Les RR. PP. John Mac Donnel, du diocèse d'Aghadoe, et John O Malley, du diocèse de Tuan, se sont embarqués le 18 janvier 1843, pour les Missions de la Guyane anglaise.

M. Antoine Anot, lazariste, du diocèse de Soissons, vient de partir pour la Chine, à bord de la frégate de l'état *la Cléopâtre;* un frère lai de la même Congrégation s'est embarqué, dans le courant de janvier, pour la Mission de Naxie en Grèce.

Dix prêtres de la Congrégation des Missions étrangères sont partis des ports de Brest et de Bordeaux, dans les derniers jours de décembre 1842. Voici les noms de ces Missionnaires avec leur destination respective : M. Luquet, du diocèse de Langres, et M. Viro, du diocèse de Besançon, pour la Mission de Pondichéry; M. Favre, du diocèse d'Orléans, et M. Martin, du diocèse de Moutiers en Tarentaise, pour le collége de Pulo-Pinang; M. Journet, du diocèse de Carcassonne, pour la Malaisie; M. Dégouts, du diocèse d'Auch, et M. Sohier, du diocèse du Mans, pour la Cochinchine; M. Vernault, du diocèse de Poitiers, M. Titaud, du diocèse du Puy, et M. Forcade, de celui de Versailles, se rendent à Macao, d'où ils seront dirigés sur le Tong-King, le Su-Tchuen ou la Tartarie, suivant qu'ils seront réclamés par les pressants besoins de l'une ou de l'autre de ces Missions.

*Noms des Missionnaires de la maison de Picpus, partis pour l'Océanie, avec Mgr de Nilopolis, le* 15 *décembre* 1842.

| | | |
|---|---|---|
| MM. | Romain-Alexandre Lannes, | du diocèse d'Alby. |
| | Ignace-Victor Gonet, | du Mans. |
| | Marie-Xavier-Alfred Daniel, | de Rouen. |
| | Laurent-Frédéric Roynel, | de Coutances. |
| MM. | Grégoire-J.-Bapt. Saunier, | de Tours. |
| | Gabriel-Edme Ciron, | du Mans. |
| | Stéphane-Désiré Souffrain, | de Chartres. |

Ce dernier n'est que sous-diacre, il sera ordonné diacre et prêtre à Sandwich.

*Noms des catéchistes de Picpus, partis avec le même Prélat :*

| | | |
|---|---|---|
| MM. | Séverin-J.-Louis Coulonges. | du dioc. de Cahors. |
| | Lucien-Mathurin Coulonges, | *id.* |
| | Achille-François Bessy, | de Grenoble. |
| | Génulphe-Basile Gibergues, | de Cahors. |
| | Marie-Lacroix Houen, | de Metz. |
| | Cécilien-Antoine Roconière, | de Cahors. |
| | Anselme Hujol, | de Tarbes. |

Dix religieuses de la même Congrégation se sont embarquées sur le même navire; deux d'entre elles resteront à St-Iago (*Chili*), et les huit autres sont destinées pour Sandwich, où elles doivent se consacrer à l'instruction des jeunes personnes.

---

LYON. IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# COMPTE-RENDU

## DE 1842.

L'Association de la Propagation de la Foi, longtemps restreinte dans un cercle étroit où ses souvenirs se conservaient sans peine, compte maintenant par toute la terre des milliers de frères venus plus tard, et qui ne savent pas assez à quelle humble tentative leurs efforts réunis ont prêté quelque grandeur. Nos traditions de famille leur appartiennent aussi : ils ont besoin de les connaître. Ils en prendront sujet de ranimer leur amour pour l'institution dont ils auront vu l'origine obscure et bénie. C'est pourquoi on a jugé opportun de raconter dans un simple récit la fondation de l'Œuvre. Et comme rien de considérable ne s'opère ici-bas sans une préparation conduite de loin, il a paru nécessaire de rappeler d'abord brièvement ce qui s'était fait jusque-là pour l'assistance temporelle des Missions.

Au moyen âge l'Europe armée se levait à la voix des souverains Pontifes, pour aller porter la croix sur des rivages infidèles. Plus tard, quand les découvertes modernes ouvrirent la route des deux Indes, le christianisme y passa sur les flottes de l'Espagne et du Portugal. Ces deux couronnes consacraient leurs conquêtes en s'obligeant par un

traité solennel à étendre le règne de la Foi. Elles fondaient des évêchés qui devinrent des foyers de lumière. Quels qu'aient été les désordres des premiers aventuriers, la prédication évangélique fit son ouvrage; et des millions d'indigènes dans l'Amérique méridionale, et les Philippines converties, policées, marquent encore l'empreinte puissante du génie espagnol sur le monde. D'un autre côté les belles colonies françaises du Canada et de la Louisiane avaient pour ainsi dire à leur tête ces Missions qui s'enfoncèrent courageusement dans la vallée du Mississipi, dans les forêts vierges, et le long des grands lacs, pour porter la parole du Grand-Esprit aux tribus sauvages, et souvent pour trouver le martyre sous les flèches ou sur les bûchers. Alors aussi la France envoyait des Missionnaires jusqu'aux extrémités de l'Asie, et fondait à Constantinople, à Smyrne, dans les îles de l'Archipel, les hospices des RR. PP. Capucins, desservis aujourd'hui par des religieux italiens. Plusieurs princes soutenaient de leurs aumônes et enrichissaient de leurs présents les églises latines de Terre-Sainte, et singulièrement le monastère du Saint-Sépulcre, dernière garde laissée sur le sol conquis des Croisades.

Il était cependant désirable qu'un moment vînt où le concours des simples fidèles s'exercerait non plus seulement par la faveur des puissants du monde, mais par la charité de tous. Ainsi les plus petits et les plus pauvres participeraient à l'honneur d'évangéliser ces empires lointains dont ils ignorent même le nom. L'Œuvre propagatrice, en poussant des racines plus profondes jusque dans les entrailles de la société chrétienne, devait y trouver une nouvelle sève; parce que plus elle serait marquée de ce caractère universel qui est le caractère même de l'Eglise, plus elle en emprunterait aussi la force divine.

Cette pensée est ancienne. Elle remonte par une remarquable origine à l'époque même où commence l'ère nouvelle

des Missions. En 1504, douze ans après la découverte de l'Amérique, un jeune insulaire des terres australes était amené en France par le navigateur Gonneville; il y recevait une éducation chrétienne, et oubliait sa patrie. Un arrière-petit-fils de cet homme, l'abbé Paulmyer, chanoine de la cathédrale de Bayeux, touché d'un zèle ardent pour le salut de la race dont il était issu, adressa en 1668 au Pape Alexandre VII des *Mémoires touchant l'établissement d'une Mission dans le troisième monde, autrement appelé la terre australe.* Il y considérait les difficultés et les moyens de l'entreprise, et tentait d'y pourvoir par une association dont il traçait le dessein. Il la formait sur le modèle des Compagnies des Indes, c'est-à-dire qu'il demandait le concours libre de tous, jusqu'aux moindres artisans et aux servantes, sous la direction d'un petit nombre de gens expérimentés, pour contribuer de leurs biens à ce glorieux ouvrage. Il exprimait enfin l'espoir qu'il plairait à Dieu de permettre, sous la bénédiction du Saint-Siége apostolique, et l'approbation des puissances supérieures, la naissance d'une société pour la Propagation de la Foi, c'est-à-dire la plus excellente de toutes les œuvres.

Cet homme de bien mourut, sans avoir vu s'accomplir son plus cher désir, et le remettant aux mains de Dieu, entre lesquelles rien ne se perd. Souvent c'est après la mort des justes que leurs bonnes inspirations se répandent, comme une odeur suave autour de leur tombeau. On dirait qu'il y eut ici quelque chose de pareil. Un siècle après, une association de prières et de bonnes œuvres s'était établie pour le salut des infidèles. Il est permis de croire que la lecture des *Lettres édifiantes* contribuait à tourner la piété publique du côté des Missions dont elles popularisaient l'admirable histoire. Mais il fallait encore que les derniers orages du XVIII^e^ siècle eussent passé sur la France pour féconder ce germe, déposé dans les esprits. Il devait refleurir d'abord

au sein d'une ville où la restauration religieuse fut plus décisive et plus éclatante. Le jour où le souverain Pontife Pie VII, du haut de la colline de Fourvières, bénit la cité de Lyon, il semble que de ses mains étendues descendit la grâce qui devait faire éclore l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Les commencements de l'Œuvre sont obscurs et faibles : telle est la destinée des institutions chrétiennes. Dieu souvent y prépare toutes choses de façon que nul n'en puisse être appelé l'auteur et qu'il ne s'y attache pas un nom humain. Il cache et divise leur source comme celle des grands fleuves, dont on ne peut pas dire à quel ruisseau ils ont commencé. Deux cris de détresse, venus l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, entendus de deux femmes pieuses dans une ville de province, inspirèrent le dessein qui heureusement réalisé soutient déjà d'une assistance efficace les Missions des deux mondes.

En l'année 1815, Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, revenant de Rome où il avait été sacré, s'arrêta quelque temps à Lyon. Préoccupé de la pénurie de son diocèse, dans lequel il fallait tout créer, il le recommanda chaleureusement à la charité des Lyonnais. Il entretint surtout de ses désirs une veuve chrétienne qu'il avait autrefois connue aux États-Unis, et lui communiqua la pensée de fonder pour les besoins spirituels de la Louisiane une société d'aumônes, proposant de fixer à un franc la rétribution annuelle. La bienfaisante veuve se prêtait aux vues de l'Evêque : elle en fit part à quelques personnes. Mais on lui opposa des difficultés nombreuses. Il fallut qu'elle attendît l'heure marquée au ciel, et qu'elle se contentât de recueillir de modiques secours pour ces chrétientés d'Amérique adoptées par sa maternelle sollicitude.

Vers le même temps, c'est-à-dire en 1816, MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères, rétablis

depuis un an dans leur maison de Paris, cherchèrent à renouveler l'union de prières fondée au siècle précédent pour le salut des Infidèles. Ils obtinrent dans ce but des indulgences du Saint-Siége, et publièrent un exposé des besoins de leurs églises. Ces tentatives commencèrent à disposer les esprits. Trois ans plus tard, une personne de Lyon, dont la vie consumée en bonnes œuvres rappelle les vierges chrétiennes des premiers temps, reçut de son frère, étudiant au séminaire de Saint-Sulpice, une lettre pleine de la plus douloureuse émotion. Il y faisait connaître le dénûment de la maison des Missions étrangères, et proposait de lui assurer des ressources régulières par l'établissement d'une compagnie de charité. La religieuse femme recueillit cette inspiration ; et dans le courant de 1820 elle établit une association d'aumônes à raison d'un sou par semaine en faveur du séminaire des Missions. L'Œuvre commença parmi ces pieuses ouvrières, qui honorent de leurs vertus cachées, comme elles soutiennent de leur travail, la riche et populaire industrie des Lyonnais. Pendant les six derniers mois de cette année, la fondatrice porta seule tout le poids de son laborieux dessein. Il n'y avait encore ni prière commune, ni fête, ni publication périodique. Bientôt le nombre des associés fut d'environ mille, résultat considérable, mais qui parut ne devoir point s'accroître, à cause du cercle étroit dans lequel s'exerçait l'influence des premiers propagateurs. Les offrandes réunies furent envoyées comme un pieux souvenir de l'Eglise de Lyon à cette vieille Asie, d'où lui vint la Foi. Il y avait deux mille francs. Nous aimons à compter les premières gouttes de cette rosée qui devait un jour se répandre plus abondante sur un champ sans limites.

Cependant les correspondants de Mgr Dubourg, témoins de ces efforts, ne renonçaient pas à l'espérance de fonder pour le diocèse de la Nouvelle-Orléans quelque chose de

pareil, quand ils furent visités au commencement de 1822 par un vicaire général de cet évêché. Sa présence pressa le zèle déjà fervent des bienfaiteurs de la Louisiane. Mais une objection avait été souvent répétée : c'est qu'une OEuvre pour les Missions ne pourrait solidement s'établir qu'en se faisant catholique, c'est-à-dire en secourant l'apostolat par tout l'univers. Cette idée prévalut enfin. Une assemblée est convoquée : douze invités s'y rendent. Elle commence par l'invocation du Saint-Esprit. Un prêtre le premier prend la parole; et après un court récit des progrès et des souffrances de la Religion dans l'Amérique du Nord, il propose l'établissement d'une grande association en faveur des Missions catholiques des deux mondes. L'assemblée adopte à l'unanimité cet avis; et sans désemparer on désigne un président, et une commission de trois membres chargés de préparer un projet d'organisation. Ce fut alors, par l'adoption du principe d'universalité qui distinguait l'entreprise nouvelle des tentatives antérieures, ce fut ce jour-là que l'OEuvre de la Propagation de la Foi fut fondée.

Or, par un dessein de la Providence, qui semble dès lors prendre le gouvernement de l'OEuvre pour la conduire sans le concours des hommes, il se trouva que cette première réunion s'était tenue, sans qu'on y eût songé, un vendredi 3 mai, fête de l'invention de la sainte Croix. Seulement, un peu après lorsqu'on désigna le jour de la fondation pour l'une des deux solennités annuelles de la société, on reconnut que ce jour de nos anniversaires futurs était consacré au culte de la Croix rédemptrice, dont nos humbles tributs prétendaient étendre les conquêtes. On avait sollicité l'approbation de l'autorité ecclésiastique, sans laquelle aucune nouveauté, même bienfaisante, ne doit s'introduire dans le peuple chrétien. Elle ne se fit pas attendre, et vint consacrer les travaux des fondateurs. La recette du premier

mois avait été de 520 fr. 10 c. pour le diocèse : celle de la première année s'éleva à 15,272 fr. 15 c.

Mais la pensée de l'Association ne pouvait pas se contenir dans les bornes d'une province. Peu de jours après la première assemblée, un des membres du conseil central de Lyon allait provoquer la charité toujours ardente des villes du Midi. Des comités diocésains se formaient à Avignon, Aix, Marseille, Nîmes, Montpellier, Grenoble. Les membres les plus éminents du clergé s'y mêlaient avec les plus religieux laïques, et l'activité confiante de tant de gens de bien semblait déjà faire espérer quelque chose de grand. Bientôt après, un des fondateurs se rendait à Paris; par ses soins un autre conseil central y était fondé, et dès lors l'Œuvre comprenait tout le royaume.

L'année suivante, un délégué du conseil de Lyon, prosterné aux pieds du souverain Pontife Pie VII, d'heureuse mémoire, obtenait les indulgences qui enrichissent l'Œuvre à perpétuité. Dès lors de toutes les chaires épiscopales de France, d'encourageantes paroles descendirent. A leur tour les Prélats des contrées voisines s'émurent. Bientôt la Belgique et la Suisse, les divers états d'Allemagne et de l'Italie, la Grande-Bretagne, l'Espagne et le Portugal vinrent successivement s'engager dans la croisade de l'aumône. Près de trois cents Evêques ont élevé la voix en sa faveur; enfin Sa Sainteté le Pape Grégoire XVI, glorieusement régnant, par sa lettre Encyclique de 1840, en daignant recommander à toutes les églises l'Association de la Propagation de la Foi, l'a mise au rang des institutions communes de la chrétienté.

Ainsi un petit nombre de séances sans difficultés et pour ainsi dire sans débats suffirent à poser les principes d'une Œuvre dont les résultats devaient embrasser l'univers. Dans la facilité de cette organisation qui n'a jamais manqué de pourvoir à ses développements, se découvre l'action de la Sagesse éternelle, dont les moyens sont toujours simples au

milieu de l'infinie variété de ses ouvrages. La même Sagesse a voulu se montrer d'une manière plus éclatante, en se prononçant par l'organe de l'Eglise. Une force mystérieuse nous a été donnée : les sources de la grâce se sont ouvertes, et le sang du Sauveur est descendu sur nos indigentes offrandes, avec les bénédictions des Pontifes, avec les saints sacrifices offerts partout où s'élève un autel, avec les prières des martyrs qui ne meurent pas sans se souvenir de leurs bienfaiteurs. Voilà le caractère providentiel de l'OEuvre, la part que Dieu a prise : voici celle qu'il nous a laissée. Ce ne furent d'abord que les pieux désirs de deux humbles chrétiennes ; mais ces deux servantes du Seigneur se rendaient les interprètes de deux parties du monde. Quoi de plus efficace que tant de foi et tant d'espérance? et cependant c'eût été trop peu, sans la charité qui rapprocha ces deux désirs et les deux intérêts dont ils étaient l'expression, qui les fit s'abdiquer de part et d'autre pour se confondre dans la sollicitude du bien général. Le contact de ces deux étincelles alluma le foyer. L'OEuvre naquit de la sorte ; elle ne grandit pas autrement : ce fut sa nouveauté et sa puissance, et la condition de ses progrès futurs. Elle ne subsiste que par l'oubli des prédilections personnelles et des susceptibilités nationales, par l'unité et la catholicité dans la distribution des secours et l'origine des ressources.

Il n'aura pas été inutile de recueillir ces traditions, si elles servent à répandre et à perpétuer l'esprit de l'OEuvre. Elles auront un autre genre d'utilité en nous humiliant devant le souvenir de la faveur divine. Les grâces reçues obligent. Ce n'est pas impunément que tant de suffrages augustes ont encouragé depuis vingt et un ans cette charitable entreprise. Ces signes nous avertissent de ne point manquer à la volonté suprême qui nous a pris pour instruments. D'ailleurs après l'attente excitée parmi les chrétientés lointaines par tant de Bulles apostoliques, de man-

dements et de promesses, la lenteur de notre assistance serait une sorte d'infidélité. Les bienfaits accordés engagent aussi, et les faibles secours donnés durant quelques années, s'ils devaient maintenant s'interrompre, ne serviraient qu'à publier notre impuissance, et à désoler nos frères, en leur laissant la honte de suspendre ce qu'ils ont commencé sur la foi de notre appui. Alors en voyant leurs églises inachevées tomber en ruines, et mendier leurs orphelins et leurs veuves, l'infidèle demanderait avec mépris : Où donc est le Dieu des chrétiens? Loin de pouvoir abandonner à leurs propres forces quelques-unes des Missions anciennes, l'Œuvre voit souvent leurs besoins s'accroître. On peut dire que ce sont de jeunes familles dont l'éducation devient plus coûteuse, mais aussi plus consolante, à mesure qu'elles grandissent.

D'un autre côté, les Missions nouvelles se multiplient. En 1842, douze diocèses ou vicariats apostoliques sont venus s'ajouter au nombre des chrétientés qui remplissent les colonnes de nos dépenses. Cette année nos charges s'accroissent avec les espérances de la Religion. Les tribus américaines, refoulées au delà des montagnes Rocheuses, sur les bords de l'Océan Pacifique, réclament les prêtres dont leurs pères avaient gardé le souvenir : les ouvriers manquent pour recueillir la moisson blanchissante. Bientôt on comptera quatre Evêques et plus de soixante Missionnaires dans les îles de l'Océanie, sur des rivages où naguère le navigateur voyait fumer les horribles festins des Cannibales. Un Vicaire apostolique et douze prêtres vont aborder aux côtes de Guinée pour annoncer parmi les noirs de l'Afrique centrale le Dieu dont ils sont aussi les enfants. La Chine ne s'enorgueillit plus de son indépendance jalouse, derrière la grande muraille. Elle livre cinq de ses ports au commerce de l'Europe. L'hérésie accumule à Londres et à Calcutta ses fastueux préparatifs pour aller exercer une

propagande circonspecte à la portée du canon des vaisseaux de guerre ; mais elle ne saurait creuser là les fondations de ses temples sans rencontrer les corps de nos martyrs. L'Eglise a pris possession de ce sol ensanglanté par les six pieds de terre qu'il a bien fallu donner à chacun de ses morts. Ne ferons-nous rien pour garder nos conquêtes? De nombreux Missionnaires sont prêts à partir : il ne leur manque plus que le viatique de l'aumône. Des secours plus considérables permettraient d'étendre une OEuvre depuis longtemps entreprise par les apôtres de ces lointaines contrées. Nous voulons parler de tant de milliers d'enfants exposés aux chiens, jetés dans les fleuves, et qu'on pourrait racheter afin de les baptiser ensuite et de les élever, en même temps qu'un grand nombre iraient recruter les rangs des anges, et peupler le ciel.

Il semble que le *vent impétueux* qui se fit dans le cénacle au jour de la Pentecôte recommence à souffler sur le monde chrétien. Les vocations se manifestent plus nombreuses. Le sacerdoce et les ordres religieux ressentent un entraînement irrésistible vers ces combats héroïques qui étonnent la mollesse et la lâcheté de nos jours. Jusqu'à quand trouvera-t-on plus facilement des hommes disposés à aller chercher des âmes jusqu'aux extrémités du monde, que les deniers nécessaires pour payer leur passage sur le pont d'un navire, ou leur pain sous la tente? Au milieu des mouvements qui agitent les esprits et les empires, qui rapprochent les distances, et rétablissent pour ainsi dire toutes les communications de la famille humaine, on croit voir se dérouler un dessein miséricordieux de la Providence pour la conversion de l'univers. Le salut des infidèles serait-il retardé par l'indifférence des chrétiens? Il faudrait pourtant se souvenir que la cause dont il s'agit est toujours la nôtre, et que la lutte de l'idolâtrie et du christianisme n'est pas achevée. Le paganisme n'a jamais entièrement disparu parmi nous.

ni des opinions, ni des mœurs; et qui sait si les victoires de la Foi en Orient ne lui ramèneraient pas un règne plus glorieux dans cette vieille Europe où elle avait paru s'affaiblir. Songeons-y, et si quelquefois nous étions tentés de nous reposer dans la jouissance égoïste des bienfaits de la civilisation catholique, rappelons-nous ces multitudes innombrables, qui ignorent encore la Rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

---

*Etat des sommes recueillies par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, pendant l'année* 1842.

| | | | |
|---|---|---|---|
| France. | Conseil de Lyon 897,123 f. 94 c.<br>Id. de Paris 773,323 69 | 1,670,447 f. | 63 c. |
| Allemagne . . . . . . . . . | | 23,432 | 30 |
| Amérique du Nord . . . . . . | | 4,377 | 40 |
| Amérique du Sud . . . . . . | | 7,690 | 26 |
| Bavière (1) . . . . . . . . . | | 202,075 | 13 |
| Belgique . . . . . . . . . . | | 162,090 | 58 |
| Britanniques (îles) | Angleterre 37,923 f. 70 c.<br>Ecosse. . 1,245 65<br>Irlande . 184,782 30<br>Colonies. 16,244 31 | 240,195 | 96 |
| Espagne (2) . . . . . . . . | | 70,350 | » » |
| Etats de l'Eglise . . . . . . . | | 89,315 | 23 |
| Levant . . . . . . . . . . | | 5,298 | 03 |
| Lombardie . . . . . . . . . | | 79,360 | 21 |
| | | 2,554,632 f. | 73 c. |

(1) A cette somme il convient d'ajouter 17,400 fr. 08 c., qui n'ont pu être envoyés avant la clôture des comptes.

(2) Somme recueillie dans les îles Philippines avant la proscription de l'Œuvre.

| | | |
|---|---|---|
| Report | 2,554,632 f. | 73 c. |
| Lucques (duché de) . . . . . | 9,360 | 35 |
| Malte . . . . . . . . . . . . | 12,000 | »» |
| Modène (duché de) . . . . . . | 15,802 | 95 |
| Parme (id.) . . . . . . | 28,444 | 02 |
| Pays-Bas . . . . . . . . . . | 38,655 | 68 |
| Portugal . . . . . . . . . . | 45,237 | 31 |
| Prusse . . . . . . . . . . | 119,250 | 08 |
| Russie . . . . . . . . . . | 2,986 | 53 |
| Sardes (Etats.) { Gênes (duché de) 52,142 f. 77 c. ; Piémont. . . . 136,062 03 ; Sardaigne. . . 500 »» ; Savoie. . . . . 42,737 70 } | 231,442 | 50 |
| Siciles (Deux) . . . . . . . | 78,038 | 13 |
| Suisse . . . . . . . . . . . | 44,932 | 06 |
| Toscane . . . . . . . . . . | 50,347 | 31 |
| D'une contrée méridionale . . . | 2,356 | 51 |
| Total des recettes (1) | 3,233,486 f. | 16 c. |
| Il restait en caisse (2) | 559,403 | 57 |
| Total général | 3,792,889 f. | 73 c. |

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : — Diocèse de Coutances 5,322 fr.; Nantes 3,000 fr., Lisbonne 1.751 fr., Porto 4,670 fr., Tournay 1,000 fr., Vintimille 3,464 fr., Parme 10,844 fr. 99 c., Annecy 1,000 fr., Gênes 4,000 fr., Vérone 342 fr., Autun 1,000 fr., Alby 2,200 fr., Pistoie 277 fr. 20 c. Dans le nombre des dons, quelques-uns ont des destinations spéciales; elles seront, comme par le passé, scrupuleusement respectées. Nous devons ajouter ici que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires. — Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni au chiffre de chacun des Diocèses dans lesquels la vente a été effectuée. Dans plusieurs diocèses de France et d'autres contrées qui présentent des recettes inférieures à celles de l'exercice précédent, l'Œuvre a néanmoins fait des progrès remarquables; mais les dons qui avaient grossi les recettes en 1841 ne se sont pas renouvelés en 1842.

(2) Voir le n° 82, page 173.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

MISSIONS D'EUROPE.

| | | |
|---|---|---|
| Pour les Missions d'Europe, une somme de 387,002 fr. 37 c., savoir : | | |
| A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse) . . . . . . . . . | 21,280 f. | » » |
| A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district Occidental, *id.* | 42,560 | » » |
| A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord, *id.* . | 10,640 | » » |
| A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles . . | 5,320 | » » |
| A la Mission de l'île de Jersey. . | 1,330 | » » |
| A Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève (Suisse) . . . | 49,051 | 42 |
| A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar . . . | 15,960 | » » |
| A diverses Missions du Nord de l'Europe . . . . . . . . . | 84,738 | 12 |
| A Mgr Arduini, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie, Mission des RR. PP. Mineurs conventuels . | 7,980 | » » |
| A Mgr Mulajoni, évêque, vicaire apostolique de la Valachie et Bulgarie, Mission des RR. PP. Passionistes . . . . . . . . . . | 7,980 | » » |
| Pour les divers diocèses de Ser- | | |
| | 246,839 f. | 54 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 246,839 f. 54 c. |
| vie, d'Albanie, de Macédoine, et pour les Missions des RR. PP. Franciscains . . . . . . . . | 5,320 »» |
| Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Albanie . . . . . . . | 6,000 »» |
| Pour la Mission de Philippopolis, Remélie (Missions des RR. PP. Capucins . . . . . . . . . . | 6,590 »» |
| A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople . . . . . . . . . . | 31,920 »» |
| A Mgr Marusci, archevêque Arménien catholique de Constantinople. | 10,640 »» |
| Missions des RR. PP. Capucins à Constantinople . . . . . . . | 3,525 »» |
| Missions des RR. PP. Dominicains Constantinople . . . . . . . | 5,320 »» |
| Missions des Lazaristes à Constantinople, collége, établissement des sœurs de la Charité. . . . . . | 22,000 »» |
| Missions des Lazaristes à Salonique. . . , . . . . . . . . | 1,000 »» |
| A Mgr Blancis, évêque de Syra, et délégat apostolique de la Grèce continentale . . . . . . . . | 21,262 83 |
| Au même, comme administrateur de l'Archevêché de Naxie . . . . | 1,330 »» |
| Missions des RR. PP. Capucins à Athènes . . . . . . . . . . | 1,525 »» |
| Mission des RR. PP. Capucins à Naxie . . . . . . . . . . | 2,025 »» |
| | 365,297 f. 37 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 365,297 f. 37 c. |
| Pour les Missions des Lazaristes, à Naxie et à Santorin, établissement des Sœurs de la charité . . . . | 14,000 »» |
| A Mgr Gabinelli, évêque de Tine. | 2,660 |
| Missions de la Compagnie de Jésus à Tine et à Syra . . . . . . | 2,000 »» |
| Missions des RR. PP. Capucins dans l'île de Candie . . . . . . | 3,045 »» |

MISSIONS D'ASIE.

| | |
|---|---|
| Pour les Missions d'Asie, une somme de 975,589 f. 71 c. savoir : | |
| A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, et vicaire apostolique de l'Asie mineure . . . . . . . . | 23,940 »» |
| Mission des Lazaristes à Smyrne, collége, établissement des sœurs de la charité . . . . . . . . . . | 20,000 »» |
| Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne . . . . . . . . . . | 3,045 »» |
| A Mgr Justiniani, évêque de Scio. | 2,660 »» |
| Pour les Missions de l'île de Chypre . . . . . . . . . . | 2,660 »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Capucins dans la Géorgie . . . . . | 8,615 »» |
| Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour les Missions de Terre-Sainte . . . . . . . . | 36,967 03 |
| A Mgr Villardel, délégat apostoli- | |
| | 484,889 f. 40 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 484,889 | 40 |
| que du Liban, et pour les divers diocèses des Rits-Unis . . . . . . | 61,180 | »» |
| Missions des RR. PP. Capucins en Syrie, et collége d'Alep . . . . | 6,095 | »» |
| Mission des RR. PP. Carmes, en Syrie . . . . . . . . . . | 880 | »» |
| Mission des Lazaristes à Alep, et achat d'une maison pour les Sœurs de la charité . . . . . . . . | 20,000 | »» |
| Mission des Lazaristes en Syrie, et collége d'Antoura . . . . . | 15,000 | »» |
| Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, et collége de Beyrouth . | 16,000 | »» |
| Délégation apostolique de Babylone, y compris les secours aux divers Rits-Unis . . . . . . . | 44,580 | »» |
| Missions Arméniennes en Perse . | 5,320 | »» |
| Mission des Lazaristes en Perse . | 20,000 | »» |
| Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie. . . . . | 3,330 | »» |
| Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie . . . . . . . | 1,780 | »» |
| Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie . . . . . | 8,045 | »» |
| Mission des RR. PP. Servites en Arabie . . . . . . . . . . | 5,320 | »» |
| A Mgr Borghi, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins) . . . . . . | 31,920 | »» |
| A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta . . . . | 29,260 | »» |
| | 753,699f. | 10c. |

| | |
|---|---|
| Report | 753,599 f. 40 c |
| Mission de la Compagnie de Jésus à Calcutta, et collége . . . . . | 12,000 » » |
| A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (mission des RR. PP. Carmes . . . . . . | 15,960 » » |
| A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapoli, Malabar (mission des RR. PP. Carmes) . . . . . . . . . . | 26,600 » » |
| A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry, Coromandel (Congrégation des Missions étrangères) . . . . . . . . . | 39,880 » » |
| Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré . . . . . . . . . | 22.000 » » |
| A Mgr Fennelly, évêque, vicaire apostolique de Madras . . . . . | 26,600 » » |
| A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique d'Ava et Pégu (Mission des Oblats de la sainte Vierge . . | 49,900 » » |
| A Mgr Salvetti, évêque, vicaire apostolique du Chan-Si et Chensi (Mission des RR. PP. mineurs Observantins) . . . . . . . . . A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés) . A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong . . Pour la procure des Missions Italiennes, à Hong-Kong . . . . | 53,200 » » |
| | 999,739 f. 40 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 999,739 f. | 40 c. |
| A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (congrégation des Missions étrangères) . | 26,631 | »» |
| Pour le vicariat apostolique de Yûn-Nâm en Chine (*id.*) . . . . | 5,500 | »» |
| Dépenses extraordinaires de la procure des Missions étrangères, à Macao. . . . . . . . . . | 30,591 | 08 |
| A Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, Mission des RR. PP. Dominicains . . . . | 23,940 | »» |
| Pour la procure des Missions espagnoles, à Macao (*id.*) . . . | | |
| A Mgr Rameau, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Mission des Lazaristes) . | 15,000 | »» |
| Séminaire et procure des Lazaristes à Macao . . . . . . . | 21,053 | 40 |
| Mission de la Compagnie de Jésus en Chine . . . . . . . . . . . | 11,000 | »» |
| Pour le vicariat apostolique de Nankin . . . . . . . . . . | 5,320 | »» |
| Mission des Lazaristes dans la Tartarie-Mongole . . . . . . | 12,000 | »» |
| Séminaire de la congrégation de Saint-Lazare à Sivan, Tartarie . . | 10,000 | »» |
| A Mgr Verolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (congrégation des Missions étrangères . . | 13,755 | »» |
| A Mgr Imbert, évêque, vicaire | | |
| | 1,174,529 f. | 88 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 1,174,529 f. | 88 c. |
| apostolique de Corée (congrégation des Missions étrangères) . . . | 16,120 | » » |
| Au vicariat apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains) et procure à Macao . | 37,240 | » » |
| A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (congrégation des Missions étrangères) . . . . . . . . . . | 42,146 | 25 |
| A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de Cochinchine (*id.*) . | 40,640 | 95 |
| A Mgr Courvezy, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (*id.*) | 20,113 | » » |
| A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (*id.*) . . . | 21,802 | » » |
| Pour le Collége général de Pulo-Pinang (*id.*) . . . . . . . . | 10,000 | » » |

MISSIONS D'AFRIQUE.

Pour les Missions d'Afrique, une somme de 200,430 fr., savoir :

| | | |
|---|---|---|
| A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . . . . . . . . | 26,600 | » » |
| A Mgr. Barron, évêque, vicaire apostolique des deux Guinées . . | 69,960 | » » |
| A Mgr Dupuch, évêque d'Alger | 45,550 | » » |
| Pour les Missions des RR. PP. Capucins, à Tunis . . . . . . | 3,050 | » » |
| | 1,507,752 f. | 08 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 1,507,752 f. 08 c. |
| Pour la Mission des RR. PP. Mineurs réformés, à Tripoli de Barbarie . . . . . . . . . . | 2,660 »» |
| A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Egypte, pour les Missions des RR. PP. Mineurs, Basse-Egypte . . . . . . . | 11,970 »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Mineurs réformés de la Haute-Egypte. | 5,320 »» |
| A Mgr Abbukarim, vicaire apostolique des Cophtes catholiques, Haute-Egypte . . . . . . . | 5,320 »» |
| Pour les Missions de la congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie . . . . . . . . . | 30,000 »» |

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Pour les Missions d'Amérique, une somme de 863,861 f. 37 c., savoir :

| | |
|---|---|
| A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve. . . | 23,940 »» |
| A Mgr Provencher, évêque, pour les Missions de la Baie d'Hudson . | 15,960 »» |
| A Mgr Fraser, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse . | 26,600 »» |
| A Mgr Donnald Mac-Donnald, évêque de Charlotte-Town . . . | 13,300 »» |
| A Mgr Gaulein, évêque de Kings-Ton, Haut-Canada. . . . . | 10,640 »» |
| | 1,653,462 f. 08 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 1,653,462 f. 08 c. |
| A Mgr Powels, évêque de Toronto (Haut-Canada) . . . . . . . . | 12,000 »» |
| Pour les Missions du diocèse de Montréal (Bas-Canada). . . . | 2,400 »» |
| Pour l'établissement des RR. PP. Rédemptoristes, à Baltimore . . | 48,865 71 |
| A Mgr Loras, évêque de Dubucque . . . . . . . . . . | 26,600 »» |
| A Mgr Lefevère, évêque, coadjuteur et administrateur du Détroit . | 54,406 35 |
| A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati . . . . . . . . . . | 28,571 42 |
| A Mgr Fenwick, évêque de Boston. | 18,620 »» |
| A Mgr Kenrick, évêque, coadjuteur et administrateur de Philadelphie . . . . . . . . . . . | 15,960 »» |
| A Mgr Wheland, évêque de Richmond. . . . . . . . . | 26,600 »» |
| A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck. . . . . . . . . . | 58,520 »» |
| A Mgr Miles, évêque de Nashville. | 23,940 »» |
| A Mgr Flaget, évêque de Louisville . . . . . . . . . . . | 41,993 71 |
| A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes. . . . . . . . | 68,096 97 |
| Pour la Congrégation des RR. PP. Eudistes dans le diocèse de Vincennes. . . . . . . . . . . | 18,620 »» |
| A Mgr Rosati, évêque de St-Louis. | 54,900 »» |
| A Mgr Chanches, évêque de Natchez. . . . . . . . . . . | 21,280 »» |
| | 2,174,836 f. 24 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 2,174,836 f. | 24 c. |
| A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans. . . . . . . . | 10,640 | »» |
| A Mgr Portier, évêque de Mobile . . . . . . . . . . | 21,280 | »» |
| Pour le diocèse de Charleston. . | 23,940 | »» |
| Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis . . . . . . . | 20,000 | »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, au Missouri, Etats-Unis . | 30,000 | »» |
| Pour les Missions de la même Compagnie, au Kentucki, Etats-Unis et au Canada. . . . . . . . | 18,000 | »» |
| Pour les Missions des Lazaristes au Texas . . . . . . . . . . | 26,067 | 21 |
| A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises. . . . . . . . . . | 26,600 | »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à la Jamaïque. . . . | 2,000 | »» |
| A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . | 10,640 | »» |
| A Mgr Clancy, évêque, vicaire apostolique de la Guyanne Britannique . . . . . . . . . . | 26,600 | »» |
| Pour les Missions Hollandaises. . | 21,280 | »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à Buénos-Ayres, (Amérique du Sud). . . . . . . . | 15,000 | »» |
| | 2,426,883 f. | 45 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 2,426,883 f. 45 c. |

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

| | | |
|---|---|---|
| Pour les Missions de l'Océanie, une somme de 506,175 f. 80 c., savoir : | | |
| A Mgr Rouchouse, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la congrégation de Picpus) . . . . . . . . . . | 151,832 | 83 |
| A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale (Missions des RR. PP. Maristes) . . . . . . . . . . . | 190,542 | 97 |
| A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale. . | 80,000 | »» |
| A Mgr Polding, archevêque de Sidney, pour les divers diocèses de l'Australie. . . . . . . . . | 83,800 | »» |

*Frais.*

| | | |
|---|---|---|
| Publication des Annales, Prospectus, etc. (1). 224,994 f. 82 c. Dépenses d'administration . . . 33,858 44 | 258,853 | 26 |
| Total . . . . | 3,191,912 f. | 51 c. |
| Il reste en caisse | 600,977 | 22 |
| Total général | 3,792,889 f. | 73 c. |

(1) Les Annales sont tirées actuellement à 150,000 exemplaires, savoir : français, 77,000 ; — allemands, 21,000 ; — anglais, 15,000 ;

*Détail des sommes versées par les divers Diocèses qui ont contribué à l'Œuvre.*

## FRANCE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse d'AIX. . . . . . . . | 9,306 f. | 20 c. |
| — d'Ajaccio. . . . . . . | 1,369 | 50 |
| — de Digne . . . . . . . | 5,761 | 05 |
| — de Fréjus . . . . . . . | 22,839 | 49 |
| | 39,276 f. | 24 c. |

— espagnols pour l'Amérique du Sud, 2,000; — flamands, 3,500; — italiens, 28,000; — portugais, 2,000; — hollandais, 1,500. — Ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée; mais il convient d'y ajouter les impressions accessoires, telles que celles des Coups-d'œil, Prospectus, Tableaux, Billets d'indulgences, en toutes les langues. Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, composition, tirage, brochure des cahiers, traduction dans les diverses langues, etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes, ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, deux en italien. Les dépenses d'administration se composent des appointements d'employés, ports de lettres pour la correspondance, tant avec les divers diocèses d'Europe, qu'avec les Missions de tout le globe; loyers, frais de bureaux, etc. Dans ce chapitre sont comprises les dépenses d'administration faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées éloignées de la France. Il est inutile d'ajouter que les fonctions des administrateurs de l'Œuvre sont gratuites. Quant à ce qui concerne le solde en caisse, les Associés se souviennent qu'au moment où est publié le présent cahier, une nouvelle répartition est votée par avance pour 1843. La somme stipulée ci-dessus, lui servant de premier à-compte, séjourne donc en réalité le moins possible dans les mains des trésoriers de l'Œuvre.

| | | |
|---|---|---|
| Report | 39,276 f. | 24 c. |
| — de Gap. | 6,939 | 45 |
| — de Marseille. | 34,371 | 80 |
| — d'ALBY. { Alby 10,504 f. » » c. ; Castres 11,788 10 } | 22,292 | 10 |
| — de Cahors | 19,595 | 70 |
| — de Mende | 19,622 | 55 |
| — de Perpignan | 7,000 | » » |
| — de Rodez | 32,200 | » » |
| — d'AUCH. | 18,700 | » » |
| — d'Aire | 19,800 | » » |
| — de Bayonne. | 22,500 | » » |
| — de Tarbes. | 10,600 | » » |
| — d'AVIGNON. | 29,406 | » » |
| — de Montpellier. | 32,210 | » » |
| — de Nîmes | 15,900 | » » |
| — de Valence. | 15,586 | 75 |
| — de Viviers (1). | 23,726 | 05 |
| — de BESANÇON | 31,043 | » » |
| — de Belley | 21,307 | 45 |
| — de Metz. | 12,245 | 70 |
| — de Nancy | 12,927 | » » |
| — de St-Dié | 14,834 | 20 |
| — de Strasbourg (2). | 31,380 | 58 |
| — de Verdun. | 11,540 | » » |
| — de BORDEAUX | 38,919 | 69 |
| — d'Agen. | 8,417 | 75 |
| — d'Angoulême | 2,600 | » » |
| — de la Rochelle. | 11,319 | » » |
| | 566,261 f. | 01 c. |

(1) 365 fr., arrivés trop tard, seront portés à 1843.

(2) 850 fr., arrivés trop tard, seront portés à 1843.

| | | |
|---|---|---|
| Report . | 566,261 f. | 01 c. |
| — de Luçon . . . . . . . . | 20,557 | 87 |
| — de Périgueux. . . . . . | 4,810 | » » |
| — de Poitiers. . . . . . . | 20,000 | » » |
| — de BOURGES. . . . . . | 7,778 | 95 |
| — de Clermont-Ferrand. . . | 24,965 | 10 |
| — de Limoges . . . . . . . | 10,100 | » » |
| — du Puy. . . . . . . . . | 17,030 | 50 |
| — de Saint-Flour. . . . . . | 18,000 | » » |
| — de Tulle. . . . . . . . . | 5,005 | » » |
| — de CAMBRAY. . . . . . | 81,154 | 71 |
| — d'Arras. . . . . . . . . | 22,478 | 35 |
| — de LYON . . . . . . . . | 144,614 | 07 |
| — d'Autun. . . . . . . . . | 16,649 | 35 |
| — de Dijon. . . . . . . . . | 6,000 | » » |
| — de Grenoble (1). . . . . . | 37,934 | 35 |
| — de Langres. . . . . . . | 16,800 | » » |
| — de Saint-Claude. . . . . . | 18,067 | 85 |
| — de PARIS . . . . . . . . | 86,919 | » » |
| — de Blois . . . . . . . . | 4,400 | » » |
| — de Chartres . . . . . . . | 4,210 | » » |
| — de Meaux . . . . . . . . | 3,954 | 55 |
| — d'Orléans . . . . . . . . | 10,680 | » » |
| — de Versailles . . . . . . | 10,123 | 55 |
| — de REIMS. . . . . . . . | 11,721 | 50 |
| — d'Amiens . . . . . . . . | 14,962 | » » |
| | 1,185,177 f. | 71 c. |

(1) Le chiffre de la recette de ce diocèse porté sur le compte-rendu de 1841, par suite d'un mal entendu, pour 37,830 fr. 95 c., n'aurait dû l'être que pour 32,924 fr. et ainsi la recette de cette année se trouverait augmentée de 4,906 fr. 95 c. qui lui appartiennent réellement.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | Report | 1,185,177 f. | 71 c. |
| — de Beauvais | . . . . . . | 7,593 | 40 |
| — de Châlons-sur-Marne | . . . | 7,600 | »» |
| — de Soissons | . . . . . . | 10,640 | 60 |
| — de ROUEN | . . . . . . | 24,619 | 20 |
| — de Bayeux | . . . . . . | 28,043 | 50 |
| — de Coutances | . . . . . . | 20,421 | 15 |
| — d'Evreux | . . . . . . . | 7,100 | »» |
| — de Séez | . . . . . . . | 12,650 | 50 |
| — de SENS | . . . . . . . | 6,800 | »» |
| — de Moulins | . . . . . . | 8,122 | 65 |
| — de Nevers | . . . . . . | 4,730 | »» |
| — de Troyes | . . . . . . . | 5,700 | »» |
| — de TOULOUSE | . . . . . | 30,326 | »» |
| — de Carcassonne | . . . . . | 16,940 | 50 |
| — de Montauban | . . . . . | 13,052 | 20 |
| — de Pamiers | . . . . . . | 6,043 | »» |
| — de TOURS | . . . . . . | 11,161 | »» |
| — d'Angers | . . . . . . . | 38,076 | 50 |
| — du Mans | . . . . . . . | 32,922 | 65 |
| — de Nantes | . . . . . . . | 58,185 | »» |
| — de Quimper | . . . . . . | 18,530 | »» |
| — de Rennes | . . . . . . | 55,628 | 07 |
| — de Saint-Brieux | . . . . . | 30,000 | »» |
| — de Vannes | . . . . . . | 22,485 | 50 |

COLONIES FRANÇAISES.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse d'Alger | . . . . . . . | 1,500 | »» |
| Ile Bourbon (1) | . . . . . . | »» | »» |
| | | 1,664,049 f. | 13 c. |

(1) Fonds non parvenus.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | Report | 1,664,049 f. | 13 c. |
| Cayenne . . . . . . . . . | | | | 980 | »» |
| Guadeloupe. . . . . . . . . | | | | 6 | »» |
| Martinique . . . . . . . . | | | | 4,100 | »» |
| Pondichéry { Pondichéry. 1,232 f. 50 c. ; Karikal. . 22 50 ; Mahé... . 57 50 } | | | | 1,312 | 50 |

ALLEMAGNE.

| | florins. | kr. | | |
|---|---|---|---|---|
| De l'AUTRICHE. . . | 118 | 7 | 253 | 10 |
| Du duché de BADE . . | 2,555 | 20 | 5,475 | 66 |
| De la HESSE . . . . | 501 | 34 | 1,073 | 42 |
| Du WURTEMBERG . | 5,183 | 47 | 11,093 | 69 |
| De divers diocèses . . | 2,587 | 6 | 5,536 | 43 |

(ÉTATS-UNIS) AMÉRIQUE DU NORD.

| | dollars. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de St-Louis . . | 75 | 48 | 377 | 40 |
| — de la Nouvelle-Orléans. . . . . . | 800 | »» | 4,000 | »» |

AMÉRIQUE DU SUD.

| | piastres. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Fernambouc (Brésil) . . . . | 500 | »» | 2,500 | »» |
| — de St-Jago (Chili) | 1,038 | »» | 5,190 | 26 |

BAVIÈRE.

| | florins | kr. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de BAMBERG | 4,847 | 50 | 1 | 10,388 | 22 |
| — d'Eischtaëd. . | 352 | 3 | » | 754 | 39 |
| | | | | 1,717,090 f. | 20 c. |

| | florins | kr. | pf. | Report 1,717,090 f. | 20 c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — de Spire. . . | 1,960 | »» | » | 4,200 | »» |
| — deWurtsbourg | 10,936 | 7 | » | 23,434 | 53 |
| — deMUNICH(1) | 28,617 | 14 | » | 61,322 | 12 |
| — d'Augsbourg . | 19,873 | 2 | » | 42,585 | 07 |
| — de Passau. . | 12,750 | »» | » | 27,321 | 41 |
| — de Ratisbonne. | 14,965 | 43 | 1 | 32,069 | 39 |
| **BELGIQUE.** | | | | | |
| Diocèse de MALINES (2) . . . . . | | | | 32,011 | 47 |
| — de Bruges. . . . . . . . . | | | | 22,964 | »» |
| — de Gand . . . . . . . . . | | | | 40,034 | 10 |
| — de Liége (3) . . . . . . . | | | | 33,604 | 21 |
| — de Namur. . . . . . . . | | | | 7,275 | 10 |
| — de Tournay . . . . . . . | | | | 26,201 | 70 |
| **ILES BRITANNIQUES.** | | | | | |
| **ANGLETERRE.** | | | | | |
| | livr. ster. | sh. | d. | | |
| District de Lancastre | 442 | 16 | 7 | 11,239 | 60 |
| — de Londres . | 372 | 3 | 9 | 9,439 | 65 |
| — d'Yorck . . | 143 | 9 | » | 3,657 | 97 |
| — du Nord . . | 55 | 9 | 5 | 1,414 | 50 |
| | | | | 2,095,865 f. | 02 c. |

(1) A cette somme il convient d'ajouter 17,400 fr. 08 c., qui n'ont pu être envoyés avant la clôture des comptes.

(2) Plusieurs sommes assez notables reçues, mais non parvenues avant la clôture de l'exercice, n'ont pu être comprises dans le contingent de ce diocèse.

(3) L'échange d'un nombre assez considérable de paroisses entre ce diocèse et celui de Namur, a donné lieu à une diminution de recettes dans le premier où l'Œuvre continue toutefois de prospérer.

Report 2,095,865 f. 02 c.

| | livr. sterl. | sh. | d. | f. | c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — du Centre. . | 258 | 15 | 4 | 6,598 | 55 |
| — de l'Ouest. . | 137 | 8 | 1 | 3,503 | 80 |
| — de l'Est . . | 61 | 17 | 9 | 1,578 | 13 |
| Pays de Galles . . | 19 | 5 | 8 | 491 | 50 |
| **ÉCOSSE.** | | | | | |
| Vicariat apostolique d'Aberdeen. . . | 40 | 19 | 6 | 1,045 | 65 |
| . . . . . . | 8 | » | » | 200 | »» |
| **IRLANDE.** | | | | | |
| Diocèse d'ARMAGH. | 87 | 7 | 7 ½ | 2,214 | 95 |
| — d'Ardagh . . | 15 | 7 | 8 | 389 | 80 |
| — de Clogher . | 30 | 1 | » | 761 | 75 |
| — de Derry . . | 1 | 1 | 8 | 27 | 40 |
| — de Dower et Connor | 15 | 5 | 10 | 387 | 50 |
| — de Dromore . | 7 | 10 | 10 | 190 | 95 |
| — de Kilmore . | 59 | 17 | 10 ½ | 1,517 | 95 |
| — de Meath . . | 383 | 6 | 10 | 9,717 | 55 |
| — de Raphoë. . | 14 | 15 | 3 | 373 | 95 |
| — de CASHEL . | 509 | 5 | 5 ½ | 12,909 | 95 |
| — de Cloyne et Ross. | 506 | 16 | 8 | 12,847 | 90 |
| — de Corck. . | 835 | 3 | 4 ½ | 21,170 | 45 |
| — de Kerry . . | 22 | 13 | 6 | 574 | 55 |
| — de Killaloë . | 131 | 3 | 7 ½ | 3,325 | 35 |
| — de Limerick . | 203 | » | 1 ½ | 5,146 | 20 |
| — de Waterford. | 637 | 12 | 10 | 16,163 | 95 |
| — de DUBLIN . | 2,296 | 12 | 11 ½ | 58,206 | 90 |
| — de Ferns . . | 342 | 11 | 11 | 8,684 | 55 |
| — de Kildare et Leighlin . . . | 431 | 11 | 2 | 10,939 | 80 |

2,274,834 f. 05 c.

Report 2,274,834 f. 05 c.

| | livr. sterl. | sh. | d. | f. | c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — d'Ossory . . | 440 | 11 | 10 | 11,168 | 75 |
| — de TUAM. . | 70 | 5 | » | 1,780 | 75 |
| — d'Achonry. . | 52 | 15 | 9 | 1,337 | 80 |
| — de Clonfert. . | 43 | 3 | 6 | 1,094 | 40 |
| — d'Elphin . . | 63 | 6 | 1 | 1,604 | 65 |
| — de Galway . | 71 | 16 | 10 | 1,820 | 85 |
| — de Kilmacduagh | 16 | 14 | 6 | 423 | 70 |

COLONIES BRITANNIQUES.

| | | |
|---|---|---|
| Agra . . . . . . . . . . . . | 1,613 | »» |
| Bombay. . . . . . . . . . . . | 127 | 75 |
| Calcutta. . . . . . . . . . . . | 1,252 | 40 |
| Cap de Bonne-Espérance. . . . . | 1,525 | 55 |
| Gibraltar . . . . . . . . . . . | 1,589 | 49 |
| Ile Maurice . . . . . . . . . . | 3,949 | 40 |
| Madras . . . . . . . . . . . | 4,305 | 80 |
| Sydney (Australie) . . . . . . . | 1,839 | 60 |
| Zante (Iles Ioniennes). . . . . . | 38 | 32 |

ESPAGNE.

| | piastres. | | |
|---|---|---|---|
| Iles Philippines. . . . . . | 13,400 | 70,350 | »» |

ÉTATS DE L'ÉGLISE.

| | écus romains. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| ROME . . . . . . | 6,498 | 34 | 5 | 35,317 | 09 |
| Diocèse d'Acqua-Pendente | 46 | 80 | » | 254 | 25 |
| — d'Alatri . . . . | 124 | »» | » | 673 | 91 |
| — d'Albano . . . | 22 | 35 | » | 121 | 47 |
| — d'Amelia . . . . | 10 | 40 | » | 56 | 52 |

2,417,082 f. 50 c.

| | écus romains. | | | Report 2,417,082 f. | 50 c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — d'Anagni . . . | 51 | »» | » | 277 | 17 |
| — d'Ancône . . . | 131 | 36 | » | 713 | 91 |
| — d'Ascoli . . . | 189 | 22 | » | 1,028 | 37 |
| — d'Assise . . . | 57 | 29 | » | 311 | 36 |
| — de Bagnorea . . | 103 | 63 | » | 563 | 21 |
| — de BÉNÉVENT . | 240 | »» | » | 1,304 | 35 |
| — de Bertinoro . . | 75 | 29 | » | 409 | 19 |
| — de Sarsina. . . | 48 | 10 | » | 261 | 41 |
| — de BOLOGNE . | 1,660 | »» | » | 9,021 | 74 |
| — de Cagli . . . | 70 | 23 | » | 381 | 69 |
| — de Pergola. . . | 17 | 68 | » | 96 | 09 |
| — de CAMERINO . | 179 | 30 | » | 974 | 46 |
| — de Treja. . . . | 40 | 01 | » | 217 | 45 |
| — de Cesène . . . | 158 | 77 | 5 | 862 | 91 |
| — de Citta della Pieve | 40 | »» | » | 217 | 39 |
| — de Citta di Castello | 182 | »» | » | 989 | 13 |
| — de Civita-Vecchia. | 52 | 20 | » | 283 | 70 |
| — de Cornetto . . | 8 | 24 | » | 44 | 78 |
| — de Fabriano . . | 67 | »» | » | 364 | 13 |
| — de Matelica . . | 46 | 78 | 5 | 254 | 27 |
| — de Faenza . . . | 358 | 40 | » | 1,947 | 83 |
| — de Fano . . . | 303 | 75 | » | 1,650 | 82 |
| — de Ferentino . . | 62 | 56 | » | 340 | »» |
| — de FERMO . . | 119 | 46 | » | 649 | 24 |
| — de FERRARE. . | 733 | 93 | 5 | 3,988 | 78 |
| — de Foligno . . | 86 | »» | » | 467 | 39 |
| — de Forli et Forlimpopoli. . . . | 325 | 45 | » | 1,768 | 75 |
| — de Fossombrone . | 72 | »» | » | 391 | 31 |
| — de Frascati . . | 44 | 91 | » | 244 | 08 |
| — de Gubbio. . . | 35 | »» | » | 190 | 22 |
| | | | | 2,447,297 f. | 63 c. |

Report 2,447,297 f. 63 c.

| | écus romains. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| — d'Iesi . . . . | 87 | 04 | » | 473 | 04 |
| — d'Imola . . . | 420 | »» | » | 2,282 | 61 |
| — de Lorette. . . | 62 | 05 | » | 337 | 23 |
| — de Recanati . . | 5 | 20 | » | 28 | 26 |
| — de Macerata et Tolentino . . . | 102 | 87 | » | 559 | 08 |
| — de Montalto . . | 38 | 31 | » | 208 | 21 |
| — de Montefeltre. . | 110 | 90 | » | 602 | 72 |
| — de Montefiascone. | 75 | 60 | » | 410 | 87 |
| — de Narni . . . | 21 | 95 | » | 119 | 29 |
| — de Nepi et Sutri. | 1 | »» | » | 5 | 43 |
| — de Tolfa . . . | 45 | 20 | » | 245 | 65 |
| — de Norcia . . . | 52 | »» | » | 282 | 64 |
| — d'Orvieto . . . | 186 | 50 | » | 1,013 | 59 |
| — d'Osimo . . . | 105 | 28 | » | 572 | 18 |
| — de Palestrina . . | 87 | 85 | » | 477 | 45 |
| — de Pérouse . . | 163 | 77 | » | 890 | 06 |
| — de Pesaro . . . | 408 | »» | » | 2,217 | 39 |
| — de Poggio-Mistele | 10 | 40 | » | 56 | 52 |
| — de RAVENNE . | 536 | 37 | » | 2,915 | 06 |
| — de Rieti . . . | 96 | »» | » | 521 | 74 |
| — de Rimini. . . | 120 | »» | » | 652 | 18 |
| — de Ripatransone . | 65 | 04 | » | 353 | 48 |
| — de S. Severino . | 139 | »» | » | 755 | 43 |
| — de Sinigaglia . . | 274 | 27 | » | 1,490 | 60 |
| — de SPOLETTE . | 164 | 80 | » | 895 | 65 |
| — de Terni . . . | 65 | »» | » | 353 | 26 |
| — de Terracine, Piperno et Sezze . . . | 52 | »» | » | 282 | 61 |
| — de Tivoli . . . . | 271 | »» | » | 1,472 | 83 |

2,467,772 f. 69 c.

| | | | Report 2,467,772 f. | 69 c. |
|---|---|---|---|---|
| | écus romains. | | | |
| — d'Urbania et S. Angelo in Vado . . | 60 »» | » | 326 | 09 |
| — d'URBINO . . | 64 60 | » | 351 | 09 |
| — de Velletri . . | 17 80 | » | 96 | 74 |
| — de Veroli . . . | 122 »» | » | 663 | 04 |
| — de Viterbe. . . | 116 36 | » | 632 | 39 |
| — de Toscanella. . | 24 37 | » | 132 | 45 |

## LEVANT.

| | piastres turques. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE. | 2,800 | »» | 840 | »» |
| Diocèse de SMYRNE. . | 3,385 | »» | 1,015 | 50 |
| — de Santorin . . | 1,426 | 26 | 428 | »» |
| — de Scio . . . . | 515 | »» | 154 | 50 |
| — de Syra . . . | 2,011 | 34 | 603 | 55 |
| — de Tine . . . | 3,510 | »» | 1,053 | »» |
| EGYPTE. . . . . . | 3,077 | 20 | 923 | 25 |
| Ile de Chypre . . . | 934 | »» | 280 | 23 |

## LOMBARD-VÉNITIEN.

(ROYAUME.)

| | livr. autrich. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de MILAN . . | 55,388 | 73 | 47,634 | 31 |
| — de Bergame . . | 9,139 | 53 | 7,860 | »» |
| — de Brescia. . . | 3,556 | 81 | 3,058 | 86 |
| — de Côme . . . | 930 | 23 | 800 | »» |
| — de Crême . . . | 3,039 | 35 | 2,613 | 84 |
| — de Crémone . . | 3,862 | 79 | 3,322 | »» |
| — de Lodi . . . | 3,479 | 65 | 2,992 | 50 |
| | | | 2,543,554 f. | 03 c. |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | Report | | 2,543,554 f. | 03 c. |
| | livres autrich. | | | |
| — de Mantoue . . | 3,139 | 53 | 2,700 | »» |
| — de Pavie . . . | 494 | 77 | 425 | 40 |
| — DE VENISE . . | 103 | 64 | 89 | 13 |
| — d'Udine . . . | 1,486 | 04 | 1,278 | »» |
| — de Vérone. . . | 6,228 | 10 | 5,356 | 17 |
| — de Trente . . . | 1,430 | 23 | 1,230 | »» |
| **LUCQUES.** | | | | |
| | liv. lucquoises. | | | |
| Diocèse de LUCQUES . | 12,480 | 10 | 9,360 | 35 |
| **MALTE.** | | | | |
| | écus maltais: | | | |
| Diocèse de Malte. . . | 5,454 | 7 | 12,000 | »» |
| **MODÈNE.** | | | | |
| | livres neuves. | | | |
| Diocèse de Carpi . . | 1,193 | 10 | 1,193 | 10 |
| — de Massa . . . | 2,167 | 05 | 2,167 | 05 |
| — de Modène et de Nonantola . . . . | 5,432 | 10 | 5,432 | 10 |
| — de Reggio. . . | 7,010 | 70 | 7,010 | 70 |
| **PARME.** | | | | |
| | livres neuves. | | | |
| Diocèse de Borgo-San-Donino. | 644 | 29 | 644 | 29 |
| — de Guastalla . . | 724 | 01 | 724 | 01 |
| — de Parme . . . | 18,338 | 32 | 18,338 | 32 |
| — de Plaisance . . | 8,737 | 40 | 8,737 | 40 |
| | | | 2,620,240 f. | 05 c. |

Report 2,620,240 f. 05 c.

## PAYS-BAS.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Vicariat apostolique de Bréda . . . | | | | 4,444 | 44 |
| — de Bois-le-Duc. . . . . . | | | | 18,125 | 38 |
| — du Limbourg. . . . . . | | | | 15,027 | 66 |
| Archidiaconat de Hollande et Zélande. | | | | 1,058 | 20 |

## PORTUGAL.

| | reis. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de BRAGA . . | 1,327,025 | | | 8,293 | 90 |
| — d'Aveiro . . . | 157,440 | | | 984 | »» |
| — de Bragance . . | 57,600 | | | 360 | »» |
| — de Coimbre . . | 374,840 | | | 2,342 | 75 |
| — de Porto . . . | 1,808,030 | | | 11,300 | 19 |
| — de Viseu . . . | 262,295 | | | 1,639 | 34 |
| — d'EVORA. . . | 270,870 | | | 1,692 | 94 |
| — de Crato . . . | 9,600 | | | 60 | »» |
| — de LISBONNE . | 2,127,920 | | | 13,299 | 94 |
| — de Castello-Branco | 24,960 | | | 156 | »» |
| — de Beja . . . | 24,000 | | | 150 | »» |
| — d'Elvas . . . | 11,280 | | | 70 | »» |
| — de Guarda . . | 56,280 | | | 351 | 75 |
| — de Lamego . . | 27,160 | | | 169 | 75 |
| — de Leïria . . . | 316,800 | | | 1,980 | »» |
| — de Thomar . . | 43,200 | | | 270 | »» |
| — de Villa-Viçosa. | 4,800 | | | 30 | »» |

### ILES AÇORES.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse d'Angra . . . . | 333,880 | | | 2,086 | 75 |

## PRUSSE.

### DUCHÉ DU BAS-RHIN.

| | thalers | sil. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de COLOGNE. | 15,272 | 18 | »» | 57,172 | 28 |

2,761,305 f. 32 c.

| | thalers | sil. | pf. | Report 2,761,305 f. | 32 c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — de Munster. . | 6,460 | 26 | »» | 24,228 | 21 |
| — de Paderborn . | 1,383 | 24 | 11 | 5,189 | 36 |
| — de Trèves . . | 2,820 | »» | 8 | 10,575 | 08 |
| SILÉSIE. | | | | | |
| De divers diocèses . | 560 | 8 | »» | 2,101 | »» |
| Diocèse de Breslaw. . | 4,952 | 9 | »» | 18,571 | 15 |
| DUCHÉ DE POSEN. | | | | | |
| — de Posen . . | 357 | 18 | »» | 1,341 | »» |
| PRUSSE DUCALE. | | | | | |
| — de Culm. . . | 8 | 16 | »» | 32 | »» |
| — de Warmie. . | 10 | 20 | »» | 40 | »» |
| RUSSIE. | | | | | |
| | roubles | cop. | | | |
| Moscow. . . . . | 933 | 21 | »» | 1,054 | 53 |
| Saint-Pétersbourg. . | 1,709 | 73 | »» | 1,932 | »» |
| ÉTATS SARDES. | | | | | |
| DUCHÉ DE GÊNES. | | | | | |
| Diocèse de GÊNES . . . . . . . . | | | | 30,000 | »» |
| — d'Albenga. . . . . . . . | | | | 3,612 | 68 |
| — de Bobbio. . . . . . . . | | | | 1,456 | 30 |
| — de Nice . . . . . . . . | | | | 4,981 | 67 |
| — de Sarzane . . . . . . . | | | | 2,152 | 80 |
| — de Savone. . . . . . . . | | | | 3,589 | 15 |
| — de Vintimille . . . . . . . | | | | 6,350 | 17 |
| | | | | 2,878,512 f. | 42 c. |

| | Report 2,878,512 f. | 42 c. |
|---|---|---|
| **PIÉMONT.** | | |
| Diocèse de TURIN | 56,683 | 48 |
| — d'Acqui | 3,541 | 35 |
| — d'Albe | 4,855 | 38 |
| — d'Asti | 1,580 | » » |
| — de Bielle | 5,306 | » » |
| — de Coni | 2,515 | 45 |
| — de Fossano | 2,082 | 70 |
| — d'Ivrée | 7,300 | » » |
| — de Mondovi | 8,506 | 25 |
| — de Pignerol | 5,122 | 11 |
| — de Saluces | 5,151 | 68 |
| — de Suze | 1,924 | 45 |
| — de VERCEIL | 7,411 | 25 |
| — d'Alexandrie | 2,775 | » » |
| — de Casal | 4,313 | 60 |
| — de Novare | 7,961 | 75 |
| — de Tortone | 6,431 | 90 |
| — de Vigevano | 2,599 | 68 |
| **SARDAIGNE.** | | |
| Diocèse d'ORISTANO (1) | » | » » |
| — de SASSARI (2) | 500 | » » |
| — d'Alghero (3) | » | » » |
| **SAVOIE.** | | |
| Diocèse de CHAMBERY | 8,319 | 50 |
| | 3,023,393 f. | 95 c. |

(1) 530 fr. 22 c., arrivés trop tard, seront portés à 1843.
(2) 774 fr, 20 c., arrivés trop tard, seront portés à 1843.
(3) 151 fr. 68 c., arrivés trop tard, seront portés à 1843.

| | ducats | gr. | Report 3,023,393 f. | 95 c. |
|---|---|---|---|---|
| — d'Annecy . . . . . . . . | | | 21,534 | 20 |
| — d'Aoste (Piémont) . . . . | | | 6,024 | »» |
| — de Moutiers . . . . . . . | | | 4,310 | »» |
| — de S.-Jean-de-Me. . . . . | | | 2,550 | »» |
| **DEUX SICILES.** | | | | |
| **ROYAUME DE NAPLES.** | | | | |
| Diocèse d'ACERENZA et MATERA . . . | 180 | »» | 785 | 87 |
| — d'Avellino. . . . | 100 | »» | 436 | 59 |
| — de CONZA et CAMPAGNA. . . . | 50 | »» | 218 | 30 |
| — de Melfi et Rappolia . . . . . | 200 | »» | 873 | 18 |
| — de Muro . . . | 30 | »» | 130 | 98 |
| — de Nocera, de Pagani. . . . . . | 300 | »» | 1,309 | 78 |
| — de Nusco . . . | 70 | »» | 305 | 61 |
| — de Venosa . | 50 | »» | 218 | 30 |
| — de CHIETI . . | 139 | 20 | 607 | 74 |
| — de COSENZA . | 136 | »» | 593 | 76 |
| — d'Alife et Telese . | 36 | »» | 157 | 17 |
| — du Mont-Cassin . | 68 | »» | 296 | 88 |
| — de Sessa . . . | 24 | 49 | 106 | 92 |
| — de LANCIANO et Ortona . . . | 105 | »» | 458 | 42 |
| — d'Aquila . . . | 170 | 59 | 744 | 78 |
| — de Larino . . . | 25 | 06 | 109 | 41 |
| — de Marsi . . . | 50 | »» | 218 | 30 |
| — de Penne et Atri . | 120 | »» | 523 | 91 |
| | | | 3,065,908 f. | 05 c. |

| | ducats | gr. | Report 3,065,908 f. | 05 c. |
|---|---|---|---|---|
| — de Gravina, Montepeloso et Altamura. | 170 | »» | 742 | 21 |
| — de Sulmona et Valva . . . . . . | 117 | »» | 510 | 81 |
| — de Teramo. . . | 98 | 42 | 429 | 69 |
| — de MANFREDONIA. . . . . | 70 | »» | 305 | 61 |
| — de Bovino . . . | 24 | »» | 104 | 78 |
| — de Lucera . . . | 164 | 85 | 719 | 72 |
| — de NAPLES . . | 10,307 | 39 | 45,001 | 23 |
| — d'Aversa . . . | 30 | 15 | 131 | 63 |
| — de Capoue . . . | 199 | 21 | 869 | 56 |
| — d'Isernia . . . | 33 | 82 | 147 | 66 |
| — de Nole . . . | 10 | »» | 43 | 66 |
| — de Pouzzoles . . | 60 | »» | 261 | 95 |
| — de Bojano . . . | 46 | 20 | 201 | 71 |
| — de Gerace . . . | 260 | »» | 1,135 | 14 |
| — de Milet . . . | 70 | »» | 305 | 61 |
| — d'Oppido . . . | 300 | »» | 1,309 | 78 |
| — de Trivento . . | 60 | »» | 261 | 95 |
| — de Cava . . . . | 80 | »» | 349 | 27 |
| — de SORRENTE . | 928 | »» | 4,051 | 57 |
| — de Castellamare . | 80 | 06 | 349 | 54 |
| — de Sora . . . | 180 | »» | 785 | 87 |
| — de S. SEVERINA | 100 | »» | 436 | 59 |
| — de Catanzaro . . | 25 | »» | 109 | 15 |
| — de TARENTE. . | 49 | 56 | 216 | 38 |
| — de Castella Neta . | 80 | »» | 349 | 27 |
| — de Gallipoli . . | 27 | 81 | 121 | 42 |
| — de Lecce . . . | 200 | »» | 873 | 18 |
| — de Nardo . . . | 39 | 26 | 171 | 41 |
| | | | 3,126,204 f. | 40 c. |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | | | Report | 3,126,204 f. 40 c. |
| | ducats | gr. | | |
| — d'OTRANTE . . | 44 | 17 | 192 | 84 |
| — d'Ugento . . . | 52 | »» | 227 | 08 |
| — de TRANI et NAZARETH . . . | 150 | »» | 654 | 80 |
| — de Conversano . | 234 | »» | 1,021 | 62 |
| — de Giovinazzo. . | 88 | 56 | 386 | 65 |
| — de Molfetta . . | 160 | »» | 698 | 55 |
| — de Monopoli . . | 90 | 30 | 394 | 24 |
| — de Terlizzi. . . | 145 | 51 | 635 | 28 |

ILE DE SICILE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de PALERME. . | 1,245 | 08 | 5,434 | 78 |

SUISSE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | fr. suiss. | rap | | |
| Diocèse de Bâle . . . . | 11,677 | 83 | 17,554 | 12 |
| — de Coire . . . | 3,685 | 01 | 5,539 | 32 |
| — de Côme (Tessin) | 2,297 | 76 | 3,454 | »» |
| — de Lausanne . . | 5,564 | 39 | 8,365 | 40 |
| — de Saint-Gall . . | 3,472 | 07 | 5,219 | 22 |
| — de Sion . . . . | 3,193 | 18 | 4,800 | »» |

TOSCANE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | liv. tosc. | s. | d. | | |
| Diocèse de FLORENCE. | 19,142 | 18 | » | 16,080 | 02 |
| — de Colle . . . . | 732 | 6 | 8 | 615 | 16 |
| — de Fiesole. . . . | 3,406 | 15 | 4 | 2,861 | 68 |
| — de Pistoie . . . . | 3,207 | 17 | » | 2,694 | 60 |
| — de Prato . . . . | 1,896 | 10 | » | 1,593 | 05 |

3,204,626 f. 85 c.

| | livr. tosc. | s. | d. | Report 3,204,626 f. | 85 c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — de San-Miniato . | 3,324 | »» | » | 2,792 | 16 |
| — de San-Sepolcro . | 2,010 | 6 | 8 | 1,688 | 68 |
| — de PISE . . . | 7,027 | 11 | 4 | 5,903 | 11 |
| — de Livourne . . | 2,850 | »» | » | 2,394 | »» |
| — de Pontremoli | 550 | 15 | 8 | 462 | 65 |
| — de Sienne . . . | 2,541 | 6 | 8 | 2,134 | 72 |
| — d'Arezzo . . . | 4,366 | 5 | 4 | 3,667 | 52 |
| — de Chiusi. . . | 422 | 12 | 8 | 355 | 04 |
| — de Cortone . . | 484 | 10 | 8 | 407 | »» |
| — de Grosseto . . | 295 | 5 | 4 | 248 | 02 |
| — de Massa et Populonia. . . . . | 1,163 | 13 | 4 | 976 | 92 |
| — de Modigliana. . | 715 | 9 | 4 | 600 | 99 |
| — de Montalcino. . | 766 | 13 | 4 | 644 | 01 |
| — de Monte Pulciano. | 373 | 6 | 8 | 313 | 60 |
| — de Pescia . . . | 1,384 | 18 | » | 1,163 | 31 |
| — de Pienza . . . | 298 | 6 | 8 | 191 | 80 |
| — de Sovana . . . | 1,040 | »» | » | 873 | 60 |
| — de Volterra . . | 2,006 | 15 | » | 1,685 | 67 |
| D'UNE CONTRÉE MÉRIDIONALE. . . . | | | | 2,356 | 51 |
| Total général | | | | 3,233,486 f. | 16 c. |

# MISSIONS

## DE LA CHINE ET DU TONG-KING

*Lettre de M. Huc, Missionnaire apostolique, à M. Marcou, Directeur du petit séminaire de Toulouse.*

Kien-Tchang-Fou, province de Kian-Si, 2 avril 1841.

« Mon bien cher Ami,

« Ce serait sans contredit par ma faute et ma très-grande faute, si je venais à oublier que je ne suis ici-bas qu'un pauvre pèlerin, car me voilà encore en course, et ce nouveau voyage sera pour le moins tout aussi long et beaucoup plus périlleux que celui du Hâvre à Macao. Mes supérieurs m'envoyant faire la volonté de Dieu au delà de Pékin, dans la Tartarie occidentale, Celui qui m'a déjà conduit et protégé sur les eaux de l'Océan, me guidera aussi, si cela lui plaît, à travers les fleuves et les routes de l'empire Chinois; et déjà plus d'une fois, depuis que j'ai

quitté Macao, j'ai pu admirer la Providence divine à mon égard. Je vais profiter du temps qui m'est donné à mon second relai, pour vous tracer un croquis de cette partie de mon voyage; vous voudrez bien me faire l'amitié de le communiquer à mes parents. Je leur enverrai mon itinéraire aussitôt que je serai arrivé dans ma Mission.

« Les courriers qui devaient me conduire à Si-wan en Tartarie, étaient arrivés à Macao depuis plus d'un mois, sans qu'il nous fût possible de trouver un moyen quelque peu rassurant d'entrer incognito dans le fameux empire céleste. Les affaires anglo-chinoises rendaient de jour en jour les passages plus difficiles, et comme il était ridicule d'attendre un mieux qui semblait sans cesse s'éloigner, nous nous jetâmes aveuglément entre les bras de la Providence. Il fut décidé que je partirais le samedi, 20 février, vers les sept heures du soir, dans la barque chinoise qui fait le trajet de Macao à Canton. Un de mes courriers était allé visiter la jonque, et il lui avait été promis qu'on réserverait à notre usage une petite chambre pour quatre personnes, à savoir, mes deux courriers, un séminariste indigène que je laisse au Kian-Si chez Mgr Rameaux, enfin la contrebande européenne, c'est-à-dire, votre tout affectionné ami.

« Vers les six heures du soir, on me fit la toilette à la chinoise : on me rasa les cheveux, à l'exception de ceux que je laissais croître depuis bientôt deux ans, au sommet de la tête; on leur ajusta une chevelure étrangère, on tressa le tout, et je me trouvai en possession d'une queue magnifique qui descendait jusqu'aux jarrets. Mon teint, passablement foncé comme vous le savez, fut encore rembruni par une couleur jaunâtre; mes sourcils furent découpés à la manière du pays; de longues et épaisses moustaches, que je cultivais depuis longtemps, dissimulaient la tournure européenne de mon nez; enfin, les

habits chinois vinrent compléter la contrefaçon. Un jeune Lama Mongol, converti depuis peu à la foi, et maintenant élève de notre séminaire à Macao, me céda sa longue robe : la tunique courte qu'on met par-dessus, et qui ressemble à peu près à un rochet, était une relique de M. Perboyre, martyrisé l'an dernier dans la province de Hou-Pé. Ce vêtement était illustré de larges taches de sang ; il devait me porter bonheur. Quand la nuit fut venue, armé d'une longue pipe qui m'avait été donnée par Mgr Retord, vicaire apostolique du Tong-King occidental, j'enfilai les rues de Macao, je traversai le bazar jusqu'au bord de la mer, coudoyant par-ci par-là des groupes de Chinois qui ne se doutaient guère, assurément, que j'étais un Européen tout prêt à s'embarquer pour Pékin.

« Nous sautons à la hâte sur notre jonque chinoise qui allait partir ; on commençait à lever l'ancre. Une fois sur le pont, je jette un coup d'œil dans l'intérieur, avant d'y descendre, et je m'arrête pétrifié comme si je fusse arrivé sur le bord d'un abîme. A travers un épais nuage de fumée de tabac, j'aperçois une quarantaine de Chinois, qui occupaient tout le fond de la barque ; ils étaient là allongés et pressés les uns contre les autres comme des sardines dans un baril ; le plus grand nombre dormaient déjà et les autres fumaient silencieusement leur pipe. Ce petit cabinet mystérieux qui nous avait été promis, n'existait même pas ! Voilà mes courriers qui commencent à crier et à se quereller avec le capitaine. De peur qu'on n'en vînt à quelque accommodement, comme je ne voulais en aucune façon me fourrer dans ce guêpier, je laissai mon monde hurler tout à son aise, et manifestai mon intention en sortant de la jonque. Mes gens ne tardèrent pas à venir me rejoindre sur le rivage ; ils avaient jugé prudent de ne point se risquer dans une pareille galère.

« Et maintenant, que devenir ? quoique bien peu avan-

cés, nous l'étions beaucoup trop pour reculer et retourner au logis avec tout notre bagage; nous abandonnâmes notre sort à la Providence, bien persuadés que toujours on gagne à lui confier ses projets et sa vie. Nous allâmes donc à la première barque qui se rencontra; mais le pilote, les matelots, tout le monde dormait. Un de mes courriers les éveilla et leur proposa de conduire à l'instant quatre hommes à Canton. Le maître demanda d'abord, tout en se frottant les yeux avec le poing, combien il y avait de piastres à gagner. Le prix fut bientôt convenu. Je me glissai dans la barque, tout fut aussitôt mis en mouvement, les matelots crièrent leur chanson du départ, pendant que je récitais à voix basse le *Te Deum*, et un quart d'heure après je dormais profondément, enveloppé dans ma couverture.

« Une bonne et forte brise nous poussait, et nous voguions à la garde de Dieu vers la rivière de Canton. La nuit fut délicieuse. Mais le lendemain nous nous aperçûmes que pendant notre sommeil les matelots, eux, s'étaient avisés de réfléchir; ils ne pouvaient comprendre pourquoi nous n'étions pas partis, à peu de frais, dans la barque qui avait levé l'ancre la veille; pourquoi nous avions voulu à toute force qu'on mît à la voile sur-le-champ... D'ailleurs, ils voyaient en moi un passager qui affectionnait les coins, qui évitait de paraître au grand jour; tout cela les intriguait un peu, et déjà le nom d'*Européen* commençait à circuler parmi eux; plusieurs venaient comme à tour de rôle examiner furtivement ma physionomie, et ils s'en retournaient en chuchotant. Par bonheur, ils m'entendaient parler la langue mandarine avec le courrier, et ils furent complètement rassurés; ils conclurent entre eux que si je n'étais pas un homme déjà riche et puissant, j'étais sans contredit un lettré qui entrerait prochainement dans la voie des dignités et des honneurs. Tout cela était à merveille; mais

il s'agissait de savoir si les autorités de Canton me jugeraient d'une manière aussi favorable.

« Vers les cinq heures du soir, le cœur me battait avec plus de vitesse qu'à l'ordinaire; nous étions arrivés à une petite île fortifiée, peu éloignée de la ville. Les mandarins du lieu devaient nous faire subir une inspection rigoureuse; nos personnes et nos malles devaient être scrupuleusement examinées. On venait de hisser à la forteresse un pavillon, pour nous dire d'arrêter; nous nous recommandâmes à Dieu, et nous attendîmes son bon plaisir. Les mandarins n'ayant pas jugé à propos de nous rendre visite, on abaissa le pavillon, et nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes pendant la nuit à l'embouchure de la rivière de Canton. La barrière était fermée; nous fûmes donc obligés de mouiller et d'attendre pour entrer que le jour parût; car pendant la nuit aucune jonque ne peut pénétrer dans la rivière; son cours est alors intercepté par un radeau qui va d'une rive à l'autre. Dès que le jour commença à poindre, trois coups de canon annoncèrent que le passage allait être ouvert. Le radeau se sépara en deux par le milieu; nous attendîmes un instant les mandarins qui devaient faire perquisition dans notre barque; comme ils ne vinrent pas, nous avançâmes, et bientôt je me trouvai par le secours du bon Dieu dans cet empire chinois, où il est défendu à tout Européen de pénétrer sous peine de mort.

« La jonque nous conduisit bien avant dans la rivière, tout près de la ville; là, nous fîmes nos adieux à l'équipage et nous louâmes une petite embarcation qui nous porta, par de longs détours, jusqu'au faubourg le plus éloigné, où nous mîmes pied à terre. Il était dix heures du matin. Le soleil, après avoir dissipé les blancs nuages de vapeur qui naguère enveloppaient la ville et flottaient sur la rivière, scintillait maintenant de la façon la plus triomphante. Cet astre si beau et si brillant me réjouissait peu; car j'avais à

traverser une partie de la ville pour aller me réfugier dans une maison chrétienne, chez le père d'un de nos séminaristes. Il fallut pourtant prendre son parti. Je priai Dieu de me conduire et je me mis résolument en route, me tortillant de mon mieux à la manière chinoise. Tout alla à ravir. Chemin faisant, personne ne trouva à redire à mon angle facial. Le courrier qui me conduisait, enfila enfin une porte entr'ouverte : je compris que c'était la maison hospitalière qui devait me recéler, et je m'y engouffrai sans regarder devant moi, à la façon d'un homme qui s'élance dans un précipice.

« Grande fut l'émotion, je vous assure, dans cette pauvre famille; car nous n'étions nullement attendus. Le père, homme plein de dévouement, mais quelque peu pusillanime, fut saisi d'une grande terreur; ma présence fut pour lui comme le signal de la fin du monde. Il s'empara vîte de ma personne et me séquestra dans un cabinet obscur et étroit, avec la consigne de me coucher et de dormir de toutes mes forces, mais surtout de ne pas m'aviser de ronfler.

« Pendant que j'étais censé dormir profondément, d'après le règlement succinct qui m'avait été tracé, mes courriers allèrent louer une barque, faire les provisions, et préparer tout ce qui était nécessaire pour continuer la route. Ces préparatifs exigèrent beaucoup plus de temps que je n'avais imaginé, et je fus contraint de passer la nuit dans ma noire prison.

« Le lendemain, on vint m'annoncer qu'on avait trouvé une jonque bonne et sûre; mais, comme pour s'y rendre, il était nécessaire de traverser d'un bout à l'autre la ville de Canton, il fut convenu que nous attendrions jusqu'à l'entrée de la nuit, afin d'effectuer ce trajet avec plus de sécurité. Cela ne faisait guère le compte de mon hôte; mais il voulut bien, pour l'amour du bon Dieu, me donner encore

un jour de généreuse hospitalité. Il venait me voir de temps en temps dans mon réduit ; il m'apportait du feu pour allumer ma pipe, et il ne manquait jamais, le brave homme, de me dire tout pâle et tout tremblant : « Père, n'ayez pas peur, il n'y a rien à craindre. » — Je serais bien ingrat si je venais jamais à oublier de prier le Seigneur qu'il paye largement à cette généreuse famille le service qu'elle m'a rendu.

« A sept heures du soir nous nous dirigeâmes solennellement vers la jonque qui devait, en remontant la rivière de Canton', nous conduire assez près des montagnes du Kian-Si. Un grand gaillard de Chinois, monté sur son long système de jambes, ouvrait la marche, un de nos courriers le suivait de près, je suivais le courrier, et derrière moi venait le séminariste dont je vous ai parlé plus haut. Nous formions ainsi, à nous quatre, comme un fil conducteur qui devait nous diriger dans ce grand labyrinthe qu'on appelle Canton.

« Cette ville, telle que j'ai pu l'entrevoir, m'a fait l'effet d'un immense guet-apens. Ses rues sont malpropres, étroites, tortueuses et façonnées en tire-bouchon ; on dirait qu'il n'est pas vrai pour ses habitants comme pour tout le monde, que la ligne droite soit le plus court chemin pour aller d'un endroit à un autre. Maintenant, si dans toutes ces rues capricieuses, si à la face de toutes ces maisons bizarrement découpées vous jetez avec profusion de petites lanternes et des lanternes-monstres, des lanternes de toutes les formes, ornées de caractères chinois peints de toutes les couleurs, vous aurez une idée de Canton vu à la hâte et à la lueur des fallots.

« Parmi cette immense population qui sillonnait en tous sens ces rues nombreuses, notre grande affaire, à nous, était de ne pas nous perdre mutuellement de vue et de ne pas rompre la chaîne qui nous conduisait ; elle fut brisée !

Au détour d'une ruelle obscure, le courrier échelonné devant moi ne vit plus le Chinois qui ouvrait la marche et qui seul connaissait le chemin. Une fois disparu, où le chercher? La rue que nous suivions se terminait en patte d'oie, et nous ne savions par où nous avait échappé notre conducteur. Notre perplexité fut grande. Quelques instants, nous criâmes, nous appelâmes notre guide de tous côtés; la Providence nous le rendit enfin. Il s'était aperçu que personne ne le suivait, et revenant sur ses pas, il nous avait retrouvés à l'endroit même où il nous avait perdus. Nous reprîmes gaiement notre route, et nous entrâmes enfin dans la jonque, en bénissant le Seigneur du fond de l'âme. Les bateliers n'ayant pas encore terminé leurs préparatifs, nous ne pûmes partir que le lendemain. Nous passâmes donc la nuit sur le fleuve, en face de la ville et pour ainsi dire à la barbe du vice-roi.

« La rivière de Canton pendant la nuit est en vérité ce que j'ai vu de plus fantastique. On peut dire qu'elle est presque aussi peuplée que la ville. L'eau est couverte d'une quantité prodigieuse de barques de toutes les dimensions et d'une variété impossible à décrire. La plupart affectent la forme de divers poissons, et il va sans dire que les Chinois ont choisi pour modèles les plus bizarres et les plus singuliers. Il en est qui sont construites comme des maisons, et celles-là ont une réputation assez équivoque; toutes sont richement ornées; quelques-unes resplendissent de dorures, d'autres sont sculptées avec élégance, dentelées et comme percées à jours, à la façon des boiseries de nos vieilles cathédrales. Toutes ces habitations flottantes, entourées de jolies lanternes, se meuvent et se croisent sans cesse, sans jamais s'embarrasser les unes les autres. C'est vraiment admirable! On voit bien que c'est une population aquatique, une population qui naît, vit et meurt sur l'eau. Chacun trouve sur la rivière ce qui est

nécessaire à sa subsistance. Durant la nuit, je m'amusai longtemps à voir passer et repasser devant notre jonque une foule de petites embarcations[1], qui n'étaient autre chose que des boutiques d'approvisionnement, des bazars en miniature ; on y vendait des potages, des poissons frits, du riz, des gâteaux, des fruits, etc. Enfin, pour compléter cette fantasmagorie, ajoutez le bruit incessant du tam-tam et des pétards.

« Le lendemain, mercredi, nous partîmes de grand matin, le cœur plein d'espoir. Notre barque, cette fois, nous convenait à ravir ; l'équipage était peu nombreux ; trois jeunes gens nous servaient de matelots, et leur vieille mère, assise au gouvernail, faisait l'office de pilote. Ces jeunes gens nous paraissaient d'une précieuse simplicité, et déjà nous disions entre nous : « Voilà qui va bien ; ceux-là au moins n'auront pas la malice de nous soupçonner. »

« Le second jour après notre départ, un de ces Chinois si ingénus vint trouver mes courriers et leur dit en souriant : « Voici la barque des douaniers qui vient faire la visite... prenez bien vos précautions ; nous savons que vous conduisez un Européen. » Les douaniers arrivèrent en effet, jetèrent un coup d'œil dans la jonque, ne virent pas de contrebande, et s'en retournèrent. Nos matelots nous racontèrent ensuite qu'ils m'avaient reconnu à l'instant-même où j'étais entré dans leur barque, que cela ne leur avait pas été difficile, parce qu'ils avaient déjà conduit un autre Européen, il y avait tout au plus six ans, et que leur père, avant de mourir, leur avait recommandé sur ce point une grande discrétion; qu'au reste, nous n'avions rien à craindre, qu'ils étaient gens d'honneur et de probité ; seulement ils nous conjuraient de ne point commettre d'imprudence ; pour eux, ils seraient assidûment aux aguets.

« Cet événement qui devait avoir pour nous les plus

graves résultats, et qui s'annonçait comme le premier anneau d'une longue chaîne de calamités, ne fut en définitive qu'une spéciale bénédiction de Dieu. Je gagnai, à être reconnu, l'avantage d'avoir de plus quatre sentinelles intéressées à ma sûreté, et de pouvoir en outre jouir d'une liberté plus grande. Nous demeurâmes douze jours sur cette barque, et ce commencement de mon voyage fut vraiment délicieux. Quand nous franchissions un défilé bien solitaire, rien ne m'empêchait d'entonner hautement des cantiques et de louer le Seigneur; quand je rencontrais quelque pagode sur mon passage, j'étais tout fier de railler le démon avec les paroles du roi-prophète et d'insulter à *ces idoles des nations, œuvres de la main des hommes.*

« La rivière de Canton ne m'a paru offrir sur ses bords rien de remarquable. Elle serpente et se traîne ordinairement à travers une longue chaîne de montagnes; et quand son lit, peu profond, n'est pas strictement encaissé dans de hautes roches taillées à pic, elle laisse de côté et d'autre, sur ses deux rives, des plaines plus ou moins étendues d'un sable fin et blanchâtre. Quelques champs de riz et de froment, de riches plantations de bambous et de saules pleureurs, beaucoup de collines élevées, la plupart décharnées et stériles, quelques-unes offrant pour toute parure, sur une légère couche de terre rouge, de rares bouquets de pins et une herbe courte, desséchée, que broutent nonchalamment de grands troupeaux de buffles : voilà ce qu'on rencontre le plus souvent en remontant son cours. En plusieurs endroits, on voit d'énormes masses de pierres calcaires qu'on dirait taillées de main d'homme depuis la base jusqu'au sommet, ou coupées en deux pour ouvrir un lit à la rivière. J'ai demandé aux Chinois d'où venaient ces singularités. Eux, ils ont trouvé la chose toute simple : « C'est le grand empereur *Iao,* m'ont-ils dit, qui, aidé de son premier ministre *Chum*, a fait partager ces montagnes pour faciliter l'écoulement des

eaux, après la grande inondation. » — Vous savez, mon cher ami, que, d'après la chronologie chinoise, cette grande inondation correspond au temps du déluge de Noé.

« Une de ces rives qui s'élevait perpendiculairement, comme une muraille colossale faite d'un seul bloc, était enrichie par surcroît d'un phénomène que je fus longtemps à comprendre. A une grande hauteur, on voyait deux espèces de galeries creusées dans le rocher; sur ces galeries apparaissaient comme des figures humaines, qui semblaient se mouvoir parmi d'innombrables lumières; de temps en temps, des matières enflammées en descendaient et venaient s'éteindre dans le fleuve. Notre jonque approcha, et alors nous vîmes, amarrées au pied de la colline, une foule de petites nacelles remplies de passagers. Cet endroit n'était autre chose qu'un pèlerinage du diable; ceux qui venaient y pratiquer leurs superstitions, passaient de leurs barques dans un souterrain, puis montaient par un escalier taillé dans l'intérieur de la montagne jusqu'aux galeries supérieures; là, se trouvent les idoles privilégiées, des morceaux de bois qu'on vient adorer de fort loin !

« Les pagodes sont presque les seuls édifices quelque peu élégants que j'aie rencontrés jusqu'ici; j'ai aperçu des ponts d'une architecture imposante; il en est un surtout qui m'a frappé par ses gigantesques proportions; il était tout en pierres de taille. Je n'en connais qu'un seul qui lui soit supérieur, c'est celui de Toulouse; ceux de Paris ne le valent pas. Aux environs des villes, on voit s'élever des tours de dix à douze étages. Toutes affectent la forme hexagone. Quelquefois les fenêtres sont percées en ogives, et si les angles et le couronnement n'étaient pas chargés de dragons volants et autres colifichets mythologiques, coulés en porcelaine ou en faïence, je crois que plusieurs de ces tours pourraient rivaliser avec les clochers de nos belles églises du moyen âge. Elles sont d'un effet pitto-

resque, surtout quand elles s'élancent du sommet d'une haute montagne. Personne n'habite ces monuments, si ce n'est les lézards et les oiseaux de proie; leur unique destination, à ce qu'on m'a dit, est d'annoncer tout simplement que dans la ville voisine il y a des colléges, où l'on prépare des élèves au grade de bachelier. A part les quelques édifices que je viens de vous signaler, tout le reste est sale, noir, pauvre, misérable, enfumé, ouvert à tous les vents et comme tombant en ruines. Villes et villages, tout fait pitié.

« Il m'est aussi arrivé de faire connaissance avec les chemins publics de l'empire céleste. J'ai parcouru pendant une journée la route la plus fameuse du pays; on l'appelle *voie impériale*, ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit pitoyable : elle est si étroite que trois hommes peuvent difficilement y marcher de front; bien qu'elle soit pavée d'un bout à l'autre, ce travail a été exécuté d'une façon si irrégulière, avec des cailloux si pointus, que cela n'est pas, je vous assure, pour la plus grande commodité des piétons; et remarquez, s'il vous plaît, qu'on ne rencontre ici que des piétons. Les seuls moyens de transport, pour les individus et pour les choses, ce sont les épaules humaines. La route est continuellement encombrée de Chinois qui vont et viennent chargés de fardeaux énormes, qu'ils portent toujours en courant. Ils sont tellement accoutumés à ce métier de mulet, qu'ils font d'ordinaire dix à douze lieues par jour, et cela sans relâche, n'ayant de repos que la nuit et durant la courte heure du repas. Les gens aisés peuvent louer à peu de frais des chaises à porteur.

« Le grand avantage que présentent les chemins chinois, c'est que d'un bout à l'autre et presque sans interruption ils sont bordés d'hôtelleries, peu élégantes, il est vrai, mais suffisamment pourvues de ce qui est nécessaire à des voyageurs qui ne courent pas après le luxe et le con-

fortable. Le plus souvent, ce sont de simples hangards où l'on peut se reposer et dormir sans délier la bourse.

« La route impériale, si chétive, comme je vous l'ai dit, reste en outre comme étrangère à la sollicitude du gouvernement. Nul ne paraît s'occuper des réparations qu'elle exige; souvent elle a été tracée avec assez peu d'intelligence, quelquefois même sur un plan évidemment réprouvé par la disposition du sol. Quand elle n'est pas convenable, on passe à travers champs, et ici comme ailleurs, l'utilité publique prescrit sur le droit de propriété. En vertu, sans doute, du système de compensation, le champ à son tour ronge par ses empiètements le chemin de l'empereur.

« Sur le plateau d'une montagne ardue, haute et escarpée, s'élève une grande porte, espèce d'arc de triomphe qui fixe la limite de deux provinces, celle de Canton à laquelle j'allais dire adieu, et celle de Kian-Si qui forme avec le Che-Kian un vicariat apostolique récemment confié par le Saint-Siége à notre Congrégation. Il est maintenant sous la direction de notre confrère Mgr Rameaux, évêque de Myre. En posant le pied sur la terre de Kian-Si, j'éprouvai comme les émotions d'un exilé qui retrouve sa patrie. Je descendis le versant de la montagne jusqu'à une ville de second ordre, où je passai la nuit dans une auberge. Le lendemain au jour naissant, je montai sur une jonque; je suivis le courant d'une faible rivière qui coule parmi des collines plus boisées que celles de Canton; enfin après quatre jours d'une navigation lente et paresseuse, j'eus la joie d'aborder à une de nos Missions et d'embrasser M. Peschaud, excellent confrère que j'avais déjà connu à Paris. Il y avait trois semaines, jour pour jour, que j'avais quitté Macao. Les chrétiens d'alentour furent bientôt instruits de l'arrivée d'un Père européen; ils vinrent

tous me saluer à la façon orientale, en me disant : « Que Dieu vous protége ! »

« Je passai le dimanche au milieu d'eux, et j'y offris le saint sacrifice dans une chapelle bien pauvre, il est vrai, mais embellie par la ferveur de ces bons néophytes, par les prières qu'ils chantaient à deux chœurs durant la messe. Ces accords ne sont pas sans doute à la hauteur des savantes partitions de Rossini et de Meyerbeer, peut-être ne seraient-ils pas du goût des dilettanti et des virtuoses d'Europe ; mais pour moi, j'y trouve quelque chose de tendre et de pieux qui pénètre délicieusement l'âme. Les chrétiens ont la touchante coutume de se réunir dans leurs modestes oratoires pour chanter en commun la prière du matin et du soir. Le dimanche ces prières sont beaucoup plus multipliées et plus longues ; et à la chute du jour, on se rassemble encore pour chanter le rosaire en entier. Je vous assure, mon cher Victor, que j'ai passé de bien doux moments à écouter leurs cantiques. Le chant a quelque chose de mystérieux et de divin. On a dit que l'homme avait d'abord chanté et qu'il avait parlé ensuite. Quand la langue du premier homme fut déliée, ses paroles en effet durent être une hymne au Seigneur. Maintenant notre langue est devenue prosaïque par le péché. Mais, comme rien n'a été totalement perdu par la déchéance, comme tout doit se retrouver dans la voie de réconciliation, la prière chrétienne a dû garder un souvenir de ce langage primitif, qui nous sera rendu au ciel pour chanter l'*Alleluia* sans fin, le *Trisagion* éternel.

« Le lundi matin, après avoir dit la sainte messe, je me disposai à poursuivre ma course. Nos chrétiens vinrent me souhaiter un bon voyage. Les adieux qu'on fait au Missionnaire prennent toujours le caractère grave et imposant d'une cérémonie religieuse : on se réunit dans la chapelle, on chante ensemble la prière du départ ; le prêtre passe dans les rangs, asperge le peuple d'eau bénite ; puis les fidèles

s'avancent par petits groupes pour saluer le Père à la manière chinoise; enfin le Missionnaire bénit tout le troupeau, et après s'être mutuellement souhaité la protection du bon Dieu, on se sépare.

« A la ville voisine, nous louâmes une petite barque pour continuer notre route. Je vous ai mal parlé plus haut de la *voie impériale*, et pour réparer autant qu'il est en moi cette médisance, je dois ajouter que les fleuves, ces beaux chemins tracés par la Providence, sont en Chine un grand supplément aux routes artificielles. Quand on veut voyager ou transporter des marchandises d'un lieu à un autre, il est rare qu'on ne puisse le faire par eau. La navigation est plus ou moins accélérée selon qu'il faut remonter ou suivre le cours des rivières, selon que le vent est propice ou contraire. Tantôt c'est la voile qui se déploie, et alors on peut jouir d'un beau spectacle : comme le lit du fleuve est souvent creusé en zig-zag et d'une manière assez capricieuse, on voit au loin, sans apercevoir les jonques, un grand nombre de hautes voiles de formes diverses qui paraissent se promener majestueusement sur la campagne et courir la cime des arbres; tantôt on abaisse la voile qui se plie sur elle-même comme un immense éventail, et l'on vogue à la rame. Souvent aussi les matelots se forment en attelage sur la rive et font avancer la barque au moyen d'une longue corde. Evidemment tout cela ne vaut pas les messageries et les bateaux à vapeur du beau pays de France.

« Quelquefois la navigation est d'une lenteur vraiment déplorable. Ainsi, dernièrement pour faire quarante lieues il m'a fallu perdre dix jours. Ici, on ne voyage point pendant la nuit; les voleurs en sont la cause; on redoute leur attaque, ce qui n'est assurément pas à la plus grande gloire de la police chinoise. Quand le jour commence à tomber, les jonques se réunissent par petits groupes, on jette l'ancre et puis dorme qui pourra. C'est alors que commence le

vacarme. Pendant toute la nuit, on marque les veilles en frappant à coups redoublés, qui sur les *tam-tam*, qui sur les tambourins, qui sur de gros tubes de bambou. Le charivari devient insupportable, quand on a le triste honneur de se trouver auprès d'une barque mandarine. Il paraît de règle générale que les domestiques des hauts personnages se croient obligés en conscience de faire trois fois plus de bruit que les autres. Au demeurant, lorsqu'on ne va pas dans l'empire céleste précisément pour y chercher du bien-être, on ne se trouve pas mal dans les navires chinois : on y est couché sur le lit qu'on sait s'y faire; on y mange ce qu'on a préparé. Les matelots sont de braves gens qui ne se mêlent pas de vos affaires, et qui n'ont avec vous que les relations qu'il vous plaît d'avoir ; on peut même y prier Dieu tout à son aise, et on y est fortement excité quand on voit ces pauvres païens faire leurs inclinations au génie du fleuve, brûler le papier superstitieux et allumer les chandelles rouges. Chose bien remarquable! j'ai cru m'apercevoir que c'était toujours le plus jeune de la troupe, ou un enfant, s'il y en avait, qui était chargé du culte. Serait-ce que, même dans le paganisme, on reconnaît que la prière doit partir d'un cœur humble, simple et petit?

« Après trente-cinq jours de voyage, j'ai débarqué joyeux et bien portant à Kien-Tchang-Fou, d'où je vous écris cette lettre. Mon premier soin a été d'envoyer un exprès annoncer mon arrivée à M. Laribe, qui est actuellement en mission dans un district assez éloigné. Il y a déjà trois jours que je l'attends : j'aurais peut-être trouvé ce temps fort long et fort ennuyeux ; mais j'ai eu le plaisir de causer avec vous, mon cher ami, et cela m'a beaucoup aidé à prendre patience.

Kiou-Tou, 11 avril 1841.

« M. Laribe a voulu me faire fête. Nous avons passé la

solennité de Pâques, à deux lieues de Kien-Tchang-Fou, dans la chrétienté de Kiou-Tou, lieu de paix et de solitude, où réside ordinairement le Missionnaire. Au sein d'une profonde vallée est un gros bourg, dont le tiers des habitants est chrétien. Au-dessus du village et sur le sommet d'une charmante colline couronnée de grands arbres, s'élève la maison de Dieu, c'est-à-dire, une chapelle toute reluisante de propreté; près de là est une pauvre demeure pour le prêtre et une école de jeunes gens qui, du matin au soir, étudient en chantant leurs leçons, pendant que le magister va et vient, criant, lui aussi, de toutes ses forces et donnant à chacun le ton. Il résulte de toutes ces voix un grand tumulte, qui n'a rien de fatigant lorsqu'on y est accoutumé; quand on l'entend pour la première fois, son étrangeté lui prête un certain intérêt. Parmi les écoliers se trouvent actuellement quatre enfants, qu'on prépare pour le séminaire de Macao. Ils sont pensionnaires et entretenus aux frais de la Mission. Je vous assure qu'on s'édifie à considérer ces jeunes Chinois, dont l'extérieur est d'une modestie tout angélique. Je me souviendrai toujours avec plaisir des bons offices qu'ils m'ont prodigués.

« J'ai trouvé bien courtes les journées passées à Kiou-Tou; c'est une oasis que j'ai rencontrée sur ma route, où mon âme a pu se rafraîchir et se délasser tout à son aise. M. Laribe a été pour moi un confrère, un compatriote et un ami. Quoique les jours que nous avons vécu ensemble, aient été consacrés au repos, ils ne seront peut-être pas infructueux pour ma vocation. Les entretiens d'un ancien Missionnaire m'ont donné, ce me semble, plus d'expérience des choses de la Chine. Quand les soldats sont au bivouac, les conscrits peuvent encore beaucoup profiter en entendant les vétérans raconter leurs campagnes.

« Les fêtes de Pâques ont été solennisées avec zèle et courage, quoique les chrétiens sachent fort bien qu'une

persécution est sur le point d'éclater dans le Kian-Si. Plusieurs d'entre eux ont fait jusqu'à quinze lieues pour avoir le bonheur d'entendre aujourd'hui la sainte messe. Le jeudi-saint le Saint-Sacrement a été déposé dans une petite chapelle décorée par les néophytes. Les prières n'ont pas cessé un seul instant de retentir sur la colline tant que le Saint-Sacrement a été exposé. Pendant le jour, les femmes formées en chœur venaient chanter tour à tour le chemin de la croix ; le soir, elles ont été remplacées par des hommes, qui ont aussi redit leurs cantiques pieux durant la nuit tout entière. Le vendredi, M. Laribe a lavé les pieds à douze enfants : cette cérémonie paraissait toucher les fidèles. Enfin le jour de Pâques a dignement couronné cette grande semaine. Après la messe, un feu d'artifice et force détonations de pétards ont annoncé aux païens de la vallée que les adorateurs du maître du ciel étaient, ce jour-là, en fêtes et en jubilations. Croyez-moi, mon cher ami, si jamais il vous prend envie de pousser vos promenades jusque dans la Chine, ne manquez pas d'aller voir Kiou-Tou ; vous en serez content. Pour moi, il faut que tout à l'heure je lui dise adieu ; je vais reprendre mon bourdon et m'acheminer vers les glaces de la Tartarie occidentale.

« En finissant, je dois vous prier de ne point juger ce pays, d'après le tableau que je viens de tracer. Si vous alliez généraliser les particularités que j'ai décrites, vous vous exposeriez peut-être à bien des méprises. L'empire chinois est immense, et il me reste encore plus de cinq cents lieues à parcourir pour arriver à Pékin; sans doute que chemin faisant, j'aurai à réformer beaucoup de mes jugements.

« Adieu, mon cher ami, veuillez me rappeler au souvenir de M. le Supérieur et de mes amis de Toulouse ; je ne vous les nomme pas, parce que vous les connaissez tous.

« Huc, *Missionnaire apostolique.* »

*Extrait d'une lettre de M. Baldus, Missionnaire apostolique, à M. le Supérieur de la Congrégation de St-Lazare.*

« Monsieur le Supérieur,

« Je vous envoie mes notes sur la Chine. Un Missionnaire qui a vécu longtemps sur une terre étrangère doit s'être rendu compte de son esprit et de ses usages ; il doit avoir apprécié, dans l'intérêt de son apostolat, et les difficultés qui entravent le zèle, et les heureuses dispositions qui secondent ses efforts : cette lettre va résumer mes études sur les idolâtres et sur les chrétiens du céleste empire.

« Que les Chinois occupent le premier rang parmi les nations païennes encore existantes, c'est une gloire qu'on ne peut leur contester. Mais cette prééminence est moins brillante qu'on ne l'a supposé très-souvent ; ce peuple à quelques qualités qui l'honorent réunit tant de défauts, qu'il est bien inférieur à ces sociétés européennes, au-dessus desquelles certains observateurs n'ont pas craint de le placer. Vous allez en juger vous-même.

« Entre les devoirs imposés par la nature, celui qui exerce le plus d'empire sur les Chinois, c'est le respect pour les parents. Le père est aux yeux de ses enfants comme un dieu domestique ; non-seulement on obéit avec ponctualité à ses ordres, mais on vénère jusqu'à ses caprices. Est-il dissipateur de ses biens ? on se tait sur ses prodigalités ; on s'en fera même au besoin l'auxiliaire ou la victime. Lui plaît-il, dans la faiblesse d'un âge avancé, de prendre une secon-

de épouse pendant même que la première vit encore? cette étrangère sera reçue de la famille comme une seconde mère. Veut-il châtier son fils ou le frapper par fantaisie? le pauvre enfant ira chercher avec empressement le fouet qui doit le fustiger. « Mon père le veut: » cette parole est sacrée pour un fils, et quelque sévère que soit la volonté paternelle, il l'accomplit constamment avec la plus rigoureuse fidélité. Fallût-il mourir, il obéirait encore: on reconnaît en Chine aux parents le droit de mort sur des enfants qui leur déplaisent, et plus d'une fois nous avons été témoins d'exécutions aussi révoltantes.

« Cette vénération pour les parents ne finit point avec leur vie; elle les suit jusque dans la tombe. Les enfants, à vrai dire, ne font pas tous les frais des honneurs funèbres; avant de mourir, le chef de la famille a soin de se faire préparer un cercueil plus ou moins somptueux suivant qu'il est plus ou moins riche lui-même; et c'est là un des plus beaux héritages qu'il puisse, dans les idées du peuple, laisser à ses descendants. Dès qu'il a cessé de vivre, les siens alors se chargent de compléter les dépenses et l'appareil des funérailles. Les obsèques qu'ils ménagent aux défunts, quand ils ont de la fortune, sont ordinairement un mélange de luxe, de superstitions et de bruit; pendant trois jours consécutifs, les bonzes font en mémoire du mort un vacarme si effroyable que, durant plusieurs nuits, il est impossible de reposer dans tout le voisinage. Après ces assourdissantes lamentations, on transporte le cadavre au mausolée qui l'attend. C'est dans leurs propriétés que les Chinois élèvent habituellement les monuments funéraires; il est vrai qu'ils s'appauvrissent de la sorte, et que tout l'espace réservé pour les inhumations, dans leurs domaines, est pris sur la culture; mais néanmoins on aime mieux diminuer l'étendue de ses champs qu'ensevelir dans un sol étranger les dépouilles de ses ancêtres. Ces tombeaux deviennent

l'objet d'un culte religieux. Chaque année, à certaines époques, les parents s'y font porter en palanquin noir, s'ils sont à l'aise; puis, ce sont des prostrations sans fin; ce sont des offrandes sans nombre aux mânes des défunts, qu'on évoque et qu'on traite comme s'ils vivaient encore. Tout sépulcre consacré par ces cérémonies est inviolable; couper un seul des arbrisseaux qui le protégent, serait un crime, et si l'on venait à dénoncer le profanateur aux mandarins, il serait pour le moins soumis à de fortes amendes.

« Les parents ne tiennent pas moins à leur famille que la famille n'est respectueuse pour les parents. Ils sont jaloux de se voir revivre dans une postérité nombreuse. Toutefois, les filles n'ont aucune part à cet attachement des pères; leur naissance est regardée comme une calamité domestique; plusieurs païens les noient pour s'épargner la peine de les nourrir; et quand on en élève, on regrette en quelque manière la vie qu'on leur laisse et le pain qu'on leur dispense. Mais si c'est un fils que le ciel accorde aux vœux des parents, leur joie ne connaît point de borne; comme aussi, quand il meurt prématurément, leur douleur est inconsolable. Les païens en deviennent fous et maudissent leurs idoles; les chrétiens eux-mêmes ne se résignent que difficilement, et j'en ai vu dont ces accidents ébranlaient presque la foi.

« Malgré tout ce que je viens de dire, il ne faut pas croire que les affections de famille, dans le cœur des Chinois, aillent jusqu'à la tendresse. Les enfants n'ont pour leurs pères qu'une vénération toute légale; les parents tiennent à leurs enfants, mais par égoïsme. Ils les considèrent comme le futur appui de leur vieillesse; c'est à ce titre seul qu'ils craindraient de les perdre. Leur attachement pour eux est presque sans amour. Il en est de même entre les époux; ils sont unis l'un à l'autre plutôt par un senti-

ment d'intérêt que par un lien d'affection. De là qu'arrive-t-il? c'est qu'en Chine les séparations, même à la mort, sont glacées. On parle sans émotions à l'instant du trépas; on rit un moment après, et l'on ne s'attriste que des visites auxquelles la bienséance vous condamne. Je me trompe, il est reçu que les femmes pleurent; mais elles ne versent que des larmes de convention; elles les prolongent ou les font tarir à volonté. Les appelle-t-on au moment où elles semblent le plus éplorées : « Attendez, répondent-elles, « laissez-moi pleurer encore un instant mon mari. » Pour ce qui regarde le mari lui-même, l'impassibilité est son partage; il se déshonorerait si par hasard il était surpris à donner quelques pleurs au souvenir de son épouse.

« Non, les Chinois ne sont qu'imparfaitement doués des qualités du cœur. En Europe on connaît l'amitié, les nœuds qu'elle forme, les épanchements qui la trahissent; mais ici ce sentiment est ignoré; toutes les âmes vivent, pour ainsi parler, solitaires et concentrées en elles-mêmes; l'on peut appliquer aux païens qui nous entourent ce que saint Paul écrivait de ceux de son temps, que ce sont des hommes *sans affection, sine affectione.*

« Ce n'est pas néanmoins que les formules de dévouement leur manquent; ils ont au contraire constamment sur les lèvres les protestations les plus expressives; leurs manières, généralement polies, paraissent aussi porter quelque empreinte de sensibilité : mais le cœur ne répond pas à ces dehors; leur politesse, au moins dans ce qu'elle peut offrir de démonstrations affectueuses, n'a rien de sincère. On vous invite à dîner, et l'on sera bien aise que vous n'acceptiez pas, à moins que vous ne soyez disposé à payer votre part du festin; alors, on goûterait un vrai plaisir à vous avoir pour convive. Il n'est pas rare que dans l'espoir d'être ainsi dédommagé de ses frais, on appelle des amis à sa table, et que sous les apparences d'une invitation

toute bienveillante, on cache une spéculation de cupidité. Ainsi un bachelier, à son inauguration, donnera un banquet; il semble que ce soit uniquement pour se faire féliciter; mais c'est surtout parce qu'il attend des conviés un retour pécuniaire, après le tribut des éloges. Ainsi encore les mandarins feront dans une même année plusieurs anniversaires de leur naissance, et cela pour multiplier leurs gains en multipliant les repas. Quant aux dîners de cérémonie, comme ceux d'enterrements et de mariages, il est de convention que chacun paye ce qu'il mange.

« Cet amour de l'or, qui est le vice dominant des Chinois, les rend fourbes, injustes, ombrageux. Rien ne se vend qui ne soit falsifié; avec eux on doit toujours être en défiance; ils le sont toujours eux-mêmes. Leur faites-vous un payement, ils vérifient avec l'attention la plus sévère chacune des *sapèques* que vous leur donnez, et presque sur toutes il faut qu'ils chicanent : ils refusent celle-là parce qu'elle est trop mince, celle-ci parce qu'elle est fendue, cette autre parce qu'elle est noircie; nulle monnaie pour eux n'est d'assez bon aloi. Les contestations sur ce point sont inévitables, et nous en sommes toujours les victimes. Nous aimons mieux sacrifier quelques oboles que perdre notre temps; c'est-à-dire, que nous faisons tout le contraire de ce que font les Chinois; le temps n'est rien à leurs yeux, l'argent est tout, et plutôt que de démordre d'un prix qu'ils auront fixé, plutôt que de renoncer à une misérable sapèque, ils retiendront le voyageur tout un jour au passage d'un fleuve.

« La paresse s'allie dans les Chinois à la soif des richesses. S'il faut qu'ils travaillent au moment des récoltes, ils se délassent de ce labeur, tout le reste de l'année, par l'oisiveté la plus complète. Leur seule occupation est alors le jeu. Tantôt ils se ruinent aux cartes comme on le fait en Europe; tantôt ils vont assister par milliers aux luttes d'une nou-

velle arène ; mais ce ne sont pas des gladiateurs ou des lions qui se battent dans l'amphithéâtre, ce sont des coqs. On en élève de très-gros et d'espèces différentes pour les combats publics, et quand ils sont aux prises, on se passionne pour les champions, et très-souvent d'énormes paris s'engagent.

« Que sont pourtant ces défauts du caractère national, comparés au vice des lois et de la justice chinoise ? Sans doute il existe dans la jurisprudence de ce peuple quelques dispositions heureuses ; mais il en est aussi, ou d'évidemment injustes, ou de tellement atroces qu'à force d'être sévère la législation devient inutile. Telle est par exemple la loi qui punit le parricide. Elle porte que le mandarin du lieu où un fils aura tué son père perdra ses revenus ; que dans le chef-lieu de l'arrondissement où sera commis le crime, un quart des murs et des maisons sera rasé ; qu'enfin la ville sera renversée de f[illegible] si le m[illegible] fond en comble, [illegible] même forfait s'y renouvelle trois fois. Le législateur s'est imaginé que tant de rigueur serait infailliblement efficace : il s'est trompé, car on ne recherche pas, on ne dénonce pas même le coupable qui devrait être mutilé et mis à mort. Quel mandarin voudrait le trahir, sachant qu'il sera dépouillé par ce seul fait de ses pensions et de sa place ? Quels habitants n'aiment pas mieux voir le meurtrier impuni que leurs demeures ruinées ?

« La législation chinoise est encore plus mal appliquée qu'elle n'est mal conçue. Tout est arbitraire, vénal, cruel dans la conduite des magistrats. Voici comment on procède. Un indigène, je le suppose, a pris fantaisie de faire arrêter son voisin comme contrebandier : le voilà qui se rend à la ville, où il fait rédiger sa dénonciation par écrit et la présente au mandarin. C'est presque toujours pour le magistrat une occasion de s'enrichir ; il déclare donc qu'il y a lieu à poursuivre, et aussitôt quelques huissiers,

faisant fonction de gendarmes, s'en vont au nom de la loi sommer l'accusé de comparaître devant les tribunaux. Mais avant de l'emmener on a soin d'exiger de lui tous les frais du voyage, et parce que la mesure de ces dépenses n'a rien de précis et de fixé, l'impôt dont on frappe ce malheureux est énorme. Arrivé dans la ville où siége le juge, de nouvelles exactions commencent; au besoin, on emploie les supplices, on suspend en croix le prévenu, on le garrotte, on le torture, jusqu'à ce qu'il ait promis ou payé la somme qu'on veut en obtenir. Le prix de ces cruautés forme l'unique salaire des valets de la justice.

« Pour le mandarin, rien ne l'oblige à donner ses audiences en public; il peut de son salon faire un prétoire, et c'est là, en effet, qu'il juge le plus grand nombre des causes. On y vole plus à l'aise, on y fait du despotisme avec plus d'impunité. L'accusateur et l'accusé se tiennent agenouillés aux pieds du magistrat; ce qu'ils doivent lui dire dans cette attitude, ce n'est pas ce qu'ils savent, mais ce qui lui plaît; du moment que l'un ou l'autre tenterait, par une parole indiscrète, de prévenir le jugement qu'il a résolu de porter, il le ferait battre de verges. La vérité n'est admise à se faire entendre que sous le bon plaisir du mandarin.

« S'agit-il de constater un meurtre, tous les agents du mandarin, c'est-à-dire, tous les bandits de la contrée, sont mis en mouvement; le mandarin lui-même accourt sur le lieu du crime. Malheur alors aux bourses des voisins! malheur surtout au propriétaire du champ sur lequel on a trouvé le cadavre! l'assassinat s'est consommé sur ses terres; il est donc coupable, et tout aussitôt rançonné.

« Ce n'est pas tout, il faut, les lois l'ordonnent, que le magistrat reconnaisse la blessure et les ossements de la victime, fût-ce même un demi-siècle après l'inhumation, afin de voir si le meurtrier s'est servi de fer, de pierres ou de bâtons. Croit-il avoir découvert ce qu'il cherchait, aussitôt

la province entière est bouleversée, jusqu'à ce qu'on ait retrouvé l'instrument fatal; puis le mandarin s'en empare et le renferme dans un coffre, d'où il ne sera retiré qu'après soixante ans, pour être jeté dans les flammes.

« Quel châtiment après cela tombera sur le coupable? sera-ce la mort? sera-ce l'exil? L'empereur seul le déterminera en dernier ressort; et dans l'attente du jugement suprême, il n'est pas à craindre que l'homicide cherche à s'enfuir, quand même l'occasion s'en présenterait. Les Chinois sont persuadés qu'en aucun lieu du monde ils ne pourraient, avec des mains souillées de sang, échapper aux recherches de leurs mandarins, et que dans le cas où les satellites ne pourraient les atteindre, une force fatale les ramènerait malgré eux sous les coups de la justice.

« Au milieu de cette immense population d'idolâtres, que font nos chrétiens et vers quel avenir marchent-ils? Telle est la question qui préoccupe le plus nos frères d'Europe; je vais essayer d'y répondre.

« On se souvient que sous le règne de l'empereur Kian-Li, le ministère apostolique, hautement encouragé par ce prince, fit en Chine des conquêtes nombreuses. Alors on prêchait l'Evangile sur les places publiques, et comme c'était un honneur d'embrasser la foi, bientôt s'élevèrent de toutes parts des temples au vrai Dieu. Aujourd'hui, à proprement parler, il n'y a plus d'églises. Chaque persécution, décimant à son tour les rangs des fidèles, n'a laissé à Jésus-Christ qu'une faible portion de son ancien troupeau; ceux qui professent encore sa loi sainte descendent, presque tous, des premiers néophytes qui se convertirent dans des temps plus heureux.

« La cause principale de ces défections me paraît être l'excessive timidité des Chinois. Leur foi d'ailleurs est simple et sincère, leur docilité au-dessus de tout éloge, leur vénération pour le Missionnaire inspirée par les motifs les

plus religieux ; mais ils manquent de cette énergie qui tient tête à l'orage ; s'ils apostasient en présence du mandarin, c'est leur courage qui faillit, et non leurs croyances qui s'évanouissent. De retour au sein de leurs familles, ils reprennent aussitôt l'exercice de la religion qu'ils ont abjurée, sans cesser de la chérir. Témoin de leurs chutes, qu'excuse jusqu'à un certain point l'atmosphère toute païenne qu'ils respirent, on n'éprouverait pour eux d'autre sentiment que celui de la compassion, si leur faiblesse n'entraînait pas à sa suite des maux irréparables. Mais après un premier acte de pusillanimité ils deviennent encore plus craintifs ; le découragement se propage dans la Mission ; à peine ose-t-on, même dans un cas pressant de maladie, requérir le ministère du prêtre ; quelquefois il faut toutes les ténèbres de la nuit pour rassurer ces trembleurs lorsqu'ils viennent jusqu'à nous. De là, l'assistance aux instructions rendue comme impossible ; de là, un isolement d'autant plus funeste que, livrés aux séductions et aux menaces des idolâtres, ils ne trouvent en eux-mêmes aucune sauvegarde. Les plus éloignés de notre résidence se condamnent donc à ne communiquer avec le Missionnaire qu'un seul jour ; puis, après avoir fait leur confession annuelle, après avoir assisté une seule fois au saint sacrifice, les voilà rentrés pour un an dans leurs villages, où ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils respirent, tout est païen.

« Ces observations, vraies dans leur ensemble, admettent néanmoins plus d'une exception ; quoique la peur fasse toujours le fond du caractère de nos néophytes, elle ne règne pas partout au même degré ; vous trouvez même, en passant d'une province dans une autre, des contrastes qui étonnent. Ainsi dans les montagnes de Kou-Tchen, où j'ai résidé naguère, près de mille personnes venaient, chaque dimanche et jour de fête, entendre la sainte Messe ; bien qu'on nous connût pour Missionnaires, nous pouvions

voyager sans crainte, et même nous promener en toute liberté dans le district, comme un curé au milieu de sa paroisse. L'année dernière, une persécution, qui avait pris naissance ailleurs, s'étendit jusque dans cette paisible retraite et occasionna l'arrestation de M. Perboyre : eh bien, au plus fort de l'orage, quand une centaine de soldats battaient encore le pays, je n'ai remarqué chez nos chrétiens, au lieu de la peur qui devait naturellement les saisir, qu'un dévouement plus généreux à nos personnes. Ils m'invitaient, quoique malade et par conséquent moins dispos en cas de fuite, à me réfugier sous leur toit, et m'y retenaient comme en temps de paix; j'étais sûr de trouver partout un asile.

« Aujourd'hui, ma position a bien changé. Je suis dans le Honan, à Lou-y-Shien, et voici quelques détails sur la première Mission que j'ai faite dans ce pays. Ici, quoiqu'on ne parle pas de persécution, les fidèles se donnent peur de tout; je ne puis sortir de la cour intérieure où, pour plus grande précaution, ils ont eu soin de m'enfermer; encore, le maître de la maison s'imagine-t-il déjà voir sa fortune compromise par ma présence. Que de peines n'ai-je pas eues pour obtenir qu'on annonçât mon arrivée aux chrétiens dispersés dans le voisinage, et qu'on les laissât venir, je ne dis pas entendre les instructions, mais se confesser seulement une fois! Que faire avec des hommes qui croient découvrir dans chaque néophyte un Judas, et dans chaque païen un espion? avec des parents qui laissent quelquefois leurs fils grandir, jusqu'à l'âge de douze ans, dans une complète ignorance de la religion, et cela par système, de peur, disent-ils, qu'ils ne parlent de nos mystères et de nos dogmes aux idolâtres? Ainsi bon nombre de familles s'excommunient elles-mêmes, en s'interdisant à peu près tout rapport avec nous et avec les autres chrétiens : de cet isolement à l'apostasie peut-être y a-t-il moins loin

qu'ils ne pensent. Chaque fois que je rencontre quelques membres de ces familles dispersées, j'en prends occasion de leur dire que puisqu'ils ne veulent pas venir à moi, il faudra bien, pour accomplir mon ministère, que je me rende auprès d'eux, et que sous peu de jours ils recevront ma visite. Alors chacun de s'excuser en me répétant qu'il n'est pas digne de me recevoir. Valable ou non, cette excuse doit me suffire; car si je voulais malgré eux me rendre à leur habitation, je ne trouverais personne pour m'y accompagner, et dans le cas où je me risquerais à y aller tout seul, peut-être qu'à mon retour mes premiers hôtes refuseraient de m'ouvrir la porte. Après tout, leurs craintes sont parfois à respecter; sur le plus léger prétexte, un païen les rançonne à discrétion; qu'un faux frère soit averti de l'arrivée du prêtre, et le voilà qui saisira cette occasion pour se venger en dénonçant sa retraite...

« Plusieurs mois se sont écoulés entre la date des renseignements qui précèdent et les heureuses nouvelles que je vais vous communiquer. Tout ce district a changé de face; je n'ai plus que des éloges à donner aux chrétiens de Lou-y-Shien. Telle a été leur docilité à mes avis, que j'ai obtenu d'eux tout ce que je voulais; la sanctification du dimanche et l'assistance à la Messe ne laissent rien à désirer; la veille des fêtes, c'est à qui en préviendra ses voisins, de peur que par oubli ils ne manquent à la solennité. L'exercice de l'oraison mentale est devenu familier à plusieurs personnes dévotes, et j'espère que cette pieuse pratique se soutiendra. Le Chemin de la croix se fait, tous les dimanches, d'une manière très-édifiante et avec grande effusion de larmes; mais ce n'est pas à ces larmes que je tiens le plus, depuis que j'ai pu me convaincre que les Chinois en versent à volonté.

« Maintenant que je suis sur le point de m'éloigner d'eux, ceux de mes néophytes qui voyaient jadis dans ma

présence un continuel sujet d'alarme, qui s'ingéniaient à inventer quelque respectueux prétexte pour m'éconduire, cherchent par toute sorte de moyens à retarder le moment de notre séparation; de jour en jour, de semaine en semaine, ils remettent les préparatifs de mon prochain départ. Pendant tout mon séjour dans la Mission, c'est-à-dire, pendant un temps considérable, ils ont généreusement fourni à mon entretien; je rends même à plusieurs ce témoignage que, pour m'obliger, ils seraient disposés aux plus grands sacrifices.

« Que je vous dise un mot, en finissant, des espérances du christianisme en Chine, et des principaux obstacles qui retardent encore son triomphe. Jusqu'à ce moment nous n'avons guère rempli dans ces contrées qu'un ministère de conservation, et non de conquête : animer à la persévérance les néophytes qui marchent dans la voie du salut, ramener au bercail les brebis égarées, purger de tout mélange de superstition la piété des fidèles, tel a été le but presque unique de nos efforts. Grâces à Dieu, nous y avons réussi; et quand Notre-Seigneur n'accorderait pas d'autres consolations à ses ministres, ils devraient encore se féliciter de leur vocation, puisque sans eux les étincelles de foi, éparses dans ce vaste empire, ne tarderaient pas à s'éteindre.

« C'est donc avec beaucoup de lenteur que l'Evangile s'est propagé parmi les Chinois : à l'avenir prendra-t-il un plus rapide essor? on pourrait le croire en voyant d'années en années s'accroître le nombre des ouvriers évangéliques. Cependant, à considérer la marche suivie jusqu'à ce jour, on peut dire qu'à moins d'un de ces coups extraordinaires que le Seigneur frappe dans sa miséricorde, nos vœux pour la conversion de l'empire seront bien lents à se réaliser. En effet, la prédication, cet instrument des triomphes de la foi, nous est interdite par la prudence. Il ne manque

pas de Missionnaires qui auraient le désir et le courage d'annoncer aux païens les vérités chrétiennes. Combien de fois ne nous est-il pas venu dans l'esprit d'aller à quelque célèbre pagode du Hou-Kouang, et là, en présence des idoles, de prêcher le vrai Dieu aux adorateurs et aux prêtres des fausses divinités ! mais où aboutirait ce zèle téméraire ? à déchaîner la persécution sur nos pauvres néophytes; ce serait les exposer à l'apostasie, sans nulle probabilité de convertir les bonzes; peut-être se fermerait-on à soi-même l'entrée de sa Mission compromise, supposé qu'on ne pérît pas dans l'expédition.

« Ce qu'il nous est impossible de faire par nous-mêmes, nous tâchons de l'obtenir par le ministère des chrétiens zélés et instruits qui, profitant des rapports de voisinage, ou des liens de parenté, gagnent à Jésus-Christ de nouveaux serviteurs. Un maître catéchise son domestique, un artisan son apprenti; un néophyte, ne trouvant pas d'épouse dans les familles converties, obtient une dispense pour s'unir à une païenne qui, à coup sûr, embrassera un jour notre foi. Il est des provinces où, chaque année, nous comptons plus de cent et quelquefois plus de mille catéchumènes préparés par les soins de nos disciples; c'est ainsi que durant mon séjour à Lou-y-Shien, j'ai conféré le baptême à dix-sept idolâtres. Le Missionnaire doit donc se borner à bien accueillir ceux qu'il lui serait si doux d'aller chercher; et nous sommes là, attendant le moment du Seigneur, tout prêts à voler au secours de nos frères qui se perdent, dès que tomberont nos entraves. Je me figure toujours que si nous avions la liberté permanente d'annoncer l'Evangile, la Chine entière recevrait bientôt la parole divine. Mais qui nous déliera la langue ? qui soulèvera l'énorme pierre sous laquelle notre zèle reste comme étouffé ? Si quelque puissance catholique, prenant à cœur les intérêts de Dieu et le salut de ce peuple innombrable, stipulait que

la vérité pût enfin se faire entendre, quelles espérances il nous serait donné de concevoir! Les prières des Associés pour la Propagation de la foi sont puissantes devant Dieu; qu'elles redoublent! et, j'en suis sûr, elles hâteront l'accomplissement de nos désirs.

« Jusqu'à présent, le Seigneur n'a pas jugé à propos d'opérer de grands miracles en Chine, et j'ose dire qu'en étonnant leurs regards, les prodiges ne produiraient pas beaucoup de conversions parmi les païens, à moins qu'une grâce extraordinaire n'agît en même temps sur les cœurs pour dissiper d'aveugles préventions. C'est ici qu'on voit des yeux et qu'on touche au doigt la futilité d'une objection souvent répétée par les incrédules d'Europe: ils soutiennent que si les faits évangéliques étaient vrais, tous les Juifs, témoins oculaires, se seraient convertis; comme si les causes de leur obstination n'étaient pas assez connues! L'historien sacré ne nous apprend-il pas qu'au lieu de reconnaître à ces prodiges la puissance d'un Dieu, les pharisiens n'y voulaient voir qu'un pouvoir magique; que, pour se dispenser de croire, ils attribuaient à l'intervention du démon les miracles dont ils ne pouvaient nier l'existence? Eh bien, à en juger par la disposition actuelle des esprits, il en serait de même en Chine, où les païens sont persuadés qu'un chrétien, et surtout un Missionnaire, a le secret de changer à son gré les lois de la nature. Deux faits, dont je suis bien certain et que je choisis entre mille, vous feront connaître à quel point cette ridicule opinion est accréditée. Un de nos confrères chinois, appelé *Tong*, fut conduit, après dix ans d'exil, au tribunal de Chan-Tsin-Shien, et de là, mené sous bonne escorte vers le fleuve, où une barque l'attendait pour le porter à la ville royale. Quoiqu'il fût chargé de chaînes, les mandarins craignaient qu'il ne s'envolât au moment où il verrait l'eau. On aposta donc sur la rive une cohorte entière de soldats, les uns la flèche en main, les autres le fu-

sil armé et mèche allumée, de façon à tuer le Missionnaire lorsqu'il prendrait son essor.

« Le second trait dont je veux parler est d'une date plus récente. Lorsque M. Perboyre fut arrêté, l'année dernière, on le garrotta en divers endroits du corps, toujours dans cette persuasion qu'en sa qualité de Missionnaire, il était nécessairement sorcier. On sait qu'il supporta sans pousser un gémissement toutes les tortures usitées en Chine. C'en fut assez pour faire crier à la magie : « Il a, disait-on, le secret de ne pas souffrir ; » et aussitôt les juges de lui faire boire du sang de chien mêlé à celui de chèvre, afin de le désensorceller ; mais ce qu'ils appelaient le talisman du martyr, c'est-à-dire, son héroïque constance, triompha du superstitieux breuvage. A la fin on s'aperçut qu'il portait un bandage à cause de sa hernie, et l'on s'en prit à cet appareil, qui renfermait, c'était évident, quelque vertu diabolique. Après l'en avoir dépouillé, on le frappa de nouveau, pour voir si cette fois il crierait. En vérité, on ne sait trop quelle serait sur ce peuple prévenu l'influence des prodiges, quand on le voit expliquer par de ridicules sortiléges les miracles de patience et de vertu.

« Il me resterait à vous entretenir de chacune de nos Missions; mais persuadé que mes confrères n'auront pas manqué de vous transmettre des renseignements spéciaux sur les chrétientés qu'ils dirigent, je me bornerai à quelques indications sur le Kian-Nan, tout récemment confié à notre Congrégation. Cette province a été comme le berceau du Christianisme en Chine. C'est là que le P. Matthieu Ricci, jésuite, après plusieurs années de travaux infructueux, gagna enfin à Jésus-Christ le fameux ministre Shiù, qui l'emmena avec lui à la cour. Les néophytes y sont en grand nombre, presque tous réunis ensemble et à peu de distance du rivage de la mer. Leur générosité pour les Missionnaires et pour tout ce qui tient au culte de Dieu, n'a d'égal que leur pusillani-

mité; ils passent à juste titre pour les chrétiens les plus timides de l'empire. Heureusement pour eux que les persécutions sont rares dans le Kian-Nan; du reste, comme ils sont riches et qu'ici tout est vénal, ils achètent aisément la paix des mandarins. Le Sou-Tchéou en particulier, pays qu'habitent ces fidèles, est de toutes les contrées asiatiques la plus fertile; les Anglais qui l'ont aperçue de dessus leurs navires, lui donnent le nom de *Jardin de la Chine*.

« Je souhaite, Monsieur le Supérieur, que ces détails puissent vous intéresser.

« BALDUS, *Missionnaire apostolique.* »

*Extrait d'une lettre du P. Joset, procureur de la Propagande, aux membres des Conseils centraux de l'Œuvre.*

Hong-Kong, 18 avril 1842.

« Messieurs,

« Lorsque en janvier 1841 je vous parlai de l'île de Hong-Kong, cédée aux Anglais par le député impérial de la Chine, je vous annonçai que mon intention était d'y construire, avec l'agrément de la sacrée Congrégation, une petite église pour le service des soldats et autres Européens catholiques; à côté de cette chapelle, je me proposais aussi de fonder une école pour les jeunes Chinois, car c'est à mon avis le plus sûr moyen de propager la Religion dans l'empire; enfin mon dernier projet était d'ouvrir un refuge pour les enfants trouvés.

« Quoique le traité, dont les conditions avaient été convenues entre le commissaire chinois *Chi-Xen* et le plénipotentiaire anglais Elliot, n'ait pas été approuvé par l'empereur, les Anglais n'en sont pas moins restés maîtres de l'île; et, sans attendre la fin de la guerre, des commerçants de toutes nations, encouragés par l'exemple de la Grande-Bretagne qui fait des dépenses considérables pour ce nouveau comptoir, élèvent avec une étonnante activité des établissements de tous genres. Déjà plus de cent édifices sont en construction, sans compter les divers bâtiments destinés à l'administration anglaise, sans compter surtout les maisons chinoises qui s'élèvent encore en plus grand nombre. Des travaux gigantesques ont été entrepris par le gouvernement: c'est, d'un côté, une route qui devra parcourir les différents points de l'île; elle a déjà été poussée jusqu'à quatre lieues à travers les montagnes; c'est, de l'autre, un vaste

flots; elle a, de plus, l'avantage d'être arrosée par un ruisseau d'une eau excellente. Dans le cas où l'on donnerait suite à ce projet, le lit du ruisseau serait creusé et deviendrait un large et profond canal, depuis la mer jusqu'au village chinois situé au fond de la vallée. Pour que rien ne manquât au charme de cette situation, il suffirait de couper un monticule, qui dérobe actuellement la vue du port. C'est d'ailleurs à peu près le seul endroit couvert d'arbustes et de forêts. La partie du continent qui regarde l'île et qu'on appelle Cou-Long, présenterait aussi de grands avantages pour la fondation d'une ville; mais il paraît que les Anglais redoutent de s'y établir, dans la crainte des conflits auxquels les exposerait un contact journalier avec les Chinois.

« Après avoir réalisé le but de mon voyage, je me hâtai, pour ne pas augmenter inutilement mes dépenses, de revenir à Macao, laissant sur les lieux le Missionnaire qui m'avait accompagné. Je pris soin de lui faire construire avant mon départ une petite chapelle avec une hutte en paille, en attendant que vos secours me missent à même de lui bâtir un abri plus convenable et un oratoire plus décent. La nouvelle de toutes ces démarches m'avait précédé à Macao; elle y souleva contre moi un orage dont j'étais loin de prévoir les suites. Dénoncé par les feuilles publiques comme ayant porté atteinte aux priviléges des Portugais, qui revendiquent le droit de patronage sur l'île de Hong-Kong, je fus cité à comparaître devant le gouverneur, et sommé de reconnaître ce droit, ou sinon, de quitter la ville dans les vingt-quatre heures.

« J'aurais bien voulu assoupir cette affaire et gagner du temps; à cette fin je demandai qu'il me fût loisible de consulter mes supérieurs, j'offris même d'accepter conditionnellement des pouvoirs du Grand-Vicaire portugais, jusqu'à ce qu'une réponse de Rome eût tranché la question de juridiction; mais on ne voulut consentir à aucun délai. Alors

je dus m'en tenir à mes instructions : un décret du Souverain Pontife plaçait l'île sous la dépendance immédiate de la sacrée Congrégation, je ne pouvais l'annuler; des ordres précis, spéciaux, de la Propagande m'interdisaient tout ajournement de mesures, quelles qu'elles fussent, dictées par le Saint-Siége, je me fis une loi d'obéir, résolu à subir toutes les conséquences qu'allait entraîner l'accomplissement d'un devoir. Ce qui m'a le plus douloureusement affecté est que la sentence d'expulsion n'ait pas porté uniquement sur moi, qui devais être considéré comme seul coupable, mais qu'elle ait frappé tous mes confrères, et même, par un excès de sévérité jusque-là inouï, qu'elle ait atteint mes élèves chinois. Telle était l'inflexible rigueur de l'arrêt de bannissement, que si M. de Jancigny, consul de France, ne se fût rendu chez le gouverneur et n'eût demandé un sursis en ma faveur, j'allais être saisi une demi-heure après, parce que le pilote chargé de m'emmener à Hong-Kong ayant manqué de parole, je me trouvais sans embarcation. Trois jours me furent enfin accordés, sur les instances du généreux consul; j'en profitai pour régler mes affaires, pour emballer quelques effets, et préparer les matériaux nécessaires à la construction d'une cabane en paille. Vous concevez aisément tout ce qu'un départ aussi précipité a dû nous causer de dépenses; malgré la plus sévère économie, nous en aurions été pour des frais beaucoup plus considérables, si plusieurs familles dévouées, dont les noms seront à jamais présents à nos souvenirs et à nos prières, ne nous avaient prêté assistance et secours. Aujourd'hui nous n'avons pour demeure, mes confrères, mes élèves et moi, qu'une misérable hutte en chaume.

« Je suis, etc.

« Théodore Joset, *procureur de la Propagande.* »

*Extrait d'une lettre du P. Gotteland, de la Compagnie de Jésus, à un de ses Supérieurs en France.*

**King-Kia-Hang, 22 juillet 1842.**

« Mon révérend Père,

« Bénie soit à jamais la bonté divine, qui nous a protégés d'une manière si visible qu'on en est ici dans l'admiration. Nous sommes enfin entrés en Chine, avec tous nos effets et sans le moindre danger. Monseigneur de Bési nous a reçus avec une effusion de cœur que j'aurais peine à vous peindre. Son diocèse est immense; sa vaste étendue fait que les Missionnaires ne peuvent aller administrer les malades à domicile, dans la crainte d'en laisser mourir plusieurs sans sacrements pendant l'absence qu'entraînerait la visite d'un seul. On les apporte donc au presbytère, et cela de huit et dix lieues. Plusieurs, comme il est facile de le concevoir, ne s'en retournent pas, mais passent de la chapelle au tombeau.

« J'espère bien, mon révérend Père, que notre nombre en Chine sera incessamment triplé, quadruplé. Mgr de Bési réclame déjà une quarantaine d'apôtres : restera encore le Chang-Tong pour les plus impatients de s'en aller au ciel par le martyre. Au moment où nous débarquions, Sa Grandeur recevait les plus tristes nouvelles de cette province; un mandarin s'est saisi de tous les ornements et de toutes les lettres de l'Evêque, il a fait arrêter vingt-deux hommes et quarante femmes, parmi lesquels huit ont apostasié; des gardes ont été mises à la seule petite chapelle qu'on eût pu élever dans

cette Mission. Le prêtre italien qui s'y trouvait, averti deux jours d'avance par un païen, a pu s'échapper.

« Dans tout ce que je viens de dire pour vous montrer la nécessité où nous sommes d'avoir de nouveaux ouvriers, je n'ai considéré que les besoins de la chrétienté actuelle; mais si nous sommes de zélés et fervents apôtres, le Seigneur nous réserve un autre genre de consolation bien précieuse pour un cœur qui aime Jésus-Christ, je veux dire le bonheur d'augmenter le nombre des fidèles. Je ne suis ici que d'hier en quelque sorte, et Monseigneur m'a déjà confié l'honorable mission de baptizer quatre adultes. Qu'il est doux, mon révérend Père, de verser l'eau régénératrice sur des têtes blanchies par les années, et profondément inclinées par la componction et l'amour!

« Cham-Pon-Chao, le 24 juillet. — « A raison de la grande facilité de notre entrée en Chine, on a négligé quelques mesures de prudence. On nous a conduits à terre en plein jour et sous les yeux d'un grand nombre de païens; on a aussi débarqué nos effets avec la plus grande publicité. De là le bruit s'est répandu parmi les idolâtres que quatre malfaiteurs (c'est le titre dont on décore les Européens) étaient venus à King-Kia-Hang, avec des sommes immenses. En conséquence le projet a été formé, dit-on, de piller et même de brûler le village. On se laisse d'autant plus aisément intimider ici par ces sortes de bruits, que l'absence des troupes et des mandarins donne plus beau jeu aux voleurs. Bien que Monseigneur ne craigne pas beaucoup, il a cru prudent de faire porter ailleurs une partie de mes effets, et de m'envoyer moi-même à Cham-Pon-Chao, autre résidence de Sa Grandeur, à dix lieues de King-Kia-Hang. J'ai retrouvé là le Père Estève, qui y avait été envoyé huit jours plus tôt, aussi par mesure de précaution. A propos de voleurs, le peuple se met à en faire justice par lui-même; il les brûle vifs, sans autre forme de

procès; dernièrement douze malheureux pillards ont été exécutés de cette sorte près de Chong-Hai, et trois autres dans Chang-Hai même...

« Agréez, etc.

« CH. GOTTELAND, *S. J.* »

---

*Extrait d'une autre lettre du même à un de ses Confrères.*

Kiang-Nan, le 19 août 1842.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Mgr de Bési veut ouvrir sans délai son séminaire à Chusan; l'établissement se composera d'abord de huit à dix enfants auxquels on apprendra à lire le latin, en les faisant avancer dans l'étude difficile des caractères chinois. Le P. Brueyre en aura la direction, et on lui adjoindra un Chinois instruit pour former ces enfants à leur propre langue...

« Nous jouissons ici, au moins pour le moment, d'une assez grande sécurité. Chusan est un poste admirable pour la Chine et pour le Japon. Quoique la distance de cette île au Kiang-Nan soit de trente lieues environ, elle offre les plus grandes facilités pour la correspondance et l'introduction des Missionnaires.

« Je suis avec un profond respect, etc.

« CH. GOTTELAND, *S. J.* »

*Lettre du P. Marti, Provicaire du Tong-King oriental, aux Membres du Conseil central de Lyon.*

Du village de Nam-Am, 24 novembre 1841.

« Messieurs,

« Il y a quelques mois, j'ai reçu de Mgr Retord plusieurs numéros de vos Annales. Lorsque ces intéressantes pages m'eurent fait connaître l'origine, les progrès et l'état actuel de votre pieuse Association, sur laquelle je n'avais encore que des idées bien vagues, mon premier besoin fut de m'écrier avec le Prophète : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris!* Quelle puissance humaine aurait jamais pu développer ainsi ce grain de senevé, et faire sortir de la plus petite des semences une tige qui surpasse non-seulement en hauteur les plantes qui l'entourent, mais forme encore un arbre plus élevé que le cyprès et plus fécond que l'olivier? Quel autre que le Maître de la nature pouvait planter cette vigne de privilége, et lui donner assez de force pour étendre ses bras jusques au delà des mers? Oui, mon Dieu, c'est là votre œuvre, et je la reconnais d'autant mieux que *vous avez caché cette pensée aux sages et aux prudents du siècle, pour la révéler aux humbles et aux petits.* Soyez béni, Seigneur, d'avoir daigné choisir pour exécuter ce grand ouvrage des instruments que le monde ignore! En faisant *ce qui est, par ceux qui ne sont rien,* l'honneur revient à vous seul, et *nulle chair n'a le droit de se glorifier en votre présence.*

« Telles étaient les douces pensées dont se berçait mon âme à la lecture de vos saintes archives ; et puis, j'ajoutais mes prières, toutes misérables qu'elles fussent ; à celles qu'il me semblait voir s'élever de tous les points du monde en faveur de votre admirable et bienfaisante Association, quand soudain je reçus moi-même un témoignage de votre sollicitude et de votre charité. C'était le 27 octobre ; une lettre de notre procureur à Macao m'apprit qu'à trois différentes fois votre inépuisable bienvaillance avait alloué d'abondants secours à la pauvre et désolée mission du Tong-King oriental. Déjà, je le sais, une partie de vos dons est en chemin pour venir à nous, et pourvu que Dieu la protége, elle me sera bientôt remise ; j'en ai du moins la confiance.

« Comment vous exprimerai-je toute ma reconnaissance pour un bienfait si généreux ? Que seraient d'ailleurs de simples paroles pour reconnaître une si grande libéralité ? Enfin quels présents pourrions-nous vous offrir, quand nous ne savons pas même trouver des louanges dignes de vos sacrifices ? Mais consolez-vous, ô nos chers bienfaiteurs ! ne vous inquiétez pas du retour que vos bontés réclament. Si nous sommes pauvres et dénués, Dieu est riche pour nous ; dans sa miséricorde il ne détournera point ses regards de l'œuvre de vos mains ; ce Dieu, pour l'amour duquel vous avez fait cette grande aumône à d'obscurs Missionnaires, vous en prépare une récompense au delà de tout ce que l'esprit peut concevoir, et l'espérance se promettre. N'a-t-il pas dit autrefois de sa bouche adorable : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront la miséricorde à leur tour !* Appuyés sur cette parole, vous pouvez donc, ô vous tous qui composez la pieuse Association, vous répondre qu'un salaire infini vous est réservé dans le ciel ; et qu'au jour où le Seigneur révélera sa justice, en présence des nations, rappelant avec complaisance le souvenir de vos bien-

faits, il vous dira : *Venez, les bien-aimés de mon Père! entrez en possession du royaume qui vous fut préparé dès le commencement du monde : j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais dans les prisons, et vous m'avez visité ... Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous me l'avez fait.* Magnifique promesse! Sublime compensation de vos aumônes! Trésor qu'il doit vous être d'autant plus doux d'amasser, que les vers ni la rouille ne sauraient le détruire, ni les voleurs le dérober!

« En vérité, Messieurs, vous ne pouvez rien désirer de plus ; nous ne pouvons de notre côté vous rien promettre de mieux : ce qui nous reste à faire, c'est de demander au Seigneur, par tout ce que nous avons de sentiments et de forces, qu'il vous accorde en effet ces biens promis par son amour aux âmes charitables ; et certes, c'est un devoir que nous nous ferons toujours un bonheur d'accomplir.

« Quoi de plus juste que de prier pour d'insignes bienfaiteurs, quand il nous est ordonné de le faire pour ceux même qui nous persécutent ou nous calomnient! Quoi de plus raisonnable que de lever sans interruption nos mains vers le ciel, pour ceux qui non-seulement élèvent les leurs dans notre intérêt, mais encore les ouvrent à l'indigence, et les tendent pleines de secours aux Missions affligées! Oh! oui, nous prierons pour vous, parce que vous avez bien mérité de notre gratitude ; nous prierons pour le progrès de votre Association, parce qu'elle nous paraît une œuvre inspirée de Dieu pour la propagation de la Foi ; nous prierons enfin pour tous les Associés vivants et morts, parce que c'est une obligation, d'ailleurs bien chère, que l'équité nous impose.

« Outre la part que prennent aux mérites de notre apostolat tous ceux qui le protégent, outre les suffrages communs et particuliers que font pour eux nos confrères, il existe, parmi les Vicaires provinciaux de notre Mission, un antique

usage : c'est d'appliquer, au moins une fois la semaine, le fruit de la sainte messe aux bienfaiteurs de leur Eglise. Soyez-en sûrs, Messieurs, vous ne serez point exclus de ces souvenirs religieux, ni des grâces dont ils peuvent être la source. Il y a plus : le jour de saint François Xavier, patron de votre Société, si je ne me trompe, tous nos prêtres européens et moi, nous célébrerons le saint sacrifice pour vous, pour vos coassociés, pour tous les Missionnaires apostoliques répandus sur le globe, et enfin pour la propagation commune de la Foi que nous annonçons, et de votre Œuvre qui nous sert d'appui. Mgr de Métellopolis et son digne coadjuteur, Mgr l'Evêque de Ruspe, uniront aussi leurs vœux aux nôtres. Le 4 décembre nous reitérerons la même offrande aux mêmes intentions. Chaque fois que je romprai *votre pain* à nos néophytes indigents, je les inviterai à prier pour ceux qui le leur donnent.

« Instruit du zèle avec lequel vous sollicitez des documents sur nos Missions, je mettrai tous mes soins à satisfaire vos pieux désirs.

« Je ne doute pas que vous ne fassiez des vœux ardents pour la paix et l'accroissement de notre pauvre Eglise, pour ses apôtres et pour ses fidèles. Daignez continuer, je vous en conjure, à appeler sur nous la miséricorde divine ; priez surtout pour moi avec plus d'instance, parce que j'en ai plus besoin.

« D. Marti, de l'Ordre des Prêcheurs,
*Provicaire du Tong-King oriental.* »

---

*Extrait d'une lettre du P. Serrador, procureur de la Mission espagnole du Tong-King oriental.*

Macao, le 6 juillet 1842.

« Grâce à l'infinie miséricorde de Dieu, la tempête affreuse qui menaçait d'engloutir l'Eglise annamite, commence enfin à se calmer, et laisse entrevoir pour l'avenir des jours plus sereins. J'ai reçu dernièrement une lettre de notre R. P. Provincial, en date du 3 juillet de cette année ; elle m'annonce, entre autres bonnes nouvelles, que la paix est rendue aux ministres de l'Evangile, qu'ils peuvent non-seulement résider en toute sécurité dans leurs presbytères, mais encore vaquer librement à l'administration des sacrements. Vous apprécierez mieux nos motifs d'espérance, en entendant les paroles mêmes de mon confrère :

« Je ne sais, dit-il, ce que Dieu nous réserve; cependant, à en juger par la révolution qui s'opère, une carrière de prospérités et de succès paraît s'ouvrir à la Religion. C'est du moins notre espoir, et nous le croyons fondé. D'un côté, la piété des fidèles se ranime ; on les a vus pendant la sainte quarantaine se presser en foule dans les églises et dans les chapelles domestiques, réciter publiquement les prières d'usage, se livrer à tous les exercices religieux avec une telle solennité que leur conduite, envisagée d'après les règles ordinaires de la prudence, n'eût été propre qu'à les compromettre ; car les décrets de proscription n'ont pas encore été rapportés. Et toutefois, ce qui nous donnerait à croire que Dieu lui-même inspirait leur zèle, il n'en est résulté aucune suite fâcheuse; au contraire, le courage

des néophytes s'est raffermi, les apostats eux-mêmes commencent à déplorer leur chute et à demander la pénitence.

« D'un autre côté, les dispositions du gouvernement à notre égard paraîtraient s'améliorer ; on est loin sans doute de nous être favorable, mais il semble qu'on ne veuille plus se montrer persécuteur. A l'appui de cette conjecture je pourrais alléguer plus d'une raison, sinon péremptoire, au moins plausible. D'abord, c'est le silence du nouveau roi : aucun édit n'est encore venu témoigner de sa haine contre nous ; loin de là, plusieurs actes officiels peuvent être regardés comme un désaveu et une réparation des torts de son père : les condamnations prononcées sous le règne précédent non-seulement restent sans exécution, mais obtiennent des commutations notables, qui finiront, je l'espère, par une complète amnistie. De plus, les principaux instigateurs de nos maux, ceux qui ont été les plus ardents promoteurs et les plus dévoués instruments des fureurs de l'ancien roi, sont maintenant, pour la plupart, ou destitués ou dans les fers, juste châtiment de leurs cruautés et de leurs rapines.

« Entre tous ces tyrans secondaires, il en est un que son élévation passée et ses disgrâces actuelles signalent à tous les regards. Il était grand-juge sous Minh-Menh ; aujourd'hui, révoqué de ses fonctions, il gémit dans les cachots sous le poids d'une énorme chaîne qui pèse environ cent quarante livres. Son malheur est à ses propres yeux une vengeance du ciel ; il est si convaincu que le sang innocent des chrétiens retombe sur sa tête, qu'il demande souvent aux fidèles lequel de nos martyrs leur semble plus puissant devant Dieu, afin de l'apaiser, dit-il, par des sacrifices, et d'obtenir avec son intercession la délivrance des maux qui l'accablent. C'est d'ailleurs l'opinion générale des Annamites, des idolâtres comme des chrétiens, que la

justice divine s'est appesantie sur ce mandarin en punition de sa rage contre nos frères immolés.

« Le fameux vice-roi Tring-Kang-Kang, si connu pour sa haine contre la Religion, a éprouvé le même sort : il a été publiquement dégradé ainsi que le premier ministre du trésor royal ; tous deux sont dans les fers et à la veille de rendre compte des vexations qu'ils ont exercées sur les chrétiens. Bien qu'ils aient de puissants protecteurs, il leur sera difficile d'échapper à la colère du roi, qui est informé de tous leurs méfaits.

« Le châtiment de ces grands coupables a jeté la terreur parmi tous leurs complices. A les voir maintenant rechercher la solitude et les ténèbres, eux qui se liguaient naguère avec tant de fierté contre les chrétiens, on comprend que le cri de leur conscience s'unit à la réprobation des hommes pour flétrir leur conduite passée. Une égale crainte s'est aussi emparée des maîtres de cérémonies que Minh-Menh avait préposés, dans chaque village, à l'enseignement des rits superstitieux. Loin de tyranniser les fidèles, ils osent à peine les regarder en face ; le grand jour les effraie ; on dirait que, proscrits à leur tour, ils s'attendent à partager d'un moment à l'autre le sort du grand-juge, comme ils ont coopéré à ses injustices. Ainsi se vérifie cet oracle de l'Esprit-Saint : *Les justes verront et seront dans la joie ; et toute iniquité restera muette de confusion.* »

« Tels sont les faits mentionnés dans la lettre du Vicaire provincial. En les retraçant, son âme s'ouvre à la confiance ; il espère réédifier en paix tout ce que la persécution a détruit...

« D. SERRADOR, *Procureur de la Mission espagnole.* »

*Extrait d'une lettre de M. Masson, Missionnaire apostolique, à M. Ferry.*

Du Tong-King occidental, le 16 juin 1842.

« MONSIEUR,

«...Le nouveau roi n'a jusqu'ici fait couler le sang d'aucun martyr; on ignore encore quelles sont ses dispositions à notre égard; nulle parole favorable ou menaçante n'est venue les révéler. C'est vraisemblablement que, n'ayant pas encore reçu l'investiture, il aurait craint par un acte quelconque de souveraineté de se compromettre aux yeux de l'empereur de la Chine. Mais à l'avenir cette appréhension ne le retiendra plus; il pourra, s'il le veut, nous faire sentir son mauvais vouloir, car il est maintenant en possession de sa patente royale. C'est un fait dont le peuple du Tong-King doit être bien instruit, tant il lui a occasionné de dépenses. Le prince a traversé une grande partie de ses états pour aller se faire introniser; jamais ses prédécesseurs n'avaient voyagé avec une pompe pareille. Avant qu'il passât, les populations s'ébranlaient pour préparer les routes; de distance en distance on élevait de vastes bâtiments pour abriter non-seulement le souverain, mais encore toute sa cour et une partie de son armée : à chacun des relais, on avait construit au moins vingt-cinq édifices, et on avait déployé pour les orner toutes les richesses du luxe tonkinois; chaque palais avait son ameublement complet, comme si le monarque eût dû s'y fixer pour toujours; et cependant il s'y reposait à peine une heure, c'est-à-dire le temps nécessaire pour prendre un repas.

« Ce n'est point, du reste, de sa cassette qu'ont été payés les frais; ils ont été supportés par le peuple. Mais en retour, tous les sujets ont pu contempler la face de leur

roi. Les autres monarques asiatiques affectent de se rendre invisibles ; Thieu-Tri s'est en quelque manière montré prodigue de lui-même : assis dans une chaise à porteurs, vitrée sur les quatre pans, il a permis à qui l'a voulu de considérer ses traits à travers les glaces du palanquin. Je n'ai pas été du nombre des curieux : il a passé le dimanche des Rameaux à Nghé-An ; c'était à une demi-lieue de ma résidence, et, comme vous le pensez bien, je ne me suis pas déplacé pour le voir.

« Arrivé à la ville royale du Tong-King, il a attendu les ambassadeurs de la Chine. Puis, quand il a eu reçu de leurs mains l'investiture, il s'est hâté de repartir ; le jour de la Pentecôte on l'a vu repasser ici en grande hâte et presque *incognito*.

« Je sais qu'on a dit beaucoup de mal, et peut-être avec raison, du caractère de ce prince ; cependant nous avons lieu d'espérer que son gouvernement nous sera moins hostile que celui de son prédécesseur. Je crois même que l'arrestation et la condamnation toute récente de nos confrères ne peuvent encore rien faire préjuger de ses dispositions, parce que jusqu'à nouveaux ordres les mandarins ont dû se guider en tout sur les lois existantes ; c'est plutôt à Minh-Menh qu'à Thieu-Tri qu'il faut imputer ces rigueurs. Mais l'ajournement des exécutions capitales, mais la mise en liberté sans conditions de plusieurs chrétiens, et les commutations accordées à quelques autres, sont des bienfaits dont on peut rendre grâce au nouveau roi, et qui font dire à tout le monde que des jours meilleurs vont enfin luire sur nous. Toutefois je suis loin de m'attendre à un édit qui abroge les décrets de persécution ; les lois du pays s'opposent à ce qu'un fils défasse l'œuvre de son père : mais qu'on nous laisse tranquilles, c'est tout ce que nous demandons ; le silence du prince nous suffit, car en fait de protection nous n'en voulons pas d'autre que celle de notre Dieu.

« Il serait sans doute téméraire d'affirmer que la paix

va nous être rendue; mais déjà il existe entre notre situation actuelle et la période du règne précédent une amélioration notable : les païens sont plus timides dans leurs vexations; les mandarins ne semblent plus se mêler qu'à regret de nos affaires. Pour nos chrétiens, ils sont maintenant aguerris au péril. La première fois qu'ils entendirent parler d'exécutions sanglantes, leur frayeur fut au comble, ils en perdaient la tête; aujourd'hui, l'arrestation d'un Missionnaire, le supplice d'un nouveau martyr, est pour eux un événement comme un autre; ils en causent sans émotion; ils se félicitent même de ce qu'un nouveau témoin est donné à Jésus-Christ et une gloire de plus à leur Eglise. Je dois ajouter que la paternelle sollicitude du souverain Pontife n'est pas étrangère à cette heureuse disposition des esprits; en apprenant qu'on s'occupait à Rome de la canonisation des martyrs annamites, nos chrétiens se sont consolés de leurs maux et affermis dans la foi.

« A cette heure notre apostolat est des plus laborieux; mais quelle douce fatigue! il me semble que je ne suis Missionnaire que depuis cette année. J'ai déjà pu sortir impunément de ma retraite, et courir à la recherche des brebis errantes. Oh! qu'elles avaient besoin de la visite d'un pasteur! Depuis dix ans, le plus grand nombre d'entre elles n'avaient point rencontré de prêtre. Aussi, avec quel bonheur elles entendent aujourd'hui sa voix! avec quel empressement elles reviennent au bercail! Il est vrai qu'il faut presque recommencer à neuf leur instruction chrétienne : j'ai dix catéchistes occupés du matin au soir à ce ministère; j'en aurais vingt qu'ils ne suffiraient pas à seconder le pieux élan de ce bon peuple. Aux dernières fêtes de Pâques, la foule des néophytes accourus à la solennité était immense; c'était comme aux plus beaux jours de l'Eglise annamite avant la persécution. Il y a plus; le sang des martyrs devient aussi au Tong-King une semence de nouveaux chré-

tiens; depuis le carême dernier, cent dix idolâtres sont déjà venus me demander le baptême. Jamais, en temps de paix, je n'ai vu un aussi grand nombre de païens se convertir.

« Bien qu'il n'y ait point d'inconvénient à ce que nos chrétiens, quels qu'ils soient, viennent me voir, je ne pourrais sans imprudence me rendre encore indistinctement dans toute localité; alors je me fais suppléer par mes catéchistes, et je les envoie dans les villages où je ne puis aller moi-même. Là ils instruisent pendant toute la semaine nos dociles néophytes, et le samedi ils m'amènent ceux qu'ils ont préparés à la confession. Tous assistent, le dimanche, à la sainte messe. Vous comprenez que, cherchant à rallier autour du pasteur ces brebis dispersées, j'ai toujours un grand nombre d'hôtes à nourrir; car ce ne sont pas seulement les catéchistes placés sous mes ordres qui vivent à mes frais; je suis encore obligé de pourvoir aux besoins, soit des fidèles, soit des idolâtres qui viennent réclamer mon ministère. Aussi compté-je quelquefois plus de trente convives étrangers. Pour éviter des réunions trop considérables, j'ai pris le parti de disséminer mes disciples, et de les confier à diverses familles pieuses de mon village, qui se prêtent volontiers à cette bonne œuvre, moyennant une modique rétribution de cinq sous par jour pour chaque personne. Sans doute c'est bien peu, mais à la longue ces vingt-cinq centimes multipliés par le grand nombre de mes pensionnaires, finissent par atteindre un chiffre très-élevé. Je suis bien loin de m'en plaindre. Pourrai-je faire un meilleur emploi des sommes qui nous sont allouées par l'Association de la Propagation de la Foi? Ne m'est-il pas plus doux de les consacrer à cet usage, que de les donner aux mandarins pour acheter une paix toujours précaire, ainsi que nous le faisions les années précédentes?...

« C. Masson, *Missionnaire apostolique.* »

***Extrait d'une lettre du même Missionnaire apostolique à M. Masson, son cousin.***

**Tong-King, 22 juin 1841.**

« Dans tout le royaume, il n'est bruit en ce moment que des funérailles de Minh-Menh : depuis plusieurs mois plus de deux mille personnes sont occupées à aplanir une montagne et à combler une vallée pour y enterrer le dernier roi. Il paraît que l'on fait des préparatifs immenses pour cette cérémonie, qui toutefois ne sera qu'un simulacre d'enterrement, car Minh-Menh est déja inhumé depuis longtemps; mais personne ne sait où est déposé son corps. La politique du pays veut que l'on en agisse ainsi, de peur que, si le véritable tombeau était connu, lors d'un changement de dynastie, il ne vînt à être profané. C'est pour cela qu'ordinairement lorsqu'un roi est mort, quelques affidés le font enterrer secrètement par des personnes condamnées à la peine capitale, que l'on exécute ensuite sur-le-champ, afin qu'elles ne puissent raconter le secret à personne. Il y a un cénotaphe envers lequel on agit à l'extérieur, comme s'il renfermait véritablement le corps du défunt; mais personne n'y est trompé. C'est ainsi que dans quelque temps on portera très-solennellement en terre un grand cercueil qui sera censé renfermer le corps de Minh-Menh, et qui ne renfermera peut-être que des pierres.

« Masson, *Missionnaire apostolique.*

# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

*Lettre du P. de Smet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus à un Père de la même Société.*

Des bords de la Platte, 3 juin 1841.

« Mon très-révérend Père,

« Enfin nous voici en route pour ces chères *Montagnes-Rocheuses*. Déjà presque faits à la fatigue du voyage, et pleins des plus belles espérances, nous sommes, à cette heure, assis sur les bords d'une rivière qui n'a pas sa pareille au monde. Les Pawnées la nomment *Asskata* ou rivière aux grosses cornes, les voyageurs la *Platte*, l'auteur d'Astoria, et je me range à son avis, l'appelle la plus merveilleuse et la plus inutile des rivières. La suite fera voir que toutes ces dénominations lui conviennent.

« Vous aurez déjà appris par mes lettres de l'année dernière, que j'avais été envoyé chez les *Têtes-Plates* pour m'assurer de leurs dispositions à l'égard des *robes noires*, dont ils sollicitaient depuis longtemps la visite. J'étais parti de

St-Louis au mois d'avril, et j'arrivai sur les bords du Colorado, lieu désigné pour le rendez-vous, en même temps qu'un détachement de sauvages venu à ma rencontre. Je visitai dans ce voyage, outre les *Potowatomies*, plusieurs peuplades indiennes, telles que les *Pends-d'oreilles*, les *Nez-Percés*, les *Serpents*, les *Corbeaux*, les *Gros-ventres*, les *Arikaras* et *Mandans*, les *Sheyennes*, les *Kants*, la nombreuse nation des *Scioux*, *etc.*, et partout je trouvai de si heureuses dispositions en notre faveur, que, dans le désir de seconder plus activement les desseins visibles de la divine miséricorde sur tant de pauvres âmes, je résolus, malgré les approches de l'hiver et de fréquents accès de fièvre, de me remettre en marche à travers l'immense solitude que je venais de parcourir, n'ayant d'autre guide au milieu de cet océan de montagnes et de prairies qu'une boussole, d'autre défenseur parmi vingt peuples ennemis des blancs qu'un vieux soldat de Bonaparte, enfin d'autres provisions au sein d'un désert aride que ce que la Providence daignait nous procurer. Je passerai sous silence les aventures d'un si long et si périlleux retour; elles ont été déjà consignées dans une relation qui ne vous est probablement pas inconnue.

« J'arrivai à St-Louis au plus fort de l'hiver. La promptitude inespérée de mon retour, les heureuses nouvelles que j'apportais de nos Têtes-Plates, tout contribua à faire sur l'âme généreuse de mes Confrères une si vive impression, que depuis le Rev. Père provincial jusqu'aux frères coadjuteurs, tous voulurent se transporter aux *Montagnes;* néanmoins, cinq seulement furent élus pour m'accompagner : c'étaient le P. Point, Français, le P. Mangarini, Romain, et trois frères coadjuteurs, deux Belges et un Allemand.

« Avec eux je quittai St-Louis au commencement d'avril, et le 9 du même mois je débarquai à Westport, ville

frontière des Etats-Unis. Il y avait là, sur la rive droite du Missouri, une petite cabane abandonnée, tout à fait semblable aux pauvres demeures des paysans Belges, où quelques jours auparavant une sauvagesse était morte. C'est dans ce réduit, si semblable à celui qui mérita la préférence du Dieu Sauveur, que nous nous casâmes avec empressement; car nous n'allions plus avoir pour des mois entiers d'autre abri qu'une tente, au milieu d'un désert immense.

« Nous repartîmes de Westport le 10 mai, et après avoir passé par les terres des Shawanées et des Delawares, nous arrivâmes en cinq jours de marche sur les bords de la rivière des *Kants*. Les bagages, les voitures et les hommes la traversèrent dans une pirogue ou tronc d'arbre creux, de trente pieds de long, qui de loin avait l'apparence de ces gondoles qu'on voit flotter dans les rues de Venise. Aussitôt que les *Kants* accourus à notre rencontre apprirent que nous allions camper sur la *rivière aux soldats*, à six milles de leur village, ils se séparèrent de la caravane au grand galop, et notre tente était à peine dressée, que leur grand-chef venait déjà nous saluer avec six de ses braves, l'élite de la tribu. Après m'avoir fait asseoir sur une natte, pour fumer avec eux le calumet d'amitié, ils nous montrèrent les titres honorables qu'ils tenaient du Congrès américain. Le chef mit à ma disposition deux guerriers, ses parents; ils étaient armés en guerre; l'un portait la lance et le bouclier, l'autre avait un arc, des flèches, un sabre nu, et un collier composé des griffes de quatre ours, qu'il avait tués de sa propre main. Ils restèrent fidèles à leur poste, c'est-à-dire à la porte de notre tente, pendant les trois jours et les trois nuits qu'il nous fallut attendre les retardataires de la caravane. En les quittant nous leur fîmes présent de quelques bagatelles, qui achevèrent de nous gagner leur affection.

« Le 19 nous continuâmes notre route, au nombre d'en-

viron soixante-dix personnes, dont plus de cinquante étaient en état de porter les armes, force plus que suffisante pour entreprendre avec prudence la longue course qu'il nous restait à fournir. Pendant que le gros de la troupe s'avançait vers l'ouest, un jeune voyageur anglais, le P. Point et moi, nous déclinâmes sur la gauche pour visiter un village des *Kants*. Arrivés à quelque distance de leurs loges, nous fûmes frappés de la ressemblance qu'elles ont avec ces larges meules de froment qui couvrent nos guérets après la moisson : il n'y en avait guère qu'une vingtaine, groupées sans ordre à quelque distance les unes des autres ; mais la forme circulaire de chacune ne couvrait pas moins de quarante pieds de diamètre, espace qui suffit pour abriter de trente à quarante personnes. Tout le village nous parut devoir renfermer sept à huit cents âmes, approximation justifiée d'ailleurs par le chiffre total de ces sauvages, qui sont environ quinze cents, repartis en deux villages distants l'un de l'autre d'environ vingt à trente milles.

« La construction des loges des *Kants* est d'un genre tout à fait particulier ; elle paraît réunir au solide le commode et l'agréable. De la muraille circulaire, faite de terre, partent des perches courbées, aboutissant à une ouverture centrale, qui sert tout à la fois de fenêtre et de cheminée. La porte de l'édifice se trouve ordinairement du côté le plus abrité contre les vents. Le foyer est placé au milieu de quatre poteaux ou colonnes, destinées à soutenir la rotonde. Les lits sont rangés en cercle autour de la muraille, et dans l'espace compris entre eux et le foyer se trouvent les habitants, debout ou assis sur des peaux et sur des nattes de jonc. Quand nous entrâmes, une natte de cette espèce et des coussins nous furent présentés. Il serait difficile de dire tout ce que nous vîmes de curieux pendant la demi-heure que nous passâmes au milieu de ces hôtes étranges ; ce qui nous frappa surtout en eux, c'est

une figure vraiment à caractère, c'est le naturel de l'attitude, la facilité et l'expression du geste, la singularité de leurs occupations. Les femmes seules se livrent à un labeur proprement dit ; il semblerait que la tâche de gagner le pain à la sueur de son front ne regarde qu'elles. Ces pauvres sauvagesses travaillent sans relâche, et pour être moins détournées des travaux plus essentiels, elles attachent ceux de leurs enfants qui ne marchent pas encore à une espèce de planche, assez large pour préserver leurs petits membres d'être blessés par les objets environnants. Dans l'intérieur de la loge elles déposent ce meuble, que je n'oserais appeler berceau ni fauteuil, quoiqu'il réunisse les avantages de l'un et de l'autre, tantôt sur un lit, tantôt à leurs pieds ; en voyage elles le portent sur le dos, ou le suspendent au pommeau de leur selle, tout en traînant derrière elles les bêtes de somme, qui portent avec la tente le bagage et quelquefois les armes des maris.

« Les hommes se chargent des fatigues de la chasse et des périls de la guerre ; mais hors de là, mais sous leurs tentes, à quoi passent-ils leur temps ? leur principale occupation est de boire et de manger ; après quoi ils jouent aux cartes, dorment, fument, écoutent ou racontent leurs grandes actions, s'arrachent la barbe et les sourcils. Contre la coutume de beaucoup d'autres sauvages qui laissent croître leur chevelure, les *Kants* se rasent entièrement, à la réserve d'un bouquet de cheveux qu'ils laissent au sommet de la tête, pour recevoir le plus bel ornement, selon eux, dont une tête d'homme soit susceptible, je veux dire la plume d'une queue d'aigle, qui tantôt s'élève et flotte en forme de panache, tantôt descend en catogan sur la nuque, quelquefois voltige autour des tempes. Pendant que nous fumions le calumet avec les principaux de la loge, je ne pouvais me lasser de considérer une espèce de dandy, qui se mirait sans cesse pour donner à son plumet la tournure la

Du Tong-King occidental, 30 juillet 1842.

«... Depuis ma dernière lettre, le fait le plus important de notre chrétienté est le martyre de Pierre Khanh, prêtre tonquinois, qui a été mis à mort le 12 juillet 1842. Cet acte du nouveau roi fait enfin connaître ses dispositions à notre égard. Un autre Confesseur, le clerc Paul, est maintenant à la chaîne et dans les cachots de la capitale du Tong-King. Sa sentence n'est pas encore rendue; mais, une fois prononcée, elle ne manquera pas d'être confirmée par le prince; car le généreux athlète a confessé sa foi avec tant de clarté et de courage, qu'il est comme impossible qu'on le laisse vivre.

« Il paraît que la persécution va recommencer avec plus de force que jamais. Déjà on dit que sa majesté cochinchinoise a envoyé dans tout son royaume un décret pour faire rechercher les Européens...

« Je n'aperçois sur l'horizon de l'avenir que des orages au moins aussi forts que les précédents, et je crois surtout qu'à la fin de cette année la terre Annamite va être rougie par une grande effusion de sang chrétien. Priez Dieu pour nous! Le tyran *Thieu-Tri* passera comme son père, et la Religion subsistera après sa mort. Pour mon compte, je tâche de créer à notre Eglise de nouveaux Apôtres et de plus nombreux appuis pour le jour peu éloigné de l'épreuve; depuis mon retour au Tong-King j'ai déjà consacré deux Evêques et ordonné onze Prêtres; mon coadjuteur a aussi promu deux indigènes au sacerdoce. Nous n'avons maintenant qu'un seul Prêtre de moins qu'avant la persécution: à mesure qu'on abat des têtes, d'autres s'élèvent pour émousser le fer des bourreaux.

« † Pierre-André RETORD, *Evêque d'Acanthe,*
*Vic. apost. du Tong-King occid.* »

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

## MISSION DES MONTAGNES ROCHEUSES.

*Suite de la lettre du P. de Smet à un Père de la Compagnie de Jésus* (1).

« Les *Kants*, semblables en cela à tous les sauvages, sont presque toujours fort sérieux quand ils parlent ou entendent parler de religion. Jusqu'au milieu des passions les plus fougueuses, l'observateur tant soit peu attentif remarquera que le sentiment religieux est le plus profondément gravé dans leur cœur, et peut-être celui qu'ils expriment le plus souvent. Jamais, par exemple, ils ne prendront le calumet sans en offrir les prémices au grand Esprit ou à ses manitoux, esprits du second ordre, êtres intermédiaires entre les hommes et la Divinité. Ici, je voudrais pouvoir vous exprimer l'étonnement tendre et respectueux qui se peignit sur le visage de trois *Kants* à la vue d'un *Ecce*

(1) Voir le commencement de cette relation au N° LXXXVIII, p. 205.

*Homo*, surtout quand l'interprète leur fit comprendre que cette tête couronnée d'épines était l'image du Sauveur du monde. Ces hommes appartenaient cependant à une nation qui, trois mois auparavant, avait impitoyablement massacré quatre-vingts femmes ou enfants de leurs ennemis : c'est qu'à leurs yeux la vengeance ne passe point pour un vice; ses horreurs sont même consacrées par des pratiques religieuses. Quand un parti se lève pour aller à la guerre, ils invoquent auparavant les manitoux de la peuplade, afin d'obtenir par leur entremise l'assistance du grand Esprit, et de voler beaucoup de chevaux, ou d'enlever un grand nombre de chevelures. Essayer, sans l'Evangile, de leur faire comprendre qu'il n'y a point de gloire à massacrer un rival sans armes, une femme sans défense, un enfant abandonné, ce serait peine perdue. Ils ne font qu'une exception à cette loi barbare : c'est quand leur ennemi vient de lui-même se réfugier dans leur village : tant qu'il y demeure, son asile est inviolable, sa vie est là plus en sûreté que dans sa propre loge; mais à peine en est-il sorti, qu'il a rendu à ses hôtes le droit et la fureur qu'ils avaient contre sa personne avant qu'il se fût confié à leur discrétion.

« Hâtons-nous de dire, à la louange de nos chers *Têtes-plates* et *Pends-d'oreilles*, que chez eux et dans plusieurs autres nations voisines, dont les mœurs ont subi quelque amélioration par le mélange avec les Iroquois catholiques venus du Canada, non-seulement la vengeance n'est point permise, mais même qu'ils ont pour principe de ne repousser la violence par la force que lorsqu'ils ne peuvent faire autrement. On lit dans les mémoires de Bonneville, que les *Pieds-noirs* ayant pris en deux fois et presque coup sur coup environ deux cents chevaux aux *Nez-percés*, ceux-ci, bien que supérieurs en force à leurs adversaires, puisque le secours des blancs leur était offert, ne voulurent se livrer à aucune représaille, par la pensée que le

grand Esprit n'approuvait pas la vengeance, et que d'ailleurs pouvant obtenir de leurs frères, les *Pends-d'oreilles*, les chevaux dont ils avaient besoin, par la seule exposition de leur nécessité, il paraissait beaucoup plus raisonnable de s'en procurer ainsi, que de verser inutilement le sang.

« Telle n'est pas la morale des autres sauvages plus voisins des Etats-Unis, à l'est des montagnes. Pour eux, voler leurs ennemis est une vertu, tirer vengeance et vengeance outrée d'un simple vol commis à leur détriment, c'est la perfection, c'est l'héroïsme. D'où vient cette différence? ne serait-ce pas qu'une antipathie secrète contre les blancs, regardés par l'Indien comme ses oppresseurs, frapperait de stérilité le germe de civilisation qu'on voudrait s'efforcer de répandre dans sa tribu. Il y a plus, les dépenses considérables, faites par la philanthropie américaine pour propager la connaissance de l'agriculture chez ces mêmes peuplades, n'ont produit qu'un bien faible résultat. J'ai vu de mes propres yeux, sur la terre des *Kants*, les champs défrichés aux frais des Etats-Unis tout à fait dévastés. Pour civiliser, et surtout pour convertir le sauvage, il faut donc autre chose que la perspective d'un bien-être purement matériel.

« Lorsque nous quittâmes le village des *Kants*, deux de leurs guerriers, l'un premier soldat de la nation, l'autre à qui l'on donnait le titre de capitaine, vinrent nous accompagner jusqu'au lendemain matin, et ils l'eussent fait beaucoup plus longtemps, s'ils n'avaient point eu à craindre les plus terribles représailles d'un parti de *Pawnées*, qu'ils supposaient en marche pour venir venger le massacre dont j'ai parlé plus haut. — Ayant donc reçu de nous de quoi fumer le calumet, ils s'en retournèrent à leur village par le plus court chemin; et bien leur en prit, car nous n'avions pas marché deux jours, que quelques-uns de nos gens rencontrèrent le parti en question. Quoique six fois

plus nombreux que les *Kants*, les *Pawnées* ont presque toujours été battus par ceux-ci, parce qu'ils n'ont ni l'adresse, ni la force, ni le courage de leurs rivaux. Cependant, comme ils paraissaient avoir bien pris leurs mesures, et qu'ils étaient encore exaspérés par le souvenir récent de ce qui s'était passé dans le cours de l'hiver, nous nous les peignions déjà se baignant dans le sang de leurs ennemis, quand deux jours après nous les vîmes revenir sur leurs pas. Les deux premiers qui s'approchèrent de nous se faisaient remarquer, l'un par une chevelure pendue au mors de son cheval, l'autre par un drapeau américain qui lui servait de manteau, symboles de victoire qui nous firent mal augurer du sort de nos hôtes. Mais le chef de la caravane, les ayant interrogés par signes sur le résultat de leur expédition, apprit d'eux qu'ils n'avaient pas même vu l'ennemi, et qu'ils avaient grand faim : on leur donna de quoi manger et de quoi fumer; ils mangèrent et ne fumèrent pas; puis, contre la coutume des sauvages qui après un repas en attendent toujours un autre, ils partirent d'un air qui paraissait indiquer qu'ils n'étaient pas contents. La brusquerie de ce départ, le calumet mis de côté, ce retour précipité de leur expédition, le voisinage rapproché de leurs peuplades, leur amour bien connu pour un pillage facile, tout contribuait à nous faire craindre de leur part quelques tentatives, sinon contre nos personnes, du moins contre nos chevaux et nos bagages; mais, grâce à Dieu, nos appréhensions furent vaines; pas un ne reparut.

« Quoique menteurs et voleurs, les *Pawnées*, chose assez étonnante, sont presque vrais croyants au sujet de la vie à venir, et plus que pharisiens dans l'observation de leurs cérémonies superstitieuses. La danse, la musique, aussi bien que le jeûne, la prière et le sacrifice, font partie essentielle de leur culte. Le plus ordinaire est celui qu'ils rendent à un oiseau empaillé, rempli d'herbes et

de racines auxquelles ils attribuent une vertu surnaturelle. Ils disent que ce manitou a été envoyé à leurs ancêtres par l'étoile du matin, pour leur servir de médiateur quand ils auraient quelque grâce à demander au Ciel. Toutes les fois qu'il s'agit d'entreprendre une affaire importante ou d'éloigner quelques fléaux de la peuplade, l'oiseau médiateur est exposé à la vénération publique, et pour se le rendre favorable, ainsi que le grand manitou dont il n'est que l'envoyé, on fume le calumet, et la première fumée qui en sort est dirigée vers la partie du ciel où brille leur astre protecteur.

« A l'oblation du calumet, les *Pawnées*, dans les occasions solennelles, joignent le sacrifice sanglant, et selon ce qu'ils disent en avoir appris de l'*oiseau* et de l'*étoile*, le plus agréable au *grand Esprit* est celui d'un ennemi offert de la manière la plus cruelle possible. On ne peut entendre sans horreur les circonstances qui accompagnèrent l'immolation d'une jeune *Sciouse* dans le cours de l'année 1837. C'était au moment des semailles et dans le but d'obtenir une bonne récolte que ce crime fut consommé.

« Cette enfant, car elle n'avait que quatorze ans, après avoir été nourrie six mois de l'idée qu'on lui préparait une fête, pour le retour de la belle saison, se réjouissait en voyant l'hiver s'enfuir. Le jour marqué pour la prétendue ovation étant arrivé, elle fut revêtue de ses plus beaux ornements, et placée au milieu des guerriers qui semblaient ne l'escorter que par honneur. Chacun de ces sauvages, outre ses armes qu'il tenait soigneusement cachées, portait deux pièces de bois, reçues comme un gage d'amitié des mains de la victime. Celle-ci était chargée de trois poteaux qu'elle avait elle-même aidé à abattre, la veille, dans la forêt voisine; mais, croyant marcher à un triomphe et n'ayant dans l'imagination que des idées riantes, elle s'avançait vers le lieu de son sacrifice dans

la plus entière sécurité, pleine de ce mélange de timidité et de joie si naturel à un enfant prévenu de tant d'hommages. Pendant la marche qui fut longue, le silence n'était interrompu que par des chants religieux et des invocations réitérées au Maître de la vie, sévères préludes qui ne devaient guère contribuer à entretenir l'espérance si flatteuse dont on l'avait jusque-là bercée. Mais arrivée au terme, où il ne lui fut plus donné de voir que des feux, des torches et des instruments de supplice, quelle ne fut pas sa surprise? et quand il ne lui fut plus possible de se faire illusion sur son sort, qui pourrait dire les déchirements de son âme? Des torrents de larmes coulèrent de ses yeux, son cœur se répandait en cris lamentables, ses mains s'élevaient vers le ciel; puis elle priait, conjurait ses bourreaux d'avoir pitié de son innocence, de sa jeunesse, de ses parents, mais en vain : ni la médiation d'un blanc qui se trouvait là, ni ses menaces, ni ses offres, rien ne fut capable d'adoucir ces barbares. Malgré les résistances de la jeune fille, ils l'attachent impitoyablement aux branches de deux arbres et aux trois poteaux dont ses épaules avaient été chargées comme d'un trophée, ils lui brûlent ensuite diverses parties du corps avec des torches ardentes, faites de ce même bois qu'elle avait distribué aux guerriers de l'escorte. Après que son supplice eut duré aussi longtemps que la soif de la vengeance et le fanatisme peuvent permettre à des cœurs féroces de jouir d'un si horrible spectacle, le grand sacrificateur lui décocha au cœur une flèche qui fut à l'instant suivie d'une grêle de traits, lesquels, après avoir été violemment tournés et retournés dans ses blessures, en furent arrachés de manière à ne faire de son corps qu'un affreux amas de chairs meurtries, d'où le sang ruisselait de toutes parts. Quand il eut cessé de couler, le grand chef, pour couronner dignement tant d'atrocité, s'approcha de la victime, en arracha le cœur encore palpitant, et, vomissant

mille imprécations contre la nation *Sciouse*, le porta à la bouche et le dévora aux acclamations des guerriers, des femmes et des enfants de la tribu. Après avoir laissé le corps en proie aux bêtes féroces, et répandu le sang sur les semences pour les féconder, chacun se retira dans sa loge, content de soi-même et plein de l'espérance d'une bonne récolte.

« Un tel sacrifice n'était propre qu'à attirer des malédictions sur ces sauvages. A peine la nouvelle en fut-elle parvenue chez les *Scioux* que, brûlant de venger leur nation, ils jurèrent de massacrer autant d'ennemis que la victime avait de phalanges aux doigts et d'articulations dans chacun de ses membres. L'effet ne tarda pas à suivre la menace : quatre-vingt-dix femmes et enfants égorgés expièrent bientôt le crime de leur tribu.

« A la vue de tant d'horreurs, qui ne serait pas prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour donner à ce pauvre peuple la connaissance du vrai Médiateur, du véritable sacrifice, sans lequel il est impossible d'apaiser la justice divine ?

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, etc.

« PIERRE DE SMET, *Missionnaire.* »

---

## *Autre lettre du même Missionnaire au même Père.*

*Eau-Sucrée*, 14 juillet 1841.

« Mon révérend et très-cher Père,

« Voilà deux longs mois que nous sommes en route; mais enfin nous commençons à apercevoir ces chères montagnes, où nos cœurs aspirent depuis si longtemps : on les appelle *Rocheuses* à cause de leur nature granitique. La longueur, le cours et l'élévation de cette chaîne imposante lui ont fait donner le surnom d'*Epine dorsale* du Nouveau-Monde. Parcourant du nord au sud presque toute l'Amérique septentrionale, elle s'étend dans le Mexique, le Texas et le Cohahuila, et se rattache aux Cordilières. Au levant, elle embrasse les montagnes, moins connues peut-être, de la *Rivière-au-vent*... Ces dernières renferment les sources qui donnent naissance à plusieurs rivières, dont les unes se déchargent dans la mer Pacifique, et les autres dans le grand fleuve qui porte le tribut de ses eaux à l'Atlantique. Les *Côtes-noires*, les plaines élevées qui séparent les sources du haut Missouri de celles du Mississipi, appelées le *Coteau de prairie*, les montagnes *Ozark* et les *Masserues*, peuvent être considérées comme des ramifications des montagnes Rocheuses. D'après des observations faites au moyen du baromètre, d'accord avec les calculs de la trigonométrie, on porte la hauteur de quelques-uns de leurs pics à quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, élévation qui paraîtrait exagérée si l'on voulait ne s'en rapporter qu'au témoignage des yeux ; mais tout le

monde sait que des montagnes placées au milieu d'une plaine immense, ressemblent aux vaisseaux qui flottent sur les eaux de l'Océan ; elles paraissent toujours moins élevées qu'elles ne le sont en effet. C'est vraisemblablement pour cette raison que les montagnes de la *Rivière-au-vent* paraissent moins hautes que les Alpes.

« C'est au pied de ces colosses de la création que nous avions l'espérance de trouver nos chers néophytes ; mais un exprès envoyé pour leur annoncer notre arrivée prochaine, vient de rapporter la nouvelle que les Indiens campés là, il y a environ quinze jours, sont descendus vers le sud pour la chasse du bison. Ces sauvages appartiennent-ils à la nation des *Têtes-plates* ou à d'autres tribus ? on l'ignore. C'est pour le savoir qu'un second messager va partir ; en attendant son retour, je continue ma relation. Les nombreuses notes que l'extrême lenteur de notre marche nous a permis de prendre sur les lieux, peuvent en garantir l'exactitude, qualité d'autant plus désirable qu'elle ne se trouve pas toujours dans les récits publiés sur ces régions lointaines. Pour ne pas cependant outre-passer les bornes d'une très-longue lettre, je ne dirai que peu de mots sur chacun des objets que je vais esquisser.

« A l'exception des buttes ou coteaux qui courent parallèlement des deux côtés de la *Platte* jusqu'aux *Côtes-noires*, on pourrait appeler un Océan de prairies les quinze cents milles que nous avons parcourus, de *West-port* aux sources de l'*Eau-sucrée* ; le terrain offre partout ce genre d'accidents qui ressemblent aux ondulations d'une mer agitée. Nous avons rencontré sur le sommet de quelques tertres des pétrifications et des coquillages tels qu'il s'en trouve dans certaines montagnes d'Europe. Je ne doute nullement que des géologues de bonne foi ne reconnussent ici comme ailleurs des vestiges incontestables du déluge.

« A mesure qu'on s'éloigne du Missouri et qu'on s'en-

fonce dans les contrées de l'ouest, les forêts diminuent d'épaisseur, d'élévation et de profondeur, à peu près en raison directe de la moindre quantité d'eau qui les arrose. Bientôt, sur les bords des torrents, on n'en voit plus qu'une lisière assez étroite, où se trouvent rarement des arbres de haute futaie; dans le voisinage des ruisseaux il ne croît guère que des osiers, et là où l'eau manque, on chercherait en vain autre chose que de l'herbe; encore ne se montre-t-elle que dans les plaines fertiles qui s'étendent de *West-Port* jusqu'à la *Platte.* Cette liaison intime entre les eaux et les bois est si sensible à tous les yeux, que nos bêtes de somme n'avaient pas cheminé huit jours dans ce désert, que déjà on les voyait, surtout quand la marche avait été longue, tressaillir et doubler le pas à la vue des arbres qui s'élevaient dans le lointain. Cette rareté de bois dans les contrées de l'ouest, si contraire à ce qui se fait remarquer dans les autres parties de l'Amérique du nord, provient de deux causes principales : dans les plaines situées en deçà de la Platte, elle est le résultat de la coutume qu'ont les sauvages de brûler leurs prairies vers la fin de l'automne, pour avoir de meilleurs pâturages au retour du printemps; et dans l'ouest, où les Indiens se gardent bien d'en agir ainsi, soit pour ne pas éloigner les animaux nécessaires à leur subsistance, puisque là ils n'ont aucune idée de l'agriculture, soit pour ne pas se trahir aux partis ennemis qui croisent sans cesse dans ces régions lointaines, cette rareté provient de la nature du sol. Il est composé exclusivement de sable et de terre si légère et partout si aride, que toute la végétation, à l'exception des éternelles absinthes qui couvrent les plaines, et de la sombre verdure des pins, des cèdres et autres arbres résineux, toute la végétation, dis-je, est obligée, sous peine de mort, de chercher un refuge dans les sinuosités des rivières.

« De loin en loin, surtout entre le *Kansas* et la *Platte*, outre un grand nombre de pierres à sablon, on trouve des blocs de granit de différentes couleurs; le rosâtre ou le granit porphyre est le plus commun. On voit aussi dans quelques sites pierreux des *Côtes-noires* une infinité de petits cailloux de mille nuances diverses. Il en est de tellement coagulés ensemble qu'ils ne forment plus qu'une seule masse; je suis persuadé que bien polis, ces blocs feraient de superbes mosaïques. La fameuse colonnade de la chambre du Congrès américain, qui passe pour une des plus riches, est de cette composition.

« Le 29 juin, fête de saint Pierre, je trouvai une carrière non moins curieuse, que je pris d'abord pour du marbre blanc : c'était quelque chose de mieux. Etonnés de la facilité avec laquelle se façonnait cette pierre, la plupart des voyageurs s'en firent de jolis calumets semi-transparents. Moi-même, désireux d'en offrir aux chefs sauvages, j'en fis tailler plusieurs, en sorte que pendant deux jours on ne voyait parmi nous que des lapidaires. Mais, hélas! à la première épreuve, tous les calumets se brisèrent : c'était une belle carrière d'albâtre.

« Le premier rocher vraiment digne de ce nom, et comme le premier degré de cette fameuse chaîne que nous allions gravir, est le roc *Indépendance :* je l'ai appelé dans mon premier voyage le grand *Registre du désert*, à cause de tous les noms inscrits à sa base, de toutes les dates qui les accompagnent, et des hiéroglyphes des guerriers indiens. Plus loin, sur la fourche nord de la Platte, se trouvent les *Buttes de Scott*, parmi lesquelles on remarque surtout la *Cheminée :* elle est ainsi nommée à cause de sa forme extérieure; mais peut-être eût-il mieux valu l'appeler l'*Entonnoir renversé*. En y comprenant le soubassement, la base et la colonne, sa hauteur ne serait guère que de quatre à cinq cents pieds; la *Cheminée* proprement dite

n'en aurait même que cent trente. Ce n'est donc pas dans la grandeur de ses dimensions que consiste le merveilleux; mais comment ce reste d'une montagne de sable et d'argile a-t-il pu, malgré les vents dont la violence est extrême dans ces contrées, subsister aussi longtemps sous cette forme? comment même a-t-elle pu se former ainsi? voilà ce qui est étonnant. Il est vrai que la *Cheminée*, comme toutes les buttes qui l'environnent, présente successivement dans sa composition des couches horizontales et perpendiculaires, que toutes ces buttes ont à mi-côte une espèce de ceinture d'argile en état de pétrification; mais son existence n'en reste pas moins un problème. Si quelque savant désirait en donner une solution, qu'il se hâte de la visiter; car une crevasse qui la sillonne dans le haut et qui bientôt, je pense, s'étendra jusqu'au pied, nous prédit que dans peu il n'en restera plus que le souvenir.

« La *Cheminée* n'est pas la seule merveille qui se fasse remarquer dans cette vaste solitude; je ne mentionnerai que les plus curieuses. L'une est appelée la *Maison*, l'autre le *Château*, *etc.*; et vraiment, si l'on ne savait qu'on voyage dans un désert où il n'existe réellement d'autre édifice que la tente plantée le soir et enlevée le matin, on dirait que toutes les buttes comprises dans un espace d'environ cinquante milles sont autant de vieilles forteresses ou de châteaux gothiques; avec une teinture d'histoire et tant soit peu d'imagination, on se croirait transporté au milieu des antiques castels de la chevalerie errante. Ici, ce sont de larges fossés; là, de hautes murailles; ailleurs, des avenues, des jardins, des vergers; plus loin, le parc, les étangs, la haute futaie: vous croyez voir un de ces vieux manoirs du moyen-âge. Aidez encore un peu à l'illusion, et le châtelain va vous apparaître sur ses lointains créneaux; c'est bien lui, c'est sa voix que vous venez d'entendre dans le murmure confus des brises du désert...

Mais approchez, et, au lieu de ces antiquités imaginaires, vous ne trouvez qu'une terre aride et crevassée en tous sens par la chute des eaux, un repaire où s'agite une infinité de serpents à sonnettes et d'autres reptiles venimeux.

« Il serait trop long de décrire toutes les rivières que nous avons traversées; leur énumération seule deviendrait déjà une nomenclature fastidieuse. Cependant je ne puis m'empêcher de revenir encore une fois sur la *Platte*. On sait que ce nom lui a été donné à cause de sa largeur, qui est souvent de six mille pieds, tandis qu'elle n'en a tout au plus qu'un à cinq de profondeur; ce qui ne permettant pas au commerce d'en faire une voie de communication et de transport, lui ôte les trois quarts de sa valeur aux yeux des Américains.

« Ce côté défectueux une fois reconnu, qu'il soit permis de le dire, rien de plus magnifique ni de plus varié que la perspective offerte par la *Platte*, surtout vers le milieu de son cours. Vous ne voyez, sur ses rives délicieuses, outre les fleurs de la plaine, que la rose des forêts avec toutes les teintes imaginables, la vigne des prairies et la renoncule de nos jardins; la haute végétation a été obligée de chercher un refuge contre les feux de l'automne jusque dans le sein des îles qui couvrent la surface du fleuve. Ces îles sont si nombreuses et si capricieusement groupées, qu'elles forment au milieu des flots un labyrinthe de bosquets, embellis de toutes les nuances qui flattent la vue. Tout respire un air de jeunesse. La souplesse des rameaux qui obéissent au moindre souffle des brises, ajoute de la vie à la fraîcheur de l'ensemble; aux ondulations si suaves de la rivière et de la verdure, joignez une distribution parfaite de jours et d'ombres qui varient à chaque instant, une harmonieuse profusion d'îles échelonnées les unes derrière les autres, de manière à graduer la perspective,

les coteaux de la rive opposée, rendus si fuyants par la rareté de l'atmosphère, enfin le déplacement du spectateur qui dans sa marche saisit à chaque pas un point de vue nouveau, et vous aurez l'idée des sensations qu'éprouve le voyageur en parcourant ces bords enchantés. A leur aspect on se croirait transporté au moment où la création venait de sortir des mains de son Dieu.

« Sous ce climat tempéré, les beaux jours sont continuels; cependant il arrive de loin en loin que les nuages, en pressant leur course, ouvrent des courants d'une violence si grande qu'ils glacent l'air et produisent subitement des grêles capables de tout détruire. J'ai vu de ces glaçons de la grosseur d'un œuf de dinde. Malheur alors à celui qui se trouve en rase campagne! Un jour que ce fléau exerçait sa fureur à quelques pas de nous, un spectacle vraiment sublime s'offrit à nos yeux : nous vîmes tout à coup au-dessus de nos têtes comme un vaste abîme se creuser en spirale, et dans son sein les nuages se poursuivre avec tant de rapidité qu'ils attiraient à eux tous les objets d'alentour. Les nuages environnants, trop grands pour subir leur influence, tournoyaient en sens inverse. Au bruit comme de tempête qui se faisait entendre dans les airs, on eût dit que de tous les points de l'horizon les vents étaient déchaînés à la fois; et, ce qui est bien certain, s'ils se fussent rapprochés plus près de la terre, la caravane entière eût fait une ascension dans les nuages; mais, comme aux flots de la mer, le Tout-Puissant leur avait dit : « Vous n'irez que jusque-là. » Le tourbillon recula majestueusement vers le nord, et s'arrêta sur le lit de la *Platte*. Alors nouveau spectacle : les eaux, attirées par son souffle puissant, se mirent à tourner avec un bruit affreux; toute la rivière bouillonnait, et dans moins de temps qu'il n'en faut à une pluie d'orage pour tomber des nues, le fleuve y monta, sous la forme d'une immense corne d'abondance,

dont les mouvements onduleux ressemblaient à l'action d'un serpent qui essayerait de se dresser vers le ciel. Sa hauteur n'était pas moindre d'un mille; la force des vents qui descendaient perpendiculairement, était telle que dans un clin d'œil les arbres étaient écrasés et tordus jusqu'à terre; les branches, arrachées des troncs, couvraient au loin l'espace de leurs débris. Ce qui est violent ne dure pas : au bout de quelques minutes, l'effrayante spirale cessa; le tourbillon ne pouvant plus en soutenir le poids, on la vit se fondre aussi rapidement qu'elle s'était formée; bientôt le soleil reparut, le calme se rétablit, et nous continuâmes en paix notre route.

« A mesure que nous remontions vers les sources de cette merveilleuse rivière, les teintes de la végétation devenaient plus sombres, la forme des collines plus sévère, le front de montagnes plus sourcilleux, tout paraissait offrir l'image, non de la caducité, mais de la vieillesse ou plutôt de l'antiquité la plus vénérable.

« Après avoir quitté la Fourche nord de la *Platte*, nous voyageâmes deux jours au travers de côtes arides pour nous rendre sur les bords de l'*Eau-sucrée*, ainsi appelée probablement à cause de la pureté de ses flots, comparée aux eaux bourbeuses et malsaines des environs. Des troupeaux si nombreux nous avaient précédés dans ces plaines, que nos bêtes de somme y trouvèrent à peine quelques brins d'herbe. La rivière, après avoir parcouru plusieurs petites gorges resserrées, entre dans une espèce de canal, entre deux rochers de granit de trois cents pieds d'élévation; on entend au loin le bruit sourd des ondes qui se précipitent contre les blocs énormes dont le lit est semé sur une longueur d'un mille : ce passage est appelé par les voyageurs le *Passage du Démon*.

« De là, en s'avançant vers les *Côtes-noires*, les fleurs deviennent plus rares; cependant de loin en loin nous en

avons rencontré de fort belles. Dans le sol le plus stérile du désert, se trouvent profusément trois espèces de cactus; elles sont connues parmi les botanistes sous le nom de *cactus americana*, et déjà naturalisées dans les parterres d'Europe. Je n'ai rien vu ni de si pur ni de si vif que l'incarnat de cette charmante fleur; toutes les nuances du rose et du vert décorent l'extérieur de son calice, qui va en s'évasant comme celui du lis; beaucoup mieux que la rose, elle pourrait être l'emblème des plaisirs de ce bas monde : elle est environnée d'épines plus nombreuses, et ne s'élève pas à deux pouces de terre.

« Parmi les fleurs simples, la plus élégante ressemble à la *cloche bleue* de nos parterres ; mais elle la surpasse de beaucoup par l'agrément de ses formes et la délicatesse de ses teintes, qui varient depuis le blanc pur jusqu'à l'azur sombre.

« L'*aiguille d'Adam*, qui ne croît que sur les côtes stériles, est la plus noble parmi les pyramidales : sa tige s'élève à près de trois pieds; à mi-hauteur, commence une pyramide de fleurs fort serrées les unes contre les autres, sous la forme d'un diadème renversé, nuancées légèrement de rouge, et diminuant de grosseur à mesure qu'elles s'approchent de leur commun sommet qui se termine en pointe. Sa base est défendue par une espèce de feuilles dures, fibrées, oblongues et aiguës. C'est ce qui lui a fait donner le nom d'*aiguille*. Sa racine, blanche et semblable dans sa forme à une carotte, a ordinairement six pouces de diamètre; les sauvages s'en nourrissent au besoin, et les Mexicains en fabriquent une espèce de savon.

« Il est encore trois autres espèces de fleurs très-remarquables; elles sont rares, même en Amérique, et leurs noms sont inconnus du commun des voyageurs. La première, dont les feuilles bronzées sont disposées de manière à imiter le chapiteau corinthien, a reçu de nous le nom de

*corinthienne;* la deuxième, couleur de paille, rappelle, par sa tige environnée de onze branches comme d'autant de satellites, le fameux songe de Joseph; elle a été nommée la *joséphine;* la troisième, la plus belle des reines-marguerites que j'aie vues, ayant autour d'un disque jaune, nuancé de noir et de rouge, sept à huit rayons dont chacun serait à lui seul une belle fleur, a été appelée la *dominicale*, parce qu'elle nous a paru la maîtresse-fleur de ces parages.

« Les oiseaux ne sont pas moins variés que les fleurs. On en voit de toute forme, de toute grandeur et de tout plumage, depuis le pélican blanc et le cygne jusqu'au colibri. Parker, dans sa description de l'Orégon, parle d'une nouvelle espèce d'oiseau-mouche, le *neutka*, inconnu à l'est des montagnes. Toute la partie supérieure de l'oiseau est rougeâtre, la tête tire sur le vert, le cou cuivré et cramoisi varie selon l'incidence de la lumière. Par la gorge, cette espèce ressemble à l'oiseau-mouche commun, excepté qu'il est encore plus somptueux dans ses couleurs, et que ses plumes métalliques sont disposées en un large collier dans la partie inférieure du cou, au lieu de former une partie principale de tout le plumage.

« Je ne parlerai des reptiles que pour remercier Dieu de nous avoir servi contre eux et contre le plus terrible de tous, le fameux serpent à sonnettes, de bouclier impénétrable à leur dard. Comment s'est-il fait qu'aucun homme de la caravane, qu'aucune de nos bêtes de somme, n'aient été piqués même une fois, lorsque, dans un seul jour, sans quitter la ligne droite de leur charrette, nos gens en tuaient jusqu'à douze à coups de fouet.

« Les maringouins méritent aussi une petite notice, quoiqu'on en parle depuis longtemps. C'est le roi des insectes quand il s'agit de nuire à l'homme. Au milieu de la journée, ils ne vous inquiéteront pas, mais à condition

que vous quittiez l'ombrage et que vous ailliez vous exposer aux ardeurs du soleil. La nuit et le matin, ils fondent sur vous, et enfoncent dans votre chair leur dard empoisonné, contre lequel il n'y a d'autre défense que de dormir sous une couverture ou de s'envelopper la tête de quelque tissu impénétrable, au risque d'étouffer. Leur incommodité se fait ressentir encore davantage pendant les repas; alors, pour s'en débarrasser, il faut produire, à l'aide de bois pourri, une épaisse fumée sans flamme : ce remède est vraiment efficace; mais on ne l'emploie qu'en désespoir de cause, car on est presque suffoqué par les nuages épais de vapeurs qui vous environnent. Durant ce temps, ces petits trouble-tout voltigent à l'entour, et aussitôt que l'atmosphère commence à s'éclaircir, ils reviennent à la charge dans toutes les directions, s'attachent aux parties du corps qui sont à découvert, jusqu'à ce qu'un autre tas de bois pourri jeté sur les charbons les mette de nouveau en fuite.

« Il est un point controversé entre les naturalistes au sujet des fourmis, c'est de savoir si le grain qu'elles ramassent doit servir à leur nourriture d'hiver, ou seulement à la construction de leurs cellules. Peut-être nos remarques pourront-elles servir à résoudre la difficulté. Il n'y a ici dans les fourmilières ni froment, ni grain qui en tienne lieu, par conséquent point de provision de bouche de cette nature; à leur place, ce sont de petits cailloux, que ces insectes laborieux élèvent en monceaux de trois à quatre pieds de diamètre, sur un pied de haut; d'où il est, ce semble, permis de conclure que le grain employé ailleurs au même usage que ces petis cailloux n'est point destiné à nourrir la fourmi, mais bien plutôt à lui bâtir une demeure. »

« Les mouches-à-feu, ou vers luisants des montagnes, ne sont point nuisibles; leur grosseur est à peu près celle

de l'abeille. Lorsqu'on les aperçoit en grand nombre, c'est un signe certain de pluie ; et alors, n'importe l'obscurité de la nuit, sillonnant l'air comme autant d'étoiles errantes ou de feux-follets, leurs belles formes phosphoriques vous rendent la route distincte et visible. Les sauvages s'en frottent parfois le visage, et, par plaisanterie ou pour faire peur aux enfants, ils se promènent le soir comme des météores dans les environs du village.

« Venons-en aux quadrupèdes. Combien d'espèces différentes ne s'en trouve-t-il pas dans ces parages, depuis la petite souris jusqu'au grand bison !

« Je ne ferai mention ici que des plus curieux. Pour les autres, on pourra consulter la note que je joins à ma lettre. Quoique j'aie parlé de plusieurs dans ma dernière relation, je crois utile d'y revenir encore, afin de compléter ma première esquisse par les renseignements nouveaux que j'ai obtenus des voyageurs et des sauvages.

« Le buffalo, ou bison, mérite d'être cité le premier. Sa chair est la plus saine et la plus délicate des animaux qui peuplent les solitudes de l'Orégon ; elle est d'ailleurs si commune, qu'elle sert de pain quotidien aux sauvages et qu'on ne s'en dégoûte jamais. On les rencontre souvent par centaines dans les prairies où croît une herbe menue qu'ils semblent préférer à tout autre pâturage. C'est en pareille circonstance qu'ont lieu les grandes chasses à cheval. A un signal donné, les chasseurs qui ont fait leur approche le plus secrètement possible, se tenant sous le vent, partent tous ensemble avec la rapidité du trait, et, comme à la grande course des *barbari* à Rome, c'est à qui arrivera le premier ; à leurs yeux, avoir atteint et abattu le premier bison, c'est un coup de maître. Au bout de quelques minutes d'une course si ardente, les cavaliers sont au milieu du troupeau ; alors les bisons sont de toutes parts en déroute. Les différents groupes s'entremêlent ; car, avant

d'être blessés, ils fuiraient à la vue d'un enfant. Chacun choisit alors sa victime; il la poursuit dans sa fuite, l'approche aussi près que possible, caracole autour d'elle, jusqu'à ce qu'il soit à même de lui porter le coup fatal; car malheur à lui si la blessure qu'il lui fait n'est pas mortelle! la crainte alors se changeant en fureur, l'animal en fuite se retourne et poursuit à outrance le chasseur, qui ne doit pas l'attendre s'il veut éviter les plus grands dangers, à moins qu'il n'ait un second coup en réserve. Un jour qu'un jeune homme de la caravane avait eu l'imprudence de passer une rivière à la nage et sans armes, dans la pensée que son couteau lui suffirait pour achever un buffalo blessé, l'animal, en l'apercevant, revint sur ses pas avec une telle furie que, le croyant déjà sur ses talons, notre chasseur jeta des cris effroyables; en une seconde, tout le camp fut en alarmes. « Les Indiens! les Indiens! » s'écria-t-on de toutes parts; chacun s'arma au plus vite et courut du côté d'où les premiers cris s'étaient fait entendre. Il en était temps pour le pauvre jeune homme; car, au moment où le plus alerte d'entre nous arrivait à son secours, il se jetait à la nage, et le bison furieux n'était plus qu'à deux pas de lui. Une balle partie au même instant l'étendit raide mort. Depuis cette aventure, la prudence fut à l'ordre du jour chez les chasseurs novices.

« La petite chasse se fait à pied. Un homme adroit et expérimenté affronte seul tout un troupeau. Pour s'en approcher suffisamment sans être aperçu, il faut qu'il prenne le dessous du vent : le bison a l'odorat si fin que, sans cette précaution, il est capable de sentir l'ennemi à plusieurs milles de distance : il doit ensuite marcher lentement, courbé le plus possible, avec une casquette à poils sur la tête, de manière à ressembler de loin aux animaux qu'il poursuit. Enfin, lorsqu'on est arrivé à la portée du fusil, il faut s'embusquer dans quelque bas-fond ou

derrière un arbre ; c'est de là qu'on tire à coups sûrs. La chute d'un bison et le bruit de l'arme à feu ne font qu'étonner le reste du troupeau ; l'on recharge et de nouveau l'on tire tant que le gibier hésite entre la surprise et la peur. Un de nos chasseurs en tua un jour jusqu'à treize entre ses deux repas et sans bouger de place. Les sauvages croient qu'il y a dans les grands troupeaux une vache qui en est comme la reine, et que lorsque celle-là est abattue, tous les bissons l'environnent, comme pour lui faire un rempart. Si le fait est vrai, on conçoit que le chasseur assez heureux pour frapper la reine a beau jeu avec la multitude de ses sujets.

« Il y a dans l'Orégon quatre espèces de loups. Les gris sont les plus communs ; les noirs sont plus rares, très-grands et féroces ; les blancs sont les plus beaux. Le petit *loup de médecine* est un *manitou* pour les sauvages ; ils attachent une idée superstitieuse à son aboiement, et prétendent comprendre les nouvelles qu'il vient leur annoncer. La rapidité ou la lenteur de sa marche, ainsi que le nombre de ses hurlements, servent de règle à leurs interprétations. Ce sont, ou bien des amis qui approchent de leur camp, on des blancs qui se trouvent dans le voisinage, ou des ennemis aux aguets prêts à fondre sur eux ; aussitôt tout se décide en conséquence.

« La bête puante, ou le *mephitis americana*, est un gentil quadrupède de la grosseur d'un chat ordinaire, bigarré de différentes couleurs. Lorsqu'il est poursuivi, il dresse sa belle queue touffue, et lance à diverses reprises, à mesure qu'il s'éloigne, une décharge du fluide que la nature lui a donné pour sa défense ; cette liqueur est si infecte qu'il n'y a ni homme ni animal capable d'y résister. Le Père Van Quikenborne en fit un jour l'expérience : il vit deux *mephitis* sur sa route, et, comme c'était la première fois qu'il faisait cette rencontre, il crut avoir trouvé deux petits

ours. L'envie lui prit de s'en rendre maître, et de les emporter dans son grand chapeau; il descendit donc de cheval, s'approcha lentement et avec prudence pour s'assurer de la proie qu'il guettait : il n'avait plus qu'un pas à faire, il étendait déjà les bras et le chapeau; tout à coup la décharge du fluide eut lieu; il en fut inondé. Bien qu'à cent pas de nous, déjà nous sentions cette insupportable odeur; pendant plusieurs jours, il n'y avait pas moyen de l'approcher; on fut même obligé de mettre au rebut tous ses vêtements.

« Le rat des bois, espèce de blaireau, est très-friand d'écrevisses, et voici le stratagème dont il se sert pour obtenir son mets favori : placé sur les bords d'un marais ou d'un étang, il laisse tomber dans l'eau sa longue queue dépourvue de poil; les écrevisses, avides d'un si bon morceau, s'en saisissent. Aussitôt que le rat sent leurs pinces acérées, il donne une forte secousse de sa queue, les écrevisses lâchent prise en quittant leur élément, et le rat s'en empare, les met en sûreté à une petite distance de l'eau, puis les dévore avec avidité.

« Quand je ne dirais qu'un mot sur chaque passage de rivière, l'énumération serait encore longue, puisque dans cinq jours seulement nous en avons traversé dix-huit, et jusqu'à cinq fois la même en trois quarts d'heure. Vous jugerez des difficultés et des périls que présentent à une caravane tous ces torrents à franchir, par ce qui nous arriva sur la fourche-nord de la *Platte*. Nous essayâmes de la passer à cheval, déterminés à cette tentative par l'exemple de notre chasseur qui, portant sur son dos une petite fille d'un an, chassait encore devant lui un autre cheval sur lequel était sa femme, et se faisait suivre d'un petit poulain dont on ne voyait que la tête, lorsqu'il se dressait dans les flots. Reculer en pareille conjoncture eût été honteux pour des Missionnaires. Nous nous avançâmes donc, les frères

dans leurs charrettes, les PP. Mengarini, Point et moi, sur nos coursiers. On dit qu'on nous a vus pâlir au plus fort du courant : je le crois ; le fait est cependant qu'après avoir nagé un peu sur nos montures, nous arrivâmes au rivage, n'ayant de mouillé que les jambes, et pour être témoins de la scène du monde la plus risible, si elle n'avait été la plus sérieuse. Dans le même temps, nous vîmes le plus grand wagon emporté par le torrent, malgré les efforts, les cris, enfin tout ce que peut dire ou faire un attelage, un char et un charretier qui pensent se noyer ; un autre char renversé de fond en comble ; un mulet n'ayant hors de l'eau que les quatre pattes ; d'autres allant à la dérive embarrassés dans leurs traits ; ici, un colonel américain les bras étendus et criant au secours ; là, un voyageur allemand et sa faible monture disparaissant ensemble pour se montrer un moment après, l'un à droite et l'autre à gauche ; ailleurs un cheval abordant seul au rivage ; plus loin deux cavaliers sur le même cheval, enfin le bon frère Joseph et son cheval faisant le plongeon ; le P. Mengarini faisant chose une et indivisible avec le cou du sien, et au milieu de la bagarre un seul mulet noyé. Il appartenait à celui de nous tous qui avait montré le plus de dévouement pour sauver et montures et cavaliers. En reconnaissance la caravane, s'étant cotisée, lui fit présent d'un cheval d'honneur.

« Dangers d'autre nature encore évités par la grâce de Dieu, je n'en doute nullement. Nous cheminions tranquillement sur les bords de la *Platte*. Malgré les avis du capitaine, plusieurs membres de la caravane s'étaient éloignés, lorsque tout à coup nous entendîmes le terrible cri d'alarme : *Les Indiens ! les Indiens !* et en effet, on vit dans le lointain un grand nombre de sauvages se grouper d'abord, puis se diriger à toute bride vers le camp. Un jeune Américain à pied et sans armes arrive sur ces entrefaites, se lamentant de la

perte qu'il venait de faire, mais surtout s'indignant des coups qu'il avait reçus, et saisissant la carabine chargée de l'un de ses compagnons, il court à l'ennemi pour tirer de l'offense une vengeance éclatante. A cette vue, le camp s'émeut, la jeunesse américaine veut se battre, le colonel range les wagons sur deux lignes, fait placer au milieu ce qui peut courir ailleurs quelque risque; tout se prépare pour une action d'éclat. De son côté, l'escadron sauvage considérablement grossi s'avance fièrement, présentant un large front de bataille, comme s'il avait eu l'intention d'envelopper notre phalange; mais à notre bonne contenance et à la vue du capitaine qui s'avance seul vers eux, bientôt ils ralentissent le pas, finissent par s'arrêter; on parlemente, et le résultat de la négociation ayant été qu'on rendrait au jeune Américain ce qu'on lui avait pris, à condition que lui ne rendrait pas les coups qu'il avait reçus, on convint de part et d'autre de fumer le calumet. Ces Indiens étaient un parti d'environ quatre-vingts *Scheyennes* armés en guerre; leur tribu passe pour la plus brave de la prairie; ils suivirent notre camp deux ou trois jours; les chefs furent admis à notre table, et tout se passa à la satisfaction générale...

« Je suis, etc.

« Pierre DE SMET. »

*Liste des animaux, poissons, oiseaux, arbres, arbustes, plantes, fleurs et fruits du désert, vus dans notre voyage.*

MAMMIFÈRES.

Chevreuil commun.
Chevreuil à queue noire.
Chevreuil à mulet.
Cerf et biche.
Gazelle.
Orignal.
Grosse-corne.
Mouton blanc.

Buffle et bison.
Cheval sauvage.
Chat sauvage.
Chien sauvage.
Loup blanc, noir, gris, bleu et à médecine.
Chien de prairie.
Ecureuil de dix espèces.
Ours gris, blanc, noir, brun.
Renne, blaireau, rat des bois.
Carcajou, tigre rouge.
Cochon de terre, porc-épic.
Rat commun, souris, taupe.
Rat musqué, marte.
Renards de quatre espèces.
Lapin, lièvre.
Loutre, castor.

REPTILES.

Serpents à sonnettes.
Vipères, couleuvres.
Serpents à Mocaisson.
Serpents à arcs.
Tortue, grenouille, grenouille à queue.
Salamandre, crapeau.

OISEAUX.

Aigle nonne, et noir.
Epervier à poule.
Coq de plaine, poule des montagnes.
Faisans, dindons, grues.
Etourneaux, pélicans.
Buffalo, hiboux.
Corbeaux, pie, avocette.
Pluvier, butor, bécassine.
Bec à l'envers, canard.
Oies, tourterelle.
Oiseau-mouche, rossignol.
Caracro, outarde, alouette.
Hirondelle, perroquet.
Bois pourri.
Mangeur de maringouins.
Pic-bois, pic-vert, roitelet.
Cardinal, sarcelle.
Oiseau rouge, noir, bleu, jaune.
Robin, moqueur, perdrix.

POISSONS.

Saumon, quatre espèces.
Truite, trois espèces.
Mulet, carpes, anchoix.

ARBRES, ARBRISSEAUX, PLANTES, FRUITS ET FLEURS.

Cotonniers, trois espèces.
Saule, tremble.
Cèdre rouge et blanc.
Sapin, pin, cinq espèces.
Rabajadières.
Chênes de différentes espèces.
Noyer et frène.
Vignes, trois espèces.
Kinnalkenie, fruit rouge.
Genièvre, houblon.
Herbe à la puce.
Salsepareille, baume.
Menthe, épinette, absinthe.
Prune de prairie, quatre plantes.
Oignon doux, pois, pomme blanche:
Racine amère, patate.
Tabac, ganche, cactus.
Aiguille d'Adam.
Champignon.
Cotonnier écorce de sapin.
Framboises, mûres sauvages.

Fruit du kinnalkenie.
Plantin, racine du chardon.
Gadelles sauvages.
Graine de buffalo, graine blanche.
Groseille, fraise, cerise, poire.
Gland d'églantier, vigne.
Gueule de lion.
Eléphantide.
Joséphine.
Bouquet de lis bleu.
Rose.
Renoncule.
Tournesol.
Lis de Saint-Jean.
Campanulle.
Fleur bleu d'azur.
Iris d'espèces.
Epinettes.
Marguerite.
Corinthienne.
Dominicale.
Lupins.
Œillet.
Marianne.
Lin.
Chanvre.

---

*Autre lettre du même au même.*

Fort-Hall, 16 août 1841.

« Mon très-révérend Père,

« C'est hier au soir, fête de l'Assomption, que nous avons rencontré l'avant-garde des *Têtes-plates* : sous quels meilleurs auspices pouvait se faire cette entrevue? Aussi quelle satisfaction de part et d'autre! La joie du sauvage n'est pas démonstrative : celle de nos chers néophytes était tranquille ; mais à la sérénité de leurs regards, à la manière affectueuse dont ils nous serraient la main, il était facile de sentir qu'elle était profonde et réfléchie, comme celle qui a sa source dans la vertu. Que n'avaient-ils pas fait pour obtenir des *Robes-noires?* Depuis vingt ans ils redoublaient d'instances auprès du Père des miséricordes ; pendant vingt ans, d'après le conseil des pauvres Iroquois qui s'étaient fixés parmi eux, ils s'étaient rapprochés, autant que possible, de nos croyances, de nos mœurs et même de nos pratiques religieuses. Le dimanche, par exemple, dans quelle paroisse catholique fut-il jamais plus religieusement observé? Dans le seul espace de dix années, trois députations parties des bords de la *Racine amère*, où ils se réunissent le plus ordinairement, avaient eu le courage d'aller jusqu'à Saint-Louis, c'est-à-dire de traverser plus de trois mille milles de vallées et de montagnes, presque toutes infestées de *Pieds-noirs* et d'autres ennemis. Enfin leurs vœux furent exaucés et au delà de leurs espérances. Le Missionnaire qui les avait déjà visités, qui avait pris connaissance par lui-même de leurs besoins, de leurs dispo-

sitions, de l'état des peuplades voisines, revenait à eux après une absence d'environ un an, non plus seul comme l'année précédente, mais avec deux Pères, trois frères, trois ouvriers et tout ce qu'il fallait pour répondre à leur attente, et même la surpasser.

« De leur côté ils avaient fait plus de trois cents milles pour venir au-devant de nous; nous étions enfin pleins de santé et d'espérance, les uns en présence des autres. Quelle joie ne devaient pas éprouver ces bons sauvages! Ils ne cessaient de nous répéter ces simples paroles : « *Nous* « *vous aimons, nos cœurs sont contents!* » Cette députation se composait d'hommes d'élite; on en jugera par ce rapide dénombrement.

« Le chef de la petite ambassade se peignit lui-même dans l'allocution suivante, qu'il adressa à ses compagnons : « Mes enfants, leur dit-il, je ne suis qu'un ignorant et un « méchant; cependant je remercie le grand Esprit de ce « qu'il a fait pour nous. Oui, mes enfants, mon cœur est « content; malgré sa méchanceté, je ne désespère pas de « la bonté de Dieu; je ne veux plus vivre que pour prier; « et quand viendra ma dernière heure, je me remettrai « entre les bras du Maître de la vie, s'il me juge in- « digne du ciel, car je n'ai été durant toute ma vie « qu'un misérable pécheur; s'il veut me sauver, je le « bénirai toujours; je vous le répète, mon cœur est con- « tent. Que ferons-nous donc pour prouver à nos Pères « que nous les aimons?... »

« Simon, le plus âgé des *Têtes-plates*, et déjà si accablé sous le poids de la vieillesse que, même assis, il avait besoin d'un bâton pour se soutenir, était un des adultes que j'avais baptisés l'année dernière. A peine eut-il appris que nous étions en route que, montant à cheval et se confondant avec les jeunes guerriers qui se disposaient à venir à notre rencontre : « Courage, mes enfants, leur dit-il, sou-

« venez-vous que nous allons au-devant de nos Pères. » Et, le fouet animant les coursiers, on faisait à sa suite jusqu'à cinquante milles par jour.

« Francis, enfant de six à sept ans, petit-fils de Simon, orphelin dès le berceau, avait servi l'année dernière à l'autel; il voulut absolument accompagner son grand-père; son cœur lui disait qu'il allait retrouver auprès des *Robes-noires* le bonheur qu'il avait à peine eu le temps de goûter dans les bras de ses parents.

« Ignace, qui avait fait partie de la première députation chargée d'aller à Saint-Louis demander un Missionnaire, et qui, après l'avoir heureusement introduit dans sa peuplade, venait tout récemment encore de s'exposer à de nouveaux dangers pour faciliter notre retour, Ignace avait couru, sans boire ni manger, pendant quatre jours, afin de nous revoir plus tôt.

« C'était encore Pelchimô, son compagnon, frère de l'un des martyrs de la seconde députation massacrée par les *Scioux*, jeune guerrier déjà réputé brave parmi les braves, qui avait, l'année dernière, par sa présence d'esprit et son courage, sauvé soixante-dix de ses frères d'armes enveloppés par quinze cents *Pieds-noirs*.

« C'était François Xavier, venu à Saint-Louis à l'âge de six ans, dans la compagnie de son courageux père, le grand Ignace, uniquement pour avoir le bonheur de recevoir le baptême, et qui s'étant attaché sans réserve au service de la mission, apportait chaque jour à notre table tous les fruits de sa pêche.

« Gabriel, *Mélif* de naissance, mais enfant adoptif de la nation, le premier qui nous rejoignit sur les bords de la *Rivière-verte*, mérita ainsi le titre de précurseur des *Têtes-plates*. Il fut assez brave et assez généreux pour entreprendre trois fois, à cause de nous, de franchir un espace de quatre cents milles qui nous séparait du grand camp.

« Tels étaient les néophytes venus à notre rencontre; et qu'avaient-ils à nous apprendre? Laissons-les parler eux-mêmes. Ils nous dirent, « que leurs frères étaient toujours dans les mêmes dispositions; que, deux fois les jours ordinaires, et trois fois le dimanche, la peuplade réunie faisait la prière en commun; que la plupart d'entre eux, même les vieillards et les enfants, savaient par cœur celles que je leur avais enseignées l'année précédente; que la caisse d'ornements laissée à leur garde était portée comme une arche de salut partout où se dirigeait la peuplade; que cinq ou six enfants du nombre de ceux que j'avais baptisés étaient allés au ciel pendant mon absence, et qu'un jeune guerrier, régénéré dans les eaux du baptême la veille de mon départ, était mort le lendemain des suites d'une blessure reçue des *Pieds-noirs* plus de quatre mois auparavant. Ils ajoutèrent qu'un autre Indien, qui m'avait accompagné au fort des Corbeaux n'étant encore que catéchumène, était mort de maladie en s'en revenant à la peuplade, mais dans de si bonnes dispositions, que sa mère était toute consolée de sa perte, dans la pensée qu'il était au ciel; qu'une petite fille de douze ans, se voyant sur le point d'expirer, avait demandé le baptême avec instance, que Pierre l'Iroquois l'avait baptisée sous le nom de Marie, et qu'après avoir dit ses prières et chanté un cantique d'une voix plus forte que de coutume, elle avait rendu le dernier soupir en disant : *Oh! que c'est beau! j'entends la voix de Marie, ma mère, qui m'appelle!*

« Tant de grâces devaient exciter la jalousie de l'enfer; aussi plus d'une fois l'*homme ennemi* essaya-t-il de semer la zizanie parmi le bon grain, en insinuant aux principaux de la tribu qu'il en serait de moi, comme de tant d'autres; qu'une fois parti, je ne reparaîtrais plus : mais le grand chef avait toujours répondu : « Vous vous trompez, je connais notre Père; sa langue n'est pas *fourchue;* il nous a

dit, *Je reviendrai;* il reviendra, j'en suis sûr.» L'interprète ajouta que, dans cette conviction, le vénérable vieillard, malgré son grand âge, avait voulu se mettre à la tête du détachement de quarante hommes venus sur la *Rivière-verte.* Arrivés au rendez-vous le jour fixé, c'est-à-dire le 1er juillet, ils y étaient restés jusqu'au 16, et ils y seraient encore, si la disette de vivres ne les avait obligés de s'en éloigner; d'ailleurs la peuplade entière était décidée à se réunir dans un lieu stable pour y fonder un établissement. Dans cette vue, on avait déjà fait choix de deux emplacements que l'on croyait convenables; on n'attendait plus que notre présence pour prendre une dernière détermination. On comptait tellement sur notre arrivée prochaine, qu'en partant de la *Rivière-verte*, le grand chef avait laissé trois de ses gens pour nous attendre, en leur recommandant de tenir bon autant qu'ils pourraient.

« Ici, que de choses à ajouter non moins édifiantes que curieuses! Mais, avant de m'engager dans ce sujet intéressant, il faut finir l'itinéraire que j'ai commencé dans la lettre précédente. C'est ce que je vais essayer, après avoir payé à M. Ermatinger, commandant du Fort-Hall, le tribut de reconnaissance que nous lui devons.

« Quoique protestant de naissance, ce brave Anglais nous fit à nous, Missionnaires catholiques, l'accueil le plus amical; non-seulement il nous remit à prix coûtant, c'est-à-dire pour le tiers de leur valeur dans le pays, toutes les choses dont nous avions besoin, mais encore il y ajouta en pur don plusieurs objets qu'il croyait nous faire plaisir. Il promit même de nous recommander à la bienveillance du gouverneur de la compagnie anglaise, déjà prévenu en notre faveur, et, ce qui est encore plus digne d'éloge, de seconder notre ministère auprès de la nombreuse nation des *Serpents* avec laquelle il était en relation. Tant de zèle et de générosité lui donnent droit à notre reconnaissance;

puisse le ciel lui rendre au centuple le bien qu'il nous a fait!

« C'est au Fort-Hall que nous nous séparâmes tout à fait de la colonie américaine, qui jusqu'alors avait fait la même route que nous depuis la rivière des *Kants*. Déjà sur la *Rivière-verte*, ceux qui n'étaient venus dans ces parages que pour leur instruction ou pour leur agrément, s'en étaient retournés avec quelques illusions de moins, au nombre de cinq ou six, parmi lesquels se trouvaient un jeune Anglais qui, depuis Saint-Louis, avait été notre commensal. En se séparant de nous, cet estimable jeune homme nous assura que si jamais la Providence nous réunissait encore, il nous reverrait avec le plus grand plaisir, et que partout où il nous rencontrerait, il se ferait un bonheur de nous être utile. Il était d'une bonne famille d'Angleterre, riche, et, comme tous les Anglais, grand amateur de voyages; il avait déjà vu les quatre parties du monde: mais il avait tant de préjugés contre l'Eglise romaine que, malgré nos bons désirs, il nous fut impossible de lui être d'aucune utilité sous le rapport le plus essentiel... Nous le recommandâmes à nos amis. J'ai retenu de lui cette belle réflexion: « Il faut voyager dans le désert pour savoir « combien la Providence est attentive aux besoins de « l'homme. »

« Quant à ceux qui étaient partis uniquement dans le dessein d'aller chercher fortune en Californie, poursuivant leur entreprise avec la constance qui est le propre des Américains, ils nous avaient quittés quelques jours avant notre arrivée au fort, dans les environs des sources d'eau chaude qui se jettent dans la rivière à l'*Ours*.

« Nous en étions restés sur les bords de l'*Eau-sucrée*. Cette rivière n'est qu'une des sources de la *Platte;* mais c'en est une des plus belles: elle ne doit son nom, je l'ai déjà dit, qu'à la pureté de ses eaux. Ce qui la distingue des autres,

ce sont les nombreuses sinuosités de son cours, preuve du peu d'inclinaison de son lit. Bientôt, changeant d'allure, on la voit, ou plutôt on l'entend descendre avec rapidité à travers la longue crevasse d'une chaîne de rochers.

« Ces montagnes, en harmonie avec le torrent, offrent les scènes les plus pittoresques. Les voyageurs ont nommé cette gorge l'*Entrée-du-Diable :* ils eussent mieux fait, selon moi, de l'appeler le *Chemin-du-Ciel ;* car si elle ressemble à l'enfer à cause du désordre et de l'horreur qui y règnent, ce n'est toutefois qu'un passage, et d'ailleurs elle représente bien mieux le chemin du ciel par le terme délicieux où elle aboutit. Qu'on s'imagine, en effet, deux pans de rochers s'élevant à pic à une hauteur étonnante; au pied de ces murailles informes, un lit tortueux, encombré de troncs, de débris et de blocs de toute dimension, et au milieu de ce chaos d'obstacles, les ondes mugissantes s'ouvrant une issue, tantôt en se précipitant avec furie, tantôt en s'épenchant avec majesté, selon que dans leur cours elles trouvent un passage ou plus resserré ou plus large. Au-dessus de ces scènes tumultueuses et bruyantes, des masses d'ombres, ici éclairées par un jet de lumière, là rembrunies par le feuillage de quelques cèdres; enfin, dans l'enfoncement de cette suite de hautes galeries, une perspective de lointain, si douce à l'œil qu'il serait impossible d'y reposer la vue sans avoir l'idée du bonheur : voilà ce que nous admirions dans la matinée du 6 juillet, à neuf ou dix milles du roc *Indépendance.* Je doute que la solitude de la Grande-Chartreuse, dont on dit tant de merveilles, puisse, du moins au premier abord, offrir plus d'attraits à celui que la grâce appelle à la vie contemplative.

« De là, nous nous dirigeâmes de plus en plus vers les hauteurs du Far-West, jusqu'à ce qu'enfin nous en atteignîmes les sommets, d'où l'on découvre un autre monde. Nous étions en vue de l'immense Orégon, le 7 de juillet.

On a fait de trop pompeuses descriptions du spectacle que nous avions sous les yeux, pour que j'ose entreprendre d'y rien ajouter. Je ne parlerai donc ni de la hauteur, ni du nombre, ni de la variété de ces pics éternellement couverts de neige, ni des belles sources qui en descendent avec fracas, ni du changement subit de leur cours, ni de la plus grande raréfaction de l'air, ni des effets qui en résultent pour les objets susceptibles de contraction. Ce que je dirai à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est le besoin que j'éprouvai de graver son saint nom sur un rocher qui dominait toutes les grandeurs. Puisse ce nom à jamais adorable être pour tous les voyageurs qui nous suivront un monument de notre reconnaissance et un gage de salut!

« Désormais nous descendrons vers la mer Pacifique, suivant d'abord, puis traversant la *Petite* et la *Grande-Sableuse*. Dans les environs de ce dernier torrent, notre guide ayant pris un chemin pour un autre, la caravane erra trois jours à peu près à l'aventure; moi-même, un beau soir, je m'égarai plus que personne. Isolé du reste de la troupe, je me trouvai tout à fait perdu; que faire? ce qu'eût fait à ma place tout bon croyant; je priai, et puis je fouettai mon cheval. De cette manière, j'avais parcouru plusieurs milles, quand l'idée me vint de rebrousser chemin, et bien m'en prit; car la caravane était loin derrière moi, déjà campée, mais toujours sans savoir où et sur un sol si aride, que nos pauvres bêtes durent terminer par le jeûne les fatigues de la journée. Deux jours après nous étions dans l'abondance, en grande compagnie, sur les bords d'une rivière non moins connue des chasseurs de l'ouest que les rives de la *Platte*. Cette rivière, que vous reconnaîtrez avant que je la nomme, se perd non loin de là dans des fentes de rochers qui, dit-on, n'ont pas moins de deux cents milles d'étendue : là fourmillent des répu-

bliques entières de castors; mais jamais chasseur n'y a mis le pied, tant l'entreprise en paraît effrayante! tous les ans, à une certaine époque, affluent de toutes parts sur ses bords, pour faire échange de leurs marchandises, et aventuriers et sauvages de toutes nations; là encore, il y a huit ans à peine, l'attelage qui entreprit le premier de se frayer un chemin à travers les *monts Rocheux*, rencontra les colonnes d'Hercule; cette rivière enfin où nous trouvâmes le précurseur des *Têtes-plates* dont j'ai parlé, c'est le *Grand-Colorado* de l'ouest... Nous nous y reposâmes deux jours, dans la compagnie du capitaine Frab qui revenait de la Californie.

« Le 26 juillet, nous songeâmes à continuer notre route. Avec un train comme le nôtre, ce n'était pas une petite affaire. Nous mîmes notre confiance en Dieu, les charretiers fouettèrent les mulets, les mulets firent leur devoir, et bientôt, la rivière passée, la file de nos charrettes se déroula de son mieux, serpentant, errant dans presque toutes les directions, au milieu d'un labyrinthe de vallées et de montagnes, obligée de s'ouvrir un passage tantôt au fond d'un ravin, tantôt sur le penchant d'une roche escarpée, souvent à travers les buissons; et pour cela, il fallut ici dételer les mulets, là doubler les attelages, plus loin faire un appel à toutes les épaules pour soutenir le convoi sur le bord incliné d'un abîme ou l'arrêter dans une descente trop rapide, pour éviter enfin ce qu'on n'évita pas toujours, car combien de culbutes ne vit-on pas? Combien de fois surtout nos bons frères, devenus charretiers par nécessité beaucoup plus que par vocation, n'admirèrent-ils pas de se voir, celui-ci sur la croupe, celui-là sur le cou, cet autre entre les quatre fers de ses mulets, sans trop savoir comment ils y étaient venus, et toujours remerciant le Dieu des voyageurs d'en être quittes à si bon marché. Pour les cavaliers, même protection; dans le

cours du voyage, le père Point fit six chutes; le père Mengarini ne culbuta pas moins souvent; une fois, au grand galop, je passai par-dessus la tête de mon cheval, et, à nous tous, en ces diverses occurrences, pas la moindre égratignure. Mais revenons aux charrettes.

« C'est ainsi qu'elles furent conduites pendant dix jours jusqu'à la rivière à l'*Ours*, qui coule au milieu d'une vaste plaine environnée de hautes et belles montagnes. Chemin faisant, nous rencontrâmes plusieurs familles de *Soshonies* ou *Serpents* et de *Soshocos* ou *déterreurs de Racines*. Ils parlent la même langue, et les deux tribus sont amies des blancs. Parmi eux, nous remarquâmes ce véritable grotesque qu'on chercherait en vain ailleurs sur le territoire indien. Imaginez-vous une bande de chevaux ou plutôt de misérables rosses, hors de proportion dans tous leurs contours; tâchez de vous les peindre enchâssés dans une collection d'objets qui double leur propre hauteur, et alors surmontés par des êtres à forme humaine, vieux et jeunes, hommes et femmes, dans une variété de figure et de costume telle que le pinceau d'un Cruikland ou d'un Breugel aurait peine à les rendre avec fidélité. La charge de l'un de ces animaux, haut à peine de quatre pieds, était quatre gros ballots de viandes sèches, deux de chaque côté pour s'entre-balancer; au-dessus, étaient attachés horizontalement d'autres paquets, formant une plate-forme sur le dos de la bête; et sur le sommet de tout cet échafaudage, à une élévation quelque peu périlleuse, un personnage très-vieux, assis sur une peau d'ours et à la turque, fumait son calumet. A ses côtés, sur une pareille Rossinante, était montée sa femme, qui n'excitait pas moins d'intérêt, accroupie dans la même attitude au-dessus de ballots sur ballots contenant des racines amères, du messania, espèce de tabac, du camash, des racines à biscuit, des cerises, des graines, des baies, le ménage enfin et

toutes les productions qu'accordent à ces sauvages leurs montagnes arides et leurs belles vallées. Nous vîmes, en différentes circonstances, des familles entières sur un même cheval, nichées du cou jusqu'à la croupe, chacun selon son âge, les petits enfants et les femmes par-devant, et les hommes à l'arrière. En deux occasions diverses, je comptai cinq personnes ainsi montées, dont deux paraissaient tout aussi capables, chacune à elle seule, de porter le cheval, que le cheval était à même de supporter leur poids.

« Cette région renferme de grandes curiosités en fait d'histoire naturelle; la description qui en a été faite dans les mémoires de Bonneville est très-exacte. Une petite plaine de quelques arpents carrés présente une surface unie de terre blanche (terre à foulon) sans la moindre tache; elle ressemble à une pièce de marbre blanc, ou à un champ couvert d'une neige éblouissante. Dans les environs, se trouve un grand nombre de fontaines de grandeurs et de températures différentes : il y en a qui ont un petit goût de soude, ces dernières sont froides; les autres sont d'une chaleur douce, semblable à celle du lait qu'on vient de traire. Peut-être ne seraient-elles pas inférieures aux célèbres eaux de Spâ ou de Chaux-Fontaines en Belgique; tout ce que je sais, c'est qu'elles se trouvent entre les montagnes d'où nos charrettes ont eu tant de peine à se tirer; aussi n'inviterai-je à en venir faire l'essai, ni les santés délabrées, ni même celles qui ne le sont pas.

« Dans cet endroit, il y a une ouverture d'où la vapeur et l'eau s'échappent alternativement. La terre, durant un certain espace, y résonne sous les pieds, et effraye le voyageur solitaire qui la traverse; c'est ici que nous quittâmes la rivière à l'*Ours*. Le 4 août, nos charrettes, après avoir roulé dix heures sans s'arrêter, arrivèrent au bout d'un

défilé qui parut la fin du monde; à droite et à gauche, des montagnes effrayantes; derrière nous, un chemin par où l'on n'était pas tenté de retourner; en face, un passage où se précipitait un torrent, mais si étroit qu'à peine le torrent seul paraissait pouvoir y passer. Les bêtes de somme étaient rendues. Pour la première fois, il y eut des murmures contre le capitaine; mais lui, imperturbable et, selon sa coutume, ne reculant jamais devant une difficulté, s'avance pour reconnaître le terrain; bientôt il fait signe d'approcher. Une heure après, nous étions hors d'embarras, puisqu'on avait traversé la plus haute chaîne des monts Rocheux, et qu'on se trouvait presqu'en vue du Fort Hall.

« Le soir, je m'acheminai vers le fort pour y prendre quelques arrangements nécessaires, accompagné seulement du petit François-Xavier. Nous fûmes bientôt engagés dans un labyrinthe de montagnes. Vers minuit, nous atteignîmes le sommet de la plus haute chaîne; mon pauvre guide s'y trouvait tellement embarrassé, ne voyant dans l'obscurité que des précipices affreux devant nous, qu'il tournait sur lui-même comme une girouette et s'avouait perdu. Ce n'était point l'endroit et le moment d'errer à l'aventure; je pris donc le seul parti qui nous restait, celui de desseller mon cheval et d'attendre le soleil pour nous tirer d'embarras. Enveloppé dans ma couverture, la selle me servant d'oreiller, le rocher de lit, je ne tardai pas à faire un bon somme... Le lendemain, de grand matin, nous descendîmes entre deux rochers énormes, par un petit sentier que l'obscurité de la nuit avait dérobé à notre vue, et nous arrivâmes dans la plaine qu'arrose le *Port-Neuf*, tributaire de la *Rivière-aux-Serpents*. Toute la région que nous vîmes ce jour-là, pendant cinquante milles de chemin, présentait des restes évidents de convulsions volcaniques. On remarque, dans toutes les directions, des mon-

ceaux et des débris de lave. Dans toute sa longueur, la rivière offre une succession d'étangs à castors, l'un se vidant dans l'autre par une petite ouverture creusée dans chaque digue, et formant une cascade de trois, quatre ou six pieds d'élévation. Toutes ces digues, ouvrage des eaux, sont formées de la même matière et offrent les mêmes accidents que les stalactites qu'on trouve dans quelques cavernes.

« Nous arrivâmes le soir à un demi-mille du fort; mais n'y voyant plus et ne sachant où nous étions, nous campâmes cette nuit dans des broussailles, sur les bords d'un petit ruisseau.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

« Mon très-révérend Père,

« Votre très-humble et très-obéissant fils en J.-C.

« Pierre DE SMET. »

*Extrait d'une lettre du même Missionnaire au même Père.*

Camp du Grand-Visage, 1er septembre 1841.

« Mon très-révérend Père,

« C'est environ quatre mois après notre départ de *West-Port*, que nous atteignîmes le gros de la peuplade indienne vers laquelle nous étions spécialement envoyés. Là se trouvaient les principaux chefs. Quatre d'entre eux étaient venus au-devant de nous à une journée de chemin; ils nous rencontrèrent sur l'une des sources du Missouri dite la *Tête au castor*, où nous étions campés. Le 30 août, sous la conduite de ces nouveaux guides, nous nous avançâmes dans une grande plaine à l'horizon de laquelle, vers l'ouest, se trouvait le camp des *Têtes-plates*. Nous ne l'aperçûmes distinctement que sur le soir; mais longtemps avant de le découvrir, de nombreux courriers venaient nous annoncer que nous n'en étions pas éloignés. A leur empressement il était facile de discerner le contentement et la joie qui les animait. Déjà, le guerrier *tête-plate*, surnommé le *Brave des braves*, m'avait envoyé jusqu'au Fort-Hall son plus beau cheval, avec recommandation qu'il ne fût monté par personne avant de m'être présenté. Bientôt cet Indien apparut lui-même, accourant à toute bride; il se distinguait des autres par l'habileté avec laquelle il faisait caracoler son coursier lorsqu'il approcha de nous, et par le grand cordon rouge qu'il portait comme insigne de sa bravoure. C'est, comme guerrier, le plus beau sauvage que je connaisse.

« Nous avancions au grand trot, et déjà nous n'étions qu'à deux ou trois milles du village, lorsque nous aperçûmes dans le lointain un nouveau cavalier de haute stature; bientôt plusieurs voix se font entendre : *Paul! Paul!* et en effet, c'était Paul, le grand chef, que l'on croyait absent, mais qui venait d'arriver, comme par une permission de Dieu, pour avoir la satisfaction de nous présenter lui-même à son petit peuple. Après les témoignages d'amitié bien cordiale donnés de part et d'autre, le bon vieillard voulut retourner vers les siens pour nous annoncer. Un quart d'heure après, tous les cœurs étaient réunis dans un seul sentiment; c'était comme un troupeau de brebis se pressant autour de leur pasteur. Combien de mères, en nous présentant leurs petits enfants, étaient émues! Nous l'étions aussi nous-mêmes à tel point que nous avions peine à retenir nos larmes. Cette soirée fut assurément pour nous une des plus belles de notre vie. Toutes les fatigues, tous les dangers, toutes les épreuves, semblaient avoir disparu; une seule pensée, celle que nous allions revoir les beaux jours de la primitive Eglise, préoccupait tous les esprits.

« Je suis, mon révérend Père, votre très-obéissant et très-humble serviteur et fils en J.-C.

« Pierre DE SMET. »

(*La suite à un prochain numéro.*)

---

# MISSIONS D'AFRIQUE.

## MISSION DE LA LIBÉRIE.

*Extrait d'une lettre de Mgr Edouard Barron, Vicaire apostolique des deux Guinées, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre.*

« Messieurs,

« C'était le vœu de la Propagande qu'un Missionnaire allât sur les terres occidentales de l'Afrique annoncer le salut aux nègres, et tout indigne que j'étais de ce noble apostolat, il est devenu mon partage. Mgr Kenrik, évêque de Philadelphie aux Etats-Unis, avait été chargé de pourvoir à cette Mission; Sa Grandeur jeta les yeux sur moi, et, après en avoir reçu la délégation, je fis voile du port de Baltimore vers les côtes de la Guinée. M. Jean Kelly, prêtre séculier, et M. Denis Pindar, catéchiste, s'étaient embarqués avec moi pour la même destination.

« Le point précis sur lequel nous nous dirigions était

la Libérie. Ce pays, comme on le sait, forme une colonie américaine sur le sol africain. Elle fut fondée par une association bienfaisante en faveur des noirs du Nouveau-Monde. On acheta d'abord quelques terres; ensuite on envoya pour les cultiver ceux des nègres affranchis qui se trouvaient disposés à tenter la fortune dans ce lointain établissement. Plusieurs, encore en servitude, obtinrent leur émancipation, mais sous la clause qu'ils iraient habiter cette nouvelle patrie; et c'est de là que lui vient son nom moderne : asile d'esclaves devenus libres, on n'a cru pouvoir lui donner une dénomination plus juste que celle de *Libérie.*

« Nous étions partis pour cette mission dans le mois de décembre 1841; après trente jours d'heureuse traversée, nous débarquâmes à Monrovie. Bâtie sur le cap Mesurado, cette ville est la plus importante de toute la colonie, qui se compose d'environ seize petits villages, formant ensemble une population de près de cinq mille habitants. Les catholiques n'entrent dans ce chiffre que pour une faible part. Nous n'avons pu rester que trois jours au milieu d'eux, et toutefois nous avons essayé de leur adresser en passant quelques paroles de religion.

« De Monrovie, nous nous sommes embarqués pour le cap Palmas. Là se trouve une autre ville construite par des nègres américains. Elle compte dans sa population trois mille indigènes et cinq cents émigrés. Le gouverneur, émigré lui-même, nous a parfaitement accueillis; comme lui, les catholiques nous ont reçus avec joie; il n'est pas jusqu'aux sauvages qui n'aient montré des dispositions amicales. Presque aussitôt après notre arrivée, nous leur annonçâmes sans détour l'objet de notre mission, et nous leur demandâmes la liberté de conférer avec eux les dimanches. Aussitôt les chefs se consultèrent sur notre requête; leur décision nous fut favorable. Non-seulement ils consenti-

rent à ce que nous avions sollicité, mais par un ordre solennel ils commandèrent à leurs subordonnés de suspendre tout travail durant le jour du Seigneur, et de venir écouter les nouveaux Missionnaires. Le peuple fut docile à la voix de ses maîtres; on accourut en foule, et depuis lors, deux ou trois cents sauvages n'ont jamais manqué d'assister à nos instructions hebdomadaires. Il va sans dire que nous les prêchons par interprète; mais, pour passer par une bouche étrangère, nos prédications n'en sont pas moins efficaces; nos pauvres nègres se font un bonheur de venir nous entendre, autant par respect pour la parole de Dieu que par amour pour ceux qui en sont les organes. Ils ont, en effet, pour nous nous un attachement sans bornes. Les ministres protestants en sont jaloux; les marchands d'Europe et d'Amérique s'en étonnent; et nous, de notre côté, nous en bénissons Dieu. Cette affection promet des fruits à notre ministère. Elle a déjà porté les noirs à nous prier d'établir une école au sein de leur ville principale, et nous nous sommes rendus à ce vœu. Notre première fondation s'est faite à Palmas : il est vrai que nous sommes un peu gênés, le même local nous servant à la fois de classe et de chapelle; mais enfin c'est un commencement qui donne des espérances.

« Nous avons traduit dans l'idiome de cette tribu, celle des *Grèbes*, les trois grandes prières catholiques *Pater, Ave, Credo;* ce n'est pas un spectacle peu touchant de les entendre réciter par nos sauvages réunis dans leur humble sanctuaire. Ils commencent aussi à connaître nos principaux dogmes. Pour leur en inculquer la notion, nous nous sommes servis avantageusement de tableaux où se trouvent figurés, avec les mystères de la religion, quelques traits de la vie de Jésus-Christ et de celles des saints. Aucun Missionnaire, destiné comme nous à s'adresser à des esprits grossiers, ne doit manquer d'emporter avec

soi quelques-unes de ces représentations sensibles et parlantes : c'est le moyen le plus heureux et le plus expéditif de faire saisir les enseignements de la foi à des peuples enfants.

« Il serait difficile, du reste, d'en avoir nulle part plus besoin qu'à Palmas. On trouve bien rarement des populations moins avancées que nos incultes habitants de la Libérie. Ils n'ont pour toutes demeures que des cabanes de terre, dont la forme est celle d'une pyramide plus ou moins tronquée au sommet par une ouverture qui sert de cheminée ; tout leur vêtement se compose d'un misérable lambeau dont ils se ceignent les reins. Heureusement la terre qu'ils cultivent est féconde ; ils vendent une quantité considérable de riz et de blé aux marchands venus des Etats-Unis et d'Europe ; la poudre d'or, l'ivoire, l'huile de palme, le bois appelé *camwood*, sont aussi pour eux l'objet d'un trafic important et la source d'une certaine richesse. Ce ne sont pas d'ailleurs les dépenses de la table qui peuvent les appauvrir : quelque peu du grain qu'ils récoltent, du poisson, les fruits qui croissent spontanément, des serpents mêmes et des crapauds, voilà presque tous leurs aliments.

« Leur religion n'est pas plus développée que leur civilisation n'est brillante. Ils croient en Dieu ; mais, persuadés qu'ils n'en ont rien à craindre parce qu'il est souverainement bon, ils ne lui décernent aucun culte. Pour les démons, il n'en est pas de même ; ils les regardent comme terribles, et afin de conjurer leurs coups, ils leur adressent des prières et des hommages.

« Enfin le gouvernement, comme le reste, est ici d'une extrême simplicité. C'est un roi qui est censé diriger les tribus, mais en réalité il n'en gouverne aucune ; dans chaque peuplade se rencontre un certain nombre de chefs, et ce sont là les maîtres véritables ; les affaires publiques

n'ont guère d'autre direction que celle qu'ils leur impriment.

« Tel est l'état de Palmas. Au cap Monte, le chiffre des catholiques est à peu près le même que dans la localité précédente, et les espérances y sont plus belles. M. Théodore Canot, propriétaire de ce cap et du voisinage, m'a donné l'assurance que les nègres épars sur ses terres sont disposés à embrasser le catholicisme ; il appelle des Missionnaires avec ardeur, et déjà, de lui-même, il s'est offert à leur bâtir une maison.

« Indépendamment de ce que m'a dit cet excellent homme, je sais que dans la tribu de Wye plusieurs nègres désirent le baptême ; ils sont instruits des mystères de notre religion sainte, et, chose remarquable, déjà ils tiennent tellement à la vérité, qu'ils repoussent loin d'eux les apôtres de l'erreur ; aucun ministre réformé n'a pu encore pénétrer dans leurs rangs.

« A Elmina, sur la côte et à trois cents milles au sud de Palmas, il existe une église catholique ; un Missionnaire est attaché à son service. Sur vingt autres points s'élèvent encore des sanctuaires autrefois érigés au vrai Dieu par les Portugais et les Espagnols ; mais, faute de prêtres, les indigènes qui s'y réunissaient sont retournés à leurs anciennes superstitions, et ces temples sont déserts. J'espère cependant quelque jour voir cesser leur veuvage. Mes entretiens avec différents chefs de tribus m'ont prouvé que, sur les rivages de l'Afrique occidentale, le catholicisme éteint pouvait glorieusement renaître. Si l'insalubrité du climat, si la variété des idiomes et la licence des mœurs doivent créer des obstacles au retour de la foi, nous trouverons de puissants moyens de succès dans le caractère des sauvages, naturellement bons et doux, et dans la confiance que nous avons eu le bonheur de leur inspirer. Elle va si loin qu'un fils du roi n'a pas dédaigné de se faire notre maître de langue et notre interprète.

« Je me recommande ainsi que mes très-chers compagnons de missions et les tribus innombrables de l'Afrique occidentale à vos prières ardentes.

« Et je suis, Messieurs, avec le plus profond respect, etc.

« Edouard BARRON, *Vicaire apostolique.* »

P. S. « J'ajouterai ici quelques détails plus récents qui m'ont été *transmis* par M. l'abbé Kelly, dans une lettre datée du 5 août 1842.

« La colonie de Palmas, m'écrit ce Missionnaire, est dans un état de confusion difficile à peindre ; la vie et la propriété de chacun sont en péril. Voici à quelle occasion le désordre a éclaté. Les ministres protestants avaient accaparé presque tout le commerce de la côte, au grand détriment des marchands américains. Cette rivalité devait amener des scènes déplorables. La boutique de la mission presbytérienne a été volée. Il était naturel d'en demander justice au gouverneur de la colonie ; mais au lieu d'invoquer son autorité, le principal ministre a mieux aimé recourir à l'intervention d'un capitaine de navire américain. Celui-ci a fait saisir deux indigènes et les a emmenés à bord de son vaisseau. Aussitôt le roi et ses sujets ont couru aux armes ; ils paraissaient décidés à mettre le feu aux établissements protestants. Pendant tout ce bruit de guerre, nous avons continué de visiter les malades et d'enseigner le catéchisme, sans qu'on nous ait fait la plus légère insulte. Partout nous voyions les Africains affiler leurs coutelas, tandis que le tambour de guerre ne cessait de faire entendre ses sons lugubres. On a vainement essayé de nous rendre suspect aux noirs ; la calomnie est retombée sur ses auteurs, et le roi nous témoigne plus d'amitié que jamais. »

---

# MISSION DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Griffithz, Vicaire apostolique du Cap, à MM. les Membres des Conseils centraux de l'Œuvre.*

Ville du Cap, le 18 avril 1841.

« MESSIEURS,

« Il est temps d'accomplir la promesse que je vous ai faite d'une courte notice sur la Mission du Cap : j'ai peu d'instants disponibles pour traiter un aussi vaste sujet ; je l'esquisserai néanmoins, ne fût-ce que pour offrir à votre généreuse Association l'humble tribut de ma reconnaissance.

« Je ne sache pas qu'aucun missionnaire ait pénétré dans cette colonie avant 1802 ou 1803, époque où elle devint la propriété de la république Batave ; sous les gouvernements antérieurs, soit hollandais, soit anglais, la religion catholique n'était pas tolérée. Il s'y trouvait, m'a-t-on dit, trois prêtres hollandais, lorsque la Grande-Bretagne recouvra la domination du pays en 1806 ; mais je n'ai pu découvrir nulle tradition, nul monument qui attestât l'existence de quelque église ou les traces du ministère exercé par ces hommes de Dieu, pendant les deux ou trois années qu'ils séjournèrent parmi mes néophytes. Bannis par les nouveaux possesseurs du Cap, ils retournè-

rent dans leur patrie vers la période de temps qui suivit l'occupation anglaise. Depuis lors jusqu'en 1820, c'est-à-dire durant l'espace de quatorze ans, il n'y eut ni apôtres ni églises pour nos frères, qui durent alors devenir très-nombreux, grâce à un régiment composé de Français, de Belges et d'Allemands, dont la majeure partie s'établit dans la colonie après avoir été licencié, grâce enfin au contingent de soldats catholiques qui se trouvaient dans les rangs de l'armée britannique cantonnée dans le pays.

« En 1819 et 1820, plusieurs familles irlandaises, transplantées ici aux frais de l'état et disséminées pour la plupart à sept ou huit cents milles de la cité, restèrent longtemps privées de tout secours spirituel, faute d'un pasteur qui pût les visiter ; il s'écoula même près de dix-huit ans sans que le plus grand nombre d'entre eux vissent un seul prêtre.

« Cependant, en 1820, un religieux de Saint-Benoît, le révérend père Kater, vint se fixer au chef-lieu de la colonie ; il était envoyé par Mgr le Vicaire apostolique de l'île Maurice et du cap de Bonne-Espérance (ces deux vicariats n'en formaient alors qu'un seul). Peu de mois après, aborda aussi le Vicaire apostolique lui-même. L'abandon où il vit nos chrétiens émut son zèle, et il laissa le révérend père Soully, Irlandais, pour desservir la Mission.

« Le premier souvenir que je retrouve des fonctions exercées par cet ecclésiastique est un baptême daté du 13 avril 1820, avec un acte de mariage contracté en 1823. Ces deux pièces et un vieux registre auquel se trouve adjoint un catalogue des défunts de 1826, forment toute la collection des papiers et documents laissés par mes prédécesseurs sur l'état de leur troupeau et les succès de leur ministère, sur leurs délibérations, leurs revenus, leurs espérances et leurs craintes. Le reste aurait été enseveli

dans l'obscurité la plus profonde, si deux brochures publiées dans des vues hostiles au clergé ne nous mettaient au courant de quelques transactions passées entre les années 1820 et 1823. Je vais en donner une courte analyse.

« Nous apprenons, sur la foi de ces mémoires, que le révérend père Soully obtint de la municipalité du Cap, en 1821, un emplacement destiné à l'érection d'un temple catholique; qu'il commença dès cette année à recueillir des souscriptions, et qu'au mois de mars 1824 toute la maçonnerie était terminée. Toutefois, il paraît que les dons volontaires n'avaient pu suffire à la dépense, et qu'un emprunt de sept cent cinquante livres sterling, garanti par une hypothèque sur le terrain et la chapelle, avait été malheureusement contracté. Pour faire face à ses engagements, le père Soully se vit dans la nécessité de chercher des cautions parmi ses néophytes, et posa ainsi, sans le prévoir, le fondement de toutes les querelles et de tous les procès qui dans la suite ont affligé la Congrégation. Vous trouverez bon que je laisse à leur oubli ces tristes dissensions éteintes aujourd'hui, et dont le temps va chaque jour effaçant la trace.

« Le 11 juillet 1824, le révérend père Soully quitta la colonie; ce dut être sans regret, car il n'y recueillait plus qu'amertume. Il eut pour successeur, en 1826, un prêtre hollandais nommé Théodore Haggener, homme de talent, de zèle et d'énergie, qui entreprit enfin de visiter les catholiques établis à Port-Elisabeth, à Kitenhage et à Grahamstown, tandis que le révérend Thomas Rishton administrait l'église même du Cap de Bonne-Espérance. Peu après se ranimèrent avec une nouvelle violence les dissensions dont j'ai parlé; bientôt le poste ne fut plus tenable pour les deux ecclésiastiques, dont l'un, le prêtre hollandais, repartit au plus fort du tumulte pour sa patrie; l'autre, le révérend père Rishton regagna l'Angleterre en 1835, avec

une santé si affaiblie qu'il mourut peu après, dans un couvent de son ordre, victime de l'intervention laique dans les matières spirituelles.

« Après leur départ, la Congrégation fut sans clergé jusqu'à ce qu'un religieux Dominicain, Espagnol, allant d'Europe à Manille, et obligé de faire halte au Cap de Bonne-Espérance pour raison de santé, en janvier 1836, fut prié d'y exercer le ministère pastoral. A cet effet, il reçut des pouvoirs de Mgr le Vicaire apostolique de l'île Maurice, et fit, pendant son séjour d'environ un an, tout le bien qu'on peut attendre d'un prêtre auquel les langues les plus usitées du pays sont inconnues, et qui parle à des esprits égarés par la discorde. Aussi la Congrégation marchait-elle à grands pas vers sa ruine. Heureusement pour elle, le Saint-Siége fut informé du triste état des choses par le révérend père Brady, missionnaire de l'île Bourbon, lequel ayant touché au Cap à son retour en Europe, voulut bien être auprès de Sa Sainteté l'interprète des besoins et des voeux de la colonie. Sur ses représentations, il plut au souverain Pontife de détacher notre Mission de celle de l'île de Maurice, qui était hors d'état de lui fournir un seul prêtre, et de l'ériger en vicariat apostolique. En conséquence, des bulles furent adressées à Mgr l'Archevêque de Dublin en juillet 1837, et peu de temps après arrivèrent celles qui imposaient à votre infortuné serviteur le redoutable fardeau de l'épiscopat. Sacré le 24 du mois d'août, j'étais en route trois jours après, pour prêcher dans les principales villes de l'Irlande, quêtant des collaborateurs, et cherchant des ressources pour subvenir aux frais de l'établissement projeté. Des coeurs généreux répondirent à mon appel. Un digne coadjuteur me fut donné dans la personne du révérend Daniel Burke; mon jeune frère voulut aussi s'associer à mes travaux; avec eux et un religieux Dominicain, le révérend George Corcoran,

je ne tardai pas à m'embarquer, sans autres fonds qu'une grande confiance en Dieu et quelques secours alloués par la sacrée Congrégation de la Propagande et par le gouvernement britannique. Tels furent les apôtres destinés à renouveler la Mission du Cap de Bonne-Espérance.

« Nous abordâmes au rivage africain le 14 avril 1838. On nous reçut avec froideur. Il est vrai qu'un petit nombre de colons, prenant le titre de gardiens de l'église, vinrent nous saluer à bord et nous conduire à terre ; mais, à peu d'exception près, ils semblaient tous plongés dans le découragement, ce que j'attribue à l'existence des partis opposés et que je mentionne dans le seul but de montrer combien ces rivalités paralysent, dans les hommes les plus honorables, les sentiments religieux.

« Vous dire en quel état je trouvai le presbytère et l'église, serait retracer un tableau trop affligeant : figurez-vous un monceau de décombres ; c'est là tout ce qui restait de la chapelle, car le bois et les matériaux de quelque valeur avaient été vendus. Ce tison de discorde détruit, mes premiers efforts eurent pour objet de retirer des mains de ceux qui en étaient dépositaires, les vases sacrés et tout l'humble trésor de la Mission. Ce qui n'était pas tout à fait indispensable au culte fut immédiatement vendu, et avec le prix, qui s'éleva à huit cents livres sterling, je commençai la construction d'une nouvelle église. Elle est en voie d'achèvement ; puissent vos pieuses libéralités m'aider à la finir !

« Je terminerai cette lettre, dont l'intérêt est loin de répondre à la longueur, par un rapide aperçu des travaux accomplis depuis notre arrivée dans la colonie. Ils paraîtront, sans doute, d'une importance médiocre ; mais quand on se rappelle que sur deux mille cinq cents fidèles, chiffre total de la population catholique, il y en a près de mille qui n'ont point de prêtre résidant au milieu d'eux,

si l'on tient compte de leur apathie religieuse, fruit naturel de la disette de missionnaires, on conviendra que les résultats dépassent encore nos espérances. Du 14 avril 1838 au 7 janvier 1841, il y a eu deux cent quatre-vingt-dix baptêmes, sur lesquels trente d'adultes, cinquante mariages et cent vingt-six confirmations; le nombre des communiants s'est trouvé en 1838 de cent cinquante, en 1839 de cent soixante, en 1840 de deux cents; vingt infidèles se sont convertis à notre sainte foi dans l'espace de deux ans et demi; nous avons reçu trente-huit abjurations d'hérétiques et donné la sépulture religieuse à quatre-vingt-treize chrétiens.

« Dans le cours de ma visite pastorale, en 1838, je n'ai pu établir de Mission permanente qu'à Grahamstown; depuis, j'en ai fondé une seconde à Port-Elisabeth, et cette année, j'ai été assez heureux pour doter Georgestown d'un semblable bienfait. Cette dernière ville est à trois cents milles de ma résidence; il faut au moins six à sept jours de marche pour s'y rendre à cheval. Tout l'espace occupé par la colonie entière comprend une étendue d'environ cinquante mille milles carrés, vaste champ que vos prières bien plus que nos sueurs contribueront à rendre un jour fertile.

« Je n'ai pas encore reçu de réponse à la demande que j'ai faite à Mgr l'Archevêque de Dublin pour obtenir des sœurs de Charité. Toutefois, je puis dès à présent vous annoncer que, grâce à la généreuse assistance de votre sainte Association, j'ai été à même de soutenir l'école des filles pauvres, malgré le départ de leurs premières et pieuses institutrices.

« Vous parlerai-je des dettes qui pèsent encore sur moi? Elles sont énormes; et bien que leur réduction s'opère chaque année, je désespérerais de les éteindre jamais, si votre charité bien connue ne ranimait ma con-

fiance. Vienne le jour où je serai libéré de cet effrayant fardeau! alors seulement je pourrai mourir en paix.

« Un dernier vœu me reste à former; puisse-t-il être entendu par quelques ecclésiastiques fervents! La Congrégation de Beaufort, composée de quatre cents catholiques, me demande avec des cris qui me déchirent le cœur un Missionnaire pour prendre soin de leurs âmes en péril; d'un autre côté, les Cafres de la *Rivière-noire* semblent promettre à l'apostolat une précieuse conquête. Un prêtre pour chacune de ces missions serait donc absolument nécessaire. La généreuse Irlande m'enverra, je l'espère, les deux sujets que je réclame; pour leur viatique, ce sera encore votre Œuvre, notre providence visible, qui daignera y pourvoir.

« Je suis, avec la plus vive reconnaissance, etc.

« † P. Griffithz, *Vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance.* »

*Autre lettre du même à MM. les Membres du Conseil central de Lyon.*

Ville du Cap, octobre 1842

« Messieurs,

« Grâce à la divine Providence et à la protection efficace que vous avez accordée à cette Mission, notre ministère compte chaque jour de nouveaux succès. Rarement les faits qui s'accomplissent sur cette plage lointaine sont de nature à piquer la curiosité de vos lecteurs; toutefois, j'ai la satisfaction de vous annoncer qu'à cette extrémité du monde le règne de Dieu continue à s'affermir et qu'un jour, j'en ai la douce confiance, notre église deviendra une des plus imposantes colonnes de ce temple majestueux que les modernes apôtres élèvent au Seigneur.

« J'ai visité tout récemment les trois Missions qui, avec celle où je réside, sont les seules qu'il nous ait été donné jusqu'ici d'établir : l'œil humain n'y découvre, il est vrai, aucun sujet propre à exciter l'admiration; cependant mon cœur a trouvé dans chacune d'elles de quoi se réjouir et se consoler. Georgestown, étant la station la plus rapprochée du Cap, a reçu la première la visite de son pasteur. Parti de ma résidence le 11 avril, je débarquai, après treize jours de navigation, à Mossel-Baie, petit port ainsi nommé à cause de la quantité prodigieuse de cames et d'autres coquillages qui couvrent la côte; le littoral n'offre d'ailleurs qu'un aspect pauvre, aride et désolé. De cette ville à Georgestown, la distance est d'environ quarante milles. Je fis ce trajet à cheval, à travers un pays hérissé d'obs-

tacles et semé de précipices, par un chemin coupé çà et là de cinq ou six ruisseaux appelés *Brack-Rivers*. Ce sont autant de bas-fonds où la mer reflue, et que plus d'une fois mon cheval a traversés avec de l'eau jusqu'à la hauteur de la selle.

« Pour le voyageur qui l'observe à certaine distance, Georgestown offre un coup d'œil assez pittoresque ; située dans une vaste plaine, au pied d'une haute montagne, cette ville est entourée comme d'une gracieuse ceinture par la fraîcheur de la végétation, avantage qu'elle doit moins à la fertilité du sol qu'à l'industrieuse culture de ses habitants. Mais à mesure qu'on approche de son enceinte, le charme s'évanouit ; l'aridité du désert reparaît là comme dans le reste de la colonie. La cité, reine de cette oasis, n'est plus qu'un amas de bicoques couvertes de chaume, peintes en blanc et précédées d'un modeste jardin. C'est dans une de ces cabanes que je trouvai le Missionnaire. Une chambre assez spacieuse et disposée avec décence formait le temple chrétien.

« Lorsque je vins à me rappeler que naguère il n'y avait dans cette localité ni prêtre ni chapelle, qu'à peine aurait-on pu y rencontrer, il y a quatre ans, un seul catholique, et que, dix-huit mois plus tôt, on n'avait pas même la pensée de rien entreprendre sur ce domaine exclusivement livré aux calvinistes et aux sauvages, j'éprouvai une religieuse satisfaction à saluer la naissante église de Georgestown; je sentis que nous n'avions pas été jetés tout à fait en vain dans ces solitudes sans limites, et je bénis la Providence d'avoir fourni à votre Association les moyens d'étendre le règne de la foi au-delà des régions civilisées, de planter l'arbre de vie au milieu des ronces qui couvraient jadis la surface du désert.

« Mais combien ma joie fut plus vive, quand j'aperçus au sein de la fervente Congrégation plusieurs néophytes

récemment tirés des liens de l'infidélité et pleins de cette foi pure qui ne peut venir que d'en haut ! J'ai eu moi-même, pendant mon séjour dans cette ville, le bonheur de baptiser une jeune femme et son enfant, auxquels j'administrai, dans l'après-midi du même jour, le sacrement de confirmation, ainsi qu'à deux protestants convertis et à quatre adultes déjà régénérés dans les eaux du baptême. Notre chapelle eût été trop étroite pour contenir la foule des colons, avides de contempler ce qui ne s'était jamais vu dans cette région isolée, un évêque administrant un sacrement dont la plupart ignoraient même le nom. Il nous fallut donc choisir un local qui permît à tous d'y assister ; l'école publique de la ville fut ce jour-là convertie en oratoire. C'est dans son enceinte qu'eut lieu une réunion bizarre d'hommes étonnés de se trouver au pied du même autel. Elle se composait de catholiques et d'anglicans, de luthériens et de calvinistes, d'indépendants et d'infidèles, d'Irlandais, d'Anglais, d'Allemands, de Hollandais, de Français et d'Italiens, de Cafres et de Hottentots, de blancs, de nègres et de mulâtres ; on y remarquait aussi l'élite de la population de Georgestown ; en un mot la salle était pleine, à l'exception de la partie réservée, comme sanctuaire, à l'Evêque et à son prêtre assistant. En voyant devant moi cette diversité de peuples, je me rappelai ces paroles d'une hymne de la Pentecôte, dont on pouvait faire en ce moment une juste application : *Notique cunctis gentibus*, *Græcis*, *Latinis*, *Barbaris ;* je pouvais bien dire aussi, *Simulque demirantibus ;* mais je n'oserais ajouter, *Linguis loquuntur omnibus.* Sous ce rapport, notre insuffisance est vraiment déplorable. Un bon nombre d'auditeurs, sans doute, a compris les deux discours que j'adressai en anglais ; mais la population de couleur, qui a besoin d'instruction, ne comprend que le hollandais, et cette langue m'est inconnue. Toutefois, l'imposant ap-

formes accomplies et sur celles dont l'introduction est déjà tentée.

« Un événement qui se rattache à la situation du christianisme en Moldavie, est la retraite du Métropolitain schismatique de cette province. La démission de ce prélat, donnée solennellement le 28 du mois passé, et acceptée sans difficulté par le gouvernement local, est, à mon avis, un coup mortel porté au fanatisme jusqu'ici si funeste à notre sainte religion, c'est le symptôme presque certain qu'une ère de paix et de tranquillité va s'ouvrir pour le catholicisme en Moldavie.

« Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance réitérée de ma considération très-distinguée.

« Votre très-dévoué serviteur,

« † Pierre-Raphaël, *Evêque de Cana,*
*et visiteur apost. en Moldavie.* »

« Mon cher Ami,

« A défaut de renseignements positifs, on savait déjà par la tradition orale qu'autrefois, il y a trois cents ans, les catholiques romains étaient bien plus nombreux qu'aujourd'hui en Moldavie; maintenant c'est une certitude acquise : des manuscrits hongrois trouvés à la bibliothèque royale attestent l'état florissant de notre église à une époque assez reculée. Mais son éclat ne tarda pas à pâlir devant les guerres civiles et étrangères qui désolèrent le pays. Bientôt le contre-coup du schisme grec, ranimé presque aussitôt qu'éteint, après le Concile de Florence, se fit cruellement sentir à la Mission moldave; une persécution ouverte chassa tous les fidèles de la principauté, et

voua le corps entier des pasteurs au bannissement et à la mort. A tous ces maux vint encore s'ajouter l'invasion des Tartares et des Musulmans, et, comme vous pouvez le penser, la religion n'eut pas moins que la patrie à gémir sur leurs dévastations.

« Tel fut dans son passé, autant qu'il m'a été donné de le connaître, le catholicisme en Moldavie. Après tous les fléaux qui l'ont tour à tour décimé, ce n'est pas sans un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu que nous comptions encore au siècle dernier plus de dix mille néophytes; aujourd'hui que la paix nous est rendue, ce nombre dépasse cinquante mille, chiffre qui paraîtra prodigieux à ceux qui savent que nos rangs n'ont pu se grossir par la conversion des Grecs schismatiques en grande majorité dans le pays. En effet, tous les moyens sont mis en usage par leur métropolitain pour empêcher les conquêtes de la vérité; toutefois, il ne saurait la tenir captive : puisse-t-elle un jour briller aussi à ses yeux! c'est une prière que nous ne cessons d'adresser au Seigneur.

« Nos efforts sont plus heureux auprès des calvinistes; pendant mes trois années de ministère, j'en ai vu soixante-sept abjurer l'hérésie; ils seront bientôt suivis, grâce à Dieu, par vingt-six familles protestantes du village de Saskut. Des luthériens, en petit nombre, résident aussi au milieu de nous; leurs affaires temporelles paraissent seules les préoccuper. Enfin nous comptons encore en Moldavie quelques négociants arméniens, sectateurs de Nestorius et d'Eutychès.

« Voulez-vous maintenant savoir à quelle classe de la société appartiennent nos catholiques, quelles professions ils exercent, quelles vertus les honorent? Le voici en deux mots : ils sont pour la plupart d'une condition vulgaire, cultivateurs, ou simples ouvriers dans les manufactures des villes, et tous peu fortunés, grâce à la cupidité des maîtres qui,

dans cette contrée misérable, n'aspirent qu'à grossir leurs trésors, sans se mettre en peine ni du bonheur ni de l'éducation morale de leurs subordonnés. Malgré sa détresse, notre humble troupeau persévère avec une constance au-dessus de tout éloge dans son admirable ferveur.

« Il n'est cependant pas tout à fait sans secours. Au sein des pays catholiques, la Providence a daigné lui créer des protecteurs généreux ; l'œuvre sainte de la Propagation de la Foi nous a tendu sa main libérale. Les bienfaits, obtenus à la sollicitation de notre Prélat, se sont répandus sur toute la Mission comme une rosée vivifiante; des églises se sont construites, des écoles fondées, des presbytères bâtis, des livres pieux imprimés. Nos temples si longtemps muets ont aujourd'hui leurs cloches, qui portent la joie et la confiance dans le cœur de nos néophytes ; à la nudité des oratoires ont succédé quelques décorations religieuses; nous avons enfin des ornements pour monter avec décence à l'autel. Oh! qui pourrait dire avec quel délicieux attendrissement nos chrétiens contemplent ces améliorations inespérées ! quels vœux ardents ils forment pour la prospérité de ces églises lointaines qui ont pris en pitié l'indigence de leur sœur, la pauvre église de Moldavie! Je le croirais à peine, si je n'en étais continuellement témoin.

« Et vous, mon cher Ami, priez avec nous pour nos bienfaiteurs ; priez aussi pour moi, afin que, docile instrument de la grâce, je conduise les âmes qui me sont confiées au terme commun de nos espérances.

« Votre affectionné confrère,

« E. Z***. »

# VICARIAT APOSTOLIQUE DE CONSTANTINOPLE.

*Extrait d'une lettre de Mgr Hillereau, Archevêque de Pétra, Vicaire apostolique patriarcal de Constantinople, à M. l'abbé ***.*

Constantinople, le 24 juillet 1842.

« Mon cher Monsieur,

« Cette année, j'ai voulu visiter environ la moitié de ma Mission d'Asie ; j'ai, pour cet effet, traversé les anciennes provinces de Bithynie, de Phrygie, de Galatie, de Cappadoce et la Basse-Arménie. Le but principal de mon voyage était d'assister les fidèles confiés à ma sollicitude, et de donner conseils et encouragements à ceux qui relèvent d'une autre juridiction catholique ; le but secondaire était de voir à Ancire ou Angora les traces du passage de saint Paul dans le pays des Galates, de recueillir à Césarée des souvenirs de saint Basile, puis d'aller faire un pèlerinage près de Tokat, au tombeau du glorieux patriarche de Constantinople, saint Jean Chrysostôme. Je n'ai retranché de mon itinéraire que Césarée, qu'il ne m'a pas été possible de voir pour cette fois.

« Accoutumé à voyager dans une bonne voiture, à vous faire porter en causant ou en dormant où il vous plaît d'aller, vous ne pourrez guère avoir une idée des fatigues d'un pèlerinage en des pays où toutes les com-

modités manquent à la fois. En Turquie on ne chemine qu'à cheval, au moins dans les régions que j'ai parcourues; les routes sont trop mal entretenues pour y voyager autrement. On détermine les distances d'un lieu à l'autre par heures de marche : l'heure de marche est une mesure qui n'a rien de bien fixe, c'est à peu près comme dans vos contrées les lieues de pays. Le trajet que j'ai fait de Constantinople à Samsoun sur la Mer Noire a été de deux cent cinquante-huit heures. Les voyages ne sont pas seulement pénibles dans une province où l'on ne trouve même pas ce qui est de première nécessité, ils sont de plus dangereux et très-coûteux, par la raison qu'il faut, dans certains passages, se faire escorter par des gens armés, à cause des bandes de voleurs qui s'y tiennent en embuscade. J'ai eu le bonheur de ne faire aucune fâcheuse rencontre dans toute ma traversée. Un prêtre arménien catholique, que j'avais vu aux environs de Kutaja, n'a pas été aussi heureux : en retournant à Constantinople, il a été assailli par des brigands qui l'ont massacré avec son guide, dans un défilé que j'avais franchi deux semaines auparavant. On n'a pu retrouver les cadavres percés de coups que plusieurs jours après l'assassinat. Des faits semblables se répètent souvent dans ces pays sans police; mais revenons à notre sujet.

« Tout préoccupé, comme vous l'êtes, des intérêts de la religion, vous recherchez, avant tout, des données certaines sur l'état du christianisme dans les provinces de la Turquie d'Asie. Y a-t-il sujet de se réjouir, ou de s'affliger? Doit-on se laisser aller à l'espérance, ou s'abandonner à la crainte? Voilà ce qui vous intéresse, j'en suis sûr, beaucoup plus que les minuties d'un voyage. Je ne sais trop, mon cher Ami, si je ne ferais pas mieux de me taire que d'émettre mes opinions sur ce grave sujet; car il est bien difficile d'apprécier l'état du christianisme quand on

est sous le joug musulman ; mais puisque vous désirez savoir tout ce que je pense, je hasarderai un jugement sur cette épineuse question ; puis, me condamnera qui voudra.

« Dans la Turquie d'Europe, le christianisme, par la supériorité numérique de la population qui le professe, par son énergie et son activité, acquiert chaque jour plus d'influence ; il sent, il est vrai, le poids du joug et porte les chaînes, mais c'est en les soulevant pour les secouer. De ce côté, les chrétiens comprennent qu'ils ont des chrétiens derrière eux, ils prennent courage et espèrent. En Asie, au contraire, le christianisme est timide et craintif ; il se cache et s'efface autant qu'il peut en face de l'islamisme, fier, altier et dédaigneux à son égard. Les fidèles sont si inférieurs en nombre aux musulmans, qu'ils n'ont que le silence à opposer au mépris avec lequel ils sont traités ; ils sont par position et par éducation *rajas*, dans le sens le plus rigoureux du mot.

« Maintenant prenez votre carte géographique de l'Anatolie, nous allons y faire un voyage ensemble, vous sur le papier et moi par mes souvenirs ; ma plume remplacera ma parole pour causer sur toutes choses. L'itinéraire nous conduit d'abord de Constantinople à Nikmid ou Nicomédie, puis de là à Iznik ou Nicée, à Koutaïeh, à Angora ou Ancire, à Tokat, et de Tokat à Amasie et à Samsoun, où relâchent, chaque semaine, les bateaux à vapeur qui vont à Trébizonde. De Constantinople à Nicomédie, le trajet est de dix-huit heures ; je n'ai rien à dire de cette ville, parce que j'en ai parlé une autre fois. De Nicomédie à Nicée, il y a quatorze heures de marche, presque toujours par des montagnes couvertes de belles forêts, au milieu desquelles j'ai vu avec surprise les restes d'un chemin très-bien pavé, souvenir perdu dans les montagnes d'une civilisation qui a disparu. Nicée, triste amas de ruines, environnée de vieux remparts qui s'écroulent, n'a rien offert

centre de l'Asie-Mineure? C'est le commerce qui a d'abord frayé la voie à l'Evangile. Vous savez qu'Angora est l'entrepôt des riches produits du pays en laine et en poil de chèvre; des négociants européens y accréditèrent des agents. Ceux-ci devenant chaque jour plus nombreux, les vicaires apostoliques de Constantinople envoyèrent à leur tour des Missionnaires pour assister les catholiques; les hérétiques se montrèrent dociles, peu à peu il s'en convertit un bon nombre; les familles rentrées dans le sein de l'Eglise donnèrent des sujets au sacerdoce, et avec l'aide de ce clergé indigène qui sut agir dans un prudent silence, le prosélytisme devint encore plus facile et fit de rapides progrès. Aujourd'hui les ecclésiastiques d'Angora suffisent à la direction de leurs frères, et poursuivent avec zèle la conversion de ce qui reste d'hérétiques. J'ai, dans cette ville, un prêtre chargé de veiller sur le petit troupeau de catholiques latins qui s'y trouvent encore.

« Le seul monument religieux digne d'attention que j'aie vu à Angora, est le tombeau de saint Clément, évêque et martyr; les reliques du glorieux pontife sont, dit-on, restées intactes dans le sépulcre qui les renferme, et jusqu'ici aucune parcelle n'en a été détachée. Ce tombeau est un lieu de pèlerinage fréquenté indistinctement par tous les chrétiens, soit sectaires, soit catholiques.

« La ville d'Angora devrait être riche, et elle l'a été en effet jusqu'à ces derniers temps : la fabrique de ses châles en poil de chèvre offrait à tous une occupation lucrative; les femmes filaient, les hommes travaillaient à la confection des tissus, et les négociants exportaient annuellement de vingt-cinq à trente mille pièces de ces étoffes. Il y avait prohibition de transporter le poil de chèvre autrement qu'en fil, et par ce moyen les pauvres gens ne manquaient jamais d'ouvrage. Depuis, cette prohibition a été levée; des spéculateurs d'Europe font acheter les laines et poils

de chèvre à leur état brut, pour être travaillés dans les filatures étrangères, et ils fabriquent ainsi des châles d'une qualité supérieure à ceux d'Angora. En déplaçant son industrie, on a enlevé d'un seul coup à tout ce peuple son unique ressource; dès lors, il est tombé dans une misère qui va toujours croissant; nos catholiques en souffrent plus que personne. D'un autre côté, les Turcs se maintiennent en possession du privilége, refusé aux chrétiens, de nourrir des troupeaux, d'être propriétaires ou cultivateurs; les impôts du gouvernement accroissent avec la détresse des contribuables; ils sont aujourd'hui triples de ce qu'ils étaient à l'époque la plus florissante du commerce.

« D'Angora au tombeau de saint Jean-Chrysostôme il y a neuf bonnes journées à cheval, à travers un pays dont la population, toute musulmane, se partage en trois branches différentes, les Turcs, les Turcomans et les Kurdes. Les premiers résident dans les villages et ensemencent le peu de terre cultivable qui entoure leurs habitations; les Turcomans, pour la plupart, ne connaissent pas d'autres demeures que leurs tentes dressées le long des vallons, ou sur le bord des rivières; les uns paissent de nombreux troupeaux, les autres font des tapis appelés *tapis de Turquie;* les beys ou chefs particuliers auxquels ils obéissent sont choisis dans leur nation. Les Kurdes habitent les montagnes; tour à tour pâtres et voleurs de profession, ils sont l'effroi du voyageur qui peut, à cause de leur vie errante, les rencontrer partout et au moment où il s'y attend le moins. L'arme dont ils se servent est une lance d'une longueur démesurée et ferrée par les deux bouts, avec laquelle ils attaquent, sans hésiter, les passants qui n'ont que le sabre et des pistolets pour armes défensives; le fusil seul les fait reculer, parce qu'il atteint de loin. Aussi, dans ces contrées, la plupart des voya-

geurs vont-ils avec la carabine sur le dos pour faire peur aux Kurdes. Dans d'autres endroits, pour peu que les pachas se relâchent de leur sévérité ordinaire, ce sont les habitants des villages eux-mêmes qui se chargent d'égorger les passants qu'ils hébergent, et c'est précisément dans les lieux les plus connus par ce genre de brigandage que nous avons été accueillis avec quelque politesse. Que était le but de ces attentions? je n'en sais rien; mais j'ai peine à croire qu'il fût de bon augure. Les habitations sont d'ailleurs très-éloignées les unes des autres, et la population très-peu considérable, ce qui donne au pays un aspect plus effrayant et plus sauvage.

« Le huitième jour de cette traversée, faite au milieu des appréhensions qui ne manquent jamais à des voyageurs peu confiants dans leurs moyens de défense, nous arrivâmes à Tokat, ville considérable du pachalik de Sivas. Les chrétiens y ont plusieurs églises. De là, on fait aisément dans une journée le pèlerinage au tombeau de saint Jean-Chrysostôme. Comane est le nom que portait la ville où cet illustre pontife, succombant aux fatigues du voyage et aux mauvais traitements de ses guides, termina sa glorieuse carrière. Quelques pierres sépulcrales enfoncées en terre, des pans de murs écroulés, les piliers d'un pont restés debout au milieu de la rivière, voilà tout ce qui indique aux curieux la place où s'élevait jadis la ville de Comane. Le Saint reçut en ce lieu les honneurs d'une première sépulture; le fils et successeur de l'empereur qui avait exilé Chrysostôme, fit ramener son corps à Constantinople, d'où il a été, quelques siècles après, transporté à Rome; mais on conserva longtemps à Comane la terre qui avait recouvert les précieuses reliques et le tombeau dans lequel l'empereur les avait fait déposer avant que d'opérer leur translation dans la capitale. La ville de Tokat s'étant élevée à deux lieues seulement de distance, Comane perdit peu à

peu sa population ; les maisons abandonnées tombèrent en ruines ; au milieu de ces décombres, la petite chapelle qui avait servi de tombeau au Saint, restait seule debout ; elle s'écroula enfin de vétusté. Alors les Arméniens hérétiques se sont emparés du sépulcre, et l'ont transporté, sans qu'il y eût la moindre réclamation de la part des Grecs, dans un vieux monastère qu'ils ont dans les montagnes à deux lieues plus loin. C'est là que se fait actuellement le concours des pèlerins de tous rits.

« Pour mon compte, j'ai visité l'ancienne et la nouvelle station. Le village où se trouve aujourd'hui le tombeau, se compose de quatre familles arméniennes hérétiques et de huit à dix familles turques. On ne peut rien voir de plus pauvre que le monastère ; un seul prêtre l'habite et dit quelquefois la messe pour les pèlerins. Le sépulcre de saint Jean-Chrysostôme est de marbre blanc ; sa partie inférieure a la forme d'une bière, son couronnement ressemble à un couvercle convexe ; on n'y remarque ni inscription ni sculpture ; des espèces de tréteaux l'élèvent un peu au-dessus de terre. Là, appuyé sur le marbre, je recommandai vivement au saint Archevêque et Constantinople e, toutes ces contrées, si différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient au temps qu'il y distribuait le pain de la parole divine avec tant de zèle et d'éloquence. Après cette courte station, je retournai à Tokat, sans avoir trouvé le moindre objet digne d'être rapporté comme souvenir de ces lieux sanctifiés autrefois par les travaux de saint Grégoire de saint Chrysostôme et de tant d'autres saints personnages.

« Tokat est une ville considérable ; les Turcs, les Arméniens et quelques familles grecques qui l'habitent, vivent en assez bonne harmonie. Ces derniers sont tous hérétiques. Le petit nombre d'Arméniens qui professent notre foi, deux cents familles environ, sont dignes par leur piété du plus vif intérêt. Après avoir séjourné trois jours parmi

eux, ne pouvant, sans entrer dans un pays infecté de la peste, pousser plus loin ma visite pastorale pour cette année, je repris le chemin de la mer Noire.

« N'oubliez pas dans vos prières la pauvre Mission qui m'est confiée.

« Je suis avec les sentiments de l'amitié la plus sincère, votre très-affectionné,

« † J. M. Hillereau, *Archevêque de Pétra,*
*Vicaire apostolique patriarcal de Constantinople.* »

---

## MISSION D'ALBANIE.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Guglielmi, Evêque de Scutari, aux Associés de la Propagation de la Foi.*

Scutari d'Albanie, 5 août 1841.

« Messieurs,

« Plusieurs fois je me suis proposé de vous retracer en détail l'état de cette pauvre et affligée Mission ; mais des occupations nombreuses et de longs voyages entrepris pour la visite de mon diocèse ne m'ont pas permis jusqu'à présent de réaliser ce projet. Je vais m'en acquitter le mieux qu'il me sera possible.

« Et d'abord, je dois dire que l'accueil qui m'a été fait à mon arrivée, le 24 juillet de l'année dernière, était des plus affectueux et des plus édifiants. Dès le moment où le navire autrichien qui m'apportait sur les côtes d'Albanie eut annoncé par des salves d'honneur ma présence dans ces parages, tout le clergé de la ville et des chrétientés environnantes, ainsi qu'un grand nombre des plus notables habitants de Scutari, vinrent au-devant de moi jusqu'à trois lieues, ne s'arrêtant qu'à Daici, paroisse située sur la rive droite de la Bojana. Là, je mis pied à terre, et je fus reçu au milieu des plus grands témoignages de joie, de respect et d'affection. Je me dirigeai ensuite, suivi d'une brillante cavalcade, vers Scutari, à travers la vaste

et riante plaine que la Bojana arrose et fertilise de ses eaux paisibles. Arrivé à quelque distance du pont *Hardi*, jeté sur le Drin, j'aperçus une multitude immense de tout âge et de toutes conditions : c'étaient nos catholiques qui, ayant abandonné leurs travaux journaliers, accouraient en habits de fête, avec leur magnifique costume albanais, se ranger à mon approche sur le versant des collines et le long de la route, pour demander la bénédiction de leur nouveau pasteur. Un grand nombre de ces villageois m'accompagnèrent avec bonheur jusqu'à la ville, où ils revinrent encore le lendemain m'offrir l'expression de leur religieux attachement.

« Parmi ceux qui formaient mon escorte d'honneur, se trouvait un officier de distinction qu'Osman Abdi pacha, gouverneur de la province de Scutari, m'avait envoyé pour me féliciter en son nom de mon heureuse arrivée. J'avais déjà reçu du même pacha, pendant que j'étais encore en Dalmatie, une lettre remplie des plus obligeantes expressions; et quand j'allai plus tard, à la tête de mon clergé, lui faire une visite de cérémonie dans la forteresse, siége de son gouvernement, il m'accueillit avec tous les dehors de la considération et de l'amitié.

« Le 20 juillet, je pris possession de mon église, et le 10 août, fête de saint Laurent, j'officiai pontificalement pour la première fois dans le champ découvert qui sert de temple aux fidèles de Scutari. Ce fut un spectacle bien édifiant que cette multitude de catholiques, accourus de tous les villages voisins, et demeurant pieux et recueillis pendant l'espace de trois heures que dura la célébration des saints mystères, malgré une pluie battante qui ne cessa de tomber. J'en étais ému jusqu'aux larmes; les nombreux étrangers, et spécialement les Autrichiens, qui assistaient à la cérémonie, partageaient mon attendrissement; il n'est pas jusqu'aux musulmans, attirés par

la curiosité vers cette scène imposante, qui n'exprimassent une surprise mêlée d'admiration.

« Il faudrait, en effet, l'avoir vu comme moi de ses propres yeux pour croire avec quelle dévotion hommes et femmes assistent à nos saintes cérémonies, exposés qu'ils sont à toutes les injures de l'air, bravant tour à tour et le froid d'un hiver rigoureux et les chaleurs excessives de l'été. Combien de fois, en considérant ce que souffrent ces enfants bien-aimés, sans proférer le plus léger murmure, sans s'inquiéter des maladies qu'ils peuvent contracter sur un terrain souvent boueux, combien de fois n'ai-je pas comparé leur ferveur à la délicatesse de ces tièdes chrétiens qui se plaignent de la moindre incommodité, sous les voûtes de leurs superbes basiliques, et qui trouvent dans chaque variation de la température un prétexte pour se dispenser de l'office divin! Oh! qui me donnera pour mes chers néophytes un humble sanctuaire, capable de les contenir et de les protéger? Ce sera vous, messieurs les Associés, vous qui êtes établis par la divine Providence les aumôniers du pauvre. Car ils sont grands nos besoins de tout genre : nos chrétiens des montagnes, presque tous bergers, passent leur vie avec leurs troupeaux, tantôt sur les hauteurs que la neige leur abandonne, tantôt dans les vallées où l'hiver les ramène. Cependant ils prélèvent encore sur leur indigence une partie du pain qui nous nourrit; ce sont leurs modestes offrandes, avec les secours que la Propagande nous alloue, qui ont jusqu'ici diminué la somme de nos privations.

« Voulez vous un exemple de la charité de ce bon peuple? en voici un bien simple sans doute, mais que votre foi saura apprécier. Pendant les fêtes de Pâques, j'avais recommandé à la générosité publique une jeune orpheline: chacun m'apporta son tribut proportionné à ses moyens.

La quête avait produit trois cent cinq piastres turques, et j'étais émerveillé d'un résultat qui dépassait mes espérances. Mais, lorsque après la célébration des saints offices j'étais à faire mon action de grâce, une bonne vieille dont je connaissais très-bien la pauvreté, et qui, appuyée sur son bâton, allait chaque jour de porte en porte mendier son pain, s'approcha timidement de moi; elle tenait à la main un *para* qu'elle m'offrit au grand étonnement des personnes présentes, en me disant à l'oreille : « Je vous prie de le recevoir pour la bonne œuvre; la foule m'a empêché de le donner quand les autres. » Ce trait, qui rappelle l'obole de la veuve de l'Evangile, édifia tout le monde et me fit une impression que je n'oublierai jamais.

« Quoique le libre exercice de la religion chrétienne soit garanti aux Albanais, il n'est pas rare que la jalousie ou le fanatisme des Turcs appelle sur nous des dangers sérieux. Dernièrement, pendant que je faisais ma visite pastorale, quelques-uns d'entre eux s'étant mis dans la tête que les catholiques de Scutari, réunis aux montagnards, allaient prendre les armes et s'insurger contre le gouvernement établi, attroupèrent un nombre considérable de musulmans autour de leurs mosquées et dans les principales rues qui traversent le quartier des chrétiens. Il était nuit; chaque Turc avait ses armes, et nos frères dormaient tranquillement dans leurs maisons. Près d'exécuter leur horrible dessein, les conjurés s'excitaient mutuellement au meurtre et au pillage : « Prévenons nos ennemis, se disaient-ils; égorgeons-les avant qu'ils nous attaquent. C'est parce qu'on les a trop longtemps tolérés parmi nous, que l'empire est sur le penchant de sa ruine. Allons! commençons par les plus riches familles. » Mais Dieu qui veille sur l'innocence menacée, sut déjouer leur homicide projet; ils se dispersèrent sans avoir rien entrepris contre nos biens et nos personnes, et depuis cette époque, grâce aux

mesures énergiques du pacha, nous jouissons d'une plus grande sécurité.

« Il me resterait encore bien des choses à vous dire sur l'état de mon diocèse; mais ce léger aperçu suffira pour intéresser votre charité en notre faveur. Puissé-je un jour, à l'exemple de mes confrères dans l'épiscopat, en formant un bon nombre d'Associés, vous offrir aussi mon faible tribut en échange de vos abondantes aumônes! Pour le moment nous ne pouvons que prier, mon clergé, mon peuple et moi, afin que le Seigneur continue à donner de nouveaux accroissements à votre Œuvre, qui est par excellence l'*œuvre de ses mains*, afin qu'il daigne en faire de plus en plus un instrument de salut et de bénédictions pour tant de peuples encore assis à l'ombre de la mort.

« Agréez, Messieurs, etc.

« † Louis, *Evêque de Scutari et Administrateur apostolique de Pulati.* »

---

# MISSIONS DU TONG-KING.

*Extrait d'une lettre de M. Masson, Missionnaire apostolique, à M. Masson, son cousin.*

Du Tong-King, le 25 juillet 1842.

« Mon cher Cousin,

« Je disais dans ma dernière lettre à M. Ferry, que tout nous annonçait une paix prochaine et que nos confrères détenus dans les cachots ne seraient pas mis à mort. Cet espoir, qui nous avait paru fondé sur d'assez bonnes raisons, ne semble pas devoir se réaliser; il est plutôt à croire maintenant que l'ère du martyre, quelque temps interrompue, va recommencer plus violente que jamais. Tant mieux! serais-je tenté de m'écrier : peut-être qu'à la fin mon tour arrivera. Il serait bien juste, ce me semble, qu'après avoir assisté tant de confesseurs et rendu les derniers devoirs à tant de héros chrétiens, j'héritasse enfin des chaînes qu'ils ont portées.

« Voici l'événement qui a trompé toutes nos espérances.

Pierre Khanh, un de nos prêtres indigènes, avait été condamné à mort, et attendait dans les fers la confirmation de sa sentence. Pour nous, nous pensions qu'elle serait adoucie, lorsqu'un exprès, envoyé en toute hâte du chef-lieu de la province, vint nous apprendre qu'au lieu d'une commutation de peine, c'était l'ordre de procéder immédiatement au supplice qui était arrivé. Si cette nouvelle me surprit, d'un autre côté elle me causa une bien grande consolation; car outre que l'Eglise allait compter un martyr de plus, j'avoue que j'aimais beaucoup mieux savoir Pierre Khanh en possession du bonheur céleste, que soumis aux longues épreuves de l'exil. J'envoyai aussitôt des gens sur les lieux; mais quelques jours après, le 13 de ce mois, je vis arriver son corps que les chrétiens du chef-lieu m'apportaient dans un filet. Il avait eu la tête tranchée, la veille; immédiatement après l'exécution, les mandarins avaient permis de l'enlever pour lui donner la sépulture. Je l'enterrai aussi solennellement que possible, en présence d'un grand nombre de néophytes accourus, à cette nouvelle imprévue, de tous les villages environnants. Quoiqu'il eût été décapité et que trente-six heures se fussent déjà écoulées depuis son supplice, le saint prêtre n'était nullement défiguré; on eût cru voir un homme qui dort; ses membres étaient aussi flexibles que de son vivant, et au moment où nous l'ensevelissions, il coula encore une assez grande quantité d'un sang frais et vermeil.

« Pierre Khanh avait toujours été un excellent prêtre, fort attaché à ses devoirs, et d'une conduite irréprochable, mais d'un caractère timide à l'excès. J'ai écrit ailleurs que venant me voir pour quelque affaire, il avait été mordu par un chien, et qu'obligé de s'en retourner sur une barque, il avait été reconnu à une station de la douane et arrêté le 29 janvier 1842, avec un catéchiste et un simple fidèle; ses autres compagnons purent prendre la fuite.

« En présence des mandarins, je dois le dire, son attitude ne fut pas celle d'un héros chrétien : chaque fois qu'il comparaissait à leur barre, c'est chose inconcevable que la frayeur dont il était saisi, il semblait parfois en perdre la tête; cependant, chaque fois aussi qu'on lui proposa l'apostasie, il répondit par un constant refus. Je lui écrivais souvent pour l'encourager; je pourvoyais à tous ses besoins; je le faisais même visiter par différents prêtres qui lui administrèrent jusqu'à quatre fois le sacrement de pénitence dans sa prison. De son côté, il m'écrivait que sa peur était passée; et en effet, m'ont dit les personnes qui prenaient soin de lui, loin de ses juges il parlait et agissait comme un généreux confesseur, se réjouissant d'avoir occasion de verser son sang pour Jésus-Christ; mais les mandarins l'appelaient-ils à leur tribunal ou lui parlaient-ils un peu durement, il ne savait plus où il en était. C'est sans doute par une providence toute spéciale qu'il n'a pas été torturé; le bon Maître, connaissant sa faiblesse, n'a pas permis qu'on le maltraitât autrement qu'en paroles. Il a supporté d'ailleurs avec une rare résignation les incommodités de la cangue, des chaînes et des ceps auxquels il était soumis : pour moi qui sais la piété dont il a toujours fait preuve, cela ne m'étonne en aucune façon.

« Dès l'instant de sa condamnation, il parut un autre homme, et la peur le quitta si bien qu'à la nouvelle de la confirmation de la sentence et lorsqu'on vint le prendre pour le conduire au supplice, il ne changea même pas de couleur. Avant de le mener à la mort, les mandarins l'engagèrent de nouveau à avoir pitié de lui, l'assurant qu'il était temps encore de sauver sa vie, qu'il n'avait qu'à faire semblant de fouler aux pied la croix. Il leur répondit que, s'il avait voulu apostasier, il l'aurait fait plus tôt; que sa résolution était prise depuis longtemps, et qu'il y mourrait fidèle. Un seul coup de sabre lui trancha la tête.

« Ses juges avaient motivé leur sentence sur sa qualité de prêtre et sur son refus persévérant d'apostasier; la sanction royale allégua les mêmes griefs : on y reproche à Pierre Khanh d'être un chef de la mauvaise religion de Jésus, de ne pas honorer ses ancêtres, d'avoir obstinément refusé de fouler aux pieds la croix, bien qu'on l'en eût pressé à plusieurs reprises. Cet édit du prince était d'ailleurs conçu en termes encore plus menaçants et plus injurieux pour nous que ceux de Minh-Menh. Décidément Thieu-Tri se fait persécuteur.

« Votre tout dévoué, etc.

« C. Masson, *Missionnaire apostolique.* »

---

*Lettre de M. Miche, Missionnaire apostolique, à ses Frères et Sœurs.*

Des prisons de Hué, le 14 juin 1842.

« Chers Frères et Sœurs,

« Voici probablement la dernière lettre que vous recevrez de moi; c'est une lettre d'adieu. Je suis prisonnier pour Jésus-Christ et chargé de chaînes depuis le 16 février 1842. Je pense qu'en apprenant cette nouvelle, loin de déplorer mon sort, vous vous unirez à moi pour remercier le Seigneur de l'insigne faveur qu'il m'a accordée, en me donnant lieu de souffrir quelque chose pour sa gloire. Arrêté avec M. Duclos par une troupe de soldats

cochinchinois, sur les domaines du roi du Feu, à six journées de chemin au delà des frontières de la Cochinchine, et par conséquent en violation manifeste du droit des gens, on me lia les mains derrière le dos, puis on me mit à la cangue, pour me ramener à la ville de Phuyen, chef-lieu de la province de ce nom ; là, je fus chargé de chaînes et plongé dans les cachots avec les plus insignes scélérats du royaume.

« Dans le cours de plus de soixante interrogatoires que j'ai subis, les mandarins ont mis tout en œuvre pour m'engager à l'apostasie, avec promesse de me rendre la liberté si je foulais aux pieds la croix. Je leur ai répondu qu'avec le secours de la grâce, ma foi était à l'épreuve des tenailles et du sabre, et qne j'étais prêt à mourir mille fois plutôt que de souscrire à leurs ordres criminels. J'ai été livré quatre fois aux supplices, et quatre fois le Seigneur a secouru ma faiblesse en me munissant de la constance nécessaire pour endurer cette terrible épreuve, sans rien faire d'indigne d'un soldat de Jésus-Christ. Grâces immortelles soient rendues à l'auteur de tout bien. Non-seulement il soutient ceux qui sont faibles et les fortifie contre les tortures, mais il a encore l'ineffable secret de changer les tourments en joie et en délices.

« Après plus de deux mois de souffrances dans les prisons de Phuyen, j'ai enfin été conduit avec M. Duclos jusqu'à la ville royale, en vertu d'un édit du roi. Nous sommes arrivés à Hué le 13 mai. Le 2 juin, nous avons comparu pour la première fois devant le tribunal criminel de la capitale ; après un court interrogatoire, on nous a congédiés, et nous n'avons pas été rappelés à l'audience depuis cette époque. Nous ne voyons donc pas encore clairement le parti qu'on prendra à notre égard ; toutefois, nous nous attendons chaque jour à voir se renouveler les tortures que nous avons déjà endurées à Phuyen ; car peut-on attendre

autre chose d'un jeune roi qui est toujours ivre et qui égale au moins Minh-Menh, son père, en cruauté ?

« Nous sommes cinq Missionnaires dans la même prison : ce sont MM. Charrier, Berneux, Gally, Duclos et moi ; les trois premiers sont condamnés à mort depuis longtemps, et je pense que dans un mois ou deux nous serons associés à leur bonheur. Tous cinq, nous faisons neuvaine sur neuvaine pour qu'il plaise au Seigneur de hâter le moment où il nous sera donné de verser notre sang pour la foi. Le jour où nos têtes tomberont sera pour nous un jour de fête ; nous avons réservé nos plus beaux habits pour le célébrer. Déjà nous avons arrêté qu'en sortant de notre prison, jusqu'au lieu du supplice, nous chanterions le *Veni Creator*, le psaume *Lætatus sum* et le *Te Deum*.

» En attendant, nous nous préparons de notre mieux à recevoir le coup de sabre tant désiré ; mais cette préparation se fait avec une sainte joie. Oh ! qu'il est digne d'envie le sort de ceux qui versent leur sang pour Jésus-Christ ! C'est la voie la plus droite et la plus sûre qui puisse nous conduire à la félicité éternelle. Quand on a passé par les tortures et qu'on n'a plus qu'un pas à faire pour être réuni à son Dieu, la mort n'a plus rien d'effrayant ; elle apparaît sous une figure riante qui console et réjouit. A ce moment où l'on touche à la palme, qu'il serait douloureux de se voir relancé au loin sur la mer de cette misérable vie, mer si féconde en tempêtes et en naufrages !

« Pour vous, chers Frères et Sœurs, qui paraissez plus éloignés que moi du terme où nous aboutissons tous, écoutez les paroles de votre plus jeune frère ; ce sont les dernières que je vous adresse. Vivant au milieu d'un monde pervers, les dangers qui vous environnent sont nombreux ; soyez toujours bons chrétiens ; méditez souvent ces

*Détail des sommes recueillies par l'Œuvre en Sicile, pendant l'année 1842, et parvenues trop tard pour être inscrites dans le compte général dudit exercice.*

Diocèse de Palerme, 3,841 f. 88 c.;—Messine, 1,347 f. 28 c.; — Catane, 2,271 f. 16 c.; — Morreale, 2,433 f. 35 c.; — Mazzara, 1,875 f. 02 c.; — Girgenti, 1,359 f. 55 c.; — Cattagirone, 391 f. 67 c.; — Nicosie, 105 f. 42 c.;—Lipari, 212 f. 50 c. : — en tout 13,837 f. 83 c., soit 3,321 ducats 5 grains, qui seront portés au compte de 1843.

---

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Trois Prêtres, quatre Sœurs et un Frère de la Congrégation de Notre-Dame-de-Sainte-Croix, du Mans, viennent de s'embarquer au Hâvre pour la Mission de Notre-Dame-du-Lac, dans le diocèse de Vincennes, aux Etats-Unis. Les trois ecclésiastiques sont MM. Cointet, Marivault et Gonesse.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

LES PÈRES DU CINQUIÈME CONCILE DE BALTIMORE,

*Aux Présidents, Directeurs et Membres de la Propagation de la Foi.*

Baltimore, 20 mai 1843.

« MESSIEURS,

« Les Pères du cinquième concile provincial de Baltimore, avant de se séparer, éprouvent le besoin de vous exprimer les sentiments de leur reconnaissance et de leur admiration.

« Personne ne peut apprécier avec plus de justice les bienfaits de cet esprit catholique et les miracles de cette charité ardente qui soutiennent, jusqu'aux extrémités de la terre, le flambeau de la foi, que ceux qui dans un *nouveau monde* ont vu de près les progrès du grain de senevé qui devient arbre, et fournit ombrage et repos à ceux qui se sont lassés dans les voies et les erreurs de cette vie mortelle. Vingt-cinq ans se sont à peine écoulés, et déjà dix-sept pasteurs se sont

réunis dans le sanctuaire de la métropole pour former de nouveaux troupeaux, appeler autour d'eux d'autres collaborateurs, porter jusqu'au Saint-Siége le témoignage de leur vénération et de leur soumission entière, et fixer par l'union de leurs conseils et de leur expérience l'uniformité de la discipline ecclésiastique.

« Lorsque nous rapprochons, Messieurs, ce jour glorieux de notre assemblée, des temps peu reculés de notre naissance comme Eglise, nous ne trouvons dans notre cœur d'autre sentiment que celui des prophètes et des serviteurs de Dieu, au milieu et sous l'impression des prodiges d'une Providence miséricordieuse : *C'est Dieu qui a fait toutes ces choses.*

« Tous les pas que nous faisons restent marqués sur le sol : ils peuvent paraître lents à ceux qui n'observent qu'un jour; mais ils ont cette solidité catholique qui se fixe sur le roc. Six nouveaux siéges épiscopaux seront bientôt ajoutés aux seize qui représentent la Province, et l'avenir ne fait que commencer pour nous.

« C'est à votre Société surtout que nous devons en grande partie ces merveilles : c'est à votre sollicitude charitable que nous recommandons nos Eglises naissantes; vous nous aiderez à poser les fondations et les colonnes de ces édifices, qui sont comme les remparts de la vérité.

« Nous nous efforcerons, Messieurs, de répondre à l'appel de votre zèle, et d'étendre le nom et l'influence de cette Société précieuse devant Dieu et devant les hommes.

« Agréez les sentiments de la haute et respectueuse considération de vos très-humbles serviteurs.

« † Samuel, *Archevêque de Baltimore,*
Au nom des Pères du cinquième Concile provincial de Baltimore.

« † Michel, *Evêque de Mobile,*
Promoteur du cinquième Concile provincial.

# DIOCÈSE DE CINCINNATI.

*Extrait d'une lettre de Mgr Purcell, Evêque de Cincinnati, à M. le Président du Conseil central de Lyon.*

Cincinnati, 10 février 1843.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Notre premier devoir est de vous exprimer de nouveau, et toujours avec la même effusion de cœur, notre sincère et profonde reconnaissance pour les secours si généreux que vous nous avez fait parvenir, et spécialement pour l'importante somme de 26,800 francs, que votre bienveillante sollicitude a versée dans le sein de nos nombreuses populations catholiques. Ces fonds étaient d'une nécessité si urgente, que l'étendue de nos besoins les a absorbés aussitôt; car vous savez très-bien quelles sont vastes les régions confiées à nos soins, et que le champ du Père de famille s'étendant toujours, demande aussi des subsides toujours plus considérables.

« Nous vous avons communiqué, dans d'autres lettres, tout ce que nous avons cru propre à vous éclairer sur l'état de notre diocèse, tout ce qui nous a semblé de nature à intéresser vos pieux lecteurs; il ne sera donc point nécessaire en cette occasion d'entrer dans des détails qui n'offriraient qu'une répétition oiseuse de choses déjà dites et connues de tous : nous croyons mieux répondre à votre attente et satisfaire vos désirs, en vous donnant aujourd'hui

un simple aperçu de l'état des choses, et en unissant à cet exposé succinct tout ce qui est lié intimement aux besoins actuels de notre Eglise.

« Depuis notre dernière lettre, la nouvelle cathédrale, élevée dans l'enceinte de la ville de Cincinnati, n'a fait que des progrès peu sensibles, et la pénurie de nos moyens est une des causes principales de cette lenteur. Cependant vous savez fort bien, M. le Président, combien est grande la multitude des catholiques, et même des protestants, qui viennent aux solennités saintes se presser autour des autels, et recevoir de notre bouche le pain sacré de la parole divine. Ces nombreux enfants, si empressés à participer à nos mystères augustes, seront-ils délaissés par vous? et ce grand édifice que votre charité a commencé, restera-t-il inachevé par le défaut de ressources pécuniaires? Non, nous l'avons dit avec confiance, et cette espérance s'est reposée dans notre sein pour y calmer nos inquiétudes pastorales; vous aurez la gloire de finir cette œuvre et d'ouvrir aux fidèles une vaste enceinte, où ils pourront se rassembler pour jouir de tous les avantages de notre sainte religion. La chapelle qui nous réunit maintenant est d'une étendue si limitée, que nous apprenons souvent avec douleur que beaucoup de catholiques s'abstiennent d'y venir offrir leurs prières, parce qu'ils ne sauraient y trouver une place convenable. Que ne m'est-il donné de vous retracer le spectacle des flots pressés de peuple, qui entrent et sortent continuellement de ce petit sanctuaire! La vue en est si touchante, que les protestants eux-mêmes en sont émus, et ne peuvent s'empêcher d'admirer la ferveur de nos excellents catholiques. Dès le point du jour, on les voit accourir pour assister au sacrifice de nos autels; et le soir, nous les retrouvons encore aussi nombreux et aussi empressés pour écouter la parole de vie qui tombe de la bouche de leurs Pasteurs. Quelle terre fertile et qui de-

mande toute votre sollicitude! terre, nous osons l'assurer, dans le sein de laquelle vous ne jetterez jamais en vain le grain de vos pieuses libéralités. Plusieurs autres églises viennent aussi d'être achevées ou sont encore en construction sur divers points.

« Après cette rapide indication de ce qui a été fait pour le matériel de nos temples, il me reste à vous donner une liste exacte de mes pieux collaborateurs.

« Notre clergé, par une faveur spéciale de la bonté divine, qui proportionne toujours les secours au nombre et à la grandeur des entreprises, a reçu un accroissement considérable. Présentement, il se compose de cinquante prêtres, dont neuf sont Américains, douze Allemands, onze Français, dix Irlandais, quatre Italiens, trois Belges et un Espagnol. Cette diversité de nations n'est point un obstacle à la charité qui nous unit tous. Elle a paru surtout à la dernière retraite ecclésiastique où tous ces généreux collaborateurs sont venus, à l'ombre du sanctuaire, se reposer de leurs fatigues apostoliques, et puiser à la source de la religion des forces nouvelles pour courir avec plus de vigueur dans leur glorieuse carrière.

« Ce fut pour notre clergé et pour les fidèles de notre ville bien-aimée une semence de bénédictions : la divine parole répandue sur des cœurs si bien préparés par le R. P. Timon, visiteur de la congrégation de St-Lazare, a produit des fruits abondants; et l'homme de Dieu qui, pendant plusieurs jours, a annoncé avec tant de zèle les grandes vérités du salut, n'a pu voir sans attendrissement une pieuse multitude se rendre avec assiduité à ses éloquentes instructions. Plaise à Dieu que cette terre d'Amérique produise un nombre considérable d'ouvriers évangéliques, qui unissent, comme ce Missionnaire, une science profonde à la plus tendre piété, et dont la vie sainte offre un miroir éclatant des vertus de l'apôtre! Cette retraite, d'époque mémo-

rable, fut suivie du Synode, réunion importante, où l'Esprit-Saint, j'ose le dire, nous découvrit quelles sont les mesures urgentes à prendre pour l'embellissement du grand édifice de son Eglise, confiée à nos soins.

« Notre séminaire, déjà composé de douze étudiants en théologie, vient d'être placé par nous sous la sage direction de MM. les Lazaristes; c'est un nouveau bienfait du ciel versé sur mon diocèse : espérons que, dans des mains si habiles, ce faible rejeton prendra un rapide et heureux développement.

« Le collége de saint François-Xavier, dirigé par les RR. PP. Jésuites, prospère et répond à toutes nos espérances. Là cent cinquante jeunes gens environ, dont plus de la moitié protestants, s'appliquent à toutes les branches qu'embrasse une éducation soignée, et sont exercés dans les diverses sciences nécessaires aux fonctions importantes, que leurs talents et la position avantageuse de leur famille les appelleront un jour à remplir. Mais cette fin n'est que secondaire, et les Pères du collége n'oublient pas que leur enseignement est un apostolat, que leur premier devoir est de former ces jeunes cœurs à la piété et à l'amour de leurs devoirs. Ainsi, vous voyez, Monsieur le Président, qu'ici nos frères égarés eux-mêmes ne reculent point devant l'idée de confier leurs enfants à la direction des ecclésiastiques, puisque l'élite de nos jeunes Américains, même protestants, fréquente leurs écoles, et ne craint point de se livrer à la salutaire influence de leurs lumières. Là aussi toute la jeunesse de notre paroisse reçoit une instruction solide et religieuse, en même temps qu'elle est préparée avec soin à la première communion : jardin précieux de notre Eglise, où ces plantes délicates sont cultivées avec zèle et croissent heureusement sous nos yeux ! Un des Pères du collége est, de plus, chargé de l'hôpital de la ville, fonction qui lui offre chaque année l'occasion fréquente d'ad-

ministrer les sacrements de l'Eglise à plusieurs centaines de catholiques.

« Dans nos écoles allemandes, nous comptons déjà six cents enfants des deux sexes; la piété et l'application de ces petits de notre famille est pour nous un motif toujours puissant, qui nous stimule à tout entreprendre pour leur bonheur, en leur procurant les bienfaits de l'éducation.

« Depuis peu de mois, les Sœurs de charité, aussi zélées et infatigables ici qu'en Europe, ont pris sous leur aimable tutelle les orphelins allemands, dont le nombre s'élève déjà à trente-sept : cet asile était indispensable dans notre ville, où la difficulté des circonstances place beaucoup de parents dans la cruelle nécessité de confier à des étrangers le soin des enfants qu'ils ne peuvent nourrir.

« Vous savez aussi que depuis deux ans les Sœurs de Notre-Dame, dont la maison-mère est à Namur, sont établies à Cincinnati; le local qu'elles occupent ne leur coûte pas moins de 24,000 dollars : tout mon désir serait de les aider largement à acquitter cette dette énorme; mais mes moyens pécuniaires ne me permettent de le faire que bien faiblement. Cet établissement prospère, malgré les pamphlets que les ministres de l'erreur n'ont cessé de faire circuler pour en empêcher le progrès. Les protestants mêmes sont forcés de reconnaître la solidité de l'instruction donnée par ces Dames; en conséquence un bon nombre d'entre eux, et des familles les plus respectables de la ville, leur ont confié leurs enfants; les élèves payantes sont au nombre de soixante-dix.

« Ces religieuses ne se dévouent pas seulement à la classe élevée, elles adoptent encore les conditions les plus modestes; et tandis qu'elles travaillent à former l'esprit et le cœur des jeunes personnes riches, elles procurent aussi aux plus pauvres, portion chérie du troupeau de Jésus-Christ, l'instruction qu'elles ne sauraient trouver ailleurs. Les Sœurs

ont de plus une école dominicale composée d'environ cent cinquante petites filles, lesquelles, outre l'explication des vérités de la religion qu'elles reçoivent chaque dimanche, ont encore l'avantage d'assister aux offices divins qui ont lieu dans la chapelle domestique. Une deuxième classe dominicale a aussi été ouverte par ces religieuses, en faveur des grandes personnes qui, à cause de leur peu de ressources, n'ont pu jusque-là recevoir les premières leçons de lecture, d'écriture, etc. Nous avons l'espoir bien fondé que par le moyen de cet établissement, joint à celui des Sœurs de la charité, l'ignorance disparaîtra bientôt, et que notre sainte religion brillera dans tout son jour, en dépit de l'erreur qui tâche d'entraver l'œuvre de Dieu.

« Telle est, Monsieur le Président, l'exquisse bien imparfaite sans doute de cette Mission importante à laquelle nous travaillons tous avec ardeur. Cet exposé suffit pour vous faire connaître les besoins nombreux et pressants de mon diocèse, de ses églises, de son hôpital, de ses deux asiles de charité, de ses écoles et de son collége. Sans doute vous avez déjà donné beaucoup, et nous n'en perdrons jamais le souvenir précieux ; toujours la charité inépuisable des Membres de l'admirable société de la Propagation de la Foi sera gravée dans notre esprit et surtout dans nos cœurs. Mais, que de choses restent encore à faire! et à la vue d'une si vaste moisson déjà mûre, nous serions tentés de perdre courage, si nous n'étions persuadés que nos généreux frères d'Europe bientôt, oui bientôt, voleront à notre secours; et que, ne pouvant nous aider que de leur bourse, ils s'empresseront de remplir ce devoir sacré avec un zèle vraiment catholique.

« En effet, quelle flatteuse espérance n'avons-nous pas d'un complet succès? Maintenant les catholiques composent un quatrième de la population de Cincinnati, qui est évaluée à cinquante mille âmes; et cependant, il n'y a pas encore

vingt années qu'il nous eût été facile de rassembler notre faible et petit troupeau dans l'enceinte étroite d'une chambre ordinaire. Les protestants qui ont abandonné leurs différentes sectes pour se réunir à la grande famille de Jésus-Christ, et ceux qui cherchent sincèrement la vérité et se disposent à marcher à la clarté de l'Evangile, suffiraient à eux seuls pour remplir une grande église.

« Mais où convoquer ces nombreux enfants de notre commune mère? Où faut-il que nous les rassemblions, pour nourrir leurs âmes du pain de la parole? Dans quels temples cette multitude qui nous suivrait jusque dans le désert, pourra-t-elle venir participer à la table du Seigneur et s'asseoir à son sacré banquet? Déjà notre séminaire exige un entretien de deux mille piastres par an; les orphelins et les pauvres ont tant de droits à notre commisération, que nous ne pouvons nous refuser à leurs demandes, et que nous aimerions mieux nous priver du pain arrosé de nos sueurs, que de les voir dans la souffrance et le besoin. La difficulté des temps est extrême; et plusieurs de ceux dont les amples ressources, autrefois, nous donnaient le plus d'espoir, sont aujourd'hui réduits eux-mêmes à réclamer notre assistance; ces nombreux fidèles qui se groupent autour de nous pour recevoir nos instructions, ont bien souvent un besoin non moins pressant de nos aumônes.

« Ainsi donc nous n'avons, après Dieu, d'autre espoir qu'en vous, qu'en la charité inépuisable de votre Œuvre. Cette pensée nous soulage. Pleins de la confiance que doit nous inspirer l'expérience si fréquente de vos libéralités, et en vous assurant de notre vive reconnaissance, nous sommes, clergé et fidèles, vos frères affectionnés en Jésus-Christ.

« Au nom de tous,

« † J. B. Purcell, *Evêque de Cincinnati.* »

# MISSIONS

## DE L'OCÉANIE ORIENTALE.

### MISSION DES ILES MARQUISES.

*Lettre du P. Mathias Gracia, supérieur de la Mission de Nukuhiva, à M. le Président du Conseil central de Lyon.*

Mission des Saints-Cœurs à Nukuhiva.

« Monsieur,

« Vous m'excuserez de ne pas revenir sur les débuts de notre Mission, qu'assurément vous connaissez déjà, et de continuer à extraire de mon journal les principaux événements survenus depuis le 16 juin 1839, date de ma dernière lettre. A cette époque, je vous parlais des graves difficultés qui paralysaient notre ministère, des espérances que nous osions néanmoins concevoir, puis du plan que nous avions formé de bâtir prochainement une chapelle.

« Le 13 juillet suivant, nous conclûmes avec six matelots de Sandwich, résidant aux Marquises, un marché pour la

construction d'un oratoire, le premier qu'on ait élevé au vrai Dieu sur cette terre idolâtre. Dans l'embarras où nous étions de trouver parmi nos insulaires des hommes d'intelligence et de bonne volonté, ce fut à nos yeux un trait de Providence qu'un pareil arrangement avec des Sandwichois, naguère nos ennemis dans leur pays natal, et maintenant nos auxiliaires pour l'érection d'un temple catholique. L'édifice fut terminé le 23 décembre, au milieu des horreurs d'une guerre de cannibales dont notre île était alors le théâtre, mais ce fut seulement au 3 mai suivant que nous pûmes y célébrer en secret la sainte messe.

« Il est rare que la joie d'un Missionnaire ne soit pas accompagnée d'épreuves. Celle que nous goûtions à la vue du nouvel oratoire, tout modeste qu'il était, ne tarda pas à être troublée par un revirement soudain des esprits, qui vint compliquer encore les difficultés de notre position : il est à propos de vous en signaler les causes.

« Dès le moment qu'on eut commencé à nous écouter, et qu'un certain nombre de malades se furent déclarés, sur leur lit de mort, pour notre sainte Religion, en abjurant le culte des faux dieux, nous vîmes se déchaîner contre nous tous les prêtres des idoles. Leur colère était prévue ; elle ne nous eût pas inspiré plus de crainte que de surprise, s'il n'était venu s'y joindre les menées perfides d'une foule de matelots déserteurs, auxquels l'île, depuis quarante ans, ouvre son sein pour en être déchirée. Tandis qu'ils entravaient notre ministère par leurs calomnies, on annonça l'arrivée du jeune Temoaua, roi de notre baie, qui, pendant une absence de cinq ans, était allé, disait-on, compléter son instruction en Angleterre, mais bien réellement à Oahu, à Taïti, et plus encore sur les bâtiments baleiniers où personne ne doute de la bonne éducation qu'un prince peut recevoir. Il venait alors de Santa-Christina ou Tahuata, l'une des îles de notre archipel. J'allai moi-même au rivage

saluer le nouveau monarque. Heureusement, nous y rencontrâmes deux membres de notre société, un prêtre et un catéchiste, que le P. Caret, pressentant notre détresse, nous envoyait par le même navire de son île de Tahuata. Avec ce nouveau renfort, nous reprîmes confiance, bien que les dispositions du jeune roi nous fussent évidemment hostiles.

« Avant son retour, nous avions eu affaire à quatre chefs, dont chacun prétendait bien devenir plus tard l'unique autocrate de la baie; car parmi les sauvages, comme chez les nations civilisées, l'ambition a aussi ses rêves. Ce ne fut pas sans quelque velléité de révolte que les quatre rivaux virent tous leurs projets déconcertés par l'arrivée de Témoaua. Mais bientôt le calme se rétablit, et sans doute il eût été durable, si le roi n'avait pris à tâche de provoquer une explosion nouvelle, en menaçant l'indépendance des tribus voisines. En effet, à peine débarqué, il déclara qu'il allait établir un gouvernement à l'instar de Taïti, que toute les peuplades de l'île, au nombre de neuf ou dix, eussent à reconnaître son empire et à embrasser la prière des protestants; que sans un prompt tribut en signe de soumission, il les y forcerait par la voie des armes, et qu'il serait secondé dans cette entreprise par les vaisseaux d'une grande puissance européenne.

« On ne savait trop ce qui allait arriver, lorsque tout à coup nos insulaires, naturellement belliqueux, se décidèrent tous pour la guerre, à l'exception d'une seule baie, qui apporta son tribut. Les Marquisiens, accoutumés à se battre d'une vallée à l'autre pour avoir des prisonniers à manger, n'étaient pas d'humeur à se laisser dépouiller de leurs droits sans coup férir; ils se souvenaient d'ailleurs qu'autrefois leurs pères n'avaient pas craint les cinq cents hommes de troupes, ni les canons du fameux navigateur américain *Porter*, qui, durant la lutte des États-Unis contre

la grande-Bretagne, demeura ici quinze mois et essaya en vain d'étendre sur l'île entière l'autorité du grand-père de Temoaua : c'étaient les mêmes prétentions qu'on avait à repousser, et on espérait bien le faire avec autant de succès.

« De son côté, notre jeune prince ne manqua pas à sa menace ; peu de jours après sa proclamation, il fondit sur une baie voisine, dont le vieux roi nous avait offert une de ses habitations pour en faire le berceau d'une Mission nouvelle. Le premier combat fut sanglant ; il y eut plusieurs maisons brûlées, parmi lesquelles se trouva celle que le roi nous avait donnée. Néanmoins l'agresseur eut la douleur de se voir repoussé et mis en fuite ; il perdit même son fusil, et revint de son expédition les pieds tout en sang, nous demandant des remèdes pour guérir ses blessures. Les choses n'en restèrent pas là : en quatre mois, plus de vingt combats eurent lieu, pour ainsi dire à nos côtés, puisque chaque jour nous entendions la fusillade retentir au sommet des montagnes où s'engageait ordinairement l'action. Tandis que les guerriers étaient aux prises, c'était un spectacle désolant que toutes ces femmes, ces vieillards et ces enfants s'enfuyant vers la plage, logeant pendant six semaines sous la tente, à proximité des antres retirés où ils se cachent quelquefois pour échapper au danger d'être pris et mangés par l'ennemi, car c'est ici le sort des prisonniers. C'est ainsi qu'à nos côtés, nous avons eu pendant cette guerre d'anthropophages la douleur de voir sacrifiées plus d'une douzaine de victimes, en représailles de pareils holocaustes offerts aux dieux par la tribu rivale. Les étrangers eux-mêmes étaient dans la terreur, et tenaient pour s'enfuir leurs barques prêtes à tout événement. On nous invitait aussi à veiller davantage à notre sûreté : peut-être avait-on raison ; toutefois, comptant plus sur la Providence que sur les mesures de la prudence humaine, nous nous en remîmes à Dieu du soin de nos personnes, et toutes nos précautions

se bornèrent à enfouir les malles qui contenaient les objets les plus indispensables à la Mission ; puis, voyant que de longtemps il n'y aurait aucun bien à faire dans une contrée en proie à tant de désastres, nous envoyâmes deux d'entre nous à *Vapou*, île plus heureuse et soumise à un seul roi. En leur disant adieu, nous pensions que probablement nous serions bientôt obligés d'aller les rejoindre sur cette terre d'asile.

« Tels sont les auspices sous lesquels nous commençâmes l'année 1840. J'étais resté à mon poste avec un de nos pères et un catéchiste. Le Dieu de bonté nous épargna aux jours de l'affliction, et de tant de sujets de crainte nous sortîmes sains et saufs, à part une bonne maladie qui courut tout le pays et dont nous fûmes atteints tous les trois, mais tour à tour, comme pour nous occuper dans un moment où nous n'avions presque rien à faire; car en temps de guerre, nous disaient nos sauvages, il est défendu d'écouter la parole.

« Vers le 15 février, la fureur des combats s'étant un peu calmée, la poudre et les balles tirant à leur fin, je pus m'embarquer sur une petite chaloupe baleinière, pour aller à *Tahuata* prévenir enfin nos amis de tout ce qui nous était arrivé; nous n'avions pu communiquer entre nous par aucun navire, depuis plus d'un an, bien que nous ne fussions qu'à un degré de distance. M. Carèt était là avec trois autres confrères et un catéchiste, occupés à défricher une terre tout aussi ingrate. Pour unique fruit de leurs travaux ils étaient parvenus à réunir, au sein d'une baie retirée dont le jeune chef leur est favorable, un modeste troupeau de jeunes personnes et de petits garçons qui représente en miniature le paradis de *Mangareva*. Je les vis avec un indicible plaisir; mais je laisse aux Missionnaires qui les ont formés le soin de vous redire les consolations que Dieu leur donne.

« Ma mission remplie, je revins sur ma baleinière, et, chemin faisant, je visitai, à *Vapou*, nos deux confrères dans le nouvel établissement qu'ils ont nommé avec raison *Mission de la Providence;* ils lui ont donné pour patron Saint-Etienne, en l'honneur de notre bon Evêque Mgr Etienne Rouchouze, qui n'avait pu encore à cette époque être informé de toutes nos misères. Mais il vient de nous visiter tous dans le mois d'avril dernier. Sa présence nous a consolés autant que ses conseils nous ont été utiles; après avoir confirmé ce que nous avions fait en son absence, il est parti pour *Oahu*, où l'attend une vaste moisson, à laquelle ne suffira plus le petit nombre d'ouvriers dont il dispose, maintenant que la vérité peut librement se faire entendre aux habitants de ces îles. Des centaines de sauvages, retenus jusqu'ici par la persécution dans les liens de l'hérésie, se pressent à cette heure dans nos chapelles catholiques. Dieu en soit béni! Espérons que la lumière de l'Evangile brillera enfin de tout son éclat dans cette contrée de l'Océanie!

« Nous-mêmes nous venons de voir se lever des jours plus sereins sur notre pauvre *Nukuhiva*. Au commencement de mai dernier, nous avons été visités par le brick de guerre *le Pylade,* commandé par M. Felix Bernard. L'arrivée d'un navire européen était l'événement le plus désirable dans les conjonctures présentes; un traité de paix entre nos deux principales tribus a été conclu par la médiation du commandant qui, malheureusement pressé par ses instructions, n'a pas eu le temps de mettre la dernière main à tout ce qu'il aurait voulu faire pour le bien de ces peuples. A son départ, il nous a consolés par l'espérance qu'un second navire viendrait bientôt achever son œuvre ébauchée. Sans doute l'Evangile serait le meilleur moyen de civiliser ces sauvages, s'ils voulaient se rendre dociles à ses enseignements : mais hélas! nous sommes réduits en certaines

iles à commencer l'œuvre de la conversion par la génération naissante, à laquelle nous faisons dans ce dessein l'école, en attendant que nous puissions avec plus de succès devenir les apôtres de ses pères endurcis.

« Voilà pour le moment où nous en sommes, et Dieu sait ce qui nous attend encore de peines et de jours mauvais, jusqu'à ce que les élus du Seigneur ouvrent les yeux à la lumière sur ces vieilles terres de l'infidélité. Priez, Monsieur, et faites aussi prier pour nous vos chers Associés, afin que notre sainte foi, mieux connue, recueille bientôt les bénédictions des ennemis qui la persécutent.

« Je suis, etc.

« Matthias Gracia, *Missionnaire apostolique.* »

## MISSION DES ILES SANDWICH.

*Lettre du R. P. Martial Jean, de la société de Picpus, à un Père de la même société.*

Iles Sandwich, 1er novembre 1841.

« Mon révérend Père,

« Je n'ai point oublié qu'en quittant la maison du noviciat, je pris l'engagement de vous écrire, lorsque je serais arrivé dans ma Mission : je n'ai différé si long-temps à remplir ma promesse, qu'afin de vous donner de plus longs détails, et de vous faire mieux connaître les bénédictions que la divine Providence répand sur nos îles chéries.

« A peine balbutiais-je quelques mots de la langue du pays, que mes supérieurs m'envoyèrent au secours des chrétiens disséminés çà et là sur la côte et au milieu des montagnes, afin de leur procurer les consolations de la religion, dont ils manquent trop souvent faute d'ouvriers évangéliques. J'étais encore, il est vrai, bien peu préparé à ce ministère; mais me reposant du succès sur l'obéissance et sur celui qui nous a conduits d'une manière si admirable jusqu'en ces contrées lointaines, je commençai mes premières courses, après m'être armé de mon crucifix et placé sous la protection de Marie.

« Je m'en allai donc, comme mes Confrères, de peuplade en peuplade, réunissant nos chrétiens, leur faisant le catéchisme et la prière, disant la messe quand je ren-

contrais des chapelles, confessant les infirmes, instruisant les catéchumènes, et baptisant ceux que je trouvais suffisamment disposés. Que j'éprouvais de joie, mon révérend Père, de me voir enfin au milieu de ces âmes simples et innocentes, nouvellement purifiées par les eaux du baptême!

« Je passe sous silence les vexations de tout genre dont j'ai été l'objet ou le témoin de la part des méthodistes; car tout cela est bien peu de chose, comparé aux peines que souffrent nos Confrères dans les autres Missions, et surtout à ce que le divin Sauveur a enduré pour nous. Nous sommes heureux malgré cela, et il n'en est pas de même de ceux qui nous persécutent. Ils vivent dans un tourment perpétuel, en voyant la confiance des chrétiens s'accroître avec leur nombre; aussi font-ils les derniers efforts pour retarder du moins les progrès de l'Evangile.

« Mais ils ne peuvent y réussir, la bénédiction du ciel ne cesse point de se répandre sur nos travaux : nous ne faisons que de commencer, et déjà les progrès de nos enfants sont surprenants. Le P. Maigret a un grand nombre d'élèves qui pourront faire un jour de bons maîtres d'école; il a composé en vers, et dans la langue du pays, plusieurs abrégés d'histoire. L'un de ces traités, que nous appelons *les Siècles*, renferme les principaux faits accomplis depuis Jésus-Christ jusqu'à nous : nos petits sauvages le savent tous par cœur, et le chantent à tout propos sur différents airs qu'ils varient à volonté. Les enfants des écoles calvinistes, en ayant saisi quelques tirades à force de les entendre, se plaisent aussi à les redire aux oreilles de leurs maîtres, ce qui sans doute ne plaît pas beaucoup à ces sectaires, surtout quand on leur débite la strophe de Luther et de Calvin : or c'est précisément celle que nos disciples ont appris de préférence aux jeunes protestants. Quoique élevés par les méthodistes, ces enfants nous aiment et ne craignent pas de nous le témoigner, lorsque nous passons par leurs

peuplades : plusieurs fois il nous est arrivé de les voir sortir subitement de leur école, et courir après nous pour nous dire bonjour, malgré tout ce que pouvait faire le maître pour les retenir. Lorsque nous quittons une tribu, après y avoir séjourné quelque temps, ils ne manquent jamais de nous accompagner avec les jeunes catholiques ; c'est à qui nous fera plus de caresses ; tous sont dans la joie de se trouver auprès de nous, et répètent de grand cœur les cantiques que nous leur enseignons. Nous avons l'espoir que Dieu aura pitié de ces pauvres petits, qui nous paraissent si aimables, et que l'heure des miséricordes ne se fera pas longtemps attendre.

« En effet, la foi fait ici tous les jours des progrès bien capables d'encourager les fidèles d'Europe qui s'intéressent aux Missions de l'Océanie. Dans cette seule île, plus de cinq mille personnes, depuis un an seulement, ont abandonné les voies de l'erreur pour suivre celles de la vérité, où elles goûtent maintenant cette joie pure et ces délices qui leur étaient auparavant inconnues. Nos adversaires en sont effrayés, et ils l'avouent eux-mêmes, en se plaignant sans cesse, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits, de la défection croissante de leurs disciples, du refroidissement des grands et des chefs qui ne vont plus que rarement à leur prêche.

« Il faut convenir qu'il y a effectivement de quoi décourager les ministres : après tant de sacrifices pécuniaires, de travaux et d'efforts de leur part, durant plus de vingt années, pour faire de ces îles ce qu'ils appelaient leur Mission-Modèle ; malgré le grand nombre d'auxiliaires des deux sexes qu'ils emploient, et qui monte peut-être à plus de cent cinquante, malgré tout leur crédit auprès du roi et des chefs dont ils se sont rendus maîtres, n'est-il pas désespérant de voir ce pompeux échafaudage plus qu'à demi renversé, en si peu de temps, par quelques Missionnaires

pauvres, dénués de tout et sans autre soutien que la croix de leur divin Maître ?

« Oh ! que ne vient-il un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques partager nos travaux et nos consolations ! nous n'attendons que leur arrivée pour nous répandre dans toutes les îles de l'Archipel. Des milliers d'infidèles nous tendent des mains suppliantes, et nous conjurent depuis longtemps d'aller leur porter la parole du salut. Dans une seule peuplade de Havaï, trois cent cinquante catéchumènes attendent le baptême, et conjurent le Préfet apostolique de leur envoyer quelqu'un pour leur administrer ce sacrement. Nous voyons souvent des indigènes arriver d'une distance de cinquante ou soixante lieues pour se faire instruire et baptiser. J'ai eu le bonheur, il y a peu de jours, de faire couler l'eau sainte sur une quinzaine de néophytes venus de Mauï et de Molokaï : impatients de recevoir cette grâce, ils s'étaient embarqués sur leurs frêles pirogues, qui ne sont autre chose que des troncs d'arbres creusés ; ils avaient bravé tous les périls d'une mer souvent orageuse, et avaient heureusement abordé à l'une des peuplades de ma circonscription, où nous les reçûmes, mes chrétiens et moi, avec la joie que vous pouvez imaginer. J'en ai déjà régénéré ainsi plus de cinquante. Dimanche dernier, le révérend Père Maigret baptisa encore un beau vieillard à cheveux blancs, que la crainte de mourir sans cette faveur avait amené de fort loin : il ne désirait rien en ce monde que le baptême : « Toutes « mes richesses, disait-il, sont maintenant dans le ciel. » Sa ferveur nous attendrit jusqu'aux larmes.

« Je finis, mon révérend Père, en me recommandant à vos saints sacrifices, et aux prières de nos Frères et Sœurs.

« Agréez, etc.

« Votre tout dévoué,

« MARTIAL JEAN, *Miss. apost.* »

*Lettre du R. P. Barnabé Castan, de la société de Picpus, au R. P. Souchon, supérieur du collége de Nivelles.*

Honolulu, 11 novembre 1841.

« Mon cher et révérend Père,

« Ayant appris qu'à votre retour de Smyrne, vous étiez devenu fondateur d'un nouveau collége en Belgique, c'est bien à vous que je dois donner quelques détails sur un examen général de nos élèves, qui a eu lieu hier avec toute la solennité possible. Les consuls français et anglais, et presque tous les résidents étrangers y assistaient, avec plusieurs chefs du pays et l'inspecteur général des écoles. Nous avons présenté environ six cents enfants, distribués en cinq grandes divisions, dont chacune avait l'un de nous pour premier maître. Ce chiffre, quoique considérable, ne représente pas à beaucoup près tous nos disciples ; l'éloignement et la difficulté de se procurer des vivres en avaient empêché plusieurs de se rendre à notre appel. Voici les matières sur lesquelles ils avaient à répondre : la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, la géographie, l'arithmétique, l'histoire et le chant.

« L'ouverture s'est faite par le chant du Symbole, que nos enfants ont exécuté à deux chœurs, et par la récitation des litanies du saint nom de Jésus ; c'était, comme vous le voyez, un début bien catholique. L'examen a suivi avec beaucoup d'ordre, et Dieu a fait la grâce à nos élèves de répondre d'une manière satisfaisante. MM. les résidents se sont montrés surpris de leur grand nombre, et surtout des connaissances dont ils ont fait preuve ; ils ont bien voulu nous dire que jamais un si brillant examen

n'avait eu lieu dans ce pays, pas même au collége des blancs dirigé par des Américains.

« Il est certain que ces enfants montrent des dispositions rares, surtout pour les mathématiques, l'histoire et la géographie. Ils vous indiqueront sur la carte non-seulement tous les royaumes, tous les golfes de l'Europe et de l'Asie, mais jusqu'aux moindres îles de l'Océanie et du globe entier. On en a vu deux, si jeunes qu'ils ont dû monter sur une chaise pour atteindre à la Mappemonde, étonner tous les spectateurs par la précision avec laquelle ils ont répondu à toutes les questions.

« Ce qui paraîtra singulier au premier abord, c'est qu'ils opèrent en chantant ; telle est la manière du pays, tout se fait en cadence. Ils ont dans leur langue des longues et des brèves qu'ils observent rigoureusement : aussi, quand on entend de loin ces masses d'hommes, de femmes et d'enfants prier ensemble, cela rappelle le bruit mesuré que fait un corps d'armée marchant au pas.

« L'exercice a été terminé par le chant de quelques couplets en langue du pays, suivis des litanies de la sainte Vierge et du psaume *Laudate Dominum omnes gentes*.

« Le seul individu qui n'ait pas été satisfait de l'examen, est l'inspecteur des études, homme entièrement dévoué aux méthodistes ; il avait provoqué lui-même cette épreuve, et il triomphait d'avance dans la persuasion où il était que l'ignorance de nos disciples servirait beaucoup à nous décréditer. Grâce au ciel, il n'en a pas été ainsi : tout le monde a pu voir, et la plupart n'ont pas craint de l'avouer, que nos élèves avaient acquis plus de connaissances en six mois que ceux des méthodistes en dix ans.

« Pour le reste, nous n'avons qu'à nous louer des succès que Dieu accorde à la Mission : nous comptons déjà plus de six mille naturels baptisés ; et un beaucoup plus grand

nombre auraient le même bonheur, s'ils n'étaient retenus par la crainte que leur inspirent quelques chefs.

« J'attends, mon révérend Père, une petite réponse de votre main. Oh ! si vous saviez combien nous avons besoin que nos amis nous écrivent ! une lettre de la patrie est pour nous un trésor.

« En attendant cette consolation, je me recommande à vos saints sacrifices, et je suis dans l'union des saints Cœurs,

« Votre tout dévoué,

« F. Barnabé Castan, *Miss. apost.* »

---

*Autre lettre du R. P. Martial Jean, au R. P. Philibert, Supérieur du Noviciat de Picpus.*

Iles Sandwich, 2 novembre 1841.

« Mon révérend Père,

« Je suis bien aise de trouver l'occasion de vous écrire, et je veux en profiter pour vous donner au moins cette marque de ma reconnaissance. Je me souviendrai toujours de ce temps que j'ai eu le bonheur de passer au noviciat, de ces exemples de vertu, de cette charité qui m'ont si souvent édifié. C'est une pensée qui m'a souvent ranimé depuis, et je tâche encore de me la rappeler comme un encouragement au milieu de mes travaux et de tant de courses pénibles.

« Depuis que les tracasseries de nos adversaires nous ont forcés de diriger nous-mêmes l'éducation des enfants, et de nous partager l'île en autant d'écoles que nous sommes de Missionnaires, je me trouve à la tête de cinq districts et de cinq oratoires. Mes églises sont construites en bois et recouvertes avec du foin, depuis le bas jusqu'en haut; ma principale chapelle que je regarde comme ma cathédrale, parce qu'elle est beaucoup plus vaste, est située au centre de la peuplade de Hecia, qui est presque toute chrétienne. C'est là que je fais ma résidence la plus habituelle. J'y ai une école assez nombreuse; et lorsque je peux réunir la plupart des jeunes insulaires de mon département, j'en compte jusqu'à cent cinquante.

« Ces écoles nous coûtent beaucoup de travail, il est vrai; mais elles nous procurent l'avantage de pouvoir former nous-mêmes nos enfants à la vertu, et de les garantir du

poison de l'erreur, que les maîtres calvinistes ne manqueraient pas de jeter dans ces âmes novices. Je leur fais tous les jours une classe de chant, et ils ont si bien profité de mes leçons, que maintenant je célèbre tous les dimanches une messe solennelle; je suis convaincu que mes jeunes choristes ne déplairaient pas même en Europe. Nous leur avons aussi appris plusieurs cantiques dans leur idiome; chaque dimanche, nous ne pouvons entendre, sans en être attendris jusqu'aux larmes, cette population nouvellement chrétienne bénir le Seigneur et chanter à pleine voix ses louanges.

« Si mes églises sont bien pauvres, au moins elles sont décentes; avec la tape du pays, quelques morceaux de calicot, des papiers peints, des rubans et des images, j'ai réussi à faire des espèces de reposoirs qui frappent d'admiration tous mes chrétiens, et m'attirent, les jours de fête, une foule de curieux encore infidèles, dont plusieurs, touchés par la grâce, ne tardent pas à devenir catéchumènes.

« Vous ne vous seriez pas douté, mon révérend Père, de mes talents en architecture. Voilà cependant que je viens de faire élever par une soixantaine de mes bons sauvages un édifice de près de soixante et dix pieds de long. Il a été achevé en huit jours; on bâtit vite dans ces archipels. C'est, je vous assure, une jolie grange. Les châteaux et les palais d'un grand nombre de princes de ces îles n'en approchent pas. J'ai l'intention d'y établir une fabrique de nattes, pour occuper toutes nos petites filles, et même les femmes de bonne volonté, qui malheureusement sont accoutumées ici à ne rien faire; c'est encore l'usage du pays. Dieu a béni cette œuvre au delà de mes espérances : aujourd'hui femmes et filles s'y rendent; c'est à qui arrivera la première et travaillera davantage. On y fabrique des nattes, des sacs et des paniers. Ce premier succès nous cause beaucoup de plaisir, et nous espérons que cet exemple nous

servira pour fonder un établissement semblable dans nos autres Missions. Les nattes se vendent fort bien, et tout le produit revient, comme de juste, aux travailleuses. Je viens d'obtenir d'un grand chef un terrain assez considérable qui est contigu à notre église : mon dessein est de le faire cultiver par nos enfants qui sont pauvres, et qui pourront, je l'espère, en tirer leur subsistance; j'ai déjà distribué à chacun le lot qu'il doit défricher, et l'on vient d'y planter des patates, des cannes à sucre et du tarot. Je fais élever en même temps une grande maison qui nous servira d'école, pour apprendre à nos chrétiens les arts mécaniques de première nécessité; mais nous ne pourrons mettre à exécution ce projet qu'après le retour de Monseigneur.

« Puisque je parle de maisons, il faut que je vous fasse connaître la mienne. A côté de ma cathédrale s'élèvent deux petites collines, sur lesquelles étaient autrefois deux temples d'idoles : c'est là que l'on vient de construire deux petites cabanes pour me loger ; elles sont situées au nord, du côté de la mer, et de ce lieu la vue est charmante. On a planté à l'entour beaucoup de melons et de bananes, que je destine à nos enfants ; car le Missionnaire n'a pas besoin ici de s'occuper de sa nourriture ; ce sont les chrétiens qui lui préparent et lui apportent son frugal repas...

« Veuillez, mon révérend Père, excuser ces détails insignifiants, avec votre charité accoutumée, et agréer les sentiments respectueux avec lesquels je suis, dans l'union des saints Cœurs de Jésus et de Marie,

« Votre dévoué, etc.

« Martial Jean, *Miss. apost.* »

# MISSIONS DU LEVANT.

*Extrait d'une relation adressée aux Membres des Conseils centraux de l'Œuvre, par M. Eugène Boré.*

« Rappelé à Constantinople par un ordre pressant et inattendu, nous quittâmes aussitôt la Chaldée. La double école de garçons et de filles, fondée à Mossoul et réunissant déjà plus de quatre cents élèves, nous avait uni à la population catholique par des liens qu'il était difficile et douloureux de briser d'un seul coup. Aussi, le 8 juin, le moment du départ fut-il une scène déchirante. Les pères et les mères, attroupés avec leurs enfants sur notre passage, nous offraient pour adieux leurs regrets, leurs vœux, et plusieurs, des larmes qui touchaient même les musulmans accourus à ce spectacle. Ce jour, la consigne du Pacha fut impunément violée, et les chrétiens franchirent les portes de la ville où les retient prisonniers sa volonté despotique, de peur qu'ils ne lui échappent par une fuite ou une émigration volontaire, tant ils sont opprimés. En les saluant pour la dernière fois, notre consolation était l'espoir que les enfants des chrétiens continueraient à jouir des bienfaits de l'éducation, et que l'institution des écoles aurait la durée des œuvres que Dieu bénit.

«... Les communions d'Orient commencent à comprendre qu'il n'est point d'ordre ni de félicité possibles, en dehors de la voie que la rédemption a ouverte aux hommes. Elles ont bu, jusqu'à la lie, le calice des humiliations et des infortunes, en se détachant de l'Eglise universelle; mais enfin la rigueur de l'expiation paraît avoir désarmé la justice divine. Elles ont reçu la grâce de sentir leur misère, et quelques-unes cherchent et connaissent déjà le moyen de la réparer. L'endurcissement des chefs hérétiques, qui ont vieilli dans le désœuvrement et la corruption, voici l'obstacle qui arrête encore les masses; mais il croulera sous les efforts de la pieuse ligue formée pour leur salut.

« Absorbé dans ces réflexions, nous atteignîmes avec la nuit le bourg de Telkef, situé à trois heures de Mossoul; ses habitants sont tous des Chaldéens ramenés à l'orthodoxie dans le milieu du siècle dernier. Leur activité infatigable et la fertilité du sol avaient autrefois procuré aux familles une aisance honorable. Mais les vexations qui les accablent depuis la venue de Mohammet Pacha, les ont réduits à un état de misère, heureusement sans exemple dans nos gouvernements chrétiens et civilisés. Cependant si la population et les ressources du pays diminuent, d'un autre côté les charges publiques augmentent dans une proportion contraire, et chaque année leur fardeau s'aggrave sur le peuple. Aussi du côté de Mossoul, lorsqu'on a dépassé le village chrétien de Teleskof, éloigné de deux heures de Telkef, voit-on la plaine de l'ancienne Marga prendre l'air désolé du désert; car jusqu'à la petite ville de Zakho, reculée vers le nord, à deux journées de caravane, on ne rencontre que le village de Khouaché; encore, lorsque nous y entrâmes, les quelques familles Curdes qui l'habitent, étaient dispersées dans les environs pour se soustraire aux avanies que leur occasionne le passage continuel des

voyageurs. Il ne restait que l'ombre de son mûrier, pour défendre nos têtes des ardeurs du soleil, et l'eau de sa source pour étancher notre soif.

« Le 11 juin, après avoir longé durant trois heures le pied des montagnes qui s'étendent vers l'ouest jusqu'au Tigre, nous tournâmes à droite dans un chemin tortueux, coupé de ravins glissants et difficiles sous le pied des chevaux. Sur le versant qui regarde le nord, la nature change tout à coup, et la végétation encore printanière offrait un agréable contraste avec l'étendue jaunie de la Marga que nous venions de quitter. Dès que nous eûmes franchi le défilé, la petite ville de Zakho nous apparut à l'entrée d'une autre plaine, sur le bord du Khabour qui descend des cimes neigeuses du Curdistan. La vue subite d'une eau limpide et courante est un plaisir qu'on comprend seulement après de longues courses, sur une terre aride et sous un ciel brûlant. L'eau et la verdure pour l'habitant du désert sont le symbole et le complément de la félicité. Aussi Mahomet a-t-il eu soin de promettre dans son paradis des fleuves et des ombrages.

« Un pont étroit conduit à la presqu'île où quelques centaines de maisons, bâties en terre et d'un aspect misérable, prennent le nom de cité. Un château de structure féodale, mais aujourd'hui menaçant ruines, est la résidence du gouverneur. Plusieurs familles juives y vivent mêlées à douze maisons syriennes qu'a épargnées le régime exterminateur du pays. C'est un fait digne de remarque que les restes du peuple de Dieu, dispersés à tous les vents du ciel, endurent mieux que tout autre les opprobres et les souffrances de l'oppression.

« Le dimanche soir, 12 juin, nous quittâmes la petite communauté de Syriens catholiques, qui nous avaient rendu les honneurs de l'hospitalité avec un charitable empressement. Les hommes, armés de leurs fusils, voulurent

nous escorter jusqu'au gîte de la soirée, distant de quatre lieues ; le soleil, incliné vers l'horizon, commençait à perdre de sa force, et nous descendîmes, en suivant sa direction, jusqu'au cours du *Khabour*, qui décrit une courbe au milieu de l'immensité de la plaine. A une demi-lieue plus loin, nous étions arrêtés par le *Khizel*, rivière plus profonde et plus rapide, qu'alimentent les glaciers du *Djoudi*, dressant, sur la droite, ses crêtes illustrées par les souvenirs de la tradition chaldéenne. C'est le *Cardou*, *l'Ararat* des Arméniens, sur lequel s'arrêta l'arche.

« Au delà du gué que forme la rivière, divisée en trois lits inégaux, on entre dans une campagne couverte de riches moissons. Lorsque nous atteignîmes le bourg de *Telrabine*, la nuit se faisait; les habitants, tous Chaldéens, reposaient déjà sur les terrasses de leurs maisons, qui, durant six mois, sont la chambre à coucher de la famille. Notre arrivée interrompit leur sommeil, et à travers les lueurs incertaines du crépuscule, ils ressemblaient à des ombres se levant de leur sépulcre; notre réception leur causait peu d'embarras, grâce à la clémence du ciel oriental. Il n'est point nécessaire de préparer à chacun son appartement, ni de disposer l'écurie pour les chevaux. L'aire du village nous était abandonnée, et pendant que les bêtes se jetaient avec avidité sur la paille et l'orge, nos tapis étaient étendus à terre, et nous, rafraîchis par la brise qui souffle périodiquement à cette heure, nous cédions doucement au sommeil. Beau ciel de la Chaldée, nous concevons que tu aies été l'école des premiers astronomes; ta voûte transparente et pure laisse l'œil en sonder les profondeurs, compter les étoiles de chaque constellation, interroger leur marche régulière et admirer la magnificence toute-puissante qui les a semées en se jouant à travers tes espaces ! Nul besoin alors de dresser la lunette, ni de monter à l'observatoire;

il suffit d'ouvrir les yeux et de contempler l'infinité des merveilles suspendues sur sa tête.

«... En peu de jours nous arrivâmes à Herrein, village situé au pied du mont sur lequel est bâtie la ville de Merdin, dont les catholiques méritent tout notreint érêt.

« La ville de Merdin a l'avantage d'une position unique entre les cités de l'Asie occidentale. Suspendue aux flancs du premier étage des monts *Cardous,* plus connus sous le nom vague de *Taurus,* lequel en chaldéen signifie *Montagne*, elle domine la plaine de Nisibe et l'extrémité du désert que bordent les collines du Sindjar. Ses maisons, étagées en amphithéâtre, regardent le midi, et de loin, telle est leur élévation, qu'elles semblent un amas confus de blocs renversés par quelque secousse violente de la nature. Dès que l'on gravit le chemin serpentant entre des jardins assez bien cultivés, on distingue les mosquées, les minarets, les anciennes écoles publiques aujourd'hui ruinées, et, au-dessus, la forteresse qui avec ses tours et ses bastions est comme un diadème posé sur la cime de la montagne.

« La bonté de l'air qu'on y respire, est vantée par ses habitants, et certes les étrangers ne contrediront point leurs éloges. Pour celui qui arrive, au cœur de l'été, de la région brûlante de Bagdad et de Mossoul, il s'opère un changement subit et merveilleux dans la température. Le vent pestilentiel du désert ne s'élève point à cette hauteur, et l'atmosphère est au contraire régulièrement rafraîchie par la brise qui a effleuré les glaciers du Curdistan. Elle tombe sur la ville par les deux échancrures qui déchirent la montagne à l'est et au couchant; elle l'enveloppe, et la vivifie en pénétrant dans toutes les habitations. Pendant les jours du solstice, la chaleur n'avait rien de gênant, et nous crûmes retrouver le premier printemps des plaines de l'Assyrie. L'hiver n'a point l'âpreté des pays montagneux; les rayons du

soleil qui réchauffent le versant méridional, tempèrent la froidure et fondent aussitôt les neiges qui tombent accidentellement. L'eau des fontaines est abondante; mais elle a un goût salé, et l'on préfère l'eau pluviale des citernes, que sa limpidité et surtout son extrême fraîcheur rendent délicieuse.

« Considérée sous le point de vue spirituel, la classe chrétienne de Merdin offre un autre sujet d'intérêt. Trois rits s'y trouvent en présence : les Chaldéens, qu'on peut appeler les Aborigènes; les Syriens, leurs frères puînés, et les Arméniens dont les conquêtes, au temps de Tigrane, se sont étendues jusqu'à ces lieux. Les Syriens se subdivisent en deux classes : ceux qui sont revenus à l'unité catholique, et le parti retardataire, encore engagé dans les voies de l'hérésie et connu sous le nom de Jacobites. Il y a environ un siècle, les chrétiens des trois rits étaient pareillement égarés; tous à l'antipathie réciproque de secte, joignaient encore celle de race, et l'amour-propre national les empêchait de contracter entre eux des alliances. Aujourd'hui la haine a cessé. On s'est réconcilié et embrassé dans le sein de l'Eglise romaine; et, en revenant à la doctrine vraie, on s'est aimé, parce que la vérité est amour.

« Comment s'est opéré ce changement miraculeux? par l'enseignement, et plus encore par les exemples de quelques pauvres religieux Carmes, que la Propagande entretenait à Merdin. Un évêque chaldéen, élevé par les soins de la même Propagande, à Rome, et placé ensuite sur le siége de Diarbékir, y avait implanté le catholicisme, grâce à l'énergie de sa foi, semblable à celle des confesseurs de la primitive Eglise. La communion chaldéenne de Merdin imita d'abord l'exemple des chrétiens de Diarbékir. Les Arméniens ouvrirent aussi les yeux, et, au nombre de cinq cents familles, ils sont revenus à l'orthodoxie qu'ils conservent avec une invincible persévé-

rance. Leur église, ornée de peintures dont plusieurs sont venues d'Italie, et d'une multitude de lampes, de chandeliers et de croix d'argent, est un signe irréfragable de leur ferveur. Et néanmoins douze années plus tôt, elle était incomparablement plus riche. Voici quelle fut l'occasion de leur appauvrissement, mille fois plus noble et surtout autrement méritoire que le luxe de l'opulence. Les Syriens avaient été émus par la conversion d'un de leurs évêques, et plus de deux cent trente maisons, pieusement jalouses de marcher sur ses traces, se déclarèrent catholiques, malgré la certitude de s'attirer force avanies. Elles ne manquèrent point, et, supportées avec résignation, elles furent la flamme purificatrice par laquelle Dieu se plut à les éprouver. Malheureusement chez les Turcs, outre le sang fréquemment répandu, les persécutions ont le prosaïque désagrément d'aboutir à des questions d'argent qui se résolvent en amendes ruineuses.

« Sous ce régime spoliateur, les Syriens, quelques années après leur conversion, se trouvèrent réduits à la dernière misère. La disette, qui désolait alors le pays, vint augmenter leur détresse, tellement qu'ils manquaient des ressources nécessaires pour vivre. O charité, quelles sont belles tes inspirations, et comme tu rends capable des plus généreux sacrifices ! Les Arméniens dissidents ont une indifférence mêlée de mépris pour les Jacobites, leurs complices en erreur; mais les Arméniens catholiques se rappelèrent, en cette occasion, que les Syriens convertis étaient leurs frères et les membres de cette société qui ne distingue ni Grec, ni Romain, ni Juif, ni Barbare. Que firent-ils ? Les ornements que la dévotion des fidèles avait multipliés dans la maison du Seigneur furent vendus, et le prix fut consacré aux besoins des néophytes. Les Chaldéens ne voulurent point être vaincus en sacrifices et en dévouement, tous les catholiques se prêtèrent secours contre

la famine, et partagèrent leurs provisions. Parmi eux, un seul mourut de faim, tandis que plus de quatre mille succombèrent du côté des Jacobites.

« L'auteur de la conversion des Syriens est un homme que sa capacité, son courage et les perpetuelles persécutions souffertes pour la sainte cause rendent digne d'être connu. C'est leur évêque, Mgr Antoine. Natif de Mossoul, et fils de parents jacobites, il fut destiné par eux à l'état clérical; sa facilité à apprendre, sa conduite régulière, les avantages extérieurs qui le distinguent, tout contribua à lui attirer les bonnes grâces du patriarche qui le sacra évêque à l'âge de vingt-deux ans, et le fit bientôt son coadjuteur. Tous pensaient que le jeune Prélat lui succéderait un jour dans sa haute dignité, et l'amour que les chefs de la nation lui portaient, venait principalement de ce qu'il était un persécuteur ardent des catholiques. Mais la grâce qui a prosterné Paul dans la poussière du chemin de Damas, éclaira son cœur, et comme l'Apôtre, il répondit à la voix qui l'appelait. Grande fut la surprise de ceux qui le connaissaient, lorsqu'un matin, accourant aux pieds de l'Évêque arménien, il déclara se repentir devant le Seigneur, des maux qu'il avait attirés sur les fidèles, et pria humblement qu'on le reçût au nombre des enfants que naguère il poursuivait de sa haine.

« Un changement si extraordinaire ne pouvait être attribué à des vues d'ambition personnelle, puisqu'il renversait l'échafaudage de son élévation future. Le patriarche jacobite, effrayé du détriment qui allait résulter pour sa secte d'une semblable défection, prit aussitôt des mesures violentes pour y remédier.

« Mgr Antoine fut arrêté et jeté en prison où il languit plusieurs mois; maintes fois s'est répétée contre lui cette mesure inique que provoquaient les cadeaux corrupteurs du patriarche; on a même attenté ouvertement à ses

jours. Il a été contraint de s'exiler quatre années, pendant lesquelles il a visité Constantinople, Jérusalem et les principaux centres de la catholicité en Orient. Revenu à Merdin, Mgr Antoine est de nouveau assailli dans sa maison par une bande de sicaires que le patriarche Jacobite soudoyait ; il s'échappe par le toit, et parvenant jusqu'à la demeure du gouverneur, il se présente courageusement devant lui en disant : « Tiens, je t'apporte moi-même ma tête ; prends-« la, et satisfais mes ennemis. » Ces paroles et son assurance touchèrent le musulman ; on lui conserva la vie, toutefois en le spoliant du peu qui lui restait. Un autre Prélat, Mgr Issa, frappé de l'abjuration de Mgr Antoine, son ami, eut le courage d'unir sa destinée à la sienne, et il n'a point cessé de partager le calice de ses tribulations. Aujourd'hui sa ferveur et son zèle édifient les deux églises syriennes de Mossoul et de Bagdad, dont il est le pasteur. Deux cents familles Jacobites, sans s'effrayer des épreuves au prix desquelles s'achète la vérité, passèrent dans les rangs des catholiques, et depuis elles ont été suivies de cinquante autres. Le reste de la nation était entraîné par leur exemple, si sur ces entrefaites n'eût paru le firman qui interdit aux chrétiens de l'empire tout changement de religion, à moins cependant qu'on ne veuille se faire musulman, cas dans lequel la loi protége et ne punit plus...

« Pendant trois années, les Syriens convertis fréquentèrent les églises arméniennes et chaldéennes ; leur diligent évêque s'occupait de leur en construire une, tâche qui n'est pas facile avec des autorités turques. Il faut d'abord obtenir du sultan un ordre spécial que ses ministres font payer très-cher ; chaque employé subalterne veut à son tour y trouver son profit, et de la sorte avant que les fondements soient posés, il s'est dépensé une somme déjà suffisante pour la construction de tout l'édifice. Quelle patiente charité doivent avoir les fidèles pour apporter à plusieurs reprises

le tribut de leurs aumônes, sans se voir jamais assurés d'en être à leur dernière avanie !

« Le 30 juin, après avoir salué la foule des fidèles réunis dans la cour de l'évêché syrien, nous partîmes pour Diarbékir, toujours dans la compagnie de Mgr Antoine, qui devait visiter cette partie de son diocèse. La nuit nous surprit près du tombeau d'un santon turc appelé *Cheik Khan*, et nous étendîmes nos tapis au bord d'une fontaine. A une centaine de pas, étaient groupés d'autres voyageurs que nous sûmes bientôt être des chrétiens venus en pèlerinage à la cérémonie du *Méron* ou Saint-Chrême. Ils avaient au milieu d'eux un de leurs évêques Jacobites, qui était très-attaché à Mgr Antoine avant sa conversion. Depuis, ils n'avaient pas eu l'occasion de se revoir. Le vieux Prélat, nommé Gabriel, profita, comme un autre Nicodème, des ténèbres de la nuit pour venir s'aboucher avec son ami et le questionner sur ses doutes. Sa conscience, avouait-il, n'était pas tranquille, et quelquefois elle lui conseillait de *changer*. Mais il lui faudrait pour cela renoncer à de riches bénéfices, courir les chances d'une persécution, et l'âme qui se recherche encore n'a point la générosité d'un semblable sacrifice. Si la grâce triomphe enfin de la nature chez Mgr Gabriel, son changement décidera de celui du village syrien soumis à sa juridiction, qui s'étend sur tout le Pachalick de Karpout.

« Diarbékir, quoique moins oppressée par les pachas que Mossoul et Merdin, est néanmoins fort déchue de son ancienne prospérité. Le commerce, dont elle était l'entrepôt entre Bagdad et la Syrie, est aujourd'hui nul ; deux choses surtout y contribuent : le défaut de sécurité des routes, et la supériorité toujours croissante de l'industrie européenne. Le numéraire devient chaque jour plus rare, et l'on n'achète que les objets de première nécessité. A l'intérieur de la ville sont, comme dans toutes les autres cités de la Turquie Asia-

tique, des espaces vides et ruinés, indice de la misère publique et du décroissement de la population.

« L'enceinte des murailles de Diarbékir, auxquelles ont mis successivement la main, comme l'attestent leurs inscriptions, les Romains, les Arabes et les Turcs, est bien conservée. Ses tours s'élèvent majestueusement sur la vallée que parcourt le Tigre. Les portes sont gardées par des troupes de la nouvelle milice, et le vendredi, à l'heure de la prière publique, elles sont fermées d'après une vieille prophétie musulmane qui annonce que les infidèles profiteront de ce moment pour surprendre la ville. Toutes les constructions sont d'une pierre noirâtre et granitique, ayant la fâcheuse propriété d'être très-froide en hiver et de s'échauffer plus que toute autre aux rayons du soleil d'été : la chaleur qu'elle réverbère est extrême; et, comme l'élévation des murailles arrête de tous côtés les vents et la brise, l'air n'étant point renouvelé est pesant et malsain. Tous les voyageurs ont fait avec raison cette remarque, et à plusieurs le passage a été fatal ; entre autres nous citerons Mgr Auvergne, délégué apostolique, et son vicaire M. Guinouard. Ces deux Missionnaires, dont les populations chrétiennes de la Syrie ont admiré le zèle et les travaux persévérants, avaient fait une entrée solennelle dans la ville, au mois de juillet 1836. Mgr Auvergne avait paru aux yeux des Turcs, portant la décoration du sultan Mahmoud à côté de sa croix épiscopale, et plus de quarante cavaliers l'escortaient. Les musulmans, frappés de son air imposant, l'avaient proclamé le Pacha des chrétiens. Dès le lendemain il tomba malade, lui et son vicaire, et deux jours après ils se faisaient mutuellement de leur lit d'agonie la confession dernière. L'Evêque expira le premier ; son compagnon, couché dans la chambre voisine, l'appela longtemps en vain; son silence et les larmes des assistants lui révélèrent la perte qu'il avait faite : la douleur, accroissant le mal, il alla partager la ré-

compense de l'ami dont il avait aussi partagé toutes les fatigues.

« Nous fûmes reçus dans le presbytère chaldéen. C'est un édifice vaste, annexé à l'église, et, comme elle, récemment construit. L'Evêque y demeure avec ses prêtres qui ont ainsi l'avantage d'être astreints à une vie commune et régulière. L'école, placée sous leur direction, est comprise dans le même local. Elle a commencé sous nos regards, et au bout de quelques jours plus de soixante enfants la fréquentaient.

« La génération actuelle, plus que celles qui l'ont précédée, a le goût de l'étude et de l'instruction. Les temps aussi sont meilleurs à raison de la salutaire influence qu'exercent sur la Turquie les puissances chrétiennes. Toutefois, la pauvreté où sont réduits les fidèles par une oppression de plusieurs siècles, nous fait un devoir de les aider de nos aumônes, tout en leur communiquant les lumières de notre science. Puisse ce devoir être compris des catholiques d'Occident, et bientôt on verrait des signes précurseurs de la résurrection de l'Église orientale !

« Eugène Boré. »

# MISSIONS

## DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

*Lettre du R. P. Bataillon, au R. P. Colin, supérieur général de la société de Marie.*

Ile Wallis (*Ouvea*), 2 mai 1842.

« Mon très-révérend Père,

« Je viens seulement de recevoir votre lettre, datée de la fin de 1840. Vous n'aviez, à cette époque, d'autres renseignements sur l'île Ouvea que les détails transmis dans ma première notice; depuis, s'il vous est parvenu de nouveaux rapports, ils renfermaient plus d'espérances que de réalités; mais aujourd'hui j'ai la consolation de vous annoncer que l'Eglise possède un nouveau peuple de chrétiens. « Le Seigneur a régné : que la terre bondisse d'allé-« gresse! que la joie éclate au sein des îles les plus recu-« lées : » *Dominus regnavit, exultet terra, lætentur insulæ multæ.*

« Oui, Dieu est admirable dans ses œuvres. Naguère notre

Mission était dans un état désespérant : d'un côté l'assurance donnée aux habitants de l'île que Mgr Pompallier aborderait bientôt sur leur plage, et de l'autre les malignes interprétations que son retard suggérait à nos ennemis, avaient presque déconcerté tous nos efforts. Enfin, après plus de quatre ans d'attente, nous voyons venir Sa Grandeur. A sa présence les préventions tombent, les calomniateurs restent confondus, et pendant son séjour au milieu de nous, qui a été de quatre mois, plus de deux mille deux cents personnes sont baptisées. Il reste encore à peu près trois cents catéchumènes; sous peu nous les admettrons aussi au sacrement de la régénération, et dans quinze jours, Sa Grandeur nous quittera, après avoir baptisé et confirmé tous les habitants de l'île. Gloire et bénédiction à la miséricorde infinie de Dieu! actions de grâces à Marie notre auguste reine! paix et salut à ces bons fidèles d'Europe qui, par l'ardeur de leurs prières, ont si puissamment contribué à ce miracle de grâce!

« Les travaux du saint ministère absorbent tout mon temps. Nuit et jour les néophytes assiégent mon confessionnal, pour éclairer leur conscience et se préparer à faire leur première communion. Déjà plus de trois cents d'entre eux se sont approchés du banquet sacré. Tous les autres se préparent à cette grande action avec une ferveur admirable. L'instruction, l'examen, la confession des catéchumènes, les préparatifs des cérémonies religieuses, viennent encore se disputer les courts instants qui sembleraient indispensables au repas; en sorte que je ne puis vous écrire qu'à la hâte et sans ordre.

« Notre communauté à Wallis se compose de deux prêtres et d'un frère : vous apprendrez avec consolation que l'esprit de N. S. J.-C. et de la société de Marie se conserve parmi nous; la paix, la charité, le courage, règnent entre vos enfants, et n'en font qu'un seul cœur.

« Je vous ai dit que dès mon entrée dans l'île je l'avais consacrée à Marie; aussi Marie a-t-elle manifesté visiblement sa toute-puissante intercession en faveur de ce peuple naguère plongé dans les ténèbres de la superstition. Au moment où je croyais la Mission sur le point d'échouer, j'eus recours au chapelet : c'était ma dernière ressource. J'appris à mes plus fervents disciples la manière de le réciter. Cette dévotion fut bientôt accueillie avec un empressement extraordinaire, et il s'est récité tant de chapelets dans notre île, que toutes les difficultés jusque-là insurmontables se sont enfin aplanies; aujourd'hui, parmi les charmes de l'innocence et de la paix, nos néophytes continuent à payer à leur bonne Mère le tribut d'hommages auquel ils se croient redevables du bienfait de la foi. Je ne pense pas qu'il y ait une seule paroisse, où, proportion gardée, il se dise autant de chapelets que dans notre petite Mission de Wallis. Quel contraste! Cette île, naguère livrée aux superstitions les plus ridicules, aux vices les plus grossiers, adore maintenant le seul vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et le seul Sauveur Jésus-Christ son Fils. La conversion d'Ouvea est, à mon avis, l'un des plus grands prodiges de nos jours. C'était, au rapport de tout le monde, l'île la plus mauvaise de l'Océanie; et maintenant elle en est le modèle. Que Dieu est grand dans ses œuvres! Que les plus faibles instruments deviennent forts entre ses mains!

« Agréez, mon révérend Père, etc.

« Bataillon, *Miss. apost.* »

naissance du Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. » Puis se retournant vers le Père Bataillon : « Je te remercie, lui dit-il, de ton affection pour moi; j'étais ignorant, je te repoussais, je voulais te chasser; mais tu nous aimais, tu as pris patience, tu as beaucoup souffert; merci! » En disant ces paroles, de grosses larmes roulaient dans ses yeux. Que la grâce est puissante! *Potens est Deus de lapidibus istis suscitare filios Abrahæ.*

« Cette île est, pour le moment, l'image de la primitive Eglise. Foi vive, charité ardente, grande délicatesse de conscience, avidité insatiable pour la parole de Dieu, telles sont les vertus que nous y voyons fleurir. Après les premiers baptêmes, quelques chefs puissants, fatigués de l'empressement de la foule à solliciter la même grâce, exerçaient mille avanies contre les nouveaux néophytes, mais sans pouvoir les intimider : « Ils sont les maîtres de nos biens, me disait un de ces bons naturels; qu'ils en fassent ce qu'ils voudront : libre à eux de nous ôter même la vie, si bon leur semble; mais qu'ils nous laissent notre religion, et nous sommes contents. »

« Un jour, je vis dans une case une femme occupée à remplir une tâche vraiment accablante; je ne pus m'empêcher d'en marquer hautement mon indignation : « Sois donc tranquille, me dit-elle en souriant, tous les objets qu'on nous ravit ne sont que des bagatelles; notre richesse n'est-elle pas aux cieux? » Cette pensée du ciel leur fait désirer la mort avec une ardeur incroyable. J'avais baptisé un jeune malade que j'allai voir au bout de quelque temps; il pleurait : je crus que ces larmes étaient arrachées par la douleur : « Non, non, me dit-il, je pleure du désir d'aller au ciel. »

« L'esprit de foi qui anime nos Océaniens se révèle surtout lorsqu'un de leurs frères va mourir. Alors les parents et les voisins se réunissent autour de lui pour prier. A peine a-t-il rendu le dernier soupir que chacun répète : « Qu'il est

heureux ! il a touché au port ! qu'il est digne d'envie ! » Aussitôt commence le chant des cantiques, qu'on entremêle de prières et de la récitation du chapelet ; ces pieux exercices ne se terminent qu'à l'instant où l'on quitte le cimetière. Avant de s'occuper des funérailles, on lave soigneusement le corps du défunt, on lui met un *vara* neuf (c'est le morceau d'étoffe en feuilles d'arbres qui sert de vêtement aux insulaires) ; on le pare de ses ornements les plus précieux, comme aux jours de fête, et surtout de son chapelet et de sa médaille, véritable trésor pour un néophyte. Ses cheveux, bien peignés, sont, ainsi que tout le corps, arrosés d'une huile odoriférante. En cet état il demeure exposé, au milieu de sa maison, sur une large pièce d'étoffe repliée plusieurs fois autour de son corps. Là, il reçoit la visite de ses parents et de ses amis qui viennent s'associer aux chants et aux prières. Il est ensuite porté à l'église, enveloppé de la même étoffe sur laquelle il était exposé; puis, les naturels l'accompagnent au cimetière en récitant à haute voix le chapelet.

« Les fidèles passent ordinairement la moitié de leurs nuits en prières, en instructions mutuelles, chant de cantiques, et récitation du chapelet. Cette ardeur pour les exercices de piété est uniquement l'effet de la grâce. Nous avons même été obligés, par prudence, de nous opposer à une pratique bien capable d'étonner, dans de pauvres Océaniens : plusieurs d'entre eux, pour se préparer au baptême, se retiraient, deux ou trois jours, dans les bois, ne mangeant rien, ou tout au plus quelques fruits sauvages.

« Oui, la grâce a vraiment opéré de grands prodiges dans cette île : aux jours mauvais où la Foi semblait presque s'éteindre, un néophyte très-puissant à Wallis, accompagné d'un bon nombre de ses gens armés, se trouva face à face avec un grand chef infidèle, qui à diverses reprises avait tenté de le faire périr. Nous étions nous-mêmes présents, bénissant Dieu de cette rencontre que nous savions

bien devoir tourner à la gloire de la religion. Le chef infidèle, assis à terre et la tête tristement baissée, attendait le coup de hache qu'il savait n'avoir que trop bien mérité. Que fera le catéchumène? il s'approche, va s'asseoir devant son ennemi : « Tu as cherché plusieurs fois à m'assassiner, lui dit-il; tu n'as pour moi que de la haine: mais sache que la religion dont tu es persécuteur m'ordonne de te pardonner; c'est à elle que tu dois la vie. » Puis il l'embrasse avec une effusion qui arrache des larmes à l'infidèle. Quelques instants après, ce dernier se faisait inscrire, avec sa famille, au nombre des catéchumènes.

« Je voudrais pouvoir vous raconter tous les traits édifiants dont nous avons été les témoins. Mais le temps me presse; je suis obligé de partir pour ma paroisse, à trois lieues de notre établissement principal, afin d'y préparer les chrétiens à la première communion. Depuis que le baptême a été conféré, je suis en plein exercice du saint ministère, et je vous assure que l'ouvrage ne manque pas; car avec des néophytes si avides d'instructions et en même temps d'une conscience si timorée, on passerait les jours et les nuits au confessionnal, si on voulait les croire. Que toutes les saintes âmes qui par leurs prières ont obtenu la conversion de Wallis, veuillent bien demander pour cette île la persévérance; nos fervents néophytes seront un jour leur couronne dans le ciel. Priez beaucoup, vous aussi mes chers parents, afin que le bon Dieu donne l'accroissement à la bonne semence répandue parmi nos pauvres peuples, et que vous ayez aussi votre part à la récompense que Dieu prépare aux ouvriers de cette nouvelle vigne. Moïse sur la montagne, les mains élevées vers le ciel, méritait la victoire, tandis que les Israélites étaient à combattre dans la plaine.....

« Je suis, ets.

« Chevron, *Miss. apost.* »

*Lettre du R. P. Viard, provicaire apostolique, au très-révérend Père Colin, supérieur général de la société de Marie.*

Ile Wallis, paroisse de Saint-Jean-Baptiste, 8 novembre 1842.

« Mon très-révérend Père,

« Depuis cinq mois que j'habite Wallis avec le R. P. Bataillon, dont je ne cesse d'admirer le zèle, j'éprouve des consolations bien douces en voyant l'état florissant de la Mission; la ferveur des néophytes augmente de jour en jour, et une épreuve à laquelle Dieu a daigné les soumettre, n'a fait qu'affermir leur foi ; voici le fait :

« Il y a deux ans, soixante naturels de Wallis quittèrent leur archipel pour aller s'établir dans les îles Vîti, Tonga, Vavao. Pendant leur séjour dans cette nouvelle patrie, ils ont embrassé le protestantisme, et il y a trois mois qu'ils sont revenus ici, apportant avec eux une idée fort peu avantageuse sur les catholiques. Ils ont débité contre nous d'odieuses calomnies, auxquelles nous avons répondu victorieusement, je crois, par un cantique composé des principaux textes de l'Ecriture qui démontrent la vérité de nos doctrines. Plusieurs de ces insulaires égarés se sont convertis; beaucoup d'autres les auraient imités, si la crainte de Poohi ne les avait retenus. Ce chef protestant est frère du roi, il jouit d'une grande autorité, et doit monter après lui sur le trône. Puisse le suffrage de vos saints sacrifices obtenir sa conversion ! c'est vers ce but que nous allons diriger nos efforts et nos prières.

« Que de bien à faire à Wallis ! mais nous ne pouvons répondre à l'empressement de ce bon peuple, quoique le P. Bataillon se multiplie. Notre île, qui compte deux mille six cents habitants est d'une assez vaste étendue; nous y avons élevé six chapelles et trois églises, avec un presbytère où nous résidons ensemble, à côté de la maison du roi. Nous partons de là pour aller au loin exercer le saint ministère.

« Le jour de l'Assomption nous a comblés de joie. Tandis que le P. Bataillon célébrait cette fête à St-Joseph, je la solennisais avec toute la pompe possible à St-Jean-Baptiste. L'autel était surmonté d'un joli dais, supporté par quatre colonnes ; la chapelle avait été décorée avec goût par le frère Joseph ; un petit tableau de la sainte Vierge au pied de la croix faisait une heureuse impression sur nos bons fidèles. Pour la première fois le St-Sacrement fut exposé. Je fis une instruction sur les grandeurs de Marie, sur ses vertus et sur son culte, et nous terminâmes cette heureuse matinée par une consécration de nos cœurs, de nos personnes et de notre archipel à la glorieuse Reine des cieux. Qu'il fut doux pour nous de voir arriver, sur le soir, le P. Bataillon à la tête des autres néophytes qui venaient, en chantant des cantiques avec un pieux enthousiasme, recevoir la bénédiction solennelle du St-Sacrement.

« Le 30 octobre, a eu lieu une cérémonie bien touchante, je veux parler du baptême de douze indigènes, et de la première communion de douze matelots français. Deux jours à l'avance, M. Mallet commandant de la corvette française l'*Embuscade* qui était venue nous visiter et nous secourir, nous avait envoyé une quantité de drapeaux pour pavoiser l'Eglise de St-Jean-Baptiste. Lui-même il descendit à terre dès la veille, et accepta l'hospitalité dans notre chétive cabane; il assistait à la cérémonie en grand costume, avec tout son état-major et la plus grande partie de l'équipage sous les armes ; on y voyait aussi plusieurs passagers

américains. M. le Commandant et M. de Marolles, lieutenant de vaisseau, voulurent bien être parrains des deux grands chefs Fakaelakava et Lavelua; les autres parrains furent choisis dans toutes les classes de l'équipage.

« Pendant la sainte Messe, des morceaux de musique furent chantés avec beaucoup de goût par plusieurs officiers. Pour mettre le comble à notre joie, un bon nombre de matelots vinrent accompagner à la sainte table ceux de leurs compagnons qui s'approchaient pour la première fois de ce divin banquet. Enfin le Sauveur daigna bénir toute cette pieuse assemblée, et fortifier par l'abondance de ses grâces les bonnes résolutions de nos bien-aimés compatriotes et de nos chers néophytes.

« Deux médecins, qui étaient à bord de l'*Embuscade*, ont prodigué leurs soins à nos pauvres infirmes. Ils ont surtout exercé leur art sur les maladies de peau, très-nombreuses dans ces îles, et ils les ont radicalement guéries. Le bon frère Joseph les accompagnait partout, assistait à tous les pansements, et recevait de ces Messieurs des leçons qui le mettront à même de rendre de grands services aux naturels.

« Tout prospère maintenant dans notre chrétienté; l'élan est donné, il y a plus qu'à le soutenir. Notre ministère est pénible, il est vrai, mais en même temps rempli de consolations délicieuses. Chaque dimanche un grand nombre de personnes s'approchent de la sainte Table. Le jour de l'Assomption, nous en avons compté jusqu'à sept cents qui ont eu ce bonheur, et la communion aurait été générale, s'il nous avait été possible d'entendre les confessions de tous les habitants.

« Nous allons maintenant nous occuper d'une manière toute spéciale du bien-être temporel de nos néophytes; nous leur apprendrons à cultiver le coton, à le filer et à le tisser, à se construire des habitations plus saines et plus

commodes, à élever des bestiaux, à naturaliser les plantes européennes, à lire et à écrire; car, vous le savez, nous nous proposons un double but, celui de former nos insulaires aux vertus de l'Evangile, et ensuite de les initier aux bienfaits d'une civilisation chrétienne. C'est en petit un nouveau monde à créer.

« Daignez agréer, etc.

« Ph. Viard, *provicaire apost.* »

---

*Lettre du F. Joseph Luzy, au P. Convert, Mariste.*

Wallis, le 8 novembre 1842.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Depuis bien longtemps j'attends de vos nouvelles, mais toujours en vain. Souvent je me dis à moi-même : Le P. Convert viendra, et toujours je suis trompé. Que sont devenus ces fervents amis qui tant de fois, lorsque j'étais en France, me disaient : « Nous nous reverrons dans peu..? » Ce peu dure beaucoup ; que craignent-ils? Est-ce le voyage de la mer ? Si l'on y est un peu malade, on se porte mieux après. Ont-ils peur d'être tués et mangés? Ils ne seraient pas les premiers ; mais être *tué*, c'est peu de chose ; *mangé*, c'est moins encore : et d'ailleurs ne serait-ce pas tant mieux pour eux? Ils partageraient la récompense de notre bon père Chanel. Pour moi, je ne dois pas vous le cacher, au moment de la persécution, quand l'ordre était donné de nous faire mourir, j'aurais voulu que cet ordre s'accomplît pour moi comme pour le P. Chanel ; avec lui, maintenant je jouirais de la présence de Dieu.

« Aujourd'hui encore, si quelques-uns de mes compatriotes veulent venir me remplacer à Ouvea, j'irai avec plaisir dans une autre île aussi dangereuse que celle où nous avons eu le bonheur de faire adorer notre grand Dieu. Avant notre arrivée, Wallis, au dire de tout le monde, était celle de toutes les îles voisines qui offrait le plus de périls. On peut en citer de bien tristes preuves. Un jour les insulaires massacrèrent un capitaine et tout son équipage, composé de trente à trente-deux personnes ; le navire fut pillé,

puis brûlé et coulé à fond pour ne laisser aucune trace du crime. Un autre jour ils égorgèrent douze à quinze matelots d'une goëlette qui avait essayé de débarquer; et combien d'atrocités semblables ces insulaires n'ont-ils pas encore commises!

« Voyez quelle heureuse révolution s'est faite! Wallis est à présent un séjour aussi édifiant que fréquenté. Ses habitants ont abandonné leurs vieilles habitudes, ils ne tuent plus, ils ne volent plus, ils sont doux et affables, et en ce moment même six navires sont à l'ancre tout près de cette côte jadis inhospitalière? Il est consolant pour nous d'entendre ces bons sauvages nous attribuer ce changement qui les étonne comme nous. Vous pouvez juger de l'attachement qu'ils ont pour nos pères, par celui qu'ils me témoignent, à moi qui ne suis qu'un misérable frère, et qui ne cesse de les gronder. Dernièrement je leur annonçai que j'allais partir, que l'*Epicopo*, notre grand chef à nous, avait envoyé son navire exprès pour m'emmener, qu'il me voulait près de lui. Ils en furent tout désolés. Depuis lors ils se tiennent toujours auprès de moi, et me pressent de mille questions. « Qui nous guérira, quand « nous serons malades? qui pansera nos plaies? me disaient-« ils l'autre jour. — Ce sera le frère qui viendra me rem-« placer. — Oh! mais il ne sera pas si bon que toi. — Il « sera bien meilleur, et puis il n'aura pas beaucoup de « peine à l'être, puisque je suis toujours à vous gronder. « — Ta colère est pour rire; mais lui, ce sera pour tout de « bon. »

« Le roi lui-même, ayant su que j'étais allé hier à bord de la goëlette, qui est mouillée à une lieue et demie de notre habitation, est venu s'informer si j'avais emporté mes malles; et quand il a su que tout était prêt pour mon départ, il a donné ordre de l'avertir de mon retour au rivage, son intention étant de me lier et de me cacher jus-

qu'à ce que le navire ait levé l'ancre. Je suis depuis longtemps dans son île, donc il me faut toujours y demeurer; voilà comment raisonne le cœur de ce bon roi et de ses sujets.

« ...Mes occupations sont toujours à peu près les mêmes. Je suis chargé de la sacristie de nos neuf églises ou chapelles; je continue à faire des confessionnaux, des tables de communion, des tabernacles; je façonne aussi des robes, des chemises et autres vêtements pour nos insulaires qui sont comme nous les enfants de Jésus et de Marie. Priez pour moi, mon révérend Père, et ne m'oubliez pas au *Memento* de la messe.

« Frère JOSEPH LUZY. »

---

*Lettre des hommes chrétiens d'Ouvea, à leurs parents chrétiens de Lyon.*

« Chers parents,

« Cette lettre est un gage de notre amitié envers vous. « Grâces soient d'abord rendues à la majesté infinie de « Jésus-Christ, puis à vous d'où nous vient notre bon« heur. Les premiers vous avez connu notre Dieu, pen« dant que nous étions encore plongés dans l'idolâtrie, « et si nous avons été délivrés du mal, c'est que vous vous « êtes souvenus de vos frères infortunés qui habitent les îles « lointaines. Depuis que nous sommes chrétiens, nous « sommes heureux. Grâces donc vous soient rendues de « ce que vous avez prié pour nous, et de ce que vous nous « avez secourus en nous envoyant des ministres sacrés; « car aucun bienfait n'est comparable à celui de nous avoir « donné des Missionnaires. C'est là notre grand trésor, « c'est notre vie.

« Priez pour nous tous les jours, car tous les jours aussi « nous prions pour vous; prions tous ensemble, vous à « Lyon, et nous à Ouvea, pour les Missionnaires, afin que « leurs travaux soient heureux, et qu'ils réussissent à flé« chir la justice divine en faveur des peuples qui, dans « cette partie de l'univers, sont encore plongés dans les « ténèbres. Prions le vrai Dieu pour ses enfants qui l'igno« rent, afin qu'il leur fasse au plus vite la grâce de le con« naître, et qu'avec nous ils adorent enfin leur vrai Père, « Créateur des hommes et de tout cet univers.

« Modeste, Apollon, Irénée, Nephtali, Philippe. »

« Cette lettre, écrite par Modeste au nom des jeunes gens d'Ouvea, n'a été signée que par un petit nombre de ceux qui savent écrire.

« Ph. G. Viard, P. Bataillon, *Miss. apost.*

---

*Lettre des femmes chrétiennes d'Ouvea aux fidèles de Lyon.*

« Nous vous rendons de grandes actions de grâces pour « le bonheur dont nous jouissons, pour la charité que vous « avez eue de nous fournir un Evêque et des Prêtres, qui « nous ont sauvées, en nous tirant de l'état affreux où « nous étions plongées. Nous les aimons vivement, parce « qu'ils nous délivrent du mal et qu'ils prennent soin de « nous. Nous avons toutes reçu le baptême et la confirma- « tion; c'est pour cela que nous vous rendons, nos chers « frères, de grandes actions de grâces; car ce sont vos « prières qui nous ont obtenu cette faveur. Que vous « êtes heureux d'avoir connu depuis longtemps le vrai « Dieu!

« Mgr l'Evêque est demeuré longtemps au milieu de « nous, puis il est reparti, et nous soupirons après son re- « tour. Nous vous prions de nous envoyer d'autres Evê- « ques et d'autres Prêtres; car ils sont rares, et nombreux « sont encore nos parents plongés dans l'infidélité sur cette « partie du globe.

« Nous avons déjà reçu bien des preuves de votre charité, « et nous vous faisons encore une demande : c'est de nous

« envoyer, si vous nous aimez, quelques femmes pieuses « (des sœurs) pour instruire les femmes d'Ouvea. Nous « connaissons, il est vrai, la parole de Dieu : ses apôtres « nous l'ont enseignée; par eux nous connaissons la vo- « lonté de notre vrai Père céleste; mais nous ne laissons « pas pour cela de vous demander des Religieuses pour « nous instruire. Nos Pères sont assez généreux pour en- « durer à cause de nous toute sorte de fatigues, mais nous « voudrions qu'on diminuât leurs peines en venant les « aider; c'est pourquoi nous appelons de tous nos vœux « des sœurs, afin qu'elles nous fassent part des connais- « sances utiles qu'elles possèdent.

« SUSANNE PUKEGA, ROMAINE TUI. »

« Cette lettre a été rédigée par deux femmes océaniennes, au nom de toutes leurs compagnes. C'est Susanne qui l'a écrite; elle est mère de trois enfants. Plusieurs autres néophytes savent écrire; mais on n'a pas eu le temps de les faire signer.

« PH. J. VIARD, *Prov.*

« P. BATAILLON, *P. M.* »

*Extrait d'une lettre du P. Viard, missionnaire apostolique de la société de Marie, au R. P. Colin, supérieur général de la même société.*

Baie des îles Kororareka, 19 février 1842.

« Mon très-révérend Père,

« Je me permets de vous adresser le récit abrégé d'un voyage que je viens de faire à Futuna.

« Mgr Pompallier, que j'accompagnais dans la visite de nos établissements religieux, se trouvait depuis quelque temps à *Akaroa*, presqu'île de Banks, lorsque nous apprîmes la mort du P. Chanel, massacré par les Futuniens. A cette nouvelle, aussi triste pour l'amitié que consolante aux yeux de la foi, M. le commandant Lavaud qui partageait notre affliction, donna ordre sur-le-champ à la corvette l'*Allier* d'aller venger la mort du Missionnaire. Mais Monseigneur par ses vives instances obtint que le sang des coupables ne serait point répandu, et que la corvette partirait seulement pour réclamer les précieux restes du Père Chanel.

« Trente-deux jours de navigation nous conduisirent en vue de Wallis, où nous touchâmes le jeudi 30 décembre *1841*. Il me serait impossible, mon révérend Père, de vous peindre la joie qui éclata parmi les naturels à la vue de Mgr le Vicaire apostolique. Ils attendaient son arrivée depuis si longtemps! Ils étaient si heureux de lui annoncer que toute l'île était catholique! quelle fut longue à mes désirs la nuit qu'il fallut passer à bord avant de descendre au rivage! Il me tardait d'aller me jeter dans les bras du

P. Bataillon, cet ami intime auquel je croyais avoir dit un adieu éternel. Avant l'aube, je me dirigeai en toute hâte vers son habitation. La prière allait commencer, lorsque je parus. Oh! quelle fut douce, mon révérend Père, la rencontre de vos deux enfants, lancés au milieu des mers! Le P. Bataillon m'offrit de dire la sainte Messe. Le recueillement et la piété de nos bons catéchumènes m'arrachèrent des larmes de joie. Grâces immortelles soient rendues à Marie qui, par sa puissante intercession auprès du divin Sauveur, a daigné aplanir au ministre de Jésus-Christ tant d'obstacles, qui l'a soustrait si souvent à la mort, et a répandu sur sa Mission naissante d'abondantes et précieuses bénédictions! L'office achevé, je reçus le *Kava* de la main des chefs, réunis pour fêter mon arrivée; puis nous allâmes tous au-devant de Monseigneur, qui descendit bientôt dans l'île, où depuis ce moment il habite la cabane de nos Pères.

« Pour moi, je suis reparti le 6 janvier pour Futuna, avec la goëlette qui marchait de conserve avec la corvette l'*Allier*. Le cher et bon frère *Marie-Nizier* m'accompagnait. Au bout de vingt-quatre heures de navigation, nous découvrîmes *Futuna;* mais nous ne pûmes débarquer que quatorze jours plus tard, à cause d'un vent contraire qui nous fit courir de grands dangers. Pendant cette pénible quinzaine, nos ennuis furent charmés par les cantiques et les prières des naturels que nous avions à bord; soir et matin ils faisaient leurs prières à haute voix et en cadence; presque tous les jours ils chantaient leur chapelet avec beaucoup d'harmonie.

« Enfin il nous fut donné de gagner Futuna, qui semblait fuir devant nous. Je ne vous raconterai pas comment nous fûmes mis en possession des restes vénérés du P. Chanel; une plume plus habile doit vous en retracer les intéressants détails.

«... Je fus témoin d'un spectacle touchant. Les Futuniens nous prièrent d'oublier leur crime et de ne pas les abandonner ; l'un des chefs me supplia les mains jointes de leur envoyer un prêtre, et le frère Marie-Nizier se jeta à mes genoux pour me demander en grâce la faveur de rester parmi eux pour les instruire. La prudence ne me permit pas d'accéder à ses vifs désirs ; mais j'ai la confiance que le sang de notre confrère sera bientôt pour l'île une semence de chrétiens.

« Jamais on n'a pu déterminer l'assassin du Père Chanel à venir à notre bord; malgré toutes les assurances de pardon qu'on lui donnait, il ne cessait de répéter : « Ce n'est pas « ma faute, ce n'est pas ma faute; c'est le roi, qui m'a commandé de massacrer le Père, parce qu'il avait converti son fils.» Quant au bon vieillard qui avait pris soin de la tombe du martyr, et qui nous a remis son corps, il nous disait avec l'accent de la plus vive douleur : « Ah! j'étais absent, « quand ils l'ont massacré. Si je m'étais trouvé dans ma « cabane, ils ne l'auraient pas fait périr, ou bien je serais « mort à ses pieds. Hélas! je ne reverrai plus le Père, lui « qui était si bon et que j'aimais tant! »

« Comme M. le Commandant ne pouvait rester plus longtemps à Futuna, nous saluâmes cette île, désormais si chère à notre société. La goëlette fit voile vers la Nouvelle-Zélande, où nous venons d'arriver après la plus heureuse navigation. Je suis au comble de la joie de posséder les restes du P. Chanel et sa soutane teinte de son sang.

« Agréez, etc.

« PH. J. VIARD, *prov. apost.* »

---

*Lettre du P. Comte, missionnaire apostolique, au R. P. Colin supérieur général de la société de Marie.*

Akaroa, presqu'île de Banks, Nouvelle-Zélande du Sud, 5 mai 1842.

« Mon très-révérend Père,

« Vous aurez sans doute appris que Mgr l'Evêque de Maronée, après avoir intercédé en faveur des Futuniens, s'était adressé au commandant de la station française à la Nouvelle-Zélande, pour obtenir les restes vénérés de notre cher confrère, à condition qu'on n'userait point de représailles envers les meurtriers. M. Lavaux accéda à cette demande, et il fit choix pour remplir cette Mission délicate de M. Du Bouset, dont il connaissait les talents, le tact et la prudence. La corvette l'*Allier* appareilla donc sur-le-champ; je ne vous raconterai pas moi-même ce qui se passa à Futuna. J'aime mieux vous envoyer la note qu'a eu la bonté de me remettre un officier de marine.

« Le 18 janvier, la corvette l'*Allier* qui avait quitté les « îles Wàllis le 6, parut devant *Futuna*, après avoir lutté « péniblement contre les vents orageux du N. O. qui règnent « dans ces mers à cette saison. Un jeune chef futunien nommé « *Sam-Kélétoni*, plein d'honneur, de délicatesse et de probité, « et animé du vif désir de ramener la paix et l'union dans « son île, en y introduisant la religion catholique qu'il « avait embrassée, s'était offert à nous servir d'interprète « sa famille et beaucoup d'autres naturels de sa tribu, que

« les discordes avaient forcés de s'expatrier, avaient pris
« passage sur la goëlette de la Mission.

« Quand la corvette se présenta devant *Singavi*, village ha-
« bité par cette tribu amie du Père Chanel à laquelle le frère
« Nizier avait dû son salut, on apprit la mort du roi *Niuriki*
« et celle d'un chef puissant, qui toujours s'était montré
« opposé à la prédication. Le commandant de la corvette,
« prévoyant que la mort du principal coupable rendrait
« plus facile la restitution des restes du Père, expédia
« aussitôt un messager pour les demander aux chefs
« du parti de *Niuriki*, en leur déclarant que son inten-
« tion était de conserver la paix à leur île, les enga-
« geant à peser les conséquences qui auraient pu ré-
« sulter pour eux d'un meurtre aussi horrible. Mais ces
« pauvres sauvages voyant un bâtiment aussi puissant que
« l'*Allier*, couvert de tant d'hommes et de canons, étaient
« incapables de comprendre qu'un telle modération pût
« s'appuyer sur tant de forces; la terreur s'était emparée
« d'eux à la vue de la corvette, et déjà on avait agité
« le conseil d'abandonner les villages et de se réfugier
« dans les bois, quand arriva le messager. Celui-ci leur
« fit habilement sentir que cette conduite pouvait leur
« devenir funeste, et qu'il était dans leur intérêt d'ac-
« céder à des propositions aussi douccs de la part d'hommes
« qui pouvaient tout exiger. Ils exprimèrent alors le désir
« qu'ils avaient de rendre la dépouille mortelle du Père
« Chanel; mais aucun d'eux n'osait se charger de venir
« l'apporter à bord, de crainte d'encourir le châtiment
« du crime. L'un d'eux cependant, appelé *Mapigi*, an-
« cien premier ministre sous le roi *Niuriki*, un de ceux
« qui n'avaient jamais approuvé le meurtre du Missionnaire,
« s'offrit pour remplir cette mission, et se chargea d'aller
« déterrer lui-même le corps et de nous l'apporter le
« lendemain. Tous ses amis cherchèrent à le détourner

« d'une pareille détermination en lui faisant envisager la « mort comme certaine; mais se confiant en la parole du « messager et en celle de l'Ariki français, il se montra « inflexible, et partit aussitôt pour le village de *Gononé* « où était la tombe du Père.

« La corvette prit le large à la chute du jour. Toute la « population de *Futuna* passa cette nuit dans les angoises, « s'attendant à chaque instant à être attaquée. Les femmes « et les enfants poussaient des cris de douleur; tous ces « malheureux, jugeant les Français d'après eux-mêmes, « comprenaient difficilement qu'un officier qui pouvait tout « détruire, s'associât à l'esprit de paix et de charité qui « animait les Missionnaires, et qu'il accédât à la demande « faite par *Mgr Pompallier*, de pardonner aux assassins et « de ne tirer aucune vengeance de la mort d'un compatriote.

« Le 19 janvier à quatre heures de l'après-midi, le « chef Mapigi, fidèle à sa parole, apporta la dépouille « précieuse : elle était escortée par le chef *Matala*, libé-« rateur du frère Nizier, et par une trentaine de naturels, « la plupart anciens catéchumènes du Père Chanel, et con-« servant tous un grand attachement et une grande véné-« ration pour sa mémoire. *Sam Kélétoni* et les gens de « sa tribu s'inclinèrent respectueusement devant le corps « du martyr : il était enveloppé de tapes, auxquelles on « avait joint une grande quantité de pièces de la même « étoffe non déployées, en signe d'honneur suivant l'usage « du pays. On l'embarqua aussitôt dans un canot de la « corvette; à son arrivée à bord, le chef Mapigi, porteur « d'une énorme racine de Kava, la présenta au comman-« dant pour demander la paix en faveur de son peuple. « Celui-ci l'accueillit fort bien, le remercia de ce qu'il « avait fait pour effacer les traces d'un meurtre qui avait « souillé son île, et le félicita de la confiance qu'il nous « avait montrée...

« Le commandant fit examiner par le médecin de la
« corvette, M. le docteur *Rault*, les restes du Père *Chanel*.
« On reconnut au crâne une fracture anormale, répondant
« à celle de l'instrument tranchant qui, d'après le récit du
« frère Nizier, avait causé la mort. L'état de putréfaction
« du corps qui commençait à peine à être consumé, ne
« permit pas de poursuivre l'examen aussi loin que
« *M. Rault* l'eût désiré. Il se chargea lui-même d'em-
« baumer les restes précieux, de manière à ce qu'on pût
« les conserver sans crainte de fatiguer l'équipage, et
« ils furent remis à la garde du Père Viard qui se trou-
« vait à bord de la goëlette, pour être emporté à la Baie
« des Iles.

« M. du Bouset après avoir fait sentir au chef Mapigi
« tout ce qu'il y avait d'horrible dans le meurtre du Père
« *Chanel*, et à quels malheurs le roi *Niuriki* avait exposé
« son île, le chargea de recueillir ce qui restait à *Futuna*
« des effets du Missionnaire, principalement les objets
« sacrés du culte, et de lui envoyer le lendemain tous
« les chefs auxquels il voulait parler lui-même. Mapigi
« promit de faire ce qui dépendrait de lui pour seconder
« les vœux du commandant, et quitta la corvette, très-
« content des petits présents qu'il avait reçus.

« Le 20 janvier dans la matinée, les principaux chefs
« du parti de Niuriki vinrent à bord et apportèrent avec
« eux un calice, une soutane, un crucifix et diverses images
« pieuses qu'ils avaient recueillis dans l'île, témoignant
« tous leurs regrets de ce que le roi eût fait périr le Père
« Chanel. Ils répondirent au commandant qui, pour
« savoir quel motif avait poussé Niuriki à tuer ce Prêtre,
« leur demandait si le roi avait eu à s'en plaindre : « Loin
« de là ; jamais le Père n'a fait que du bien dans le pays ;
« il a toujours été on ne peut plus charitable envers les
« insulaires. » Ils le prièrent de tout oublier, le remer-

« cièrent de leur avoir conservé la paix, protestèrent de « leur désir de bien traiter désormais les blancs qui viendraient s'établir parmi eux, et de mettre un terme aux « rivalités qui depuis tant d'années ont ensanglanté leur « île. Les chefs de tribus si longtemps ennemis se trou- « vaient là, tous les griefs semblaient oubliés, et un « même esprit de concorde paraissait les animer tous. Ils « firent un très-bon accueil au Frère *Nizier*, et le pres- « sèrent de rester à *Futuna*. Le jeune catéchiste n'eût pas « mieux demandé; mais les ordres de son Evêque l'ap- « pelaient ailleurs; cependant tous les témoins de cette « scène s'accordent à penser que la présence du jeune « *Sam Kélétoni* secondera les bonnes dispositions des sau- « vages, que la Mission cueillera bientôt des fruits de salut « sur cette terre, et que le sang du prêtre qui a été versé « pour sa religion, servira au triomphe de l'Evangile dans « cette île et dans les archipels voisins. Le commandant « de la corvette, dès qu'il eut congédié les chefs, quitta « Futuna aussitôt, et fit route pour la Nouvelle-Zélande, « content du succès qui venait d'être obtenu, mais « regrettant que l'absence de Mgr Pompallier n'eût pas « permis de saisir un moment si favorable pour recom- « mencer les travaux de la Mission. »

« Voilà, mon très-révérend Père, le récit de cette pacifique et heureuse expédition, tel que me l'a laissé par écrit ce digne et pieux officier de marine. Je désire que ces détails puissent être agréables aux associés de la Propagation de la Foi. Les restes précieux de notre vénéré confrère seront pour nous un encouragement à souffrir, comme lui, avec patience et à donner notre vie pour le salut de nos frères. »

« Daignez, etc....

« Comte, *Miss. apost.* »



*Lettre du P. Chevron, Missionnaire apostolique, à sa famille.*

Tonga, 11 juillet 1842.

« Ma bien chère Mère,

« Je suis vraiment pèlerin sur cette terre ; depuis la date de ma précédente lettre, j'ai fait une longue traversée, et me voici à Tonga. Mais je n'ai pas tout dit sur nos bons néophytes de Wallis, et c'est avec plaisir que je reviens à leur éloge. J'étais allé, le 16 mai, préparer mes paroissiens de St-Pierre à leur première communion. Ce fut un bien beau jour que celui-là. Quelle foi dans ces pauvres insulaires! Depuis longtemps la messe d'action de grâce était finie, et aucun d'eux n'était encore sorti de la chapelle; ils étaient comme anéantis dans la pensée de leur bonheur. En vain je les engageai à se retirer pour quelques instants; je fus obligé d'en venir à un ordre formel : ils seraient, je crois, restés là jusqu'à la nuit.

« Le 23 mai, le roi fut baptisé avec un bon nombre de chefs qui l'avaient attendu, pour recevoir avec lui le sacrement de la régénération. A la suite de cette auguste cérémonie, il fut décidé que le Père Viard resterait auprès du Père Bataillon, et que j'accompagnerais Mgr le Vicaire apostolique avec les Pères Servant, Roulleaux et deux frères. Mgr de Maronée avait promis au roi de le conduire aux archipels voisins, à la recherche de son frère, parti de Wallis au mois de décembre 1840, sur une simple pirogue, avec quelques indigènes d'Ouvea et de Tonga. Le prince voulut

se faire accompagner d'une trentaine de ses sujets; nous emmenions aussi quelques catéchistes. L'embarquement eut lieu le 27 mai : quelle séparation déchirante! ce n'étaient que pleurs, que cris et gémissements qui portaient la désolation dans ma pauvre âme. Mes bons paroissiens de Saint-Pierre étaient venus me rendre leur dernière visite; ils m'avaient apporté, pour mon voyage, quelques pièces d'étoffe du pays, quelques paniers d'ignames, et une quarantaine de gourdes pleines d'huile parfumée. Prosternés dans l'église, ils attendaient le moment de mon départ pour me faire leurs adieux. Pour moi, craignant de me laisser aller à une trop grande sensibilité, je partis secrètement.

« Le lendemain, nous levâmes l'ancre et nous fîmes voile pour Futuna. Oh! qu'il m'en coûta d'abandonner ma chère île de Wallis! Avant de sortir de la rade, le Père Bataillon vint m'embrasser une dernière fois; j'avais le cœur brisé : je fis vainement des efforts pour lui dire adieu; mes larmes coulèrent, mais ma bouche resta muette. Plus accoutumé que moi à la vie de renoncement, cet excellent confrère me montra le ciel en disant : *Encore un sacrifice!* Alors la pensée de cette parole du Seigneur vint me fortifier : *Celui qui abandonnera pour moi son père ou sa mère ou ses frères... retrouvera le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre.*

« Le jour suivant nous arrivâmes à Futuna. Dans la première pirogue qui accosta le navire, se trouvait l'un des meurtriers du Père Chanel, et dans la seconde celui-là même qui avait donné le dernier coup au martyr, le trop fameux Musu-Musu. Ce dernier était roi d'une partie de l'île; il venait nous inviter à descendre chez lui, où les néophytes d'Ouvea s'étaient réunis, pour passer ensemble le saint jour du dimanche. Néanmoins il ne fit son invitation qu'au roi de Wallis; il était trop honteux, m'a-t-il dit plus tard,

pour l'adresser aux *parents* de celui qu'il avait eu le malheur d'assassiner. Cependant il se présentait sans crainte, bien convaincu que la main du prêtre ne sait que répandre des bénédictions, et sa bouche des paroles de paix. Nous débarquâmes. Grand Dieu ! quel changement nous avons trouvé dans cette île !

« Il paraît certain que la mort du P. Chanel avait consterné la majeure partie des indigènes ; mais les meurtriers étaient puissants, et on se contenta de murmurer contre eux en secret. Les coups de la Providence parlèrent plus haut que l'indignation populaire. Le roi tomba bientôt dans un état de langueur qui fit désespérer de ses jours ; il était d'un embonpoint extraordinaire, et il devint en peu de temps d'une maigreur effrayante. Son principal complice ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Des douleurs intolérables donnèrent à son agonie tous les caractères d'une vengeance divine. Peu après leurs funérailles, arriva dans l'île le jeune *Sam-Kélétoni*, ce fervent catéchiste qui avait quitté Futuna après le martyre de notre confrère. Son zèle et sa prudence achevèrent ce que la mort des deux principaux coupables avait commencé : il se fit en notre faveur un prompt changement dans les esprits ; le parti des vainqueurs et celui des vaincus rivalisèrent d'empressement à se faire instruire par les catéchumènes du Père Chanel ; les *Tapus* furent abolis, les idoles brûlées, et pour exprimer par un acte public la reconnaissance du pays envers l'auteur de leur conversion, la moitié de l'île décerna l'autorité royale au jeune catéchiste *Sam-Kélétoni*. Ce jeune chef joint à un excellent caractère et à une bravoure éprouvée, une expérience peu commune, qu'il doit à ses voyages sur des navires européens. On trouverait difficilement dans tous ces archipels un homme plus capable de rendre un peuple heureux. Une autre fraction de la population indigène resta sous le commandement de *Musu-Musu ;* mais, pour former deux camps, les naturels

n'en vivaient pas moins amis, en attendant l'arrivée de l'Evêque qui désignerait, disaient-ils, celui qui devait régner. Mgr Pompallier leur a fait observer que l'île était bien petite pour avoir deux rois, que l'unité de gouvernement préviendrait le retour des guerres intestines qui les avaient jusque là rendus si malheureux, et qu'ils feraient bien de porter leurs suffrages sur un même chef. On suivit son conseil, et *Sam-Kélétoni* fut élu à l'unanimité.

« Cependant il me tardait d'aller visiter nos néophytes d'*Ouvea*, et de revoir notre ancienne demeure de *Poï*. A peine quelques piliers de notre case restaient encore debout. Je reconnus le lieu où j'étais ordinairement assis auprès du Père Chanel; je vis l'endroit où il avait reçu la couronne du martyre; les gens du village, réunis autour de moi, racontèrent de nouveau les particularités qu'ils avaient apprises, et celles dont ils avaient été témoins. Dans le lieu où avait reposé la tête du Père, nous remarquâmes comme beaucoup de taches de sang sur le pavé de la maison. Les naturels nous dirent qu'ils avaient toujours vu ces taches, qu'elles avaient été longtemps d'un beau rouge, que la pluie les avait effacées peu à peu, mais que personne n'avait osé y toucher. Je n'ai rien appris de nouveau sur les derniers instants du Père Chanel, sinon qu'en voulant parer le fatal coup de casse-tête, il avait eu un bras cassé, et qu'au moment de sa mort, toutes les personnes présentes entendirent au-dessus de la case un bruit semblable à un coup de canon.

« Monseigneur a dit la messe, quelques jours après, sur le théâtre même du crime; par son ordre, on a creusé le sol à l'endroit où était tombée la tête du Père; il était encore rouge de sang. Je passai la nuit à visiter les habitants du village où s'était tramée la mort de notre heureux confrère, et à les fortifier dans leurs nouvelles dispositions; j'allai aussi voir l'assassin; il me dit de prier Monseigneur d'avoir pitié de lui et de tout son peuple, et de laisser un

prêtre pour les instruire ; il me témoigna un grand repentir de son crime, qu'il n'avait commis, disait-il, qu'à regret, et pour obéir au roi.

« Pendant notre séjour à Futuna, le roi *Sam-Kélétoni* fut baptisé avec sa femme et sa petite fille. Toute la population ayant demandé avec larmes qu'on lui accordât la même faveur, nous nous mîmes aussitôt en devoir d'achever leur instruction, avec l'aide des catéchistes d'Ouvea, et après dix jours de préparation, Monseigneur donna le baptême et la confirmation à cent quatorze insulaires. La messe fut célébrée dans la maison de ces rois à qui l'on servait naguères, pour déjeuner, jusqu'à quatorze hommes rôtis : elle avait bien besoin d'être purifiée par l'immolation du Dieu qui est venu abolir les sacrifices humains.

« Nous laissâmes à *Futuna* les Pères Servant et Roulleaux avec le frère Marie Nizier, et nous quittâmes cette île pour faire voile vers le grand archipel *Viti*, où j'ai erré si longtemps dans mon premier voyage.

« Après avoir touché à Onéta et à Lakemba, nous sommes arrivés à Tonga depuis dix jours, avec les trente et quelques néophytes de cet archipel qui se trouvaient à Ouvea, et qui nous ont suivis. Demain matin je dois aller me fixer définitivement avec le frère Attale dans le fort appelé *Bea*. C'est là que j'attendrai un confrère qui m'arrivera bientôt de la Nouvelle-Zélande.

« Un mot sur ma nouvelle patrie. La majeure partie des habitants de cette île est encore dans l'infidélité ; elle a même presque toujours été en guerre avec les naturels convertis au protestantisme, et plus d'une fois elle a dû soutenir les attaques de l'archipel entier. Trois forteresses la protégent : *Bea* est la plus petite, mais aussi la mieux bâtie ; elle étonne tous les Européens qui parcourent son enceinte. Il y a un an, un navire de guerre anglais, *la Favorite*, ayant voulu prendre le parti des ministres hérétiques, le commandant

parut devant le fort principal avec une partie de son équipage en armes, avec quelques pièces d'artillerie et tous les naturels protestants; il s'agissait d'enlever la citadelle d'assaut. L'infortuné commandant y perdit la vie, et les infidèles victorieux s'emparèrent de trois canons. On dit que le gouvernement anglais a été le premier à blâmer la conduite du Commodore. Depuis notre arrivée, nous avons déjà visité les trois forteresses, dont les chefs nous ont fait l'accueil le plus amical. Il n'en a pas été de même chez les sectaires. L'indigène qui est à la tête de leur parti, et que les ministres ont proclamé roi, bien qu'il n'eût précédemment que le troisième rang dans l'île, a envoyé plusieurs fois défense de me recevoir. L'appui qu'il reçoit du roi des îles *Vavau* et *Capaï*, le fait craindre, quoiqu'il ait peu de puissance par lui-même. Dès la première nuit que je passai à *Bea*, il intima à mes hôtes l'ordre de me chasser. On me fit appeler au conseil de la tribu. Le roi, après en avoir conféré avec un chef son parent et sa *bouche*, comme il l'appelle, me dit qu'il aimait Dieu, qu'il affectionnait *l'ami nouveau-venu* et sa religion, mais que dans la crainte de s'attirer le courroux et les armes du roi de *Vavau*, protecteur du chef protestant, il se bornerait à protester contre mon expulsion arbitraire. Je remerciai les chefs de leur amitié pour moi, et je déclarai qu'en conséquence de leurs bonnes dispositions je ne ferais pas un pas pour quitter leur terre, que la violence seule m'arracherait du milieu d'eux; j'ajoutai que, prêt à donner ma vie pour le bonheur des hérétiques aussi bien que pour celui des tribus encore dans l'idolâtrie, je les priais de réfléchir aux suites que pourrait entraîner toute atteinte portée à ma liberté. La fermeté de ma réponse fit impression sur les naturels; ils conférèrent de nouveau, puis me supplièrent de ne pas les abandonner: « Tu nous instruiras, me dit le chef, tu nous béniras, et « nous mourrons tous pour te défendre. »

« Plusieurs ordres d'expulsion, plusieurs menaces sont arrivées, mais sans pouvoir les faire changer de résolution; seulement ils ont conclu qu'il fallait mettre le fort en état de défense, et se disposer à recevoir bravement un assaut qui les révolte de la part d'hommes baptisés. « Si nous, qui sommes infidèles, me disait un chef, nous attaquions les convertis pour les forcer à renvoyer leurs ministres, cela se comprendrait; mais les chrétiens nous attaquer, nous infidèles, parce que nous recevons le *véritable Missionnaire*, qui a tout abandonné par amitié pour nous, et qui vient nous apprendre à servir le même Dieu qu'ils adorent, cela ne se conçoit pas.

« La détermination des chefs de *Bea* est partagée par ceux des autres forts, et surtout par le grand roi de Tonga. Ces naturels sont enchantés de nous entendre prêcher une religion qu'on embrasse volontairement, où l'on n'a pas à craindre des coups de corde pour avoir fumé un peu de tabac, ni de se voir briser les dents pour des actions indifférentes que les ministres ont bien voulu mettre au nombre des péchés. J'ai vu un homme qui avait eu la mâchoire dégarnie à coups de poing, en expiation d'un aussi insignifiant délit; il s'était réfugié chez les infidèles. Les coups de corde sont leurs pénitences journalières.

« Voilà la position où je me trouve, seul prêtre pour le moment, en présence de trois ministres qui voient compromise, par mon arrivée, leur domination sur tout cet archipel, au milieu d'un peuple qu'ils ont rendu fanatique et cruel. Mais aussi j'ai pour moi Dieu, l'immense majorité de l'île, et à sa tête, le premier roi, qui conjure Mgr de Maronée d'avoir pitié de ses sujets et de les instruire.

« Priez beaucoup pour nous. Je pense qu'à la réception de cette lettre, le sort religieux de Tonga sera décidé.

« Tout à vous,

« J. Chevron, *Miss. apost.* »

# MISSION DU TEXAS.

*Lettre de Mgr Odin, Evêque de Claudiopolis, Vicaire apostolique du Texas, à M. Etienne, procureur général de la Congrégation de S.-Lazare.*

Galveston, 7 février 1842.

« MONSIEUR ET TRÈS-CHER CONFRÈRE,

« Depuis longtemps je désirais vous écrire; mais des voyages presque continuels, joints à la difficulté de se procurer même une table dans les lieux où je faisais quelque séjour, m'ont jusqu'ici privé de ce plaisir. Je n'ai encore aucune demeure fixe dans le Texas; allant de cabane en cabane, j'emploie tous mes instants, soit à catéchiser, soit à faire des instructions, ou administrer les sacrements. Enfin me voici de retour à Galveston, où l'on m'a prêté une petite chambre, et je profite de ce moment de halte, pour vous entretenir de notre nouvelle Mission.

« Déjà, l'année dernière, je vous transmis d'assez longs détails sur nos premiers travaux dans cette république; j'espère que vous aurez reçu ma lettre. Peu de temps après

vous l'avoir expédiée, Mgr Blanc m'écrivit de me rendre sans délai à la Nouvelle-Orléans, pour des affaires importantes qu'il avait à me communiquer de la part du Saint-Siége. Quelle fut ma surprise, en arrivant auprès de Sa Grandeur, d'apprendre que j'étais nommé Coadjuteur du Détroit! Le désir de Sa Sainteté était que j'acceptasse sans hésiter un fardeau si redoutable. Je ne pus m'y déterminer. La conviction intime de mon indignité me fit renvoyer les Bulles, et après un court séjour aux Etats-Unis, je partis de nouveau pour le Texas (1). Mon intention était de passer l'été à Galveston; mais après trois semaines employées à préparer au devoir pascal ceux qui ne l'avaient point encore rempli, on m'annonça que la maison qui me servait de chapelle allait être occupée par une famille nouvellement arrivée dans le pays. Ne sachant plus où dresser mon autel portatif, après l'avoir douloureusement promené de galetas en galetas, je crus qu'en attendant l'achèvement de la petite église, que je venais de faire commencer, mon temps serait plus utilement consacré à visiter les catholiques dispersés de côté et d'autre. Je partis donc pour Houston.

« C'était l'époque où les fièvres se déclarent dans cette ville; tous ceux qui en étaient atteints s'empressèrent de se réconcilier avec Dieu, et beaucoup d'autres personnes se présentèrent au tribunal de la pénitence et à la sainte table. Cependant, au bout de deux semaines, l'appartement où je réunissais les fidèles fut converti en cabaret, et il me fallut encore songer à aller plus loin. Sur les bords du Brazos, à trente milles de Houston, vivent environ vingt familles catholiques, émigrées il y a quelques années du Kentucki et du Missouri; comme je n'avais pu jusque-là les visi-

(1) Mgr Odin, qui croyait avoir échappé par son refus à la dignité épiscopale, a dû accepter depuis le vicariat apostolique du Texas.

ter, je m'acheminai vers elles, et je fus bien édifié du zèle et de l'empressement avec lesquels ces néophytes m'accueillirent. Tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, se confessèrent. Il y avait des malades dans toutes les familles : j'offris donc le saint sacrifice dans chaque maison, pour leur donner à tous la consolation d'entendre la sainte Messe. Le dimanche, je célébrais dans l'habitation la plus centrale, où un grand nombre de dissidents venaient assister aux instructions. Ce petit troupeau, qui désirerait vivement ériger au Bon Pasteur une humble chapelle, n'en a pas les moyens pécuniaires : puissé-je être un jour à même de seconder ses vœux! Un protestant, depuis bien longtemps malade, me fit prier d'aller le voir; nous eûmes ensemble de longs entretiens sur la Religion, à la suite desquels il embrassa notre sainte Foi : lorsque je le crus suffisamment instruit, je lui administrai les sacrements, et j'ai appris depuis qu'il avait fait la mort la plus édifiante.

« Je quittai ces bons catholiques, pour me diriger vers Millcreek et Cummingscreek, entre le Brazos et le Colorado; mais, dès le second jour de marche, je me sentis attaqué d'une violente fièvre, accompagnée de vomissements presque continuels. Me trouvant alors dans une partie du pays peu habitée, seul et sans aucune personne de connaissance, je me déterminai à pousser malgré la fièvre jusqu'à la rivière *Labaca*, où vivent des colons qui résidaient autrefois dans le Missouri. A peine en étais-je éloigné de soixante-cinq milles, et il me fallut trois jours pour faire ce court trajet. Vous ne sauriez vous imaginer tout ce que j'eus à souffrir, et des rayons d'un soleil brûlant, et du manque d'eau, et de l'ardeur de la fièvre. Le second jour surtout je crus plusieurs fois toucher à ma dernière heure. Je m'arrêtais à chaque instant pour m'étendre sur l'herbe, et aussitôt la violence du mal m'obligeait de remonter à cheval.

« Je ne savais trop où j'allais, lorsque à deux ou trois

milles je découvris une forêt. L'espoir de trouver quelque soulagement sous son ombrage me fit diriger ma course vers le premier bosquet qui s'offrait à ma vue. Ce mieux que je me promettais ne se réalisa point. A peine étendu sous un arbre, je sentis que le mal allait toujours empirant; ma soif était dévorante; me voilà donc de nouveau à cheval, errant à l'aventure, lorsque la Providence me fit apercevoir dans le lointain une colonne de fumée qui semblait indiquer une habitation. Je me précipitai dans cette direction, et j'eus le bonheur de trouver, au sein d'une famille nouvellement arrivée du Michigan, tous les secours que la charité la plus tendre peut suggérer. Je bus à longs traits et passai la nuit sous leur tente. Le lendemain, me sentant un peu soulagé, je continuai mon voyage, et je parvins enfin chez mes vieux amis du Missouri. La fièvre ne me quitta qu'au bout de vingt-quatre jours : il n'y avait là ni médecin ni remède; aussi m'abandonnai-je entièrement aux bons soins de la Providence.

« Dès que je fus un peu convalescent, je m'occupai de nouveau des devoirs du saint ministère, bien qu'il fût aisé de prévoir que la prédication et les confessions amèneraient bientôt une rechute. Sur ces entrefaites, ayant trouvé à Victoria des voyageurs qui se rendaient à San-Antonio, je me joignis à eux, ne doutant pas que l'air salubre de cette belle vallée du Texas ne me rendît mes anciennes forces. Des pluies excessives, pendant toute la durée du voyage, me rejetèrent dans un malaise qui m'obligea de prolonger mon séjour à San-Antonio plus longtemps que je ne l'aurais souhaité. Pour ne pas perdre mon temps, je me mis à diriger en personne les réparations de l'église qui étaient déjà commencées. Nous l'avions trouvée dans un fort triste état. Brûlée en 1828, on ne l'avait recouverte qu'en partie, et la guerre de 1836, si désastreuse pour San-Antonio,

l'avait presque entièrement ruinée. Nous avons achevé la voûte et replâtré tout l'intérieur; cinq nouvelles portes ont été faites, avec un sanctuaire et une table de communion; à l'extérieur nous avons restauré le clocher et la façade, et fermé tous les trous qu'avait ouverts le boulet.

« Ce travail a causé une joie sensible à tous les habitants; tous ont voulu y prendre part, et leurs contributions ont été bien plus grandes que l'extrême misère du pays ne me permettait de l'espérer. Quoique les protestants aient rivalisé de zèle avec les catholiques, la plus grande partie des frais n'en retombe pas moins sur moi; j'ai même dû contracter des dettes. Le 5 décembre, nous chantâmes une grand'messe, avec exposition du Saint-Sacrement, pour remercier Dieu des travaux que nous venions d'accomplir. La nouvelle de cette solennité s'étant répandue d'avance, nous y vîmes accourir non-seulement les habitants de la ville, mais encore tous ceuxde Rancho, à trente milles de distance. Bien des larmes coulèrent des yeux de ce pauvre peuple si longtemps négligé, chez lequel cependant la Foi n'est point encore éteinte.

« Le 12 décembre, fête de Notre-Dame de Guadeloupe, patronne du Mexique et de toutes les colonies espagnoles, les habitants de San-Antonio qui, dans des temps plus prospères, solemnisaient ce jour par de grandes réjouissances, sentirent renaître leur ancien zèle pour le culte de Marie en voyant leur église restaurée. Un bon vieillard, avec quelques-uns de ses amis, voulut faire les principaux frais de la fête; ils achetèrent cent cinquante livres de poudre, empruntèrent toutes les pièces d'étoffe qu'ils purent se procurer, tandis que, de leur côté, les femmes prêtaient à l'envi leurs plus précieux objets de toilette, pour servir à la décoration du temple.

« L'image de Notre-Dame, chargée de tous les colliers et bijoux de la ville, avait été placée sur un brancard élé-

gamment orné. A trois heures du soir, le canon et les cloches se firent entendre ; c'était l'heure des premières vêpres. Aussitôt une nombreuse procession se mit en marche : des jeunes filles vêtues de blanc, avec des flambeaux ou des bouquets de fleurs à la main, entouraient la bannière de la Reine des vierges; puis venait la statue de Marie, élevée sur le brancard que portaient quatre jeunes personnes, et à leur suite s'avançaient les femmes et les hommes dé la cité. Soixante miliciens escortaient la procession avec leurs armes, faisant des décharges presque continuelles. A huit heures du soir, toute la ville était illuminée, d'énormes bûchers éclairaient les deux grandes places, au milieu desquelles s'élève l'église de San-Antonio. Alors nous sortîmes de nouveau du sanctuaire, au son des cloches et du canon, avec la croix, la bannière et l'image de N.-D. de Guadeloupe, et nous fîmes le tour des places en récitant le chapelet et en chantant des cantiques en l'honneur de la Mère de Dieu. Il était dix heures lorsque nous rentrâmes dans l'église. L'ordre fut parfait, et je vous avoue que j'ai vu peu de processions plus édifiantes. Outre les habitants de la ville, nous avions à cette cérémonie tous les Mexicains qui résident le long de la rivière, avec un nombre considérable d'Américains, venus d'Austin et d'autres pays éloignés.

« Les fêtes de Noël ont été célébrées avec une égale pompe et les mêmes signes de piété. Le nombre des communions a été considérable. Sans doute il nous reste beaucoup à faire à San-Antonio ; la réforme que demandait ce pays n'est point encore aussi grande, aussi générale que nous le désirerions ; cependant, grâce au ciel, nos faibles efforts n'ont point été infructueux, et déjà bien des abus ont été corrigés .....

« Je quittai San-Antonio le 27 décembre, pour aller visiter les différentes stations déjà formées dans la partie

occidentale du Texas. Les sauvages Comanches, qui pendant cinq ou six semaines avaient cessé de troubler le pays, venaient de se montrer de nouveau dans les environs, enlevant les chevaux, et égorgeant impitoyablement les malheureux voyageurs qu'ils pouvaient rencontrer. Néanmoins je partis avec un seul homme, me reposant plus sur la protection de la Providence que sur la force des armes. A peine avions-nous fait vingt milles, que nous trouvâmes un cadavre : il n'y avait que peu d'instants, quatorze sauvages s'étaient jetés sur un infortuné jeune homme, et l'avaient percé de leurs flèches et de leurs lances, sous les yeux mêmes de ses pauvres parents, qui de leur maison voyaient cette horrible scène, sans oser sortir pour porter du secours. Je me serais trouvé face à face avec ces sauvages, si la crainte ne leur eût fait abandonner le chemin battu, pour franchir la rivière San-Antonio[1], et se diriger vers la Médina.

« A quelques milles de là, je rencontrai deux voyageurs qui m'engagèrent à ne pas pousser plus loin, m'annonçant qu'il y avait une bande de soixante voleurs campés sur la rive *del Cielo*, à l'endroit même où nous devions passer la nuit. Ces voyageurs avaient été vivement poursuivis eux-mêmes, et n'étaient redevables de leur salut qu'à l'agilité de leurs chevaux. Je ne savais trop quel parti prendre; néanmoins décidés à ne pas reculer, nous campâmes à l'endroit où nous étions; et de peur que les sauvages ne s'emparassent de nos chevaux, nous les cachâmes à quelque distance de nous, dans le plus épais du bois; puis enveloppés dans nos couvertures, nous passâmes une nuit assez tranquille.

« A douze milles de Goliad, nous éprouvâmes une nouvelle frayeur : tout à coup nous vîmes sortir de derrière un petit bosquet un homme à longue barbe, à haute taille, armé d'une lourde carabine, avec pistolets et coutelas, qui nous aborda d'un air farouche. Je lui adressai la parole

avec beaucoup de sang-froid; la conversation dura peu; nous avions hâte de prendre congé de cet inconnu. Longtemps il nous suivit des yeux, et nous ne fûmes pleinement rassurés que lorsque nous le perdîmes entièrement de vue.

« Je ne fis qu'un court séjour à Goliad, au Rancho de Don Carlos et près de l'embouchure de la rivière de San-Antonio, parce que M. Estany avait visité ces divers postes peu de temps auparavant. Cinq jours passés à Victoria me donnèrent toutes les consolations du saint ministère. De Victoria je me rendis à la rivière Labaca, que je remontai presque jusqu'à sa source, et de là à Brushy-Creek, à la Navidad, m'arrêtant deux ou trois jours partout où je rencontrais des catholiques. Dans ce voyage j'ai donné la communion à cent quinze personnes; le nombre des confessions a été beaucoup plus considérable.

« M. Calvo à San-Antonio et M. Estany au Rancho de Don Carlos travaillent avec un zèle admirable, et Dieu semble se plaire à récompenser leurs efforts, en les dédommageant de toutes les privations qu'ils endurent, par les bénédictions répandues sur leurs travaux. M. Estany visite régulièrement sept postes, peu peuplés, il est vrai, mais destinés à devenir un jour très-importants.

« Un autre Missionnaire, M. Clark, est chargé de la chapelle de Labaca et d'une petite école pour les enfants de cette partie du Texas; il évangélise aussi de temps en temps Victoria et Texana. Nous avons eu la douleur de perdre dans le mois d'octobre M. Hayden, mort près de l'embouchure de la rivière San-Jacinto, à deux cents milles de ses confrères. Il m'était surtout d'un grand secours pour la visite des catholiques dispersés.

« Il s'est passé bien des scènes affreuses dans le Texas depuis l'année dernière. Sans parler des sauvages qui égorgent les voyageurs, des bandes de pillards ont commis plusieurs meurtres et des déprédations de tout genre. Ainsi,

dans le mois de septembre, soixante-cinq malfaiteurs, partis du Rio-Grande, vinrent pendant la nuit attaquer Refugio, petit village composé de quinze familles catholiques; ils surprirent ces pauvres colons plongés dans le plus profond sommeil, se jetèrent sur les hommes, les garrottèrent, et après avoir pillé leurs maisons, les emmenèrent tous captifs à Laredo. Un malheureux père de famille, éveillé aux cris de détresse de ses voisins, s'était mis sur la défensive, et lorsque les voleurs se présentèrent chez lui, il fit feu, en tua deux et en blessa un troisième. Mais son courage ne le sauva pas. Il fut pris, attaché à la queue d'un cheval et traîné à travers les pierres et les ronces jusqu'à la distance de neuf milles. Le voyant alors sur le point d'expirer, les brigands le pendirent par les pieds à un arbre. Vainement son épouse, avec un petit enfant à la mamelle, s'était jetée à leurs genoux pour solliciter la grâce de son mari; vainement les suivit-elle avec toutes les femmes et tous les enfants du village; le cœur de ces hommes fut inaccessible à la pitié. Jugez du triste état où se trouvèrent réduites toutes ces pauvres mères et ces malheureux enfants! M. Estany, en apprenant leur malheur, se rendit sur-le-champ à Refugio avec plusieurs Texiens des environs, pour leur porter des consolations et des secours. Ce n'est qu'au mois de novembre suivant que les captifs ont été rendus à la liberté.

« Veuillez agréer les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

» Monsieur et cher Confrère,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. M. Odin. »

# MISSIONS

## DE L'ASIE MINEURE.

*Lettre de M. Lepavec, Missionnaire Lazariste, à MM. les Membres des Conseils centraux de la Propagation de la Foi.*

Smyrne, 29 juin 1842.

« MESSIEURS,

« Quand on évangélise une terre couverte de souvenirs chrétiens, une terre sanctifiée par la présence de notre divin Maître et par celle de sa sainte Mère, arrosée par les sueurs des apôtres et fertilisée par le sang des martyrs, il semble naturel que les loisirs, ou plutôt les délassements du Missionnaire soient employés à en étudier l'histoire, à reconnaître surtout si elle ne recélerait pas encore dans son sein quelque étincelle cachée, propre à rallumer le flambeau de la Foi éteinte. Dans ces recherches, nous avons, à défaut de livres, les empreintes que le temps a laissées sur les lieux que nous parcourons, et s'il nous est impossible de citer des faits, nous pouvons au moins, avec l'étude du présent et une idée générale du passé, rapprocher et comparer ces tableaux de gloire et d'humiliation, de fécondité et de stérilité.

« Tels sont, Messieurs, les motifs qui m'ont déterminé à entreprendre la pénible visite des sept églises dont il est parlé dans l'Apocalypse. Il y a déjà quelque temps que j'ai fait ce voyage. J'aurais voulu transcrire tout de suite et vous

faire passer aussitôt les notes que j'ai prises sur les lieux; mais outre que mon absence d'un mois avait augmenté mes occupations journalières, je fis à cette époque une maladie assez grave pour que les médecins me défendissent d'écrire. J'étais d'ailleurs continuellement distrait de ce travail par l'exercice du saint ministère, par le soin de nos écoles de garçons et de filles, par la construction d'une église et par celle de la maison des sœurs de charité; maintenant que je jouis d'une santé meilleure, et que je suis retiré pour quelques jours à la campagne, je me mets à revoir et à copier ces lettres, où vous ne trouverez ni mérite littéraire ni érudition, mais un simple récit, avec quelques observations qui n'ont pas la prétention d'être neuves : je vous prie de les agréer comme un gage de ma reconnaissance et de mon respect.

« Parti de Smyrne le 4 mai, avec deux hommes d'escorte, je m'acheminai vers Ephèse, dont nous étions éloignés d'environ douze à quatorze lieues. Comme nous voulions éviter le passage difficile et dangereux des montagnes, que les Turcs appellent *Aman-Bogas, Gorges où il faut crier miséricorde*, nous prîmes la route de la plaine, celle qu'on nomme avec raison, *ancienne voie militaire de Smyrne à Ephèse*. Le premier jour nous ne fîmes que six lieues à cause de la pluie : çà et là quelques pauvres villages s'étaient montrés de loin à notre vue; nous avions aussi aperçu deux cimetières dans ces solitudes où il n'y a plus aucune trace d'habitation, et rencontré trois corps de garde que les gouverneurs Turcs échelonnent de distance en distance pour la sûreté des routes, souvent infestées d'assassins.

« Le lendemain nous traversâmes une belle campagne, inculte mais fertile, et couverte de troupeaux. Plusieurs cimetières, des aqueducs, et quelques restes d'édifices font croire que c'est l'emplacement de Métropolis, dont l'Evêque Marcellinus assista au concile de Chalcédoine. Aujourd'hui un *Keflic*, ou bergerie, s'élève au milieu de la plaine,

et à quelque distance de là, l'œil se repose avec plaisir sur un jardin baigné par un lac, au sein duquel nous avons vu se jouer en paix des cygnes et des canards sauvages. Aux extrémités du pays plat, s'élèvent deux ou trois villages bâtis sur le versant des collines; tout heureux que soit leur site, ils fixent moins l'attention qu'une citadelle assise au sommet d'une montagne escarpée, et appelée par les Turcs *le fort de la Chèvre*. De ce point élevé on embrasse un vaste horizon. Nous traversâmes un pont de marbre antique sous lequel le Caïstre, encaissé dans les arches qui le resserrent, se précipite impétueux et fait tourner quelques moulins. Une demi-heure après nous arrivâmes à Ayasalouk ou Ephèse; je m'y arrêtai un jour pour examiner ses ruines et écrire ma première lettre sur les sept églises apostoliques. Dès le lendemain je partis pour *Scala-Nova* que Strabon appelle Néapolis; je laissai dans cette ville mes chevaux, pour prendre une barque et voguer vers Patmos.

« *Ego Joannes, frater vester et particeps in tribulatio-*
« *ne et regno et patientiâ in Christo Jesu, fui in insulâ quæ*
« *appellatur Patmos, propter verbum Dei et testimonium*
« *Jesu :* Moi Jean qui suis votre frère et qui ai part avec
« vous à la tribulation, au royaume et à la patience en Jésus-
« Christ, j'ai été dans l'île nommée Patmos, pour avoir
« annoncé la parole du Seigneur, et pour avoir rendu té-
« moignage à Jésus. »

« Le nom de l'île où je viens d'aborder, celui d'Apocalypse que conserve encore la grotte où je suis retiré pour vous écrire, la petite chapelle et le monastère qui sont attenants, tout me rappelle que je foule la terre qui reçut saint Jean exilé d'Ephèse par Domitien, et que je suis dans l'asile mystérieux où il eut ses prophétiques visions. C'est donc ici que l'Apôtre bien-aimé, malgré les tourments qu'il venait d'endurer à Rome, où on l'avait plongé dans l'huile bouillante, continuant d'annoncer la parole de Dieu et de

rendre témoignage à Jésus-Christ, promit le bonheur à ceux qui garderaient les oracles dont il était l'organe! C'est d'ici qu'il dit aux sept églises de l'Asie-Mineure, et à celles qui dans la suite devaient, sur toute la surface du globe, s'unir à ces premières, pour ne former qu'un même corps : *Que la grâce et la paix vous soient données par Celui qui est, qui était et qui doit venir, et par les sept esprits qui sont devant son trône, et par Jésus-Christ qui est le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts et le prince des rois de la terre, par Jésus-Christ qui nous a aimés et lavés de nos péchés dans son sang*. C'est de cette retraite qu'il prédit la venue terrible et glorieuse du Messie sur les nuées célestes : *Tout œil le verra, ceux mêmes qui l'ont percé; et tous les peuples de la terre qui l'ont méconnu se frapperont la poitrine à son apparition*.

« Au fond de cette grotte s'élève un autel dont le gradin porte sept chandeliers; au-dessus, est placé un tableau qui serait ici d'un grand effet, si l'exécution en était plus habile. Il représente la vision de l'Apocalypse : Notre-Seigneur est vêtu d'une longue tunique, avec une ceinture dorée; sa tête et ses cheveux sont blancs; ses pieds ressemblent à de l'airain; de sa bouche sort une épée à deux tranchants; sa main droite, dans laquelle sont peintes sept étoiles, repose légèrement sur saint Jean, terrassé à ses pieds. — Pour pouvoir me prosterner aux pieds de Jésus-Christ, l'adorer avce son disciple bien-aimé et obtenir de lui quelque grâce spéciale dans cette sainte retraite, j'ai un ardent désir d'offrir le saint sacrifice; mais deux prêtres hérétiques et une douzaine d'enfants qui m'accompagnent, observent tous mes mouvements et me forcent à me retirer sans que j'aie pu donner presque aucun signe de dévotion.

« Cette grotte, que l'on a peut-être agrandie et taillée dans le roc depuis qu'elle a abrité le saint Evangéliste, a maintenant environ vingt pieds de long, dix de large.

et huit de haut dans sa plus grande élévation. L'entrée est partagée en deux par un pilier carré; trois crevasses sillonnent en cet endroit la roche vive. Une petite chapelle est bâtie à gauche de la grotte, qui reçoit le jour par ce sanctuaire, dont elle est comme un bas-côté; cette chapelle a dix-huit pas de long sur cinq de large.

« La maison ou hermitage de l'Apocalypse est près de la mer, à mi-côte d'une montagne, entre le port qu'on appelle *Scala* et le monastère de St-Jean, autour duquel s'élève la ville de *Samos*. Cet hermitage est maintenant un petit collége qui compte une trentaine d'élèves; le supérieur paraît assez instruit et reçoit les visiteurs avec politesse.

« Quoique le but de mon voyage à Patmos ait été la visite de la grotte apocalyptique, je ne quitterai point l'île sans vous communiquer quelques autres observations sur des sujets moins intéressants. *Patmos*, nommée aujourd'hui *Patino*, est un des plus dangereux écueils de l'archipel, bien qu'elle ait cinq ports. Elle est découverte, sans bois et paraît très-aride. Un grec la gouverne au nom du Sultan. On y compte plus de trois cents chapelles; je n'y ai pas rencontré un seul catholique. La ville, qui est à une petite demi-lieue de la *Scala*, est bâtie sur une roche fort élevée, dont la crête est couronnée par le couvent de St-Jean. Ce monastère est comme une citadelle à plusieurs tours irrégulières; on y monte par un escalier de cinquante marches, sans compter que depuis le port jusqu'au premier degré, le chemin offre une pente très-rapide. C'est là que pour la première fois j'ai trouvé dans un établissement grec deux grosses cloches, suspendues au-dessus de la porte de l'édifice; comme les Turcs professent une grande vénération pour saint Jean, ils ont toujours laissé Patmos jouir de ce privilége. On dit que le monastère a été fondé par l'empereur Alexis-Comnène, à la persuasion d'un certain Christodulos, dont le corps se conserve dans la chapelle. Ce dernier

sanctuaire est, comme presque toutes les églises grecques, chargé de peintures et de dorures d'un mauvais goût. On compte dans le couvent quinze moines ou caloyers ; ils ont dans leur bibliothèque qui est très-ancienne, un grand nombre de manuscrits, et montrent même comme autographe un évangile de saint Jean; mais les plus instruits d'entre eux reconnaissent que l'écriture en est d'une date plus récente...

« LEPAVEC, *Miss. apost.* »

---

# MISSIONS DE LA MONGOLIE.

---

*Lettre de Mgr Mouly, Vicaire Apostolique de la Mongolie, à MM. les membres des Conseils centraux de l'Œuvre.*

Mongolie, Sivan, 18 septembre 1842.

« MESSIEURS,

« Nos supérieurs de Paris ayant soin de vous soumettre annuellement le tableau de nos besoins et l'expression de notre vive reconnaissance, je me suis jusqu'ici dispensé de vous écrire à ce sujet : Dieu seul a su tout ce que nous vous avons renvoyé de bénédictions pour les secours que votre admirable Association alloue à nos chrétientés de Pékin et de Mongolie. Mais aujourd'hui placé par le Saint-Siége à la tête du Vicariat apostolique de la Mongolie, sans cesser d'être supérieur de notre Mission chinoise, je ne puis résister au besoin qu'éprouve mon cœur de vous remercier au nom de tous mes confrères et de tous nos chrétiens, pour vos pieuses libéralités, pour les ferventes prières et bonnes œuvres que vous offrez tous les jours à Dieu dans l'intérêt de nos chers néophytes.

« Mon vicariat semble offrir plus de facilité que l'intérieur de la Chine à la prédication de la foi. Ces dernières années il ne nous a guère été possible de nous occuper que des anciens chrétiens : grâce à Dieu, ils sont devenus beaucoup plus pieux et plus instruits. Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont fréquentés; le saint état du mariage est consacré par la bénédiction du prêtre ; les moribonds reçoivent, quoique souvent bien éloignés du Missionnaire, les derniers secours de la religion ; un grand nombre de pécheurs se sont convertis. La génération naissante a été surtout

l'objet de notre sollicitude; nous avons établi pour elle des écoles de garçons et de filles. On a baptisé six mille enfants d'infidèles à l'article de la mort; quatre cents adultes ont abjuré le culte des idoles et reçu le baptême : nous espérons, aussitôt après l'arrivée des confrères européens et chinois que nous attendons de Macao, travailler plus efficacement à la conversion des païens chinois et mongols. Ce dernier peuple, beaucoup plus intéressant, et auquel personne n'a encore annoncé la bonne nouvelle du salut, donne des espérances d'autant plus fondées, qu'il est naturellement plus religieux. Le Mongol croit à une Divinité suprême, à une autre vie où les bons sont récompensés et les méchants punis ; il sait que tout homme a une âme qu'il doit sauver; il récite des prières publiques et particulières, il observe des jeûnes et des jours de fêtes; en un mot, il se rapproche assez de nous, sous quelques rapports, pour qu'il nous semble facile de lui faire accepter les dogmes et les vertus de l'Evangile, malgré toute la distance qui l'en sépare.

« M. Gabet, mon provicaire, convertit, il y a cinq ans, deux Tartares *Lama*, c'est-à-dire, prêtres de Foo; l'un est actuellement son catéchiste, l'autre étudie au séminaire de Macao. Ce dernier vient de nous écrire en latin deux lettres qui nous ont enchantés, tant par les sentiments de zèle qu'il manifeste pour la conversion de ses compatriotes, que par ses rapides progrès dans la langue latine.

« Les *Lama*, qui forment la classe la plus instruite et la plus honorée, devront être, ce nous semble, les premiers qui embrasseront notre sainte religion : si nos prévisions se réalisent, ils pourront nous être d'un secours immense et devenir par leur position des instruments utiles à la conversion de la nation entière. Les meilleurs d'entre eux et les plus jeunes que nous jugerions propres à l'état ecclésiastique, seraient formés à part dans un petit séminaire mongol, que nous désirons beaucoup fonder. Cet établissement est de la plus haute importance, et nous semble promettre les plus heureux succès ; mais il exige des sommes très-considérables qui dépassent infiniment nos faibles moyens.

« Ce n'est, en effet, qu'avec peine qu'aidés de votre inépuisable charité nous pouvons subvenir aux nécessités les plus pressantes de notre mission. Ne recevant aucun secours pécuniaire de nos pauvres chrétiens, auxquels nous devons au contraire faire part de vos aumônes, non-seulement nous supportons tous les frais de la mission et d'un petit séminaire où nous élevons douze jeunes Chinois, nous sommes encore obligés de subvenir aux dépenses d'une dizaine de prêtres européens et indigènes; dépense qui devient énorme dans ces pays où les moindres objets sont d'une cherté extrême. Pour faire face à tant de dépenses, nous n'avons d'autres ressources que celles qu'il plaira à la divine Providence de nous procurer; mais nous osons espérer qu'avec la grâce de Dieu, avec le secours des prières, bonnes œuvres et aumônes de vos respectables Associés, si pleins de zèle et de dévouement pour tout ce qui contribue à la gloire de Dieu et au salut des âmes, nous pourrons faire prospérer la grande œuvre qui nous est confiée. Rien n'égalera, soyez-en sûrs, Messieurs, notre reconnaissance envers votre inestimable Association; et nous continuerons d'offrir à Dieu, chaque année avec plus de ferveur que jamais, dans ce même pays, théâtre de votre généreuse bienveillance, l'hostie pure et sans tâche pour le bonheur de nos bienfaiteurs vivants, et pour le repos de ceux qui nous ont devancés au ciel. J'ai l'honneur, etc.

« ✝ JOSEPH MARTIAL, *Evêque de Fussulan*. »

# NOUVELLES.

*Délivrance des cinq Missionnaires français qui étaient détenus dans les prisons de Cochinchine.*

La lettre qui annonce cet heureux événement a été écrite le 9 avril 1843, par un Missionnaire de Syncapour, et adressée à M. Jurine, directeur du séminaire des Missions étrangères :

«... Je m'empresse de vous annoncer l'heureuse nouvelle de la délivrance de nos cinq confrères, retenus prisonniers par le roi de Cochinchine.

« Il y a dix-sept jours qu'ils étaient encore dans les fers; et aujourd'hui ils sont auprès de moi à Syncapour. MM. Charrier, Galy et Berneux jouissent d'une bonne santé : le poids de leurs lourdes chaînes, la longueur de leurs cruelles souffrances ne paraissent pas les avoir trop affaiblis. M. Miche, sans être malade, est plus exténué. M. Duclos est le plus souffrant. Ce bon confrère, d'une complexion moins forte que ses compagnons, a éprouvé d'une manière plus sensible les rigueurs de la prison. Les soins qui lui sont prodigués, et l'air salubre du pays où il se trouve maintenant, lui auront bientôt rendu, je l'espère, sa première vigueur. Je me suis empressé de fournir à tous ces bien chers amis ce dont ils avaient besoin. Ils manquaient presque de tout. Ces messieurs vont vous écrire : ils pourront vous donner de curieux et édifiants détails sur leur longue captivité et sur leur délivrance qui ne leur a pas causé toute la joie qu'on pourrait supposer. Quoique pleins de reconnaissance pour ceux qui ont fait tomber leurs fers, ils regrettent la palme du martyre qui semble leur échapper. Je comprends leurs regrets; mais nous nous réjouissons tous de leur délivrance. Je m'arrête : le navire part. Qu'il me suffise seulement d'ajouter qu'après avoir obtenu du roi de Cochinchine la mise en liberté des Missionnaires français, le commandant de l'*Héroïne* a porté la générosité jusqu'au point d'aller à leur rencontre, accompagné de son état-major en grande tenue. Il les reçut dans ses bras, les pressa sur son cœur avec les sentiments de la tendre affection qu'un père aurait témoignée pour ses propres enfants, et les ramena ensuite en triomphe sur l'*Héroïne*, qui vient d'aborder ici.»

---

M. Duclos, l'un des cinq Missionnaires délivrés, écrit de Pinang, en date du 3 mai 1843 : « M. le commandant a dû s'engager à nous ramener en France... Mais, vu le délabrement de ma santé et les circonstances exceptionnelles de notre arrestation en dehors de la Cochinchine, il a permis à M. Miche et à moi, de rester ici jusqu'à nouvel ordre... J'attends de mes supérieurs l'autorisation de rentrer au plus tôt dans ma chère Mission...»

---

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

## MISSION DES MONTAGNES-ROCHEUSES.

*Suite de la relation du Père de Smet, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus* (1).

Du camp des Têtes-Plates, le 18 octobre 1841.

« Mon très-révérend Père,

« Tout ce qui se passe sous nos yeux aux Montagnes-Rocheuses nous fortifie dans l'espérance que nous avions depuis longtemps conçue, de revoir bientôt fleurir, à l'ombre de la croix, un nouveau Paraguay avec toutes ses merveilles et ses touchants souvenirs. Réductions du Paraguay! voilà la pensée qui ne me sort plus de l'esprit, l'avenir auquel je songe nuit et jour; et ce qui me prouve que ce beau idéal n'est pas seulement un rêve, c'est qu'au moment où j'écris ces lignes, les voix bruyantes de nos charpentiers,

(1) Voir les numéros LXXXVIII, page 265; et LXXXIX, page 273.

le forgeron qui fait résonner son marteau sur l'enclume, m'annoncent qu'il est question, non plus de poser les fondements, mais bien d'élever le comble de la maison de prière; c'est qu'aujourd'hui même les représentants de vingt-quatre nations différentes ont assisté à nos instructions, et que trois sauvages de la tribu des *Cœurs d'Aleines*, sur ce qu'ils ont appris du bonheur des *Têtes-Plates*, sont venus nous conjurer d'avoir aussi pitié de leurs compatriotes. « Père, disait leur chef, nous sommes vraiment dignes de « compassion : nous désirons servir le Grand-Esprit; mais « comment lui plaire? Nous avons besoin de quelqu'un « pour nous l'apprendre; voilà pourquoi nous nous adres- « sons à vous! »

« Des ouvriers donc! Mon révérend Père, des ouvriers! et avant peu d'années, de nouvelles provinces viendront s'adjoindre au royaume de Jésus-Christ; deux cent mille âmes seront sauvées. Les *Têtes-Plates* et les *Cœurs d'Aleines* ne sont pas nombreux, il est vrai; mais les *Pends-d'Oreilles*, tribu trois fois plus considérable, dont le grand chef, déjà baptisé, est un véritable apôtre, sont animés de dispositions non moins heureuses; mais six cents *Schliskathumche*, huit cents *Stictskowi*, trois cents *Lingomène*, deux cents *Shatische*, trois cents *Shvielpi*, cinq cents *Chilsholomi*, huit cents *Simpoils*, deux cent cinquante *Linabsoti*, autant de *Lintkacéons*, mille *Yejackomi*, tous de la même souche, et parlant, à peu de différence près, la même langue, donnent aussi de belles espérances. Les *Spokans*, leurs voisins, ne tarderaient pas à suivre leur exemple; les *Nez-Percés*, déjà envahis par les ministres protestants, se dégoûtent d'eux, et nous tendent les bras; les *Serpents* et les *Corbeaux* que j'ai visités l'année dernière, les *Scheyennes* que j'ai rencontrés deux fois sur les bords de la *Platte*, la nombreuse nation des *Scioux*, les trois nations *Mandans, Arikaras*, et *Gros-Ventres*, réunies au nombre de trois mille, et déjà connues

par les preuves de respect qu'elles m'ont données, les *Omahas* avec qui j'ai eu plusieurs entretiens sur la religion, toutes ces peuplades et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, ne sont pas éloignées du royaume des cieux.

« Il n'y a que les *Pieds-Noirs* dont on aurait lieu de désespérer, si les pensées de Dieu ressemblaient toujours aux pensées des hommes. Ce sont des assassins, des voleurs, des traîtres, pis que cela encore; mais qu'étaient primitivement les *Chiquites*, les *Chiriguanes*, les *Hurons* et les *Iroquois*? et avec le temps que ne sont-ils pas devenus, sous l'influence mystérieuse de la grâce divine? N'est-ce pas à ces derniers que les *Têtes-Plates* sont redevables des germes de bien qui produisent aujourd'hui sous nos yeux de si beaux fruits?

« Revenons à nos pieux néophytes. Au jugement des PP. Mengarini et Point, au témoignage de tous les voyageurs de l'ouest, et d'après les observations que j'ai pu faire moi-même dans mes deux voyages, les *Têtes-Plates* allient à une candeur d'enfant un courage de héros. Jamais ils n'attaquent personne, mais malheur à qui les provoque injustement! On a vu des poignées de leurs braves attendre de pied ferme des forces vingt fois plus nombreuses, en soutenir le choc sans plier, et, les mettant bientôt en pleine déroute, les faire repentir de leur coupable aggression.

« Quelques semaines seulement avant mon premier voyage, soixante-dix *Têtes-Plates* se voyant forcés d'en venir aux mains avec les *Pieds-Noirs* d'environ cinq cents loges, ce qui suppose au delà de mille guerriers, résolurent de mourir ou de sortir vainqueurs. Déjà l'ennemi fondait sur eux, qu'ils étaient encore à genoux, adressant au Grand-Esprit toutes les prières qu'ils savaient, car le chef avait dit: « Qu'on ne se relève pas qu'on n'ait bien prié. »

Leur invocation finie, ils se relèvent pleins de confiance, supportent sans reculer le choc de l'ennemi, et bientôt l'obligent à douter de la victoire. Le combat commencé, laissé et repris plusieurs fois, dura cinq jours de suite, c'est-à-dire jusqu'à ce que les *Pieds-Noirs*, effrayés d'une audace qui tenait du prodige, se virent contraints de battre en retraite, abandonnant sur le champ de bataille un grand nombre de morts et de blessés; et, chose vraiment étonnante! du côté des *Têtes-Plates*, dont chacun avait vingt adversaires à combattre, un seul mourut des suites d'une blessure, mais seulement plusieurs mois après l'action, et le lendemain du jour où je l'eus baptisé.

« J'ai parlé de la simplicité et du courage des *Têtes-Plates*; que dirai-je encore! qu'ils sont d'un désintéressement, d'une générosité, d'un dévouement rare envers leurs frères et leurs amis; que du côté de la probité et des mœurs publiques, ils sont irréprochables et exemplaires; que les querelles, les injures, les divisions, les inimitiés leur sont inconnues. J'ajouterai que toutes ces qualités sont déjà surnaturalisées en eux par des vues de foi. Quelle exactitude à se rendre aux offices! Quel recueillement à la chapelle! Quelle attention au catéchisme! Quelle ferveur dans la prière! Quelle humilité surtout lorsqu'ils racontent des actions qui peuvent leur faire honneur!

« Les chefs, qui seraient mieux appelés les pères de la peuplade, dont les ordres se bornant presque à l'expression d'un désir, sont cependant toujours écoutés, ne se distinguent pas moins par leur docilité à notre égard que par leur ascendant sur la tribu. Le plus influent d'entre eux, surnommé le *petit chef* à cause de l'exiguité de sa taille, considéré comme guerrier et comme chrétien, serait comparable aux plus beaux caractères de l'antique chevalerie. Un jour, lui septième, il soutint l'assaut de tout un village qui attaquait injustement ses compagnons d'armes. Une

autre fois il ne se signala pas moins contre les *Banax* qui venaient de se rendre coupables d'une noire trahison : il marche contre eux avec dix fois moins de guerriers qu'il n'en avait en tête ; mais cette poignée de braves, se croyant invincibles sous sa conduite, se précipitent sur les parjures, les mettent en déroute, en tuent neuf, et ils en eussent frappé un nombre beaucoup plus considérable, si au fort de la poursuite, à la voix du petit chef, ils ne se fussent souvenus que ce jour-là était un dimanche, et que l'heure de la prière avait sonné. Alors, abandonnant les fuyards, ils s'en retournent à leur camp, et à peine y sont-ils arrivés, que sans même songer à panser leurs blessures, ils tombent à genoux pour rendre au Dieu des armées tout l'honneur de la victoire. Le petit chef, atteint d'une balle au travers de la main droite, en avait perdu entièrement l'usage ; mais voyant deux de ses frères blessés plus gravement que lui, il banda leurs plaies avec la main qui lui restait libre, et prit soin d'eux pendant toute la nuit qui suivit cette glorieuse journée.

« Dans mainte autre occasion, il ne s'est montré ni moins courageux, ni moins dévoué ; aussi, plusieurs fois les *Nez-Percés,* nation plus nombreuse que les *Têtes-Plates*, lui ont-ils offert la dignité de grand chef, s'il voulait passer dans leurs rangs. Il aurait pu le faire sans blesser les usages reçus; mais, content du poste que lui avait assigné la Providence, il a toujours repoussé des offres si honorables, sans donner d'autres raisons de son refus que son amour de la patrie : « Le maître de la vie m'a fait naître chez les *Têtes-Plates*, disait-il, c'est au milieu d'eux que je dois mourir. » Aujourd'hui, non content d'être le premier à tous les offices qui se célèbrent à la chapelle, il est toujours le dernier qui cesse de prier ou de chanter dans sa loge, et le matin, quelquefois avant le point du jour, ses chants et ses prières ont déjà recommencé.

« Le grand chef se nomme le *Grand-Visage,* à cause de la forme un peu allongée de sa figure; on pourrait plus justement l'appeler l'*Ancien du désert,* car chez lui l'âge, la taille, la sagesse, tout est grand et patriarcal. Dès sa plus tendre enfance, avant même qu'il eût pu connaître ses parents, il avait eu le malheur de les perdre. Lorsque son père mourut, par compassion pour le pauvre orphelin déjà privé de sa mère, quelqu'un proposa de l'enterrer dans la même tombe, ce qui donne une idée des épaisses ténèbres où était assise cette pauvre peuplade; mais Dieu avait sur lui des vues de miséricorde; il toucha si bien en sa faveur le cœur d'une bonne femme, qu'elle s'offrit à lui servir de mère. Le ciel bénit la généreuse tendresse de son cœur. Bientôt elle eut la consolation de voir son fils adoptif se distinguer entre tous les autres enfants par une intelligence et des qualités si heureuses, qu'elles le firent élever plus tard, par les suffrages de la tribu entière, à la première dignité où puisse parvenir un sauvage. Plus heureux que Moïse, ce nouveau conducteur d'un autre peuple de Dieu, après avoir longtemps erré dans le désert, a fini par introduire ses enfants dans la terre promise.

« Je suis, mon très-révérend Père,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur et fils en J. C.

« P. J. De Smet. »

*Autre lettre du même Religieux au même Père.*

Sainte-Marie, 28 décembre 1841.

« Mon très-révérend Père,

« Je viens de terminer un petit voyage jusqu'au fort *Colville*, sur le fleuve Colombia, à trois cent vingt milles environ de nos montagnes, dans le but d'obtenir des provisions pour l'hiver, des semences pour le printemps, et de procurer des outils aux Indiens si bien disposés au travail; j'avais en même temps l'intention de visiter les *Kalispel* ou *Pends-d'Oreilles*, et d'examiner si leur territoire n'offrait pas quelque bon emplacement pour une réduction. Je partis, le 28 octobre, avec dix-sept chevaux de charge et une escorte de dix jeunes guerriers. Ces dix braves, dont plusieurs avaient été criblés de balles et de flèches dans différentes escarmouches, m'ont montré dans le voyage un dévouement, une docilité et une complaisance au-dessus de tout éloge, s'efforçant de deviner et de prévenir jusqu'à mes moindres besoins.

« Vous dire toutes les rencontres que nous avons faites, les gorges et les torrents que nous avons franchis, les montagnes escaladées, les forêts au travers desquelles il a fallu s'ouvrir un chemin, serait une énumération trop longue; leur nomenclature, d'ailleurs, empruntée au vocabulaire des chasseurs canadiens qui ont habituellement le mot de diable ou d'enfer à la bouche, lasserait par son uniformité. Ainsi j'ai examiné le *Passage du Diable*, j'ai passé la *Porte de l'Enfer*, j'ai vogué sur la *Course de Satan*, sauté les *Cornes du Démon*, et je me suis trouvé entre les *dents du Rateau de l'abîme infernal*. Le *Rateau* et la *Course de Sa-*

*tan*, sur le Missouri, méritent réellement un nom qui exprime l'horreur; car l'un et l'autre sont des écueils très-dangereux. Le lit du premier est une forêt entière d'arbres et de branchages engloutis, contre lesquels les flots, poussés par un courant impétueux, font un fracas épouvantable; le second, outre les mêmes difficultés, a de plus une pente si rapide, que le plus habile pilote ne l'aborde qu'en tremblant. Deux fois le brave Iroquois qui conduisait mon canot, s'est écrié : « Père, nous sommes perdus. » Et moi : « Courage, Jean, confiance en Dieu; » et nous sortîmes, sinon sans peur, du moins sans accident.

« Le jour de la Toussaint, après avoir célébré le saint sacrifice, nous marchâmes l'espace de six milles pour nous rendre au gué de la *Fourche à Clark*, où deux camps de *Kalispels*, avertis de notre arrivée, étaient accourus pour m'entendre. Je passai la nuit avec eux, et je fus agréablement surpris en les voyant déjà initiés à la connaissance de nos principaux mystères. A la nouvelle de mon retour aux montagnes, ils nous avaient député un jeune homme intelligent et doué d'une bonne mémoire, qui, en peu de temps, retint toutes les prières et les points essentiels au salut : rentré dans sa petite bourgade, il en devint l'apôtre, en enseignant à ses compatriotes ce que lui-même avait appris chez les *Têtes-Plates*. La même ardeur s'était communiquée aux autres petits camps et avec le même succès. Quelle consolation d'entendre chanter les louanges de Dieu dans un désert de près de trois cents milles d'étendue, où jamais aucun prêtre n'avait paru! Quelle ne fut pas leur joie quand je leur donnai l'espérance de laisser un Père au milieu de leur peuplade!

« Dans la soirée, un des chefs, en qui j'avais remarqué un air sombre, fit une exposition publique de sa vie entière, en présence d'un grand nombre de personnes : « Robe « noire, me disait-il, tu te trouves dans la loge du plus

« méchant et du plus malheureux des hommes ; tout le « mal qu'un homme puisse faire sur la terre, je crois que « je m'en suis rendu coupable ; j'ai même assassiné plu- « sieurs de mes proches parents. Depuis, il n'y a que trou- « ble, amertume et remords au fond de mon cœur. Pour- « quoi le Grand-Esprit ne m'écrase-t-il pas ? A quoi bon « la vie sans l'espérance ? Je le sens, il n'y a ni pardon « ni miséricorde pour moi après ma mort. »

« Ces paroles et l'accent de désespoir qui les animait, m'arrachèrent des larmes de compassion : « Pauvre infor- « tuné ! lui répliquai-je, ton sort est vraiment à plaindre ; « mais tu aggraves ton malheur, en croyant qu'il n'y a plus « de pardon pour tes crimes ; c'est le démon, notre en- « nemi, qui t'inspire ces désolantes pensées ; ne l'écoute « pas, car il voudrait consommer ta perte. Le Grand-Es- « prit qui nous a créés, est un père infiniment bon et mi- « séricordieux, il ne veut pas la mort du pécheur, mais « plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive ; il nous reçoit « avec amour, malgré nos offenses, n'importe leur nom- « bre et leur énormité, lorsque nous revenons à lui avec « un cœur pénitent : il te fera cette grâce, si tu marches « dans le sentier que Jésus-Christ, son Fils unique, est « venu tracer au repentir. » Je lui racontai ensuite l'his- toire du bon *Larron* et la touchante parabole de l'enfant prodigue ; je lui fis remarquer que ma visite même devait être à ses yeux une preuve de la bonté du Seigneur à son égard ; que peut-être sa vie touchait à sa fin, et que le voyant, à cause de ses péchés, sur le penchant de l'abîme, le Grand-Esprit m'avait envoyé vers lui pour l'empêcher d'y tomber. C'était comme un baume mystérieux que j'avais versé sur ses plaies : il devint aussitôt plus calme et plus tranquille ; la joie sembla renaître dans ses traits, et il me répondit. « Robe noire, tes paroles me raniment. Je le « vois, l'espérance m'est encore permise. Tu m'as soulagé

un autre, qui se trouvait à terre, offrait deux cents pieds de long, sur quatre brasses de grosseur. Les branches de ces colosses forment une voûte si touffue, que les rayons du soleil ne pénètrent jamais à leur base : à voir sous ce dôme de feuillages les troncs s'élancer par milliers, comme autant de colonnes majestueuses, on dirait un temple immense élevé par la nature à la gloire de son auteur. Avant d'y arriver, il faut gravir pendant une demi-journée les flancs de la montagne par des sentiers affreux. Une fois je crus toucher à ma dernière heure. Seul, écarté de ma petite bande, me trouvant sur une pointe de deux pieds de large, en face d'un abîme, ayant à gauche un rocher perpendiculaire, à droite un précipice épouvantable, je vous avoue que pour cette fois j'eus vraiment peur. Le plus léger caprice de ma mule nous perdait l'un et l'autre; sans plus de délai, je me recommandai à Dieu, et donnai de l'éperon; le saut de ma bête fut heureux, je me trouvai sur un parapet plus large et hors de danger.

« En traversant la forêt, une petite loge de joncs, placée sur les bords de la rivière, s'offrit à mes regards; je m'y rendis accompagné de mon interprète. Nous y trouvâmes une vieille femme, aveugle et bien malade. Je lui parlai du Grand-Esprit et des vérités les plus essentielles au salut : toutes ses réponses exprimaient le désir de connaître et d'aimer Dieu : « Oui, me disait-elle, je l'aime de tout « mon cœur, il m'a fait tant de grâces pendant ma vie! Je « veux être son enfant, et me réunir à lui pour toujours. » Aussitôt elle se mit à genoux en me demandant le baptême. Je lui donnai le nom de Marie, et lui mis au cou une médaille miraculeuse. Comme je m'éloignais, je l'entendis remercier Dieu de cette faveur inespérée.

« A quelques pas de là je rencontrai son mari, courbé sous le poids de l'âge et des infirmités; il venait de tendre un piége aux écureuils dans la forêt voisine, lorsque, in-

formé de mon appproche par nos gens, il hâta le pas et d'aussi loin qu'il m'aperçut, il se mit à crier : « Oh! que « j'ai le cœur content de voir notre Père avant de mou- « rir! » Et ce bon vieillard me serrait affectueusement la main, répétant toujours : « Que j'ai le cœur content! Que « le Grand-Esprit est bon! » Je lui appris que je venais d'administrer le sacrement de la régénération à sa femme. « Robe noire, me dit-il, accorde-moi la même grâce : moi « aussi je veux appartenir à Dieu ; nous le servirons l'un « et l'autre jusqu'au dernier soupir. » Je l'instruisis aussitôt des points les plus nécessaires au salut ; puis, sur les bords du torrent, je lui donnai le baptême avec le nom de Simon. Heureux néophyte! en me voyant partir, il ne cessait de répéter : « Je vous remercie, Robe noire, du « bonheur que vous m'avez procuré! Oh! j'ai le cœur « content! Que Dieu est bon! que Dieu est bon! »

« Une autre fois, je trouvai dans une loge des *Kalispels* cinq octogénaires, trois aveugles et deux borgnes, véritable image de la misère humaine. Je leur parlai du salut, du bonheur d'une autre vie : leurs réponses m'édifièrent et m'attendrirent jusqu'aux larmes. On entendait ces bons vieillards s'écrier : « Quel bonheur était réservé à nos « vieux jours! Nous vous aimerons, ô mon Dieu, oui, « nous vous aimerons jusqu'à la mort! » Quand je leur eus fait comprendre la nécessité du baptême, ils tombèrent tous à genoux, le demandant avec instances!

« Ces sortes de rencontres sont les délices de l'apostolat ; il me semble qu'un tel bonheur vaut bien un voyage aux montagnes. Pour moi, je ne voudrais pas changer ma position contre aucune autre sur la terre. Quel est le Missionnaire qui n'exposerait pas sa vie, quel est le chrétien qui refuserait son obole pour coopérer au salut de tant d'âmes? Pendant ce voyage qui dura quarante-deux jours, j'ai baptisé cent quatre-vingt-dix personnes, dont vingt-six

déja parvenus à une extrême vieillesse ; j'ai annoncé la parole de Dieu à plus de deux mille Indiens qui ne tarderont pas, je l'espère, à se ranger sous l'étendard de Jésus-Christ; j'ai aussi rencontré, chemin faisant, plusieurs enfants baptisés par le révérend et zélé M. Demers, prêtre canadien, qui, dans le cours de ses missions sur les bords dela Colombie, a déjà fait plusieurs excursions jusqu'au fort Colville.

« Enfin, nous arrivâmes au fort où nous restâmes trois jours pour faire diverses réparations et approvisionnements. Je ne puis que me louer du bon accueil que je reçus du commandant écossais, M. Mac Donald, et de ceux qui étaient sous ses ordres : c'est vraiment un bonheur pour les voyageurs de rencontrer ces messieurs; ils les comblent de politesse et d'affabilité. Outre les instructions que j'adressai aux Canadiens engagés au service du fort, j'eus plusieurs conférences avec le chef des *Chaudières*, homme intelligent qui m'invita à venir évangéliser sa nation.

« Nous repartîmes le 18, et pour l'instruction de ceux qui pourraient faire la même route que nous, je veux raconter un fait qui ne prouve que trop combien il est utile d'être quelquefois méfiant, et que partout on retrouve des enfants d'Eve. Nous avions laissé dans une loge des *Pends-d'Oreilles* cinq ballots de viandes sèches : à notre retour, n'en trouvant plus que deux, je demandai au chef ce que les autres étaient devenus. « J'ai honte, Robe noire, me
« répondit-il. Tu sais que j'étais absent lorsque tu déposas
« ces ballots dans ma loge ; ma femme les visita pour voir
« si la viande n'était pas moisie, elle la trouva si belle et si
« fraîche qu'elle en goûta ! Quand je rentrai, elle m'en of-
« frit, ainsi qu'à nos enfants ; le bruit s'en répandit dans
« le petit village ; les voisins sont venus, et nous en avons
« mangé tous ensemble. » Pour nous dédommager, les pauvres gens nous donnèrent deux sacs de racines sauvages, et un panier rempli de pâtés de mousses, aussi durs

que la colle forte. Quand on veut les manger, on les met dans l'eau bouillante ; ils forment alors une soupe épaisse et élastique qui a l'apparence et le goût du savon.

« Le 8, nous étions de retour dans notre petit établissement de Sainte-Marie, au milieu des salves et des acclamations de nos bons sauvages accourus à notre rencontre.

« Je donnerai ici le peu d'observations que j'ai recueillies dans ce voyage sur les coutumes et les pratiques des Indiens. Quand je parle de sauvages, j'excepte ceux qui habitent les frontières des pays civilisés, et qui sont communément abrutis, parce que des spéculateurs cupides leur apportent, avec les boissons enivrantes, les vices les plus dégradants.

« Le sauvage, en général, est circonspect dans ses paroles et dans ses actions ; rarement il s'emporte. S'il s'agit des ennemis héréditaires de la nation, alors il ne respire que haine et vengeance. On peut lui appliquer ce qu'un auteur espagnol a dit des Maures : « Que l'Indien ne se venge pas, parce que sa colère dure encore, mais parce que la vengeance seule peut distraire sa pensée du poids d'infamie dont il est accablé ; il se venge, parce que, à ses yeux, il n'y a qu'une âme basse qui puisse pardonner les affronts ; il nourrit sa rancune, parce que s'il la sentait s'éteindre, il croirait avoir dégénéré. Dans toute autre occasion, il est froid et délibère, étouffant avec soin la moindre agitation. Découvre-t-il un piége tendu à un de ses amis, il lui dira : « Mon frère, où vas-tu aujourd'hui ? » Sur sa réponse, il ajoute avec un air d'indifférence : « Une bête féroce se trouve cachée sur ta route. » Son ami comprend, et évite le danger. Si la chasse d'un sauvage a été infructueuse pendant plusieurs jours, et que la faim le dévore, il ne le fera pas connaître aux autres par son impatience ou son mécontentement ; mais il fume son calumet, comme si tout eût réussi à son gré : en agir autrement serait man-

quer de courage et s'exposer à être flétri par un sobriquet injurieux.

« L'Indien affecte surtout de paraître imperturbable. Qu'on lui raconte, par exemple, un fait qui signale la bravoure de ses enfants dans les combats, il ne montre aucune émotion de joie, et se borne à répondre : « Ils ont bien « fait ! » Si, au contraire, on lui apprend que ses enfants sont ou morts ou prisonniers, il se contente de dire : « C'est « malheureux. » Pour les circonstances de l'événement, il ne s'en informera que quelques jours après.

« Que n'a-t-on pas dit de l'étonnante sagacité du sauvage pour ce qui regarde l'expérience et l'observation ! cependant j'ai pu me convaincre qu'on n'a rien exagéré. C'est ainsi qu'il traversera une forêt ou une plaine de deux cents milles, avec autant de précision qu'un nautonnier guidé par sa boussole sillonne l'Océan, sans jamais dévier en rien de la ligne droite; avec la même justesse et à quelqu'heure que ce soit, il vous indiquera le soleil, n'importe l'épaisseur des brouillards ou des nuages qui l'offusquent; à la piste, il découvrira un homme ou un animal, eût-il même marché sur les feuilles ou sur l'herbe. Cette merveilleuse perspicacité ne lui vient pas de la nature seule; elle est encore le fruit de son application constante à réfléchir sur les connaissances déjà acquises par l'expérience des aïeux; elle tient aussi à une mémoire excellente qui doit suppléer dans les Indiens l'avantage, qui leur manque, de fixer comme nous leurs souvenirs sur le papier. Ainsi, ils se rappellent, avec une minutieuse exactitude, tous les points des traités conclus entre leurs chefs, et l'époque exacte où les conseils ont été tenus; ils retiennent non-seulement la position de tel et tel arbre, mais encore sa taille, sa forme, son espèce et sa dimension. Moi-même je me suis servi, et avec succès, de leurs remarques, de celle-ci surtout : que dans tout arbre, le côté tourné au nord a plus de mousse

que ceux qui regardent les autres points cardinaux, et que le côté exposé au sud est celui qui a les branches les plus fortes et les plus nombreuses. Ils mesurent les distances par journées. Calcul fait, une journée équivaut à cinquante ou soixante milles anglais. Bien qu'ils n'aient aucune connaissance de la géographie et des sciences qui en sont la base, ils font néanmoins avec précision, sur des écorces d'arbres ou sur des peaux, le plan des pays qu'ils ont parcourus ; mais la longitude et la latitude y manquent. Leur seule donnée en astronomie consiste à pouvoir montrer l'étoile polaire, et c'est leur guide dans les voyages de nuit.

« Les charlatans se trouvent ici comme ailleurs. Ces imposteurs n'ont qu'un seul remède pour toutes les maladies; le voici : on étend le malade, ou plutôt le patient, sur le dos; ses amis, armés d'un bâton dans chaque main, forment d'abord un cercle autour de lui; bientôt arrive le jongleur qui, sans s'informer des symptômes du mal, sérieux comme un docteur, entonne un air lugubre que les assistants accompagnent en battant la mesure avec leurs bâtons. Après ce bizarre prélude, les opérations commencent : à genoux devant le malade, notre homme lui presse de toutes ses forces l'estomac avec ses deux poings ; la douleur qu'éprouve le patient lui fait-elle jeter des cris affreux, le docteur chante alors beaucoup plus fort, les assistants en font autant; de sorte que la voix du malheureux reste étouffée par le bruit. A chaque couplet, le médecin joint ses mains et les approche en soufflant sur le malade, jusqu'à ce que, par un tour de sa façon, il lui fasse sortir de a bouche une petite pierre blanche, ou la griffe de quelque animal; aussitôt il la montre en triomphe à ceux qui s'intéressent à la santé du sauvage, et les assure de son prochain rétablissement. Là-dessus, le charlatan se fait bien payer, et peu lui importe que le malade guérisse. J'ai em-

prunté ces détails au journal d'un ancien commis de la baie d'Hudson.

« Les RR. PP. Point et Mengarini n'étaient pas restés oisifs pendant mon absence; depuis plusieurs jours ils avaient commencé une série d'instructions pour préparer les Indiens au baptême. C'était le 3 décembre, fête de saint François Xavier, qui avait été désigné pour la cérémonie. La veille, au soir, il y eut une dernière réunion dans la chapelle décorée avec une agreste magnificence. La lumière des flambeaux, le silence du désert, l'approche du grand jour, le calme du soir après l'orage qui avait eu lieu quelques heures auparavant, tout cela, avec la grâce de Dieu, avait si bien disposé les cœurs et les esprits, qu'il ne serait pas possible sur terre de voir une assemblée d'hommes plus semblable à la compagnie des Saints. Le lendemain, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, les exercices pieux ne furent interrompus que le temps nécessaire au repas. Qu'il était beau d'entendre ces bons sauvages répondre avec intelligence à toutes les questions qui leur étaient adressées, et réciter leurs prières avec un redoublement de ferveur au moment où on les baptisait!

« A mon retour, le 8 décembre, ma consolation fut grande d'apprendre l'entrée de tant d'âmes, deux cent deux adultes, dans le bercail de Jésus-Christ. J'en rendis de très-humbles actions de grâce à Dieu. Le cœur peut mieux concevoir qu'on ne saurait décrire ce qu'éprouve un Missionnaire dans ces heureux moments. Six à sept cents nouveaux enfants de l'Eglise, réunis dans une pauvre chapelle couverte de joncs, au milieu d'un désert où, il n'y a encore qu'une année, le nom du vrai Dieu était à peine connu, dévouant à son amour leurs cœurs régénérés, et protestant de persévérer dans son saint service jusqu'à la mort; c'était sans doute une offrande des plus agréables au

ciel, et qui, nous l'espérons, attirera la rosée céleste sur eux et sur toutes les nations voisines.

« Tandis que le Père Point s'en va accompagner une partie de la tribu dans la grande chasse du bison, nous allons nous occuper, le Père Mengarini et moi, de traduire le catéchisme en langue *tête-plate*, et de preparer à la première communion environ cent cinquante personnes. Nos bons frères coadjuteurs et nos Canadiens continuent à élever une forte palissade, munie de bastions, à l'entour de notre établissement, pour nous protéger contre les incursions des *Pieds-Noirs*, de qui nous attendons une visite ou une attaque d'un jour à l'autre. Notre confiance en Dieu sera toujours notre bouclier; cependant nous prenons les précautions que dicte la prudence, et nous demeurons sans crainte.

« A l'instant même où je vous écris, un jeune homme de la nation des *Simpoils* arrive au camp; voici ses paroles mot pour mot: « Je suis *Simpoil;* ma nation fait pitié ! « Elle m'envoie écouter vos paroles et apprendre vos « prières. Tous, nous désirons connaître la bonne voie et « y marcher avec les *Têtes-Plates*. » Cet Indien va passer l'hiver avec nous, et retournera au printemps prochain parmi ses frères, pour y jeter la semence de l'Evangile.

« Mon voyage au fort Colville n'ayant pas eu tous les résultats que j'en espérais, je me suis remis de nouveau en route pour Vancouvert, le grand entrepôt de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. La distance est d'environ trois cents lieues que j'ai parcourues, comme précédemment, tantôt par monts et vallées, tantôt sur les eaux de la Colombie.

« Je ne m'amuserai pas à vous décrire tous les courants, les *dalles*, et les cascades qu'on rencontre sur ce fleuve; car depuis sa source jusqu'à cent cinquante milles

32.

de la mer, il ne présente qu'une succession de passages dangereux ; toutefois je dirai un mot de ce que les voyageurs canadiens ont appelé les *Grandes dalles*. On désigne par ce nom les endroits où le fleuve, resserré entre deux roches escarpées, forme un torrent d'autant plus impétueux que son lit est plus étroit. Dans celui dont je parle, la rivière se subdivise en plusieurs bras, séparés les uns des autres par des crêtes de rochers qui se dressent soudain à la surface de l'eau : quelques-uns de ces bras sont navigables dans certaines saisons de l'année, quoiqu'il y ait toujours péril imminent même pour le pilote le plus expérimenté ; mais en été, à l'époque de la fonte des neiges, le fleuve franchissant ses limites ordinaires, la plupart des canaux se confondent dans un lit commun, et la masse des eaux réunies, descendant avec fureur dans le gouffre où elle rugit, force les plus courageux de s'arrêter devant le danger. Alors toute navigation cesse. Dans cet état, le torrent prend un élan majestueux qu'il m'est impossible de décrire : on le voit, comme pressentant les obstacles qu'il va rencontrer, glisser avec un plus rapide essor sur la pente de l'abîme, se tordre dans les sinuosités du roc, bondir contre les îlots qui lui disputent vainement le passage, tandis que de temps à autre, comme par une impulsion venue des profondeurs de ce chaos, les vagues étouffées refluent en tourbillons contre les flots qui les suivent ; mais ceux-ci, impatients de leur lenteur, les pressent en grondant, et précipitent leur course victorieuse à travers ce dédale d'écueils.

« Figurez-vous, au milieu de cette scène tumultueuse, le pêcheur indien debout sur chaque pointe saillante de rocher, disposant ses filets ingénieusement travaillés, avec lesquels il se procure en peu d'instants une grande quantité de beaux saumons. Près de lui des veaux marins, attirés par la multitude innombrable de poissons qui remontent le fleuve, nagent comme en triomphe au milieu des courants et

des remous : tantôt en les aperçoit flottant avec nonchalance, la tête élevée au-dessus des vagues, tantôt s'élançant en un clin d'œil à droite et à gauche, soit qu'ils se jouent entre eux, soit qu'ils poursuivent leur proie aux brillantes écailles avec une étonnante vélocité.

« C'est à l'un de ces écueils appelé les *Petites dalles*, que nous arriva, dès le second jour de notre navigation, le fatal accident que je n'oublierai jamais. J'étais descendu à terre, et je me promenais le long du rivage, ne pensant guère au malheur qui nous attendait ; car mon bréviaire, mes papiers, mon lit, en un mot, tout mon petit bagage était resté dans la barque. J'avais à peine fait un quart de mille, lorsque mes gens poussèrent au large, et en les voyant descendre d'un air insouciant et tranquille, chantant leurs joyeux refrains de matelots, je commençais à me repentir d'avoir préféré au cours paisible du fleuve un sentier rocailleux, sur le penchant d'une côte escarpée.

« Tout à coup l'aspect des choses changea. La proue de la berge se trouva arrêtée si brusquement par un obstacle imprévu, que les rameurs pouvaient à peine retenir leurs avirons; cependant ils reprirent bientôt leurs travaux avec une nouvelle énergie, mais la barque ne cédait point à leurs efforts. Déjà les premières agitations d'un grand tourbillon se développaient autour de la frêle nacelle, l'écume commençait à blanchir la surface de l'eau : un mugissement sourd se fit entendre, au travers duquel je distinguai la voix du pilote qui encourageait ses hommes à ramer. Mais le danger devenait de plus en plus imminent. Bientôt tout espoir s'évanouit. La barque tourna sur elle-même comme une girouette au fort de la tempête ; les rames tombèrent inutiles des mains des matelots; la proue se dressa; la poupe inclinée plongea dans l'abîme. Une sueur glaciale me couvrait le visage; ma vue s'obscurcit; je n'étais plus à moi, lorsqu'un dernier cri, *Nous sommes perdus*, m'an-

*Extrait d'une lettre du même Père à un Religieux de la même Compagnie.*

Saint-Louis, 1 novembre 1842.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« Dans ma dernière lettre datée du mois d'août, je promis de vous écrire de Saint-Louis, si j'avais le bonheur d'y arriver : le Seigneur m'a ramené sain et sauf, et me voici en devoir de remplir ma promesse. En quittant le camp des *Têtes-Plates*, sur la rivière *Madison*, j'étais accompagné de douze néophytes. Trois jours après, nous avions déjà franchi deux chaînes de montagnes et parcouru trois cents milles, rencontrant çà et là plusieurs loges de différentes nations, *Têtes-Plates*, *Kalispels*, *Nez-Percés*, *Kaynses*, *Serpents*, toutes amies des Missionnaires. Je passai quelques jours au milieu d'elles, pour les exhorter à la persévérance, et faire les préparatifs de mon long voyage.

« Le soir de la seconde journée, nous nous trouvâmes au milieu de la nombreuse et intéressante peuplade des *Corbeaux*. Ils nous avaient aperçus de loin; quelques-uns d'entre eux me reconnurent, et au cri : *La Robe noire*, *La Robe noire!* tous, grands et petits, sortirent de leurs loges au nombre de plusieurs mille. A mon entrée dans le village, je devins le sujet d'une scène assez singulière : les chefs et une cinquantaine des plus signalés entre les braves s'empressèrent de m'entourer, et m'arrêtèrent tout court ; l'un me tirait à droite, l'autre à gauche, un troisième me tenait

par la soutane, un quatrième aux formes et à la taille athlétiques voulait m'enlever et me porter sur ses bras, tous parlaient à la fois et semblaient se quereller. Je ne savais trop si je devais être gai ou sérieux. L'interprète vint bientôt me tirer d'embarras, et m'apprit que toute cette confusion n'était qu'un signe de politesse et de bienveillance à mon égard, chacun voulant avoir l'honneur de loger et de nourrir la *Robe noire*. Sur son avis, je fis le choix moi-même. Je ne l'eus pas plus tôt indiqué que les autres lâchèrent prise, et je suivis le principal chef dans sa loge, la plus grande et la plus belle du camp.

« De tous les sauvages de l'est des montagnes, ces Indiens sont sans contredit les plus adroits, les plus polis et les plus avides d'instruction; ils professent beaucoup d'amitié et une grande admiration pour les peuples civilisés. Mille questions me furent adressées par eux, entre autres celle-ci : « Quel est le nombre des blancs? — Comptez, leur répliquai-je, les brins d'herbes de vos immenses plaines, et vous saurez à peu près ce que vous désirez connaître. » Tous se mirent à rire, en disant que la chose était impossible; mais ils comprirent ma pensée. Lorsque je leur expliquai la grandeur des *Villages* des blancs (New-York, Philadelphie, Londres, Paris) la multitude de ces grandes *loges* (maisons) serrées comme les doigts de ma main, et entassées par étages jusqu'à quatre ou cinq les unes au-dessus des autres; quand je leur appris que quelques-unes de ces loges (en parlant des églises et des tours) étaient aussi hautes que des collines et assez vastes pour contenir tous les *Corbeaux* réunis; que dans la *loge du conseil* (le capitole de Washington) tous les grands chefs de l'univers pourraient fumer le calumet à leur aise et sans se gêner; que les chemins dans ces grands villages étaient toujours remplis de passagers, qui allaient et venaient, plus nombreux que les bandes de bisons paissant par

milliers dans quelques-unes de leurs belles prairies, ils ne pouvaient revenir de tant de merveilles.

« Mais quand je leur eus fait comprendre la célérité extraordinaire de ces *loges mouvantes* (wagons), traînées par des machines qui vomissent des flots de fumée et laissent loin derrière elles les coursiers les plus agiles; et ces *canots à feu*, qui transportent en peu de jours, avec armes et bagages, des villages entiers d'un pays à un autre, traversent des *lacs* immenses (les mers), remontent et descendent les grands fleuves et les rivières; quand j'ajoutai que j'avais vu des blancs s'élever dans les airs (en ballon) et planer au milieu des nues comme l'aigle de leurs montagnes, l'étonnement fut à son comble, et tous mirent leur main sur la bouche, en poussant un cri d'admiration: « Le maître de la vie est grand, disait le chef, et les blancs sont ses favoris. »

« C'était surtout la prière (la religion) qui paraissait les intéresser; quelle attention ne prêtèrent-ils pas aux vérités que je leur expliquais! Ils en avaient déjà entendu parler; ils savaient, disaient-ils, que cette prière rend les hommes sages et heureux sur la terre, et leur procure ensuite le bonheur dans la vie future. Aussi me demandèrent-ils la permission de rassembler tout le camp, pour entendre ces paroles du Grand-Esprit, dont on leur avait dit tant de merveilles. Trois pavillons furent dressés à l'instant, et trois mille sauvages se trouvèrent réunis; les malades eux-mêmes avaient été apportés sur des peaux. A genoux avec mes dix néophytes *Têtes-Plates*, entouré de cette multitude avide d'entendre la bonne nouvelle de l'Evangile, j'entonnai d'abord deux cantiques; vint ensuite la récitation de toutes les prières, qui leur furent interprétées; puis les chants recommencèrent, suivis de l'explication du symbole des Apôtres et des dix commandements de Dieu. Tous parurent ravis de joie, et déclarèrent que ce jour était le

plus beau de leur vie. Ils me supplièrent avec instance de rester parmi eux pour leur apprendre, ainsi qu'à leurs petits enfants, la manière de connaître et de servir le Grand-Esprit. Je leur promis qu'une *Robe noire* les visiterait, mais à condition que les chefs s'engageraient à faire cesser les vols, si communs parmi eux, et s'opposeraient avec vigueur à l'abominable corruption de mœurs qui régnait dans la peuplade.

« Croyant que j'étais doué d'un pouvoir surnaturel, ils m'avaient demandé dès le commencement de nos entretiens, de faire cesser la maladie qui ravageait le camp, et de leur procurer l'abondance. Je leur répétai, en terminant mon instruction, que le Grand-Esprit seul pouvait porter remède à leurs maux; que s'il écoute les prières de ceux qui ont un cœur droit et pur, il rejette aussi les demandes des prévaricateurs de sa loi; que les *Corbeaux*, livrés à des désordres de tout genre, ne devaient pas se plaindre de ce que le ciel semblait les punir par les maladies, par la guerre et par la famine. Le grand orateur du camp fut le premier à répondre : « *Robe noire,* je t'entends! tu nous as dit la vérité; de mon oreille tes paroles « ont pénétré jusque dans mon cœur; je voudrais que tous « pussent les comprendre. » Et s'adressant à sa tribu, il répétait avec force : « Oui, *Corbeaux,* la *Robe noire* nous a « dit la vérité; nous sommes des chiens; changeons de vie, « et nos enfants vivront. »

« J'eus ensuite de longues conférences avec tous les chefs réunis en conseil; je leur proposai l'exemple des *Têtes-Plates* et des *Pends-d'oreille*, dont les chefs se faisaient un devoir d'exhorter leur peuplade à la pratique des vertus, et ne craignaient pas de déployer au besoin, dans l'intérêt même des coupables, une juste sévérité. Ils me promirent de suivre mes avis, m'assurant que je les trouverais mieux disposés à mon retour. J'ai lieu de croire que cette

visite, que le bon exemple de mes néophytes, et surtout les prières des *Têtes-Plates* opéreront du changement parmi les *Corbeaux*. Une de leurs bonnes qualités, sur laquelle je fonde beaucoup d'espérance, c'est qu'ils ont résisté avec courage à l'importation des liqueurs enivrantes dans leur tribu. « A quoi bon cette eau de feu, disait le chef au blanc qui voulait l'introduire sur leurs terres? Elle brûle la gorge et l'estomac; elle rend l'homme semblable à un ours; dès qu'il en a goûté, il mord, il grogne, il hurle, et finit par tomber comme un cadavre. Votre eau de feu ne fait que du mal. Portez-la à nos ennemis, et ils s'entretueront, et leurs femmes et leurs enfants feront pitié. Quant à nous, nous n'en voulons pas; nous sommes assez fous sans elle. »

« Une scène très-touchante eut lieu pendant que le conseil était réuni. Plusieurs sauvages voulurent examiner ma croix de Missionnaire, et j'en pris occasion de leur expliquer les souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la cause de sa mort. Ensuite je remis mon crucifix entre les mains du grand chef; il le baisa de la manière la plus respectueuse, et les yeux levés vers le ciel, pressant avec ses deux mains le Christ sur son cœur, il s'écria: « O Grand-Esprit, aie pitié de tes pauvres enfants, et fais-leur miséricorde! » Tous les siens suivirent son exemple.

« Le 24, je fis mes adieux à mes fidèles compagnons *Têtés-Plates* et aux *Corbeaux;* et je m'élançai une seconde fois dans les plaines arides de la *Roche jaune,* accompagné d'Ignace, de Gabriel et de deux braves Américains qui, bien que protestants, voulurent servir de guide à un pauvre Missionnaire catholique. Je ne reviendrai pas sur la description que j'ai déjà faite de ces régions, qui sont peut-être le plus dangereux des déserts, où l'on retrouve à chaque pas des vestiges de scènes de carnage et d'horreur. Voici la marche que nous suivîmes régulièrement jusqu'au

10 septembre. Nous montions à cheval dès l'aurore; vers les dix heures nous faisions halte pendant une heure et demie, ayant soin de choisir un lieu qui, en cas d'attaque, pût offrir quelque avantage pour la défense. Nous reprenions ensuite le trot jusqu'au coucher du soleil. Après notre repas du soir, nous allumions un grand feu, et nous dressions à la hâte une cabane de branches d'arbres, pour faire croire aux ennemis qui pouvaient être aux aguets, que nous étions campés là pour la nuit; car dès que leurs védettes ont découvert une proie, ils en donnent connaissance à tous les sauvages, au moyen de signaux convenus, et ceux-ci se rassemblent aussitôt pour concerter leur plan d'attaque. Afin donc de nous mettre à l'abri de toute surprise, nous poursuivions notre route jusqu'à dix ou onze heures du soir; et alors sans feu, sans abri, chacun se disposait de son mieux au repos.

« Arrivé sans accident au terme de ma longue course, je me hâtai d'aller rendre mes actions de grâces au Seigneur, par l'entremise de Marie, au pied de son autel dans la cathédrale de Saint-Louis.

« J'ai l'honneur, etc.

« PIERRE DE SMET. »

vaux et les derniers soupirs de M. Journoud, est de la plus grande importance; il comprend, sur un territoire qui s'étend de la capitale du Tong-King jusqu'aux portes de la Chine, une population de seize mille chrétiens, partagée en quatre paroisses, dont chacune est desservie par un prêtre annamite. M. Charrier se mit avec joie en route pour sa nouvelle mission, où il arriva sans accident dans le courant de juillet. Après trois mois de séjour dans la grande chrétienté de *Bau-no*, celle qui fut témoin de l'arrestation de M. Cornay, en 1837, il voulut passer dans une autre paroisse, plus rapprochée des montagnes, espérant qu'il y serait plus en sûreté; mais voilà qu'en chemin, pendant la nuit du 5 octobre, il tomba entre les mains des idolâtres qui le livrèrent immédiatement aux mandarins. Nous allons le laisser raconter lui-même cet événement, dans une lettre qu'il m'écrivit de sa prison.

18 Octobre 1841.

« Dans la nuit du 5 octobre, je montai sur une barque « de *Bau-no* pour me rendre dans la nouvelle habitation « qu'on m'avait préparée. Comme nous passions en vue « d'un hameau païen, nous entendîmes crier : Qui va là? « Notre patron déconcerté répondit quelques mots en « tremblant; aussitôt on bat du tambour, et voilà tout le « village à notre poursuite, les uns en barque, les autres « à pied. Nous nous jetâmes dans le fleuve; mais bientôt je « me sentis harassé de fatigue, je tombai trois ou quatre « fois, je croyais ma dernière heure arrivée. Cependant je « m'efforçais de marcher dans l'eau, tantôt jusqu'à la cein- « ture, tantôt jusqu'au cou, quelquefois aussi jusque par- « dessus la tête; une fois je disparus dans un trou, et ce « ne fut qu'en frappant fortement du pied contre le fond

« que je parvins à surnager. Après deux heures d'une « course aussi pénible, n'ayant plus la force de faire un « pas, me voyant poursuivi par plus de cent personnes, « sans qu'il fût possible de leur échapper, je dis à ceux « qui étaient avec moi de fuir comme ils pourraient, et de « me laisser seul, afin que les païens n'impliquassent au- « cun néophyte dans mon procès. Ils m'arrêtèrent donc et « me conduisirent, mouillé de la tête aux pieds, à la gué- « rite de leur village.

« Vers les neuf heures du lendemain, arriva le man- « darin militaire de la sous-préfecture, qui me fit por- « ter en filet à sa demeure. Là on me lia les bras et on me « mit la chaîne au cou; puis, le jour suivant, après m'avoir « enfermé dans une cage, on me conduisit au chef-lieu du « département. Pendant ce voyage, je ne répondis rien « aux différentes questions que m'adressaient les gens de « mon escorte.

« Le 10 octobre, vers les neuf heures du matin, le « grand mandarin me fit appeler pour m'interroger. « Quel « est votre nom? — Pierre Charrier, surnommé Doan, « grand maître de la religion de Jésus. — Quel âge avez- « vous? — Trente-huit ans. — Depuis combien d'années « êtes-vous dans ce pays? — Depuis huit à neuf ans. — « Qu'avez-vous fait pendant un si long séjour? — J'ai « prêché la religion de toutes mes forces et de tout mon « cœur. — Quels lieux avez-vous habités? — Un très- « grand nombre, et je vous prie, grand mandarin, de « me dispenser de les nommer, autrement vous iriez con- « tre le vœu du prince, en faisant servir au malheur de « ses sujets l'autorité qu'il vous confie pour rendre « son peuple heureux. — Et si l'on vous frappe, ne les « désignerez-vous pas? — Non, lors même que vous me « briseriez les os et m'arracheriez les entrailles; comment « pourrais-je consentir à causer du mal à tant de braves

« gens? — Si vous refusez de signaler les villages qui vous « ont donné asile, dites au moins par quelles sous-préfec- « tures vous avez passé. — Je ne le dirai pas. Permettez- « moi de vous faire cette question, grand mandarin : Si, « après avoir traversé votre département, j'eusse été pris « dans une province voisine, voudriez-vous que je déclarasse « au mandarin de cet autre département que j'ai passé « dans le vôtre? Non certainement; cette révélation « vous compromettrait. Soyez donc envers les autres tel « que vous voudriez qu'ils fussent envers vous. — Où sont « vos disciples? combien en avez-vous? comment s'appel- « lent-ils? — Je ne sais où ils sont; pour leurs noms, je « ne dois pas les déclarer, ce serait au moins inutile. »

« Après m'avoir fait ces questions, le mandarin général « dit au chef de la justice : « Ses réponses sont adroites, il « faudra l'examiner encore. » Le soir de ce même jour, « le grand mandarin me fit de nouveau appeler; je pensais « qu'on allait déployer tout l'appareil des tortures, je ne « me trompais pas. Arrivé au prétoire, je vois un mon- « ceau de pieux, cangues, chaînes, verges, tenailles, et « un maréchal qui était là attisant son feu de toutes ses « forces. On me fait sortir de ma cage, et après avoir réi- « téré les questions du matin, les juges continuent ainsi « l'interrogatoire : « Connaissez-vous Thack? (un chef de « rebelles.) — Non, je suis étranger à la guerre, et ja- « mais je n'ai rencontré ici aucun rebelle. — Il faut dire « la vérité, ou bien on va vous frapper à coups de verges. « — Qu'on me frappe ou qu'on m'arrache les entrailles, « je dirai toujours non; comment pourrais-je avouer ce « qui n'est pas? » Alors on me fait coucher par terre, les « bourreaux m'attachent aux piquets. Dans ce moment je « demandai au Seigneur de compter les coups de verges « qu'on allait m'infliger, et il les compta si bien pour les « adoucir, que je n'éprouvai presque aucune douleur.

« On me donne d'abord un premier coup, puis on m'in-
« terroge de nouveau ; on me frappe encore, les uns
« disent huit fois, les autres dix, mais je ne sentis que
« trois coups. On me fait rasseoir pour m'interroger.
« J'étais dans une joie extrême : les gens du mandarin se
« disaient entre eux : Il est intraitable.

« Le grand mandarin reprit : Peut-être serez-vous con-
« duit à la capitale ; en serez vous content ? — S'il faut aller
« à la capitale j'irai, mais j'aimerais bien mieux être exé-
« cuté ici. — Si le roi vous pardonne et vous renvoie en
« Europe, n'en serez-vous pas bien aise ? — Non ; au
« contraire je reviendrai, à la première occasion, prêcher
« de nouveau la religion aux Annamites ; je me cacherai
« comme par le passé, jusqu'à ce que les mandarins m'ar-
« rêtent de nouveau. — Si l'on vous propose de fouler la
« croix aux pieds, le ferez-vous ? — Ne me parlez pas de
« cette profanation : le maître du ciel ne m'a jamais fait
« aucun mal ; pourquoi l'insulterai-je ? Ni à la vie, ni à la
« mort je ne l'abandonnerai jamais, et lui ne m'abandon-
« nera pas non plus. Je l'ai servi dès mon enfance, ma
« ferme résolution est de le servir toujours. » Alors le
« grand mandarin dit au ministre de la justice : Il faut
« faire votre rapport au roi : peut-être ordonnera-t-il de
« conduire l'accusé à la capitale, comme les deux autres
« Européens qui furent arrêtés dans le département de
« *Nam-Dinh*, au commencement de cette année, et qu'on
« détient à *Hué*, sans les mettre à mort.

« Voilà, en abrégé, ce qui m'est arrivé depuis mon
« arrestation. Personne n'est impliqué dans mon procès ;
« j'en suis au comble de la joie. J'ai donc enfin obtenu ce que
« je désirais depuis longtemps, le bonheur de souffrir pour
« Jésus-Christ ; encore n'ai-je presque pas senti les coups
« qu'on m'a donnés ; j'aurais pu en supporter mille de
« cette espèce. A l'endroit où l'on m'a frappé, il n'y a pas

« même eu d'enflure. L'interrogatoire fini, on m'a conduit « à pied dans ma cage, où je vous écris chargé d'une grosse « chaîne, mais joyeux et bien portant. Je n'ai aucun sujet « d'inquiétude ; tout le monde est très-honnête à mon « égard.

« CHARRIER, *Missionnaire apostolique.* »

« La lettre précédente, adressée à tous les Missionnaires du Tong-King, était écrite en langue annamite pour pouvoir être lue et entendue de tous les indigènes. Par la même occasion, j'en reçus une particulière pour moi, en français, que vous lirez sans doute avec beaucoup d'intérêt; je vais donc la transcrire.

18 octobre 1841.

« MONSEIGNEUR et CHER COMPATRIOTE,

« Souffrez que mettant de côté votre dignité d'Evêque, « je vous parle en compatriote et en ami. Vous serez, « sans doute, bien content d'apprendre quels sont les « sentiments et les joies de votre heureux Confrère, de- « puis que le Seigneur a daigné le placer dans l'arène du « martyre. Quand je me vis pris tout seul, ma satisfaction « fut extrême, et je rendis à Dieu mille et mille actions de « grâce d'avoir choisi un pécheur si indigne pour rendre « témoignage à notre sainte religion. Plus tard, lorsqu'on « m'attacha les mains derrière le dos, je me disais à moi- « même : « Jadis, on liait ainsi Jésus et les martyrs de « Lyon. » Lorsqu'on me décora de cette belle chaîne,

« dont un anneau me sert de collier, les Blandine et les « Pothin se présentaient à mon souvenir ; enfin cette « précieuse cage qui me tient captif pour la vérité, acheva « de réjouir mon cœur. Appelé devant les ennemis de « notre foi, je me figurais Jésus devant Pilate et Hérode. « Comme les Juifs, les mandarins étonnés de la sagesse « des réponses que l'Esprit-Saint plaçait sur mes lèvres, « se disaient entre eux : *Ce n'est pas un homme ordinaire;* « *certainement qu'avant de venir ici, il a obtenu le grade* « *de docteur dans sa patrie.* En effet, mon cher ami, je « parlais avec une aisance et un calme que je ne puis « moi-même expliquer, sinon en faisant l'application de « ces paroles de Notre-Seigneur : *Ne vous inquiétez pas de* « *ce que vous devez dire ; ce n'est pas vous qui parlerez...* « Ainsi que Jésus, on voudrait me faire passer pour un « séditieux, on interroge des témoins, on me demande « un oui ; mais on ne l'obtiendra pas : prêtre et ministre « de Jésus-Christ, voilà toute mon histoire, je ne serai « jamais autre chose.

« Le jour où l'on m'attacha les mains à un pieu et les « pieds à un autre, alors que couché par terre, je me « sentais entre les mains des bourreaux comme la victime « qu'on prépare pour le sacrifice, mon cœur était en « Jésus garrotté, et je lui disais : « Mon Dieu, c'est pour « vous et pour votre nom qu'on me traite ainsi ; recevez « ces légers tourments endurés pour votre amour et pour « la rémission de mes péchés ; je ne mérite pas de souffrir « pour votre nom, mais rendez-m'en digne ; comptez « pour moi les coups de verges qui vont déchirer cette « chair criminelle. »

« Tels étaient, mon cher Compatriote, les sentiments « de votre ami durant sa flagellation. Ah ! que notre « divin Jésus est généreux envers ceux qu'il appelle sur le « champ de bataille ! Les verges, les tortures font sourire ;

« elles me remplissent d'une joie qui va toujours crois-
« sant à mesure qu'approche le jour où le glaive du
« tyran, faisant tomber ma tête, permettra à mon âme
« de s'élancer au terme si désiré. « Tout vient à celui
« qui sait attendre, me disiez-vous jadis; » c'est bien
« en moi que s'accomplit cette parole : les années précé-
« dentes j'aurais dû souvent être pris; mais l'heure du
« Seigneur n'était pas encore venue, et voilà qu'elle ar-
« rive quand il n'y a aucune apparence de danger : le
« Seigneur nous conduit à ses fins adorables au moment où
« nous y pensons le moins.

« Que faites-vous dans votre cage tout le jour et toute
« la nuit? me direz-vous. — Oh! mon cher ami, jamais je
« ne me suis estimé si heureux; j'élève mon cœur vers
« Jésus et Marie, je repasse dans mon esprit les noms des
« Missionnaires qui ont souffert pour l'Evangile, je les
« prie d'intercéder pour moi, afin que je puisse bientôt
« participer à leur bonheur; de temps en temps je fais
« retentir ma prison de ces belles paroles : *Qu'ils sont*
« *aimés, grand Dieu, tes tabernacles!* Je chante tour à
« tour le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, le
« cantique d'actions de grâces *Te Deum*, ou l'invocation
« *Veni creator*. Tous, gardiens et prisonniers, s'em-
« pressent de me rendre service, sans me demander aucun
« salaire. Que peut-on désirer de plus? la palme du
« martyre est toute prête; je serais affligé de la voir dif-
« férée; cependant que la volonté de Jésus soit faite en tout!

« Voilà en abrégé les sentiments de votre ami, lié en
« Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Si nous ne nous
« rencontrons plus ici-bas, nous nous retrouverons au
« ciel. Adieu! Votre ami, la chaîne au cou et aux
« pieds, dans sa cage, le 5 de la neuvième lune, 19 octo-
« bre 1841.

« Pierre Charrier. »

« *P. S.* Quand j'arrivai au village païen qui m'a arrêté, « je gardai mes vêtements tout mouillés cette nuit et le « lendemain ; je ne pouvais ni manger ni dormir ; mais « depuis que je suis au chef-lieu, je mange avec appétit et « je dors en paix. Je me plais à le répéter, tous ceux qui « m'entourent se montrent très-honnêtes ; les soldats qui « me gardent sont pour la plupart chrétiens ; les man- « darins mêmes évitent de me molester. Si mon exécution « se fait attendre, je vous prie de me procurer une « couverture pour l'hiver. Il n'y a d'ailleurs aucune dé- « pense à faire auprès des juges, parce que, comme ils « en sont convenus, c'est moi seul qu'ils ont pris, c'est à « moi seul qu'ils ont affaire. « Vous m'avez arrêté, leur « ai-je dit, au milieu des champs, sur la province de « *Doai ;* il ne sera donc point question, dans ma cause, « d'aucune autre province, ni d'aucun village ou maison « de chrétiens. » Si le bon Dieu me fait la grâce d'aller « au ciel, je ne vous oublierai pas. En attendant, priez « beaucoup, beaucoup pour votre ami. Depuis que je « suis au Tong-King, j'ai tâché de remplir mon devoir ; « cependant, si, à mon insu, j'avais fait de la peine « à quelqu'un, je lui en demande très-humblement « pardon.

« Je vous prie, Monseigneur, d'écrire à mes parents « et à mon ancien curé, Monsieur Montet ; veuillez aussi « vous souvenir, après ma mort, de ceux qui me prodi- « guent leurs soins en prison. Dans le cas où je serais « transféré à la capitale, ce que je ne souhaite pas, soyez « tranquille sur mon sort, et sans crainte sur mes répon- « ses. Peut être y rencontrerai-je nos confrères (MM. Galy « et Berneux, arrêtés le 11 avril, avaient été conduits « le 9 mai à la ville royale) et ce sera pour eux comme « pour moi une bien grande consolation. Dans ma cage, « où vient me voir qui veut, comme dans mon pays on va

« voir danser les ours, je rends plus de gloire au Seigneur « que dans mon ministère passé. En présence des mandarins, grands et petits, je parle de la religion comme « il convient à un Prêtre; et ce qui les étonne plus encore que la liberté de mes paroles, c'est l'inaltérable « sérénité, inexplicable pour eux, dont ils me voient « jouir. Voilà à peu près tout pour le moment, et peut-« être pour toujours. Quand les mandarins m'ont interrogé, je n'ai pas cherché de détours : me questionnaient-« ils sur ce qui devait rester secret? je leur répondais « franchement : « Je ne dois point le dire et ne le dirai « pas. » Viennent de nouvelles demandes, et je répondrai de même. Si le bon Dieu veut que mon bonheur « soit différé, en permettant qu'on me conduise à la capitale, j'adorerai sa volonté sainte : souffrant pour sa « gloire, j'espère qu'il sera toujours avec moi et moi en « lui. Recommandez-moi aux prières des âmes pieuses. « Adieu de nouveau.

« Sitôt que j'appris l'arrestation de notre cher M. Charrier, je chargeai deux de mes élèves de lui porter dix barres d'argent pour ses plus pressants besoins, avec une lettre d'encouragement et de consolation; mes envoyés purent parvenir jusqu'à lui et l'entretenir longtemps; à leur retour, ils m'apportèrent les lettres citées plus haut, et la nouvelle que le grand mandarin de la justice avait expédié son rapport au roi dès le 23 octobre. Or, voici en quels termes cette pièce était conçue :

« On a pris dans la province de *Son-Tay (Nel-Doài)* « un Européen nommé Pierre Charrier, dit *Trum-Doan*, « grand maître de la religion de Jésus, âgé de trente-huit « ans, et résidant depuis neuf années au Tong-King, où

« il a prêché en secret sa doctrine dans plusieurs pro-
« vinces, sans y avoir de domicile fixe. Il était depuis plus
« de deux mois dans la province de *Son-Tay* lorsqu'il y
« fut arrêté, le 21 de la huitième lune (5 octobre), au
« milieu d'un champ qui appartient on ne sait à quel vil-
« lage, etc., etc..... »

« Le 20 octobre, M. Charrier fut tiré de sa cage et mis dans la prison des condamnés à mort, *et cum iniquis deputatus est.* Comment le saint confesseur fut-il traité dans son cachot? Lui-même le raconte en détails dans une lettre qu'il m'adressa pour être communiquée à tous les Missionnaires du Tong-King. Laissons-le parler; son récit vous sera assurément plus agréable que tout autre.

Le 29 octobre 1841.

« MONSEIGNEUR ET CHERS CONFRÈRES,

« Au commencement de la neuvième lune, j'ai expédié de
« ma cage deux grandes lettres contenant les détails de mon
« arrestation, mes interrogatoires et mes réponses. Le 10
« de cette lune (20 octobre), un instant après avoir eu la
« consolation de voir les deux élèves de Monseigneur, je
« reçus la visite du Père Triéou qui dessert la paroisse sur
« laquelle j'ai été pris; mais ce bon Père était si troublé
« qu'il a oublié de me donner l'absolution. Depuis, on
« m'a fait sortir de ma cage pour me conduire à la prison
« couverte en tuiles, où sont détenus les condamnés à mort.
« C'est un bâtiment immense, habité par quarante-trois
« prisonniers, tous assassins, voleurs, brigands ou rebel-

« les, ayant chacun une chaîne, avec une cangue de cinq à « six pieds de long sur les épaules, et de plus les ceps aux « pieds pendant la nuit. Pour moi, point de ceps, point « de cangue; j'ai seulement une jolie chaîne; je couche sur « une belle estrade recouverte d'une bonne natte; je suis « même dispensé de me présenter aux gardiens chaque fois « que l'on compte les détenus, ce qui a lieu toutes les « deux heures, la nuit comme le jour. Libre à moi de me « promener dans le jardin et dans la cour, sans être sur- « veillé. Je prends mes repas avec un mandarin chrétien « de la capitale, incarcéré à cause d'un déficit dans les « greniers royaux commis à sa garde. La personne que le « Père Triéou a chargée de me soigner, donne de l'argent « à la femme de mon commensal, et celle-ci achète des « vivres pour nous deux. Hier, ce Père, sous prétexte de « rendre visite au fonctionnaire disgracié, est venu me voir; « j'ai pu lui parler seul à seul, et cette fois il m'a donné « l'absolution.

« Le mandarin, chargé des prisons de cette province, « est un ancien serviteur du roi Gia-Laong, père de Minh- « Menh. Croiriez-vous qu'à peine entré dans la prison, il « m'a fait asseoir auprès de lui, sur un sofa, m'a donné « ses souliers et offert quelques tasses de thé chinois, au « grand étonnement de toute l'assistance? Ce n'est pas « tout : de temps en temps il m'invite chez lui pour parta- « ger avec moi ses fruits et son thé; chaque fois qu'il descend « à ma prison, il me fait prendre place à ses côtés, sur un « beau sofa, tandis que les officiers s'asseyent à nos pieds « sur la terre nue. De plus, il a ordonné au principal gar- « dien de laisser entrer tous ceux qui voudraient me voir « ou m'apporter quelque chose; mais comme ce lieu a la « réputation d'être soumis à une surveillance rigoureuse, « peu de personnes osent se présenter. Je n'ai pas besoin « de dire que l'exemple du maître a porté tous ceux qui

« dépendent de lui, même les plus grands scélérats, à me « traiter avec distinction.

« Quand le grand mandarin m'appela pour la première « fois à son tribunal, on amena tous les révoltés et bri- « gands de la prison pour voir s'ils me connaissaient : heu- « reusement leur déposition fut sincère, et sur leur ré- « ponse unanime qu'ils ne m'avaient jamais rencontré, on « n'a plus insisté sur l'accusation de complicité avec les re- « belles. C'est sans doute pour cette raison que les manda- « rins me traitent avec tant de douceur. Grâces en soient « rendues à notre bon Jésus! il faut avoir comparu de- « vant ses ennemis et vécu sous les verroux pour compren- « dre toute l'étendue de sa générosité.

« Encore quelques instants, et je vais quitter ce « monde. Quelque pécheur que je sois, depuis mon arri- « vée au Tong-King, j'ai tâché de faire autant de bien que « les circonstances me l'ont permis; si je n'ai pas fait tout « celui que je désirais, je meurs au moins avec la consola- « tion de n'avoir jamais été pour personne une occasion « de péché. Cependant, malgré ce témoignage de ma « conscience, je redoute les jugements de Dieu; mais ma « crainte est accompagnée d'une grande confiance en Jé- « sus et en Marie; je compte aussi sur la protection du « bienheureux saint Pierre, mon patron; il me voit dans « les fers, il m'a vu sous la verge; il m'a entendu confes- « ser Jésus-Christ et l'Evangile : pourrait-il l'oublier? Non; « c'est peut-être grâce à son intercession que j'ai paru de- « vant les mandarins avec tant de calme, et que les coups « de rotin m'ont causé si peu de douleur. Si vous recevez « cette lettre avant mon exécution, priez pour moi de « toutes vos forces; car quelque bonne que soit ma cause, « vos suffrages me seront d'un grand secours. Je vous sup- « plie de nouveau de me pardonner les peines que vous « pourriez avoir éprouvées à mon sujet. Le mandarin

« chrétien, enchaîné avec moi, a connu Monseigneur de « Véren; son nom est François Xavier; il a beaucoup de « foi, et me prie d'écrire à tous les Missionnaires pour « le recommander à leur pieux souvenir (1).

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Charrier. »

« Ce que craignait M. Charrier arriva, son martyre fut ajourné. Dans la nuit du 2 au 3 novembre, les mandarins reçurent ordre de le conduire à la capitale. J'en fus informé aussitôt par une lettre qu'il m'écrivit le 3 novembre :

« Monseigneur et très-cher Ami,

« Cette nuit, le décret du roi est arrivé; après-demain, « je m'achemine vers la capitale, non plus dans mon étroite « cage, mais avec une petite cangue au cou. C'est ainsi « que votre ami va traverser tout le royaume. De plus « grands tourments que ceux que j'ai soufferts à Doai « m'attendent probablement à Hué. Je vous prie de re- « doubler vos prières, afin que la sainte volonté de Dieu « se fasse en moi, comme elle s'accomplit dans les saints « et les anges du ciel.

« Adieu, *Vinctus in Christo*, tout à vous.

Charrier.

(1) Ce mandarin a été mis à mort sur la fin de l'année dernière.

« Le 5 novembre, M. Charrier fut donc tiré de sa prison et dirigé vers la capitale, avec la cangue sur les épaules et la chaîne au cou. Dès que nous fûmes instruits du départ, nous louâmes des hommes pour le porter en filet pendant toute la route; mais la piété filiale de nos chrétiens rendit cette attention superflue : ils accouraient en foule sur son passage pour le saluer, lui offrir des présents et se disputer l'honneur de se courber sous un aussi cher fardeau. Jamais grand mandarin n'a reçu tant d'hommages, ni voyagé si solennellement; sa marche ressemblait bien plus à celle d'un triomphateur qu'à celle d'un prisonnier. Il passa près du village où nous étions M. Jeantet et moi; nos chrétiens et nos élèves purent le voir encore une fois et lui présenter nos respects. « Tu diras à Monseigneur, « cria-t-il en riant à mon catéchiste, *que j'aime mieux ma « cangue que sa mitre, et ma chaîne que sa crosse; il n'y « a que sa croix qui vaille quelque chose, mais j'en ai de « plus précieuses que la sienne.* » Arrivé sur les terres de la Cochinchine, il nous écrivit une petite lettre que je vais encore vous transcrire, parce qu'elle contient tout ce que je sais sur le reste de son itinéraire.

Le 14 novembre 1841.

« MONSEIGNEUR ET CHERS CONFRÈRES,

« J'écris ce peu de mots pour dissiper vos inquiétudes sur « mon voyage. Ma santé est parfaite; je mange beaucoup « plus qu'autrefois, je dors paisiblement toute la nuit; le « jour, je suis passablement secoué; la cangue, pesant de « tout son poids sur ma chaîne, est ce qui me fatigue le « plus; cependant j'en souffre moins qu'à mon départ.

« Je fais vraiment le chemin de la croix, et j'espère, avec
« la grâce de Dieu, monter bientôt au Calvaire. *Orate*
« *pro me.*

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur.

« Charrier. »

« Qu'est-il arrivé à notre cher confrère dans la ville royale? La lettre suivante de M. Berneux va vous l'apprendre :

14 Décembre 1841.

« Monseigneur et MM. les Missionnaires du Tong-King,

« Il vous tarde sans doute beaucoup de connaître l'ac-
« cueil fait à M. Charrier dans cette capitale. Cet heureux
« compagnon de notre captivité ne pouvant pas encore
« prudemment vous écrire, me prie de le faire à sa place.
« Arrivé le 26 novembre à neuf heures du soir, il fut con-
« duit au tribunal des crimes, et de là amené dans la pri-
« son où nous sommes détenus. Inutile de vous parler de
« notre joie en revoyant ce confrère qui nous était annoncé
« depuis si longtemps. Le lendemain matin, sans nous
« laisser le temps de déjeuner, le ministre de la justice,
« escorté d'un grand nombre de mandarins subalternes,
« appela M. Charrier à son tribunal, pour lui faire subir
« son premier interrogatoire. — Votre nom, lui de-
« manda-t-il, votre âge? Depuis combien d'années êtes-
« vous dans le royaume? — (Mêmes réponses qu'aux man-
« darins de Doai.) — Où avez-vous prêché? Quel est le nom
« des villages et des maisons qui vous ont recueilli? — Grands
« mandarins, par votre dignité qui vous rapproche du

« roi, vous êtes comme ses pieds et ses mains, et, à ce « titre, vous ne voulez pas le malheur de son peuple; ne « me faites donc pas des questions auxquelles je ne puis « répondre sans appeler de grands maux sur des sujets fi- « dèles, sans les exposer à des rigueurs dont l'odieux re- « tomberait sur le roi lui-même; plutôt mourir que de « causer la perte d'hommes innocents! — Ne vous in- « quiétez pas du peuple, le roi ne veut pas nuire à ses « sujets. — S'il en est ainsi, mon devoir est de refuser les « aveux que vous sollicitez, puisqu'en les faisant je plon- « gerais des braves gens dans la misère. — Déclarez ces « noms, ou nous allons faire jaillir votre sang et voler vo- « tre chair en lambeaux; nous emploierons les tenailles, « le fer rouge, et nous verrons si vous garderez encore le « silence. — Comme il plaira aux mandarins; mais pour « des révélations nuisibles au peuple, jamais.

« A défaut de révélation, on voulut l'apostasie. Un cru- « cifix était à terre; M. Charrier reçoit l'ordre de passer « dessus : il le prend, le baise et l'adore en disant : Voici « l'image de mon Dieu, du Dieu pour lequel j'ai tra- « vaillé toute ma vie, en qui seul je mets ma confiance; et « maintenant je l'abandonnerais! Non, non, jamais! » On « ordonne alors à trois satellites de faire marcher l'accusé « sur la croix; comme ils ne peuvent y réussir, ils l'élèvent « en l'air, afin de le porter sur l'instrument de notre salut; « mais plus ils rabaissent son corps, pour que ses pieds fou- « lent la croix, plus il les retire, en même temps que sa « bouche confesse solennellement la divinité de Jésus- « Christ. Vaincus de ce côté, les gardes lui attachent for- « tement le crucifix sous le pied droit, et veulent le for- « cer à se lever, pour qu'il soit dit qu'il ait marché dessus. « M. Charrier, demeurant toujours assis, prend son pied, « baise la croix et publie hautement que Jésus-Christ est « Dieu. Alors on invente d'autres profanations contre les-

« quelles le généreux confesseur ne peut que protester, et « dont il se venge en embrassant l'image de son Sauveur « avec une plus vive expression d'amour. — C'est votre « œuvre, disait-il aux mandarins, et non la mienne; vos « outrages ne m'empêcheront pas de vénérer mon Dieu « crucifié. »

« Les mandarins comprirent enfin que la foi du Mis« sionnaire était au-dessus de leurs efforts; ils reprirent, « toujours avec menaces, leurs questions sur les lieux qui « lui avaient servi de retraite, sur les personnes qui lui « avaient donné asile, et n'obtinrent qu'un nouveau refus. « Alors on étend M. Charrier par terre, on l'attache au « fatal piquet, on lui assène onze coups de rotin, dans « l'intervalle desquels les juges lui répètent : Eh bien! « maintenant ne parlerez-vous pas? — Si vous avez pitié « de moi, je vous en rendrai grâce; si vous me torturez « encore, je le supporterai avec résignation : mais pour « dire un seul mot qui puisse nuire au peuple et offenser « le maître du ciel, je ne le ferai jamais.

« Le soir du même jour, on ramène encore M. Char« rier au tribunal; on réitère les questions du matin; on « l'interroge sur la religion, et on lui propose de renier « sa foi, lui promettant à ce prix de l'argent et des digni« tés. — Quand le roi me ferait grand mandarin, je n'aban« donnerais pas ma religion, je ne me permettrais rien de « ce qu'elle défend. » Et prenant de là occasion de leur an« noncer l'Evangile, il leur explique les dix commande« ments de Dieu, le mystère adorable de l'Eucharistie, la « sainteté du mariage, etc. etc. Les mandarins trouvaient « fort raisonnable ce que ce cher confrère leur exposait de « la Religion chrétienne : « A part quelques petites différen« ces accidentelles, disaient-ils, elle ressemble assez à la « nôtre; retranchez le maître du ciel et de la terre, l'enfer, « le paradis et le pain sacré, et nous serons d'accord. »

« Le lendemain matin, nouvelle séance, pendant la-
« quelle un grand mandarin dit aux autres juges qu'il fal-
« lait obliger l'accusé à marcher sur la croix. « Hier, nous
« avons fait tous nos efforts, répondirent-ils, sans pouvoir
« y réussir; » et le mandarin de la justice ajouta : « Je lui
« ai fait donner onze coups de verges, et il semblait dor-
« mir. » Mais en lui-même M. Charrier disait : « On frap-
« pait cependant assez fort pour me tenir éveillé. »

« Nous qui connaissions l'acharnement des mandarins,
« nous nous attendions à voir revenir notre ami avec le
« corps en lambeaux; au contraire, il reparut tout radieux,
« débarrassé de sa cangue et en bon état. Les mandarins,
« désespérant sans doute de rien arracher à cet intrépide
« ministre de Jésus-Christ, firent, ce même jour, leur
« rapport au roi, et l'envoyèrent à son approbation, re-
« vêtu de la signature de M. Charrier. Nous ne doutons
« pas que le jugement porté contre lui ne soit une sentence
« de mort.

« Quant à nous, notre situation est toujours la même,
« c'est-à-dire, en prison, avec la chaîne au cou; le roi
« nous donne du riz et une ligature (600 sapecs) par
« mois : M. Charrier reçoit trois ligatures et point de riz.
« Il paraît que nous resterons ici jusqu'à ce que le nouveau
« souverain ait été légalement reconnu par les députés de
« l'empereur de Chine : puissions-nous alors obtenir le
« coup de sabre que nous désirons avec tant d'ardeur!

« Agréez, Monseigneur et Messieurs, les sentiments de
« vénération, etc.

« Berneux. »

« P. S. de M. Charrier. — « C'est moi-même qui ai
« dicté à M. Berneux ce qu'il vous écrit de mon interroga-

« toire. Son récit est très-authentique. Priez pour moi et
« agréez mes respects.

« CHARRIER. »

« La procédure fut terminée en trois jours. Rapport en ayant été fait au prince, les juges reçurent, peu après, l'ordre de rédiger la sentence définitive; elle était prête, le 28 janvier de cette année, et portait que notre cher confrère aurait la tête tranchée. Le roi fit surseoir à son exécution.

« Je vais vous donner une analyse fidèle de cet arrêt judiciaire, ayant soin de traduire littéralement les principaux passages.

« Après avoir rapporté fort au long l'arrestation du Missionnaire, ainsi que l'ordre de sa translation dans les prisons de Hué, son arrivée à la ville royale, et la commission nommée par le roi pour procéder à son interrogatoire et à son jugement, le tribunal des crimes entre enfin dans l'examen de la cause et s'exprime ainsi : « Nous avons donc
« fait comparaître ce criminel à notre barre; voici ce qu'il
« a déclaré : son nom est Pierre *Charrier*, surnommé
« *Trùm Doàn,* Français d'origine, âgé de trente-huit ans,
« né dans la religion de Jésus, dont il a fait une étude ap-
« profondie jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, époque où
« il fut élevé à la dignité de maître de cette religion. A
« vingt-neuf ans il s'embarqua pour Macao sur un vaisseau
« de sa nation. Après un séjour de quatre mois dans cette
« ville, ayant rencontré un navire de marchands chinois
« qui était en partance pour le Tong-King, il prit pas-
« sage sur le bâtiment au prix d'environ trente piastres,
« afin de venir prêcher la religion dans ce royaume. Sa
« traversée ne fut pas des plus heureuses; car il mit vingt-
« huit jours pour toucher au rivage de la province de

« *Nam Dinh,* où l'on jeta l'ancre vers midi. L'arrivée du « Missionnaire fut aussitôt signalée à des chrétiens annamites dont on ignore les noms; ceux-ci vinrent sur les dix « heures du soir le prendre en filet et l'emportèrent à la « hâte on ne sait dans quel village. Comme son culte « était proscrit, et les prêtres européens sévèrement recherchés, il n'osa pas rester longtemps dans ce premier « asile; d'une seconde retraite il passa à une troisième, et « c'est ainsi qu'avec l'aide des chrétiens qui favorisaient ses « perpétuelles migrations, il a successivement habité sur les « provinces de *Nam-Dinh*, de *Hung-Yen* et de *Hà-Noi*, « s'arrêtant un ou deux jours dans une maison, quatre ou « cinq jours et même des semaines entières dans une autre; « puis il s'en allait encore ailleurs, sans avoir aucune de- « meure fixe.

« Telle est sa déclaration. Nous l'avons mis deux ou trois « fois à la torture, sans qu'il ait varié dans ses aveux. « Quant aux personnes qui l'ont introduit dans le royaume, « à la côte sur laquelle il a débarqué, aux bateliers qui « sont allés le prendre à bord, aux lieux enfin qui lui ont « servi de retraite, il nous a été impossible de lui faire ou- « vrir la bouche pour les déclarer. Nous avons ensuite « fait apporter le crucifix au milieu du prétoire; nous « avons tout mis en œuvre pour qu'il le foulât aux pieds; « mais nos efforts sont restés inutiles; nous n'avons pu lui « arracher que cette réponse : « Je mourrai de grand « cœur plutôt que de consentir à cette profanation.

« Considérons maintenant la grandeur de son crime. « Cet étranger, ce pervers, est venu dans le royaume « avec l'intention de propager furtivement sa mauvaise « doctrine; bien qu'il connût les édits portés contre son « culte, au lieu de retourner dans sa patrie, il a osé sé- « journer dans différentes provinces, confondu avec le « peuple et prêchant partout sa religion : c'est donc un

« homme obstiné dans le mal, un coupable que la justice « ne saurait trop punir. Quand on l'a mis à la question, il « a protesté qu'il mourrait plutôt que de révéler les secrets « qu'il possède. Son mépris de la loi est formel; il mérite « donc la mort. Que pourraient dire cent bouches réunies « pour sa justification?

« Venons-en au texte des ordonnances. Dans le décret « rendu par le roi *Minh-Menh*, la seizième année de son « règne, il est dit: « Si les prêtres européens se glissent « parmi les sujets annamites, ils seront passibles de la « peine capitale, portée contre les semeurs de mauvaises « doctrines. » Il est encore écrit: « Attendu que les mau- « vaises doctrines corrompent le cœur du peuple, ceux « qui en sont les fauteurs seront étranglés, après un temps « indéterminé de prison. » Or, considérant que ce scélérat « est ici depuis longtemps, et que le mal causé par sa « prédication doit être considérable, nous pensons que le « supplice de la corde, après un certain temps de prison, « ne serait pas une peine proportionnée à son crime; consi- « dérant, de plus, qu'on a récemment condamné les deux « Européens Gally et Berneux à avoir la tête tranchée et « exposée sur un poteau, et que sa majesté a confirmé la « sentence en apportant seulement un sursis à leur exécu- « tion: nous demandons, en ce qui concerne le prêtre « *Trùm-Doàn* (M. Charrier), qu'on diffère son châti- « ment jusqu'aux premiers jours de l'an prochain: alors on « lui tranchera la tête et on l'exposera sur un piquet, pour « servir à l'instruction du peuple et à l'extirpation des mau- « vaises doctrines. »

« Le 28 janvier, cette sentence fut présentée au roi qui l'approuva dès le lendemain, sans autre restriction que d'ajourner indéfiniment le supplice.

« Tel est, Messieurs, l'arrêt porté contre notre bien-

aimé confrère : vous voyez qu'il n'annonce pas dans le prince et ses ministres des dispositions très-heureuses en notre faveur. Quand sera-t-il exécuté? Dieu seul le sait. Peut-être des considérations politiques arrêtent-elles le bras du tyran déjà levé pour frapper.

« Ces jours-ci, j'ai encore reçu de M. Charrier une lettre datée du premier février, dans laquelle il me parle de sa condamnation à mort : « Puisse l'exécution être « prochaine, ajoute-t-il, afin de quitter bientôt cette val- « lée de misère, et m'en aller dans le sein de Dieu, où « il *fait* bien meilleur qu'ici-bas.... Nous sommes dans la « prison où est mort M. de la Motte... Si la charité de nos « confrères de Cochinchine n'était pas attentive à nos be- « soins, nous serions sans habits pour nous couvrir, sans « nattes pour nous coucher, et sans ressource pour vivre. « Malgré tous les soins qu'ils nous prodiguent, il reste en- « core dans la surveillance rigoureuse de nos gardiens, « dans la gêne et les privations du cachot, d'assez nom- « breuses occasions d'acquérir des mérites : elles nous pu- « rifieront de plus en plus, et nous rendront dignes du bon- « heur auquel Dieu semble nous appeler. *Ora pro me, et* « *pro nobis.* »

« Agréez l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † Pierre André, *Evêque d'Acanthe, Vicaire apostolique du Tong-King occidental.* »

Une autre lettre de M. Charrier, écrite quelque temps avant son arrestation, contient sur sa vie de Missionnaire des détails pleins d'intérêt, qui nous ont paru dignes de figurer à côté du tableau de sa captivité. En parcourant la série de ses épreuves quotidiennes, on verra par quelles privations le généreux apôtre préludait aux combats du martyre; peut-être même jugera-t-on qu'il ne fallait pas moins de courage pour exercer, pendant neuf ans, et sous le coup de la proscription, un si laborieux ministère, que pour confesser l'Evangile sous la verge des mandarins. Cette lettre est adressée à M. Clémençon, vicaire de Saint-Just-en-Bas, près Boën (Loire).

« Monsieur,

« Il n'est pas nécessaire de vous rappeler combien j'ai eu à souffrir surtout depuis le mois de mai 1838, époque où la persécution a repris son cours avec plus de violence. Heureux quand je puis trouver un petit gîte dans le coin d'une pauvre maison; encore dois-je être constamment sur mes gardes, surtout ne pas tousser, ni parler de manière à être entendu de l'autre côté de la cloison qui parfois nous sépare seule de l'habitation voisine. Dans ce réduit il faut construire son autel, son lit et ses latrines, ce qui joint à la chaleur du pays et à la pesanteur de l'air dans ces lieux inaccessibles au jour, fait de ma souricière une étuve aussi infecte qu'étouffante. Un petit trou, pratiqué dans un coin de cette chambre obscure, laisse à peine entrevoir quelque clarté, à la faveur de laquelle je tâche de réciter mon bréviaire. Et cependant je me porte bien et même mieux qu'avant d'être réduit à un état si gênant.

« Mon district a été plus ravagé peut-être que les autres.

De quatre prêtres que j'avais encore au commencement de l'année dernière, trois ont passé par le glaive et ont glorieusement remporté la palme du martyre; aucun genre de vexations n'a manqué à mes chrétiens; tous les effets de religion ont été pris ou ont pourri sous terre; au mois de juin dernier, le peu qui m'en restait est devenu la proie du mandarin *Quang Khanh.* Depuis lors, mon cher ami, je n'ai pour tout mobilier que l'habit qui me couvre, avec une Bible de Cologne, un Evangile, mon Bréviaire, et un petit havre-sac. Vous voyez que le luxe n'est pas ce qui embarrasse le Missionnaire dans ces moments orageux, où souvent, comme il est dit de notre Seigneur, il n'a pas même où reposer sa tête, et s'il trouve une porte qui s'ouvre au proscrit, hélas! le moindre cri d'alarme le replonge dans de nouvelles perplexités. Combien de fois il s'écrie : « Mon Dieu, je remets ma vie entre vos mains; si vous désirez mon sang, il est prêt à couler pour votre sainte cause. »

« Quelquefois aussi il faut courir, la nuit, d'un village à l'autre, à travers champs, dans l'eau et la boue jusqu'au genou, ayant bien soin d'éviter les chemins battus, et précipitant sa marche, de crainte d'être rencontré par quelqu'un des nombreux émissaires qui nous épient. Un large chapeau de paille sur la tête, un grand bâton à la main pour tâtonner dans l'ombre et prévenir les chutes, des vêtements retroussés jusqu'à mi-jambes, tel est l'équipage d'un Missionnaire en fuite : et si dans une seule nuit il faut s'éloigner à une grande distance, quelle fatigue lorsqu'on est arrivé! On s'en délasse bien vite, il est vrai, quand il se trouve là quelque bonne âme à secourir. Parmi mes plus grands sujets de peines, j'ai à déplorer la chute et l'apostasie de l'un de mes catéchistes, pris par le mandarin *Quang-Khanh;* déjà il avait passé trois fois par les tortures, quand le courage lui a manqué. Il m'avait toujours

suivi depuis mon arrivée dans la mission ; sa foi était sincère, sa vertu même m'était connue. Les desseins de la Providence sont impénétrables, adorons-les!

«...Les Tong-Kinois sont admirablement portés à entendre la parole de Dieu ; ils la retiennent même avec tant de facilité que, si un catéchiste explique la doctrine chrétienne pendant un mois entier dans un village, tous les enfants de sept ans jusqu'à vingt lui répètent la série complète de ses leçons d'un bout à l'autre ; mais, hélas! ce mois écoulé, ils ne verront plus de catéchiste avant sept à huit ans peut-être : l'oubli survient, et voilà une belle semence qui reste presque infructueuse faute de culture ; il est même étonnant qu'elle produise quelque chose, sans livres de religion, sans école, sans instructions suivies. Ah! si ces pauvres gens avaient autant de secours qu'en France, ils seraient bien fervents. Ici, non-seulement l'enseignement religieux est rare, mais un obstacle plus fatal encore à la piété, c'est que nos fidèles, mêlés avec les païens, conversant avec eux et vivant au milieu de tout ce qui est capable d'éteindre la foi, ont besoin d'une vertu peu commune pour persévérer.

« Si le Tong-King avait un gouvernement éclairé, il serait heureux et vivrait dans l'abondance. Le pays est très-peuplé ; sur un espace de terrain égal à l'étendue de votre paroisse, on trouverait au moins quatre-vingts à cent mille âmes. La fertilité du sol répond d'ailleurs au nombre de ses habitants ; la terre produit presque sans culture ; outre la double moisson de riz blanc, jaune, rouge, gros et petit, les indigènes font beaucoup d'autres récoltes moins importantes. Figurez-vous que le froment semé au mois de novembre est mûr à la fin de janvier. Chaque saison a ses fruits ; l'hiver même donne les siens. C'est qu'au Tong-King la saison rigoureuse n'est guère plus froide que le mois de septembre dans notre patrie, avec la différence qu'ici jamais de rosée blanche, et à plus forte raison de

gelée. En revanche l'été est d'une chaleur extrême, et les gens qui travaillent dans les champs sont brûlés par les ardeurs du soleil. Près des maisons, il y a des étangs où l'on se lave trois à quatre fois par jour; souvent il arrive qu'on ne peut se baigner en plein midi, parce qu'alors l'eau est si chaude, surtout celle des petits réservoirs, qu'elle peut cuire des œufs. Quand je serai installé dans mon nouveau district, mes moments de loisir seront employés à faire une petite notice sur les mœurs et usages du pays, et je vous l'enverrai avec prière de la communiquer à vos amis qui sont aussi les miens. »

« Je suis, etc.

« CHARRIER, *Missionnaire apostolique.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Miche, Prêtre de la Société des Missions étrangères, à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine.*

Tràn-Phû, 28 septembre 1842.

« Monseigneur,

« En me demandant la description physique et morale de la capitale annamite et de notre prison de *Trân-Phû*, votre Grandeur m'a imposé une tâche que je ne puis remplir tout entière; car plus d'une face de ce triste sujet m'est encore inconnue : je parlerai donc seulement de ce que j'ai vu ou appris de gens bien informés, pensant répondre ainsi à vos intentions.

« La ville de *Hûé* ne diffère des *Thin* de province (1), que par son étendue et ses hautes murailles de briques. Dans les départements, l'enceinte des villes fortifiées est très-restreinte, et les remparts sont en gazon; elles présentent toutes un carré parfait, dont les quatre angles sont autant de bastions de forme européenne. Ici c'est la même chose, avec cette différence que la capitale est d'une grandeur démesurée, ce qui fait précisément la faiblesse de cette place, beaucoup trop vaste pour avoir jamais dans son sein le nombre de soldats nécessaire à sa défense. Les murailles, d'ailleurs, sont si hautes que cinq à six coups

(1) Un *Thin* est un département formé de deux provinces ; il prend le nom de la principale : on appelle aussi *Thin* la ville qui en est le chef-lieu.

de canon suffiraient pour les abattre, et entasseraient assez de décombres pour combler en partie les fossés qui leur servent de ceinture.

« Le côté méridional de la ville est assez bien protégé par la nature. Un large fleuve en défend l'accès et promène lentement ses eaux à une distance de deux cents pas des murs, dont il semble ne s'éloigner qu'à regret; mais trop peu profond pour que les navires du roi puissent remonter son cours, il ne permet qu'aux grandes barques d'arriver sans difficulté jusqu'à la ville. Quant aux fossés creusés aux pieds des remparts, ils sont d'une largeur excessive. Je pense que depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin de janvier, ils ne manquent pas d'eau, bien qu'ils fussent complètement à sec au moment de notre passage. Il paraît que les Annamites n'ont aucune idée des ponts-levis, ou du moins, s'ils en comprennent l'utilité, ils les ont jugés bien peu nécessaires à la sûreté de la première ville du royaume, car on n'en voit aucun dans leur système de défense. De grands ponts en pierre, d'une structure massive et solide, jetés sur les fossés, conduisent à chaque porte, en sorte qu'en cas de siége, la voie est toute frayée à l'ennemi pour atteindre les boulevarts; et si les assiégés s'avisaient de faire crouler les arches pour arrêter les assaillants, ceux-ci trouveraient dans les débris une digue toute faite pour les conduire aussi sûrement à leur fin que les ponts eux-mêmes.

« Les portes de la ville sont bien bâties et paraissent fort solides; elles sont pavées de marbre, et surmontées d'une tour carrée, large à sa base, et couronnée d'un petit pavillon. Dans le voisinage des portes, les remparts sont d'une épaisseur extraordinaire; partout ailleurs ils ne paraissent pas de nature à pouvoir tenir longtemps contre une batterie dirigée par des Européens. En somme, la capitale de Cochinchine, vue du dehors, présente un assez bel aspect; comme ville de guerre, c'est un chef-d'œuvre pour

le pays; les Annamites qui n'ont rien vu de mieux, la croient imprenable; mais le général français qui s'en emparerait après un siége, quelque faibles que fussent ses troupes, ne recevrait certainement pas le bâton de maréchal pour ce fait d'armes.

« Quand on a vu les dehors de la ville et qu'on pénètre à l'intérieur, l'œil cherche en vain à se reposer sur quelque monument en harmonie avec les belles apparences qui l'ont d'abord frappé. Il est vrai que les rues sont droites et tracées au cordeau, qu'en plusieurs endroits elles sont bordées de murailles en briques de huit à neuf pieds de hauteur, indiquant un édifice public, un tribunal, une caserne, la demeure d'un mandarin, un magasin de riz, ou enfin le palais de quelques princes du sang; mais tout le reste n'est que masures et terrain inculte, en sorte que la première ville du royaume ressemble plus à un désert qu'à une capitale. De distance en distance, on rencontre de misérables cabanes, bâties avec de la boue, et adossées contre les murs dont je viens de parler : ce sont pour la plupart des *Nhà-Quàn* (1), des échoppes de soldats ou de petits bazars, dont le plus richement assorti ne contient pas en marchandises la valeur de trente sous. Quelques feuilles de papier à cigarre, des peignes, des allumettes odoriférantes qu'on brûle devant la tablette des ancêtres, voilà les précieux objets dont les boutiques de *Hué* sont munies.

« Aux herbes qui croissent dans les rues, et jusque sur le seuil des résidences princières, l'étranger devine sans peine que l'homme redoute de fixer ici sa demeure. Les honnêtes gens, les citoyens paisibles, les artisans un peu à l'aise, semblent avoir fait un pacte entre eux pour fuir cette sombre cité, et aller chercher dans les bourgades voisines une

---

(1) *Nhà-Quàn* signifie hôtellerie.

sécurité qu'il est impossible de se promettre à l'ombre du palais de leur roi. Quand on connaît tant soit peu les allures du pouvoir suprême en Cochinchine, on conçoit aisément que les sujets se tiennent à distance du souverain : le lièvre et le lapin osent encore brouter l'herbe, et folâtrer dans les lieux que fréquentent le renard et le loup; mais aller établir leur gîte et creuser leur terrier à côté de l'antre de l'ours, près du repaire du tigre, c'est encore chose inouïe.

« Il est au sein de cette grande cité une vaste caserne, décorée du nom de *Thành-Nôi* (1); tout le monde en fuit l'abord. Là, vivait naguère ce Minh-Menh dont le nom fait toujours frémir, et dont le seul souvenir répand encore la terreur. L'aîné de sa nombreuse progéniture, héritier de ses penchants féroces, l'est aussi de son antre et de sa puissance. Jeune encore, il essaye ses forces naissantes, et néanmoins tout annonce que s'il veut s'en donner la peine, il balancera par ses hauts faits la gloire de son immortel devancier. Déjà il s'est abreuvé du sang chrétien. Mais cette horrible coupe a-t-elle étanché sa soif ou flatté son palais? Nul ne le sait, car il en est encore à savourer. En attendant que son goût se décide, il retient onze victimes sous sa griffe, tout prêt à les mettre en pièces, si le sang réjouit son âme, ou à les laisser partir avec l'empreinte de ses ongles, si ce breuvage lui répugne.

« Cette *Thành-Nôi*, ou ville intérieure, est pour les citoyens du dedans ce que la ville extérieure est pour les ennemis du dehors; elle a ses forts et ses remparts garnis de bouches à feu. Quoi de plus naturel! quand un seul homme tient tout un peuple comme dans un mortier, et qu'il a sans cesse le pilon à la main, il n'est plus possible de compter sur l'amour des sujets comme sur un rempart

(1) *Thành-Nôi*, *ville intérieure.*

chacun cinquante soldats sous leurs ordres; ce qui porterait le nombre de tous les militaires de notre prison à cent cinquante hommes, si notre garde était toujours au complet; mais il est rare qu'ils soient ici tous à la fois, excepté les premiers jours de la lune, parce qu'alors il faut faire acte de présence pour recevoir la solde. Hors cette époque, les deux tiers sont absents; les uns sont employés par le roi, et les autres vont revoir leurs familles.

« Chaque capitainerie est subdivisée en deux parties inégales: l'une, étroite et obscure, est placée sur l'arrière; l'autre, plus spacieuse du double, plus propre, assez éclairée, et surtout mieux aérée, est située sur la façade. Celle-ci n'est destinée qu'aux soldats ou geoliers, ainsi qu'aux prisonniers de marque; la première est proprement ce qu'on doit appeler *la prison*, et renferme tous les instruments destinés à punir le crime et à éprouver la vertu persécutée: des chaînes, des liens et des cangues garnies de fer, voilà l'ameublement de ce sombre réduit.

« Lorsqu'un prisonnier arrive, il est d'usage qu'il fasse aux chefs de la capitainerie un présent, qui consiste en quelques ligatures, en betel, en arêque, avec un vase de vin. Malheur à l'infracteur de cette coutume! il subira toutes les rigueurs de la peine à laquelle il a été condamné, et de plus, mille vexations particulières lui seront prodiguées jusqu'à ce qu'il assouvisse la cupidité de ses avides gardiens. Ce cadeau une fois fait, suffit ordinairement pour soustraire le prisonnier à l'incommodité des ceps. Il paraît cependant qu'il y a une exception pour les chrétiens; quand il s'agit de leur distribuer des cangues ou des chaînes, ils ont toujours ce qu'il y a de plus long et de plus lourd, aussi appelle-t-on ici les grosses chaînes *des chaînes de Datô* (1).

(1) C'est ainsi que les païens annamites appellent Notre-Seigneur-Jésus-Christ; ils donnent aussi ce nom à ses disciples.

« Tous les mois, les *Cai* et les *Bêp* (1) d'office se relèvent; mais les pauvres prisonniers, en changeant de surveillants, ne font que changer d'oppresseurs. Ceux qui entrent en fonction ne manquent jamais de prétextes pour tourmenter les infortunés confiés à leur garde, et ne deviennent plus traitables que quand ils ont eu, eux aussi, leurs présents. Hommes dépourvus d'entrailles, ils s'abreuvent sans remords des larmes du malheureux, et ils broieraient froidement ses os, s'ils espéraient pouvoir en extraire quelques sapèques! Tel est le régime de l'arrière-prison, où sont enfermés nos trois confesseurs de *Phù-Yên*.

« Les païens qui gémissent dans cette prison ténébreuse, sont bien à plaindre : tant souffrir, et cela sans espérance! Que le sort du chrétien est différent! il sait que Dieu compte ses soupirs et ses larmes; que ses tribulations éphémères, après l'avoir purifié aux jours de l'épreuve, lui procureront un poids immense de gloire; la confiance dilate son cœur; la vue de sa chaîne le réjouit, il la contemple avec plus de satisfaction qu'un jeune monarque ne fait sa couronne. Si le découragement et l'ennui venaient un moment à effleurer son âme, ce serait comme un de ces légers nuages qui glissent sur un ciel serein, sans y laisser aucune trace de leur passage.

« Ici tout nous parle de courage, de constance et de palmes; impossible de faire un pas dans cette enceinte sans rencontrer quelques nobles souvenirs. Dans la première capitainerie, *l'Ong-Thiên* (2), qui n'a besoin que de contempler ses glorieuses cicatrices pour penser à ses victoires et à la

---

(1) Un *Cai* est un sous-officier qui commande à cinquante hommes. Les *Bêp* sont des caporaux chargés de la dépense.

(2) Ce nom et ceux qui suivent sont des noms de chrétiens incarcérés ou déjà mis à mort pour la foi.

récompense qui l'attend, siége à l'endroit même où M. de la Motte rendit son âme à Dieu, après avoir si généreusement combattu pour sa gloire. Dans la seconde, où est *l'Ong-Quòn*, tout parle encore de la foi vive, de la constance inébranlable des trois confesseurs, *Phê*, *Xà-Duyên* et *Luàt*, qui ne sont sortis d'ici que pour aller porter au cachot de *Càm-Duòng* la bonne odeur de leurs vertus, en attendant que le glaive de la persécution consomme leur martyre. Dans la troisième, le vieillard *Tiên* repose sur le grabat où les bourreaux vinrent prendre l'illustre *Fhày-Hoa* pour le conduire au supplice. Vous voyez, Monseigneur, que tout ici nous crie : « Courage ! courage ! encore un moment, et vous serez réunis à vos immortels et glorieux devanciers. »

« Sous le règne de *Minh-Menh*, les prêtres étaient détenus dans la prison obscure ; maintenant nous sommes tous dans la prison de devant ; MM. Charrier et Duclos sont dans la première capitainerie, M. Berneux est dans la deuxième, M. Galy et moi dans la troisième. Nos ennemis, nous considérant de plus près, ont vu sans doute que nous n'étions pas des *mangeurs d'hommes*, comme on le leur avait fait croire, et ont pris la résolution de nous traiter avec plus de douceur. Nous avons pour compagnie des mandarins de tous degrés, depuis le simple *Cai* jusqu'au *Tông-Dôc*, espèce de lieutenant-général.

« Notre situation s'est considérablement améliorée depuis plusieurs mois ; aux insultes et aux vexations des militaires ont succédé des égards et toute la liberté compatible avec notre état de prisonniers. Nous passons d'une capitainerie à l'autre quand nous le voulons. En recueillant nos souvenirs, nous sommes venus à bout de composer un office de la très-sainte Vierge, et nous le récitons ostensiblement, soit au milieu de la cour, soit à nos places respectives ; nous lisons et relisons l'Evangile et les épîtres de

saint Paul ; nous écrivons sous les yeux même de nos chefs qui, loin de nous interdire cette licence, contemplent avec admiration les caractères que nous traçons, et élèvent bien haut notre science et notre habileté.

« Quand le jour est prêt à s'éteindre, et que la chaleur a perdu de son intensité, nous nous promenons tous cinq au milieu de la cour, aussi longtemps que l'incommodité de nos chaînes nous le permet. Dès que la nuit est venue, nous rentrons chez M. Berneux, dont le quartier est notre rendez-vous commun, où bien nous restons ensemble jusqu'à neuf heures. Là on parle de confesseurs et de martyrs, des craintes et des espérances de la mission, des missionnaires pris et à prendre ; et comme Votre Grandeur occupe une large place dans nos cœurs, le nom de Mgr de Metellopolis est souvent sur nos lèvres.

« Lorsque le canon se fait entendre dans la *Thành-Nôi*, nous nous séparons pour entrer dans nos différentes capitaineries ; néanmoins, s'il nous plaît de prendre le frais plus longtemps, personne ne s'y oppose. Quelquefois même il nous arrive de sortir dans la cour au milieu de la nuit, sans nous attirer de réprimandes, pourvu que nous avertissions le soldat de garde ; tandis que les autres détenus sont obligés de rentrer à la première veille, pour ne sortir que le lendemain au point du jour.

« Cet adoucissement apporté à notre sort serait très-significatif, et d'un bon augure pour la mission, s'il partait des sommités du pouvoir ; mais nous ne le devons qu'à nos geôliers. Cent fois ils ont entendu répéter que le roi ne voulait pas nous envoyer au supplice ; de plus, ils savent que la mort ne nous fait pas peur, et de là ils concluent que nous sommes incapables de songer aux moyens de nous évader, chose qui nous serait cependant très-facile si nous voulions fuir la palme du martyre.

« Jusqu'ici j'ai parlé de notre demeure et des personnes qui l'habitent; encore un mot sur nos gardiens, et Votre Grandeur aura une idée complète de notre *Trân-Phù*. Voyez de quels honneurs sa majesté nous environne! La garde royale est aussi la nôtre, et nous avons pour geôliers l'élite des guerriers annamites. Il est vrai que les moutons du roi partagent cette distinction avec nous, depuis que *Thieu-Tri* en a fait acheter un troupeau à Batavia : trop humbles pour habiter au palais, ils furent, dès leur arrivée, envoyés en prison; étrangers et innocents, pouvaient-ils espérer mieux! Vite, il fallut construire une bergerie dans un coin de notre vaste cour, aux frais, bien entendu, de la noble milice, qui doit être assez dédommagée de ses dépenses par l'honneur de loger et de mener paître des moutons qui doivent passer sous la dent royale. Tous les jours donc il faut que nos guerriers, déposant le sabre et la lance, s'arment de la houlette pour aller remplir tour à tour l'humble office de bergers. S'il périt par hasard quelque petit agnelet, la garde tout entière s'en émeut; il faut prouver par un procès-verbal en bonne et due forme, que le jeune défunt est mort de sa belle mort, sans quoi la caserne serait gravement suspectée d'avoir voulu couper les vivres à sa majesté.

« D'après cela, on comprend sans peine que la loi annamite ne défende pas de cumuler les charges : voilà les mêmes hommes qui sont tout à la fois *gardes-voleurs*, *gardes du roi* et *gardes-moutons*. Cependant vous ne connaissez pas encore la plus importante de leurs fonctions, celles dont ils sont le plus fiers; ils sont encore bourreaux! Oui, en Cochinchine, la noble profession des armes est avilie jusqu'à faire du soldat un exécuteur des hautes œuvres. Le même homme qui attache aujourd'hui un assassin à la potence, ira demain, tout imprégné de ce sang impur, faire l'ornement du cortége royal; que dis-je? le cortége entier sera composé de bourreaux, puisque l'exercice le plus or-

dinaire, l'office quotidien de la garde princière est de torturer les criminels. Depuis que nous sommes ici, nous n'avons pas encore aperçu un soldat s'exercer au maniement des armes; il en est qui ont plus de vingt ans de service, et qui n'ont pas encore vu un sabre dégainé, sauf le temps des exécutions.

« Voici l'unique exercice auquel le soldat s'applique : le soir, un peu avant le coucher du soleil, on place au milieu de la cour, devant chaque capitainerie, un paillasson recouvert d'un lambeau de natte et représentant autant que possible une face humaine; puis les soldats s'avancent à tour de rôle avec un rotin à la main, écoutent attentivement les instructions de la plus vieille *moustache* de la caserne, et frappent ce fantôme avec lenteur, jusqu'à ce qu'il soit déchiré. Ceux dont tous les coups coïncident et creusent un sillon profond, sont les braves; ils savent torturer! ils iront le lendemain au tribunal répéter sur la chair vive, et peut-être innocente, l'ignoble et horrible leçon qu'ils ont prise la veille. Quand un soldat connaît cette manœuvre, il en sait assez.

« Vient-il un envoyé du *Bô* (1) demander un soldat à notre caserne? (ce qui arrive tous les jours) ne sachant pas ce qu'on lui veut, notre brave s'arme aussitôt d'un rotin, se munit d'une corde, prend une mailloche et des piquets garnis de fer, qu'il suspend à son épaule, et part en cet équipage pour le tribunal. Il ne s'est pas trompé. Arrivé là, il plante ses piquets, lie les mains et les pieds de la victime qu'on lui livre, l'étend entre les deux pieux, et au signal donné par le mandarin, il creuse en peu de coups un large

(1) Le mot *Bô* est un terme générique qui désigne le chef d'un ministère ou d'un tribunal suprême.

sillon dans les chairs du patient, et lui arrache des cris de douleur, sans qu'aucune émotion paraisse sur ses traits! La sentence de mort est-elle prononcée contre le criminel? c'est le soldat qui fera tomber cette tête. Est-il condamné à être coupé par morceaux? c'est le soldat encore, le garde royal, le geôlier, le berger qui déchiquetera ce corps palpitant, et après l'horrible tâche, s'en reviendra gaîment à sa caserne, tout couvert de sang, sans même se douter qu'il a rempli un office ignoble.

« J'ai lu quelque part que les Annamites étaient assez bons soldats; certes, il est bien difficile de le croire: lorsque je considère le régime auquel ils sont soumis, je crois fermement qu'une armée de Cochinchinois n'est et ne peut être qu'une troupe d'esclaves. Ils ne voient rien, ils ne font rien de ce qui peut relever le moral de l'homme et ennoblir les sentiments; toujours *frappants* ou *frappés*, ils ne connaissent pas d'autres inspirations que celle du rotin; la crainte est le seul mobile qui les fasse agir, et ils ne se croient grands eux-mêmes que quand, armés de la verge, ils font trembler le faible devant eux. Le prisonnier est torturé par le simple soldat qui, à son tour, est fustigé par le caporal pour la moindre peccadille; le caporal est bâtonné à l'ordre du sergent, le sergent à l'ordre du capitaine; celui-ci est roué par le colonel; le colonel est rançonné par le *Bô*, et le *Bô* doit ramper de son mieux pour ne pas encourir la colère du tyran de la *Thành-Nôi*, autre Jupiter qui ne se montre aux grands comme aux petits que la foudre à la main.

« Pauvre peuple annamite! quand viendra le moment où tes maîtres, formés à l'école de celui qui n'achève pas de briser le roseau à demi rompu, verront des hommes comme eux dans leurs subordonnés, et chercheront à régner dans les cœurs par l'amour plutôt que par la crainte! Partout où l'Evangile de Jésus-Christ a jeté ses racines, la dignité

de l'homme a été reconnue, le pauvre et le faible ont été traités avec un respect religieux. Mais, malheur aux états qui repoussent cette bienfaisante lumière! ils n'ont pas besoin que Dieu les punisse, ils se châtient assez eux-mêmes!

« Agréez, Monseigneur, etc.

« Miche, *prisonnier.* »

---

*Autre lettre du même Missionnaire à son frère.*

Des prisons de Hué, le 12 novembre 1842.

« Mon cher Frère,

« Je pense que vous me croyez mort depuis longtemps; cette lettre sera une assez bonne preuve que je respire encore. Notre affaire, loin d'être terminée, semble prête à recommencer de nouveau. Depuis le 2 juin jusqu'au 22 octobre, il n'a pas été question de nous au grand tribunal des supplices; mais pendant cet intervalle nos persécuteurs ne nous avaient pas perdus de vue, ils manœuvraient dans l'ombre et écrivaient lettres sur lettres à leurs collègues de *Phu-yen*, pour opérer de nouvelles arrestations, et tâcher de donner une autre face à notre procès. Leurs désirs coupables n'ont pas été satisfaits. Alors ils ont fait venir à la capitale trois de nos néophytes compromis, afin de confronter leurs dépositions avec les nôtres, et ils ont vu avec douleur que nous étions parfaitement d'accord. De ces trois chrétiens arrêtés avec nous, deux avaient eu le malheur d'apostasier au milieu des tourments; transférés à la capitale, leur premier soin a été de rétracter leur apostasie et de confesser Jésus-Christ avec une généreuse intrépidité. Les mandarins, furieux de voir que ces deux hommes, qui avaient cédé en province, bravaient leur courroux au pied du trône, les ont vainement livrés à de nouvelles tortures;

ils avaient affaire à des gens déterminés à mourir plutôt que de renouveler un acte de faiblesse qui leur avait fait verser des larmes amères, comme celles de saint Pierre après son reniement. Nos deux braves ont supporté chacun quarante coups de rotin sans pousser un seul soupir ; ils pouvaient à peine se soutenir quand on les ramena dans notre prison. Tout annonce que ces trois chrétiens seront un jour trois glorieux martyrs.

« Le 22 octobre, nous avons été conduits au tribunal, vers six heures du matin, et nous y sommes restés jusqu'à la nuit : toutefois nous n'avons été interrogés que pendant deux heures. Les mandarins nous avaient donné pour interprète un ancien élève de M. Jacquard, jeune homme incapable de construire une seule phrase française.

« Après quelques questions sur la barque qui nous avait amenés, et sur le lieu de notre débarquement, le principal juge a beaucoup insisté pour savoir quels motifs avaient eus les fidèles, auxquels nous demandions un asile, de se taire sur notre voyage, au lieu de nous signaler aux mandarins de *Phu-yên*. A cela j'ai répondu, qu'en qualité de chrétiens, ils savaient qu'il n'est pas permis de livrer des innocents ; qu'ils n'ignoraient pas notre intention de traverser rapidement leur province pour nous rendre sur les terres du roi du *Feu*, où les étrangers ont un libre accès, et où notre religion n'a jamais été interdite ; qu'ainsi leur dénonciation aurait été un crime, tandis que par leur silence ils n'avaient pas contrevenu aux lois du royaume. Cette réponse était au-dessus de la portée de nos savants magistrats, et ne les a pas satisfaits.

« Ensuite, on a produit notre carte géographique, véritable machine infernale dont ces Cochinchinois ne peuvent deviner les ressorts. Le président, espérant trouver dans cette innocente feuille de papier quelque grief contre nous, avait entrepris de nous faire lire la carte tout entière.

Pour le contenter et lui prouver que son ignorance le rendait trop soupçonneux, je lui ai décliné quelques noms de villes et de provinces; mais voyant qu'il persévérait dans sa première idée, et qu'il abusait de la permission d'être sot, je me suis éloigné de la carte, et à mesure que l'interprète désignait de son doigt un nom de ville ou de village, en me demandant ce qu'il voulait dire, je répondais, la face tournée d'un autre côté, par quelque mot français ou latin qu'il ne pouvait pas répéter.

« Une chose surtout offusquait les mandarins, c'est la couleur jaune qui environne certaines contrées désignées sur ma carte. « Que veut donc dire cette couleur jaune? se sont-ils écriés vingt fois. » En vain leur répondais-je que les couleurs dans une carte sont chose purement arbitraire, et que l'auteur aurait pu remplacer le jaune par le rouge, et *vice versâ;* ces pauvres lettrés prenant leurs ridicules soupçons pour de la sagacité, se disaient d'un ton mystérieux : Ah! ils ne veulent pas le dire! Je suis convaincu qu'ils se sont mis dans l'esprit que nous avions désigné nous-mêmes, avec la couleur jaune, les lieux qui recèlent des mines d'or, pour les livrer aux Européens.

« La nuit approchant, il fallut clore la séance, et la terminer d'une manière digne de ce tribunal de sang, où depuis dix ans nul chrétien n'a comparu sans que ces ennemis de l'Evangile n'aient fait tous leurs efforts pour outrager le signe adorable de la rédemption. Un crucifix fut donc apporté. A cette vue, je sentis mon sang bouillonner dans mes veines. Tandis que je parlais, l'interprète me tirait par l'habit, et me disait en tremblant de ne pas m'exprimer avec tant d'énergie, sans quoi je me ferais frapper. Je n'en criai que plus haut, et je ne reçus pas un coup de rotin.

« Dans ce moment, un soldat présentait le crucifix à

M. Duclos pour le fouler aux pieds. Ce cher confrère le prit et le baisa avec respect. Voyant que j'étendais le bras pour en faire autant, le soldat voulut remporter le christ; mais je le saisis avec vigueur, et nous nous le disputâmes un instant; plus fort que lui, je le forçai de lâcher prise, et lui ayant arraché des mains l'instrument auguste du salut, je baisai ce signe adorable en disant aux juges : « Mandarins, voilà comme je foule aux pieds la croix. »

« Les juges, voyant qu'ils ne pouvaient rien gagner sur nous, ordonnèrent aux gardes de nous reconduire en prison. Mais, avant de sortir, je demandai qu'il me fût permis de dire un mot, ce qui me fut accordé. « Vous nous avez « pris notre argent, dis-je aux mandarins, vous avez vendu « tous nos effets; d'où vient donc que nul d'entre vous ne « songe à pourvoir à notre subsistance? Vous est-il permis « de nous faire mourir de faim avant que cette peine ait « été prononcée contre nous? Pour être justes, il faut ou « nous rendre ce qui nous appartient, ou suppléer aux « ressources que vous nous avez ravies. » A ces paroles, le président fit cette inqualifiable réponse : « *Vous « n'avez plus d'argent! eh bien! mangez de la terre.* » Et en effet, sans l'ingénieuse charité des chrétiens qui nous soulagent au péril de leur vie, il y a longtemps que nous devrions manger de la terre et mourir de faim; car si les deux premiers mois de notre incarcération à la capitale, nous avons reçu un sou par jour pour notre entretien, voilà plus de quatre mois que nous ne touchons pas une obole.

« C'est ainsi que fut terminée cette séance. Nous n'avons plus été rappelés depuis; mais de nouveaux combats nous attendent, et je pense qu'il faudra encore descendre dans l'arène plusieurs fois. Dieu sera avec nous, je l'espère; notre cause n'est-elle pas la sienne? Il ne nous laissera pas

succomber. Il y a plus de huit mois que nous avons la gorge sous le couteau; oh! qu'on tarde longtemps à l'enfoncer!

« Dans le courant de cette année, un prêtre Tong-Kinois a été condamné à l'incarcération perpétuelle et à la chaîne, pour n'avoir pas voulu abjurer l'Evangile; un autre prêtre indigène, qui se trouvait dans le même cas, a été décapité. La sentence rendue contre le premier, nous portait à croire qu'il y avait revirement dans la politique adoptée contre les chrétiens; mais la mort du second nous a convaincus que rien ne se fait ici que par caprice, et qu'à toute heure nous pouvons toucher à notre agonie sans le savoir. Je me plais de plus en plus dans la position que le Seigneur m'a faite. Mon gros collier de fer, mes jarretières de même étoffe, et la lourde chaîne suspendue à mon cou ne me gênent plus autant qu'au début de ma captivité. Bientôt je pourrai jouer aux barres sous cet étrange uniforme.

« Toutefois, malgré la joie secrète que mon cœur éprouve, je regrette de n'avoir pu atteindre la terre de notre mission projetée. Déjà nous avions traversé les états du roi de *l'Eau*, et nous entrions dans les domaines du roi du *Feu*, lorsqu'une troupe de soldats cochinchinois, lancés à notre poursuite, nous atteignit, nous lia les mains derrière le dos, et nous ramena chargés de la cangue, au chef-lieu de la province de *Phu-yen* d'où nous étions partis. A mesure que nous avancions à travers ces peuplades de sauvages hospitaliers, notre cœur battait de joie; encore une journée, et nous arrivions... Dieu a permis que cette grande entreprise avortât; que son saint nom soit béni! Il saura, dans sa miséricorde, pourvoir au salut de ces pauvres âmes, si bien disposées à accueillir l'Evangile.

« Adieu, je ne vois plus ce que j'écris dans mon coin

obscur. Soit que je vive, soit que je meure, vous serez instruit de la résolution que le roi aura prise à notre égard. Donnez de mes nouvelles à mes frères et sœurs; offrez mes respects à tous les ecclésiastiques de votre canton, et recommandez-moi aux prières de vos chers paroissiens que je n'oublie pas dans mes fers.

« Tout à vous en Jésus-Christ.

« MICHE, *prisonnier.* »

---

*Autre lettre du même au même.*

Des prisons de Hué, décembre 1842.

« MON CHER FRÈRE,

« ... Sa majesté cochinchinoise a ratifié la peine de mort décrétée contre nous, en ordonnant toutefois aux juges de surseoir à l'exécution, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous délivrer nos passe-ports pour l'autre monde. C'est le 3 décembre que la sanction royale a été donnée, et nous en avons eu connaissance dès le lendemain, malgré toutes les précautions prises par les mandarins pour cacher aux criminels le sort qui leur est réservé.

« Vous ne sauriez vous faire une idée de la joie que la

décision du prince a répandue dans nos âmes ; il faut en faire l'expérience pour en pouvoir juger : que sera-ce donc quand approchera le jour du supplice ! Que sera-ce quand le bourreau viendra frapper à notre porte et nous dire : « Partez, le ciel vous est ouvert ! »

« Le 7 décembre, nos geôliers ont reçu l'ordre de nous transférer à la grande prison. Déjà MM. Charrier, Galy et Berneux nous y avaient précédés, et nous nous estimions heureux d'aller les rejoindre ; mais à notre arrivée, nos confrères avaient quitté ce cachot pour aller en occuper un autre, en sorte qu'au lieu du plaisir d'embrasser nos trois amis, nous avons eu la douleur de trouver leurs places vides.

« Qui n'a vu que les prisons d'Europe peut difficilement se faire une idée de celles du Tong-King ; c'est pourquoi je vais vous décrire notre nouveau manoir avec quelques détails, et d'après cette esquisse, vous pourrez juger de notre position (1).

« A l'extrémité de la ville de Hué, capitale du royaume, et tout près des remparts de l'ouest, on découvre au milieu de marécages inhabités, une vaste enceinte de murailles qui peuvent former un carré de cinquante toises, sur douze pieds de hauteur : ces murailles, environnées de fossés remplis d'eau, sont munies d'une épaisse haie de bambous épineux qui en défendent l'accès. C'est là qu'est située la prison connue dans le pays sous le nom de *Rhàm-dàng*, vrai réceptacle de tous les vices et de tous les crimes, où l'on voit affluer chaque jour, avec les condamnés venus des divers points du royaume, tous les

---

(1) Cette description se retrouve en partie dans une des lettres précédentes ; cependant, comme il y a ici plusieurs renseignements nouveaux, nous n'avons pas craint, pour les conserver, de reproduire quelques traits déjà connus.

genres d'infortunes, la pauvreté, la faim, la soif et la misère la plus digne de pitié. Tel est le château fort que nous habitons, en attendant la consommation de notre sacrifice. Un petit pont de bambou, jeté sur les fossés, mène à la porte, dont on ne franchit ordinairement le seuil une seconde fois que dans un cercueil, ou sous la conduite du bourreau en allant à la potence.

« Des rizières, cultivées au profit du commandant de la prison, couvrent la moitié de cet enclos, et le reste est occupé par quatre grands bâtiments, dont l'un sert de logement à nos gardiens, et les trois autres sont autant de maisons de reclusion. La première geôle est réservée aux grands mandarins; la deuxième, celle où nous résidons, renferme les dignitaires du second ordre et les personnes du peuple un peu comme il faut; quant à la troisième, elle est destinée aux gens du plus bas étage.

« Ces bâtiments, sans murailles, sans parois, ne sont autre chose que de vastes hangards, formés d'une infinité de colonnes qui supportent un toit couvert en tuiles. Chacune de ces demeures est divisée en deux compartiments, l'un supérieur, et l'autre inférieur : la partie supérieure, élevée de quatre pieds au-dessus du sol, est une grande chambre noire, ou plutôt une véritable caisse, doublée de madriers, où la lumière ne pénètre jamais; car elle n'a d'autre ouverture que la porte, et celle-ci reste toujours fermée quand il y a des prisonniers dans ce ténébreux repaire. Durant le jour, tous les reclus habitent au rez-de-chaussée, sur la terre nue, sans autre abri que quelques lambeaux de nattes, qu'ils se procurent à leurs frais pour se protéger contre le vent. Chaque prisonnier a sa case particulière, en sorte qu'il y a sous le même toit autant de ménages que d'individus, à peu d'exceptions près. Lorsque la nuit est venue, au signal donné, il faut monter à l'étage supérieur : quelques soldats y accompagnent les criminels, les mettent

aux ceps, et enlèvent l'échelle dès qu'ils sont descendus. Voilà la rubrique qui s'observe tous les jours. Par une grâce particulière du capitaine, les détenus de la première et de la seconde catégorie ne changent pas de demeure; quoique nous ne puissions pas nous tenir debout dans nos *poulaillers*, nous sommes incomparablement mieux que dans la fournaise qui est au-dessus de nos têtes. Vous pouvez, d'après ces indications, vous former une idée de notre palais. Je crois qu'un Européen ne peut vivre ici dix-huit mois sans miracle : nous sommes environnés de marais, la terre que nous foulons suinte sans cesse, au temps des pluies l'eau pénètre dans nos cabanes et s'élève jusqu'à la hauteur de nos lits; enfin entassés les uns sur les autres, entourés de plus de cinquante feux, toujours dans la fumée, nous serons comme dans un four ardent au moment des grandes chaleurs.

« Reste maintenant à vous dire un mot du régime auquel nous sommes soumis : trois fois le jour, nous allons passer la revue; les soldats nous rangent par lignes de cinq hommes, et nous comptent scrupuleusement, de peur qu'on ne s'évade sans qu'ils le sachent; car, dans ce cas, le capitaine et les sentinelles sont passibles de la même peine que le prisonnier fugitif : s'il était condamné à mort, ses gardiens meurent à sa place. Il est donc juste qu'ils prennent des précautions sévères pour empêcher toute désertion.

« Je vous assure que ce n'a pas été pour nous une petite humiliation, quand, pour la première fois, nous nous sommes vus accroupis entre des voleurs et des meurtriers, et coudoyés par des lépreux : mais les disciples ne sont pas au-dessus de leur maître; Jésus-Christ aussi a été confondu avec des scélérats! que dis-je? un assassin lui a été préféré!

« Ici on commande même à la nécessité. Il est défendu, oui, il est défendu à la nature d'opérer ses fonctions les plus impérieuses au delà de deux fois par jour; et le mo-

ment pour cela est fixé : comme il n'y a pas de fosses d'aisance dans l'enceinte des murailles, les soldats conduisent, soir et matin, tous les prisonniers ensemble dans les marais du voisinage, et chacun rapporte en revenant sa provision d'eau ; il n'y a d'exception que pour les malades. Malheur à celui qu'une invincible nécessité presse d'enfreindre cette loi tyrannique ! Si le délit est connu, son pauvre dos l'expie sous une grêle de coups de rotin.

« Pendant le jour nous avons peu de surveillants ; mais, les ténèbres venues, leur nombre s'élève quelquefois jusqu'à quatre-vingts ou cent. Quelques-uns se promènent dans l'intérieur à la lueur des flambeaux que nous entretenons à nos frais, et agitent de temps à autre une crécelle de bambou pour marquer les différentes heures de la nuit, et montrer qu'ils ne dorment point. Ceux qui couchent hors de l'enceinte des murailles sont bien plus nombreux : à chaque instant ils poussent de grands cris, et s'interpellent de loin pour témoigner de leur vigilance.

« Dans les autres prisons, les détenus sont à leurs frais. Fussent-ils éloignés de cent lieues de leurs familles, il faut, à moins qu'ils ne soient étrangers, qu'un parent les suive pour les nourrir, ou qu'ils emportent avec eux de quoi se sustenter. Ici au contraire tous les reclus reçoivent une légère allocation du gouvernement ; celle des soldats est d'environ vingt sous et trois écuelles de riz par mois ; leurs parents fournissent le reste et les habillent : les autres prisonniers, quels qu'ils soient, ne reçoivent que vingt écuelles de riz et pas d'argent ; encore ce riz est-il le rebut des magasins, au point que la plupart le vendent à perte pour s'en procurer de meilleure qualité. Qu'arrive-t-il de là ? C'est que la misère et la faim causent ici d'épouvantables ravages. Outre le riz il faut au prisonnier une marmite, et le roi n'en donne pas ; il faut du bois pour cuire ce riz, et le roi n'en donne pas ; il faut une natte et des habits, et le roi

n'en donne pas. Que fera donc l'infortuné captif pour se procurer ces objets indispensables? Il vend d'avance une partie de sa ration, et meurt de faim deux ou trois jours après.

« Je ne puis vous peindre le spectacle lamentable que présente la troisième prison, qui n'est séparée de la nôtre que par une allée de dix pieds de largeur. La première fois que j'y pénétrai, je vis une troupe de criminels chargés de lourdes chaînes, étendus sur une terre humide, sans vêtements, abandonnés comme des animaux, tout près à rendre le dernier soupir. Les plus forts se tenaient à peine debout et s'écriaient : *Doi! doi! J'ai faim! j'ai faim!* D'autres n'avaient plus la force d'exposer leurs misères ; mais fixant sur moi un œil presque éteint, ils m'en disaient plus par leur silence que s'ils eussent pu exprimer leur angoisse. Dans cette position, il ne leur reste d'autre ressource que de mendier ou plutôt de mourir ; car où iraient-ils mendier? Ils ne peuvent sortir, et leurs compagnons d'infortune sont aussi leurs compagnons de souffrance, de misère et de désespoir! Vous voyez que ce n'est pas seulement envers les chrétiens que le prince persécuteur se montre barbare et cruel. Dans le courant du mois dernier, il est mort près de quarante prisonniers dans ce réduit, et la mortalité continue...

« Mais, direz-vous, vos cachots ne sont-ils donc jamais visités par les riches et les grands? — Non, un seul homme pénètre dans cet antre de la part du roi, et quand il y vient, c'est pour examiner si nos fers sont rivés assez près. Voilà l'unique but de sa mission. Oh! que la bienfaisance païenne a les entrailles étroites! On trouvera encore quelques personnes compatissantes qui ne refuseront pas une poignée de riz au pauvre qui frappe à leurs portes : mais aller chercher le malheureux dans son réduit pour essuyer ses larmes et apaiser sa faim, c'est le privilége de la charité chrétienne; elle seule peut revendiquer cette gloire.

Les petites grandeurs de ces contrées infidèles se croiraient humiliées si un homme chargé de chaînes paraissait en leur présence ; elles se regarderaient comme déshonorées, si une main décharnée s'approchait de la leur pour recevoir une obole. Lorsque j'étais à la prison de *Trân-phû*, un prisonnier cambogien, arrivé depuis peu, ne recevait pas de ration ; les soldats par pitié lui permirent de curer leur marmite et de s'approprier l'aliment brûlé qui reste collé au fond, à condition qu'il les aiderait à écosser le riz pendant la journée. A la fin, un officier prit la résolution de monter au tribunal et d'avertir les mandarins de l'état de détresse où se trouvait ce malheureux. Pour sa récompense il fut menacé du rotin, parce qu'il avait soulagé la misère d'un *manant digne du dernier supplice, et qu'il s'était intéressé à son sort !!* Lorsque je réclamai moi-même des secours, le président me répondit : *Si vous n'avez plus d'argent ni de vivres, mangez de la terre !* Jugez par là de ce qu'on peut attendre de l'opulence païenne.

« Vous n'avez vu jusqu'à présent que le revers de la médaille, il est bien juste que je vous montre le beau côté. Quoique notre prison soit malsaine et fort incommode, je la préfère néanmoins à toutes celles que j'ai habitées jusqu'ici. Nos geôliers n'ayant ordinairement affaire qu'à des misérables, privés de toutes ressources, n'essayent même pas de leur rien extorquer ; si notre gîte n'est qu'une cage à poules, nous y sommes libres et à l'abri de toutes vexations. Nous avons l'avantage d'être réunis aux confesseurs de la foi qui nous ont précédés, et à ceux qui nous ont suivis ; nous prions en commun, nous mangeons ensemble, nous nous réjouissons en frères ; les chrétiens du dehors, ceux même des provinces voisines, viennent nous voir sans crainte, sinon sans danger. Que dis-je ? nous avons été honorés d'une visite infiniment plus précieuse que celle de toutes les grandeurs du monde, Jésus-Christ lui-même a

daigné abaisser sa majesté suprême jusqu'à pénétrer dans nos cachots, pour nourrir du pain des forts ceux qui ont combattu pour sa cause. La veille de ce beau jour, nous avons entendu les confessions de nos fervents compagnons de captivité, et le lendemain, dès l'aurore, un prêtre indigène, à qui nous avions manifesté nos désirs, est venu, sous prétexte de voir quelque connaissance, mettre le comble à nos vœux. Recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est toujours un bonheur pour les âmes qui ont la foi; mais communier quand on s'est vu éloigné de l'autel pendant dix mois, communier avec un collier de fer et une lourde chaîne qu'on porte pour Jésus-Christ même; communier dans un cachot, sous le poids d'une sentence de mort; communier sous les yeux des persécuteurs, à leur insu et contre leur défense, c'est un bonheur qu'il ne m'est pas possible d'exprimer. Si notre captivité se prolonge, je pense que nous pourrons encore renouveler une fois ou deux cette mystérieuse cérémonie.

« Pour peu que nos gardiens soient clairvoyants, ils doivent bien s'apercevoir que nous recevons des secours du dehors; mais ils ferment les yeux. Tout ce qui nous environne annonce la misère la plus profonde : les chrétiens sont les seuls qui ne manquent de rien; bien nourris, bien vêtus, ils ont même de quoi faire de petites aumônes à leurs voisins les plus nécessiteux. A cette vue, les païens ne manquent pas de s'écrier : « Les chrétiens s'aiment et s'entr'aident, ils ne s'abandonnent pas dans le malheur; » mais que diraient-ils, s'ils savaient que les secours qui nous arrivent ont traversé les mers? Que penseraient-ils si on leur apprenait que les néophytes, leurs compatriotes, ont des amis, des frères aux extrémités du monde, amis et frères qu'ils n'ont jamais connus, et qui ne laissent pas de les secourir dans les fers, et de leur envoyer à cinq mille lieues de distance le tribut de leur charité, sur le simple soupçon des

maux qu'ils endurent et des besoins qu'ils éprouvent ! Oh ! que de larmes essuie cette œuvre éminemment catholique de la Propagation de la Foi ! Que de plaies cette admirable Société guérit tous les jours ! Si nous n'éprouvons pas les horreurs de la faim, si la misère ne nous moissonne pas comme les malheureux qui meurent à nos côtés, c'est à ses libéralités que nous en sommes redevables ; je me fais un devoir de vous le dire. Tâchez de multiplier les membres de cette Association dans votre paroisse, où tant de personnes peuvent s'y agréger sans trop de sacrifices ; par là vous mériterez pour vous-même, et vous procurerez à vos ouailles un moyen efficace de thésauriser pour le ciel.

« Priez toujours Dieu pour moi, et recommandez-moi aux prières des habitants de Fraize, que j'aime toujours et qui ne seront jamais effacés de ma mémoire. Il pourrait se faire que je reçusse encore de vos nouvelles avant de mourir ; car le nouveau roi de Cochinchine, tout chancelant sur son trône vermoulu, ne se hâte guère d'en finir avec nous ; quelques-uns croient qu'il veut se concilier l'amour de son peuple en faisant couler le moins de sang possible au commencement de son règne. Quoi qu'il en soit, écrivez-moi toujours, tant que vous ne serez pas prévenu officiellement de ma mort.

« Je dis adieu à tous nos frères et sœurs. J'offre mes respects à M. votre Vicaire et à tous les Confrères du canton ; mes amitiés à MM. Deloisy, Obry, Masson, etc., etc., et puisqu'il ne me reste pas assez de papier pour écrire tous les noms présents à mon souvenir, saluez de ma part tous vos bons paroissiens ;

« Et croyez-moi, dans l'union de vos prières et saints sacrifices,

« Votre plus affectionné Frère,

« MICHE, *prisonnier*. »

MANDEMENTS PUBLIÉS EN FAVEUR DE L'ŒUVRE.

Monseigneur l'Evêque de Munster, et Nosseigneurs les Evêques de Castellaneta, de Valva et Sulmona dans le royaume de Naples, ont recommandé l'Œuvre à leurs diocésains.

DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Huit Oblats de Turin sont partis de Civita Vecchia, le 4 août, pour aller fonder une maison de leur ordre à Madras; voici leurs noms :

| | | |
|---|---|---|
| Prêtres. | Balma, Jean, du diocèse de | Pignerol; |
| | Griffa, Louis, | Turin; |
| | Gallo, Louis, | Turin. |
| Clercs. | Sgherlino, François, | Turin; |
| | Ghiosso, Jean, | Alba. |
| Frères coadjuteurs. | Rosia, Pascal, | Asti; |
| | Gardetti, Pierre, | Ivrée; |
| | Romano, Jean, | Turin. |

M. Albert Schœffer, prêtre du diocèse d'Ausbourg, s'est embarqué le 16 août au Havre, pour Baltimore, où il doit s'agréger à la Société des RR. PP. Ligoriens.

# TABLE DU TOME XV.



## MISSIONS D'EUROPE.

### CONSTANTINOPLE.



### MISSION DE MOLDAVIE.



### MISSION D'ALBANIE.



## MISSIONS D'ASIE.

### CHINE.



### MONGOLIE.



### COCHINCHINE ET TONG-KING.



### INDE.

#### *Vicariat apostolique de Pondichéry.*



#### *Mission du Maduré.*

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI.

*Avec approbation des Supérieurs.*

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

## RECUEIL PÉRIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

---

TOME SEIZIÈME.



A LYON,

CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,

RUE DU PÉRAT, N° 6.

1844.

# MISSIONS D'AFRIQUE.

## MISSION DE L'ABYSSINIE.

*Extrait d'une lettre de M. de Jacobis, Missionnaire lazariste, à M. ***, à Naples.*

Adoua, 31 mai 1842.

« Monsieur,

« Je suis enfin de retour en Abyssinie, et voici quelques nouveaux détails sur ce long et fatigant voyage. Je n'espère pas, il faut le dire, intéresser votre curiosité par cette relation désenchantée comme les régions qu'elle décrit; mais au moins j'aime à croire qu'elle resserrera les liens de charité qui nous unissent, et cette confiance est pour moi d'un prix inestimable; rien n'est doux pour le Missionnaire, exilé sous de lointains climats, comme de penser que, par delà les mers, des cœurs dévoués prient pour ses besoins et prennent part à ses peines.

« De *Macullo*, dernier village mentionné dans ma lettre précédente, je m'engageai dans la solitude du *Samhara*. C'est une terre aride qui s'étend à l'ouest d'*Arkiko* jusqu'à *Amazen*, et au sud va mourir au pied des montagnes de *Schihah*. A travers ce sol inhabité, deux routes pouvaient me conduire au centre de ma mission, celle de *Dexa* et celle de *Galaguora*. Je préférai la seconde. L'autre était à la vérité la plus courte, mais elle était moins sûre ; puis, je l'avais déjà tenue lorsque j'avais pénétré pour la première fois en Abyssinie, et je lui dois d'avoir vu le *Saranta*, cet autre St-Bernard des Alpes éthiopiennes. Par un singulier phénomène, cette chaîne de montagnes s'élève comme une barrière entre la bonne et la mauvaise saison, entre les pluies continuelles et la sérénité inaltérable qui règnent tour à tour, pendant six mois, sur les deux versants opposés.

« Notre itinéraire par *Galaguora* ne présente pas des contrastes moins frappants. Arrivés à *Laguaja*, nous entrâmes dans un labyrinthe de hautes collines dont les crêtes plus ou moins façonnées en cônes avaient pris, sous les ardeurs d'un soleil dévorant, l'aspect noirâtre et désolé des roches volcaniques. Une bête féroce fut aperçue au fond d'une de ces gorges solitaires par le frère Abatini : était-ce un lion, ainsi qu'il le pense, ou seulement, comme cela est plus probable, une énorme hyène, je l'ignore ; pour moi, je n'ai vu que de simples gazelles errer en paix dans les prairies de la vallée.

« Après quatre heures de marche, nous fîmes halte près d'une petite source, où nous trouvâmes campée toute une armée de singes, grands et petits, que notre apparition mit en déroute complète. Toutefois la peur ne les emporta pas très-loin : retranchés sur les cimes des montagnes qui nous environnaient, ces antiques propriétaires de la fontaine semblaient, par leurs grimaces et leurs cris qui ne

cessèrent qu'à notre départ, protester contre notre usurpation.

« Notre première journée ne fut qu'une complication d'incidents malheureux. Elle s'était ouverte par une chicane du *Nayb* d'Arkiko qui, sous prétexte de prélever un certain droit de passage sur ses terres, rançonne à discrétion les voyageurs; quelques pas plus loin, quatre de nos mulets succombèrent à je ne sais quelle épidémie qui les tua en peu d'instants; les quatre qui nous restaient, déjà insuffisants pour le transport des bagages, durent encore recevoir, comme surcroît de fardeau, ceux de nos compagnons qui tombaient de lassitude ou de maladie : à voir se traîner notre languissante caravane, on l'eût aisément prise pour un hôpital ambulant.

« Quand vint le soir, nos provisions se trouvèrent épuisées aussi bien que nos forces; il fallut donc se coucher presqu'à jeun, sans autre lit qu'une simple couverture étendue sur un sol pierreux, avec la crainte des bêtes féroces que les carcasses de nos mulets attireraient probablement sur nos traces. Ce fut une longue nuit d'insomnie, durant laquelle nous apercevions avec anxiété le ciel, d'abord serein, se disposer à l'orage; des nuages épais s'amoncelaient sur nos têtes; la pluie menaçait de tomber à flots sur les pauvres pèlerins sans abri. Heureusement, à deux heures du matin le vent changea de direction, et dissipa ces masses noires qui assombrissaient encore la solitude; nous nous plaisions à voir les nues fugitives glisser sur le disque de la lune qu'elles ne voilaient plus qu'à demi, et qui nous envoyait par intervalle sa faible clarté comme un rayon d'espérance.

« Enfin le jour parut, et ce fut pour éclairer une scène riante. Les énormes montagnes qui nous avaient apparu dans l'obscurité comme autant de gigantesques et sinistres figures, se montraient, à la lumière, comme l'encadrement

grandiose d'une nature toute de fraîcheur et de beauté. A leur pied se déroulait une plaine fertile, du sein de laquelle nous arrivaient, avec le parfum des fleurs, les chants du rossignol, les accents plaintifs de la tourterelle et le concert matinal de mille oiseaux harmonieux.

« Vers les trois heures après midi, nous fîmes une étrange rencontre : c'était un homme aux cheveux graissés de beurre; un lambeau d'étoffe jeté sur ses épaules lui servait de manteau; le coutelas à la ceinture, le bouclier d'une main et la lance dans l'autre, il s'avança vers nous dans l'attitude d'un héros de comédie, et s'annonça comme soldat envoyé par le *Sciummo* du village voisin, avec mission de nous arrêter et de nous conduire à son maître : déjà même il se mettait en devoir de le faire, en saisissant par la bride le premier âne de la caravane. La violence de ses cris égalait seule son impertinente audace, et l'on eût dit que nous avions à faire à un redoutable géant. Je ne me déconcertai pas néanmoins à travers tout ce bruit. L'expérience m'avait appris que, pour se délivrer de ces êtres rodomonts, il suffisait de pousser des vociférations énergiques : j'employai cet expédient qui me réussit, je criai de toute la force de mes poumons; et comme si notre Abyssin avait cru trouver quelque chose de surhumain dans les éclats de ma voix européenne, nous le vîmes soudain tomber à nos genoux, et implorer miséricorde.

« Le 13 mai, nous fîmes notre entrée solennelle dans Adoua, montés sur des mules richement caparaçonnées qui nous avaient été envoyées par MM. Schimper et d'Abbadie; un certain nombre d'Abyssins, heureux de nous revoir, étaient venus à notre rencontre; et ce fut au milieu de ce cortége d'amis que nous pénétrâmes dans la cité.

« Voilà en abrégé l'histoire de mon voyage. Permettez-moi maintenant quelques observations sur l'état politique et religieux de l'Abyssinie.

« Une inimitié profonde, vous le savez sans doute, régnait entre *Ubiè* et *Ras-Aly*. L'arrivée d'un évêque jacobite aurait dû, ce semble, avoir pour effet d'opérer entre eux une réconciliation ; mais au contraire elle envenima la discorde; le nouvel *Abouna*, s'attachant aux drapeaux d'*Ubiè*, le suivit contre son rival, et pendant que le prince pillait, incendiait, démolissait tout ce qui se rencontrait sur sa route, lui frappait d'excommunication quiconque osait se ranger sons les bannières ennemies. Avec eux était ligué *Desiasmaccio Berra*, le plus brave guerrier dont s'honore aujourd'hui l'Abyssinie. Ce général attaqua les troupes de *Ras-Aly* à Débra Gaber, et les eût défaites complètement, si *Ubié*, ivre ce jour-là comme toujours, n'eût été dans l'impossibilité de combattre. *Rass*, il est vrai, ne profita point par lui-même des fautes de son rival; à l'approche de l'ennemi, il s'était enfui dans un couvent à trois journées de distance, abjurant ainsi la réputation de valeur dont il avait joui jusqu'alors. Heureusement pour lui, une partie de ses soldats suppléant par le courage à la présence de son chef, força la tente d'*Ubiè*, trouva ce prince abîmé dans l'ivresse et le chargea de fers. L'*Abouna* et les principaux officiers du parti vaincu subirent le même sort.

« Informé, dans sa retraite, de ce triomphe auquel il refusa d'abord de croire, *Rass* enfin se rendit au camp. Mais ce ne fut point pour abuser de sa victoire : « Vous êtes mon père, dit-il à *Ubié*; la loi de J. C. me commande de vous honorer, et je le fais. Déliez, crie-t-il aussitôt aux gardes, déliez ses mains, et qu'il soit en liberté ! » Puis se retournant vers son captif : « Votre frère marche sur votre ville principale, et veut s'en emparer; reprenez vos soldats et courez défendre votre trône.» *Desyemaccio màrco*, allié du vainqueur et frère d'*Ubiè*, se précipitait en effet sur la capitale du prince prisonnier, et comptait l'envahir.

« Envisagée sous le point de vue religieux l'Abyssinie

n'est guère plus florissante que sous le rapport politique. Cependant son état est moins triste qu'on ne l'a supposé quelquefois : on a prétendu qu'une mission catholique ne saurait y réussir ; il est même certains bras qui se sont lassés à défricher ce champ qu'ils regardaient comme devant être éternellement infructueux : je trouve qu'on s'est exagéré le mal et qu'on s'est trop tôt découragé.

« Pour moi j'espère, et ma confiance, tout entière dans les miséricordes divines, s'anime encore aux souvenirs d'un passé qui n'est pas sans gloire pour la religion en Ethiopie. Je sais qu'on reproche aux Abyssins d'être trop inconstants pour que le règne de Dieu s'affermisse dans leurs âmes ; mais l'histoire dément en partie cette accusation. Depuis le quatrième siècle, époque où saint Frumence devint l'apôtre du pays après en avoir été le bienfaiteur comme ministre, cette Eglise n'a-t-elle pas gardé avec amour, pendant près de cinq cents ans, le dépôt de la vérité qu'elle semble prête à ressaisir? Ne florissait-elle pas encore au milieu du désert, échappant par sa ferveur à la contagion de l'hérésie, alors que tout l'Orient en était déjà infecté, et qu'autour d'elle les chrétientés les plus illustres avaient donné l'exemple de la défection ?

« Sa chute, il est vrai, fut profonde. Entraînée dans les erreurs de Dioscore, à la suite d'Alexandrie sa mère spirituelle, elle attendit pour revenir à l'unité que Dieu l'y ramenât par ses propres malheurs. Ce fut au quinzième siècle qu'un jeune prince, dont la minorité servait de prétexte à l'ambition de plusieurs rivaux, demanda au roi de Portugal une colonie de Misssionnaires catholiques, en même temps qu'il réclamait des troupes pour raffermir son trône ébranlé. Avec ce nouvel apostolat commencèrent, je l'avoue, ces alternatives de ferveur et de persécution qui ont fait soupçonner les Abyssins d'instabilité dans l'orthodoxie. Les Pères Jésuites d'abord, et les religieux franciscains venus

après eux, se virent tour à tour protégés ou proscrits, selon que le trône était occupé par des rois sages ou par des tyrans, par Atznaf-Seghed et Susnéios, les princes les plus accomplis qui aient régné à Axum, ou par Faciladas, le bourreau de ses sujets. Mais il faut reconnaître que les moines hérétiques doivent porter la principale responsabilité de nos désastres, et que leur fanatisme, jadis tout-puissant sur des esprits égarés, a toujours eu plus de part à ces révolutions que le caractère même du peuple. Aujourd'hui que leur influence est presque perdue, nos craintes doivent donc s'évanouir.

« Partout commencent à se révéler des dispositions heureuses pour le catholicisme. Ces princes sont bienveillants; *Ubiè* lui-même, malgré sa cruauté, nous estime et nous aime; il reconnaît de quelle utilité notre ministère peut être à son pays, et nous assure qu'il aura bien du plaisir à nous voir, quand une fois il sera rentré dans la libre possession de ses états. *Balagada*, gouverneur de plusieurs provinces, nous porte encore plus d'intérêt : « Venez, nous a-t-il dit, venez dans le pays que j'administre, et vous aurez toute liberté de prêcher la religion dont vous êtes les apôtres. » Des sentiments analogues se retrouvent dans le cœur de *Sala Salassiè*, le plus sage des rois éthiopiens. A Gondar, *Rass* nous protége; l'*Iecchè*, qui est à la tête des moines, montre aujourd'hui un tel attachement pour notre culte qu'il voulait, il y a peu de temps, faire avec un catholique le double pèlerinage de Rome et de Jérusalem. Il n'est pas jusqu'à l'*Abouna* qui ne se soit rapproché de nous depuis ses revers, et je ne doute pas qu'avec des présents de quelque valeur on ne fît tomber en lui tous les restes de la haine qu'il nous porte.

« Enfin, si des grands vous descendez aux peuples, vous les trouvez également inclinés vers le catholicisme; la cause en est sans doute d'un côté dans les exemples que leur

donnent à cet égard les puissances auxquelles ils sont soumis; mais elle est aussi dans les récits merveilleux que font à leurs compatriotes les Abyssins conduits par nous à Rome. Encore sous l'impression des souvenirs qu'ils ont rapportés de leur voyage, ces bons néophytes s'en vont répétant partout ce qu'ils savent et ce qu'ils ont vu du Pape, des églises d'Italie et de la cour de Naples avec ses magnificences et sa foi. A ces tableaux, les populations se sentent transportées d'un religieux enthousiasme; leurs préjugés s'évanouissent devant leur admiration, et grâce à ces sentiments, le catholicisme, autrefois répudié comme la plus criminelle des hérésies, jouit maintenant de la même liberté que les autres religions établies dans le pays.

« Croyez-moi, dans l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« Justin DE JACOBIS. »

---

## DIOCÈSE D'ALGER.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Dupuch, Evêque d'Alger, à MM. les Membres du conseil central de Lyon.*

14 septembre 1843.

« Messieurs et charitables bienfaiteurs,

« J'achève par une belle, par une magnifique cérémonie, la plus complète visite pastorale de mon diocèse que j'aie encore pu faire ; je bénis, ce matin même, les fondations du nouveau monastère de Notre-Dame de *Staouëli*. C'est en présence du Maréchal et des principales autorités de la colonie, avec un nombreux clergé et quatorze Religieux, que je pose la première pierre de l'église, sur le champ même où se livra la bataille de *Staouëli* qui décida en grande partie de la prise d'Alger.

« Cette première pierre, façonnée il y a de longs siècles par le ciseau des vainqueurs du monde, — ils se sont évanouis dans leur gloire ! — nous la posons sur un lit de boulets, ramassés dans l'enceinte de la nouvelle Trappe.

« Mais ce serait trop de détails à vous donner ; les moments se pressent, et aussitôt après la cérémonie, je vais bénir à une lieue de là le nouveau village de St-Ferdinand, terminer bientôt ma visite par la bénédiction de la cloche

de St-Simon et de St-Jude de *Koléah,* et par l'exploration des ruines de *Tipâsa;* ce sont certainement les plus intéressantes de l'Algérie.

« Cependant j'avais fait une espèce de journal quotidien de cette même visite, commencée le 20 avril dernier et à peine finie. Il est plein de ces détails que je n'ose vous donner. Ce serait demander une trop grande place dans vos précieuses annales; si toutefois vous le désiriez, je me hasarderais à le faire copier et à vous l'adresser. En attendant, je voudrais, sous le palmier séculaire qui ombrage la tente des Pères trappistes, essayer de vous en donner comme un abrégé, malheureusement trop sec et dépourvu de vie. Vous me comprendrez et m'excuserez.

« J'ai quitté Alger le 20 avril. Après une traversée assez orageuse, j'ai touché à *Bône* où j'ai commencé d'intéressantes fouilles dans les ruines de l'ancienne basilique de saint Augustin. Le 28, j'arrivais par terre à la Calle où je n'étais point encore allé; j'y consacrais une église sous l'invocation de saint Cyprien, dans l'endroit le plus rapproché du lieu de son glorieux martyre; je faisais une ordination le jour de saint Jacques et de saint Marien de Constantine, dont j'ai retrouvé les ossements sacrés; j'installais définitivement un curé, ancien officier de l'artillerie de marine; je confirmais, donnais la communion à un grand nombre de corailleurs, bénissais du milieu de la mer la pêche aventureuse du corail, etc.

« Le 1er mai, j'étais de retour à *Bône*, après avoir reçu sur les deux routes différentes que j'avais parcourues en allant et en revenant, la plus touchante, la plus cordiale hospitalité, sous la tente des tribus pacifiques de cette belle province. Combien de fois répétions-nous qu'en Europe on ne pourrait croire tout ce dont nous avions été témoins à cet égard !

« Durant les huit jours qui suivirent, je ne cessai de

considérer avec la reconnaissance la plus profonde les merveilleux effets du retour des reliques de saint Augustin. Sur quatre mille habitants chrétiens, les plus petits enfants compris, plus de mille avaient communié dans le temps pascal. Le 4, jour de sainte Monique, et sous ses maternels auspices, j'établissais une société de charité qui, ce jour même, ne comptait pas moins de cent vingt-trois dames. Je bénissais l'humble hôpital civil, le berceau de l'œuvre des orphelines des provinces de l'Est, le catéchisme de persévérance, les écoles et le pensionnat si florissant des sœurs de la doctrine chrétienne. Enfin, je faisais faire la première communion à un grand nombre d'heureux enfants; j'organisais la souscription unanime des fidèles habitants de Bône, qui doit leur donner, après une longue et stérile attente, une église moins indigne de la sœur, de l'héritière de Hippone. En cinq jours, et en fouillant les entrailles de celle-ci, j'ai trouvé beaucoup de marbres précieux, des corniches admirablement conservées, des chapiteaux, etc.

« Mais avant de quitter *Bône* de nouveau et pour de longs jours, je visitais pour la seconde fois depuis quatre ans, et avec le plus vif intérêt, les ruines de *Ghelma*, celles de *Villa-Victoriana*, et de l'ancienne *Tibilis*, ainsi nommée des eaux Tibilitaines qui en descendent, d'*Announàh*, d'*Ammam Mas-Koutin* (les *bains enchantés*); et à *Villa Serviliana*, à *Ghelma*, à *Announàh*, je retrouvais trois églises chrétiennes encore debout. Je priais sur les tombes qu'elles renferment ou qui les entourent, sur les débris de leurs voûtes renversées, dans la profondeur de leurs cryptes, au pied de la croix encore incrustée sur la façade.

« A *Ghelma*, j'étais accueilli avec transport par la garnison et la population civile qui me rendait, dans une des salles du bel hôpital militaire que le génie vient d'y construire, une visite filiale et amie. Quelques heures

avant et dans cette même salle convertie en chapelle, j'avais offert le saint sacrifice en l'honneur de Possidius, le dernier Evêque de Calame, l'ami, l'historien et auparavant le disciple fidèle d'Augustin. Toute la garnison y assistait autant que le pouvait permettre ce vaste local. J'y donnai la communion, j'y baptisai quatre enfants! Depuis combien de siècles cet auguste sacrifice n'y avait pas été célébré! c'était la première fois que Possidius y était invoqué par un de ses successeurs, par son premier successeur! j'ai demandé et obtiendrai de restaurer la vieille église. Un de mes prêtres desservira *Ghelma* et *Sétif* alternativement; il y a pourtant soixante-deux lieues de l'une à l'autre et par un vrai désert. A *Sétif* nous avons une chapelle militaire nouvellement construite, grâces aux instances d'un pieux général. A *Ghelma* encore, on venait de trouver une croix en bronze, assez grande et d'une conservation parfaite.

« A la *Calle*, j'ai trouvé cent habitants sédentaires et près de deux mille corailleurs, dont trois cents seulement y séjournent durant l'hiver. L'église est l'ancienne chapelle de la compagnie française; nous la pourvoyons d'ornements complets. A côté sera l'école, et plus loin l'hôpital destiné à recevoir quinze frères de Saint-Jean-de-Dieu : on en allait creuser les fondations.

« A *Bône*, les sœurs ont une chapelle nouvelle. Une aumônerie titulaire pour l'hôpital militaire nous a été accordée, ainsi que pour la légion étrangère. Il y a donc cinq prêtres attachés à cette intéressante chrétienté.

« Revenu d'*Announàh* qui est au bas du *Raz-el-Akba*, si célèbre dans nos guerres de Constantine par ses bivouacs glacés, jusqu'à *Bône* qui en est éloignée de vingt-cinq lieues environ, je ne tardai pas à reprendre la mer et à regagner, par *Philippeville* et les camps intermédiaires, le cœur de la province de Constantine proprement dite.

« Je la trouvai toujours se rapprochant de plus en plus de nous, de plus en plus se préparant à un immense dessein de la providence de Dieu! j'étais accompagné d'*Hassounah*, mon bien-aimé fils et interprète; il y reparaissait pour la première fois depuis son éclatante conversion, et y recevait l'accueil le plus inattendu, *étant fêté de tous*, même des chefs religieux. J'y embrassai avec bonheur *Salah* son frère et son émule, je bénis en pasteur et en père les familles principales, donnai la confirmation, fis faire la première communion: les sœurs y font, comme partout du reste, un bien prodigieux. L'hôpital civil de Constantine (*hôpital St-Grégoire*) fondé par les indigènes et meublé par le Pape, prospère de plus en plus. — *Ah! pourquoi, quand un musulman est mort, ne pries-tu pas, comme tu le fais après la mort des chrétiens?* disait à une des sœurs, au moment de mon passage, un de ceux qu'elles y avaient recueillis.

« Il y a trois ecclésiastiques dans cette intéressante capitale de l'est; un frère coadjuteur y fait l'école aux petits garçons chrétiens, arabes ou juifs; l'église est belle; l'hôpital, monument digne des anciens vainqueurs de *Cirta*, a une chapelle. Les prêtres en ont une dans leur modeste résidence. La maison des sœurs, leur pensionnat, leurs écoles, leur infirmerie et l'hôpital civil touchent à l'église, ancienne mosquée du palais des beys; la croix domine le minaret, la ville entière et les profondes vallées qui l'enceignent. Le général-gouverneur, dont j'avais six semaines auparavant visité le camp devant *Collo*, ayant bien voulu être parrain de la cloche, je la baptisai parmi les flots d'Arabes émerveillés. Le cheik *El-Arab* (*serpent du désert*) n'avait pas dédaigné, pour mieux jouir de ce spectacle si nouveau pour lui, de grimper sur les épaules d'un de ses spahis.

« Le nombre des communions pascales avait été aussi fort considérable, dans les rangs de l'armée surtout. La

population chrétienne ne dépasse pas un millier d'âmes. Vous savez que plus de cinq cents enfants arabes y ont été baptisés *in extremis*, et comment j'ai fait conserver, avec son inscription mémorable (de l'an 259), le roc du haut duquel tombèrent dans le *Rummel*, il y a près de seize cents ans, les têtes des bienheureux martyrs. J'ai été assez heureux pour retrouver leurs ossements. Le serai-je assez pour conserver le sanctuaire de l'église antique de Constantin qui est encore debout à côté de l'hôpital! il y a trois ans que le reste a été démoli.

« A *Philippeville*, m'attendait avec anxiété un bon peuple, fort préoccupé de son avenir. L'église, ou mieux le magasin en bois qui en tient encore lieu, la belle chapelle du grand hôpital militaire du fort de France, l'humble sanctuaire des sœurs de la doctrine chrétienne que j'inaugurai pareillement, furent tour à tour témoins des plus intéressantes cérémonies. Un grand nombre d'enfants firent leur première communion; beaucoup d'autres enfants, cinquante soldats, presque autant de marins âgés et brunis par la mer, recevaient avec eux la confirmation.

« Indépendamment de sa garnison fort nombreuse, *Philippeville*, qui a souffert beaucoup depuis un an, ne compte pas plus de quatre mille habitants civils, en y comprenant même *Stora* et le hameau de *St-Antoine*. D'habitants musulmans résidants, presqu'aucun. Il y a trois prêtres: inutile d'ajouter que les communions pascales ont répondu à leur zèle.

« Le 25 mai, nous glissions de nouveau sur la mer, plus paisible qu'aux derniers jours d'avril : je revoyais de loin *Collo* et sa mosquée si pittoresque; j'en avais naguère visité la baie et les délicieuses campagnes, au moment de leur conquête. Cent blessés y avaient reçu nos consolations et nos soins, nous les avions transportés à *Philippeville* à bord du *Sphinx;* je revoyais *Gigelly*, où je baptisais plu-

sieurs enfants, en confirmais quelques autres, bénissais deux mariages; et durant ce temps-là, le vaisseau canonnait les Kabyles, *Hassounah* recevait une balle en combattant avec intrépidité et tombait évanoui. Il est guéri depuis longtemps, grâce à Dieu.

« A *Gigelly* il y a environ quatre cents habitants civils et le double de garnison. L'hôpital est remarquable, il est à peine achevé; j'ai nommé, il y a plus de dix-huit mois, un curé de *Gigelly*, il n'a fait qu'y paraître à diverses reprises; il ne peut encore résider, faute d'une cabane et surtout faute d'une église.

« Je ne fis que toucher à *Bougie;* sa petite église est convenable, le curé y est heureux; la ville ne renferme que trois ou quatre cents habitants civils, et comme à *Gigelly* dont elle est à peine éloignée de quinze lieues marines, le double d'habitants militaires. L'hôpital, un des plus anciens de l'Algérie, m'a toujours paru très-bien tenu.

« Le 28, je débarquais à Alger, et aussitôt j'inaugurais la chapelle de l'hôpital civil. Avant mon départ, j'avais béni la nouvelle église de Notre-Dame-des-Victoires, la chapelle des Lazaristes, celles de la Miséricorde, de Kouba, du Sacré-Cœur, des Orphelins. Avec ces nouveaux sanctuaires, Alger et sa banlieue comptent déjà seize églises ou chapelles, sans y comprendre les églises des villages nouveaux consacrées depuis.

« Mais, comment dire notre retraite ecclésiastique, ces saints jours de bonheur si vite écoulés, ces trente prêtres de toutes nations ne formant plus qu'une famille, l'évêché devenu comme un séminaire, nos agapes fraternelles au milieu de la cour de marbre des Maures et parmi des guirlandes de croissants, le zèle apostolique et brûlant de notre saint prédicateur, et la rénovation des promesses cléricales, et le chant des litanies de tous les Saints de l'Afrique,

dont j'ai poursuivi et retrouvé les restes sacrés (ils sont déjà plus de cinquante); et les jours suivants, la consécration de l'église de St-Eugène de *Prariah*, celle de la charmante église de Ste-Philomène de *Byr-Kadem*, *etc*... Saintes et délicieuses journées, que je compte parmi les plus belles de mon épiscopat.

« Elles duraient encore que je repartais, traversant les premières chaînes de l'Atlas, remontant désormais sans efforts les gorges pittoresques de la *Chiffa*, pour gagner *Médéah*. Quelle jolie église, et comme elle a été merveilleusement pourvue de tout! la croix la domine; mais bientôt quel sera le hameau, la cité mauresque ou française sur laquelle elle ne brillera pas?

« Parmi les enfants que j'y baptisais, je n'oublie ni cette charmante petite Arabe, sauvée des horreurs de la prise de la *Smala* (sa sœur avait été massacrée à ses côtés, en sortant, pour jouer avec elle, de la tente de leur père), et que l'armée victorieuse m'offrait comme son plus précieux trophée; ni ce petit juif que sa mère, juive encore, et une de ses parentes, en grande parure de juive d'Alger, offraient à leur tour au pied du même autel devant lequel étaient rangés en demi-cercle un certain nombre de juifs émerveillés.

« Le 6 août, je traversais les montagnes, j'allais à *Milianah*, je franchissais le col célèbre de *Mouzaya*. Quelle soirée, quelle nuit que cette paisible nuit du 7 au 8 août, chez les Kabyles, sur la paille fraîchement battue, sous le pavillon magique du ciel, par ce clair de lune si ravissant! Le 8, jour anniversaire de ma première communion, arrivé sur le col même et à genoux sur le plus haut sommet, je priais pour ceux qui tant de fois et si vaillamment y combattirent, et dont je mouillais de mes larmes les ossements cachés sous les myrthes et les bruyères;... c'est alors que d'une voix profondément émue

et retentissante par tous ces échos étonnés, je bénis, en étendant ma croix, ces montagnes, ces campagnes immenses et jusqu'à cette mer lointaine qu'un prince y avait déclarées françaises en étendant sa victorieuse épée, comme je les déclarais chrétiennes en les foulant de ma houlette, en offrant le sang de la victime sainte !...

« Je célébrai un peu plus tard, sur le revers opposé de l'Atlas, avant le fameux bois des oliviers, au plateau de la croix; il était dix heures. Figurez-vous des grottes profondément creusées dans le roc vif, portant encore la trace séculaire de leurs premiers habitants; et au-dessus, une croix, une véritable croix chrétienne, une croix incrustée parmi des touffes de lauriers roses chargés de fleurs embaumées; du pied de la croix où il enfonce ses racines sauvages, un figuier immense se détache et forme une gracieuse coupole; l'*oued-el-Bouroumi* (*le ruisseau du père des chrétiens*) coule auprès sous une voûte de feuillages et de fleurs.

« Mais déjà un de nos spahis roule avec effort la pierre sur laquelle s'appuiera l'autel; un second fait feu avec sa carabine et allume la mèche qui doit éclairer nos rustiques flambeaux; un autre est descendu et puise dans les burettes éclatantes l'onde pure du *Bouroumi*. Des rameaux fleuris s'enfoncent avec nos cierges improvisés dans les anfractuosités du rocher, d'autres gracieux rameaux effeuillés forment le tapis épiscopal, des stalactites descendent comme de magiques guirlandes. J'ai revêtu mes plus beaux ornements pontificaux, j'attache ma crosse à une ronce qui descend du roc, parmi les pampres de vignes et les fleurs; symbole singulièrement expressif! J'offre l'auguste sacrifice, je renouvelle ma première communion! j'avais prié pour ceux qui succombèrent dans ces lieux mémorables, pour d'anciens et infortunés esclaves chrétiens qui avaient creusé la mine de cuivre voisine, pour ceux à qui je devais un pareil jour,

pour l'Afrique, pour vous, pour vous mille fois bénis que vous êtes de tous les biens que vous ne cessez de nous faire!

« On raconte que lorsque pour la première fois, et encore tout couverts du sang des ennemis, nos bataillons descendant la pente raide du *Téniah*, arrivèrent à ce plateau, un long et solennel cri de joie s'éleva du milieu de leurs rangs confus, ils saluaient cette croix!...

« Nous remontons à cheval, et durant vingt heures, à peine interrompues par quelques instants de sommeil sur le tapis d'une tente hospitalière, par un soleil dévorant, épuisés de soif et de fatigue, nous chevauchions à l'aventure, partout accueillis comme des amis, partout bénis nous-mêmes comme des *Marabouts;* tantôt retrouvant au milieu d'un vaste marché et sous la tente où il rendait la justice, un des principaux acteurs de l'ancien échange des prisonniers; tantôt traversant d'immenses solitudes, aux bords du *Chéliff*, sur les pentes des montagnes de *Milianah;* jusqu'à ce qu'enfin nous ayons pu y camper nous-mêmes un instant. Il était temps d'arriver, les ardeurs du soleil nous brûlaient le visage et les mains; un de nos chevaux était mort de fatigue, d'autres refusaient de marcher.

« J'allais à *Milianah* recueillir les restes d'un brave officier, mon vieil ami, j'allais dire mon frère, né sur les mêmes rives que moi et mort si loin, asphyxié sous une imprudente voûte de lauriers roses, empoisonné par ces cruelles fleurs, si gracieuses et si perfides: ainsi les plaisirs! j'allais y visiter nos guerriers malades, y baptiser des enfants, préparer une église pour l'arrivée prochaine du nouveau curé de St-Adéodat-de-*Milianah*.

« Avant de repartir, le 11 août au matin, dès les premières clartés de l'aurore j'étais à genoux, au pied de la cime du mont *Zacchar*, le géant de ces contrées. Le

sol était jonché, par les mains des soldats, de fleurs humides de rosée. Dans la redoute voisine, devant laquelle l'autel se dressait par enchantement, la musique militaire se faisait entendre à travers les créneaux noircis par la poudre; le général Réven, son état-major, la garnison, gravissaient la colline; j'offrais encore les sacrés mystères, et encore et toujours pour ceux qui moururent en nous y frayant la voie : quel ministère!

« Une heure après, et par des chemins nouveaux, nous redescendions de ces régions élevées. Encore quarante-huit heures et nous rentrions dans Alger, d'où, après avoir chanté la glorieuse assomption de Marie, nous repartions sans plus de délai le 15 à huit heures du soir, pour continuer nos courses pastorales dans la province de l'ouest.

« Je visitais d'abord *Cherchell*, l'ancienne *Julia Cæsarea* dont je porte le titre épiscopal; sa jolie mosquée a trois nefs; j'ai parcouru son hôpital immense, supporté par quatre-vingt-dix-neuf colonnes romaines de granit, dont quelques-unes, les chapiteaux surtout, sont de la plus grande beauté. Ses cinq cents habitants civils et sa garnison célèbrent à l'envi la piété et le zèle de leur excellent curé.

« Après Cherchell ce fut Ténès, l'ancienne *Cartenna*, puis *Orléansville*, assise à peine sur d'autres ruines, *Mostaganem* et *Mazagran* qui tous les jours prennent un accroissement considérable et prospèrent : les campagnes y sont si fertiles! Il y a à *Mostaganem* environ deux mille habitants civils et un corps d'armée. Dans ces derniers temps seulement, cent petits Arabes *in extremis* y ont été baptisés, saintes et joyeuses prémices!

« *Arzew*, *Arsenaria* des Romains, célèbre maintenant par son commerce des grains et ses salines, n'avait pu jusqu'ici que de loin en loin être visitée; désormais et sous le patronage de saint Jacques apôtre, sa petite chapelle sera régulièrement desservie par un des pères auxiliaires

d'Oran. Non loin coule à travers les sables une rivière aux douloureux souvenirs, la *Macta*.

« Je revois *Oran*, la seconde ville chrétienne du diocèse; car il y a, sans compter *Mers-el-Kébir*, *Miserguin*, le *Figuier*, *etc.*, près de neuf mille catholiques; l'établissement des sœurs trinitaires d'Oran fleurit de plus en plus et rend les plus précieux services; il y a un an, j'en avais consacré la belle chapelle. L'église paroissiale, ancien sanctuaire d'un couvent de Religieuses espagnoles bâti par Charles-Quint, dont les nobles armoiries le décorent et sont après tant de vicissitudes aussi bien conservées qu'aux premiers jours, pouvait contenir cent personnes au plus. Elle va être livrée au génie militaire qui poursuit avec activité la construction d'un des plus remarquables hôpitaux de l'Algérie (il est destiné à quatorze cents malades) et deviendra chapelle de l'hôpital; à sa place, nous obtenons une belle mosquée des musulmans au-dessous du quartier Napoléon.

« J'ai comblé les vœux des habitants de *Mers-el-Kébir* (*portus magnus*). Ils sont déjà quatre cents vivant à terre, et environ trois cents demeurant dans des barques. L'hiver dernier, et pour exaucer, selon que nous le pouvions, leurs désirs sans cesse renouvelés, la messe avait été célébrée sur un trois-mâts, dans la belle rade qui est abritée par le fort; tous les bâtiments s'étaient rapprochés; sur le pont, sur les mâts, sur les vergues, c'était une multitude d'heureux fidèles qui s'unissaient aux sacrés mystères avec des transports de joie. Aussi comme ils ont été consolés, quand dans quarante-huit heures, et grâce à leur élan unanime, chapelle, presbytère, école, autel, tout a été prêt; les bâtiments étaient pavoisés, le temps était superbe; j'arrivais dans une barque avec pavillon à l'avant et à l'arrière; elle bondissait sur la mer argentée; sur le pont des vaisseaux de l'Etat les tambours battaient, les clairons sonnaient;

à terre, la cloche était incessamment agitée; tous avaient revêtu des habits de fête; un vieux marin, sa boutonnière ornée de la croix d'honneur, faisait l'office de sacristain; le maire, ancien marin aussi, présidait à tout avec un goût et un zèle admirables.

15 septembre.

« En parlant d'une de mes dernières journées de visite pastorale, je l'appelais une des plus belles de mon épiscopat. Comment dirais-je donc celle d'hier à *Staouëli*, à *St-Ferdinand?* Autour des Religieux, tous étaient accourus avec empressement, le maréchal-gouverneur général à leur tête. J'ai donc posé cette première pierre! nos mains unies comme son épée, leur charrue et ma croix, l'ont donc assise cette vieille pierre carrée, façonnée par un ciseau romain, sur son lit de fer et de bronze; j'ai répandu sur elle l'eau sacrée, avec mes prières les plus ardentes et mes larmes de bonheur; puis, j'ai laissé mon âme attendrie s'exhaler, s'épancher dans l'âme de mes frères. J'ai offert la victime du salut, j'ai béni ces champs fameux.

« Tout à coup les Religieux se forment en couronne, ils sont prosternés devant l'autel de fleurs; tous ensemble nous redisons avec transport : *Laudate Dominum... quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.* Nous regardions au loin le tombeau de la chrétienne (Kaber el Roumia), pieux témoin de tant de scènes merveilleuses, et auquel nous demandions s'il en avait jamais vu de plus extraordinaire. Derrière lui se dessinaient les ruines de l'héroïque *Tipasa*, la tour blanchissante de *Sidi-Fer-*

*ruch;* nous nous laissions aller à ce calme, à cette joie indéfinissable du cœur, sous le charme de Dieu; et voici qu'un des frères, un des quatorze qui étaient là prosternés tout à l'heure, racontait qu'en 1830, soldat du 26ᵉ de ligne, il avait combattu dans ce même champ de *Staouëli*, qu'il avait de ses mains intrépides travaillé à cette même redoute. au milieu de laquelle il recevait avant l'aurore, aujourd'hui, dans le vieux blockau qui en défendait l'enceinte, la communion des mains du Père François Régis. Dans cette redoute dormiront ceux que le Seigneur appellera à lui du sein du cloître civilisateur de *Staouëli*....

« A deux heures nous traversions les palmiers nains, les jujubiers sauvages, les épais buissons qui couvrent au loin le sol; nous, avions franchi le ravin de St-Ferdinand. Quelle surprise! quelle métamorphose! quel joli village avec ses cactus, ses vieux figuiers, ses plantations nouvelles, ses maisons, aussi commodes qu'élégantes et admirablement disposées, son camp et surtout son castel couvert d'ardoises et entouré de jardins pittoresques, mais bien plus encore avec sa colonne si gracieusement située, et sa belle croix en fer, ouvrage sorti le matin même de l'atelier des condamnés.

« En résumé j'ai cinquante mille diocésains catholiques, dans dix mois j'en aurai soixante mille, tous habitants civils, et quatre-vingt mille militaires. D'après de précieux renseignements, on évalue à cinq ou six millions la population totale du reste : ô mon Dieu, que d'âmes! J'ai bientôt plus de cinquante églises ou chapelles, j'ai un commencement de grand séminaire, une école de jeunes clercs, quatre-vingt-seize orphelins ou orphelines chez les sœurs de St-Vincent de Paul et ailleurs, trois sociétés de dames de charité, comptant près de quatre cents membres, seize maisons religieuses, d'éducation, de secours, de refuge, d'expiation, de travail, contenant soixante-quinze sœurs, et en y

comprenant les frères de la Trappe, soixante-douze frères, et soixante-six prêtres.

« A qui tous ces trésors? à Dieu, parce qu'ils viennent de lui; à qui après Dieu? à votre Œuvre. Bénissez avec nous le Seigneur, invitez tous vos frères, tous vos associés à le bénir avec vous, et répétons une nouvelle, une dernière, une perpétuelle fois : *Laudate Dominum, omnes gentes, omnes populi, quoniam confirmata est super nos misericordia ejus.*

« J'ai l'honneur, etc.

« † ANTOINE ADOLPHE, *Evêque d'Alger.* »

---

Les notes suivantes ne portent pas de signature; mais nous prévenons nos lecteurs qu'elles ont été adressées par le même Prélat à MM. les Directeurs de l'Œuvre.

« La belle mosaïque retrouvée à *El-Esslam* (1) par les soins de M. le commandant du génie Tripier, était bien en effet le pavé d'une des plus anciennes basiliques de la chrétienté; à en juger par son inscription, écrite en grands caractères, elle daterait des premières années du troisième siècle. Cette mosaïque n'a pas moins de quarante pas de longueur sur vingt-deux de large, sans y comprendre les bas-côtés qui étaient séparés de la nef par deux rangs de colonnes.

---

(1) *El-Esslam*, la *Ville aux Statues*, nom donné à ces ruines par les Arabes, à cause de la multitude de grandes pierres droites qu'on y voyait.

« A l'extrémité Est de cet admirable pavé et au milieu d'un hémicycle, se trouvait l'autel; l'hémicycle est remarquable par son élévation d'un mètre et quelques centimètres, mais bien plus par la perfection de la mosaïque qui le décore. Au devant de l'autel est un agneau percé d'une flèche, et un peu au-dessous, des deux côtés, des poissons d'un merveilleux travail. Le poisson dans ces temps antiques était, comme tous le savent, un signe symbolique du christianisme.

« Sous l'autel, dans une crypte voûtée, est un tombeau creusé dans du plâtre; il était ouvert au moment des fouilles; ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'on communiquait de la basilique au caveau par un escalier dont on reconnaît encore les marches. A droite et à gauche s'élevaient deux colonnes de marbre blanc.

« A l'extrémité opposée et dans un hémicycle parfaitement semblable à celui où est l'autel, mais presque au niveau du pavé, orné comme le premier de deux colonnes de marbre blanc, on lit, au milieu d'une belle rosace entourée de guirlandes de feuillages, l'inscription tumulaire que voici dans sa plus parfaite exactitude.

HIC · REQVIESCIT.
SANCTÆ · MEMORIÆ · PATER NOSTER.
REPARATVS · E · P · S · QVI · FECIT.
IN · SACERDOTIVM · ANNOS VIIII
MENSESXI · ET NOS PRECES
SIT · IN · PACE DIE VNDECIMA
K · A · L · A · G · PROV · N (CCCCXXX
ET SEXTA.

*Ici repose notre Père de sainte mémoire, Reparatus*

*évêque ; il vécut dans le sacerdoce neuf ans et onze mois : il nous a précédés dans la paix, le onzième jour des kalendes d'août de l'an de notre province* 436 (1).

« Ce serait donc vers l'an 412 de J.-C. que se serait endormi dans le sein de Dieu ce père de sainte mémoire, cet Evêque Réparatus à qui ses enfants reconnaissants élevèrent ce monument devenu presque impérissable. Ils sont allés le rejoindre dans la paix... Puissent ceux qui leur succèdent après tant de siècles, les y retrouver un jour !

« L'inscription est aussi en grands caractères et en mosaïque ; la rosace est encadrée entre deux colonnes en mosaïque et une arcade surmontée d'une corbeille de fleurs ; tout à l'entour serpentent des guirlandes supportées par des colombes. Vers le bas, d'autres colombes boivent dans deux beaux vases.

« Evidemment le tombeau de Réparatus n'a pas été violé. Le Pontife a été enseveli là et il y repose, *hic requiescit.* Impossible de pénétrer par l'intérieur de la basilique dans le caveau, et à l'extérieur il a été mûré dès le commencement. Déjà, suivant le désir de Mgr l'Evêque, des travaux avaient été entrepris pour parvenir jusqu'au précieux dépôt ; mais la difficulté de les terminer avant son départ, l'inconvénient d'ouvrir trop tôt ce sépulcre sacré, et la certitude de le faire plus convenablement lors de la restauration prochaine de la basilique, les ont fait heureusement ajourner.

« Sur le tombeau même, le samedi 30 septembre au matin, le successeur de Réparatus officiait pontificalement entouré de l'armée, des colons, des indigènes étonnés.

---

(1) Une nouvelle organisation de cette province, dont l'époque servait à déterminer la date des monuments publics et des monnaies du pays, avait précédé de quelques années notre ère chrétienne.

Après la Messe, en frappant de son bâton pastoral le dessus du tombeau et en invitant son prédécesseur, de sainte mémoire, à se réjouir dans le glorieux lit où il repose, Mgr l'Evêque paraphrasait ces belles paroles : *Exultabunt sancti in gloriâ, lætabuntur in cubilibus suis;* il y baptisait le premier enfant d'Orléansville présenté aux fonts sacrés ; c'était une petite fille née l'avant-veille, intéressant et fragile anneau, renoué si merveilleusement à une chaîne brisée pendant de longs siècles !

« Le reste de la mosaïque se compose alternativement de guirlandes, de feuillages et de rosaces de fleurs au milieu, et, sur les côtés, de compartiments variés, aux arabesques émaillées des plus vives couleurs. En avant de la porte latérale, à gauche, se trouve une dernière inscription, véritable jeu de lettres, où ne figurent que ces paroles répétées diverses fois : *Ecclesia sancta.*

« Malgré la chute de la voûte de l'édifice, la mosaïque est encore dans un état surprenant de conservation. Restaurée à peu de frais, elle servira bientôt sans doute de pavé à la nouvelle basilique. Nous donnons le nom de Sufazar à ce poste devenu si intéressant, parce que l'Evêque Réparatus de Sufazar est le seul, dans la notice extrêmement détaillée des Evêques de l'ancienne Afrique, dont l'époque se rapproche de celle de l'inscription.

« Notre Réparatus assistait à la célèbre conférence où saint Augustin et ses principaux disciples remportèrent une si éclatante victoire sur les donatistes. Il mourut peu après l'énergique profession de foi que mentionnent encore les actes de la conférence.

« Indépendamment de cette basilique, on a retrouvé à Orléansville l'emplacement et les débris d'une seconde église chrétienne, au lieu même où s'élève l'hôpital militaire, et, à un quart de lieue environ, au milieu du nécropole chrétien de Sufazar, les restes de deux chapelles ou

oratoires dont la forme et la destination ne sauraient être douteuses.

« Sur les bords escarpés du Chélif (Chinalaph des Anciens) et parmi des éboulements de terrains causés soit par des inondations, soit par de nouvelles fouilles, se sont trouvées, au milieu d'ossements brisés, plusieurs pierres tumulaires ornées d'inscriptions et de figures symboliques, vestiges sacrés qui recouvraient autrefois les dépouilles sanglantes des martyrs, comme l'attestent encore ces inscriptions touchantes que nous n'osons ajouter à des détails déjà trop longs. Tout auprès gît encore une grande pierre taillée et creusée en-dessus. Sur la face antérieure on lit en gros caractères et en toutes lettres :

ARAM DEO
SANTO ÆTERNO.
Autel à Dieu, Saint, Eternel.

« En général on a découvert jusqu'ici à Orléansville très-peu d'inscriptions et de monuments païens caractérisés, tandis qu'à chaque pas on y rencontre des restes, des traces incontestables du christianisme.

« Mgr Dupuch en revenant d'Orléansville, où il avait reçu du colonel Cavaignac et de toute la garnison l'accueil le plus cordial et le plus gracieux, s'est arrêté quelques heures à Ténès. On y découvrait au même instant les premiers carreaux d'une mosaïque fort grande aussi, mais moins précieuse que celle de Sufazar; on ne savait encore à quel édifice ils avaient pu appartenir. Ténès a déjà huit cents habitants civils : Mgr y baptisa trois enfants, et inaugura, en acceptant le banquet qui lui fut offert, le pavillon de l'artillerie; c'est la première construction en pierre achevée sur ce beau plateau de Cartenna.

« Le lendemain il descendait à Cherchell (Julia Cæsarea) y donnait la confirmation dans une charmante église, et en repartait le 3 octobre au matin, accompagné du colonel Ladmirault et d'un grand nombre d'officiers de la garnison, pour visiter les ruines de Teffessed (ancienne *Tipasa* des Latins) récemment explorées et décrites par M. Berbrugger.

« Au milieu de ces ruines immenses et à côté d'un nécropole chrétien, dont les remarquables tombeaux ont tous ou presque tous été violés, s'élevait un édifice de même forme que la basilique d'Orléansville, avec double rang de colonnes et une galerie supérieure dont trois arcades sont encore debout. Les belles colonnes de pierre calcaire et de granit qu'on y foule à chaque pas, sa forme, sa situation, son orientation, etc.... ne peuvent laisser de doute sur sa destination primitive; c'était l'église de *Tipasa*.

« Après avoir erré durant la moitié du jour parmi ces intéressants débris, nous avons passé sous la tente une nuit délicieuse, à la clarté du feu des bivouacs; Mgr lisait, le soir, aux officiers rassemblés autour de lui, les héroïques malheurs et l'admirable confession de foi des habitants de *Tipasa* (1). Dès les premiers rayons du jour, le 4 octobre,

(1) Déjà une première fois les habitants de cette belle cité avaient eu à souffrir la plus affreuse persécution. Quelques années plus tard, et en 484, un roi impie (Uméric), ayant voulu imposer un évêque arien, au premier bruit de l'arrivée du faux pasteur, ils rassemblèrent le plus grand nombre de barques possible, et passèrent en Espagne, préférant l'exil à l'apostasie. Tous cependant n'avaient pu quitter ces rivages. A cette nouvelle, le tyran redouble de fureur et de rage, il envoie un messager revêtu de pouvoirs sans bornes, il donne des ordres extraordinaires, une armée entière investit Tipasa; toutes les autorités de la province, la province elle-même, sont convoqués (illuc provincia advocata), tous les catholiques fidèles, dignes et généreux frères des exilés, sont traînés dans le Forum, sommés une dernière fois de reconnaître l'évêque arien : tous refusent. Bientôt tous sans exception auront la main droite coupée et la langue arrachée.

Monseigneur célébrait dans l'enceinte même et sur les ruines de l'église l'auguste sacrifice qui n'y avait pas été offert depuis tant de siècles.

« Deux heures et demie après, la pieuse caravane faisait halte un instant sur les degrés du tombeau de la Chrétienne, non loin du lac *Halloula* et du bois des Karésas.

---

Mais, ô prodige! ils parlent encore, ils confessent encore, avec plus de ferveur que jamais, la foi catholique. Dipersés plus tard par tout l'Orient, ils y furent jusqu'à la mort l'objet de l'admiration, de la vénération des peuples et des princes. Sans parler d'une foule d'auteurs, soit profanes, soit sacrés, qui nous ont transmis la mémoire de ces admirables scènes, l'empereur Justinien en a consigné l'impérissable souvenir dans son recueil célèbre des *Lois Romaines*; et il existe un ouvrage fort remarquable, intitulé : *La Divinité du Christianisme, prouvée, démontrée par le miracle de Tipasa*.

# MISSIONS DU LEVANT.

## DÉLÉGATION APOSTOLIQUE DE BABYLONE.

*Extrait d'une lettre de Mgr Trioche, Evêque de Babylone, à M. le Président du conseil central de Lyon.*

Bagdad, 7 mars 1843.

« Monsieur le président,

« L'impatience où j'étais de quitter Alep pour franchir le désert de la Mésopotamie, ne me permettait pas de prévoir que mille causes entraveraient encore mon projet de départ. Dans ce pays tout devient obstacle; le moindre incident se transforme en une grave difficulté qui vous arrête tout court, au moment où vous espérez qu'on va enfin se mettre en marche; il n'est pas jusqu'aux prescriptions du Coran qui ne vous barrent aussi le chemin. Le Ramadan étant un mois de pénitence, les gudies ne sont pas fort aises de voyager à jeun : la nouvelle lune qui en indique la fin vient-elle de se

montrer, arrive alors le jour consacré à la prière pour les morts; tout musulman pieux doit une visite aux tombeaux de ses ancêtres. Au deuil des morts succède le Beyran. Ce sont trois jours de fête, durant lesquels les bazars sont fermés, on fait bonne chère, on s'habille de son mieux, on assiste aux courses de chevaux; pour tout au monde les Turcs ne consentiraient pas à quitter leurs maisons, tant que dure cette solennité. Après le Beyran, voici encore avec une nouvelle fête de nouveaux délais, c'est le départ de la caravane des pèlerins qui se rendent à la Mecque. Dans un pays où l'on a si peu de distractions, les Turcs profitent de tout, ils vont voir défiler le cortége; la ville entière est disséminée le long du chemin; les pèlerins reçoivent les embrassements de leurs parents et de leurs amis; les chameaux sont richement caparaçonnés et chamarrés de pompons, de miroirs et de colifichets; les femmes les plus qualifiées, les seules qui puissent faire ce pèlerinage, sont portées dans une espèce de coffre, en forme de kiosque, attaché sur le bât du chameau. On voit flotter sur ces pavillons ambulants des pièces de soie destinées en offrande au tombeau du faux prophète, ou à récompenser les chameliers dont on aura été satisfait.

« Au 7 novembre, toutes les fêtes turques étaient enfin terminées; quels motifs pouvaient donc retarder un départ si vivement désiré, si longtemps attendu? Aucun autre que l'apathie naturelle de nos moucres. Que faire avec des gens qui ne conçoivent pas qu'on puisse être pressé?

« Enfin la caravane, organisée sur un pied respectable afin de n'être pas dévalisée, annonça qu'elle allait partir. Dès le matin du 12 novembre, j'étais sur le pied de voyage: j'avais oublié que dans le langage des conducteurs, partir de bonne heure signifie qu'on se mettra en marche dans l'après-midi. En effet, à trois heures je quittais le Kan où j'étais logé. Les moucres avaient pris la précaution de diriger

les voyageurs vers une porte de la ville opposée à celle par où défilaient nos bagages : à quelle fin ? je l'appris plus tard. Nous longions les remparts de la ville, ne pouvant pas concevoir pourquoi on nous faisait marcher dans une direction contraire à celle que nous devions suivre, lorsque nous nous trouvâmes précisément à la porte par laquelle nous aurions dû sortir, et nous avions marché pendant une heure ! Nous étions indignés, mais nous le fûmes bien davantage lorsque nous vîmes, derrière un mur, la caravane au repos ; les effets étaient déchargés, et on me déclara que nous devions coucher là. Raisonner, se fâcher, c'était également peine perdue avec des opiniâtres qui n'auraient cédé qu'aux coups de bâton. Je passai donc cette première nuit à bel air, presque au-dessous des remparts, à un quart d'heure de l'habitation commode que je venais de quitter.

« Le 13, départ à trois heures du matin. Nos conducteurs débutent par nous égarer pendant une heure ; c'est que le désert commence aux portes d'Alep. L'œil du voyageur s'attriste de voir cette absence absolue de toute végétation dans une vaste plaine où surgiraient, comme par enchantement, les plus belles productions, si les sueurs de l'homme voulaient la fertiliser.

« Au milieu de ce désert, on sent le besoin de se compter. Heureusement la caravane est nombreuse.

« Dans l'après-midi nous campions auprès d'un village dont les maisons, carrées à la base et fort peu élevées, sont terminées par une sorte de coupole ou calotte blanchie. Mais que nous importent les habitations ? La Providence n'a-t-elle pas pourvu à notre logement sous la grande voûte des cieux, dont nous pourrons contempler à notre aise l'étonnante merveille ? Tandis que la neige étendra son manteau blanc dans beaucoup d'autres contrées, nous jouirons ici d'une nuit délicieuse de printemps.

« Le 14, nous voyageons toujours en plaine. Sur notre

route on aperçoit trois villages à demi ruinés, dont les habitants sont allés chercher ailleurs un asile. Voilà bien la Turquie : les ruines s'y amoncellent tous les jours, et aucun bras ne vient les relever ; aussi, partout l'emblème de la mort ; pas un arbre, pas un bouquet de verdure, ne reposent la vue.

« Le lendemain mêmes sites, même monotonie que la veille. Malgré le désir que j'aurais de pousser plus avant, je suis contraint de faire halte de bonne heure pour profiter du voisinage de l'eau ; on n'en trouve plus jusqu'à Bir, et il nous serait impossible d'y arriver ce soir. En revanche nous partirons à deux heures après minuit, bien que la lune ne doive éclairer que faiblement nos pas.

« Au lever du jour, les montagnes de Bir se présentaient en face de nous ; bientôt la ville nous apparut. Sa position à mi-côte d'une montagne, les ruines d'un ancien château qui domine les hauteurs, ses remparts à moitié délabrés, tout contribue à lui donner un aspect pittoresque. A ses pieds coule l'Euphrate, dont la largeur en cet endroit égale celle du Rhône.

« Il y aura de la variété dans notre logement pour cette nuit ; car ma caravane est allée prendre place dans une grande caverne, taillée dans le roc, où sont installés avant nous chevaux, ânes, chameaux ; cela me rappelle la grotte de Bethléem. Ne suffit-il pas au serviteur d'être traité comme le maître ?

« Ce fut là que je reçus la visite de quelques catholiques de l'endroit, qui, ayant appris l'arrivée d'un Evêque de leur communion, vinrent m'exposer combien ils souffraient de la privation de secours spirituels. Je leur fis observer qu'ils étaient en trop petit nombre pour qu'un prêtre se fixât habituellement parmi eux ; mais, ajoutai-je, en vous recommandant au zèle des Missionnaires latins d'Orfa, j'espère que vous serez au moins visités de temps à autre. Cette

promesse leur fut une consolation sensible, et comme plusieurs d'entre eux témoignèrent le désir de se confesser, je me transportai dans une de leurs maisons où je les entendis. J'éprouvai en cette circonstance une grande joie de ce que la Providence m'ayant fourni cette occasion d'exercer mon ministère, j'avais pu être utile aux premiers de mes diocésains que je rencontrais sur ma route; car Bir est de ce côté-là la première ville de la délégation de Babylone.

« Outre ces quelques familles catholiques, il y a à Bir plusieurs centaines d'arméniens hérétiques qui, dit-on, ne seraient pas éloignés de rentrer dans le sein de l'Eglise, si un bon Missionnaire venait s'établir dans cette ville. Il est bien à craindre que la pénurie de prêtres ne retarde leur conversion.

« Ma caravane s'est encore renforcée à Bir, ce qui diminue les craintes que pourraient justement inspirer les cavaliers arabes armés de lance, qu'on rencontre fréquemment sur cette route. A midi nous arrivons dans un village assez considérable, destiné à recevoir les voyageurs. Grâce à l'encombrement qui y règne et à sa mauvaise tenue, il faudra opter, pour passer la nuit, entre la cour occupée par deux mille chèvres, ou les écuries dans lesquelles les animaux courent à la débandade.

« Non loin du caravansérail, se trouve une superbe fontaine taillée dans le roc; c'est une tranchée d'environ vingt-cinq pas de long sur quatre de large, où l'on descend par un escalier de cinquante marches. Sur la paroi, en face de l'escalier, on voit une croix entourée d'un cercle comme d'une auréole, ce qui ferait conjecturer qu'une main chrétienne a creusé cette citerne, au temps des croisades; et cette opinion ne paraît pas démentie par une inscription en langue arabe qu'on lit à côté, ces caractères étant de date certainement plus récente que la croix. Au reste il n'y a aucun genre de renseignements à obtenir de la part des

habitants ; ils ne s'occupent guère de l'origine des choses.

« En approchant d'Orfa, nous aperçûmes sur la droite les restes d'un grand chemin taillé dans la montagne ; ces travaux supposent, comme la fontaine précédente, une autre main que celle des Turcs ou des Arabes. Orfa se découvrit à nous au débouché d'un vallon. Des collines l'entourent de trois côtés ; leurs sommets sont couronnés de remparts, et sur leurs flancs s'élèvent quantité de tombeaux et de mausolées. Après un long circuit pour entrer dans la ville, j'allai descendre chez les Pères Capucins. L'établissement de cette humble Mission est d'une date récente : il y a à peine deux ans que les premiers fondements en furent jetés par deux Capucins espagnols. Sans firman, sans recommandation, sans protection aucune, mais forts de leur confiance en Dieu et armés d'un zèle à toute épreuve, ils vinrent s'établir à Orfa. L'apparition de ces Francs dans une ville où l'on n'en comptait pas un seul, fit gronder sur leurs têtes un violent orage. Rien ne leur fut épargné de ce qui peut éprouver l'œuvre de Dieu, ni le mépris, ni les injures, ni la persécution ouverte. En différentes circonstances on faillit les écraser sous la multitude des pierres lancées dans leur cour. L'un d'eux, traversant un jour la ville, reçut presque à bout portant la décharge d'une arme à feu ; la Providence protégea miraculeusement ses jours.

« Rien n'est comparable à leur pauvreté ; une seule pièce leur suffit à tous les deux. La meilleure chambre de la petite maison qu'ils ont louée a été transformée en chapelle. Cet état provisoire peut bien contenter des Missionnaires qui ne respirent que la souffrance ; mais il ne pourrait se prolonger longtemps sans compromettre l'avenir de la Mission ; car outre que leur chapelle peut à peine contenir, même en se pressant, les catholiques actuels, le retour présumé de beaucoup d'hérétiques rend indispensable un bâtiment plus vaste.

« On compte à Orfa environ douze cents familles hérétiques, jacobites et arméniennes. Ces dernières, qui constituent la majorité, semblent depuis quelque temps vouloir opérer leur réunion au catholicisme : les principaux de la nation se sont expliqués à cet égard en termes assez positifs pour qu'on puisse croire qu'il y a chez eux plus qu'une velléité. Sous prétexte de visiter leur église, mais avec l'intention bien formelle de sonder leurs dispositions, je me rendis, accompagné des Missionnaires, chez le prêtre auquel l'évêque absent avait remis ses pouvoirs, à son départ pour Constantinople. Il me conduisit à son église que je trouvai dans un état de propreté naturelle aux arméniens. Je remarquai que le sanctuaire actuel a dû appartenir à une grande cathédrale, comme l'indique suffisamment la naissance des arceaux bien conservés, qui désignent des nefs latérales. On me montra sur un des côtés extérieurs une petite chapelle, où saint Alexis passa, dit-on, une partie de sa vie, lorsqu'il se fut retiré en Orient pour s'arracher aux pompes et aux délices de Rome.

« Cependant le bruit s'était répandu qu'un Evêque catholique visitait l'église arménienne ; soit curiosité, soit tout autre motif, tous les prêtres et quelques fidèles des alentours arrivèrent à la suite les uns des autres. Je leur adressai quelques paroles obligeantes, et leur dis entre autres choses que l'Eglise de Jésus-Christ étant *une*, nous devions ne former qu'un cœur et qu'une âme ; à quoi ils répondirent : Dieu le fasse ! puis ils vinrent respectueusement me baiser la main.

« De là j'entrai dans le nouveau logement qu'ils ont construit pour leur évêque, et je les complimentai sur leur zèle et leur bon goût. En les quittant je remis aux prêtres une aumône pour leurs pauvres, et promis de venir bientôt les revoir pour lier avec eux plus amplement connaissance : ils parurent en être satisfaits. Une lettre que j'ai reçue d'Orfa

depuis peu de temps, m'autorise à croire que mes espérances étaient fondées. Quelques villages arméniens des environs ont aussi témoigné le désir de revenir à l'unité : puisse au plus tôt se réaliser pour eux le vœu de Notre-Seigneur : *Unum ovile et unus pastor !*

« A mon grand regret je dus abréger mon séjour à Orfa, dans la crainte d'être surpris en route par les grandes pluies. Les deux jours que j'y passai furent employés à questionner les Pères sur l'état de leurs catholiques, et à statuer sur tous les points qu'ils me proposaient. Je vins aussi en aide au dénûment de leur sacristie en leur donnant quelques ornements.

« Comment aurais-je pu me dispenser d'aller au tômbeau de l'illustre saint Ephrem, le grand docteur de l'Eglise syrienne? Quel serrement de cœur en voyant cette pierre qui recouvrait jadis ses précieux restes, entre les mains des hérétiques!

« Une chose surprend en visitant Orfa, c'est de n'y trouver aucun monument qui rappelle le royaume chrétien de Baudouin. Il est vrai que pendant sa courte durée de quarante ans, les croisés, presque constamment sur le pied de guerre, n'ont pu exécuter de grands travaux. Peut-être pourrait-on indiquer comme appartenant à cette époque, deux anciens clochers qui s'élèvent au milieu de la ville avec leur caractère tout catholique, et les deux colonnes aux chapiteaux corinthiens qui se détachent gracieusement du vieux château, l'ancien palais, assure-t-on, de Baudouin et de ses successeurs.

» Je quittai Orfa le 21 novembre, emportant dans mon cœur le dessein d'y revenir au plus tôt, pour seconder les dispositions favorables que la grâce fait germer depuis quelque temps chez les arméniens hérétiques.

« En arrivant à Diarbékir, mon intention était d'aller descendre, sans me faire annoncer, chez Mgr Boutros dit

Natale ; mais deux prêtres chaldéens que je trouvai aux portes de la ville, s'empressèrent d'aller l'avertir de mon arrivée.

« Quelle ne fut pas ma surprise en pénétrant dans la cour qui environne l'église, d'y voir rassemblée une grande partie de la nation catholique ! un chœur de jeunes enfants rangés en cercle chanta, avec accompagnement de clochettes et de cymbales, des hymnes en l'honneur du délégat apostolique, qui fut conduit processionnellement, la crosse en main, jusqu'au pied de l'autel. Après la prière d'usage, je congédiai l'assistance en donnant la bénédiction pontificale. Il fallut dès ce jour-là même, malgré les fatigues du voyage, recevoir les principaux chrétiens de la cité.

« L'ensemble de Diarbékir est peu agréable ; les maisons et les terrasses offrent un aspect sombre, produit sans doute par les pierres de lave dont sont construits les édifices ; les remparts sont en assez bon état, quoique çà et là délabrés. Comme dans presque toutes les villes de la Turquie, on a réparé les arêtes extérieures, qu'on a eu soin de blanchir afin d'en imposer ; voilà bien l'emblème de l'empire ottoman.

« Je quittai Diarbékir le premier décembre, accompagné de deux évêques. Au troisième jour de marche, vers midi, nous découvrîmes Mardin. Le chemin qui conduit à la ville rappelle les rochers du Mont-Liban. Un quart d'heure avant d'arriver, je trouvai l'évêque chaldéen et l'évêque arménien, sortis à ma rencontre, avec une partie de leurs troupeaux.

« Après avoir réglé avec eux plusieurs affaires importantes, je leur montrai comment l'Eglise catholique ne fait réellement qu'un corps et qu'une âme, en leur distribuant ce que leurs frères d'Occident, vos Associés, leur envoyaient en preuve de fraternité et de communion ; puis je me disposai à quitter la ville pour m'acheminer vers Nisibe, où 'arrivai après deux jours de marche.

« Nisibe, ville autrefois si considérable, n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre réunion de quelques maisons kurdes et arméniennes. On est atterré quand, l'histoire à la main, on se dit : Là fut autrefois cette métropole de la Mésopotamie, contre laquelle Sapor dut réunir la plus grande partie de ses forces, lorsqu'il essaya d'en faire le siége. On sait comment elle fut miraculeusement sauvée à la prière de saint Jacques, son Evêque. J'allai visiter les ruines d'une ancienne et superbe église, bâtie, selon quelques-uns, en l'honneur de saint Jacques, et selon d'autres fondée par ce saint pontife. Bien que ce qui reste soit à moitié enseveli sous terre, ces ruines attestent encore sa magnificence éclipsée. Le sanctuaire seul est dans un état surprenant de conservation. La beauté et la richesse de son architecture augmentent la tristesse qu'on éprouve en voyant comment des vandales sont venus, de leur marteau sacrilége, hâter l'œuvre du temps; il n'est pas douteux que les démolisseurs de tous les siècles, de toutes les nations, n'aient été les exécuteurs des vengeances divines, et n'aient fait qu'accomplir, sans s'en douter, une suprême mission; car humainement parlant, ceux qui se ruèrent sur l'antique basilique, auraient dû être arrêtés par l'aspect imposant de cet édifice religieux...

« Le 17 au soir, j'entrai à Mossul, l'ancienne, la grande Ninive. Dans une prochaine lettre j'essaierai de vous dire ce qui reste de tant de grandeurs.

« J'ai l'honneur, etc.

« † Laurent, *Evêque de Babylone.* »

---

*Autre lettre du même Prélat au même Président.*

Bagdad, ce 29 août 1843.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Cette lettre sera la conclusion de la tâche que je me suis imposée en vous promettant les détails de mon voyage de France à Bagdad. Il ne faut rien moins que l'engagement que j'en ai pris, pour m'obliger à évoquer des souvenirs, des impressions, que mes préoccupations incessantes ont déjà presque effacées.

« Ma dernière relation rendait compte de mon itinéraire jusqu'à Mossul : si cette ville eût apparu à mes regards pour la première fois, j'aurais sans doute éprouvé un de ces désenchantements subits qui froissent l'âme, en la faisant passer violemment d'une idée toute de grandeur, de magnificence et de richesses, à une de ces visions tristes, désolées, telles en un mot qu'elles se montraient aux prophètes lorsque Dieu leur révélait, dans un lointain avenir, l'humiliation et la désolation des grandes cités dont il voulait punir le faste et l'orgueil. En effet, ce n'est pas à l'histoire qu'il faut avoir recours pour se faire une juste idée de Ninive en son état actuel, mais plutôt aux sombres tableaux d'Isaïe.

« Cette ville immense, dont le parcours circulaire était de trois jours de marche, au rapport de la sainte Ecriture, et de vingt-cinq lieues de circuit selon Diodore, où l'on comptait au temps de Jonas six vingt mille enfants qui ne savaient pas distinguer la droite de la gauche, cherchez-la, si vous le pouvez, sous ces mamelons, sous ces buttes qui

sont en face de vous, et où tant de grandeurs sont ensevelies. Peut-être en sillonnant cette immense plaine, qui s'étend sur les deux rives du Tigre, trouverez-vous quelques-unes de ces briques fameuses dont les caractères séculaires vous indiqueront que là fut jadis la ville de *Ninus;* mais elles vous diront aussi, dans leur inflexible langage, que la justice de Dieu a passé par là.

« Tout ce qui reste encore debout est de date récente. Mossul ne ressemble en rien à Ninive, aujourd'hui surtout qu'elle est réduite à n'être bientôt plus qu'un triste amas de ruines, que l'incurie administrative et les vexations des pachas y amoncellent chaque jour. Sa population, qui décroît à vue d'œil, témoigne assez que le commerce y est frappé de paralysie; en un mot, Mossul est en tout point une ville de la Turquie.

« A peine M. le consul de France eut-il appris que j'étais à la porte de la ville, qu'il s'empressa de venir en personne m'éviter les formalités de la douane, toujours si longues et surtout si désagréables. Malgré mes refus réitérés, je dus accepter sa maison, attendu que l'hospice latin suffisait à peine au logement des Missionnaires, et que je n'aurais pu trouver immédiatement un autre asile.

« Le lendemain, dimanche, je célébrai la messe dans l'église confiée aux RR. PP. dominicains; c'est le centre de toute leur mission. Cette chapelle, petite, basse, étroite et si choquante par son irrégularité, m'a charmé néanmoins par la propreté que j'y ai remarquée. Il n'y avait pour lors qu'un seul dominicain à Mossul, le R. P. Merciani, venu en Asie avec trois autres compagnons de voyage; le ciel couronna prématurément la bonne volonté de deux d'entre eux, et le troisième fut contraint de retourner en Europe. Heureusement, la Providence prit pitié de l'isolement du bon religieux, en lui envoyant un digne auxiliaire dans la per-

sonne de Dom Joseph Valerga, qui réunit toutes les qualités d'un ouvrier apostolique.

« Déjà ces Missionnaires ont pu faire un heureux essai de leur ministère auprès des nestoriens. Apprenant que les biblistes américains s'étaient glissés auprès du patriarche, pour essayer de l'attirer à leur parti, ils comprirent qu'il était de la plus haute importance de contre-balancer une influence aussi dangereuse que séduisante. A cet effet, ils entreprirent le voyage de la Médie. Là, ils eurent, en présence des ministres protestants, plusieurs entretiens avec le patriarche, et le résultat fut de la part de l'évêque hérétique la promesse solennelle, faite en pleine assemblée, d'embrasser le catholicisme; mais quand vint le moment d'agir, il tergiversa. Il faut profondément gémir sur le sort de ce pauvre clergé nestorien, si enraciné dans ses préjugés de secte, et retenu dans ses erreurs par une ignorance qui ne lui permet pas de souscrire aux conclusions d'une logique droite et impartiale. Lorsque le jour de la grâce aura lui pour ces frères égarés, et qu'ils abjureront le schisme, on pourra à bon droit proclamer que c'est un événement tout miraculeux : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

« Le même jour, je visitai les églises chaldéennes et syriennes que je connaissais déjà. Une d'elles, située à l'extrémité de la ville, offre une origine trop intéressante pour que je n'en dise rien : la tradition rapporte qu'un pacha de Mossul, ayant à soutenir le poids d'une guerre dans laquelle il pressentait son infériorité, fit vœu que s'il remportait la victoire, il élèverait un sanctuaire en l'honneur de Marie. Ses armes eurent le succès qu'il désirait, et la chapelle promise atteste encore la reconnaissance du musulman.

« J'ai aussi visité les écoles dont la fondation est due, en grande partie, à l'un de ces chrétiens qui traduisent leurs croyances religieuses par des œuvres éminemment utiles.

Cette création à laquelle la rosée du ciel n'a pas manqué, a reçu en peu de temps un développement remarquable, et j'ai été satisfait des résultats obtenus jusqu'à ce jour : en procurant aux générations contemporaines le bienfait de l'instruction qui n'a pas été accordée aux générations précédentes, il est à croire qu'on les ralliera d'une manière plus inébranlable à la véritable foi ; et qui sait si les enfants des hérétiques, dont plusieurs fréquentent aussi ces écoles, connaissant mieux l'Eglise unique, ne reviendront pas peu à peu se reposer dans son sein? En quittant Asie, M. Eugène Boré a confié la direction de ces écoles à un pieux collaborateur, digne émule de son zèle, qui dans la vue du bien opéré par son dévouement, sait faire le sacrifice de ses désirs les plus saints et les plus légitimes.

« Presqu'en même temps que je visitais les écoles, M. Boré m'écrivait pour m'en offrir le patronage, les mettant entièrement sous ma dépendance. Cette démarche seule m'aurait suffi pour juger de l'esprit qui l'anime. Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour la prospérité de ces établissements, auxquels je désire voir prendre une plus grande extension encore. Plusieurs villages voisins réclament le bienfait d'une pareille institution ; mais où trouver des maîtres capables?

« Mon séjour à Mossul se prolongea bien au delà de mes intentions, par le retard que me faisaient éprouver les hommes chargés de construire mon radeau. Cependant les eaux du Tigre diminuaient de jour en jour ; je pressentais que mon voyage sur ce fleuve ne serait que lenteurs, embarras et périls ; c'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

« Enfin, le 21 janvier, le kelek était à flot : qu'on se représente quelques centaines de poutres, de toutes dimensions, fixées les unes aux autres par des liens en osier, et formant un plancher inégal, de sept ou huit mètres carrés, le tout supporté par trois ou quatre cents outres, et l'on

aura l'idée parfaite d'un kelek. Sur ce pont, de facile structure, sont placés passagers, marchandises et gens de l'équipage qui, pour le dire en passant, consiste en deux rameurs armés d'un long aviron terminé par une sorte de balai. L'art de cette étrange navigation, qui a aussi ses dangers, consiste à bien saisir le fil de l'eau et à se garer de tout choc contre la rive. Il exige aussi la connaissance pratique des bas-fonds qui peuvent arrêter le radeau et le retenir sur l'écueil pour des mois entiers. Quant aux passagers, il leur faut une grande confiance en Dieu pour s'aventurer sur une si frêle embarcation et remettre leur vie entre les mains de deux Arabes, le plus souvent fort peu capables d'apprécier leur responsabilité.

« J'étais à peine installé sur mon kelek, que les rameurs, sans autre motif que leur bon vouloir, se mirent en disposition d'amarrer. J'eus beau représenter qu'on pourrait encore naviguer plus de deux heures ; leur contenance me fit comprendre à quels gens j'avais affaire. Le lendemain ce fut même peine perdue pour les décider à partir : Ils attendaient, disaient-ils, les hommes chargés de gonfler les outres. Probablement toute la journée se serait passée en expectative, si je n'eusse envoyé requérir des ordres sévères pour hâter le départ. Le soir, nous nous trouvions près d'une source d'eaux thermales fort renommée dans le pays. Aussitôt que le kelek fut fixé par des pieux à la plage, les passagers s'empressèrent d'y descendre pour préparer le repas de caravane, le pilau au riz, après quoi on revint coucher à bord.

« Le jour suivant, nous eûmes à franchir un passage très-dangereux ; le kelek fut obligé, à cause de la baisse des eaux, de raser les restes d'un mur bâti, dit-on, par la fameuse Sémiramis qui prétendait, par cet obstacle jeté en travers du fleuve, intercepter sa navigation. Grâce à la Providence nous passâmes heureusement, et nous n'eûmes à

regretter que quelques outres mises hors de service par leur frottement contre la digue; il nous fallut néanmoins stationner une partie du lendemain pour rajuster les pièces de bois en désordre. Durant les quelques heures que nous naviguâmes ce jour-là, les bords nous apparaissaient très-accidentés : une foule d'oiseaux aquatiques nous regardaient passer près d'eux sans se déranger. Dans l'après-midi, j'étais à l'embouchure du grand Zab, le Lycus des anciens.

« Le 25 fut marqué par un événement qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. Un vent impétueux qui soufflait dans la direction opposée au cours du fleuve, obligeant nos rameurs à travailler plus que de coutume, ils avaient conspiré de nous faire échouer; le complot était visible à en juger par la manière dont ils gouvernaient depuis quelque temps. Tout à coup la force du courant emporte le kelek et le pousse rudement sur un écueil; le choc crève les outres, le radeau plonge; des cris de sauve qui peut! se font entendre, et bientôt tous les passagers, au nombre de douze, sautent sur un rocher qui peut à peine les contenir. Un bras du Zab nous séparait encore de la rive. Dans cette situation critique nous nous attendions d'un moment à l'autre à voir le kelek couler à fond, lorsque nous aperçûmes quelques Arabes qui se dirigeaient vers le fleuve. On s'empressa de leur demander du secours. Alors vous auriez vu ces hommes, que l'asphalte dont ils étaient couverts rendait plus semblables à des spectres qu'à des créatures humaines, vous les auriez vus, dis-je, sauter, battre des mains, se réjouir de notre détresse, et contempler d'un œil avide ce butin qui semblait déjà leur appartenir. Un passager turc était allé implorer leur pitié; mais ce fut seulement lorsqu'ils virent briller l'or, que se jetant tout aussitôt à la nage, ils vinrent auprès du rocher où nous étions groupés, marchander à quel prix ils nous laisseraient la vie. L'argent ne leur fut pas épargné; dès lors, conjointement avec nous ils se mirent à l'œuvre, et le

qu'ils ne trahiraient jamais leur Dieu, apposèrent sur le billet qu'on leur présentait, la marque qui tient lieu de signature aux Annamites non lettrés. C'était un libelle d'apostasie qu'on leur avait fait souscrire. Aussitôt qu'ils connurent la supercherie, ils réclamèrent de toute leur force ; ce fut en vain : le mandarin ne tint aucun compte de leur protestation.

« Trois autres prisonniers avaient eu le malheur de renier formellement leur foi ; ils résolurent d'expier leur faiblesse en rentrant dans la lice ; mais le mandarin ne voulut point les écouter, et fit son rapport au roi comme s'ils avaient persévéré dans l'apostasie. Il est donc probable que, malgré leur rétractation, ils seront mis en liberté ; du moins, ils seront en sûreté de conscience.

« Dominique Trach, prêtre indigène du Tong-King oriental, avait été arrêté par des païens, le 10 avril de l'année 1840, et livré au cruel Quang-Khank, gouverneur de la province de Nam-Dinh, qui le fit mettre à la cangue et jeter en prison. Suivant son inviolable coutume, le mandarin déploya tout l'appareil des supplices pour obliger son captif à fouler aux pieds la croix ; il ne lui épargna ni les injures ni les tourments les plus raffinés, sans autre résultat que de faire éclater davantage la constance et la foi du généreux confesseur. La grâce d'en haut lui rendait légères les horreurs de la question : « Je suis chrétien, et je ne renierai jamais mon Dieu ! » telle était son unique réponse à tout ce qu'on inventait pour le faire succomber. Son persécuteur vaincu porta enfin contre lui une sentence de mort, en vertu de laquelle il eut la tête tranchée à Vi-Hoàng, le 18 septembre 1840 ; il était âgé de quarante-neuf ans.

« Dans cette même année, Matthieu Thuy, prêtre annamite du Tong-King occidental, âgé de soixante un ans, obtint au prix de moins rudes combats la couronne du martyre. Comme il avait été élevé dans sa jeunesse par le vénérable Luc-Loan, dont la glorieuse mort vous est connue,

il voulut donner un grand repas pour célébrer le triomphe de son ancien maître. C'était montrer plus de gratitude que de prudence, dans un temps où les prêtres étaient surveillés de si près : aussi la chose fit-elle du bruit, et elle devait en faire, puisqu'il y avait plus de cinq cents fidèles de différents villages conviés au banquet. En temps ordinaire, une aussi nombreuse réunion n'aurait rien eu d'étrange ; de semblables festins sont communs chez les Annamites : dans ce cas on tue un buffle, quelquefois un ou deux porcs, on prépare de plus grosses marmites de riz, et voilà tout ; celui qui fait les invitations dépense fort peu, attendu que d'après l'étiquette cochinchinoise chaque convive doit apporter son présent au maître de la maison.

« Des mandarins subalternes, avertis par la rumeur publique, se disposèrent aussitôt à venir troubler la fête. Matthieu Thuy fut prévenu à temps de leur prochaine arrivée; mais il ne voulut jamais y croire, et refusa de se soustraire par la fuite à un danger qu'il jugeait imaginaire, motivant son imperturbable quiétude sur le caractère connu des grands mandarins de la province, qu'il savait assez tolérants pour la religion et peu tracassiers envers ses ministres. Il aurait eu raison, si les dispositions bienveillantes de ces hauts fonctionnaires avaient été communes à la multitude de leurs subalternes : malheureusement il n'en était pas ainsi. Le 21 septembre, au moment où tous les conviés allaient se mettre à table, le village se trouva investi par des soldats ; le prêtre fut arrêté, cinquante fidèles eurent le même sort et assistèrent avec lui, la cangue au cou, au repas que firent les satellites avec les mets qui venaient d'être servis aux chrétiens.

« Vers le soir on relâcha les simples néophytes. Le prêtre seul fut conduit à la ville royale et livré aux grands mandarins qui, fidèles à leurs habitudes d'humanité, donnèrent une nouvelle preuve de leur aversion pour les tortures, en se bor-

nant à demander au confesseur s'il consentait à fouler la croix, et à signer un billet d'apostasie. Sur sa réponse négative, au lieu de le faire passer par les verges, ils le renvoyèrent en prison : « D'après la loi, se disaient-ils entre eux, il est « coupable d'une faute capitale ; à quoi bon lui infliger des « supplices qui ne le rendront pas plus innocent ! »

« Conformément aux édits du prince, ils dressèrent contre lui une sentence de mort, motivée sur son refus d'abjurer la foi. La confirmation de cet arrêt étant arrivée le 16 décembre 1840, Matthieu Thuy fut aussitôt conduit au supplice, et eut la tête tranchée à Hâ-Noi.

« Le 12 avril précédent, on avait arrêté plusieurs néophytes en même temps que M. de la Motte : c'étaient Emmanuel-Simon Hoà, médecin, natif du village de Nhu-Ly, âgé de soixante-sept ans ; Philippe Phê, aussi médecin, âgé de trente-cinq ans ; Pierre Xà-Duyên, maire du village de Nhù-Ly, quarante-un ans ; Marie Vung, veuve, trente-sept ans, et Marie-Magdeleine Haû, dans sa vingt-septième année. Quelques jours plus tard Jean Trâng, cultivateur, âgé de soixante-trois ans, fut associé à leurs épreuves. Tous six étaient de la province de Quang-Tri, et se trouvaient sur la même barque que le Missionnaire français au moment où elle fut assaillie par les païens. Les deux femmes auraient pu aisément prendre la fuite ; tout le monde les y invitait ; elles refusèrent néanmoins ce moyen de salut, protestant qu'elles voulaient souffrir et expirer pour Jésus-Christ avec M. de La Motte : elles furent donc enchaînées et mises à la cangue avec les autres confesseurs.

« Quelques jours après ce funeste événement, un idolâtre qui se donnait pour chrétien, alla chez Vincent Luât, et lui adressa différentes questions relatives au Missionnaire incarcéré. Le simple et trop confiant néophyte donna dans le piége ; toutes les révélations que le perfide désirait, il les fit ; après quoi, dénoncé à son tour au mandarin, il fut

arrêté et réuni aux confesseurs. Jusqu'alors la Mission ne l'avait pas compté au nombre de ses membres les plus fervents; j'en dirai presque autant de Pierre Duyên: mais une fois dans les fers, l'exemple de leurs frères plus pieux et surtout la grâce divine ayant changé leurs cœurs, ils se distinguèrent l'un et l'autre dans la lutte par un courage à toute épreuve.

« Emmanuel-Simon Hoà avait été, dans sa jeunesse, élève de la Maison de Dieu. C'était un homme que son zèle, sa piété et ses autres vertus recommandaient spécialement à notre estime : promu à la dignité de premier catéchiste, il en remplissait les fonctions avec ferveur, et facilitait aux Missionnaires, par ses rapports avec les malades, l'administration des sacrements dans les différentes chrétientés de sa province, tandis que sa maison, toujours ouverte aux prêtres persécutés, leur servait de refuge dans les temps les plus orageux. C'est lui qui avait donné asile à M. de la Motte, et qui veillait à sa garde dans le poste périlleux où l'obéissance l'avait placé. Son généreux dévouement n'est pas resté sans récompense. Dieu a permis que le fidèle catéchiste tombât entre les mains de ceux qui poursuivaient son maître, au moment où il le conduisait vers une autre retraite qui semblait promettre plus de sécurité.

« De tous les prisonniers il est celui qui a enduré les plus cruelles tortures, parce qu'on l'accusait non-seulement d'être chrétien, mais encore d'avoir donné asile à M. de la Motte. Outre les coups de rotin dont on l'accabla, on le fit passer à plusieurs reprises par les tenailles, tantôt froides et tantôt rougies au feu; la première fois qu'il affronta ce dernier genre de supplice, il ne jeta pas même un cri, et cependant une fumée épaisse, avec l'odeur des chairs brûlées, s'élevait de ses plaies en combustion.

Si les deux femmes furent traitées avec moins de barbarie, elles eurent cependant une large part aux souffrances

communes. Magdeleine Haû en particulier se vit condamnée à tenir les jambes plongées dans une jarre d'eau de riz, à laquelle on avait mêlé une grande quantité de vers, ce qui est, dit-on, un supplice horrible. Les mandarins avaient aussi donné ordre de chercher partout des serpents pour les insérer dans ses vêtements, liés comme un sac près des talons ; heureusement pour elle on ne put en trouver. Rien n'ébranla sa constance. De concert avec Marie Vung, la pieuse veuve, elle regardait tous les tourments comme légers, auprès de la gloire du martyre, unique objet de leurs pensées et terme de toutes leurs espérances.

« Pour les autres chrétiens, on ne les tortura pas; la douceur et les promesses furent seules employées pour les séduire; le roi lui-même, désespérant de les vaincre par les menaces, descendit plusieurs fois jusqu'aux sollicitations, par l'intermédiaire de ses mandarins; mais ce fut aussi inutilement : les confesseurs répondirent toujours qu'ils étaient chrétiens, et qu'ils voulaient mourir fidèles aux engagements de leur baptême.

« Sur ces entrefaites, l'un des néophytes incarcérés, Jean Trâng, mourut de maladie dans sa prison, au commencement du mois de décembre. Ses compagnons de captivité ne tardèrent pas à connaître la sentence portée contre eux. Elle n'était pas également sévère pour tous. Simon Hoà, censé le plus coupable, devait être mis à mort sur le-champ; les deux femmes étaient condamnées à la servitude d'abord, puis à l'exil perpétuel, et les trois autres confesseurs à la peine capitale, après avoir subi indéfiniment la prison. Comme ils s'attendaient tous au bonheur de répandre leur sang pour la foi, ce fut avec un amer chagrin qu'ils virent la glorieuse palme refusée à leurs désirs ; mais nul n'en témoigna plus de douleur que Marie-Magdeleine, la principale héroïne de ce mémorable combat.

« Ils n'épargnèrent ni les supplications, ni même les

présents, pour obtenir des juges la consolation de mourir tous ensemble. Les mandarins ne revenaient pas de l'étonnement où les jetait cet amour du martyre : « On nous a « souvent implorés, disaient-ils, pour obtenir la grâce de « vivre; mais jamais personne ne nous a demandé la faveur « d'être condamné à mort. »

« Ce fut le 12 décembre de cette année 1840, que l'on conduisit Simon Hoà au supplice. Lorsque les soldats vinrent le prendre dans la prison, les autres confesseurs, jaloux de son sort, vinrent une dernière fois le féliciter; tous à l'envi l'encourageaient à tenir ferme au moment suprême, ils auraient même voulu le suivre jusqu'au lieu de l'exécution; et dans cette circonstance comme toujours c'était encore Marie-Magdeleine qui se distinguait le plus. « Quoi! disait le mandarin, elle a vu la mort de si près, « et elle n'est pas intimidée! — Vous me couperiez en « trois, répondait-elle, que je n'aurais pas peur. »

« Quand les soldats eurent tiré Simon Hoà de sa prison, ils l'engagèrent de nouveau à marcher sur la croix, l'assurant qu'à ce prix, grâce lui serait faite : il leur déclara que sa résolution était bien prise, et qu'il allait à la mort avec joie. Arrivé au lieu du supplice, on lui présenta encore le crucifix, on redoubla d'instance, afin d'obtenir qu'il le foulât aux pieds; pour toute réponse à ces criminelles propositions, le saint martyr se mit à genoux devant l'image de son Dieu et la vénéra en disant : « Seigneur, pardonnez-moi mes péchés. » — « Si tu ne veux pas marcher sur la « croix, lui dit un mandarin, fais au moins un pas en avant, « et nous te pardonnons. » — « Jamais, ce serait une apo- « stasie. » — « Eh bien, prends seulement ce crucifix, et « jette-le loin de toi. » — « Non, mandarin. » — « Tu « crains peut-être la vengeance de ton Dieu; je vais moi- « même fouler son image aux pieds.... Tiens, regarde si sa « colère éclate. » — « Mon Dieu n'est pas pressé de punir;

« l'éternité lui suffit bien pour avoir raison des profana-« teurs.» Enfin sur l'invitation qu'il fit aux mandarins de ne pas le fatiguer inutilement, et d'exécuter les ordres du roi, un seul coup de sabre lui trancha la tête qui resta exposée pendant trois jours sur la place publique.

« Simon Hoà était père d'une nombreuse famille qu'il élevait dans la crainte de Dieu ; il jouissait aussi d'une belle fortune, qu'il eut le courage de mépriser assez pour conquérir au prix de son sang l'héritage éternel. J'ai su qu'au moment où on le conduisait au supplice, il avait reçu l'absolution d'un prêtre annamite qui avait trouvé moyen de se glisser dans la foule des spectateurs.

« Quelques jours après, Marie-Magdeleine partait pour le lieu de son exil, avec Marie Vung, sa glorieuse compagne. La charité de nos chrétiens les y a suivies, et a trouvé moyen de les tirer de la servitude pour les mettre en lieu de sûreté. Cet adoucissement arrivait trop tard pour Magdeleine, dont un an de tortures et de prison avait usé le tempérament; elle tomba bientôt dans un état désespéré; après dix jours de maladie, fortifiée par les derniers sacrements de l'Eglise, elle rendit son âme à Dieu, le 30 janvier 1841, et alla recevoir la couronne due à sa ferveur et à son zèle. Quoique son sacrifice n'ait pas été consommé par le glaive, elle mérite bien d'être comptée parmi les plus illustres martyrs de l'Eglise annamite. Marie Vung avait été son émule de constance dans les prisons; moins heureuse, elle en attend encore la récompense.

« Aucun des sept néophytes arrêtés avec M. de la Motte ne devait succomber à l'apostasie. Le 17 juillet, les trois confesseurs encore vivants, Philippe Phê, Pierre Duyen et André Luât, que MM. Galy et Berneux ont trouvés plus tard dans les cachots de Hué, furent appelés au ministère de la justice pour y subir une nouvelle épreuve. Malgré tous les efforts des mandarins, leur constance fut la même que

dans les précédents interrogatoires. Le grand juge, outré de ne pouvoir obtenir d'eux aucun acte de faiblesse, ordonna à un soldat, dans un mouvement de fureur satanique, d'aller commettre les plus indignes outrages sur l'image sacrée du Sauveur; et quand cette profanation fut accomplie, s'adressant aux confesseurs : « Votre Dieu est puissant, dites-vous; pourquoi donc ne punit-il pas cet homme? — Philippe répondit : Mon Dieu est aussi miséricordieux que puissant; sa vengeance n'est pas aux ordres de ses provocateurs. » Et les trois généreux athlètes se prosternèrent humblement pour adorer Notre-Seigneur en croix.

« Douze jours plus tard, ils étaient au comble de leurs vœux, en apprenant qu'un décret du roi les condamnait à avoir la tête tranchée après les funérailles de Minh-Menh.

« A ces nouvelles je vais en ajouter une dernière qui vous affligera comme nous. M. Bringol, prêtre du diocèse de Nancy, est mort le 22 décembre 1841. Missionnaire depuis 1827, il a supporté tout le poids de la persécution annamite, et s'il n'a pas obtenu la palme du martyre, il n'en a pas moins acquis un trésor de mérites pour le ciel.

« A deux reprises il a été obligé de se retirer dans une caverne, où il est resté la première fois trois semaines, et la seconde un mois entier, en compagnie d'un seul élève. Il fut même un jour arrêté par des païens qui le relâchèrent ensuite, moyennant rançon.

« Ce cher confrère était très-aimé des chrétiens, parce qu'il avait su se faire à leurs usages, et que rien ne lui coûtait quand il s'agissait de remplir auprès d'eux les fonctions de son ministère. On l'a vu faire jusqu'à douze lieues dans une nuit, et à pied, pour voler au secours des malades en danger de mort.

« Nous avions déjà été sur le point de le perdre en 1839, époque où il fut attaqué d'une maladie fort grave dont il ne s'est jamais parfaitement remis. Enfin, vers le

mois de décembre 1841, il tomba malade de nouveau : le 18, il fit encore un effort pour m'écrire un petit billet, dans lequel il m'annonçait qu'il touchait à ses derniers instants. Je ne sais quelle était la nature de son mal; seulement le prêtre indigène qui se trouvait auprès de lui le dernier jour, m'écrivait : « Le Père ne peut rien prendre et ne peut pas dormir; les médecins en désespèrent. » Le 21, survint une crise, et il expira le 22 au matin. J'ai su qu'il avait conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment. Sa mort a été celle d'un saint. Ses obsèques ont pu avoir lieu sans trop de difficultés, parce que Phu-Or, village où il a rendu sa belle âme à Dieu, est tout chrétien.

---

*Extrait d'une lettre de M. Miche, prêtre de la société des Missions-Etrangères, à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine* (1).

De la prison de Hué, le 29 mai 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Depuis plus de trois mois que nous sommes dans les fers, nous avons épié sans cesse l'occasion de nous soustraire à la vigilance de nos gardes pour écrire à Votre Grandeur, et lui transmettre les détails de notre malheureuse expédition chez les sauvages. Dans les prisons de *Phù-Yên*, la vue d'une plume et d'une feuille de papier eût suffit pour nous faire interdire toute communication avec les chrétiens du dehors : un peu plus libre à Hué, j'en profite pour tracer à la hâte l'ébauche de nos tristes aventures, et le sommaire de nos longues tribulations. M. Duclos, voulant bien se charger de vous adresser le récit de notre voyage jusqu'à notre incarcération, abrégera d'autant mon travail : plus tard, si *Thieu-Tri* ne se presse pas de dégaîner son sabre, pour nous envoyer au ciel, je reviendrai sur notre Mission échouée, avec tous les renseignements qui peuvent aider à la conversion de ce peuple intéressant. Aujourd'hui je parlerai de notre entrée à la métropole de *Phù-Yên*, et

(1) M. Miche est un des cinq confesseurs dont nous avons récemment annoncé la délivrance.

des horribles scènes dont nous avons été les témoins ou les principaux personnages, pendant près de deux mois et demi.

« Votre Grandeur sait déjà que nous arrivâmes dans cette ville le 24 février, un peu avant la chute du jour. Après avoir passé les bazars, on nous fit faire halte sur une esplanade en face des remparts, et notre capitaine entra dans la forteresse pour prendre les ordres des mandarins et nous assigner nos places dans les prisons. En attendant, la foule se précipita autour de nous pour contempler les deux bêtes curieuses chargées de la cangue. Quand la nuit fut venue, on nous installa dans le sombre manoir; mon confrère fut placé dans la première caserne avec sept de nos gens, et je fus conduit avec le même nombre de prisonniers, dans un autre hangar, à l'extrémité opposée de la citadelle. M. Duclos et les siens étaient assez au large; mais nous, parqués comme des chèvres dans un petit enclos, nous étions si à l'étroit, que nos cangues se heurtant les unes contre les autres pendant la nuit, il nous fut impossible de reposer un instant. Dès ce soir même, mes compagnons furent mis aux ceps; mon surveillant, me voyant serré dans un coin et incapable d'étendre les jambes, m'épargna cette petite incommodité.

« Le lendemain dès qu'il fit jour, nous fûmes tous mandés à la barre du juge criminel qui, après quelques questions indifférentes, nous proposa d'apostasier et de fouler aux pieds la croix : notre réponse unanime fut que nous étions prêts à mourir cent fois plutôt que de nous rendre coupables d'un si grand crime. Le mot de *cent fois* le frappa, et il le répéta à plusieurs reprises. Comme le gouverneur n'était pas là, cet interrogatoire ou plutôt cette entrevue ne dura pas longtemps; le juge nous renvoya dans nos prisons respectives en ordonnant de nous délivrer de nos cangues pour nous charger de chaînes; quant à nos chrétiens,

comme criminels de second ordre, ils conservèrent leurs cangues, avec cette différence cependant, qu'on changea celles de bambou qu'ils portaient contre d'autres plus pesantes, en bois dur et garnies de fer.

« Lorsqu'il s'agit de me mettre à la chaîne, j'épouvantai quelque peu mes gardiens. Quoiqu'ils fussent deux pour ouvrir le collier de fer qu'ils devaient me suspendre au cou, ils ne purent en venir à bout malgré leurs efforts réitérés; alors je le leur demandai, et je l'ouvris avec tant d'aisance qu'ils s'entre-regardèrent d'étonnement : ils me crurent fort, tant ils étaient faibles. Je le passai à mon cou, et fus encore obligé de rapprocher les deux extrémités, parce qu'ils ne purent le faire. Quand on en vint aux chaînons qui devaient m'enlacer le bas de la jambe, la même difficulté se présenta; je pris encore ces anneaux et les rompis l'un et l'autre sans effort; ce qui acheva de leur persuader que dans un petit corps je cachais les forces d'un athlète. Cette petite aventure fut cause qu'on riva mes fers si près que je pouvais à peine faire un pas sans m'écorcher les pieds.

« Ce même jour 25 février, nous fûmes appelés en audience solennelle à deux heures après midi, devant le gouverneur, le juge criminel, et trois autres petits mandarins que j'appellerai juges *assesseurs*, parce qu'ils doivent toujours accompagner le juge criminel dans les séances publiques où il s'agit de causes importantes. Avant de répondre aux premières questions qu'on nous adressa, nous demandâmes à être conduits immédiatement à la capitale. A ces mots, le gouverneur dit en souriant au juge criminel : *Ils voudraient bien aller à Hué, mais ils n'y iront pas de sitôt.* Il savait par une longue expérience qu'en tenant des prêtres dans ses serres, c'était tenir les cordons de la bourse de toutes les chrétientés.

« On procéda aussitôt à l'interrogatoire : Quels sont vos noms? — Mon confrère se nomme Ong-Lô, et moi je m'ap-

pelle Miche. — Votre patrie? — Nous sommes Français. — Quel est votre âge? — Ong-Lô trente-quatre ans, et moi trente-sept. — Qui vous a envoyés? — Personne ne nous a forcés de venir. Etrangers aux affaires de ce monde, nous en abandonnons le soin aux hommes du siècle pour nous occuper uniquement de l'enseignement de la religion et du salut des peuples. — Etes-vous venus ensemble ou séparément? — C'est le même navire qui nous a apportés, et nous avons débarqué ensemble à Syncapour. — A quelle nation appartenait le navire qui vous a transportés de Syncapour au Tong-King? — (Je voulais répondre de manière à leur laisser ignorer cette circonstance; mais M. Duclos me prévint qu'ils savaient déjà que la barque était annamite, et j'en fis l'aveu.) — Cette barque s'est-elle rendue à Syncapour dans l'intention de vous amener ici? — Nous n'avons pas interrogé le pilote sur ses intentions; nous l'avons trouvé occupé de son commerce, et lui avons demandé de nous conduire en Cochinchine moyennant salaire. — Quel est le nom du maître de la barque? — Nous l'ignorons. — A quel port a-t-il touché? — Nous n'en savons rien. — Comment se nomme le village où vous avez mis pied à terre? — Nous ne le savons pas.

A ces mots des cris de fureur s'élèvent contre nous : « Ils ne veulent rien dire, s'écrient les mandarins et une foule de scribes qui les environnent; mais les tenailles les feront bien parler. » Alors je leur déclarai que nos conducteurs, craignant pour leur vie, avaient pris la sage précaution de nous cacher leurs noms et celui des lieux où ils nous conduisaient, qu'ils nous avaient priés de ne pas les interroger là-dessus, et que nous avions fidèlement observé cette recommandation. — « Vous connaissez ces noms, reprennent les mandarins, et le rotin vous forcera de les révéler. — Non, repris-je, nous ne les connaissons pas; quand vous tiendriez le glaive suspendu sur nos têtes, nous vous

le répéterions encore : nous ignorons ce que vous nous demandez, nous ne vous le dirons pas. »

« Ces questions sur les noms de lieux et de personnes nous furent adressées plus de cent fois dans le cours des interrogatoires suivants : c'était là le point de mire des mandarins. Leur haine pour le nom chrétien, jointe à une insatiable soif de l'or, leur promettait une belle proie dans le maître de la barque, et dans tous ceux qui nous avaient donné asile; mais cette proie leur a échappé. Ainsi finit cette séance; elle fut comme l'annonce du violent orage qui devait fondre sur nous le lendemain.

« Le 26, dès sept heures du matin, nous fûmes de nouveau conduits au tribunal, avec les chrétiens nos compagnons de voyage : mêmes questions que la veille, mêmes réponses, mêmes menaces. Jamais je n'ai vu pareil désordre : nulle dignité dans les mandarins, tantôt couchés sur le ventre, tantôt parlant tous à la fois comme des écoliers en l'absence de leur maître ; c'était une cohue à fendre la tête. Si d'un côté le grand juge nous faisait une question, le gouverneur se hâtait d'en poser une autre; les employés subalternes du palais les interrompaient à l'envi, et nous adressaient des questions différentes ; tout le monde voulait être de la partie ; les soldats et même de simples esclaves nous harcelaient autant que nos juges, et remplissaient comme eux l'office de présidents de cette cour d'assises. Quelquefois une voix partie du milieu de la foule des curieux nous embarrassait plus que toutes les paroles qui tombaient du tribunal : un misérable valet, plus astucieux que son maître, ne cessant de me faire question sur question, s'attira l'apostrophe suivante : « Puisque tu es grand mandarin, monte-là haut, lui dis-je en lui montrant l'estrade du juge criminel, et dis à ton maître de descendre à ta place. » Il rougit et recula de trois à quatre pas en murmurant quelques gros mots.

« Le gouverneur, voyant qu'il ne pouvait obtenir de nous

aucun aveu, passa à d'autres questions et nous dit : Quelle était votre intention en venant ici ? — D'enseigner au peuple la vraie Religion. — Nous ne voulons pas de votre religion. — Vous n'en voulez pas, vous qui ne la connaissez pas ; mais ceux d'entre vous qui la connaissent, en veulent et bénissent notre arrivée. Après tout, nous ne forçons personne de l'embrasser. — Saviez-vous que des lois très-sévères défendent aux prêtres européens l'entrée de ce pays ? — Oui. — Comment avez-vous eu l'audace de les enfreindre ? — Nous défendre de venir ici prêcher l'Evangile, c'est défendre ce que Dieu, ce que le plus grand de tous les maîtres ordonne. D'ailleurs le désir de procurer, en lui obéissant, un bonheur éternel à nos semblables, est en nous plus vif et plus fort que l'attachement à la vie ; on ne craint pas de mourir quand on ne veut que le bien. Je m'étonne, au reste, que vous nous reprochiez ce qu'ont fait, par ordre de Minh-Menh, vos mandarins envoyés en France l'année dernière : ils ont foulé le sol français, comme nous le sol annamite ; l'un est-il donc plus sacré que l'autre ? Voici l'unique différence qu'il y a entre eux et nous : ils sont restés longtemps en France, et moi j'ai traversé cette province en sept jours pour me rendre chez les sauvages ; on les a accueillis avec générosité, et vous, vous nous avez chargés de cangues et de chaînes. Il faut avouer que vous vous entendez en fait de reconnaissance ! (Tout le monde rit, même les mandarins qui m'appellent *thàng qùi quai* (1).

« Le gouverneur, reprenant son sérieux : N'êtes-vous pas venus dans un autre but que celui d'enseigner la religion de Jésus ? N'avez-vous pas été faire la guerre à *Gia-Diuh* ? — Nous n'avons jamais mis les pieds dans cette

(1) Paroles qu'on pourrait traduire par ces expressions populaires : *C'est un fin matois.*

province. — On dit qu'un nommé Diu européen est à la tête des rebelles ; n'est-ce pas un de vous ? — Non ; nous ne connaissons pas même ce nom. — Mais enfin, vous êtes venus pour faire la guerre?—Vous insistez beaucoup sur ce point, et je suis sûr que vous ne croyez pas vous-mêmes à votre accusation; les prêtres sont des hommes qui ne prêchent que la paix, et rien n'est plus opposé à leur ministère que les troubles de la guerre. — Diu est un Français ? — Je ne sais si ce Diu existe; mais ce nom n'est pas même français. Mes compatriotes n'ont jamais porté les armes en Cochinchine qu'une seule fois, et ça été à la demande du meilleur de vos princes. Tandis que les Missionnaires gardaient et nourrissaient *Già-Laong* à *Dong-Nai*, les soldats envoyés par le roi de France combattaient au nord, et dissipaient l'armée des rebelles qui menaçaient le trône de votre souverain (1). Si *Già Laong* a recouvré son trône, c'est à nous qu'il le doit; ainsi les deux princes qui lui ont succédé, *Minh-Menh*, et *Thieû-Tri* qui règne maintenant, sont redevables de leur couronne aux Français, et par reconnaissance pour de si grands services, voilà ce que vous nous avez donné ! » En prononçant ces dernières paroles, je saisis ma chaîne pour la montrer à tous les assistants.

« Les mandarins en restèrent là sur notre compte, et s'adressèrent aux chrétiens compromis avec nous, pour savoir d'eux le nom du chef de notre barque et celui du

---

(1) Ce prince, longtemps proscrit et fugitif, fut obligé de conquérir son trône usurpé par les *Tay-son*. Il dut en grande partie ses succès, soit à Mgr Pigneaux, Prélat qui avait toute sa confiance et son amitié, soit à l'habileté de plusieurs officiers français qui commandaient ses troupes et dirigeaient sa flotte. A l'aide de leurs signalés services, il rentra en 1799 dans sa capitale ; en 1802, il devint, par l'entière défaite et le supplice de son rival, seul maître de la Cochinchine et du Tong-King. Le roi *Già-Laong* est mort le 25 janvier 1820.

village où nous avions abordé. Quelques-uns d'entre eux l'ignoraient, d'autres connaissaient seulement le lieu de notre débarquement et notre premier asile en Cochinchine; mais tous, fidèles à la recommandation que nous leur avions faite, gardèrent le silence sur ce point important. Enfin on en vint aux tortures. *Ong-Quòn* (1), en qualité de chef de la caravane, fut mis à la question le premier; on l'étendit entre deux pieux, et la rage des bourreaux répondit si bien à la fureur des juges, que le sang jaillit au premier coup de rotin: après qu'il en eut reçu dix, on apporta une croix de bois sur laquelle était peinte l'image de Jésus-Christ, puis on lui demanda s'il voulait la fouler aux pieds, condition indispensable s'il voulait échapper à la mort; il répondit par un généreux refus, et au signal des juges, le

(1) *Ong-Quòn* est un catéchiste de la province de *Phù-Yen*. Il faut remarquer que par catéchistes nous entendons de simples chrétiens, le plus souvent mariés, dont les fonctions sont de présider à la prière, d'aller chercher le prêtre pour les malades, d'assister les moribonds, de baptiser les enfants en l'absence du Missionnaire, et de veiller sur la conduite des néophytes; les uns ne sont établis que pour une chrétienté, d'autres en ont plusieurs sous leur surveillance, et il y en a dont la sollicitude doit embrasser toutes les chrétientés d'une province; ce sont ces derniers que nous appelons grands catéchistes. *Ong-Quòn* est de ce nombre; c'est lui qui avait tout préparé pour l'expédition de MM. Miche et Duclos; il devait les accompagner jusqu'au terme de leur voyage, et rester avec eux jusqu'à ce qu'ils pussent se passer de ses services. Arrêté et ramené à la préfecture de *Phù-Yen*, il a eu le malheur d'apostasier au milieu des tortures, ce qui lui a causé tant de honte et de regret qu'il est resté pendant assez longtemps comme privé de la raison. Mais enfin ranimé par les exhortations de MM. Miche et Duclos, par les prières et les remontrances des catéchistes qui le visitaient chaque jour dans ses fers, il est revenu à son bon sens et a profité de la translation des confesseurs à Hué pour réparer sa chute. Dans la relation de M. Miche il est question d'un jeune homme arrêté avec nos deux confrères, et nommé aussi *Quòn*; il ne faut pas le confondre avec l'*Ong-Quòn* dont je viens de parler.

bourreau, continuant son office barbare, lui mit le dos en pièces. On s'arrêta au vingtième coup, et comme il persistait à confesser Jésus-Christ, on le délia.

« Le soldat *Thiên* lui succéda. Nous avertîmes les mandarins que ce néophyte était malade et ressentait des accès de fièvre depuis plus de quinze jours; mais nous avions affaire à des tigres et non à des hommes; ils étaient dans la joie de leur âme de tenir ce héros chrétien qui les avait déjà vaincus trois ans auparavant. Les glorieuses cicatrices dont tout son corps est sillonné, attestaient que sa foi lui est plus chère que la vie. Il avait résisté aux tenailles et au rotin en 1838 ; quoique infirme, il sortit encore victorieux de ce dernier combat, et lassa par sa patience les bras vigoureux qui se relayaient pour triompher de sa constance. Couvert de sang et de plaies, il ne fit entendre sa voix que pour dire qu'il était chrétien, et qu'il n'abjurerait pas l'Evangile : il reçut trente coups.

« Vint ensuite *Chù-Quòn*, qui, après en avoir enduré dix ou douze, donna le funeste exemple de l'apostasie. Un enfant de quinze ans eut le malheur de l'imiter. Il avait d'abord refusé généreusement d'obtempérer aux ordres criminels des mandarins; mais à peine attaché aux pieux, l'idée des tortures dont il venait d'être témoin l'effraya; d'un autre côté pour l'encourager au parjure, on rappela *Chù-Quòn*, qu'on fit passer et repasser sur le christ; alors cet infortuné succomba.

« Il fut suivi par *Ong-Tiên* de *Hoè-Gào*. Nous espérions que ce bon vieillard serait un généreux confesseur; car depuis notre arrestation, il avait toujours paru joyeux et content de son sort. Hélas! il n'est que trop vrai qu'une vie vertueuse n'est pas toujours un sûr garant pour l'avenir; à la première interpellation du juge criminel, ce malheureux s'avança pour marcher sur la croix. Je lui lançai un regard qui le fit reculer de plusieurs pas, puis il déclara

qu'il ne foulerait pas aux pieds l'image de son Dieu; mais dès qu'il fut garrotté, il céda avant même de recevoir un seul coup. Dans ce moment je quittai ma place et me mis à la droite de M. Duclos, afin que plus rapproché du lieu du supplice, je pusse encourager nos chrétiens. Comme je m'en acquittais de mon mieux de la voix et du geste, le gouverneur, m'ayant aperçu, me fit retirer avec menace, et me consigna tout près de lui. *Ong-Quòn*, notre guide, fut appelé de nouveau, et refusa comme auparavant de profaner la croix; mais vingt autres coups appliqués sur ses plaies encore toutes saignantes, vainquirent enfin sa résistance, et cet homme, si remarquable par la vivacité de sa foi et la ferveur de son zèle, devint un apostat!

« *Chù-Ngài* descendit après lui dans l'arène. Ce jeune homme, âgé de vingt ans, après s'être conduit en héros, finit par ternir la gloire qu'il avait acquise au prix de son sang. Il fatigua les bras de trois ou quatre bourreaux. Tandis que le rotin sillonnait ses chairs, il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie. « Le voilà qui prie, » s'écriaient les soldats avec dérision; et cet acte de piété accompli au milieu des supplices qu'on lui infligeait pour sa Religion, ne faisait qu'attiser le feu de la colère des infidèles, il semblait ranimer leurs forces en rallumant leurs fureurs.

« Dans ce moment un des juges assesseurs m'adressa la parole et me dit: « Voyez quel mal vous faites à ces gens. — Que dites-vous là? répondis-je. Nous avons formé leur cœur à la vertu et dissipé les ténèbres de leur esprit, telle est notre œuvre; quant à ces plaies, à ces ruisseaux de sang et à ces tortures, c'est votre ouvrage. — Pourquoi donc, reprit le juge, votre Jésus ne vient-il pas au secours de ses adorateurs? — Il n'aurait qu'à le vouloir; mais en leur accordant la grâce de souffrir patiemment, il leur fait une faveur plus précieuse; car les souffrances de

ce monde sont passagères, et conduisent dans l'autre à un bonheur éternel.

« *Chù-Ngài*, toujours inébranlable dans sa foi, fut délié au vingtième coup. Avant la fin de cette séance, il fut mis à la question une seconde fois, et vingt autres coups de verges manifestèrent avec plus d'éclat son courage, tout en couvrant d'ignominie ses barbares persécuteurs. L'infortuné n'était pas parvenu à la moitié de son chemin de douleurs, que je voyais des lambeaux de sa chair voler sous le rotin. Après lui, *Bao* et *Canh*, deux autres chrétiens arrêtés avec nous, supportèrent vingt coups de fouets, sans pousser un seul soupir; on les réserva pour le soir. Cette séance avait duré plus de cinq heures; les bourreaux étaient fatigués, sans que leur rage fût assouvie : comme il restait encore plusieurs chrétiens à torturer, on nous donna rendez-vous à deux heures après midi, pour terminer le drame sanglant qui venait de s'ouvrir.

« Les expressions me manquent, Monseigneur, pour redire à Votre Grandeur dans quelles angoisses nous plongea cette horrible scène, ainsi que la suivante; les souffrances de nos chrétiens, la chute de plusieurs d'entre eux, les insultes faites au signe sacré de la Rédemption, tout cela avait brisé notre âme, nous en perdîmes l'appétit, et pendant plusieurs jours nous fûmes réduits à une telle prostration de forces que nous pouvions à peine nous traîner au tribunal.

« Ce même jour, 26 février, nous fûmes rappelés devant le juge criminel qui siégeait seul. *Ong-Quòn* nous avait précédés. Quand le juge nous vit arriver, il fit reconduire M. Duclos à sa caserne, disant qu'il ne comprenait pas son langage : à peine ce cher confrère fut-il sorti qu'on m'étendit entre les pieux pour me torturer. Voici à quelle occasion. Notre grand catéchiste, qui avait perdu la tête à la suite des tourments qu'il avait subis, n'osait plus contredire en rien le

mandarin, et celui-ci lui avait fait dire que j'étais resté sept mois dans sa maison. Interrogé là-dessus, sans être prévenu de son étrange déposition, je niai ce qu'il avait affirmé. Le mandarin m'accusa d'imposture. — Non, répondis-je; si quelqu'un a menti, c'est celui qui me prête un séjour de sept mois chez cet homme. — Si tu n'en fais l'aveu, tu seras frappé, me dit le juge. — Eh bien! répliquai-je, frappez donc, car j'aime mieux être torturé en disant la vérité, que d'échapper à la question en mentant pour vous complaire; » et sans attendre ses ordres, j'allai me livrer aux soldats qui me lièrent les pieds et les mains et m'attachèrent aux pieux.

« *Ong-Quòn*, inspiré par une fausse compassion, s'approcha de moi et me dit: « Avouez que vous avez été chez moi l'espace de sept mois, et vous serez délié. — Non, lui dis-je, je ne t'imiterai pas, tu as menti. » Alors le mandarin me traita d'obstiné et fit signe aux soldats de se mettre à l'œuvre. Aux trois premiers coups je ne dis rien; mais j'accompagnai tous les autres d'une courte prière; je disais: Mon Dieu, fortifiez-moi; mon Dieu, secourez-moi, etc. Je ne reçus que dix coups, dont les derniers seulement firent couler le sang.

« Ce fut alors qu'on fit revenir tous nos néophytes; ceux qui avaient été épargnés le matin, furent successivement torturés le soir. A mesure qu'un nouveau personnage paraissait sur la scène, on amenait aussi un apostat, qu'on forçait à marcher sur la croix de nouveau, mais avec des circonstances si outrageantes pour l'auguste signe de notre salut, que je croirais salir le papier en les répétant à Votre Grandeur.

« Les mandarins, craignant que ma présence et mes paroles ne maintinssent nos chrétiens dans le devoir, m'avaient fait conduire loin du théâtre de leur combat: la foule était placée entre moi et les patients, en sorte que bien des

choses échappèrent à mes regards; cependant j'en ai assez vu pour me convaincre que la rage dont sont animés les ennemis du nom chrétien, ne peut être qu'une inspiration de l'enfer. L'homme est naturellement sensible aux malheurs d'autrui; l'infortuné qui verse des larmes, excite la pitié, et trouve toujours de la sympathie dans les témoins de sa douleur. Ici rien de semblable. Les bourreaux qui venaient de sévir sous nos yeux contre des brigands et des voleurs sans manifester aucun sentiment de joie, montraient sur leur visage que c'était pour eux une volupté, une ivresse, quand leurs verges tombaient sur les adorateurs de Jésus-Christ. Si par hasard leurs bras fatigués frappaient quelques coups à faux, des cris d'indignation partaient du milieu de la foule, en même temps que des menaces leur étaient adressées du haut de l'estrade où siégeaient les mandarins. Arrachaient-ils quelques cris aigus à leur victime, les visages des spectateurs s'épanouissaient de joie, et un sourire satanique courait sur leurs lèvres. Les sanglots, les cris de douleur, les gémissements plaintifs des confesseurs de la foi étaient pour ces idolâtres, aux entrailles de bronze, une musique délectable. Oh! que l'homme est méchant, quand la religion n'a pas réformé son cœur!

« Dans ce moment, il se livra au dedans de moi-même un rude combat, et j'appris qu'une petite peine est quelquefois plus difficile à supporter qu'une grande épreuve. Tandis qu'on s'acharnait à mettre en pièces nos compagnons de captivité, une troupe de jeunes écervelés me prit pour son jouet: les uns me tiraient par l'habit, les autres, avec des gestes significatifs, me désignaient le supplice qui m'était réservé. Un d'entre eux eut l'insolence de porter sa main sur mes plaies en me disant avec un sourire ironique: « As-tu froid là? » Mon sang bouillonnait dans mes veines! et je vis le moment où la patience m'échapperait; heureusement le bon Dieu me soutint.

« Enfin la nuit arriva : tous nos chrétiens avaient eu part au calice d'amertume. Les mandarins voulurent finir la journée par une victoire digne des suppôts de l'enfer ; ils firent comparaître de nouveau *Chù-Ngài*, qui avait déjà reçu quarante coups dans la matinée. Sur son refus d'abjurer l'Evangile, quatre soldats le saisirent, le couchèrent à plat ventre sur la croix, et déchargèrent sur lui dix nouveaux coups de bâton. Aussi inébranlable que le matin, il déçut l'ignoble espérance des juges, et trois fois vainqueur en un jour il regagna sa prison, laissant aux persécuteurs la honte de s'être montrés envers lui inhumains et féroces sans succès.

« Le 27, à peine le jour commençait-il à poindre, qu'un soldat armé d'un rotin vint me prendre dans ma caserne et me conduisit au *Trùong-Tra* (1). Les mandarins, désespérant de m'arracher quelque aveu capable de compromettre d'autres chrétiens, lancèrent sur moi la meute de tous les scribes du tribunal, avec plein pouvoir de me harceler à leur gré, de me dresser tous les piéges possibles pour m'arracher des révélations. Je me vis donc environné de vingt-cinq ou trente bacheliers, jeunes encore, pleins de suffisance, et se croyant tous autant de petits Confucius, parce qu'ils savaient quelques douzaines de caractères chinois.

« Sept à huit d'entre eux étaient munis de grands cahiers, où ils devaient consigner mes dépositions; le plus rusé de la troupe en était le chef, et avait été chargé spécialement de m'interroger. Mais tous voulaient remplir l'office de président, et selon la noble coutume des Annamites, ils parlaient tous à la fois : c'est ce qui me sauva. Je me vis

(1) *Trùong-Tra*, salle destinée aux interragatoires des accusés quand ils se font par les mandarins subalternes de la préfecture.

souvent assailli de quatre ou cinq questions l'une sur l'autre, dont plusieurs étaient fort captieuses. Alors je gourmandais mes docteurs de ce qu'ils parlaient tous ensemble comme des enfants; puis, m'adressant à celui dont les paroles ne présentaient aucune difficulté : Que demandes-tu? lui disais-je.—Il répétait sa demande, tandis que tout le monde gardait le silence, pour entendre ma réponse qui était toujours prolixe, et je faisais ainsi oublier et tomber toutes les questions embarrassantes.

« Mes petits-maîtres, qui s'étaient promis une victoire éclatante, honteux de voir toutes leurs batteries démontées, ne m'épargnèrent ni injures ni mépris. Leur président surtout enrageait; une fois entre autres, il s'approcha si près de moi que nos figures se touchaient presque : « Parle donc, misérable, me dit-il, et j'ouvrirai ta chaîne; mais si tu t'obstines à garder le silence, je te fais frapper à mort. » Je le pris par la barbe, et lui répondis : « Ce n'est pas toi qui as rivé mes fers, et ce n'est pas toi qui les rompras. Ainsi, je ne redoute pas plus tes menaces, que je n'ai d'espérance dans tes promesses. » Cette réponse lui fit grincer les dents; tous ses camarades le plaisantèrent, et il fut obligé de rire comme les autres. Il était près de midi; le combat durait depuis six heures; n'ayant encore pris aucune nourriture, je tombais de faiblesse; je demandai mon congé qui me fut accordé, et tous les scribes s'en retournèrent avec deux lignes d'écriture qui portaient : Que j'étais dans le pays depuis huit mois, que j'étais venu de Syncapour, et que je voulais cacher tout le reste.

« Pendant cette matinée si pénible pour moi, M. Duclos ne sortit pas de sa caserne; néanmoins ce cher confrère éprouvait des angoisses pires que mes souffrances. *Nguì* qui habitait avec lui, avait été mandé chez le grand juge, et mis à la question pour la quatrième fois. Douze nouveaux coups de rotin, rouvrant les plaies de la veille, émoussèrent

son courage, et il succomba! Le juge profita de l'état d'abattement où il était, pour lui arracher quelques aveux, et ce jeune infortuné déclara qu'il nous avait rencontrés à *Hoa-Vong*. *Chù-Quòn* fit une déposition analogue, et des soldats partirent aussitôt pour aller saisir de nouvelles victimes. On avait dit aussi à M. Duclos qu'on m'écharpait pour me faire apostasier. Il n'en était rien; toutefois ce faux bruit l'inquiéta beaucoup. Un peu avant d'arriver à ma prison, je fus arrêté par un soldat qui voulut me faire entrer dans un tribunal où siégeait un mandarin qui connaissait d'autres affaires; je refusai d'obtempérer à ses ordres, alléguant pour raison que ce mandarin n'avait aucune juridiction sur moi. Il fallut céder à la force. Quand je fus devant ce juge, il me demanda d'un ton courroucé pourquoi je m'obstinais à ne rien dire; je lui répondis : « C'est parce que vous vous obstinez à me demander ce que je ne sais pas. « Comment s'appelle le roi de France? » ajoutai-je. Il resta muet, et ouvrit de grands yeux, ne sachant où j'en voulais venir. « Si j'étais grand mandarin, repris-je, et si je menaçais de te frapper à mort, pour te faire prononcer ce nom, le rotin te l'apprendrait-il? Eh bien, voilà où j'en suis. Tu me demandes ce que j'ignore, les tortures ne me l'apprendront pas. » Le public, témoin de l'embarras du mandarin, se mit à rire : alors je lui fis une petite inclination, et je partis sans en demander permission, disant qu'il avait l'estomac bien garni, tandis que j'étais encore à jeun.

« Ma fatigue était si grande, qu'en arrivant à mon gîte, je pus à peine prendre deux ou trois cueillerées de riz; je me couchai pour goûter un peu de repos; mais n'ayant pour lit qu'une terre inégale, rongé d'ailleurs par la vermine, et poursuivi par la pensée de tous les maux qui allaient fondre sur les chrétiens de cette province, il ne me fut pas permis de sommeiller un instant. J'appris encore qu'on

allait arrêter des néophytes à *Mân-Lân*, à *Hoa-Vong* et à *Hoè-Gào*, et je préparai d'avance les réponses que j'aurais à faire dans le cas où ils me seraient confrontés.

« Ces chrétiens ne tardèrent pas longtemps à arriver avec la cangue au cou. L'un d'eux était de *Hoè-Gào*, un autre de *Mân-Lân*, celui-ci avait la dignité d'*Ong-Trùm* (1); trois vieilles femmes de *Hoa-Vong*, dont deux étaient religieuses, les suivaient avec un jeune homme qu'on avait arrêté à *Binh-Hoà* comme parent de *Ngài*, bien qu'il lui fût absolument étranger et inconnu. Dès que les trois chrétiennes comparurent avec nous devant les grands mandarins, M. Duclos me dit tout bas qu'elles n'habitaient pas la maison où nous étions restés cachés, et que les soldats s'étaient mépris. Je fus enchanté de cette erreur. Comme je ne les connaissais pas moi-même, je vis qu'il serait facile de mettre en défaut les mandarins sur cette question. « Connaissez-vous ces femmes? nous dit le juge criminel. — Non. — Avez-vous habité chez elles? — Non. » Le mandarin entra en colère et nous traita de menteurs; puis il s'adressa aux religieuses, et leurs réponses négatives l'irritèrent encore davantage.

« Aussitôt on apporte un crucifix, et l'on propose l'apostasie à ces bonnes néophytes qui refusent. — Qu'on les traîne sur la croix, » ajouta-t-il; et soudain des soldats les saisirent par la cangue : l'un d'eux le fit avec tant de brutalité, qu'il faillit rompre le cou à la plus âgée, pauvre aveugle de soixante-quinze ans. Le lendemain on frappa ces trois prisonnières dans le double but de les faire apostasier, et de leur arracher l'aveu de notre séjour chez elles; mais aussi fermes que la veille, elles confessèrent la foi

(1) Le mot *Tràm* signifie le plus ancien d'un village ou le chef d'une chrétienté.

qu'il en aurait coûté à ces hommes cupides de l'abandonner! Le juge criminel appela notre grand catéchiste, et lui persuada que, pour rendre le rapport croyable, il fallait absolument nous faire faire une halte à *Hoa-Vong*, ne fût-ce que d'un jour, parce qu'il y a trop loin de Mân-Lân à Hoè-Gào. Celui-ci donna dans le piége, et signala comme nous ayant donné asile la maison de la religieuse qui était aveugle: cette déposition était aussi fausse qu'imprudente; mais, comme il la réitéra dans quatre ou cinq interrogatoires, les mandarins y crurent, malgré toutes nos dénégations. — « Comment rendez-vous la justice? leur dis-je un jour. Un homme affirme contre cinq, et vous recevez ce témoignage unique, vous repoussez celui du grand nombre: est-ce là de l'équité? — Mais, dit le gouverneur, Ong-Quòn n'a pas intérêt de mentir là-dessus. — Vous vous trompez, mandarin, depuis que vous lui avez mis le dos en pièces, il tremble de se trouver en opposition avec vous. En parlant ainsi, il entre dans vos vues que nous connaissons tous, et il échappe aux tortures; nous, au contraire, nous savons que nos dénégations ne nous attireront que des supplices. Quel témoignage a le plus de poids? »

« Les juges, voulant à tout prix parvenir à leur fin, eurent recours à un expédient qui les déçut complétement; ils dirent au capitaine de notre caserne de placer Ong-Quòn, une nuit auprès de nous, et recommandèrent à ce dernier de faire tous ses efforts pour nous amener à son avis. Qu'arriva-t-il? Ce que vous prévoyez bien; ce fut lui qui se rangea de notre côté. Nous lui représentâmes que par sa condescendance aux suggestions mensongères des mandarins, il perdait des femmes innocentes, et qu'il causait des dommages incalculables à tout le village; au lieu qu'en se conformant à notre déposition, la seule vraie, il ferait un grand acte de charité qui, joint à une vingtaine de coups de rotin qu'il recevrait encore, disposerait le Seigneur à

lui pardonner son apostasie. Ces paroles réveillèrent sa foi, et il nous promit de se dédire.

« En effet, à la première séance générale qui eut lieu, interrogé sur ce fait, il nia ce qu'il avait constamment affirmé les jours précédents. Nos mandarins, bien interdits à la vue de cette conversion inattendue, qui leur enlevait la douce espérance de faire quelques malheureux de plus, entrèrent en fureur et lui demandèrent raison de ce changement. Il répondit que la crainte des tortures était l'unique motif qui l'avait précédemment engagé à trahir la vérité. On ne lui en laissa pas dire davantage; l'ordre de planter les pieux fut donné, et ses reins ensanglantés tressaillirent vingt fois sous le rotin. Comme de coutume, M. Duclos, qui déjà avait reçu quatre coups la veille pour la même cause, vint ensuite et en obtint encore vingt comme le catéchiste. Je fus garrotté à mon tour avec menace de quarante coups; mais on me délia au douzième, en nous disant à tous que les tenailles nous feraient dire le lendemain ce que nous ne voulions pas avouer ce jour-là; et la séance fut levée. »

*(La suite au prochain Numéro.)*

---

La plupart de nos lecteurs savent déjà que M. Charrier, naguère enchaîné pour la foi dans les cachots annamites, a été ramené dans sa patrie sur un vaisseau de guerre français. Depuis son retour, nous avons été assez heureux pour l'entendre raconter lui-même les circonstances de sa mise en liberté. En sollicitant ces détails, nous pensions les redire aux Associés de l'Œuvre; c'est ce que nous allons faire; mais le récit de M. Charrier, tel que nous le reproduisons d'après

des souvenirs que nous croyons exacts, sera loin d'avoir ce charme religieux que lui prêtaient pour nous, et la vue d'un apôtre consacré par les stigmates d'une double flagellation, et l'accent énergique de cette même voix qui a confessé Jésus-Christ sous la cangue et le rotin.

« Le 25 février 1843, la corvette l'*Héroïne* vint mouiller au port de Touron. Bien que le commandant, M. Lévêque, n'eût point d'ordre de son gouvernement pour exiger l'élargissement des Missionnaires, il prit sur lui la responsabilité de les réclamer comme compatriotes injustement opprimés. Le mandarin et l'interprète que le roi avait envoyés à bord, sur la demande du capitaine, commencèrent par nier qu'il y eût des Français dans le pays, protestant que s'il en existait en Cochinchine, on les rendrait volontiers. Mais ce mensonge, tout officiel qu'il était, ne pouvait tromper M. Lévêque ; les renseignements les plus explicites sur la situation des cinq condamnés lui avaient été transmis, peu après son entrée dans la rade, par M. Chamaison, Missionnaire français qui se tenait caché à trois quarts d'heure de la côte. Voici comment cette communication avait eu lieu.

« Chaque jour des officiers de la corvette descendaient sur un îlot voisin, tout peuplé de singes, pour se distraire en leur faisant la chasse. Dans une de ces excursions, ils aperçurent sur la lisière du bois un Annamite blotti derrière un buisson, qui, tout en craignant d'être vu par ses compatriotes, s'efforçait d'appeler sur lui l'attention des étrangers ; d'une main il faisait de grands signes de croix, et de l'autre agitait un paquet d'un air mystérieux. Les chasseurs devinèrent aisément dans cet inconnu un chrétien chargé de leur remettre quelque message ; ils s'approchèrent et trouvèrent en effet, sous un linge qui servait d'enveloppe,

une lettre adressée à *Monsieur le Commandant de l'Héroïne*. Elle l'assurait que MM. Galy et Berneux emprisonnés depuis vingt-trois mois, M. Charrier depuis dix-sept, MM. Miche et Duclos depuis treize, étaient encore dans les cachots de Hué, toujours à la chaîne, et sous le coup d'une sentence de mort qui pouvait d'un jour à l'autre être mise à exécution.

« Devant des informations si précises, tous les démentis du mandarin étaient inutiles. En vain offrit-il, comme preuve de sa bonne volonté, d'approvisionner la corvette : « Nous « avons des buffles, disait-il, des porcs, des bœufs ; s'il vous « en faut, nous sommes prêts à vous en vendre. — Je n'en « ai pas besoin, répondit le capitaine ; j'ai des vivres à « mon bord pour six mois ; il ne me manque que les cinq « Missionnaires : qu'on me les rende ce soir, je pars demain ; « autrement je reste six mois, et alors nous verrons... » L'interprète ayant déclaré qu'il ne transmettrait jamais au roi une pareille demande, parce que cette hardiesse lui coûterait la vie, M. le commandant adressa par écrit sa réclamation au ministre de la marine cochinchinoise, en donnant à entendre qu'un refus pourrait avoir des suites fâcheuses.

« Deux jours après, le mandarin de Touron revint à bord avec cette même lettre ; il n'avait pas osé l'envoyer au ministre, de peur, disait-il, d'avoir la tête coupée. — « Eh « bien ! j'irai moi-même, reprit le commandant. Cherchez-« moi des palanquins pour me conduire avec mon état-« major à la capitale ; je veux demander raison au roi de « ce que vous refusez de lui porter mes dépêches. — « Mais c'est un voyage d'un mois que vous allez entre-« prendre. — Non, je connais la distance ; Hué n'est qu'à « quinze lieues d'ici ; trouvez-moi des guides, et j'y serai « demain. Sinon, je vais avec ma corvette mouiller en vue « de la capitale. » Le mandarin, effrayé, se décida

enfin, après dix jours d'hésitation, à envoyer la lettre au roi : elle eut son effet.

« La veille de notre élargissement, dit M. Charrier, nous vîmes arriver à la prison un interprète qui sortait du palais royal : il me dit en mauvais français et la joie peinte sur le front : « Moi bien content, vous aller en France. — Tu « mens. — Non, navire de guerre français à Touron ve- « nir chercher vous. — Pas vrai. — Bien vrai, moi lettre com- « mandant ; grand mandarin du palais appeler moi pour « traduire ; mais moi pouvoir pas traduire. Demander per- « mission au mandarin aller chercher dictionnaire ; mais moi « venir trouver vous, prier traduire pour moi. » Alors je lui dis de prendre son pinceau et d'écrire. Fier de ma traduction, il la porta au mandarin qui la rédigea en style de cour, afin qu'elle fût digne d'être présentée au prince.

« C'est le 12 mars qu'on brisa nos fers. Ce même jour, Thieu-Tri publia une ordonnance, adressée à tous les tribunaux et mandarins de son royaume, dans laquelle cherchant à pallier un acte dont son orgueil était vivement froissé, il annonçait que le souverain de notre royaume, informé des charges qui pesaient sur nous, avait envoyé un *mandarin sauvage* supplier humblement le roi de Cochinchine de nous faire grâce.

« Lorsqu'on nous eut ôté nos chaînes, nous fûmes conduits au tribunal des supplices, et de là au ministère des finances : à cette dernière station, le grand mandarin, du haut de son estrade, nous fit un long discours sur la clémence du roi, et sur la nécessité où nous étions d'abjurer nos *mauvaises doctrines*. Mais il faut remarquer que ce jour-là on nous appelait *frères*, tandis que la veille on nous traitait de *canaille*.

« Une nombreuse escorte nous accompagna de la capitale jusqu'au port. Arrivés à Touron, nous fîmes halte

un instant dans la maison du mandarin, pour entendre lecture de l'ordonnance royale qui nous remettait entre les mains du commandant. C'est là que M. Lévêque vint nous prendre à la tête de son état-major en grande tenue. Tandis que nous nous avancions vers le rivage, entre une double haie de soldats, une foule immense, composée de païens et de néophytes, assistait silencieuse, étonnée, à notre délivrance. A trois heures du soir, le 17, nous étions à bord de l'*Héroïne*, et le lendemain à huit heures nous mettions à la voile.

« Pendant la nuit que nous passâmes en vue de la côte, une barque annamite se glissa furtivement à travers les jonques mandarines qui sillonnaient la rade en tous sens, et parvint jusqu'à la corvette; elle était montée par des néophytes qui venaient, au péril de leur vie, réclamer leurs Missionnaires, et remettre au commandant une lettre de Mgr Cuenot, qui le priait de nous débarquer à *Suche*, sur la côte sud, où une embarcation irait nous prendre pour nous reconduire dans nos chrétientés. En vain joignîmes-nous nos pressantes supplications à celles de notre Evêque; nous dûmes dire adieu, en la bénissant, à notre patrie adoptive; nous y laissions des frères proscrits, des enfants persécutés, et des fers que nous espérions ne quitter qu'à la porte du ciel !

« A notre arrivée à Syncapour, nous conjurâmes de nouveau M. le commandant de nous rendre à notre vocation, appuyés dans notre demande par nos confrères de cette ville; mais M. Lévêque leur signifia, à eux comme à nous, qu'il n'écouterait jamais une pareille proposition, ayant pris sous sa responsabilité de nous réclamer du roi de Cochinchine au nom de son gouvernement, auquel il entendait nous remettre; cependant vaincu par nos instances, il consentit à laisser à Syncapour MM. Miche et Duclos, le premier destiné par ses supérieurs à diriger le collége

chinois de Pulo-Pinang, le second trop faible pour supporter un plus long voyage sur mer. A bord de la corvette, — c'est pour nous un devoir et un bonheur de le dire, — nous avons été traités par M. le commandant et par son état-major, de manière à nous faire oublier nos souffrances passées. »

M. Berneux a obtenu de M. le gouverneur de l'île Bourbon la permission de retourner à Macao, pour se dévouer aux Missions de la Chine. MM. Galy, du diocèse de Toulouse, et Charrier, du diocèse de Lyon, ont été ramenés en France par la corvette *la Fortune*. C'est le 3 novembre qu'ils sont arrivés à Paris.

---

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

---

Mgr Dupont des Loges a bien voulu, dès la première année de son entrée dans le diocèse de Metz, publier un mandement en faveur de l'Œuvre. Ce Prélat commentant le texte de saint Paul : *Malheur à moi si je n'évangélise*, rappelle à ses diocésains que s'ils n'ont pas un apostolat lointain à remplir, ils ont tous du moins l'obligation de contribuer, autant qu'il est en eux, à l'œuvre de l'Evangile. Or, n'est-ce pas l'aumône du fidèle qui évangélise, quand elle contribue à bâtir la chapelle du sauvage, ou à élever l'école du nègre, ou à noliser le vaisseau du Missionnaire, ou à arracher au danger de l'apostasie un de nos frères malheureux ?

---

Mgr Rosati, Evêque de Saint-Louis, est mort le 25 septembre, à Rome où les intérêts de la Religion l'avaient appelé.

L'Eglise d'Amérique perd en ce Prélat un apôtre infatigable qui lui a rendu d'immenses services. C'est lui qui a pour ainsi dire créé le diocèse de Saint-Louis, qui l'a doté d'une magnifique cathédrale, d'établissements précieux, et d'un clergé plus nombreux que ne l'est celui d'aucun autre diocèse des Etats-Unis.

Cette perte a été vivement sentie par le souverain Pontife, qui honorait Mgr Rosati d'une bienveillance particulière et d'une espèce d'intimité. Sa Sainteté se disposait à aller le visiter sur son lit de douleur, quand on lui annonça que le Prélat n'était plus.

Mgr Rosati n'avait que cinquante-trois ans. Il était né à Sora, ville du royaume de Naples. Agrégé à la Congrégation de Saint-Lazare, il avait fait son noviciat à Rome, et s'était consacré aux Missions de l'Amérique septentrionale. Il a fondé le premier établissement des Lazaristes dans le Nouveau-Monde, où il a passé vingt-cinq années dans les travaux du ministère apostolique.

---

M. Leleu, Préfet apostolique des Missions des Lazaristes en Turquie, en Grèce et en Perse, vient de quitter Paris pour aller reprendre son poste à Constantinople. Il est accompagné de quatre prêtres de sa Congrégation, dont l'un doit se rendre dans la Chaldée Persane sur les bords du lac d'Ourmiah, où vient de s'ouvrir une Mission qui donne les plus heureuses espérances. M. Leleu emmène avec lui un frère des écoles chrétiennes et trois sœurs de charité : l'une d'elles est destinée pour Smyrne, et les deux autres pour Constantinople.

Trois Religieux du monastère de la Présentation ont quitté Cork pour se rendre à Madras. Ils étaient accompagnés de quatre sœurs de charité, de trois prêtres, récemment ordonnés à Dublin, et de dix-huit jeunes gens qui poursuivent le cours de leurs études théologiques. La Mission de Madras, qu'ils vont arroser de leurs sueurs, se compose de seize paroisses, entièrement dépourvues de directeurs spirituels. Quatre Religieux du même ordre étaient partis pour cette destination il y a deux ans, et leurs travaux ont été couronnés d'un succès qui a déterminé Mgr Fennelly à solliciter de l'Irlande de nouveaux apôtres.

Plusieurs jeunes gens sont entrés au monastère de Corck, sous les auspices de Mgr Carrew, Archevêque de Calcutta ; ils s'y préparent à aller évangéliser le pays que ce Prélat administre avec tant de zèle et de sagesse.

Mgr O'Connor, nouvel Evêque de Pittsbourg (Etats-Unis d'Amérique), a dû s'embarquer le 9 novembre 1843, à Liverpool, pour se rendre dans son diocèse, avec un prêtre et huit séminaristes qui ont presque fini leurs études, et recevront les saints ordres à Pâques. Sept sœurs de la Miséricorde les accompagnent pour se dévouer aux œuvres de charité.

Mgr Baron, Vicaire apostolique des Deux-Guinées, est parti de Londres, le 21 novembre, pour le cap Palmas ; il est accompagné de M. Keily, né à Dungarvan, diocèse de Waterford en Irlande, et d'un frère coadjuteur, Jean Egan, né à Carrick-on-Suir dans le même diocèse.

Deux mois auparavant, le même Prélat avait embarqué pour sa Mission sept prêtres français ; c'étaient :

MM. Jean-Rémi Bessieux, supérieur, du diocèse de Montpellier;
François Bouchet, du diocèse d'Annecy ;
Jean-Louis Rousel, Amiens ;
J.-L.-Marie Maurice, Nantes ;
De Regnier,
Audebert et un autre prêtre dont le nom nous est inconnu.

Avec eux sont partis trois frères, dont l'un s'appelle Jean-Marcelin Fabé, du diocèse de Toulouse ; nous ignorons les noms des deux autres.

Ces dix Religieux appartiennent à la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, fondée tout récemment dans le diocèse d'Amiens, dans le but spécial de travailler à la conversion des Noirs. Nous reviendrons prochainement sur cette communauté naissante, pour faire mieux connaître, et l'esprit qui a présidé à sa création, et les encouragements qu'elle a reçus du Saint-Siége, et les précieux résultats qui ont déjà couronné ses efforts.

# MISSION

## DE LA COCHINCHINE.

*Lettre de M. Duclos, Missionnaire apostolique, à Mgr Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine* (1).

Des prisons de Hué, le 29 mai 1842.

« Monseigneur,

« Pour obéir à Votre Grandeur, je vais retracer en abrégé les détails de notre malheureuse expédition chez les sauvages. M. Miche n'avait pu parvenir à mon gîte que pendant la nuit du 1er au 2 février. Nous passâmes les jours

(1) Nos lecteurs savent que M. Duclos, arrêté avec M. Miche sur les terres du roi du Feu, a été délivré, après une captivité de treize mois, par un capitaine de navire français, et qu'il a débarqué à Syncapour.

suivants dans la joie que nous causait le doux espoir de gagner un nouveau peuple à Jésus-Christ. Les préparatifs de notre voyage étaient terminés, lorsque nous apprîmes que nos bagages et nos hommes étaient déjà arrivés à *Hoè-Gao*. C'était le soir du dimanche 6 février; nous partîmes aussitôt à cheval pour aller les rejoindre. Le mardi, une heure avant le jour, nous étions montés sur une barque bien fermée qui, allant tantôt à voiles et tantôt à rames, nous conduisit à *Hoè-Gao*, une ou deux heures avant le coucher du soleil; nous ne pûmes cependant aborder qu'à nuit close, et nous fûmes reçus dans la maison d'un catéchiste, où nous attendait un prêtre indigène avec une trentaine de personnes venues pour recevoir la confirmation.

« Le jour suivant, après avoir célébré la sainte messe, nous remontâmes sur notre nacelle, que suivaient deux autres barques, et sous la conduite de l'*Ong-Xa* (maire) du lieu, nous traversâmes le fleuve *Ba*. Comme nous passâmes près d'une douane et d'un gros marché, il est probable que nos trois barques ont pu faire soupçonner aux habitants qu'elles renfermaient des marchandises de contrebande. Ce danger évité, et ne voyant plus autour de nous que quelques maisons éparses çà et là, nous descendîmes à terre, afin de puiser, dans un instant de repos, les forces nécessaires pour vaincre les obstacles qui nous attendaient à une lieue plus loin. Bientôt nous reconnûmes que le lit du fleuve était obstrué de rochers, entre lesquels il était impossible de s'ouvrir un passage. Il fallut donc charger les barques sur nos épaules et les porter, l'espace de quatre ou cinq cents pas, jusqu'à un étroit canal tout semé d'écueils, où nous courûmes le plus grand risque d'être engloutis par des torrents que les pluies, tombées la veille, avaient considérablement grossis. Souvent il arrivait qu'après nous être consumés d'efforts pour avancer de vingt pas, nous nous trouvions, l'instant d'après, repoussés de trente

en arrière. Enfin, après avoir perdu plus de trois heures à faire un quart de lieue, nous dûmes passer la nuit sur un rocher nu, au milieu de cet affreux séjour. Le lendemain, redoublant d'ardeur, nous réussîmes à franchir tous les obstacles du même genre, et nous retrouvâmes, à l'issue de ce dangereux labyrinthe, le fleuve dans son état primitif.

« Tandis que nous dînions dans un petit bois, rempli de ces traces qui attestent la présence du tigre, nous fûmes aperçus par trois pêcheurs, dont la barque remontait le fleuve en même temps que nous. Cette rencontre nous donna d'assez vives inquiétudes. Nos craintes redoublèrent lorsque, passant près du bourg de *Phue-Sòn*, nous vîmes une multitude de gens ébahis à l'apparition de nos trois barques. C'était le jour du *Têt*, premier jour de l'année annamite. Peu après, persuadés que nous avions quitté les terres de Cochinchine, nous avançâmes une partie de la nuit, dans l'espérance d'arriver au bac désigné pour point de réunion à l'escorte qui nous avait devancés; mais des obstacles plus insurmontables que ceux de la veille nous forcèrent à jeter l'ancre. Là nous apprîmes que le *fleuve Nain* n'était plus navigable. Que faire avec nos bagages? Trois de nos gens allèrent par monts et par vaux à la recherche de quelque expédient, et, après plus de huit heures de marche, ils nous amenèrent deux chevaux. Enfin nous passâmes, au commencement de la nuit, le bac dont j'ai parlé, et nous trouvâmes nos hommes campés sur l'autre rive.

« Le lendemain, 12 février, quand la caravane fut disposée à partir, nous prîmes les devants, M. Miche, *Quòn*, *Thien* et moi, et après avoir perdu une heure à rechercher un sentier battu, nous nous acheminâmes vers *Buông-lê*, distant d'environ une lieue et demie. Au delà est une montagne escarpée; nous la gravîmes, pour redescendre ensuite dans une vaste plaine, à l'extrémité de laquelle nous atteignîmes, vers midi, le dernier village qui paye

tribut à la Cochinchine. Plusieurs habitants nous procurèrent, avec empressement, les choses que nos guides leur demandaient; mais nos figures étrangères et quelques mots prononcés au hasard et mal interprétés par eux, leur ayant inspiré des craintes, ils se hâtèrent de députer deux hommes vers un Annamite d'un village voisin, afin de savoir qui nous étions. L'Annamite, appelé *Hiên*, vint avec sa femme qui est chrétienne, rassura ces peureux, et nous conduisit dans sa demeure, à trois quarts de lieue plus loin, dans un village appelé *Buông-Giang*. Là nous étions enfin sous la domination du roi de l'Eau.

« Nous y reçûmes de nombreuses visites, entre autres celle du chef du village qui, nous regardant alors comme de puissants seigneurs, vint nous faire ses excuses de ce que les fonctions de sa charge l'avaient empêché de se présenter aussitôt après notre arrivée. On nous assura bien que dès lors nous étions à l'abri des poursuites de Thieu-Tri; mais, par je ne sais quel pressentiment, je n'en croyais rien; il me tardait de m'éloigner davantage de la Cochinchine. Nous continuâmes donc notre route, les deux jours suivants, laissant, à droite et à gauche, plusieurs villages que nous évitions de traverser, pour aller camper sur le bord d'un fleuve appelé encore *Fleuve Nain*, à une portée de fusil de *Buông-Gia*, appartenant au roi du Feu. C'est dans ce lieu que nous avons été pris par les Annamites.

« Mais avant de raconter l'histoire de notre arrestation, je dois donner à Votre Grandeur quelques détails sur le caractère et les coutumes des indigènes; ces renseignements qui n'ont pu trouver place dans mon récit, m'ont été fournis par un homme qui n'a séjourné parmi eux que treize jours.

« Ces sauvages, connus sous le nom de *Quân-Dê*, *peuple Dê*, sont pour la plupart d'une haute taille, bien faits et d'une physionomie plus agréable que les Annamites,

quoiqu'ils aient le teint plus foncé ; leur habillement consiste dans une toile bleue, qu'ils tissent eux-mêmes sur des métiers dont la forme ne ressemble en rien à ceux que j'ai pu voir ailleurs.

« Les *Dé* paraissent sobres ; des herbes rampantes, des papayers encore verts, du poisson pourri, et parfois du gibier, composent tous leurs mets. Ils nourrissent cependant beaucoup de cochons et de poules. Je ne sais avec quoi ils font leur vin ; mais quand on m'en a offert, j'ai vu remplir l'énorme vase où il était contenu, disait-on, avec un gros fagot de l'herbe qu'ils appellent *allent*, sur laquelle on versa trois ou quatre seaux d'eau ; après quoi, à l'aide d'un long tube qui passait de bouche en bouche, on aspirait la liqueur enchanteresse. L'amphore est-elle à sec, l'eau du puits voisin est encore là pour la remplir, et ce commode procédé, répété plusieurs fois durant le même repas, ne cesse qu'avec la soif de ces buveurs de jus d'herbe.

« Les hommes ne sortent jamais sans être armés du coutelas ou de la lance ; ils font aussi usage de l'arbalète ; et néanmoins, sous cet appareil guerrier, ils sont si doux et si dociles qu'à coup sûr un prêtre annamite, doué de zèle et d'aptitude, ferait parmi eux, sans danger d'être pris, de grands fruits de salut. Le pays est assez peuplé, le climat saint, le sol pour être fertile n'aurait qu'à être défriché.

« Après ce court exposé, venons au récit de notre arrestation. Le mercredi, 16 février, un peu avant le lever du soleil, et au moment où nous songions à partir, nous vîmes arriver à la hâte le Cochinchinois qui nous avait donné asile : il nous apprit que des Annamites accouraient sur nos traces, entraînant avec eux la population de trois villages qu'ils avaient contraints de leur prêter main-forte. Il ne mentait pas, et tout moyen de fuir était impossible. Cinq ou six minutes après, l'*Ong-Cai-Giò*, escorté de quinze soldats,

et les sauvages armés de piques et d'arbalètes, firent un cercle autour de nous. Nous nous constituâmes prisonniers à la première sommation; mais comme je m'approchais du chef pour lui dire qu'il blessait toutes les lois de la justice, voyant que la peur les faisait reculer à mesure que j'avançais, je gardai le silence et nous nous laissâmes garrotter, tandis que les sauvages s'en retournaient à leurs foyers sans avoir rien dit ni fait. On nous conduisit, chacun sous l'escorte d'un soldat, jusqu'au village de *Buong-Vang*, où nous fûmes attachés, M. Miche et moi, à deux colonnes différentes.

« Là nous trouvâmes trois capitaines qui commencèrent l'instruction de notre affaire en prenant les noms des captifs. On faisait en même temps la visite de nos effets, dont plusieurs devinrent la proie des satellites, et d'autres furent distribués aux sauvages. Notre lunette et notre carte géographique parurent à leurs yeux la prise la plus importante. Après une sévère mercuriale adressée aux *Dé*, pour les engager à se défier des gens qui évitaient de coucher dans les villages, nous fûmes tous décorés de la cangue, à l'exception de trois d'entre nous qui devaient pourvoir à nos besoins. Je ne dormis guères la nuit suivante, et dès le matin il nous fallut rebrousser chemin à pied, comme des malfaiteurs, tandis que les officiers de l'escorte se pavanaient sur nos chevaux. Ainsi va le monde! Nous revîmes bientôt la première maison où nous avions été si bien accueillis; mais, hélas! que les temps étaient changés! La femme chrétienne dont j'ai parlé, fut la seule qui s'intéressât à notre sort; elle nous rendit, jusqu'à notre rentrée en Cochinchine, tous les services qui étaient en son pouvoir.

« Depuis seize jours que nous sommes à la capitale, nous n'avons comparu qu'un instant au *Bô*. A quel motif attribuer ces délais? Serait-ce que le roi aurait défendu de faire jouer le rotin au début de son règne? Je l'ignore. Nos trois

généreux et anciens confrères espèrent toujours la couronne du martyre; mais nous croyons plus probable, M. Miche et moi, que ce bonheur nous sera refusé. Il semble même qu'à cette heure nos plus acharnés persécuteurs ont plus à craindre que nous : le *Quan-an* de *Nam-Dinh* est condamné à restituer soixante et dix mille ligatures aux chrétiens; de plus, à être écorché vif et scié en deux; sa femme et six de ses domestiques à perdre la tête. Le fougueux *Quang-Khanh*, son collègue, et peut-être son maître en cruauté, est détenu à *Ké-cho* pour y être jugé à son tour.

« Nous désirons beaucoup recevoir des nouvelles de nos compagnons de captivité à *Phu-Yen*. Nous sommes en parfaite santé, et Dieu nous fait la grâce de souffrir avec joie. Tous ensemble nous offrons à Votre Grandeur l'hommage de notre vénération profonde; tous, nous réclamons le secours de vos prières et saints sacrifices, et en particulier celui qui a l'honneur d'être, Monseigneur, etc.

« DUCLOS, *Missionnaire apostolique.* »

*Suite de la lettre de M. Miche, Missionnaire, à Monseigneur Cuenot, Vicaire apostolique de la Cochinchine* (1).

Des prisons de Hué, le 23 mai 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Le jeudi saint, 24 mars, nous fûmes mandés à la préfecture, avec plusieurs de nos chrétiens, pour signer certaines pièces qu'un scribe du tribunal avait mission de nous présenter. Nos néophytes souscrivirent sans réclamation ; nous, au contraire, nous déclarâmes que, ne connaissant pas la teneur de ces pièces, nous agirions comme des insensés en y apposant nos signatures. Sur l'observation faite par le scribe qu'elles ne contenaient que nos dépositions : « Vous le savez, repliquâmes-nous, mais nous l'ignorons, « et dans le cas où cet écrit renfermerait des calomnies « destinées à causer du scandale ou à nous perdre, vous « seriez le premier à rire de notre simplicité. » A ces mots nous le quittâmes, et il alla, de son côté, faire son rapport au juge criminel.

« Le lendemain, rappelé de bonne heure au tribunal, je comparus seul à cette audience, où le mandarin, après m'avoir gourmandé vertement sur le refus de ma signature, me pressa de souscrire sans crainte, parce qu'il ne s'agis-

(1) Voir le N° XCII, page 61.

sait que du catalogue des effets saisis sur nous, à l'époque de notre arrestation. Quel mystère d'iniquité! Le mandarin nous dit que cet écrit est simplement un catalogue de nos effets, et son scribe nous assurait la veille que c'était le procès-verbal de nos dépositions. Je fis remarquer cette contradiction au juge; mais pour toute explication : « — Tu si« gneras, me dit-il, ou tu seras torturé, et l'on te frappera « jusqu'au dernier soupir. — Quand vous avez affaire à des « Annamites ou à des enfants, lui répondis-je, parlez de la « sorte, et vous leur ferez peur; mais avec des prêtres euro« péens, laissez-là vos menaces, car vous devez déjà sa« voir qu'ils ne craignent pas la mort. Après tout, prenez « garde à vos tortures; nous vous disons la vérité sans l'in« tervention du rotin; mais si à force de nous tourmenter « vous nous arrachiez une seule parole contraire à la con« science, une fois arrivés à Hué, il nous faudrait bien ré« tracter cet aveu, car il n'est pas permis de mentir : alors « qu'y gagneriez-vous? on vous accuserait d'avoir fait un « rapport mensonger. — Tu veux donc dire à Hué le con« traire de ce que tu as déclaré devant nous? — Non. Ce « que j'affirme ici, je veux le soutenir à la capitale, parce « que je dis vrai; mais je parle du cas où la violence des « tourments me ferait avouer ce qui n'est pas. »

« Si on vous tranche la tête, continua le mandarin, est« ce que le roi des Français le saura? — Oui. — Com« ment le saura-t-il? — Votre question m'étonne; tout le « monde connaît notre arrestation, notre mort ne ferait« elle pas plus de bruit! Vos ports sont remplis de bâti« ments chinois qui vont à Macao et à Syncapour où il y a « des Européens; en faut-il davantage pour répandre cette « nouvelle? Moi-même avant d'arriver ici, j'ai connu l'ar« restation des deux prêtres qui sont détenus à Hué. — Si « le roi de France apprend votre mort, qu'en résultera« t-il! — Il en sera indigné, parce qu'il aime son peuple

« et que nous sommes ses sujets : vous l'avez offensé en « nous arrêtant sur un territoire étranger, et vous aggra- « vez cette offense en nous maltraitant. — Mais enfin, vien- « dra-t-il nous faire la guerre? — Je l'ignore; tout ce « que je sais, c'est que selon les lois et les coutumes de « tous les peuples du monde, vous lui avez fourni une rai- « son suffisante de vous la faire. » A ces mots, le manda- rin troublé, se lève comme un homme qui se réveille au milieu d'un rêve effrayant; il se revêt d'un bel habit et part sans me congédier. Un instant après, un soldat vint me prendre pour me reconduire en prison. Je rendis compte à M. Duclos de ce qui s'était passé, et il m'approuva en di- sant que si on lui adressait les mêmes questions, il ferait les mêmes réponses.

« J'avais à peine fini de parler qu'on vint m'annoncer que j'étais mandé chez le gouverneur. J'en devinai facile- ment la cause. Me voyant ainsi conduire de Caïphe à Pilate, je vis bien que je finirais par être crucifié. C'était le jour du vendredi saint; le beau jour pour souffrir! Chemin faisant, je récitai, selon notre coutume, le *Veni sancte* et le *Me- morare*. En revenant nous disions un joyeux *Te Deum*, pour remercier Dieu des mépris et des souffrances qu'il nous avait jugés dignes d'endurer pour sa gloire.

« De son côté, M. Duclos, qui prévoyait l'orage, priait aussi Dieu pour moi. Le juge criminel était avec le gouver- neur et lui répétait les paroles que nous avions échangées un peu auparavant; leur discussion était si animée que je les entendais à plus de quarante pas de la maison. Mon ca- pitaine me conduisit jusqu'à eux; mais ils me firent rétro- grader dans la cour. Je restai assis à terre, au coin d'une écurie, l'espace d'une heure. La chaleur était insupportable. Une troupe de soldats travaillait à creuser des trous dans la cour en face de l'estrade du gouverneur. J'en appelai un pour lui demander ce qu'il faisait; il me répondit qu'on

voulait dresser là une petite tente pour me torturer. Voyant qu'on ne m'appelait pas, je priai un officier de prévenir les mandarins qu'étant encore à jeun, j'étais prêt à répondre s'ils voulaient m'interroger tout de suite, mais que dans le cas contraire, je demandais d'aller prendre mon repas pour revenir aussitôt. Il était midi, on me laissa partir : je ne pus pas manger, et je revins une demi-heure après.

« Les deux grands mandarins vinrent se placer sur leurs fauteuils; tous les dignitaires de la ville étaient là, et la foule des curieux encombrait la cour; comme j'étais extrêmement faible, le gouverneur me permit de m'asseoir à terre et m'adressa la parole en ces termes. — « Vous « vous êtes rendus coupables d'un grand crime : — Je l'in« terrompis : quel crime donc? nous ne le connaissons pas « encore. — Vous avez voulu enlever le peuple du roi « pour le conduire dans un autre royaume. — Qui nous « accuse de ce crime? je pense que ce n'est pas vous, car « tous nos conducteurs, que vous avez mis à la question, « vous ont dit qu'ils devaient revenir dans leurs foyers. Si « c'est un autre, amenez donc cet accusateur, et je me « charge de le confondre en votre présence. — Mais vous « aviez réellement beaucoup de monde avec vous. — Pour « pouvoir vivre chez les sauvages, il fallait emporter beau« coup d'effets, car vous savez que l'argent n'a pas cours « dans ce pays; il fallait donc aussi beaucoup de porteurs; « nous avons payé leurs services, où est notre crime? « Après tout, comment se fait-il que dans les soixante « interrogatoires que nous avons subis, vous n'ayez jamais « dit un seul mot de ce que vous appelez aujourd'hui no« tre crime capital? Si vous ajoutez foi à votre accusation, « avouez que vous n'avez pas fait votre devoir. (Les man« darins se mettent à rire, et le gouverneur abandonne cette « question.) — Qu'alliez-vous donc faire chez les sauva« ges? — Prêcher la vraie religion. — Vous y alliez pour

« faire la guerre. — Faire la guerre! contre qui? Ce n'est « pas contre vous, puisque nous nous éloignions de vos « terres; ce n'est pas contre les sauvages, puisque nous ne « les connaissions pas, et qu'ils ne nous ont fait aucun mal. « Vous avez pris et visité tous nos effets, qu'avez-vous « trouvé? de la toile, des ornements pour nos cérémonies, « des croix, des images, des chapelets et des livres de « prière: est-ce avec cela qu'on fait la guerre? Ainsi, « tous nos effets attestent que nous allions enseigner la « religion. » Le gouverneur répéta deux ou trois fois cette dernière phrase avec un air de conviction: *Càe dô làm-chùmg, tous nos effets le prouvent.* — « Tu as dit ce matin « que tu soutiendrais à Hué le contraire de ce que tu as avoué « ici. — Vous dénaturez mes paroles; (je répétai ce que j'avais « dit le matin.) — Tu as dit que le roi de France viendrait « nous faire la guerre. — Non: j'ai dit que par les mau-« vais traitements que vous nous prodiguez, après nous « avoir pris hors de chez vous, vous lui fournissiez une « raison suffisante de vous la déclarer. » Le gouverneur objectant de nouveau que le royaume du roi du Feu appartenait à la Cochinchine, je développai derechef toutes les raisons qui prouvent le contraire; après chacune d'elles, j'interpellais le gouverneur en disant: S'il y a quelque chose de faux dans ce que j'avance, parlez et confondez-moi; et il restait muet comme un homme qui aurait subitement perdu la parole, ce qui excitait fort l'hilarité du public. A la fin il s'écria comme dans la première séance: Il connaît trop bien les choses, il est ici depuis longtemps. En terminant, je pris l'auditoire à témoin des avertissements que j'avais donnés aux mandarins, sur les suites graves que pouvait engendrer notre affaire. A ces mots un des juges assesseurs se lève et dit à haute voix: « Il est à la chaîne, et il « est hardi jusqu'à l'insolence; il veut faire peur aux « grands mandarins! — Oui, répondis-je, je suis à la

« chaîne, et je m'en fais gloire, parce que je suis inno-
« cent : si les mandarins ont peur, c'est leur faute; car s'ils « étaient sans reproche, ils seraient aussi sans peur comme « moi; pourquoi m'arrêter sur la terre étrangère? » Ne pouvant me réfuter par des paroles, ils eurent recours à une logique plus convaincante, ils me livrèrent au bourreau. Il y avait là plus de vingt soldats, eh bien! il ne s'en trouva pas un qui leur parût assez fort pour me frapper au gré de leur fureur : on fit appeler le Cài, ou sergent, de notre caserne, homme aux formes athlétiques et qui passait pour le plus vigoureux de la ville. Dès qu'il fut arrivé, on lui ordonna de déployer toutes ses forces, sans quoi il prendrait ma place. Docile à la voix de ses maîtres, il fit jaillir le sang à chaque coup qu'il déchargea sur moi. Pour donner une apparence de légalité à ces tortures, on s'arrêtait après chaque coup pour m'interroger sur l'époque de mon arrivée, sur les lieux où j'avais trouvé un asile, etc. Après le troisième, je leur criai de toutes mes forces : Dites-moi donc pourquoi vous me frappez; vous me faites des questions auxquelles j'ai répondu cent fois : ce que j'ai dit avant, je le dis pendant, et je le dirai après les tortures : ainsi vous me frappez en vain. Le gouverneur reprit alors : « Hier tu n'as pas voulu signer les pièces de ton jugement, « pourquoi cela? — Parce que je ne suis pas un sot. Cet « écrit était peut-être un piége. Livrez-le entre les mains « d'un chrétien qui connaisse vos caractères; qu'il m'explique sa teneur : s'il ne contient rien que de vrai, je vous « donnerai ma signature. » Cette proposition leur parut raisonnable, et ils me délièrent à mon grand étonnement; car je n'avais encore reçu que trois coups. En somme j'en ai subi quarante-cinq, et M. Duclos quarante-quatre.

« Un instant après on me renvoya. M. Duclos s'attendait à me voir rapporter en pièces, et fut fort étonné de la modération des juges : la peur les avait empêchés d'aller

plus loin. Peut-être aussi, qu'en égard à l'état de faiblesse dans lequel ils me voyaient, ils craignirent de me faire mourir sous les coups ; car deux de nos chrétiens, *Ngài* et *Thiên* étaient tombés malades à la suite des supplices, et une terreur panique s'empara des mandarins dès qu'ils apprirent leur état alarmant : ils craignaient qu'on ne les accusât auprès du prince d'avoir, sans son autorisation, et même avant tout jugement, fait mourir les accusés.

« Peu après, je fus encore appelé chez le juge criminel; c'était la quatrième audience pour ce jour-là ; il renouvela les questions qu'il m'avait faites le matin, et je ne changeai rien à mes réponses. *Ong-Quon*, notre catéchiste, était alors avec moi : ce brave homme se fâcha quand je répondis que si l'on nous tranchait la tête, on le saurait en France. « Dites donc qu'on ne le saura pas, me criait-il ; il n'est « pas permis de faire peur aux mandarins. — Mais répon- « dis-je, le mandarin m'interroge pour connaître la vérité, « il faut bien la lui dire. » Quand la nuit fut venue, le juge me fit reconduire en prison, et je le priai en le quittant d'accélérer notre jugement et de formuler la lettre au roi le plus tôt possible.

« Quelques-uns de nos chrétiens craignaient que la séance orageuse du vendredi saint ne fût un obstacle à la prompte conclusion de notre affaire ; le contraire arriva : le lendemain, un employé du tribunal vint nous présenter des procès-verbaux : *Ong-Quon* nous les interpréta, et le scribe s'en retourna avec nos signatures. Nous remarquâmes que c'étaient des pièces toutes différentes de celles qu'on avait essayé de nous faire souscrire deux jours auparavant, et nous ne doutâmes plus qu'on n'eût voulu nous surprendre. Tout était fini alors, et le 28 nous bénîmes le Seigneur en apprenant que le rapport au roi venait de partir pour la capitale. Nous nous crûmes à la fin de nos maux ; hélas ! que notre erreur était grande !

« Trois jours après, on nous transformait en rebelles. Un bruit, probablement forgé par les mandarins qui voulaient encore avoir quarante barres d'argent, courut qu'une armée de Laociens traversait les montagnes : elle était déjà, disait-on, à Buông-Gia où nous avions été pris. Notre voyage chez les sauvages n'avait donc d'autre but que d'aller nous mettre à la tête de ces troupes. Le capitaine de notre caserne fut mandé à neuf heures du soir par les mandarins, pour désigner les soldats qui devaient, le lendemain, aller en éclaireurs sur les montagnes et vérifier le fait. Tout cela se préparait avec une espèce de mystère; on en disait assez pour nous faire comprendre qu'il s'agissait de nous, et pas assez pour nous dévoiler le fond de cette intrigue. *Ong-Quon* fut appelé chez le juge criminel à dix heures du soir, et mis à la question pour lui faire dire que nous allions au Laos hâter la marche de l'ennemi pour dévaster la Cochinchine. Il repoussa cette infâme calomnie comme il devait. Ces menées souterraines, loin de le décourager, ayant relevé son moral, il me dit qu'il était prêt à mourir, et qu'il confesserait la foi à la première occasion. Tandis qu'une poignée de soldats voyageait chez les sauvages, cherchant un vain fantôme d'armée, sorti du cerveau de nos juges, ceux-ci, pour mieux accréditer cette fable aux yeux du public, nous plongèrent dans le cachot. Par là, ils voulaient exciter la pitié des chrétiens et vider leurs bourses; car quoique les soldats eussent rapporté, à leur retour, que tout était tranquille et qu'il n'y avait ni armée, ni Laociens chez les sauvages, nous n'en restâmes pas moins au cachot jusqu'à notre départ pour la capitale.

« Il faut maintenant, Monseigneur, que je dise un mot à Votre Grandeur sur cette horrible séjour que nous appelions à juste titre le *vestibule de l'enfer*, et où nous avons séjourné un mois et demi. Cette maison, ou plutôt ce four,

bâti en brique, n'a pas d'autre ouverture que la porte. Lorsque, à la nuit tombante, tous les galériens rentraient dans cette tanière et y allumaient leurs feux, une fumée épaisse, jointe à une chaleur étouffante, nous suffoquait. Après leur repas, c'était un bruit, un tumulte à fendre la tête; une sentinelle, placée sur le seuil, marquait les heures en frappant sur une cymbale et sur un bambou creux, ce qui se répétait à tout moment. Parmi les détenus, les uns chantaient, les autres riaient, celui-ci représentait une comédie; quelques-uns avaient des flûtes de bambou, d'autres des instruments à cordes, et le reste de l'honorable compagnie battait la mesure, ceux-ci sur leurs cangues et ceux-là sur leurs chaînes. De tous ces bruits divers, de tous ces sons discordants, résultait un de ces concerts tels que les damnés en entendent aux enfers.

« Cette assemblée de rebelles, de brigands et de voleurs avait à sa tête un chef digne de la présider, c'était simplement un *Ong bép viêo*, espèce de caporal-fourrier, homme à la démarche incertaine, à la voix dure et rauque, à la parole impérieuse, et aux gestes menaçants; muni d'ailleurs d'un cœur impitoyable, ou plutôt sans cœur et sans affection, il semblait avoir été moulé pour régir une troupe de scélérats, ailleurs il eût été déplacé. Quand nos chrétiens, pour adoucir notre sort, avaient jeté un gâteau à ce cerbère, et qu'il semblait faire quelque effort pour modérer sa sauvage nature, son sourire et ses gentillesses avaient encore quelque chose de repoussant; il avait l'air d'un ours à demi privé, qui veut faire des caresses, mais auquel on a oublié de couper les ongles. Je l'ai entendu plusieurs fois désigner les hommes qui, à chaque veille de la nuit, devaient se succéder afin de continuer le tapage jusqu'au jour, pour nous empêcher de dormir un instant. Trois jours avant notre sortie de *Phu-Yen*, de concert avec un autre caporal, son digne émule, et dans l'unique

intention de nous arracher de l'argent, il excita les Cambogiens à porter au *Bó* une accusation contre nous, en soutenant que nous avions passé de Battambang en Basse-Cochinchine. L'accusation n'a pas eu lieu; mais cette calomnie n'en est pas moins devenue un bruit public; accréditée auprès d'esprits simples ou prévenus, et colportée de *Tram* en *Tram*, c'est-à-dire *de poste en poste*, elle a trouvé des échos jusque dans la capitale.

« Le papier me manque; le reste à une prochaine lettre : je crains d'ailleurs de me rendre suspect en écrivant si longtemps.

« Les prisonniers de Jésus-Christ offrent leurs humbles respects à Votre Grandeur et la conjurent de prier pour eux.

« MICHE, *prisonnier*. »

---

## *Autre lettre du même Missionnaire au même Prélat.*

Hué, le 8 juin 1842.

« Monseigneur,

« Votre Grandeur doit voir maintenant que je me venge assez bien du silence forcé que j'ai gardé dans les prisons de *Phù-Yên*. Puisque je ne puis plus prétexter la disette de papier, je vais continuer le long abrégé de nos tribulations. Ayant écrit les feuilles précédentes trop à la hâte, sans pouvoir les relire avant de les envoyer à Votre Grandeur, j'ai dû oublier plusieurs circonstances importantes; il me semble même n'avoir rien dit des instances réitérées des mandarins pour nous faire apostasier; cette proposition nous fut faite quatre ou cinq fois, et à chaque sommation nous fîmes comprendre à nos juges que nous tenions moins à la vie qu'au christianisme. Un jour, le *Quan-an* (1) voyant qu'il nous exhortait en vain à condescendre à ses vues impies, ordonna aux soldats de nous traîner sur la croix: nous nous mîmes aussitôt en mesure de résister à cet acte de violence. Le mandarin, jugeant à notre contenance, qu'il ne lui resterait que la honte de nous avoir contraints, révoqua son ordre et fit dessiner une grande croix sur le sable: « Pour le coup, nous dit-il, vous marcherez sur celle-ci, car elle n'a rien de sacré. — « Il est vrai, lui répondis-

(1) Mandarin criminel.

« je, que ce n'est là qu'une vile poussière; mais en « nous commandant de la fouler aux pieds, vous voulez « nous arracher un acte de mépris pour le signe vénérable « de la Rédemption du monde; c'est pourquoi nous n'obéi- « rons pas. » A ces mots, les soldats s'évertuèrent à tracer une multitude de croix autour de nous; mais ils les effacèrent un instant après.

« Quelques jours après cette petite scène, le juge criminel nous révéla, d'un seul mot, tout ce qu'il y avait de méchanceté dans son cœur. Toutes les fois qu'on avait torturé quelqu'un des nôtres ou tout autre criminel en notre présence, cet homme avait remarqué que les souffrances d'autrui trouvaient un écho dans nos âmes, et que la simple vue des tourments qu'éprouvaient les autres était pour nous un véritable supplice; c'en fut assez pour qu'il se fît une jouissance d'étaler à nos yeux cet horrible spectacle le plus souvent qu'il put. Dans une audience de l'après-midi, après être restés debout pendant deux heures, nous vîmes arriver douze voleurs à la cangue, que le juge avait mandés pour leur faire subir la question. Dès qu'ils parurent, on nous fit reculer de quelques pas pour leur céder la place : voyant que la nuit était proche, qu'on n'avait encore torturé que la moitié de ces infortunés, et qu'on ne s'occuperait plus de nous ce jour-là, nous fîmes demander au mandarin la permission de nous retirer. « Les misérables, s'écria- « t-il en nous regardant avec colère, ils veulent déjà s'en « aller; ils ne voient donc pas que je les ai fait rester ici « afin de leur procurer le plaisir de voir comment on tor- « ture. » Paroles horribles! que je ne puis me rappeler sans que mon cœur se soulève d'indignation.

« Depuis notre entrée au cachot, la première question qu'il nous faisait quand nous comparaissions à sa barre, était toujours celle-ci : — « Souffrez-vous beaucoup dans ce « séjour? » Nous remarquâmes à la fin que notre réponse af-

firmative le délectait, et nous prîmes le parti de garder le silence. Quelquefois il nous appelait et nous retenait plusieurs heures pour son propre amusement, nous faisant mille questions qui n'avaient pas le sens commun : je refusai plusieurs fois de lui répondre ; mais enfin pressé par ses instances, je finis par lui dire : « Quand le mandarin « parlera en homme raisonnable, je m'empresserai de sa- « tisfaire à ses demandes. » Cette repartie fit un peu rire à ses dépens ; il en rougit, et devint un peu plus réservé dans la suite. Ma rude franchise a coloré bien des fois son pâle visage : c'est ce qui l'a porté à me donner le nom de *Thang qué quay* ou *fin matois*, sous lequel me désignait tout le monde, même les enfants.

« Je ne finirais pas, Monseigneur, si je voulais rapporter toutes les injures et les mépris dont on nous a abreuvés, dans le cours de soixante interrogatoires ; je tire volontiers le rideau sur toutes ces petites misères, pour reprendre ma narration où je l'ai laissée dans mes feuilles précédentes.

« J'ai déjà dit que les mandarins, dans leur rapport au roi, nous prêtaient un séjour de cinq mois et demi à *Tong-Hoé*, village situé sur les domaines du roi de l'Eau. Quoique ce fût une pure invention de leur part, ils eurent l'impudence d'envoyer des soldats avec un interprète constater ce fait sur les lieux mêmes. Ces émissaires, grassement soudoyés, revinrent avec un écrit en bonne et due forme, attestant que nous avions résidé cinq mois et demi dans ledit hameau; ils avaient vu, disaient-ils, la maison que nous avions habitée, et interrogé nos hôtes qui s'étaient accordés à faire une déposition conforme au rêve des mandarins. Toutefois on n'attendit pas le retour de cette petite troupe pour expédier au roi les pièces de notre procès.

« Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à la réponse du prince, un événement qui pouvait avoir les suites les plus

graves, vint nous causer d'assez vives alarmes. Un mauvais sujet, conduit par une haine aveugle qu'il conservait depuis longtemps contre un catéchiste de *Chò moi*, avait formé le projet de l'accuser d'avoir recélé des prêtres. Comme ce catéchiste nous avait accompagnés jusqu'à la frontière des sauvages, nous tremblions d'être confrontés avec lui, ce qui l'aurait peut-être perdu. Son ennemi tâcha d'incendier sa maison, mais sans succès ; alors il résolut de brûler le couvent qui avoisinait la demeure du néophyte, et réussit mieux ; néanmoins on put maîtriser le feu et conserver une partie de cette maison. Les religieuses se dispersèrent, et la supérieure ayant fait connaître l'incendiaire, fut conduite devant le mandarin du lieu, qui, dit-on, agissait de concert avec le coupable pour obtenir de l'argent des chrétiens. En effet, les fidèles, dans la crainte de voir porter cette affaire devant les grands mandarins de *Phù-Yên*, qui, en épuisant leurs ressources pécuniaires, eussent encore mis leur foi en danger, loin d'exiger la juste réparation du tort qu'on venait de leur faire, donnèrent de l'argent au petit mandarin, et payèrent eux-mêmes les pots qu'on leur avait cassés. Ainsi vont les choses en temps de persécution : le juste opprimé n'est pas seulement condamné à souffrir en silence, il faut encore qu'il solde ses oppresseurs !

« Le 24 avril, arriva enfin le rescrit du roi. Dès le lendemain on nous fit comparaître devant le juge criminel qui nous annonça notre prochain départ pour la capitale ; cette nouvelle nous remplit de joie ; nous allions nous voir réunis à nos chers confrères MM. Charrier, Berneux et Galy, avec l'espérance de partager leur heureuse destinée. Les mandarins, vivement réprimandés par le roi pour nous avoir retenus si longtemps à *Phù-Yén* sans l'en prévenir, se hâtèrent d'écrire à la capitale que nous ne pourrions nous mettre en route avant huit jours, à cause de notre mauvaise santé, et que pour la même raison ils seraient obligés de nous

faire conduire en filet, mais avec la cangue et la chaîne. En attendant ils enjoignirent aux chrétiens de préparer tout ce qui serait nécessaire pour notre voyage. *Ong-Xüm* me dit que ces ordres étaient tout à fait illégaux, et m'engagea à en faire l'observation aux juges. Je leur dis qu'étant étrangers et n'ayant ni parents ni amis dans le royaume, il serait injuste de mettre nos dépenses à la charge de gens qui ne nous devaient rien. « C'est vous, ajoutai-je, qui nous « avez arrêtés, c'est vous qui nous avez dépouillés, c'est « donc à vous de nous nourrir : si vous refusez de le faire, « rendez-nous ce que vous nous avez pris, et nous sub- « viendrons nous-mêmes à nos propres besoins. » Non-seulement ils ne tinrent aucun compte de mes paroles, mais ces hommes d'iniquité envoyèrent leurs satellites dans plusieurs villages pour lever une contribution sur nos néophytes, afin, disaient-ils, de couvrir avec cet argent les frais du voyage d'un petit mandarin qui devait nous accompagner jusqu'à *Hué*. Ce petit mandarin, qui n'a pas déboursé un denier pendant le trajet, attendu que les soldats du *Tram* l'ont constamment porté sans exiger de salaire, nous a de plus escamoté le peu d'effets qui nous restaient encore. Les grands mandarins eux-mêmes, sentant que leur vie était entre nos mains, et qu'un seul mot sorti de notre bouche pouvait faire tomber leur tête, lui donnèrent cinq barres d'argent pour plaider leur cause en cas de besoin.

« Trois jours avant notre départ, tous les gens du cachot, chefs et forçats, voyant que nous allions échapper à leurs vexations, voulurent se procurer la jouissance de nous abreuver d'amertume une dernière fois. Ils formèrent le complot de nous accuser d'avoir passé du Camboge en Cochinchine, à la suite du prince de Battambang, et d'avoir pris part à la guerre. Ils croyaient par là obtenir de l'argent des chrétiens. Les principaux meneurs envoyèrent quelqu'un dire à *Ong-Quòn* que, s'il n'avisait pas au moyen

de leur donner ce qu'ils demandaient, ils aggraveraient notre position d'une manière terrible. Nous défendîmes à celui-ci de débourser une seule obole, de peur d'accréditer la calomnie, au lieu d'en détruire les effets. Cette absurde accusation fit du bruit; mais comme elle ne leur rendit rien, ils résolurent de nous faire cruellement expier leur mécompte. Heureusement, des chrétiens ayant appris que tous les brigands du bagne, à l'instigation de leurs féroces gardiens, nous réservaient une scène désolante pour les trois nuits que nous avions encore à passer en leur honorable compagnie, donnèrent deux ou trois ligatures au capitaine de notre caserne, qui nous témoignait de l'affection, pour qu'il nous permît de coucher hors du cachot jusqu'à notre départ. Il accéda à leur demande, au grand dépit des forçats qui rugirent de désespoir en apprenant cette nouvelle. Malgré sa décision, les chefs subalternes qui surveillent cet horrible séjour, vinrent à l'entrée de la nuit nous donner ordre de rentrer dans notre gîte ordinaire : appuyés sur l'autorité du capitaine, nous résistâmes. Le lendemain, même message sans plus de succès. Enfin la dernière nuit arriva. Un soldat, envoyé par son caporal, nous somma de rentrer au cachot sous prétexte de nous ôter nos chaînes. Je lui dis que nous étions condamnés à les conserver pendant le voyage, et qu'après tout il serait encore temps de les ouvrir le lendemain. Il voulut insister et alla trouver le capitaine pour lui faire révoquer sa concession; je le suivis, et l'officier prononça en dernier ressort que nous dormirions en paix cette nuit sous son patronage.

« A dire vrai, les traitements inhumains qu'on nous a prodigués dans cette infernale demeure, ne sont imputables qu'aux deux êtres dénaturés qui régissent le bagne et qui en sont l'âme ; car les plus insignes scélérats qui y sont entassés, nous ont respectés jusqu'au moment où leurs maîtres, plus dignes qu'eux d'être chargés de fers, leur ont

infiltré tout le venin dont ils étaient imbus. Je dois dire aussi, à la louange des gardes des deux autres prisons où nous avons été détenus, que dans leurs paroles et leur conduite ils ne se sont jamais rien permis d'offensant contre nous; plusieurs même nous témoignaient des égards que nous n'avions pas lieu d'attendre de la part de soldats infidèles.

« Le 2 mai, jour désigné pour le départ, on compléta notre uniforme de grands criminels, en ajoutant à nos chaînes une cangue, petite il est vrai, mais si étroite, que la garniture de fer des deux clavettes du milieu nous étreignait le cou, au point qu'on fut obligé de changer celle de M. Duclos dès la première nuit. Nous sortîmes de *Phù-Yên* en grand appareil. Le gouverneur et le chef militaire de la province marchaient devant nous, avec un nombreux cortége; ils s'arrêtèrent à la première poste. De là, nous fûmes conduits jusqu'à *Binh-Dinh* par un seul capitaine et une quarantaine de soldats, qui furent relevés dans cette ville par dix autres satellites : ceux-ci nous escortèrent jusqu'à Quâng Ngâi, et ainsi de suite jusqu'à Hué.

« Notre voyage n'a été signalé par aucun fait remarquable. La consigne donnée aux soldats était très-sévère : personne ne pouvait nous approcher ni nous parler, ce qui a été cause que nous avons un peu souffert du côté de la nourriture. A Quâng Ngâi, une femme chrétienne, qui se rendait au marché avec sa fille, nous rencontra sur la route, et nous reconnut pour des prêtres européens. Aussitôt bravant la défense du capitaine et des soldats, elle se mêle au cortége, et nous suit jusqu'à la station où nous devions passer la nuit; plus courageuse que les hommes, et n'écoutant que la voix de son bon cœur, elle s'élance dans le poste et vient se jeter à nos pieds avec sa fille, en fondant en larmes : leur cris, leurs sanglots

attirent les soldats qui les gourmandent de l'affection qu'elles nous témoignent. « Si vous aimez ces prêtres, leur disent-ils, que ce soit intérieurement, et ne le montrez pas au dehors. » Cette pauvre femme nous donna tout ce qu'elle portait au marché : un poulet et quelques bananes. Le présent vint fort à propos, car nos provisions étaient épuisées. Je ne puis vous dire, Monseigneur, combien ce trait de dévouement et de charité me toucha. Quand on ne s'est vu entouré depuis long temps que de gens sans entrailles, et dénués de tous les sentiments qui honorent la nature humaine, et qu'on vient à faire la rencontre d'une âme sensible et compatissante, le cœur éprouve une joie ineffable, et les douces larmes qui coulent alors font oublier toutes les souffrances passées. Cette femme ne nous avait jamais vus; mais nous ne lui étions pas étrangers : elle avait appris à l'école de Jésus-Christ que nous ne formions avec elle qu'une même famille, et nos maux étaient devenus les siens. C'est là une gloire que le Christianisme seul peut revendiquer. L'infidèle n'est sensible qu'à ce qui le touche personnellement; cela est si vrai que dans les premiers jours de notre captivité, à la seule inspection des visages, nous distinguions, parmi la foule des visiteurs, les chrétiens d'entre les païens. Ceux-ci contemplaient nos chaînes d'un œil sans pitié, et discouraient de sang-froid, en notre présence, sur le genre de supplice qui nous attendait. De grosses larmes qui roulaient dans les yeux des autres, une émotion mal déguisée, nous révélaient infailliblement la présence d'un chrétien. Voyant que plusieurs d'entre eux faisaient des signes de croix à la dérobée, pour nous apprendre qu'ils partageaient notre foi et souffraient de nos peines, nous leur fîmes recommander de s'en abstenir, parce que leur physionomie nous en disait assez.

« Partis de *Phú-Yên* le 2 mai, nous sommes arrivés

à *Hué* le 13 du même mois. Le grand mandarin du *Bé*, auquel nous fûmes d'abord présentés, nous adressa quelques questions insignifiantes; ensuite il visita nos habits et nous fit conduire à la forteresse, avec ordre de nous délivrer de nos cangues. Pour toute subsistance on nous a alloué à chacun une ligature et demie par mois : c'est tout juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim! Quelle ne fut pas notre joie lorsqu'on nous annonça que nous aurions la même prison que nos chers confrères, MM. Charrier, Galy et Berneux! quoique arrivés dans la matinée, nous n'eûmes le bonheur de les embrasser qu'une heure avant la nuit. Ce jour et le lendemain furent pour nous de vrais jours de fête. Depuis que nous sommes ici, notre santé, minée par les fatigues et les privations du voyage, et plus encore par les vexations auxquelles nous avions été en butte à *Phù-Yên*, s'est améliorée d'une manière sensible. Notre nouveau séjour est loin de ressembler à un paradis terrestre; mais il est bien préférable au précédent. Puissions-nous y sanctifier nos chaînes, et mériter de n'en sortir que pour être réunis éternellement au bon maître pour la gloire duquel nous y sommes entrés!

« Voilà, Monseigneur, tout ce que mes souvenirs me fournissent de détails sur nos tristes aventures. Quoique nos souffrances aient été longues et nombreuses, il pourrait bien se faire que nous n'ayons pas encore parcouru la moitié de notre chemin de douleur. Que la sainte volonté de Dieu soit faite! Je redoute beaucoup les tortures, parce que je connais ma faiblesse, et que je ne mérite pas, je le sens, que la palme du martyre vienne se reposer dans ma main, quoiqu'elle soit l'objet de mes vœux les plus ardents. Quand je me vois, pieds et mains liés, étendu raide entre deux pieux, et que le bourreau lève son bras vigoureux pour me déchirer, j'entends la voix de la nature qui mur-

mure et dit : *Transeat à me calix iste* (1); je porte alors mes regards sur Jésus-Christ attaché à la colonne et sur la croix, et la même voix fortifiée par la grâce, ajoute : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu* (2). Mais le bourreau a-t-il rempli sa tâche? commence-t-il à desserrer les liens qui me tenaient immobile? j'éprouve alors ce qui est dit des Apôtres : *Ibant gaudentes à conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* (3) : Ce n'est pas une joie, c'est une ivresse, c'est un avant-goût du bonheur céleste. Cette félicité intérieure et toute divine est si vive qu'elle étouffe le sentiment de la douleur causée par les supplices. On oublie qu'on est couvert de plaies, pour entonner un joyeux *Te Deum*, et remercier le Dieu de toute bonté de l'insigne faveur qu'il vient d'accorder à son indigne serviteur. Parmi les souffrances de tous genres, qui sont venues fondre sur nous depuis le commencement de notre captivité, je suis loin de placer en première ligne les tortures physiques; celles-là durent peu : mais le tourment des tourments, c'est l'état de gêne où se trouve la conscience pour répondre à mille interrogations insidieuses, sans blesser ni la vérité ni la charité. Souvent une question faite au hasard, mais claire et précise, provoque une réponse qui perdrait une province tout entière : nier serait mentir : affirmer serait allumer un incendie qu'on ne pourrait plus éteindre. Que faire alors? Il faut s'esquiver par quelque phrase insignifiante,

---

(1) *Que ce calice s'éloigne de moi.* S. Matthieu, XXVI, 39.

(2) *Cependant qu'il soit, non comme je veux, mais comme vous voulez.* Idem.

(3) *Ils s'en allaient pleins de joie hors du conseil, parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus.* Actes des Apôtres, V, 41.

dont nos juges ne sentent pas toute la portée. Heureusement que ces gens-là ont les idées courtes, car autrement l'arrestation d'un missionnaire et de tout homme consciencieux serait la ruine de l'Eglise annamite. Combien de nuits j'ai passées sans goûter un instant de repos, uniquement occupé à remplir envers moi-même la double fonction de juge et d'accusé! m'interrogeant sur tout, pour avoir à tout des réponses! Je crois que notre tâche sera plus facile ici qu'à *Phù-Yên;* tout annonce, jusqu'à présent, qu'on suivra pied à pied le rapport au roi. Nous attendons avec impatience qu'on donne suite à notre affaire, pour en informer Votre Grandeur.

« Je vous prie d'agréer les hommages du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, dans l'union de vos prières et saints Sacrifices, votre plus humble serviteur.

« MICHE, *Missionnaire apostolique.* »

# MISSION DES ILES NICOBAR.

Comme cette Mission apparaît pour la première fois dans les Annales, il nous a paru utile de placer une courte notice en tête des lettres qui la concernent.

L'archipel de *Nicobar*, situé dans le golfe du Bengale, se compose de sept îles et de douze îlots, disposés en trois petits groupes. Les îles principales sont : *Grand-Nicobar*, *Petit-Nicobar*, *Katchoul*, *Kamorta*, *Nancowry*, *Teressa*, *Chowry*, *Batty-Malve* et *Tillantchong*. Elles sont pour la plupart montagneuses et couvertes d'épaisses forêts. Leurs habitants, de couleur cuivrée, d'un caractère doux et paisible, sont au nombre d'environ dix mille ; aussi ignorants en agriculture que dépourvus d'industrie, ils mènent la vie la plus misérable. Les villages sont composés d'une douzaine de huttes. Chacun d'eux est commandé par un chef qui dirige le commerce avec les étrangers.

Malgré sa fertilité, l'archipel de Nicobar semble délaissé par les Européens, à cause des maladies qu'engendre la corruption de l'air. Les Danois y formèrent, en 1756, un petit établissement ; mais l'insalubrité du climat leur fut si fatale, qu'en moins de quinze ans la plupart des colons

ayant péri, ils abandonnèrent ce poste. Les Français et les Autrichiens s'en sont également retirés, après des tentatives aussi infructueuses. Cependant, en 1832, le gouvernement danois de Tranquebar a envoyé un détachement de cipayes, pour prendre possession de l'île de *Kamorta* et s'établir dans le port *Nancowry*.

Mgr le Vicaire apostolique de la Malaisie souffrait depuis longtemps de l'abandon où il voyait cette partie intéressante de son troupeau. Déjà, en 1836, il avait donné mission à deux de ses prêtres, MM. Supriès et Galabert, d'aller prêcher l'Evangile aux Nicobariens. Ils furent assez favorablement accueillis; mais, au bout de quelques mois, les dispositions des insulaires ayant tellement changé à leur égard, que c'était un parti pris de les laisser mourir de faim, Mgr le Vicaire apostolique les rappela dans le courant de mars 1837. A leur départ de l'archipel, ils étaient dans un dénûment complet.

Heureusement les ouvriers évangéliques ne sont pas de ceux qui se lassent à défricher une terre ingrate. Deux nouveaux apôtres, les plus jeunes de la Mission malaise, s'embarquaient naguère à Pinang pour aller, au péril de leur vie, annoncer la bonne nouvelle aux habitants de Nicobar. L'un d'eux, M. Beaury, y a déjà trouvé la mort; son confrère, atteint de la même maladie, après lui avoir rendu les derniers devoirs, a élevé une chapelle auprès de son tombeau.

Dans les lettres suivantes, M. Chopard, aujourd'hui rendu à la santé, retrace ses longues épreuves et laisse entrevoir quelque espérance.

*Extrait d'une lettre de MM. Chopard et Beaury, Prêtres de la Congrégation des Missions-Etrangères, à Mgr Courvezi, Vicaire apostolique de la Malaisie.*

Teressa, 14 février 1842.

« MONSEIGNEUR,

« Vos deux jeunes Missionnaires sont au milieu de leurs îles, et ce qu'ils ont le plus à cœur, dès leur arrivée, c'est de vous donner tous les détails qui peuvent intéresser Votre Grandeur à ce nouvel établissement. Aujourd'hui encore, comme à notre départ de Pinang, nous pouvons vous dire que nous sommes heureux; malgré certaines difficultés, inséparables d'un ministère comme le nôtre, surtout à son début, nous n'avons que des actions de grâces à rendre au Seigneur.

« La traversée s'est faite avec assez de promptitude. En huit jours nous sommes arrivés en vue de l'Archipel. Notre dessein était d'aller directement à Carnicobar ; mais le vent qui était contraire, nous ayant emportés vers une autre île, celle de Teressa, le pilote nous dit que les sauvages étaient aussi bons là qu'ailleurs, et qu'après tout, si nous n'en recevions pas un accueil satisfaisant, nous pourrions pousser plus loin. Ainsi donc, le jeudi, 3 février, après avoir reçu à bord la visite de trois insulaires, qui vinrent à nous montés sur de petites pirogues faites avec des troncs d'arbres, nous descendîmes à terre et nous acheminâmes, par un sable brûlant, vers le plus proche *Campon*. Ce village, si-

tué à demi-heure de la côte, ne compte qu'une dizaine de cabanes. Vous dire l'étonnement des sauvages à notre vue, l'étrange expression de leur physionomie, la bizarrerie de leur costume, la forme de leurs habitations, l'indiscrétion enfantine de leur curiosité, et l'importunité de leurs désirs, poussée au point de nous demander nos chapeaux, nos parasols et jusqu'à nos habits, serait un tableau trop difficile, dont j'ai à peine le temps d'indiquer les principaux traits. Du reste, ces insulaires nous intéressaient vivement par leur air de bonté et de simplicité, et surtout, Monseigneur, parce que nous avions été envoyés parmi eux pour y faire la volonté de notre bon maître.

« Dans cette circonstance comme plus tard, Joachim, notre pilote et notre ami, nous fut d'un grand secours. Que de peines ne s'est-il pas données pour nous concilier l'affection des sauvages ! Avec quelle emphase de geste et de voix il leur répondait, chaque fois qu'on l'interrogeait sur nos noms, *Signor*, *Padre*, *Doctor !* comme il s'animait pour leur faire comprendre que nos intentions étaient bienveillantes, que notre séjour serait un bienfait pour l'île, et que sous notre sauvegarde ils n'auraient plus rien à craindre du diable, habitué qu'il est à fuir devant nous !

« Le lendemain, nous fîmes, sous la conduite d'un insulaire, une assez longue excursion, durant laquelle nous rencontrions à chaque pas des cocotiers. Quand la fatigue nous forçait à prendre un instant de repos sous leur ombrage, nous en profitions pour accomplir nos exercices de piété et réciter notre office : nous pensions que prier sur une terre infidèle était le meilleur moyen d'en prendre possession au nom du vrai Dieu. Nous voulûmes aussi y planter une croix que nous plaçâmes sur un arbre, tout près d'un sentier, après l'avoir façonnée de notre mieux avec le grand couteau de notre guide sauvage; puis, agenouillés devant cet instrument de salut, vos deux jeunes

prêtres, Monseigneur, conjurèrent le Sauveur dans toute l'effusion de leur âme de bénir cet archipel, et d'accorder aux vœux de Votre Grandeur le succès de notre apostolat. Marie, notre protectrice et notre mère, ne fut pas oubliée; nous nous consacrâmes de nouveau à son très-saint et immaculé Cœur, et nous la suppliâmes de jeter sur nous, sur le pauvre peuple de Nicobar, un regard de compassion.

« Enfin nous revînmes à bord pour aller mouiller, deux jours après, devant le *Campon* le plus considérable de l'île. Là encore nous reçûmes la visite d'un grand nombre de sauvages. Un d'entre eux, bon jeune homme qui parle un peu l'anglais et le portugais, parce qu'il est allé à Goa sur un navire européen, ne nous eut pas plutôt aperçus qu'il nous adressa la parole. Nous en savions assez pour lui répondre, M. Beaury dans la première langue, et moi dans la seconde. Dès ce premier abord, il nous prit en affection et nous voua un attachement qui ne s'est jamais démenti. C'est lui qui nous emmena à terre, qui nous fit voir tout le village, qui, le premier, nous offrit dans sa cabane le rafraîchissement ordinaire du pays, c'est-à-dire de l'eau de coco. Nous le suivîmes sur le plateau d'une montagne voisine. Le site était des plus heureux; nous lui parlâmes d'y élever notre maisonnette, et il en conféra avec les notables du *Campon*, qui parurent accueillir notre demande avec joie. Alors tout allait au gré de nos désirs : on nous disait qu'on serait bien aise de nous avoir dans l'île, bien qu'on ne comprît pas ce que nous pouvions y venir faire. Notre erreur eût été grande si nous avions trop compté sur ces premières dispositions.

« En effet, à peine étions-nous de retour sur le navire, qu'un conseil général de la peuplade fut convoqué à notre sujet; peut-être sa décision nous eût-elle encore été favorable, si un habitant d'une île voisine, qui se trouvait alors à Teressa, n'avait effrayé les sauvages en leur

déclarant que, dans le cas où ils recevraient les Pères, la tribu devait s'attendre à mourir. Il paraît que cet homme, dont l'avis entraîna tous les suffrages, avait entendu parler de ce qui arriva à Carnicobar après le départ de MM. Supriés et Galabert : une peste survint ; les Missionnaires passèrent pour être cause du fléau, ce qui porta les indigènes à démolir leur maison. La conclusion fut donc qu'on ne pouvait pas nous recevoir.

« La nouvelle nous en fut apportée, le lendemain, par notre jeune ami : sa tristesse, en nous l'annonçant, égalait notre embarras ; car il nous aimait déjà bien, disait-il, et il avait beaucoup parlé en notre faveur. Qu'allions-nous devenir? Repoussés par les insulaires, nous ne pouvions même pas espérer de rester à bord ; les Chinois de la jonque ne voulaient plus de nous, ils menaçaient de se débarrasser de nos bagages en les jetant à la mer. Ah! Monseigneur, figurez-vous quelle était notre position. Nous voir à deux pas de notre île, et ne pouvoir y débarquer ! Se présenter devant une autre, c'était courir à un nouveau refus : nous prévoyions qu'à *Carnicobar* l'opinion nous serait encore plus contraire. D'ailleurs le maître de la barque n'était pas d'avis d'en faire l'essai. Nous faudrait-il donc quitter ces terres, après les avoir seulement entrevues? Vraiment nous l'avons craint pendant trois jours qu'a duré cette angoisse; et nous ne pouvions rien pour l'empêcher, rien sinon d'appeler le bon Dieu à notre secours. M. Beaury soupirait en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de nous! » et moi je répondais : « Amen. »

« Enfin le Seigneur eut compassion de notre détresse, et il changea le cœur des insulaires. Notre bon jeune homme, qui appartient à une des premières familles du *Campon*, étant revenu nous voir, nous l'engageâmes à plaider de nouveau notre cause auprès de ses compatriotes, à leur représenter que le bon accueil qu'ils nous feraient,

serait pour eux une puissante recommandation aux yeux des Européens. Le pilote ajouta qu'à notre occasion il viendrait ici beaucoup de navires, qui leur apporteraient les choses dont ils manquent, en échange de leurs noix de cocó. Ces raisons firent impression sur les habitants de Teressa qui, loin de craindre, comme autrefois, la domination des étrangers, paraissent la désirer pour être mieux; ils se décidèrent enfin à nous admettre pour quelque temps et comme à l'essai dans leur île. Aussitôt notre maisonnette en bois est embarquée, non sans beaucoup de peine. Nouveau malheur! en arrivant près de terre, le radeau est inondé par une énorme vague, qui disperse la charpente en débris.

« Le jeune insulaire, dont j'ai déjà si souvent parlé, vint encore à notre aide; il nous offrit sa maison pour nous servir de gîte. Hélas! c'était loin d'être un palais. Il nous sembla même, au premier aspect, impossible d'y demeurer sans tomber malade, tant elle était dégoûtante, tant l'odeur qui s'en exhalait était fétide. Pour toute ouverture elle n'avait qu'une espèce de trou pratiqué par le bas, et servant de cheminée, de porte et de fenêtre; aussi était-elle pleine de suie, et l'air ne pouvait y circuler. Force fut cependant d'accepter, avec une juste reconnaissance, les offres du sauvage, qui nous donnait ce qu'il avait de mieux. Tous les habitants du *Campon*, hommes, femmes, enfants, s'empressèrent d'y transporter nos effets, nous les en récompensâmes par une distribution de tabac, et tout le monde fut content.

« Une fois installés dans notre tanière, il fallut nous prêter à la curiosité de ce peuple ébahi; sans cesse la cabane était remplie de gens qui voulaient toucher tout ce qu'ils voyaient, savoir le nom et l'usage de chaque chose. Cependant la nuit était venue, et les visites étaient toujours aussi nombreuses, et les questions ne tarissaient pas;

c'était une conspiration générale contre notre somme. Alors je voulus en finir. Un insulaire m'ayant dit à son tour : « Qu'est-ce que ceci ? » en désignant ma lampe ; je lui répondis par ces mots : « Va te coucher. » Le bonhomme crut savoir le nom de la lampe, et il ne manqua pas de le répéter à ses amis.

« Je ne sais si l'on faisait des réjouissances à notre occasion ; mais ce qui est sûr, c'est que durant la nuit entière nous avons essuyé les chants les plus étranges qu'il soit possible d'imaginer : ils accompagnaient une ronde burlesque, exécutée autour d'un grand feu par des hommes qui se donnaient le bras, marchant en cadence, et criant comme ils savaient. Tout cela se passait avant-hier, 12 février, jour de notre installation dans l'île.

« Nous ne saurions assez vous dire, Monseigneur, tout ce que nous avons déjà remarqué d'heureuses dispositions dans quelques insulaires : deux familles surtout, et des plus considérables du *Campon,* nous témoignent le plus vif intérêt ; elles ont dès ce matin tué et fait rôtir un porc pour nous ; des poules nous ont été offertes ; on nous a apporté des cocos, des œufs et des fruits ; et cela du meilleur cœur et avec toute la grâce possible. Quant au jeune homme qui nous est si dévoué, il promet de pourvoir à tous nos besoins ; sa seule crainte est que nous changions de résidence ; il mourrait de chagrin, nous assure-t-il, s'il nous arrivait quelque malheur. Avec ce qu'il sait d'anglais et de portugais, il nous sera d'un grand secours pour apprendre sa propre langue ; et nous, en reconnaissance de ses services, nous tâcherons de le gagner un des premiers à Jésus-Christ.

« Ce début nous encourage, mais sans nous faire oublier que Dieu seul est notre espérance. Heureux aujourd'hui au milieu de ces bonnes gens, que déjà nos cœurs

affectionnent, nous serons bientôt, peut-être, chassés par eux et abandonnés à la misère; car il faut si peu de chose pour les faire changer de sentiment! Que la volonté du Seigneur s'accomplisse!

« Nous avons l'honneur d'être, etc.

« J.-M. CHOPARD et C.-S. BEAURY,
*Missionnaires apostoliques.* »

---

*Lettre de M. Chopard, Prêtre de la Congrégation des Missions-Etrangères, à Mgr Courvezy, Vicaire apostolique de la Malaisie.*

Teresa, 17 avril 1842.

« Monseigneur,

« Je n'ai qu'un instant pour vous annoncer une bien triste nouvelle, c'est la mort de mon cher confrère et inséparable ami M. Beaury. Il a succombé à une fièvre de trois semaines qui lui a fait endurer un vrai martyre. Le 2 avril, il est allé recevoir sa couronne dans le ciel. Jugez de mon affliction. Le bon Dieu me soutient. Les insulaires ont fait tout ce qu'ils ont pu pour honorer ses funérailles. Tous les jours ils redoublent d'attachement et de bonté pour moi. Que fera Votre Grandeur à l'égard de la Mission? J'attends vos ordres.

« Je suis un peu faible ces jours-ci, c'est pourquoi j'écris si mal. Je crois cependant que j'éviterai le retour de la fièvre.

« Oh! Monseigneur, le secours de vos prières et votre bénédiction pour moi et pour la Mission qui paraît donner des espérances.

« Votre enfant dévoué,

« J.-M. Chopard. »

*Autre lettre de M. Chopard au même Prélat.*

Ile Teressa, 1er août 1842.

« Monseigneur,

« Je profite des premiers moments que me laisse une fièvre opiniâtre, pour vous donner quelques détails sur mon séjour aux îles Nicobar, et vous témoigner ma vive reconnaissance de l'intérêt que Votre Grandeur daigne porter à son pauvre Missionnaire. Mes peines auront perdu presque toute leur amertume quand je les aurai versées dans votre cœur paternel, quand je vous aurai dit, s'il est possible, toutes les épreuves par lesquelles il a plu à la divine Providence de me faire passer, et la protection spéciale dont elle m'a entouré dans ces pénibles circonstances.

« Tout alla bien pendant les trois premières semaines de notre résidence à Téressa; nous jouissions de notre bonheur, bercés par les plus douces espérances : mais un mois n'était pas encore écoulé, que M. Beaury et moi nous tombâmes malades le même jour. Ce ne furent d'abord que des maux de tête, accompagnés d'une grande faiblesse; à leur suite se déclara la fièvre, avec toutes les douleurs qu'elle entraîne, les sueurs, les frissons et l'ardeur d'une soif brûlante. Ces alarmants symptômes réduisirent M. Beaury à un état d'autant plus triste, que privé de tout remède, n'ayant aucun secours à attendre de nos pauvres sauvages, il ne pouvait pas même compter sur moi qui souffrais presque autant que lui, et me trouvais dans le même dénû-

ment. Votre Grandeur ne saurait que difficilement se figurer avec quel cortége de misères nous avons traversé le mois de mars. Nous entrions alors dans les saints jours qui nous rappelaient la Passion de notre aimable Sauveur : le souvenir de sa croix rendait la nôtre plus légère ; nous unissions volontiers notre sacrifice à celui qu'il avait consommé pour notre amour.

« Plus éprouvé que moi par la douleur, M. Beaury a aussi été mieux récompensé. Le ciel lui a été ouvert, et la terre d'exil m'a été laissée en partage. A lui de jouir du bonheur, à moi de soupirer encore après ma délivrance. Sans doute qu'il était mieux préparé que moi à la mort.

« Pour vous faire une juste idée de son état pendant sa longue et cruelle maladie, voyez-le dans la cabane d'un pauvre sauvage, étendu sur une simple natte, pouvant à peine respirer, et ne trouvant aucun soulagement à ses douleurs. Il a emporté dans la tombe les plaies que lui avait causées la dureté de sa couche. Eh bien ! tant qu'ont duré ses souffrances, il n'a cessé de m'édifier par l'exercice continuel des plus angéliques vertus : sa douceur, son égalité d'âme et sa patience étaient admirables, même dans les plus fortes crises ; il répétait à chaque instant du jour et de la nuit : « Mon Dieu, je vous l'offre ! c'est pour vous « que je souffre, ô mon Dieu ! » Tout ce qu'il prenait, ne fût-ce qu'un verre d'eau, il le sanctifiait par le signe de la croix. Moins que tout autre je dois m'étonner de sa pieuse résignation, moi qui l'ai mieux connu, qui l'entendais avant sa maladie se plaindre qu'il se recherchait trop, et se reprocher de boire du thé, parce qu'il le trouvait bon.

« Un jour qu'il se sentait bien oppressé, s'étant traîné hors de son réduit pour respirer un air plus frais, il me déclara la crainte qu'il avait d'être surpris par la mort, et il me fit sa confession générale. Je ne le croyais pas aussi près de sa fin ; je lui disais que Dieu ne voulait pas encore

nous séparer ; mais le mal fit en peu de temps de si grands progrès, que bientôt je dus m'empresser de lui administrer l'Extrême-Onction.

« Il vécut encore trois jours dans cet état d'agonie. L'approche de ses derniers moments sembla me rendre un peu de forces ; nuit et jour j'étais auprès de mon ami, respirant avec lui l'air de la mort. Oh! Monseigneur, combien de sentiments divers se pressaient alors dans mon âme! toute ma consolation, après celle de prier pour lui, était de me jeter entre les bras de mon Dieu et dans le sein de Marie, ma tendre mère ; c'était là que je trouvais le courage nécessaire pour me soutenir dans cette accablante épreuve. La nuit du 1 au 2 avril mit fin aux souffrances de notre bien-aimé confrère. Je lui fermai les yeux en demandant à notre commun maître d'aller bientôt partager son bonheur.

« Le jour venu, je me hasardai, malgré ma faiblesse, à célébrer pour lui les saints mystères, et à donner à ces plages presque ignorées du reste des humains le spectacle attendrissant d'un pauvre prêtre, revenu des portes de la mort, qui offre le plus grand des sacrifices, dans une chétive cabane, et fait descendre sur la terre le divin Jésus, pour le prier avec plus de ferveur en faveur d'un digne Missionnaire, étendu à ses pieds, et n'attendant peut-être que la venue de son Sauveur et l'application de ses mérites infinis, pour s'élever au ciel et posséder son Dieu.

« Il fallut m'entendre avec les sauvages pour sa sépulture. L'heure en fut fixée au soir de ce même jour. Une petite barque me fut apportée, et servit de cercueil. Les insulaires vinrent en foule assister à la funèbre cérémonie. Revêtu des ornements sacerdotaux, je fis la levée du corps, avec les prières accoutumées. Notre cher confrère était couvert de sa soutane ; ses mains, jointes sur la poitrine, tenaient son crucifix et son chapelet : dans cet état, il me

rappelait saint François Xavier, mort dans une obscure cabane de *Sancian*.

« Je dois ici rendre ce témoignage aux insulaires, qu'ils ont montré à l'égard de M. Beaury la plus vive affection, et tout l'intérêt dont ils étaient capables. Pendant sa maladie, les notables du *Campon* venaient très-souvent le visiter; ils lui prodiguaient à l'envi tout ce qu'ils croyaient propre à soulager ses souffrances, en y joignant toujours la recommandation de ne pas cesser de manger, afin de ne pas mourir. Bien des fois cet avis étrange m'a été donné à moi-même, et je le recevais comme dicté par le bon cœur et la simplicité d'un sauvage. Quand ce triste événement fut connu de la peuplade, les principaux chefs vinrent m'exprimer leur peine et s'associer à ma douleur; j'en vis plusieurs verser des larmes, et l'air d'abattement empreint sur toutes les figures m'exprimait assez l'affliction générale.

« Pour moi, Monseigneur, condamné à l'isolement, je me suis vu jusqu'ici dans une impuissance complète de toute espèce de travail et d'étude; j'ai honte de moi-même quand je reporte mes regards sur un passé si vide de tout bien, sur ces longs mois perdus tout entiers à me débattre avec la fièvre: heureux encore lorsqu'elle me laissait, par intervalle, assez de force pour me lever sur ma natte, et réciter le chapelet ou mon saint office!

« Maintenant je commence à mieux aller. Depuis le mois de juillet, époque où ont cessé les pluies, les orages et les tremblements de terre, à la suite desquels nous étions tombés malades, j'ai retrouvé un peu de force et d'appétit, j'ai même pu reprendre la célébration du saint Sacrifice, consolation dont je continue à jouir à peu près tous les jours. Enivré de cette divine faveur, que pourrais-je encore désirer dans ma solitude et mon exil! Jésus pour père, Marie pour mère, mon bon ange pour frère et ami : oh! je

trouve en eux tout mon bonheur, et je vois le temps s'écouler bien vite.

« D'ailleurs, j'ai en abondance de quoi satisfaire à tous mes besoins. Mes sauvages aiment à donner : s'ils tuent un porc, ils le partagent avec toutes les familles du hameau, et dans cette distribution j'ai toujours la meilleure part aux largesses communes ; et telle est la générosité de leur âme qu'ils éprouvent, je crois, plus de joie à me prévenir de leurs dons, que moi à les accueillir : ceux dont j'accepte les modestes présents, s'estiment les plus fortunés.

« N'allez pas croire cependant que, malgré l'intérêt qu'ils me portent, ils n'aient mis plus d'une fois ma patience à l'épreuve ; un fait, cité au hasard, vous donnera l'idée des luttes que j'ai dû soutenir contre leur superstitieuse ignorance. Un samedi, 5 août, je vis arriver à ma loge une foule d'insulaires, et à leur tête plusieurs chefs du *Campon*, dont l'un portait un porc rôti qu'il déposa à mes pieds. Je demandai pourquoi l'on me faisait cette offrande. « C'est parce que nous t'aimons, » me fut-il répondu. Mais sous ce compliment se cachait un autre motif, que je ne tardai pas à découvrir, bien qu'ils voulussent m'en faire un mystère, certains que je m'opposerais à leur projet. Ils me déclarèrent donc, après quelques explications, qu'il fallait exhumer M. Beaury pour lui donner à boire et à manger ; que son corps, exposé dans les bois, devait servir de pâture aux oiseaux ; que tel était l'usage de l'île auquel on ne pouvait déroger ; et que s'il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis six semaines, si toute la végétation était mourante, le défunt en était cause, l'infraction aux anciennes coutumes prolongeait seule une sécheresse si extraordinaire pour la saison.

« Ces raisons et mille autres de même nature excitèrent en moi une profonde pitié. Je protestai avec une sainte indignation que je ne permettrais jamais qu'on violât la sépulture

de mon confrère. Mais on me répondit que l'affaire était déja consommée. Aussitôt je courus au lieu où il reposait; je trouvai en effet des ouvriers à l'œuvre pour déterrer le cercueil, et je leur commandai de recouvrir la fosse telle qu'elle était auparavant. « Il nous faut de la pluie, me répliqua-t-on; faites en tomber, si vous voulez qu'on laisse le mort en paix. » Les pauvres gens étaient dans la persuasion que les nuages étaient à mes ordres : deux fois déjà ils m'avaient demandé le beau temps, et le ciel était redevenu serein; cette fois ils voulaient la pluie. Je leur promis que je parlerais au grand Dieu qui dispose à son gré des nuages, et cette promesse les arrêta. Ce fut, en effet, l'objet de mes prières au saint Sacrifice. Le même jour la pluie tomba, mais peu abondante, et mes insulaires de m'en demander davantage. Le lendemain et les jours suivants ils en furent tellement inondés, que ceux d'entre les chefs qui l'avaient exigée du ton le plus impérieux, se trouvant dans une île voisine, surpris et contrariés par ce déluge inattendu, criaient en l'air : « Assez, *signor padre!* assez! arrêtez! »

« Quand ils viennent m'adresser leurs vœux ou leurs remercîments, je réponds que ce n'est pas moi, mais le bon Dieu qui fait pleuvoir; et prenant de là occasion de les instruire, je leur parle de ce qui les touche de si près, des intérêts de leurs âmes. Malheureusement, j'ai bien de la peine à me faire comprendre : l'esprit de ce peuple grossier s'élève difficilement aux choses spirituelles, et sa langue est si imparfaite qu'elle manque même de termes pour les exprimer. L'existence d'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, est la seule notion religieuse que j'aie pu encore inculquer à un petit nombre de sauvages.

« Je termine là ma longue lettre, me réservant de la reprendre lorsqu'il se présentera une occasion de vous l'envoyer...

« CHOPARD, *Missionnaire apostolique.*

## *Autre lettre du même Missionnaire au même Prélat.*

Teressa, 14 novembre 1842.

« Monseigneur,

« Je vais continuer ma lettre commencée au mois d'août, et m'efforcer de répondre à l'intérêt que Votre Grandeur daigne porter à son jeune missionnaire.

« Et d'abord, pour rassurer votre cœur paternel, je dois vous dire que rien ne manque à ma tranquillité. Chaque jour, j'ai la douce consolation de monter au saint autel, et là, dans la plus intime communication avec le divin Maître, je puise toute la force dont j'ai un si grand besoin dans mon isolement.

« Les dispositions des insulaires me paraissent de jour en jour plus heureuses ; je ne puis leur souhaiter de meilleurs sentiments que ceux dont ils sont animés, soit en faveur de notre sainte Religion, soit à mon égard. Déjà ils connaissent, pour la plupart, les principales vérités du christianisme ; ils viennent souvent assister à ma messe, qu'ils entendent avec plus de respect que beaucoup de chrétiens, ne remuant pas de leurs places et gardant un silence religieux. Ils savent que je parle au bon Dieu, et ils en sont dans l'admiration. Quelques-uns imitent même les inclinations et signes de croix qu'ils voient faire à mes catéchistes.

« Depuis le 8 septembre, je me suis pratiqué dans ma cabane une espèce de cellule, où se trouvent mon autel,

une table, mes livres et mon lit. Au moyen de quelques pièces de toile pour tentures, de quelques images pour ornements, je me suis ainsi formé un cabinet d'étude où je m'enferme quand je veux être plus tranquille, et une chapelle qui fait l'admiration de tous mes bons sauvages. Ils restent là à la contempler pendant des demi-heures sans proférer une seule parole; puis, du ravissement ils passent aux questions, et j'en profite pour leur donner en forme d'explications l'intelligence des vérités chrétiennes.

« J'ai eu la consolation de baptiser un vieillard, dont le salut est devenu un des premiers fruits de mon apostolat dans ces îles. Depuis deux mois qu'il était malade, je tâchais de l'instruire aussi bien que le permettait son état et le mien. Ce néophyte, mort trois semaines après son baptême, auquel assistaient, dans le plus parfait recueillement, presque tous les habitants du *Campon*, a été enterré avec toutes les cérémonies et prières de l'Eglise. On m'a su gré de l'intérêt que j'avais pris à ses souffrances, et chacun s'en va redisant combien le Père est bon. Cette réputation de bonté, permettez-moi de le dire en passant, s'est encore accrue par le succès de quelques remèdes que j'ai administrés à plusieurs malades; j'ai été assez heureux pour opérer, entre autres guérisons, celle deux hommes mordus par des serpents dont le venin passe pour mortel.

« D'après cet exposé de ma situation, Votre Grandeur partagera sans doute avec moi l'espérance de voir la Religion s'établir dans l'archipel; mais il ne faut pas se dissimuler que, pour parvenir à cet heureux résultat, il reste encore bien des difficultés à vaincre, et surtout bien des sacrifices à faire. Sans parler des secours pécuniaires qui sont indispensables à toute Mission naissante, j'insisterai sur l'envoi immédiat de nouveaux ouvriers apostoliques; quatre prêtres, répartis dans les îles de *Kamorta*, de *Chaoura*, de *Katchoul* et de *Nancowry*, sont dès à pré-

sent nécessaires pour répondre au vœu et aux bonnes dispositions de leurs habitants. J'ai vu les plus notables d'entre eux, et ils m'ont assuré que le peuple des différents *Campons* nous désire, qu'il nous offre des maisons, qu'il prendra le plus grand soin de nous, et qu'il est décidé à se faire chrétien. Puissent ces cœurs simples et pleins de bonne volonté entrer bientôt dans le bercail de Jésus-Christ !

« Votre bénédiction pour eux et pour moi, Monseigneur ; c'est tout ce que demande à Votre Grandeur le plus jeune et plus pauvre de ses enfans.

« J. M. Chopard, *Missionnaire apostolique.*

---

*Autre lettre du même Missionnaire à M. Rénier, Missionnaire apostolique à Merguy.*

Teressa, 11 décembre 1842.

« Monsieur et bien cher Confrère,

« Il y a plus de huit mois que j'attends une occasion favorable pour donner de mes nouvelles aux personnes qui s'intéressent à moi. Aujourd'hui qu'un navire anglais, chargé de coco, est sur le point de faire voile vers Moulmein, je profite de la bonne volonté du capitaine pour vous annoncer que j'ai reçu votre bonne lettre du mois d'avril, si pleine de sentiments affectueux envers un confrère que vous ne connaissez encore que de nom. Lorsque m'arriva ce gage d'amitié, j'étais tellement affaibli par la fièvre et par la perte de notre cher M. Beaury, que si je m'étais embarqué sur la petite jonque qui s'offrait à me conduire auprès de vous, pour y chercher des forces spirituelles et corporelles, je ne serais pas allé loin, je crois, avant qu'on ne jetât mon cadavre à la mer. A présent je vais très-bien, je suis acclimaté à nos îles malsaines, et je vois d'un côté tous mes besoins prévenus par la sollicitude des sauvages, de l'autre, mes efforts admirablement secondés par leur empressement à écouter la doctrine du salut. Tout ce que j'ai à vous demander est un peu de vin de messe.

« Le capitaine anglais qui se charge de mes lettres, m'a

comblé de présents. Grâce à sa générosité, je puis dire, maintenant plus que jamais que, pour un Missionnaire de sauvages, j'ai tout en abondance. Je possède même bien des choses dont je ne connais pas l'usage, et que je dois à la libéralité de mon brave capitaine. Quand vous viendrez me voir (1), vous jugerez par vous-même de mes richesses.

« Il me reste à me recommander à vos prières, etc.

« J. M. CHOPARD, *Missionnaire apostolique.*

(1) M. Rénier est parti de Merguy, le 20 mars 1843, pour aller visiter M. Chopard.

# MISSIONS

## DE LA

# MANTCHOURIE ET DE LA CORÉE.

*Lettre de Mgr Verroles, Vicaire apostolique de la Mantchourie, à Messieurs les membres des deux conseils centraux de l'Œuvre.*

Kaytchéou, au Leaotong, le 25 mai 1843.

« MESSIEURS,

« C'est avec le sentiment d'une joie bien vive que j'ai reçu les nombreuses et riches aumônes, allouées par votre Œuvre à la Mission naissante de Mantchourie. Nous sommes, il est vrai, séparés de vous par une immense étendue de pays, et rejetés, refoulés, selon toute la rigueur des termes, jusqu'aux extrémités de la terre; mais la divine charité embrasse tout le monde, le Scythe et le barbare,

depuis l'Ichthyophage du Saghalien, jusqu'au Nègre du Niger. Admirable Association de la Propagation de la Foi, qui ne fait plus de l'univers entier qu'une seule famille en Jésus-Christ !

« Daignez donc, Messieurs, et aussi tous les membres de votre sainte Œuvre, agréer en mon nom et en celui de toutes les ouailles qui me sont confiées, au nom de tous mes Barbares, l'expression de ma vive reconnaissance. Nous ne pouvons vous rendre que des prières ; aussi, soyez-en bien convaincus, nous n'y manquons pas, et depuis que je suis entré au Leaotong, nous avons régulièrement célébré, avec toute la pompe que nous a permise notre indigence, la messe annuelle pour les associés défunts.

« Je vous envoie quelques détails sur notre position, sur ces plages ignorées du reste de la terre ; puissent-ils vous être agréables !

« Ce fut vers la fin de 1838 que le Saint-Siége créa ce vicariat apostolique et le démembra de l'ancien diocèse de Pékin. Les Bulles qui me nommaient à ce nouveau poste me furent remises en février 1840. J'étais alors dans le Su-Tchuen, occupé à diriger le collége de cette Mission, qui est situé, comme vous le savez, dans le Thibet même, sur les frontières de la Chine. J'y résidais depuis quatre ans. Il fallut donc, bon gré mal gré, car les ordres du Saint-Siége étaient pressants, m'arracher à ma douce solitude, et quitter mes chers élèves.

« L'Œuvre de Dieu, Messieurs, ne s'opère que lentement, et toujours parmi les obstacles ; aussi, depuis la réception de mes Bulles jusqu'à ce jour, ai-je été traversé par une suite non interrompue de contradictions, de peines inattendues et de tous genres. Le Seigneur en soit béni ! et que sa volonté sainte s'accomplisse ! *Et hæc mihi sit consolatio ut affligens me dolore, non parcat, nec contradicam sermonibus Sancti !*

« Je partis donc du Su-Tchuen en septembre 1840, je traversai les vastes plaines du Chensi et du Chansi, les immenses et arides déserts de la Mongolie. D'autres vous ont raconté comment l'on voyage en Chine; vous savez que ce n'est pas chose aisée et agréable. La guerre avec les Anglais, la contrebande d'opium défendue alors plus sévèrement que jamais, ajoutaient aux traverses et fatigues d'une si longue course des dangers à l'infini : le bon Dieu qui toujours veille à notre garde, m'a préservé de tout accident; j'arrivai sain et sauf au milieu de mon cher troupeau en mai 1841.

« La Mantchourie se divise en trois grandes provinces : au sud le Koantong ou Leaotong, au centre le Kirin, au nord le Saghalien. Cet immense pays court depuis le 40<sup>e</sup> environ de latitude jusqu'au 56<sup>e</sup>, et du 115<sup>e</sup> de longitude jusqu'au 140<sup>e</sup> de Paris.

« La partie ouest de la Mantchourie est en général un pays plat; les immenses plaines de la Mongolie viennent y aboutir; cette région est bien cultivée, car les Mantchoux sont agricoles, et non pas nomades comme les Mongoux. Dans le centre, généralement plus montueux, les forêts sont remplies de tigres, d'ours, de chamois, de cerfs d'une grande et belle espèce. Ces forêts, qui couvrent la majeure partie du sol, sont à l'empereur; nul ne peut y entrer sous peine de mort, et des surveillants nombreux sont préposés à leur garde. Elles confinent avec la Corée et s'étendent fort loin vers le nord. C'est là que, chaque année, se fait la chasse impériale. La seule province du Leaotong doit fournir pour son contingent annuel douze cents cerfs; le Kirin est taxé à six cents, et le Saghalien au même nombre. L'empereur laisse le bois de la bête et sa carcasse aux chasseurs, seulement il se réserve la partie charnue de la queue voisine du coxis; ce morceau, réputé par les Chinois fort délicat et

corroborant, est très-cher, il se vend jusqu'à trente francs et plus.

« L'époque de la chasse est fixée au 2 novembre et dure jusqu'au 5 décembre. Dans ce court espace de temps, les Mantchoux peuvent aisément fournir le nombre de cerfs voulu. En effet, on les rencontre par troupes innombrables ; on leur tend des embuscades, et on les tue à volonté. Cette expédition annuelle est une affaire d'état. Les premiers mandarins de chaque province doivent la présider. Les chasseurs, vrai corps d'armée et l'élite de nos preux chinois, s'escriment de leur mieux, et peuvent alors, plus impunément qu'avec les Anglais, faire l'essai de leur martiale intrépidité.

« Sur le sommet des montagnes, presque toutes boisées, plane le condor. J'ai vu la carcasse d'un de ces oiseaux féroces, qui passait pour petit ; elle était énorme. S'il faut en croire les habitants, on a découvert parfois dans son aire des os de veaux, d'ânes (il y a dans ce pays une espèce d'âne très-petit), et même d'hommes, ainsi que des barres d'argent ; car dans sa voracité il enlève tout ce qu'il trouve. Il fond sur sa proie avec impétuosité ; s'il ne peut l'enlever, il la met en pièces. Une bonne arme à feu peut seule, dit-on, préserver le voyageur.

« On trouve encore dans ces forêts la martre zibeline, appelée *Tiao-chou* par les indigènes, dont la fourrure est si précieuse : l'empereur et quelques grands mandarins auxquels il le permet, peuvent seuls s'en revêtir ; le peuple ne doit s'en faire que des collets et des bouts de manches.

« Les fleuves du nord, surtout le Songari et le Saghalien, en chinois *He long kiang*, *fleuve du dragon noir*, fourmillent de castors et de loutres ; on y pêche aussi des perles en très-grande quantité. Sur le nombre il en est, dit-on, de fort belles ; mais difficilement on s'en procure,

à cause du monopole impérial qui les frappe de son embargo.

« Il en est de même pour le Jensen, cette plante fameuse, ce tonique si excellent, le premier sans contredit de l'univers. Lorsque les forces vitales manquent, totalement épuisées, et que le moribond va trépasser, donnez-lui le poids de quelques grains de Jensen, il revient à la vie ; continuez chaque jour, et sa vigueur renaît aussitôt, et vous pouvez le soutenir encore plusieurs mois. Le prix du Jensen est exorbitant, c'est presque incroyable, près de cinquante mille francs la livre ! Le bon, l'excellent Jensen, disent les Chinois, est le plus vieux ; il doit être sauvage : aussi celui de Corée qui vient par la culture, est-il extrêmement inférieur en qualité. A la foire annuelle de Corée, on le vend en fraude, au su des mandarins qui ferment les yeux. Bien que fort élevé, le prix du Jensen coréen est pourtant raisonnable : environ deux cents francs la livre. La racine seule est en usage. On peut le semer. Je vais tâcher de m'en procurer de la graine, et en ce cas, l'Europe pourra posséder cette plante admirable.

« Elle ne croît point dans le nord de la Mantchourie, sans doute à cause de sa température glacée. Le froid de ce pays est extrême, eu égard à sa latitude. Cette année, j'ai passé l'hiver dans le sud du Leaotong, sous le 40e environ. — C'est la latitude de Naples et de Madrid : — or, nous avions vingt-six degrés centigrades de froid, et la saison, disent les habitants, a été plus douce que de coutume. Le froid moyen est donc de trente degrés, à peu près la température de Moscou !

« Vers le nord c'est bien autre chose. Ici, au sud, la terre ne gèle qu'à trois pieds de profondeur ; mais en Kirin, où j'ai passé l'hiver de 1841, elle gèle à sept pieds au-dessous du sol !... Nous avions alors un thermomètre qui ne

pouvait descendre que jusqu'à seize de Réaumur; pendant plusieurs mois il ne marquait plus.

« Vous exprimer, Messieurs, la rigueur du climat, c'est impossible : l'air semble couper comme un rasoir; on dirait qu'on vous tenaille les joues avec des pinces... Le 21 janvier dernier, je faisais route, par un froid extrême, dans le sud du Leaotong; il soufflait une bise très-forte, qui soulevait par tourbillons une neige si fine qu'elle s'infiltrait sous les habits, sous le bonnet, et jusque dans les poumons. Les sourcils n'étaient qu'une traînée de glace, la barbe un glaçon énorme; mes paupières étaient gelées et souvent collées l'une à l'autre au point de ne pouvoir ouvrir les yeux. Quel froid!

« Mais si nous remontons vers la frontière russe, chez les Ichthyophages, sur la rive droite de l'Amour ou Saghalien, jusqu'à la grande île de ce nom, et, à l'ouest de ce fleuve, chez les Poukoey, chez les Mantcheoupetonos un peu plus au sud, alors on n'a plus de terme pour exprimer un froid sans mesure.

« Les Ichthyophages, ou plutôt les Yuphitatses, vivent surtout de poissons, comme leur nom l'indique; je pense que c'est le phoque ou veau marin. Ils sont encore dans l'état sauvage, nomades et comme perdus au milieu des bois et des forêts. Etrangers à la culture, ils s'occupent pendant l'été de la pêche qui les nourrit et leur procure le vêtement. En hiver, ils se réunissent dans les bois, dressent leurs tentes autour d'un grand bûcher, pile énorme qu'ils élèvent avec des arbres entiers.

« Chaque année ils viennent, à une époque fixe, faire le commerce avec les Chinois, échanger contre leurs fourrures de castors, de loutres, de zibelines, etc. de la toile, du thé, de la farine et des céréales. Ils ne permettent pas aux sujets de l'empereur d'aller chez eux.

« Les Mantchoux en général, depuis le sud du Leaotong

jusqu'à la frontière russe, sont divisés en huit ordres ou classes distinctes qui chacune a son drapeau et sa couleur : c'est ce qu'on appelle les soldats des huit bannières, ou les *Pa-Ky*, qui forment l'élite de la milice chinoise, ou les premiers mirmidons du céleste empire ; car cette fameuse milice, tout bien considéré, est une vraie dérision, ses preux sont des enfants ; ils l'ont prouvé jusqu'à l'évidence dans la lutte contre les Anglais. Ici l'on se préparait sérieusement à la guerre, en cas de descente sur les côtes du Leaotong : or, je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus étrange ni de plus comique. Il y a dans cette contrée des chrétiens qui sont soldats garde-côtes ; parfois ils me montraient les instructions officielles qui leur étaient adressées de Pékin. Vous n'y croiriez pas, si je n'en citais le texte. « Quand il viendra un navire sauvage, disait une de ces circulaires, faites attention : si au-dessus du vaisseau vous voyez sortir de la fumée noire, rassurez-vous ; infailliblement l'ennemi ne peut descendre, il part. Si au contraire c'est de la fumée blanche, garde à vous ! ils arrivent. » Puis était dessiné en grosse miniature un je ne sais quoi, de figure grotesque, qu'on me disait être un vaisseau européen, un *yang-tchoang*. Je ne l'aurais pas deviné. En effet, dans ce croquis, ils avaient installé des tables au bout des mâts, et sur ces tables étaient braquées des batteries de canons.... Mais revenons à nos *Pa-Ky*.

« Ces Mantchoux, étant tous soldats-nés, sont sous la surveillance plus directe des mandarins, et organisés par décuries. Comme tous les peuples chez qui s'établissent les Chinois, ils ont subi leur influence et embrassé leurs usages ; bien plus, dans le Leaotong et jusqu'au centre de la Mantchourie, ils ont oublié leur langue ; ils sont obligés de l'apprendre comme nous le grec et le latin. L'étiquette des prétoires veut qu'on parle Mantcheou. Mais les man-

darins eux-mêmes ont oublié l'idiome national; de sorte qu'on se borne à en dire de temps en temps quelques mots, et seulement pour la forme. Cette langue est cependant supérieure de beaucoup au chinois qui, de fait, n'est qu'un jargon pitoyable. Dans le nord on ne parle que Mantcheou.

« Comment vous peindre la pauvreté de nos chrétiens? Elle est extrême. Je le disais plus haut : dans le sud de la mission c'est le froid de Moscou: or, la plupart d'entre eux n'ont souvent que des haillons pour couvrir leur nudité, et ces haillons sont leur unique vêtement de nuit comme de jour; car ils n'ont pas de couverture de lit. On voit toute la famille gisante sur un large four qui prend la chambre en long d'un bout à l'autre. Presque réduits à mourir de faim, comment pourraient-ils se vêtir? Ces pays sont loin d'être la terre promise, d'où découlait le lait et le miel : c'est un ciel de fer, une terre gelée pendant huit mois; jamais de printemps ni d'automne. Au dégel succède presque subitement une chaleur étouffante; les vents, disons mieux, les tempêtes y sont perpétuelles, les disettes fréquentes; aussi tout est cher, et l'administration des chrétiens fort coûteuse. Pendant les pluies et les inondations, c'est-à-dire depuis juillet jusqu'à la fin d'octobre, il est impossible de voyager, les chemins sont des bourbiers sans fond, où les chevaux disparaissent quelquefois.

« Ciel de fer, ai-je dit; toutefois ciel mille fois béni si l'homme, ainsi contrarié dans ses goûts, savait mépriser son exil, et tournait ses regards vers la patrie de l'éternité! Mais hélas! c'est ici comme partout; même folie, même soif et amour démesuré des biens et des plaisirs de ce bas monde. Tout est à faire même parmi nos chrétiens. Les malheurs des temps, après avoir souvent paralysé les efforts des Missionnaires, ont comme effacé la trace de leur apostolat; de grands abus, un marasme léthargique, caractérisent l'état où j'ai trouvé mon troupeau....

« Cependant ne perdons pas courage. Le Dieu tout-puissant, notre glorieux Seigneur, ne peut-il pas encore aujourd'hui susciter de ces pierres des enfants d'Abraham? Vos prières, Messieurs, celles des Associés à votre sainte Œuvre, votre sollicitude pour nous, opéreront ces prodiges de grâce et rendront la vie aux morts. Déjà de grands changements se sont accomplis; des chrétientés entières ont été, par l'heureuse arrivée de nouveaux pasteurs, préservées d'une destruction totale. Les temples vivants de Jésus-Christ ont été purifiés, les pauvres secourus; la grâce du baptême procurée aux enfants d'infidèles en danger de mort a augmenté le nombre des bienheureux; les rivages glacés du Leaotong, muets jusqu'alors, retentissent déjà du chant de nos cantiques et répètent les saints noms de Jésus et de Marie!

« Et la Corée! A ce nom vos cœurs sont émus de sollicitude. Hélas! Messieurs, quelle nouvelle j'ai à vous donner! Mgr de Capse et ses deux confrères ne sont plus! Le 21 septembre 1839, ces généreux Missionnaires ont été mis à mort, et dans l'espace de huit mois, cent martyrs environ ont été couronnés.

« Mgr Imbert était né près d'Aix en Provence. Il montra dès son enfance une grande aptitude pour les lettres et les sciences, et fit ses études avec distinction. Parti pour les Missions en 1820, il ne put entrer au Su-Tchuen qu'en 1835; la persécution qui venait de désoler cette Eglise, la mort des courriers envoyés pour l'introduire en Chine, l'obligèrent d'attendre trois ans au Tong-King qui était alors en paix. L'insalubrité de ce pays lui causa une maladie qu'un médecin chinois reconnut être une hépatite; elle le faisait beaucoup souffrir.

« Arrivé au Su-Tchuen, il apprit en fort peu de temps la langue, qu'il parlait très-bien, et avec une parfaite connaissance des caractères chinois, si difficiles à apprendre.

Pieux, actif, industrieux et travaillant toujours au-dessus de ses forces, il parut dès ses premiers pas dans la carrière apostolique un Missionnaire accompli. La chrétienté du Su-Tchuen regrettera longtemps sa perte. Nous lui dîmes adieu en 1837, lorsqu'il partit pour la Corée. Deux ans après, il devait y mourir à la fleur de son âge, à quarante-quatre ans : il n'a donc fait que se montrer à cette nouvelle terre, où son zèle infatigable devait arracher tant de ronces, et cueillir tant de fruits de salut ! *Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorum ejus.* — Revenons à nos martyrs; vous êtes avides de détails.

« La persécution commença en avril 1839. Dès le mois de janvier, quelques escarmouches avaient préludé à la guerre; plusieurs familles avaient été emprisonnées : l'apostasie les délivra des mains du bourreau. Février fut assez calme. C'est le calme où se forme l'orage; la tempête allait éclater. Mgr Imbert qui visitait les chrétiens à quelques lieues de la capitale, revint dès le 30 janvier dans cette ville « pour rassurer, dit-il dans son journal, ses néo-
« phytes épouvantés, pour les munir par la réception des
« sacrements de pénitence et d'eucharistie contre la per-
« sécution, et les préparer au martyre. Je commençai,
« c'est toujours le Prélat qui parle, je commençai l'admi-
« nistration des fidèles de la ville, au nombre de mille en-
« viron, le premier dimanche de carême 17 février, et
« poussai vigoureusement le travail jusqu'au Jeudi-Saint;
« j'entendis à peu près cinq cent cinquante confessions
« dans les divers *Kong-So* de la capitale (*Kong-So, mai-
« son commune*) ou lieu de réunion des chrétiens. Malgré
« la précaution de ne laisser venir les femmes que de nuit,
« et de les congédier avant le jour, deux fois les satellites
« s'aperçurent de nos réunions, et se mirent en faction
« dans la rue pour nous surprendre; mais je m'esquivais à
« la faveur des ténèbres, et tout rentrait dans l'ordre ac-

« coutumé. Jamais je n'ai éprouvé tant de fatigues : je me « levais vers les deux heures et demie ; à trois heures « commençaient nos exercices, baptêmes, confirmations, « messe, communions, actions de grâces ; cela durait en- « viron deux heures. Les vingt femmes qui avaient reçu « les sacrements, se retiraient alors pour faire place à « d'autres. A Pâques, je pris plusieurs jours de repos pour « écrire en Chine, et éviter l'affluence qu'aurait amenée « la solennité.

« Le samedi avant le dimanche de *Quasimodo*, le Prélat continua l'administration. Malgré sa défense formelle, l'empressement des chrétiens leur fit commettre de graves imprudences ; ils voulurent faire à leur tête, sans s'inquiéter des périls qui les menaçaient. Aussi les satellites, voyant leur proie certaine, tombèrent-ils à l'improviste sur les *Kong-So ;* ils emmenèrent enchaînés les deux maîtres de maison, Augustin Ly et Damien Nâm avec leurs familles, saisirent chez ce dernier un ornement, un bréviaire, une mitre simple qui, tissue et brodée en argent, leur parut, dit Mgr Imbert, la huitième merveille du monde ; ils l'estimèrent cinq cents taels coréens ou 1280 francs. Dans ces deux *Kong-So* on prit une vingtaine de personnes. C'était le soir même du dimanche de *Quasimodo*, 7 avril. Les jours suivants les arrestations continuèrent.

« Outre l'imprudence des fidèles, il y eut une autre cause d'un si grand malheur. Au nombre des prisonniers se trouvait une chrétienne nommée Han, dont le mari, catéchumène fort suspect, était au courant des affaires de la Mission. Il vint aussitôt réclamer sa femme. Mais comme elle refusa d'apostasier, les satellites ne voulurent pas consentir à son élargissement. Alors cet homme furieux dénonça tout ce qu'il connaissait de chrétiens, et donna à leurs ennemis une liste de cinquante-trois personnes. « C'est

là, ajoute Mgr Imbert, après mes péchés, la vraie cause de l'éclat que fit la persécution. »

« Parmi ces néophytes se rencontrèrent quelques apostats, que les mandarins criminels renvoyèrent peu après dans leurs familles; ils remirent aussi en liberté la mère d'Augustin Ly, plus qu'octogénaire, avec un de ses petits-fils âgé de huit ans. Mais cette généreuse femme eut encore assez de force pour déclarer qu'elle voulait rester avec ses enfants, et le mandarin le permit jusqu'au 20 avril; alors l'affaire devenant terrible et une sentence de mort étant imminente, le président du tribunal renvoya sa captive sans torture et sans apostasie, par honneur pour son grand âge.

« Le huit avril, eut lieu le premier interrogatoire d'Augustin Ly et de Damien Nâm. Les ornements, livre et mitre ayant été saisis chez ce dernier, devinrent son affaire personnelle. Toutefois le mandarin, même envers lui, ne se montra pas terrible : c'est qu'il craignait, en poussant trop loin les recherches, de trouver la vérité; car s'il eût été prouvé juridiquement que ces objets de religion appartenaient aux trois Européens qu'on savait cachés dans le pays, il eût fallu les prendre, et une fois arrêtés, qu'en faire? c'était, suivant l'expression des magistrats, *une affaire trop grande pour un roi enfant et un petit royaume.*

« On s'en prit donc aux enfants des deux confesseurs : le fils de Damien Nâm, à peine dans sa douzième année, et un fils d'Augustin Ly du même âge, avec sa sœur âgée de quinze ans, comparurent devant le mandarin, et tous trois transformés en héros par la grâce, demeurèrent inébranlables : ni les caresses, ni les menaces, ni les cruels supplices même, rien ne put les faire apostasier. Ils furent donc transportés avec leur parents dans la grande prison appelée *hin-pou.*

« Deux jours après, le 11 avril, Magdeleine Ly avec sa sœur, sa mère et sa nièce, ainsi que deux jeunes vierges, électrisées par l'héroïsme de ces enfants, allèrent se présenter au prétoire, en qualité de chrétiennes, et déclarèrent hautement qu'elles voulaient mourir pour leur religion. Le mandarin leur refusa des fers et par deux fois les fit chasser de sa présence. Alors elles se rendirent à l'ancienne maison de Damien Nâm, qui était devenue un poste de satellites; elles s'y firent arrêter par eux et conduire en prison.

« En écrivant ces détails et les suivants, je ne fais que copier presque mot pour mot le journal *autographe* de Mgr Imbert, et de M. Maubant, qui, étant resté près d'un mois en liberté après la prise de l'illustre Prélat, a ajouté ou changé quelques circonstances légères et en fort petit nombre.

« Le 12 avril, Jacques Tsoùy et sa famille furent arrêtés, et leur maison pillée. Son épouse et sa fille âgée de quatorze ans, étant malades, ne souffrirent que de légers supplices. Mais deux veuves chrétiennes, qu'on avait prises dans la maison de ce néophyte, furent avec lui soumises à d'horrible tortures, pour leur faire désigner la retraite de Philippe, frère de Jacques, qu'on recherchait spécialement. Agathe Tsuen fut aussi arrêtée, le 15, avec sa famille, pour avoir donné l'hospitalité à Pack Lucie. D'abord ils endurèrent tous avec courage les plus cruels tourments; mais bientôt regardant en arrière, ils ternirent leur gloire par une honteuse apostasie, hormis les deux vierges Agathe et Lucie qui, bien qu'éprouvées par plus de barbarie, restèrent inébranlables dans la profession de l'Evangile. Sur onze qu'ils étaient il y eut donc neuf renégats.

« Après ces arrestations diverses, les prisons se trouvant pleines, il y eut un moment de trêve. Le président du tribunal fit son rapport au premier ministre Ly-ta-jên. Celui-ci l'adressa à la reine régente. (Le jeune roi n'est pas encore majeur). Dans ce rapport le mandarin exagère le nombre

des chrétiens, qu'il charge des plus noires calomnies, comme de méconnaître l'autorité des parents, d'être rebelles au prince, de manquer aux devoirs sociaux, et surtout de se faire une joie de souffrir et de mourir pour leur religion, pires en cela, dit-il, que les brutes qui craignent la douleur et la mort. Il parle ensuite de la mitre, du bréviaire et de l'ornement saisis chez Damien, comme d'autant d'objets de superstition, et propose de déployer toute la rigueur des lois pour en finir avec une secte impie.

« En Chine le style judiciaire est de pousser les choses à la dernière sévérité, et Sa Majesté dans sa réponse en rabat plus de la moitié; ce qui fait que les peuples louent la clémence du monarque. Cette fois la reine mère, égarée par le fanatisme, sans consulter son frère Kin-ta-jen, l'ami des chrétiens et leur protecteur, mais alors sans autorité parce qu'à la suite d'une maladie où il avait donné quelques signes de démence ses envieux l'avaient écarté des affaires, la reine, dis-je, se prononça d'une manière plus terrible que le ministre persécuteur. « Si les chrétiens avaient repullulé dans l'empire, c'était, à l'en croire, parce qu'en 1801 l'extermination n'avait pas été assez complète; il fallait à présent non-seulement couper l'herbe, mais en arracher la racine; il fallait organiser dans les huit provinces la visite domiciliaire qui rend cinq familles responsables pour un seul individu... » Ce dernier ordre ne reçut heureusement qu'une exécution très-imparfaite. D'ailleurs en Corée comme en Chine l'action de la police est tout à fait nulle.

« Cet édit, publié le 19, étonna tout le monde, et surtout le président du tribunal des crimes qui s'était flatté, quelques jours auparavant, de mettre les chrétiens hors de cause, tandis que la régente lui prescrivait, pour hâter leur supplice, de tenir séance chaque jour, et de les juger selon toute la rigueur des lois.

« Dès le 20, le juge commença par renvoyer à la pre-

mière prison les enfants dont j'ai parlé plus haut, savoir les fils d'Augustin Ly et de Damien Nâm avec une nièce de Magdeleine Ly, âgée de quatorze ans; en les séparant ainsi de leurs parents, malgré les supplications et les larmes des uns et des autres, sous prétexte que la loi ne permettait pas de les impliquer si jeunes dans une accusation capitale, il enlevait à leur inexpérience tout conseil et tout appui. Mais la grâce les soutint; toujours ils sont demeurés fermes au milieu des supplices réitérés et parmi les horreurs de la faim. En vain les juges venaient-ils faussement leur dire que leurs pères avaient obtenu la liberté au prix de l'apostasie: « Qu'ils aient abjuré ou non, c'est leur « affaire, répondaient-ils; pour nous, ah! nous ne pou« vons renier le Dieu que nous servons depuis notre « enfance. »

« Le 21, onze personnes comparurent à l'interrogatoire qui fut terrible. Le juge voulait frapper les esprits d'épouvante, et ce fut Damien Nâm qu'il choisit pour victime. Sous les yeux des autres confesseurs, il ordonna de lui briser les os des jambes, et le fit rouer de coups de bâton sur les bras, sur les côtes, enfin sur tout le corps. Son intention, à ce qu'il paraît, était que le néophyte en mourût, afin d'étouffer par là une affaire qui allait devenir fort embarrassante (celle des objets religieux trouvés en possession), s'il était reconnu qu'ils appartissent à des Européens cachés dans le royaume. Damien, brisé par la torture, tomba sans connaissance, et pendant quatre jours on désespéra de sa vie; mais enfin le Dieu des martyrs, qui le réservait à d'autres combats, à des couronnes nouvelles, lui rendit peu à peu la santé.

« Les deux vierges Agathe et Lucie souffrirent aussi de cruels supplices. On leur rompit les os des jambes, et la moelle en coula!... Et au milieu de si horribles tourments elles ne cessaient d'invoquer avec ardeur et suavité les doux

noms de Jésus et de Marie ! Le mandarin lui-même admirait leur inaltérable patience. Dès le lendemain, elles se trouvèrent miraculeusement guéries.

« On sévit avec moins de férocité, les jours suivants, contre les autres confesseurs ; il y eut cependant une barbare exception pour l'épouse de Damien, dont les jambes furent aussi cassées à coups de bâton. Ces glorieux martyrs pulvérisèrent toutes les calomnies des païens contre notre Religion sainte ; ils firent tellement briller la doctrine chrétienne, que ses détracteurs, et le président surtout, en étaient dans le ravissement. Quant au refus d'apostasie qu'on leur reprochait comme un acte de rébellion envers le prince, ils se bornaient à répondre qu'il fallait obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, et cette apologie de leur conduite et de leur foi était exprimée dans des termes si justes, accompagnés de comparaisons si frappantes, que le juge applaudissait avec complaisance à leurs discours. — « Oh ! tu as raison, s'écriait-il... Mais en sais-tu « plus long que le roi et ses mandarins ? disait-il à une « jeune vierge, Lucie Kin, âgée de vingt-deux ans. — Ma « Religion, lui répondait-elle, est si belle et si vraie que « si le prince et ses ministres voulaient l'examiner, ils « l'embrasseraient avec transport. — Oh ! tu as encore rai- « son, reprenait le président enchanté. »

« Après plusieurs séances, qui se succédèrent jusqu'au 30 avril, quarante chrétiens furent condamnés à mort, et leur jugement présenté aussitôt à l'approbation du conseil royal. Ce nombre épouvanta le ministre et surtout la reine. Ils avaient pensé que les confesseurs apostasieraient pour sauver leur vie ; trompés dans cet espoir, ils ne savaient plus quel parti prendre ; car, disaient-ils, les mettre à mort, c'est accéder à leurs désirs. Il fut donc décidé qu'on recommencerait les tortures, et qu'on renverrait chez eux ceux qui survivraient à cette seconde épreuve.

« D'après cet ordre, les bourreaux se remirent à l'œuvre, et s'acharnèrent principalement sur ceux d'entre les chrétiens qui, dans les précédents interrogatoires, n'avaient souffert que des supplices légers. Six personnes comparurent à la première séance. Augustin Ly fut le plus maltraité; il eut les jambes rompues à coups de bâton. Une femme eut le malheur d'apostasier au milieu des tortures; condamnée à recevoir trente coups sur les épaules, elle succomba au vingt-septième. Plus tard elle répara son crime en confessant l'Evangile avec une généreuse intrépidité.

« Le juge voyant l'inutilité des supplices, et d'ailleurs lassé lui-même de torturer ainsi chaque jour des innocents, déchaîna contre eux les prisonniers païens, avec ordre de molester sans relâche nos martyrs, et de les accabler incessamment d'injures et de coups. Ce moyen lui réussit. Jacques Tsoûy, sa femme, sa fille âgée de quatorze ans, et quelques autres néophytes apostasièrent. Hélas! encore quelques jours, et, déjà malades et languissants, ils étaient en possession de l'éternelle couronne! Après une suite de séances qui se terminèrent au 9 mai, trente-cinq confesseurs, demeurés fermes, furent pour la seconde fois condamnés à mort, et la sentence présentée de nouveau au conseil royal. Elle fut encore rejetée après de longs débats, avec ordre de commencer la procédure et les tourments.

« Quelques jours auparavant, le 3 mai, des satellites allèrent à deux lieues de la ville cerner la maison d'Antoine Kin. Au bruit de leur prochaine arrivée, toute la famille avait pris la fuite, à l'exception des deux sœurs d'Antoine et d'un petit enfant de trois ans que les soldats remirent au chef de quartier. Pour les deux sœurs, dont l'une était âgée de vingt-quatre ans, et l'autre qui s'appelait Colombe en avait vingt-six, on les conduisit au directeur de la police qui n'épargna ni exhortations ni promesses pour les décider

à l'apostasie. Il n'obtint que des refus. Leur ayant ensuite demandé pourquoi, à leur âge, elles n'avaient pas encore fait le choix d'un époux, Colombe lui répondit avec une noble simplicité qu'aux yeux des chrétiens la virginité était un état plus parfait, et qu'elles l'avaient embrassé pour être plus agréables à Dieu.

« Ce mandarin, aussi étonné d'une si belle vertu qu'incapable d'en connaître le prix, les fit sur-le-champ frapper à coups de bâton sur les épaules, sur les coudes et les genoux; à cinq reprises, il leur fit donner la question aux jambes : les os ployaient et ne rompaient pas. Au milieu de leur supplice, elles étaient comme inondées d'une joie toute céleste, elles ne jetaient ni cris ni soupirs; ce n'était pas même à haute voix, comme les autres confesseurs, qu'elles prononçaient les doux noms de Jésus et de Marie, pratique qui fait frémir de rage les satellites et leurs mandarins : priant en silence, elles s'entretenaient intérieurement avec notre divin Sauveur.

« Le juge, attribuant à la vertu d'un charme une aussi admirable constance, leur fit écrire sur l'épine dorsale des caractères antimagiques; puis on les transperça, par son ordre, de treize coups d'alènes rougies au feu. Elles demeurèrent comme impassibles... Alors le mandarin commanda aux satellites de les jeter dans la prison des forçats, et de les livrer à toutes leurs insultes. Mais le céleste Époux des âmes vint à leur secours; il les couvrit de sa grâce comme d'un vêtement, et les anima tout à coup d'une puissance surhumaine, de sorte que chacune d'elles était plus forte que dix hommes à la fois. Les vierges de Jésus-Christ, nouvelles Agnès, nouvelles Bibiane, restèrent ainsi, deux jours durant, au milieu des plus insignes malfaiteurs, qui, subjugués par l'ascendant de la vertu, et rendant enfin hommage à l'héroïsme des deux captives, les conduisirent avec honneur à la prison des femmes.

« Le 9 mai, Colombe Kin, sa sœur et trois autres chrétiennes furent transférées dans la grande prison, et complétèrent de nouveau le nombre de quarante confesseurs. « Ils nous écrivaient les lettres les plus édifiantes, dit toujours Mgr Imbert : vraiment leur cachot était devenu le séjour de la sainteté, de la paix et du bonheur ! »

« Trois jours après, la divine Providence donna au président du tribunal un bel exemple de vertu. Un chrétien, nommé Protais Tchen, avait eu le malheur d'apostasier au début de la persécution. Rentré dans sa maison, le remords l'y avait suivi ; il ne se nourrissait plus que de ses larmes. Son repentir lui inspira d'aller au milieu de la rue se prosterner aux pieds du mandarin, comme il sortait du prétoire ; il le supplia de le remettre au cachot, disant qu'il détestait amèrement son crime. « Est-ce de tout ton cœur? lui dit le président. — Oui, répond Protais. — Eh bien, va à la prison. » Et le pauvre apostat d'y accourir, le cœur comblé d'une sainte joie, qu'augmentèrent encore les félicitations et les consolations des autres confesseurs. Renvoyé, le 19, à la première geôle où il avait abjuré, il fut, le 20, roué de coups de bâton ; il en reçut quinze de ceux qu'on appelle mortels, car les Coréens ont la cruelle adresse de frapper à mort ou à vie, et la nuit suivante il expira, martyr de la foi aussi bien que du repentir.

« Cependant tous les ennemis de la Religion, surtout le parti opposé à l'ancien ministre Kintajen, renversé à cause, ou mieux, à l'occasion de sa maladie, murmuraient contre la reine de ce qu'elle n'ordonnait pas l'exécution des chrétiens. De son côté, le président du tribunal des crimes, las de les torturer inutilement, avait recours, sans plus de succès, aux exhortations paternelles : « Un mot d'obéissance au roi ne sera pas un si grand péché, leur disait-il. Les autres criminels me demandent la vie ; et, par un renversement de rôle, c'est à moi de vous demander de vouloir vivre !... » Nos

confesseurs répondirent avec respect et fermeté à ses sollicitations. Pour toute grâce, Augustin Ly supplia le mandarin de lui rendre ses deux enfants qui, séparés de leur père, étaient trop exposés dans la première prison. La femme de Damien Nâm demanda la même faveur pour son fils. « J'y consens, dit le juge à Augustin; je renvoie même ta femme et tes enfants sans qu'ils apostasient, mais à condition que tu abjureras. — Je ne le puis, répondit le fervent confesseur. » Et il fut de nouveau condamné à mort.

« Avec lui furent jugés dignes de la même peine : Damien Nâm, parce qu'il avait recélé l'ornement et la mitre ; Pierre Kuên, pour avoir coulé et vendu des croix et des médailles ; Lucie Pack, parce qu'étant vestale gardienne de la tablette du roi défunt, elle avait quitté la cour ; l'épouse de François Fay, parce que, malgré l'exemple de son mari et de son fils, elle s'obstinait à refuser l'apostasie. Ces cinq personnes furent de nouveau condamnées au dernier supplice, ainsi que quatre anciens confesseurs dont la sentence avait été portée trois ans auparavant, mais avec sursis, et qui depuis languissaient dans les prisons.

« Après trois jours de débats au sein du conseil royal, l'arrêt fut enfin confirmé; et le vendredi, 24 mai, à trois heures après midi, heure où notre divin Sauveur expira sur la croix, ces neuf victimes consommèrent leur glorieux sacrifice, sur une place publique, hors de la porte de l'ouest. Leurs corps restèrent, selon la loi, exposés pendant trois jours au lieu même de l'exécution.

« Le lundi 27, de grand matin, je parvins, dit Mgr Im-
« bert, à les faire enlever et enterrer ensemble, envelop-
« pés d'une simple natte, dans un petit terrain acheté uni-
« quement pour leur servir de sépulture. J'aurais voulu,
« comme dans notre noble et heureuse Europe, les revêtir
« d'étoffes précieuses et les embaumer avec de riches par-

« fums; mais, outre la raison de notre pauvreté, c'eût été
« trop exposer le chrétien qui se serait dévoué à cette sainte
« œuvre. Voilà pour nous de nombreux protecteurs dans
« le ciel, et des reliques toutes nationales, si jamais la Re-
« ligion chrétienne devient florissante en Corée, comme
« j'en ai l'espérance.

« Avant et après le martyre de nos illustres confesseurs, les satellites arrêtèrent encore quelques fidèles; mais le chef de la première prison, irrité des restitutions que la reine l'avait forcé de faire, lui et ses satellites, aux chrétiens apostats dont il avait pillé les demeures, les a tous assommés à coups de bâton. C'est ainsi que le dimanche de la sainte Trinité, il fit mourir Joseph Tchang, fervent néophyte, baptisé l'année précédente par Mgr de Capse; de même, un riche chrétien, fabricant de soieries, expira la nuit suivante, brisé par d'horribles tortures. Le lundi 27, la nièce de Magdelaine Ly, un des quatre enfants dont j'ai parlé, mourut en prison, à quatorze ans, par suite de mauvais traitements et de misère. « Restent encore trois confesseurs de son âge, ajoute Mgr Imbert: daigne le divin enfant Jésus et sa miséricordieuse Mère les conserver jusqu'à la fin!... »

« A ces exécutions sanglantes, à ces tortures barbares, succéda quelque calme; il devait peu durer. Le président du tribunal et son suppléant donnèrent leur démission, pour obéir au cri de leur conscience qui n'y tenait plus à tuer des innocents. Dans le conseil royal, on gardait le silence au sujet des chrétiens. Le public parlait de les laisser périr dans les prisons, de faim, de misère et de maladie. Une espèce de fièvre putride, causée par l'infection du lieu, par le manque d'air et la réunion d'un grand nombre de personnes dans un local étroit, vint aggraver les peines de nos confesseurs. Une pauvre veuve en mourut le 2 juin. D'autres proposaient de renvoyer tous les confesseurs à

la première prison, afin que le barbare geôlier les expédiât avec son bâton.

« Vers ce temps, dans la province Hûen-lô, au sud-est de la Corée, cinq chrétiens qui étaient depuis dix ans condamnés à mort, mais dont l'exécution était toujours différée, terminèrent enfin par le glaive leur longue et cruelle captivité.

« Tandis que les chrétiens respiraient un peu à la faveur de cette trève passagère, Mgr Imbert, ne se croyant plus nécessaire à la capitale, partit avec deux néophytes qui étaient venus le chercher. Il se jeta dans une barque, gagna les bords de la mer Jaune, fit environ trente lieues entre les nombreux îlots qui entourent la presqu'île coréenne, et alla se cacher dans une maison isolée, sur le rivage, pour rafraîchir, dit-il, son cœur flétri par les angoisses de la ville.

« Le président démissionnaire fut remplacé par un monstre de cruauté. Fidèle à suivre les instructions du conseil royal, il mit tout en œuvre pour arracher des apostasies : séances fréquentes, tortures cruelles, bastonnades extrêmement douloureuses, surtout à cause de leurs répétitions à très-courts intervalles, rien ne fut oublié. La belle-sœur du martyr Damien Nám et une vierge chrétienne, vaincues par ces supplices, ont eu le malheur d'abjurer et ont été renvoyées chez elles. Triste chute après deux mois de prison ; déjà, comme nous l'avons vu, condamnées à mort, deux fois elles avaient vu le ciel ouvert, prêtes à y entrer !

« En Corée, le crime des apostats est d'autant plus énorme, que non-seulement ils renient la foi, mais encore ils profèrent comme formule de parjure, sous la dictée du mandarin, les blasphèmes les plus horribles contre Dieu, la très-sainte Trinité, la sainte Vierge, etc. Aussi, bien qu'ils n'abjurent que de bouche, le grand Dieu qu'ils ont

si indignement outragé, retire d'eux sa main paternelle; leurs plaies, leurs tourments, que l'onction de la grâce rendait si doux, deviennent intolérables; ils le disent eux-mêmes; parfois, comme l'apôtre infidèle, ils ne croient plus qu'il y ait pour eux de pardon. C'est ainsi qu'un nommé Pierre Kin, réduit quelques jours après son crime à la dernière extrémité, refusa les sacrements; il se bouchait les oreilles pour ne pas entendre les exhortations de sa femme, tombée avec lui, mais repentante, et il est mort en désespéré..... Deux autres veuves, déjà sur l'âge, ont terminé dans la prison leur douloureuse existence.

« Encore si les mandarins se contentaient de faire des martyrs! mais ce n'est pas la mort du corps, c'est celle de l'âme, c'est l'apostasie qu'ils veulent, à quelque prix que ce soit. Un renégat pénitent, André Pack, après avoir inhumé les précieux restes de nos martyrs du 24 mai, s'était fait le serviteur des prisonniers, auxquels il portait les aumônes fournies par Mgr de Capse, pour leur subsistance. Ces secours, fréquemment répétés, ont excité la surveillance des satellites, qui l'ont arrêté de nouveau et cruellement torturé.

« Le 11 juillet, le conseil royal, présidé par la reine régente, rendit un décret dans lequel il reprochait ouvertement aux chefs de satellites et au grand juge leur nonchalance *à exterminer les chrétiens*. Il leur ordonne de pousser l'affaire vivement, sans quoi ils seront coupables envers tout le royaume.

« Aussitôt après la réception de cet ordre, le jour même et les suivants, la persécution devint terrible. On prit même des apostats qui avaient été renvoyés. Le 9, Charles Tchaos, qui gérait les affaires de la Mission et était le courrier de Pékin (il avait introduit M. Maubant en Corée) fut arrêté avec sa femme qui allaitait un enfant de quatre

mois. On incarcéra aussi une partie de sa famille, et on fit main basse sur les marchandises et autres effets de Mission déposés chez lui; il les avait apportés de Pékin et achetés avec les aumônes de la charitable Association de la Foi. Tout a été perdu. « M. Chastan et moi, dit à ce sujet M. Maubant, nous n'avions pu toucher une obole, et ne recevant d'ailleurs rien de nos chrétiens, qui presque tous sont réduits à l'indigence, nous avons été obligés de faire mendier notre pain, ce qui, dans un temps où il faut nous cacher des néophytes imprudents aussi bien que des païens, n'est pas chose facile; mais, après tout, c'est une misère humaine qui, comme toutes celles de ce bas monde, aura sa fin. »

« On arrêta aussi Charles Huên et sa famille. Le 17, furent conduits en prison Augustin Liéou et son fils, Pierre Hong et sa femme; le 19, Paul Tin avec sa famille, dont la maison servait de résidence à Mgr Imbert. Le 31, on dévasta le village de Souvizance, à six lieues de la capitale : plus de soixante chrétiens furent pris.

« Augustin *Liéou*, un des interprètes de la cour pour ses rapports avec la Chine, avait la faveur et les bonnes grâces de l'ancien régent Kintajen, l'ami des chrétiens; il était aussi un des dix mandarins qui composent la grande ambassade de la Corée en Chine et vont, à tour de rôle, à Pékin. Dans sa maison étaient déposés grand nombre de livres, d'objets de culte; tout fut la proie des satellites. C'est sous son nom, et scellés de son sceau, qu'entraient en Corée les objets de religion. Dans les interrogatoires qu'il a eu à subir, lui surtout, Charles Tchao et Paul Tin, ont été horriblement torturés, de sorte qu'en vérité on peut dire d'eux ce qui est écrit du Sauveur flagellé : *Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, ils n'étaient qu'une plaie.* Ces trois fervents chrétiens, dit M. Maubant, maintenant soldats intrépides et confesseurs

de Jésus-Christ, ont été réduits à ne pouvoir plus recevoir de nouveaux coups.

« Le vendredi 19 juillet, à trois heures de l'après-midi, s'accomplit le glorieux martyre de Jean Ly, de sa fille Agathe, âgée de quinze ans, de Magdelaine Ly, de Julie Kin, et de cinq autres fidèles dont Mgr de Capse ni M. Maubant n'ont pu savoir les noms. Jean Ly était frère d'Augustin, martyrisé le 24 mai. N'omettons pas de dire, à la gloire du Dieu des martyrs, qu'après avoir eu les jambes rompues dans un de ses interrogatoires, il s'était trouvé le lendemain miraculeusement guéri. Julie Kin était jadis à la cour, employée au service de la reine, mais depuis longtemps elle l'avait quittée. Magdelaine avait, comme on a vu, forcé le mandarin, après plusieurs instances, à l'admettre au nombre des confesseurs, avec cinq de ses compagnes qui partageaient son héroïsme.

« M. Chastan arriva, le 24 juillet, chez Mgr Imbert; M. Maubant s'y rendit le 29. Sa Grandeur les avait invités à se réunir auprès d'elle pour délibérer sur le parti à prendre dans une position si critique. Le mot d'Européens avait retenti aux oreilles des persécuteurs, et déjà on avait donné ordre aux satellites de les chercher. D'abord ils pensèrent qu'il serait bon de fuir, de se faire jeter sur la côte de Chine, ou sur celle du Leaotong : deux d'entre eux auraient momentanément cédé à l'orage, et un seul se serait livré. Monseigneur voulait que ce fût lui, parce que c'était, disait-il, au premier pasteur à donner sa vie pour ses ouailles; MM. Maubant et Chastan réclamaient chacun pour eux cet honneur; M. Maubant prétendait avoir de bonnes raisons pour que cet heureux sort lui fût adjugé. Lutte admirable! Votre foi, Messieurs, est digne de la comprendre.

« Enfin, ne pouvant s'accorder sur ce point, ils abandonnèrent le projet de se livrer aussi bien que celui de s'enfuir; ils craignaient surtout d'exposer par leur retraite la famille

qui procurerait leur évasion. Il fut donc résolu qu'ils continueraient de se cacher en Corée. Le 30 juillet, ils se séparèrent; MM. Maubant et Chastan retournèrent dans le sud de la Mission. Sur leur route, ils visitèrent encore, malgré l'orage, trois petites chrétientés, et purent enfin trouver un asile assez sûr chez un brave néophyte. M. Chastan s'y était déjà réfugié, et M. Maubant se disposait à s'y rendre, lorsque arriva un avis de Mgr de Capse qui les invitait à venir le rejoindre en prison, et à se livrer à leurs bourreaux.

« Nos chers confrères reçurent ce conseil avec une sainte allégresse, et crurent entendre la voix de Jésus-Christ même qui les appelait, par l'organe de son ministre, à recevoir la couronne du martyre. Leurs têtes avaient été mises à prix, dit M. Maubant, et on les voulait, quoi qu'il en coûtât. Mgr de Capse pensa que, vu les circonstances, c'était le cas de sacrifier les pasteurs pour épargner de plus grandes vexations à leur cher troupeau. Jusqu'à ce moment, c'est-à-dire jusqu'au 7 septembre, M. Maubant avait pris grand soin de tous les prisonniers confesseurs. Ici finit le journal de Mgr Imbert : il ne reste plus que des notes très-incomplètes pour continuer le récit de la persécution.

« Les lettres coréennes que j'ai reçues, en date de 1842, ne citent point les noms des divers martyrs, et ne mentionnent aucun détail. Vous savez que le genre oriental est fort peu précis; beaucoup de mots, point de faits.

« On m'annonce seulement que nos chers confrères ont été mis à mort le 14ᵉ de la 8ᵃ lune, ou 21 septembre 1839. Le saint Prélat s'était livré le 11 du mois d'août, et avait été soumis à de cruelles et sanglantes bastonnades; MM. Chastan et Maubant s'étaient constitués prisonniers le 7 septembre. Vous voyez que leur captivité n'a pas été longue. Si, du moins, un d'eux était resté pour essuyer nos larmes et relever les ruines de cette Église désolée !

« Leurs précieux restes furent jetés pêle-mêle et confondus dans une même fosse; et le roi préposa des gardes à leur tombeau. Néanmoins, trois mois après, les chrétiens ont pu les enlever furtivement; mais il était impossible de les distinguer : ils sont donc unis pour l'éternité! *Inclyti Israel, amabiles et decori in vitâ suâ, in morte quoque non sunt divisi!*

« J'ai encore appris, par la correspondance coréenne, que Charles Tchao, Paul Tin, et Augustin Lieou, avaient eu la tête tranchée dans le même mois que nos confrères. Soixante chrétiens ont donc été décapités; les autres sont morts en prison, de misère, ou par suite de leurs tortures; en tout, près de cent martyrs. Il y a eu, de plus, quelques exilés; et il reste encore dix confesseurs au cachot. Las de frapper, ces bourreaux ont déposé leur hache sanguinaire; mais c'est toujours l'ennemi des chrétiens, le Tchaotajen qui est au pouvoir; le Kintajen, leur ami, reste toujours disgracié. On annonce quelques conversions, entre autres celle d'une riche famille.

« Déjà de nouveaux Apôtres se disposent à marcher sur les traces de sang de leurs devanciers; Mgr Ferréol, le nouveau Vicaire apostolique, n'a pas encore reçu l'imposition des mains. Errants l'un et l'autre sur ces plages désertes, sans gîte et sans refuge, nous n'avons pu encore nous rencontrer. Pourtant j'espère combiner avec lui une entrevue et pouvoir le sacrer l'hiver prochain. M. Maistre est aussi tout prêt à entrer en Corée.

« Cette lettre est bien longue, Messieurs, je me hâte d'y mettre fin. Ah! sans doute la charité de Jésus-Christ, qui unit vos cœurs aux nôtres, vous rend sensibles à nos malheurs! Sans doute le simple narré que je viens d'en faire sera pour vous, pour tous les Associés à votre sainte Œuvre, un sujet d'admiration et de prières. En effet, quels beaux exemples! Quelle foi généreuse dans des néo-

phytes délaissés, restés pendant tant d'années sans pasteurs, comme perdus à l'autre bout de la terre! Quelle intrépidité! Des vierges timides, de faibles enfants devenus des héros! Plus forte que la mort, l'Église de Jésus-Christ triomphera jusqu'à la fin des siècles de l'enfer et de sa rage. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra!* La Religion chrétienne commence à vieillir, disent vos incrédules d'Europe, elle s'use... Bénissons notre divin Sauveur qui, par sa grâce victorieuse, ne cesse de conserver en elle et de *renouveler* chaque jour la *vigueur de sa jeunesse !*

« J'ai l'honneur d'être, Messieurs, avec une respectueuse affection et la considération la plus distinguée, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« † Emmanuel J.-F. Verroles, *Evêque de Colombie, Vicaire apostolique de la Mantchourie.* »

*Lettre de Mgr Ferréol, nommé Evêque de Belline et Vicaire apostolique de la Corée, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions-Etrangères.*

Comté de Karleoskoui, Mongolie, 5 mars 1843.

« Messieurs et chers Confrères,

« Les deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, l'une de Sivang, l'autre du lieu où je me trouve encore aujourd'hui, auront dû vous apprendre que, parti de Macao au commencement de 1840, j'arrivai aux frontières de la Corée sur la fin de la même année. Je sus là que toute communication avec l'intérieur était interrompue, et qu'il circulait des bruits sourds d'une persécution sanglante. Je demandai à la première chrétienté un asile jusqu'au jour où il plairait à la divine Providence de m'ouvrir l'entrée de la Mission à laquelle j'étais envoyé; mais les fidèles, sous l'empire d'une peur quelque peu lâche, me le refusèrent. Je frappai à plusieurs portes, et j'obtins pour réponse de continuer mon chemin. La majeure partie de ces néophytes est encore obstinée dans sa désobéissance à l'autorité de l'Evêque. Daigne le Père des miséricordes éclairer leurs yeux aveuglés et toucher leur cœur endurci! c'est tout le mal que je leur désire pour leur mauvais vouloir.

« A cette époque Mgr Verroles n'avait point encore paru dans son vicariat.

« Repoussé de toutes parts dans le Leao-Tong, je

dus me réfugier dans la Mongolie, à quatre-vingt-dix lieues nord de Moukden, capitale des anciens états de la famille tartare-Mandchou, actuellement sur le trône impérial de la Chine. Il y avait là des fidèles moins peureux, qui me donnèrent l'hospitalité que je leur demandais. C'est au milieu d'eux que j'attendais depuis deux ans des lettres de nos chèrs confrères de Corée, quand dernièrement arrivèrent les affligeantes nouvelles qui ont confirmé nos sinistres prévisions. La tête de nos vénérables confrères une fois tombée sous le glaive de la persécution, les bourreaux cessèrent d'immoler les chrétiens. Ceux-ci se remirent peu à peu; et après quelque temps accordé aux transes de la frayeur, ils envoyèrent à la frontière un courrier qui mourut en route. L'année suivante, ils en expédièrent un second, qui n'eut pas le bonheur de rencontrer les courriers chinois. Enfin en décembre 1842, la Providence voulut que l'un de nos deux élèves coréens envoyés à Pieu-Men reconnût son compatriote, porteur des nouvelles désastreuses de la Mission. Ainsi s'explique, Messieurs et très-chers Confrères, le silence non interrompu de la Corée pendant trois ans. Si le triomphe du pasteur est beau, l'état du troupeau est bien triste, bien déplorable : que de décombres ! que de ruines ! que de familles réduites à la dernière misère ! que d'orphelins qui n'ont pas où reposer leurs têtes ! Pourquoi faut-il, hélas ! que dans ces malheureux pays les combats et les triomphes de tant de généreux athlètes soient toujours accompagnés de la honteuse défection de plusieurs apostats !

« Voilà donc de nouveau la pauvre et désolée Eglise coréenne privée de son pasteur ; la voilà de nouveau tournant ses yeux baignés de larmes vers l'Europe d'où lui doit venir le salut, tendant ses bras vers elle pour en obtenir de nouveaux guides qui conduisent ses pas au travers de

cette vallée de ténèbres et de misères. Si la conduite de Dieu, qui tient habituellement cette chrétienté sous le pressoir de l'angoisse, donne lieu d'adorer ses jugements impénétrables, la providence paternelle qui a présidé à son établissement et veille à sa conservation, au milieu de tant d'obstacles qui devraient l'anéantir, fournit aussi matière à bénir sa miséricorde.

« Il y a environ un demi-siècle, la Corée ne comptait aucun chrétien dans l'étendue de ses huit provinces. Que l'Evangile ait pénétré ou non dans la presqu'île à la suite des armées chrétiennes du superbe et cruel Tai-Ko-Sama, avant 1790 il n'en restait aucun vestige. Alors se montra un homme d'un esprit droit, d'un cœur simple, qui, guidé par les seules lumières d'une raison que les passions n'avaient pas obscurcie, conçut qu'il devait y avoir une doctrine supérieure à celle que lui offraient les sectes diverses de son pays. Or, il arriva un jour que cet homme suivit la légation que le roi de Corée envoie, deux fois l'année, à l'empereur de Chine. A Pékin il eut occasion de converser avec des chrétiens qui lui expliquèrent les dogmes de notre Religion sainte. La droiture de son cœur et surtout la grâce divine le déterminèrent sans peine à embrasser un enseignement si conforme aux lumières naturelles; il prit avec lui quelques livres de religion et retourna dans son pays.

« A cette époque Mgr de Gouvéa, d'illustre mémoire, occupait le siége de la capitale. Le néophyte coréen, tout joyeux du bienfait qu'il venait de recevoir du ciel, se hâta d'en faire part à ses concitoyens ; il se mit à prêcher, et bientôt se forma autour de lui un petit noyau de disciples de l'Evangile : au bout de deux ou trois ans, il comptait des gens de toutes les classes.

« François Ly, c'est le nom du néophyte, revint à Pékin rendre compte à l'Evêque des succès de sa mission.

Mgr Gouvéa envoya au secours de cette chrétienté nouvelle un prêtre chinois, M. Tcheou, dont le condisciple, M. No, vieillard presque octogénaire, vit encore au Leao-Tong. C'était en 1794 : quatre ans furent par lui employés à l'étude de la langue, et trois ans à diriger les anciens chrétiens et à en former de nouveaux. On sait la haine que le gouvernement coréen a portée de tout temps aux étrangers, et le soin minutieux qu'il prend de les éloigner de ses côtes inhospitalières. L'ennemi mortel de tout bien, qui ne voyait qu'avec rage son empire tomber en décadence, voulut étouffer dans son berceau cette église naissante : il sut mettre à profit une politique si propre à seconder ses funestes desseins. En 1801, il poussa quelques Judas à informer le gouvernement qu'un Chinois s'était glissé dans l'empire, et qu'il y propageait une secte proscrite dans sa propre patrie. Des satellites furent aussitôt mis à sa poursuite. En vain deux fervents chrétiens, s'étant rasé une partie de la tête à la façon chinoise, feignirent-ils d'être, l'un l'étranger cherché, l'autre son domestique ; le véritable étranger, M. Tcheou, fut pris. On lui perça les oreilles de deux flèches qu'on y laissa suspendues ; ensuite on le dépouilla de ses vêtements, et les soldats qui l'environnaient, armés chacun d'un couteau, lui déchiquetèrent le corps. Cependant le martyr, avant d'expirer, avait annoncé qu'au bout de trente ans l'Église coréenne recevrait des secours.

« Alors s'éleva une persécution violente. François Ly eut le bonheur inappréciable de cimenter de son sang l'édifice chrétien dont il venait de poser la première pierre. Tout fidèle qui jouissait de quelque considération dans l'état fut ou martyrisé ou envoyé en exil ; ceux d'une classe plus obscure se dispersèrent. On crut avoir anéanti ce qu'on appelait la secte maudite ; mais le germe précieux de la semence évangélique demeurait toujours ; arrosé du sang

fécondant des martyrs, il devait porter ses fruits. Malgré des persécutions locales, renaissantes chaque année, les fidèles se conservèrent et élargirent même leurs rangs dans l'ombre et le silence.

« Les choses en étaient là lorsqu'en 1834 entra en Corée un second prêtre chinois, suivi deux ans plus tard par nos chers confrères. Grâce à la miséricorde divine, il fut accordé à cette Eglise que le malheur rendait si intéressante, un instant pour respirer et prendre de nouvelles forces; mais les vents furieux sont venus de nouveau assaillir au milieu des flots sa frêle nacelle. Etoile de la mer, Marie, guidez-la! sauvez-la du naufrage: *Iter para tutum!*

« Ainsi, Messieurs, il ne manque rien à la Mission coréenne de ce qui fait ici-bas le partage de l'heureuse famille d'un Dieu persécuté, conspué, crucifié: prions le Seigneur de réaliser l'espérance exprimée par Mgr de Capse mourant, de voir son peuple se ranger bientôt sous les lois de l'Evangile. Le sang de tant de martyrs n'aura point coulé en vain; il sera pour cette jeune terre, comme il a été pour notre vieille Europe, une semence de nouveaux fidèles. Eh! n'est-ce pas la bonté divine qui, touchée des gémissements de tant d'orphelins, des prières de nos vénérables martyrs inclinés devant le trône de la gloire, des vœux enfin des fervents Associés pour la Propagation de la Foi, dont on n'apprécie bien les secours que sur ces plages lointaines, n'est-ce pas elle qui leur a suscité au milieu des dangers de tout genre deux Missionnaires tout prêts à voler à leur secours? Bientôt nous franchirons, nous aussi, déguisés en pauvres bûcherons, le dos chargé de ramée, cette tant redoutable barrière de la première douane coréenne; nous irons consoler ce peuple désolé, essuyer ses larmes, panser ses plaies encore saignantes, et réparer, autant qu'il nous sera donné, les maux sans nombre de la persécution. Nous le suivrons dans l'épaisseur des

bois, sur le sommet des montagnes ; nous pénétrerons avec lui dans les cryptes pour y offrir la victime sainte, nous partagerons son pain de tribulation, nous serons les pères des orphelins, nous épancherons dans le sein des indigents les offrandes de la charité de nos frères d'Europe, mais surtout les bénédictions spirituelles dont la miséricorde divine nous a rendus dépositaires ; et si l'effusion de notre sang est nécessaire pour son salut, Dieu nous donnera aussi le courage d'aller courber nos têtes sous la hache du bourreau.

« Je ne pense pas que le monde puisse, avec ses richesses et ses plaisirs, offrir à ses partisans une position qui ait pour eux autant de charme qu'en a pour nous celle où nous aspirons. Voilà deux pauvres Missionnaires, éloignés de quatre à cinq mille lieues de leur patrie, de leurs parents, de leurs amis, sans secours humain, sans protecteurs, presque sans asile au milieu d'un peuple étranger de mœurs et de langage, proscrits par les lois, traqués comme des bêtes malfaisantes, ne rencontrant semées sous leurs pas que des peines, n'ayant devant eux que la perspective d'une mort cruelle ; assurément il semble qu'il ne devrait pas y avoir au monde une situation plus accablante. Eh bien, non ; le Fils de Dieu qui a bien voulu devenir fils de l'homme pour se faire le compagnon de notre exil, nous comble de joie au milieu de nos tribulations, et nous rend au centuple les consolations dont nous nous sommes privés en quittant, pour son amour et celui de nos frères abandonnés, le sein de nos familles et le cercle de nos amis ; quoique nos jours s'écoulent dans la fatigue comme ceux du mercenaire, le salaire qui les attend à leur déclin en fait des jours de délices. Oh ! qu'ils sont fous les sages du siècle de ne pas chercher la sagesse dans la folie de la croix !

« Novice comme je le suis dans les Missions, c'eût été

pour moi un bien grand bonheur de me former à l'école de Mgr de Capse, de profiter des lumières et des talents de cet ancien apôtre; mais le Seigneur m'en a privé : que sa sainte volonté soit faite! Vous voudrez bien, Messieurs et très-chers Confrères, prier Dieu de venir au secours de ma faiblesse, de me donner la force et le courage nécessaire pour porter le lourd fardeau qui m'est imposé...

« J'ai la confiance de voir à la fin de cette année s'ouvrir devant moi cette porte à laquelle je frappe depuis trois ans. Les chrétiens ont demandé de nouveaux Missionnaires : ils en ont exprimé le désir sur une bande de papier dont ils ont fait une corde qui ceignait les reins du courrier coréen. La sévérité des douanes nécessite de pareilles précautions. M. Maistre est arrivé heureusement sur les côtes du Leao-tong. Probablement ce cher confrère sera forcé, comme je l'ai été moi-même, de faire une longue quarantaine avant de pouvoir entrer. Nous avons nos deux élèves coréens avec nous; ils sont bien pieux et bien instruits; ils poursuivent leur cours de théologie; Dieu en fera les prémices du clergé de leur nation.

« Séparé de Mgr Verrolles par dix journées de chemin, je n'ai pu encore recevoir la consécration épiscopale; j'ai lieu de croire qu'elle se fera dans le courant du printemps prochain. La vie des apôtres est bien précaire dans ce pays; c'est donc une nécessité pour nous, de nous jeter tête baissée au milieu des dangers, sans autre bouclier que notre confiance en Dieu. Veillez donc, chers Confrères, à ce qu'après nous cette Mission ne retombe plus dans le veuvage. Des deux premiers Evêques envoyés à la Corée, l'un meurt à la frontière, sans pouvoir y pénétrer; l'autre n'y prolonge pas ses jours au delà de vingt mois. Qu'en sera-t-il du troisième?... D'après ce qu'on dit, c'est une terre qui dévore les ouvriers évangéliques. Me voilà très-

avantage dans l'héritage des croix. Ma position n'en est que plus digne d'envie.

« Veuillez, au saint sacrifice, vous souvenir de moi et du troupeau qui m'est confié.

« Jean-Joseph Ferréol, *élu Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée.* »

---

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

---

Mgr l'Archevêque d'Auch et Mgr l'Evêque de Varmie ont adressé à leurs diocésains des lettres pastorales en faveur de l'Association. Ce sont deux noms de plus, deux noms illustres et vénérés, à inscrire sur la liste des Prélats bienfaiteurs de l'Œuvre.

---

L'Église des Etats-Unis compte quatre nouveaux siéges épiscopaux ; les ecclésiastiques appelés à les remplir sont :

M. Tyler, vicaire-général de Louisville, nommé Evêque d'Hartford (Connecticut) ;

M. Henni, vicaire-général de Cincinnati, Evêque de Milwaukie (Wisconsin) ;

M. Quarter, curé de Sainte-Marie à New-Yorck, Evêque de Chicago (Illinois) ;

## DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Mgr Wilson, évêque d'Hobartown, dans l'Australie, s'est embarqué le 10 janvier pour la terre de Van-Diémen, avec trois Prêtres et deux catéchistes, dont l'un est moine de Cîteaux.

Le P. de Smet, l'apôtre des *Têtes-Plates*, est reparti pour sa lointaine et périlleuse Mission ; il a quitté Anvers le 12 décembre, accompagné des PP. Aloysius Vercruysse, de Courtray ; Accolti, de Conversaro, dans le royaume de Naples ; Antoine Ravalli, de Ferrare ; Jean Nobilis, de Rome ; et du frère François Huybrechts, d'Anvers : ces six Religieux appartiennent à la Compagnie de Jésus.

Le même jour, sont parties sept sœurs de Notre-Dame, appelées à fonder un établissement de charité pour les sauvages de l'Orégon.

Six Prêtres de la Société des Missions Etrangères se sont embarqués sur la fin de décembre ; ce sont MM. Pellerin, Dastuyne, Legrand, Pinhant, Mauduet et Lacrampe. Les trois premiers sont destinés pour la Cochinchine, les autres pour la presqu'île de Malaca.

LYON, IMPRIM. DE J. P. PÉLAGAUD.

# COMPTE-RENDU

## DE 1844.

L'anniversaire que le mois de mai ramène, nous rappelle aux premiers temps de l'Œuvre; et nos souvenirs, en remontant le cours des années, y retrouvent la trace des bénédictions qui les ont rendues fécondes. Nous aimons ces retours vers le passé, où se montre plus visiblement notre faiblesse pour nous humilier, et l'assistance divine pour nous soutenir. C'est ainsi que l'an dernier nous avons raconté l'établissement de l'Association. Après l'avoir vue dans l'obscurité de son origine, nous voudrions montrer comment Dieu a pris cette chose petite, et que les hommes ne connaissaient pas, pour la faire servir au plus grand de ses desseins, la publication de l'Evangile par toute la terre. On essaiera donc de faire connaître le progrès des Missions pendant les vingt-deux ans écoulés depuis qu'on s'occupe de les secourir. On se propose dans ce travail de réveiller le zèle de l'Œuvre par la vue du bien qu'elle seconde, et non pas de l'exalter en lui faisant honneur

d'un ouvrage où elle n'a que la moindre part. Ses règlements, qui demandent une prière si courte, une si modique aumône, ont pourvu à ce que les Associés de la Propagation de la Foi ne s'attribuassent jamais rien de grand. Après le Père céleste, auteur de tout bien, après le Sauveur, dont les mérites, par une efficacité divine, se répandent par tout l'univers, après le Saint-Esprit, qui suscite les vocations, toute la gloire des progrès que nous allons décrire appartient premièrement au Saint-Siége, rempli par un Pontife qui a fait des Missions l'une des principales sollicitudes de son gouvernement; ensuite à la sacrée congrégation de la Propagande, où tant de lumières et tant de vertus se réunissent pour diriger les affaires des chrétientés lointaines; puis aux corporations religieuses qui prennent la charge de la prédication; enfin, à cette multitude de prêtres héroïques, à ces humbles frères, ces charitables sœurs, qui vont porter aux extrémités du monde leur foi, leurs sueurs, et, s'il le faut, leur sang. A la suite de tant de puissants efforts, s'il reste un dernier rang pour l'Œuvre, et si on peut la compter, c'est parce que Dieu et l'Église lui ont fait place, c'est que la chaire de saint Pierre et tout l'épiscopat l'ont couverte de leur protection, c'est que les Missionnaires et les néophytes la soutiennent de leurs suffrages, et que les martyrs ont prié pour elle.

Il faut premièrement considérer quelle était la situation des Missions catholiques en 1822.

Le monde sortait d'une tempête; pendant vingt-cinq ans, la guerre générale avait embrasé la chrétienté et troublé les mers. Les communications régulières des deux continents étaient rompues; aucun pavillon ne protégeait plus le navire qui portait le prêtre et la civilisation avec lui. D'ailleurs, les derniers événements du dix-huitième siècle avaient détruit l'ancienne et bienfaisante opulence de l'Église. Les fondations nombreuses les colléges, les do-

maines affectés par la munificence des princes à l'entretien des Missions avaient disparu ; l'argent manquait pour assurer le passage du Missionnaire et sa subsistance au lieu de sa destination. Mais rien n'avait plus souffert que le clergé lui-même, décimé par la persécution. Les générations nouvelles réparaient lentement ses rangs éclaircis, et le zèle, en se multipliant lui-même, était encore loin de suffire aux exigences du ministère et aux besoins des peuples. La suppression des ordres religieux chez plusieurs nations catholiques avait fermé ces cloîtres et ces écoles où s'étaient formées les plus fortes milices de l'apostolat. Le christianisme semblait avoir assez à faire de relever les ruines de la foi et la discipline chez lui, sans aller fonder ailleurs. Les vieux Missionnaires qui survivaient encore, épuisés de fatigues, sentaient approcher leur fin sans voir ceux qui recueilleraient l'héritage de leurs fatigues, et, à mesure que l'un d'eux mourait, les néophytes, après avoir enterré leur père spirituel, attendaient en vain qu'un autre vînt prendre sa place auprès de l'autel abandonné. La désolation de ces pauvres Eglises en était venue à cet excès de rester ignorées de ceux même dont la pitié aurait voulu les secourir. Avec la Compagnie de Jésus, avait fini la publication des lettres édifiantes qui excita si longtemps la piété de l'Europe par le spectacle des travaux commencés pour la conversion de la Chine et des touchantes fêtes célébrées au milieu des sauvages du Canada. Maintenant les chrétiens d'Europe ignoraient ce qu'étaient devenus leurs frères d'Orient et d'Occident, et l'on ne trouvait plus ce sentiment d'unité qui anime la famille catholique, et qui ne permet pas qu'on touche à un seul de ses membres, sans que tous les autres en soient émus.

Les Missions du Levant, après avoir fleuri pendant deux siècles sous le protectorat des rois de France, étaient sin-

gulièrement déchues de leur ancienne prospérité. L'évêché de Babylone vaquait depuis vingt ans ; aucun Missionnaire ne visitait les chrétientés de la Perse ; la congrégation de Saint-Lazare ne comptait plus qu'un prêtre dans l'Archipel, un autre en Syrie, deux à Smyrne, et trois à Constantinople, réduits à un ministère timide parmi les catholiques arméniens, que les firmans de la Porte ottomane laissaient sous la dépendance du patriarche schismatique, et par conséquent à la merci de ses vexations. En même temps, l'insurrection grecque mettait en feu tout l'Orient, et la vengeance des infidèles poursuivait le nom chrétien dans toutes les contrées soumises à leur empire.

Au centre de l'Asie, les affaires de la Religion semblaient se soutenir par le zèle des carmes du Malabar, des capucins du Thibet et des oratoriens de Ceylan. Toutefois, les belles chrétientés du Maduré, ces premières fondations du génie de saint François Xavier, abandonnées à des gardiens trop peu vigilants, tombaient en ruine, et la suite des événements permettait déjà de prévoir la défection partielle du clergé indo-portugais. Cependant le vicariat apostolique de Pondichéry ne comptait qu'un Evêque et six prêtres ; la foi catholique n'avait pas une chaire au Bengale ; ces vastes contrées semblaient ouvertes de toute part aux émissaires du protestantisme, qui s'y faisaient voir, les mains pleines d'or, dans les comptoirs de la compagnie des Indes, et derrière ses baïonnettes. Dans la péninsule indo-chinoise, un Evêque et deux Missionnaires gouvernaient le petit nombre de chrétiens de Siam. L'empire annamite présentait un aspect plus heureux ; on y voyait quatre cent mille catholiques, un nombreux clergé indigène, des chapelles sur tous les points importants, et auprès d'elles les couvents et les écoles où une pieuse jeunesse grandissait dans l'habitude de la foi. Mais le règne de Minh-Menh commençait,

un bruit sourd annonçait déjà les persécutions qui devaient l'ensanglanter. Trois Vicaires apostoliques, avec leurs coadjuteurs et quelques prêtres européens, disséminés parmi cette multitude croyante, mais craintive, allaient avoir à soutenir tout l'effort du combat. Plusieurs pliaient déjà sous le poids de l'âge et des infirmités, et l'on se demandait avec inquiétude, lorsque ces vieux pasteurs seraient morts, qui donc garderait le bercail et ce que deviendrait le troupeau.

La Chine, après avoir appelé pendant deux cents ans les prêtres du Christ dans ses tribunaux de mathématiques, et à la cour de ses empereurs, venait de montrer son ingratitude et de renouveler ses édits de proscription. En 1811 trois églises avaient été renversées à Péking ; le vieil Evêque portugais restait seul dans cette cité où les autels du Sauveur s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes. Mais la colère des idolâtres éclata surtout en 1814, pour ne se ralentir qu'en 1820. Ce fut alors que l'Evêque de Tabraca et le vénérable M. Clet moururent pour la foi avec un grand nombre de chrétiens. Ce sang devait plus tard féconder la terre où il fut versé. Mais au moment où l'orage cessa, le clergé se trouva diminué des deux tiers, et les écoles destinées à le renouveler avaient péri. Le vicariat apostolique du Su-Tchuen ne comptait plus qu'un Evêque, son coadjuteur, un prêtre européen, quinze indigènes. Les deux autres vicariats du Chan-Si et du Fo-Kien avaient peut-être moins souffert. Mais ces vastes juridictions embrassaient un territoire trop étendu pour en atteindre tous les points ; plusieurs chrétientés étaient demeurées dix ans privées de la parole et du sacrifice. Que pouvaient un petit nombre d'étrangers au milieu de trois cent mille néophytes tremblants, et d'un peuple païen de deux cents millions d'hommes !

Si l'on détournait les yeux de cette affligeante perspective, et qu'on les portât du côté de l'Amérique, qu'y voyait-on ?

Les colonies de la Louisiane et des Florides, où la Religion s'était étendue avec la puissance de la France et de l'Espagne, avaient passé sous d'autres lois. On n'y trouvait plus les hardis Missionnaires, dont la prédication rassemblait les peuplades errantes, saisissait leurs esprits, fixait leurs habitudes et leurs demeures, et fondait ainsi des sociétés nouvelles. On n'entendait plus sur les eaux du Mississipi les cantiques des pieux sauvages, reconduisant sur leur barque la *robe noire* qui venait de visiter leur tribu. Le peuple anglo-américain avait pris possession de cet immense territoire. Toutes les sectes de la réforme y étaient entrées avec lui, et bientôt il sembla qu'elles restaient maîtresses des vingt-quatre états de l'Union. Si l'émigration d'Irlande et d'Allemagne y conduisait chaque année un grand nombre de catholiques, l'erreur propagatrice les attendait au port, ouvrait ses temples pour eux, ses asiles pour leurs enfants, tandis que le catholicisme manquait de prêtres, d'églises, d'écoles, d'institutions fortes et bienfaisantes qui enveloppassent, pour ainsi dire, cette population mobile et ne la laissassent pas échapper. Dispersés à des distances infinies du petit nombre de villes où s'élevait un autel, le plus grand nombre vivaient sans culte et mouraient sans consolations. La seconde génération cédait à l'entraînement public et suivait la foule au pied des chaires protestantes. Une conjecture fondée porte le nombre probable de ces défections à trois millions d'hommes. Cependant le St-Siége, qui ne pouvait voir commencer une grande nation sans s'occuper de ses destinées religieuses, lui avait depuis longtemps donné un épiscopat. Déjà, en 1822, l'archevêché de Baltimore et ses huit évêchés suffragants s'élevaient comme les premières colonnes

de l'Eglise des Etats-Unis. Mais ces titres augustes ne cachaient ni l'indigence des Prélats, ni l'insuffisance du clergé. Boston comptait huit prêtres, Cincinnati en avait sept, Charleston, deux. L'Evêque de la Nouvelle-Orléans venant prendre résidence dans la ville de Saint-Louis, y trouvait, au lieu de palais épiscopal, une misérable grange, pour cathédrale une cabane de bois, et pour hommage les députations des tribus indiennes qui demandaient des prédicateurs, sans qu'il fût possible de leur en donner. Il paraissait donc que les espérances conçues s'évanouiraient, et qu'il faudrait renoncer à l'Amérique septentrionale, au moment même où elle commençait à traiter en égale avec les vieilles puissances de la terre.

L'espérance même ne se montrait pas, et rien ne s'éveillait encore sur les côtes d'Afrique. Les régences barbaresques en occupaient le nord et continuaient de rançonner la navigation de la Méditerranée. Les anciens établissements portugais du Congo et de Mosambique languissaient depuis longtemps. Aucune assistance régulière n'était donnée aux colons catholiques du Cap. Ce continent, gardé par ses mers et par ses sables, semblait fermé à l'Evangile.

En même temps, les îles de l'Océanie se peuplaient des déportés de l'Angleterre, de matelots déserteurs et d'aventuriers. Les prétendus missionnaires du méthodisme y tenaient école et magasin ; on sait comment sous eux les peuples enfants de Sandwich et de Taïti dépérirent en peu d'années. Un seul prêtre avait visité en 1818 les colons irlandais de la Nouvelle-Hollande. Aucun ne s'était montré dans cette chaîne d'archipels qui s'étend comme pour unir l'ancien monde avec le nouveau, et devenir peut-être un jour le lien de deux fraternelles civilisations.

Tel était le dénûment des Missions catholiques en 1822, à peu près restreintes à conserver les postes de l'ancien apostolat, insuffisantes pour reprendre la conquête.

Ainsi le séminaire des Missions étrangères, au milieu de toutes les épreuves de l'exil et de la pauvreté, n'abandonnait pas les cinq provinces confiées à sa garde, et fondait même le collége de Pulo-Pinang pour le recrutement du clergé oriental. Les prêtres lazaristes, dans ce petit nombre où les malheurs du temps les avaient réduits, ne cessaient pas de poursuivre les desseins de saint Vincent de Paul pour le salut des infidèles. Les révérends Pères de Terre-Sainte restaient rangés autour du saint Sépulcre, d'où aucune force humaine, depuis six cents ans, n'a pu les arracher encore. Ailleurs, les religieux de saint Dominique et de saint François se maintenaient dans leurs stations principales, attendant qu'il leur fût permis de retourner au combat. Ainsi les Missions ne s'interrompirent jamais ; en aucun temps ce ministère n'a cessé dans l'Église. Comme elle est militante, elle ne vit que dans les luttes, et parmi toutes les religions et toutes les sectes, elle se fait reconnaître à ce signe, qu'elle n'a jamais manqué ni d'apôtres ni de martyrs; montrant ainsi qu'elle a reçu de Dieu une parole indéfectible puisqu'elle ne perd rien de sa force en vieillissant, et une vie immortelle puisque les supplices ne l'épuisent pas.

Dieu n'a pas besoin des hommes, mais les hommes ont besoin de servir Dieu, et il s'y prête en les employant à ses desseins, qu'il assujettit à cause d'eux aux lois ordinaires de la nature. Ainsi les Missions s'étaient maintenues pendant trente ans, presque sans assistance humaine; mais les choses rentrant dans leur état accoutumé, il convenait que l'aumône assurât au prêtre la barque du voyage et le pain de chaque jour. L'Œuvre de la Propagation de la Foi fut donc fondée, et nous en avons vu les faibles commencements. Elle ne venait point exercer une influence irrégulière dans l'administration des chrétientés; elle engageait seulement au service de l'apostolat les ressources

terrestres de la charité. Elle se proposait de faciliter le départ des Missionnaires en payant leur passage, dont la dépense s'élève à un chiffre énorme pour les voyages de long cours. Elle devait ensuite pourvoir à leur entretien, remettre entre leurs mains le denier réservé pour construire l'église, et, auprès d'elle, l'école et l'hôpital. Enfin, en publiant dans ses Annales les besoins et les travaux des Missions, elle rétablissait cette correspondance de toute la catholicité, qui intéresse jusqu'au dernier des fidèles, pour les faire concourir à l'accomplissement du plan divin.

Mais ces résultats assez consolants pour animer l'ardeur des Associés, devaient être dépassés par des conséquences qu'on ne prévoyait pas. La vocation apostolique, conservée dans l'Eglise au sein des corporations religieuses et du clergé séculier, ayant trouvé les conditions de développement qu'elle attendait, a éclaté avec une force que rien ne peut contenir. La maison des Missions étrangères qui, en 1822, ne comptait que vingt-huit membres, en a quatre-vingt-dix-huit aujourd'hui; la congrégation de Saint-Lazare a porté le nombre de ses Missionnaires européens de treize à cent trente. La Compagnie de Jésus reprend sa place, et compte un grand nombre de prêtres voués à la conversion des infidèles. D'autres sociétés formées depuis peu d'années se consacrent au ministère de la parole avec un zèle qui promet d'égaler un jour la gloire des congrégations anciennes. Tels sont les Rédemptoristes, les Passionistes, les Oblats de Turin, qui desservent l'empire Birman, ceux de Marseille, la société du Sacré Cœur de Marie, pour le salut des nègres, celles des Maristes et de Picpus, qui se sont partagé, avec les Bénédictins anglais, les archipels de l'Océanie. Il faut rappeler aussi les fondations destinées à perpétuer ce prosélytisme naissant. Il faut citer le séminaire établi en 1841 par les RR. PP. capucins, à Rome, et celui que la piété du clergé irlandais vient d'éle-

ver auprès de Dublin, et puisque nous énumérons les institutions qui ont servi plus que l'Œuvre les intérêts de la Foi, comment passer sous silence cet illustre collége de la Propagande, monument déjà ancien de la sollicitude des Souverains Pontifes, où, dans les solennités publiques, on entend louer le Christ en quarante-quatre idiomes différents, comme si Dieu qui sépara les langues pour confondre l'orgueil de Babel au temps du péché, avait voulu les rapprocher maintenant pour élever un édifice meilleur, et rassembler sous la loi de grâce la famille humaine réconciliée ?

L'accroissement du clergé permettait de multiplier les circonscriptions épiscopales. Dans cette courte période de vingt-deux ans, quarante évêchés ou vicariats apostoliques se sont élevés par l'autorité du Saint-Siége. Et si l'on considère les Missions catholiques au commencement de 1844, on les voit en progrès dans les cinq parties du monde.

Europe. — Nous ne parlerons point des secours que l'Œuvre a portés aux Eglises du Nord où l'hérésie semble s'ébranler, et les peuples se souvenir de la foi qui les a faits ; nos regards s'arrêteront sur les contrées du Levant. L'attention des politiques est tournée de ce côté, et c'est là que s'agitent les questions qui peuvent changer les destinées de l'Europe. Le catholicisme n'est point resté inactif ; il a élevé des sanctuaires à Athènes, à Patras, dans toutes ces villes encore pleines de la mémoire des Apôtres. En même temps il affermissait ses établissements dans les trois principautés de Servie, de Moldavie et de Valachie, et les pauvres Bulgares obtenaient enfin le droit de prier ensemble sous un toit. Mais c'était à Constantinople, à ce rendez-vous universel de l'Orient et de l'Occident, que la vérité devait jeter un éclat plus vif et qui frappât tous les regards. Les catholiques arméniens, soutenus d'abord dans l'exil par les secours de l'Œuvre, étaient arrachés aux vexa-

tions du patriarche schismatique et assemblés sous l'autorité d'un Archevêque orthodoxe, par la médiation de la France, prémices de la réconciliation de la nation tout entière, poussée vers l'unité par une grâce puissante. D'un autre côté, le Vicaire apostolique du rit latin voyait s'accroître son clergé et se multiplier les institutions qui ravissent l'admiration des infidèles. Les Missionnaires lazaristes, portés au nombre de neuf, ouvrent un collége où soixante jeunes gens trouvent tous les bienfaits d'une éducation européenne. Les frères de la doctrine chrétienne reçoivent trois cents élèves de toute religion; quatorze sœurs de charité, vouées au service des malades et à l'éducation des enfants, comptent dans leurs écoles quatre cent cinquante jeunes filles, et vont porter l'aumône secrète au foyer de l'indigent, sans distinction de croyance. Au commencement, les Turcs étonnés de ces humbles femmes qui leur parlaient dans leur langue, pansaient leurs blessures, et qui instruisaient leurs jeunes familles, leur demandaient si elles n'étaient pas des anges, et si elles venaient du Ciel.

Asie. — Un des principaux efforts de la prédication devait se porter vers cette vieille Asie où l'erreur résiste plus opiniâtrément, soutenue par la multitude innombrable des nations qui la professent et par les puissances des empires qu'elle a fondés. Les Missions catholiques s'y trouvent en présence de plusieurs sectes et de trois fausses religions: l'islamisne, à l'occident; le brahmanisme, au centre; à l'orient, le culte de Bouddha.

*Asie occidentale.* Toute la sollicitude de l'Eglise veille sur ces contrées où elle a ses plus chers souvenirs. Elle ne peut oublier ni les collines de Jérusalem, ni la grotte de Patmos, ni ces grands noms d'Antioche, de Smyrne et d'Ephèse, qui remplissent les annales des premiers siècles. Huit cents ans de séparation n'ont pas découragé son es-

poir. L'Eglise a vu que plusieurs peuples de l'Asie, sortant de leur isolement orgueilleux, commençaient à respecter la civilisation européenne et à lui envier ses lumières. Elle sait d'ailleurs que l'islamisme, le schisme et l'hérésie se soutenant par l'ignorance, il les fallait vaincre par l'instruction. On s'est donc attaché surtout à la multiplication des écoles. Pendant qu'une église imposante s'élevait à Smyrne, le siége de saint Polycarpe, honorablement restauré, s'entourait d'un clergé nombreux, un collége s'ouvrait par les soins de la congrégation de Picpus, et 700 enfants venaient recevoir les leçons des frères de la Doctrine chrétienne et des sœurs de Charité. En même temps, on voyait commencer le collége d'Antoura, les écoles de Damas, d'Alep, de Beyrouth, et celles qu'un jeune et apostolique voyageur a organisées avec tant de zèle sur plusieurs points de la Mésopotamie et de la Perse. Cependant les Pères de Terre-Sainte, ces derniers successeurs des croisés, gardent leur poste au tombeau de Jésus-Christ : ils n'en rendront pas les clefs, et leur patience ne se lassera ni des avanies musulmanes, ni des menées schismatiques, fussent-elles soutenues du crédit d'une puissance qui couvre de son patronage intéressé toutes les sectes ennemies du nom latin. Les religieux Carmes, Dominicains, Capucins, ont repris leurs hospices de Bagdad, de Mossul, d'Orfa, de Diarbekir et de Mardin ; tandis que la Compagnie de Jésus relève ses Missions de Syrie, et que les Pères servites vont porter l'Evangile jusqu'au bord de la mer Rouge. Les travaux commencés se poursuivent avec concert sous les auspices des délégats apostoliques représentants du Saint-Siége auprès des peuples orientaux qui persévèrent dans la communion romaine. Ces peuples sont au nombre de six : les Maronites, dont le courage a égalé les malheurs ; les Grecs Melchites, les Arméniens, les Syriens, les Chaldéens, tous avec leurs liturgies antiques, respectées comme autant de

monuments de l'unité du dogme au milieu de la variété du rit et de la discipline. Les événements politiques des derniers temps ont cruellement traité les chrétientés orientales ; mais nos secours sont allés leur porter la confiance et la résignation, c'est-à-dire des biens sur lesquels la tyrannie n'a pas de prise, et leur montrer que, si leurs souffrances n'étaient pas ignorées des chrétiens d'occident qui cherchaient à les adoucir, bien moins seraient-elles perdues devant Dieu qui se réservait de les couronner.

*Asie centrale.* Au moment où le schisme et l'hérésie menaçaient les conquêtes de saint François Xavier, l'Esprit-Saint qui avait conduit ce grand homme prenait soin de son héritage. La création des vicariats apostoliques de Ceylan, de Madras et du Bengale, ajoutés à ceux de Malabar, de Bombay, d'Agra et de Pondichéry, a resserré les liens de la hiérarchie religieuse qui enlace la péninsule ; et la sollicitude épiscopale, fixée sur un plus grand nombre de provinces, y a multiplié les efforts et les œuvres. Tandis que les religieux de saint François se répandaient déjà dans les montagnes de l'Himalaya, et se tenaient aux portes de ces royaumes du nord, où pénétrera bientôt l'épée de l'Angleterre ; tandis que le séminaire des Missions-Etrangères portait de 5 à 25 le nombre de ses prêtres dans la circonscription de Pondichéry, et que la Foi déployait ses pompes dans la basilique de Meyssour, élevée par la libéralité d'un monarque indien, le clergé insuffisant de la province de Madras s'est recruté des Missionnaires d'Irlande et d'Italie. La Compagnie de Jésus a fondé un collége florissant dans la grande ville de Calcutta ; ses prédicateurs parcourent la côte de la Pêcherie, rebâtissent les oratoires, rassemblent les néophytes dispersés. Les pêcheurs du cap Comorin, comme autrefois ceux de Galilée, laissent leur barque et leurs filets pour suivre la parole qui annonce l'Evangile aux pauvres. D'un autre côté, le réta-

blissement des affaires de la Religion en Portugal permet d'espérer la fin prochaine du schisme de Goa, et la réunion dans un même bercail d'une population catholique de douze cent mille âmes. Ce nombre est faible encore, et il semble que 300 ans de travaux héroïques auraient dû faire davantage. Mais l'Eglise est comme Dieu, patiente parce qu'elle est éternelle. Et si le Créateur a voulu mettre six jours à faire le monde, c'est-à-dire une œuvre périssable, l'Eglise ne se plaint pas qu'il lui faille des siècles pour le salut des âmes, qui est un ouvrage immortel.

*Asie orientale.* Jusqu'ici nous avons trouvé le christianisme dans des contrées où son nom s'est fait craindre, où le voisinage de ses armes protége les autels et intimide la persécution. Mais au delà du Gange, et jusqu'aux extrémités de l'Orient, l'idolâtrie s'est retranchée comme dans son dernier fort. Elle y a pris une forme savante qui est la doctrine de Bouddah; elle a conservé un sacerdoce, des écoles, des lois, des gouvernements qui lui obéissent; elle s'entoure de murailles qu'elle ne laisse pas franchir, elle se défend avec toute l'énergie du désespoir, par la terreur, par le fer et le feu. C'est là qu'un grand spectacle devait être donné au monde : les sourdes menaces qui grondaient en 1822 ont éclaté, et on a pu croire que les chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine périraient par l'apostasie et par l'extermination. Cependant, au milieu des sanctuaires détruits et des monastères dispersés, l'Eglise annamite est restée debout, couronnée de l'auréole du martyre. On a revu ce que les annales des premiers siècles racontaient : les chrétiens devant le tribunal du proconsul; d'un côté, les idoles et l'encens; de l'autre, les verges et les haches des licteurs. On a vu de vieux Evêques porter leur tête blanche aux bourreaux, et à leur suite, les néophytes d'un peuple timide marcher à la mort d'un pas aussi ferme que les Missionnaires européens. La mort, en

décimant les rangs de l'apostolat, suscite les courages qui vont les réparer. En même temps que nos aumônes servaient à racheter les corps de ceux qui souffrirent pour la Foi, leurs chaînes et leurs vêtements ensanglantés, elles payaient le passage de dix nouveaux Missionnaires impatients d'aller prendre leur place. En même temps, les persécuteurs commençaient à s'effrayer de la vengeance de Dieu suspendue sur leur tête. Sur une terre plus tranquille, les chrétientés de l'empire Birman sortent de leur immobilité : une nouvelle circonscription a divisé le royaume de Siam, le collége de Pulo-Pinang fait fleurir les lettres chrétiennes au milieu des archipels barbares. Mais le baptême du sang n'a pas manqué aux Missions de la Chine : le nombre des vicariats apostoliques porté de 3 à 10, l'empressement des prêtres espagnols, français, italiens, la fondation de plusieurs écoles pour l'accroissement du clergé indigène, la Foi prêchée dans les camps des Mongols, tant de progrès obtenus en si peu d'années paraissent annoncer quelque chose de grand. L'Évangile est entré en Chine comme le Sauveur dans le cénacle, les portes étant closes. Maintenant qu'elles sont forcées, il y fera entrer avec lui tous les bienfaits temporels qui l'accompagnent. Déjà l'île de Hong-Kong se couvre de pieux établissements. La croix qui s'élève au milieu de ses factoreries, les asiles fondés pour l'enfance et pour toutes les infirmités humaines apprennent aux Chinois que l'Occident peut leur donner plus qu'il ne recevra d'eux. Toutefois si l'ouverture du céleste empire semble commencer une ère pacifique, les échafauds se relèvent en Corée, afin de montrer que le sacrifice ne cesse pas dans l'Eglise de Jésus-Christ, et que le livre des actes des martyrs ne sera jamais fermé.

Afrique. — La vérité chrétienne est redescendue sur le continent africain qui semblait la repousser. Les Thébaïdes dépeuplées, les ruines des églises de Cyrénaïque et de Mau-

ritanie, tant d'efforts perdus pour la conversion du Congo et la réconciliation des Abyssins désarmaient le zèle et affligeaient la Foi. Cependant la papauté, qui connaît les moments de Dieu et les dispositions des peuples, a mis la main à l'œuvre, et déjà les colonies évangéliques cernent cette terre ingrate et l'entament de plusieurs côtés. Une nouvelle délégation apostolique embrasse l'Egypte. Alexandrie voit s'ouvrir, par les soins des lazaristes, un collége et une maison de filles de la charité. Les PP. mineurs conservent leurs écoles et leurs hospices, et la présence du clergé latin soutient la piété des cophtes unis. Au milieu des humbles Missions de Tunis, de Tripoli et de Maroc, le siége de saint Augustin se relève dans Alger, la croix a franchi l'Atlas, elle est allée couronner les minarets des villes musulmanes : les Arabes du désert ne la maudissent plus, car ils savent tout ce qu'elle mène après elle de charité et de dévouement. Un Evêque, entouré de 8 de ses collègues, consacre la basilique restaurée d'Hippone, bénit la première pierre que les religieux de Cîteaux posent sur le champ de bataille de Staoueli, et voit se former autour de lui un clergé de 66 prêtres : 18 maisons d'éducation, de refuge, de secours, et 50 églises, abritent une population catholique de 130,000 âmes. En même temps, les noirs de la Sénégambie entendent la parole de deux prêtres de leur race ; un Vicaire apostolique et 25 Missionnaires évangélisent les deux Guinées. Les vicariats du cap et de l'île de France assurent la perpétuité du sacerdoce dans les possessions de l'Angleterre. Enfin, la Mission d'Abyssinie jette de nouvelles racines dans un sol qu'on avait cru plus rebelle. Cinq prêtres lazaristes, deux frères, une chapelle, une école, quelques centaines de néophytes, sont les humbles commencements de cet ouvrage. Mais les vieux ressentiments se dissipent, le nom de Rome est béni, et les Ethiopiens se

tournent avec une curiosité pieuse vers cette chaire suprême qui ne les a pas oubliés.

AMÉRIQUE. — Les Missions américaines se partagent entre les Etats-Unis et le Texas d'un côté; de l'autre, les possessions anglaises et les colonies de la Hollande.

*Etats-Unis.* Au milieu des périls qui environnaient les Eglises naissantes des Etats-Unis, leurs Evêques avaient tourné vers l'Europe leurs dernières espérances. L'Œuvre de la Propagation de la Foi naquit surtout de leurs pieuses sollicitations. Tandis que la multitude croissante des émigrants couvrait le territoire, et que les déserts devenaient des provinces, il fallait se hâter d'occuper un sol dont la valeur augmentait avec les habitants, il fallait que les établissements catholiques se multipliassent comme la population qu'ils devaient fixer : avec les tributs volontaires de la France, de l'Irlande, de l'Allemagne et de l'Italie, leurs Missionnaires, plus nombreux, se sont répandus dans les Etats de l'Union. Sous ce ciel étranger, les colonies des ordres religieux ont trouvé la paix. Dans cette même ville de Baltimore, où, en 1790, le seul Evêque de la république anglo-américaine se trouvait heureux de rassembler un synode de 25 prêtres, dans cette ville qui, devenue métropole, ne comptait encore autour d'elle, en 1831, que 9 diocèses et 232 ecclésiastiques; on a vu le concile provincial de 1843 réunir les titulaires, ou les représentants de 16 évêchés, demander l'érection de 4 nouveaux siéges, et ranger sous sa discipline 600 prêtres, un nombre considérable de séminaires, d'écoles, d'asiles de communautés religieuses, et un peuple enfin de 1,500,000 catholiques. Pendant que dans les grandes villes du littoral une prédication savante attire les hérétiques autour des chaires, les réductions du Paraguay commencent à refleurir au pied des Montagnes-Rocheuses. Seize prêtres de la Compagnie de Jésus y portent l'Evangile. Les Potowatto-

mies, les Têtes-Plates, les Cœurs-d'Alêne, ont déposé leur casse-tête pour recevoir le baptême des chrétiens, et les députations de 30 peuplades sauvages demandent « la prière qui rend l'homme bon sur la terre, et l'eau qui lui fait voir le grand Esprit dans le ciel. »

Les mêmes bienfaits s'étendent à la république du Texas, où les Missions des Lazaristes, récemment érigées en vicariat apostolique, élargissent leur cercle et rallient les fidèles dispersés.

*Colonies anglaises.* Les colonies du nord, longtemps réduites au seul évêché de Québec, soumises aux mesures intolérantes que l'hérésie avait fait prévaloir, ont vu commencer enfin des temps plus heureux. Six diocèses et deux vicariats apostoliques partagent maintenant le Canada et ses dépendances. Parmi les fondations nouvelles qui font l'espoir et la consolation de nos frères, il faut citer le siége épiscopal de Toronto, aux extrémités de ces contrées où le chasseur ne rencontrait que les hameaux des tribus païennes. Aujourd'hui 30 ecclésiastiques y desservent plus de 40 églises; et la population catholique, portée à 50,000 âmes, s'accroît chaque jour par les abjurations des sectaires et par le baptême des infidèles. En 1832, le Vicaire apostolique de Terre-Neuve n'avait que 3 prêtres : jamais le sacrifice des autels ne s'était offert dans les villages éloignés. Maintenant, 25 Missionnaires, 37 églises, 24 écoles, ne laissent plus aucun lieu où la Foi n'ait sa lumière; et le catholicisme, professé déjà par les trois quarts des habitants, paraît devoir rester maître de cette grande île, dont les pêcheries attirent les vaisseaux de tout l'univers. Dans les établissements anglais du midi, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a secouru les vicariats apostoliques de la Jamaïque, de la Guianne anglaise et de la Trinité. Les Antilles anglaises qui, en 1820, ne comptaient que 12 ecclésiastiques, en ont présentement 50 : 40 églises ou chapelles,

un collége, des écoles nombreuses, se sont élevées pour satisfaire aux besoins spirituels de 140,000 catholiques, et la Foi presque éteinte renaît dans les îles de Grenade, de Sainte-Lucie, de la Dominique et de Saint-Vincent.

Les deux vicariats, récemment érigés pour les colonies hollandaises de Curaçao et de Surinam ne promettent pas moins de consolations.

Océanie. — En finissant cette rapide exploration des Missions catholiques, notre vue se reposera sur l'Océanie; et nous en parlerons moins longuement, parce que les événements y parlent davantage. L'Australie, qui ne semblait destinée qu'à servir de bagne aux malfaiteurs de l'empire britannique, et qui, en 1820, était encore sans autel et sans prêtre, est devenue une province ecclésiastique où l'on compte l'archevêché de Sydney, les évêchés d'Adélaïde et d'Hobarttown, une église métropolitaine, le plus bel édifice religieux des terres australes, 25 chapelles, 31 écoles, 56 prêtres, partagés entre le soin de la population civile et des colonies pénales, et le ministère de la prédication parmi les sauvages de la Nouvelle-Hollande, la dernière et la plus dégradée des familles humaines. Mais ce que nous n'essaierons pas de décrire, nous contentant de bénir Dieu, ce sont les archipels ouverts à la Foi, et les écueils dont nos pères ne savaient pas le nom, se couvrant d'une race nouvelle de chrétiens; ce sont les trois vicariats de la Polynésie orientale, centrale et occidentale, évangélisés par les prêtres Maristes et par ceux de Picpus; ce sont les résistances furieuses du protestantisme et de l'idolâtrie, les confesseurs de Sandwich et le martyr de Futuna; les églises de Gambier et de Wallis renouvelant l'innocence et la ferveur des premiers siècles; 50 prêtres, 29 églises, 20,000 chrétiens, 50,000 catéchumènes sur ces rivages inhospitaliers où le navigateur, il y a cinquante ans, ne voyait que les feux allumés par des Barbares

qui attendaient le naufrage, pour piller le navire et dévorer les matelots.

Le tableau suivant achèvera de faire connaître la situation présente du catholicisme dans les contrées qu'il évangélise.

## ÉTAT GÉNÉRAL DES MISSIONS

(1844.)

### EUROPE.

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques d'Ecosse. . . | 3 | 110 |
| Missions diverses du Nord . . . . | 3 | 44 |
| Missions du diocèse de Lausanne (Suisse) | 1 | 40 |
| Vicariat apostolique de Gibraltar . . | 1 | 7 |
| *Iles Ioniennes.* | | |
| Archevêché de Corfou . . . . . . Evêché de Zante. . . . . . . . | 2 | 26 |
| *Grèce continentale et insulaire.* | | |
| Délégation apostolique de Grèce . . Archevêché de Naxie . . . . . . Evêchés de Syra, Tine et Santorin. . | 4 | 162 |
| *Principautés.* | | |
| Archevêché de Sophia (Servie) . . Vicariats apostoliques de Moldavie et de Valachie . . . . . . . . | 3 | 38 |
| | 17 Ev. | 427 P. |

Report 17 Ev. 427 P.

TURQUIE.

| | | |
|---|---|---|
| Archevêchés de Durazzo, d'Antivari, de Constantinople. . . . . . Evêchés de Trebigne, Scutari, Pulati, Sappa, Alessio, Nicopoli. . . . Vicariats apostoliques de Bosnie, de Bulgarie, de Constantinople (latins). | 10 | 416 |
| Total pour l'Europe (un archevêché nouveau depuis 1822) . . . . . | 27 Ev. | 843 P. |

## ASIE.

### ASIE OCCIDENTALE.

*Latins.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Archevêché de Smyrne. . . . . Evêchés de Chio, Famagouste et Babylone Vicariat apostolique d'Alep (délégation du Liban). . . . . . . . . Garde de la Terre-Sainte . . . . | 5 (1) | 220? |

*Maronites.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat d'Antioche . . . . . . Archevêchés d'Alep, Tripoli, Eopoli, Chypre, Damas, Bérouth, Jérusalem. Evêchés d'Eden et de Gibail. . . . | 10 | 1,100 |
| | 15 E. | 1,320 P. |

(1) On a marqué d'un point d'interrogation les chiffres incertains. S'ils diffèrent souvent de ceux établis en 1840, c'est que d'une part, le nombre des Missions s'est accru, et que de l'autre, quelques-uns de ces chiffres ont été rectifiés d'après des renseignements plus sûrs. Le nombre des Evêques est celui des titres : on n'y compte point les coadjuteurs.

15 E. 1,320 P.

*Grecs, Melchites.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat d'Antioche . . . . . . Archevêchés d'Alep, Tyr, Bosra, Diarbekir, Seyd, Bérouth . . . . Evêchés de St-Jean-d'Acre, Furzole, Balbek, Tripoli, Homs . . . . | 12 | 180 |

*Syriens.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat d'Antioche . . . . . Archevêché de Jérusalem, administré par le Patriarche. . . . . . Evêchés de Nabek, Homs, Mossul, Mardin. . . . . . . . . | 5 | 60 P. |

*Arméniens.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat de Cilicie. . . . . . Archevêchés d'Alep et de Mardin. . | 3 | 68 (1) |

*Chaldéens.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat de Babylone . . . . . . Archevêchés de Diarbekir, Geizira, Mossul, Aderbijan . . . . . . Evêchés de Mardin, Seered, Amadis, Salmas, Karkut . . . . . . . | 10 | 101 |

ASIE CENTRALE.

*Possessions Russes.*

Mission de Georgie . . . . . . .

45 E. 1,729 P.

(1) En comprenant parmi les Prêtres ceux du district d'Artvin, dans la Grande-Arménie, qui dépend de l'archevêché primatial de Constantinople.

| | | |
|---|---|---|
| | Report | 45 E. 1,729 P. |
| *Inde.* | | |
| Vicariats apostoliques du Thibet, du Bengale, de Bombay, de Madras, de Ceylan, du Malabar, de Pondichéry . . . . . . . . . | 7 | 624 (1) |
| ASIE ORIENTALE. | | |
| *Empire Birman.* | | |
| Vicariat apostolique d'Ava et Pégu . . | 1 | 12 |
| *Royaume de Siam.* | | |
| Vicariats apostoliques de Siam oriental et occidental . . . . . . . . . | 2 | 20 |
| *Empire d'Annam.* | | |
| Vicariats apostoliques de Cochinchine, de Tong-King oriental, et de Tong-King occidental . . . . . . . | 3 | 181 ? |
| *Empire de Chine.* | | |
| Evêchés de Peking, Nang-King, Macao. Vicariats apostoliques de Su-Tchuen, Fo-Kien, Chan-si, Tche-Kiang, Hou-Quang, Yun-Nan, Chan-Toung, Leao-Tong, Mongolie et Corée. . | 13 | 170 ? |
| Total pour l'Asie (11 Vicariats apostoliques depuis 1822). . . . . | | 71 E. 2,736 P. |

(1) On ne comprend pas ici le clergé des colonies françaises et portugaises.

## AFRIQUE.

### *Egypte.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Délégation apostolique d'Alexandrie. Vicariat apostolique des Cophtes . . | 2 | 50? |

### *Tripoli, Tunis, Maroc.*

| | | |
|---|---|---|
| Préfectures apostoliques. . . . . | | 12 |

### *Alger.*

| | | |
|---|---|---|
| Evêché d'Alger . . . . . . . . | 1 | 66 |

### *Guinée et Libérie.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique de Guinée. . . | 1 | 25 |

### *Possessions Anglaises.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique du Cap. . . . Vicariat apostolique de l'île Maurice. | 2 | 10 |

### *Abyssinie.*

| | | |
|---|---|---|
| Préfecture apostolique . . . . . | | 5 |
| Total pour l'Afrique (un évêché, 4 Vicariats depuis 1822. . . . | 6 Ev. | 168 P. |

## AMÉRIQUE.

### *Possessions Anglaises du Nord.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Evêchés de Kingston, Toronto, Halifax, Charlottetown (Montréal et Quebec ne comptent pas parmi les missions 2 Evêques 350 Prêtres.) Vicariats apostoliques de la baie d'Hudson et de Terre-Neuve . . . . | 6 | 145 |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 6 Ev. | 145 P. |

*Etats-Unis.*

| | | |
|---|---|---|
| Archevêché de Baltimore . . . . . Evêchés du Détroit, Cincinnati, Vincennes, Dubuque, Saint-Louis, Nouvelle-Orléans, Charleston, Nashville, Mobile, Richmond, New-York, Boston, Philadelphie, Louisville, Natchez, Pittsburg (érigé en 1843). . . . . . . . . | 17 | 613 (1) |

*Texas.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique du Texas. . . | 1 | 5 |

*Possessions Anglaises du Sud.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques de la Jamaïque, de la Trinité et de la Guianne Anglaise . . . . . . . . . . | 3 | 109? |

*Possessions Hollandaises.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques de Surinam et de Curaçao. . . . . . . . . . | 1 | 18 |
| Total pour l'Amérique (12 évêchés, 4 vicariats depuis 1822). . . . | 28 Ev. | 890 P. |

---

(1) L'Almanach catholique des Etats-Unis ne compte au 1er janvier 1843 que 570 Prêtres; mais nous avons dû y ajouter 24 Prêtres partis dans le courant de l'année. Le nombre des Missionnaires dont les départs ont été annoncés dans les douze derniers mois, s'est élevé à 100 environ, sans compter les séminaristes et les simples frères.

# OCÉANIE.

## *Possessions Hollandaises.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique de Batavia. . . | 1 | 7 |
| ***Possessions Anglaises.*** | | |
| Archevêché de Sydney . . . . . . Evêchés d'Adélaïde et de Hobart-Town | 3 | 56 |
| ***Polynésie.*** | | |
| Vicariats apostoliques de la Polynésie orientale (Gambier, Marquises, Taïti, Sandvich) de la Polinésie centrale et de la Polinésie occidentale (Wallis, Futuna, Tonga-Tabou). | 3 | 50 |
| Total pour l'Océanie (3 évêchés, 4 vicariats depuis 1822). . . . . . . | 7 Ev. | 113 P. |

| | | |
|---|---|---|
| Europe. . . . . . . . . . . | 27 Evêq. | 843 Prêtr. |
| Asie. . . . . . . . . . . . | 71 | 2,736 |
| Afrique . . . . . . . . . . | 6 | 168 |
| Amérique . . . . . . . . . | 28 | 890 |
| Océanie. . . . . . . . . . | 7 | 113 |
| Total des missions (17 évêchés, 23 vicariats, depuis 1822). | 139 Ev. | 4,750 Pr. (1) |

---

(1) Nous avons dû laisser en dehors de nos calculs les pays tout catholiques de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. En 1810, il y avait 119 Evêques, 4,220 prêtres.

Et maintenant, si l'on considère de plus haut les progrès de la Religion par toute la terre, il semble qu'on y découvre le dessein de la Providence, et que l'Œuvre de la Propagation de la Foi y trouve, avec ses espérances, tous ses devoirs.

A toutes les époques de l'histoire, les Missions catholiques se sont étendues en même temps que le cercle des affaires humaines. Quand les peuples Germaniques envahirent l'empire Romain, et que la Barbarie se laissa pénétrer par la civilisation; Dieu rassemblait au mont Cassin, sous la discipline de saint Benoît, les milices monastiques qui devaient porter les limites de la chrétienté jusqu'aux extrémités du nord. Les largesses des seigneurs enrichissaient les puissants monastères de Saint-Gall, de Fulde, de Cantorbéry, destinés à devenir les écoles de l'Allemagne et de l'Angleterre. — Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient, les frères Prêcheurs et les frères Mineurs parurent; et, les pieds nus, un bâton à la main, ils allèrent relever les chevaliers fatigués de la garde des saints lieux. Ils annoncèrent l'Evangile en Syrie, en Perse, en Tartarie. Ils étaient protégés par le grand nom de saint Louis dont ils portaient les ambassades, par le crédit des républiques de Gênes et de Venise dont le commerce visitait déjà la moitié de l'Asie. — Les découvertes du quinzième siècle livrèrent aux peuples européens les Indes et le Nouveau-Monde; trente ans après, Ignace et ses compagnons juraient dans la chapelle de Montmartre de se dévouer à la conversion des infidèles, et bientôt les Missions de la Compagnie de Jésus couvraient les côtes de Malabar et de Coromandel, forçaient les murailles de la Chine, évangélisaient les deux Amériques. La politique des rois s'intéressait à ces grands desseins, et leur prêtait un légitime appui. — Aujourd'hui, les événements semblent marquer le com-

mencement d'une autre époque, et comme un nouvel effort pour étendre et multiplier les communications du genre humain. L'Afrique est enveloppée d'un réseau de colonies, l'émigration qui peuple le continent américain descend jusqu'à la mer du Sud, la lumière se communique avec une incroyable rapidité sur toute la ligne des îles océaniennes. L'Asie, ainsi assiégée de tous côtés, ne peut plus résister longtemps, et les cinq ports que la Chine vient d'ouvrir, s'élargiront assez, tôt ou tard, pour laisser passer toute la civilisation de l'Europe. Voilà pourquoi la voix qui appela les Apôtres suscite des vocations nouvelles, ranime les corporations anciennes, en forme d'autres pour le besoin des temps, et ne laisse pas de paix à ce clergé nombreux qu'elle envoie prendre les devants sur tous les chemins du commerce et de la navigation. Mais comme c'est l'économie de la Providence de faire que les grandes choses dépendent des petites, comme elle a attaché l'âme au corps, et la rédemption universelle à une croix de bois; elle exige que la conquête religieuse soit soutenue d'un appui temporel; et comme elle le demanda jadis aux puissants, aux riches et aux forts, elle le demande cette fois aux humbles et aux petits. Elle le sollicite du haut du Siége apostolique, et de toutes les chaires épiscopales, par la bouche des prédicateurs, et par les lettres des chrétientés secourues; elle veut devoir au denier de la veuve, à l'aumône des ouvriers, des pauvres gens de la campagne, la conversion de plusieurs grands peuples. En considérant ce qui s'est fait depuis vingt-deux années avec des recettes qui, il y a huit ans, n'atteignaient pas encore la somme d'un million, on voit assez ce qu'on pourrait faire en arrivant par un zèle facile à porter au double le chiffre actuel. Assurément, l'offrande serait faible encore pour tant de nécessités impérieuses, et l'on pourrait dire comme les disciples quand

Jésus reçut de leurs mains les cinq pains et les petits poissons: Qu'est-ce ceci pour tant de monde? Mais Jésus, ayant pris les pains, les bénit et les rompit, et les fit distribuer à la multitude, et il se trouva que tous mangèrent et qu'ils furent rassasiés.

## COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

### RECETTES.

| | | | |
|---|---|---|---|
| France. | Lyon. 995,608 77<br>Paris. 839,420 75 | 1,835,029 f. | 52 c. |
| Allemagne. | | 42,159 | 86 |
| Amérique du nord. | | 6,384 | 95 |
| Amérique du sud. | | 10,247 | 20 |
| Bavière | | 232,748 | 96 |
| Belgique. | | 172,950 | 82 |
| Britanniques (îles). | Angleterre. 38,129 82<br>Ecosse. 1,771 45<br>Irlande. 181,905 91<br>Colonie. 15,988 10 | 237,795 | 28 |
| Espagne. | | 10,578 | 98 |
| Etats de l'Eglise. | | 110,316 | 23 |
| Levant. | | 6,164 | »» |
| Lombard-Vénitien (Royaume). | | 97,152 | 13 |
| Lucques (duché de). | | 8,936 | 10 |
| Malte. | | 12,155 | »» |
| Modène (duché de). | | 17,683 | 99 |
| Océanie. | | 240 | »» |
| Parme (duché de) | | 18,168 | 58 |
| Pays-Bas. | | 63,529 | 58 |
| Portugal. | | 44,154 | 75 |
| Prusse. | | 145,066 | 20 |
| Russie et Pologne. | | 2,449 | »» |
| Sardes (Etats). | Gênes. 50,551 45<br>Piémont. 161,867 22<br>Sardaigne 2,967 47<br>Savoie. 42,078 60 | 257,464 | 74 |
| Scandinavie | | 400 | »» |
| Siciles (deux). | Naples. 77,350 75<br>Sicile. 31,767 83 | 109,118 | 58 |
| Suisse. | | 60,617 | 88 |
| Toscane. | | 50,554 | 83 |
| D'une contrée d'Italie (par un anonyme). | | 10,022 | »» |
| Total des recettes propres à l'année 1843 (1).* | | 3,562,088 f. | 66 c. |
| Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1842 (2). | | 600,977 | 22 |
| Total général. | | 4,163,065 f. | 88 c. |

* Voir les notes, pag. 208 et 209.

## DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1843.

### DÉPENSES.

| | | |
|---|---|---|
| Missions d'Europe. . . . . . . . . . . | 547,111 f. | 28 c. |
| *Id.* d'Asie. . . . . . . . . . . . | 997,125 | 86 |
| *Id.* d'Afrique. . . . . . . . . . | 266,060 | » » |
| *Id.* d'Amérique. . . . . . . . . | 1,044,895 | 32 |
| *Id.* de l'Océanie. . . . . . . . . | 503,836 | 95 |
| Frais de publication des annales et autres imprimés (3).* . . . . . . . . . . . | 256,360 | 29 |
| Frais d'administration (4). . . . . . . . | 41,016 | 03 |
| Perte résultant du non-payement de lettres de change provenant du diocèse de Mende (5). | 12,356 | 30 |
| Total des dépenses propres à l'année 1843. . | 3,668,762 f. | 03 c. |
| Reste en excédent des recettes sur les dépenses du présent compte (6). . . . . | 494,303 | 85 |
| Somme égale au total général ci-contre. . | 4,163,065 f. | 88 c. |

* Voir les notes, pag. 208 et 209.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse d'Alby, 1,000 fr. — Dijon, 1,500 fr. — Evreux, 1,000. fr. — Gap, 1.000 fr. — Nantes, 3,600 fr. — Rodez, 510 fr. — Strasbourg, 7,000 fr. — Bâle, 17,100 fr. 10 c. — Moutiers, 2,000 fr. — Pignerol, 1,000 fr. — Vigevano, 1,558 fr. 20 c. — Plaisance, 2,800 fr. 16 c. — Belgique. 5,588 fr. 64 c. — Portugal, 4,300 fr.

Dans le nombre des dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales qui ont été scrupuleusement respectées.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1842, publié dans le cahier de mai 1843, n° 88, pag. 191.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 162,800 exemplaires, savoir : Français, 86,000. — Allemands, 23,000. — Anglais, 14,000. — Espagnols, 2,000. — Flamands, 4,500. — Italiens, 31,000. — Portugais, 1,200. — Hollandais, 1,100. Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues, et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coups d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'Œuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) La perte résultant du non-payement de ces lettres de change

pourra être réduite par le recouvrement ultérieur d'une partie de leur montant. Dans ce cas, il en sera fait état en recette au compte prochain.

(6) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au payement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'Œuvre.

---

# DÉTAIL DES AUMONES

## TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ŒUVRE EN 1843.

### FRANCE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse d'AIX. . . . . . . . | 13,449 f. | 35 c. |
| — d'Ajaccio. . . . . . . . | 1,843 | »» |
| — de Digne. . . . . . . | 6,355 | 77 |
| — de Fréjus. . . . . . . | 27,144 | »» |
| — de Gap. . . . . . . . | 8,758 | »» |
| — de Marseille. . . . . | 35,260 | 95 |
| — d'ALBY. { Alby 11,792 f. »» c. / Castres 8,086 »» } | 19,878 | »» |
| — de Cahors. . . . . . . | 18,787 | 54 |
| — de Mende. . . . . . . | 21,306 | 65 |
| — de Perpignan. . . . . . | 7,500 | »» |
| — de Rodez. . . . . . . | 35,200 | »» |
| — d'AUCH . . . . . . . | 22,057 | 50 |
| — d'Aire. . . . . . . . | 23,215 | 19 |
| | 210,755 f. | 95 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 240,755 f. | 95 c. |
| — de Bayonne . . . . . . | 24,000 | »» |
| — de Tarbes. . . . . . . | 13,762 | »» |
| — d'AVIGNON. . . . . . | 28,323 | 35 |
| — de Montpellier. . . . . | 32,630 | »» |
| — de Nîmes. . . . . . . | 18,099 | 60 |
| — de Valence . . . . . . | 17,263 | 80 |
| — de Viviers. . . . . . . | 23,207 | 40 |
| — de BESANÇON . . . . | 28,450 | »» |
| — de Belley. . . . . . . | 22,594 | 37 |
| — de Metz . . . . . . . | 11,100 | »» |
| — de Nancy. . . . . . . | 13,077 | »» |
| — de St-Dié. . . . . . . | 16,725 | »» |
| — de Strasbourg. . . . . | 41,706 | 60 |
| — de Verdun. . . . . . . | 12,800 | »» |
| — de BORDEAUX. . . . | 40,872 | 20 |
| — d'Agen . . . . . . . | 7,261 | 85 |
| — d'Angoulême. . . . . | 2,720 | 50 |
| — de la Rochelle. . . . . | 13,000 | »» |
| — de Luçon. . . . . . . | 24,009 | 75 |
| — de Périgueux. . . . . | 5,085 | »» |
| — de Poitiers . . . . . . | 22,000 | »» |
| — de BOURGES . . . . . | 8,249 | 60 |
| — de Clermont-Ferrand . . | 25,034 | 40 |
| — de Limoges . . . . . . | 7,251 | 10 |
| — du Puy . . . . . . . | 20,434 | 15 |
| — de Saint-Flour . . . . | 20,356 | 95 |
| — de Tulle . . . . . . . | 3,055 | »» |
| — de CAMBRAY. . . . . . | 87,870 | 65 |
| — d'Arras . . . . . . . | 20,180 | 75 |
| — de LYON. . . . . . . | 167,868 | 92 |
| — d'Autun . . . . . . . | 16,306 | 35 |
| | 1,036,112 f. | 24 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 1,036,112 f. | 24 c. |
| — de Dijon . . . . . . | 10,583 | » » |
| — de Grenoble. . . . . | 40,735 | 65 |
| — de Langres . . . . . | 18,370 | » » |
| — de Saint-Claude. . . . | 18,359 | » » |
| — de PARIS . . . . . . | 95,472 | 42 |
| — de Blois . . . . . . . | 4,700 | » » |
| — de Chartres . . . . . | 5,272 | » » |
| — de Meaux. . . . . . | 4,754 | 70 |
| — d'Orléans. . . . . . | 10,171 | 80 |
| — de Versailles. . . . . | 10,658 | 05 |
| — de REIMS. . . . . . | 12,710 | 70 |
| — d'Amiens . . . . . . . | 14,872 | » » |
| — de Beauvais. . . . . | 13,273 | 70 |
| — de Châlons-sur-Marne . . | 7,477 | 30 |
| — de Soissons . . . . . . | 11,606 | 15 |
| — de ROUEN . . . . . . | 23,627 | 70 |
| — de Bayeux . . . . . . | 29,551 | 90 |
| — de Coutances. . . . . | 22,516 | 95 |
| — d'Evreux. . . . . . | 8,836 | 30 |
| — de Séez . . . . . . . | 10,493 | 45 |
| — de SENS. . . . . . | 9,500 | » » |
| — de Moulins . . . . . . | 8,371 | » » |
| — de Nevers. . . . . . | 6,020 | » » |
| — de Troyes. . . . . . | 7,051 | 80 |
| — de TOULOUSE. . . . | 50,377 | 10 |
| — de Carcassonne . . . . | 19,208 | 15 |
| — de Montauban . . . . | 14,504 | 98 |
| — de Pamiers . . . . . . | 6,900 | » » |
| — de TOURS . . . . . . | 12,551 | 35 |
| — d'Angers . . . . . . . | 38,241 | » » |
| — du Mans . . . . . . . | 36,994 | 89 |
| | 1,619,875 f. | 28 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 1,619,875 f. | 28 c. |
| — de Nantes . . . . . . | 62,600 | 50 |
| — de Quimper. . . . . | 20,500 | »» |
| — de Rennes . . . . . | 54,171 | 14 |
| — de Saint-Brieux. . . . | 33,052 | »» |
| — de Vannes. . . . . . | 28,402 | 25 |

COLONIES FRANÇAISES.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse d'Alger. . . . . . | | 2,159 | 35 |
| Ile Bourbon. . . . . . . | | 5,000 | »» |
| Cayenne. . . . . . . . | | 850 | »» |
| Martinique . . . . . . . | | 7,119 | »» |
| Pondichéry | Pondichéry 1,131 f. 80 c.<br>Karikal. . 33 55<br>Mahé. . . 134 65 | 1,300 | »» |
| | | 1,835,029 f. | 52 c. |

## ALLEMAGNE.

AUTRICHE. — TYROL.

| | florins. | kr. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Brixen. . | 548 | 39 | 1 | 1,174 f. | 12 c. |
| — de Trente. . . | 728 | 56 | 1 | 1,562 | »» |

DUCHÉ DE BADE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de FRIBOURG (1) | 4,502 | 10 | 3 | 9,634 | 67 |
| | | | | 12,370 f. | 79 c. |

(1) Dans cette somme se trouve comprise la recette de la principauté de HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, s'élevant à 360 florins 34 kr., soit 771 fr. 62 c.

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | Report | 12,370 f. 79 c. |

DUCHÉ DE HESSE.

| | florins. | kr. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Mayence. | 909 | 21 | » | 1,946 | 12 |

HESSE-ELECTORALE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Fulde. . | 454 | 16 | » | 972 | 20 |

DUCHÉ DE NASSAU.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Limbourg. | 650 | 46 | » | 1,392 | 84 |

WURTEMBERG.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Rottenbourg (1). . . | 7,131 | 13 | » | 15,260 | 87 |
| De divers diocèses d'ALLEMAGNE . . | 4,770 | 49 | » | 10,217 | 04 |
| | | | | 42,159 f. | 86 c. |

## AMÉRIQUE DU NORD.

ETATS-UNIS.

| | dollars. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de St-Louis . | 14 | 85 | 74 f. | 25 c. |
| — de la Nouvelle-Orléans . . . | 800 | »» | 4,000 | »» |
| — de New-Yorck . | 2 | 14 | 10 | 70 |
| | | | 4,084 f. | 95 c. |

(1) Dans cette somme se trouve comprise la recette de la principauté de HOHENZOLLERN-HECHINGEN, s'élevant à 142 florins 4 kr. soit 304 f. 05 c.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | Report | | 4,084 f. | 95 c. |

MEXIQUE.

| | piastres. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Californie. | 460 | »» | 2,300 | »» |
| | | | 6,384 f. | 95 c. |

## AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

| | piastres. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Fernambouc (1). . . . | » | »» | » | »» |

CHILI.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Santiago. | 2,049 | 44 | 10,247 | 20 |
| | | | 10,247 f. | 20 c. |

## BAVIÈRE.

| | florins. | kr. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Dicèse de BAMBERG. | 1,748 | 5 | » | 3,745 f. | 84 c. |
| — d'Eischtaëd. . | 521 | 30 | » | 1,117 | 50 |
| — de Spire. . . | 2,884 | 5 | » | 6,180 | 18 |
| — de Wurtsbourg | 8,682 | 26 | » | 18,605 | 22 |
| — de MUNICH (2) | 44,495 | 54 | 1 | 95,348 | 49 |
| — d'Augsbourg . | 19,706 | 30 | » | 42,228 | 22 |
| | | | | 167,225 f. | 45 c. |

(1) Fonds non parvenus.

(2) Dans la recette du diocèse de Munich se trouve comprise une somme de 16,710 fr. 80 c. recueillie en 1842, et non parvenue à l'époque de la clôture du précédent compte.

| | florins. | fr. | p^r. | Report 167,225 f. 45 c. | |
|---|---|---|---|---|---|
| — de Passau . . | 13,020 | »» | » | 27,900 | »» |
| — de Ratisbonne. | 17,557 | 38 | 2 | 37,623 | 51 |
| | | | | 232,748 f. | 96 c. |

## BELGIQUE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de MALINES. . . . | 35,399 f. | 98 c. |
| — de Bruges. . . . . . . | 22,137 | »» |
| — de Gand. . . . . . . | 43,115 | 25 |
| — de Liége. . . . . . . | 33,069 | 79 |
| — de Namur. . . . . . . | 9,613 | 71 |
| — de Tournay. . . . . | 29,615 | 09 |
| | 172,950 f. | 82 c. |

## ILES BRITANNIQUES.

### ANGLETERRE.

| | liv. sterl. | sh. | d. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| District de Lancastre. | 364 | 3 | 5 | 9,359 f. | 61 c. |
| — de Londres. . | 368 | 18 | 3 | 9,481 | 05 |
| — d'Yorck. . . | 248 | »» | » | 6,373 | 60 |
| — du Nord . . | 72 | 12 | 8 | 1,866 | 68 |
| — du Centre. . | 175 | 12 | 2 | 4,513 | 13 |
| — de l'Ouest. . | 156 | 15 | 7 | 4,029 | 23 |
| — de l'Est. . . | 35 | 9 | 4 | 911 | 49 |
| Pays de Galles . . | 62 | 1 | 3 | 1,595 | 03 |
| **ÉCOSSE.** | | | | | |
| District du Nord. . | 47 | 9 | 9 | 1,220 | 34 |
| | | | | 39,350 f. | 16 c. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Report | | | 54,795 f. | 21 c. |
| | écus romains. | | | | |
| — de BOLOGNE . | 1,500 | »» | » | 8,152 | 17 |
| — de Cagli . . . | 78 | »» | » | 423 | 91 |
| — de Pergola . . | 50 | 80 | » | 276 | 09 |
| — de CAMERINO . | 182 | 34 | » | 990 | 98 |
| — de Treja . . . | 20 | 50 | » | 111 | 41 |
| — de Cesène . . | 218 | 21 | » | 1,185 | 92 |
| — de Citta della Pieve | 40 | »» | » | 217 | 39 |
| — de Citta di Castello | 176 | 80 | » | 960 | 87 |
| — de Civita-Vecchia. | 54 | 31 | » | 295 | 16 |
| — de Cingoli. . . | 45 | 10 | » | 245 | 11 |
| — de Comacchio . | 15 | 66 | » | 85 | 11 |
| — de Cervia. . . | 51 | 50 | » | 279 | 89 |
| — de Civita-Castellana, Orte et Gallese. . . | 25 | 98 | » | 141 | 20 |
| — de Fabriano . . | 90 | »» | » | 489 | 13 |
| — de Matelica . . | 110 | »» | » | 597 | 83 |
| — de Faenza . . | 368 | 20 | » | 2,001 | 09 |
| — de Fano . . . | 347 | 45 | 5 | 1,888 | 34 |
| — de Ferentino . . | 73 | 07 | » | 397 | 12 |
| — de FERRARE . | 756 | 68 | 5 | 4,112 | 42 |
| — de Foligno. . . | 100 | »» | » | 543 | 47 |
| — de Forli . . . | 300 | »» | » | 1,630 | 43 |
| — de Forlimpopoli . | 171 | 26 | » | 930 | 76 |
| — de Fossombrone . | 80 | »» | » | 434 | 78 |
| — de Frascati . . | 73 | 48 | 5 | 399 | 38 |
| — de Gubbio . . | 150 | »» | » | 815 | 21 |
| — d'Iesi . . . . | 188 | 60 | » | 1,025 | » |
| — d'Imola . . . | 600 | »» | » | 3,260 | 86 |
| — de Lorette . . | 56 | 20 | » | 305 | 43 |
| — de Recanati . . | 93 | 53 | » | 508 | 32 |
| | | | | 87,500 f. | 02 c. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Report | | | 87,500 f. | 02 c. |
| | écus romains. | | | | |
| — de Montalto . . | 48 | 93 | » | 265 | 92 |
| — de Montefeltre et Pennabilli . . | 166 | 40 | » | 904 | 35 |
| — de Montefiascone | 115 | 87 | » | 629 | 73 |
| — de Narni . . . | 14 | »» | » | 76 | 09 |
| — de Nepi, Sutri et Tolfa . . . | 58 | »» | » | 315 | 22 |
| — de Nocera. . . | 152 | »» | » | 826 | 09 |
| — de Norcia. . . | 55 | 40 | » | 301 | 09 |
| — d'Orbitello (Abbaye des Trois-Fontaines) . | 147 | 69 | 5 | 802 | 69 |
| — d'Orvieto. . . | 175 | 82 | 5 | 955 | 57 |
| — d'Osimo . . . | 17 | »» | » | 92 | 39 |
| — de Palestrina . . | 100 | »» | » | 543 | 47 |
| — de Pérouse . . | 172 | 90 | » | 939 | 67 |
| — de Pesaro . . . | 229 | »» | » | 1,244 | 57 |
| — de Poggio-Mirteto | 52 | 53 | » | 285 | 49 |
| — de RAVENNE . | 372 | 33 | 5 | 2,023 | 56 |
| — de Rieti . . . | 126 | 60 | » | 688 | 04 |
| — de Rimini. . . | 150 | »» | » | 815 | 21 |
| — de Ripatransone. | 52 | 15 | » | 283 | 42 |
| — de San-Severino. | 100 | »» | » | 543 | 47 |
| — de Sinigaglia. . | 311 | 71 | » | 1,694 | 08 |
| — de SPOLETTE . | 183 | 32 | 5 | 996 | 33 |
| — de Segni . . . | 6 | »» | » | 32 | 61 |
| — de Subiaco . . | 64 | 20 | » | 348 | 91 |
| — de Terni . . . | 130 | »» | » | 706 | 52 |
| — de Terracine, Piperno et Sezze | 52 | »» | » | 282 | 60 |
| — de Tivoli. . . | 255 | »» | » | 1,385 | 86 |
| | | | | 105,182 f. | 97 c. |

| | écus romains. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Report | | | | 105,482 f. | 97 c. |
| — de Poli . . . | 8 | 93 | » | 48 | 53 |
| — d'Urbania . . | 223 | 59 | 5 | 1,215 | 20 |
| — de San-Angelo in Vado . . . | 20 | 80 | » | 113 | 04 |
| — d'URBINO . . | 75 | »» | » | 407 | 60 |
| — de Velletri . . | 285 | 08 | » | 1,549 | 35 |
| — de Veroli . . . | 150 | »» | » | 815 | 21 |
| — de Viterbe et Toscanella. . . | 125 | 90 | » | 684 | 33 |
| | | | | 110,316 f. | 23 c. |

## LEVANT.

| | piastres turques. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE . | 2,264 | 5 | 600 f. | »» c. |
| Diocèse de SMYRNE. . | 5,094 | 14 | 1,350 | »» |
| — d'Alep (1). . . | » | » | » | »» |
| — de Scio. . . . | 698 | 5 | 185 | »» |
| — de Syra . . . | 1,283 | 2 | 340 | »» |
| — de Tine . . . | 4,094 | 14 | 1,085 | »» |
| EGYPTE . . . . . . | 5,020 | » | 1,330 | 30 |
| Ile de Chypre. . . . | 844 | 5 | 223 | 70 |
| De divers diocèses . . | 3,962 | 12 | 1,050 | »» |
| | | | 6,164 f. | »» c. |

(1) 121 fr. 17 c., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

## LOMBARD-VENITIEN

( ROYAUME. )

| | livr. autrich. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de MILAN . . | 50,139 | 71 | 42,618 f. | 75 c. |
| — de Bergame . . | 14,269 | 59 | 12,129 | 15 |
| — de Brescia . . . | 11,308 | » | 9,897 | 28 |
| — de Côme . . . | 6,925 | 06 | 5,886 | 30 |
| — de Crême . . . | 2,328 | 19 | 1,978 | 96 |
| — de Crémone . . | 3,090 | 59 | 2,627 | »» |
| — de Lodi . . . | 3,522 | 35 | 2,994 | »» |
| — de Mantoue . . | 2,541 | 18 | 2,150 | »» |
| — de Pavie . . . | 1,000 | » | 850 | »» |
| — de VENISE . . | 1,610 | 35 | 1,368 | 80 |
| — de Concordia . . | 470 | 59 | 400 | »» |
| — de Padoue. . . | 224 | 35 | 190 | 70 |
| — de Rovigo . . . | 144 | 49 | 122 | 82 |
| — d'Udine . . . | 4,791 | 34 | 4,072 | 64 |
| — de Vérone . . . | 10,193 | 99 | 8,664 | 89 |
| — de Vicence. . . | 1,412 | 75 | 1,200 | 84 |
| | | | 97,152 f. | 13 c. |

## LUCQUES.

| | liv. lucquoises. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de LUCQUES . | 11,914 | 16 | 8,936 f. | 10 c. |

## MALTE

| | écus maltais. | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse de Malte . . | 5,925 6 15 | 12,155 f. | »» |

## MODÈNE.

Diocèse de Carpi . . . . . . . . 1,535 f. 89 c.

| | |
|---|---|
| Report | 1,535 f. 89 c. |
| — de Massa . . . . . . . . | 2,379 10 |
| — de Modène . . . . . . . | 6,166 43 |
| — de Nonantola. . . . . . . | 199 08 |
| — de Reggio . . . . . . . | 7,403 49 |
| | 17,683 f. 99 c. |

## OCÉANIE.

| | |
|---|---|
| Iles Sandwich . . . . . . . . | 240 f. » » |

## PARME.

| | |
|---|---|
| Diocèse de Borgo-San-Donino. . . | 480 f. 56 c. |
| — de Guastalla . . . . . . . | 345 30 |
| — de Parme . . , . . . . | 6,643 96 |
| — de Plaisance. . . . . . . | 10,698 76 |
| | 18,168 f. 58 c. |

## PAYS-BAS.

| | |
|---|---|
| Vicariat apostolique de Bois-le-Duc . | 30,638 f. 45 c. |
| — de Bréda . . . . . . . . | 5,925 92 |
| — du Limbourg . . . . . . | 17,392 46 |
| — du Luxembourg. . . . . . | 9,572 75 |
| | 63,529 f. 58 c. |

## PORTUGAL.

| | reis. | |
|---|---|---|
| Diocèse de BRAGA . . . | 1,329,840 | 8,311 f. 50 c. |
| — d'Aveiro . . . | 156,160 | 976 » » |
| | | 9,287 f. 50 c. |

| | reis. | | |
|---|---|---|---|
| | | Report 9,287 f. | 50 c. |
| — de Bragance . . | 60,960 | 381 | »» |
| — de Coimbre . . | 345,560 | 2,159 | 75 |
| — de Pinhel . . . | 4,800 | 30 | »» |
| — de Porto . . . | 1,442,170 | 9,013 | 65 |
| — de Viseu . . . | 500,475 | 3,127 | 90 |
| — d'EVORA . . . | 216,850 | 1,355 | 60 |
| — de Crato . . . | 24,240 | 151 | 55 |
| — de LISBONNE. . | 1,952,765 | 12,204 | 80 |
| — de Castello-Branco | 24,960 | 156 | »» |
| — de Beja. . . . | 48,360 | 302 | 25 |
| — d'Elvas . . . . | 67,280 | 420 | 50 |
| — de Guarda . . . | 306,500 | 1,915 | 65 |
| — de Lamego. . . | 9,600 | 60 | »» |
| — de Leïria . . . | 273,040 | 1,706 | 55 |

ILES AÇORES.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse d'Angra . . . | 282,625 | 1,766 | 45 |

ILE DE MADÈRE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse de Funchal . . | 18,475 | 115 | 60 |
| | | 44,154 f. | 75 c. |

## PRUSSE.

DUCHÉ DE POSEN.

| | thalers. | sil. | pf. | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Posen. . | 453 | 24 | 10 | 1,701 f. 85 c. |

PRUSSE DUCALE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Varmie . | 290 | 27 | » | 1,090 88 |
| | | | | 2,792 f. 73 c. |

Report 2,792 f. 73 c.

DUCHÉ DU BAS-RHIN.

| | thalers. | sil. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de COLOGNE | 18,158 | 1 | 2 | 68,092 | 66 |
| — de Munster . | 6,285 | 6 | 4 | 23,569 | 54 |
| — de Paderborn . | 3,654 | 27 | 1 | 13,705 | 94 |
| — de Trèves . . | 3,214 | » | » | 12,052 | 50 |

SILÉSIE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Breslaw . | 5,855 | 9 | 4 | 21,957 | 41 |
| — de Cracovie (partie prussienne) . . | 123 | 12 | » | 462 | 75 |
| — de Prague (partie prussienne) | 648 | 21 | 5 | 2,432 | 67 |
| | | | | 145,066 f. | 20 c. |

RUSSIE.

| | roubles. | cop. | | |
|---|---|---|---|---|
| Russie Blanche (Lithuanie) | 424 | 78 | 480 f. | »» |
| Moscow . . . . . . . . | 486 | 73 | 550 | »» |
| Saint-Pétersbourg . . . . | 1,145 | 14 | 1,294 | »» |

POLOGNE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Varsovie (1) . | 110 | 62 | 125 | »» |
| | | | 2,449 f. | »» |

(1) Une somme de 6,000 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

# ÉTATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÊNES.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de GÊNES . . . . . . . | 31,077 f. | 90 c. |
| — d'Albenga . . . . . . . | 4,497 | 56 |
| — de Bobbio . . . . . . . | 1,578 | 77 |
| — de Nice . . . . . . . . | 5,103 | 10 |
| — de Sarzane . . . . . . . | 2,506 | 31 |
| — de Savone . . . . . . . | 2,787 | 81 |
| — de Vintimille. . . . . . . | 3,000 | »» |

## PIÉMONT.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de TURIN . . . . . . . | 60,129 | 33 |
| — d'Acqui . . . . . . . . | 3,560 | 40 |
| — d'Albe . . . . . . . . | 5,664 | 75 |
| — d'Aoste . . . . . . . . | 6,250 | »» |
| — d'Asti . . . . . . . . | 4,609 | 70 |
| — de Coni . . . . . . . . | 2,600 | »» |
| — de Fossano . . . . . . . | 1,483 | 70 |
| — d'Ivrée . . . . . . . . | 9,076 | 70 |
| — de Mondovi . . . . . . . | 12,927 | 57 |
| — de Pignerol . . . . . . . | 5,863 | »» |
| — de Saluces . . . . . . . | 5,307 | 95 |
| — de Suse . . . . . . . . | 1,839 | 75 |
| — de VERCEIL . . . . . . . | 7,230 | 60 |
| — d'Alexandrie . . . . . . . | 2,450 | »» |
| — de Bielle . . . . . . . . | 6,082 | »» |
| — de Casal . . . . . . . . | 5,063 | 15 |
| — de Novare . . . . . . . | 8,000 | »» |
| — de Tortone . . . . . . . | 10,002 | 80 |
| — de Vigevano . . . . . . . | 3,725 | 82 |
| | 212,418 f. | 67 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 212,418 f. | 67 c. |

**SARDAIGNE.**

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse d'ORISTANO . . . . . . | 989 | 18 |
| — de SASSARI. . . . . . . | 1,689 | 29 |
| — d'Algbero . . . . . . . . | 289 | »» |

**SAVOIE.**

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de CHAMBÉRY. . . . . . | 10,000 | 95 |
| — d'Annecy . . . . . . . . | 22,508 | 95 |
| — de Moutiers . . . . . . . | 6,968 | 70 |
| — de Saint-Jean-de-Maurienne . | 2,600 | »» |
| | 257,464 f. | 74 c. |

| | |
|---|---|
| SCANDINAVIE . . . . . . . . | 400 f. »» |

## DEUX-SICILES.

**ROYAUME DE NAPLES.**

| | ducats. | gr. | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de BARI . . . . | 130 | » | 611 | 65 |
| — de Policastro . . . | 30 | » | 141 | 15 |
| — de CONZA et CAMPAGNA . . . . . | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Melfi et Rappolla | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Gaëte . . . | 336 | 05 | 1,581 | 12 |
| — de Nocera de Pagani . . . . . . | 300 | » | 1,411 | 50 |
| — de Nicotera et Tropea . . . . . . . | 50 | » | 235 | 25 |
| — de Venosa . . . . | 104 | » | 489 | 32 |
| — de CHIETI. . . . | 200 | » | 941 | »» |
| | | | 6,351 f. | 99 c. |

| | ducats | gr. | Report 6,351 f. | 99 c. |
|---|---|---|---|---|
| — de COSENZA . . | 105 | » | 494 | 02 |
| — d'Alife et Telose . | 30 | » | 141 | 15 |
| — de Sessa . . . | 32 | 23 | 151 | 64 |
| — de LANCIANO et Ortona . . . . | 61 | » | 287 | »» |
| — d'Aquila . . . | 300 | » | 1,411 | 50 |
| — de Marsi . . . | 50 | » | 235 | 25 |
| — de Penne et Atri . | 120 | » | 564 | 60 |
| — de Gravina, Monte-peloso et Altamura . | 340 | » | 1,599 | 70 |
| — de Monteleone. . | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Teramo. . . | 167 | » | 785 | 74 |
| — de MANFREDONIA . . . . . | 60 | » | 282 | 30 |
| — de Bovino . . . | 24 | » | 112 | 92 |
| — de Lucera . . . | 92 | 30 | 434 | 27 |
| — de NAPLES . . | 9,436 | 75 | 44,399 | 91 |
| — d'Aversa . . . | 52 | 32 | 246 | 17 |
| — de CAPOUE . . | 203 | 30 | 956 | 52 |
| — d'Isernia . . . | 69 | 60 | 327 | 47 |
| — de Nole . . . | 249 | 20 | 1,172 | 49 |
| — de Pouzzoles . . | 40 | » | 188 | 20 |
| — de Marsico et Potenza. . . . . | 26 | » | 122 | 33 |
| — de REGGIO . . | 60 | » | 282 | 30 |
| — de Milet . . . | 200 | » | 941 | »» |
| — d'Oppido . . . | 228 | 80 | 1,076 | 50 |
| — de Montevergine . | 59 | » | 277 | 60 |
| — de Cava . . . | 236 | 90 | 1,114 | 61 |
| — de SORRENTO . | 1,125 | » | 5,293 | 12 |
| — de Castellamare . | 105 | 30 | 495 | 44 |
| | | | 70,216 f. | 24 c. |

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | Report | 70,216 f. | 24 c. |
| | ducats. | gr. | | | | |
| — de Sora . . . | 6 | » | | | 28 | 23 |
| — S. SEVERINA . | 100 | » | | | 470 | 50 |
| — de Catanzaro . | 21 | » | | | 98 | 80 |
| — de San-Severo. | 150 | » | | | 705 | 75 |
| — de Castella Neta | 80 | » | | | 376 | 40 |
| — de Gallipoli. . | 38 | 46 | | | 180 | 95 |
| — de Lecce. . . | 418 | 80 | | | 1,970 | 45 |
| — de SALERNE . | 111 | 30 | | | 523 | 67 |
| — d'Oria . . . | 103 | 29 | | | 485 | 98 |
| — d'Ugento. . . | 74 | »» | | | 348 | 17 |
| — de TRANI et NAZARETH . . | 81 | »» | | | 381 | 10 |
| — Conversano . . | 227 | »» | | | 1,068 | 04 |
| — de Cassano . . | 15 | »» | | | 70 | 57 |
| — de Monopoli . | 90 | 52 | | | 425 | 90 |

SICILE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de PALERME. | 1,445 | 82 | 5 | 6,024 | 32 |
| — de MESSINE. . | 120 | »» | » | 500 | »» |
| — de Catane . . | 705 | »» | » | 2,937 | 52 |
| — de MONTRÉAL. | 363 | 15 | » | 1,513 | 14 |
| — de Mazzara . . | 585 | 13 | 5 | 2,438 | 08 |
| — de Syracuse. . | 360 | »» | » | 1,500 | »» |
| — de Girgenti. . | 421 | 21 | » | 1,755 | 06 |
| — de Caltagirone. | 90 | »» | » | 375 | »» |
| — de Cefalu . . | 60 | »» | » | 250 | »» |
| — de Piazza. . . | 17 | 49 | » | 72 | 88 |
| — de Patti. . . | 24 | »» | » | 100 | »» |
| — de Nicosia . . | 48 | 36 | » | 201 | 50 |
| — de Lipari . . | 63 | »» | » | 262 | 50 |

Recette de la Sicile en 1842, arrivée

95,280 f. 75 c.

| | | |
|---|---|---|
| | Report | 95,280 f. 75 c. |
| après la clôture du dernier compte-rendu, et dont le détail a été inséré au N° 89 des Annales, page 360. . | 13,837 | 83 |
| | 109,118 f. | 58 c. |

## SUISSE.

| | francs suisses. | rap. | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Bâle (1). | 22,235 | 81 | 31,765 f. | 45 c. |
| — de Coire . . | 4,027 | 52 | 5,753 | 58 |
| — de Côme (Tessin) | 1,404 | 20 | 2,006 | »» |
| — de Lausanne. . | 7,446 | 46 | 10,637 | 80 |
| — de Saint-Gall . | 3,258 | 55 | 4,655 | 05 |
| — de Sion (2). . | 4,060 | »» | 5,800 | »» |
| | | | 60,617 f. | 88 c. |

## TOSCANE.

| | livr. tosc. | s. | d. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de FLORENCE | 18,850 | 5 | 8 | 15,834 f. | 26 c. |
| — de Colle. . . | 706 | 13 | 4 | 593 | 60 |
| — de Fiesole . . | 3,008 | 14 | 8 | 2,527 | 34 |
| | | | | 18,955 f. | 20 c. |

(1) Une somme de 4,630 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

(2) 700 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

## DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Mgr Wilson, évêque d'Hobartown, dans l'Australie, s'est embarqué le 10 janvier pour la terre de Van-Diémen, avec trois Prêtres et deux catéchistes, dont l'un est moine de Cîteaux.

Le P. de Smet, l'apôtre des *Têtes-Plates*, est reparti pour sa lointaine et périlleuse Mission ; il a quitté Anvers le 12 décembre, accompagné des PP. Aloysius Vercruysse, de Courtray ; Accolti, de Conversaro, dans le royaume de Naples ; Antoine Ravalli, de Ferrare ; Jean Nobilis, de Rome ; et du frère François Huybrechts, d'Anvers : ces six Religieux appartiennent à la Compagnie de Jésus.

Le même jour, sont parties sept sœurs de Notre-Dame, appelées à fonder un établissement de charité pour les sauvages de l'Orégon.

Six Prêtres de la Société des Missions Etrangères se sont embarqués sur la fin de décembre ; ce sont MM. Pellerin, Dastuyne, Legrand, Plaisant, Mauduit et Lacrampe. Les trois premiers sont destinés pour la Cochinchine, les autres pour la presqu'île de Malaca.

LYON, IMPRIM. DE J. P. PÉLAGAUD.

# COMPTE-RENDU

## DE 1844.

L'anniversaire que le mois de mai ramène, nous rappelle aux premiers temps de l'Œuvre; et nos souvenirs, en remontant le cours des années, y retrouvent la trace des bénédictions qui les ont rendues fécondes. Nous aimons ces retours vers le passé, où se montre plus visiblement notre faiblesse pour nous humilier, et l'assistance divine pour nous soutenir. C'est ainsi que l'an dernier nous avons raconté l'établissement de l'Association. Après l'avoir vue dans l'obscurité de son origine, nous voudrions montrer comment Dieu a pris cette chose petite, et que les hommes ne connaissaient pas, pour la faire servir au plus grand de ses desseins, la publication de l'Evangile par toute la terre. On essaiera donc de faire connaître le progrès des Missions pendant les vingt-deux ans écoulés depuis qu'on s'occupe de les secourir. On se propose dans ce travail de réveiller le zèle de l'Œuvre par la vue du bien qu'elle seconde, et non pas de l'exalter en lui faisant honneur

d'un ouvrage où elle n'a que la moindre part. Ses règlements, qui demandent une prière si courte, une si modique aumône, ont pourvu à ce que les Associés de la Propagation de la Foi ne s'attribuassent jamais rien de grand. Après le Père céleste, auteur de tout bien, après le Sauveur, dont les mérites, par une efficacité divine, se répandent par tout l'univers, après le Saint-Esprit, qui suscite les vocations, toute la gloire des progrès que nous allons décrire appartient premièrement au Saint-Siége, rempli par un Pontife qui a fait des Missions l'une des principales sollicitudes de son gouvernement; ensuite à la sacrée congrégation de la Propagande, où tant de lumières et tant de vertus se réunissent pour diriger les affaires des chrétientés lointaines; puis aux corporations religieuses qui prennent la charge de la prédication; enfin, à cette multitude de prêtres héroïques, à ces humbles frères, ces charitables sœurs, qui vont porter aux extrémités du monde leur foi, leurs sueurs, et, s'il le faut, leur sang. A la suite de tant de puissants efforts, s'il reste un dernier rang pour l'Œuvre, et si on peut la compter, c'est parce que Dieu et l'Eglise lui ont fait place, c'est que la chaire de saint Pierre et tout l'épiscopat l'ont couverte de leur protection, c'est que les Missionnaires et les néophytes la soutiennent de leurs suffrages, et que les martyrs ont prié pour elle.

Il faut premièrement considérer quelle était la situation des Missions catholiques en 1822.

Le monde sortait d'une tempête; pendant vingt-cinq ans, la guerre générale avait embrasé la chrétienté et troublé les mers. Les communications régulières des deux continents étaient rompues; aucun pavillon ne protégeait plus le navire qui portait le prêtre et la civilisation avec lui. D'ailleurs, les derniers événements du dix-huitième siècle avaient détruit l'ancienne et bienfaisante opulence de l'Eglise. Les fondations nombreuses les colléges, les do-

maines affectés par la munificence des princes à l'entretien des Missions avaient disparu ; l'argent manquait pour assurer le passage du Missionnaire et sa subsistance au lieu de sa destination. Mais rien n'avait plus souffert que le clergé lui-même, décimé par la persécution. Les générations nouvelles réparaient lentement ses rangs éclaircis, et le zèle, en se multipliant lui-même, était encore loin de suffire aux exigences du ministère et aux besoins des peuples. La suppression des ordres religieux chez plusieurs nations catholiques avait fermé ces cloîtres et ces écoles où s'étaient formées les plus fortes milices de l'apostolat. Le christianisme semblait avoir assez à faire de relever les ruines de la foi et la discipline chez lui, sans aller fonder ailleurs. Les vieux Missionnaires qui survivaient encore, épuisés de fatigues, sentaient approcher leur fin sans voir ceux qui recueilleraient l'héritage de leurs fatigues, et, à mesure que l'un d'eux mourait, les néophytes, après avoir enterré leur père spirituel, attendaient en vain qu'un autre vînt prendre sa place auprès de l'autel abandonné. La désolation de ces pauvres Eglises en était venue à cet excès de rester ignorées de ceux même dont la pitié aurait voulu les secourir. Avec la Compagnie de Jésus, avait fini la publication des lettres édifiantes qui excita si longtemps la piété de l'Europe par le spectacle des travaux commencés pour la conversion de la Chine et des touchantes fêtes célébrées au milieu des sauvages du Canada. Maintenant les chrétiens d'Europe ignoraient ce qu'étaient devenus leurs frères d'Orient et d'Occident, et l'on ne trouvait plus ce sentiment d'unité qui anime la famille catholique, et qui ne permet pas qu'on touche à un seul de ses membres, sans que tous les autres en soient émus.

Les Missions du Levant, après avoir fleuri pendant deux siècles sous le protectorat des rois de France, étaient sin-

gulièrement déchues de leur ancienne prospérité. L'évêché de Babylone vaquait depuis vingt ans; aucun Missionnaire ne visitait les chrétientés de la Perse; la congrégation de Saint-Lazare ne comptait plus qu'un prêtre dans l'Archipel, un autre en Syrie, deux à Smyrne, et trois à Constantinople, réduits à un ministère timide parmi les catholiques arméniens, que les firmans de la Porte ottomane laissaient sous la dépendance du patriarche schismatique, et par conséquent à la merci de ses vexations. En même temps, l'insurrection grecque mettait en feu tout l'Orient, et la vengeance des infidèles poursuivait le nom chrétien dans toutes les contrées soumises à leur empire.

Au centre de l'Asie, les affaires de la Religion semblaient se soutenir par le zèle des carmes du Malabar, des capucins du Thibet et des oratoriens de Ceylan. Toutefois, les belles chrétientés du Maduré, ces premières fondations du génie de saint François Xavier, abandonnées à des gardiens trop peu vigilants, tombaient en ruine, et la suite des événements permettait déjà de prévoir la défection partielle du clergé indo-portugais. Cependant le vicariat apostolique de Pondichéry ne comptait qu'un Evêque et six prêtres; la foi catholique n'avait pas une chaire au Bengale; ces vastes contrées semblaient ouvertes de toute part aux émissaires du protestantisme, qui s'y faisaient voir, les mains pleines d'or, dans les comptoirs de la compagnie des Indes, et derrière ses baïonnettes. Dans la péninsule indo-chinoise, un Evêque et deux Missionnaires gouvernaient le petit nombre de chrétiens de Siam. L'empire annamite présentait un aspect plus heureux; on y voyait quatre cent mille catholiques, un nombreux clergé indigène, des chapelles sur tous les points importants, et auprès d'elles les couvents et les écoles où une pieuse jeunesse grandissait dans l'habitude de la foi. Mais le règne de Minh-Menh commençait,

un bruit sourd annonçait déjà les persécutions qui devaient l'ensanglanter. Trois Vicaires apostoliques, avec leurs coadjuteurs et quelques prêtres européens, disséminés parmi cette multitude croyante, mais craintive, allaient avoir à soutenir tout l'effort du combat. Plusieurs pliaient déjà sous le poids de l'âge et des infirmités, et l'on se demandait avec inquiétude, lorsque ces vieux pasteurs seraient morts, qui donc garderait le bercail et ce que deviendrait le troupeau.

La Chine, après avoir appelé pendant deux cents ans les prêtres du Christ dans ses tribunaux de mathématiques, et à la cour de ses empereurs, venait de montrer son ingratitude et de renouveler ses édits de proscription. En 1811 trois églises avaient été renversées à Péking ; le vieil Evêque portugais restait seul dans cette cité où les autels du Sauveur s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes. Mais la colère des idolâtres éclata surtout en 1814, pour ne se ralentir qu'en 1820. Ce fut alors que l'Evêque de Tabraca et le vénérable M. Clet moururent pour la foi avec un grand nombre de chrétiens. Ce sang devait plus tard féconder la terre où il fut versé. Mais au moment où l'orage cessa, le clergé se trouva diminué des deux tiers, et les écoles destinées à le renouveler avaient péri. Le vicariat apostolique du Su-Tchuen ne comptait plus qu'un Evêque, son coadjuteur, un prêtre européen, quinze indigènes. Les deux autres vicariats du Chan-Si et du Fo-Kien avaient peut-être moins souffert. Mais ces vastes juridictions embrassaient un territoire trop étendu pour en atteindre tous les points ; plusieurs chrétientés étaient demeurées dix ans privées de la parole et du sacrifice. Que pouvaient un petit nombre d'étrangers au milieu de trois cent mille néophytes tremblants, et d'un peuple païen de deux cents millions d'hommes !

Si l'on détournait les yeux de cette affligeante perspective, et qu'on les portât du côté de l'Amérique, qu'y voyait-on ?

Les colonies de la Louisiane et des Florides, où la Religion s'était étendue avec la puissance de la France et de l'Espagne, avaient passé sous d'autres lois. On n'y trouvait plus les hardis Missionnaires, dont la prédication rassemblait les peuplades errantes, saisissait leurs esprits, fixait leurs habitudes et leurs demeures, et fondait ainsi des sociétés nouvelles. On n'entendait plus sur les eaux du Mississipi les cantiques des pieux sauvages, reconduisant sur leur barque la *robe noire* qui venait de visiter leur tribu. Le peuple anglo-américain avait pris possession de cet immense territoire. Toutes les sectes de la réforme y étaient entrées avec lui, et bientôt il sembla qu'elles resteraient maîtresses des vingt-quatre états de l'Union. Si l'émigration d'Irlande et d'Allemagne y conduisait chaque année un grand nombre de catholiques, l'erreur propagatrice les attendait au port, ouvrait ses temples pour eux, ses asiles pour leurs enfants, tandis que le catholicisme manquait de prêtres, d'églises, d'écoles, d'institutions fortes et bienfaisantes qui enveloppassent, pour ainsi dire, cette population mobile et ne la laissassent pas échapper. Dispersés à des distances infinies du petit nombre de villes où s'élevait un autel, le plus grand nombre vivaient sans culte et mouraient sans consolations. La seconde génération cédait à l'entraînement public et suivait la foule au pied des chaires protestantes. Une conjecture fondée porte le nombre probable de ces défections à trois millions d'hommes. Cependant le St-Siége, qui ne pouvait voir commencer une grande nation sans s'occuper de ses destinées religieuses, lui avait depuis longtemps donné un épiscopat. Déjà, en 1822, l'archevêché de Baltimore et ses huit évêchés suffragants s'élevaient comme les premières colonnes

de l'Eglise des Etats-Unis. Mais ces titres augustes ne cachaient ni l'indigence des Prélats, ni l'insuffisance du clergé. Boston comptait huit prêtres, Cincinnati en avait sept, Charleston, deux. L'Evêque de la Nouvelle-Orléans venant prendre résidence dans la ville de Saint-Louis, y trouvait, au lieu de palais épiscopal, une misérable grange, pour cathédrale une cabane de bois, et pour hommage les députations des tribus indiennes qui demandaient des prédicateurs, sans qu'il fût possible de leur en donner. Il paraissait donc que les espérances conçues s'évanouiraient, et qu'il faudrait renoncer à l'Amérique septentrionale, au moment même où elle commençait à traiter en égale avec les vieilles puissances de la terre.

L'espérance même ne se montrait pas, et rien ne s'éveillait encore sur les côtes d'Afrique. Les régences barbaresques en occupaient le nord et continuaient de rançonner la navigation de la Méditerranée. Les anciens établissements portugais du Congo et de Mosambique languissaient depuis longtemps. Aucune assistance régulière n'était donnée aux colons catholiques du Cap. Ce continent, gardé par ses mers et par ses sables, semblait fermé à l'Evangile.

En même temps, les îles de l'Océanie se peuplaient des déportés de l'Angleterre, de matelots déserteurs et d'aventuriers. Les prétendus missionnaires du méthodisme y tenaient école et magasin ; on sait comment sous eux les peuples enfants de Sandwich et de Taïti dépérirent en peu d'années. Un seul prêtre avait visité en 1818 les colons irlandais de la Nouvelle-Hollande. Aucun ne s'était montré dans cette chaîne d'archipels qui s'étend comme pour unir l'ancien monde avec le nouveau, et devenir peut-être un jour le lien de deux fraternelles civilisations.

Tel était le dénûment des Missions catholiques en 1822, à peu près restreintes à conserver les postes de l'ancien apostolat, insuffisantes pour reprendre la conquête.

Ainsi le séminaire des Missions étrangères, au milieu de toutes les épreuves de l'exil et de la pauvreté, n'abandonnait pas les cinq provinces confiées à sa garde, et fondait même le collége de Pulo-Pinang pour le recrutement du clergé oriental. Les prêtres lazaristes, dans ce petit nombre où les malheurs du temps les avaient réduits, ne cessaient pas de poursuivre les desseins de saint Vincent de Paul pour le salut des infidèles. Les révérends Pères de Terre-Sainte restaient rangés autour du saint Sépulcre, d'où aucune force humaine, depuis six cents ans, n'a pu les arracher encore. Ailleurs, les religieux de saint Dominique et de saint François se maintenaient dans leurs stations principales, attendant qu'il leur fût permis de retourner au combat. Ainsi les Missions ne s'interrompirent jamais ; en aucun temps ce ministère n'a cessé dans l'Église. Comme elle est militante, elle ne vit que dans les luttes, et parmi toutes les religions et toutes les sectes, elle se fait reconnaître à ce signe, qu'elle n'a jamais manqué ni d'apôtres ni de martyrs; montrant ainsi qu'elle a reçu de Dieu une parole indéfectible puisqu'elle ne perd rien de sa force en vieillissant, et une vie immortelle puisque les supplices ne l'épuisent pas.

Dieu n'a pas besoin des hommes, mais les hommes ont besoin de servir Dieu, et il s'y prête en les employant à ses desseins, qu'il assujettit à cause d'eux aux lois ordinaires de la nature. Ainsi les Missions s'étaient maintenues pendant trente ans, presque sans assistance humaine; mais les choses rentrant dans leur état accoutumé, il convenait que l'aumône assurât au prêtre la barque du voyage et le pain de chaque jour. L'Œuvre de la Propagation de la Foi fut donc fondée, et nous en avons vu les faibles commencements. Elle ne venait point exercer une influence irrégulière dans l'administration des chrétientés; elle engageait seulement au service de l'apostolat les ressources

terrestres de la charité. Elle se proposait de faciliter le départ des Missionnaires en payant leur passage, dont la dépense s'élève à un chiffre énorme pour les voyages de long cours. Elle devait ensuite pourvoir à leur entretien, remettre entre leurs mains le denier réservé pour construire l'église, et, auprès d'elle, l'école et l'hôpital. Enfin, en publiant dans ses Annales les besoins et les travaux des Missions, elle rétablissait cette correspondance de toute la catholicité, qui intéresse jusqu'au dernier des fidèles, pour les faire concourir à l'accomplissement du plan divin.

Mais ces résultats assez consolants pour animer l'ardeur des Associés, devaient être dépassés par des conséquences qu'on ne prévoyait pas. La vocation apostolique, conservée dans l'Eglise au sein des corporations religieuses et du clergé séculier, ayant trouvé les conditions de développement qu'elle attendait, a éclaté avec une force que rien ne peut contenir. La maison des Missions étrangères qui, en 1822, ne comptait que vingt-huit membres, en a quatre-vingt-dix-huit aujourd'hui; la congrégation de Saint-Lazare a porté le nombre de ses Missionnaires européens de treize à cent trente. La Compagnie de Jésus reprend sa place, et compte un grand nombre de prêtres voués à la conversion des infidèles. D'autres sociétés formées depuis peu d'années se consacrent au ministère de la parole avec un zèle qui promet d'égaler un jour la gloire des congrégations anciennes. Tels sont les Rédemptoristes, les Passionistes, les Oblats de Turin, qui desservent l'empire Birman, ceux de Marseille, la société du Sacré Cœur de Marie, pour le salut des nègres, celles des Maristes et de Picpus, qui se sont partagé, avec les Bénédictins anglais, les archipels de l'Océanie. Il faut rappeler aussi les fondations destinées à perpétuer ce prosélytisme naissant. Il faut citer le séminaire établi en 1841 par les RR. PP. capucins, à Rome, et celui que la piété du clergé irlandais vient d'éle-

ver auprès de Dublin, et puisque nous énumérons les institutions qui ont servi plus que l'Œuvre les intérêts de la Foi, comment passer sous silence cet illustre collége de la Propagande, monument déjà ancien de la sollicitude des Souverains Pontifes, où, dans les solennités publiques, on entend louer le Christ en quarante-quatre idiomes différents, comme si Dieu qui sépara les langues pour confondre l'orgueil de Babel au temps du péché, avait voulu les rapprocher maintenant pour élever un édifice meilleur, et rassembler sous la loi de grâce la famille humaine réconciliée ?

L'accroissement du clergé permettait de multiplier les circonscriptions épiscopales. Dans cette courte période de vingt-deux ans, quarante évêchés ou vicariats apostoliques se sont élevés par l'autorité du Saint-Siége. Et si l'on considère les Missions catholiques au commencement de 1844, on les voit en progrès dans les cinq parties du monde.

Europe. — Nous ne parlerons point des secours que l'Œuvre a portés aux Eglises du Nord où l'hérésie semble s'ébranler, et les peuples se souvenir de la foi qui les a faits ; nos regards s'arrêteront sur les contrées du Levant. L'attention des politiques est tournée de ce côté, et c'est là que s'agitent les questions qui peuvent changer les destinées de l'Europe. Le catholicisme n'est point resté inactif ; il a élevé des sanctuaires à Athènes, à Patras, dans toutes ces villes encore pleines de la mémoire des Apôtres. En même temps il affermissait ses établissements dans les trois principautés de Servie, de Moldavie et de Valachie, et les pauvres Bulgares obtenaient enfin le droit de prier ensemble sous un toit. Mais c'était à Constantinople, à ce rendez-vous universel de l'Orient et de l'Occident, que la vérité devait jeter un éclat plus vif et qui frappât tous les regards. Les catholiques arméniens, soutenus d'abord dans l'exil par les secours de l'Œuvre, étaient arrachés aux vexa-

tions du patriarche schismatique et assemblés sous l'autorité d'un Archevêque orthodoxe, par la médiation de la France, prémices de la réconciliation de la nation tout entière, poussée vers l'unité par une grâce puissante. D'un autre côté, le Vicaire apostolique du rit latin voyait s'accroître son clergé et se multiplier les institutions qui ravissent l'admiration des infidèles. Les Missionnaires lazaristes, portés au nombre de neuf, ouvrent un collége où soixante jeunes gens trouvent tous les bienfaits d'une éducation européenne. Les frères de la doctrine chrétienne reçoivent trois cents élèves de toute religion; quatorze sœurs de charité, vouées au service des malades et à l'éducation des enfants, comptent dans leurs écoles quatre cent cinquante jeunes filles, et vont porter l'aumône secrète au foyer de l'indigent, sans distinction de croyance. Au commencement, les Turcs étonnés de ces humbles femmes qui leur parlaient dans leur langue, pansaient leurs blessures, et qui instruisaient leurs jeunes familles, leur demandaient si elles n'étaient pas des anges, et si elles venaient du Ciel.

Asie. — Un des principaux efforts de la prédication devait se porter vers cette vieille Asie où l'erreur résiste plus opiniâtrément, soutenue par la multitude innombrable des nations qui la professent et par les puissances des empires qu'elle a fondés. Les Missions catholiques s'y trouvent en présence de plusieurs sectes et de trois fausses religions: l'islamisne, à l'occident; le brahmanisme, au centre; à l'orient, le culte de Bouddha.

*Asie occidentale.* Toute la sollicitude de l'Eglise veille sur ces contrées où elle a ses plus chers souvenirs. Elle ne peut oublier ni les collines de Jérusalem, ni la grotte de Patmos, ni ces grands noms d'Antioche, de Smyrne et d'Ephèse, qui remplissent les annales des premiers siècles. Huit cents ans de séparation n'ont pas découragé son es-

poir. L'Eglise a vu que plusieurs peuples de l'Asie, sortant de leur isolement orgueilleux, commençaient à respecter la civilisation européenne et à lui envier ses lumières. Elle sait d'ailleurs que l'islamisme, le schisme et l'hérésie se soutenant par l'ignorance, il les fallait vaincre par l'instruction. On s'est donc attaché surtout à la multiplication des écoles. Pendant qu'une église imposante s'élevait à Smyrne, le siége de saint Polycarpe, honorablement restauré, s'entourait d'un clergé nombreux, un collége s'ouvrait par les soins de la congrégation de Picpus, et 700 enfants venaient recevoir les leçons des frères de la Doctrine chrétienne et des sœurs de Charité. En même temps, on voyait commencer le collége d'Antoura, les écoles de Damas, d'Alep, de Beyrouth, et celles qu'un jeune et apostolique voyageur a organisées avec tant de zèle sur plusieurs points de la Mésopotamie et de la Perse. Cependant les Pères de Terre-Sainte, ces derniers successeurs des croisés, gardent leur poste au tombeau de Jésus-Christ : ils n'en rendront pas les clefs, et leur patience ne se lassera ni des avanies musulmanes, ni des menées schismatiques, fussent-elles soutenues du crédit d'une puissance qui couvre de son patronage intéressé toutes les sectes ennemies du nom latin. Les religieux Carmes, Dominicains, Capucins, ont repris leurs hospices de Bagdad, de Mossul, d'Orfa, de Diarbekir et de Mardin ; tandis que la Compagnie de Jésus relève ses Missions de Syrie, et que les Pères servites vont porter l'Evangile jusqu'au bord de la mer Rouge. Les travaux commencés se poursuivent avec concert sous les auspices des délégats apostoliques représentants du Saint-Siége auprès des peuples orientaux qui persévèrent dans la communion romaine. Ces peuples sont au nombre de six : les Maronites, dont le courage a égalé les malheurs ; les Grecs Melchites, les Arméniens, les Syriens, les Chaldéens, tous avec leurs liturgies antiques, respectées comme autant de

monuments de l'unité du dogme au milieu de la variété du rit et de la discipline. Les événements politiques des derniers temps ont cruellement traité les chrétientés orientales ; mais nos secours sont allés leur porter la confiance et la résignation, c'est-à-dire des biens sur lesquels la tyrannie n'a pas de prise, et leur montrer que, si leurs souffrances n'étaient pas ignorées des chrétiens d'occident qui cherchaient à les adoucir, bien moins seraient-elles perdues devant Dieu qui se réservait de les couronner.

*Asie centrale.* Au moment où le schisme et l'hérésie menaçaient les conquêtes de saint François Xavier, l'Esprit-Saint qui avait conduit ce grand homme prenait soin de son héritage. La création des vicariats apostoliques de Ceylan, de Madras et du Bengale, ajoutés à ceux de Malabar, de Bombay, d'Agra et de Pondichéry, a resserré les liens de la hiérarchie religieuse qui enlace la péninsule ; et la sollicitude épiscopale, fixée sur un plus grand nombre de provinces, y a multiplié les efforts et les œuvres. Tandis que les religieux de saint François se répandaient déjà dans les montagnes de l'Himalaya, et se tenaient aux portes de ces royaumes du nord, où pénétrera bientôt l'épée de l'Angleterre ; tandis que le séminaire des Missions-Etrangères portait de 5 à 25 le nombre de ses prêtres dans la circonscription de Pondichéry, et que la Foi déployait ses pompes dans la basilique de Meyssour, élevée par la libéralité d'un monarque indien, le clergé insuffisant de la province de Madras s'est recruté des Missionnaires d'Irlande et d'Italie. La Compagnie de Jésus a fondé un collége florissant dans la grande ville de Calcutta ; ses prédicateurs parcourent la côte de la Pêcherie, rebâtissent les oratoires, rassemblent les néophytes dispersés. Les pêcheurs du cap Comorin, comme autrefois ceux de Galilée, laissent leur barque et leurs filets pour suivre la parole qui annonce l'Evangile aux pauvres. D'un autre côté, le réta-

blissement des affaires de la Religion en Portugal permet d'espérer la fin prochaine du schisme de Goa, et la réunion dans un même bercail d'une population catholique de douze cent mille âmes. Ce nombre est faible encore, et il semble que 300 ans de travaux héroïques auraient dû faire davantage. Mais l'Eglise est comme Dieu, patiente parce qu'elle est éternelle. Et si le Créateur a voulu mettre six jours à faire le monde, c'est-à-dire une œuvre périssable, l'Eglise ne se plaint pas qu'il lui faille des siècles pour le salut des âmes, qui est un ouvrage immortel.

*Asie orientale.* Jusqu'ici nous avons trouvé le christianisme dans des contrées où son nom s'est fait craindre, où le voisinage de ses armes protége les autels et intimide la persécution. Mais au delà du Gange, et jusqu'aux extrémités de l'Orient, l'idolâtrie s'est retranchée comme dans son dernier fort. Elle y a pris une forme savante qui est la doctrine de Bouddah; elle a conservé un sacerdoce, des écoles, des lois, des gouvernements qui lui obéissent; elle s'entoure de murailles qu'elle ne laisse pas franchir, elle se défend avec toute l'énergie du désespoir, par la terreur, par le fer et le feu. C'est là qu'un grand spectacle devait être donné au monde : les sourdes menaces qui grondaient en 1822 ont éclaté, et on a pu croire que les chrétientés du Tong-King et de la Cochinchine périraient par l'apostasie et par l'extermination. Cependant, au milieu des sanctuaires détruits et des monastères dispersés, l'Eglise annamite est restée debout, couronnée de l'auréole du martyre. On a revu ce que les annales des premiers siècles racontaient : les chrétiens devant le tribunal du proconsul; d'un côté, les idoles et l'encens; de l'autre, les verges et les haches des licteurs. On a vu de vieux Evêques porter leur tête blanche aux bourreaux, et à leur suite, les néophytes d'un peuple timide marcher à la mort d'un pas aussi ferme que les Missionnaires européens. La mort, en

décimant les rangs de l'apostolat, suscite les courages qu vont les réparer. En même temps que nos aumônes servaient à racheter les corps de ceux qui souffrirent pour la Foi, leurs chaînes et leurs vêtements ensanglantés, elles payaient le passage de dix nouveaux Missionnaires impatients d'aller prendre leur place. En même temps, les persécuteurs commençaient à s'effrayer de la vengeance de Dieu suspendue sur leur tête. Sur une terre plus tranquille, les chrétientés de l'empire Birman sortent de leur immobilité : une nouvelle circonscription a divisé le royaume de Siam, le collége de Pulo-Pinang fait fleurir les lettres chrétiennes au milieu des archipels barbares. Mais le baptême du sang n'a pas manqué aux Missions de la Chine : le nombre des vicariats apostoliques porté de 3 à 10, l'empressement des prêtres espagnols, français, italiens, la fondation de plusieurs écoles pour l'accroissement du clergé indigène, la Foi prêchée dans les camps des Mongols, tant de progrès obtenus en si peu d'années paraissent annoncer quelque chose de grand. L'Evangile est entré en Chine comme le Sauveur dans le cénacle, les portes étant closes. Maintenant qu'elles sont forcées, il y fera entrer avec lui tous les bienfaits temporels qui l'accompagnent. Déjà l'île de Hong-Kong se couvre de pieux établissements. La croix qui s'élève au milieu de ses factoreries, les asiles fondés pour l'enfance et pour toutes les infirmités humaines apprennent aux Chinois que l'Occident peut leur donner plus qu'il ne recevra d'eux. Toutefois si l'ouverture du céleste empire semble commencer une ère pacifique, les échafauds se relèvent en Corée, afin de montrer que le sacrifice ne cesse pas dans l'Eglise de Jésus-Christ, et que le livre des actes des martyrs ne sera jamais fermé.

Afrique. — La vérité chrétienne est redescendue sur le continent africain qui semblait la repousser. Les Thébaïdes dépeuplées, les ruines des églises de Cyrénaïque et de Mau-

qui attendaient le naufrage, pour piller le navire et dévorer les matelots.

Le tableau suivant achèvera de faire connaître la situation présente du catholicisme dans les contrées qu'il évangélise.

## ÉTAT GÉNÉRAL DES MISSIONS

(1844.)

### EUROPE.

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques d'Ecosse. . . | 3 | 110 |
| Missions diverses du Nord . . . . | 3 | 44 |
| Missions du diocèse de Lausanne (Suisse) | 1 | 40 |
| Vicariat apostolique de Gibraltar . . | 1 | 7 |
| *Iles Ioniennes.* | | |
| Archevêché de Corfou . . . . . . }<br>Evêché de Zante. . . . . . . . } | 2 | 26 |
| *Grèce continentale et insulaire.* | | |
| Délégation apostolique de Grèce . . }<br>Archevêché de Naxie . . . . . . }<br>Evêchés de Syra, Tine et Santorin. . } | 4 | 162 |
| *Principautés.* | | |
| Archevêché de Sophia (Servie) . . }<br>Vicariats apostoliques de Moldavie et de Valachie . . . . . . . . } | 3 | 38 |
| | 17 Ev. | 427 P. |

Report 17 Ev. 427 P.

TURQUIE.

| | | |
|---|---|---|
| Archevêchés de Durazzo, d'Antivari, de Constantinople. . . . . . . Evêchés de Trebigne, Scutari, Pulati, Sappa, Alessio, Nicopoli. . . . Vicariats apostoliques de Bosnie, de Bulgarie, de Constantinople (latins). | 10 | 416 |
| Total pour l'Europe (un archevêché nouveau depuis 1822) . . . . . | 27 Ev. | 843 P. |

## ASIE.

### ASIE OCCIDENTALE.

*Latins.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Archevêché de Smyrne. . . . . Evêchés de Chio, Famagouste et Babylone Vicariat apostolique d'Alep (délégation du Liban). . . . . . . . . . Garde de la Terre-Sainte . . . . | 5 (1) | 220? |

*Maronites.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat d'Antioche . . . . . . Archevêchés d'Alep, Tripoli, Eopoli, Chypre, Damas, Bérouth, Jérusalem. Evêchés d'Eden et de Gibail. . . . | 10 | 1,100 |
| | 15 E. | 1,320 P. |

(1) On a marqué d'un point d'interrogation les chiffres incertains. S'ils diffèrent souvent de ceux établis en 1840, c'est que d'une part, le nombre des Missions s'est accru, et que de l'autre, quelques-uns de ces chiffres ont été rectifiés d'après des renseignements plus sûrs. Le nombre des Evêques est celui des titres : on n'y compte point les coadjuteurs.

15 E. 1,320 P.

*Grecs-Melchites.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat d'Antioche . . . . . . . <br> Archevêchés d'Alep, Tyr, Bosra, Diarbekir, Seyd, Bérouth . . . . <br> Evêchés de St-Jean-d'Acre, Furzole, Balbek, Tripoli, Homs . . . . | 12 | 180 |

*Syriens.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat d'Antioche . . . . . . <br> Archevêché de Jérusalem, administré par le Patriarche. . . . . . <br> Evêchés de Nabek, Homs, Mossul, Mardin. . . . . . . . . | 5 | 60? |

*Arméniens.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat de Cilicie. . . . . . <br> Archevêchés d'Alep et de Mardin. . | 3 | 68 (1) |

*Chaldéens.*

| | | |
|---|---|---|
| Patriarcat de Babylone . . . . . <br> Archevêchés de Diarbekir, Geizira, Mossul, Aderbijan . . . . . . <br> Evêchés de Mardin, Seered, Amadis, Salmas, Karkut . . . . . . . | 10 | 101 |

ASIE CENTRALE.

*Possessions Russes.*

Mission de Georgie . . . . . . .

45 E. 1,729 P.

(1) En comprenant parmi les Prêtres ceux du district d'Artvin, dans la Grande-Arménie, qui dépend de l'archevêché primatial de Constantinople.

Report 45 E. 1,729 P.

*Inde.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques du Thibet, du Bengale, de Bombay, de Madras, de Ceylan, du Malabar, de Pondichéry . . . . . . . . . . | 7 | 624 (1) |

ASIE ORIENTALE.

*Empire Birman.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique d'Ava et Pégu . . | 1 | 12 |

*Royaume de Siam.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques de Siam oriental et occidental . . . . . . . . | 2 | 20 |

*Empire d'Annam.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques de Cochinchine, de Tong-King oriental, et de Tong-King occidental . . . . . . | 3 | 181 ? |

*Empire de Chine.*

| | | |
|---|---|---|
| Evêchés de Peking, Nang-King, Macao. Vicariats apostoliques de Su-Tchuen, Fo-Kien, Chan-si, Tche-Kiang, Hou-Quang, Yun-Nan, Chan-Toung, Leao-Tong, Mongolie et Corée. . | 13 | 170 ? |
| Total pour l'Asie (11 Vicariats apostoliques depuis 1822). . . . . | 71 E. | 2,736 P. |

(1) On ne comprend pas ici le clergé des colonies françaises et portugaises.

## AFRIQUE.

### *Egypte.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Délégation apostolique d'Alexandrie. Vicariat apostolique des Cophtes . . | 2 | 50? |

### *Tripoli, Tunis, Maroc.*

| | | |
|---|---|---|
| Préfectures apostoliques. . . . . | | 12 |

### *Alger.*

| | | |
|---|---|---|
| Evêché d'Alger . . . . . . . . . | 1 | 66 |

### *Guinée et Libérie.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique de Guinée. . . | 1 | 25 |

### *Possessions Anglaises.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique du Cap. . . . Vicariat apostolique de l'île Maurice. | 2 | 10 |

### *Abyssinie.*

| | | |
|---|---|---|
| Préfecture apostolique . . . . . | | 5 |
| Total pour l'Afrique (un évêché, 4 Vicariats depuis 1822. . . . | 6 Ev. | 168 P. |

## AMÉRIQUE.

### *Possessions Anglaises du Nord.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Evêchés de Kingston, Toronto, Halifax, Charlottetown (Montréal et Quebec ne comptent pas parmi les missions 2 Evêques 350 Prêtres.) Vicariats apostoliques de la baie d'Hudson et de Terre-Neuve . . . . | 6 | 145 |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 6 Ev.. | 145 P. |

*Etats-Unis.*

| | | |
|---|---|---|
| Archevêché de Baltimore . . . . . Evêchés du Détroit, Cincinnati, Vincennes, Dubuque, Saint-Loüis, Nouvelle-Orléans, Charleston, Nashville, Mobile, Richmond, New-York, Boston, Philadelphie, Louisville, Natchez, Pittsburg (érigé en 1843). . . . . . . . . | 17 | 613 (1) |

*Texas.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique du Texas. . . | 1 | 5 |

*Possessions Anglaises du Sud.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques de la Jamaïque, de la Trinité et de la Guianne Anglaise . . . . . . . . . . . | 3 | 109? |

*Possessions Hollandaises.*

| | | |
|---|---|---|
| Vicariats apostoliques de Surinam et de Curaçao. . . . . . . . . . . | 1 | 18 |
| Total pour l'Amérique (12 évêchés, 4 vicariats depuis 1822). . . . | 28 Ev. | 890 P. |

(1) L'Almanach catholique des Etats-Unis ne compte au 1er janvier 1843 que 570 Prêtres; mais nous avons dû y ajouter 24 Prêtres partis dans le courant de l'année. Le nombre des Missionnaires dont les départs ont été annoncés dans les douze derniers mois, s'est élevé à 100 environ, sans compter les séminaristes et les simples frères.

## OCÉANIE.

*Possessions Hollandaises.*

| | Evêques. | Prêtres. |
|---|---|---|
| Vicariat apostolique de Batavia. . . . | 1 | 7 |
| *Possessions Anglaises.* | | |
| Archevêché de Sydney . . . . . . Evêchés d'Adélaïde et de Hobart-Town | 3 | 56 |
| *Polynésie.* | | |
| Vicariats apostoliques de la Polynésie orientale (Gambier, Marquises, Taïti, Sandvich) de la Polinésie centrale et de la Polinésie occidentale (Wallis, Futuna, Tonga-Tabou). | 3 | 50 |
| Total pour l'Océanie (3 évêchés, 4 vicariats depuis 1822). . . . . . . | 7 Ev. | 113 P. |

| | | |
|---|---|---|
| Europe. . . . . . . . . . | 27 Evêq. | 843 Prêtr. |
| Asie. . . . . . . . . . | 71 | 2,736 |
| Afrique . . . . . . . . | 6 | 168 |
| Amérique . . . . . . . . | 28 | 890 |
| Océanie. . . . . . . . . | 7 | 113 |
| Total des missions (17 évêchés, 23 vicariats, depuis 1822). | 139 Ev. | 4,750 Pr. (1) |

(1) Nous avons dû laisser en dehors de nos calculs les pays tout catholiques de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. En 1840, il y avait 119 Evêques, 4,220 prêtres.

Et maintenant, si l'on considère de plus haut les progrès de la Religion par toute la terre, il semble qu'on y découvre le dessein de la Providence, et que l'Œuvre de la Propagation de la Foi y trouve, avec ses espérances, tous ses devoirs.

A toutes les époques de l'histoire, les Missions catholiques se sont étendues en même temps que le cercle des affaires humaines. Quand les peuples Germaniques envahirent l'empire Romain, et que la Barbarie se laissa pénétrer par la civilisation; Dieu rassemblait au mont Cassin, sous la discipline de saint Benoît, les milices monastiques qui devaient porter les limites de la chrétienté jusqu'aux extrémités du nord. Les largesses des seigneurs enrichissaient les puissants monastères de Saint-Gall, de Fulde, de Cantorbéry, destinés à devenir les écoles de l'Allemagne et de l'Angleterre. — Lorsque les croisades eurent ouvert l'Orient, les frères Prêcheurs et les frères Mineurs parurent, et, les pieds nus, un bâton à la main, ils allèrent relever les chevaliers fatigués de la garde des saints lieux. Ils annoncèrent l'Evangile en Syrie, en Perse, en Tartarie. Ils étaient protégés par le grand nom de saint Louis dont ils portaient les ambassades, par le crédit des républiques de Gênes et de Venise dont le commerce visitait déjà la moitié de l'Asie. — Les découvertes du quinzième siècle livrèrent aux peuples européens les Indes et le Nouveau-Monde; trente ans après, Ignace et ses compagnons juraient dans la chapelle de Montmartre de se dévouer à la conversion des infidèles, et bientôt les Missions de la Compagnie de Jésus couvraient les côtes de Malabar et de Coromandel, forçaient les murailles de la Chine, évangélisaient les deux Amériques. La politique des rois s'intéressait à ces grands desseins, et leur prêtait un légitime appui. — Aujourd'hui, les événements semblent marquer le com-

mencement d'une autre époque, et comme un nouvel effort pour étendre et multiplier les communications du genre humain. L'Afrique est enveloppée d'un réseau de colonies, l'émigration qui peuple le continent américain descend jusqu'à la mer du Sud, la lumière se communique avec une incroyable rapidité sur toute la ligne des îles océaniennes. L'Asie, ainsi assiégée de tous côtés, ne peut plus résister longtemps, et les cinq ports que la Chine vient d'ouvrir, s'élargiront assez, tôt ou tard, pour laisser passer toute la civilisation de l'Europe. Voilà pourquoi la voix qui appela les Apôtres suscite des vocations nouvelles, ranime les corporations anciennes, en forme d'autres pour le besoin des temps, et ne laisse pas de paix à ce clergé nombreux qu'elle envoie prendre les devants sur tous les chemins du commerce et de la navigation. Mais comme c'est l'économie de la Providence de faire que les grandes choses dépendent des petites, comme elle a attaché l'âme au corps, et la rédemption universelle à une croix de bois; elle exige que la conquête religieuse soit soutenue d'un appui temporel; et comme elle le demanda jadis aux puissants, aux riches et aux forts, elle le demande cette fois aux humbles et aux petits. Elle le sollicite du haut du Siége apostolique, et de toutes les chaires épiscopales, par la bouche des prédicateurs, et par les lettres des chrétientés secourues; elle veut devoir au denier de la veuve, à l'aumône des ouvriers, des pauvres gens de la campagne, la conversion de plusieurs grands peuples. En considérant ce qui s'est fait depuis vingt-deux années avec des recettes qui, il y a huit ans, n'atteignaient pas encore la somme d'un million, on voit assez ce qu'on pourrait faire en arrivant par un zèle facile à porter au double le chiffre actuel. Assurément, l'offrande serait faible encore pour tant de nécessités impérieuses, et l'on pourrait dire comme les disciples quand

Jésus reçut de leurs mains les cinq pains et les petits poissons : Qu'est-ce ceci pour tant de monde ? Mais Jésus, ayant pris les pains, les bénit et les rompit, et les fit distribuer à la multitude, et il se trouva que tous mangèrent et qu'ils furent rassasiés.

---

## COMPTE GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

### RECETTES.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| France. | Lyon. | 995,608 | 77 | 1,835,029 f. | 52 c. |
| | Paris. | 839,420 | 75 | | |
| Allemagne. | | | | 42,159 | 86 |
| Amérique du nord. | | | | 6,384 | 95 |
| Amérique du sud. | | | | 10,247 | 20 |
| Bavière | | | | 232,748 | 96 |
| Belgique. | | | | 172,950 | 82 |
| Britanniques (îles). | Angleterre. | 38,129 | 82 | 237,795 | 28 |
| | Ecosse. | 1,771 | 45 | | |
| | Irlande. | 181,905 | 91 | | |
| | Colonie. | 15,988 | 10 | | |
| Espagne. | | | | 10,578 | 98 |
| Etats de l'Eglise. | | | | 110,316 | 23 |
| Levant. | | | | 6,164 | »» |
| Lombard-Vénitien (Royaume). | | | | 97,152 | 13 |
| Lucques (duché de). | | | | 8,936 | 10 |
| Malte. | | | | 12,155 | »» |
| Modène (duché de). | | | | 17,683 | 99 |
| Océanie. | | | | 240 | »» |
| Parme (duché de) | | | | 18,168 | 58 |
| Pays-Bas. | | | | 63,529 | 58 |
| Portugal. | | | | 44,154 | 75 |
| Prusse. | | | | 145,066 | 20 |
| Russie et Pologne. | | | | 2,449 | »» |
| Sardes (Etats). | Gênes. | 50,551 | 45 | 257,464 | 74 |
| | Piémont. | 161,867 | 22 | | |
| | Sardaigne | 2,967 | 47 | | |
| | Savoie. | 42,078 | 60 | | |
| Scandinavie | | | | 400 | »» |
| Siciles (deux). | Naples. | 77,350 | 75 | 109,118 | 58 |
| | Sicile | 31,767 | 83 | | |
| Suisse. | | | | 60,617 | 88 |
| Toscane. | | | | 50,554 | 83 |
| D'une contrée d'Italie (par un anonyme). | | | | 10,022 | »» |
| Total des recettes propres à l'année 1843 (1).* | | | | 3,562,088 f. | 66 c. |
| Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1842 (2). | | | | 600,977 | 22 |
| Total général. | | | | 4,163,065 f. | 88 c. |

* Voir les notes, pag. 208 et 209.

## DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI EN 1843.

### DÉPENSES.

| | | |
|---|---|---|
| Missions d'Europe. . . . . . . . . . . . | 547,111 f. | 28 c. |
| *Id.* d'Asie. . . . . . . . . . . . . | 997,125 | 86 |
| *Id.* d'Afrique. . . . . . . . . . . | 266,060 | » » |
| *Id.* d'Amérique. . . . . . . . . . | 1,044,895 | 32 |
| *Id.* de l'Océanie. . . . . . . . . | 503,836 | 95 |
| Frais de publication des annales et autres imprimés (3).* . . . . . . . . . . | 256,360 | 29 |
| Frais d'administration (4). . . . . . . . | 41,016 | 03 |
| Perte résultant du non-payement de lettres de change provenant du diocèse de Mende (5). | 12,356 | 30 |
| Total des dépenses propres à l'année 1843. . | 3,668,762 f. | 03 c. |
| Reste en excédent des recettes sur les dépenses du présent compte (6). . . . . | 494,303 | 85 |
| Somme égale au total général ci-contre. . | 4,163,065 f. | 88 c. |

* Voir les notes, pag. 208 et 209.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers, parmi lesquels nous citerons les suivants : Diocèse d'Alby, 1,000 fr. — Dijon, 1,500 fr. — Evreux, 1,000. fr. — Gap, 1.000 fr. — Nantes, 3,600 fr. — Rodez, 510 fr. — Strasbourg, 7,000 fr. — Bâle, 17,100 fr. 10 c. — Moutiers, 2,000 fr. — Pignerol, 1,000 fr. — Vigevano, 1,558 fr. 20 c. — Plaisance, 2,800 fr. 16 c. — Belgique, 5,588 fr. 64 c. — Portugal, 4,300 fr.

Dans le nombre des dons, quelques-uns avaient des destinations spéciales qui ont été scrupuleusement respectées.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'Œuvre, signalés ou non dans cette note, se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Voir cette somme au compte de 1842, publié dans le cahier de mai 1843, n° 88, pag. 191.

(3) Les Annales sont tirées actuellement à 162,800 exemplaires, savoir : Français, 86,000. — Allemands, 23,000. — Anglais, 14,000. — Espagnols, 2,000. — Flamands, 4,500. — Italiens, 31,000. — Portugais, 1.200. — Hollandais, 1,100. Cependant ce nombre d'exemplaires a été un peu moindre en moyenne pendant l'année écoulée.

Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier, la composition, le tirage, la brochure des cahiers, la traduction dans les diverses langues, et la dépense des impressions accessoires, telles que celles des prospectus, coups d'œil, tableaux, billets d'indulgence, etc., etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'Œuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue, soit à cause de la distance des lieux, soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions ci-dessus énumérées, il s'en trouve deux en allemand, deux en anglais, trois en italien.

(4) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France, mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés, des frais de bureaux, loyers, registres, ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'Œuvre par l'envoi de leurs aumônes, qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(5) La perte résultant du non-payement de ces lettres de change

pourra être réduite par le recouvrement ultérieur d'une partie de leur montant. Dans ce cas, il en sera fait état en recette au compte prochain.

(6) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses de chaque année forme le premier fonds employé au payement des allocations adressées aux diverses Missions dans l'année suivante, d'après une nouvelle répartition qui est votée après la clôture du compte de la précédente année. Ainsi, l'excédant des recettes de chaque année close, de même que les aumônes successivement recueillies dans l'année courante, ne séjournent en réalité que le moins possible dans les caisses de l'Œuvre.

---

# DÉTAIL DES AUMONES

## TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ A L'ŒUVRE EN 1843.

### FRANCE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse d'AIX. | 13,449 f. | 35 c. |
| — d'Ajaccio. | 1,843 | »» |
| — de Digne. | 6,355 | 77 |
| — de Fréjus. | 27,144 | »» |
| — de Gap. | 8,758 | »» |
| — de Marseille. | 35,260 | 95 |
| — d'ALBY. { Alby 11,792 f. »» c. / Castres 8,086 »» } | 19,878 | »» |
| — de Cahors. | 18,787 | 54 |
| — de Mende. | 21,306 | 65 |
| — de Perpignan. | 7,500 | »» |
| — de Rodez. | 35,200 | »» |
| — d'AUCH | 22,057 | 50 |
| — d'Aire. | 23,215 | 19 |
| | 240,755 f. | 95 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 240,755 f. | 95 c. |
| — de Bayonne . . . . . . | 24,000 | » » |
| — de Tarbes. . . . . . . | 13,762 | » » |
| — d'AVIGNON. . . . . . | 28,323 | 35 |
| — de Montpellier. . . . . | 32,630 | » » |
| — de Nîmes. . . . . . . | 18,099 | 60 |
| — de Valence . . . . . . | 17,263 | 80 |
| — de Viviers. . . . . . . | 23,207 | 40 |
| — de BESANÇON . . . . | 28,450 | » » |
| — de Belley. . . . . . . | 22,594 | 37 |
| — de Metz . . . . . . . | 11,100 | » » |
| — de Nancy. . . . . . . | 13,077 | » » |
| — de St-Dié. . . . . . . | 16,725 | » » |
| — de Strasbourg. . . . . | 41,706 | 60 |
| — de Verdun. . . . . . . | 12,800 | » » |
| — de BORDEAUX. . . . | 40,872 | 20 |
| — d'Agen . . . . . . . | 7,261 | 85 |
| — d'Angoulême. . . . . | 2,720 | 50 |
| — de la Rochelle. . . . . | 13,000 | » » |
| — de Luçon. . . . . . . | 24,009 | 75 |
| — de Périgueux. . . . . | 5,085 | » » |
| — de Poitiers . . . . . . | 22,000 | » » |
| — de BOURGES . . . . . | 8,249 | 60 |
| — de Clermont-Ferrand . . | 25,034 | 40 |
| — de Limoges . . . . . . | 7,251 | 10 |
| — du Puy . . . . . . . | 20,434 | 15 |
| — de Saint-Flour . . . . | 20,356 | 95 |
| — de Tulle . . . . . . . | 3,055 | » » |
| — de CAMBRAY. . . . . | 87,870 | 65 |
| — d'Arras . . . . . . . | 20,180 | 75 |
| — de LYON. . . . . . . | 167,868 | 92 |
| — d'Autun . . . . . . . | 16,306 | 35 |
| | 1,036,112 f. | 24 c. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | Report | 1,036,112 f. | 21 c. |
| — de Dijon | | 10,583 | » » |
| — de Grenoble | | 40,735 | 65 |
| — de Langres | | 18,370 | » » |
| — de Saint-Claude | | 18,359 | » » |
| — de PARIS | | 95,472 | 42 |
| — de Blois | | 4,700 | » » |
| — de Chartres | | 5,272 | » » |
| — de Meaux | | 4,754 | 70 |
| — d'Orléans | | 10,171 | 80 |
| — de Versailles | | 10,658 | 05 |
| — de REIMS | | 12,710 | 70 |
| — d'Amiens | | 14,872 | » » |
| — de Beauvais | | 13,273 | 70 |
| — de Châlons-sur-Marne | | 7,477 | 30 |
| — de Soissons | | 11,606 | 15 |
| — de ROUEN | | 23,627 | 70 |
| — de Bayeux | | 29,551 | 90 |
| — de Coutances | | 22,516 | 95 |
| — d'Evreux | | 8,836 | 30 |
| — de Séez | | 10,493 | 45 |
| — de SENS | | 9,500 | » » |
| — de Moulins | | 8,371 | » » |
| — de Nevers | | 6,020 | » » |
| — de Troyes | | 7,051 | 80 |
| — de TOULOUSE | | 50,377 | 10 |
| — de Carcassonne | | 19,208 | 15 |
| — de Montauban | | 14,504 | 98 |
| — de Pamiers | | 6,900 | » » |
| — de TOURS | | 12,551 | 35 |
| — d'Angers | | 38,241 | » » |
| — du Mans | | 36,994 | 89 |
| | | 1,619,875 f. | 28 c. |

| | | |
|---|---|---|
| | Report | 1,619,875 f. 28 c. |
| — de Nantes | | 62,600 50 |
| — de Quimper | | 20,500 »» |
| — de Rennes | | 54,171 14 |
| — de Saint-Brieux | | 33,052 »» |
| — de Vannes | | 28,402 25 |

COLONIES FRANÇAISES.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse d'Alger | | | 2,159 35 |
| Ile Bourbon | | | 5,000 »» |
| Cayenne | | | 850 »» |
| Martinique | | | 7,119 »» |
| Pondichéry | Pondichéry | 1,131 f. 80 c. | 1,300 »» |
| | Karikal | 33 55 | |
| | Mahé | 134 65 | |
| | | | 1,835,029 f. 52 c. |

## ALLEMAGNE.

AUTRICHE. — TYROL.

| | florins. | kr. | pf. | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Brixen | 548 | 39 | 1 | 1,174 f. 12 c. |
| — de Trente | 728 | 56 | 1 | 1,562 »» |

DUCHÉ DE BADE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de FRIBOURG (1) | 4,502 | 10 | 3 | 9,634 67 |
| | | | | 12,370 f. 79 c. |

(1) Dans cette somme se trouve comprise la recette de la principauté de HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN, s'élevant à 360 florins 34 kr., soit 771 fr. 62 c.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | | Report | 12,370 f. | 79 c. |

DUCHÉ DE HESSE.

| | florins. | kr. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Mayence. | 909 | 21 | » | 1,946 | 12 |

HESSE-ELECTORALE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Fulde. . | 454 | 16 | » | 972 | 20 |

DUCHÉ DE NASSAU.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Limbourg. | 650 | 46 | » | 1,392 | 84 |

WURTEMBERG.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Rottenbourg (1). . . | 7,131 | 13 | » | 15,260 | 87 |
| De divers diocèses d'ALLEMAGNE . . | 4,770 | 49 | » | 10,217 | 04 |
| | | | | 42,159 f. | 86 c. |

## AMÉRIQUE DU NORD.

ETATS-UNIS.

| | dollars. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de St-Louis . | 14 | 85 | 74 f. | 25 c. |
| — de la Nouvelle-Orléans . . . | 800 | »» | 4,000 | »» |
| — de New-Yorck . | 2 | 14 | 10 | 70 |
| | | | 4,084 f. | 95 c. |

(1) Dans cette somme se trouve comprise la recette de la principauté de HOHENZOLLERN-HECHINGEN, s'élevant à 142 florins 1 kr. soit 304 f. 05 c.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | Report | 4,084 f. | 95 c. |

MEXIQUE.

| | piastres. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Californie. | 460 | » » | 2,300 | » » |
| | | | 6,384 f. | 95 c. |

## AMÉRIQUE DU SUD.

BRÉSIL.

| | piastres. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Fernambouc (1). . . . | » | » » | » | » » |

CHILI.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Santiago. | 2,049 | 44 | 10,247 | 20 |
| | | | 10,247 f. | 20 c. |

## BAVIÈRE.

| | florins. | kr. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Dicèse de BAMBERG. | 1,748 | 5 | » | 3,745 f. | 84 c. |
| — d'Eischtaëd. . | 521 | 30 | » | 1,117 | 50 |
| — de Spire. . . | 2,884 | 5 | » | 6,180 | 18 |
| — de Wurtsbourg | 8,682 | 26 | » | 18,605 | 22 |
| — de MUNICH (2) | 44,495 | 54 | 1 | 95,348 | 49 |
| — d'Augsbourg . | 19,706 | 30 | » | 42,228 | 22 |
| | | | | 167,225 f. | 45 c. |

(1) Fonds non parvenus.

(2) Dans la recette du diocèse de Munich se trouve comprise une somme de 16,710 fr. 80 c. recueillie en 1842, et non parvenue à l'époque de la clôture du précédent compte.

| | florins. | fr. | p[r]. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Report | | | | 167,225 f. | 45 c. |
| — de Passau . . | 13,020 | »» | » | 27,900 | »» |
| — de Ratisbonne. | 17,557 | 38 | 2 | 37,623 | 51 |
| | | | | 232,748 f. | 96 c. |

## BELGIQUE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de MALINES. . . . . | 35,399 f. | 98 c. |
| — de Bruges. . . . . . . | 22,137 | »» |
| — de Gand. . . . . . . | 43,115 | 25 |
| — de Liége. . . . . . . | 33,069 | 79 |
| — de Namur. . . . . . . | 9,613 | 71 |
| — de Tournay. . . . . | 29,615 | 09 |
| | 172,950 f. | 82 c. |

## ILES BRITANNIQUES.

### ANGLETERRE.

| | liv. sterl. | sh. | d. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| District de Lancastre. | 364 | 3 | 5 | 9,359 f. | 61 c. |
| — de Londres. . | 368 | 18 | 3 | 9,481 | 05 |
| — d'Yorck. . . | 248 | »» | » | 6,373 | 60 |
| — du Nord . . | 72 | 12 | 8 | 1,866 | 68 |
| — du Centre. . | 175 | 12 | 2 | 4,513 | 13 |
| — de l'Ouest. . | 156 | 15 | 7 | 4,029 | 23 |
| — de l'Est. . . | 35 | 9 | 4 | 911 | 49 |
| Pays de Galles . . | 62 | 1 | 3 | 1,595 | 03 |

### ÉCOSSE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| District du Nord. . | 47 | 9 | 9 | 1,220 | 34 |
| | | | | 39,350 f. | 16 c. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Report | | | 54,795 f. | 24 c. |
| | écus romains. | | | | |
| — de BOLOGNE . | 1,500 | »» | » | 8,152 | 17 |
| — de Cagli . . . | 78 | »» | » | 423 | 91 |
| — de Pergola . . | 50 | 80 | » | 276 | 09 |
| — de CAMERINO . | 182 | 34 | » | 990 | 98 |
| — de Treja . . . | 20 | 50 | » | 111 | 41 |
| — de Cesène . . | 218 | 21 | » | 1,185 | 92 |
| — de Citta della Pieve | 40 | »» | » | 217 | 39 |
| — de Citta di Castello | 176 | 80 | » | 960 | 87 |
| — de Civita-Vecchia. | 54 | 31 | » | 295 | 16 |
| — de Cingoli. . . | 45 | 10 | » | 245 | 11 |
| — de Comacchio . | 15 | 66 | » | 85 | 11 |
| — de Cervia. . . | 51 | 50 | » | 279 | 89 |
| — de Civita-Castellana, Orte et Gallese. . . | 25 | 98 | » | 141 | 20 |
| — de Fabriano . . | 90 | »» | » | 489 | 13 |
| — de Matelica . . | 110 | »» | » | 597 | 83 |
| — de Faenza . . | 368 | 20 | » | 2,001 | 09 |
| — de Fano . . . | 347 | 45 | 5 | 1,888 | 34 |
| — de Ferentino . . | 73 | 07 | » | 397 | 12 |
| — de FERRARE . | 756 | 68 | 5 | 4,112 | 42 |
| — de Foligno. . . | 100 | »» | » | 543 | 47 |
| — de Forli . . . | 300 | »» | » | 1,630 | 43 |
| — de Forlimpopoli . | 171 | 26 | » | 930 | 76 |
| — de Fossombrone . | 80 | »» | » | 434 | 78 |
| — de Frascati . . | 73 | 48 | 5 | 399 | 38 |
| — de Gubbio . . | 150 | »» | » | 815 | 21 |
| — d'Iesi. . . . | 188 | 60 | » | 1,025 | » |
| — d'Imola . . . | 600 | »» | » | 3,260 | 86 |
| — de Lorette . . | 56 | 20 | » | 305 | 43 |
| — de Recanati . . | 93 | 53 | » | 508 | 32 |
| | | | | 87,500 f. | 02 c. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | Report | 87,500 f. | 02 c. |
| | écus romains. | | | | |
| — de Montalto . . | 48 | 93 | » | 265 | 92 |
| — de Montefeltre et Pennabilli . . | 166 | 40 | » | 904 | 35 |
| — de Montefiascone | 115 | 87 | » | 629 | 73 |
| — de Narni . . . | 14 | »» | » | 76 | 09 |
| — de Nepi, Sutri et Tolfa . . . | 58 | »» | » | 315 | 22 |
| — de Nocera. . . | 152 | »» | » | 826 | 09 |
| — de Norcia. . . | 55 | 40 | » | 301 | 09 |
| — d'Orbitello (Abbaye des Trois-Fontaines) . | 147 | 69 | 5 | 802 | 69 |
| — d'Orvieto. . . | 175 | 82 | 5 | 955 | 57 |
| — d'Osimo . . . | 17 | »» | » | 92 | 39 |
| — de Palestrina . . | 100 | »» | » | 543 | 47 |
| — de Pérouse . . | 172 | 90 | » | 939 | 67 |
| — de Pesaro . . . | 229 | »» | » | 1,244 | 57 |
| — de Poggio-Mirteto | 52 | 53 | » | 285 | 49 |
| — de RAVENNE . | 372 | 33 | 5 | 2,023 | 56 |
| — de Rieti . . . | 126 | 60 | » | 688 | 04 |
| — de Rimini. . . | 150 | »» | » | 815 | 21 |
| — de Ripatransone . | 52 | 15 | » | 283 | 42 |
| — de San-Severino. | 100 | »» | » | 543 | 47 |
| — de Sinigaglia . . | 311 | 71 | » | 1,694 | 08 |
| — de SPOLETTE . | 183 | 32 | 5 | 996 | 33 |
| — de Segni . . . | 6 | »» | » | 32 | 61 |
| — de Subiaco . . | 64 | 20 | » | 348 | 91 |
| — de Terni . . . | 130 | »» | » | 706 | 52 |
| — de Terracine, Piperno et Sezze | 52 | »» | » | 282 | 60 |
| — de Tivoli . . . | 255 | »» | » | 1,385 | 86 |
| | | | | 105,482 f. | 97 c. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | Report | | | 105,482 f. | 97 c. |
| | écus romains. | | | | |
| — de Poli . . . | 8 | 93 | » | 48 | 53 |
| — d'Urbania . . | 223 | 59 | 5 | 1,215 | 20 |
| — de San-Angelo in Vado . . . | 20 | 80 | » | 113 | 04 |
| — d'URBINO . . | 75 | »» | » | 407 | 60 |
| — de Velletri . . | 285 | 08 | » | 1,549 | 35 |
| — de Veroli . . . | 150 | »» | » | 815 | 21 |
| — de Viterbe et Toscanella. . . | 125 | 90 | » | 684 | 33 |
| | | | | 110,316 f. | 23 c. |

LEVANT.

| | piastres turques. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE . | 2,264 | 5 | 600 f. | »» c. |
| Diocèse de SMYRNE. . | 5,094 | 14 | 1,350 | »» |
| — d'Alep (1). . . | » | » | » | »» |
| — de Scio. . . . | 698 | 5 | 185 | »» |
| — de Syra . . . | 1,283 | 2 | 340 | »» |
| — de Tine . . . | 4,094 | 14 | 1,085 | »» |
| EGYPTE . . . . . . | 5,020 | » | 1,330 | 30 |
| Ile de Chypre. . . . | 844 | 5 | 223 | 70 |
| De divers diocèses . . | 3,962 | 12 | 1,050 | »» |
| | | | 6,164 f. | »» c. |

(1) 121 fr. 17 c., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

## LOMBARD-VENITIEN

(ROYAUME.)

| | livr. autrich. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de MILAN . . . | 50,139 | 71 | 42,618 f. | 75 c. |
| — de Bergame . . . | 14,269 | 59 | 12,129 | 15 |
| — de Brescia . . . | 11,308 | » | 9,897 | 28 |
| — de Côme . . . | 6,925 | 06 | 5,886 | 30 |
| — de Crême . . . | 2,328 | 19 | 1,978 | 96 |
| — de Crémone . . | 3,090 | 59 | 2,627 | »» |
| — de Lodi . . . | 3,522 | 35 | 2,994 | »» |
| — de Mantoue . . | 2,541 | 18 | 2,150 | »» |
| — de Pavie . . . | 1,000 | » | 850 | »» |
| — de VENISE . . | 1,610 | 35 | 1,368 | 80 |
| — de Concordia . . | 470 | 59 | 400 | »» |
| — de Padoue . . . | 224 | 35 | 190 | 70 |
| — de Rovigo . . . | 144 | 49 | 122 | 82 |
| — d'Udine . . . | 4,791 | 34 | 4,072 | 64 |
| — de Vérone . . . | 10,193 | 99 | 8,664 | 89 |
| — de Vicence . . | 1,412 | 75 | 1,200 | 84 |
| | | | 97,152 f. | 13 c. |

## LUCQUES.

| | liv. lucquoises. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de LUCQUES . | 11,914 | 16 | 8,936 f. | 10 c. |

## MALTE

| | écus maltais. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Malte . . | 5,925 | 6 | 15 | 12,155 f. | »» |

## MODÈNE.

Diocèse de Carpi . . . . . . . 1,535 f. 89 c.

| | | |
|---|---|---|
| | Report | 1,535 f. 89 c. |
| — de Massa . . . . . . . . . | | 2,379 10 |
| — de Modène . . . . . . . | | 6,166 43 |
| — de Nonantola. . . . . . . | | 199 08 |
| — de Reggio . . . . . . . . | | 7,403 49 |
| | | 17,683 f. 99 c. |

## OCÉANIE.

| | |
|---|---|
| Iles Sandwich . . . . . . . . . | 240 f. » » |

## PARME.

| | |
|---|---|
| Diocèse de Borgo-San-Donino. . . | 480 f. 56 c. |
| — de Guastalla . . . . . . . . | 345 30 |
| — de Parme . . . , . . . . | 6,643 96 |
| — de Plaisance . . . . . . . | 10,698 76 |
| | 18,168 f. 58 c. |

## PAYS-BAS.

| | |
|---|---|
| Vicariat apostolique de Bois-le-Duc . | 30,638 f. 45 c. |
| — de Bréda . . . . . . . . . | 5,925 92 |
| — du Limbourg . . . . . . | 17,392 46 |
| — du Luxembourg . . . . . | 9,572 75 |
| | 63,529 f. 58 c. |

## PORTUGAL.

| | reis. | |
|---|---|---|
| Diocèse de BRAGA . . . | 1,329,840 | 8,311 f. 50 c. |
| — d'Aveiro . . . . | 156,160 | 976 » » |
| | | 9,287 f. 50 c. |

| | reis. | Report 9,287 f. | 50 c. |
|---|---|---|---|
| — de Bragance . . | 60,960 | 381 | »» |
| — de Coimbre . . | 345,560 | 2,159 | 75 |
| — de Pinhel . . . | 4,800 | 30 | »» |
| — de Porto . . . | 1,442,170 | 9,013 | 65 |
| — de Viseu . . . | 500,475 | 3,127 | 90 |
| — d'EVORA . . . | 216,850 | 1,355 | 60 |
| — de Crato . . . | 24,240 | 151 | 55 |
| — de LISBONNE. . | 1,952,765 | 12,204 | 80 |
| — de Castello-Branco | 24,960 | 156 | »» |
| — de Beja. . . . | 48,360 | 302 | 25 |
| — d'Elvas. . . . | 67,280 | 420 | 50 |
| — de Guarda. . . | 306,500 | 1,915 | 65 |
| — de Lamego. . . | 9,600 | 60 | »» |
| — de Leïria . . . | 273,040 | 1,706 | 55 |
| ILES AÇORES. | | | |
| Diocèse d'Angra . . . | 282,625 | 1,766 | 45 |
| ILE DE MADÈRE. | | | |
| Diocèse de Funchal . . | 18,475 | 115 | 60 |
| | | 44,154 f. | 75 c. |

## PRUSSE.

| | thalers. | sil. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| DUCHÉ DE POSEN. | | | | | |
| Diocèse de Posen. . | 453 | 24 | 10 | 1,701 f. | 85 c. |
| PRUSSE DUCALE. | | | | | |
| Diocèse de Varmie . | 290 | 27 | » | 1,090 | 88 |
| | | | | 2,792 f. | 73 c. |

Report 2,792 f. 73 c.

DUCHÉ DU BAS-RHIN.

| | thalers. | sil. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de COLOGNE | 18,158 | 1 | 2 | 68,092 | 66 |
| — de Munster . | 6,285 | 6 | 4 | 23,569 | 54 |
| — de Paderborn . | 3,654 | 27 | 1 | 13,705 | 94 |
| — de Trèves . . | 3,214 | » | » | 12,052 | 50 |

SILÉSIE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Breslaw . | 5,855 | 9 | 4 | 21,957 | 41 |
| — de Cracovie (partie prussienne) . . | 123 | 12 | » | 462 | 75 |
| — de Prague (partie prussienne) | 648 | 21 | 5 | 2,432 | 67 |
| | | | | 145,066 f. | 20 c. |

RUSSIE.

| | roubles. | cop. | | |
|---|---|---|---|---|
| Russie Blanche (Lithuanie) | 424 | 78 | 480 f. | »» |
| Moscow . . . . . . . | 486 | 73 | 550 | »» |
| Saint-Pétersbourg . . . | 1,145 | 14 | 1,294 | »» |

POLOGNE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Varsovie (1) . | 110 | 62 | 125 | »» |
| | | | 2,449 f. | »» |

(1) Une somme de 6,000 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

# ÉTATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÊNES.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de GÊNES | 31,077 f. | 90 c. |
| — d'Albenga | 4,497 | 56 |
| — de Bobbio | 1,578 | 77 |
| — de Nice | 5,103 | 10 |
| — de Sarzane | 2,506 | 31 |
| — de Savone | 2,787 | 81 |
| — de Vintimille | 3,000 | »» |

## PIÉMONT.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de TURIN | 60,129 | 33 |
| — d'Acqui | 3,560 | 40 |
| — d'Albe | 5,664 | 75 |
| — d'Aoste | 6,250 | »» |
| — d'Asti | 4,609 | 70 |
| — de Coni | 2,600 | »» |
| — de Fossano | 1,483 | 70 |
| — d'Ivrée | 9,076 | 70 |
| — de Mondovi | 12,927 | 57 |
| — de Pignerol | 5,863 | »» |
| — de Saluces | 5,307 | 95 |
| — de Suse | 1,839 | 75 |
| — de VERCEIL | 7,230 | 60 |
| — d'Alexandrie | 2,450 | »» |
| — de Bielle | 6,082 | »» |
| — de Casal | 5,063 | 15 |
| — de Novare | 8,000 | »» |
| — de Tortone | 10,002 | 80 |
| — de Vigevano | 3,725 | 82 |
| | 212,418 f. | 67 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 212,418 f. | 67 c. |

SARDAIGNE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse d'ORISTANO . . . . . . | 989 | 18 |
| — de SASSARI. . . . . . | 1,689 | 29 |
| — d'Algbero . . . . . . | 289 | »» |

SAVOIE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de CHAMBÉRY. . . . . . | 10,000 | 95 |
| — d'Annecy . . . . . . | 22,508 | 95 |
| — de Moutiers . . . . . . | 6,968 | 70 |
| — de Saint-Jean-de-Maurienne . | 2,600 | »» |
| | 257,464 f. | 74 c. |

| | | |
|---|---|---|
| SCANDINAVIE. . . . . . . . | 400 f. | »» |

## DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

| | ducats. | gr. | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de BARI . . . . | 130 | » | 611 | 65 |
| — de Policastro . . | 30 | » | 141 | 15 |
| — de CONZA et CAMPAGNA . . . . | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Melfi et Rappolla | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Gaëte . . . | 336 | 05 | 1,581 | 12 |
| — de Nocera de Pagani . . . . . | 300 | » | 1,411 | 50 |
| — de Nicotera et Tropea . . . . . | 50 | » | 235 | 25 |
| — de Venosa . . . . | 104 | » | 489 | 32 |
| — de CHIETI. . . . | 200 | » | 941 | »» |
| | | | 6,351 f. | 99 c. |

| | ducats | gr. | Report 6,351 f. | 99 c. |
|---|---|---|---|---|
| — de COSENZA . . | 105 | » | 494 | 02 |
| — d'Alife et Telose . | 30 | » | 141 | 15 |
| — de Sessa . . . | 32 | 23 | 151 | 64 |
| — de LANCIANO et Ortona . . . . | 61 | » | 287 | »» |
| — d'Aquila . . . | 300 | » | 1,411 | 50 |
| — de Marsi . . . | 50 | » | 235 | 25 |
| — de Penne et Atri . | 120 | » | 564 | 60 |
| — de Gravina, Montepeloso et Altamura . | 340 | » | 1,599 | 70 |
| — de Monteleone. . | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Teramo. . . | 167 | » | 785 | 74 |
| — de MANFREDONIA . . . . . | 60 | » | 282 | 30 |
| — de Bovino . . . | 24 | » | 112 | 92 |
| — de Lucera . . . | 92 | 30 | 434 | 27 |
| — de NAPLES . . | 9,436 | 75 | 44,399 | 91 |
| — d'Aversa . . . | 52 | 32 | 246 | 17 |
| — de CAPOUE . . | 203 | 30 | 956 | 52 |
| — d'Isernia . . . | 69 | 60 | 327 | 47 |
| — de Nole . . . | 249 | 20 | 1,172 | 49 |
| — de Pouzzoles . . | 40 | » | 188 | 20 |
| — de Marsico et Potenza. . . . . | 26 | » | 122 | 33 |
| — de REGGIO . . | 60 | » | 282 | 30 |
| — de Milet . . . | 200 | » | 941 | »» |
| — d'Oppido . . . | 228 | 80 | 1,076 | 50 |
| — de Montevergine . | 59 | » | 277 | 60 |
| — de Cava . . . | 236 | 90 | 1,114 | 61 |
| — de SORRENTO . | 1,125 | » | 5,293 | 12 |
| — de Castellamare . | 105 | 30 | 495 | 44 |
| | | | 70,216 f. | 24 c. |

| | ducats. | gr. | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Report | | | | 70,216 f. | 24 c. |
| — de Sora . . . | 6 | » | | 28 | 23 |
| — S. SEVERINA . | 100 | » | | 470 | 50 |
| — de Catanzaro . | 21 | » | | 98 | 80 |
| — de San-Severo. | 150 | » | | 705 | 75 |
| — de Castella Neta | 80 | » | | 376 | 40 |
| — de Gallipoli. . | 38 | 46 | | 180 | 95 |
| — de Lecce. . . | 418 | 80 | | 1,970 | 45 |
| — de SALERNE . | 111 | 30 | | 523 | 67 |
| — d'Oria . . . | 103 | 29 | | 485 | 98 |
| — d'Ugento. . . | 74 | »» | | 348 | 17 |
| — de TRANI et NAZARETH . . | 81 | »» | | 381 | 10 |
| — Conversano. . | 227 | »» | | 1,068 | 04 |
| — de Cassano. . | 15 | »» | | 70 | 57 |
| — de Monopoli . | 90 | 52 | | 425 | 90 |
| **SICILE.** | | | | | |
| Diocèse de PALERME. | 1,445 | 82 | 5 | 6,024 | 32 |
| — de MESSINE. . | 120 | »» | » | 500 | »» |
| — de Catane . . | 705 | »» | » | 2,937 | 52 |
| — de MONTRÉAL. | 363 | 15 | » | 1,513 | 14 |
| — de Mazzara . . | 585 | 13 | 5 | 2,438 | 08 |
| — de Syracuse. . | 360 | »» | » | 1,500 | »» |
| — de Girgenti. . | 421 | 21 | » | 1,755 | 06 |
| — de Caltagirone. | 90 | »» | » | 375 | »» |
| — de Cefalu . . | 60 | »» | » | 250 | »» |
| — de Piazza. . . | 17 | 49 | » | 72 | 88 |
| — de Patti. . . | 24 | »» | » | 100 | »» |
| — de Nicosia . . | 48 | 36 | » | 201 | 50 |
| — de Lipari . . | 63 | »» | » | 262 | 50 |
| Recette de la Sicile en 1842, arrivée | | | | | |
| | | | | 95,280 f. | 75 c. |

| | | |
|---|---|---|
| | Report | 95,280 f. 75 c. |
| après la clôture du dernier compte-rendu, et dont le détail a été inséré au N° 89 des Annales, page 360. . | | 13,837 83 |
| | | 109,118 f. 58 c. |

## SUISSE.

| | francs suisses. | rap. | |
|---|---|---|---|
| Diocèse de Bâle (1). | 22,235 | 81 | 31,765 f. 45 c. |
| — de Coire . . | 4,027 | 52 | 5,753 58 |
| — de Côme (Tessin) | 1,404 | 20 | 2,006 »» |
| — de Lausanne. . | 7,446 | 46 | 10,637 80 |
| — de Saint-Gall . | 3,258 | 55 | 4,655 05 |
| — de Sion (2). . | 4,060 | »» | 5,800 »» |
| | | | 60,617 f. 88 c. |

## TOSCANE.

| | livr. tosc. | s. | d. | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de FLORENCE | 18,850 | 5 | 8 | 15,834 f. 26 c. |
| — de Colle. . . | 706 | 13 | 4 | 593 60 |
| — de Fiesole . . | 3,008 | 14 | 8 | 2,527 34 |
| | | | | 18,955 f. 20 c. |

(1) Une somme de 4,630 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

(2) 700 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

| | liv. tosc. | s. | d. | Report 18,955 f. | 20 c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — de Pistoie . . | 3,011 | 8 | » | 2,529 | 57 |
| — de Prato. . . | 2,058 | 17 | 4 | 1,729 | 44 |
| — de San-Miniato. | 2,300 | »» | » | 1,932 | »» |
| — de San-Sepolcro. | 2,920 | »» | » | 2,452 | 80 |
| — de PISE. . . | 8,408 | 19 | 8 | 7,063 | 54 |
| — Livourne. . . | 3,200 | »» | » | 2,688 | »» |
| — de Pontremoli . | 839 | 18 | 8 | 705 | 54 |
| — de SIENNE. . | 2,733 | 4 | 8 | 2,295 | 91 |
| — d'Arezzo. . . | 3,282 | 9 | » | 2,757 | 27 |
| — de Chiusi . . | 360 | 10 | » | 302 | 82 |
| — de Cortone . . | 700 | 6 | 8 | 588 | 28 |
| — de Grosseto. . | 296 | 6 | 8 | 248 | 92 |
| — de Massa et Populonia . . . | 1,000 | »» | » | 840 | »» |
| — de Modigliana . | 600 | »» | » | 504 | »» |
| — de Montalcino . | 749 | »» | » | 629 | 16 |
| — de Monte-Pulciano | 340 | »» | » | 285 | 60 |
| — de Pescia. . . | 1,086 | 6 | 8 | 912 | 52 |
| — de Pienza . . | 200 | »» | » | 168 | »» |
| — de Sovana . . | 1,433 | 6 | 8 | 1,204 | »» |
| — de Volterra. . | 2,097 | 6 | 8 | 1,761 | 76 |
| | | | | 50,554 f. | 33 c. |

D'une contrée d'Italie (par un anonyme). . . . . . . . . . 10,022 f. »» c.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1843, a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

MISSIONS D'EUROPE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse) . . . . . . . . . | 30,000 f. » » c. |
| A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district Occidental, *id.* | 43,120 » » |
| A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord, *id.* . | 30,800 » » |
| A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles . . | 12,320 » » |
| Pour la Mission de Cornouailles (Angleterre) . . . . . . . . | 12,500 » » |
| Pour la Mission de l'île de Jersey. | 3,080 » » |
| A Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève (Suisse). . . . | 68,460 » » |
| Pour la Mission de Zurich (Suisse) | 4,620 » » |
| Mission des RR. PP. Capucins en Suisse. . . . . . . . . | 6,160 » » |
| A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar. . . . | 15,400 » » |
| A diverses Missions du Nord de l'Europe . . . . . . . . . | 105,417 14 |
| A Mgr Arduini, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels.) | 7,700 » » |
| | 339,577 f. 14 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 339,577 f. | 14 c. |
| A Mgr Mulajoni, évêque, vicaire apostolique de la Valachie et Bulgarie (Mission des RR. PP. Passionistes). . . . . . . . . . . | 6,160 | »» |
| Pour les divers diocèses de Servie, d'Albanie, de Macédoine, et pour les Missions des RR. PP. Franciscains . . . . . . . . | 43,120 | »» |
| Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Albanie . . . . . . | 2,000 | »» |
| Pour la Mission de Philippopolis, Romélie (Missions des RR. PP. Capucins) . . . . . . . . . . | 3,080 | »» |
| A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople | 33,880 | »» |
| A Mgr Marusci, archevêque Arménien catholique de Constantinople | 18,480 | »» |
| Missions des Lazaristes à Constantinople, collége, établissement des sœurs de la Charité. . . . . | 30,316 | »» |
| A Mgr Blancis, évêque de Syra, et délégat apostolique de la Grèce continentale . . . . . . . . . | 25,497 | 14 |
| Mission des RR. PP. Capucins à Paros. . . . . . . . . . . | 3,080 | »» |
| Mission des RR. PP. Capucins à Naxie . . . . . . . . . . | 3,080 | »» |
| Mission de RR. PP. Capucins à Céphalonie. . . . . . . . . | 3,080 | »» |
| Mission des RR. PP. Capucins à Syra . . . . . . . . . . . | 1,540 | »» |
| | 512,890 f. | 28 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 512,890 f. 28 c. |
| Pour les Missions des Lazaristes à Santorin, établissement des Sœurs de la charité. . . . . . . | 21,521 » » |
| A Mgr Gabinelli, évêque de Tine. | 1,540 » » |
| Missions de la Compagnie de Jésus à Tine et à Syra. . . . . | 5,000 » » |
| Missions des RR. PP. Capucins dans l'île de Candie. . . . . | 6,160 » » |
| | 547,111 f. 28 c. |

MISSIONS D'ASIE.

| | |
|---|---|
| Pour l'établissement de St-Vincent d'Asie (Lazaristes) . . . . . . | 12,000 f. » » c. |
| A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne, et vicaire apostolique de l'Asie mineure. . . . . . | 20,020 » » |
| Mission des Lazaristes à Smyrne, collége, établissement des sœurs de la charité. . . . . . . . . | 28,067 » » |
| Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne . . . . . . . . . . | 3,080 » » |
| A Mgr Justiniani, évêque de Scio. | 3,080 » » |
| Pour les Missions de l'île de Chypre. . . . . . . . . . . | 1,540 » » |
| Pour les Missions des RR. PP. Capucins dans la Géorgie. . . . | 7,700 » » |
| Au Révérendissime Custode de Jérusalem, pour les Missions de Terre-Sainte . . . . . . . . | 25,267 16 |
| | 100,754 f. 16 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 100,754 f. | 16 c. |
| Frais d'impression de livres Arabes distribués dans le Levant. . . | 1,050 | »» |
| A Mgr Villardell, délégat apostolique du Liban, et pour les divers diocèses des Rits-Unis.. . . . . | 13,000 | »» |
| Pour le collége des RR. PP. Capucins à Alep. . . . . . . | 3,080 | »» |
| Mission des RR. PP. Carmes en Syrie . . . . . . . . . | 1,030 | »» |
| Mission des Lazaristes à Alep, à Damas et à Tripoli de Syrie. . . | 6,235 | »» |
| Mission des Lazaristes en Syrie, et collége d'Antoura . . , . . | 10,920 | »» |
| Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, et collége de Beyrouth. . | 15,000 | »» |
| Délégation apostolique de Babylone, y compris les secours aux divers Rits-Unis. . . . . . . . | 44,660 | »» |
| Missions Arméniennes en Perse. | 4,620 | »» |
| Mission des Lazaristes en Perse. | 21,036 | »» |
| Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie. . . . . | 12,320 | »» |
| Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie . . . . . . . | 2,050 | »» |
| Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie. . . . . | 12,320 | »» |
| Frais de voyages de Missionnaires Capucins pour diverses contrées . | 4,620 | »» |
| Mission des RR. PP. Servites en Arabie. . . . . . . . . . | 6,160 | »» |
| A Mgr Borghi, évêque, vicaire | | |
| | 258,855 f. | 16 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 258,855 f. 16 c. |
| apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins). . . . . | 30,800 »» |
| A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta. . . . | 36,800 »» |
| Mission de la Compagnie de Jésus à Calcutta, et collége . . . . | 10,000 »» |
| A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes) . . . . . | 12,320 »» |
| A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapoli, Malabar (Mission des RR. PP. Carmes) . . . . . . . . . | 15,400 »» |
| A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry, Coromandel (Congrégation des Missions étrangères). . . . . . . . . | 42,120 »» |
| Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré. . . . . . . . . | 36,000 »» |
| A Mgr Fennelly, évêque, vicaire apostolique de Madras . . . . | 33,880 »» |
| Mission des Oblats de la Ste-Vierge à Madras . . . . . . . . . | 21,560 »» |
| A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique d'Ava et Pégu (Mission des Oblats de la sainte Vierge). . | 36,960 »» |
| A Mgr Salvetti, évêque, vicaire apostolique du Chan-Si et Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins) . . . . . . . . | 21,560 »» |
| A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire | |
| | 556,255 f. 16 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 556,255 f. | 16 c. |
| apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés) . | 21,560 | »» |
| A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong. . . | 9,240 | »» |
| Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes, à Hong-Kong | 43,120 | »» |
| A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères). . Pour le Vicariat apostolique de Yùn-Nâm en Chine (*id.*) . . . | 32,558 | 50 |
| Dépenses extraordinaires de la procure des Missions étrangères, à Macao. . . . . . . . . . | 32,963 | 30 |
| A Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, (Mission des RR. PP. Dominicains) . . . : . | 24,640 | »» |
| Pour la Procure des Missions espagnoles, à Macao (*id.*). . . | 3,080 | »» |
| A Mgr Rameau, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes). Mission des Lazaristes à Nankin. | 15,746 | 60 |
| Séminaire et procure des Lazaristes à Macao. . . . . . . . | 9,783 | 30 |
| Mission de la Compagnie de Jésus en Chine. . . . . . . . . . | 40,022 | »» |
| Mission des Lazaristes dans la Tartarie-Mongole. . . . . . | 9,905 | »» |
| A Mgr Vérolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (Congrégation des Missions étrangères). . | 16,575 | »» |
| | 815,448 f. | 86 c. |

| | | |
|---|---|---|
| | Report | 815,448 f. 86 c. |
| A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . . | | 14,980 »» |
| Au Vicariat apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains) et procure à Macao . | | 24,640 »» |
| A Mgr Retord, évêque, Vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères . . . . . . . . . . | | 43,217 »» |
| A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de Cochinchine (*id.*) . | | 44,595 »» |
| A Mgr Courvezy, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (*id.*) . | | 19,613 »» |
| A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (*id.*) . . . | | 22,642 »» |
| Pour le Collége général de Pulo-Pinang (*id.*) . . . . . . . . | | 11,990 »» |
| | | 997,125 f. 86 c. |

MISSIONS D'AFRIQUE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . . . . . . . . | 30,800 f. »» c. |
| A Mgr Dupuch, évêque d'Alger | 65,880 »» |
| Pour le Catéchuménat d'Alger (Lazaristes) . . . . . . . . . | 20,000 »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Capucins, à Tunis . . . . . . | 7,000 »» |
| | 123,680 f. »» |

| | |
|---|---|
| Report | 123,680 f. »» |
| Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés, à Tripoli de Barbarie . . . . . . . . . . | 3,080 »» |
| A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Egypte, pour les Missions de la Basse-Egypte. . . | 36,960 »» |
| Mission, collége et imprimerie à Alexandrie (Lazaristes) . . . . | 65,400 »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés de la Haute-Egypte. | 6,160 »» |
| Pour les Missions des Cophtes catholiques, Haute-Egypte . . . | 4,620 »» |
| Pour les Missions de la congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar . . . . . . | 20,060 »» |
| Pour la Mission de Madagascar . | 6,160 »» |
| | 266,060 f. »» |

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve. . . | 30,800 f. »» c. |
| A Mgr Provencher, évêque, pour les Missions de la Baie d'Hudson . | 30,800 »» |
| A Mgr Fraser, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse . | 40,040 »» |
| A Mgr Donnald Mac-Donnald, évêque de Charlotte-Town . . . | 9,240 »» |
| A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada) . . . . . . . | 20,020 »» |
| | 130,900 f. »» |

| | |
|---|---|
| Report | 130,900 f. »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Rédemptoristes, aux Etats-Unis . . | 55,440 »» |
| A Mgr Loras, évêque de Dubuque . . . . . . . . . . | 27,720 »» |
| A Mgr Lefévère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit . | 40,040 »» |
| A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati . . . . . . . . . . | 50,800 »» |
| A Mgr Fenwick, évêque de Boston | 15,400 »» |
| A Mgr Kenrick, évêque coadjuteur et administrateur de Philadelphie . . . . . . . . . . | 6,160 »» |
| A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg . . . . . . . . . . | 20,000 »» |
| A Mgr Wheland, évêque de Richmond. . . . . . . . . | 33,880 »» |
| A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck. . . . . . . . . . | 43,120 »» |
| Pour la Mission des Pères de la Miséricorde, à New-Yorck . . . . | 20,000 »» |
| A Mgr Miles, évêque de Nashville | 21,560 »» |
| A Mgr Flaget, évêque de Louisville | 44,178 »» |
| A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes . . . . . . . | 67,760 »» |
| Pour la Congrégation des RR. PP. Eudistes, dans le diocèse de Vincennes. . . . . . . . . . . | 10,000 »» |
| Pour l'établissement des frères de Saint-Joseph, à Vincennes . . . | 14,240 »» |
| A Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis . . . . . . . . . . | 58,520 »» |
| | 659,718 f. »» |

| | |
|---|---|
| Report | 659,718 f. »» c. |
| A Mgr Chanches, évêque de Natchez . . . . . . . . . . . | 12,320 »» |
| A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans . . . . . . . . | 24,640 »» |
| A Mgr Portier, évêque de Mobile . . . . . . . . . . . . | 33,600 16 |
| Pour le diocèse de Charleston . | 15,400 »» |
| Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis . . . . . . . | 46,000 »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, au Missouri (Etats-Unis). | 32,000 »» |
| Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes-Rocheuses . . . . . . . . . . | 50,000 »» |
| Pour les Missions de la même Compagnie, au Kentucki (Etats-Unis) . . . . . . . . . . . | 20,000 »» |
| Frais de voyages de Missionnaires allemands se rendant aux Etats-Unis . . . . . . . . . . . | 12,857 16 |
| Pour les Missions des Lazaristes au Texas . . . . . . . . . . | 20,000 »» |
| A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises. . . . . . . . . . . | 30,800 »» |
| A Mgr Rosati, pour la Mission d'Haïti. . . . . . . . . . . | 3,000 »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à la Jamaïque . . | 600 »» |
| A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . | 15,240 »» |
| | 976,175 f. 32 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 976,175 f. 32 c. |
| Pour les Missions de la Guiane Britannique . . . . . . . . | 27,720 »» |
| Pour les Missions de Curaçao et Surinam. . . . . . . . . . | 26,000 »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à Buénos-Ayres (Amérique du Sud) . . . . . . . | 15,000 »» |
| | 1,044,895 f. 32 c. |

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Rouchouse, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus) . . . . . . . . . . | 142,556 f. 95 c. |
| A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale (Missions des RR. PP. Maristes). . . . . . . . . . | 182,000 »» |
| A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (*id.*) | 130,000 »» |
| A Mgr Polding, archevêque de Sidney (Australie) . . . . . . | 36,960 »» |
| A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (terre de Van-Diémen) . . | 12,320 »» |
| | 503,836 f. 95 c. |

# MISSIONS DE L'INDE.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

*Extrait d'une lettre du P. Walter Clifford, religieux de la Compagnie de Jésus, à ses amis d'Angleterre.*

Trichinopoly, 15 août 1843.

« Trichinopoly, ma résidence habituelle depuis mon arrivée dans la Mission, est une ancienne forteresse, célèbre dans les annales de notre empire d'Orient par le siége mémorable où le génie de Cliwe, prenant son glorieux essor, débuta dans cette étonnante carrière de victoires qui ont assuré à notre patrie la conquête et la domination des Indes. Ses murailles en ruines présentent encore plusieurs points de vue pittoresques ; lorsqu'on en fait le tour et qu'on observe, surtout du côté de l'est et du sud, le rocher qui s'élève au centre, couronné par le pavillon anglais, on le voit changer de forme presque à chaque pas, et se dessiner sous un

aspect toujours nouveau. Le temple et l'habitation des brahmes sont situés presqu'au sommet; de là, ces moines orgueilleux peuvent voir, à leurs pieds, les murs démantelés du palais qu'habitaient leurs anciens souverains, et contempler à loisir les débris de leur empire tombé. En dehors de la forteresse, de nombreux villages, groupés sans ordre autour de son enceinte, se montrent comme à travers un gracieux rideau de tamarins et de palmiers, et forment avec les lignes militaires le prolongement de la ville.

« Le sol de Trichinopoly est plat, ou pour mieux dire, il descend par une pente insensible depuis le fort jusqu'à la rivière Cavery, qui coule à une petite lieue de distance. Ses environs, du côté du nord, sont agréables et bien cultivés; mais au midi, pendant plus de la moitié de l'année, ce n'est qu'un désert de sable brûlant, qui justifie pleinement le surnom de cette ville, appelée le *four de l'Inde méridionale*. En effet, à dater du milieu de mai, époque où finit l'hiver, jusqu'au moment où le souffle des vents d'ouest commence à rafraîchir l'atmosphère embrasée, la chaleur est suffocante; elle énerve et consume tout ce qui a vie, à moins qu'une brise bienfaisante ne vienne en tempérer la dévorante ardeur.

« Que si, à la faiblesse occasionnée par des chaleurs accablantes, vous joignez les pernicieux effets d'une nourriture qui mérite à peine ce nom, je veux dire un peu de riz auquel on ajoute quelquefois une bouchée de poisson comme assaisonnement, et pour unique boisson l'eau à demi croupie des marais; si vous songez ensuite aux fréquents et pénibles voyages qu'il faut entreprendre avec une faim continuelle et une soif dévorante, vous comprendrez facilement pourquoi des hommes, doués d'ailleurs de la plus vigoureuse constitution, dépérissent et s'éteignent à la fleur de l'âge, épuisés par un ministère trop laborieux pour être

longtemps soutenu. Et cependant, si le Missionnaire hésitait à s'y dévouer, ces chrétiens n'auraient personne pour leur rompre le pain de vie; sans Pasteurs, privés des sacrements, ils grandiraient dans l'ignorance et mourraient sans religion.

« Pour moi, j'ai pu suivre un régime plus conforme à notre manière de vivre européenne, et à cet égard j'ai eu moins à souffrir que la plupart de mes confrères, victimes résignées, dont la ferveur peut seule renouveler les forces et ranimer le courage, au milieu des nombreuses privations qu'ils ont volontairement embrassées pour la cause de Dieu. Je ne dirai rien des peines ni des obstacles que nous offre le caractère de nos Indiens, incapables de comprendre que ce qui est naturel pour eux ne le soit pas pour nous. Quelle difficulté à les instruire! quelle susceptibilité de leur part pour tout ce qui touche aux usages de leurs castes! et en même temps quelle répulsion pour les nôtres! Ces divers sujets ont été déjà traités, si je ne me trompe, et d'ailleurs ils exigeraient de trop longs détails....

« Avant que cette lettre vous parvienne, nous aurons achevé l'établissement de notre école, où nous espérons élever quelques jeunes plantes destinées à fournir, plus tard, à ce pauvre troupeau que la faim spirituelle dévore, des fruits de salut plus abondants qu'il ne nous a encore été donné à nous-mêmes d'en produire. Puissions-nous réussir dans ce projet! et nos chrétiens remercieront Dieu d'un bienfait signalé. Si la sainte Association dont vous êtes tous, je pense, les membres et les soutiens, et à qui nous devons tant de reconnaissance pour les secours charitables qu'elle nous a déjà tendus, nous allouait encore une partie des fonds nécessaires à cette œuvre, nous pourrions choisir, parmi les enfants de nos soldats catholiques, un certain nombre de sujets dévoués, qui, avec la bénédiction du ciel,

réaliseraient un jour nos espérances. Mais je ne veux pas être importun en insistant davantage, car la discrétion est une qualité qui sied au mendiant ; et ici nous le sommes tous, à quelques égards du moins, les pasteurs aussi bien que le troupeau.

« Dans ce pays, ce n'est pas la fortune, mais la naissance qui constitue le gentilhomme. Etes-vous né dans telle caste ? c'en est assez pour appartenir à la bonne compagnie ; si malheureusement vous êtes issu de parents parias, vous êtes classé parmi les gens de bas étage. Il n'y a pas de remède à cette déchéance héréditaire ; tous les trésors de Crésus ne sauraient vous tirer de votre fumier et vous réhabiliter aux yeux des hautes castes. Quand vous pourriez étaler toutes les richesses et la sagesse même de Salomon, vous n'en porteriez pas moins avec vous la tache originelle de votre tribu, que rien ne saurait effacer. Ici les degrés de la société sont infranchissables ; celui dans lequel vous êtes né est aussi celui où vous devez vous résigner à mourir, méprisé de toutes les conditions supérieures à la vôtre : ainsi le veut l'opinion, cette loi de fer que personne ne peut entreprendre de fléchir ni de briser. Il faut la subir jusque dans ses arrêts les plus bizarres : elle a prononcé, par exemple, que le vieux bœuf rôti d'Angleterre n'est bon qu'à nourrir les chiens et les parias, et voilà un oracle sacré ! Malheur à vous si vous veniez à l'enfreindre, on vous fuirait avec dégoût comme atteint d'une flétrissure. Aussi avons-nous souvent l'occasion de répéter avec l'Apôtre, dans son épître aux Romains : *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est : Ne perdez pas par votre nourriture celui pour qui le Christ est mort.*

« Ici encore toute profession est héréditaire : nous avons la caste des tailleurs, celle des cordonniers, etc., et l'enfant devra passer sa vie dans la boutique où le hasard a placé son berceau. Heureusement la plus grande partie des fidèles

appartient aux conditions en honneur. Ce n'est pas que toutes les âmes ne soient également l'objet de nos sollicitudes, puisque toutes ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ ; mais aux yeux des païens, avoir pour soi beaucoup de tribus distinguées est une gloire qui rejaillit sur la religion même, et c'est uniquement pour ce motif que je mentionne un tel préjugé.

« Si la naissance a mis nos chrétiens à couvert du mépris, elle ne leur a pas donné la richesse ; tous sont obligés de travailler pour gagner leur vie, et le nombre de ceux qui remplissent des emplois lucratifs est très-limité ; aussi ne sont-ils guère en état de subvenir aux besoins de la Mission ni à l'entretien du prêtre qui parcourt leurs villages pour les instruire. Si vous pouviez les voir dans leur cabane fangeuse, dont les murs ont au plus quatre à cinq pieds de haut, couchés sur la terre nue, à peine couverts de quelques haillons, et ne possédant pour tout bien que quelques jarres de riz ; si vous étiez témoins de leur agonie, lorsqu'ils se tordent et se roulent dans les convulsions du choléra qui, chaque année et principalement dans les temps froids, emporte subitement au tombeau des milliers de victimes, vous comprendriez facilement que nous n'avons pas grands secours à attendre de gens qui seraient eux-mêmes dans le cas de solliciter nos aumônes.

« Et pourtant, il faut le dire, je les trouve souvent plus heureux que les pauvres de nos pays ! Pendant la plus grande partie de l'année, l'Indien dépense peu pour ses vêtements ; ce qu'il achète pendant toute la durée de sa vie, chez les marchands de modes et les tailleurs, ne formerait pas à coup sûr un compte très-élevé. Un tamarinier, aux branches larges et touffues, l'invite à chercher sous son ombrage un abri contre les rayons brûlants du soleil : voilà le seul toit dont il ait besoin pour jouir des douceurs du repos. La nature, cette bonne nourrice de l'homme,

ou plutôt le ciel, n'a pas été avare envers lui de ce don si précieux pour le mercenaire fatigué; aucun peuple ne possède comme celui-ci le privilége de dormir profondément. Fût-il à jeun depuis longtemps, s'il se couche il s'endort à l'instant même. Bien différent de nos pauvres d'Angleterre que les tourments de la faim réduisent à passer de longues veilles dans les angoisses et les larmes, l'Indien semble éprouver toute la vérité du proverbe français, *qui dort dîne*. La profondeur de son léthargique assoupissement n'est pas moins étonnante. J'ai connu un *groom* qui, tandis qu'il était plongé dans le sommeil, recevait de vigoureux coups de pieds de mon *poney* et d'un autre petit cheval qui se battaient, se cabraient et se ruaient sur lui : le bienheureux Indien n'en dormait pas moins aussi paisiblement qu'un enfant dans son berceau.

« Lorsque je me rappelle le pain d'orge, noir et grossier, qui fait le seul aliment des habitants de vos campagnes, et la chétive nourriture des enfants de vos fabriques, je suis porté à croire que les pauvres, ici, sont beaucoup moins à plaindre que ceux de la Grande-Bretagne. J'ai été souvent frappé de la bonne mine et de l'air enjoué de nos jeunes Indiens, plus heureux que ces jeunes victimes de la misère et de la débauche, qu'on voit errer sur vos places comme de livides squelettes, chaque fois que le travail des manufactures est suspendu : désolant spectacle dont j'ai été si souvent témoin dans ma patrie!

« Nous n'avons pas non plus à descendre dans ces réduits souterrains qu'habitent tant de malheureux en Angleterre, antres fétides et dégoûtants, à peine éclairés par quelque pâle rayon de lumière, où l'air corrompu et pestilentiel qu'on respire engendre et propage le typhus. Ne vaut-il pas beaucoup mieux, dans un climat chaud comme celui-ci, reposer sur la terre nue, que sur ces misérables haillons où j'ai vu, étendus pêle-mêle, nos enfants d'ou-

vriers, dont les corps amaigris, consumés par la faim et par l'excès du travail, sont encore défigurés par la crasse qui les ronge? Il est vrai que lorsque la famine ravage le pays, ou que le choléra décime ses habitants, toute comparaison doit cesser.

« Que n'aurais-je pas à dire encore sur vos maisons de travail? mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet, bien qu'il soit un de ceux qui réveillent en moi les plus vives sympathies comme les plus douloureuses pensées. Soyez assurés, mes chers amis, si vous êtes au nombre de mes lecteurs, que je n'ai pas oublié les scènes de souffrances dont j'ai été souvent avec vous le témoin : puissiez-vous, à votre tour, vous souvenir de moi lorsque vous êtes agenouillés devant celui qui est le Père des pauvres !

« J'ajouterai une dernière observation sur le paupérisme indien : c'est qu'entre les familles fortunées et la classe indigente, il existe une ligne de séparation tout aussi tranchée, tout aussi profonde que celle qui divise les castes; mais avec cette différence importante que le pauvre peut devenir riche, tandis que le paria, comme je l'ai déjà fait remarquer, ne peut jamais devenir membre d'une tribu supérieure.

« Toutes les fois que ces préjugés nationaux ne blessent en rien les intérêts de la religion, nous sommes obligés de les respecter. Essayer de les déraciner serait peine inutile; outre qu'on produirait presque toujours beaucoup de mal, on se rendrait tout aussi ridicule que si l'on voulait, en Angleterre, persuader aux lords de dîner à la même table que leurs domestiques, sous prétexte que devant Dieu tous les hommes ne sont que cendre et poussière. Ce serait là une réponse suffisante aux vaines déclamations, aux théories philanthropiques de ces hommes qui raisonnent à perte de vue sur les maux occasionnés par des distinctions qu'ils voudraient voir abolies. Nos prôneurs d'égalité de la

race humaine seraient, j'imagine, aussi surpris qu'embarrassés, si on les invitait à se dépouiller de leurs titres, afin de prouver, en descendant eux-mêmes au niveau des conditions les plus obscures, la sincérité de leur respect pour les droits de l'homme. Pour nous, nous nous contentons de prendre nos gens tels qu'ils sont, sans les obliger à faire des concessions si onéreuses qu'ils ne pourraient y consentir sans devenir eux-mêmes le rebut de la nation entière.

« Lorsque je réfléchis à cet attachement extrême des indigènes pour les usages et le culte religieux qu'ils tiennent de leurs pères, je ne puis assez admirer la puissance merveilleuse de l'Evangile qui, malgré cet obstacle presque invincible, a su les décider à embrasser une foi entièrement nouvelle, appuyée sur des monuments dont rien ne les aide à constater la valeur historique, prêchée enfin par des étrangers, par des enfants de cette civilisation européenne pour laquelle l'Indien professe un souverain mépris. C'est là, à mes yeux, le plus grand triomphe de la grâce divine : s'ils n'eussent été appelés par Celui qui sait, dit saint Augustin, tenir à chacun le langage le plus propre à gagner son cœur, la voix de l'homme eût tenté vainement de se faire entendre ; sa prédication fût restée stérile, ainsi que le démontre l'inutilité de la propagande protestante, toute prodigue qu'elle est de son or et de ses bibles.

« Je ne dirai rien du culte grossier et sensuel que nos fidèles ont abjuré ; il est si vil et si méprisable que des oreilles chrétiennes ne sauraient en supporter le récit. Nulle part le démon ne s'est joué plus ouvertement de la raison humaine : on dirait une cruelle moquerie de l'enfer pour défigurer l'image de Dieu, tant ces dévots imbéciles se font honneur de ressembler à la brute, tant ils affectent, à la face même du ciel, de se parer des insignes de la turpitude. C'est un spectacle bien humiliant et qui montre assez, pour quiconque a des yeux pour voir, quelle effroya-

ble ruine se ferait un jour dans notre âme immortelle, si elle venait malheureusement à tomber au pouvoir de l'ennemi de l'homme.

« N'attendez pas non plus de moi, mes chers amis, des détails sur les défauts de nos Indiens ; il me siérait mal à moi, leur Pasteur, de révéler leurs faiblesses : est-ce au médecin à découvrir la honte des plaies qu'il est appelé à guérir ? J'aime mieux vous parler de leurs bonnes qualités ; elles sont d'ailleurs nombreuses et me fourniront un sujet plus conforme à mes goûts, plus digne de mon ministère.

« Leur patience dans les épreuves, la résignation avec laquelle ils acceptent la mort lorsque Dieu les appelle à lui, leur calme plein de confiance en attendant l'heure dernière après qu'ils ont reçu les consolations de la religion, ainsi que leur tendre dévotion envers Marie, m'ont toujours paru admirables et ont souvent frappé d'étonnement nos Missionnaires. On pourrait leur souhaiter une foi plus éclairée, j'en conviens ; mais dans sa simplicité, elle mériterait encore les éloges de Celui qui a dit : Je n'ai pas trouvé une foi pareille dans Israël. Rien n'égale leur pieuse compassion pour les âmes du purgatoire. Le jour anniversaire de la mort d'un ami ou d'un parent, ils ont grand soin de déposer son nom auprès de l'autel, afin qu'on puisse facilement le lire et en faire mémoire au saint sacrifice.

« La passion de Notre-Seigneur est encore un des sujets qui parlent le plus à leur piété. Chaque année, ils en célèbrent la mémoire par une touchante cérémonie, qui représente en action les principales circonstances du crucifiement. Telle est alors la ferveur de nos néophytes que depuis le mardi de la semaine sainte jusqu'au dimanche, les prières et les chants religieux se succèdent nuit et jour, et pour ainsi dire sans interruption. A la fin, on détache de la croix un christ de grandeur naturelle, qu'on porte au

milieu des larmes et des lamentations de la multitude, dans un tombeau près duquel chacun veille et prie, jusqu'au dimanche matin. Dès la pointe du jour, c'est-à-dire à l'heure de la résurrection, le christ, entouré d'une espèce de gloire, est placé en triomphe sur un autel élevé. Peut-être sourira-t-on de la piété naïve des Indiens au souvenir du grand acte d'amour qui nous trouve d'ordinaire si froids, si insensibles envers un Dieu qui a donné sa vie pour nous : quant à moi, je suis heureux de m'associer au témoignage de reconnaissance que ces braves gens décernent au Sauveur; et plût à Dieu que comme la plupart d'entre eux, je fusse pénétré de la plus tendre compassion pour les douleurs qu'il ressentit, alors que cette scène n'était pas une pure représentation, mais la réalité dans toute son horreur !

« Un de nos Missionnaires a écrit que la dévotion indienne aime beaucoup à faire du tapage, à sonner les cloches et à porter les enfants dans l'Eglise pour augmenter le bruit : ici, nous avons plus d'ordre et de tenue. Deux ou trois fidèles lisent ou récitent les prières à haute voix; les autres écoutent en silence, excepté lorsque, à certains intervalles et au moment convenable, toutes les bouches s'unissent pour former un concert de louanges ou pousser le cri du pardon. J'avoue que lorsque j'entends cette voix solennelle de la prière, où tout exprime les sentiments d'une foi profonde, et qu'en même temps je vois nos Indiens le front courbé dans la poussière, en présence de la Majesté divine, mon âme est profondément émue, je ne puis que mêler ma voix aux accents qui implorent la miséricorde du Seigneur. Ces exercices pieux, devant l'autel du Dieu vivant, se prolongent ainsi des heures entières. Tous les jours, chaque petit village, chaque caste s'assemble, soir et matin, dans sa chapelle particulière, pour offrir un tribut d'hommages et de prières à Celui qui ne cesse

de veiller à notre conservation. Plût à Dieu que ce peuple fût aussi fidèle à ses autres devoirs ! mais y a-t-il ici-bas quelque chose de parfait ?

« Je termine cette lettre en vous recommandant de nouveau et le troupeau et le pasteur. Vous savez combien votre souvenir m'est précieux : j'espère que de votre côté, riches ou pauvres, vous ne m'oubliez pas devant notre Dieu et commun Père. Demandez pour moi qu'il ne me rejette jamais de son cœur sacré, et qu'à la vie comme à la mort rien ne me sépare de lui, bien que je sois le plus indigne de ses enfants.

« Walter CLIFFORD, *Missionnaire S. J.* »

---

## *Extrait de lettres des Missionnaires de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré.*

1842 - 1843.

« Nous sommes arrivés le 9 juin à Bombay, capitale de l'Inde occidentale. On assure qu'il y a dans l'île environ dix-huit mille catholiques, sur près de deux cent mille habitants.

« Le port est vaste et beau; les édifices publics, tels que l'église anglicane, le palais du gouverneur, l'arsenal, les casernes, le bazar et le temple Guèbre sont des monuments remarquables. Rien de plus varié, et, sous ce rapport, de plus bizarre que sa population. Outre les Européens de différentes nations, on y compte en grand nombre des Turcs, des Parsis ou Guèbres, des Arabes, des Arméniens, des Abyssins et des Indous. Les Turcs ont à Bombay plusieurs mosquées. Les Guèbres, sectateurs du magisme, ou de la religion de Zoroastre, ont tout récemment inauguré un temple carré, dont la construction élégante leur a coûté, dit-on, deux millions de notre monnaie. C'est parmi eux que se trouvent les plus riches négociants de Bombay; ils comptent leur fortune par *laks-roupies :* or, un *lak-roupie* vaut deux cent cinquante mille francs. Leur costume consiste en un pantalon blanc, avec une grande redingote, toute fermée comme nos soutanes, et un bonnet cylindrique très-large par le haut, et plus long que les schakos de nos soldats. Les gens de cette classe ont une tenue très-propre, et un air de fierté qui se peint dans leurs

moindres mouvements ; le luxe qu'ils affectent en tout, se fait principalement remarquer dans leurs magnifiques équipages. Hélas ! quand on juge de leur brillante position au point de vue de la Foi, on trouve qu'au milieu de cette opulence ils sont bien pauvres et bien à plaindre, puisqu'il leur manque le plus précieux et le plus nécessaire de tous les biens, la connaissance de Dieu et de l'unique voie qui mène au ciel !

« Les Indous ont à chaque pas, dans le quartier qu'ils habitent, des pagodes dont nous n'avons vu que l'extérieur. Pour leurs cabanes, ce sont de misérables huttes en paille, sans autre jour, autant que j'ai pu en juger dans ma course rapide, qu'une ouverture du côté de la rue ; par leur délabrement, elles contrastent d'une manière frappante avec les habitations des Européens. Quant aux chapelles catholiques, elles sont bien tenues ; telles sont du moins les deux que nous avons vues, celle de l'hospice et celle de la paroisse.

« Notre vie apostolique n'est qu'une course perpétuelle ; ne vous étonnez donc pas de me retrouver maintenant à l'extrémité occidentale de la province de Tinevelly, à Toncassi, non loin de Courtalam, lieu de plaisance des Anglais du district. Ils l'appellent, à cause de la beauté du pays et de la salubrité de l'air, un petit Montpellier. C'est, en effet, un site des plus agréables. Les montagnes y forment une enceinte circulaire de quatre à cinq lieues d'ouverture : sur le versant méridional sont bâties les maisons de campagne des Anglais ; de sorte que de là on jouit de la vue d'une grande plaine couverte de rizières, comme autant de beaux tapis de verdure, bordés d'arbres, entrecoupés d'étangs et de canaux. A partir des premiers jours de juin jusqu'à la fin de septembre, le premier collecteur y transporte son tribunal : c'est un peu loin pour MM. les plaideurs ; mais ici, quand il s'agit de procès, on

ne craint pas de courir. Les employés civils et militaires, tous ceux enfin à qui leurs fonctions laissent quelque loisir, viennent aussi à Courtalam le plus longtemps qu'ils peuvent; ils s'y rendent de loin, de Maduré, de Trichinopoly même, pour respirer le frais et se livrer à l'exercice de la chasse.

« Ces montagnes ont le double privilége d'abriter contre les coups de vent de l'ouest les habitations anglaises, et d'attirer fréquemment de petites pluies; ce qui entretient un printemps perpétuel, avantage d'autant plus précieux que le reste du pays est, pendant dix mois, brûlé par un soleil ardent.

« Courtalam est non-seulement un lieu de plaisance pour les Européens, c'est encore un célèbre pèlerinage pour les Gentils. Près du Bangala même, et à deux pas d'une pagode indienne, jaillit une cascade à laquelle d'insensés pénitents, attribuant la vertu de laver leurs péchés, accourent par milliers pour pratiquer de superstitieuses ablutions. La semaine dernière, deux ministres protestants aperçurent, en se promenant auprès du temple, un brahme qui venait d'offrir son sacrifice et ses prières à l'idole, et aussitôt ils l'entamèrent sur son culte grossier. Comme ils cherchaient à lui montrer la stupidité qu'il y a manifestement à adorer une divinité de pierre, le brahme allégua pour sa défense que les chrétiens avaient bien aussi leurs images, leurs processions et leurs cérémonies. Les ministres n'eurent garde de lui dire que les catholiques n'adoraient point leurs statues, qu'ils les considéraient simplement comme des signes propres à leur rappeler les objets de leur vénération : bien loin de là, ils trouvèrent l'occasion on ne peut plus belle pour soutenir que nous étions de vrais idolâtres, mais qu'eux et les leurs s'étaient séparés de notre communion, depuis trois cents ans, pour suivre la pure religion du Christ. A ce mot de trois cents ans de

séparation, le brahme qui avait fait le voyage de Goa, leur dit d'un air ironique et triomphant, qu'il avait vu de ses yeux, à la distance de dix pas, le corps intact de l'Apôtre de ces catholiques avec lesquels ils avaient rompu depuis trois siècles. « Comment, ajouta-t-il, avez-vous pu quitter une Eglise qui a pour elle d'aussi grands miracles? Dans votre prétendue religion du Christ en avez-vous de pareils à produire? » La question était embarrassante : au lieu d'y répondre, les deux ministres se mirent à parler anglais entre eux, et laissèrent là notre brahme, qui, pour avoir été témoin oculaire d'un fait qu'il tient pour miraculeux, ne s'en convertira probablement pas davantage au christianisme. Je ne sais quel démon fascine ces malheureux idolâtres! Chez eux, l'intelligence n'est pas si aveugle que la volonté est paresseuse; ils reconnaissent facilement, au moins en paroles, que la doctrine catholique est bonne, qu'elle est même la véritable religion; mais le cœur se refuse toujours à l'embrasser : ils sont, du reste, comme tant de chrétiens de nom qui, instruits des vérités de la Foi, l'estiment, mais ne la pratiquent point. Prions le Seigneur de rompre par sa grâce les liens qui enchaînent leurs volontés, et de les attirer, pour leur bonheur, à son service.

« Nous avons à Maduré une maison nouvellement construite, qui est sans contredit la résidence la plus commode de toute la Mission. Située dans un vaste enclos, dont la terre fertile s'est changée, dans l'espace de deux ans, en un jardin délicieux, elle réunit aux agréments de la campagne tous les avantages de la ville, sans avoir les mêmes inconvénients que si elle était dans son enceinte. Au sud, la vue s'étend sur une vaste plaine, coupée par un étang et couverte de bosquets; elle est agréablement bornée au nord par les arbres de notre jardin, tandis qu'au nord-ouest, et à deux portées de fusil, se montrent les restes

d'un vieux palais des anciens rois de Maduré, qui dans son genre a dû égaler les plus beaux monuments d'Europe. Le temps qui renverse tout, ne l'a pas épargné et le menace d'une entière destruction. On assure que pour étayer ses ruines, il ne faudrait pas moins de deux millions et demi de francs. Je l'ai visité l'autre jour, et à part les ornements qui sont dans le goût du pays, j'ai admiré ses grandes salles, ses coupoles hardies, le nombre étonnant de ses colonnes à dimension colossale, qui soutiennent des voûtes et des massifs d'une pesanteur prodigieuse.

« A une petite journée de la ville, se trouve un site délicieux qui nous rappelle l'Europe; ce sont les mêmes productions et le même climat. Lorsque l'un de nous aura besoin de respirer l'air du pays natal, il ne sera pas obligé de traverser les mers et de parcourir quatre mille lieues; il n'aura plus qu'une journée de marche à faire pour se retrouver en France, et y jouir de tous les agréments de la patrie, moins cependant le plus précieux de tous, celui d'y rencontrer les personnes qui lui sont chères.

« Mais que parlé-je d'air natal! Le choléra qui tue presque aussitôt qu'il atteint, nous laissera-t-il le temps d'aller le respirer? L'a-t-il laissé à nos sept Pères, enlevés si subitement que la nouvelle de leur mort nous est arrivée avant que nous fussions instruits de leur maladie? Vous comprendrez mieux quel coup nous ont porté tant de pertes douloureuses, quand vous saurez dans quel état était la Mission, au moment où elle devait se voir privée de ses plus fermes appuis.

« Le Maduré comptait, au commencement de 1843, dix-sept Pères pour une population catholique de cent dix-huit mille quatre cents Indiens, disséminés sur un pays de plus de quatre-vingt-dix lieues de long sur une largeur moyenne de trente lieues. Epuisés de travaux et de sollicitudes, nous avions demandé du secours à nos frères d'Eu-

rope; car il ne s'agissait pas seulement de retenir dans le sein de l'Eglise ces nombreux fidèles que le schisme, l'hérésie avec ses menées secrètes et son or corrupteur, le paganisme avec tout son entraînement et ses scandales, s'efforçaient de lui ravir : il fallait tenter de nouveaux efforts pour ramener à Dieu et à la vérité tous ceux qui, sous nos yeux, s'égaraient dans les mille voies de l'erreur. Répondant à notre appel, quatre nouveaux Missionnaires s'étaient embarqués à Marseille dès les premiers jours de mai, et avaient heureusement abordé sur la côte brûlante des Indes : c'étaient les PP. Joseph Grégoire, du diocèse de Valence; Claude Bedin, du diocèse de Lyon; Claude Deschamps, du diocèse de Besançon; François Perrin, du diocèse de Grenoble. Quelle ne fut pas notre joie en recevant ce nouveau renfort! Nos vœux allaient donc enfin s'accomplir! nous pourrions désormais travailler à la conversion des infidèles! Le plan conçu d'un collége ou séminaire pour perpétuer notre œuvre allait se réaliser! Telles étaient les douces espérances de nos supérieurs en envoyant ces ouvriers généreux au secours de la Mission. Mais, ô profondeur des jugements de Dieu! la mort n'a cessé de frapper dans nos rangs pendant l'année qui vient de finir, et elle nous a ravi presque deux fois autant de victimes que nous recevions de nouveaux combattants.

« Ainsi, le mois de février a vu succomber le P. Alexandre de Saint-Sardoz, jeune religieux de grande espérance, issu d'une famille distinguée de Castel-Sarrasin. Arrivé à Trichinopoly au mois de juin 1841, il avait en quatre mois de temps dévoré les difficultés du Tamoul, et s'était aussitôt lancé dans la carrière apostolique avec une ardeur qui ne connaissait point de ménagements. Il est mort du choléra qu'il avait pris en confessant un enfant de dix ans, atteint de la contagion.

« Dans le courant du même mois, ce terrible fléau a

emporté le P. Victor Charignon, du diocèse de Valence : il avait, à force d'instances, obtenu d'être choisi pour le Maduré, au mois de mai 1842.

« Un nouveau coup, encore plus sensible, allait frapper notre désolé troupeau : le 5 juillet, le R. P. Louis Garnier, supérieur de la Mission, a été enlevé presque subitement par une fièvre cérébrale, occasionnée par l'excès du travail et les ardeurs du soleil brûlant des Indes.

« La plaie que la mort du supérieur avait faite à la Mission n'était point encore fermée, et vingt-cinq jours après, le P. Pierre Faurie, jeune religieux qui avait puisé l'esprit apostolique au tombeau de saint François Régis, auprès duquel il était né, s'est éteint dès le début de son ministère, en serrant sur sa poitrine l'image de Marie.

« Le 17 octobre, nouvelle perte, nouveau sujet de douleur. Le P. Claude Deschamps, un des quatre nouveaux Missionnaires partis de Marseille au mois de mai 1843, à peine arrivé aux Indes, s'était senti saisi d'un malaise qui, s'aggravant tous les jours, a fini par l'enlever aux pauvres indigènes dont il désirait le salut avec tant d'ardeur.

« Le mois de novembre devait aussi avoir ses malheurs et causer ses regrets. Le 8, le P. Louis du Ranquet, un des fondateurs de la Mission de 1837, un de ceux que son expérience, sa connaissance du Tamoul, son art de gagner les cœurs, rendaient les plus utiles au Maduré, atteint à son tour du choléra, est mort dans les bras d'un de ses confrères.

« Quatre jours après, le 12 novembre, le P. François Perrin, autre Missionnaire parti tout récemment de Marseille, a été enlevé par le même fléau, en consolant lui-même ses compagnons, que le spectacle de sa fin prématurée navrait de douleur : « Quel beau jour pour moi, s'écriait-il, quel jour heureux ! ne pleurez pas, je vais au ciel. »

« Voilà donc sept Religieux ravis dans une seule année à la même Mission. Quoique nous ne soyons pas venus dans ce pays pour y trouver une vie plus longue ou plus commode, et qu'une sainte mort, comme celle de ces Pères, soit l'objet de nos désirs, il est cependant à souhaiter qu'un avis sérieux, donné par nos supérieurs, engage chacun de nos confrères à ménager ses jours pour le bien de la Mission, dont les ouvriers diminuent avec tant de rapidité.

« Je suis loin de supposer que nos malheurs puissent ralentir le zèle de ceux qui se sentiraient inspirés de venir ici; je pense au contraire qu'ils se diront, à l'exemple d'un de nos Pères : « Je vais dans l'Inde, et là de deux choses l'une : ou j'y mourrai bientôt, et alors je jouirai promptement de la récompense promise aux braves ; ou j'y vivrai longtemps, et, dans ce cas, j'embellirai tous les jours ma couronne. »

---

*Lettre de M. Luquet, Missionnaire apostolique, à un de MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères à Paris.*

Pondichéry, le 17 octobre 1843.

« Monsieur et très-cher Confrère,

« Je m'empresse de vous faire part d'une nouvelle qui vous intéressera sans doute; je veux parler du sacre de Mgr Cajetano, Evêque d'Usula et Vicaire apostolique de Ceylan.

« Le 20 septembre dernier, on signala sur la rade de Pondichéry le brick frété par Mgr Cajetano, qui arrivait accompagné de deux prêtres, membres comme lui de la Congrégation de saint Philippe de Néri, et de quelques chrétiens de leur suite. Aussitôt Mgr de Drusipare s'empressa d'envoyer au débarcadère M. Jarrige, son provicaire, avec un autre Missionnaire, chargés l'un et l'autre d'attendre sur le rivage les honorables visiteurs. Peu après, les cloches de notre église annonçaient aux fidèles que le nouveau Vicaire apostolique avait atteint heureusement le terme de son voyage.

« L'accueil qu'il reçut de Mgr Bonnand fut tel que le demandait la dignité du nouveau Prélat. Et vraiment il y avait quelque chose de touchant à voir, au milieu des circonstances où l'Inde se trouve placée, un Evêque étranger à notre corps et à notre nation, venir ainsi avec un abandon fraternel demander à notre premier Pasteur la con-

sécration épiscopale, pour remplir les vues du Saint-Siége dans toute leur étendue.

« Après quelques jours passés dans le silence et la prière, le nouvel Evêque fut sacré avec toute la pompe qu'on put donner à cette cérémonie. M. le gouverneur de Pondichéry, invité par Mgr de Drusipare, y assista, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens, surtout parmi les habitants de la *ville blanche*. L'origine tout indienne de Mgr Cajetano aurait dû amener un plus grand nombre d'indigènes; mais vous connaissez leur attachement aux usages des castes, et, comme les chrétiens de Ceylan n'en observent aucun, ces esprits prévenus se crurent dispensés de toute marque d'honneur envers le nouveau Vicaire apostolique. Pour nous, comblés de joie de voir ces prémices de l'épiscopat indigène, nous demandions pour l'élu, à l'Auteur de tout don parfait, l'esprit de zèle et de foi qui réchauffe le cœur des saints Evêques, l'esprit de dévouement au Saint-Siége qui fait la gloire et la force de l'Eglise, l'esprit de prudence et de modération dont on peut dire comme de l'obéissance, *loquetur victorias!* vertus précieuses qui brillent avec tant d'éclat dans la personne vénérée de celui que la Providence a placé à notre tête.

« Cette consécration empruntait une significative expression à la pensée des deux grands principes que représentait, réunis en lui-même, Mgr Cajetano. Né de parents indiens et d'origine indienne, ce Prélat nous faisait entrevoir la possibilité de perpétuer l'épiscopat chez toutes les nations de la terre, et, sous ce rapport, rien de plus intéressant ne pouvait se passer sous nos yeux; d'un autre côté, Portugais par son éducation, il montrait de la manière la plus éclatante à ses frères égarés dans les voies du schisme, que si Rome est la maîtresse des Eglises, elle en est surtout la mère, et que dans son impartiale tendresse

elle ne méconnaîtra jamais le plus doux de ses titres. Sous ce point de vue encore, la cérémonie du sacre renfermait un précieux encouragement, elle ranimait dans l'âme une vive espérance de paix et d'union. *Cor unum et anima una !*

« Je ne saurais vous dire toute la reconnaissance qu'exprimèrent à Mgr Bonnand le nouveau Prélat et ses prêtres, tout charmés de l'affection qu'on leur témoignait et des attentions qu'on avait pour eux ; ils nous quittèrent en nous bénissant et en nous vouant, du fond de leur cœur, les sentiments d'une véritable fraternité. De Pondichéry ils se dirigèrent sur Karikal, où M. Mehey, prévenu par Mgr de Drusipare, leur fit le plus honorable accueil. Ce fut encore plus grande fête à Négapatam : on les reçut de nuit, au bruit des boîtes qu'accompagnaient, selon l'usage, les illuminations et la musique indienne ; et quand Mgr Cajetano partit, le lendemain, ce fut la même pompe pour le reconduire jusqu'à la mer. D'après une lettre de M. Richon, la foule était immense ; catholiques, schismatiques et gentils, tous s'étaient précipités à sa rencontre.

« Combien d'autres sujets d'espérance ne nous donne pas l'Eglise indienne ! Puissent-ils encourager les chrétiens d'Europe dans les sacrifices qu'ils s'imposent en faveur des Missions ! Il faut avoir constaté par soi-même les fruits lointains de la pieuse Association, pour bien apprécier toute son importance. Non, jamais nos compatriotes ne sentiront comme nous tout ce que leur charité produit, dans les contrées infidèles, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; une lettre ne suffirait pas pour rappeler le souvenir de tous les bienfaits que cette Institution répand autour de nous. Je me plais à redire, après tous mes Confrères, que le modeste repas du Missionnaire lui est acquis par les aumônes des Associés ; que si nous pouvons soulager de temps en temps les mi-

sères sans nombre qui nous entourent, c'est à eux que nous le devons; que par leurs soins nous créons nos écoles, nous soutenons nos catéchistes, nous publions et propageons les livres nécessaires à l'instruction de nos chrétiens, et, surtout, nous formons dans la science divine les jeunes élèves du sanctuaire, cette chère et douce espérance d'un meilleur avenir pour notre clergé indigène. Ne pouvant entrer dans tous ces détails, malgré leur intérêt, je me contenterai d'ajouter que depuis la dilatation de l'Œuvre, et grâce à ses secours plus abondants, les églises, naguère si rares au milieu d'un peuple qui a consacré tant d'autels au culte du démon, se sont multipliées dans une proportion merveilleuse, sur tous les points de notre vicariat apostolique.

« Au nombre de ces nouveaux sanctuaires, récemment érigés ou restaurés avec les deniers de l'Œuvre, se trouve une pauvre chapelle, bien simple, bien modeste, mais qui, par l'origine qu'on lui assigne, fait trop d'honneur aux indigènes pour que je passe le fait sous silence. Voici comment on rapporte ces souvenirs traditionnels dans le pays.

« Du temps d'un Nabab ennemi des chrétiens, les Pères Jésuites possédaient une église à Counampatty, village du Tanjaour, habité par des *Kallers*, dont les Missionnaires avaient si bien gagné la confiance, qu'ils pouvaient également compter sur les païens et sur les fidèles. Le Nabab occupait alors la contrée avec ses troupes, et comme il voulait expulser tous les Pères de ses états, douze d'entre ces derniers se réfugièrent à Counampatty, qui se trouve isolé au milieu des bois. Instruit de leur retraite, le persécuteur se dirigea immédiatement de ce côté à la tête de ses soldats, mais on en fut prévenu assez à temps, et les *Kallers*, chrétiens et païens, songèrent aussitôt à mettre les Religieux à l'abri de ses poursuites. Ils creusèrent à cet effet, dans la forêt voisine, une vaste fosse qu'ils recouvrirent de terre

après que les Missionnaires y furent descendus, et le Nabab, voyant l'inutilité de ses recherches, se retira. Il paraît qu'ensuite les Pères, n'ayant pas encore toute la liberté désirable pour exercer leur ministère dans le pays soumis à ce prince, se tinrent cachés, pendant plusieurs années, aux environs de Counampatty, qu'ils y moururent successivement et furent tous, selon leurs désirs, inhumés dans l'asile souterrain où ils avaient précédemment trouvé un refuge. Depuis, sur les instances des païens du village, un de mes confrères a restauré leur église; avec quelques ressources de plus, il eût élevé une chapelle sur la fosse qui renferme les restes précieux des douze confesseurs.

« Permettez-moi de terminer cette lettre en vous rapportant deux traits qui, sans avoir la même importance, ne sont pas moins d'un grand prix devant Dieu : ils se sont passés l'un et l'autre dans la Mission de Négapatam. Il y a dans ce district une femme assez à l'aise, qui consacre ses revenus à recueillir, pour les élever dans la Religion chrétienne, de pauvres enfants idolâtres, qu'elle soutient jusqu'au moment de leur mariage. Dernièrement, une autre femme, moins fortunée que la première, puisqu'elle ne possédait qu'un seul champ pour tout héritage, le vendit en faveur d'une famille catholique qui, sans cet acte de charité, allait embrasser le protestantisme pour se soustraire à la misère. Aujourd'hui cette héroïque néophyte est réduite à vivre pauvrement du travail de ses mains.

« Agréez, mon bon et vénérable Confrère, la nouvelle assurance de la reconnaissance que vous gardera toujours, devant Notre-Seigneur, votre pauvre et indigne enfant.

« Luquet, *Missionnaire apostolique.* »

# MISSIONS DE SIAM.

*Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Evêque de Mallos, Vicaire apostolique de Siam, à M. Mallat, directeur de l'Hôtel-Dieu, à Beaune.*

Bangkok, le 21 décembre 1842.

« Cher Monsieur et Ami,

« Permettez-moi de vous raconter une visite que je fis l'autre jour au prince talapoin, frère du roi de Siam. J'étais en costume épiscopal, suivi de huit rameurs, les reins ceints d'écharpes de soie. Après que j'eus traversé un jardin semé d'arbres exotiques, un courrier alla m'annoncer, et j'entrai au monastère royal, peuplé de deux cents talapoins, distribués dans autant de cellules parfaitement symétriques, toutes séparées de distance en distance par de petits étangs ou puits carrés. Le château du prince est en avant des autres édifices; son palais de nuit, à fenêtres dorées et à quatre étages, est surmonté d'un paratonnerre de sa façon.

« Je monte à la salle d'audience. Bientôt le prince, en longue robe de soie jaune, s'avance, me prend la main

en souriant, m'invite à m'asseoir sur un fauteuil recouvert d'hermine, et la conversation s'engage tout en buvant du thé et fumant le calumet, en présence d'une foule d'esclaves prosternés ventre à terre. « Les livres de Religion « que vous m'avez donnés, me dit-il, je les ai lus d'un « bout à l'autre; ils étaient dans cette armoire vitrée, où « les fourmis blanches les ont tous dévorés malgré nos « soins; il ne m'en reste que les pensées chrétiennes. — « Prince, si vous avez parcouru tous ces livres, vous « devez maintenant connaître la Religion : admettez-vous, « du moins, les principaux fondements du christianisme ? « la création, par exemple? croyez-vous encore à la mé- « tempsycose ? — Je veux bien reconnaître un Dieu créa- « teur ; tenez, écoutez..... » Alors, il se mit à faire un discours de huit à dix minutes, traçant en termes pleins d'élégance un tableau de la création; puis il ajouta, avec un sourire, et en se tournant du côté des esclaves qui lui faisaient la cour : « Voyez-vous, moi aussi je puis prêcher « comme les prêtres chrétiens. »

« Il me dit ensuite : « Pourquoi tuez-vous les ani- « maux? Je veux bien croire que les âmes des hommes « ne passent pas dans les corps des bêtes, mais enfin « elles ont la vie; si on les bat, elles pleurent, elles « crient, elles souffrent; à plus forte raison si on les tue : « n'est-ce pas une cruauté d'en agir ainsi? — Prince, « distinguons : Les animaux ont été créés pour l'homme ; « s'il les maltraite par colère ou par caprice, certaine- « ment c'est aller contre la volonté de Dieu ; il peut y « avoir péché plus ou moins grave; mais les faire souffrir « ou les tuer pour ses besoins, et selon l'intention du Sei- « gneur, ne saurait être un mal, parce que Dieu étant le « souverain maître des créatures, peut livrer, s'il le veut, « leur vie même à l'homme. »

« Au milieu de notre conversation, le tambour vint à

battre et la cloche à sonner : il était onze heures et demie, heure du second repas des talapoins. Aussitôt je me levai en disant : « Prince, je désirerais voir votre imprimerie, » et il me fit conduire par ses gens dans une grande salle, où j'examinai en détail des cases de caractères siamois et balis, et une autre espèce de types de son invention, que lui-même avait fait fondre. Dans une salle voisine était un atelier de graveurs et plus loin un atelier de fondeurs. Je puis assurer que les quarante ouvriers qu'emploie le prince imitent fort bien les poinçons, moules, matrices et autres ustensiles d'imprimerie d'Europe ; mais quelle nonchalance ! quelle incurie ! tout est jeté, amoncelé pêle-mêle. La chèvre chérie et le mouton favori qui suivent tous les jours le prince jusque dans le palais du roi, entrent dans la salle, éparpillent les tas de caractères avec leurs pattes, sans que personne ose les chasser.

« On m'avait servi du café, des fruits et des gâteaux de huit à dix espèces. Pendant que j'étais à prendre une tasse de café, le prince rentra accompagné de sept ou huit talapoins. « Voyez-vous, me dit-il, en me montrant une « grosse carafe de lait, le maître de la vie (le roi) m'en en- « voie une tous les matins ; buvez-en, c'est du lait royal. » On s'assied de nouveau, et tandis qu'on se remet à causer, le prince me fait apporter des paquets de livres balis, écrits sur des feuilles de palmier, le tout bien doré et enveloppé dans des étoffes de prix. Il se met à en lire et j'en lis moi-même avec lui quelques passages. « Remar- « quez, me dit-il, comme tel mot, tel autre mot a du « rapport avec le latin (il sait un peu, tant soit peu « cette langue). »

« Prince, demandai-je, où tenez-vous les livres de la pagode? » Il me dit de regarder par la fenêtre. « — Voyez- « vous ce grand édifice à fenêtres dorées ? il y a là vingt ar- « moires dorées aussi, et chacune d'elles peut contenir plu-

« sieurs centaines de volumes. » C'est la collection de leurs livres sacrés, elle est immense. Hormis quelques ouvrages qui traitent de la constitution de leurs trois univers, le ciel, la terre et l'enfer, tout le reste n'est qu'un recueil de sermons de Sommonakhodom, ou la relation détaillée de ses *cinq cent cinquante vies*, toutes pleines de fables et de puérilités extravagantes.

« Après une longue conversation dans laquelle, entre autres incidents, le prince manifesta plusieurs fois du mépris pour les ministres américains qui viennent inonder le pays de brochures, pamphlets, extraits tronqués de la Bible, je lui exprimai le désir de voir sa pagode : il se leva à l'instant; deux de ses pages me précédaient; il venait lui-même après moi, escorté d'une foule de talapoins et de courtisans. Nous traversâmes un pont pittoresque jeté sur un joli canal tiré au cordeau, et nous pénétrâmes dans l'enceinte d'une pagode majestueuse, resplendissante de dorures. Ce temple a la forme de croix; aussi le prince me disait-il en riant : « C'est comme une église chrétienne. » Je fus bien surpris de trouver la statue de Napoléon à l'entrée, en face de l'idole; mais mon étonnement redoubla quand je vis, attachés à chaque colonne, de beaux cadres dorés représentant les mystères de Notre-Seigneur. « Prince, « m'écriai-je, pourquoi mettez-vous des images de « notre Dieu au milieu des peintures d'idoles? — C'est « que je le respecte aussi. » Alors, il me montra la grande divinité placée au fond du sanctuaire, haute de trente pieds, assise les jambes croisées, semblable à une masse d'or imposante (elle est de cuivre doré). « Cette « idole, me dit-il, a été fondue il y a près de neuf « cents ans; elle fut amenée d'une ville du nord à Siam « sur des radeaux, et il est écrit dans nos annales « que peu avant la destruction de l'ancienne cité du « nord, l'idole versa des larmes de sang. » Je me mis à

rire, et je dis au prince combien je regrettais qu'on prodiguât tant de richesses sans aucune utilité. — « C'est l'or du roi, » reprit-il, et à l'instant il fit appeler et questionna un secrétaire sur la quantité d'or dépensé à l'embellissement de la pagode. Celui-ci répondit qu'on y avait déjà employé environ cinq cent mille feuilles d'or, et qu'il en faudrait en tout à peu près un million.

« Rien de plus somptueux que les pagodes royales à Siam; tout y est marbre, peinture ou dorure; le pavé même est de marbre, recouvert de nattes d'argent. Une émeraude de plus d'une coudée de hauteur, dont on a façonné une statue de Sommonakhodom, a été estimée par des Anglais cinq cent mille piastres. Le roi et les grands mettent tout leur orgueil, font consister tout leur mérite à construire et à décorer ces sanctuaires.

« Après avoir tout examiné, je pris congé du prince qui me dit en latin : *Vale, Joannes episcope*. Je pris alors le chemin de ma barque, l'esprit triste et rêveur, déplorant l'aveuglement de ces pauvres idolâtres, qui n'hésitent pas à tout sacrifier pour le démon, tandis que nous faisons si peu pour le Dieu puissant et éternel, souverain Seigneur de toutes choses.

« Je suis, en union de prières, votre très-humble et affectionné serviteur,

« † Jean-Baptiste Pallegoix, *Evêque de Mallos*,
*Vicaire apostolique de Siam*. »

« *P. S.* Il ne se passe pas de mois qu'on n'admette ici au sacrement de la régénération une douzaine d'adultes; sans compter des centaines d'enfants païens moribonds, que nos chrétiens baptisent dans leurs courses journalières. Depuis quelques années, le nombre de ces petits anges monte à quatre ou cinq mille.

*Lettre de M. Albrand, de la Société des Missions étrangères, Missionnaire apostolique dans le royaume de Siam, à M. Albrand, directeur du séminaire des Missions étrangères.*

Bangkok, le 22 décembre 1842.

« Mon bien cher Cousin,

« Nous avons maintenant des chrétiens chinois aux quatre coins du royaume. Il y a quelque temps, j'étais en mission à deux journées à l'ouest de Bangkok, d'où j'ai ramené quatre ou cinq catéchumènes à mon école. Un catéchiste qui m'y avait précédé depuis un mois, homme très-simple, mais rempli de zèle et de piété, avait fait merveille ; il me conduisit dans une trentaine de maisons habitées par des croyants ; et parmi ces nouvelles conquêtes, celle qui me surprit le plus fut un nouveau converti, autrefois grand joueur, qui, me sachant dans ces parages, fit une journée de chemin pour venir me trouver, et ne se sépara de moi qu'à mon retour à Bangkok, où il est actuellement pour se préparer au saint baptême.

« Voici un trait de son zèle que vous admirerez avec moi. Résolu à me suivre partout, non-seulement il me servait de rameur, car il maniait habilement l'aviron, mais il faisait encore l'office de héraut, criant à tous ceux qu'il rencontrait sur le fleuve, et cela pendant près de huit jours : « Voici le *Sieng-Sen* (docteur) qui enseigne « la religion du maître du Ciel ; venez l'écouter : sa doc- « trine est la véritable, la seule doctrine du salut. Nous

« avons une âme qui ne meurt pas ; la foi nous apprend à « la rendre heureuse à jamais. C'est elle qui de grand « joueur que j'étais, m'a corrigé et remis dans le droit « chemin. Venez l'étudier, et jugez par vous-mêmes de sa « sainteté. » Je ne crus pas devoir comprimer un zèle si ardent, que Dieu avait sans doute pour agréable : il me fallut donc annoncer l'Evangile à l'auditoire qui se renouvelait sans cesse autour de ma barque, et j'ai pu remarquer avec consolation que la parole de vie ne tombait pas en vain dans ces âmes infortunées.

« Mon second voyage dans la Mission de l'ouest a été également béni du Seigneur, et m'a souvent fourni sujet d'admirer sa divine miséricorde. En partant de Bangkok, je fus obligé, comme dans mes courses précédentes, de faire remorquer ma nacelle par des buffles. Cette barque, le seul moyen de transport que j'aie à ma disposition, n'a guère que cinq mètres de long sur un et demi de large ; et là, avec la place de trois rameurs, d'un catéchiste et d'un servant de messe, il faut trouver un dortoir, une cuisine, un réfectoire, une cambuse pour les provisions, et, de plus, pour moi, un cabinet d'étude et un oratoire. Assis tantôt sur mes jambes, à la siamoise, tantôt accroupi à la mode malaise, je vaque à mes différents devoirs aussi régulièrement qu'il m'est possible.

« Après plusieurs jours de navigation sur le fleuve, nous arrivâmes à la demeure d'un catéchumène, non loin de laquelle j'achetai, le lendemain, un terrain suffisant pour y construire une petite maison en pierres ; ce sera le rendez-vous de tous les chrétiens des environs. Peu après, je m'enfonçai plus avant, et j'allai prêcher la bonne nouvelle à une douzaine de familles idolâtres, dont plusieurs se sont converties. Vers le soir d'un autre jour, je fus bien agréablement surpris. Pendant que je prenais mon frugal repas sur ma barque, un païen m'invita à monter chez lui pour

exposer la doctrine du salut à sa famille et à ses ouvriers ; ils m'écoutèrent tous avec une attention soutenue et le plus vif intérêt. Je venais de les quitter, et je me promenais sur le bord du fleuve en considérant combien le Seigneur était miséricordieux envers ces bons Chinois, lorsque je vis venir à moi un personnage vêtu avec une certaine recherche : c'était un *Sieng-Sen* (docteur en médecine) qui m'avait connu à Bangkok, et qui m'entraîna dans sa boutique ou pharmacie. Bientôt les curieux affluèrent. Je fus obligé de m'asseoir sur la fenêtre d'étalage ; de là, je prêchai bien avant dans la nuit, et j'ai lieu de croire que mes auditeurs n'auront pas reçu en vain la divine semence. Enfin, après avoir parcouru ces contrées durant un mois, je rentrai à Bangkok, où, depuis mon retour, plusieurs de ceux qui avaient entendu mes instructions sont venus recevoir le baptême.

« Avant-hier, nous avons terminé notre retraite spirituelle sous la direction de Mgr de Mallos. Je suis en ce moment stationnaire à Bangkok, parce que je n'ai pas les moyens pécuniaires d'entreprendre un nouveau voyage. Il serait cependant nécessaire que je reprisse mes courses apostoliques ; car mon catéchiste de la Mission de l'ouest m'écrit qu'une multitude de catéchumènes, impatients de me revoir, lui promettent de venir se préparer au baptême, lorsque je me serai construit parmi eux un asile. C'est parce que je suis sans ressources pour fonder cet établissement, que je diffère de me rendre à leurs sollicitations.

« De son côté, M. Ranfaing, qui est venu de Chantabon pour faire sa retraite avec nous, me conjure, presque les larmes aux yeux, d'aller établir dans son district une Mission chinoise ; mais là comme partout, le manque d'argent oppose un obstacle insurmontable à nos projets. Il y a plus de dix endroits différents où je sais qu'il serait possible d'introduire notre sainte Religion ; pour cela il

me faudrait de nouveaux catéchistes, et déjà, faute de pouvoir les entretenir, j'ai été forcé d'en renvoyer deux qui m'étaient d'un grand secours. Cette année, par la grâce de Dieu, et avec l'aide de notre cher confrère, M. Dupont, nous avons doublé la moisson du Seigneur. Il est constant qu'avec des Missionnaires et des catéchistes il se ferait un bien immense parmi les Chinois qui habitent le royaume de Siam. Prions donc notre divin Maître d'envoyer des ouvriers à sa vigne, et de nous donner, par la main de nos frères d'Europe, les moyens d'accomplir l'œuvre de conversion et de salut.

« Je suis, etc.

« ALBRAND, *Missionnaire apostolique.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, à MM. Micard supérieur, Coly et Gérard, directeurs du séminaire de St-Diez.*

Bangkok, le 20 janvier 1842.

« Messieurs,

« Pardon mille fois d'avoir tant tardé à vous écrire. J'aurais voulu le faire plus tôt, n'eût-ce été que pour obtenir plus souvent de vos lettres ; car je suis au comble de la joie, quand j'ai le bonheur d'avoir sous les yeux seulement votre signature. Il me semble alors que je vous vois vous-mêmes, et que je m'entretiens réellement avec vous. Oh ! qu'il est doux, dans ces pays où les liens du cœur sont tous brisés ou méconnus, d'entendre la voix d'un véritable ami !

« Le bon Dieu me procura cette consolation au mois de novembre dernier, en me réunissant pour six semaines à M. Ranfaing, que je n'avais pas vu depuis trois ans ; il était venu à Bangkok, par ordre de Monseigneur, pour y faire sa retraite avec nous ; mais lorsqu'il voulut s'en retourner, il ne trouva plus de barques pour Chantabon, en sorte qu'il lui fallut rester ici jusqu'après les fêtes de Noël. Nous profitâmes de ce contre-temps pour nous dédommager d'une si longue séparation. Les beaux jours, les doux moments que nous passâmes ensemble !

« Comme il n'y a point ici-bas de roses sans épines, il plut à Dieu de nous éprouver l'un et l'autre. Ce cher confrère tomba malade, et il n'était pas encore bien rétabli quand je fus attaqué du choléra. Le mal me prit au milieu de la nuit, sans que j'eusse éprouvé aucune indisposition précédente, mais avec une violence telle que je

croyais bien ne pas revoir le jour. Je ne savais que faire. Un médecin appelé à mon secours était aussi embarrassé que moi, lorsque je me souvins d'un illustre martyr, Mgr Borie, que j'avais connu autrefois à Paris. Cet intrépide Missionnaire m'avait alors donné une image qu'il avait bien voulu signer en se recommandant à mes prières. Me voyant donc près de mourir, j'ouvris mon Bréviaire où était ce gage d'amitié, je le pris et le baisai avec respect, en conjurant ce vénérable confrère, s'il était au Ciel, de m'obtenir ma guérison. Ma demande ne fut pas longtemps sans être exaucée : environ une demi-heure après, je m'endormis d'un profond sommeil qui dura jusqu'au jour ; et lorsque je m'éveillai, je n'éprouvai plus qu'une grande lassitude qui me permettait à peine de lever la tête ; mais cette faiblesse même fut bientôt dissipée, car à neuf heures du matin, je me levai, je marchai avec aisance, et mangeai pour la seconde fois avec presqu'autant d'appétit que si je n'avais pas été malade.

« Il paraît bien que, si la persécution annamite n'a pas cessé tout à fait à la mort de Minh-Mênh, elle est du moins très-ralentie ; toutefois la guerre qui a lieu maintenant entre la Cochinchine et Siam, pourra bien suspendre encore nos rapports avec ce pays voisin. Tous nos pauvres néophytes, depuis l'âge de dix-huit ans à soixante et dix, sont appelés à prendre les armes ; dans quelques jours nous n'aurons plus que des femmes dans nos chrétientés. Je suis maintenant occupé à confesser ces soldats, afin qu'ils puissent communier avant leur départ. Le croiriez-vous ? pour toute solde ils ne reçoivent que trois taëls, environ trente-six francs par an ; de plus, lorsqu'il faut marcher à une expédition, ce qui arrive souvent, ils sont obligés d'emporter avec eux leur riz et leurs poissons secs (le roi ne les nourrissant pas) ; et, quand leurs provisions sont épuisées, ils n'ont d'autre

moyen de subsister que le vol et le pillage. Quel fléau pour le pays même qu'ils défendent, que le passage de ces multitudes affamées !

« Mais voici pour les familles de ceux qui combattent, une calamité encore plus désolante. Le prince fournit à chaque soldat un méchant fusil qui peut valoir tout au plus vingt à vingt-quatre francs : si ce malheureux est fait prisonnier ou s'il succombe sur le champ de bataille, sa veuve est obligée de payer au roi soixante francs pour l'arme qui a péri entre les mains de son mari. Cette veuve est-elle pauvre ? on la condamne sans miséricorde à vendre un de ses enfants pour acquitter la dette ; et si elle n'a point d'enfants, elle est forcée de se vendre elle-même et de devenir esclave pour le reste de ses jours. Voilà comment sont payés ici les services rendus à la patrie. Pauvre peuple ! quelle misère ! Oh ! chers amis, allez donc trouver tant d'impies, tant d'incrédules qui prétendent, dans leur fol orgueil, ne devoir qu'à la raison humaine la liberté et le bonheur dont ils jouissent, sans vouloir y reconnaître l'influence de la Religion chrétienne, qui les a faits ce qu'ils sont ; engagez-les à passer à Bangkok, capitale d'un royaume qu'on dit civilisé, et ils verront ce que peut le génie de l'homme privé des lumières de l'Evangile. S'ils ne sont pas plus aveugles que les morts, certes ils ne tarderont pas à reconnaître jusqu'à l'évidence que la raison humaine est impuissante à régénérer un peuple, et que notre sainte Religion est la source de tout ce qu'on admire de beau, de bon et de grand en Europe. Au milieu de tant de misères, heureux encore ceux qui ont le bonheur de connaître le vrai Dieu et de lui offrir leurs peines ! Mais hélas ! que d'infortunés n'apparaissent sur la terre que pour pleurer et gémir, et ne la quittent que pour aller consommer leur malheur ! C'est ici vraiment qu'il faut adorer et se taire.

« L'année dernière, je n'ai baptisé que douze Siamois, et près de quatre-vingt-dix enfants d'infidèles à l'article de la mort ; dans ce moment j'instruis encore dix adultes auxquels j'espère conférer le baptême le samedi saint. Mais si le champ des indigènes est presque stérile, celui des Chinois et des Annamites est plus fructueux ; le nombre de ceux qui ont embrassé le christianisme en 1841, s'élève à près de deux cent trente, ce qui ne s'était jamais vu à Siam. La raison de cette différence tient surtout à deux causes : la première, c'est que tous les Chinois qui résident dans le royaume sont entièrement libres, tandis que les Siamois sont ou esclaves ou assujettis à des corvées royales, qui ne peuvent se faire sans participer à des cérémonies superstitieuses. La seconde cause est qu'on trouve facilement de bons catéchistes pour les Chinois, tandis qu'on n'en peut point rencontrer parmi les indigènes, qui sont trop légers, indifférents et très-paresseux. Quant aux Annamites, comme ce sont des prisonniers nouvellement arrivés de Cochinchine, le roi ne s'oppose pas à ce qu'ils se fassent chrétiens, et cela par politique, car il sait par expérience qu'une fois convertis, ils ne chercheront plus à s'enfuir ; il protége même ceux qui embrassent la foi.

« Depuis longtemps vous nous faites espérer quelques confrères des Vosges : n'en viendra-t-il donc jamais ? Ils doivent cependant voir que, quoique je paraisse faire peu de chose, j'ouvre encore les portes du Ciel à près de cent enfants chaque année. Adieu, mes bien chers amis, je vous embrasse et suis, en union de prières et saints Sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J.-B. Grandjean, *Miss. Apost.* »

*Extrait d'une lettre de M. Clémenceau, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères, à ses Parents.*

« Mes très-chers Parents,

« Plus je vais, et plus je remercie le Seigneur de m'avoir appelé aux Missions. En France, où presque tout le monde est chrétien, on ne se fait pas une idée du malheureux sort des pauvres idolâtres; pour le bien connaître, il faut avoir passé parmi eux plusieurs années : c'est alors qu'on se sent pénétré de la plus vive reconnaissance envers Dieu de ce que, par une miséricordieuse préférence, il nous a fait naître dans le sein de son Eglise.

« ..... Depuis que les Missionnaires sont un peu plus nombreux à Siam, la Religion y fait des progrès sensibles. Il n'est pas rare de voir des familles entières mettre tous leurs effets dans une barque, et venir de très-loin trouver un Missionnaire pour lui demander l'instruction et le baptême ; après quoi, elles s'en retournent dans leurs villages, plus joyeuses que si elles avaient fait l'acquisition d'une grande fortune. Ces jours derniers, il s'en est ainsi présenté cinq, coup sur coup, dans une chrétienté voisine de notre collége. L'une d'elles était composée du père, de la mère, de la grand'mère et de sept enfants. Oh! si nous étions en plus grand nombre, si nos ressources étaient plus abondantes, combien d'infidèles embrasseraient l'Evangile chaque année! Que les catholiques d'Europe ne cessent point de prier pour leur conversion, et bientôt nous verrons des merveilles de la grâce!

« Clémenceau, *Miss. apost.* »

# MISSIONS DE LA CORÉE.

*Extrait d'une lettre de Mgr Ferréol, élu Evêque de Belline et Vicaire Apostolique de Corée, à Mgr de Drusipare, Vicaire apostolique de Pondichéry.*

Mongolie, dans le comté de Karlouskout, 15 février 1843.

« Monseigneur,

« J'ai la douleur de vous annoncer qu'en 1839 il y a eu en Corée une persécution générale, dont Mgr de Capse et ses deux chers confrères, MM. Mauban et Chastan, ont été victimes. Comme probablement vous avez déjà reçu ou ne tarderez pas de recevoir la relation détaillée qu'en a laissée Mgr Imbert, je me contente de transcrire à Votre Grandeur la lettre que M. Chastan adressait à nos Vicaires apostoliques et à nos confrères, le jour même où il allait se constituer prisonnier.

Corée, 6 septembre 1839.

« Messeigneurs et Messieurs,

« La divine Providence qui nous avait conduits dans cette Mission à travers tant d'obstacles, permet que la paix dont nous jouissions, soit troublée par une persécution cruelle. Le tableau qu'en a tracé Mgr de Capse, avant son entrée en prison, et qui sera expédié avec ses lettres, s'il y a moyen, vous en fera connaître la cause, la suite et les effets. Déjà vingt-cinq confesseurs ont été décapités, cinq sont morts dans les tourments ou à la suite des tortures, plus de cent cinquante sont dans les fers. Le nombre des apostats n'est pas petit. Monseigneur avait pensé plusieurs fois à se livrer pour sauver ses ouailles; cependant, comme il ne s'agissait point de nous dans les supplices de la question, mais qu'on se bornait à dire aux chrétiens : « Apostasiez, sauvez votre vie, » nous craignîmes d'aigrir le mal au lieu de le guérir, en nous présentant aux mandarins.

« Vers la fin de juillet, ayant eu le bonheur de nous voir réunis, Monseigneur exprima le désir de nous renvoyer en Chine, et d'aller seul recevoir la couronne. Cette proposition nous affligeait beaucoup : le danger évident de mort qu'auraient couru, en nous sauvant, les bateliers et leurs familles, la fit rejeter. Aujourd'hui, 6 septembre, est arrivé un ordre du Prélat de nous présenter au martyre. Nous avons la douce joie de partir après avoir célébré une dernière fois le saint sacrifice. Qu'il est consolant de pouvoir dire avec saint Grégoire : *Unum ad palmam iter, pro Christo mortem appeto! Je désire mourir pour Jésus-Christ ; c'est pour moi l'unique chemin du Ciel!*

« Si nous avons le bonheur d'obtenir cette palme glorieuse *quæ dicitur suavis ad gustum, umbrosa ad requiem, honorabilis ad triumphum, qu'on appelle les délices de ceux qui la savourent, un ombrage propice au repos, le plus bel ornement du triomphe,* rendez-en pour nous mille actions de grâce à la divine bonté, et ne manquez pas d'envoyer au secours de nos pauvres néophytes, qui vont de nouveau se trouver orphelins. Pour encourager nos chers confrères qui seront destinés à venir nous remplacer, j'ai l'honneur de leur annoncer que le ministre Y, actuellement grand persécuteur, a fait forger trois grands sabres pour couper leurs têtes.

« Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment de départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans, et qui nous aiment comme les Galates aimaient saint Paul ; mais nous allons à une trop grande fête, pour qu'il soit permis de laisser entrer des sentiments de tristesse dans notre cœur. Nous recommandons une dernière fois notre cher troupeau à votre ardente charité.

« Agréez, Messeigneurs et Messieurs, les humbles adieux de votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère,

« Jacques-Honoré CHASTAN, *Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères.* »

« Peu de jours après, ajoute Mgr Ferréol, nos chers confrères étaient en possession de la glorieuse palme due au double martyre de la charité et de la foi. Si le triomphe du pasteur est beau, ravissant, l'état du troupeau est bien triste et bien déplorable. Que de décombres ! que de ruines !

« Jean-Joseph FERRÉOL, *élu Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée.* »

*Lettre de Mgr Bonnand, Vicaire apostolique de Pondichéry, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.*

Pondichéry, le 13 décembre 1843.

« Messieurs,

« Encore un triomphe pour notre bienheureuse congrégation! encore un triomphe pour la sainte Eglise de Dieu! Les Apôtres de la Corée ont scéllé de leur sang la foi qu'ils annonçaient; des néophytes, en grand nombre, les ont imités dans cet éclatant témoignage rendu à l'Evangile. Que le Roi de gloire en soit béni!

« J'ai reçu avant-hier des lettres de la Mantchourie qui m'annoncent d'une manière officielle, mais sans aucun détail, la persécution de 1839 en Corée, et le martyre de Mgr Imbert et de MM. Chastan et Mauban, nos vénérables confrères. Comme je sais de quelle sainte sollicitude vous êtes animés envers cette Eglise naissante que vos aumônes ont fondée, et combien vous avez à cœur son avenir, j'ai cru répondre à votre attente en m'empressant de vous communiquer ces nouvelles, si capables d'exciter l'admiration de tout le monde, et de ranimer la foi et la charité de nos frères d'Europe.

« Les néophytes de Corée qui ont échappé au glaive du persécuteur, n'ont point abandonné leur croyance : Mgr Ferréol m'écrit que, déjà trois fois, ils ont envoyé des courriers pour solliciter de nouveaux Missionnaires. Aussi le Prélat se disposait-il avec M. Maistre à voler à leur secours; ils

| | écus romains. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Report | | | 105,482 f. | 97 c. |
| — de Poli . . . | 8 93 | » | 48 | 53 |
| — d'Urbania . . | 223 59 | 5 | 1,215 | 20 |
| — de San-Angelo in Vado . . . | 20 80 | » | 113 | 04 |
| — d'URBINO . . | 75 »» | » | 407 | 60 |
| — de Velletri . . | 285 08 | » | 1,549 | 35 |
| — de Veroli . . . | 150 »» | » | 815 | 21 |
| — de Viterbe et Toscanella. . . | 125 90 | » | 684 | 33 |
| | | | 110,316 f. | 23 c. |

## LEVANT.

| | piastres turques. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE . | 2,264 | 5 | 600 f. | »» c. |
| Diocèse de SMYRNE. . | 5,094 | 14 | 1,350 | »» |
| — d'Alep (1). . . | » | » | » | »» |
| — de Scio. . . . | 698 | 5 | 185 | »» |
| — de Syra . . . | 1,283 | 2 | 340 | »» |
| — de Tine . . . | 4,094 | 14 | 1,085 | »» |
| EGYPTE . . . . . . | 5,020 | » | 1,330 | 30 |
| Ile de Chypre. . . . | 844 | 5 | 223 | 70 |
| De divers diocèses . . | 3,962 | 12 | 1,050 | »» |
| | | | 6,164 f. | »» c. |

(1) 121 fr. 17 c., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

## LOMBARD-VENITIEN

(ROYAUME.)

| | livr. autrich. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de MILAN . . . | 50,139 | 71 | 42,618 f. | 75 c. |
| — de Bergame . . . | 14,269 | 59 | 12,129 | 15 |
| — de Brescia . . . | 11,308 | » | 9,897 | 28 |
| — de Côme . . . | 6,925 | 06 | 5,886 | 30 |
| — de Crême . . . | 2,328 | 19 | 1,978 | 96 |
| — de Crémone . . | 3,090 | 59 | 2,627 | »» |
| — de Lodi . . . | 3,522 | 35 | 2,994 | »» |
| — de Mantoue . . | 2,541 | 18 | 2,150 | »» |
| — de Pavie . . . | 1,000 | » | 850 | »» |
| — de VENISE . . | 1,610 | 35 | 1,368 | 80 |
| — de Concordia . . | 470 | 59 | 400 | »» |
| — de Padoue. . . | 224 | 35 | 190 | 70 |
| — de Rovigo . . . | 144 | 49 | 122 | 82 |
| — d'Udine . . . | 4,791 | 34 | 4,072 | 64 |
| — de Vérone . . . | 10,193 | 99 | 8,664 | 89 |
| — de Vicence. . . | 1,412 | 75 | 1,200 | 84 |
| | | | 97,152 f. | 13 c. |

## LUCQUES.

| | liv. lucquoises. | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de LUCQUES . | 11,914 | 16 | 8,936 f. | 10 c. |

## MALTE

| | écus maltais. | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Malte . . | 5,925 | 6 | 15 | 12,155 f. | »» |

## MODÈNE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de Carpi . . . . . . . | 1,535 f. | 89 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 1,535 f. 89 c. |
| — de Massa . . . . . . . . | 2,379 10 |
| — de Modène . . . . . . . | 6,166 43 |
| — de Nonantola. . . . . . . | 199 08 |
| — de Reggio . . . . . . . | 7,403 49 |
| | 17,683 f. 99 c. |

## OCÉANIE.

| | |
|---|---|
| Iles Sandwich . . . . . . . . | 240 f. » » |

## PARME.

| | |
|---|---|
| Diocèse de Borgo-San-Donino. . . | 480 f. 56 c. |
| — de Guastalla . . . . . . . | 345 30 |
| — de Parme . . , . . . . | 6,643 96 |
| — de Plaisance. . . . . . . | 10,698 76 |
| | 18,168 f. 58 c. |

## PAYS-BAS.

| | |
|---|---|
| Vicariat apostolique de Bois-le-Duc . | 30,638 f. 45 c. |
| — de Bréda . . . . . . . . | 5,925 92 |
| — du Limbourg . . . . . . | 17,392 46 |
| — du Luxembourg. . . . . | 9,572 75 |
| | 63,529 f. 58 c. |

## PORTUGAL.

| | reis. | |
|---|---|---|
| Diocèse de BRAGA . . | 1,329,840 | 8,311 f. 50 c. |
| — d'Aveiro . . . | 156,160 | 976 » » |
| | | 9,287 f. 50 c. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| | Report | 9,287 f. | 50 c. |
| | reis. | | |
| — de Bragance . . | 60,960 | 381 | »» |
| — de Coimbre . . | 345,560 | 2,159 | 75 |
| — de Pinhel . . . | 4,800 | 30 | »» |
| — de Porto . . . | 1,442,170 | 9,013 | 65 |
| — de Viseu . . . | 500,475 | 3,127 | 90 |
| — d'EVORA . . . | 216,850 | 1,355 | 60 |
| — de Crato . . . | 24,240 | 151 | 55 |
| — de LISBONNE. . | 1,952,765 | 12,204 | 80 |
| — de Castello-Branco | 24,960 | 156 | »» |
| — de Beja. . . . | 48,360 | 302 | 25 |
| — d'Elvas. . . . | 67,280 | 420 | 50 |
| — de Guarda. . . | 306,500 | 1,915 | 65 |
| — de Lamego. . . | 9,600 | 60 | »» |
| — de Leïria . . . | 273,040 | 1,706 | 55 |

ILES AÇORES.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse d'Angra . . . | 282,625 | 1,766 | 45 |

ILE DE MADÈRE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Diocèse de Funchal . . | 18,475 | 115 | 60 |
| | | 44,154 f. | 75 c. |

## PRUSSE.

DUCHÉ DE POSEN.

| | thalers. | sil. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Posen. . | 453 | 24 | 10 | 1,701 f. | 85 c. |

PRUSSE DUCALE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Varmie . | 290 | 27 | » | 1,090 | 88 |
| | | | | 2,792 f. | 73 c. |

Report 2,792 f. 73 c.

DUCHÉ DU BAS-RHIN.

| | thalers. | sil. | pf. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de COLOGNE | 18,158 | 1 | 2 | 68,092 | 66 |
| — de Munster . | 6,285 | 6 | 4 | 23,569 | 54 |
| — de Paderborn . | 3,654 | 27 | 1 | 13,705 | 94 |
| — de Trèves . . | 3,214 | » | » | 12,052 | 50 |

SILÉSIE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Breslaw . | 5,855 | 9 | 4 | 21,957 | 41 |
| — de Cracovie (partie prussienne) . . | 123 | 12 | » | 462 | 75 |
| — de Prague (partie prussienne) | 648 | 21 | 5 | 2,432 | 67 |
| | | | | 145,066 f. | 20 c. |

RUSSIE.

| | roubles. | cop. | | |
|---|---|---|---|---|
| Russie Blanche (Lithuanie) | 424 | 78 | 480 f. | »» |
| Moscow. . . . . . . . | 486 | 73 | 550 | »» |
| Saint-Pétersbourg . . . | 1,145 | 14 | 1,294 | »» |

POLOGNE.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Varsovie (1) . | 110 | 62 | 125 | »» |
| | | | 2,449 f. | »» |

(1) Une somme de 6,000 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

# ÉTATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÊNES.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de GÊNES . . . . . . . . | 31,077 f. | 90 c. |
| — d'Albenga . . . . . . . | 4,497 | 56 |
| — de Bobbio . . . . . . . | 1,578 | 77 |
| — de Nice . . . . . . . . | 5,103 | 10 |
| — de Sarzane . . . . . . . | 2,506 | 31 |
| — de Savone . . . . . . . | 2,787 | 81 |
| — de Vintimille. . . . . . . | 3,000 | » » |

## PIÉMONT.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de TURIN . . . . . . . . | 60,129 | 33 |
| — d'Acqui . . . . . . . . | 3,560 | 40 |
| — d'Albe . . . . . . . . | 5,664 | 75 |
| — d'Aoste . . . . . . . . | 6,250 | » » |
| — d'Asti . . . . . . . . | 4,609 | 70 |
| — de Coni . . . . . . . . | 2,600 | » » |
| — de Fossano . . . . . . . | 1,483 | 70 |
| — d'Ivrée . . . . . . . . | 9,076 | 70 |
| — de Mondovi . . . . . . . | 12,927 | 57 |
| — de Pignerol . . . . . . . | 5,863 | » » |
| — de Saluces . . . . . . . | 5,307 | 95 |
| — de Suse . . . . . . . . | 1,839 | 75 |
| — de VERCEIL . . . . . . . | 7,230 | 60 |
| — d'Alexandrie . . . . . . . | 2,450 | » » |
| — de Bielle . . . . . . . . | 6,082 | » » |
| — de Casal . . . . . . . . | 5,063 | 15 |
| — de Novare . . . . . . . | 8,000 | » » |
| — de Tortone . . . . . . . | 10,002 | 80 |
| — de Vigevano . . . . . . . | 3,725 | 82 |
| | 212,418 f. | 67 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 212,418 f. | 67 c. |

SARDAIGNE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse d'ORISTANO . . . . . . | 989 | 18 |
| — de SASSARI. . . . . . | 1,689 | 29 |
| — d'Algbero . . . . . . . | 289 | » » |

SAVOIE.

| | | |
|---|---|---|
| Diocèse de CHAMBÉRY. . . . . | 10,000 | 95 |
| — d'Annecy . . . . . . | 22,508 | 95 |
| — de Moutiers . . . . . . | 6,968 | 70 |
| — de Saint-Jean-de-Maurienne . | 2,600 | » » |
| | 257,464 f. | 74 c. |

| | | |
|---|---|---|
| SCANDINAVIE. . . . . . . . | 400 f. | » » |

## DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

| | ducats. | gr. | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de BARI . . . . | 130 | » | 611 | 65 |
| — de Policastro . . . | 30 | » | 141 | 15 |
| — de CONZA et CAMPAGNA . . . . | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Melfi et Rappolla | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Gaëte . . . | 336 | 05 | 1,581 | 12 |
| — de Nocera de Pagani . . . . . | 300 | » | 1,411 | 50 |
| — de Nicotera et Tropea . . . . . . | 50 | » | 235 | 25 |
| — de Venosa . . . | 104 | » | 489 | 32 |
| — de CHIETI. . . . | 200 | » | 941 | » » |
| | | | 6,351 f. | 99 c. |

| | ducats | gr. | | |
|---|---|---|---|---|
| | | Report | 6,351 f. | 99 c. |
| — de COSENZA . . | 105 | » | 494 | 02 |
| — d'Alife et Telose . | 30 | » | 141 | 15 |
| — de Sessa . . . | 32 | 23 | 151 | 64 |
| — de LANCIANO et Ortona . . . . | 61 | » | 287 | »» |
| — d'Aquila . . . | 300 | » | 1,411 | 50 |
| — de Marsi . . . | 50 | » | 235 | 25 |
| — de Penne et Atri . | 120 | » | 564 | 60 |
| — de Gravina, Montepeloso et Altamura . | 340 | » | 1,599 | 70 |
| — de Monteleone. . | 100 | » | 470 | 50 |
| — de Teramo. . . | 167 | » | 785 | 74 |
| — de MANFREDONIA . . . . . . | 60 | » | 282 | 30 |
| — de Bovino . . . | 24 | » | 112 | 92 |
| — de Lucera . . . | 92 | 30 | 434 | 27 |
| — de NAPLES . . | 9,436 | 75 | 44,399 | 91 |
| — d'Aversa . . . | 52 | 32 | 246 | 17 |
| — de CAPOUE . . | 203 | 30 | 956 | 52 |
| — d'Isernia . . . | 69 | 60 | 327 | 47 |
| — de Nole . . . | 249 | 20 | 1,172 | 49 |
| — de Pouzzoles . . | 40 | » | 188 | 20 |
| — de Marsico et Potenza. . . . . | 26 | » | 122 | 33 |
| — de REGGIO . . | 60 | » | 282 | 30 |
| — de Milet . . . | 200 | » | 941 | »» |
| — d'Oppido . . . | 228 | 80 | 1,076 | 50 |
| — de Montevergine . | 59 | » | 277 | 60 |
| — de Caya . . . | 236 | 90 | 1,114 | 61 |
| — de SORRENTO . | 1,125 | » | 5,293 | 12 |
| — de Castellamare . | 105 | 30 | 495 | 44 |
| | | | 70,216 f. | 24 c. |

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | | | Report | 70,216 f. | 24 c. |
| | ducats. | gr. | | | |
| — de Sora . . . | 6 | » | | 28 | 23 |
| — S. SEVERINA . | 100 | » | | 470 | 50 |
| — de Catanzaro . | 21 | » | | 98 | 80 |
| — de San-Severo. | 150 | » | | 705 | 75 |
| — de Castella Neta | 80 | » | | 376 | 40 |
| — de Gallipoli. . | 38 | 46 | | 180 | 95 |
| — de Lecce. . . | 418 | 80 | | 1,970 | 45 |
| — de SALERNE . | 111 | 30 | | 523 | 67 |
| — d'Oria . . . | 103 | 29 | | 485 | 98 |
| — d'Ugento. . . | 74 | »» | | 348 | 17 |
| — de TRANI et NAZARETH . . | 81 | »» | | 381 | 10 |
| — Conversano . . | 227 | »» | | 1,068 | 04 |
| — de Cassano . . | 15 | »» | | 70 | 57 |
| — de Monopoli . | 90 | 52 | | 425 | 90 |

SICILE.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de PALERME. | 1,445 | 82 | 5 | 6,024 | 32 |
| — de MESSINE. . | 120 | »» | » | 500 | »» |
| — de Catane . . | 705 | »» | » | 2,937 | 52 |
| — de MONTRÉAL. | 363 | 15 | » | 1,513 | 14 |
| — de Mazzara . . | 585 | 13 | 5 | 2,438 | 08 |
| — de Syracuse. . | 360 | »» | » | 1,500 | »» |
| — de Girgenti. . | 421 | 21 | » | 1,755 | 06 |
| — de Caltagirone. | 90 | »» | » | 375 | »» |
| — de Cefalu . . | 60 | »» | » | 250 | »» |
| — de Piazza. . . | 17 | 49 | » | 72 | 88 |
| — de Patti. . . | 24 | »» | » | 100 | »» |
| — de Nicosia . . | 48 | 36 | » | 201 | 50 |
| — de Lipari . . | 63 | »» | » | 262 | 50 |
| Recette de la Sicile en 1842, arrivée | | | | | |
| | | | | 95,280 f. | 75 c. |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| | | Report | 95,280 f. | 75 c. |
| après la clôture du dernier compte-rendu, et dont le détail a été inséré au N° 89 des Annales, page 360. . | | | 13,837 | 83 |
| | | | 109,118 f. | 58 c. |

## SUISSE.

| | francs suisses. | rap. | | |
|---|---|---|---|---|
| Diocèse de Bâle (1). | 22,235 | 81 | 31,765 f. | 45 c. |
| — de Coire . . | 4,027 | 52 | 5,753 | 58 |
| — de Côme (Tessin) | 1,404 | 20 | 2,006 | » » |
| — de Lausanne. . | 7,446 | 46 | 10,637 | 80 |
| — de Saint-Gall . | 3,258 | 55 | 4,655 | 05 |
| — de Sion (2). . | 4,060 | » » | 5,800 | » » |
| | | | 60,617 f. | 88 c. |

## TOSCANE.

| | livr. tosc. | s. | d. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Diocèse de FLORENCE | 18,850 | 5 | 8 | 15,834 f. | 26 c. |
| — de Colle. . . | 706 | 13 | 4 | 593 | 60 |
| — de Fiesole . . | 3,008 | 14 | 8 | 2,527 | 34 |
| | | | | 18,955 f. | 20 c. |

(1) Une somme de 4,630 fr., provenant de ce diocèse, a été convertie en rente au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation expresse du donateur.

(2) 700 fr., arrivés après la clôture du compte, seront compris dans la recette de 1844.

Report 18,955 f. 20 c.

| | livr. tosc. | s. | d. | f. | c. |
|---|---|---|---|---|---|
| — de Pistoie . . | 3,011 | 8 | » | 2,529 | 57 |
| — de Prato. . . | 2,058 | 17 | 4 | 1,729 | 44 |
| — de San-Miniato. | 2,300 | »» | » | 1,932 | »» |
| — de San-Sepolcro. | 2,920 | »» | » | 2,452 | 80 |
| — de PISE. . . | 8,408 | 19 | 8 | 7,063 | 54 |
| — Livourne. . . | 3,200 | »» | » | 2,688 | »» |
| — de Pontremoli . | 839 | 18 | 8 | 705 | 54 |
| — de SIENNE. . | 2,733 | 4 | 8 | 2,295 | 91 |
| — d'Arezzo. . . | 3,282 | 9 | » | 2,757 | 27 |
| — de Chiusi . . | 360 | 10 | » | 302 | 82 |
| — de Cortone . . | 700 | 6 | 8 | 588 | 28 |
| — de Grosseto. . | 296 | 6 | 8 | 248 | 92 |
| — de Massa et Populonia . . . | 1,000 | »» | » | 840 | »» |
| — de Modigliana . | 600 | »» | » | 504 | »» |
| — de Montalcino . | 749 | »» | » | 629 | 16 |
| — de Monte-Pulciano | 340 | »» | » | 285 | 60 |
| — de Pescia. . . | 1,086 | 6 | 8 | 912 | 52 |
| — de Pienza . . | 200 | »» | » | 168 | »» |
| — de Sovana . . | 1,433 | 6 | 8 | 1,204 | »» |
| — de Volterra. . | 2,097 | 6 | 8 | 1,761 | 76 |

50,554 f. 33 c.

D'UNE CONTRÉE D'ITALIE (par un anonyme). . . . . . . . . . 10,022 f. »» c.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1843, a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

MISSIONS D'EUROPE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse) . . . . . . . . . | 30,000 f. » » c. |
| A Mgr Scott, évêque, vicaire apostolique du district Occidental, *id.* | 43,120 » » |
| A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord, *id.* . | 30,800 » » |
| A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles . . | 12,320 » » |
| Pour la Mission de Cornouailles (Angleterre) . . . . . . . . . | 12,500 » » |
| Pour la Mission de l'île de Jersey. | 3,080 » » |
| A Mgr Yenni, évêque de Lausanne et Genève (Suisse). . . . | 68,460 » » |
| Pour la Mission de Zurich (Suisse) | 4,620 » » |
| Mission des RR. PP. Capucins en Suisse. . . . . . . . . . | 6,160 » » |
| A Mgr Hughes, évêque, vicaire apostolique de Gibraltar. . . . | 15,400 » » |
| A diverses Missions du Nord de l'Europe . . . . . . . . . . | 105,417 14 |
| A Mgr Arduini, évêque, vicaire apostolique de la Moldavie (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels.) | 7,700 » » |
| | 339,577 f. 14 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 100,754 f. 16 c. |
| Frais d'impression de livres Arabes distribués dans le Levant. . . | 1,050 »» |
| A Mgr Villardell, délégat apostolique du Liban, et pour les divers diocèses des Rits-Unis.. . . . . . | 13,000 »» |
| Pour le collége des RR. PP. Capucins à Alep. . . . . . . . | 3,080 »» |
| Mission des RR. PP. Carmes en Syrie . . . . . . . . . . | 1,030 »» |
| Mission des Lazaristes à Alep, à Damas et à Tripoli de Syrie. . . | 6,235 »» |
| Mission des Lazaristes en Syrie, et collége d'Antoura . . , . . | 10,920 »» |
| Missions de la Compagnie de Jésus en Syrie, et collége de Beyrouth. . | 15,000 »» |
| Délégation apostolique de Babylone, y compris les secours aux divers Rits-Unis. . . . . . . . | 44,660 »» |
| Missions Arméniennes en Perse. | 4,620 »» |
| Mission des Lazaristes en Perse. | 21,036 »» |
| Mission des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie. . . . . | 12,320 »» |
| Mission des RR. PP. Carmes dans la Mésopotamie . . . . . . . | 2,050 »» |
| Mission des RR. PP. Capucins dans la Mésopotamie. . . . . | 12,320 »» |
| Frais de voyages de Missionnaires Capucins pour diverses contrées . | 4,620 »» |
| Mission des RR. PP. Servites en Arabie. . . . . . . . . . | 6,160 »» |
| A Mgr Borghi, évêque, vicaire | |
| | 258,855 f. 16 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 258,855 f. 16 c. |
| apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins). . . . . | 30,800 »» |
| A Mgr Carew, évêque, vicaire apostolique de Calcutta. . . . | 36,800 »» |
| Mission de la Compagnie de Jésus à Calcutta, et collége . . . . | 10,000 »» |
| A Mgr Fortini, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes) . . . . . . | 12,320 »» |
| A Mgr François-Xavier, archevêque, vicaire apostolique de Vérapoli, Malabar (Mission des RR. PP. Carmes) . . . . . . . . . | 15,400 »» |
| A Mgr Bonnand, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry, Coromandel (Congrégation des Missions étrangères). . . . . . . . . . | 42,120 »» |
| Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré. . . . . . . . . . | 36,000 »» |
| A Mgr Fennelly, évêque, vicaire apostolique de Madras . . . . | 33,880 »» |
| Mission des Oblats de la Ste-Vierge à Madras . . . . . . . . . | 21,560 »» |
| A Mgr Ceretti, évêque, vicaire apostolique d'Ava et Pégu (Mission des Oblats de la sainte Vierge). . | 36,960 »» |
| A Mgr Salvetti, évêque, vicaire apostolique du Chan-Si et Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins) . . . . . . . . . | 21,560 »» |
| A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire | |
| | 556,255 f. 16 c. |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 556,255 f. | 16 c. |
| apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés) . | 21,560 | »» |
| A Mgr de Bési, évêque, vicaire apostolique du Quang-Tong. . . | 9,240 | »» |
| Préfecture apostolique et Procure des Missions Italiennes, à Hong-Kong | 43,120 | »» |
| A Mgr Pérocheau, évêque, vicaire apostolique du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères). . Pour le Vicariat apostolique de Yûn-Nâm en Chine (*id.*) . . . | 32,558 | 50 |
| Dépenses extraordinaires de la procure des Missions étrangères, à Macao. . . . . . . . . . | 32,963 | 30 |
| A Mgr Carpena, vicaire apostolique du Fo-Kien, (Mission des RR. PP. Dominicains) . . : . | 24,640 | »» |
| Pour la Procure des Missions espagnoles, à Macao (*id.*). . . | 3,080 | »» |
| A Mgr Rameau, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang et du Kiang-Si (Missions des Lazaristes). Mission des Lazaristes à Nankin. | 15,746 | 60 |
| Séminaire et procure des Lazaristes à Macao. . . . . . . . | 9,783 | 30 |
| Mission de la Compagnie de Jésus en Chine. . . . . . . . . . | 40,022 | »» |
| Mission des Lazaristes dans la Tartarie-Mongole. . . . . . | 9,905 | »» |
| A Mgr Vérolle, évêque, vicaire apostolique de Léao-Tong (Congrégation des Missions étrangères). . | 16,575 | »» |
| | 815,448 f. | 86 c |

| | |
|---|---|
| Report | 815,448 f. 86 c. |
| A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . . | 14,980 »» |
| Au Vicariat apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains) et procure à Macao . | 24,640 »» |
| A Mgr Retord, évêque, Vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères . . . . . . . . . . | 43,217 »» |
| A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de Cochinchine (*id.*) . | 44,595 »» |
| A Mgr Courvezy, vicaire apostolique de la presqu'île Malaise (*id.*) . | 19,613 »» |
| A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (*id.*) . . . | 22,642 »» |
| Pour le Collége général de Pulo-Pinang (*id.*) . . . . . . . . | 11,990 »» |
| | 997,125 f. 86 c. |

MISSIONS D'AFRIQUE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . . . . . . . | 30,800 f. »» c. |
| A Mgr Dupuch, évêque d'Alger | 65,880 »» |
| Pour le Catéchuménat d'Alger (Lazaristes) . . . . . . . . | 20,000 »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Capucins, à Tunis . . . . . . | 7,000 »» |
| | 123,680 f. »» |

| | |
|---|---|
| Report | 123,680 f. »» |
| Pour la Mission des RR. PP. Mineurs Réformés, à Tripoli de Barbarie . . . . . . . . . . | 3,080 »» |
| A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Egypte, pour les Missions de la Basse-Egypte. . . | 36,960 »» |
| Mission, collége et imprimerie à Alexandrie (Lazaristes) . . . . | 65,400 »» |
| Pour les Missions des RR. PP. Mineurs Réformés de la Haute-Egypte. | 6,160 »» |
| Pour les Missions des Cophtes catholiques, Haute-Egypte . . . | 4,620 »» |
| Pour les Missions de la congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar . . . . . | 20,000 »» |
| Pour la Mission de Madagascar . | 6,160 »» |
| | 266,060 f. »» |

MISSIONS D'AMÉRIQUE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Fleming, évêque, vicaire apostolique de Terre-Neuve. . . | 30,800 f. »» c. |
| A Mgr Provencher, évêque, pour les Missions de la Baie d'Hudson . | 30,800 »» |
| A Mgr Fraser, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse . | 40,040 »» |
| A Mgr Donnald Mac-Donnald, évêque de Charlotte-Town . . . | 9,240 »» |
| A Mgr Power, évêque de Toronto (Haut-Canada) . . . . . . . | 20,020 »» |
| | 130,900 f. »» |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 130,900 f. | » » |
| Pour les Missions des RR. PP. Redemptoristes, aux Etats-Unis . . | 55,440 | » » |
| A Mgr Loras, évêque de Dubuque . . . . . . . . . . | 27,720 | » » |
| A Mgr Lefévère, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit . | 40,040 | » » |
| A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati . . . . . . . . . | 50,800 | » » |
| A Mgr Fenwick, évêque de Boston | 15,400 | » » |
| A Mgr Kenrick, évêque coadjuteur et administrateur de Philadelphie . . . . . . . . . | 6,160 | » » |
| A Mgr O'Connor, évêque de Pittsbourg . . . . . . . . . | 20,000 | » » |
| A Mgr Wheland, évêque de Richmond. . . . . . . . . | 33,880 | » » |
| A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck. . . . . . . . . | 43,120 | » » |
| Pour la Mission des Pères de la Miséricorde, à New-Yorck . . . | 20,000 | » » |
| A Mgr Miles, évêque de Nashville | 21,560 | » » |
| A Mgr Flaget, évêque de Louisville | 44,178 | » » |
| A Mgr de la Hailandière, évêque de Vincennes . . . . . . . | 67,760 | » » |
| Pour la Congrégation des RR. PP. Eudistes, dans le diocèse de Vincennes. . . . . . . . . . . | 10,000 | » » |
| Pour l'établissement des frères de Saint-Joseph, à Vincennes . . . | 14,240 | » » |
| A Mgr Rosati, évêque de Saint-Louis . . . . . . . . . . | 58,520 | » » |
| | 659,718 f. | » » |

| | | |
|---|---|---|
| Report | 659,718 f. | »» c. |
| A Mgr Chanches, évêque de Natchez . . . . . . . . . . . | 12,320 | »» |
| A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans. . . . . . . . . | 24,640 | »» |
| A Mgr Portier, évêque de Mobile . . . . . . . . . . . . | 33,600 | 16 |
| Pour le diocèse de Charleston . | 15,400 | »» |
| Pour les Missions des Lazaristes aux Etats-Unis . . . . . . . | 46,000 | »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, au Missouri (Etats-Unis). | 32,000 | »» |
| Pour les Missions de la même Compagnie aux Montagnes-Rocheuses . . . . . . . . . . | 50,000 | »» |
| Pour les Missions de la même Compagnie, au Kentucki (Etats-Unis) . . . . . . . . . . . | 20,000 | »» |
| Frais de voyages de Missionnaires allemands se rendant aux Etats-Unis . . . . . . . . . . . | 12,857 | 16 |
| Pour les Missions des Lazaristes au Texas . . . . . . . . . . | 20,000 | »» |
| A Mgr Mac-Donnel, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises. . . . . . . . . . | 30,800 | »» |
| A Mgr Rosati, pour la Mission d'Haïti. . . . . . . . . . | 3,000 | »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à la Jamaïque . . | 600 | »» |
| A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . | 15,240 | »» |
| | 976,175 f. | 32 c. |

| | |
|---|---|
| Report | 976,175 f. 32 c. |
| Pour les Missions de la Guiane Britannique . . . . . . . . . | 27,720 »» |
| Pour les Missions de Curaçao et Surinam. . . . . . . . . | 26,000 »» |
| Pour les Missions de la Compagnie de Jésus, à Buénos-Ayres (Amérique du Sud) . . . . . . . | 15,000 »» |
| | 1,044,895 f. 32 c. |

MISSIONS DE L'OCÉANIE.

| | |
|---|---|
| A Mgr Rouchouse, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Picpus) . . . . . . . . . . | 142,556 f. 95 c. |
| A Mgr Pompallier, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie occidentale (Missions des RR. PP. Maristes). . . . . . . . . . . | 182,000 »» |
| A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (*id.*) | 130,000 »» |
| A Mgr Polding, archevêque de Sidney (Australie) . . . . . . | 36,960 »» |
| A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (terre de Van-Diémen) . . | 12,320 »» |
| | 503,836 f. 95 c. |

# MISSIONS DE L'INDE.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DE PONDICHÉRY.

*Extrait d'une lettre du P. Walter Clifford, religieux de la Compagnie de Jésus, à ses amis d'Angleterre.*

Trichinopoly, 15 août 1843.

« Trichinopoly, ma résidence habituelle depuis mon arrivée dans la Mission, est une ancienne forteresse, célèbre dans les annales de notre empire d'Orient par le siége mémorable où le génie de Cliwe, prenant son glorieux essor, débuta dans cette étonnante carrière de victoires qui ont assuré à notre patrie la conquête et la domination des Indes. Ses murailles en ruines présentent encore plusieurs points de vue pittoresques ; lorsqu'on en fait le tour et qu'on observe, surtout du côté de l'est et du sud, le rocher qui s'élève au centre, couronné par le pavillon anglais, on le voit changer de forme presque à chaque pas, et se dessiner sous un

aspect toujours nouveau. Le temple et l'habitation des brahmes sont situés presqu'au sommet ; de là, ces moines orgueilleux peuvent voir, à leurs pieds, les murs démantelés du palais qu'habitaient leurs anciens souverains, et contempler à loisir les débris de leur empire tombé. En dehors de la forteresse, de nombreux villages, groupés sans ordre autour de son enceinte, se montrent comme à travers un gracieux rideau de tamarins et de palmiers, et forment avec les lignes militaires le prolongement de la ville.

« Le sol de Trichinopoly est plat, ou pour mieux dire, il descend par une pente insensible depuis le fort jusqu'à la rivière Cavery, qui coule à une petite lieue de distance. Ses environs, du côté du nord, sont agréables et bien cultivés ; mais au midi, pendant plus de la moitié de l'année, ce n'est qu'un désert de sable brûlant, qui justifie pleinement le surnom de cette ville, appelée le *four de l'Inde méridionale*. En effet, à dater du milieu de mai, époque où finit l'hiver, jusqu'au moment où le souffle des vents d'ouest commence à rafraîchir l'atmosphère embrasée, la chaleur est suffocante ; elle énerve et consume tout ce qui a vie, à moins qu'une brise bienfaisante ne vienne en tempérer la dévorante ardeur.

« Que si, à la faiblesse occasionnée par des chaleurs accablantes, vous joignez les pernicieux effets d'une nourriture qui mérite à peine ce nom, je veux dire un peu de riz auquel on ajoute quelquefois une bouchée de poisson comme assaisonnement, et pour unique boisson l'eau à demi croupie des marais ; si vous songez ensuite aux fréquents et pénibles voyages qu'il faut entreprendre avec une faim continuelle et une soif dévorante, vous comprendrez facilement pourquoi des hommes, doués d'ailleurs de la plus vigoureuse constitution, dépérissent et s'éteignent à la fleur de l'âge, épuisés par un ministère trop laborieux pour être

longtemps soutenu. Et cependant, si le Missionnaire hésitait à s'y dévouer, ces chrétiens n'auraient personne pour leur rompre le pain de vie ; sans Pasteurs, privés des sacrements, ils grandiraient dans l'ignorance et mourraient sans religion.

« Pour moi, j'ai pu suivre un régime plus conforme à notre manière de vivre européenne, et à cet égard j'ai eu moins à souffrir que la plupart de mes confrères, victimes résignées, dont la ferveur peut seule renouveler les forces et ranimer le courage, au milieu des nombreuses privations qu'ils ont volontairement embrassées pour la cause de Dieu. Je ne dirai rien des peines ni des obstacles que nous offre le caractère de nos Indiens, incapables de comprendre que ce qui est naturel pour eux ne le soit pas pour nous. Quelle difficulté à les instruire ! quelle susceptibilité de leur part pour tout ce qui touche aux usages de leurs castes ! et en même temps quelle répulsion pour les nôtres ! Ces divers sujets ont été déjà traités, si je ne me trompe, et d'ailleurs ils exigeraient de trop longs détails....

« Avant que cette lettre vous parvienne, nous aurons achevé l'établissement de notre école, où nous espérons élever quelques jeunes plantes destinées à fournir, plus tard, à ce pauvre troupeau que la faim spirituelle dévore, des fruits de salut plus abondants qu'il ne nous a encore été donné à nous-mêmes d'en produire. Puissions-nous réussir dans ce projet ! et nos chrétiens remercieront Dieu d'un bienfait signalé. Si la sainte Association dont vous êtes tous, je pense, les membres et les soutiens, et à qui nous devons tant de reconnaissance pour les secours charitables qu'elle nous a déjà tendus, nous allouait encore une partie des fonds nécessaires à cette œuvre, nous pourrions choisir, parmi les enfants de nos soldats catholiques, un certain nombre de sujets dévoués, qui, avec la bénédiction du ciel,

réaliseraient un jour nos espérances. Mais je ne veux pas être importun en insistant davantage, car la discrétion est une qualité qui sied au mendiant ; et ici nous le sommes tous, à quelques égards du moins, les pasteurs aussi bien que le troupeau.

« Dans ce pays, ce n'est pas la fortune, mais la naissance qui constitue le gentilhomme. Etes-vous né dans telle caste ? c'en est assez pour appartenir à la bonne compagnie ; si malheureusement vous êtes issu de parents parias, vous êtes classé parmi les gens de bas étage. Il n'y a pas de remède à cette déchéance héréditaire ; tous les trésors de Crésus ne sauraient vous tirer de votre fumier et vous réhabiliter aux yeux des hautes castes. Quand vous pourriez étaler toutes les richesses et la sagesse même de Salomon, vous n'en porteriez pas moins avec vous la tache originelle de votre tribu, que rien ne saurait effacer. Ici les degrés de la société sont infranchissables ; celui dans lequel vous êtes né est aussi celui où vous devez vous résigner à mourir, méprisé de toutes les conditions supérieures à la vôtre : ainsi le veut l'opinion, cette loi de fer que personne ne peut entreprendre de fléchir ni de briser. Il faut la subir jusque dans ses arrêts les plus bizarres : elle a prononcé, par exemple, que le vieux bœuf rôti d'Angleterre n'est bon qu'à nourrir les chiens et les parias, et voilà un oracle sacré ! Malheur à vous si vous veniez à l'enfreindre, on vous fuirait avec dégoût comme atteint d'une flétrissure. Aussi avons-nous souvent l'occasion de répéter avec l'Apôtre, dans son épître aux Romains : *Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est : Ne perdez pas par votre nourriture celui pour qui le Christ est mort.*

« Ici encore toute profession est héréditaire : nous avons la caste des tailleurs, celle des cordonniers, etc., et l'enfant devra passer sa vie dans la boutique où le hasard a placé son berceau. Heureusement la plus grande partie des fidèles

appartient aux conditions en honneur. Ce n'est pas que toutes les âmes ne soient également l'objet de nos sollicitudes, puisque toutes ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ ; mais aux yeux des païens, avoir pour soi beaucoup de tribus distinguées est une gloire qui rejaillit sur la religion même, et c'est uniquement pour ce motif que je mentionne un tel préjugé.

« Si la naissance a mis nos chrétiens à couvert du mépris, elle ne leur a pas donné la richesse ; tous sont obligés de travailler pour gagner leur vie, et le nombre de ceux qui remplissent des emplois lucratifs est très-limité ; aussi ne sont-ils guère en état de subvenir aux besoins de la Mission ni à l'entretien du prêtre qui parcourt leurs villages pour les instruire. Si vous pouviez les voir dans leur cabane fangeuse, dont les murs ont au plus quatre à cinq pieds de haut, couchés sur la terre nue, à peine couverts de quelques haillons, et ne possédant pour tout bien que quelques jarres de riz ; si vous étiez témoins de leur agonie, lorsqu'ils se tordent et se roulent dans les convulsions du choléra qui, chaque année et principalement dans les temps froids, emporte subitement au tombeau des milliers de victimes, vous comprendriez facilement que nous n'avons pas grands secours à attendre de gens qui seraient eux-mêmes dans le cas de solliciter nos aumônes.

« Et pourtant, il faut le dire, je les trouve souvent plus heureux que les pauvres de nos pays ! Pendant la plus grande partie de l'année, l'Indien dépense peu pour ses vêtements ; ce qu'il achète pendant toute la durée de sa vie, chez les marchands de modes et les tailleurs, ne formerait pas à coup sûr un compte très-élevé. Un tamarinier, aux branches larges et touffues, l'invite à chercher sous son ombrage un abri contre les rayons brûlants du soleil : voilà le seul toit dont il ait besoin pour jouir des douceurs du repos. La nature, cette bonne nourrice de l'homme,

ou plutôt le ciel, n'a pas été avare envers lui de ce don si précieux pour le mercenaire fatigué; aucun peuple ne possède comme celui-ci le privilége de dormir profondément. Fût-il à jeun depuis longtemps, s'il se couche il s'endort à l'instant même. Bien différent de nos pauvres d'Angleterre que les tourments de la faim réduisent à passer de longues veilles dans les angoisses et les larmes, l'Indien semble éprouver toute la vérité du proverbe français, *qui dort dîne*. La profondeur de son léthargique assoupissement n'est pas moins étonnante. J'ai connu un *groom* qui, tandis qu'il était plongé dans le sommeil, recevait de vigoureux coups de pieds de mon *poney* et d'un autre petit cheval qui se battaient, se cabraient et se ruaient sur lui : le bienheureux Indien n'en dormait pas moins aussi paisiblement qu'un enfant dans son berceau.

« Lorsque je me rappelle le pain d'orge, noir et grossier, qui fait le seul aliment des habitants de vos campagnes, et la chétive nourriture des enfants de vos fabriques, je suis porté à croire que les pauvres, ici, sont beaucoup moins à plaindre que ceux de la Grande-Bretagne. J'ai été souvent frappé de la bonne mine et de l'air enjoué de nos jeunes Indiens, plus heureux que ces jeunes victimes de la misère et de la débauche, qu'on voit errer sur vos places comme de livides squelettes, chaque fois que le travail des manufactures est suspendu : désolant spectacle dont j'ai été si souvent témoin dans ma patrie!

« Nous n'avons pas non plus à descendre dans ces réduits souterrains qu'habitent tant de malheureux en Angleterre, antres fétides et dégoûtants, à peine éclairés par quelque pâle rayon de lumière, où l'air corrompu et pestilentiel qu'on respire engendre et propage le typhus. Ne vaut-il pas beaucoup mieux, dans un climat chaud comme celui-ci, reposer sur la terre nue, que sur ces misérables haillons où j'ai vu, étendus pêle-mêle, nos enfants d'ou-

vriers, dont les corps amaigris, consumés par la faim et par l'excès du travail, sont encore défigurés par la crasse qui les ronge? Il est vrai que lorsque la famine ravage le pays, ou que le choléra décime ses habitants, toute comparaison doit cesser.

« Que n'aurais-je pas à dire encore sur vos maisons de travail? mais je ne m'étendrai pas sur ce sujet, bien qu'il soit un de ceux qui réveillent en moi les plus vives sympathies comme les plus douloureuses pensées. Soyez assurés, mes chers amis, si vous êtes au nombre de mes lecteurs, que je n'ai pas oublié les scènes de souffrances dont j'ai été souvent avec vous le témoin : puissiez-vous, à votre tour, vous souvenir de moi lorsque vous êtes agenouillés devant celui qui est le Père des pauvres !

« J'ajouterai une dernière observation sur le paupérisme indien : c'est qu'entre les familles fortunées et la classe indigente, il existe une ligne de séparation tout aussi tranchée, tout aussi profonde que celle qui divise les castes; mais avec cette différence importante que le pauvre peut devenir riche, tandis que le paria, comme je l'ai déjà fait remarquer, ne peut jamais devenir membre d'une tribu supérieure.

« Toutes les fois que ces préjugés nationaux ne blessent en rien les intérêts de la religion, nous sommes obligés de les respecter. Essayer de les déraciner serait peine inutile; outre qu'on produirait presque toujours beaucoup de mal, on se rendrait tout aussi ridicule que si l'on voulait, en Angleterre, persuader aux lords de dîner à la même table que leurs domestiques, sous prétexte que devant Dieu tous les hommes ne sont que cendre et poussière. Ce serait là une réponse suffisante aux vaines déclamations, aux théories philanthropiques de ces hommes qui raisonnent à perte de vue sur les maux occasionnés par des distinctions qu'ils voudraient voir abolies. Nos prôneurs d'égalité de la

race humaine seraient, j'imagine, aussi surpris qu'embarrassés, si on les invitait à se dépouiller de leurs titres, afin de prouver, en descendant eux-mêmes au niveau des conditions les plus obscures, la sincérité de leur respect pour les droits de l'homme. Pour nous, nous nous contentons de prendre nos gens tels qu'ils sont, sans les obliger à faire des concessions si onéreuses qu'ils ne pourraient y consentir sans devenir eux-mêmes le rebut de la nation entière.

« Lorsque je réfléchis à cet attachement extrême des indigènes pour les usages et le culte religieux qu'ils tiennent de leurs pères, je ne puis assez admirer la puissance merveilleuse de l'Evangile qui, malgré cet obstacle presque invincible, a su les décider à embrasser une foi entièrement nouvelle, appuyée sur des monuments dont rien ne les aide à constater la valeur historique, prêchée enfin par des étrangers, par des enfants de cette civilisation européenne pour laquelle l'Indien professe un souverain mépris. C'est là, à mes yeux, le plus grand triomphe de la grâce divine : s'ils n'eussent été appelés par Celui qui sait, dit saint Augustin, tenir à chacun le langage le plus propre à gagner son cœur, la voix de l'homme eût tenté vainement de se faire entendre ; sa prédication fût restée stérile, ainsi que le démontre l'inutilité de la propagande protestante, toute prodigue qu'elle est de son or et de ses bibles.

« Je ne dirai rien du culte grossier et sensuel que nos fidèles ont abjuré ; il est si vil et si méprisable que des oreilles chrétiennes ne sauraient en supporter le récit. Nulle part le démon ne s'est joué plus ouvertement de la raison humaine : on dirait une cruelle moquerie de l'enfer pour défigurer l'image de Dieu, tant ces dévots imbéciles se font honneur de ressembler à la brute, tant ils affectent, à la face même du ciel, de se parer des insignes de la turpitude. C'est un spectacle bien humiliant et qui montre assez, pour quiconque a des yeux pour voir, quelle effroya-

ble ruine se ferait un jour dans notre âme immortelle, si elle venait malheureusement à tomber au pouvoir de l'ennemi de l'homme.

« N'attendez pas non plus de moi, mes chers amis, des détails sur les défauts de nos Indiens ; il me siérait mal à moi, leur Pasteur, de révéler leurs faiblesses : est-ce au médecin à découvrir la honte des plaies qu'il est appelé à guérir ? J'aime mieux vous parler de leurs bonnes qualités ; elles sont d'ailleurs nombreuses et me fourniront un sujet plus conforme à mes goûts, plus digne de mon ministère.

« Leur patience dans les épreuves, la résignation avec laquelle ils acceptent la mort lorsque Dieu les appelle à lui, leur calme plein de confiance en attendant l'heure dernière après qu'ils ont reçu les consolations de la religion, ainsi que leur tendre dévotion envers Marie, m'ont toujours paru admirables et ont souvent frappé d'étonnement nos Missionnaires. On pourrait leur souhaiter une foi plus éclairée, j'en conviens ; mais dans sa simplicité, elle mériterait encore les éloges de Celui qui a dit : Je n'ai pas trouvé une foi pareille dans Israël. Rien n'égale leur pieuse compassion pour les âmes du purgatoire. Le jour anniversaire de la mort d'un ami ou d'un parent, ils ont grand soin de déposer son nom auprès de l'autel, afin qu'on puisse facilement le lire et en faire mémoire au saint sacrifice.

« La passion de Notre-Seigneur est encore un des sujets qui parlent le plus à leur piété. Chaque année, ils en célèbrent la mémoire par une touchante cérémonie, qui représente en action les principales circonstances du crucifiement. Telle est alors la ferveur de nos néophytes que depuis le mardi de la semaine sainte jusqu'au dimanche, les prières et les chants religieux se succèdent nuit et jour, et pour ainsi dire sans interruption. A la fin, on détache de la croix un christ de grandeur naturelle, qu'on porte au

milieu des larmes et des lamentations de la multitude, dans un tombeau près duquel chacun veille et prie, jusqu'au dimanche matin. Dès la pointe du jour, c'est-à-dire à l'heure de la résurrection, le christ, entouré d'une espèce de gloire, est placé en triomphe sur un autel élevé. Peut-être sourira-t-on de la piété naïve des Indiens au souvenir du grand acte d'amour qui nous trouve d'ordinaire si froids, si insensibles envers un Dieu qui a donné sa vie pour nous : quant à moi, je suis heureux de m'associer au témoignage de reconnaissance que ces braves gens décernent au Sauveur; et plût à Dieu que comme la plupart d'entre eux, je fusse pénétré de la plus tendre compassion pour les douleurs qu'il ressentit, alors que cette scène n'était pas une pure représentation, mais la réalité dans toute son horreur !

« Un de nos Missionnaires a écrit que la dévotion indienne aime beaucoup à faire du tapage, à sonner les cloches et à porter les enfants dans l'Eglise pour augmenter le bruit : ici, nous avons plus d'ordre et de tenue. Deux ou trois fidèles lisent ou récitent les prières à haute voix; les autres écoutent en silence, excepté lorsque, à certains intervalles et au moment convenable, toutes les bouches s'unissent pour former un concert de louanges ou pousser le cri du pardon. J'avoue que lorsque j'entends cette voix solennelle de la prière, où tout exprime les sentiments d'une foi profonde, et qu'en même temps je vois nos Indiens le front courbé dans la poussière, en présence de la Majesté divine, mon âme est profondément émue, je ne puis que mêler ma voix aux accents qui implorent la miséricorde du Seigneur. Ces exercices pieux, devant l'autel du Dieu vivant, se prolongent ainsi des heures entières. Tous les jours, chaque petit village, chaque caste s'assemble, soir et matin, dans sa chapelle particulière, pour offrir un tribut d'hommages et de prières à Celui qui ne cesse

de veiller à notre conservation. Plût à Dieu que ce peuple fût aussi fidèle à ses autres devoirs ! mais y a-t-il ici-bas quelque chose de parfait ?

« Je termine cette lettre en vous recommandant de nouveau et le troupeau et le pasteur. Vous savez combien votre souvenir m'est précieux : j'espère que de votre côté, riches ou pauvres, vous ne m'oubliez pas devant notre Dieu et commun Père. Demandez pour moi qu'il ne me rejette jamais de son cœur sacré, et qu'à la vie comme à la mort rien ne me sépare de lui, bien que je sois le plus indigne de ses enfants.

« Walter CLIFFORD, *Missionnaire S. J.* »

## *Extrait de lettres des Missionnaires de la Compagnie de Jésus, dans le Maduré.*

1842 - 1843.

« Nous sommes arrivés le 9 juin à Bombay, capitale de l'Inde occidentale. On assure qu'il y a dans l'île environ dix-huit mille catholiques, sur près de deux cent mille habitants.

« Le port est vaste et beau ; les édifices publics, tels que l'église anglicane, le palais du gouverneur, l'arsenal, les casernes, le bazar et le temple Guèbre sont des monuments remarquables. Rien de plus varié, et, sous ce rapport, de plus bizarre que sa population. Outre les Européens de différentes nations, on y compte en grand nombre des Turcs, des Parsis ou Guèbres, des Arabes, des Arméniens, des Abyssins et des Indous. Les Turcs ont à Bombay plusieurs mosquées. Les Guèbres, sectateurs du magisme, ou de la religion de Zoroastre, ont tout récemment inauguré un temple carré, dont la construction élégante leur a coûté, dit-on, deux millions de notre monnaie. C'est parmi eux que se trouvent les plus riches négociants de Bombay ; ils comptent leur fortune par *laks-roupies :* or, un *lak-roupie* vaut deux cent cinquante mille francs. Leur costume consiste en un pantalon blanc, avec une grande redingote, toute fermée comme nos soutanes, et un bonnet cylindrique très-large par le haut, et plus long que les schakos de nos soldats. Les gens de cette classe ont une tenue très-propre, et un air de fierté qui se peint dans leurs

moindres mouvements ; le luxe qu'ils affectent en tout, se fait principalement remarquer dans leurs magnifiques équipages. Hélas ! quand on juge de leur brillante position au point de vue de la Foi, on trouve qu'au milieu de cette opulence ils sont bien pauvres et bien à plaindre, puisqu'il leur manque le plus précieux et le plus nécessaire de tous les biens, la connaissance de Dieu et de l'unique voie qui mène au ciel !

« Les Indous ont à chaque pas, dans le quartier qu'ils habitent, des pagodes dont nous n'avons vu que l'extérieur. Pour leurs cabanes, ce sont de misérables huttes en paille, sans autre jour, autant que j'ai pu en juger dans ma course rapide, qu'une ouverture du côté de la rue ; par leur délabrement, elles contrastent d'une manière frappante avec les habitations des Européens. Quant aux chapelles catholiques, elles sont bien tenues ; telles sont du moins les deux que nous avons vues, celle de l'hospice et celle de la paroisse.

« Notre vie apostolique n'est qu'une course perpétuelle ; ne vous étonnez donc pas de me retrouver maintenant à l'extrémité occidentale de la province de Tinevelly, à Tencassi, non loin de Courtalum, lieu de plaisance des Anglais du district. Ils l'appellent, à cause de la beauté du pays et de la salubrité de l'air, un petit Montpellier. C'est, en effet, un site des plus agréables. Les montagnes y forment une enceinte circulaire de quatre à cinq lieues d'ouverture : sur le versant méridional sont bâties les maisons de campagne des Anglais ; de sorte que de là on jouit de la vue d'une grande plaine couverte de rizières, comme autant de beaux tapis de verdure, bordés d'arbres, entrecoupés d'étangs et de canaux. A partir des premiers jours de juin jusqu'à la fin de septembre, le premier collecteur y transporte son tribunal : c'est un peu loin pour MM. les plaideurs ; mais ici, quand il s'agit de procès, on

ne craint pas de courir. Les employés civils et militaires, tous ceux enfin à qui leurs fonctions laissent quelque loisir, viennent aussi à Courtalam le plus longtemps qu'ils peuvent; ils s'y rendent de loin, de Maduré, de Trichinopoly même, pour respirer le frais et se livrer à l'exercice de la chasse.

« Ces montagnes ont le double privilége d'abriter contre les coups de vent de l'ouest les habitations anglaises, et d'attirer fréquemment de petites pluies; ce qui entretient un printemps perpétuel, avantage d'autant plus précieux que le reste du pays est, pendant dix mois, brûlé par un soleil ardent.

« Courtalam est non-seulement un lieu de plaisance pour les Européens, c'est encore un célèbre pèlerinage pour les Gentils. Près du Bangala même, et à deux pas d'une pagode indienne, jaillit une cascade à laquelle d'insensés pénitents, attribuant la vertu de laver leurs péchés, accourent par milliers pour pratiquer de superstitieuses ablutions. La semaine dernière, deux ministres protestants aperçurent, en se promenant auprès du temple, un brahme qui venait d'offrir son sacrifice et ses prières à l'idole, et aussitôt ils l'entamèrent sur son culte grossier. Comme ils cherchaient à lui montrer la stupidité qu'il y a manifestement à adorer une divinité de pierre, le brahme allégua pour sa défense que les chrétiens avaient bien aussi leurs images, leurs processions et leurs cérémonies. Les ministres n'eurent garde de lui dire que les catholiques n'adoraient point leurs statues, qu'ils les considéraient simplement comme des signes propres à leur rappeler les objets de leur vénération : bien loin de là, ils trouvèrent l'occasion on ne peut plus belle pour soutenir que nous étions de vrais idolâtres, mais qu'eux et les leurs s'étaient séparés de notre communion, depuis trois cents ans, pour suivre la pure religion du Christ. A ce mot de trois cents ans de

séparation, le brahme qui avait fait le voyage de Goa, leur dit d'un air ironique et triomphant, qu'il avait vu de ses yeux, à la distance de dix pas, le corps intact de l'Apôtre de ces catholiques avec lesquels ils avaient rompu depuis trois siècles. « Comment, ajouta-t-il, avez-vous pu quitter une Eglise qui a pour elle d'aussi grands miracles? Dans votre prétendue religion du Christ en avez-vous de pareils à produire? » La question était embarrassante : au lieu d'y répondre, les deux ministres se mirent à parler anglais entre eux, et laissèrent là notre brahme, qui, pour avoir été témoin oculaire d'un fait qu'il tient pour miraculeux, ne s'en convertira probablement pas davantage au christianisme. Je ne sais quel démon fascine ces malheureux idolâtres! Chez eux, l'intelligence n'est pas si aveugle que la volonté est paresseuse; ils reconnaissent facilement, au moins en paroles, que la doctrine catholique est bonne, qu'elle est même la véritable religion; mais le cœur se refuse toujours à l'embrasser : ils sont, du reste, comme tant de chrétiens de nom qui, instruits des vérités de la Foi, l'estiment, mais ne la pratiquent point. Prions le Seigneur de rompre par sa grâce les liens qui enchaînent leurs volontés, et de les attirer, pour leur bonheur, à son service.

« Nous avons à Maduré une maison nouvellement construite, qui est sans contredit la résidence la plus commode de toute la Mission. Située dans un vaste enclos, dont la terre fertile s'est changée, dans l'espace de deux ans, en un jardin délicieux, elle réunit aux agréments de la campagne tous les avantages de la ville, sans avoir les mêmes inconvénients que si elle était dans son enceinte. Au sud, la vue s'étend sur une vaste plaine, coupée par un étang et couverte de bosquets; elle est agréablement bornée au nord par les arbres de notre jardin, tandis qu'au nord-ouest, et à deux portées de fusil, se montrent les restes

d'un vieux palais des anciens rois de Maduré, qui dans son genre a dû égaler les plus beaux monuments d'Europe. Le temps qui renverse tout, ne l'a pas épargné et le menace d'une entière destruction. On assure que pour étayer ses ruines, il ne faudrait pas moins de deux millions et demi de francs. Je l'ai visité l'autre jour, et à part les ornements qui sont dans le goût du pays, j'ai admiré ses grandes salles, ses coupoles hardies, le nombre étonnant de ses colonnes à dimension colossale, qui soutiennent des voûtes et des massifs d'une pesanteur prodigieuse.

« A une petite journée de la ville, se trouve un site délicieux qui nous rappelle l'Europe; ce sont les mêmes productions et le même climat. Lorsque l'un de nous aura besoin de respirer l'air du pays natal, il ne sera pas obligé de traverser les mers et de parcourir quatre mille lieues; il n'aura plus qu'une journée de marche à faire pour se retrouver en France, et y jouir de tous les agréments de la patrie, moins cependant le plus précieux de tous, celui d'y rencontrer les personnes qui lui sont chères.

« Mais que parlé-je d'air natal! Le choléra qui tue presque aussitôt qu'il atteint, nous laissera-t-il le temps d'aller le respirer? L'a-t-il laissé à nos sept Pères, enlevés si subitement que la nouvelle de leur mort nous est arrivée avant que nous fussions instruits de leur maladie? Vous comprendrez mieux quel coup nous ont porté tant de pertes douloureuses, quand vous saurez dans quel état était la Mission, au moment où elle devait se voir privée de ses plus fermes appuis.

« Le Maduré comptait, au commencement de 1843, dix-sept Pères pour une population catholique de cent dix-huit mille quatre cents Indiens, disséminés sur un pays de plus de quatre-vingt-dix lieues de long sur une largeur moyenne de trente lieues. Epuisés de travaux et de sollicitudes, nous avions demandé du secours à nos frères d'Eu-

rope; car il ne s'agissait pas seulement de retenir dans le sein de l'Eglise ces nombreux fidèles que le schisme, l'hérésie avec ses menées secrètes et son or corrupteur, le paganisme avec tout son entraînement et ses scandales, s'efforçaient de lui ravir : il fallait tenter de nouveaux efforts pour ramener à Dieu et à la vérité tous ceux qui, sous nos yeux, s'égaraient dans les mille voies de l'erreur. Répondant à notre appel, quatre nouveaux Missionnaires s'étaient embarqués à Marseille dès les premiers jours de mai, et avaient heureusement abordé sur la côte brûlante des Indes : c'étaient les PP. Joseph Grégoire, du diocèse de Valence; Claude Bedin, du diocèse de Lyon; Claude Deschamps, du diocèse de Besançon; François Perrin, du diocèse de Grenoble. Quelle ne fut pas notre joie en recevant ce nouveau renfort ! Nos vœux allaient donc enfin s'accomplir ! nous pourrions désormais travailler à la conversion des infidèles ! Le plan conçu d'un collége ou séminaire pour perpétuer notre œuvre allait se réaliser ! Telles étaient les douces espérances de nos supérieurs en envoyant ces ouvriers généreux au secours de la Mission. Mais, ô profondeur des jugements de Dieu ! la mort n'a cessé de frapper dans nos rangs pendant l'année qui vient de finir, et elle nous a ravi presque deux fois autant de victimes que nous recevions de nouveaux combattants.

« Ainsi, le mois de février a vu succomber le P. Alexandre de Saint-Sardoz, jeune religieux de grande espérance, issu d'une famille distinguée de Castel-Sarrasin. Arrivé à Trichinopoly au mois de juin 1841, il avait en quatre mois de temps dévoré les difficultés du Tamoul, et s'était aussitôt lancé dans la carrière apostolique avec une ardeur qui ne connaissait point de ménagements. Il est mort du choléra qu'il avait pris en confessant un enfant de dix ans, atteint de la contagion.

« Dans le courant du même mois, ce terrible fléau a

emporté le P. Victor Charignon, du diocèse de Valence : il avait, à force d'instances, obtenu d'être choisi pour le Maduré, au mois de mai 1842.

« Un nouveau coup, encore plus sensible, allait frapper notre désolé troupeau : le 5 juillet, le R. P. Louis Garnier, supérieur de la Mission, a été enlevé presque subitement par une fièvre cérébrale, occasionnée par l'excès du travail et les ardeurs du soleil brûlant des Indes.

« La plaie que la mort du supérieur avait faite à la Mission n'était point encore fermée, et vingt-cinq jours après, le P. Pierre Faurie, jeune religieux qui avait puisé l'esprit apostolique au tombeau de saint François Régis, auprès duquel il était né, s'est éteint dès le début de son ministère, en serrant sur sa poitrine l'image de Marie.

« Le 17 octobre, nouvelle perte, nouveau sujet de douleur. Le P. Claude Deschamps, un des quatre nouveaux Missionnaires partis de Marseille au mois de mai 1843, à peine arrivé aux Indes, s'était senti saisi d'un malaise qui, s'aggravant tous les jours, a fini par l'enlever aux pauvres indigènes dont il désirait le salut avec tant d'ardeur.

« Le mois de novembre devait aussi avoir ses malheurs et causer ses regrets. Le 8, le P. Louis du Ranquet, un des fondateurs de la Mission de 1837, un de ceux que son expérience, sa connaissance du Tamoul, son art de gagner les cœurs, rendaient les plus utiles au Maduré, atteint à son tour du choléra, est mort dans les bras d'un de ses confrères.

« Quatre jours après, le 12 novembre, le P. François Perrin, autre Missionnaire parti tout récemment de Marseille, a été enlevé par le même fléau, en consolant lui-même ses compagnons, que le spectacle de sa fin prématurée navrait de douleur : « Quel beau jour pour moi, s'écriait-il, quel jour heureux ! ne pleurez pas, je vais au ciel. »

« Voilà donc sept Religieux ravis dans une seule année à la même Mission. Quoique nous ne soyons pas venus dans ce pays pour y trouver une vie plus longue ou plus commode, et qu'une sainte mort, comme celle de ces Pères, soit l'objet de nos désirs, il est cependant à souhaiter qu'un avis sérieux, donné par nos supérieurs, engage chacun de nos confrères à ménager ses jours pour le bien de la Mission, dont les ouvriers diminuent avec tant de rapidité.

« Je suis loin de supposer que nos malheurs puissent ralentir le zèle de ceux qui se sentiraient inspirés de venir ici; je pense au contraire qu'ils se diront, à l'exemple d'un de nos Pères : « Je vais dans l'Inde, et là de deux choses l'une : ou j'y mourrai bientôt, et alors je jouirai promptement de la récompense promise aux braves; ou j'y vivrai longtemps, et, dans ce cas, j'embellirai tous les jours ma couronne. »

---

*Lettre de M. Luquet, Missionnaire apostolique, à un de MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères à Paris.*

Pondichéry, le 17 octobre 1843.

« Monsieur et très-cher Confrère,

« Je m'empresse de vous faire part d'une nouvelle qui vous intéressera sans doute; je veux parler du sacre de Mgr Cajetano, Evêque d'Usula et Vicaire apostolique de Ceylan.

« Le 20 septembre dernier, on signala sur la rade de Pondichéry le brick frété par Mgr Cajetano, qui arrivait accompagné de deux prêtres, membres comme lui de la Congrégation de saint Philippe de Néri, et de quelques chrétiens de leur suite. Aussitôt Mgr de Drusipare s'empressa d'envoyer au débarcadère M. Jarrige, son pro-vicaire, avec un autre Missionnaire, chargés l'un et l'autre d'attendre sur le rivage les honorables visiteurs. Peu après, les cloches de notre église annonçaient aux fidèles que le nouveau Vicaire apostolique avait atteint heureusement le terme de son voyage.

« L'accueil qu'il reçut de Mgr Bonnand fut tel que le demandait la dignité du nouveau Prélat. Et vraiment il y avait quelque chose de touchant à voir, au milieu des circonstances où l'Inde se trouve placée, un Evêque étranger à notre corps et à notre nation, venir ainsi avec un abandon fraternel demander à notre premier Pasteur la con-

sécration épiscopale, pour remplir les vues du Saint-Siége dans toute leur étendue.

« Après quelques jours passés dans le silence et la prière, le nouvel Evêque fut sacré avec toute la pompe qu'on put donner à cette cérémonie. M. le gouverneur de Pondichéry, invité par Mgr de Drusipare, y assista, ainsi qu'un grand nombre de chrétiens, surtout parmi les habitants de la *ville blanche*. L'origine tout indienne de Mgr Cajetano aurait dû amener un plus grand nombre d'indigènes; mais vous connaissez leur attachement aux usages des castes, et, comme les chrétiens de Ceylan n'en observent aucun, ces esprits prévenus se crurent dispensés de toute marque d'honneur envers le nouveau Vicaire apostolique. Pour nous, comblés de joie de voir ces prémices de l'épiscopat indigène, nous demandions pour l'élu, à l'Auteur de tout don parfait, l'esprit de zèle et de foi qui réchauffe le cœur des saints Evêques, l'esprit de dévouement au Saint-Siége qui fait la gloire et la force de l'Eglise, l'esprit de prudence et de modération dont on peut dire comme de l'obéissance, *loquetur victorias!* vertus précieuses qui brillent avec tant d'éclat dans la personne vénérée de celui que la Providence a placé à notre tête.

« Cette consécration empruntait une significative expression à la pensée des deux grands principes que représentait, réunis en lui-même, Mgr Cajetano. Né de parents indiens et d'origine indienne, ce Prélat nous faisait entrevoir la possibilité de perpétuer l'épiscopat chez toutes les nations de la terre, et, sous ce rapport, rien de plus intéressant ne pouvait se passer sous nos yeux; d'un autre côté, Portugais par son éducation, il montrait de la manière la plus éclatante à ses frères égarés dans les voies du schisme, que si Rome est la maîtresse des Eglises, elle en est surtout la mère, et que dans son impartiale tendresse

elle ne méconnaîtra jamais le plus doux de ses titres. Sous ce point de vue encore, la cérémonie du sacre renfermait un précieux encouragement, elle ranimait dans l'âme une vive espérance de paix et d'union. *Cor unum et anima una !*

« Je ne saurais vous dire toute la reconnaissance qu'exprimèrent à Mgr Bonnand le nouveau Prélat et ses prêtres, tout charmés de l'affection qu'on leur témoignait et des attentions qu'on avait pour eux ; ils nous quittèrent en nous bénissant et en nous vouant, du fond de leur cœur, les sentiments d'une véritable fraternité. De Pondichéry ils se dirigèrent sur Karikal, où M. Mehey, prévenu par Mgr de Drusipare, leur fit le plus honorable accueil. Ce fut encore plus grande fête à Négapatam : on les reçut de nuit, au bruit des boîtes qu'accompagnaient, selon l'usage, les illuminations et la musique indienne ; et quand Mgr Cajetano partit, le lendemain, ce fut la même pompe pour le reconduire jusqu'à la mer. D'après une lettre de M. Richon, la foule était immense ; catholiques, schismatiques et gentils, tous s'étaient précipités à sa rencontre.

« Combien d'autres sujets d'espérance ne nous donne pas l'Eglise indienne ! Puissent-ils encourager les chrétiens d'Europe dans les sacrifices qu'ils s'imposent en faveur des Missions ! Il faut avoir constaté par soi-même les fruits lointains de la pieuse Association, pour bien apprécier toute son importance. Non, jamais nos compatriotes ne sentiront comme nous tout ce que leur charité produit, dans les contrées infidèles, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; une lettre ne suffirait pas pour rappeler le souvenir de tous les bienfaits que cette Institution répand autour de nous. Je me plais à redire, après tous mes Confrères, que le modeste repas du Missionnaire lui est acquis par les aumônes des Associés ; que si nous pouvons soulager de temps en temps les mi-

sères sans nombre qui nous entourent, c'est à eux que nous le devons; que par leurs soins nous créons nos écoles, nous soutenons nos catéchistes, nous publions et propageons les livres nécessaires à l'instruction de nos chrétiens, et, surtout, nous formons dans la science divine les jeunes élèves du sanctuaire, cette chère et douce espérance d'un meilleur avenir pour notre clergé indigène. Ne pouvant entrer dans tous ces détails, malgré leur intérêt, je me contenterai d'ajouter que depuis la dilatation de l'Œuvre, et grâce à ses secours plus abondants, les églises, naguère si rares au milieu d'un peuple qui a consacré tant d'autels au culte du démon, se sont multipliées dans une proportion merveilleuse, sur tous les points de notre vicariat apostolique.

« Au nombre de ces nouveaux sanctuaires, récemment érigés ou restaurés avec les deniers de l'Œuvre, se trouve une pauvre chapelle, bien simple, bien modeste, mais qui, par l'origine qu'on lui assigne, fait trop d'honneur aux indigènes pour que je passe le fait sous silence. Voici comment on rapporte ces souvenirs traditionnels dans le pays.

« Du temps d'un Nabab ennemi des chrétiens, les Pères Jésuites possédaient une église à Counampatty, village du Tanjaour, habité par des *Kallers*, dont les Missionnaires avaient si bien gagné la confiance, qu'ils pouvaient également compter sur les païens et sur les fidèles. Le Nabab occupait alors la contrée avec ses troupes, et comme il voulait expulser tous les Pères de ses états, douze d'entre ces derniers se réfugièrent à Counampatty, qui se trouve isolé au milieu des bois. Instruit de leur retraite, le persécuteur se dirigea immédiatement de ce côté à la tête de ses soldats, mais on en fut prévenu assez à temps, et les *Kallers*, chrétiens et païens, songèrent aussitôt à mettre les Religieux à l'abri de ses poursuites. Ils creusèrent à cet effet, dans la forêt voisine, une vaste fosse qu'ils recouvrirent de terre

après que les Missionnaires y furent descendus, et le Nabab, voyant l'inutilité de ses recherches, se retira. Il paraît qu'ensuite les Pères, n'ayant pas encore toute la liberté désirable pour exercer leur ministère dans le pays soumis à ce prince, se tinrent cachés, pendant plusieurs années, aux environs de Counampatty, qu'ils y moururent successivement et furent tous, selon leurs désirs, inhumés dans l'asile souterrain où ils avaient précédemment trouvé un refuge. Depuis, sur les instances des païens du village, un de mes confrères a restauré leur église; avec quelques ressources de plus, il eût élevé une chapelle sur la fosse qui renferme les restes précieux des douze confesseurs.

« Permettez-moi de terminer cette lettre en vous rapportant deux traits qui, sans avoir la même importance, ne sont pas moins d'un grand prix devant Dieu : ils se sont passés l'un et l'autre dans la Mission de Négapatam. Il y a dans ce district une femme assez à l'aise, qui consacre ses revenus à recueillir, pour les élever dans la Religion chrétienne, de pauvres enfants idolâtres, qu'elle soutient jusqu'au moment de leur mariage. Dernièrement, une autre femme, moins fortunée que la première, puisqu'elle ne possédait qu'un seul champ pour tout héritage, le vendit en faveur d'une famille catholique qui, sans cet acte de charité, allait embrasser le protestantisme pour se soustraire à la misère. Aujourd'hui cette héroïque néophyte est réduite à vivre pauvrement du travail de ses mains.

« Agréez, mon bon et vénérable Confrère, la nouvelle assurance de la reconnaissance que vous gardera toujours, devant Notre-Seigneur, votre pauvre et indigne enfant.

« LUQUET, *Missionnaire apostolique.* »

# MISSIONS DE SIAM.

*Extrait d'une lettre de Mgr Pallegoix, Evêque de Mallos, Vicaire apostolique de Siam, à M. Mallat, directeur de l'Hôtel-Dieu, à Beaune.*

Bangkok, le 21 décembre 1842.

« Cher Monsieur et Ami,

« Permettez-moi de vous raconter une visite que je fis l'autre jour au prince talapoin, frère du roi de Siam. J'étais en costume épiscopal, suivi de huit rameurs, les reins ceints d'écharpes de soie. Après que j'eus traversé un jardin semé d'arbres exotiques, un courrier alla m'annoncer, et j'entrai au monastère royal, peuplé de deux cents talapoins, distribués dans autant de cellules parfaitement symétriques, toutes séparées de distance en distance par de petits étangs ou puits carrés. Le château du prince est en avant des autres édifices; son palais de nuit, à fenêtres dorées et à quatre étages, est surmonté d'un paratonnerre de sa façon.

« Je monte à la salle d'audience. Bientôt le prince, en longue robe de soie jaune, s'avance, me prend la main

en souriant, m'invite à m'asseoir sur un fauteuil recouvert d'hermine, et la conversation s'engage tout en buvant du thé et fumant le calumet, en présence d'une foule d'esclaves prosternés ventre à terre. « Les livres de Religion « que vous m'avez donnés, me dit-il, je les ai lus d'un « bout à l'autre; ils étaient dans cette armoire vitrée, où « les fourmis blanches les ont tous dévorés malgré nos « soins; il ne m'en reste que les pensées chrétiennes. — « Prince, si vous avez parcouru tous ces livres, vous « devez maintenant connaître la Religion : admettez-vous, « du moins, les principaux fondements du christianisme? « la création, par exemple? croyez-vous encore à la mé« tempsycose? — Je veux bien reconnaître un Dieu créa« teur; tenez, écoutez..... » Alors, il se mit à faire un discours de huit à dix minutes, traçant en termes pleins d'élégance un tableau de la création; puis il ajouta, avec un sourire, et en se tournant du côté des esclaves qui lui faisaient la cour : « Voyez-vous, moi aussi je puis prêcher « comme les prêtres chrétiens. »

« Il me dit ensuite : « Pourquoi tuez-vous les ani« maux? Je veux bien croire que les âmes des hommes « ne passent pas dans les corps des bêtes, mais enfin « elles ont la vie; si on les bat, elles pleurent, elles « crient, elles souffrent; à plus forte raison si on les tue : « n'est-ce pas une cruauté d'en agir ainsi? — Prince, « distinguons : Les animaux ont été créés pour l'homme; « s'il les maltraite par colère ou par caprice, certaine« ment c'est aller contre la volonté de Dieu; il peut y « avoir péché plus ou moins grave; mais les faire souffrir « ou les tuer pour ses besoins, et selon l'intention du Sei« gneur, ne saurait être un mal, parce que Dieu étant le « souverain maître des créatures, peut livrer, s'il le veut, « leur vie même à l'homme. »

« Au milieu de notre conversation, le tambour vint à

battre et la cloche à sonner : il était onze heures et demie, heure du second repas des talapoins. Aussitôt je me levai en disant : « Prince, je désirerais voir votre imprimerie, » et il me fit conduire par ses gens dans une grande salle, où j'examinai en détail des cases de caractères siamois et balis, et une autre espèce de types de son invention, que lui-même avait fait fondre. Dans une salle voisine était un atelier de graveurs et plus loin un atelier de fondeurs. Je puis assurer que les quarante ouvriers qu'emploie le prince imitent fort bien les poinçons, moules, matrices et autres ustensiles d'imprimerie d'Europe; mais quelle nonchalance! quelle incurie! tout est jeté, amoncelé pêle-mêle. La chèvre chérie et le mouton favori qui suivent tous les jours le prince jusque dans le palais du roi, entrent dans la salle, éparpillent les tas de caractères avec leurs pattes, sans que personne ose les chasser.

« On m'avait servi du café, des fruits et des gâteaux de huit à dix espèces. Pendant que j'étais à prendre une tasse de café, le prince rentra accompagné de sept ou huit talapoins. « Voyez-vous, me dit-il, en me montrant une « grosse carafe de lait, le maître de la vie (le roi) m'en en- « voie une tous les matins; buvez-en, c'est du lait royal.» On s'assied de nouveau, et tandis qu'on se remet à causer, le prince me fait apporter des paquets de livres balis, écrits sur des feuilles de palmier, le tout bien doré et enveloppé dans des étoffes de prix. Il se met à en lire et j'en lis moi-même avec lui quelques passages. « Remar- « quez, me dit-il, comme tel mot, tel autre mot a du « rapport avec le latin (il sait un peu, tant soit peu « cette langue). »

« Prince, demandai-je, où tenez-vous les livres de la pagode? » Il me dit de regarder par la fenêtre. « — Voyez- « vous ce grand édifice à fenêtres dorées? il y a là vingt ar- « moires dorées aussi, et chacune d'elles peut contenir plu-

« sieurs centaines de volumes. » C'est la collection de leurs livres sacrés, elle est immense. Hormis quelques ouvrages qui traitent de la constitution de leurs trois univers, le ciel, la terre et l'enfer, tout le reste n'est qu'un recueil de sermons de Sommonakhodom, ou la relation détaillée de ses *cinq cent cinquante vies*, toutes pleines de fables et de puérilités extravagantes.

« Après une longue conversation dans laquelle, entre autres incidents, le prince manifesta plusieurs fois du mépris pour les ministres américains qui viennent inonder le pays de brochures, pamphlets, extraits tronqués de la Bible, je lui exprimai le désir de voir sa pagode : il se leva à l'instant; deux de ses pages me précédaient; il venait lui-même après moi, escorté d'une foule de talapoins et de courtisans. Nous traversâmes un pont pittoresque jeté sur un joli canal tiré au cordeau, et nous pénétrâmes dans l'enceinte d'une pagode majestueuse, resplendissante de dorures. Ce temple a la forme de croix; aussi le prince me disait-il en riant : « C'est comme une église chrétienne. » Je fus bien surpris de trouver la statue de Napoléon à l'entrée, en face de l'idole; mais mon étonnement redoubla quand je vis, attachés à chaque colonne, de beaux cadres dorés représentant les mystères de Notre-Seigneur. « Prince, « m'écriai-je, pourquoi mettez-vous des images de « notre Dieu au milieu des peintures d'idoles? — C'est « que je le respecte aussi. » Alors, il me montra la grande divinité placée au fond du sanctuaire, haute de trente pieds, assise les jambes croisées, semblable à une masse d'or imposante (elle est de cuivre doré). « Cette « idole, me dit-il, a été fondue il y a près de neuf « cents ans; elle fut amenée d'une ville du nord à Siam « sur des radeaux, et il est écrit dans nos annales « que peu avant la destruction de l'ancienne cité du « nord, l'idole versa des larmes de sang. » Je me mis à

rire, et je dis au prince combien je regrettais qu'on prodiguât tant de richesses sans aucune utilité. — « C'est l'or du roi, » reprit-il, et à l'instant il fit appeler et questionna un secrétaire sur la quantité d'or dépensé à l'embellissement de la pagode. Celui-ci répondit qu'on y avait déjà employé environ cinq cent mille feuilles d'or, et qu'il en faudrait en tout à peu près un million.

« Rien de plus somptueux que les pagodes royales à Siam; tout y est marbre, peinture ou dorure; le pavé même est de marbre, recouvert de nattes d'argent. Une émeraude de plus d'une coudée de hauteur, dont on a façonné une statue de Sommonakhodom, a été estimée par des Anglais cinq cent mille piastres. Le roi et les grands mettent tout leur orgueil, font consister tout leur mérite à construire et à décorer ces sanctuaires.

« Après avoir tout examiné, je pris congé du prince qui me dit en latin : *Vale*, *Joannes episcope*. Je pris alors le chemin de ma barque, l'esprit triste et rêveur, déplorant l'aveuglement de ces pauvres idolâtres, qui n'hésitent pas à tout sacrifier pour le démon, tandis que nous faisons si peu pour le Dieu puissant et éternel, souverain Seigneur de toutes choses.

« Je suis, en union de prières, votre très-humble et affectionné serviteur,

« † Jean-Baptiste PALLEGOIX, *Evêque de Mallos*,
*Vicaire apostolique de Siam*. »

« *P. S.* Il ne se passe pas de mois qu'on n'admette ici au sacrement de la régénération une douzaine d'adultes; sans compter des centaines d'enfants païens moribonds, que nos chrétiens baptisent dans leurs courses journalières. Depuis quelques années, le nombre de ces petits anges monte à quatre ou cinq mille.

*Lettre de M. Albrand, de la Société des Missions étrangères, Missionnaire apostolique dans le royaume de Siam, à M. Albrand, directeur du séminaire des Missions étrangères.*

Bangkok, le 22 décembre 1842.

« MON BIEN CHER COUSIN,

« Nous avons maintenant des chrétiens chinois aux quatre coins du royaume. Il y a quelque temps, j'étais en mission à deux journées à l'ouest de Bangkok, d'où j'ai ramené quatre ou cinq catéchumènes à mon école. Un catéchiste qui m'y avait précédé depuis un mois, homme très-simple, mais rempli de zèle et de piété, avait fait merveille ; il me conduisit dans une trentaine de maisons habitées par des croyants ; et parmi ces nouvelles conquêtes, celle qui me surprit le plus fut un nouveau converti, autrefois grand joueur, qui, me sachant dans ces parages, fit une journée de chemin pour venir me trouver, et ne se sépara de moi qu'à mon retour à Bangkok, où il est actuellement pour se préparer au saint baptême.

« Voici un trait de son zèle que vous admirerez avec moi. Résolu à me suivre partout, non-seulement il me servait de rameur, car il maniait habilement l'aviron, mais il faisait encore l'office de hérant, criant à tous ceux qu'il rencontrait sur le fleuve, et cela pendant près de huit jours : « Voici le *Sieng-Sen* (docteur) qui enseigne « la religion du maître du Ciel ; venez l'écouter : sa doc- « trine est la véritable, la seule doctrine du salut. Nous

me faudrait de nouveaux catéchistes, et déjà, faute de pouvoir les entretenir, j'ai été forcé d'en renvoyer deux qui m'étaient d'un grand secours. Cette année, par la grâce de Dieu, et avec l'aide de notre cher confrère, M. Dupont, nous avons doublé la moisson du Seigneur. Il est constant qu'avec des Missionnaires et des catéchistes il se ferait un bien immense parmi les Chinois qui habitent le royaume de Siam. Prions donc notre divin Maître d'envoyer des ouvriers à sa vigne, et de nous donner, par la main de nos frères d'Europe, les moyens d'accomplir l'œuvre de conversion et de salut.

« Je suis, etc.

« ALBRAND, *Missionnaire apostolique.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Grandjean, Missionnaire apostolique, à MM. Micard supérieur, Coly et Gérard, directeurs du séminaire de St-Diez.*

Bangkok, le 20 janvier 1842.

« MESSIEURS,

« Pardon mille fois d'avoir tant tardé à vous écrire. J'aurais voulu le faire plus tôt, n'eût-ce été que pour obtenir plus souvent de vos lettres; car je suis au comble de la joie, quand j'ai le bonheur d'avoir sous les yeux seulement votre signature. Il me semble alors que je vous vois vous-mêmes, et que je m'entretiens réellement avec vous. Oh! qu'il est doux, dans ces pays où les liens du cœur sont tous brisés ou méconnus, d'entendre la voix d'un véritable ami!

« Le bon Dieu me procura cette consolation au mois de novembre dernier, en me réunissant pour six semaines à M. Ranfaing, que je n'avais pas vu depuis trois ans; il était venu à Bangkok, par ordre de Monseigneur, pour y faire sa retraite avec nous; mais lorsqu'il voulut s'en retourner, il ne trouva plus de barques pour Chantabon, en sorte qu'il lui fallut rester ici jusqu'après les fêtes de Noël. Nous profitâmes de ce contre-temps pour nous dédommager d'une si longue séparation. Les beaux jours, les doux moments que nous passâmes ensemble!

« Comme il n'y a point ici-bas de roses sans épines, il plut à Dieu de nous éprouver l'un et l'autre. Ce cher confrère tomba malade, et il n'était pas encore bien rétabli quand je fus attaqué du choléra. Le mal me prit au milieu de la nuit, sans que j'eusse éprouvé aucune indisposition précédente, mais avec une violence telle que je

croyais bien ne pas revoir le jour. Je ne savais que faire. Un médecin appelé à mon secours était aussi embarrassé que moi, lorsque je me souvins d'un illustre martyr, Mgr Borie, que j'avais connu autrefois à Paris. Cet intrépide Missionnaire m'avait alors donné une image qu'il avait bien voulu signer en se recommandant à mes prières. Me voyant donc près de mourir, j'ouvris mon Bréviaire où était ce gage d'amitié, je le pris et le baisai avec respect, en conjurant ce vénérable confrère, s'il était au Ciel, de m'obtenir ma guérison. Ma demande ne fut pas longtemps sans être exaucée : environ une demi-heure après, je m'endormis d'un profond sommeil qui dura jusqu'au jour ; et lorsque je m'éveillai, je n'éprouvai plus qu'une grande lassitude qui me permettait à peine de lever la tête; mais cette faiblesse même fut bientôt dissipée, car à neuf heures du matin, je me levai, je marchai avec aisance, et mangeai pour la seconde fois avec presqu'autant d'appétit que si je n'avais pas été malade.

« Il paraît bien que, si la persécution annamite n'a pas cessé tout à fait à la mort de Minh-Mênh, elle est du moins très-ralentie; toutefois la guerre qui a lieu maintenant entre la Cochinchine et Siam, pourra bien suspendre encore nos rapports avec ce pays voisin. Tous nos pauvres néophytes, depuis l'âge de dix-huit ans à soixante et dix, sont appelés à prendre les armes; dans quelques jours nous n'aurons plus que des femmes dans nos chrétientés. Je suis maintenant occupé à confesser ces soldats, afin qu'ils puissent communier avant leur départ. Le croiriez-vous? pour toute solde ils ne reçoivent que trois taëls, environ trente-six francs par an; de plus, lorsqu'il faut marcher à une expédition, ce qui arrive souvent, ils sont obligés d'emporter avec eux leur riz et leurs poissons secs (le roi ne les nourrissant pas); et, quand leurs provisions sont épuisées, ils n'ont d'autre

moyen de subsister que le vol et le pillage. Quel fléau pour le pays même qu'ils défendent, que le passage de ces multitudes affamées!

« Mais voici pour les familles de ceux qui combattent, une calamité encore plus désolante. Le prince fournit à chaque soldat un méchant fusil qui peut valoir tout au plus vingt à vingt-quatre francs : si ce malheureux est fait prisonnier ou s'il succombe sur le champ de bataille, sa veuve est obligée de payer au roi soixante francs pour l'arme qui a péri entre les mains de son mari. Cette veuve est-elle pauvre? on la condamne sans miséricorde à vendre un de ses enfants pour acquitter la dette; et si elle n'a point d'enfants, elle est forcée de se vendre elle-même et de devenir esclave pour le reste de ses jours. Voilà comment sont payés ici les services rendus à la patrie. Pauvre peuple! quelle misère! Oh! chers amis, allez donc trouver tant d'impies, tant d'incrédules qui prétendent, dans leur fol orgueil, ne devoir qu'à la raison humaine la liberté et le bonheur dont ils jouissent, sans vouloir y reconnaître l'influence de la Religion chrétienne, qui les a faits ce qu'ils sont; engagez-les à passer à Bangkok, capitale d'un royaume qu'on dit civilisé, et ils verront ce que peut le génie de l'homme privé des lumières de l'Evangile. S'ils ne sont pas plus aveugles que les morts, certes ils ne tarderont pas à reconnaître jusqu'à l'évidence que la raison humaine est impuissante à régénérer un peuple, et que notre sainte Religion est la source de tout ce qu'on admire de beau, de bon et de grand en Europe. Au milieu de tant de misères, heureux encore ceux qui ont le bonheur de connaître le vrai Dieu et de lui offrir leurs peines! Mais hélas! que d'infortunés n'apparaissent sur la terre que pour pleurer et gémir, et ne la quittent que pour aller consommer leur malheur! C'est ici vraiment qu'il faut adorer et se taire.

« L'année dernière, je n'ai baptisé que douze Siamois, et près de quatre-vingt-dix enfants d'infidèles à l'article de la mort ; dans ce moment j'instruis encore dix adultes auxquels j'espère conférer le baptême le samedi saint. Mais si le champ des indigènes est presque stérile, celui des Chinois et des Annamites est plus fructueux ; le nombre de ceux qui ont embrassé le christianisme en 1841, s'élève à près de deux cent trente, ce qui ne s'était jamais vu à Siam. La raison de cette différence tient surtout à deux causes : la première, c'est que tous les Chinois qui résident dans le royaume sont entièrement libres, tandis que les Siamois sont ou esclaves ou assujettis à des corvées royales, qui ne peuvent se faire sans participer à des cérémonies superstitieuses. La seconde cause est qu'on trouve facilement de bons catéchistes pour les Chinois, tandis qu'on n'en peut point rencontrer parmi les indigènes, qui sont trop légers, indifférents et très-paresseux. Quant aux Annamites, comme ce sont des prisonniers nouvellement arrivés de Cochinchine, le roi ne s'oppose pas à ce qu'ils se fassent chrétiens, et cela par politique, car il sait par expérience qu'une fois convertis, ils ne chercheront plus à s'enfuir ; il protége même ceux qui embrassent la foi.

« Depuis longtemps vous nous faites espérer quelques confrères des Vosges : n'en viendra-t-il donc jamais ? Ils doivent cependant voir que, quoique je paraisse faire peu de chose, j'ouvre encore les portes du Ciel à près de cent enfants chaque année. Adieu, mes bien chers amis, je vous embrasse et suis, en union de prières et saints sacrifices,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J.-B. Grandjean, *Miss. Apost.* »

*Extrait d'une lettre de M. Clémenceau, Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères, à ses Parents.*

« Mes très-chers Parents,

« Plus je vais, et plus je remercie le Seigneur de m'avoir appelé aux Missions. En France, où presque tout le monde est chrétien, on ne se fait pas une idée du malheureux sort des pauvres idolâtres; pour le bien connaître, il faut avoir passé parmi eux plusieurs années : c'est alors qu'on se sent pénétré de la plus vive reconnaissance envers Dieu de ce que, par une miséricordieuse préférence, il nous a fait naître dans le sein de son Eglise.

« ..... Depuis que les Missionnaires sont un peu plus nombreux à Siam, la Religion y fait des progrès sensibles. Il n'est pas rare de voir des familles entières mettre tous leurs effets dans une barque, et venir de très-loin trouver un Missionnaire pour lui demander l'instruction et le baptême ; après quoi, elles s'en retournent dans leurs villages, plus joyeuses que si elles avaient fait l'acquisition d'une grande fortune. Ces jours derniers, il s'en est ainsi présenté cinq, coup sur coup, dans une chrétienté voisine de notre collége. L'une d'elles était composée du père, de la mère, de la grand'mère et de sept enfants. Oh! si nous étions en plus grand nombre, si nos ressources étaient plus abondantes, combien d'infidèles embrasseraient l'Evangile chaque année! Que les catholiques d'Europe ne cessent point de prier pour leur conversion, et bientôt nous verrons des merveilles de la grâce!

« Clémenceau, *Miss. apost.* »

# MISSIONS DE LA CORÉE.

*Extrait d'une lettre de Mgr Ferréol, élu Evêque de Belline et Vicaire Apostolique de Corée, à Mgr de Drusipare, Vicaire apostolique de Pondichéry.*

Mongolie, dans le comté de Karlouskout, 15 février 1843.

« MONSEIGNEUR,

« J'ai la douleur de vous annoncer qu'en 1839 il y a eu en Corée une persécution générale, dont Mgr de Capse et ses deux chers confrères, MM. Mauban et Chastan, ont été victimes. Comme probablement vous avez déjà reçu ou ne tarderez pas de recevoir la relation détaillée qu'en a laissée Mgr Imbert, je me contente de transcrire à Votre Grandeur la lettre que M. Chastan adressait à nos Vicaires apostoliques et à nos confrères, le jour même où il allait se constituer prisonnier.

Corée, 6 septembre 1839.

« MESSEIGNEURS ET MESSIEURS,

« La divine Providence qui nous avait conduits dans cette Mission à travers tant d'obstacles, permet que la paix dont nous jouissions, soit troublée par une persécution cruelle. Le tableau qu'en a tracé Mgr de Capse, avant son entrée en prison, et qui sera expédié avec ses lettres, s'il y a moyen, vous en fera connaître la cause, la suite et les effets. Déjà vingt-cinq confesseurs ont été décapités, cinq sont morts dans les tourments ou à la suite des tortures, plus de cent cinquante sont dans les fers. Le nombre des apostats n'est pas petit. Monseigneur avait pensé plusieurs fois à se livrer pour sauver ses ouailles; cependant, comme il ne s'agissait point de nous dans les supplices de la question, mais qu'on se bornait à dire aux chrétiens : « Apostasiez, sauvez votre vie, » nous craignîmes d'aigrir le mal au lieu de le guérir, en nous présentant aux mandarins.

« Vers la fin de juillet, ayant eu le bonheur de nous voir réunis, Monseigneur exprima le désir de nous renvoyer en Chine, et d'aller seul recevoir la couronne. Cette proposition nous affligeait beaucoup : le danger évident de mort qu'auraient couru, en nous sauvant, les bateliers et leurs familles, la fit rejeter. Aujourd'hui, 6 septembre, est arrivé un ordre du Prélat de nous présenter au martyre. Nous avons la douce joie de partir après avoir célébré une dernière fois le saint sacrifice. Qu'il est consolant de pouvoir dire avec saint Grégoire : *Unum ad palmam iter, pro Christo mortem appeto! Je désire mourir pour Jésus-Christ ; c'est pour moi l'unique chemin du Ciel !*

« Si nous avons le bonheur d'obtenir cette palme glorieuse *quæ dicitur suavis ad gustum, umbrosa ad requiem, honorabilis ad triumphum, qu'on appelle les délices de ceux qui la savourent, un ombrage propice au repos, le plus bel ornement du triomphe,* rendez-en pour nous mille actions de grâce à la divine bonté, et ne manquez pas d'envoyer au secours de nos pauvres néophytes, qui vont de nouveau se trouver orphelins. Pour encourager nos chers confrères qui seront destinés à venir nous remplacer, j'ai l'honneur de leur annoncer que le ministre Y, actuellement grand persécuteur, a fait forger trois grands sabres pour couper leurs têtes.

« Si quelque chose pouvait diminuer la joie que nous éprouvons à ce moment de départ, ce serait de quitter ces fervents néophytes que nous avons eu le bonheur d'administrer pendant trois ans, et qui nous aiment comme les Galates aimaient saint Paul ; mais nous allons à une trop grande fête, pour qu'il soit permis de laisser entrer des sentiments de tristesse dans notre cœur. Nous recommandons une dernière fois notre cher troupeau à votre ardente charité.

« Agréez, Messeigneurs et Messieurs, les humbles adieux de votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère,

« Jacques-Honoré Chastan, *Missionnaire apostolique de la Congrégation des Missions étrangères.* »

« Peu de jours après, ajoute Mgr Ferréol, nos chers confrères étaient en possession de la glorieuse palme due au double martyre de la charité et de la foi. Si le triomphe du pasteur est beau, ravissant, l'état du troupeau est bien triste et bien déplorable. Que de décombres ! que de ruines !

« Jean-Joseph Ferréol, *élu Evêque de Belline, Vicaire apostolique de la Corée.* »

*Lettre de Mgr Bonnand, Vicaire apostolique de Pondichéry, à MM. les Directeurs du séminaire des Missions étrangères.*

Pondichéry, le 13 décembre 1843.

« MESSIEURS,

« Encore un triomphe pour notre bienheureuse congrégation! encore un triomphe pour la sainte Eglise de Dieu! Les Apôtres de la Corée ont scèllé de leur sang la foi qu'ils annonçaient; des néophytes, en grand nombre, les ont imités dans cet éclatant témoignage rendu à l'Evangile. Que le Roi de gloire en soit béni!

« J'ai reçu avant-hier des lettres de la Mantchourie qui m'annoncent d'une manière officielle, mais sans aucun détail, la persécution de 1839 en Corée, et le martyre de Mgr Imbert et de MM. Chastan et Mauban, nos vénérables confrères. Comme je sais de quelle sainte sollicitude vous êtes animés envers cette Eglise naissante que vos aumônes ont fondée, et combien vous avez à cœur son avenir, j'ai cru répondre à votre attente en m'empressant de vous communiquer ces nouvelles, si capables d'exciter l'admiration de tout le monde, et de ranimer la foi et la charité de nos frères d'Europe.

« Les néophytes de Corée qui ont échappé au glaive du persécuteur, n'ont point abandonné leur croyance : Mgr Ferréol m'écrit que, déjà trois fois, ils ont envoyé des courriers pour solliciter de nouveaux Missionnaires. Aussi le Prélat se disposait-il avec M. Maistre à voler à leur secours; ils

n'attendaient, l'un et l'autre, que le moment favorable pour descendre dans l'arène encore rougie et fumante du sang de leurs confrères. Les trois grands sabres du premier ministre trouveront donc encore des têtes à couper, jusqu'à ce qu'ils s'émoussent ou que Dieu les brise !

« Je vous l'avouerai, Messieurs, si j'ai été profondément affligé en apprenant les affreux ravages de la persécution, si j'ai amèrement gémi sur les misères de ce pauvre peuple, privé de ses pasteurs, mon cœur d'Evêque s'est aussi senti ému d'une sainte joie ; il a tressailli d'une ineffable allégresse à la vue des triomphes annoncés dans les lettres que je vous transmets. Je ne parlerai pas de ces jeunes héros de douze ans, qui ont combattu avec toute l'intrépidité de l'âge viril ; de ces vierges admirables, que le Ciel s'est plu à protéger par des prodiges, et dont le courage ne cède en rien à notre héroïque et à jamais vénérée Blandine ; de tous ces courageux athlètes choisis au milieu du troupeau naissant : j'en viendrai à la grandeur d'âme de ce Pasteur, de cet Evêque, digne des anciens jours, qui a eu non-seulement la générosité de se sacrifier lui-même pour ses brebis, mais de joindre encore à son holocauste celui de deux Apôtres qu'il s'était chargé de guider au combat. Je me prosternerai, dans ma profonde admiration, devant son dévouement, et devant celui de ces dignes Missionnaires qui ont ainsi reçu, en un jour, avec la palme du martyre, la triple couronne de la foi, de l'obéissance et de la charité ; dévouement que rien dans les temps anciens ou modernes n'a jamais surpassé en héroïsme, que l'exemple d'un Dieu se livrant lui-même pour le salut du monde pouvait seul inspirer, et devant lequel ma misère s'humilie et s'anéantit. Oh ! pourquoi faut-il qu'une vie d'ingratitudes et d'infidélités m'ait éloigné sans espoir d'un semblable triomphe? Pourquoi faut-il renoncer pour jamais à voir cette mitre, pesant fardeau dont mon âme est parfois ac-

cablée, s'incliner un instant sous le sabre des bourreaux, pour se relever ensuite éclatante de gloire dans les splendeurs de l'éternité ? O triomphe que je n'aurai point ! ô mort, ô couronne glorieuse qui ne m'êtes point destinées ! que vous êtes belles et désirables ! belles de loin et de près ! belles toujours, et surtout dans le sein éternel de Dieu !!!

« Excusez, Messieurs, ces épanchements de mon cœur ; et agréez, je vous prie, les sentiments d'affectueux respect, etc.

« † Claude, *Evêque de Drusipare,*
*Vicaire apostolique de Pondichéry.* »

---

# MANDEMENTS ET NOUVELLES.

---

Quatre Prélats viennent encore d'élever la voix en faveur de l'OEuvre ; ce sont Nosseigneurs les Evêques de Nice, de Faenza et de Fulde, et Mgr le Vicaire apostolique du pays de Galles. Après tant d'autres témoignages favorables, ces nouvelles marques de protection et d'intérêt ne nous donnent-elles pas le droit de répéter, à la gloire de l'Association, qu'il n'y a point d'institution pieuse dans l'Eglise qui soit plus solennellement approuvée ?

## DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 6 décembre 1843, sont partis de Naples pour le Sennaar en Afrique, M. Jérôme Serao et le frère Filippini, Lazaristes ; ils vont rejoindre M. Montuori qui a ouvert récemment dans ce pays une Mission importante.

Deux prêtres de la même Congrégation viennent de s'embarquer pour les Missions de la Chine ; ce sont MM. Jandart, du diocèse de Lyon, et Ysabel, du diocèse de St-Flour.

Le R. P. Grégoire-Marie de Bene s'est embarqué à Gênes, le 25 février, avec trois autres Religieux capucins, savoir : les RR. PP. Louis de Ravenne, François-Antoine de Faberne, Paul-Antoine de la Maison-Neuve. Ces courageux Missionnaires vont se dévouer au salut des sauvages du Brésil qui sont encore assis à l'ombre de la mort.

Trois membres de la Société des Missions étrangères sont récemment partis de Brest pour la Chine, à bord du bâtiment à vapeur l'*Archimède;* ce sont MM. Davelny du diocèse d'Amiens, Chauveau du diocèse de Luçon, et Thivis du diocèse de Langres. Ils seront à la disposition du procureur de Macao.

*Religieux de la Compagnie de Jésus, envoyés dans les Missions, en 1843, et dont le départ n'avait pu encore être annoncé.*

Le 20 mars se sont embarqués au Havre, pour les Missions des sauvages de l'Amérique, les PP. Tibère Soderini de Rome, Pierre Zerbinatti de Ferrare, Joseph Joset du diocèse de Bâle, et le F. Vincent Magri de Malte, Coadjuteur temporel;

Le 1er juin, au Havre, pour les Missions des sauvages du Haut-Canada:

Les PP. Pierre Point, du diocèse de Reims,
Jean-Pierre Choné, — de Metz,
Et le Frère Adrien Lacoste;

Le 24 août, à Southampton en Angleterre, pour le Bengale:

Les PP. Charles Havers,
Richard Raby,

Les FF. Scholastiques { George Thompson, Joseph Blond, Jean Bond, Henri Thompson;

Au commencement d'octobre, au Havre, pour les Missions allemandes du nord de l'Amérique :

Les FF. Scholastiques George Williger et Michel Füffer, tous les deux du diocèse de Bâle ;

Le 29 octobre, à Livourne, pour la Syrie :

Les PP. Boniface Soragna, de Parme,
Louis Canuti, de Vérone ;

En décembre, à Brest, pour la Chine :

Les PP. Adrien Languillat, du diocèse de Châlons-sur-Marne,
Joseph Gonnet, — de Viviers,
Louis Taffin, — d'Arras,
Adam Vanni, — de Chambéry,
Stanislas Clavelin, — du Doubs,
Et le Fr. Pamphile Sinoquet, — d'Amiens ;

1844. — Le 1er mars, à Marseille, pour le Maduré :

Les PP. Désiré Audibert, du diocèse de Fréjus,
Laurent Punicelli, } Italiens,
Louis Berlendis, }
J.-B. Trincal, du diocèse du Puy,
Vincent Hugla, — de Rodez,
Prosper Bertrand, — de St-Claude ;
Et les FF. Louis Gonon, — de Grenoble,
Maurice Gillard, — de Lausanne.

LYON, IMPRIMERIE DE LOUIS LESNE.

# MISSIONS DE LA CHINE.

## DIOCÈSE DE NAN-KING.

*Lettre de M. Faivre, Missionnaire Lazariste, à M. le Supérieur général de la Congrégation de Saint-Lazare.*

Du séminaire de l'Immaculée Conception, le 6 mai 1841.

« Monsieur et très-honoré Père,

« Mon voyage à travers le Kiang-Si ne m'a rien offert de remarquable. Quelques montagnes découpées par la nature avec tant de symétrie qu'on les dirait taillées de main d'homme, et plusieurs orages épouvantables pendant lesquels la foudre tombait à chaque instant et de tous côtés, sont tout ce que j'ai rencontré d'accidents pittoresques sur ma route. J'avais entendu dire que les Chinois craignaient beaucoup le tonnerre; mais je vis le contraire de mes propres yeux; car dès que grondait l'orage, ils se mettaient à chanter, à rire aux éclats et à faire de

la musique. On prétend qu'ils agissent ainsi sous l'inspiration d'idées superstitieuses, croyant par là se rendre favorable l'esprit de la foudre, qu'ils appellent *Louëi-Koug*, jadis mandarin chinois et métamorphosé par un empereur en maître du tonnerre.

« En traversant la province du *Tche-Kiang*, je visitai les chrétiens qui se trouvaient sur mon passage. Un d'entre eux, qui est plein de piété et qui occupe un emploi assez considérable au tribunal d'un mandarin de *Ku-Tcheou-Fou*, me montra les curiosités de cette ville, dont les principales sont une dizaine de canons qu'on dit avoir été fondus par les Missionnaires européens : quelques-uns d'entre eux sont au moins des pièces de 24. Je vis aussi une vieille cloche de sept pieds de haut, qui ressemblerait presque entièrement aux nôtres, si elle n'était percée à son sommet. Enfin je pénétrai dans le palais où le Vice-Roi séjourne dans ses voyages du *Fo-Kien* au *Tche-Kiang;* il a environ trois cents pieds de long sur cent de large; la distribution en est assez régulière, et tout y est de la plus grande simplicité. En visitant la salle d'audience, je me disais à moi-même : Il pourrait bien se faire que je vinsse ici plus tard, par un tout autre motif que celui qui m'y amène aujourd'hui; mais en me rappelant mes innombrables péchés, je sentis bien que j'étais indigne d'une si grande faveur.

« Je profitai encore de mon séjour dans cette ville, pour aller m'agenouiller au cimetière des chrétiens, qui en est à deux lieues. Chemin faisant, il m'arriva une petite aventure qui nous fit beaucoup rire. Comme nous apercevions du haut d'une montagne une foule de maisons groupées les unes auprès des autres, un des Chinois qui m'accompagnaient, me dit tout effaré : « O Père! voilà un gros bourg, il faut nécessairement mettre vos lunettes vertes, pour qu'on ne voie pas vos yeux bleus. — Eh bien,

soit, répondis-je ; je mettrai mes lunettes.» A mesure que nous en approchions, je rémarquais que le silence et le calme augmentaient : « Certes, dis-je, ces Chinois ne sont pas criards comme leurs compatriotes. » Arrivés aux premières maisons, nous ne vîmes et n'entendîmes personne, ce qui me surprenait de plus en plus. Enfin, je me hasardai à regarder par les fenêtres, et partout je ne trouvai que des morts. » Rassure-toi, dis-je au chré. tien qui avait fait la bévue, il n'y a pas de danger que ceux-là voient mes yeux bleus.»

« Sur notre route, nous trouvâmes par milliers ces sortes de maisonnettes, bâties pour y renfermer les cercueils jusqu'au moment de la sépulture, qui ne se fait, bien souvent, que de longues années après le décès. La plupart sont assez jolies et ornées de différentes peintures emblématique représentant des fleurs, des oiseaux, et surtout force instruments de musique. C'est en voyageant ainsi presque continuellement au milieu des morts, que nous arrivâmes au cimetière des chrétiens, situé sur le penchant d'une colline, dans une très-belle exposition. Il a au moins deux cents pieds de long, sur quatre-vingts de large. Devant plusieurs tombeaux sont élevées des pierres sépulcrales, sur lesquelles on trouve des inscriptions chinoises qui rappellent, avec beaucoup de simplicité, les principales circonstances de la vie et de la mort du défunt.

« Près des néophytes reposent, comme des pères au sein de leur famille endormie dans la paix du Seigneur, les anciens apôtres de cette Mission : ils sont dans le caveau d'une antique chapelle dont il ne reste plus que quelques débris, entre autres une fenêtre un peu mieux conservée, qui semble avoir appartenu à la sacristie. Nous trouvâmes la porte du sépulcre fermée, et ce ne fut pas sans

peine que nous parvînmes à l'ouvrir, n'ayant pour tout levier que nos bras et nos mains. Nous pénétrâmes dans le plus grand des trois caveaux, placé au milieu des deux autres : à l'entrée est le monogramme de N. S., et au fond s'élève une croix en pierre d'une petite dimension, qui protége seule les cendres de dix pères Jésuites, renfermées dans des urnes, avec l'indication du nom chinois de chaque Missionnaire. Il y a dans le caveau de gauche deux cercueils, contenant les corps des deux derniers Jésuites qui ont évangélisé la province du *Tche-Kiang*. Le caveau qui est à droite, sert de sépulture à deux catéchistes de Canton, qui accompagnaient les Missionnaires dans leurs courses apostoliques. Après cette visite qui se fit dans un religieux silence, nous nous mîmes à genoux, et récitâmes, non sans une vive émotion, quelques prières pour les âmes du Purgatoire; puis nous reprîmes le chemin de la ville.

« Avant d'y entrer, nous passâmes près d'une vieille tour en briques, de forme hexagone, qui paraît avoir environ cent pieds de hauteur, et qu'on dit être de la plus haute antiquité; les Chinois ont pour elle la plus grande vénération, et se croient fort heureux quand ils peuvent en extraire quelques parcelles, qu'ils conservent dans leurs maisons ou dans leurs barques, comme un talisman auquel est attachée la fortune. Cette croyance superstitieuse leur a inspiré un tel empressement à se procurer quelques débris de ce qu'ils appellent *la vénérable tour*, qu'elle est notablement dégradée à sa base, et qu'on a été obligé de l'enclore d'un mur fort élevé, pour la préserver d'une destruction totale.

« Le surlendemain, je m'embarquai pour notre Mission de *Nan-king*, où j'arrivai le matin de la fête de saint Vincent. N'ayant personne avec qui je pusse célébrer ce beau jour, je me réfugiai, par mes souvenirs, au pied

de la châsse de ce bon Père; et pendant toute l'octave, habitant en esprit auprès de notre cher trésor, je pris part aux chants, à la joie et au bonheur de nos confrères de la maison de Saint-Lazare.

« J'étais à peine arrivé, que je commençai à éprouver les mauvaises influences de la température de *Nan-king*, la plus insalubre, sans contredit, qui règne en Chine. Comme cette vaste plaine n'est guère qu'un marais à demi desséché, l'humidité y est extrême et produit des maladies bizarres, nombreuses, presque toujours fort graves, et assez souvent mortelles. Le climat, déjà si rigoureux envers ses propres habitants, l'est encore bien plus pour les étrangers, même quand ils ne viennent que des autres provinces de l'empire, et à plus forte raison s'ils arrivent d'Europe, où la température est si différente. Aussi, de tous nos compatriotes qui sont venus ici, on n'en connaît pas un seul qui n'ait fait une maladie de six mois ou d'un an. Sur douze prêtres qui résident dans cette Mission, onze étaient plus ou moins malades l'année dernière au mois d'octobre. C'est pourquoi tous nos confrères qui seront envoyés ici, doivent se préparer de bonne heure à la fièvre tierce, quarte et quotidienne, et feront bien de se munir de l'excellent livre du P. Boudon, intitulé : *Les Saintes Voies de la Croix*.

« Pour ce qui me concerne, je n'ai pas été plus épargné que les autres. Ce furent d'abord deux mois de fièvre maligne, ensuite dix attaques de la maladie que les Chinois appellent du *sable*, parce qu'elle couvre la peau de petites aspérités noirâtres, qui ressemblent beaucoup à des graines de poussière. Nos médecins dissertent savamment sur ses causes, ce qui ne les rend guère plus habiles à en prévenir les funestes effets. Quoi qu'il en soit, elle est prompte, violente, et décompose le sang avec tant de célérité que, dans peu de minutes, il se trouve entièrement cor-

rompu et figé dans toutes les veines. Les Chinois ont plusieurs remèdes contre cette maladie, qui est fort commune; mais le plus sûr et le plus efficace consiste à écorcher la peau avec un sapèque, sur les parties les moins charnues du corps. C'est le traitement que j'ai toujours employé, et sans lui il n'est pas douteux que j'aurais succombé aux premières attaques. La première que j'éprouvai fut si violente, que, dans moins de deux minutes, tous mes membres devinrent insensibles, et que je faillis mourir avant que le confrère chez lequel je me trouvais, eût fini de m'administrer l'Extrême-Onction. Vous dire quelle était ma joie, en me voyant si près de quitter ce monde de misères, serait chose assez difficile : mais lorsque je croyais entrer dans le port, le Seigneur en décida autrement et me relança en pleine mer. Dieu veuille que j'achève heureusement le voyage! Au reste, quand l'attaque de cette singulière maladie est très-forte, on souffre peu pendant l'opération de l'écorchement, parce que le sang n'a presque plus de vie; si au contraire elle est faible, c'est un véritable martyre.

« A la maladie du *sable* ont succédé des oppressions continuelles. Il me semblait à chaque instant que j'allais étouffer. Cela dura deux mois et plus, pendant lesquels je souffrais beaucoup, surtout à cause de la privation du sommeil, étant obligé de me tenir constamment debout ou assis ; car la moindre inclinaison du corps me donnait d'intolérables crises. Ces deux mois écoulés, je commençai à reposer un peu vers les quatre heures du matin, et alors je me disais : « Je suis à la règle ; nous avons ici sept heures d'avance sur Paris ; je me couche dans ce moment avec la communauté de Saint-Lazare. » Cette pensée me causait beaucoup de joie et de consolation. Depuis lors, ces oppressions sont toujours allées en diminuant, et maintenant j'en suis à peu près délivré.

« Mais c'est trop longtemps vous entretenir de mes misères. Quand je considère tous les tourments qu'a endurés notre cher et bienheureux confrère, M. Perboyre, je vois bien que mes petites infirmités ne sont rien; je ne vous en aurais même pas parlé, si je ne savais le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui concerne vos enfants.

« Veuillez recevoir, mon très-honoré Père, l'expression de mon profond respect et de ma parfaite obéissance,

« FAIVRE, *Miss. apost.* »

---

*Extrait d'une lettre du même Missionnaire à M. le Supérieur général de Saint-Lazare.*

Décembre 1842.

« Monsieur le Supérieur,

« La visite que Mgr de Bésy vient de faire dans le diocèse de Nan-king, en qualité d'Administrateur apostolique, a imprimé un nouvel élan à nos Missions. Comme le vénérable Prélat avait reçu du Souverain Pontife l'autorisation de publier un Jubilé, nous nous sommes aussitôt mis en campagne pour annoncer à nos chrétiens cette insigne faveur, et ranimer dans les âmes, à l'aide des exercices spirituels, les grandes pensées de la foi, si opposées aux fausses maximes du monde. Il va sans dire que le démon n'a pu voir sans entrer en fureur la guerre ouverte que nous lui déclarions; mais Dieu était avec nous, et secondés de sa grâce, nous avons partout recueilli des bénédictions abondantes; nos succès les plus signalés ont même été obtenus où nous avions rencontré plus d'obstacles.

« Nos deux confrères André Yang et Paul Tcheng, envoyés dans deux îles, au sein desquelles nous comptons six mille néophytes qui n'avaient pas été visités depuis sept ans, ont réussi presque au delà de toute espérance: les pieux fidèles ont salué leur venue avec une extrême joie; car ils allaient enfin jouir, après une si longue at-

tente, du bonheur d'être admis à la Table sainte; de leur côté, les pécheurs étaient ravis de trouver une si belle occasion de se réconcilier avec Dieu, et d'obtenir, avec le pardon de leurs fautes, la rémission des peines qu'ils avaient méritées. Restaient néanmoins quelques âmes faibles ou endurcies, qui refusaient la paix du Seigneur, parce que trop d'obstacles s'opposaient à leur conversion; mais nos confrères déployèrent tant de zèle, les pressèrent avec tant de charité, qu'ils les ramenèrent presque tous dans le bercail du bon Pasteur, au grand contentement de ces pauvres égarés et de leurs familles.

« M. Lavaissière fut encore plus heureux. Au milieu de ses travaux apostoliques, il éprouva d'une manière bien sensible combien Dieu se plaît à protéger ceux qui se dévouent pour sa gloire; car au moment où il passait près de Chang-Hay-Sien, et qu'il naviguait sur le fleuve qui baigne les murs de cette ville, la principale poudrière sauta en l'air tandis qu'on y introduisait dix mille tonneaux de poudre, amassés pour se défendre contre les Anglais, qui menaçaient alors le littoral. Cet accident coûta la vie à plusieurs centaines de Chinois, et en particulier à trois mandarins, dont l'imprudence, dit-on, a été cause de ce malheur. Les membres des personnes qui se trouvaient dans l'arsenal ou à peu de distance, ont tellement été mis en pièces, qu'on n'a pu reconnaître à quels corps ils appartenaient; un grand nombre de maisons voisines ont aussi été renversées de fond en comble, et plusieurs quartiers de la ville notablement endommagés.

« Quant à notre cher confrère, emporté par la rapidité du courant, il se trouva trop éloigné pour que la commotion fût à craindre, ou qu'il pût être atteint par les blocs de pierre et les poutres enflammées que l'explosion lançait de toutes parts; seulement il put contempler longtemps l'affreux spectacle que présentait, au-dessus

de la ville consternée, un nuage noir, formé par la combustion instantanée d'une si énorme quantité de poudre; la fumée était si épaisse qu'elle obscurcissait la lumière du soleil.

« Peu de temps après, la même Providence tira encore M. Lavaissière d'un péril non moins sérieux. Des païens, instruits de son arrivée, s'étaient ligués en grand nombre pour le saisir : ils accoururent en tumulte au lieu où il était, se promettant bien de ne pas laisser échapper leur proie; ils la manquèrent cependant, grâce à une issue mal gardée par laquelle s'enfuit le Missionnaire, malgré une pluie battante et par des chemins affreux. Mais les païens surent bientôt par leurs espions qu'il s'était retiré à demi-lieue de là, chez une famille chrétienne; aussitôt ils se mirent en route pour aller le surprendre dans sa nouvelle retraite, et déjà ils avaient cerné la maison lorsqu'on l'avertit du danger qu'il courait. Cette fois la vitesse de ses jambes ne l'eût pas sauvé. Il fallut recourir à un autre expédient, qui eut un plein succès. Déposant à la hâte ses habits de Missionnaire, il endossa le costume d'un paysan, s'arma d'un parapluie champêtre, sortit par une porte de derrière, la seule qui fût libre, et se mit lourdement en route, comme pour aller dans un village voisin. Un des espions l'ayant aperçu, se hâta de crier aux autres à tue-tête : « Oh là! voici l'Européen qui se sauve! » A ces mots, tous accourent sur les pas du fugitif; mais à peine l'ont-ils vu dans son nouvel accoutrement, qu'ils s'arrêtent désappointés : « Ce n'est pas « lui, ce n'est pas lui, répètent-ils tous ensemble; les Euro« péens sont trop riches pour porter des guenilles, et trop « grands seigneurs pour aller à pied! » Ils revinrent donc fouiller la maison du chrétien; mais comme vous le pensez, toutes leurs recherches furent sans résultat; l'oiseau avait quitté la cage et n'était pas tenté d'y rentrer.

« Dans leur mauvaise humeur, les païens voulurent se venger sur la nacelle qui avait amené notre confrère dans le pays; ils vinrent donc au rivage, bien résolus de la mettre en pièces, et ils l'eussent fait sans la présence d'esprit du patron, qui du premier mot les arrêta, en leur demandant quels torts ils reprochaient à cette innocente barque, pour avoir formé le projet de la détruire. Après un moment d'hésitation, les plus forts logiciens de la bande répondirent qu'elle méritait d'être brisée parce qu'elle appartenait à un Européen. Cet argument n'ayant pas convaincu notre matelot, on le menaça du bâton et même de la mort, s'il continuait à opposer de la résistance. Comme il s'obstinait toujours à soutenir que le droit sur le bien d'autrui ne s'achète pas en donnant des coups, on cessa de s'en prendre à la barque, et on déclara n'en vouloir qu'aux effets qu'elle contenait. Cette fois, on ne lui laissa pas le temps de répliquer; le canot, pris à l'abordage, fut aussitôt pillé par l'ennemi. Sans doute, il n'y trouva pas les prétendus trésors que convoitait sa cupidité; mais quelques objets de religion tombés entre ses mains, forcèrent nos chrétiens à intervenir pour leur rachat, de peur que l'affaire ne fût portée au tribunal des mandarins. Après beaucoup de clameurs et de débats, on finit par s'entendre, moyennant quinze piastres que les assaillants se partagèrent entre eux, et qu'ils emportèrent comme un faible dédommagement de leur journée perdue, de leurs vaines fatigues et de leur entreprise échouée.

« Tandis qu'ils s'en retournaient honteux et mécontents, M. Lavaissière prenait le large dans la direction d'une chrétienté voisine, d'où il se fit porter, environ l'espace d'une lieue, à la résidence de Mgr de Bésy. Ce Prélat eut autant de surprise que de joie en le revoyant; car il le croyait déjà entre les mains des idolâtres, selon le

rapport qu'on lui en avait fait ; et sur ce faux bruit, voulant essayer s'il n'y aurait pas moyen de délivrer le prétendu captif, il avait envoyé ses catéchistes sur les lieux pour traiter de sa rançon. Heureusement ils trouvèrent le péril passé. Pleins de joie, ils revenaient en toute hâte annoncer cette bonne nouvelle à Sa Grandeur, lorsqu'en arrivant, ils la trouvèrent occupée à recueillir, de la bouche même de M. Lavaissière, les circonstances de son évasion.

« Comme ce succès, dû en grande partie à l'habileté de notre confrère, était capable de lui donner quelque peu d'amour-propre, Dieu permit qu'à peu de jours de distance, la veille de Noël, il lui arrivât une petite aventure propre à le retenir dans l'humilité. Il voyageait de nuit sur un fleuve, dormant en paix au fond de son canot, quand il fut assailli tout à coup par une dizaine d'hommes, qui se disaient satellites du mandarin de Chang-Hay-Sien, et chargés par lui d'examiner si les barques ne portaient point d'opium. Sous ce prétexte, ils se livrèrent à des fouilles très-sévères. Il y avait là une caisse d'ornements ; on l'ouvre, on la visite. « Oh ! s'écrie « la troupe, ce n'est pas un contrebandier, c'est un maître « de Religion : qu'il se rassure ; il n'a rien à craindre de « notre part. » Tout en disant ces mots, tout en le comblant d'égards, mes filous escamotent fort adroitement une belle étole neuve, une montre à réveil, avec un habit doublé en peau, et dix piastres par-dessus ; après quoi, ils se retirent en se confondant en excuses, et en montrant au pauvre dévalisé un air de protection auquel il attacha moins d'importance le lendemain, quand il vit au grand jour comme on l'avait joué.

« Nous n'en célébrâmes pas moins avec une grande joie les fêtes de Noël. Sept prêtres se trouvaient réunis dans notre chapelle, où s'étaient rendus, de tous les points de la Mission, une foule de néophytes, dont quel-

ques-uns avaient fait plus de soixante lieues pour avoir le bonheur de participer aux saints mystères. Dès neuf heures du soir, l'église, les appartements contigus et même la cour intérieure, sur laquelle on avait déployé une tenture en nattes, furent remplis de fidèles; alors on commença les prières analogues à la solennité. Elles furent suivies d'un sermon prêché par un prêtre chinois. A minuit, je montai à l'autel, et après l'évangile, j'annonçai à mon tour la parole de Dieu; puis, les messes se succédèrent sans interruption jusqu'au jour, et ce ne fut qu'après la dernière que nos chrétiens consentirent à se retirer, quoiqu'ils fussent restés debout pendant tout ce temps, afin d'occuper moins de place.

« Les fêtes passées, chacun de nous reprit le cours de ses Missions. Je dirai un mot des miennes. Dès le moment où mes forces, longtemps affaiblies, me permirent de soutenir les fatigues de ce ministère chéri, j'adoptai une règle que j'ai invariablement suivie, et qui m'a été de la plus grande utilité. Venait-on m'inviter au nom d'un village à y donner les exercices religieux, je commençais par déclarer à la députation que je me rendrais volontiers à ses désirs, mais que j'exigeais, comme condition rigoureuse, qu'ils fissent tous leur Mission; « car, ajoutais-je, un prêtre ne doit pas partager avec le « diable; il est mon ennemi, et vous savez qu'on ne par- « tage qu'entre frères. Vous êtes tous à Dieu; je veux « tous vous rendre à son amour; là-dessus je n'admets « point d'exception; ainsi voyez ce que vous avez à faire. » Ordinairement ils réfléchissaient un instant en silence, pour se remettre de la surprise où les avait jetés ma réponse; puis ils s'inclinaient jusqu'à terre en signe de soumission, et après s'être relevés, ils me disaient : « Nous prions le Père de venir, parce que nous nous con- « fesserons tous. » Alors je les congédiais en leur disant :

« Allez porter cette nouvelle à vos frères, et s'ils ratifient « vos promesses, vous viendrez m'inviter pour tel jour. »

« Ils partaient donc avec mission de transmettre mon ultimatum à leur village, qui se rassemblait sur-le-champ pour en délibérer, et sur son vote unanime, on me renvoyait les mêmes catéchistes pour m'annoncer le consentement universel. Peu après j'arrivais moi-même sur les lieux; je déclarais de nouveau mes intentions; j'étudiais la disposition des esprits, et après m'être bien rendu compte de l'état des choses, j'attaquais presque tous les jours le vice dominant de l'endroit.

« Dans la première Mission que je fis, je trouvai vingt-sept joueurs de profession, qui s'étaient établis à demeure dans un village, où ils consumaient tout leur temps, et dissipaient tout leur avoir. Je fis pour eux une suite d'instructions sur les malheurs qu'entraîne cette passion funeste. Ils en furent touchés. Chacun d'eux me promit qu'il ne jouerait plus de sa vie; et ils ont si bien tenu parole que les païens, étonnés de leur changement, se redisent les uns aux autres : « Il est venu un Euro« péen terrible qui a interdit les cartes aux gens de « *Ta-Zang* (nom de cette chrétienté); depuis son pas« sage on ne trouve plus un seul joueur. »

« Et cependant, parmi ces pécheurs convertis, il s'en trouvait qu'on aurait pu croire incorrigibles. De ce nombre et à leur tête, était un bachelier militaire, tristement célèbre dans tout le district, qu'il scandalisait depuis vingt-trois ans par l'oubli de tous ses devoirs religieux, sacrifiant les jours et les nuits à sa passion favorite, ne sachant et ne faisant autre chose que manier les cartes, et ne voulant même plus coucher que dans les maisons de jeu. Malgré l'excès du mal, je le fis sommer par les chrétiens de songer à faire sa Mission. D'abord il refusa; mais je lui envoyai dire que s'il différait encore, j'irais

moi-même à lui. Voyant qu'il ne pouvait m'échapper, il se décida à venir : « C'est moi, pécheur, me dit-il d'un « air confus. — Qui es-tu, toi? — Je suis le bachelier « joueur. — Pourquoi n'es-tu pas venu plutôt? — Parce « que m'étant ruiné au jeu, je n'avais point d'habit propre « pour me présenter devant le Père. » Je profitai de cet aveu pour lui montrer l'abîme qu'il creusait sous ses pas ; je l'engageai à s'approcher du tribunal de la pénitence, ce qu'il fit de bon cœur. Maintenant il est rentré dans sa famille, qu'il édifie par sa régularité après l'avoir consolée par son retour.

« Dans le même temps, une femme qui résidait à sept lieues de notre chapelle, vint me trouver tout éplorée, en me disant que son mari l'accablait de mauvais traitements, parce qu'elle désirait faire sa Mission, et qu'elle était décidée à le quitter pour vivre en paix avec son enfant dans une autre chrétienté. Je lui représentai que son affliction l'égarait, qu'en apprenant sa fuite, son mari entrerait en fureur et deviendrait beaucoup plus méchant, tandis qu'au contraire, si elle prenait patience et continuait à prier pour sa conversion, elle finirait par le gagner à Dieu. Elle obéit, et étant rentrée chez elle, elle raconta à son mari que le Missionnaire était plein de charité, qu'il aimait beaucoup les hommes et surtout les grands pécheurs; qu'ainsi l'occasion était on ne peut plus favorable pour rentrer en grâce avec le Maître du ciel; elle eut soin d'ajouter que ce prêtre, si bon pour les hommes, recommandait aux épouses l'obéissance et la douceur. Notre Chinois en fut si touché qu'il vint, trois jours après, m'annoncer sa résolution de remplir désormais ses devoirs de chrétien, qu'il négligeait depuis vingt-deux ans. Je le préparai pendant quelques jours, après lesquels il fit sa confession et s'en retourna comblé de joie.

« Ma seconde Mission fut également bénie. Je me souviens avec bonheur d'y avoir rencontré une petite fille de dix ans, très-bien instruite de sa Religion, ce qui, à cet âge, est extrêmement rare chez les Chinois. Cet enfant désirait avec ardeur recevoir le sacrement de la Confirmation, que j'hésitais néanmoins à lui accorder parce que je la trouvais trop jeune. Je voulus m'assurer si son courage égalait son intelligence, et je lui dis : « Après que tu auras été confirmée, si le mandarin te « met en prison et qu'il t'interroge sur ta foi, que re« pondras-tu? — Je répondrai que je suis chrétienne par « la grâce de Dieu. — Et s'il te commande de renoncer « à l'Evangile, que feras-tu? — Je répondrai : Jamais. « — S'il fait venir le bourreau et qu'il te dise : Tu apo« stasieras, ou l'on va te couper la tête, quelle sera ta ré« ponse? — Je lui dirai : Coupe! » Enchanté de la voir si bien disposée et si fortement résolue, je l'admis avec joie au sacrement qui faisait l'objet de tous ses vœux.

« A côté de ces enfants prédestinés, il est de jeunes prodigues que nous avons eu le bonheur de rendre à leurs familles. L'un d'eux avait fui, sans qu'on sût où il avait porté ses pas. Je mandai le père du malheureux jeune homme, je lui rappelai que j'étais venu dans son village à la condition de réconcilier tous les pécheurs, que son fils étant de ce nombre, je voulais le ramener à Dieu aussi bien que les autres, et qu'en conséquence il fallait me le présenter avant trois jours. — « C'est impossible, s'écria-t-il; « je ne sais même pas où le prendre. — Il le faut, repris-je « avec fermeté : mets ta confiance en Dieu, fais des re« cherches, et tu le trouveras. » En effet, dès le second jour, un chrétien de l'endroit qui traversait un bourg voisin, reconnut le fugitif, et l'engagea à rentrer sous le toit paternel, en lui faisant observer que le temps du Jubilé, s'il en profitait, serait pour ses parents un motif

de l'accueillir avec plus d'indulgence. L'enfant suivit ses conseils et rentra le soir même au logis.

« Mais, au lieu du pardon, il n'y trouva que la colère et la menace. Son père, irrité de ce qu'il avait déjà fui par trois fois sa maison, en emportant tout ce qu'il avait pu dérober, croyait avoir à venger l'honneur de sa famille, et ne parlait de rien moins que de tuer le coupable, ainsi que le pratiquent les Chinois païens, en vertu du droit monstrueux que la loi civile accorde aux parents sur leurs enfants incorrigibles. On se hâta de m'apprendre l'affreuse résolution de ce père indigné, et je le fis appeler à l'instant. Il vint avec son fils. « Serait-il vrai, « lui dis-je, que tu as la pensée d'ôter la vie à ton en- « fant? — Voyez-vous, Père, me répondit-il avec une « étonnante bonhomie, si je le tue, ce n'est pas que je « lui veuille du mal, mais parce qu'il est incorrigible; « à la conduite qu'il tient, il est évident qu'il est indigne « de vivre. — Ecoute-moi bien : maintenant tu te pré- « pares à faire ta confession, tu demandes à Dieu qu'il « te remette non-seulement tes péchés, mais encore les « peines temporelles qui leur sont dues, en t'accordant « l'indulgence du Jubilé; et tu veux être sans miséricor- « de envers ton propre fils! — Oh! Père, c'est que je « lui ai déjà pardonné deux fois. — C'est bien; mais dis- « moi encore, combien de fois t'es-tu confessé pendant le « cours de ta vie? — Père, cette fois-ci sera la onzième. — « Ainsi, Dieu t'a déjà pardonné dix fois; tu sollicites à cette « heure un onzième pardon, tu en demanderas peut- « être bientôt un douzième; et tu refuserais de faire « grâce jusqu'à trois fois! » A ces mots il se jette à mes pieds, et promet d'oublier les égarements de son fils, comme il désirait que le Seigneur oubliât les siens. J'invite à son tour le jeune homme à faire des excuses à son père. Déjà il est à ses genoux, avouant ses torts et dé-

plorant les chagrins dont il a abreuvé sa famille. Interrompu par son père qui le relève avec tendresse, il veut se prosterner devant moi; mais je l'arrête en lui disant que s'il doit quelque réparation, c'est aux chrétiens qu'il a scandalisés; aussitôt il s'humilie en leur présence, et cela avec une telle expression de repentir, que tous les assistants, émus et consolés, s'empressent de l'assurer que le souvenir de ses fautes est complétement effacé par la joie de son retour. Quelques jours après, le père et le fils s'approchèrent ensemble du tribunal de la pénitence, et on les vit s'asseoir à côté l'un de l'autre au banquet sacré.

« Avant mon départ de cette Mission, les chrétiens m'invitèrent à visiter le tombeau du fameux Paul Hu, ce ministre de l'empereur sous la dernière dynastie chinoise, qui le premier de ses compatriotes embrassa l'Évangile à la voix du Père Ricci, et non-seulement le pratiqua toute sa vie avec une admirable ferveur, mais le défendit encore pendant de longues années, avec autant d'habileté que de zèle, contre la cabale d'ennemis puissants, ligués pour en arrêter les progrès et l'étouffer à sa naissance. Les dénonciations calomnieuses portées contre lui à la cour, le déterminèrent à composer, pour sa propre justification, un livre aussi élégamment écrit que solidement raisonné, où il vengea la Religion des injures vomies contre elle par la mauvaise foi. Cette apologie, qui existe encore, dissipa en partie les préjugés nationaux, sans toutefois désarmer la haine des conjurés. Désespérant de tenir tête à l'orage, et craignant, s'il ne cédait, d'entraîner le christianisme dans sa disgrâce, l'illustre néophyte demanda à se retirer dans sa famille, ce que l'empereur lui accorda quoiqu'à regret. Il choisit *Chang-Hay-Sien* pour sa retraite. De là, toujours dévoué et toujours attentif à la cause de Dieu, il ne cessa de

protéger les Missionnaires, auxquels il rendit dans plusieurs circonstances des services signalés, en même temps qu'il continuait à se montrer le père du peuple par des bienfaits de tous genres, jusque-là qu'il obtint même du prince, pour tous les sujets, une réduction de moitié sur les tributs annuels. C'est ainsi qu'il acheva sa vie, au milieu des œuvres de bienfaisance et de charité, assistant les pauvres par ses largesses, fondant des églises pour la célébration des saints mystères, léguant à sa famille de grands exemples de vertu, à la Religion une de ses gloires les plus pures, et un nom universellement béni à sa patrie qui prit le deuil à ses funérailles. Il fut enterré près de la maison où il avait reçu le jour. Une place fut réservée à ses côtés pour son épouse et pour sa fille unique, la première néophyte chinoise qui eût consacré à Dieu sa virginité. Le tombeau du père s'élève à douze pieds au-dessus du sol, celui de la mère à environ huit pieds, et celui de leur fille seulement à six, comme pour témoigner de son infériorité et de sa dépendance envers ses parents.

« Autour du sépulcre, on voit, sculptés sur la pierre, les différents insignes de la dignité du grand mandarin. D'abord, ce sont deux lions terribles, qui figurent la grandeur de sa puissance : ils sont tournés l'un contre l'autre, et semblent prêts à se dévorer. Viennent ensuite deux chevaux, richement harnachés, qui, d'après les idées symboliques des Chinois, représentent la majesté du ministre impérial ; enfin, en se rapprochant du mausolée, et toujours sur la même ligne que les lions et les chevaux, deux brebis, également placées en regard, sont l'emblème du peuple que les gouvernants doivent paître en bons pasteurs.

« Quand j'eus parcouru en détail cette sépulture consacrée par de si touchants souvenirs, j'allai me repo-

ser chez des chrétiens qui comptent parmi leurs ancêtres les oncles du ministre. « Père, me dirent-ils, vous ve-« nez de voir notre illustre parent, ainsi que son épouse et « sa fille; maintenant ils veulent à leur tour vous rendre « votre visite. — Comment donc? — Père, prenez patience, et vous verrez. » Là-dessus, ils sortirent de l'appartement que j'occupais, et se retirèrent dans une autre salle, d'où ils ne tardèrent pas à revenir, rapportant les images peintes en grand du mandarin et de sa famille; et soulevant avec respect le voile qui les couvrait, ils les tinrent assez longtemps suspendues devant moi en disant : « Père, le ministre Paul et les siens vous saluent. » Je répondis : « Je suis très-sensible à leurs salutations et aux « vôtres. J'espère que leur piété, transmise par vous à vos « enfants, sera conservée à jamais dans votre maison « comme un trésor héréditaire. Maintenant vous n'êtes « pas riches; mais l'Ecriture-Sainte nous apprend que « c'est une grande opulence de craindre et d'aimer le « Seigneur. Persévérez dans la fidélité à vos devoirs « de chrétiens, et, toute modeste que soit votre condi-« tion, vous n'aurez rien à envier à la fortune. »

« Il m'est doux de pouvoir rendre à ces chrétiens, et en général à tous ceux que j'ai visités, ce glorieux témoignage, qu'ils font de la loi de Dieu la règle de leur conduite. S'ils ne portent pas la pratique des vertus à un très-haut degré, ils ne s'abandonnent pas non plus à de grands vices; il en est même beaucoup qui ont gardé toute la candeur de l'innocence : ce sont surtout ceux qui ont pu se grouper en familles sur un même point, et qui profitent de leur union pour s'animer mutuellement à la ferveur, par les charitables avis et les bons exemples qu'ils se donnent. Là, se conservent et les goûts simples et la foi primitive. Ceux, au contraire, qui vivent dispersés au milieu des païens, qui entretiennent avec

eux des relations habituelles, ou contractent des alliances toujours dangereuses, ceux-là tombent bientôt dans l'oubli de leurs devoirs, et finissent par devenir presque aussi vicieux que les infidèles qu'ils fréquentent.

« Ce qui contribue le plus puissamment, après le ministère évangélique, à conserver la piété parmi nos chrétiens, c'est qu'il y a dans presque tous les villages de bons maîtres et de bonnes maîtresses d'école, chargés d'enseigner aux enfants la doctrine catholique et les prières communes. Certaines localités étaient trop pauvres pour fonder elles-mêmes de semblables établissements : nous les en avons dotées à nos frais, et nous sommes pleinement dédommagés de nos sacrifices par le bien qu'ils procurent. Que n'avons-nous les moyens d'étendre ce bienfait aux familles isolées, dont les enfants ne peuvent, à cause de la distance qui les sépare, se réunir dans un même local! Dans ce cas, l'enseignement religieux est abandonné à la sollicitude des parents, qui s'en acquittent en général avec assez de soin; quand ils sont à l'aise, ils appellent auprès d'eux un maître particulier qui dirige l'éducation de leur jeune famille.

« Pour ce qui concerne les païens, quoique leur conversion soit très-difficile, à cause des motifs humains qui les empêchent d'embrasser la vérité, nous avons cependant la consolation d'en baptiser chaque année au moins deux cents dans les diverses parties de la Mission. Nous les recrutons, en grande partie, dans une certaine classe de femmes que Dieu semble prendre plus en pitié, parce que, victimes innocentes de la superstition populaire, elles ont encouru l'anathème que les Chinois appellent *le sort du malheur*. Voici comment on le jette. A l'époque des fiançailles, il est d'usage parmi les infidèles d'appeler un devin pour tirer l'horoscope de la jeune fille, et prédire ses futures destinées. Le prétendu sorcier,

qui ne demande qu'à gagner des sapèques, n'a rien de plus pressé que de répondre à l'invitation de ses dupes. Arrivé chez les parents, il se met à faire maintes simagrées pour mieux en imposer aux spectateurs; après quoi il présente à l'enfant une urne, dans laquelle sont renfermés les sorts, partie heureux, partie funestes, avec cette différence que les bons sont incomparablement les plus nombreux. La pauvre fille plonge en tremblant la main dans l'urne fatale, ignorant si c'est un riant avenir ou un héritage de malheur qu'elle en va tirer. Le hasard l'a-t-il favorisée? tout le monde la félicite, et les fiançailles se concluent sans retard; mais si la chance l'a trahie, son arrêt est prononcé, sa jeunesse flétrie, sa vie entière maudite; elle doit courber à jamais la tête sous le poids du mépris universel; pour elle plus d'alliance, pas même la pitié de sa mère; elle grandira, solitaire et abhorrée, sous le toit paternel dont elle est l'opprobre; car les païens ont tant de foi à ces augures, que le plus pauvre d'entre eux ne voudrait pas épouser la plus riche héritière qui aurait eu un *mauvais sort*, convaincu que cette alliance attire d'inévitables calamités. Nos chrétiens sont les seuls qui consentent à ces sortes d'unions, guidés en cela par l'espoir d'initier leurs compagnes aux vérités de l'Evangile; et en effet, elles deviennent ordinairement des modèles de piété et d'excellentes mères de famille.

« Je citerai maintenant quelques faits qui me paraissent de nature à intéresser votre piété. Le premier se rapporte à une femme qui, ayant été baptisée à l'âge de douze ans fut peu après emmenée par son époux idolâtre au sein d'une population toute païenne. Comme elle ne connaissait qu'imparfaitement les vérités de la Religion, elle ne tarda pas à en perdre le souvenir; cependant, elle retint la coutume de réciter son chapelet tous les jours:

c'était là son unique prière, car elle n'en savait pas d'autres. Son mari la pressa souvent de participer au culte des idoles ; mais à toutes ses obsessions, elle répondit constamment avec énergie qu'ayant le bonheur d'être enfant du vrai Dieu, elle ne voulait pas honorer le démon son ennemi. On finit donc par la laisser tranquille.

« Elle continuait ainsi à vivre étrangère aux superstitions, dans un isolement religieux qui la désolait, sentant chaque jour s'affaiblir les dernières lueurs d'une foi confuse, et toujours plus pressée intérieurement, à mesure que la mort approchait, du désir de se réconcilier avec le Dieu de son enfance. Combien de fois elle s'informa auprès des païens, du lieu qu'habitaient les chrétiens ses frères ! Mais, soit ignorance ou mauvaise volonté, ils lui répondaient tous qu'ils n'en connaissaient aucun. Plus de cinquante ans s'écoulèrent de la sorte en recherches infructueuses, sans qu'elle perdît néanmoins l'espoir qu'à la fin Dieu, touché de ses soupirs, lui enverrait un guide pour la conduire à l'assemblée des chrétiens. A l'âge de soixante-dix ans, un païen vint lui offrir des herbages à acheter. Après qu'elle eut fait sa petite provision, elle lui demanda d'où il était. — « Je suis, répondit le marchand, d'un vil-
« lage appelé le *Grand-Puits-Carré*. — Y a-t-il des chré-
« tiens dans ton voisinage ? — Oui ; ils ont même, dans un
« hameau peu éloigné du mien, une ancienne chapelle, où
« ils se rendent parfois en pèlerinage. — Si tu veux m'y
« conduire, je te donnerai quatre cents sapèques. — Bien
« volontiers, reprit le païen ; je reviendrai dans trois jours.
« Tenez-vous prête, et nous irons ensemble. »

« Que ces trois jours d'attente furent longs à la pauvre veuve ! Enfin son conducteur parut de grand matin. Il la trouva parée de ses habits de fête. Un palanquin était prêt à la recevoir, car elle ne pouvait plus marcher à cause de son grand âge ; elle y monta et suivit le marchand,

qui la conduisit droit à l'antique chapelle, déjà ruinée en partie.

« Aussitôt qu'elle fut arrivée, elle se jeta à genoux pour remercier Dieu de l'avoir amenée dans une église consacrée à son culte ; et là, dans toute l'effusion de son cœur, elle fit des prières aussi longues que ferventes.

« Par une protection spéciale du Seigneur, il se trouva que la fête de Pâques tombait justement ce jour-là, et que les chrétiens d'alentour, selon qu'ils le pratiquent aux grandes solennités, vinrent au sanctuaire bâti par leurs aïeux, satisfaire leur dévotion accoutumée. Grande fut leur surprise, en voyant à genoux cette bonne vieille qu'ils ne connaissaient pas. Ils lui demandèrent qui elle était. Elle répondit qu'elle était chrétienne, qu'elle avait été séparée de ses co-religionnaires à l'âge de douze ans, et qu'elle demandait à Dieu, depuis lors, comme une dernière grâce avant de mourir, le bonheur de rencontrer quelques-uns de ses frères dans la foi. — « Vos prières « ont été exaucées, reprirent les néophytes ; nous sommes « tous disciples du Sauveur, et nous venons aujourd'hui « célébrer sa résurrection sur le tombeau de nos anciens « Missionnaires. » A ces mots, transportée de joie, elle n'eut que la force de s'écrier, en fondant en larmes : « Oh ! « mon Dieu, je vous remercie de m'avoir amenée au milieu « des chrétiens que je cherche depuis si longtemps. »

« Quand elle fut revenue de sa première émotion, les assistants la pressèrent de raconter son histoire, ce qu'elle fit volontiers, pour rendre gloire à la miséricorde divine. Puis elle ajouta : « Il ne me suffit pas de vous avoir vus ; « je veux savoir où vous résidez et vous apprendre où je « demeure, afin que je puisse communiquer avec vous « et recevoir vos visites ; car ce serait peu d'avoir re- « trouvé la voie du salut, si vous ne m'enseigniez à y « marcher. » Aussitôt on lui donna les noms qu'elle dési-

rait, et on prit celui de sa famille et de son village. Alors les chrétiens entonnèrent des cantiques pieux sur les tombeaux des douze Pères Jésuites, enterrés dans les caveaux de la chapelle, et après qu'ils eurent achevé leurs prières en commun, tous se retirèrent enchantés de l'heureuse rencontre qu'ils avaient faite.

« Mais notre septuagénaire, comment vous peindre son bonheur! Elle-même ne trouvait pas de termes pour l'exprimer. Cette journée, disait-elle, était la plus belle et la plus douce de sa vie. Elle revint à sa demeure toute rayonnante de joie, et fit appeler pour l'instruire, à défaut de Missionnaires, les catéchistes de *Hang-Tchou-Fou*, qui se rendirent aussitôt à son invitation. Malgré son grand âge, elle mit tant d'ardeur à apprendre la doctrine et les prières chrétiennes, qu'elle les sut en très-peu de temps. Aujourd'hui elle est, par sa ferveur, le modèle de toute la Mission. Sa grande dévotion est d'honorer l'immaculée Conception de la sainte Vierge. C'est à la protection de Marie qu'elle attribue toutes les grâces dont sa vieillesse est comblée; c'est par elle encore qu'elle espère obtenir une dernière faveur, la seule qu'elle ambitionne sur la terre, celle de voir son fils unique, qui est païen et bachelier, embrasser notre foi avant qu'il lui ferme les yeux. Il lit assez volontiers les livres qui traitent de la Religion; mais sa conversion n'en paraît pas plus prochaine. Cependant, comme il est pénétré de respect et d'affection pour sa mère, on espère qu'il cédera un jour à ses prières et à ses larmes, et que cette autre Monique ne mourra pas sans emporter au Ciel l'assurance d'y revoir son Augustin.

« Un second fait qui m'a été attesté, ainsi que le précédent, par notre confrère Matthieu Ly, fournira un nouvel exemple des soins mystérieux de la Providence en faveur de ses enfants les plus délaissés. A l'époque où les re-

belles avaient envahi la province du Hou-Pé, sur la fin du règne de l'empereur Kia-Kin, père du souverain actuel, ils enlevèrent une foule de femmes, dont plusieurs étaient chrétiennes. De ce nombre était une excellente néophyte, renommée par sa ferveur, que le chef des révoltés se choisit pour épouse, et qu'il décora pompeusement du titre de reine, se croyant lui-même un grand roi. Il lui témoignait le plus vif attachement; ce qui n'empêchait pas sa captive de le détester du fond de son cœur, comme le plus méchant homme de l'armée. Plusieurs fois, de concert avec ses compagnes d'infortune, elle avait tenté, mais toujours inutilement, de s'échapper des mains de ses ravisseurs, dont le joug lui devenait plus odieux, à mesure qu'elle voyait se multiplier les brigandages.

« Enfin, un jour que les rebelles délogeaient du pays qu'ils avaient ravagé, leur chef n'eut rien de plus pressé que d'envoyer sa prétendue reine au nouveau camp qu'il avait choisi, tandis qu'il s'y rendait lui-même à la tête de ses troupes. Elle cheminait tranquillement, montée sur un cheval dont un valet tenait la bride. Quand elle fut à peu près à une demi-heure du camp, se voyant presque seule, elle pensa que le moment de sa délivrance était venu, et comme pour épargner à son guide une inutile corvée, elle lui dit: « Il n'est pas nécessaire que tu te lasses à mener mon cheval; je saurai bien le conduire moi-même. » Le domestique ne demandait pas mieux que de voir sa peine allégée; il lâcha donc la bride. Aussitôt l'intrépide écuyère pique des deux, lance son cheval au galop, et laisse en peu de temps son homme bien en arrière. Celui-ci, ne soupçonnant aucune ruse, applaudissait à l'habileté de sa princesse, et par ses bravos l'encourageait à n'avoir pas peur, sans trop se presser de l'atteindre.

« Elle n'avait, certes, pas besoin d'être animée par ses cris pour précipiter sa fuite; bientôt elle ne les entendit

plus, et le perdit lui-même entièrement de vue. Un chemin détourné se présenta, elle l'enfila au hasard. C'était un sentier qui allait se perdre au centre d'une épaisse forêt, où elle ne trouva que de noirs charbonniers.

« Arrivée hors d'haleine auprès de la cabane d'un de ces hommes, déjà avancé en âge, elle lui dit en tremblant qu'elle était une captive, échappée des mains des rebelles, et qu'elle cherchait à rentrer dans sa famille. « D'où êtes-« vous? lui demanda le vieillard. » Elle cita le nom de son village, qui était fort éloigné. « Ce n'est pas chose « facile, reprit l'inconnu, que de vous en retourner; il « n'est pas non plus sûr pour moi de vous cacher dans « ma loge; car si les brigands découvrent votre asile, « il m'en coûtera la tête. Cependant, puisque vous vous « êtes confiée en moi, je ferai tout ce qui sera en mon « pouvoir pour assurer votre délivrance. »

« Notre fugitive mit alors pied à terre, et comme elle craignait que la vue de son coursier ne la trahît, elle le congédia à coups de verges, pour qu'il s'en allât où bon lui semblerait; après quoi elle entra dans la chaumière du charbonnier, qui lui donna pendant trois jours une hospitalité toute paternelle.

« Durant ce court intervalle, les rebelles, toujours poursuivis par les troupes de l'empereur, furent de nouveau forcés de lever leur camp et d'abandonner le pays. A peine s'étaient-ils retirés, que la courageuse néophyte, avec l'aide du vieillard, son protecteur, loua une barque qui la reconduisit dans sa famille, où son arrivée causa d'autant plus de joie, que ses enfants et son mari, croyant qu'elle avait été massacrée par les brigands, portaient déjà le deuil de sa mort.

2 janvier 1843.

« M. Daguin, qui avait bien voulu écrire sous ma dictée la lettre précédente, vient de partir pour la Tartarie, et, du lit où me retient la fièvre, je continue ma correspondance. D'abord, je dirai que cette maladie, ma fidèle compagne depuis quatre mois, ne présente rien de dangereux; c'est tout simplement une faveur de notre bien-aimé Jésus, qui veut me donner une petite part à sa très-aimable croix. En vérité, si je n'avais pas la fièvre, je serais fort embarrassé de ma personne; car pour le moment, je n'ai guère à faire autre chose que souffrir.

« J'attends sous peu Mgr Rameaux, qui doit venir faire la visite du *Tche-Kiang*. Quelle douce consolation ce sera pour moi de revoir ce cher condisciple et confrère, après vingt ans de séparation! M. Laribe a dû aller, dans le mois d'août, au *Hou-Pé*, prendre des informations canoniques sur M. Perboyre et peut-être aussi sur M. Clet: j'ignore s'il est déjà de retour; mais ce que je sais bien, c'est qu'il a pris ma place, car j'étais bien résolu, en achevant la visite de nos Missions, interrompue par des circonstances imprévues, d'aller m'agenouiller sur cette terre arrosée du sang de nos martyrs, de recueillir soigneusement tous les exemples de vertu qu'ils y ont laissés, et d'emporter avec moi leurs cendres vénérables. Mes péchés, sans doute, m'ont privé de cette grâce.

« M. Baldus continue à faire le bien au *Ho-Nan*, avec les deux confrères qui sont sous sa direction. M. Simiand travaille aussi beaucoup et avec succès dans la Mission de Pékin. Je n'ai aucune nouvelle de la Mongolie. M. Danicours, secondé de M. Tcheou, a commencé la

prédication de l'Évangile dans l'île de *Tchu-San ;* il s'emploie tout entier à l'œuvre importante qui lui est confiée, et il y a tout lieu de croire que Dieu bénira ses efforts. Il m'a envoyé il y a peu de jours un bonze qu'il a converti, et dont la conduite fait espérer que non-seulement il deviendra un bon chrétien, mais qu'il pourra rendre des services signalés par ses connaissances étendues dans la littérature chinoise. M. Privas est constitué apôtre de la province du *Tche-Kiang :* déjà il a ouvert les exercices de la Mission, et il les poursuit avec beaucoup de zèle. Comme il savait bien la langue mandarine, il a appris avec une grande facilité l'idiome propre du pays. Je ne puis encore prévoir l'époque précise de mon retour à Macao (1). Je finis en recommandant les Missions de Chine, surtout celle de Nan-king, aux prières de la Compagnie, etc.

« J. Faivre, *Miss. apost.* »

---

(1) M. Faivre a été rappelé par ses supérieurs à Macao, pour prendre la direction générale des Missions lazaristes en Chine.

*Extrait d'une lettre du P. Estève, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à son Supérieur, en France.*

Ko-Kiao, 26 mai 1843.

« Mon Révérend Père,

« Je commencerai par vous donner une nouvelle qui ne peut manquer de vous causer de la joie, c'est que dans la province de Nankin, où nous sommes fixés, le souvenir de nos anciens Pères est encore tout vivant dans le cœur des chrétiens. Les Chinois d'aujourd'hui ne les ont connus que par le récit de leurs aïeux ; et, toutefois, ils en parlent en des termes qui expriment la vénération la plus profonde, jointe à la plus vive reconnaissance. Cette heureuse disposition nous donne beaucoup à espérer. Une chose bien remarquable encore, et qui paraît également certaine, c'est que dans un grand nombre de familles qui ont jadis apostasié, on conserve soigneusement des crucifix, des chapelets, médailles et images ; et quand des chrétiens offrent aux possesseurs de l'argent pour les ravoir, ceux-ci répondent qu'ils ne veulent pas s'en défaire, parce que si leurs ancêtres ont attaché le plus grand prix à ces objets, de même un jour leurs descendants s'estimeront heureux de les trouver dans la famille.

«...... Dire qu'en Chine tout se fait à l'inverse de ce qui se pratique en Europe, serait tomber dans une exagération flagrante ; mais il n'est pas moins vrai qu'on peut signaler de nombreuses oppositions dans bien des usages. Ainsi,

pour commencer par ce que tout le monde sait, en Europe on écrit de gauche à droite ; en Chine, c'est au contraire de droite à gauche. Vos fashionables se pavanent d'une chevelure frisée et touffue ; les nôtres tirent vanité d'une tête rasée, d'une tête chauve, à la queue près. Pour vous, au fort de l'été, vous recherchez les boissons froides et à la glace ; ici, plus il fait chaud, plus on aime que le thé soit brûlant. Tandis que vous faites garder la diète au malade, nos docteurs lui recommandent de manger. C'est en se découvrant qu'un Européen témoigne du respect ; pour un Chinois, c'est en gardant le chapeau sur la tête. La place d'honneur, qui chez vous est à droite, en Chine est au contraire à gauche. Autant le goût de la danse est répandu en Europe, autant il est décrié en Chine ; c'est un exercice abandonné aux histrions. En Europe les habits de deuil sont noirs ; en Chine ils sont blancs, on réserve le noir pour les jours de fête. Vous croyez que le silence imposé aux enfants dans les moments d'étude, est nécessaire à leurs progrès ; en Chine, on veut qu'ils apprennent leurs leçons tout haut ; quand ils sont réunis en grand nombre dans la même école, et qu'ils crient tous, chacun de son côté, à tue-tête, c'est alors qu'ils étudient à merveille. Mais c'est surtout dans le langage que l'opposition est remarquable ; il est bien facile à un Européen, surtout à un Français, de connaître la construction des périodes chinoises, il n'a qu'à prendre le contrepied de sa manière ordinaire de parler : que la phrase soit longue ou courte, nos indigènes commenceront par où nous devons naturellement finir, et finiront, à quelques mots près, par où nous commençons.

« S'il y a contraste dans les usages, il n'y en a pas moins dans les idées. Sans parler de la profession des armes, qui est chez vous en si grand honneur, tandis qu'en Chine on en fait peu de cas, en Europe les per-

sonnes du monde s'efforcent d'éloigner de leur esprit et de leurs yeux tout ce qui peut rappeler la sévère pensée de la mort; mais en Chine, une bière ferait plutôt plaisir à voir. A qui viendrait-il jamais dans l'esprit en Europe, que c'est faire un beau présent à un parent ou à un ami, que d'aller lui porter un cercueil? En Chine, d'une part, on a très-bonne grâce à offrir, et de l'autre, on est très-flatté de recevoir un pareil cadeau. Une bière est un objet de luxe, dont on fait montre, jusqu'à ce que vienne le moment d'y entrer. En Europe, quand il y a un mort dans une maison, on le fait emporter au plus vite; en Chine, on le garde le plus longtemps qu'on peut. L'empereur a beau défendre cet usage, il ne manque pas de Chinois qui s'exposent à une sévère punition, pour conserver chez eux leurs parents défunts pendant des années entières.

« En certaines localités, ce n'est pas dans le lieu le plus retiré de l'habitation que sera placé le cadavre, mais dans l'endroit le plus exposé aux regards des allants et des venants. Un jour que j'allais rendre visite à un Chinois, la première chose que je vis en entrant, ce furent deux bières, l'une à droite, l'autre à gauche de la porte. Je dis à un enfant qui se trouvait là : Mon petit ami, sans doute il n'y a rien là-dedans. — Rien? me répondit-il en riant : il y a là mon père, et ma mère ici. L'empereur, du reste, ne craint pas plus que ses sujets de penser à la mort. Lorsqu'un nouveau prince monte sur le trône, l'usage est qu'il commence aussitôt à construire son tombeau au-dessous de son palais, et, partout où il va, il se fait, dit-on, précéder d'un cercueil.

« Veuillez, mon Révérend Père, recevoir l'assurance du respect profond avec lequel je suis, etc.

« ESTÈVE, S. J. »

# VICARIAT APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN.

---

*Extrait de deux lettres de M. Bertrand, Missionnaire en Chine, à M. Jurine, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.*

Tchoung-Kin-Fou, juillet 1842.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 8 juin, m'est heureusement parvenue. J'essayerais peut-être de vous exprimer la joie qu'elle a répandue dans mon âme, si, par expérience, vous ne saviez combien sont précieux au Missionnaire les souvenirs d'un véritable ami. C'est bien sincèrement que je vous en remercie, et sans plus de préambule, je passe au récit des terribles fléaux qui ont ravagé mon pauvre district, depuis ma dernière lettre du mois d'août 1839. Sécheresse, stérilité, famine, peste, vols et brigandage universel : tels sont, en résumé, les événements qui se sont déroulés sous mes yeux. Permettez-moi d'esquisser ce triste mais véridique tableau de nos misères.

« Après deux ans de disette, suivie d'une peste qui avait décimé les habitants, on commençait à renaître à l'espérance ; la récolte, aux premiers jours de juillet.

paraissait devoir être abondante ; les esprits, abattus par tant de revers, reprenaient le goût de la vie ; mais le bras de Dieu devait s'appesantir encore sur ce malheureux peuple ! Comme on se préparait à la moisson, d'épaisses nuées d'insectes vinrent détruire en un instant cette dernière ressource ; et après avoir tout dévoré dans la plaine, on les vit gagner les plus hautes montagnes, ne laissant partout qu'une paille plus qu'inutile ; car infectée par la morsure de ces insectes, elle devint une source féconde de maladies pour les animaux domestiques.

« Comment vous retracer la détresse où se sont trouvés nos infortunés montagnards ? Chrétiens et païens, tous se croyaient à la fin du monde ; on n'entendait plus que les cris de la misère : Qu'allons-nous devenir ? qui nourrira nos enfants ? de quoi nous vêtirons-nous ? Les riches propriétaires, n'ayant ni riz ni argent, avaient suspendu tout commerce. La classe pauvre condamnée à une oisiveté forcée, et d'ailleurs sans aucune provision, n'avait d'autre ressource que de suivre les funestes inspirations de la faim ; aussi les voleurs, déjà si nombreux, se sont-ils multipliés à l'infini. Quelles horreurs n'ont-ils pas commises ! Ces brigands, armés de coutelas, infestaient les chemins, circulaient dans les campagnes, sur les marchés, et même dans les villes. En dépit de la police chinoise, on les a vus dans la ville de *Lan-Tchòùan*, le poignard à la main, entrer en plein jour dans les boutiques et enlever tout ce qu'ils rencontraient. Leur résister était s'exposer à une mort presque certaine ; et d'ailleurs la terreur qu'ils inspiraient était si générale, que les honnêtes gens n'osaient pas se réunir pour réprimer leurs excès. En vain le mandarin de l'endroit a-t-il déployé une louable activité, faisant stationner partout des satellites ; c'était une digue trop faible pour arrêter le

torrent furieux, qui ne laissait que mort et misère sur son passage !

« Il a donc fallu en venir à des moyens extrêmes, et intimider les coupables par des châtiments inouïs. De fréquentes arrestations avaient été faites ; bientôt les prisons se trouvèrent remplies de ces malheureux, auxquels on laissa endurer toutes les horreurs de la faim, et après les avoir roués de coups, on finit par les brûler vifs.

« Ce supplice, inconnu jusqu'alors au Su-Tchuen, en effrayant les plus déterminés, ramena l'ordre dans la ville : mais la campagne n'a cessé d'être en proie à la dévastation ; dans les marchés les voleurs, confondus au milieu de la foule, enlevaient de côté et d'autre tout ce qu'ils pouvaient atteindre : argent, marchandises, habits, rien n'échappait à leur rapacité. La nuit, on dirait que le pays est au pillage. Les habitations rustiques étant construites en terre, il est facile d'y pratiquer une ouverture. Dès que le jour est à son déclin, les bandits se rendent sans bruit derrière la maison qu'ils veulent exploiter ; là, cachés au milieu des bambous, ils attendent le moment du plus profond sommeil ; alors ils font une brèche dans le mur, et à la clarté d'une bougie, ils se glissent dans les divers appartements, et enlèvent tout ce qui tombe sous leur main, sans même respecter les couvertures des gens endormis. J'ai dans mon district une quarantaine d'enfants qui étudient sous le même toit : or, pendant une nuit qu'ils reposaient tous profondément, une bande de malfaiteurs pénétra dans l'école, et déroba, entre autres effets, les habits et les couvertures du maître et des élèves, sans qu'aucun d'eux s'en aperçût. Jugez, d'après ce court exposé, si l'on peut être sans inquiétude sur les chemins et dormir en paix dans son lit. Cependant, grâce à l'aimable Providence qui veille toujours, comme une tendre mère, à notre sûreté, je ne suis jamais tombé entre les mains

des voleurs, quoiqu'ils aient essayé plus d'une fois de surprendre la maison où j'étais, et qu'ils soient même venus m'épier par la croisée.

« Pour vous faire une idée exacte de la misère qui a désolé mon district, il est bon que vous sachiez que dans ce pays, tout hérissé de montagnes, la culture fait toute la subsistance du peuple, et qu'une année de récolte médiocre suffit pour réduire un tiers des habitants à la pauvreté la plus affreuse. Si encore on pouvait avoir recours aux arts mécaniques et à l'industrie! mais c'est ici chose à peu près inconnue. En Europe, dans vos campagnes, un enfant de quinze ans, pour peu qu'il soit laborieux, trouve toujours à gagner sa vie; ici un jeune homme de dix-sept ans ne trouve rien à faire. Les hommes qui ont atteint la vigueur de l'âge, peuvent assez ordinairement s'occuper, soit à transporter des fardeaux ou des palanquins, soit à couper du bois ou à cultiver les champs; mais le modique salaire qu'ils en reçoivent, quatre ou cinq sous dans les temps ordinaires, ne saurait suffire à l'entretien de leur famille. Pour les femmes et les filles, elles n'ont d'autre gagne-pain que la filature du chanvre et du coton, et ce travail manque presque totalement aux époques de grande disette; d'ailleurs on exige des personnes qui s'en chargent, une petite somme pour cautionnement; en sorte que les plus misérables, celles qui n'ont absolument rien, ne peuvent se procurer de l'ouvrage. Je ne crois pas qu'il se trouve sous le soleil un pays où l'humanité soit plus malheureuse que dans ces montagnes. Pendant les années stériles, qui ne sont, hélas! que trop fréquentes, la plupart des gens n'ont pour tout aliment que des raves, des herbes et des racines; encore n'en ont-ils pas à satiété, et souvent ils en manquent tout à fait, comme cela est arrivé à la fin de 1841, époque où la famine fut à son comble.

« Comment vous peindre ces scènes déchirantes !

« Des essaims de pauvres, tant hommes que femmes et enfants, circulaient en tous sens, se jetaient sur les rizières, enlevaient les légumes des jardins, dépouillaient les vergers ainsi que les plantations de millet. Vainement les propriétaires se sont armés de fusils, et ont fait pendant la nuit l'office de garde champêtre; toute leur surveillance a été inutile contre des gens affamés, qui d'ailleurs n'avaient guère peur qu'on leur fît feu dessus; car si un Chinois s'avisait de tuer un de ces malheureux, aussitôt tous les parents du mort iraient dénoncer le meurtrier, qui se trouverait par là ruiné en procès. Que s'il venait seulement à frapper quelqu'un des voleurs, celui-ci par dépit, et pour se venger, irait peut-être se pendre à un arbre de son domaine, et appellerait ainsi la vindicte des lois sur le propriétaire, réputé l'auteur de sa mort.

« Il n'y a pas longtemps qu'un riche indigène, voisin de la famille où je passe le temps des grandes chaleurs, rencontra dans son champ un individu qui lui dérobait des courges : aussitôt de crier, de ressaisir les objets enlevés et d'éconduire son homme à coups de bâton. L'infortuné s'éloigna sans se plaindre; mais peu après, poussé par le démon de la vengeance, il revint se pendre à un arbre. Ses parents qui peut-être avaient fait complot avec lui, accourent dénoncer le fait au prétoire. Mandarins et satellites se rendent sur les lieux et condamnent le maître du terrain, qui fut heureux de se tirer d'affaire moyennant 4,000 taëls. C'est là un échantillon du caractère chinois et de la justice des mandarins. Les propriétaires peuvent bien arrêter les voleurs et les conduire aux magistrats, qui les châtient avec sévérité; mais cela entraîne des dépenses énormes; de sorte que le parti le plus sage est de prendre patience, de garder ses champs nuit et

jour, et d'en écarter les voleurs comme on écarterait un troupeau de moutons.

« Que de misères durant ces deux années! la faim a moissonné des millions de victimes. Plusieurs ont succombé sur les routes; il m'est arrivé dans mes courses d'enjamber des cadavres déjà en proie à l'infection. Quelques-uns, trouvant la mort trop lente, se sont jetés dans les fleuves, ou précipités du haut des rochers; d'autres, en grand nombre, n'ayant plus la force de se traîner hors de leurs cabanes, s'y sont consumés en y mettant le feu.

« Pauvre peuple! encore s'il voulait se faire chrétien à l'heure de la mort et échanger sa triste vie contre un avenir plus heureux! mais non, ils restent sourds à nos sollicitations et expirent dans le désespoir.

« Dirai-je combien l'espèce humaine est dégradée sous l'empire de la faim? Des pères et mères ont refusé de partager leur dernière poignée de riz avec leurs propres enfants qui, après avoir poussé à leurs oreilles des cris lamentables pendant quelques jours, se sont éteints dans une maigreur effrayante. D'autres, pires que les tigres, ont tué les enfants qui venaient de naître, surtout les filles, ou les ont jetés à la voierie, comme chez nous on jette un petit chien qu'on ne veut pas élever. Ces pauvres créatures exposées sur le bord des rivières, au milieu des broussailles, ou dans des trous fangeux, font entendre des cris déchirants; et l'égoïste Chinois qui les voit ne s'en émeut point; que dis-je? il en rit comme si c'étaient de vils animaux. Pauvre peuple! que de fois j'ai senti mes entrailles émues à la vue de tant de malheurs! « Que n'avons-nous la liberté? me suis-je dit bien des fois. Je ferais au moins en petit ce qu'a réalisé saint Vincent de Paul en France. » Vœux inutiles! Ne pouvant sauver la vie du corps à ces petits enfants, j'ai cherché à procurer le salut de leurs âmes... Deux hommes instruits et quelque peu

médecins que j'emploie à cette bonne œuvre depuis huit mois, en ont baptisé six cent vingt-quatre, dont plus de cinq cents sont déjà montés au ciel.

« Pendant que j'étais en tournée apostolique, des fidèles se traînèrent jusqu'auprès de moi ; ils venaient me prier d'entendre leurs confessions, et de leur administrer les derniers Sacrements, parce qu'ils se croyaient sur le point de terminer leur malheureuse existence, n'ayant rien mangé depuis trois ou quatre jours. Vous auriez dit que c'étaient des squelettes ambulants. Je vous laisse à juger de ma douloureuse position ! Je leur distribuais tout ce qui était en mon pouvoir, et les renvoyais après les avoir encouragés et consolés de mon mieux. Mais mes ressources ont été bientôt épuisées, au point qu'après avoir tout donné, il ne me restait plus que l'unique vêtement dont j'étais couvert. Comment secourir tant de malheureux affamés ? Je ne puis vous exprimer ce que mon cœur éprouvait de déchirements ; cependant, en m'imposant les plus dures privations, en faisant tous mes voyages à pied, j'ai pu économiser quelques centaines de sapèques, ce qui m'a procuré le moyen d'en secourir un grand nombre, et la consolation d'en soustraire plusieurs à la mort.

« ...... Voyez ces essaims de femmes et d'enfants, qui descendent la montagne chargés de feuilles de chêne ; et, plus loin, ces quelques bonnes femmes encore occupées à faire leurs fagots ; elles sont chrétiennes, et ne sont en retard qu'afin de laisser défiler les païens, parce qu'elles désirent me parler. Remarquez comme elles sont joyeuses, malgré leur extrême misère ! Si on leur demande à quoi elles pensent ordinairement pendant leur pénible travail, elles répondent : « A Jésus portant sa croix. »

« Désirez-vous connaître l'usage de ces feuilles, qu'on recueille avec tant de soin ? Eh bien, on les porte au mar

ché pour acheter une poignée de riz ou de maïs, avec un peu de sel. Tous ces gens-là sont encore à jeun ; leurs enfants, enfermés dans la cabane, comme de petits oiseaux dans leur nid, appellent à grands cris leurs mères, qui ne reviendront que bien tard, après avoir vendu leur ramée.

« Chaque jour, quelque rigoureux que soit le temps, elles vont sur ces montagnes, chercher leur aliment quotidien. Ce sera grande misère, lorsque ces feuilles seront épuisées !

« Sur ces mêmes montagnes, se trouvent aussi plusieurs mines d'une espèce de terre grasse, assez semblable à celle qu'on emploie dans mon pays pour cimenter les fours. Vous ne croiriez pas qu'elle sert ici à nourrir une infinité de malheureuses familles ! Dans les temps de disette, c'est une branche de commerce activement exploitée ; on vient la chercher de très-loin, pour la vendre dans les marchés à sept ou huit lieues à la ronde. On la réduit en forme de petits pains, qu'on fait cuire sur les charbons.

« Ceux qui ne sont pas à la dernière misère, ont soin de la moudre avec un peu de maïs ou de froment, ce qui la rend plus facile à avaler. Vous pensez bien que quelque expédient qu'on emploie, on ne parviendra jamais à en faire un aliment solide ; elle n'a d'ailleurs aucun goût, et me paraît très-indigeste ; aussi, plusieurs de ceux qui s'en nourrissent, ont-ils contracté des maladies graves, en sorte que je la crois, sinon nuisible, du moins plus propre à amuser la faim qu'à l'apaiser.

« Fouiller dans les entrailles de la terre, la dévorer en guise d'aliment, voilà sans doute le *nec plus ultra* des lamentables inventions de la faim ! J'en ai cependant une autre à vous signaler, dont la seule pensée me fait frémir d'horreur : des païens ont trouvé plus substantielle

la chair humaine ! Mais pour ne pas fatiguer votre cœur par de trop longs récits, dignes assurément de figurer dans les annales de l'anthropophagie, je me contenterai de citer un seul trait.

« Deux individus, mari et femme, mendiants de profession, s'étaient retirés dans un antre de difficile accès, sur le bord du *fleuve Bleu*, près de la ville de *Tchoûng-Kin*. Le mari sortait chaque matin pour aller quêter du riz à la ville, et regagnait ensuite sa tanière, où l'horrible festin se préparait en son absence. Ils étaient là le reste du jour comme un couple de tigres, guettant leur proie. Malheur aux passants qui se laissaient prendre à leurs invitations perfides ! une fois sous leurs griffes, plus de moyen d'échapper à la mort ! Après les avoir garrottés, on les mettait en réserve pour être ensuite égorgés selon le besoin ; les plus gras avaient l'avantage de passer les premiers, et leur graisse aidait les survivants à prendre de l'embonpoint.

« Un soir du mois de janvier, comme ils se disposaient à satisfaire leur sauvage appétit, des satellites aperçurent, en côtoyant le fleuve, une pâle lumière qui semblait sortir du sein des rochers : curieux d'en connaître les habitants, et secondés par la clarté de la lune, ils se mirent à gravir la montagne jusqu'à la hauteur de l'antre souterrain. Les deux monstres les accueillirent très-poliment ; ils répondirent si bien aux questions qui leur furent adressées, que les satellites, ne voyant rien qui leur inspirât le moindre soupçon, songeaient déjà à se retirer, lorsqu'une voix étouffée, sortant du fond de la caverne, vint frapper leur attention. Elle implorait du secours. Aussitôt ceux-ci de pénétrer plus avant, et de chercher dans tous les coins de ce repaire affreux. Ils trouvèrent bientôt, derrière un tas de broussailles, un jeune homme, pieds et poings liés, qui s'empressa de leur

dire comment les deux cannibales l'avaient jeté dans cet endroit, où ils l'engraissaient pour le manger à son tour. Combien d'autres horreurs ne se révélèrent pas aux recherches des satellites! Mais je tire le voile sur les détails de cette boucherie humaine.....

« On assure que plus de trente individus avaient déjà été dévorés. Inutile de vous dire qu'on arrêta ces anthropophages. Conduits à la ville et traduits devant le mandarin, ils ont reçu une si rude bastonnade, que la femme a expiré sous les coups; son mari ne lui a survécu que pour avoir la tête écorchée et tranchée.

« Vous me pardonnerez ce hideux tableau que je n'ose achever, après l'avoir entrepris pour vous donner une idée de notre situation et de nos misères. Si je crains de vous révolter par de simples récits, jugez de ce que j'éprouve en assistant moi-même, chaque jour et depuis deux ans, au spectacle de tant de calamités!

« A tous les maux dont j'ai déjà parlé, s'en est joint un plus horrible encore, au commencement de cette année : c'est la peste qui s'est manifestée dès le mois de décembre dans la partie orientale de ma Mission. Semblable à un incendie que le vent alimente et propage, ce fléau a fait en peu de mois des progrès si rapides, qu'au mois d'avril de cette année tout mon district s'est trouvé infecté, et bientôt ses ravages se sont étendus sur le reste du *Su-Tchuen*. La contagion s'attachait surtout à la classe pauvre, aux personnes qui avaient eu à souffrir de la faim. Le nombre de morts est incalculable, on les compte par millions. Les chrétiens n'ont pas été plus épargnés que les infidèles. Pendant l'espace de trois mois, j'ai été uniquement occupé au secours des pestiférés, j'ai travaillé au delà de mes forces, sans cesse en course, gravissant, descendant de hautes chaînes de montagnes, quelquefois par un déluge de pluie.

« Très-souvent, après la messe, je prenais le saint Viatique, et le portais à une demi-douzaine de malades, disséminés sur un rayon de cinq à six lieues.

« Oh! comme ces pauvres gens étaient contents de me voir! ils croyaient leur salut en sûreté lorsqu'ils avaient pu recevoir les sacrements. Quelquefois je leur demandais s'ils n'avaient pas peur de mourir? « O mon Père! me répondaient-ils, maintenant que je me suis confessé et que je possède le bon Dieu dans mon cœur, qu'aurais-je à craindre? Je sais bien que je suis un pécheur, mais j'ai confiance aux mérites de Jésus-Christ, qui sont bien plus grands que mes fautes. »

« ..... Que vous dirai-je maintenant de l'état de la Religion dans ces terres lointaines? Elle continue à jouir de la même tranquillité que les années précédentes. Il y a bien eu dans certaines provinces quelques persécutions locales; mais, au Su-Tchuen, nous n'avons entendu gronder l'orage que de loin, et nous en avons été quittes pour de légères tracasseries et pour un peu de peur. La paix n'a pas été troublée un seul instant dans mon district, où j'exerce depuis six ans mes fonctions sans avoir été inquiété en aucune manière, parce que les mandarins sont assez bons, qu'ils regardent les chrétiens comme un peuple fidèle, et savent le distinguer des sectes turbulentes qui de temps en temps s'organisent contre la sûreté de l'état: en vain des païens jaloux ont essayé de les compromettre, en les peignant sous les couleurs les plus noires et les confondant avec les sociétés secrètes; certains que de telles accusations n'étaient dictées que par l'envie de nuire, les magistrats ont répondu par des éloges bien glorieux à nos néophytes.

« Une chose qui contribue à rendre les mandarins favorables aux chrétiens, c'est qu'ils savent fort bien que

ceux de leurs prédécesseurs qui ont sévi contre la Religion, ont fait des fins tragiques ou ont été disgraciés, non pour avoir été persécuteurs, mais pour d'autres fautes que le bon Dieu, afin de les punir sans doute de l'abus qu'ils avaient fait du pouvoir, a permis qu'ils commissent ou qu'on leur imputât.

« Je vous embrasse cordialement dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie, et vous prie de me croire toujours,

« Monsieur et bien cher Confrère,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J. Bertrand, *Miss. apost.* »

*Lettre de Mgr Pérocheau, Evêque de Maxula, Vicaire apostolique du Su-Tchuen, à M. Langlois, Supérieur du séminaire des Missions étrangères.*

Su-Tchuen, le 1er septembre 1841.

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Je n'ai ici que trois prêtres qui jouissent d'une parfaite santé ; les six autres confrères sont très-faibles. Je viens d'ordonner un prêtre chinois. Trois écoliers du collége de Pinang sont heureusement arrivés au Su-Tchuen en décembre dernier ; ils doivent, avant d'être promus aux saints ordres, accompagner quelque Missionnaire européen pour revoir leur théologie, et apprendre à connaître les affaires et les hommes.

« Point de nouvelles fort consolantes à vous donner sur la Mission. Le nombre des voleurs augmente toujours. L'absence d'une grande partie des troupes envoyées à Canton accroît leur audace. En beaucoup d'endroits, sous prétexte d'empêcher la contrebande de l'opium, ils font ouvrir les caisses des voyageurs, pour en extorquer de l'argent. Les dangers sont grands presque partout. On prononce souvent de très-mauvais propos contre nos fidèles, à l'occasion de la guerre ; quelquefois on crie dans les rues que les chrétiens vont se révolter, et s'unir aux Anglais. Heureusement les gouverneurs de la province n'y sont pour rien. L'empereur s'est même fait notre apologiste, en écrivant à tous les mandarins

qu'il y a une immense différence entre la doctrine des Anglais, et celle des chrétiens chinois. Son intention est probablement d'empêcher qu'on ne vexe et irrite les catholiques, sous prétexte que les Anglais adorent le même Dieu. La politique entre sans doute pour quelque chose dans une telle déclaration. Vers l'époque où est arrivée cette lettre de l'empereur, le mandarin de la ville de Tchong-Kiang, ordonna à un chrétien qui lui avait été déféré pour cause de Religion, de réciter le decalogue et diverses prières, selon les titres inscrits dans un de nos livres qu'il tenait à la main. Le néophyte obéit; le magistrat convaincu qu'il était véritablement chrétien, au lieu de blâme lui donna des louanges, le renvoya libre et fit durement frapper l'accusateur comme perturbateur du repos public, lui disant que professer la Religion chrétienne n'était point un crime.

« Il y a en Chine des sociétés secrètes, dont le but principal est de chasser la dynastie tartare. Les mandarins qui connaissent notre Religion, savent bien qu'elle n'est pas du nombre de ces sectes : c'est pourquoi le juge dont je viens de parler, voulut s'assurer si le prévenu était véritablement des nôtres.

« A la capitale du Su-Tchuen, le grand mandarin Fou est notre ami, bien qu'il n'ose pas le paraître ; nous devons à sa bienveillance plusieurs services signalés, entre autres l'élargissement d'un prêtre chinois et de plusieurs fidèles, arrêtés l'année dernière, et presque aussitôt relâchés, parce qu'au lieu de féliciter les satellites, il avait improuvé leur zèle.

« Ce sont les grandes vertus de Mgr de Tabraca (1) qui

---

(1) Mgr Gabriel-Taurin Dufresse, évêque de Tabraca, vicaire apostolique du Su-Tchuen, décapité pour la foi le 14 septembre 1815.

ont si bien disposé son cœur envers les chrétiens. Durant la captivité du saint Martyr, ce mandarin lui parla souvent, et il demeura persuadé de l'innocence du prisonnier et de la divinité de l'Evangile. Depuis, il a dit plusieurs fois à un chrétien, son ami, qui me l'a rapporté : « Il n'y a qu'une religion vraie et divine qui « puisse inspirer d'aussi grandes vertus dans une telle « position. Si je pouvais être en même temps chrétien et « mandarin, j'embrasserais sans délai une religion si « parfaite. » Daigne le Seigneur lui donner la force de renoncer à sa dignité pour sauver son âme.

« Dieu continue de bénir nos efforts pour procurer le baptême aux enfants des infidèles. Dans le cours de l'année, 17,825 de ces enfants ont été baptisés en danger de mort; environ, 11,800 sont allés peu après au ciel louer Dieu et intercéder pour nous. 313 néophytes ont été admis au catéchuménat, et 406 catéchumènes ont reçu le baptême. Nous avons 54 écoles de garçons et 114 écoles de filles.

« J'ai l'honneur, etc.

« † J.-L., *Evêque de Maxula*,
*Vic. apost. du Su-Tchuen.* »

*Extrait d'une autre lettre du même Prélat à M. le Supérieur du Séminaire des Missions étrangères.*

Su-Tchuen, 3 septembre 1843.

« Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler, 20,068 enfants infidèles ont reçu le baptême en danger de mort ; 12,884 d'entre eux sont allés peu après au Ciel prier pour nous ; 389 adultes viennent encore d'être baptisés.

« Cette année, nous avons été un peu moins alarmés que par le passé. Il y a eu dans quatre endroits une petite persécution ; des chrétiens ont été conduits aux mandarins ; quelques-uns ont apostasié, les uns tout de suite, les autres après avoir supporté de longs et cruels tourments : mais ils ont en bien plus grand nombre généreusement confessé la foi, répondu avec courage, souffert beaucoup, et ont été renvoyés chez eux, sans avoir témoigné la moindre faiblesse, les uns après quelques jours de détention, les autres après plusieurs mois de prison et de cangue. Un des mandarins a fait publiquement, dans son prétoire, l'apologie de la Religion, et a donné des louanges aux confesseurs de la foi : il était mécontent qu'on lui eût amené des gens innocents, disait-il, calomniés par de mauvais sujets qui feraient mieux d'imiter leurs vertus. Il aurait, ajoutait-il, refusé la permission de les arrêter, si on lui eût dit qu'ils étaient chrétiens. Daigne le Seigneur inspirer de tels sentiments à tous ses collègues !

« Plût à Dieu que les Anglais missent, pour une des conditions de la paix, la permission de faire connaître et aimer Dieu en Chine! Si un tel bonheur arrivait, et que le Ciel bénît nos efforts, que de millions d'âmes, dans l'empire et les royaumes voisins, augmenteraient le nombre des élus! C'est le refrain de toutes mes lettres, parce que c'est le désir continuel de mon cœur. J'espère que les ardentes prières et les généreuses aumônes des Associés de la Propagation de la Foi accéléreront des temps si heureux.

« Agréez, Monsieur le Supérieur, etc.

« † J.-L., *Evêque de Maxula,*
*Vic. apost. du Su-Tchuen.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Freycenon, Missionnaire apostolique, à M. Freycenon, son oncle, curé de Tiranges, dans le diocèse du Puy.*

« Mon très-cher Oncle,

« Depuis cinq ans que j'évangélise ces pays lointains, j'ai déjà couru bien des dangers, supporté bien des afflictions : vous les raconter toutes serait trop contrister un cœur aussi aimant que le vôtre. Je me bornerai à vous dire que le Seigneur me fait la grâce d'accepter toutes mes peines avec une entière résignation. Pourquoi serais-je triste de ce que Dieu veut ?

« Au mois de juillet dernier, j'allai passer deux jours à *Tchéu-Tou-Fou*, capitale du *Su-Tchuen*. Cette grande ville chinoise a un fort bel aspect. Ses rues sont larges pour la plupart, assez bien alignées, pavées en pierres carrées comme à Paris, et encombrées d'allants et de venants. Plusieurs quais l'embellissent. C'est là qu'on trouve les boutiques les plus apparentes, dont l'étalage se compose en grande partie d'articles européens : j'y ai vu vos draps, vos soieries, vos rubans, foulards, calicots, montres, horloges, ciseaux, etc. Tous ces objets sont à un prix exorbitant. Je marchandai une petite pendule qu'on aurait eue en France pour quinze à vingt francs : on ne voulut pas me la céder pour cinquante-cinq *taëls* ; or, le *taël* vaut à peu près sept francs cinquante.

« Ne croyez pas pourtant que ces boutiques soient d'une grande richesse. Je demandai à un homme d'affaire quelle valeur pouvait représenter le plus brillant magasin de la ville, et il me répondit qu'elle ne dépassait pas deux ou trois mille onces d'argent, c'est-à-dire deux ou trois mille *taëls*. Si vos maisons d'Europe n'avaient pas d'autres capitaux en circulation, les amis du luxe se croiraient bien à plaindre; ici, cela passe pour un commerce très-étendu.

« L'habitation que j'occupais, en face du palais du gouverneur appelé *Tsoung-Tôu*, me permit d'examiner tout à mon aise ce dignitaire et sa nombreuse cour. Le lendemain de mon arrivée, j'aperçus de ma chambre un drapeau jaune arboré à la pointe d'un mât; je demandai ce qu'il signifiait, et j'appris qu'on le hissait chaque fois que le *Tsoung-Tôu* devait sortir dans la journée. Il sortit en effet. Un seul coup de canon fut le signal du départ. Aussitôt une musique grotesque se fit entendre : on eût dit le son d'une corne de berger, mêlée au bruit d'une trompette criarde. Je vis défiler à la suite du gouverneur les gens de sa maison, ses gardes du corps, ses cavaliers, ainsi qu'une foule de mandarins grands et petits. Quand ces dignitaires sont en marche, ils ont toujours nombreuse escorte; qu'ils soient en litière ou à cheval, un serviteur déploie sur leur tête un large parasol rond, un autre les rafraîchit à grands coups d'éventail, un troisième tient la main à la bride du cheval, ou au bras du palanquin, tandis que le grave personnage se rengorge dans sa vaniteuse indolence.

« Au retour du *Tsoung-Tôu*, ce furent même salve et même musique. On lui rend pareil honneur chaque fois qu'il franchit le seuil de son palais, ne fût-ce que pour faire un tour de promenade. Vers les neuf heures du soir, on lui donne une dernière sérénade pendant un demi-

quart d'heure, puis la scène finit par un coup de canon. Alors toutes les portes de la ville se ferment.

« A quatre heures du matin, nouveau charivari, nouveau coup de canon. Les portes de la ville s'ouvrent. Me voilà sur pieds, car j'ai bien du chemin à faire si je veux la visiter en détail : elle a plus de quatre lieues de tour. Elle se divise en trois grands quartiers, appelés la ville des indigènes, la ville des Tartares, et la ville impériale, où l'empereur résidait autrefois. Ces trois villes ont chacune leurs fortifications, qui sont en briques et fort solides. On pénètre dans la cité tartare par une grande porte voûtée, de vingt-six pas de long. Là, vous croiriez vous trouver en dehors de la Chine : les maisons ont une architecture à part ; les hommes et les femmes sont d'une taille européenne ; leurs traits et leurs manières ressemblent presque aux nôtres.

« Le second jour, nous partîmes de grand matin pour aller voir une pagode célèbre, appelée *Ouéu-Chôu-Yuên*. Nous y arrivâmes un peu avant onze heures. C'était le moment où les bonzes se mettaient à table. Voici le spectacle dont nous fûmes témoins. Dans un vaste réfectoire, quatre-vingt-dix bonzes, placés dos à dos, assis devant une longue table fort étroite, les mains jointes, les yeux constamment fixés à terre, chantaient en commun des paroles qu'aucun de nous ne put comprendre. Cette prière dura bien dix minutes. Un d'entre eux, qui faisait l'office de maître de cérémonie, tenait d'une main une petite clochette qu'il frappait en mesure avec une baguette de cuivre ; c'était lui qui entonnait la psalmodie. Le grand bonze était au centre, derrière une idole dorée, priant, assis comme les autres, seul devant une petite table plus élevée d'où il dominait l'assistance.

« Au milieu du réfectoire, et en face de l'idole, était un autre bonze habillé de jaune, qui offrait au Dieu une

pleine écuelle de riz. Un quatrième personnage, placé derrière le précédent, devant la porte, et tout près de nous, tenait de la main droite, à la hauteur des yeux, sur une palette en cuivre, quelques grains de riz; sa main gauche était armée d'un bâtonnet, pour chasser les mouches téméraires qui auraient osé venir manger l'offrande à la barbe de l'idole.

« Les prières finies, le maître de cérémonie cessa de frapper sa sonnette; le bonze qui offrait l'écuelle la plaça sous le menton du dieu, et celui qui tenait les grains de riz vint, devant nous, les déposer sur une pierre destinée à les recevoir. Alors des servants se hâtèrent de remplir les plats des différentes tables. Aucun des convives placés aux premiers rangs ne remuait. Le grand bonze donna le signal, et tous se mirent à l'œuvre. Ils dévorèrent en un instant bon nombre de seaux de riz, avec force aubergines, et rien de plus. Ces pénitents du paganisme ne mangent point de viande et ne boivent jamais de vin, du moins en public. Vers la fin du dîner, on servit du thé à discrétion.

« Le repas se termina à peu près dans le même ordre qu'il avait commencé. Nous vîmes tous les bonzes défiler, sur deux lignes, pour regagner leurs cellules, d'où ils sortent rarement. Quelle vie mortifiée! Combien le démon est habile à singer les œuvres de Dieu! Ces hommes étaient tous amaigris, pâles et défigurés, à l'exception de leur chef qui avait beaucoup d'embonpoint; c'était peut-être à son volumineux abdomen qu'il devait sa haute dignité, car ici c'est un trait de ressemblance avec les Dieux : il y a dans cette pagode plusieurs idoles de douze pieds de haut, dont le ventre a au moins six pieds de diamètre. Jamais le grand bonze ne sort. L'empereur viendrait en pèlerinage, que le superbe Saint ne ferait pas un pas pour lui adresser la parole.

« La résidence des bonzes est un imposant édifice à deux étages, construit en briques, entouré de larges corridors, et sept ou huit fois aussi vaste que le séminaire du Puy. Quel beau séminaire cela fera un jour si la Religion vient à fleurir en Chine !

« Après une heure de repos à l'ombre des bâtiments, nous repartîmes en plaignant du fond du cœur ces pauvres idolâtres, que le démon abuse si cruellement, et qu'il sait ici enchaîner à ses autels par des austérités, comme il captive ailleurs par les plaisirs. C'est partout le même aveuglement et le même esclavage ; mais la compassion qu'on éprouve pour ces malheureux est bien plus vive, quand on les voit faire pour se perdre plus de sacrifices qu'il n'en faudrait pour se sauver.

« Adieu, mon cher oncle ! Je suis, etc.

« Freycenon, *Miss. apost.* »

# VICARIAT APOSTOLIQUE DU HOU-KOUANG.

*Extrait d'une lettre de Mgr. Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-Kouang, à MM. les Directeurs de l'Œuvre.*

Du Hou-Kouang, le 15 mai 1842.

« Messieurs,

« Dans mes précédentes lettres, je vous avais déjà signalé une des plus illustres victimes de la persécution ; maintenant qu'elle a terminé sa longue et cruelle agonie, je vais reprendre en peu de mots le récit de ses souffrances, si ingénieusement compliquées par le fanatisme des païens, et si héroïquement supportées pour l'amour de Jésus-Christ.

« Paul Ju, membre de la famille impériale, avait eu pour père un mandarin de la ville tartare de King-Chou-Fu, située dans la province du Hou-Kouang. Sa noble origine qui semblait, aussi bien que sa jeunesse, devoir le protéger contre la fureur de nos ennemis, fut à leurs yeux un titre de plus pour insulter en sa personne au nom chrétien. Lié au milieu de la cour d'un temple d'idoles, qu'il refusa constamment d'adorer, il resta là pendant le cours de deux années consécutives, exposé nuit

et jour à toute l'intempérie des saisons, dans une situation pire mille fois que celle des animaux du désert, qui ont au moins une tanière pour s'abriter contre les ardeurs du soleil et la violence des orages. A peine lui donnait-on assez de riz, le plus mauvais qu'on pût trouver, pour l'empêcher de mourir. Et c'est ainsi, qu'affaibli par une si misérable nourriture, il lui fallut porter sans relâche, pendant deux ans, le poids de lourdes chaînes rivées à son cou, à ses pieds et à ses mains, rattachées les unes aux autres par cinq énormes cadenas, et surchargées encore d'une grande barre de fer suspendue au cou du confesseur !

« En cet horrible état, les mandarins tartares ne cessèrent de l'obséder, tantôt par les plus séduisantes promesses, tantôt par l'insulte et l'ironie : « Tu es bien « fou, lui disaient-ils, de croire à un Dieu qui t'aban- « donne ; renonce à ta religion, et tu seras aussitôt dé- « livré des tourments ; tu reprendras parmi nous le rang « dû à ta naissance. »

« Plus souvent encore ils le faisaient souffleter devant eux, et ne se retiraient qu'après l'avoir frappé avec tant de barbarie, que sans la vigueur de sa jeunesse et la force de son tempérament, il eût certainement expiré sous les coups. Néanmoins, il resta ferme dans sa foi, jusqu'au moment où il remit sa belle âme entre les mains de l'aimable Sauveur, pour l'amour duquel il avait eu le courage de tant souffrir.

« Sur la fin de ses jours, sa raison s'éteignit par l'excès des douleurs : il délirait sans cesse ; mais à ses paroles jetées au hasard et sans suite, on pouvait encore distinguer comme un écho affaibli des accents de sa foi. Ce fut en cet état que le virent nos chrétiens, quand les satellites leur permirent pour la première fois de le visiter, peu de temps avant sa mort.

« Ainsi finirent les tourments du serviteur de Dieu. Sa mémoire, à jamais conservée et bénie par l'Eglise du Hou-Kouang, restera comme un nouvel exemple des cruautés que la haine de l'Evangile peut inspirer à ses ennemis, et surtout comme un éclatant témoignage rendu à la vérité de nos dogmes, en face du paganisme. Paul Ju, mort dans l'enceinte d'une pagode, aux pieds des idoles qu'il a vaincues, ne verra-t-il pas un jour, du ciel où il triomphe, ce théâtre de ses cruelles épreuves converti en temple chrétien ?

« † Joseph Rizzolati, *Vic. apost. du Hou-Kouang.* »

---

*Autre lettre du même Prélat au T. R. Père Joseph d'Alexandrie, Général des franciscains.*

U-Cham-Fu, 25 novembre 1842.

« MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

« C'est avec un indicible plaisir que j'ai reçu votre gracieuse lettre du 22 novembre 1841. Combien nous sommes encouragés dans nos travaux, en voyant tout l'intérêt que vous portez à nos Missions de la Chine, en apprenant que de nouveaux religieux, animés de votre esprit, viendront bientôt partager avec nous le poids et les consolations du ministère apostolique !

« Le champ ouvert à leur zèle est des plus vastes. Quoique mon Vicariat soit moins grand que beaucoup d'autres, il compte plus de dix-huit mille néophytes, répartis en une centaine de chrétientés différentes, sur une superficie plus étendue que l'Italie entière. Aussi, Votre Révérence pourrait à peine se figurer quelle surcharge d'embarras est attachée à l'exercice de mes fonctions. Si j'osais retenir un prêtre auprès de moi, pour lui abandonner une partie des affaires, je pourrais un peu respirer sous le fardeau qui m'accable; mais ce serait le dérober aux besoins de la Mission, et ma conscience me reprocherait tout allégement à mes peines qui serait acheté au détriment des âmes. Mes prêtres, d'ailleurs, sont si peu nombreux, séparés par de si grands espaces,

que je ne les vois qu'une fois ou deux dans l'année, lorsque je les réunis pour nous retremper tous ensemble dans les exercices d'une commune retraite.

« Au milieu d'occupations si multipliées, comment répondre au désir exprimé par Votre Révérence d'avoir, sur l'état de nos Missions et sur les systèmes religieux de la Chine, un travail d'ensemble et des notions approfondies! Plusieurs mois d'étude et de loisir y suffiraient à peine. J'obéirai cependant comme un fils à son père; je ferai selon la mesure de mon temps et de mes forces, me réservant de revenir un jour, avec de plus amples développements, sur l'imparfaite ébauche que je vais esquisser.

« Et d'abord, je dois dire que cette année n'a été pour moi qu'une série de maladies, de dépenses et de persécutions. Entre autres assauts livrés à ma santé, j'ai eu le choléra-morbus, et j'aurais dû mourir dans les vingt-quatre heures, si le mal n'avait été pris à temps par un bon médecin. Voici le traitement le plus ordinaire et le plus facile qu'on emploie pour en arrêter les progrès; c'est celui qu'on a pratiqué sur moi : avec un couteau de table ou une lame de cristal on couvre la langue de piqûres, pour provoquer une abondante saignée; puis, tandis que les uns étirent de vive force les nerfs principaux, d'autres frappent à grands coups sur la poitrine, sur le dos, les cuisses et les reins, jusqu'à ce qu'il en jaillisse des ruisseaux de sang. Quand la crise est passée, le patient en est pour quelques jours avec ses cicatrices, ses contusions, et sa peau aussi noire que celle d'un nègre.

« J'étais à peine remis de la mienne, qu'il me fallut fuir devant les satellites. J'errais comme un vagabond de cité en cité, n'osant pas même frapper à la porte des chrétiens, de peur qu'on ne vînt m'y surprendre; si je

m'arrêtais un instant, c'était moins pour goûter un peu de repos, que pour épier de quel côté accourait la meute lancée sur mes pas. Elle faillit plus d'une fois m'atteindre; et encore maintenant les mandarins dirigent contre moi des perquisitions actives, parce que je leur ai été personnellement signalé comme grand chef de la Religion dans ce pays.

« La cause de ces tracasseries est la fondation d'un séminaire que j'avais résolu de bâtir à Pei-Kuien-Xan, village sûr autrefois, où l'on pouvait prêcher librement sans avoir rien à craindre des païens. Ce n'est pas eux, c'est un faux frère qui m'a trahi. Mais, par un juste châtiment, il a été la première et la plus malheureuse victime de sa dénonciation. Emprisonné avec cinq autres chrétiens et un catéchumène, lui seul a apostasié, seul il a été cruellement battu à cause de ses réponses incohérentes au mandarin.

« Lorsque je fus accusé par ce Judas, j'avais déjà réuni tous les matériaux nécessaires à la construction projetée. Depuis, les travaux sont suspendus, sans espoir de les reprendre jamais; les premières dépenses, cinq cents écus environ, sont également perdus; le mobilier, les vêtements et les livres de mes élèves sont devenus la proie des satellites, et mes pauvres jeunes gens eux-mêmes ont été rudement dispersés. Oh! combien j'ai eu de peine à leur trouver un abri! Combien je souffre encore de les voir associés à mes tribulations; car partout où je traîne mon existence proscrite, j'emmène avec moi mon petit séminaire ambulant!

« En voilà assez, je pense, pour vous mettre à même d'apprécier notre situation. Elle peut se résumer en deux mots : les plaies de la dernière persécution ne sont pas encore cicatrisées; la terreur est à l'ordre du jour parmi nos chrétiens; au lieu de la liberté de conscience que

nous espérions voir stipuler par l'Angleterre, comme condition du traité de paix, nous restons sous le coup des anciens édits, et nous n'avons, comme par le passé, d'autre avenir que celui de l'exil, des tortures et de la mort.

« Je passe à votre seconde question, celle qui concerne la mythologie chinoise. La religion de l'empire, comme chacun sait, est l'idolâtrie, tout aussi grossière que celle de l'ancien monde. Ses dieux sont presque innombrables. Les uns sont entièrement fabuleux; d'autres, en assez grand nombre, ont réellement existé aux premiers âges de la monarchie : ce sont les inventeurs des arts, les maîtres de la sagesse antique, les rois législateurs ou conquérants; ce sont encore des hommes et des femmes célèbres, qui se sont élevés par leurs vertus ou leurs vices, leur extravagance ou leur cruauté, aux honneurs de l'apothéose.

« S'il fallait vous donner la nomenclature complète de tous ces dieux, avec un précis de leurs plus curieuses aventures, j'aurais bientôt rempli de gros volumes; car cette merveilleuse chronique n'a d'autre fondement et d'autres règles que l'imagination en délire d'une foule de bonzes, de charlatans et de devins, qui se jouent de l'ignorance du peuple, en exploitant sa crédulité. Je citerai parmi ces divinités les plus connues, *Pam-qu*, qui introduisit l'ordre dans le chaos en séparant le ciel de la terre; *Jen-Nam*, qui juge les morts et préside à la transmigration des âmes; *Jen-Uam*, souverain des enfers; *Tien-Quen*, maître du ciel; *Louei-Xen*, dieu des tonnerres et des foudres; *Lao-Chuin*, principal arbitre des batailles; *Confucius* ou *Kum-Fu-Zu*, roi de la sagesse; *Leu-Zai-Xen*, régulateur du commerce et dispensateur de la fortune; *Men-Chiun*, gardien du foyer domestique; *Cham-Huan*, génie tutélaire des cités; *Ma-Uam* enfin, l'ami des pasteurs et le protecteur des troupeaux.

« Outre ces dieux généraux, chaque famille, chaque métier, chaque condition a ses idoles particulières qui, dans une sphère plus restreinte, exercent une influence définie, répondent à des intérêts spéciaux et à des besoins de circonstance. Par exemple, en temps de sécheresse, on s'adresse au dieu des eaux pour qu'il entr'ouvre les nuages; et si la pluie ne vient pas après plusieurs jours d'invocation et de prières, après qu'on a brûlé beaucoup d'encens et de papier superstitieux, on passe de l'adoration à l'injure : « Voleur que tu es, lui dit-on, donne-« nous ce que nous te demandons, ou rends-nous ce que « nous t'avons offert. Ta vanité se complaît dans nos « hommages; c'est pour cela que tu te fais tant prier. « Mais, vois-tu, les suppliants ont maintenant le bâton « à la main : fais pleuvoir, ou sinon..... »

« Et là-dessus ils le fustigent sans remords comme un enfant obstiné.

« En ce qui concerne les dieux domestiques, la chose est encore plus curieuse. Quand les affaires vont mal ou qu'un malheur survient à la famille, le magot en porte la peine; son procès est bientôt fait; on le dépose de son piédestal, on le déclare déchu de ses honneurs, on le relègue dans quelque temple comme dans un dépôt de dieux fainéants, et on lui signifie à peu près en ces termes que le divorce est consommé : « Il y a tant d'années que nous « t'adorons; nous avons brûlé devant ton autel tant de « livres d'encens; nous t'avons fait chaque jour tel nom-« bre de prostrations; la dépense que nous nous sommes « imposée pour te plaire est énorme : et cependant ton « culte ne nous a pas rendu un sapèque. Sache donc que « nous n'attendons plus rien de toi, et que nous renon-« çons désormais à tes faveurs. Trouve, si tu peux, des « adorateurs aussi dévoués : pour nous, nous allons « chercher des divinités plus généreuses. Toutefois,

« pour nous quitter en bons amis, nous t'adressons un « dernier hommage. » A ces mots toute la famille se prosterne la tête contre terre, et c'est ainsi que se terminent les adieux.

« Je dois faire ici une remarque importante, c'est que malgré leur polythéisme les Chinois ont coutume de s'écrier, dans les grands périls : *Lao-Tièn-Iè!* ce qui signifie : O grand Seigneur, aidez-nous! ou bien encore : O ciel antique, aidez-nous! expression dont nous défendons à nos chrétiens de se servir, parce qu'elle est ambiguë, mais qui n'en constate pas moins que l'idée d'un Être Suprême est gravée dans le cœur des païens, et que la voix de leur conscience, ce cri d'une âme naturellement chrétienne, proteste malgré eux contre la pluralité de leurs vaines idoles.

« Dans toutes les provinces que j'ai parcourues jusqu'à présent, les gentils admettent la métempsycose ou transmigration des âmes. De cette croyance dérivent plusieurs autres sectes qui rivalisent d'absurdités. Les unes, convaincues que l'âme de leurs ancêtres a passé dans le corps de quelque animal, s'interdisent la viande, le poisson et tout ce qui a vie, de peur de porter sur leurs aïeux une dent parricide; les autres, en particulier dans le Hou-Kouang, s'imaginent que chaque individu a trois âmes, dont l'une repose au fond du sépulcre, la seconde reçoit les sacrifices offerts par les vivants, et la troisième poursuit le cours de ses migrations. Cette étrange opinion est si répandue, que j'ai dû la combattre dans mon catéchisme à l'usage des chrétiens de ce vicariat.

« Les païens des dix-huit provinces dont se compose cet empire immense, adorent tous, sans exception, leurs parents défunts, conformément aux prescriptions de la loi et à l'enseignement unanime des sages. Et c'est là le préjugé qui a de plus profondes racines dans l'esprit des

Chinois, parce qu'il leur est inculqué dès l'enfance, parce qu'à chaque page de leurs livres classiques ils retrouvent cette doctrine sanctionnée par l'autorité des plus graves auteurs, et qu'à moins de passer pour des enfants dénaturés, ils sont tenus de croire que leurs morts se métamorphosent en autant de dieux. De là cette multitude de sacrifices quotidiens, ces prostrations, cet encens et ce papier superstitieux qu'ils offrent au foyer domestique; de là encore ces légendes merveilleuses et ces fables absurdes qu'ils inventent à l'envi, pour la plus grande gloire de ceux qu'ils ont perdus.

« Dans plusieurs districts du *Chan-Si* et du *Chen-Si*, vers les confins de la *grande muraille*, comme aussi dans quelques villages de la province de Pékin, il est certains personnages connus sous le nom de *I-Huo-Foo*, ou dieux incarnés, qu'on adore même de leur vivant. Ces espèces de *Lama*, qu'on ferait mieux d'appeler des démons incarnés, tant ils ont le génie et la puissance du mal, s'affranchissent impunément des devoirs les plus sacrés, sous prétexte que l'apothéose légitime leurs monstrueux excès, et n'en exercent pas moins sur la multitude, fascinée par leurs prestiges, un empire aussi aveugle qu'absolu.

« Il est encore d'autres sectes qui décernent un culte au firmament, au soleil, à la lune, aux planètes, à l'étoile polaire, et même à certains démons. Dispensez-moi de les suivre dans ces mille voies de l'erreur, où l'esprit humain s'enfonce de ténèbre en ténèbre, quand il n'est pas guidé par la lumière surnaturelle de la foi. Telle est d'ailleurs la confusion qui résulte de toutes ces superstitions, multipliées à l'infini, diversifiées selon la nature des climats, l'usage des provinces, l'intérêt des professions et le caprice des individus, qu'en parlant de l'idolâtrie chinoise, je n'ose rien affirmer d'universel, je

m'abstiens de signaler aucuns caractères généraux. Ce qui est absolument hors de doute, c'est qu'ici l'ensemble des systèmes religieux n'est qu'un amas de contradictions, d'extravagances et de fables, plus dignes de la pitié que de l'étude d'un chrétien.

« A côté de ces religions indigènes, sont venus s'implanter les cultes judaïque et musulman. Les sectateurs de Mahomet sont connus sous le nom de *Huei-Huei-Kiaô*, ou bien *Kiaô-Men ;* ils sont nombreux et résident principalement dans les provinces du *Chan-Si,* du *Chen-Si*, du *Ho-Nan,* et du *Hou-Pé*. Quant aux Juifs, ils forment une population beaucoup moins considérable. On les appelle *Huei-Huei-Qu-Kiaò*. Leurs rabbins se nomment *Aronnisti* ou *Aahuon*. Ici, comme partout, ces étrangers sont l'objet d'une haine instinctive et universelle. C'est, sans doute, pour échapper à l'animadversion publique en s'effaçant, qu'ils vivent autant que possible dispersés, car dans les quatre provinces que j'ai citées plus haut, vous ne trouveriez pas un seul village composé tout d'Hébreux. S'ils se sont bien écartés de leurs anciennes lois, ils ont toujours pour caractère distinctif la duplicité, l'injustice et l'usure ; on peut sans calomnie affirmer qu'ils sont pires que les païens.

« Le calendrier chinois doit aussi être cité quand on parle de la religion de l'empire, puisqu'il en est en quelque sorte le complément. On le règle sur les phases de la lune. Chaque jour de l'année est inscrit avec son pronostic, qui détermine à l'avance les jours heureux et les jours néfastes. Dans ceux qui sont marqués d'un signe funeste, aucun païen n'oserait ensevelir ses morts, conclure un mariage, faire un festin de noces, ni entreprendre une affaire de quelque importance. Ne pensez pas qu'il soit libre à chacun d'interpréter l'avenir à son gré, et d'assigner un bon augure au jour de son choix. Non ; ce genre

de prophétie constitue ici un monopole. Tous les calendriers qu'on répand dans les provinces, doivent concorder, surtout en ce point capital, avec le calendrier impérial de la cour, oracle breveté et régulateur unique du bon et du mauvais temps. Malheur à qui enfreindrait cette loi ! il serait puni d'une façon exemplaire. Il n'y a que les bonzes de la secte des *Lamas*, appelés auprès de l'empereur pour remplir les fonctions de devins, qui aient ce singulier privilége, en vertu de la prescience et du don de sagesse qu'ils se vantent d'avoir reçu des dieux. Ces bonzes sont actuellement les favoris de l'empereur, qui les consulte dans toutes les affaires d'état.

« Je terminerai cette longue lettre par un coup d'œil rapide sur les mœurs et les coutumes de la Chine. Elles ont pour la plupart leur origine dans l'enseignement des anciens philosophes, à la tête desquels l'opinion a justement placé Confucius. Les écrits de ce sage, aussi bien que ceux de ses principaux disciples, sont les plus accrédités dans l'empire, et sont regardés par tous ses compatriotes comme autant d'oracles, descendus du ciel pour apprendre aux hommes la route du bonheur. Cette voie de la félicité, quelle est-elle ? tous les docteurs chinois en parlent ; aucun d'eux n'a su la définir. Connaître et interpréter les œuvres des philosophes, est une condition indispensable pour avoir du crédit et jouir de l'estime auprès des hautes classes ; mais c'est aussi à quoi se réduit toute la sagesse d'un lettré. J'ai dans ce moment entre les mains ces livres si fameux ; je les relis depuis quelques jours ; et je n'y trouve qu'un amas informe d'assertions sans preuves, de préceptes moraux sans suite et sans unité, dont le vide se cache sous des périodes arrondies et un style pompeux. Il est incontestable pour quiconque en fait une lecture attentive, que leurs auteurs ont entrevu l'unité de Dieu ; mais ils en ont

parlé d'une manière si confuse, tant de commentateurs se sont fatigués à en obscurcir le sens, sous prétexte de l'éclaircir, tant de rêveries sottes et étrangères ont défiguré le texte primitif, qu'aujourd'hui leur pensée est méconnaissable à l'œil même d'un sage chinois.

« Si le culte des traditions fait toute la sagesse des lettrés, si l'immobilité est la grande politique de l'Etat, la gravité est le caractère dominant des individus. Tous leurs rapports, même mercantiles, sont réglés par un cérémonial minutieux qui a déterminé jusqu'à la forme et à la couleur des vêtements. On en distingue de trois sortes : l'habit ordinaire, qui est commun aux riches et aux pauvres, et qui ne diffère que par la qualité de l'étoffe, plus fine dans les conditions supérieures ; l'habit de cérémonie, réservé pour les occasions solennelles, telles que le renouvellement de l'année, un banquet de noces, la naissance d'un fils, etc., à moins qu'on ne soit mandarin ou officier public près des tribunaux, car alors l'étiquette veut qu'on soit toujours en grande tenue ; enfin l'habit de deuil, usité aux convois et anniversaires funèbres. Il est de couleur blanche. On le porte plus ou moins longtemps, selon qu'on est plus ou moins proche parent du défunt. S'il s'agit d'un grand deuil, tous les vêtements doivent être faits ou recouverts de toile blanche, sans en excepter le chapeau et la chaussure.

« L'uniforme militaire se distingue du costume civil par une nuance différente et par une plaque, avec deux lettres empreintes sur la poitrine et sur le dos, qui désignent à quel genre de milice le soldat appartient. Tout mandarin, tant militaire que civil, porte également devant et derrière un dragon peint sur sa tunique, avec une bordure de fleurs, plus ou moins grande, plus ou moins enjolivée, selon la dignité du personnage.

« Je vous fais grâce de toutes les salutations, inclina-

tions, génuflexions et prostrations, qui sont pour un Chinois une affaire capitale, et je finis par une pensée bien affligeante pour un chrétien, surtout pour le cœur d'un Evêque. Dans un pays, où tous les démons ont des autels, tous les morts un culte, toutes les superstitions d'aveugles partisans, où chaque jour de nouvelles divinités sont inaugurées par un diplôme impérial, où le gouvernement loue tout, approuve tout, permet tout, il n'y a que la vérité qui soit captive, que l'innocent néophyte qui soit persécuté, que le souverain Seigneur et Père de cette grande famille qui soit étranger et proscrit parmi ses nombreux enfants !

« Je suis, mon très-révérend Père, en me recommandant à votre piété, votre très-humble et dévoué serviteur,

« † Fr. Joseph, *Vic. apost. du Hou-Kouang.* »

« *P. S.* J'ai reçu cette année quatre prêtres venant d'Italie, savoir : deux Franciscains, les Pères Silvere Fuligmani, et Silvestre Caprilli, et deux Religieux de la Sainte Famille, Ignace Dracopoli et François Tien, Chinois. Pour la fin de l'année courante, j'attends encore trois Pères franciscains de Rome. L'arrivée de ces Missionnaires donne lieu d'espérer que l'Evangile fera de nouveaux progrès dans ces contrées, malgré tant de persécutions auxquelles il est en butte. »

# VICARIAT APOSTOLIQUE DU LEAO-TONG.

*Extrait d'une lettre de M. de la Brunière, Missionnaire apostolique, à un de ses confrères.*

Leào-Tong, le 10 décembre 1842.

« La Providence nous avait portés jusqu'aux rivages du Leào-Tong, M. Maistre et moi. Nous y opérâmes notre descente en plein jour, d'après les conseils de nos courriers; aussi fûmes-nous immédiatement signalés à une douane voisine, dont les satellites, renforcés par une troupe d'autres païens, ne tardèrent pas à nous envelopper. A cette vue, les guides effrayés perdent la parole. On nous interroge, on nous prend par les bras comme pour nous mener au mandarin. Chacun s'agite en tumulte autour de nous. J'avais beau répondre en bonne langue mandarine à toutes les questions : « Je suis étranger; je « ne vous comprends pas; laissez-moi tranquille, je ne « veux pas vous parler; » le silence des chrétiens consternés nous compromettait de plus en plus.

« Cependant, un jeune élève coréen, plein de feu et d'esprit, fit aux assaillants un long discours, où il leur reprochait d'être venus à nous comme à des voleurs, de nous avoir perdus de réputation, d'avoir insulté des hommes inoffensifs qui émigraient de la province du *Kiang-Nam* pour affaires.

« Tandis que la vivacité de sa déclamation les tenait en respect, arriva un homme tout essoufflé suivi d'un domestique. A la réception que lui firent les satellites, on pouvait juger qu'il était considéré dans le pays; il

paraissait d'ailleurs fort inquiet à notre sujet, et ses yeux semblaient nous dire qu'il accourait à notre secours. Il prit donc la place du Coréen, parla, gesticula, et cria avec tant de force, que les douaniers lâchèrent leur proie.

« J'étais bien curieux de savoir qui était notre libérateur. Quelle fut ma surprise lorsque j'appris qu'il était idolâtre, et qu'il ignorait entièrement notre qualité d'Européens! mais nous lui avions été recommandés par notre catéchiste qui était son ami.

« Après un tel vacarme, nos guides n'avaient presque plus l'usage de leurs facultés; ils ne pensaient plus, ne voyaient plus. Bref, au lieu de nous conduire au char qui nous attendait à quelque distance, ils se trompèrent de route, et nous promenèrent au hasard pendant près de deux heures sur un grand chemin, couvert de piétons et de voitures, au risque d'être à chaque pas reconnus.

« Un mot sur le pays que j'habite. Quand on ignorerait absolument en quel endroit Dieu avait placé le paradis terrestre, on pourrait être moralement certain qu'il avait choisi une autre contrée que le Leâo-Tong; car entre toutes les régions sauvages, celle-ci, par l'aridité du sol et la rigueur du climat, peut prendre un rang distingué. Ce que le voyageur y remarque tout d'abord, c'est le dépouillement de presque toutes les montagnes, et la nudité des grandes plaines qui les avoisinent, où il ne paraît pas un arbre, pas un buisson, pas même souvent un brin d'herbe. Les indigènes sont pour la plupart grands mangeurs, et en cela je conviens qu'ils ont une vraie supériorité sur tous les Européens que j'ai connus. La viande de bœuf et de porc abonde sur les tables. Je crois même que le chien et le cheval y viennent aussi en changeant de nom. Les riches mangent du riz; les gens d'une condition plus modeste se contentent de millet cuit à l'eau. Ils ont encore une autre graine que je

ne me rappelle pas avoir vue autre part, qui est environ trois fois grosse comme celle du millet, et se rapproche assez du froment pour le goût; on l'appelle le *hac-bam*. Cette nourriture est le partage ordinaire des pauvres. Ce qui vous étonnera peut-être, c'est qu'ici on cultive aussi la vigne. Mais elle n'est visible qu'en été; car la rigueur de l'hiver fait que depuis la fin d'octobre jusqu'au commencement d'avril on la couche à plat dans le sillon, et qu'on l'ensevelit sous la paille et la terre. Le raisin qu'elle donne est beau à voir, mais si plein d'eau que cent litres de jus extraits sous le pressoir, se réduisent par la distillation à quarante litres d'un vin passable, quoique bien éloigné de nos vins ordinaires de France. Toutefois, nous sommes heureux de l'avoir pour le saint sacrifice.

« Le Leâo-Tong n'a point de mûriers; à sa place un arbre inconnu à l'Europe, et que je crois être le chêne, sur lequel se nourrissent des vers à soie sauvages, fait une des principales branches d'industrie de la province. Ces vers, le croiriez-vous! sont utiles même après leur mort. Un jour, me trouvant chez un chrétien qui faisait ce commerce, je vis apporter dans la grande chambre de la maison un énorme plateau, chargé d'environ mille cocons de soie qu'on venait de retirer de l'eau bouillante. Vous auriez vu alors tous les visages s'épanouir (excepté le mien cependant) les mains s'allonger aussitôt et extraire délicatement de son enveloppe un gros ver cuit à point, de couleur noire, et plus fait pour ôter l'appétit que pour en donner. Voilà cependant le grand régal de nos Chinois : ils sucent le ver en entier, et ne laissent que la pellicule extérieure, durcie par la cuisson. J'en mangeai jusqu'à trois, moins par résolution que par bravade. — Agréez, etc.

« De La Brunière, *Miss. apost.* »

## DÉPART DE MISSIONNAIRES.

MM. Charrier, du diocèse de Lyon, et Galy, du diocèse de Toulouse, se sont rembarqués à Anvers dans les premiers jours de mai, pour les Missions du Tong-King. On sait leur captivité, leur condamnation à mort, leur délivrance inattendue, et par suite leur retour forcé dans la patrie. Si l'héroïsme d'un second départ, après de tels antécédents, avait besoin de commentaires, nous n'en donnerions pas d'autre que les paroles recueillies de la bouche de M. Charrier, dans une dernière conversation d'adieux. « Je retourne à mes chers néophytes, disait-il. Quand « notre frégate s'éloigna des côtes d'Annam, où j'avais « passé dix ans, où je laissais avec mes fers l'espérance « du martyre, je me promis d'y revenir au plus tôt prendre « ma place parmi mes confrères, dont la mort seule au- « rait dû me séparer. Cette fois je ne compte plus sur la « gloire de verser mon sang pour l'Evangile : *Thieu-Tri* a « peur. L'apparition d'un vaisseau français le rendra désor- « mais plus circonspect dans sa cruauté : on peut regarder « les condamnations capitales comme abolies pour les Euro- « péens ; elles feraient trop d'éclat et exposeraient le faible « prince à compter avec nos compatriotes. Mais, à défaut « du glaive, il reste encore de belles chances au Mission- « naire catholique, la prison, la cangue et le rotin sont « encore là : si nous sommes arrêtés, nous y passerons de « nouveau ; puis, on nous jettera dans les oubliettes, pour « y pourrir en silence. A la garde de Dieu ! c'est toujours « un grand sujet de confiance, au moment de l'agonie, « que de frapper à la porte du ciel avec les fers dont on « meurt chargé pour le nom de Jésus ! »

Trois autres prêtres du séminaire des Missions étrangères, MM. Burot, du diocèse de Tulle ; Garnier, du diocèse de Besançon, et Laugier, du diocèse de Digne, sont partis de Bordeaux, dans le commencement de mai, pour se rendre dans les Missions de Pondichéry.

L'espace nous manque pour annoncer les derniers Mandements publiés en faveur de l'Association. Nous nous empresserons de les faire connaître dans le prochain Numéro.

Lyon, impr. de J. B. Pélagaud.

# MISSIONS

## DE L'OCÉANIE OCCIDENTALE.

*Lettre du Père Servant, Missionnaire apostolique, à M. Bissardon, Supérieur des Missionnaires de Lyon.*

Futuna, 19 août 1842.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

« Aujourd'hui je viens remplir un devoir de reconnaissance, que la distance des lieux ne saurait me faire oublier; je présume qu'en vous exposant l'état de ma Mission je pourrai peut-être vous faire plaisir.

« Ce petit coin de terre a été arrosé par le sang d'un martyr. Le R. P. Chanel avait baptisé environ cinquante personnes; il était sur le point de conquérir l'île entière à Jésus-Christ, par la conversion du fils du roi; déjà un certain nombre de jeunes gens, méprisant les objets de leur culte superstitieux, s'étaient fait inscrire au rang des ca-

téchumènes. Mais il y avait tant d'obstacles à la prédication de l'Evangile, que la semence du christianisme n'était jetée qu'insensiblement et sans bruit ; c'était la génération naissante, mieux disposée parce qu'elle était plus pure, qui la recevait avec le plus de courage ; on m'a rapporté qu'un enfant de dix ans, pour se soustraire à la persécution de ses parents et d'autres infidèles, se retirait chaque jour dans les bois pour prier Dieu, et qu'il cachait comme un trésor la médaille que le P. Chanel lui avait donnée.

« Tel était l'état de la Mission à Futuna, lorsque les ennemis de l'Evangile, désespérant d'en arrêter autrement les progrès, formèrent l'affreux complot de massacrer le zélé Missionnaire. Je n'entreprends pas de vous parler ici des circonstances de sa glorieuse mort, parce que je présume que vous en avez déjà connaissance.

« Il paraît que le roi avait une grande barbarie, tout en paraissant bon à l'extérieur ; car, ce qu'on n'a jamais lu dans les annales de la cruauté humaine, il avait été jusqu'à manger sa propre mère. On m'a dit que d'après ses ordres, on devait massacrer non-seulement le Père Chanel, mais encore tous ceux qui avaient embrassé la foi : son propre fils, que la séduction ni la crainte des châtiments n'avaient pu ébranler, était compris dans la condamnation à mort ; cependant sa vie fut épargnée. Trois jours auparavant, ce jeune prince, dans une dernière entrevue avec l'homme apostolique, avait saisi vivement la croix qui pendait au cou du Père, et l'avait suspendu au sien, comme pour lui dire que définitivement il embrassait la Religion de Jésus crucifié. S'il ne la scella pas par l'effusion de tout son sang, il fut du moins blessé pour elle, et de la main de ceux qui étaient déjà en chemin pour aller massacrer le prêtre. On dit qu'en apprenant leur affreux projet, il s'habilla de blanc avec six de ses compagnons,

et qu'ils se préparèrent tous à cueillir avec leur Missionnaire la palme du martyre.

« Au moment où le crime se consommait, un autre jeune homme, très-attaché au Père Chanel, courut vers le lieu de l'exécution pour périr avec lui. « Il ne pouvait plus vivre, disait-il, parce que le Père était mort. » Les assassins l'eussent aussi frappé, si ses parents et ses amis ne l'avaient empêché de se livrer à leurs coups.

« Le triomphe du crime fut de courte durée : quelques jours après, la mort frappait un des plus influents conseillers du roi, qui avait beaucoup contribué au martyre du Père Chanel ; le roi lui-même suivit son complice au tombeau, après une longue maladie. C'en fut assez pour persuader aux naturels que la vengeance divine s'appesantissait sur les meurtriers, et cette opinion seconda merveilleusement les efforts apostoliques d'un chef, nommé *Sam*, insulaire distingué par ses qualités éminentes, qui le font chérir de tous ceux qui le connaissent. Avant de raconter ses succès, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

« Depuis longtemps il y avait à Futuna deux partis irréconciliables et presque toujours aux prises, celui des *vainqueurs* et celui des *vaincus*. *Sam*, qui se trouvait à la tête de ces derniers, eut à soutenir la guerre contre leurs rivaux. Dans cette lutte sanglante, il montra un courage héroïque ; ne s'apercevant pas que les siens avaient pris la fuite, il soutint, lui seul, pendant quelque temps, le choc de trois cents guerriers, esquivant les coups de lance, et combattant comme un lion. Forcé enfin d'abandonner le champ de bataille, il courut se réfugier sur le haut d'une montagne, où le Père Chanel alla le visiter. A la première entrevue, le bon Père pleura sur lui, l'embrassa, et lui recommanda de s'embarquer au plus tôt, pour échapper à la mort que l'animosité des vainqueurs n'aurait pas man-

qué de lui faire subir ; car il était surtout pour eux un objet de haine, à cause du mépris qu'il professait pour l'idolâtrie, de la force prodigieuse dont la Providence l'a doué, et de la confiance que lui témoignent les marins, dont les vaisseaux s'arrêtent volontiers devant ses terres.

« *Sam* suivit ces conseils, il s'embarqua pour Wallis, où il eut le bonheur de recevoir le bienfait de l'instruction chrétienne. Quelque temps après il revint à Futuna à bord de la corvette l'*Allier;* mais, hélas! son bon Père n'y était plus. En apprenant sa mort à Wallis, il l'avait pleuré pendant l'espace de trois jours. Dès qu'il eut mis pied à terre, il alla avec sa femme dans la maison que le Père Chanel avait construite de ses propres mains, pour y faire la prière du soir ; là, il rencontra deux enfants de dix à douze ans auxquels il proposa de croire en Dieu, de prier avec lui, de renoncer aux superstitions de l'île et de brûler leurs *tapous*, en se résignant à braver toutes les persécutions plutôt que d'abandonner la foi. Non-seulement ces deux enfants répondirent à l'appel de la grâce, mais encore ils engagèrent leurs parents à embrasser la Religion ; ils les tiraient par la main pour les conduire à la prière ; ils persuadaient aussi à leurs jeunes compagnons de reconnaître le vrai Dieu, en leur disant qu'une lumière intérieure leur faisait voir qu'ils étaient en possession de la vérité.

« Dès ce moment, toute l'île fut ébranlée. *Sam* courait jour et nuit dans les divers villages pour y porter l'instruction, sans se laisser ni rebuter par les difficultés, ni intimider par les menaces. Les insulaires attachés à l'idolâtrie, et surtout les prêtres et les vieillards, le menaçaient de la colère des dieux, en lui disant que les *atua* le mangeraient. « Qu'ils viennent me dévorer cette nuit, leur répondait-il, j'y consens ; mais demain, si je ne suis pas mangé, reconnaissez leur impuissance, et croyez au grand

Dieu des chrétiens. » Toute la population de Futuna ne tarda pas à comprendre que l'histoire de ses divinités n'était qu'un tissu de mensonges, et d'un commun accord on brûla tous les objets du culte superstitieux.

« Telles étaient les dispositions des naturels lorsque nous arrivâmes à Futuna. Mgr Pompallier leva les prémices de la moisson, et le 9 juin 1842 il nous laissa, au Père Roulleaux et à moi, le reste à recueillir. En ce même temps, *Sam* fut élu roi par les suffrages unanimes des vieillards de l'un et de l'autre parti.

« Nous avons commencé l'exercice du saint ministère par le baptême des petits enfants, et dans la première visite que j'ai faite aux deux îles, j'ai baptisé tous ceux que j'ai pu trouver. Parmi ces petites créatures on comptait les enfants du roi assassin et ceux des bourreaux du Père Chanel; c'est une consolation pour nous de voir qu'aucun d'eux n'est mort sans baptême. Les malades ont aussi eu part à notre sollicitude; par le moyen du bon frère Marie Nizier, nous avons pu les préparer au sacrement de la régénération. De ce nombre se trouvait la femme du roi défunt, qu'on accuse d'avoir beaucoup contribué à la mort du Père Chanel, par la haine qu'elle lui portait et par les mauvais conseils qu'elle donnait à son mari; mais, ô miséricorde de Dieu! dans sa dernière maladie elle me fit demander pour l'instruire et la baptiser. Elle mourut quelques jours après avoir obtenu cette grâce.

« Ce voyage me procura le bonheur d'abolir le dernier reste de l'idolâtrie de Futuna : au milieu d'une place publique se trouvait encore plantée une pierre sacrée, dans laquelle les habitants du pays supposaient que la divinité résidait spécialement; elle a été abattue et brisée par la main de ses anciens adorateurs.

« Pendant que je parcourais les divers endroits où avait été le Père Chanel, combien mon cœur était op-

pressé de sentiments douloureux! Ici, il était obligé, pour vivre, de défricher un petit champ, dont ses ennemis lui laissaient à peine recueillir quelques fruits. Là, dans des chemins hérissés de pierres aiguës, il marchait nu-pieds par raison d'économie! Là, il travaillait à confectionner sa maison avec des bambous! Là, il se promenait en priant pour ceux qui méditaient sa mort! il se reposait avec ses disciples à l'ombre de ces cocotiers! J'ai encore le bâton dont il se servait dans ses voyages, avec la soutane ensanglantée qu'il portait le jour même de son glorieux martyre; mais rien n'excite plus mon émotion que la vue des lieux où il commença à répandre son sang, où il tomba sous le coup de la hache du bourreau, où son corps fut enseveli. Aujourd'hui la tombe de l'Apôtre de Futuna est souvent visitée au point du jour; beaucoup de naturels s'agenouillent auprès de la croix que notre vénérable Evêque a plantée dans le lieu où reposent quelques restes du Père.

« Quelle est notre consolation de penser que le Martyr intercède pour nous dans le ciel! Nous recueillons maintenant ce qu'il a semé dans les peines et les souffrances. Le 17 juillet, nous avons pu baptiser encore trente adultes, parmi lesquels se trouvait le ministre du roi; *Sam* fut son parrain. Un Américain qui demeure ici a eu part au même bonheur; il avait trouvé, dans la lecture des livres que nous lui avions prêtés, la véritable Eglise de Jésus-Christ. Mais de toutes les cérémonies, celle qui nous a le plus consolés jusqu'à présent, c'est celle du baptême de soixante catéchumènes, le jour de l'Assomption. Elle fut précédée d'une instruction analogue à la circonstance; les naturels écoutèrent avec plaisir le récit des merveilles de celle qu'ils appellent leur bonne Mère, *Tei Cinana Malie*. Cette cérémonie attendrissante fit verser des larmes de joie à plusieurs de nos bons Polynésiens. J'espère que,

dans quelques mois, lorsque les habitants de Futuna seront suffisamment instruits, ils recevront tous la même grâce.

« En finissant, Monsieur le Supérieur, je vous prie de me recommander à notre divin Maître, et à Marie, notre bonne Mère.

« Je suis, et serai toujours, etc.

« Servant, *Miss. apost.* »

---

*Autre lettre du même Père, à M. le Curé de Grézieux-le-Marché* (Rhône).

Ile Futuna, 22 février 1843.

« Il n'y a guère plus de huit mois que nous sommes à Futuna, et déjà nous avons deux églises, huit cent quarante insulaires baptisés, et, suivant toutes les apparences, les catéchumènes qui nous restent encore, au nombre de deux ou trois cents, recevront bientôt le sacrement de la régénération, qui les introduira dans le bercail du divin Sauveur. En outre, le très-grand nombre de nos néophytes pourra être admis sous peu à la table sainte. Depuis notre arrivée, le roi et la reine ont le bonheur de communier souvent, ainsi que quelques néophytes de Wallis qui sont venus passer ici quelque temps, sous la conduite d'un jeune chef nommé *Hugahala*.

« La ferveur de nos nouveaux chrétiens s'accroît de jour en jour; ils sont animés d'une sainte émulation pour recevoir l'enseignement religieux, et ce désir ne domine pas seulement dans le cœur des jeunes gens, il est commun aux néophytes de tout âge et de tout sexe. Vous seriez charmé de voir nos vieillards réunis, silencieux autour du roi, écouter attentivement les vérités saintes de la Religion qu'il leur explique, après nous en avoir demandé la permission. Déjà les jeunes gens commencent à savoir lire les petits écrits que nous leur donnons; il en est aussi un certain nombre qui savent écrire, et ils en profitent pour

entretenir avec les habitants de Wallis un touchant et pieux commerce de lettres.

« L'affluence au tribunal de la pénitence est si grande, que depuis l'enfant qui commence à balbutier jusqu'au vieillard déjà courbé vers la tombe, tout le monde veut se confesser. Mais, Monsieur le Curé, que vous auriez été édifié lorsque, dans cette chrétienté naissante, le saint viatique fut porté pour la première fois à un malade! Pendant que le prêtre marchait à l'ombre des bananiers, des cocotiers et des arbres à pin, de pieux néophytes quittaient leurs cases, et venaient, respectueux et recueillis, s'agenouiller dans les endroits où passait le Saint-Sacrement. Le malade, de son côté, se montra au comble de la joie de recevoir la visite de son Dieu, et son unique désir était de s'en aller au ciel.

« Le 2 janvier je fis le tour de l'île avec le frère Marie Nizier. Dans les diverses vallées que nous parcourûmes, je fis choix d'un jeune homme qui me parut le plus intelligent, pour remplir les fonctions de catéchiste, et dans les principaux endroits je fis élever des confessionnaux pour satisfaire au pieux empressement de nos néophytes. Ils ont un si grand respect pour le tribunal de la pénitence, qu'un jour un père de famille vint en larmes me demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un confessionnal de la vallée, s'était rendue bien coupable. Dans un de ces voyages que nous faisons de temps en temps autour de l'île, j'ai eu le bonheur de baptiser un petit enfant, qu'une mère infidèle et dénaturée avait exposé à la mort; je lui donnai le nom de Moïse. Autrefois cette barbarie était très-fréquente; c'est le seul exemple que nous en ayons eu depuis notre séjour à Futuna. Quelle consolation pour nous! depuis notre arrivée, personne n'est mort sans la grâce du baptême.

« Comment vous peindre l'heureuse influence de la foi

sur ces pauvres insulaires ! Au lieu de ces cruautés inouïes que l'on a dû vous raconter dans les Annales, et qui étaient passées en coutume, ils ont la paix et la charité, ils sont heureux, surtout du bonheur des enfants de Dieu. A mesure qu'ils avancent dans la connaissance de la Religion, ils deviennent de plus en plus reconnaissants envers l'Auteur de tous dons ; si le jour ne suffit pas pour le prier dans son temple, la nuit n'interrompt pas leurs pieux cantiques, ni les saints élans de leur amour.

« Voilà nos consolations, Monsieur le Curé ; les croix non plus ne nous ont pas manqué. Il est arrivé plusieurs fois, dans les commencements, que les naturels prenaient la fuite lorsque nous voulions les instruire ; leur esprit d'insubordination et d'indépendance, la pétulance de leur caractère irritable, ont souvent mis notre patience à l'épreuve. Ajoutez à cela les embarras que nous ont suscités deux ou trois cents naturels, l'écume de Wallis, qui en étaient sortis avant l'entière conversion de cette florissante chrétienté, et qui, par leurs discours pervers et leurs mauvais exemples, ont bien nui à la Mission. Ces esprits brouillons ont travaillé à entretenir la désunion, qui de temps immémorial existait entre les habitants de *Tua* et ceux de *Sigave*, et ils n'y ont que trop réussi. A notre arrivée, les vieillards des deux partis avaient élu pour roi l'excellent prince qui règne aujourd'hui ; mais comme il avait le malheur d'être du parti des vaincus ou de *Sigave*, les vainqueurs ne voulurent bientôt plus avoir avec lui aucun rapport. Ils ne se constituaient pas, à la vérité, en ennemis de la Religion ; mais ils nous auraient voulu soumettre en tout à leurs caprices. Ne pouvant en conscience souscrire aux conditions intolérables qu'ils nous imposaient, je fis enlever les objets du culte que nous avions déposés chez eux, et je les fis porter dans la vallée de *Tuatafa*, dépendance du roi, où les néophytes de *Tua* pouvaient fa-

facilement se rendre pour assister aux saints offices.

« Ce transport des objets sacrés produisit un effet merveilleux : les mutins furent déconcertés et se regardèrent *comme morts*, suivant le langage du pays. Ils parlèrent bien de faire la guerre ; mais il était trop tard, Sam était devenu redoutable ; de son côté, le chef de *Tuatafa*, vieillard respectable, déclarait qu'il mourrait pour Dieu plutôt que de céder les objets du culte. Malgré les plus terribles menaces, les néophytes se détachaient du parti vainqueur ; le catéchiste de l'une des plus considérables vallées de *Tua* répondit à son père, qui voulait l'empêcher d'aller à la messe : « Je ne crains pas ceux qui voudraient me tuer ; je ne crains que Dieu seul. » Le chef de cette dernière vallée, qui jusque-là s'était toujours opposé au succès de nos travaux parmi les siens, devint alors notre ami, et il dit à tous ses gens de le suivre à *Tuatafa*, ajoutant : « Les hommes sont trompeurs, mais Dieu ne trompe pas ; il faut lui obéir plutôt qu'aux hommes. »

« Depuis cette époque, l'harmonie s'est peu à peu rétablie. Je profitai d'une occasion favorable pour réunir à la hâte les chefs de toutes les vallées, et cimenter la réconciliation des partis ; je représentai aux opposants l'indignité de leur conduite à notre égard, et tous rejetèrent le tort sur le principal assassin du P. Chanel. Celui-ci me demanda pardon, et la paix fut faite. Maintenant le P. Roulleaux, mon confrère, qui élève une chapelle à l'endroit où le P. Chanel a versé son sang, vient de m'écrire que les gens de *Tua* travaillent avec ardeur à la construction de leur église, que les trois bourreaux de notre confrère rivalisent de zèle, et que le parti vainqueur est d'une grande docilité.

« Je suis, etc.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

### *Autre lettre du même Missionnaire au R. P. Colin, Supérieur de la Société de Marie.*

« Mon révérend Père,

« Pour vous faire plaisir et pour compléter, autant qu'il m'a été possible, la notice que je vous ai adressée dernièrement sur la religion de nos idolâtres, j'ai continué à les interroger sur leur théogonie. S'ils s'accordent sur quelques points, ils diffèrent aussi sur plusieurs. Je vous écris seulement ce qui est à peu près généralement admis.

« Jamais les Nouveaux-Zélandais n'ont eu ni temples, ni autels, ni idoles. Leurs sculptures ont toujours été consacrées à perpétuer la mémoire de leurs parents et de leurs amis; mais ils se figurent, répandues partout, des puissances invisibles qui exercent une certaine influence sur leurs corps et sur leurs âmes, sur leurs actions publiques et privées, sur leur destinée et sur leur vie. Ces esprits, comme ils le croient, sont souvent irrités; et cette croyance fait vivre nos pauvres sauvages sous l'impression presque continuelle d'une terreur religieuse. Un coup de tonnerre, une tempête, un accident funeste, une mort subite, une perte imprévue, une année stérile, sont à leurs yeux tout autant de marques certaines du courroux d'un dieu qui punit la violation d'un *tapou*, l'omission de quelque prière ou de quelque superstition *maori*. Sont-ils atteints de cette espèce de maladie qui les consume peu à peu, et dont ils meurent presque tous; c'est un dieu anthropophage et vengeur qui est entré dans leur corps et qui en ronge insensiblement les parties vitales.

« Pour se garantir de ces génies malfaisants, on observe exactement les *tapous*, ou bien l'on a recours à certaines prières, à des enchantements, à des malédictions même ; on va jusqu'à les menacer de les tuer, de les manger ou de les brûler.

« Les Nouveaux-Zélandais prêtent à tous leurs dieux les nécessités et les faiblesses des hommes, et ils attribuent à chacun d'eux en particulier une fonction spéciale. L'un préside aux éléments, l'autre règne sur les oiseaux et les poissons. Je vous ai parlé dans ma dernière lettre du détestable emploi de *Wiro* et de celui du terrible *Taniwa*, ces deux mauvais génies des vivants et des morts. *Tawaki* est le maître du tonnerre : il le forme en roulant et déroulant avec précipitation des *tapes* qu'on suppose placées au-dessus des nuages. *Mahucke* a créé le chien : c'est un dieu timide ou sauvage qui ne quitte jamais les antres ténébreux, et qui est peu connu. *Tingara* ou *Hure* habite ordinairement les pays étrangers ; il n'aborde que de temps en temps à la Nouvelle-Zélande, et ses odieuses visites sont toujours suivies de maladies et de mortalités ; de là, sans doute, le préjugé populaire qui fait considérer aux naturels tout rapport avec les blancs comme funeste à leur santé et à leur vie.

« Au commencement des temps, les ténèbres étaient inconnues sur la terre ; la lumière y était continuelle. Ce fut la déesse *Hina* qui, pour se venger d'une raillerie de *Kae*, fit succéder la nuit au jour. Ce ne sont pas là tous ses hauts faits : un jour que sa fille *Rona* était allée ramasser du bois parmi les broussailles pour préparer un repas, elle revint les pieds tout ensanglantés. La vue de son sang et la vive douleur qu'elle éprouvait la firent entrer en fureur, et dans son emportement elle maudit la lune, en lui criant : « Que tu sois mangée, parce que tu n'es pas venue m'éclairer au moment où j'allais me blesser

les pieds. » Indignée de cette malédiction, la lune jeta un hameçon sur *Rona*, et l'ayant attirée jusqu'à elle, la plaça dans son disque avec la batterie de cuisine qu'elle tenait à la main et l'arbre auquel elle s'accrochait pour n'être pas enlevée. Pour punir la lune, la déesse-mère lui ôta le pouvoir de jeter à l'avenir des hameçons sur la terre.

« Parmi leurs dieux les naturels en distinguent trois qu'ils disent être frères, et auxquels ils attribuent particulièrement la création de leur île : ils les appellent *Mawi*, *Mawipotiki* et *Taki*.

« *Mawi*, descendu du ciel sur la mer, se mit à cingler jusqu'à ce qu'il rencontra un rocher qui s'élevait à l'endroit où se voit maintenant l'île du nord, appelée *Ika-Na-Mawi ;* il s'y arrêta et s'assit pour pêcher ; et comme il n'y trouva rien de mieux, pour faire des hameçons, que les mâchoires des deux enfants qu'il avait eus de la déesse de *Hina* sa femme, il les fit mourir. L'œil droit de l'un fit l'étoile du matin, appelée *Matariki,* et l'œil droit de l'autre devint l'étoile du soir, dont le nom est *Rereahiahi*.

« Un jour que *Mawi* pêchait avec la mâchoire et une partie d'une oreille de son fils aîné, il sentit que quelque chose de pesant s'était accroché à son hameçon ; après de longs et inutiles efforts pour tirer ce qu'il croyait être un monstre marin, il attacha sa ligne au bec d'un colombe, à laquelle il communiqua son esprit; et la colombe, en s'élevant dans les airs, tira des abîmes la Nouvelle-Zélande.

« Aussitôt que l'île parut hors de l'Océan, le Dieu pêcheur et ses compagnons s'élancèrent sur la plage, formèrent en se promenant les plaines, les collines, les montagnes et les vallées, fécondèrent la nouvelle terre et lui firent produire des arbres et des plantes. Dans une de ses promenades, *Mawi* aperçut du feu : il le trouva si beau, qu'il s'empressa d'y porter la main; comme il se brûlait les doigts, et qu'il ne voulait pas cependant s'en dessaisir, il

se précipita dans la mer. Bientôt il reparut, les épaules chargées de matières sulfureuses qui formèrent les volcans. Quand sa grande œuvre fut achevée, ce Dieu mourut; mais il n'emporta pas son esprit dans les régions de la nuit; il le légua à un oiseau qu'on appelle *Ieie*, et qu'on voit ici pendant la belle saison.

« *Mawipotiki* et *Taki* partagèrent les travaux et la gloire de leur frère. C'est au second qu'on attribue la création du premier homme dont il forma le corps avec de la boue. Après sa mort il fut enlevé au ciel sur une toile d'araignée, et son œil droit devint l'étoile polaire du Sud.

« Dans ces trois dieux principaux, et unis par les liens de la parenté; dans la manière dont ils ont créé le premier homme et la Nouvelle-Zélande, que les naturels, avant d'avoir vu les Européens, croyaient être à elle seule tout l'univers; dans ce combat dont j'oubliais de vous parler, et qui eut lieu au commencement entre les esprits, je ne puis m'empêcher de voir des lambeaux épars et défigurés d'une révélation primitive sur la sainte Trinité, sur la création du monde et d'Adam, et sur le combat des bons et des mauvais Anges.

« J'ai peu de choses à vous dire sur les demi-dieux. Dans la Nouvelle-Zélande aucun homme ne reçoit de son vivant les honneurs de l'apothéose; mais aussitôt après leur mort, tous sont placés au rang des divinités du second ordre; leurs noms, surtout ceux des chefs, sont tellement *tapous* ou sacrés, qu'on ne pourrait même les prononcer sans se rendre coupable d'une horrible profanation. Quand un chef meurt, son œil droit va se placer au firmament; ainsi toutes les étoiles qui brillent dans le ciel, sont pour les Polynésiens idolâtres des yeux de chefs zélandais.

« SERVANT, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre du R. P. Baty, Missionnaire apostolique, au R. P. Chavaz, Prêtre de la Société de Marie.*

Nouvelle-Zélande, baie des Iles.

« Mon révérend Père,

«... Un mot sur nos indigènes vous les peindra suffisamment pour vous les faire aimer. Ils sont vifs, intelligents, d'une conversation agréable et surtout amusante par les détails qui animent leurs narrations. Au retour d'un voyage ou d'une ambassade, le rapporteur s'assied à terre; après avoir respiré un instant, il commence son récit en faisant des gestes expressifs, en se frappant la poitrine avec force et agilité. Rien ne lui échappe, depuis le moment de son départ jusqu'à son retour; il dit tout ce qu'il a rencontré en route, ce qu'il a vu et appris, où il a couché, ses repas, ses privations, s'il a eu froid, si le vent lui a fait courir quelque danger dans sa pirogue, combien de vagues sont entrées dans sa barque, l'accueil qu'il a reçu, si on lui a donné en abondance de belles pommes de terre, de beaux kumara. Les paroles, les manières, le ton de voix de ses interlocuteurs, tout est rendu admirablement. S'il est entré dans la maison d'un étranger, il saura ce qu'elle renferme aussi bien que le maître du logis.

« Ces pauvres sauvages n'ont point de secret, et ils se croient par là même en droit de tout savoir. Il faut une étude pour les satisfaire sans mentir, tout en évitant de leur apprendre ce qu'on veut qu'ils ignorent.

« Leurs discours sont pleins de tours poétiques et figurés ; ils parlent avec véhémence, durant des heures entières, sur des choses qu'ils pourraient dire en cinq minutes. Quand ils traitent des questions graves, comme la guerre ou la prise de possession de leurs terres par les étrangers, ils parlent en se promenant ou en courant avec rapidité dans le cercle de leurs auditeurs accroupis. Alors, leurs figures tatouées, leurs habits étranges, leurs gestes menaçants, leurs yeux enflammés, les rendent effrayants à voir. Dans ces occasions, chaque chef parle à son tour ; quelquefois j'ai pris moi-même la parole, parce que les Missionnaires sont invoqués comme arbitres, lorsqu'ils ont gagné l'affection des insulaires. Ces hommes, si vifs dans l'action, demeurent cependant accroupis des journées presque entières, autour de leurs maisons ou sur quelque lieu éminent, d'où ils peuvent découvrir le pays, faisant des réflexions sur tout ce qui se présente à leur vue : le vent qui agite l'eau du lac, le vol d'un oiseau, la piqûre d'un moucheron, le moindre incident devient pour eux un sujet d'observations ; sans que la pipe reste jamais oisive.

« J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire de ce peuple, si méchant avant sa conversion, et si bon dès qu'il se convertit ; le temps me manque. Je finis en vous priant de ne pas oublier les pasteurs et le troupeau de la Nouvelle-Zélande, au saint sacrifice de la Messe, et auprès de celle que vous appelez si souvent votre bonne Mère.

« BATY, *Miss. apost.* »

---

*Extrait d'une lettre du P. Chevron, Missionnaire de la Société de Marie.*

Wallis (Ile Ouvéa), 4 avril 1844;

« Wallis, appelée Ouvéa par les naturels, est une île plate, quelque peu montagneuse, et environnée de quelquels ilots, dont deux seulement sont habités. C'est dans un de ces ilots, berceau de la Religion, que je débarquai le 29 novembre dernier. De là je passai dans la grande île, où je fus reçu par les catéchumènes avec tout l'empressement et les témoignages de joie dont sont capables de nouveaux convertis.

« Je me trouvai alors au milieu de deux armées en bataille. On avait voulu ménager une surprise au P. Bataillon aussi bien qu'à moi, en simulant un combat sous nos yeux. C'est la manière dont les Polynésiens célèbrent l'arrivée d'un grand chef des îles voisines, lorsqu'il vient leur rendre visite. Mais il y avait alors, et pour nous et pour eux, quelque chose de bien touchant : ces deux armées, qui s'efforçaient à l'envi de fêter l'arrivée d'un Missionnaire, étaient en présence, il n'y avait pas plus d'un mois, dans le même lieu, avec les mêmes positions, l'une pour détruire notre religion qu'ils appelaient nouvelle, et l'autre pour défendre presqu'à regret ses propriétés et sa vie. La sainte Vierge, dont la bannière servait de drapeau au camp des néophytes, s'était, disaient-ils, montrée la Reine de la paix, en portant la crainte dans l'âme des

agresseurs ; elle les avait tous disposés à la foi et à la charité, pour n'en faire qu'un peuple de frères. Les infidèles ont avoué, après leur conversion, que lorsqu'ils avaient vu la bannière de Marie, les armes leur étaient tombées des mains, sans savoir d'où provenait cet accablement subit qui s'était emparé de leurs membres, et qui dura pendant les trois jours que les deux partis restèrent en présence.

« Au lieu de leur ancien cri de guerre, ils firent entendre en notre honneur un chant religieux composé par eux-mêmes ; ils n'épargnèrent pas la poudre que la charité leur rendait désormais inutile ; enfin ils déposèrent leurs armes au pied de la sainte bannière.

« Chacun vint alors me saluer ; ils étaient au moins cinq cents hommes ; tous avaient eu soin, pour simuler ce combat plus au naturel, de se barbouiller la figure de noir et de rouge. Jugez de l'épaisse peinture que je devais avoir sur le nez.

« Après la prière, le P. Bataillon leur adressa quelques remercîments. Une grande partie de la nuit fut consacrée au chant des cantiques, à la récitation du chapelet et à l'instruction mutuelle entre les naturels. Depuis ce temps, deux villages, demeurés jusqu'alors dans les ténèbres, sont devenus *religieux* (c'est le nom qu'on donne aux convertis) ; on a bâti quatre églises bien simples, mais propres, je dirai même jolies pour le pays ; on y fait matin et soir la prière en commun. À la fin du jour, quand l'île est plus recueillie et plus silencieuse, on entend de tout côté chanter des cantiques, réciter le chapelet et le catéchisme.

« Ma seule peine est de ne pouvoir encore aider le Père Bataillon dans la visite des malades ; il est obligé de se multiplier pour faire les instructions publiques dans chacune des églises, situées au moins à deux lieues de distance les unes

des autres. Je commence à comprendre et à parler la langue de ces îles ; elle est bien douce ; ses règles sont les mêmes dans tout l'archipel ; quelques lettres de plus ou de moins, quelques mots changés, en font toute la différence. Voici le *Pater* et l'*Ave :*

« *Ko ta matou ta mai, e i selo, ke tapuha tou huafa, ke au mai tou pule, ke fai tou finegalo ete kelekele o hage ko selo, kefoaki mai hamatou mea kai i te aho nei, pea ke fakamole mole tamatou aga hala o hage ko tamatou fakamole mole, kia natou e aga hala mai kia matou, pea ana naa ke tuku ia matou kite holi kovi, kae ke fakamauli matou mai te kovi. Amene.*

« *Alofa, malia, ekefonu ite kalasia, eiate koe te aliki, eke manuia koe ite fafine fuape, pea e manuia ia Jesu, kote fua o tou alo. Magata Malia, kote fae a te atua, keke hufia matou aga hala i te a honei pea mote a ho o tomatou mate. Amene.*

« Les naturels récitent leurs prières avec un ensemble que je n'ai jamais vu en France. Ici, ce concert se retrouve partout ; sur mille personnes auxquelles vous voyez faire le signe de la croix ensemble, vous n'en remarquez pas une qui blesse cet accord par un mouvement de main ou trop lent ou trop rapide. Ils apprennent facilement les airs des hymnes ou des cantiques, et les répètent avec une précision capable de contenter un maître d'orchestre ; leurs voix d'ailleurs ne seraient pas déplacées dans un concert musical de nos pays.

«... Il me semble vous voir, en lisant cette lettre, chercher avec avidité quelques détails sur notre manière de vivre. N'allez pas trop vous apitoyer sur notre sort ; il est difficile, à qui n'en a pas fait l'expérience, de comprendre

jusqu'où peut aller la facilité donnée à l'homme de s'habituer aux misères de la vie ; ajoutez-y une grâce particulière dont Dieu veut bien aider notre faiblesse, et vous ne vous étonnerez plus qu'on puisse aussi bien dormir sur une claie de bambous, ou sur la terre couverte d'une simple natte, avec un oreiller de bois, qu'en Europe sur le lit le plus mollet; vous ne serez pas surpris qu'on mange quelques fruits, quelques racines, quelques poissons crus, ou des coquillages rôtis sur la braise, avec autant de plaisir qu'on prendrait en France le repas le mieux apprêté. On apprend ici à imiter l'Apôtre qui *savait être dans l'abondance et souffrir la disette*. Il nous faut aussi, à l'exemple de saint Paul, savoir *faire naufrage*. Il y quelques jours que, traversant de la petite île à la grande, dans la pirogue de deux naturels, par un gros temps, nous chavirâmes, le P. Bataillon et moi; nous étions assez loin du rivage; je fus obligé de nager, et je sentis qu'une soutane, en ce cas, est assez embarrassante. Mon confrère fut soutenu par un de nos insulaires, et la pirogue renversée nous aida à nous maintenir sur l'eau, jusqu'à ce que nous pûmes toucher du pied le sable de la baie.

« Je ne vous parlerai ni des mœurs ni des usages des naturels de Wallis; ce sont à peu près les mêmes qu'à Futuna. Ces insulaires n'ont jamais été cannibales par goût; seulement ils avouent, non pas sans honte, l'avoir été autrefois par nécessité. Mais, s'ils épargnaient leur propre sang, ils ne ménageaient pas celui des étrangers; plus d'une fois ils ont brûlé de grands navires, et massacré leurs équipages. On leur reproche aussi d'avoir été voleurs; mais aujourd'hui ils aimeraient mieux, je crois, se laisser tuer, que de dérober une épingle. Ils sont très-intelligents et très-curieux d'apprendre; aussi les catéchumènes, après deux mois d'instruction, sont-ils, pour la plupart, assez au courant de la doctrine chrétienne.

« Depuis la construction de nos quatre églises dans la grande île, le nombre des catéchumènes était toujours allé en augmentant; bientôt il ne resta plus à l'idolâtrie que le seul village du roi et quelques familles éparses. Enfin, sans doute grâces aux ferventes prières des Associés, Dieu nous a consolés, et le roi lui-même, avec les autres retardataires, a abjuré l'infidélité au mois d'octobre dernier. Sur-le-champ nous avons élevé une église dans son village même, c'est la sixième; de sorte qu'aujourd'hui l'île entière d'Ouvéa a renoncé aux idoles, que tous ses habitants chantent d'une commune voix les louanges du vrai Dieu. Sans doute il reste encore beaucoup à faire, nous ne sommes ni au bout de nos travaux ni à la fin de nos épreuves; mais n'est-ce pas avec les larmes qu'on arrose la semence évangélique? *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua...*

« Je suis, etc.

« J. Chevron, *Miss. apost.* »

## *Extrait d'une lettre de M. Tripe, Missionnaire de la Société de Marie.*

Akaroa, port de la presqu'île de Banks.

« MON BIEN CHER AMI,

« ... Vers la fin de septembre 1840, j'eus l'honneur d'accompagner Mgr le Vicaire apostolique dans sa visite pastorale de l'île du Nord. L'intention de Sa Grandeur n'était point de me laisser en route ; mais les circonstances l'ont en quelque façon obligée de changer de détermination. Me voilà donc provisoirement curé d'Akaroa, ayant pour paroissiens une soixantaine de colons français, et les équipages de deux navires de même nation ; tout à l'heure je vous ferai connaître ce que c'est qu'Akaroa, après vous avoir un instant entretenu de moi-même.

« On dirait que je ne suis point destiné à être Missionnaire ; car, tandis que mes confrères acquièrent bien des mérites par leurs travaux et les misères qui les accompagnent, la Providence semble me tenir aux petits soins ; vous allez en juger.

« Arrivés à Akaroa, nous fûmes invités, Monseigneur et moi, à prendre logement sur l'*Aube*. L'un des officiers porta l'obligeance jusqu'à me céder sa chambre et son lit, tandis qu'il couchait lui-même dans une pièce commune. Vous connaissez assez l'urbanité de nos officiers de marine, pour vous faire une idée exacte des prévenances qui m'ont été constamment prodiguées, pendant un mois et demi que

j'ai passé en rade, en attendant que la goëlette de la Mission eût réparé ses avaries. M. le commandant a été enchanté de la conduite généreuse de son état-major à notre égard, et m'a lui-même comblé d'amitiés pendant tout le séjour que j'ai fait à son bord.

« La fête de la Toussaint a été solennisée comme elle ne l'avait jamais été sur ces plages lointaines. Monseigneur officia pontificalement à terre, dans un lieu décoré par un grand nombre de pavois fournis par l'*Aube;* une place avait été réservée pour les musiciens, et durant tout le temps de la Messe ce ne fut que musique instrumentale et chants sacrés en partie, exécutés par l'état-major en tenue militaire. J'eus l'honneur d'être chef d'orchestre de cette noble troupe d'amateurs. Comme vous pouvez le croire, j'oubliai, dans cette circonstance, que j'étais sur une terre barbare, à cinq mille lieues environ de mon pays natal.

« Ma position, il est vrai, est un peu moins riante depuis mon débarquement. L'*Aube* continue à pourvoir à ma subsistance; mais mon logement dans l'île est loin de valoir le plus humble de vos presbytères. Vous pourriez vous en convaincre si jamais il vous prenait fantaisie de pousser une visite jusque dans ma case : je n'aurais ni fauteuil, ni chaise, ni banc à vous offrir ; mais en revanche, j'ai un lit très-commode à faire, puisque c'est une simple natte étendue auprès du foyer qui, du milieu de la pièce, où il est placé, répand ses émanations et sa fumée dans tous les coins, sans exception. Ma cabane est construite en petites pièces de bois fixées de distance en distance, et garnies d'un treillis de bambous, avec une toiture en joncs du pays; le tout est si bien conditionné qu'on y est à l'abri de la pluie quand il ne pleut pas, et du vent quand il ne souffle point. Pour éviter, apparemment, l'imposition des portes et fenêtres, on n'y a pratiqué qu'une

seule ouverture, par laquelle on entre en se traînant sur les genoux. Quoi qu'il en soit de ma case, je regarde comme certain qu'aucun naturel n'est logé aussi commodément que moi. Passons à la Mission qui m'est confiée.

« Akaroa est une baie et un port de la presqu'île de Banks, dans l'île du Sud, par le 43° environ de latitude; ce port est donc tout à fait aux antipodes de Toulon, qui est aussi au 43° de latitude nord, moins la différence de longitude. De sorte que, de quelque point du globe qu'on nous écrive, on ne pourra le faire de plus loin. La presqu'île a été achetée par des Européens français et anglais, et pour des sommes très-modiques. Les naturels apprécient peu le terrain. Vers le fond de la baie il y a deux colonies des deux nations, protégées chacune par des navires de leurs gouvernements respectifs. Les colons ainsi que les équipages catholiques sont en ce moment mes paroissiens.

« Bien que la température soit ici plus douce qu'en Provence, elle est sujette à des variations si fréquentes, la transition du froid au chaud est si brusque, qu'elle expose les étrangers à bien des maladies. Au moment où l'on jouit d'un temps d'été, il s'élève tout à coup un vent furieux du Sud, accompagné de grêle et de pluie, qui vous fait sentir les froids rigoureux de l'hiver, et laisse les sommets des montagnes blanchis par la neige. Un jour après, l'été revient encore, dure quelques jours, et puis c'est à recommencer. Tel a été le temps qui a régné depuis environ trois mois que je suis dans ce pays.

« Le terrain est des plus fertiles et très-propre à la culture; de lui-même il ne produit qu'une espèce de fougère très-épaisse, et des arbres de toute grosseur inconnus en France. Il est extrêmement difficile de voyager soit parmi les fougères, soit dans les forêts, et tel chasseur qui croit rallier bien vite son bord ou sa case, se voit souvent

forcé de camper sous un arbre et d'y passer la nuit au frais; mais comme dédommagement, il rapporte quelquefois une trentaine de pigeons, qui ne l'auront pas fait courir beaucoup, l'explosion d'une arme à feu ne les effrayant guère. Les oiseaux sont ici en grande quantité; leurs cris et leurs gazouillements font un concert continuel, auquel manque cependant la voix du rossignol : j'appelle ce chant la prière du matin des oiseaux.

« Les naturels de l'île du Sud, moins civilisés que ceux du Nord, sont aussi moins nombreux, par suite des guerres désastreuses qu'ils se sont faites. Il faut espérer qu'ils dépouilleront ce caractère de férocité et d'anthropophagie qu'ils conservent encore aujourd'hui, dès qu'ils commenceront à prêter l'oreille à la voix de l'Evangile.

« Un mot, en finissant, sur les sentiments que fit naître aux indigènes la vue du premier vaisseau qui entra dans la baie. N'ayant aucune idée d'un grand navire et de sa mâture, et ne sachant s'expliquer comment une si lourde masse pouvait se mouvoir et venir à eux, ils crurent que c'était un diable, et s'enfuirent à toutes jambes dans les forêts. Un d'entr'eux, plus brave que ses compatriotes, après quelques jours passés dans les bois, voyant le diable arrêté, s'avança peu à peu du rivage, ayant grand soin de se cacher à la faveur des arbres; bientôt il aperçoit quelque chose qui se détache du navire (c'était une embarcation), il laisse arriver, épie et reconnaît des êtres ayant bras et jambes comme lui; aussitôt il court avertir ses frères, tâche de les faire revenir de leur terreur, et tous s'approchent avec grande précaution de ces mortels inconnus. — Je suis, etc.

« TRIPE, *Miss. apost.* »

*Lettre du P. Borjon, Missionnaire apostolique, au P. Lagniet, Directeur du petit séminaire de Belley.*

Maketu, 18 mai 1842.

« Mon bien cher Confrère,

« Dans ma première visite, qui fut à Rotorua, village situé à deux lieues de Maketu, je ne pus me procurer de guide. Cependant tous les préparatifs faits, je m'informai de mon mieux de la direction à tenir ; et bref, me voilà en route avec le frère chargé des provisions : mais nous n'allons pas loin sans nous égarer ; on nous remet en bon chemin : nous dévions encore, et cette fois personne ne se rencontre pour nous redresser. Nous retombons sur le rivage de la mer, que nous suivons au hasard, lorsque dans le lointain nous voyons un homme venir à nous ; il nous dit qu'à peu de distance nous trouverons un kainga ou village, que là nous nous enfoncerons dans les terres.

« Arrivés à l'endroit désigné, nous prîmes un guide, qui se lassa bientôt et voulut revenir en arrière. Nous voilà de nouveau livrés à nous-mêmes. Nous cheminions le mieux possible, suivant un petit sentier tortueux, gravissant et redescendant des collines ; mais le pis de l'affaire, c'est que le jour avait disparu, et que nous ne marchions plus qu'à tâtons. Que faire ? pas d'hôtel. On met le sac à terre, on allume un grand feu, on fait cuire le souper à la Robinson ; et puis, après la prière du soir, on essaie pour la première fois, en s'enveloppant dans son man-

teau, le lit de voyage de la Nouvelle-Zélande; sous un beau ciel étoilé, sans crainte des bêtes malfaisantes, à la garde de la Providence divine qui veille sur les jours de son Missionnaire, et à l'abri d'un dôme de verdure formé par les branches qui s'entrelacent naturellement sur nos têtes, on s'endort.

« Arrivés à Rotorua, but de notre voyage, nous fûmes très-bien accueillis; c'était comme une fête de famille en revoyant un père longtemps attendu. Je passai presque un jour entier à baptiser des enfants, j'allais de maison en maison, et l'on se faisait une joie de me les présenter.

« Le lendemain on m'invita à visiter un kainga voisin; un assez bon nombre de catholiques de Rotorua voulurent m'y suivre; c'étaient surtout ceux qu'on appelle *noia*, espèce de garde militaire. Voici le cérémonial qui s'observe en pareilles circonstances.

« Dès qu'on est en vue du kainga, on se met sur une même ligne, on marche en silence; ceux qui nous voient approcher s'écrient de loin en loin : *Nau mai, nau mai : venez, venez !* Enfin on arrive, la garde de ceux qui reçoivent est debout, également sur une seule ligne; on passe devant elle en se donnant une poignée de main, et en se disant à chaque salut : *Good Morning*, *bonjour*. Cela fait, commencent les évolutions militaires des deux troupes; et à un signal, tous les soldats s'acculent sur leurs talons; on écoute sous les armes les discours des chefs, et puis on sert le repas dans des corbeilles nouvellement tressées.

« En revenant du kainga, le soir au clair de la lune, j'aperçois tout à coup des gens armés de fusil, de bâtons, de petites haches; et aussitôt eux de me dire qu'ils vont se battre. Ils m'invitent à les suivre pour apaiser leurs différends, car ils étaient seulement sur la défensive; ils s'attendaient à être attaqués par une autre tribu catholique. Je les suis en revenant sur mes pas. Le lende-

main se passe sans que l'ennemi paraisse. Enfin, au bout de deux jours, on entend des coup de fusils dans le lointain; on s'écrie : « Les voilà ! » Alors je propose d'aller moi-même les trouver avec quelques chefs, afin de traiter des conditions de paix. Nous nous avançons dans l'intérieur des terres, et après deux ou trois heures de marche, arrivés sur les bords d'un lac, nous voyons sur la rive opposée un kainga, devant lequel sont assis des hommes avec le fusil à leur côté. On vient nous chercher dans des pirogues, j'aborde les guerriers, qui me font asseoir auprès d'eux, et puis le discours d'un chef terminé, je prends la parole et les engage à faire la paix, en leur disant que la vie est déjà assez courte, sans se massacrer encore les uns les autres; que d'ailleurs ils sont enfants de l'Evêque, et qu'ils doivent mutuellement s'aimer.

« Sur ces entrefaites le grand chef se présente; c'était lui qui avait le plus à se plaindre; on lui avait enlevé un esclave, et ce grief lui avait mis les armes à la main. J'entre en pourparler avec lui, et lui déclare ou qu'on lui rendra son esclave, ou qu'on lui donnera une juste compensation. Il y consent, et l'affaire se termine par la prière; j'entonne les litanies de la sainte Vierge, pour remercier Dieu par la médiation de celle que je regardais comme la puissante conciliatrice de ces pauvres sauvages. Je ne sais ce qui serait arrivé; ces tribus avec celles de Maketu sont réputées les plus belliqueuses et les plus implacables de la Nouvelle-Zélande.

« Ce n'est pas la première fois qu'ici le Missionnaire prévient l'effusion du sang; déjà tout près de là, le Père Viard avait arrêté cinq ou six cents hommes sur le point d'en venir aux mains. Tant il est vrai qu'il y a dans le caractère du sacerdoce catholique quelque chose de divin qui impose aux nations les plus barbares! Quelle joie pour le prêtre d'être doublement sauveur et père à l'égard de ces

pauvres tribus, en leur donnant la vie de l'âme et en leur conservant celle du corps!

« Je ne vis dans cette rencontre que les guerriers : ils avaient le fusil, la giberne, de petites haches, de longs bâtons *maoris;* l'un des chefs portait seul un vieux sabre rouillé. Quand ils vont au combat, ils n'ont pour tout habit qu'une ceinture à franges; ils poussent des cris affreux, et leur prélude, par la danse guerrière, est bien capable d'animer le courage des combattants. D'après ce que mes gens me disaient alors, il paraîtrait que ces sauvages ne font la guerre que par escarmouches; ils tirent sur leur homme, et tout aussitôt s'enfuient et se cachent. Heureusement ces peuples ont perdu beaucoup de leur humeur belliqueuse, et l'on ne verra plus, il est à croire, ces guerres dévastatrices qui finissaient ordinairement par l'extermination de l'un des deux partis, par le saccagement des récoltes et des habitations, et par le cannibalisme. C'est ainsi que cette race superbe des Zélandais s'est en grande partie détruite.

« Vous connaissez maintenant, cher Confrère, ma position et le terrain que la divine Providence m'a donné à défricher. S'il y a des peines, des travaux, il y a aussi des consolations. Notre genre de vie est très-varié : en course, on catéchise, on baptise; chez soi l'on étudie, on instruit plus à fond le peuple de sa résidence; et là, on est à peu près comme un curé dans sa paroisse, comme un religieux dans sa communauté. Ainsi les jours, les mois s'écoulent avec rapidité et contentement. Priez pour moi et pour mon peuple, car je prie aussi pour vous et pour les vôtres.

« Je suis, etc.

« Borjon, *Miss. apost.* »

*Lettre du P. Petit-Jean, Missionnaire apostolique, au R. P. Colin, Supérieur général de la Société de Marie.*

Nouvelle-Zélande, baie des Iles.

« Mon très-révérend Père,

«... Au milieu de mes courses, qui sont fréquentes et nécessaires pour avancer l'œuvre de Dieu, je vis comme les indigènes; je ne puis suivre l'avis des Européens qui me disent de porter, à leur exemple, des provisions avec moi. Ne faut-il pas que l'homme apostolique se fasse tout à tous, s'il veut tout gagner à Jésus-Christ? Ne faut-il pas qu'il achète par quelques privations la gloire d'annoncer l'Evangile?

« Ces peuples, il est vrai, sont quelquefois d'une malpropreté dégoûtante; aussi les Européens ne les approchent qu'avec une extrême précaution, et ne les souffrent pas chez eux. Pour moi, je ne puis éloigner ceux que Dieu m'a donnés pour enfants; je leur permets d'entrer dans ma demeure, de toucher ce qu'ils voient, de me questionner à leur aise, et lorsqu'ils sont satisfaits, ils se retirent en me bénissant : « L'Ariki est bon, disent-ils, il ne ressemble pas aux étrangers. »

« A toute heure, je sillonne les rivières et la mer pour me rendre auprès de mes néophytes, et lorsque je suis sur leurs pirogues, les Européens qui me reconnaissent à ma soutane, à mon chapeau triangulaire et à

mon crucifix, disent : « Voilà le Prêtre catholique qui visite son troupeau ; il va prêcher l'Evangile, voir un malade : tandis que chacun court à ses affaires, celui-là ne court qu'après les âmes. »

« Dans un de ces voyages, j'appris qu'une petite enfant était près de mourir ; je remontai aussitôt sur le canot des naturels pour aller sauver cette âme en danger. Sans doute, je fus bien reçu de la tribu qui fait *notre prière* avec zèle, bien qu'elle n'ait pas encore entièrement abjuré ses superstitions ; mais le père refusa de me confier sa fille, sous prétexte que si elle était baptisée, elle expirerait le même jour, et qu'à sa mort il ne pourrait la pleurer à la façon des *Maoris*. Je dis à ce père tout ce que le zèle put m'inspirer, mais tout fut inutile ; mes efforts restant sans succès, je vouai l'enfant à Marie, je la recommandai aux saints Anges, et enfin j'eus le bonheur de lui ouvrir le ciel. Voici comment je réussis : on me prépara de la nourriture, et je la refusai honnêtement. « Je ne saurais manger, dis-je à mes hôtes, mon cœur est triste, à cause de cet enfant qui ne verra pas le Grand-Esprit. » La pluie venait de tomber, j'aperçois une feuille qui contient assez d'eau pour le baptême, je la prends et dis au père : « Le baptême n'est pas une chose à redouter ; voilà comment je m'y prendrais, si tu me laissais faire ; » et j'administrai alors le sacrement. Le père ne s'en irrita pas, et aujourd'hui cet enfant est un ange qui prie au ciel pour la Mission et pour les pieux Associés à la Propagation de la Foi.

« Nos *Maoris* sont dénués de tout. Le lit du malade est la terre nue, ou recouverte tout au plus d'un peu d'herbe ; sa nourriture est à peu près la même qu'en état de santé. Où sont nos admirables Sœurs de Saint-Vincent qui gagnent les cœurs à Dieu, tandis que d'une main si charitable elles soulagent les membres des pauvres in-

firmes? Ici peut-être plus qu'ailleurs, la Religion est appelée à faire cesser bien des misères, à civiliser promptement un peuple qui a des défauts, je l'avoue, mais qui a aussi de grandes qualités, et que sa simplicité enfantine rend si digne d'intérêt. Que je voudrais faire entendre à mes compatriotes la voix de ces tribus qui sollicitent des prêtres catholiques! Nous sommes déjà assez nombreux pour faire beaucoup à la Nouvelle-Zélande, je le sais mais abandonnera-t-on les innombrables îles de l'Océanie qui restent encore sans apôtres? Délaissera-t-on ces archipels si riches en population, et qui semblent ouvrir leurs ports pour recevoir les envoyés célestes? Je puis le dire, sans crainte d'être démenti, ici nous sommes entourés des respects et de la bienveillance de tous les insulaires, sans distinction de nationalité ni de croyance; Mgr Pompallier, par sa patience, par son aménité et son dévouement, a ravi tous les cœurs; mais le poids de sa charge l'accable, sa sollicitude le consume. Que nul ne craigne de venir à son secours; tous les postes ne sont pas également difficiles. A ceux qui seront faibles, nous céderons nos peuplades converties pour voler nous-mêmes vers les îles lointaines.

« Au reste, Marie nous protége d'une manière trop spéciale pour que l'avenir de la Mission puisse être douteux; et, quant à nos personnes, les travaux continuels ne font qu'affermir nos santés. Toutefois, que les pieux Associés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous aident de leurs prières; qu'ils appellent sur tant d'âmes des grâces de conversion, et par les sacrements nous introduirons bientôt les Océaniens dans l'Eglise de Dieu.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Jean-Baptiste Petit-Jean, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre de Mgr Pompallier, Vicaire apostolique de l'Océanie occidentale, à Mgr Murphy, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Galles du Sud.*

Baie des Iles, Nouvelle-Zélande.

« MONSEIGNEUR,

«... Je reçois souvent des visites des indigènes, dont plusieurs font un trajet de trois cents milles dans l'espoir d'obtenir de moi quelques prêtres pour les instruire. Lorsque je leur en promets un, ils se montrent pleins de joie, et ne manquent pas de me rappeler ma parole, à laquelle ils ont une confiance entière. Mais si les circonstances ne me permettent pas de tenir mes engagements à l'époque désignée, soit parce que les prêtres que je leur destinais ne sont pas encore arrivés d'Europe, soit parce que le mauvais temps les a empêchés de se mettre en route, alors ces bons insulaires se montrent très-affligés, ils éclatent en plaintes, et ils m'adresseraient certainement de vifs reproches si je ne parvenais à leur prouver l'impossibilité où je suis de satisfaire leurs désirs.

« Un des principaux chefs, arrivé ici depuis plusieurs semaines, a fait environ quatre-vingt-dix lieues pour venir me voir. Bien qu'il se montrât plein d'affection pour moi, ses traits exprimaient un vif mécontentement; aussi, après les premiers saluts, m'adressa-t-il les paroles suivantes: « Evêque, tu m'as trompé, moi et les miens.

« — Comment cela? lui dis-je. — Parce qu'il y a envi-
« ron un an, tu m'as promis un de tes prêtres, qui devait
« aborder ici dans neuf mois; mais tu n'as pas dit vrai.
« Quand le verrons-nous? jamais! Mon cœur est dévoré
« par le chagrin et la tristesse. J'ai annoncé à mon peuple
« et à quelques tribus du voisinage que le Père était sur
« le point d'arriver. A ma voix, tous se tenaient prêts à
« entendre ses instructions; nous avions mis en réserve
« pour lui des provisions de tout genre; en peu de temps
« nous avions bâti une bonne maison pour le loger : eh
« bien! maintenant cette belle habitation tombe en ruines,
« et tes prêtres ne sont pas encore venus. Ce n'est pas
« tout, mes gens m'accusent de leur avoir menti en leur
« annonçant l'arrivée d'un Missionnaire, et ils se rient de
« moi; oh! que mon cœur est dans le trouble! et c'est toi
« qui as causé ma honte! »

« Telles étaient ses paroles autant que je puis les traduire, car il est difficile dans une langue étrangère de rendre l'énergie du nouveau-zélandais, plus concis et plus expressif que les idiomes d'Europe. Combien d'autres chefs m'ont adressé des plaintes aussi amères, bien que je fusse moi-même plus affligé qu'eux du retard de mes nouveaux collaborateurs, qui enfin sont en ce moment auprès de moi!

« Quant au chef dont je viens de parler, j'avais heureusement une bonne nouvelle à lui apprendre : on venait de m'informer que mes Missionnaires étaient partis de Londres pour Sidney; je lui en fis part : il fut convaincu de ma bonne volonté pour lui et pour les siens, et nous fûmes bientôt réconciliés. Cependant il ne voulut pas encore retourner auprès de sa tribu, décidé qu'il était à n'y rentrer cette fois qu'en compagnie d'un Missionnaire.

« Quelque temps après il revint me demander si mes

prêtres étaient venus. Je lui répondis que j'avais reçu tout récemment la nouvelle de leur arrivée à Sidney. Il m'en témoigna la plus vive satisfaction, et n'en continua pas moins de rester dans le voisinage avec les indigènes de sa connaissance, jusqu'à ce qu'il apprit l'arrivée de mes confrères si impatiemment attendus. Aussitôt il accourut pour les voir et causer avec eux; je lui servis d'interprète. Il leur touchait la main à tous, et s'étant assis auprès d'eux, il les regardait l'un après l'autre d'un air empressé et affectueux, comme pour déterminer son choix. Ensuite il me demanda quel était celui que je destinais à sa tribu, et les montrant du doigt successivement : « Est-ce celui-ci? disait-il; est-ce celui-là? » Ses questions nous amusèrent beaucoup. Je lui fis comprendre qu'ils avaient tous le plus grand désir de se consacrer à l'instruction de son peuple, mais que je ne pouvais pour le moment lui désigner celui qui était destiné à cette Mission. « Cela suffit, répondit-il; « je compte maintenant sur ta parole : nous aurons donc « à l'avenir un Père pour nous. Evêque, donne-le-moi « bientôt, je le conduirai moi-même dans ma tribu; pro« mets-moi que tu viendras aussi toi-même nous visiter; « tous mes gens désirent te voir et t'entendre. Ne dis pas « que ton nouveau prêtre ne connaît pas notre langue; « si tu veux nous le confier, nous l'aurons bientôt « mis à même de pouvoir nous enseigner la parole de « Dieu. »

« Cependant je lui persuadai de laisser avec moi le futur apôtre de sa tribu, au moins pendant un mois, afin de commencer moi-même à lui enseigner les premiers éléments de la langue zélandaise, attendu qu'il me comprendrait mieux que des étrangers. Il y consentit enfin, et quelques jours après, il envoya sa femme annoncer à sa peuplade la prochaine arrivée de l'Evêque et du prêtre, et en même temps avertir les tribus du voisinage de se

disposer à nous recevoir. Quant à lui il demeura à la Baie des Iles, pour nous attendre et nous conduire en personne au milieu des siens. Ce fait, cité entre mille autres du même genre, prouve assez à quel point les Nouveaux-Zélandais sont impatients d'embrasser notre sainte Foi.

« J'ai l'honneur d'etre, etc.

« † J.-B. François, *Evêque de Maronée, Vic. apost. de l'Océanie occidentale.* »

---

*Extrait d'une lettre du même Prélat, à sa Mère.*

Baie des Iles, Nouvelle-Zélande, 25 novembre 1842.

« Très-chère Mère,

« Quand je m'éloigne d'une chrétienté pour porter à d'autres îles le flambeau de la foi, il se présente toujours un grand nombre de néophytes qui sollicitent la faveur de m'accompagner, dans l'espoir qu'en courant avec moi les périls des mers, ils trouveront une occasion de verser leur sang pour Jésus-Christ, au milieu des peuples idolâtres que je vais appeler au royaume de Dieu. Sans doute je ne puis recevoir tous ceux qui m'en expriment le désir, mes ressources ne me le permettent pas; mais j'en ai toujours quelques-uns à ma suite. Quelquefois, pour éprouver leur courage, je tâche de leur faire peur, en leur disant, par exemple, que s'ils s'embarquent ils s'exposent à être tués, rôtis et mangés avec moi; et ils me répondent, les uns, que le bon Dieu ne permettra pas que ce bonheur m'arrive, parce que les peuples de l'Océanie ont encore besoin de mes travaux; les autres, qu'au lieu de me maltraiter on m'aimera bien; et tous ajoutent que le sort dont je les menace, fût-il à craindre, rien ne saurait les épouvanter, qu'ils s'estimeraient trop heureux d'endurer avec moi le martyre.

« A Wallis, où j'ai exercé durant cinq mois le saint ministère, j'ai eu bien des consolations; entre autres, celle

de voir trois jeunes personnes, filles des plus grands chefs de l'île, me demander avec instance la permission de se consacrer à Dieu d'une manière spéciale, par le vœu de chasteté. Cette pensée, elles l'avaient eue d'elles-mêmes et par la seule inspiration de la grâce; elles savaient que c'était là un conseil évangélique, dont le libre accomplissement plaît au Seigneur; elles avaient aussi appris, par les mille questions qu'on nous fait, qu'il y a dans l'Eglise beaucoup de jeunes personnes qui travaillent au salut des enfants de leur sexe en se dévouant à leur éducation; il n'en a pas fallu davantage pour leur inspirer cette généreuse vocation.

«... J'arrive d'un long voyage qui a duré treize mois, et durant lequel près de trois mille insulaires ont été baptisés et confirmés de mes propres mains.

« Vous penserez peut-être que tant de travaux, que tant de courses sur mer et sous différents climats, altèrent ma santé; détrompez-vous : Dieu prend soin de ses ministres; nous pensons à sa gloire, et il se charge du reste. Il y a sans doute bien des périls dans la voie où le bon Dieu m'a fait la grâce de m'appeler; mais ne savons-nous pas qu'un seul cheveu de notre tête ne peut tomber sans sa volonté sainte? Jamais je n'ai été plus heureux que dans les croix, qu'au sein des tribulations que j'endure de la part de l'hérésie. Priez seulement que la grande récompense réservée aux Apôtres soit un jour mon partage. Quel bonheur pour moi si un jour le martyre venait consommer tant de travaux! Vous, chers Parents, allez au ciel par le chemin battu de notre vieille Europe catholique; pour moi, il faut que je m'efforce d'y arriver en frayant la voie à cette Eglise naissante, en déblayant avec ma croix des sentiers nouveaux, que l'hérésie et l'infidélité encombrent de leurs ruines; il me faut arroser de mes sueurs chaque pierre de l'édifice que j'élève,

et que je voudrais cimenter de mon sang. Qu'est-ce, après tout, que cette vie? Dieu, sa grâce en ce monde, le ciel en l'autre, son amour partout : c'est là tout pour un Missionnaire, c'est là tout, c'est là tout! Voilà un peu du style de la Nouvelle-Zélande écrit en français. Nos Polynésiens aiment beaucoup les répétitions des choses qui leur plaisent, et en cela je suis assez de leur avis.

« Votre nom, ma Mère, et celui de bien des membres de ma famille, sont connus et chéris de mes néophytes. Combien de fois ces chers enfants, qui ont toujours accès auprès de moi, me demandent si vous vivez encore, quel est votre âge, qui prend soin de votre vieillesse. Les mères de famille sollicitent comme une grâce de recevoir votre nom à leur baptême. Dans mes colloques avec elles, lorsque je les instruis, elles ne manquent pas de me dire combien vous avez dû être affligée de notre séparation; et ces bonnes mères, qui ont aussi des fils, m'adressent ces questions les larmes aux yeux. Je leur réponds ordinairement que votre joie d'avoir un fils consacré à Dieu et à leur salut, jointe à la pensée de nous revoir au ciel après cette vie si courte, ont séché vos pleurs. Alors, transportées de la plus vive reconnaissance, elles promettent de bien prier Notre-Seigneur et la sainte Vierge pour vous; bon nombre de jeunes personnes et de jeunes gens m'ont apporté des objets curieux du pays comme gage de leur affection pour moi et pour les personnes que j'aime; ils seraient heureux d'apprendre qu'en les recevant, vous avez trouvé quelque dédommagement au sacrifice que vous avez fait pour leur bonheur.

« † J.-B. François, *Evêque de Maronée*, *Vic. apost. de l'Océanie occidentale.* »

# MISSIONS D'AMÉRIQUE.

*Extrait d'une lettre du R. P. Cziwtkowietz, Supérieur général des Missionnaires rédemptoristes en Amérique, à M. le Président du Conseil central de Lyon.*

Baltimore, le 12 octobre 1843.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

«... Après avoir donné au Détroit les exercices d'une Mission, je revins tout droit à Baltimore, où m'attendaient des occupations en apparence moins apostoliques.

« Un grand nombre de nos frères allemands de Baltimore et de Philadelphie, voyant toutes les différentes sectes dont nos villes sont peuplées, et le grand danger pour eux et pour leurs enfants d'y perdre la foi, s'étaient proposé de former une communauté exclusivement catholique; à cet effet, ils avaient acheté, l'année dernière, à un prix très-modéré, une terre inculte d'environ trente-six mille ar-

pents. Quelques fidèles, avant d'entrer dans l'association, m'avaient consulté sur cette œuvre, ce qui m'avait forcé d'en examiner les statuts ; et comme je m'aperçus bientôt qu'elle resterait sans résultat, et qu'elle ne tarderait pas à se dissoudre, je le déclarai sans détour à ceux qui m'en parlaient, en leur expliquant les raisons qui motivaient mon avis. Néanmoins, avant mon départ pour l'Europe, la colonie paraissait faire des progrès ; beaucoup de familles s'y agrégeaient avec empressement : mais bientôt cette fausse apparence de succès s'éclipsa, et à mon retour en Amérique, l'entreprise était à l'agonie. Environ trente-huit familles avaient déjà quitté la communauté ; ses principaux membres et les vingt-six familles qui étaient encore sur les lieux, voyant l'impossibilité de la rappeler à la vie, et craignant de perdre tout ce qu'ils avaient déjà dépensé de capitaux à une première culture, ce qui aurait fait la ruine d'une centaine de familles, se ressouvenaient de ma prédiction, et envoyaient vers moi des députés pour que je les aidasse de mes conseils et de mon crédit.

« J'eus pitié de leur état, d'autant plus que l'honneur de la Religion y était intéressé ; car déjà les hérétiques et les infidèles, triomphant de cette dissolution, en remplissaient les colonnes de leurs journaux : les uns en concluaient que le catholicisme est impuissant à fonder des établissements durables, d'autres qu'il n'y avait point d'union et de fraternité parmi nos coreligionnaires, que l'on trouve rarement parmi eux des hommes assez charitables pour s'intéresser au sort de leurs frères malheureux. Je partis donc pour la colonie, où je fus reçu, par les vingt-six familles qui y végétaient depuis une année, avec une joie aussi vive que si ma présence seule eût été capable de changer cette terre de malédiction en un paradis terrestre. Le lendemain, accompagné de tous les colons, au nombre de vingt-six, armés d'instruments propres à mesurer le ter-

rain, et de fusils pour nous procurer du gibier et nous défendre contre les bêtes féroces, telles que les loups et les ours qui sont encore en grand nombre dans ces contrées, je commençai, la boussole et la carte à la main, à chercher les limites de l'emplacement acheté; mais quelle fut ma surprise, en reconnaissant bientôt que ces pauvres gens arrosaient de leurs sueurs journalières une terre étrangère qu'ils avaient prise pour la leur! Après avoir bien examiné le sol, j'en fis la démarcation générale, puis je le divisai en portions de vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze et cent arpents, dont on marquait les limites aux arbres. Je déterminai la place où la ville devait être construite, j'en fis le plan, conseillant d'y grouper les habitations, au lieu de les disséminer comme on faisait jusqu'ici, à deux, trois, quatre ou cinq milles les unes des autres.

« Il ne m'est pas possible de donner une idée des fatigues causées par ces excursions; ceux qui ont vu et habité ces immenses forêts de l'Amérique, dont l'origine date du commencement du monde, sans que jamais la main de l'homme ait touché à ce chaos, peuvent seuls le comprendre; on y rencontre presque à chaque pas d'épaisses broussailles, des racines entrelacées aux branches qui s'inclinent jusqu'à terre, des arbres entiers déracinés par la vieillesse et par les vents, entassés çà et là comme d'infranchissables remparts; puis, comme le soleil ne peut pénétrer sous ces voûtes de feuillage, il y fait si humide, le sol est si glissant, que jamais on n'y met un pied sûr, et qu'on fait presque autant de chutes que de pas.

« L'emplacement acheté a une étendue de neuf milles; à peine parcourions-nous un espace de trois milles par jour, en sorte que nous dûmes passer la nuit au milieu de ces forêts. Le soir donc nous allumions un grand feu, car c'était à la fin d'octobre, et nous avions déjà très-froid;

assis autour du bûcher, nous prenions notre souper qui ordinairement nous laissait l'estomac assez vide. Après la prière du soir, que nous faisions en commun, chacun arrangeait son lit comme il voulait, et dormait comme il pouvait. On pense bien qu'exposés au froid, à la neige, à la pluie, nous reposions fort peu; et cependant je passais ces nuits fort agréablement, occupé, pendant mes longues heures d'insomnie, à calculer les avantages que la Religion retirerait un jour de cette œuvre civilisatrice, accomplie dans la solitude, sous les yeux de Dieu seul. C'est là que je me ressouvenais des peines inutiles que d'autres avant moi, et que moi-même pendant trois ans, nous nous étions données pour trouver de jeunes Américains destinés à devenir les Missionnaires de leur pays; je croyais voir dans le nouvel établissement l'asile futur où l'enfance chrétienne, à l'abri de la corruption du monde et de la perversion de l'hérésie, grandirait dans la science sans perdre la vertu, et fournirait des vocations généreuses parmi lesquelles Dieu se plairait à choisir des Apôtres pour l'Amérique; déjà il me semblait que des milliers de catholiques venaient s'y rallier autour de la croix, comme autour du pieux symbole de la vraie liberté; j'entrevoyais déjà la congrégation naissante, humble fille de l'Eglise universelle, fleurir au désert sous la bénédiction divine; j'assistais en esprit aux saintes pompes de ses mystérieuses solennités. Voilà l'endroit, pensais-je, que dorénavant nous montrerons aux catholiques allemands qui abordent sur ce lointain rivage, et qui ne séjournent dans les villes de ce pays que pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquisition d'un morceau de terre; c'est là qu'ils pourront gagner leur vie tout en conservant leur foi et en sauvant leur âme. Enfin, j'y croyais voir aussi une retraite paisible pour nos propres Missionnaires, qui, ayant épuisé leurs forces dans les travaux apostoliques, pourront s'y reposer dans les exer-

cices de leur état et dans la pratique de leur règle.

« Telles étaient mes préoccupations de la nuit, et le matin je me trouvais plus heureux que si j'avais joui d'un long et doux sommeil. Dès l'aurore nous reprenions, comme la veille, nos pénibles travaux, avec le même courage, mais non plus avec les mêmes forces; car de jour en jour nous nous sentions plus épuisés par la faim et les fatigues; souvent même nous pensions défaillir tout à fait, surtout lorsque la neige, la pluie et les tempêtes venaient nous assaillir avec force : alors il n'est pas d'énergie qui ne succombe; que faire quand l'humidité et le froid s'emparent du corps et le pénètrent jusqu'à la moelle des os, quand les vents déracinent les arbres en masse, et même les plus gros, au risque d'écraser les travailleurs dans leur chute !

« Durant six semaines j'ai vécu de cette vie vraiment indienne, à peu près comme les Missionnaires qui sont chez les sauvages.

« Avant mon départ de la colonie, je traçai encore les chemins publics, comme ils sont marqués par le gouvernement; de sorte que l'on peut à présent pénétrer dans ces déserts sans danger de s'y perdre, ce qui arrivait souvent; déjà plus d'une fois des catholiques ont erré pendant plusieurs jours sous la terrible appréhension de ne plus pouvoir en sortir, et un ministre protestant y allant à la chasse, a disparu pour toujours. De pareilles forêts se trouvent encore en grand nombre, même dans les régions les plus civilisées du Nouveau-Monde; ceux qui veulent fonder de nouveaux établissements ne doivent pas s'enfoncer dans les états lointains, puisque les choses de première nécessité y sont naturellement plus rares et les périls plus grands.

« La terre dont je viens de parler est en Pensylvanie, diocèse de Pitsburg; elle est fertile, elle abonde en ruisseaux et en sources dont l'eau est pure et bonne; le climat,

assez semblable à celui de l'Allemagne, fournit tout ce qui est nécessaire à une vie commode ; c'est donc un emplacement très-bien choisi pour une colonie.

« De retour à Baltimore, je trouvai mes confrères dans la plus grande consternation : comme je n'avais pu leur écrire pendant ma longue absence, ils avaient fait mille conjectures sur la fin de mes jours ; ils croyaient être certains que, m'étant perdu dans la profondeur des forêts, j'y étais mort de faim ou mangé par les ours ; de sorte que je fus reçu par eux comme un ressuscité qui ne serait encore qu'à moitié en vie. Croyant être en bonne santé, je riais de ce qu'ils me prenaient pour un squelette ambulant ; mais bientôt j'éprouvai que les fatigues de ce voyage m'avaient tellement épuisé, que le temps du travail semblait passé pour moi. Dieu ne jugea pas que ce fût encore assez de sacrifices ; il me rendit, après une maladie de trois semaines, assez de forces pour pouvoir exercer de nouveau mes fonctions de Missionnaire. Plût au Ciel que je pusse établir à ce prix de pareilles colonies ! je consentirais volontiers à perdre pour chacune d'elles, non-seulement ma santé, mais la vie même.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« Alexandre Czwytkowietz, *Supérieur général des Mission. rédemptoristes, en Amérique.* »

# MISSIONS DE PERSE.

*Extrait d'une lettre de M. Darnis, Préfet apostolique de la Mission des Lazaristes en Perse, à M. Etienne, Supérieur-Général de la même Congrégation.*

Ravandouze, 7 avril 1844.

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

« Le bon Dieu daigne nous éprouver, que son saint nom soit béni! Je vous avais déjà annoncé qu'un des ministres américains d'Ourmiah, accompagné de trois évêques nestoriens, était allé à Téhéran, pour nous faire chasser du pays, et nous dépouiller des deux églises que nous avons construites à Ardicher et à Ourmiah. Nos ennemis ont trouvé un protecteur puissant et zélé dans la personne de l'ambassadeur de Russie qui est protestant : sa grande influence a facilement arraché à la cour de Perse un firman qui ordonne au gouverneur de l'Aderbeidjan de nous expulser,

M. Cluzel et moi, dans les vingt-quatre heures, du territoire persan, de nous éconduire avec toute *notre famille*, et de vendre ce qui nous appartient; de plus, il est enjoint à tous les gouverneurs d'empêcher qu'à l'avenir aucun Missionnaire n'entre en Perse, de punir rigoureusement tous les catholiques, et en particulier deux ou trois prêtres qui ont dernièrement abjuré l'hérésie. Voilà à peu près tout ce que j'ai pu savoir de ce firman. L'ambassadeur russe ne s'est pas contenté de ces rigueurs; il a fait signifier au gouverneur de Tauris l'ordre de publier un édit conforme à celui du roi, et de déléguer un agent fondé de pouvoirs pour le faire exécuter et pour enchaîner les nouveaux convertis.

« M. Nicolas, que nous avions envoyés à Tauris, a fait tout ce qu'il a pu pour conjurer l'orage, ou du moins pour le retarder; mais ses efforts sont restés sans résultat, parce que c'était l'ambassadeur russe qui ordonnait, et que les ministres américains payaient largement ceux qui étaient chargés de l'exécution. Il a seulement obtenu du gouverneur une espèce de sauf-conduit pour nos personnes, lequel a été assez peu respecté, quoique toutes les autorités d'Ourmiah nous fussent favorables. L'omnipotence de l'ambassadeur russe ferme toutes les bouches.

« Dès que nous avons été instruits des mesures prises contre nous, M. Cluzel est parti aussitôt d'Ourmiah, avant l'arrivée du firman, afin qu'on ne l'empêchât pas d'aller à Téhéran protester contre ces violences.

« Enfin le firman arriva: le 13 mars, je fus emprisonné avec le frère David. Le lendemain nous fûmes conduits au tribunal au milieu d'une grande multitude de spectateurs. Là, le gouverneur nous assigna pour prison notre propre demeure, où nous fûmes gardés à vue par quatre gendarmes qui restaient auprès de nous la nuit et le jour. Je déclarai alors au gouverneur que j'exigeais,

avant de partir, qu'on me remît une copie du firman du roi ; on me le promit, mais on n'en a rien fait, parce que les Américains ont donné de l'argent afin que la copie demandée me fût refusée.

« Le soir même de notre arrestation, un vieux prêtre nestorien, nouvellement converti, fut jeté en prison et chargé de chaînes. On se mit aussi à la poursuite d'un autre prêtre dont le seul crime était son retour à l'unité ; mais il a eu le bonheur d'échapper à la fureur de nos ennemis, qui, irrités d'avoir manqué leur coup, ont cruellement maltraité les habitants de son village, bien qu'ils soient nestoriens, afin de les forcer à révéler le lieu de sa retraite. Pour le même sujet, un enfant que nous avions avec nous depuis trois ans, a été si rudement frappé par ces barbares, que chaque coup de bâton est gravé profondément sur son visage, qui n'est plus qu'une grande plaie sillonnée par de longues et sanglantes blessures. Malgré d'aussi horribles tortures, ce courageux enfant n'a jamais voulu indiquer à ses bourreaux la retraite du prêtre, quoiqu'il sût très-bien où il était caché.

« Cependant le délégué de Tauris ne perdait pas son temps à Ourmiah. Aidé de dix satellites, il se mit à frapper comme des bêtes de somme nos domestiques et les catholiques qui se trouvaient en grand nombre dans notre maison ; il parla même d'attacher notre frère David à un arbre pour le faire fustiger. Quant à moi, j'en ai été quitte pour un déluge de grossières injures : une fois il en vint jusqu'à m'adresser des menaces ; mais, voyant que je ne craignais ni son bâton ni son poignard, il n'osa pas mettre la main sur moi, ce qui a grandement étonné la foule immense qui était témoin de ces scènes d'horreur. Enfin, le gouverneur d'Ourmiah, instruit de ce qui se passait, envoya ordre de mettre fin à ces tortures.

« Voilà un léger aperçu de ce qui vient de nous arriver ; car il est impossible de vous raconter tout au long. Nous avons été obligés de payer plus de sept cents francs d'amende, sans compter les dilapidations que les satellites ont exercées dans notre résidence. Plusieurs de nos chrétiens ont pris la fuite, surtout ceux du village d'Ardicher, dont les Américains désiraient l'extermination.

« Nos ennemis pressaient notre départ ; on nous conduisit, le frère David et moi, sous l'escorte de deux gendarmes, à deux journées d'Ourmiah, dans une petite ville du Curdistan. Ces deux satellites nous ont fait beaucoup souffrir pendant toute la route ; et l'endroit où ils nous ont déposés est le plus dangereux de cette contrée barbare. Déjà on avait comploté de nous dépouiller et de nous assassiner ; mais le chef du canton, quoique curde, s'est montré généreux à notre égard ; il nous a donné un cheik pour nous accompagner jusque sur le territoire de la Sublime Porte ; sa protection nous a délivrés des plus grands dangers de la part des brigands qui s'étaient rendus sur notre route pour nous égorger.

« Enfin le bon Dieu nous a conduits sains et saufs à notre destination, et je profite de ma liberté pour aller rejoindre M. Cluzel à Sinna, petite ville du Curdistan persan. Je devrais, pour m'y rendre directement, rentrer dans la Perse ; mais, comme je suis un peu connu dans ces contrées, et que je pourrais bien y rencontrer des émissaires méthodistes, je vais traverser les montagnes qui sont du côté de la Turquie, et j'espère arriver, avec l'aide de Dieu, à Sinna en dix jours.

« Il est très-important que je m'entende avec M. Cluzel, afin qu'il puisse aller soutenir les réclamations d'un grand nombre des principaux catholiques qui sont déjà partis pour Téhéran. A leur tête est l'Évêque sexagénaire de Chosrova. Si cette députation ne réussit pas, comme il

est bien à craindre, à cause de la résistance de l'ambassadeur russe, elle fera du moins une impression profonde, et pourra ralentir le feu de la persécution; car le premier ministre du Shah semble nous être assez favorable.

« Dans le cas où nous ne pourrions pas rentrer encore en Perse, M. Cluzel viendrait me rejoindre à Mossul, et de là, si vous nous le permettez, nous nous glisserons dans les montagnes des nestoriens, qui se trouvent à trois ou quatre journées d'Ourmiah. Ces frères égarés sont très-bien disposés en notre faveur. Déjà un jeune prêtre du pays est rentré dans le sein de l'Eglise; je le retrouverai probablement à Mossul.

« Nous aurons, sans doute, beaucoup à souffrir dans ce périlleux apostolat; mais la réponse que me fit, il y a deux mois, un des principaux habitants, qui se trouvait alors chez nous à Ourmiah, nous doit faire passer par-dessus toutes les craintes : « Quand les Apôtres, me disait-il « dans sa naïve simplicité, annoncèrent l'Evangile aux « infidèles, ne couraient-ils pas les mêmes dangers dans « l'univers païen que vous au milieu de nos mon-« tagnes? »

« Il y a longtemps que nous avions formé ce projet, et le Seigneur semble, par les tristes conjonctures où nous nous trouvons, nous avoir ménagé la consolation de le réaliser. Nous avons de grandes espérances de succès; le nestorianisme s'écroule de toute part.

« Aujourd'hui 7 avril, jour de Pâques, je viens d'apprendre que M. Cluzel s'est mis en route pour Téhéran, à la tête de vingt-cinq catholiques; le Patriarche chaldéen doit se joindre à eux. Daigne le Seigneur couronner du succès leur démarche! M. Rouge s'est retiré à Salmas; je lui envoie un jeune prêtre chaldéen que j'ai rencontré tout près de Ravandouze; un autre ecclésiastique de la

[illegible]

[illegible] à l'exemple [illegible] catholiques, et [illegible] au milieu de [illegible] à laquelle leur foi se trouve exposée.

« Je recommande instamment notre chère Mission de [illegible] aux ferventes prières des deux Familles de Saint-Vincent, et je suis, etc.

« [illegible], Prêtre de la Mission. »

*Extrait d'une lettre de M. Cluzel, lazariste, Missionnaire apostolique en Perse, à M. Martin, Directeur du Séminaire interne, à Paris.*

Soouk-Boulak, 30 mars 1844.

« Monsieur et très-honoré Confrère,

« Nos dernières lettres vous auront appris les craintes que nous avait inspirées le voyage d'un méthodiste américain et de trois évêques nestoriens à Téhéran, où l'ambassadeur russe avait, disait-on, épousé chaudement leurs intérêts. Ce que nous appréhendions ne s'est que trop réalisé; les événements ont même de beaucoup dépassé nos prévisions. Bonnes gens que nous sommes, nous supposions tout au plus que l'ambassadeur emploierait son crédit à obtenir un firman qui nous dépouillât, au profit des hérétiques, de l'église que nous avons fait bâtir dans le village d'Ardicher; mais cette injustice, déjà assez grande du reste, ne suffit point aux ennemis du catholicisme. A la sollicitation du méthodiste américain, ou obéissant, peut-être, à des ordres supérieurs, ce représentant de l'empereur de Russie a pris le parti d'exiger notre expulsion du territoire persan.

« M. Nicolas, ce jeune Français qui, dans tout le cours de cette affaire, a si bien servi la cause de la vérité et de la Religion, s'était rendu à Téhéran pour sonder les bruits qui commençaient à courir. Le 20 mars nous reçûmes de lui une lettre où il s'exprimait en ces termes :

« J'ai le cœur navré de douleur : les évêques nestoriens « sont ici depuis une semaine ; ils ont obtenu un firman « qui enjoint au gouvernement de l'Aderbeidjan de vous « faire sortir du territoire persan dans les vingt-quatre « heures. Cet ordre ne concerne que M. Darnis et M. Clu- « zel : M. Rouge et les frères pourront donc rester à « Ourmiah. Le gérant du consulat russe a reçu l'ordre « de presser auprès des autorités locales l'exécution de ce « décret. J'ai tenté mille moyens pour obtenir un sur- « sis ; mais inutiles efforts, chacun craint de se com- « promettre. Si les évêques sont porteurs du firman, « je les suivrai de près ; je crains bien qu'ils ne se fas- « sent précéder de quelque courrier ; tenez-vous donc « sur vos gardes. »

« Vous sentez quelles impressions cette lettre dut produire sur nous ; elle nous remplit d'une douleur profonde, moins, sans doute, à cause du traitement personnel qui nous était réservé, qu'en vue des maux prêts à fondre sur nos chers néophytes. Quel ne fut point alors notre embarras ! Différents projets se croisaient dans notre esprit : prendre la fuite dans une circonstance où chacun est forcément l'ennemi de celui que la Russie persécute, c'était exposer à des violences ceux de nos confrères qui resteraient à la maison. Il fut donc arrêté, en définitive, que je partirais seul pour aller visiter en passant quelques familles chrétiennes, répandues dans les montagnes du Curdistan. M. Darnis devait rester à Ourmiah pour attendre l'arrivée du firman, ressentir les premiers coups de la persécution, et cependant faire partir pour Téhéran quelques personnes, sans le secours desquelles notre voyage était inutile. Par cet arrangement nous crûmes sauver notre maison, et nous ménager une issue pour arriver jusqu'à la capitale.

« Je partis donc d'Ourmiah seul, le 22 mars au matin. Une sombre clarté tombait à peine sur les rues désertes de la ville, que je traversai dans un douloureux silence. Mon cœur était péniblement serré; de grosses larmes s'échappaient de mes yeux. Je venais de quitter des confrères chéris avec la crainte d'en être séparé pour longtemps; je voyais mes espérances s'évanouir tout d'un coup, et les néophytes que nous avions engendrés à Jésus-Christ, dispersés, sans soutien et sans guide, et abandonnés comme un troupeau de jeunes agneaux à la merci des loups. Je prenais ainsi d'avance, pensif et presque abattu, la route de mon exil.

« J'arrive dans un village chrétien où je trouve tous nos catholiques consternés : il leur était parvenu quelque chose des bruits qui commençaient à courir. Mon devoir était de dissimuler mes propres alarmes, et je fis si bien qu'en partant je les laissai, sinon rassurés, au moins plus confiants dans l'avenir.

« Deux jours après, j'avais à peine visité dans les montagnes curdes deux chrétientés, lorsqu'un matin, à l'issue de la messe, causant assis et fort doucement avec mon petit troupeau, qui s'était pressé autour de moi, je vis entrer trois chrétiens d'un autre village où j'avais donné rendez-vous à un piéton que j'attendais. A leur visage abattu, je compris ce qu'il en était. « Pourquoi, leur dis-je le premier, et en souriant, pourquoi venez-vous de si grand matin? Y aurait-il chez vous quelques malades? — Oui, Maître, répondirent-ils tristement, il y en a beaucoup, » et en même temps ils me remirent un billet dont voici le texte :

« Mon cher Confrère, nos affaires sont dans le plus
« triste état. M. Darnis et le frère David ont été enlevés
« hier au soir, 23 mars. On est à votre poursuite; on

« connaît le lieu de votre retraite. Fuyez, fuyez vite; je « crains que vous n'en ayez pas le temps. J'ai fait trans- « porter tout ce que nous avons de précieux; je m'at- « tends au pillage de notre maison.

« Votre dévoué Confrère,

« Rouge. »

« Une journée de marche me mettait presque entièrement à l'abri des recherches de nos ennemis; je montai donc instantanément à cheval et je partis pour me rendre à Soouk-Boulak, petite ville toute curde, d'où je vous trace ces lignes. Mais ici mon embarras redouble; M. Rouge, tout en m'annonçant que M. Darnis et le frère David avaient été enlevés, ne me disait pas ce qu'ils étaient devenus. Que faire donc présentement? revenir sur mes pas?... me transporter à Téhéran?... mais que me servira-t-il d'aller seul dans cette ville? Me dirigerai-je vers Ispahan? mais, de si loin, comment me tenir au courant des nouvelles? et d'ailleurs, ma présence parmi les catholiques de cette localité, sitôt qu'elle sera connue de l'ambassadeur russe, pourra bien leur susciter une persécution. Passerai-je à Mossul, dont je ne suis éloigné que de sept jours de marche?...

« Avant de prendre un parti, je crus expédient d'envoyer à Ourmiah un piéton qui s'y est rendu secrètement. J'attends ici sa réponse, ce qui m'oblige à une station de huit jours dans cette ville, et je consacre un instant de ce long loisir à vous écrire ces nouvelles avec un roseau et de l'encre musulmane qui ne coule guère.

« Mais voici venir un courrier qui m'apporte la lettre suivante :

De notre prison, 27 mars 1844.

« Mon cher Confrère, deux mots seulement : si cette lettre « vous trouve, je vous prie de raser votre barbe ; mettez-« vous en laïque, allez droit à la capitale, et présentez-« vous à l'ambassadeur pour vous plaindre de la cruelle « persécution qu'on fait peser sur les catholiques. J'ai été « emprisonné et grossièrement injurié. Maintenant, grâce à « l'aimable compagnie de quatre *ferraches*, je suis consigné « dans notre maison, que j'ai vendue à M. Nicolas, pour « la sauver des mains de nos ennemis. Nous avons perdu « notre église d'Ardicher, qu'on détruit ou qu'on est sur « le point de détruire ; et, sans les soins de M. Nicolas, « qui est toujours notre protecteur, notre église et notre « maison d'Ourmiah auraient subi le même sort. On a « jeté dans les fers le prêtre Simon de Kin-Tipsé, qui, « au dire du piéton, serait gratifié tous les jours de la « bastonnade. Un autre prêtre a pris la fuite. Toutefois « on se remue en notre faveur. Déjà quelques *chossava-« liens* et dix députés à barbes blanches se sont rendus à « Tauris pour plaider notre cause. Quant à moi, au « moyen d'une assez forte amende, je me tire des mains « de mes satellites et pars pour Mossul ; en passant à « Soouk-Boulak je vous donnerai d'autres détails. »

« J'attends donc ici M. Darnis pour avoir le plaisir de le voir, si tant est qu'on le laisse arriver. Ensuite je me rendrai à la capitale d'où je vous écrirai de nouveau.

« Le piéton m'a ajouté que les *ferraches* ont battu à mort un de nos domestiques.

« Les nestoriens, cependant, sont venus de plusieurs

villages à Ourmiah, et ont désavoué la conduite de leurs évêques. De leur côté, les Américains ont réussi, par leurs violences envers nous, à se faire détester encore davantage...

« La Russie est bien injuste à notre égard : sans raison ni prétexte, arracher de leur maison, emprisonner, maltraiter des sujets d'un roi allié, étendre la persécution à de pauvres paysans, dont tout le crime est de ne pas approuver les erreurs et les blasphèmes de huit impies du Nouveau-Monde ; les dépouiller de leurs propriétés, les chasser de leurs habitations, les jeter dans les fers, les soumettre à la bastonnade ; que peut-on ajouter à ces cruautés iniques, et que manque-t-il à nos ennemis pour mériter d'être inscrits au nombre des persécuteurs de l'ancien temps ?

« Je me rends à Téhéran pour demander à l'ambassadeur, au roi et à ses ministres, raison des injustices criantes dont nous sommes l'objet. Je ne vous dissimulerai pas que j'attends peu de succès de cette démarche.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« CLUZEL, *Miss. apost. en Perse.* »

---

D'après des nouvelles plus récentes, la députation catholique aurait été bien reçue à Téhéran, et l'on aurait promis de faire droit à ses justes réclamations.

# MISSIONS DE LA CHINE.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DU XAN-TONG.

*Lettre de Mgr Besy, Vicaire apostolique du Xan-Tong, à MM. les Directeurs de l'Œuvre.* (Traduct. de l'italien.)

Nankin, 15 mai 1842.

« Messieurs,

« Sur la fin de 1840, je donnais une Mission dans la partie méridionale du Hou-Quang, pays agité alors par une violente persécution, quand je reçus de Rome l'ordre d'accepter le vicariat apostolique du Xan-Tong avec l'administration du diocèse de Nankin. Le sentiment de mon insuffisance m'aurait fait décliner un si lourd fardeau, si le bref de Sa Sainteté m'eût laissé la liberté d'un refus; mais il m'ordonnait de courber la tête sans résistance, et d'obéir sans délai. Je m'acheminai donc, au cœur d'un hiver rigoureux, à travers le Hou-Nan et le Xan-Si, pour

peu de sources; les puits qu'on creuse pour en tenir lieu, ou sont vite épuisés, ou ne donnent qu'une eau à peine potable, tant elle est amère. Voilà, à peu de chose près, l'aspect physique du Xan-Tong; sa superficie serait, d'après Wyld, de 56,800 milles carrés, et sa population totale, selon le même auteur anglais, de 28,958,760 habitants.

« Envisagée comme Mission, cette province est, sans contredit, la plus pauvre et la plus abandonnée de l'empire. A peine compte-t-elle quatre mille chrétiens, disséminés çà et là, à de si grandes distances, qu'ils ne peuvent ni se prêter un mutuel appui, ni recevoir la visite fréquente d'un Missionnaire; tous sont dans la plus profonde indigence, et, de plus, constamment persécutés par les gentils du Xan-Tong, dont le naturel altier et féroce ne ressemble en rien au caractère général des Chinois.

« Dans plusieurs districts le prêtre ne peut se présenter que de nuit. Je ne sache pas qu'il y ait plus de six ou sept oratoires publics; si je les appelle de ce nom, ce n'est pas qu'ils soient connus des païens, mais parce qu'ils ont été élevés par les néophytes à frais communs; et quels oratoires! En Europe vous n'en voudriez pas pour étables! C'est là cependant qu'au sein des ténèbres, dans le silence qui convient à des proscrits, nous célébrons les divins mystères.

« Loin de moi la pensée d'accuser le zèle de mes chrétiens. Le dénûment de leurs chapelles ne tient qu'à leur pauvreté, et non à leur peu de foi; ils craindraient d'ailleurs qu'un sanctuaire plus orné n'éveillât la haine de leurs ennemis, toujours prêts à se faire du moindre prétexte un motif d'oppression.

« Ces chapelles sont bâties avec de la terre et de la paille; pour portes et fenêtres elles ont des trous informes; et si, par aventure, le ciel envoie de la pluie, l'é-

glise est entièrement inondée. Jugez de l'intérieur : au milieu, une table qui jadis a pu être bonne à quelque chose; mais à présent, usée et vermoulue, elle chancelle sur ses pieds mal assis, quoique souvent rajustés; sur cette table, l'autel surmonté de deux bâtons en forme de croix; de chaque côté, une écuelle hors de service soutenant, à défaut de chandeliers, deux cierges noircis par la crasse et le temps; c'est là tout le mobilier de l'église. Au lieu de plancher on n'a que la terre battue, toujours inégale et poudreuse, sur laquelle nos chrétiens étendent un peu de paille pour se mettre à genoux. Telles sont, Messieurs, les cathédrales du Xan-Tong, telles je les ai vues chaque fois que j'ai réuni mon troupeau dans leur modeste enceinte.

« Au spectacle d'une si profonde misère, mes souvenirs se reportaient d'eux-mêmes vers mes anciennes Missions du Hou-Quang, où j'ai exercé le saint ministère pendant cinq années. Alors je gravissais les hautes chaînes du Pa-Tong-Hien. Bon Dieu! quelle indigence s'étalait à mes regards! Quel déplorable sort que celui de ces montagnards, vivant sur des roches escarpées et arides, plus propres à servir de repaires aux bêtes fauves que d'habitations aux hommes! Séparés les uns des autres par trois ou quatre journées de chemin, ces néophytes, dont le chiffre ne s'élève pas au delà de cinq cents, ne pouvaient qu'à de longs intervalles recevoir la visite d'un prêtre; et pour arriver jusqu'à eux il fallait franchir des abîmes, escalader, en s'aidant des pieds et des mains, des hauteurs à pente si rapide, qu'un seul faux pas, une racine cédant à vos efforts quand vous pensiez vous en faire un point d'appui, une pierre détachée sans le vouloir par le guide qui vous précédait, si toutefois on trouve quelqu'un qui veuille se risquer dans un si périlleux voyage, eussent suffi pour vous faire rouler au fond des précipices. Puis, lorsque inondés de sueur et ha-

lés, mourants de fatigue, nous arrivions sur le soir à la cabane qui devait nous abriter, nos hôtes n'avaient à nous offrir que de l'eau et un peu de sel pour assaisonner le riz que nous avions apporté nous-mêmes; encore fallait-il souvent attendre que le vieux maître du logis fût allé à la forêt voisine ramasser le bois dont nous avions besoin pour faire cuire notre chétif repas. Notre lit était la terre nue : heureux quand nous pouvions y jeter une poignée de paille, non pour adoucir notre couche, mais pour nous préserver de son humidité. Du reste, en nous endormant avec la pensée en Dieu, nous goûtions un sommeil calme et profond.

« Les maisons des chrétiens qui végètent sur ces rochers sont de simples cabanes ; le toit est en paille aussi bien que les séparations intérieures; un monceau de pierres tient lieu de table, et pour reposer la terre nue suffit. Mais qu'importent les privations à qui sait, par la foi, les changer en mérites! A défaut des biens de ce monde, ils ont des trésors de vertus; ils ont pour le Missionnaire, qu'ils regardent comme un ange de Dieu, un cœur riche d'affection et de dévouement. Près d'eux, sous leurs chaumières consacrées par la plus pieuse résignation, j'ai goûté d'inexprimables douceurs, inconnues, je crois, dans les palais des grands.

« Mon peuple du Xan-Tong n'en est pas tout à fait à cet excès de détresse ; mais il est aussi moins en paix. J'ai déjà dit combien les dispositions des païens lui sont hostiles : un fait assez récent pourra vous en convaincre.

« J'avais conçu le projet de bâtir, dans un bourg situé à douze stades de la ville de Ou-Tching-Hien, une maison plus décente pour la célébration des saints mystères. La connaissance que j'avais de la localité, l'empressement des chrétiens à seconder mes désirs, tout me faisait croire que la chapelle s'achèverait sans exciter d'orage. On éleva

donc en peu de jours un oratoire, bien petit, et si pauvre que la haine elle-même, ce semble, n'aurait pas dû le remarquer. Il n'en fut rien. Un des plus fanatiques entre les idolâtres jugea l'occasion belle pour nous calomnier; il n'y manqua pas. Dans sa dénonciation au mandarin, il nous peignait comme des conspirateurs dangereux : Nous étions, disait-il, plus de cinq mille hommes occupés à fabriquer des armes et à fondre des canons pour assiéger Pékin; huit Européens dirigeaient l'entreprise; déjà plus de quatre-vingts magasins étaient remplis de provisions de tout genre; des souterrains, transformés en ateliers, confectionnaient tout ce qui est nécessaire à l'équipement d'une armée formidable, etc.

« L'accusation ainsi dressée, craignant, s'il la présentait lui-même, d'être pris au piége qu'il nous tendait, il la jeta pendant la nuit dans la cour du prétoire, où elle mit tout en émoi. Aussitôt le mandarin envoya secrètement des émissaires sur les lieux pour s'enquérir du complot. Pendant ce temps, nos chrétiens, ne se doutant pas des soupçons qui planaient sur eux, et satisfaits d'avoir enfin une nouvelle église, se rassemblaient tous les jours pour prier, sous la conduite de mon excellent provicaire le P. Louis de Castellazzo, religieux observantin. Ils se livraient avec sécurité à ce pieux exercice, quand arrivèrent les espions. Ceux-ci prêtèrent l'oreille à la porte, entendirent au dedans une rumeur confuse, et, sans plus d'examen, coururent annoncer au mandarin que la dénonciation n'était que trop fondée, qu'ils avaient vu le quartier général des conspirateurs, et que leur nombre était au moins de cinq mille. Notez bien que le total des néophytes de ce village ne s'élève pas à trois cents.

« A cette nouvelle, l'effroi du mandarin fut à son comble. S'imaginant déjà voir la ville assiégée, il en fit fermer les portes pendant trois jours, sans toutefois pu-

blier les motifs d'une mesure si extraordinaire; et tout ce temps, il l'employa en préparatifs secrets pour aller bloquer les rebelles dans leur prétendue forteresse. A la veille de se mettre en campagne, il voulut d'abord pourvoir à la sureté de ce qu'il avait de plus précieux, en envoyant hors de la province sa famille et ses trésors; mais, comme on dit vulgairement, il se jeta dans l'eau pour ne pas se mouiller, car cette nuit-là même sa femme et ses fils tombèrent entre les mains des brigands, et furent complétement dévalisés.

« C'était le jour de la Fête-Dieu; des soldats déguisés étaient venus, sans bruit, cerner les abords du village. Le gouverneur les suivit de près avec quatre mandarins militaires et toute une armée de satellites. Mon provicaire eut à peine le temps de s'esquiver, au moment où la troupe, animée par la voix de ses chefs, montait à l'assaut, renversait et pillait les habitations sur son passage, cherchant des yeux l'arsenal des rebelles au milieu de ces bicoques sans défenseurs. Une pieuse femme, qui s'efforçait de soustraire à la profanation quelques objets du culte, eut le bras percé d'un coup de lance. Cependant il fallut bien cesser le combat, faute d'ennemis. Alors commencèrent les perquisitions. On somma les paysans de livrer les canons, fusils, flèches, sabres, poudres, etc., que la révolte avait, disait-on, entassés dans les souterrains; ils n'auraient pas mieux demandé; mais où les prendre? Leurs efforts, réunis à ceux des soldats, n'amenèrent d'autre découverte que celle de quelques livres de prières, de mes ornements sacrés, de mes vêtements, de mon bâton pastoral en bois, avec un certain nombre de croix et d'autres objets religieux. C'était pour conquérir un pareil trophée qu'on avait mis une grande ville en état de siége, toute une armée en campagne, et une population inoffensive à la misère!

« Le gouverneur sentit bien qu'il était dupe ; il entra en fureur contre ceux qui l'avaient si cruellement joué ; mais sa colère ne le sauvait pas du ridicule et de l'odieux qui allait s'attacher à son expédition. D'ailleurs, l'affaire était lancée ; il fallait y donner suite, sous peine, pour le mandarin, de voir sa responsabilité compromise. Il fit donc rassembler divers objets de religion, enchaîner vingt-quatre chrétiens et quatre femmes, et, le dépit dans le cœur, il reprit le chemin de la ville, où il rentra de nuit, afin de cacher sa honte.

« Dès le lendemain il était sur son tribunal et faisait comparaître devant lui les prisonniers. « J'allais dans « votre village chercher des rebelles et non des chrétiens, « leur dit-il ; mais puisque vous êtes tombés en mon pou- « voir, je dois vous juger selon nos lois. » Il prit ensuite un des livres saisis, dont il lut à haute voix quelques passages, en les commentant avec une surprise mêlée d'admiration : « En vérité, leur disait-il, votre Religion n'en- « seigne rien de répréhensible. Dans ma province (il est « du Fokien) il y a aussi des chrétiens, et, je l'avoue, « ils ne font tort à personne. Néanmoins, comme c'est « une secte prohibée par l'empereur, je dois vous la faire « abjurer. — Nous ne le pouvons pas, répondirent tous « les néophytes. — Reniez Dieu et Marie sa sainte mère « (j'ignore si c'était sérieusement ou pour se moquer « qu'il parlait ainsi) ; celle que vous appelez dans ce livre « *la Mère de miséricorde* vous obtiendra sûrement votre « pardon. » Les chrétiens refusèrent avec la même fermeté. Alors on renvoya les quatre femmes chez elles, sans les avoir soumises à l'épreuve des tortures.

« Toutes les rigueurs de la question retombèrent sur les hommes ; souffletés et battus, les uns apostasièrent, les autres montrèrent un courage supérieur aux tourments les plus atroces, réitérés cinq jours de suite, pen-

dant lesquels on leur refusa toute espèce de nourriture, afin d'abattre leur constance en épuisant leurs forces. L'un de ces intrépides confesseurs allait jusqu'à stimuler la rage des bourreaux : « Frappez plus fort, » leur criait-il quand il était déjà horriblement flagellé, attaché par le cou, traîné dans l'enceinte du prétoire, froissé contre ses lourdes chaînes ; et plus les coups résonnaient fort sur ses reins ensanglantés, plus il invoquait haut les noms de Jésus et de Marie qu'on voulait étouffer sur ses lèvres, plus il répétait avec amour, *Loué soit Jésus-Christ!*

« Enfin le juge se lassa de les tourmenter sans succès; il aurait désiré saisir de la cause le mandarin supérieur du district; mais ce magistrat lui répondit qu'il n'aimait pas à se mêler des affaires des chrétiens, et qu'il l'engageait à en référer au *fu-tai* ou gouverneur général. Le même fonctionnaire qui avait refusé de tremper dans le procès, demanda si quelqu'un des prisonniers avait renié l'Evangile, et comme on lui répondit que plusieurs avaient apostasié : « Oh! ceux-là, ajouta-t-il, ne sont certaine-« ment pas de bons chrétiens; un vrai chrétien aime « mieux mourir que d'être jamais infidèle à son Dieu. » Force fut donc au petit mandarin d'adresser directement son rapport à la cour, et il le fit en rendant un compte très-infidèle de ce qui s'était passé.

« La réponse du *fu-tai* ne se fit pas attendre. Elle intima au mandarin subalterne l'ordre de procéder par la voie des tortures, d'arracher aux prisonniers non-seulement un démenti de leur foi, mais la dénonciation des chrétiens leurs complices, et surtout celle des Missionnaires; et, en cas de refus, de prononcer leur sentence selon toute la rigueur des édits. C'en était fait de cette Eglise, si Dieu, qui avait permis à l'orage de se former, ne l'eût détourné à temps de ceux qu'il menaçait, pour le faire retomber sur son principal auteur. En effet, au

moment où le *fu-tai* expédiait les instructions qu'on vient de lire, arrivait un décret de l'empereur qui ordonnait de l'enfermer lui-même dans une cage comme une bête féroce, et de le porter à Pékin pour y rendre compte de ses méfaits.

« Son successeur traita les chrétiens avec plus d'humanité. Mais il n'est que trop vrai que l'homme résiste mieux à des douleurs extrêmes, quand elles sont passagères, qu'à une gêne incessante, aggravée par les réflexions d'une tristesse solitaire. C'est ce qui eut lieu pour plusieurs de nos infortunés captifs : l'ennui, la chaleur étouffante du cachot, les insectes repoussants dont ils étaient couverts, firent sur eux ce que n'avaient pu les tourments; ils se retirèrent de la lice avant la fin du combat. Encore quelques jours de constance, et ils en seraient sortis vainqueurs avec leurs frères plus courageux; car le mandarin, ennuyé de la longueur du procès, les renvoya les uns et les autres dans leurs familles, après avoir ordonné la démolition de l'oratoire. Ainsi se termina la persécution.

« Mais, si les chrétiens du Xan-Tong sont peu nombreux, misérables et persécutés, la mission de Nankin présente un tableau consolant; elle est tranquille et florissante, et répond par des fruits abondants au zèle de ceux qui l'ont dirigée.

« De toutes les provinces de la Chine, celle du Kiang-Nan ou Nankin est peut-être la plus belle et la mieux cultivée. Le Kiang, ce fleuve majestueux que les indigènes appellent le *fils de la mer*, la divise en deux parties; dans celle de droite se trouve la capitale, qui a donné à toute la province son nom de Nankin ou cour méridionale, par opposition à Pékin situé plus au nord. De l'autre côté du Kiang, le chef-lieu est Sou-Tcheou, la plus gracieuse et la plus polie des cités. Tout favorise la culture de ce beau pays, la fertilité du sol comme l'intelligente activité de

ses habitants, les pluies fréquentes qui l'arrosent, aussi bien que les nombreuses rivières qui le sillonnent en tous sens. Néanmoins, ni l'industrie vraiment prodigieuse des Nankinois, ni la fécondité inépuisable du terrain, ne peuvent suffire à alimenter la population, qui est encore plus considérable ici que dans toute autre province. Pour fournir à sa consommation annuelle, on tire une grande quantité de riz du Hou-Quang, auquel le Kiang-Nan emprunte aussi la plupart de ses bois de construction.

« D'après Wyle, la superficie du Kiang-Nan est de quatre-vingt-un mille cinq cents milles carrés, et sa population s'élève à soixante-douze millions vingt mille cinquante habitants. Autrefois la Religion y était si florissante, que chaque cité avait ses temples consacrés au vrai Dieu, grand nombre de mandarins s'étaient soumis au joug de l'Evangile, et plus de deux cent mille chrétiens, dit-on, en pratiquaient avec ferveur les admirables vertus. Mais la violence des persécutions qui se succédèrent sous les empereurs Iam-Tcheng, Kien-Nan et Kia-Kin, couvrirent de sang et de ruines toute l'étendue de cette belle Mission; celles des églises qui subsistent encore aujourd'hui furent converties soit en prétoires pour les mandarins, soit en pagodes et en greniers publics; le naufrage de la foi fut presque universel, moins encore par la désertion des apostats, que par le refroidissement qui s'empara des âmes en l'absence des Missionnaires, mis en fuite ou jetés dans les cachots. Ces brebis affligées seraient, je crois, toujours restées fidèles à la voix des pasteurs, si elles avaient pu l'entendre; mais, en ce temps de confusion et de terreur, privées de leurs guides et livrées à la fureur des loups, qui firent une horrible boucherie du troupeau, elles s'affaiblirent en se dispersant, et cessèrent tout à fait de communiquer entre elles quand le glaive atteignit Mgr Godefroi leur évêque.

« Son successeur, quoique retenu pendant plusieurs années dans l'impossibilité d'agir, à cause de la persécution de l'empereur Kien-Nan, réussit enfin par son insigne piété et son zèle infatigable à ramener beaucoup d'âmes dans le sein de l'Eglise, et à sa mort, arrivée en 1782, il avait déjà entendu près de trois mille confessions.

« Une seconde persécution générale, allumée en 1805, sous l'empereur Kia-Kin, fut moins fatale au Kiang-Nan que la précédente; ses ravages portèrent surtout sur les contrées septentrionales, où les églises furent détruites et beaucoup de chrétiens incarcérés. On vit alors les païens, par une invention aussi folle qu'elle était cruelle, adapter des croix sous les pieds des confesseurs, afin qu'à défaut d'abjuration volontaire, ils fussent dans la nécessité de fouler le signe sacré du salut, et par là même convaincus d'apostasie.

« A ces temps d'épreuves succédèrent des jours sereins. Le retour de la paix, joint au zèle des Missionnaires nouvellement arrivés, et plus encore à la bonté du Seigneur qui bénit leurs travaux, a tellement multiplié les néophytes dans ce diocèse, qu'ils atteignent aujourd'hui le nombre de soixante-deux à soixante-trois mille, sans parler de la province du Ho-Nan qui fait aussi partie de mon vicariat.

« Du côté de la mer, ma juridiction s'étend jusqu'à l'île de Koum-Min et à la péninsule de Hai-Men, où nous comptons plus de dix mille quatre cents chrétiens; sur le continent la majeure partie des fidèles relève de Soum-Kiang, cité de premier ordre dont le district comprend sept villes de troisième classe : l'une d'elles, que je me plais à citer, parce que deux beaux noms chrétiens s'y rattachent, Chang-Hai a été le théâtre des succès apostoliques du Père Matthieu Ricci, et voit encore les descen-

dants de son plus illustre disciple, le grand mandarin Paul Hiu, professer avec ferveur la foi de ce premier ministre de l'empire.

« Sou-Tcheou-Fou et Nankin forment deux chrétientés considérables. Leur nombre, qui aurait dû être pour moi un sujet de consolation, me causait une douleur profonde quand je pensais à l'impossibilité où j'étais de les secourir tous, et qu'au moment où j'allais sur un point assister des moribonds, d'autres infortunés, qui auraient également profité de mon ministère, m'appelaient de tous leurs désirs, et faute de prêtres mouraient sans sacrements.

« J'étais sous l'impression de cette pensée déchirante, lorsque, l'année dernière, j'eus la joie de voir les Pères Jésuites rentrer en Chine, où ils ont fait tant de bien, où le souvenir de leur savoir et de leur piété vit encore dans le cœur des néophytes chinois, qui se transmettaient de génération en génération l'espérance et le vœu de les revoir un jour; et c'est à moi, le dernier des Evêques, que la Providence réservait la signalée faveur de les accueillir enfin sur ces rives lointaines!

« Malgré l'arrivée de cette généreuse colonie, je ne compte que quatorze coopérateurs dans mon immense diocèse, savoir : quatre Européens, M. Lavaissière, lazariste français, les Pères Gotteland, Bruyère et Estève, jésuites, et dix prêtres indigènes, pour la plupart vieux et infirmes. C'est moins qu'il n'en faudrait pour administrer nos malades. M. Lavaissière a dans son seul district environ neuf mille quatre cents chrétiens, qu'il peut à peine visiter tous les trois ans, malgré son zèle infatigable et sa prodigieuse activité; car les infirmes, qui prennent au Missionnaire la plus grande partie de son temps, sont séparés par des distances si considérables, que pour aller de l'un à l'autre il faut souvent faire plusieurs journées de chemin.

« Pour donner à mon troupeau les pasteurs qui lui

manquent, le meilleur moyen, sans doute, serait la fondation d'un séminaire indigène; mais, dans mon dénûment absolu, comment porter jusque-là mes espérances? Cependant, pressé par la nécessité, j'ai disposé quelques chambres dans un oratoire public, pour y réunir provisoirement vingt-deux élèves, qui, sous la direction du Père Bruyère, étudient le latin. Beaucoup d'autres sujets excellents me conjurent de les recevoir; mais mes faibles ressources me forcent à un douloureux refus. Peut-être me faudra-t-il même abandonner ce petit établissement, si les ressources que j'espère recevoir d'Europe n'arrivent pas ou se font trop attendre. Ce qui m'a encouragé dans cette entreprise et me soutient encore au milieu de ma détresse, c'est la douce confiance que la grande Association, suscitée dans ces derniers temps par la Providence pour venir en aide aux Missions, me tirera d'angoisse en donnant, par ses aumônes, la durée et l'accroissement à ce que nous avons péniblement fondé.

« Si mon diocèse pouvait avoir un jour des Apôtres en proportion de son étendue, oh! avec quelle rapidité se propagerait notre Religion sainte! Il paraît d'ailleurs que les mandarins ne sont pas dans l'intention de nous molester; ils savent très-bien que les néophytes sont en grand nombre dans la province, qu'ils ont plus de deux cents chapelles, où ils se réunissent chaque dimanche pour prier; et loin d'en prendre ombrage, non-seulement ils croient prudent d'imposer silence à nos détracteurs, mais ils affectent de publier que l'empire n'a pas de sujets plus fidèles que les chrétiens. De là, pour nous, une liberté inconnue aux autres Missions. Nous en profitons pour donner à nos fêtes une grande solennité : aux époques de Noël et de Pâques, près de deux mille chrétiens assistent à la célébration des saints mystères; bon nombre de païens se mêlent à la foule pieuse, et emportent, en

se retirant, un germe de foi que le temps et la grâce font éclore : j'en ai baptisé vingt-quatre à la fois dans le courant du mois dernier.

« Ce qui donne à mon troupeau une sécurité plus entière, c'est que la tolérance part des sommités du pouvoir. Le vice-roi de cette province, nommé Sou-Kien, est un prince tartare qui, l'année dernière, a bravement combattu contre les Anglais, à la défense de Nim-Po. Sans doute qu'il eut, pendant le siége, occasion d'apprécier le courage des chrétiens; car, après avoir rendu la place, il leur décerna publiquement des éloges, et tourna son mécontentement contre les bonzes, leurs ennemis, dont il détruisit les pagodes, renversa même les idoles, et fit vendre à vil prix les biens sur le marché.

« Nous n'en avons pas moins été en butte à plus d'une accusation mensongère, telle que celle d'entretenir de secrètes relations avec les Anglais; mais, par un signalé bienfait de la Providence, la calomnie, promptement reconnue, est toujours retombée sur ses auteurs.

« Tout récemment encore, un mauvais chrétien, qui avait rédigé une dénonciation contre nous, la portait au prétoire, lorsqu'en chemin il lui arriva ce qui jadis advint à Arius, au moment où cet hérésiarque, insultant à la divinité de Jésus-Christ, se rendait en triomphe à la basilique de Constantinople, pour y être rétabli dans la communion des fidèles : surpris par un déchirement d'entrailles, à la porte même du mandarin, ce faux frère fut recueilli, demi-mort, par les néophytes, qui trouvèrent sur lui le projet d'accusation avec une longue liste de Missionnaires et de chrétiens.

« Nous avons donc la ferme confiance que, grâce à la miséricorde divine, cette vaste Mission, plus favorisée que toute autre par les circonstances, sera aussi la plus florissante de l'empire. On pourrait craindre, ce semble, que

le prosélytisme anglican, qui sème ici les Bibles à pleines mains, ne contrariât nos efforts; mais, à mon avis, il en résultera plus de bien que de mal : ces livres, quoique altérés dans plus d'un endroit, contribueront à la diffusion des idées chrétiennes; ils inspireront à plusieurs un vif désir de mieux connaître nos grandes vérités, et comme c'est auprès de nous qu'on viendra chercher l'intelligence de cette lettre morte, de ces passages obscurs qui ne s'interprètent pas eux-mêmes, les doutes des païens se résoudront toujours en faveur de notre foi. Un Chinois qui abjure ses idoles ne peut être que catholique.

« Du reste, les Anglais eux-mêmes nous rendent justice et s'offrent à nous protéger. L'an passé, M. Roberston, second interprète du plénipotentiaire britannique en Chine, m'écrivit dans ce sens une lettre dont je transcris littéralement les lignes suivantes : « Quant à moi, Monsieur, je « n'ai pas d'expressions pour vous dire combien je suis « charmé d'avoir fait votre connaissance. Il est vrai que « je suis né protestant; néanmoins je ne puis me défendre « d'admirer l'héroïsme, le dévouement et la supériorité « des Missionnaires catholiques en Chine. Oui, c'est une « preuve que votre sainte Religion ne consiste pas en « vaines paroles, mais qu'elle procède du fond du « cœur. »

« Cette année, nous avons eu la consolation de faire tous ensemble notre retraite spirituelle, prêchée par le Père Gotteland. Cette réunion de tous mes prêtres, qui ne s'était jamais vue à Nankin, a produit un effet extraordinaire sur l'esprit de nos chrétiens édifiés, et m'a servi comme d'un petit synode, où nous avons réglé en commun une multitude de choses propres à assurer le triomphe de l'Evangile. Nous avons pris, entre autres résolutions, celle d'ériger des écoles dans tous les villages, et de choisir dans chaque localité un certain nombre de veuves pieuses,

quelque peu instruites en médecine, qui, sous prétexte d'administrer des remèdes aux enfants moribonds des païens, pussent leur conférer le baptême. Quant aux dépenses occasionnées par cette bonne œuvre, je les ai bien volontiers prises à ma charge, je me suis engagé à couvrir tous les frais, semblable à ces pauvres qui n'ont pas le sou pour payer leurs dettes, et qui offrent généreusement à leurs amis des terres et de l'argent, bien qu'ils n'aient que des haillons. Après Dieu, mon espoir est en vous, Messieurs les Associés; qu'il ne soit pas confondu! Soyez ma caution, et vos aumônes peupleront le ciel de nouvelles légions d'Anges.

« Le tiers au moins de nos chrétiens nankinois se compose de pêcheurs, vivant de leurs filets sur leurs pauvres nacelles, qu'ils conduisent çà et là, partout où ils espèrent rencontrer un ministre du vrai Dieu. La simplicité et la candeur de leurs âmes se peignent sur leurs figures ingénues. Souvent ils se réunissent, sur le soir, au nombre d'une vingtaine de barques, au milieu du fleuve, et chantent en chœur leurs saintes prières, qui finissent toujours par une douce invocation à Marie conçue sans péché; elles doivent monter comme un encens agréable jusqu'au trône de l'Agneau, car elles partent d'un cœur que le souffle des passions n'a jamais flétri.

« Ce ne sont pas seulement les pêcheurs qui nous édifient par l'innocence de leur vie; les autres fidèles ne nous étonnent pas moins par leurs vertus, entourés comme ils sont de scandales de tout genre, et privés de ces secours abondants qui sont prodigués aux chrétiens d'Europe. Quelquefois, au milieu des consolations qu'ils me donnent, je rougis de moi-même en voyant combien est grande la simplicité de leur foi, quelle horreur profonde ils ont du péché, quelle pureté de motifs anime toutes leurs actions.

« Pardonnez-moi, Messieurs, la longueur de ma lettre ; c'est la première fois que je vous écris, et j'avais tant de misères à vous peindre, tant d'espérances à vous confier, de si belles vertus à mettre sous vos yeux ! Vous excuserez ces épanchements de mon cœur, et moi je serai doublement heureux, si j'ai fait passer dans le vôtre quelques-uns des sentiments qui m'animent en faveur de ceux que Dieu m'a donnés pour enfants.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« † Louis de Besy, *Evêque, Adminitrateur apostolique de Nankin.* »

« *P. S.* J'ai pensé qu'il vous serait agréable de recevoir la statistique de la Chine, telle qu'on la présente ici à l'empereur ; elle est tirée du journal officiel *Kin-Xen,* qu'on imprime tous les trois mois à Pékin, et qu'on envoie à tous les mandarins des diverses provinces. »

| NOMS DES PROVINCES. | LA PROVINCE COMPREND LES VILLES DE | | | | LONGUEUR DE LA PROVINCE DU | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1er ORDRE. | 2me ORDRE. | 3me ORDRE. | CAPITALES | SEPTENTRION AU MIDI. | ORIENT A L'OCCIDENT. |
| TCHELY. PÉKIN. | onze | vingt-trois | cent.vingt-une | Lao-Tem-Fou. (PÉKIN.) | 1828 ly. | 1228 ly. |
| KIANG-SOU. (NAN-KIN.) | huit | six | soixante-deux | Sut-Chou-Fou. (NAN-KIN.) | 1700 ly. | 1630 ly. |
| NGAN-HOU. (NAN-KIN.) | huit | neuf | cinq | Hgan-Hou-Fou. (NAN-KIN.) | | |
| KIANG-SI. | treize | deux | soixante-quinze | Nan-Tchang-Fou. | 1800 ly. | 970 ly. |
| TCHE-KIANG. | onze | une | soixante-seize | Han-Tchou-Fou. | 1280 ly. | 880 ly. |
| FO-KIEN. | dix | deux | soixante-deux | Fu-Tchou-Fou. | 980 ly. | 930 ly. |
| HOU-PÉ. (HOU-QOUANG.) | dix | huit | soixante | Ou-Tchang-Fou. | 680 ly. | 2110 ly. |
| HOU-NAN. (HOU-QOUANG.) | neuf | dix | soixante-quatre | Tchang-Cha-Fou. | 1150 ly. | 1120 ly. |

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| HO-NAN. | neuf | dix-neuf | quatre-vingt-seize | Tai-Fom-Fou. | 4120 ly. | 4100 ly. |
| CHAN-SI. | neuf | seize | quatre-vingt-quatre | Tai-Iouen-Fou. | 4620 ly. | 880 ly. |
| CHAN-TONG. | dix | onze | quatre-vingt-seize | Chi-Nan-Fou. | 840 ly. | 4640 ly. |
| CHEN-SI. | sept | dix | soixante-treize | Si-Ngan-Fou. | 2420 ly. | 935 ly. |
| CAN-SOU. | neuf | vingt-quatre | quarante-neuf | Iam-Tchou-Fou. | 2400 ly. | 2120 ly. |
| SUT-CHUEN. | douze | dix-neuf | cent-douze | Tcheng-Tou-Fou. | 5200 ly. | 5000 ly. |
| QUOUANG-TONG. | neuf | dix-neuf | soixante-dix-huit | Kouang-Tchou-Fou. | 4800 ly. | 2300 ly. |
| KOUANG-SI. | onze | dix-huit | quarante-sept | Kouei-Tchin-Fou. | 2960 ly. | 2840 ly. |
| YU-NAM. | quatorze | trente-quatre | trente-neuf | You-Nan-Fou. | 4150 ly. | 2310 ly. |
| KOUEIT-CHEOU. | douze | vingt-deux | trente-trois | Kouei-Iam-Fou. | 770 ly. | 4900 ly. |

| NOMS DES PROVINCES. | LA PROVINCE A POUR CONFINS A | | | | | | | | TRIBUT ANNUEL EN | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | ORIENT. | OCCIDENT. | SUD. | NORD. | SUD-EST. | SUD-OUEST. | NORD-EST. | NORD-OUEST | TAËLS. | RIZ. |
| TCHELY. — PEKIN. | Tchen-Chin, Nin-Kouen, Tchou. | Chan-Si, Kouang-Chin Hien. | Ho-Nam, Ham-I-Hien. | Hiem, Tchaug. | La mer. | Ho-Nam, Tchen-Te-Fou. | Tchen-Te, Fou-Pieus, Tchang. | Chan-Si, Kien-Tchang-Hien. | 3,942,000. | |
| NAN-KIN. KIANG-SOU. NGAN-HOU. | Tai-Thoang, la mer. | Ho-Nam, Kou-Tche | Kiang-Si, Mo-Ping. | Quouang-Tong, Tem-louen. | Tchin-Cham, Hai-Pim. | Hou-Pé, Houam-Nin. | Quáng-Tong. Se-Tchoao. | Ho-Nan, Chan-Tcheou | 14,733,000. | 1,431,000 xe. |
| KIANG-SI. | Ngan-Hoei-Fou, Iouen. | Hou-Nam, Tchen-Hian. | Kouang-Tong Mo-Ping. | Hou-Pé, Heam-Chou-Fou. | Fo-Hien, Kouan-Ngau. | Hou-Nam, Koui-Tcheou. | Ngan-Hoei, Tong-Len. | Hou-Pé, Hin-Ko-Tchou. | 3,744,000. | 795,000 xe. |
| TCHE-KIANG. | La mer. | Hgan-Hou, Kouei-Tchou-Fou. | Fo-Kieu, Kieu-Nin-Fou | Kiang-Sou, Sut-Chou. | Fo-Kien, Fou-Nin-Fou | Kiang-Si, In-Cheu-Hien | Kiang-Sou, Sum-Tchang-Fou. | Ngan-Hei, Kouang-Tcheou. | 3,856,000. | 678,000 xe. |
| FO-KIEN. | La mer. | Kiang-Si, Tchau-Tchou Fou. | La mer. | Tche-Kiang, Tchin-Tchou-Fou. | La mer. | Quang-Tong, Tchao-Tchou-Fou. | Tche-Kiang, Sem-Tchou-Fou. | Ngau-Hoei, Kouang-Tchou | 2,344,000. | |
| HOU-QUOUANG. HOU-PÉ. | Ngan-Hoei-Fou, Chan-Hien. | Sut-Chuen, Ou-Cham-Hien. | Hou-Nam. Hin-Hiam-Hien. | Ho-Nam, Ho-Can-Hien. | Kiang-Si, Hoei-Tchang-Fou. | Sut-Chuen, Hem-Hoei-Hien. | Ngan-Hoei. Ho-Chan-Hien. | Chan-Si, Chan-Hien. | 2,091,000. | 96,000 xe. |
| HOU-NAN. | Kiang-Si, I-Nim. | Kouie-Tchou, Tchan-Hau-Hien. | Kouang-Tong Hin-Tchou-Fou. | Hou-Pé, Kieu-Ly. | Quang-Tong, Ieu-Han. | Kouang-Si, Kouang-Hien | Hou-Pé, Tam-Hieu. | Su-Tchuen, You-Iam-Tchou. | 1,003,000. | 96,000 xe. |

| | | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| HO-HAN. | Kiang-Fou, I-Cham. | Chen-Si, Hou-Pé. | Hou-Pé, Hoan-Ngan. | Tche-Ly, Tcheng-Ngan | Ngan-Hoei, In-Tchou-Fou | Hou-Pe, Siam-Hiam. Fou. | Quang-Tong, Tchao-Hien. | Chan-Si, Lea-Tchou. | 3,651,008. | 221,000 xe. |
| CHAN-SI. | Tche-Ly, Chin-Chin. | Chen-Si, Hou-Pé. | Ho-Nam, Chan-Tchou. | Tcham-Tchang, Cha-He-Chou. | Ho-Nam, Hoei-Hien. | Chen-Si, Tchao-I. | Tche-Ly, Hoai-Ngam. | Chen-Si, Fou-Cou. | 6,313,000 | |
| CHAN-TONG. | La mer. | Tche-Ly, Iouen-Tcheng | Kiang-Sou, Pé-Hien. | Tche-Ly, Nin-Chin. | Kiang-Sou, Hai-Tchou. | Ho-Nam, Hai-Tchou. | La mer. | Tche-Ly. Nan-Cum. | 6,314,000. | 332,000 xe. |
| CHEN-SI. | Ho-Nam, Chan-Hiam, Kiem. | Chan-Sou, Tchin-Hoei. | Sut-Chuen, Tai-Pim. | Im-Lim, Nin-Tchang. | Ho-Nam, Tche-Tchai. | Sut-Chuen, Kien-Nam-Hien. | Chan-Si, Ho-Tchou-Hien. | Chan-Si, Kouang-Lin-Hien. | 3,042,000. | |
| CAN-SOU. | Chen-Si, Tchang-Hou. | Hou-Tchou, Ngan-Mam-Fou. | Sut-Chuen, Pim-Hou. | I-Pou-Dse, Chan. | Chen-Si, Len-Iam. | TChé-Tchou. Hoei-Fam, Ut-ché. | Chen-Si, Pao-Ngan-Hien. | Tchen-Si-Fou. | 363,000. | 218,000 xe. |
| SUT-CHUEN. | Hou-pé, La-Tong-Kien | Man-Kou, Tche-Chen-Fam. | Yu-Nam. Iouen-Mou. | Chan-Si, Nin-Tchan-Tchou. | Couci-Kien. Pé-Cio. | Si-Tchang, Holy-Nam-Tau. | Chen-Si, Se-Ngan-Fou. | Can-Sou, Hen-Hien. | 968,000. | |
| QUOUANG-TONG. | Fo-Kien, Tchao-Ngan. | Kouang-Si, Nan-Him, | La mer. | Ho-Nam, Couci-Iam. | La mer. | Lo-Tchou, la mer. | Kiang-Si, Tchang-Nim. | Kouang-Si, Ho-Hien. | 2,193,000. | |
| KOUANG-SI. | Quoang-Tong Kouang-Nam. | Yu-Nam, Kon-Tchon-Fou. | Kouang-Tong Hin-Chan. | Koui-Tcheou, Ian-Lyang. | Quouang-Tong, Che-Tcheng. | Cochinchine. | Ho-Nam. Len-Ngan-Hien. | Kouietcheou, Tcheng-Fam-Tchou. | 794,000. | |
| YU-NAM. | Kouang-Si, Tche-Tcheng-Fou. | Tchen-Hon, Kouang-Ie, Deserts. | Kiao-Fou. | U-Tcheang, Hoei-Ly-Tchou. | Kiang-Si, Tchong-Yam. | Tien-Ma-Kan Confins-De, Min-Tien. | Kouietcheou, Pou-Ngan-Tin. | Lolos. | 432,000. | 227,000 xe. |
| KOUEIT-CHEOU. | Ho-Nam, Tchang- | Yu-Nam, Kin-Tchin- | Kouang-Si, Nam-Fam. | Sut-Chuen, Tchang, | Kouang-Si, Sut-Chuen. | Yan-Nam, Chin-Chin- | Honam, Tchang-Tche- | Yunan-Tong, Tchouang- | 185,000. | |

La somme des tributs annuels détaillés dans le tableau précédent, s'élève à 58,097,000 taëls, soit 479,000,000 de francs environ.

Le taël vaut 8 fr. 50 c. de notre monnaie.

Le *ly* chinois équivaut à peu près à un demi-kilomètre, ou huitième de lieue.

---

## MANDEMENTS ET NOUVELLES.

---

Quatre Prélats ont de nouveau recommandé l'Œuvre à leurs diocésains : ce sont Nosseigneurs les Evêques de Cassano et de Troia, dans le royaume de Naples, Mgr l'Evêque de Nice et Mgr l'Archevêque d'Alby.

### DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Huit Missionnaires de l'ordre des Capucins, sous la conduite de leur Supérieur, le Père Jean-Baptiste de Caserte, sont partis du port de Gênes, le 21 juin dernier, pour se rendre au Brésil, dans les Missions destinées aux

sauvages qui peuplent encore plusieurs contrées de ce vaste empire. Dans l'espace de moins d'un an, dix-huit de ces zélés Missionnaires sont allés porter les lumières de la foi et les bienfaits de la civilisation chrétienne à ces malheureuses peuplades. Ils seront bientôt rejoints par quelques autres de leurs frères qui sont encore dans leur maison de Rome, à laquelle le Père Louis de Bagnaja, vicaire général de l'ordre et prédicateur apostolique, porte le plus vif intérêt. Cette maison a été fondée par le célèbre Père Eugène de Rumilly, mort en 1841.

---

Le navire à vapeur *la Cléopâtre*, arrivé à Bombay le 8 mai dernier, avait à son bord sept Missionnaires franciscains, destinés pour les Missions italiennes en Chine, et partis de Rome le 12 février précédent : parmi eux se trouvaient deux Chinois, élèves du collége de la Propagande, le Père François Liam, natif de Canton, et le Père Joachim Kuoh, natif du Houquam. Ils devaient continuer leur voyage à bord du navire *Julia* jusqu'à Hong-Kong. Huit Pères Jésuites, partis en même temps de Rome, s'étaient embarqués sur le vaisseau à vapeur *l'Indoustan*, qui devait les débarquer à Madras.

---

Le 26 mai, plusieurs Missionnaires allemands se sont embarqués au Havre. Le Vicaire général des Allemands à

New-York, M. Raffeiner, est parti à la tête de huit Religieux, dont voici les noms : le Père Guillaume Unterthiener, avec les trois frères coadjuteurs Léandre Stober, Arsatius Wieser et Dismas Kellner, de l'ordre des Franciscains, pour Cincinnati ; le Père Florian Schweninger, de l'ordre de Saint-Benoît, du diocèse de Brixen en Tyrol, et le Père Ambrosius Buchmager, de l'ordre des Capucins, de Presbourg, pour New-York ; et les Scolastiques Joseph Relmpracht, pour le noviciat des Rédemptoristes à Baltimore, et Jean Feihl, pour New-York : ces deux derniers sont du diocèse de Ratisbonne.

---

Trois Oblats de Marseille sont partis pour les Missions du Canada ; deux se rendent à Kingston, et un à Quebec.

---

Le Père Mazzucchelli, si connu par ses travaux et ses succès dans les régions septentrionales des Etats-Unis, où il a baptisé plus de quinze cents sauvages, s'est embarqué pour l'Amérique avec quatre Religieux dominicains de son ordre. Quinze années de dévouement apostolique l'avaient signalé à l'attention du Saint-Siége, qui vient de l'autoriser à ouvrir un noviciat dans la petite ville de Salona, afin d'y préparer des Missionnaires pour ces immenses contrées.

---

Les Pères Irénée de Sainte-Thérèse et Maurice de Saint-Albert, Piémontais, et le Père Jean-Chrysostôme de Saint-Joseph, Toscan, tous trois de l'ordre des Carmes, sont partis pour la Mission de Bombay, dans les Indes.

---

Dans le courant de cette année, plusieurs Religieux du *Saint Cœur de Marie* se sont rendus aux divers postes où les appelait leur admirable vocation.

On sait que ce nouvel institut a pour objet l'apostolat des nègres. Ses pieux fondateurs, touchés du malheureux état où croupissent, par suite de leur ignorance, tant d'âmes créées à l'image de Dieu, se sentaient depuis longtemps inspirés de venir en aide à leur délaissement. Toutefois, malgré l'importance de l'œuvre qu'ils avaient conçue, malgré la pureté des motifs qui les dirigeaient, ces ecclésiastiques craignirent de céder à un entraînement de zèle : ils eurent recours, pour s'assurer de la volonté de Dieu, à la source visible des lumières et de l'esprit apostolique et consultèrent le Saint-Siége. M. Libermann, aujourd'hui leur supérieur, se rendit à Rome, et présenta à la sacrée Congrégation un mémoire où étaient exposés le but et le plan de la nouvelle société, se bornant à demander une décision qui, favorable ou non, serait reçue comme un oracle émané de la bouche même de Jésus-Christ.

Son Eminence le Préfet de la Propagande, après avoir

pris toutes les informations dont s'entoure la sagesse du Saint-Siége, répondit *qu'il louait fort le zèle des nouveaux Missionnaires, que leur entreprise était opportune pour la propagation de la foi, et qu'il les exhortait vivement à suivre leur vocation.*

L'approbation de Rome ne permit plus aux serviteurs de Dieu de douter que leur sacrifice ne fût agréé et béni du Ciel : dès lors, se reposant sur la bonté divine qui les appelait, du soin d'aplanir les difficultés de tout genre, ils fondèrent le premier établissement à la Neuville, près d'Amiens, sous les auspices d'un Prélat vénéré. A peine compte-t-il deux ans d'existence, et déjà un noviciat nombreux est organisé, déjà les règles établies sont observées avec ce respect profond qui, d'ordinaire, n'est voué qu'aux institutions anciennes.

C'est un point fondamental de ces règles, qu'aucun membre de la Congrégation ne vive seul et isolé : le supérieur, à l'exemple de Jésus-Christ, enverra les nouveaux apôtres deux à deux, évangéliser le même troupeau, et confondre leurs sueurs dans le champ qu'ils défricheront en commun. Si loin que l'obéissance exile le Missionnaire, il aura toujours un confrère près de lui pour seconder ses efforts, pour encourager son zèle, ou diminuer ses peines et ses périls en les partageant.

Tandis que ces prêtres dévoués s'exerçaient en silence aux vertus de l'apostolat, ne comptant que sur l'abnégation pour adoucir les rigueurs de leur pauvreté, les bénédictions temporelles, auxquelles ils ne songeaient point, sont venues les surprendre au sein de leur retraite. Des ressources inespérées ont doté le noviciat de revenus suffisants; plusieurs essaims de Missionnaires en sont déjà

sortis pour aller s'établir à Saint-Domingue, à l'île Bourbon et dans d'autres colonies françaises; tout récemment encore, Mgr Barron, Vicaire apostolique des deux Guinées, en nous annonçant qu'il emmenait avec lui sept Pères et trois frères du *Saint Cœur de Marie,* invitait l'Œuvre à prier pour l'accroissement de la Société naissante : *C'était,* disait-il, *le moyen le plus efficace de hâter la conversion de la race noire.*

---

Une lettre récente de M. Masson, Missionnaire apostolique du Tong-King occidental, contient, sur le martyre déja connu de Pierre Tu et d'Antoine Nam, quelques détails encore inédits que nous publions à cause de leur intérêt.

« C'était un touchant tableau que celui de la mort du catéchiste Pierre Tu et du capitaine Antoine Nam, étranglés pour la foi, le 10 juillet 1840.

« Représentez-vous, dans le port de Dong-Hai, où se trouvaient enfermés les deux néophytes, un grand cortége de soldats commandés par deux mandarins à cheval, défilant par une porte de la ville, pour conduire leurs victimes au supplice.

« Les deux martyrs, chargés de leurs cangues, s'avancent au milieu de l'escorte; à côté d'Antoine Nam, qui marche le premier, est son fils, qui s'efforce, avec un large chapeau, de le garantir de l'ardeur du soleil. Arrivés au lieu de l'exécution, les deux victimes s'étendent sur une natte, près de leurs cangues qui viennent de leur être

ôtées ; à leur tête est planté l'écriteau sur lequel on lit la sentence de mort. Les fils, filles et belles-filles d'Antoine Nam sont auprès de lui, au milieu des soldats rangés en bataille ; derrière ceux-ci se pressent les spectateurs chinois à la longue queue et aux pieds chaussés, et les Tonkinois avec les pieds nus. Sur le fond de la scène s'élèvent les hautes murailles de la ville, toutes garnies de canons. »

---

En Perse, les espérances que donnaient les dernières nouvelles ne se sont point réalisées ; l'influence russe a triomphé de toutes les réclamations, et la persécution continue. M. Cluzel, accueilli d'abord honorablement par le premier ministre, Mirza Agassi, a reçu tout à coup l'ordre de quitter la capitale ; des gendarmes doivent le conduire, comme un malfaiteur, jusqu'à la frontière.



LYON, IMP. DE J. B. PÉLAGAUD.

# MISSIONS

## DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

*Lettre du P. Thébaud, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Kentucky, à un de ses Supérieurs.*

Sainte-Marie, Kentucky, 15 octobre 1843.

« Mon révérend Père,

« Au retour d'une course d'à peu près sept cents lieues sur le Mississipi et ses affluents, je m'empresse de vous communiquer bien des réflexions suggérées par un si long voyage. La vallée immense où coule ce beau fleuve a toujours eu des attraits pour les Missionnaires de notre Compagnie. C'est un de nos Pères qui, le premier parmi les Européens, se hasarda à le descendre; pendant un demi-siècle nos avant-postes occidentaux y furent placés; notre Société, peu après son rétablissement, se hâta d'y envoyer une colonie nouvelle;

et nous enfin, venus depuis de France, nous appelons encore le Mississipi, l'Ohio et la rivière des Illinois, nos fleuves, nos rivières.

« Dernièrement j'y voguais avec toute la vélocité que la vapeur peut imprimer à un navire; et en voyant passer sous mes yeux les rivages, les îles, les forêts, les prairies où nos anciens Pères ont erré, où ils ont dormi sur la terre, à la suite des chasseurs illinois, où ils ont dressé le matin leurs autels et étendu le soir leurs tentes, je me disais : Que ce pays est changé! Et pourtant la nature est la même; le ciel, le climat, les rochers, les oiseaux, on peut aller jusqu'à dire les arbres, les buissons, sont toujours ce qu'ils étaient alors. Toute l'activité américaine a réussi seulement à cacher dans les forêts deux ou trois grandes cités, et à jeter çà et là au milieu des arbres, près des rivières, de pauvres villages revêtus de grands noms.

« Oui, c'est encore le même pays : mais que sa destinée est différente! ses anciens possesseurs, décimés d'abord par les guerres et par l'eau-de-vie, ont été surpris ensuite dans l'ivresse, ou se sont laissé tromper, comme des enfants, par des clincailles; ils ont apposé leurs figures d'oiseaux et de fleurs à l'acte de vente de leurs terres; ils ont été repoussés de proche en proche jusqu'à l'entrée du désert qui s'étend au pied des *Montagnes rocheuses*. Pauvres nations!

« Et personne que je sache n'a encore raconté à l'Europe leurs infortunes, leurs migrations, ce que la Religion a déjà fait, ce qu'elle doit encore faire pour elles. On les voit, dans les anciennes lettres de nos Pères, poursuivre les chevreuils et les daims, tuer les bisons et les élans, cultiver le maïs ou manier l'aviron de leurs pirogues, et si on prend une nouvelle carte de leur pays, on trouve leur territoire divisé en états, en districts, en

comtés ; on y remarque une profusion de villes, de chefs-lieux, de siéges législatifs, et on ignore comment s'est opérée cette singulière révolution.

« La France toutefois n'y doit pas rester indifférente, du moins dans ses souvenirs et ses regrets. Elle avait d'abord fondé de si hautes espérances sur cette colonie ! elle y a pendant si longtemps lutté contre l'Angleterre pour la suprématie dans le Nouveau-Monde ! La plupart de ces nations lui étaient si fortement, si sincèrement attachées ! Hélas ! l'anéantissement de son pouvoir sur les bords du Mississipi et du Saint-Laurent laissa sans protecteurs des alliés fidèles. Ils ont été victimes de leur dévouement.

« Je n'entreprendrai pas dans une simple lettre de me faire l'historien de ces malheurs ; je me contenterai de peindre à grands traits des événements qui pourraient offrir, sous une plume habile, tout l'intérêt du drame, et je représenterai ensuite ce pays tel que les événements l'ont laissé, tel que je l'ai vu en passant rapidement sur sa surface. D'ailleurs, si quelques-uns des faits que je vais raconter appartiennent au commencement de ce siècle, et même à la fin du siècle dernier, leurs conséquences, leurs suites, ne sont pas encore toutes évolues. Les *Miamis* ont descendu l'*Ouabache*, depuis 1836 ; les *Potowatomies* ont traversé les savanes des Illinois, depuis 1838 ; les derniers des *Hurons*, enfin, sont encore en route au moment où j'écris. Des plaines de *Sanduski*, près du lac Erié, ils arrivaient à Cincinnati sur l'Ohio, au mois de juillet dernier, quand je quittai moi-même Louisville pour descendre cette rivière, et explorer la partie supérieure de la vallée du Mississipi.

« Du reste, je parlerai seulement du pays que j'ai visité ; c'est comme le centre de l'Amérique du Nord, et ce

sera bientôt, sans doute, le centre de l'étonnante république connue sous le nom d'Etats-Unis.

« Quand on descend la rivière des Illinois, les prairies de sa rive droite s'étendent jusqu'à son embouchure dans le Mississipi; mais sur la rive gauche une chaîne de collines élevées se voit de loin, suit les sinuosités du fleuve, et borne ensuite le Mississipi lui-même dans une longueur de dix-huit milles anglais. Cette superbe formation calcaire présente, sur l'Illinois, des contours arrondis, des formes gracieuses, des côtes douces, revêtues de verdure et de beaux arbres; mais sur le Mississipi ce sont des murailles à pic, aux flancs nus, à l'aspect désolé. Le fleuve, qui autrefois en a évidemment baigné même le sommet, a travaillé cette masse informe, en a adouci les angles, et a dessiné sur les contours des formes de bastions et de parapets. Thomas Jefferson, le troisième président des Etats-Unis, avait raison de les comparer à des fortifications naturelles. De leur cime on jouit d'une des vues les plus étendues et les plus imposantes que le monde entier puisse offrir. C'est bien là, je le répète, le point central de l'Amérique; là, nous devons nous placer nous-mêmes pour prendre une vue générale de ce beau pays.

« En face, à quelques milles seulement, le Missouri vient se jeter à angle droit, dans le Mississipi. Tous les torrents qui coulent à l'est des *Montagnes rocheuses*, à une distance de quinze cents lieues, tous les ruisseaux qui prennent leur source dans le désert, au nord et au sud, toutes les rivières qui, réunissant ces premières eaux, les portent ensuite au Missouri, viennent se décharger par cette embouchure. La vallée du Missouri elle-même apparaît en perspective, terminée de droite et de gauche par des collines plus ou moins élevées, qui finissent par se perdre dans les vapeurs de l'horizon. Au nord

une savane s'étend comme un désert fleuri : c'est la *Prairie Mamelle*, ornée çà et là de bouquets de bois, seul refuge des écureuils et des oiseaux. Plus loin, vers le septentrion, des collines se dessinent faiblement sur l'azur du ciel; c'était, il y a quelques années, la patrie des *Avuays* et des *Sankics;* les *Sioux*, ces Arabes du Nouveau-Monde, courent encore sur les frontières au temps de la chasse du bison.

« Là coulent, trop loin pour être aperçus, la rivière *Oahohah*, appelée par les Américains *Salt-River;* le *Wacondah*, dont le nom est aussi malheureusement changé; puis la rivière des *Moires*, nommée jadis *Monigonah;* ensuite l'*Aionay;* enfin, tout à fait au nord, le *Saint-Pierre :* ce sont les principaux affluents de la rive droite du haut Mississipi.

« Si vous vous tournez vers le sud-est, le fertile état d'Illinois se déroule à vos yeux. Ses belles prairies ne sont plus, comme autrefois, couvertes de bisons et d'ours; mais les mêmes rivières y coulent encore; le ruisseau des *Kaokias* et la petite rivière des *Kaskaskias* sont célèbres dans les annales de la Religion et des colonies françaises : c'était, sur une petite échelle, le Paraguay et l'Uruguay de l'Amérique du Nord. Heureux peuple! si on avait pu lui interdire, avec le commerce des étrangers, l'abus des liqueurs fortes. Leur territoire s'étendait à l'est jusqu'aux collines qui dessinent le lit de l'*Ouabache*.

« Beaucoup plus loin vers le sud-est, une chaîne de monticules se distingue à peine, et trace seulement une ligne visible à l'horizon : c'est le lit de la belle rivière de l'Ohio, aux eaux vertes, aux rives sinueuses, arrondies et encore couvertes de forêts; elle recueille dans un cours de quatre cents lieues, les ruisseaux et les rivières du versant occidental des *Alleghanys;* et le Mississipi, qui par le Missouri a déjà reçu le tribut des *Montagnes Rocheuses*,

porte encore à la mer, avec les eaux de l'Ohio, celles des *Apallaches* de l'est, et va ainsi jeter dans le golfe du Mexique les produits de l'Amérique entière, si on en excepte les côtes étroites et rocailleuses que l'Océan Atlantique frappe et ronge à l'est, et celles que l'Océan pacifique vient baigner à l'occident.

« Mais un spectacle plus gracieux ramène le spectateur d'une si grande distance au rocher qu'il a gravi pour jouir de ce beau spectacle. A ses pieds, à l'est, coule l'*Illinois* : on dirait un canal naturel creusé dans une riante prairie. Il vient du nord-est, et confond presque ses eaux avec celles du lac Michigan. C'était la route habituelle des Français aux dix-septième et dix-huitième siècles, quand ils descendaient du Canada à la Louisiane. Ils pouvaient se fier aux Indiens de ces rives; ils étaient reçus comme des amis dans les pirogues des *Péorias*, et s'ils étaient attaqués en route par les *Outagomis* païens, les *Illinois* chrétiens et nos compatriotes faisaient cause commune, se battaient, l'emportaient ou mouraient ensemble.

« Enfin vers le nord, entre autres rivières célèbres ou sous le rapport historique, ou pour la fertilité et l'importance minéralogique de leurs rives, coule le Wisconsin, par lequel le Père Marquette, accompagné seulement de Jolier, Français aussi, entra sur le fleuve appelé *le Père des eaux*, et vit, le premier des Européens, cette vallée fertile qui devait être plus tard le théâtre des travaux de la Société et des malheurs de son pays.

« Quand le traité de 1763 céda le Canada à l'Angleterre, la confédération illinoise comprenait six tribus. Les *Moingonas* chassaient les élans sur la rive droite du Mississipi; sur la rive gauche, les *Péorias* campaient au nord, les *Cahokias* sur le ruisseau du même nom, les *Kaskaskias*, les *Famaronas* et les *Metchigamias* vivaient

ensemble au milieu des villages français. Nous avions appris à ces peuples dociles à labourer la terre, à élever des volailles et des brebis; leurs femmes filaient la laine des bisons, et la rendaient aussi fine, aussi soyeuse que celle des moutons d'Angleterre; elles en fabriquaient des étoffes et les teignaient en jaune, en noir, en rouge foncé; elles s'en faisaient des robes qu'elles cousaient avec des fils de nerfs de chevreuils.

« Les *Missouris* étaient leurs alliés. Une femme de cette tribu apprit au Père de Charlevoix, dans son voyage, que le fleuve qui porte leur nom s'échappe de montagnes nues, pelées, fort hautes, derrière lesquelles un autre grand fleuve en sort aussi, et coule à l'ouest. C'est la première nouvelle que l'Europe ait eue de l'Orégon.

« Telles étaient les positions géographiques de ces peuplades quand la domination française cessa en Amérique. On serait tenté de penser qu'elles avaient le pressentiment de leur sort futur, à la vue des efforts incroyables que firent plusieurs d'entre elles, dans la guerre de sept ans, pour prévenir la chute de leurs alliés. Les *Ottaouais* se distinguèrent, et à leur tête Pontias leur chef. La France n'a point assez connu et apprécié les efforts de ce grand homme. Je n'ai pu trouver son nom dans aucun écrivain de notre nation; il était réservé aux Anglais et aux Américains, ses ennemis, de lui rendre justice. Après la mort du marquis de Montcalm, après les victoires de l'Anglais Wolfe, sous les murs de Quebec, et de l'Américain Washington, devant le fort Duquesne, quand les affaires des Français semblaient désespérées en Amérique, le *Sachem-Ottaouai* forma le plan de surprendre à la fois, par un coup de main, onze postes militaires occupés par la Grande-Bretagne. Huit de ces postes tombèrent entre ses mains; trois seulement, Niagara, Pittsburg et Détroit, résistèrent. Pontias assiégea Détroit, le plus fort et le plus

important. Il sut, chose étonnante, retenir ses inconstants compatriotes pendant une année entière sous ses murs. En vain, la nouvelle de la paix de 1763 arriva en Amérique, il continua le siége jusqu'à l'abandonnement entier du Canada par la France. Alors, resté seul sur le champ de bataille à la tête de sa nation, n'ayant pas même pour sa protection personnelle le plus petit article d'un traité conclu à deux mille lieues de son pays, il s'enfuit à travers les bois comme un Indien ordinaire, et se réfugia chez les Illinois, parce qu'ils étaient les plus sincèrement attachés aux restes du parti français. Depuis, il succomba dans une querelle particulière avec un *Péoria*, et telle était l'admiration de ces peuples pour ses talents et sa bravoure, que toutes les autres tribus s'unirent comme dans une croisade contre ceux qui l'avaient laissé périr: les *Péorias* furent presque exterminés; et la France, qui dédie des palais à toutes ses gloires, n'a pas élevé de monument à Pontias...

« Quoique affaiblis par leurs divisions, les Indiens résistèrent longtemps avec courage, quelquefois avec succès, aux envahissements de la république américaine; mais, à la suite d'une campagne désastreuse pour eux, repoussés jusqu'aux lacs, ils virent des forts ennemis s'élever au milieu de leur territoire, et durent se résigner à la paix. Elle ne pouvait être que provisoire. Les sauvages avaient cédé à la force, ils devaient naturellement reprendre les armes à la première occasion; la seconde guerre des Etats-Unis avec l'Angleterre la leur fournit en 1812.

« A cette époque, un fanatique de la tribu des *Shawnées* contrefit l'inspiré; il annonça à toutes les tribus indiennes que le temps était venu pour elles de regagner en Amérique leur prépondérance primitive. A sa voix une grande coalition se forma; des troupes indigènes accouru-

rent de tous côtés, et le territoire que les *Miamis* avaient cédé quinze ans auparavant fut envahi.

« Le nom de cet imposteur est trop barbare pour être écrit ou prononcé; c'est un long assemblage de consonnes incohérentes pour des oreilles et pour des yeux européens; on est convenu de l'appeler *le Prophète*. Son frère, le fameux *Fe-cum-Seh*, se mit à la tête des troupes que ses prédications et ses promesses avaient réunies. La première opération fut de dévaster les nouvelles fermes établies sur les rives de l'*Ouabache*. A cette attaque imprévue, la milice américaine se réunit sous les ordres du général Harrisson. *Fe-cum-Seh* osa l'attaquer sur les bords de la petite rivière *Fippecaone*, un des affluents de l'*Ouabache*. L'affaire fut chaude; beaucoup d'Américains furent mis hors de combat, et s'ils parvinrent à repousser les Indiens, ce ne fut qu'avec une perte considérable.

« Cette victoire, si chèrement achetée des troupes républicaines, fut bientôt suivie de véritables revers. Le général Hull, indépendant de Harrisson dans son commandement, capitula honteusement l'année suivante, et remit entre les mains des Anglais tout le territoire du *Michigan*. Harrisson lui-même, nommé ensuite commandant en chef des armées de l'ouest, vit deux de ses officiers supérieurs complétement défaits par les Indiens : la division *Winchester* fut anéantie par les chefs *Tête-Ronde* et *Fendeur-de-Bois*, et *Fe-cum-Seh*, à l'attaque du fort *Meige*, tailla en pièces le régiment du colonel Dudley.

« Mais l'année suivante, 1814, termina la guerre, et mit le sceau à la destinée de ces nombreuses tribus. Harrisson, après une série de brillants succès, reprit enfin l'offensive, et porta les armes de la république dans le haut Canada. Le sort de la campagne se décida sur les bords du *Thames*, et Harrisson dut sa victoire au feu

bien dirigé des carabiniers *kentuckiens*. Le fait le plus important de cette journée fut la mort de *Fe-cum-Seh*. Il paraît certain que ce brave *Sachem* périt dans un combat corps à corps avec le colonel Johnson. On dit qu'après la défaite des troupes anglaises, le régiment des carabiniers du Kentucky se replia sur le corps indien qui n'avait pas encore été entamé. La voix terrible de *Fe-cum-Seh* pouvait se distinguer au milieu du bruit de l'artillerie et des évolutions militaires. Il s'attaqua de suite à Johnson qui, monté sur un cheval blanc, menait ses *Kentuckiens* à la charge. Déjà *Fe-cum-Seh* levait son casse-tête, quand Johnson le renversa d'un coup de pistolet. Les historiens américains s'accordent à regarder le *Sachem-Shawnée* comme un héros. Brave, éloquent, généreux, d'un port majestueux, d'une taille élevée, il sut se gagner l'affection et la confiance entière de ses compatriotes; tant qu'ils l'eurent à leur tête, ils ne désespérèrent de rien; ils se jetaient, sur sa parole, dans les entreprises les plus hasardeuses, et si, dans les desseins de la Providence, ils eussent dû conserver leur nationalité et leur territoire, *Fe-cum-Seh* semblait fait pour être leur premier roi.

« Depuis sa mort les Indiens du nord-ouest ont, sans résistance, baissé la tête sous le joug. Il y a, il est vrai, une quinzaine d'années, l'esprit de guerre se réveilla encore parmi eux. Le centre des opérations se trouva alors reculé jusque sur le haut du Mississipi. Les *Saukies* et les *Ottagamis* se mirent à la tête de cette nouvelle levée de boucliers. *L'Epervier-Noir* (Black-Hawk), chef *Sauki*, les commandait, et parut pour quelque temps digne successeur de *Pontiac* et de *Fe-cum-Seh*; mais la discorde se mit bientôt parmi les Indiens. *Black-Hawk*, abandonné de presque tous les siens, se battit en désespéré jusqu'à ce qu'il tomba entre les mains de ses ennemis.

Prisonnier de guerre, il fut traité avec humanité et même distinction; on le promena de ville en ville dans les états qui bornent l'Océan Atlantique, pour le convaincre de l'inutilité de ses efforts en faveur de la suprématie indienne, et on le renvoya ensuite au delà du Missisipi. Les *Sankies*, les *Outagamis*, les *Aïonays*, habitants des rives de ce grand fleuve, se soumirent alors, comme les *Shawnées*, les *Miamis*, les *Ottawais*, les *Hurons* des bords de l'*Ohio*, de l'*Ouabache* et des lacs, s'étaient soumis auparavant. Des traités particuliers cédèrent aux États-Unis l'immense et fertile territoire des deux rives du haut Missisipi, et en particulier les mines de plomb les plus riches du monde; les territoires d'Aïonay et d'Ouisconsin furent alors compris dans les limites de la république.

« Dans ce tableau rapide de l'histoire des Indiens, au centre de l'Amérique septentrionale, pendant les cinquante dernières années, je n'ai rien dit de leur état religieux, et c'est là cependant, mon révérend Père, ce qui doit vous intéresser davantage.

« Vous savez que nos anciens Pères avaient parmi eux de nombreux prosélytes. Cependant, à l'exception des tribus illinoises et des Indiens du Canada, le christianisme avait encore fait peu de conquêtes dans ces contrées à la chute de nos Missions. Beaucoup de peuplades étaient plongées dans une idolâtrie grossière, et le commerce des Européens n'a servi qu'à les y confirmer.

« Mais ce qu'il faut surtout déplorer, c'est l'apostasie d'un grand nombre, amenée par le dénûment absolu de tout secours religieux. Quand nous cessâmes de leur envoyer des Missionnaires, ils se trouvèrent tout à coup sans prêtres, sans sacrements, sans instructions; et cependant le sauvage a besoin d'être sans cesse rappelé au sentiment de ses devoirs, pour ne pas les aban-

donner tout à coup. Beaucoup retournèrent au culte de leurs *manitous*. Plusieurs tribus prêtèrent l'oreille aux propositions des missionnaires protestants.

« Les Indiens du Canada ont persévéré dans la foi que nos Pères leur avaient prêchée, parce que l'Evêché de Quebec et plus tard celui de Montréal étaient des centres d'action apostolique trop voisins pour les laisser périr sans secours. Mais au delà d'un rayon limité, le pouvoir d'un Evêque est purement nominal et fictif. L'Evêque de Quebec a eu longtemps sous sa juridiction près de la moitié de l'Amérique du Nord, et ses prêtres étaient à peine assez nombreux pour donner des soins suffisants à une partie du bas Canada.

« Grâce à Dieu, l'état des choses est entièrement changé. Plusieurs Evêques pleins de zèle se sont partagé des tribus restées jusqu'ici sans pasteurs. Pendant les dernières années du séjour des *Potowatomies* dans l'Indiana, ils professèrent ouvertement le catholicisme, et quand ils durent quitter leur patrie, ils emmenèrent avec eux un digne prêtre que le premier Evêque de Vincennes leur donna. M. l'abbé Petit, de Rennes, succomba aux fatigues d'un long voyage, et laissa ses chers néophytes aux soins de nos Pères du Missouri. Leur zèle a été couronné du plus grand succès. C'est une chose édifiante, disent-ils, de voir la ferveur de ces nouveaux chrétiens. Un traitant américain, après un séjour de sept années dans leur nouveau pays, parfaitement au fait, du reste, de l'état des tribus transplantées sous la présidence de MM. Jackson et Van-Buren, m'a avoué que les protestants ont complétement échoué dans leurs tentatives de missions parmi ces peuplades, et que les *Potowatomies*, sous la direction de nos Pères, sont les seuls vrais chrétiens parmi les indigènes. Il ajoutait d'ailleurs que c'est aussi la seule tribu dont la population eût, à sa connais-

sance, pris de l'accroissement, et il paraît que, malgré les prévisions de ceux qui formèrent le plan de translation, malgré le rapport favorable des commissaires envoyés pour explorer le pays, la population indienne décroît dans une proportion effrayante. Ces pauvres peuples ne peuvent maintenir leur existence qu'au prix d'efforts au-dessus de leur puissance morale. La vraie Religion seule est capable d'élever assez leur caractère pour leur faire surmonter les difficultés d'un pays pauvre, d'un climat mal sain, d'une terre sans traditions, et qui n'est pas leur patrie.

« En parlant des Missions de nos Pères du Missouri, je ne m'occupe pas de celles des Montagnes-Rocheuses; je me borne dans cette lettre aux tribus qui habitaient autrefois et qui habitent encore la vallée du Mississipi.

« L'Evêque de Dubucque, après celui de Saint-Louis, en a plus sous sa juridiction qu'aucun autre Prélat de l'Amérique du Nord. Son diocèse s'étend jusqu'aux sources du *Père des eaux*. Mgr Loras, dès son arrivée dans l'Aionay, s'est occupé avec zèle de ces tribus abandonnées; il a placé immédiatement des Missionnaires à la *Prairie du Chien*, près de l'embouchure de Ouisconsin, et à *Saint-Pierre*, non loin des chutes du Saint-Antoine. Les *Puans*, les *Sioux*, les *Folles-Avoines* sont dans le voisinage, et tous les jours les prêtres du diocèse de Dubucque peuvent entrer en communication avec eux. Mais une expérience de plusieurs années a déjà convaincu ce zélé Prélat qu'on doit s'attendre à faire peu de fruit parmi eux, si on s'en tient à occuper les postes où les Américains et les Canadiens font leur commerce.

« Il a donc formé le plan de diriger des Missionnaires jusqu'au centre du pays, loin de tout village fréquenté par les Européens; et pendant mon séjour à Dubucque, au mois d'août dernier, j'ai vu moi-même partir le pre-

mier de ceux qu'on devait y envoyer. M. l'abbé Godfert quittait Dubucque pour remonter le Missisipi jusque vers sa source, quelques heures seulement après mon arrivée chez Mgr Loras. C'était pour moi un spectacle attendrissant, de voir un jeune prêtre abandonner la société de l'homme civilisé pour s'aventurer, seul, au milieu de barbares, païens encore, cruels par nature, exaspérés aujourd'hui par la crainte de se voir bientôt chassés de leurs pays, comme tant d'autres tribus l'ont été déjà.....

« L'entreprise de Mgr l'Evêque de Dubucque mérite à plus d'un titre d'être encouragée par l'Europe et par l'Association de la Propagation de la Foi. Outre le grand nombre d'Indiens que l'on peut amener de ce côté à la vraie Religion, on établit le catholicisme dans un poste important qui, soit qu'il reste en la possession des indigènes, ou qu'il fasse bientôt partie de l'Union, offrira toujours une communication facile avec le lac supérieur, cette superbe Méditerranée du septentrion, dont les riches mines de cuivre attirent en ce moment l'attention des spéculateurs américains.

« En outre, les Missions de la *Rivière-Rouge* et de la baie d'Hudson, qui languiront toujours tant qu'elles seront isolées du Canada et des Etats-Unis, se rattachent naturellement, par les *Sioux* et par les *Folles-Avoines*, aux Missions plus méridionales des grands lacs et des grandes rivières.

« Ce qui donne à cette position une importance beaucoup plus grande encore, c'est l'état prospère, sous les rapports civil et religieux, de la partie de cette vallée qui appartient déjà à l'Union américaine. J'ai promis, en commençant, de peindre l'état actuel de ce pays, après en avoir raconté l'histoire passée. Je dois être court, et cependant que n'aurais-je pas à dire sur un sujet pareil !

« La partie du sud-ouest se présente la première, on l'appelle actuellement l'état du Missouri.

« Quand on remonte le Mississipi, au-dessus de l'embouchure de l'*Ohio*, se sont d'abord des rives basses, marécageuses, couvertes de forêts, dévastées par un fleuve impétueux qui entraîne les pierres, le sable, l'argile, les arbres, arrache à droite des îles entières, pour les rejeter à gauche, après les avoir bouleversées, entasse des arbres morts partout où une obstruction se présente à son cours, offre enfin l'image la plus grandiose de la force, de la destruction, du chaos.

« Les îles dont le fleuve est semé ne sont pas comme ces îles gracieuses de la Loire et de la Seine, où, sur une pelouse d'herbe fine, qu'entoure une ceinture de saules ou d'osiers, on voit s'élever çà et là des arbres de toutes les tailles, de tous les âges, de toutes les nuances de feuillage et de verdure; non, mais imaginez des bancs de sable ou de vase, où croissent à égale hauteur, et pressés les uns contre les autres jusqu'au bord de l'eau, des arbres souvent tous de la même espèce, dont l'âge est le même aussi, et peut indiquer sûrement au botaniste en quelle année le fleuve amoncela ces dépôts. Quelques-uns de ces bancs sont de simples grèves: on n'y voit pas encore de verdure; ce sont des alluvions du printemps dernier. D'autres sont couverts d'une pousse délicate qu'on prendrait, à distance, pour du gazon; si l'on s'en approche, on découvre déjà la feuille du peuplier-tremble ou du platane. Ailleurs, les arbustes ont atteint la hauteur d'un homme; ils sont pressés l'un contre l'autre presque comme les tiges des jeunes châtaigniers, coupés récemment dans les taillis et réunis en faisceau. Enfin, sur d'autres îles ces arbres ont crû; les plus forts ont étouffé les plus délicats, ceux qui restent ont tous la même vigueur, la même hauteur, la même teinte; des

lianes diverses, vignes, bignenias, smilax, achèvent d'en rendre le passage impossible. Voilà, en peu de mots, une description fidèle du Mississipi inférieur.

« D'autres îles pourtant se sont élevées par couches successives. On peut, à la différente hauteur de leurs bois, deviner les diverses époques de leur formation. Il n'est pas rare de voir autour d'une île déjà vieille et couverte d'arbres décrépits, une ceinture de jeunes pousses vertes, tendres, flexibles. J'en ai remarqué que le fleuve avait ainsi façonnées à trois ou quatre reprises différentes.

« Une des plus belles formations de ce genre que le voyageur puisse admirer, commence à la petite colonie française de Sainte-Geneviève, à peu de distance des mines de plomb, dites de Potosi. Nous y arrivâmes peu avant le coucher du soleil; et longtemps après la nuit close, on pouvait encore distinguer, à la lueur de la lampe d'avant, le mur gigantesque et perpendiculaire qui nous cachait, à gauche, la vue du pays.

« Du reste, la culture est très-peu avancée, à cause, sans doute, des inondations désastreuses du Mississipi, chaque printemps; les villages sont aussi de part et d'autre très-clair-semés, et présentent en général une pauvre et chétive apparence.

« Mais bientôt on découvre au loin les clochers et les édifices de la noble cité de Saint-Louis. Elle a été bâtie précisément sur un site où le fleuve présente une remarquable exception. Ce n'est pas un terrain d'alluvion uni et sans accidents, ce ne sont pas non plus des blocs calcaires gigantesques et sauvages; c'est la douce élévation d'une longue colline qui forme ensuite, à une grande distance, un vaste plateau. Comme dans les autres cités américaines, tout y est neuf, propre, élégant. Le dôme du palais de justice, couvert de plaques de cuivre jaune, brille au loin, et semble, par la structure massive de l'é-

difice qu'il couronne, avoir des prétentions à la grandeur imposante des édifices séculaires de l'Europe. Les clochers élancés de la cathédrale catholique et de la nouvelle église de nos Pères sont, avec un ou deux temples protestants, les objets saillants dans le point de vue. L'hôpital catholique se distingue aussi : noble structure élevée par la charité d'un fervent chrétien (M. Mullanphy), et d'une sœur de Saint-Vincent de Paul (la sœur Elisabeth).

« Saint-Louis fut fondé, vers la fin du siècle dernier, par une colonie de Français Canadiens. L'Evêque de Quebec étendait alors sa juridiction sur tout l'ouest de l'Amérique. Le Père Meurin, le dernier pasteur de notre Société à *Cahokias*, a probablement dit la première Messe qui fut célébrée à Saint-Louis.

« Une suite de curés, la plupart français, se succédèrent jusqu'en 1817.

« Mgr Dubourg amena alors de la Louisiane plusieurs prêtres zélés, et Mgr Rosati, quelques années après, en fut sacré le premier Evêque.

« La ville, longtemps peu populeuse, renferme aujourd'hui trente-deux mille âmes, dont la moitié se compose de catholiques. Tout le monde convient qu'elle est destinée à devenir une des cités les plus importantes de l'Amérique, et peut-être du monde. Située à quelques milles au dessous de l'embouchure du Missouri, elle est l'entrepôt des fourrures et le magasin général des Indiens de l'ouest. La vallée du Missouri se couvre déjà de villes considérables, dont Saint-Louis doit toujours être la métropole. Par la rivière des Illinois, elle communique avec les lacs et le Canada; en quelques jours les nouvelles de New-Yorck y arrivent par Buffalo et Chicago. Le Mississipi, enfin, la met en communication avec la Nouvelle-Orléans et l'Europe d'un côté, et de l'autre, avec la vallée fertile du haut Mississipi et le lac supérieur. Placée

ainsi au centre de l'Amérique du Nord, elle en est le cœur, pour ainsi dire ; les fleuves et les lacs sont d'immenses artères qui lui apportent les riches marchandises du monde entier. Tous les ans deux célèbres caravanes en partent, vers la même époque : l'une remonte le Missouri jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, et va faire le commerce des pelleteries avec les Indiens de l'Orégon ; l'autre traverse le désert du sud-ouest, pour apporter du Mexique, par Santa-Fé, les espèces d'or et d'argent qui font déjà la plus grosse masse des monnaies de l'Union. Que ne doit pas devenir plus tard une ville qui, grâce aux bateaux à vapeur, se trouve à quatre journées de la Nouvelle-Orléans, à six ou sept de New-Yorck et de Montréal, à quelques semaines de route de l'Océan Pacifique et de Mexico ?

« Un catholique aime à penser à la prospérité future de cette belle cité, parce que tout donne lieu de croire que la vraie foi y fleurira toujours. La Religion a tout fait pour aider ses premiers développements ; elle l'a dotée d'une université qui plus tard rivalisera sans doute avec les vieilles universités d'Europe ; elle l'a enrichie d'un magnifique hôpital, où les Sœurs de la Charité, comme à Paris, administrent tous les secours aux infirmes et aux pauvres ; enfin, elle y a établi, pour les classes inférieures, des écoles gratuites où des centaines d'enfants reçoivent l'instruction.

« Les citoyens de Saint-Louis, à leur tour, se montrent reconnaissants de tous ces bienfaits ; ils témoignent au clergé catholique un respect honorable des deux côtés ; beaucoup de conversions augmentent le troupeau qui déjà domine toutes les sectes par le nombre : le haut négoce, le barreau, la médecine, comptent beaucoup de fervents catholiques.

« Dieu aussi a donné à Saint-Louis de dignes pasteurs

pour y élever l'édifice de la Religion. Mgr Dubourg n'a fait qu'y paraître; il a su cependant poser des fondements solides; les bases de ses opérations étaient larges et ses desseins grandiòses : églises, collége, hôpital, il a tout entrepris, tout commencé. Mgr Rosati est venu ensuite pour développer toutes les œuvres de son prédécesseur : le diocèse a pris sous son administration l'attitude noble qu'on lui voit aujourd'hui.

« Et voici que, durant son absence, pendant qu'il est retenu en Europe par de hautes négociations et par des infirmités précoces, dues à ses travaux et à ses voyages, Mgr Kenrick se montre digne de ses deux prédécesseurs. Sa parole a déjà touché bien des âmes; ses conférences de Carême ont ouvert les yeux à bien des protestants.

« Ce n'est pas seulement à Saint-Louis et dans l'état du Missouri que la Religion peut ainsi se nourrir de hautes espérances : toute la vallée du haut Mississipi offre un spectacle aussi consolant. Le nord de l'état d'Illinois, les territoires d'Aionay et d'Ouisconsin sont encore, il est vrai, peu peuplés; cependant près de la moitié de leurs habitants professent notre foi, et l'émigration continue à favoriser sous le rapport religieux ces belles contrées. Tous les jours arrivent de nouvelles troupes d'émigrants, dont les deux tiers sont catholiques, et pour la plupart sincèrement attachés à leur religion. Ce fait, qui nous a été attesté par un grand nombre d'observateurs, appelle l'attention des supérieurs ecclésiastiques. Beaucoup de personnes pensent ici que si l'Amérique se rallie un jour à l'orthodoxie, le mouvement commencera par la vallée du haut Mississipi.

« Cette vallée mérite d'ailleurs une description spéciale; elle diffère si singulièrement de la région inférieure!

« A dix-sept milles anglais au nord de Saint-Louis, le

Mississipi reçoit le bourbeux et impétueux Missouri. C'est un spectacle grandiose de voir deux fleuves pareils unir leurs eaux. Au point de leur jonction, on croirait presque se trouver au milieu d'un lac; les rives disparaissent, pour ainsi dire, en présence d'un amas d'eau si prodigieux. Si on y arrive vers le coucher du soleil, l'occident, qui attire d'abord les regards, paraît presque un Océan où le soleil va se plonger. C'est de ce point que les eaux arrivent impétueuses, blanchâtres, sans limites. On oublie alors le Mississipi; on pense aux tribus indiennes, aux *Montagnes-Rocheuses*, à l'Océan Pacifique. Point de villages, point de maisons en vue : l'homme serait trop petit sur un tel horizon. S'il avait l'audace d'y jeter des môles, d'y élever des digues, d'y construire des palais en granit, un souffle du Missouri au printemps l'emporterait avec les derniers débris de ces ouvrages tout neufs. On dit qu'à cette époque de l'année l'Océan seul peut être comparé à cette réunion de deux grandes rivières. Alors, du pont d'un bateau à vapeur, on ne voit ni rivages, ni collines, ni habitations; si ce n'était la cime des arbres dépouillés qui s'élèvent encore au-dessus des flots, l'illusion serait complète.

« Bientôt cependant vous êtes hors du point de vue d'une scène aussi majestueuse; l'eau est pure; on la dirait stagnante en sortant du tourbillon du Missouri; vous êtes maintenant sur le Mississipi supérieur. Il coule sur du sable fin. Parmi les cailloux qu'il entraîne on trouve un assez grand nombre de calcédoines et d'agates, quelques cornalines, beaucoup de morceaux détachés de porphyres et de granit, provenant de la décomposition des blocs diluviens, dont les géologues savent que l'Amérique est toute couverte.

« A mesure que le voyageur avance vers le nord, les rives du fleuve deviennent plus pittoresques, plus gra-

cieuses ; ce ne sont plus des forêts sombres, épaisses, des blocs massifs et nus ; les bois sont entremêlés de prairies ; quelquefois les arbres sont clair-semés au milieu de l'herbe et des fleurs. A l'époque de notre passage, les plantes les plus gracieuses couvraient de leurs corolles jaunes ou pourpres quelquefois de vastes savanes, quelquefois de simples clairières au milieu des bois.

« A deux cents milles au nord de Saint-Louis, les rives du Mississipi se présentent dans toute leur fraîcheur, dans toute leur beauté. De nombreux villages ou des fermes détachées, éparses sur le penchant des collines, donnent au pays l'aspect d'une contrée habitée depuis longtemps. Les champs de blés, à notre passage, étaient couverts de leurs épis jaunes, déjà moissonnés et réunis en gerbes ; non, la Touraine et la Beauce ne produisent pas de plus beau froment.

« On sait que les céréales ne peuvent végéter à la Louisiane ni dans les états méridionaux de l'Union. Dans les districts du centre le froment réussit rarement et donne une farine de qualité inférieure ; mais la vallée du haut Mississipi pourrait produire du blé pour l'Amérique tout entière. Déjà nos anciens Pères parlaient dans leurs lettres de l'utilité de la colonie illinoise pour nourrir la Louisiane. Sans la farine des *Kaskaskias*, les habitants de la Nouvelle-Orléans, qui ne savaient pas encore faire usage du maïs, auraient plus d'une fois été réduits à mourir de faim sur un sol si fertile.

« Du reste, le commerce des céréales qui faisait aux yeux des Français de cette époque presque la seule valeur du pays des *Illinois*, n'est maintenant que l'un des débouchés de l'industrie américaine dans ces contrées. Les savanes sont partout couvertes de bœufs et de chevaux ; le bison a fui devant l'homme civilisé, et les animaux domestiques ont pris sa place ; les salaisons de la Nouvelle-

Orléans et de New-York proviennent en grande partie de ces riches troupeaux; les cuirs, les laines, une multitude d'autres produits doivent attirer plus tard dans ce beau pays des capitaux immenses.

« Pour y établir des fermes, il suffit d'y faire passer la charrue et de semer; il n'y a point de bois à abattre, point de marais à dessécher, peu d'animaux à craindre.

« C'est dans ces belles contrées, sur un vaste plateau qui domine la rivière, que les *Marmons* ont établi leur culte et leur *Sainte Cité*. Cette secte d'imposteurs et de dupes est peut-être inconnue en France; je me contenterai d'une histoire succincte que personne ne peut ignorer ici.

« Un ministre protestant, nommé Spaulding, s'était mis en tête, pour se délasser de nombreux loisirs, d'écrire un roman historique sur la population primitive du continent américain. Son manuscrit, donné à un imprimeur, tomba entre les mains d'un ouvrier de l'établissement, nommé Rigdon, qui le copia en secret. Le manuscrit, pour une raison quelconque, ne fut pas imprimé. Après la mort de Spaulding, Rigdon concerta, à ce qu'on prétend, une imposture infâme avec J. Smith, gros marchand, à la mine imposante et solennelle, qui lui sembla fait pour jouer le rôle de prophète et pour établir une nouvelle religion à leur profit.

« Tout à coup des annonces imprimées circulèrent en Amérique pour donner l'heureuse nouvelle d'une récente révélation, complément de celle de Notre-Seigneur et de Moïse. Une Bible d'or avait été trouvée enfouie dans la terre, écrite en *caractères égyptiens réformés*. Smith, instruit par un ange du lieu où se trouvait le livre sacré, avait aussi reçu des *lunettes mystérieuses*, à l'aide desquelles il en pourrait avoir la sûre intelligence. Il était chargé

par le Ciel de la traduire en anglais et de la donner au monde. Ainsi le roman de Spaulding, arrangé par les deux imposteurs pour cadrer avec leurs nouvelles vues, devint la célèbre Bible des *Mormons*.

« On aura sans doute de la peine à croire au loin qu'une aussi grossière imposture ait trouvé ici des dupes. C'est pourtant un fait humiliant pour la nature humaine, que le nouveau prophète vit bientôt autour de lui des fidèles pleins de confiance en sa mission. Il leur parla d'abord d'une colonie à établir dans l'état du Missouri; mais l'entreprise échoua bientôt : le pays était trop peuplé, et le dogme bien caractérisé de la nouvelle secte qui regarde toute la terre et ses biens comme appartenant aux *Mormons*, était fait pour inspirer à ceux-ci des principes très-relâchés sur le septième commandement du Décalogue, et pour donner à leurs voisins des craintes bien fondées sur la sûreté de leurs propriétés personnelles. De part et d'autre on ne s'aimait pas, et les sectaires furent bientôt chassés.

« Ils remontèrent alors le Mississipi jusqu'en face d'un ancien village français (Montrose), à quelques milles au-dessus des premiers rapides du fleuve. Là, Smith fonda *Nauvoo*. Il était impossible de choisir un plus bel emplacement. Le fleuve s'élargit en cet endroit et se couvre d'îles verdoyantes. Sur le rivage, une élévation presque imperceptible conduit enfin à un plateau d'où l'on découvre la rivière, qui fait autour un long circuit. Smith acheta ce terrain et le divisa en lots, pour le céder à ses futurs adeptes à des conditions onéreuses. Il ne se contenta pas de faire circuler son livre et ses pamphlets en Amérique, il en inonda l'Angleterre, d'où la description de *Nauvoo* et de sa prospérité amena bientôt de nombreux colons. Cette ville compte déjà quinze mille habitants, tous à peu près *Mormons*. Ils forment une petite république, ont

leurs lois, élisent leurs magistrats, se gouvernent à leur fantaisie.

« La population de *Nauvoo* est répandue sur un vaste terrain, et couvre plusieurs milles carrés. Chaque maison, entourée de son jardin et de ses dépendances, forme un établissement à part. Quelques rues près de la rivière offrent seules une exception à ce plan général. C'est là aussi seulement que se fait tout le commerce de la ville; on ne sait trop comment les autres habitants font pour vivre. Les maisons sont loin d'offrir à l'extérieur de la splendeur et du luxe; elles sont en général misérables et presque délabrées : ce sont des constructions en bois, dont les plus anciennes n'ont pas quinze ans et semblent déjà vieilles. Quelques-unes pourtant, celle de Smith en particulier, qu'on nous montra de la rivière, sont élégantes et propres.

« Un seul édifice attire les regards : il est actuellement en construction; c'est un temple pour leur culte, en pierres de taille. Il doit avoir cent vingt pieds de long et quatre-vingts de large. Son extérieur a quelque chose d'imposant, sans avoir, sans doute, aucun air de ce que nous appelons une église. Imaginez un beau rectangle; sur chaque côté, huit fenêtres à plein ceintre et d'une certaine richesse architecturale; de front, trois grandes portes encore plus riches d'ornements, et vous pourrez facilement vous faire une idée de ce que les *Marmons* croient être la huitième merveille de l'univers. Une fantaisie bizarre, qui sort peut-être du cerveau de Smith, a fait représenter en bas-relief, sur les piédestaux de tous les pilastres extérieurs, des croissants renversés, accompagnés de la silhouette d'usage. Y a-t-il là quelque allégorie? Je l'ignore.

« Ce temple est loin d'être fini; on y montera par un bel escalier en pierres. La partie inférieure sera consacrée

aux divers baptêmes de la secte; car ils en reconnaissent de plusieurs espèces. Un *Marmon* peut se faire baptiser aussi souvent qu'il le désire, au profit des défunts. Il paraît que dans leur croyance on rachète les trépassés même de la damnation, en se plongeant pour eux dans l'eau du baptême. On baptise encore les malades pour les guérir, et les pécheurs pour les purifier. Plusieurs de ces immersions doivent avoir lieu à l'extérieur, dans la rivière; les autres se feront et se font déjà dans un appartement souterrain du temple que nous eûmes la curiosité de visiter. Un baptistère y est construit sur le modèle de la mer d'airain de Salomon : douze bœufs en bois peint supportent une cuve de même matière; un escalier double, surmonté d'une petite estrade entourée d'une rampe, à peu près de la forme d'un ambon, conduit au-dessus de la cuve, d'où le baptême s'administre par immersion.

« Les Américains, en général, n'aiment pas les *Marmons;* ceux de l'état d'Illinois, en particulier, les haïssent ouvertement. De part et d'autre les esprits s'échauffent, les haines s'exaltent. Avant peu, peut-être, nous verrons une guerre civile dans ce beau pays.

« Nous quittâmes *Nauvoo* et son temple vers le milieu du jour; la chaleur était étouffante, et nous continuâmes notre route sur le Mississipi.

« Les rives du fleuve continuent d'être pittoresques et riantes; de jolis villages, de charmantes petites villes, se succèdent rapidement à droite et à gauche. Rien cependant ne demande une description particulière jusqu'au nord de la *rivière au rocher*.

« Là commencent les mines de Galéna dont nous avons déjà fait mention plusieurs fois, et qu'il nous faut maintenant examiner plus à loisir. Elles s'étendent sur les deux rives du fleuve, dans une longueur de soixante à

quatre-vingts milles; je ne sache pas qu'on ait constaté leur étendue en largeur, même approximativement. Elles sont actuellement exploitées sur différents points : les plus célèbres sont les environs de Galéna, dans l'état d'Illinois, et de Dubucque, dans le territoire d'Aiowey.

« Le minerai est partout en amas; mais les veines présentent sur la rive droite du Mississipi un caractère bien différent de celles de la rive gauche. A Dubucque, sur la droite, il faut creuser au moins de trente à quarante pieds, quelquefois de cent à cent cinquante, et l'on ne peut arriver au métal qu'après avoir fait jouer la mine dans une couche épaisse de pierre à chaux. La formation calcaire qu'il faut percer, avait trente pieds d'épaisseur dans la galerie où je suis moi-même descendu. Heureusement le calcaire n'est pas d'un grain compact; il se désagrége facilement et contient probablement beaucoup de magnésie. De pareils travaux cependant exigent un certain capital pour être entrepris; aussi les mines de Dubucque ne peuvent-elles être exploitées que par des gens déjà à l'aise. Du reste, elles n'appartiennent point à des compagnies, et le gouvernement ne spécule pas sur leur exploitation; il cède le terrain à la condition de donner au trésor public 7 pour cent du minerai qu'on retirera.

« Si les mines de Dubucque exigent le plus de dépenses, elles sont aussi les plus riches, et le propriétaire qui vient de découvrir une veine, regarde sa fortune comme assurée. Les cristaux de Galéna sont engagés dans les ruptures d'une formation calcaire inférieure et parallèle à celle dont nous avons déjà parlé; beaucoup de ces dépôts sont énormes en longueur, largeur et profondeur.

« Sur la rive gauche du Mississipi, à Galéna et dans le territoire d'Ouisconsin, il n'est pas nécessaire de percer le roc pour arriver aux amas métalliques; des trous de dix, vingt, quarante pieds au plus dans une couche sur-

neuse et argileuse sont suffisants ; le minerai est épars dans la marne ou en couches sur le roc. On m'a parlé d'une veine trouvée dans l'Ouisconsin peu de jours avant ma visite ; elle avait quatorze pieds de large, une longueur indéfinie et trois pieds de profondeur, avant d'arriver au roc, où ensuite elle se prolongeait dans une vaste fente. C'était une des plus riches qu'on eût encore découvertes ; un trou de douze pieds de profondeur suffit pour son exploitation.

« De la galène on retire ordinairement, dès la première fonte, 75 pour cent de plomb ; les mattes et les scories restées dans les fourneaux se vendent à d'autres fondeurs, plus experts, qui en retirent encore 7, 8 et 10 pour cent de métal pur. Le minerai donne donc en réalité de 80 à 85 pour cent. Les résidus se composent alors de scories sans valeur et de diverses substances volatiles qui se déposent dans la cheminée, sous la forme d'une poussière blanche : ce sont, à ce qu'on nous a dit, des sels d'arsenic, de zinc, de fer et de plomb. Du reste, aucune analyse exacte n'en a encore été faite.

« La méthode de réduction est extrêmement simple. Un fourneau à deux chambres suffit pour le grillage et la fonte. Autant que j'ai pu me rendre compte du procédé dans une courte visite, il consiste à jeter le minerai dans une première chambre du fourneau, où il se grille au feu d'oxidation ; de là, sans le retirer, au moyen d'une longue barre de fer introduite dans une ouverture latérale, on le fait passer dans la seconde chambre où se dirige le feu de réduction : c'est assez de quelques heures pour l'opération totale.

« Cette galène n'a point de gangue ; ce sont des cristaux purs engagés dans les ouvertures des rochers ; beaucoup d'entre eux, de forme cubique, ont des arêtes de deux pouces au moins. Il est très commun de voir des

groupes de ces cristaux deux fois gros comme la tête d'un homme. Ainsi un sauvage très-simple suffit pour préparer le minerai au grillage et à la fonte.

« L'exploitation de ces riches dépôts est à peine commencée, et déjà un commerce immense de plomb se fait sur le Mississipi. On nous a assuré à Galéna que cette petite ville seule en a exporté l'année dernière pour plus de six millions de francs (1,200,000 dollars). Le bateau à vapeur sur lequel nous nous en retournâmes en emportait pour 400,000 fr. à son bord. Ce métal est acheté, argent comptant, par des négociants de New-Yorck, Philadelphie et Baltimore; on en fait maintenant un grand commerce avec la Chine, où l'on s'en sert pour revêtir l'intérieur des caisses de thé. Ce commerce seul enrichira en peu d'années le territoire d'Aionay, l'Ouisconsin et l'Illinois.

« La terre, dans le sein de laquelle tant de richesses sont amoncelées, est loin d'être stérile à sa surface. Un riche cultivateur d'origine française, M. Grégoire, m'a dit avoir récolté du maïs pendant dix-sept années consécutives sur le même terrain, sans avoir besoin d'engrais et sans appauvrir le sol; et M. Jones, noble fermier, autrefois député au Congrès, et célèbre aux Etats-Unis par son talent comme orateur, par l'élévation de ses principes et l'énergie de son caractère, nous a montré le superbe froment qu'il récolte sur ces collines gonflées, pour ainsi dire, de métal...

« J'ai l'honneur, etc.

« A. J. Thébaud, *S. J.* »

# MISSIONS DE L'INDE.

## VICARIAT APOSTOLIQUE D'AGRA.

*Lettre du P. François, Capucin, Missionnaire apostolique, à M. Rossat, Vicaire général de Gap.*

Agra, 1843.

« Mon cher Ami,

« Dans ma dernière lettre, je vous avais annoncé que nous attendions six Pères Capucins d'Italie; ils sont arrivés à notre grande satisfaction, et se montrent animés d'un dévouement héroïque pour le salut des âmes. Ces zélés Missionnaires ont eu beaucoup à souffrir pendant leur voyage; trois d'entre eux ont été obligés de servir sur le bateau à vapeur comme domestiques, n'ayant pas le moyen de payer leur passage; ils ont dormi sur le pont, sans chambre, sans lit, ne mangeant que le reste des

leur nombre s'est beaucoup accru depuis leur premier établissement ; c'est l'effet de leur urbanité, de leur industrie et de leur manière de vivre en paix avec tout le monde.

« J'ai maintenant à vous parler d'Agra et de ses environs : cette ville est située au 26° 30' latitude nord, et au 80° 50' longitude méridionale de Londres. Agra, considérée comme ville importante, ne date pas d'une antiquité bien reculée. Vers le commencement du onzième siècle, du temps de Mamood, fameux dévastateur de l'Inde, elle était peu considérable ; et c'est vers le quinzième siècle seulement qu'elle a paru avec éclat. Un siècle plus tard, Sekinder en fit une ville impériale et y fixa sa résidence. Aurang-Zeb, qui monta sur le trône en 1666, l'abandonna pour Delhi, et fut imité en cela par ses successeurs. Mais le grand restaurateur de la ville d'Agra est le fameux Mahomet-Akbar, petit-fils de Baber, qui avait fondé la dynastie mogole, en 1525. Sous ce monarque elle devint si considérable, qu'on put la comparer à Delhi son heureuse rivale; et si l'on en juge par ses ruines, sa circonférence pouvait être de douze à treize lieues. Si vous désirez connaître l'état actuel de cette ville, vous n'avez qu'à vous figurer une ville d'Europe, avec des rues bien tournantes et très-étroites, néanmoins assez propres et bien pavées ; les chars qui la traversent sont attelés de bœufs et souvent de buffles ; quelques voitures européennes y passent rapidement, par intervalle ; ajoutez-y un grand nombre d'ânes, et vous aurez les embarras d'Agra.

« On ne connaît guère ici ce que c'est qu'une place ; tout consiste en rues plus ou moins étroites ; nous n'avons qu'un seul carrefour où se tiennent les Bystis qui, chargés d'une outre pleine d'eau, donnent à boire aux passants pour deux ou trois corys, espèce de monnaie de

coquillage dont il faut plus de quatre-vingts pour faire un liard.

« Agra est regardée comme une des villes les plus saines de l'Inde, quoique la chaleur y soit excessive ; il y a peu de maladies contagieuses, et rarement voit-on ces tempêtes qui ravagent souvent les autres stations. Le manque de pluie amène quelquefois la famine, qui alors emporte des milliers de natifs.

« On sait qu'Agra est située sur la Jumna, qui coule du nord-ouest au sud-est, et qui, formant un demi-cercle, entoure la cité dans presque toute sa circonférence. Cette rivière prend sa source aux monts Hymalaya, dans un de ses pics couverts d'éternelle neige, presque inaccessible à l'homme, et, pour cette raison, d'autant plus révéré des Indiens, qui y vont en pèlerinage de toutes les parties de l'Inde. Un seul de ces trajets suffit, disent-ils, pour effacer tous les péchés dont on s'est rendu coupable ; il est vrai que la tâche est difficile, et que peu de ces dévots l'achèvent sans y perdre quelques membres ou la vie.

« Lahore, située à un mille anglais de la *Ravi*, n'a pas toutefois recours aux eaux de cette rivière, pour ses besoins journaliers, parce qu'en deçà de ses murs se rencontre un nombre plus que suffisant de puits. La ville est entourée dans toute sa circonférence d'un mur en briques, bâti d'une manière solide, élevé d'environ vingt-cinq pieds anglais, et assez large pour qu'on y puisse pointer les canons. Sous la direction des officiers français à son service, *Ranjit-Sing* a tellement fortifié Lahore, qu'elle le disputerait à plusieurs de nos places fortes d'Europe.

« Au delà des murs, on rencontre de tous côtés les ruines de l'ancienne cité qui, bien qu'enlevées en grande partie par les ordres exprès du roi, de peur qu'elles ne

nuisissent aux fortifications de la ville nouvelle en couvrant l'approche de l'ennemi, sont encore assez étonnantes pour donner la plus haute idée de son antique splendeur. Quantité de tombeaux et autres monuments sont encore debout, quelques-uns même dans un état parfait de conservation, et telle est leur solidité qu'ils semblent, sinon triompher du temps, du moins ne lui céder que par degrés insensibles.

« A l'ouest de Lahore, sur la rive occidentale de la *Ravi*, s'élève le beau et célèbre mausolée connu sous le nom de *Chah-Dera*, élevé à la mémoire du grand Mogol *Djihangkir*. Il est classé par les Indiens entre les quatre merveilles qui ornent leur pays. Son architecture est d'un style parfaitement beau; mais sous la domination des Sikhs, ce chef-d'œuvre de l'art indien est tout à fait négligé, il va tomber en ruines. *Ranjit-Sing* (que je nommerai encore *Maha-Radja*, ce qui signifie le *grand prince*, nom sous lequel il est aussi connu) donna cet édifice à M. Amise, officier français à son service; celui-ci y fixa quelque temps sa résidence, le fit déblayer de tous les décombres et même des immondices qui s'y étaient accumulés : il était occupé à restaurer les superbes jardins qui en dépendent, lorsqu'il mourut d'une manière assez soudaine. Les Musulmans ne manquèrent pas d'attribuer ce malheur à son impie témérité d'avoir osé faire sa demeure dans un lieu si sacré; ils crurent même que l'ombre de l'empereur lui était apparue, et lui avait annoncé un prompt trépas en punition de son crime.

« Que le *Maha-Radja* ait ajouté foi à ce conte, c'est ce qu'on ignore; toujours est-il qu'il regretta vivement la perte de M. Amise, et depuis, donna ordre de fermer le monument, en condamna toutes les entrées, et menaça des peines les plus sévères toute dilapidation ou profanation qu'on oserait y commettre.

« Au sud de la ville, entre elle et la rivière, est le tombeau d'Anarkalli. Si on en croit les natifs, c'était un jeune page d'une rare beauté, et favori d'un empereur Mogol qui lui fit payer cher l'amitié dont il l'honorait. Un jour, le prince assis dans un appartement garni de glaces, s'aperçut qu'Anarkalli souriait ; il vit un crime dans la simple distraction du jeune courtisan, et le condamna aussitôt à être enseveli tout vif. Le malheureux page fut donc placé dans une position droite, et des machines faites exprès le forçaient à se tenir debout, tandis qu'on bâtissait autour de son corps quatre murailles de briques, auxquelles on ajouta l'immense et belle construction qu'on voit encore aujourd'hui. On dit qu'un seul des pendants d'oreille d'Anarkalli couvrit, par sa vente, tous les frais du monument. Ce fut quelque temps le séjour du fils aîné de *Ranjit-Sing*. Depuis, le monarque en fit présent au général Ventura, officier d'origine italienne, qui, pourtant, n'a jamais servi que dans les armées de Napoléon. Près de là, se trouve encore la belle maison qui appartenait au général Allard, le premier et le plus puissant des militaires étrangers au service du Maha-Radja.

« A trois milles nord-est de Lahore, est le fameux jardin de *Chalinar*. Là encore, on voit de vastes bassins en marbre, et un jeu de machines pour alimenter tous les jets d'eau. Les pavillons et autres bâtiments sont magnifiques, quoiqu'ils aient beaucoup souffert, moins des ravages du temps que de ceux du Maha-Radja. Ce prince en a enlevé les plus belles pierres, pour les faire servir aux constructions qu'il méditait dans sa nouvelle capitale, nommée *Amrit-Sir*, qu'il voulait rendre une des plus belles villes de l'Orient. Toutefois, dans son état de décadence, *Chalinar* renferme encore assez de beautés pour exciter l'intérêt et faire les délices du voyageur ;

mais toujours on aura à regretter de voir les jardins les plus magnifiques qui aient appartenu à la famille impériale de Tamerlan, livrés ainsi à la dévastation.

« Peut-être seriez-vous bien aise de savoir comment *Ranjit-Sing*, de simple chef de tribu sikhs, s'est élevé au pouvoir souverain : il est facile de marquer les premiers pas qu'il a faits dans sa brillante carrière. Vous savez que le Punjab (1) était originairement, comme toute la vaste péninsule indienne, sous la dépendance des empereurs du Mogol. A la décadence de ce puissant état, il paraît que le roi de Caboul en prit possession et l'ajouta à ses autres provinces. Ce fut sous la domination de ce nouveau maître, que les Sikhs, hordes belliqueuses et errantes, réussirent à faire pour eux-mêmes la conquête du pays.

« Il était facile de prévoir que ces guerriers aventureux deviendraient une nation puissante, dès qu'un homme habile et entreprenant parviendrait à réunir toutes leurs forces en ses mains. Cet homme fut *Ranjit-Sing*. Il avait manifesté dès l'enfance une grande prédilection pour la guerre; tous ses amusements se rapportaient déjà à cet art dangereux. Tel était l'état de barbarie des Sikhs à cette époque, qu'on ne lui apprit point à lire ni à écrire, et celui qui devait commander à tant de peuples, protéger même et encourager les savants, ignora l'alphabet toute sa vie.

« Comme il était encore mineur à la mort de son père, sa mère gouverna la tribu héréditaire en son nom; mais sur le simple soupçon qu'elle voulait le déposséder,

(1) Le Punjab tire son nom de cinq rivières ou fleuves principaux qui arrosent ce pays.

il la fit mourir, et se mit aussitôt à la tête de ses troupes, qui montaient à quatre mille hommes de cavalerie. Entouré d'officiers et de ministres, il ne prit jamais l'avis de personne sur les affaires de l'état, et fut toujours son propre conseil ; il a montré en plus d'une rencontre toute la valeur d'un soldat ; comme général, son coup d'œil était rapide et son exécution prompte.

« En 1800, les Sikhs venaient de se soulever contre le roi de Caboul, et de massacrer le gouverneur qu'il leur avait envoyé. Quatre de leurs tribus occupaient la ville de Lahore ; mais les querelles sans cesse renaissantes qui divisaient leurs chefs, donnèrent au jeune *Ranjit-Sing* les moyens d'exécuter ses projets de souveraineté, et de confondre sous un même joug les vaincus et ses nombreux rivaux.

« Le danger commun réunit aussitôt tous les partis. *Ranjit-Sing* qui n'avait alors que huit cents chevaux sous ses ordres, avait espéré emporter la place par un coup de main ; trouvant l'ennemi sur ses gardes, il n'osa l'attaquer de front, et se contenta de harceler ses cantonnements et de lui couper les vivres. Après quelque temps de ravages, les cultivateurs des environs qui s'en trouvaient les premières victimes, résolurent, pour y mettre fin, de livrer la ville ; ils introduisirent donc *Ranjit-Sing* et ses troupes, pendant la nuit, jusqu'au cœur de la cité, qui fut abandonnée, comme c'est l'ordinaire chez ces peuples à demi-sauvages, à toutes les horreurs du pillage et du meurtre. Le vainqueur de Lahore eut bientôt soumis tous les autres chefs indépendants. C'est ainsi qu'il jeta les fondements de la plus grande puissance qui soit dans l'Inde, après celle des Anglais.

« De son élévation date l'empire des Sikhs, comme c'est à son génie seul qu'ils doivent leurs progrès en civilisation. Parmi ce peuple qui auparavant n'était, à

proprement parler, qu'une vaste aggrégation de voleurs, la police était si bien observée, aux jours de *Ranjit-Sing*, qu'à peine entendait-on parler de larcins domestiques, encore moins de brigandages sur les grandes routes. Depuis, ses compatriotes ont bien perdu sur ce point, quoiqu'ils ne soient pas retombés dans leur première barbarie. Les désordres qui ont éclaté à la mort de ce prince, et qui finissent à peine, après avoir ensanglanté le Punjab pendant plus de deux ans, ont porté une rude atteinte à la puissance des Sikhs; les trésors du dernier roi, que ses épargnes avaient élevés à près de trois cents millions de francs, sont en partie dissipés; leur belle armée, naguère forte de soixante-dix mille hommes, est presque anéantie; ils ont eux-mêmes massacré un grand nombre des officiers européens qui les avaient disciplinés, et les autres n'ont échappé au poignard qu'en quittant le théâtre de tant d'horreurs...

« Agréez, mon bien cher ami, etc.

« François, *Miss. apost.* »

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Borghi, Evêque de Bethsaïde, et Vicaire apostolique d'Agra, à M. le Président du Conseil central de la Propagation de la Foi, à Lyon.*

Agra, 14 août 1843.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Notre Mission n'a point à revendiquer la gloire du martyre, si ce n'est peut-être celui de longues souffrances et de succès toujours trop lents à l'empressement de nos désirs. Mais n'a-t-elle pas d'autres sortes d'intérêt? N'a-t-elle pas de glorieuses conquêtes à faire sur l'erreur et la superstition? L'Indou et sa métempsycose, le Musulman et sa religion charnelle, l'Afghan et ses passions vindicatives, le Thibetain et son lama divinisé, le Kaffir, sauvage habitant d'une partie de l'Hymalaya, presque sans religion comme il est sans science, et si malheureusement rapproché de cet état qu'on a voulu appeler de nature, mais que je nommerai plutôt de dégradation; que de ténèbres à éclairer! que d'âmes à convertir! N'est-ce pas là un champ assez vaste à l'homme apostolique?

« D'autre part, quelle terre offre plus d'intérêt à la science? Le Punjab avec ses immenses et fécondes plaines, avec ses rivières si bien connues des anciens, l'Indus surtout, si riche de souvenirs; Cachemire et sa vallée

enchanteresse ; l'Hymalaya et ses hauts pics, ses neiges éternelles, ses beautés et ses horreurs : tous ces pays ne sont-ils pas les mêmes qui ont fait la réputation de Sir *Alexander Burnes* et de Jacquemont? Ces savants n'ont-ils pas visité en explorateurs les mêmes contrées que nous parcourons en apôtres? observant toutes choses, recueillant les traditions, arrachant, pour ainsi dire, à la nature tous ses secrets, conversant avec les mêmes hommes que nous instruisons, s'exposant presqu'aux mêmes souffrances, aux mêmes travaux, aux mêmes périls que nous bravons encore?

« Permettez-moi de vous donner un aperçu rapide de l'état heureux où votre zèle et vos aumônes ont placé la Mission d'Agra. Où en étions-nous il y a dix ans? Nos églises, en petit nombre, étroites et pauvres, n'abritaient qu'un culte sans solennité. Les conversions étaient peu nombreuses, parce que les pasteurs étaient rares. La Religion était alors presque inconnue, et le grain de séneyé de l'Evangile, qui devait devenir un grand arbre, ne commençait alors qu'à pousser ses premiers rejetons. Aujourd'hui quel contraste! des sanctuaires plus nombreux et plus ornés, trois nouveaux temples bâtis en peu de temps, ceux de *Gazipour*, de *Monghyr*, et de *Landour* sur l'Hymalaya, d'autres réparés presqu'à neuf, le culte célébré avec pompe, le double de prêtres, et on peut dire le double de conversions, car elles sont toujours proportionnées au nombre des ouvriers évangéliques, deux établissements d'éducation, et bientôt un hôpital : telles sont nos améliorations récentes. Après Dieu, à qui devons-nous ces résultats heureux?— à nos travaux?— ceux des pieux Missionnaires qui nous ont précédés étaient plus grands que les nôtres, et leurs succès ont été moindres. C'est donc à vous, à vos pieux Associés, à vos aumônes, à vos prières que nous devons tous ces biens.

« Permettez-moi encore de mettre sous vos yeux nos espérances pour l'avenir. En présence de tant de sectes qui l'entourent et qui s'unissent pour l'assaillir, vous verrez notre sainte Religion brillante comme en ses plus beaux jours. Dans cette ligue générale contre nous, l'hérésie tient le premier rang; ses coryphées dans l'Inde ont sonné la trompette d'alarme, ils ont crié que l'ennemi était à leurs portes, et cet ennemi redoutable n'est autre que la vérité qui veut les éclairer. Ce corps, quoique mourant, sent encore les coups qu'on lui porte. Aujourd'hui les protestants ne peuvent plus se faire illusion; leur danger est évident, même à leurs yeux. Pour le conjurer ils ont recours au mensonge et à l'injure. Rien de si grossier, rien de si absurde que ce qu'ils jettent de calomnies au public dans les journaux organes de leur haine; ce sont tous les jours de nouvelles attaques, auxquelles nous ne répondons d'ordinaire que par de nouvelles conquêtes; tous les jours nous nous trouvons au milieu de néophytes gagnés sur l'hérésie.

« Les Indous et les Musulmans, il faut l'avouer, présentent plus d'obstacles aux progrès de l'Evangile. Les uns ont leurs castes et leurs institutions héréditaires, les autres leur orgueil et leurs voluptés, et tous une certaine aversion pour les Européens, qu'ils ne regardent encore que comme des oppresseurs, et non comme des frères. Ici comme ailleurs, notre confiance ne doit être qu'en Dieu; nous sommes toutefois portés à croire que l'éducation et la prédication, sur un plan plus étendu, amèneront bien des brebis au grand troupeau de l'Eglise.

« Les Sikhs se présentent à nous sous d'autres traits; leurs usages sont simples, ils n'ont point l'embarras des castes indiennes, et ne partagent pas l'intolérance musulmane. La masse de la nation n'a aucun éloignement pour notre sainte Religion, quoique parmi eux il se

trouve encore des fanatiques qui, encore dans l'effervescence d'une secte née depuis trois siècles, mettraient volontiers en pièces tout homme qui se hasarderait à leur prêcher un autre culte. Là, d'un côté, une porte s'ouvre à l'Evangile, et de l'autre, se révèlent de redoutables germes de persécution.

« Telles sont, Messieurs, les sectes qui nous entourent, et la Religion, au milieu d'elles, s'avance d'un pas tranquille, mais sûr et continu, à la conquête de tous les cœurs rebelles, à un triomphe peut-être prochain sur des peuples qu'elle a mission de rendre heureux. Dieu veuille encourager toujours notre zèle, en vous inspirant des sacrifices proportionnés à nos espérances !

« Je suis, avec la plus vive reconnaissance, etc.

« † Joseph-Antoine Borghi, *Evêque,*
*Vicaire apostolique du Thibet et de l'Indoustan.* »

---

*Rapport du même Prélat, lu aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, dans le mois de juillet* 1844.

« L'honneur que je reçois aujourd'hui en prenant place au sein de votre Conseil, ô vous que nous aimons à regarder au delà des mers comme notre seconde Providence, me fait oublier les fatigues d'un long et pénible voyage, et augmente encore en moi les sentiments de reconnaissance que m'avaient inspirés depuis longtemps vos bienfaits. Vos prières ont fait descendre sur mon apostolat les grâces du Seigneur, et ont fécondé mes travaux; vos aumônes sont aussi parvenues jusqu'à moi, et m'ont aidé à réaliser en partie le bien dont j'avais conçu l'espoir, dans l'intérêt de mes chers Indiens. Je voudrais pouvoir exprimer à tous vos Associés, au nom de mes Missionnaires, de nos catholiques de l'Inde, de nos frères séparés qui sont revenus à la vraie foi, au nom des idolâtres devenus enfants de l'Eglise, ce que nous éprouvons tous en nous rappelant les preuves incessantes de votre charité; mais j'aime mieux élever ma voix pour bénir avec vous l'Auteur de tous dons, de ce qu'en choisissant votre Société pour concourir au salut des âmes les plus délaissées, il en a fait l'heureux instrument de ses miséricordes et la généreuse dispensatrice de ses faveurs temporelles; j'aime mieux vous parler de la vaste Mission que le Père commun des fidèles a confiée à ma faiblesse. Vous reconnaîtrez votre œuvre dans le bien qui s'y est opéré, vous prêterez une oreille bienveillante, je l'espère, au récit que je vais vous faire de ses besoins nombreux.

« Cette Mission, qui compte environ quarante millions

d'habitants, disséminés sur une étendue de six cents lieues de longueur et de trois cents de largeur, renferme dans son sein plusieurs possessions anglaises, les royaumes de l'Afghanistan, du Caboul, de Cachemire, de Lahore, du Petit-Thibet, des montagnes de l'Hymalaya, du Népal, d'Oude, de Bandelkand et de Gwalior. Cette surface immense comprend, comme vous le voyez, une grande partie du bassin du Gange, dont les flots, devenus divinités pour les peuples de l'Inde, reçoivent chaque jour les nombreux sacrifices d'infortunés idolâtres. Le bassin de l'Indus, dans sa partie supérieure, embrasse tout le nord de mon vicariat, et ceux de la Jumna et du Chambul s'y déploient tout entiers. C'est sur la rive gauche de la première de ces deux rivières, à cent cinquante lieues de son confluent avec le Gange, que se trouve située ma ville épiscopale, je veux dire Agra.

« Autrefois très-florissante et très-peuplée, cette ville a déchu de sa grandeur primitive; elle a vu dans les temps passés décimer ses habitants, soit par le fer des conquérants qui s'en disputèrent souvent la domination, soit par les maladies contagieuses qu'engendrent les trop grandes chaleurs. Cependant, avec les faubourgs, elle renferme encore cent cinquante mille habitants, la plupart idolâtres; car nous ne comptons guère que deux mille catholiques, autant de protestants, et environ vingt mille mahométans dans son enceinte.

« Dans les plaines, la température s'élève, dans l'intérieur même de nos habitations, jusqu'à trente-deux degrés, et, durant huit à neuf mois de l'année, elle enlève aux indigènes, et plus encore aux Européens, toute l'énergie dont on a besoin pour accomplir de grandes choses. C'est ce défaut du climat qui, joint aux superstitions païennes, a été et sera pour longtemps encore, parmi ce peuple, le principal obstacle à la propagation

de l'Evangile. Toutefois je n'en désespère point, et j'ai la confiance qu'avec la grâce de Dieu nous arriverons un jour à répandre là, comme ailleurs, le don inestimable de la foi.

« Je ne vous parlerai pas des mœurs et des usages de nos Indiens; ils vous sont déjà connus; vous savez la multiplicité des dieux qu'ils adorent, leurs fréquentes ablutions, leur penchant au vol et à toutes sortes de vices qu'ils divinisent; vous connaissez encore les nombreuses castes qui fractionnent à l'infini ce peuple infortuné.

« Lorsque j'abordai pour la première fois dans l'Inde, il y a quatre ans, je n'avais que six prêtres pour collaborateurs; seize églises, si je puis leur donner ce nom, tant elles étaient délabrées, la plupart construites en boue et couvertes de chaume, étaient les seuls temples où je pusse alors célébrer les saints mystères. Je n'ai pas besoin de vous dire combien ce petit nombre de sanctuaires et d'apôtres était insuffisant pour une Mission de quarante millions d'âmes. Aussi tous les infidèles mouraient-ils dans leurs superstitions; nos frères séparés, trente mille environ, demeuraient hors du sein de l'Eglise; notre population catholique, qui s'élève à plus de vingt mille âmes, répandue çà et là dans des contrées immenses, était presque privée des sacrements. C'était un spectacle trop déchirant pour le cœur d'un Evêque, pour qu'il ne tournât pas aussitôt ses regards vers l'Europe, lui demandant un peu de son superflu, vers vous, Messieurs les Associés, vous suppliant de nous donner une part dans la répartition des dons de votre Œuvre admirable. Grâces vous soient rendues; vous avez entendu ma voix, vous m'avez ouvert les trésors de votre charité, et de nouveaux collaborateurs me sont venus en aide : nous étions six, aujourd'hui nous sommes vingt-un.

« Avec les secours que vous m'avez fait passer, j'ai pu

élever quatre nouvelles églises, j'ai réparé les anciennes, et j'ai fondé quatre établissements pour l'éducation de la jeunesse. Deux de ces établissements sont dirigés par les Sœurs de *Jésus-Marie de Fourvière*. Il y a à peine deux ans que ces dames ont touché le sol de l'Indoustan, et déjà elles ont un pensionnat nombreux, où elles reçoivent les jeunes filles des premières familles irlandaises et anglaises établies dans le pays. Ce pensionnat, qui est tout à fait en voie de prospérité, me permet d'espérer qu'avec ses seules ressources, il soutiendra à l'avenir la providence que je viens de former, destinée à recueillir nos petites indiennes et nos orphelines irlandaises.

« Je voudrais pouvoir vous rendre témoins du bien que ces dames ont fait dans ma Mission, je voudrais surtout vous faire entendre les accents de leurs jeunes élèves, lorsqu'elles veulent exprimer leur reconnaissance envers les pieux Associés de la Propagation de la Foi; comme moi, vous en seriez attendris jusqu'aux larmes. Oh! si vous voyiez combien leurs traits s'animent, comme leurs gestes sont éloquents, lorsqu'elles disent dans leur naïve simplicité : « Bon Jésus! récompensez la charité de ces
« Messieurs qui nous aiment tant! Très-sainte Vierge,
« bénissez nos mères d'Europe qui ont tant d'amour pour
« nous! »

« Je renonce à vous peindre tout le bien que nous a fait votre sainte Œuvre. Les prières de vos Associés ont pénétré dans le ciel et ont fécondé nos travaux, car nous ne saurions attribuer à nos efforts le mouvement religieux qui s'opère dans les vastes contrées de ma Mission; et, pour ne parler que de la ville d'Agra, je vous dirai que notre église, où je n'ai vu, il y a quatre ans, que deux personnes assister aux solennités des fêtes de Noël, n'est plus assez grande pour contenir le nombre des fidèles convertis. Les protestants eux-mêmes y viennent en foule

entendre la parole de Dieu. Les idolâtres sont frappés d'étonnement à la vue de nos cérémonies, et, je dois le dire avec reconnaissance envers Dieu, je me vois forcé de construire une seconde cathédrale plus vaste que l'ancienne. Heureuse nécessité où je me trouve, de réclamer de nouveaux bienfaits, qui m'aideront à faire rentrer dans le sein de l'Eglise bon nombre de nos frères séparés, qui sont aussi mes bien chers enfants!

« C'est à l'Œuvre de la Propagation de la Foi que nous devons l'établissement d'une nouvelle Mission sur les montagnes de l'Hymalaya. Ces pauvres indigènes, d'un caractère doux et simple, n'avaient point encore entendu la parole de vie; jamais ils n'avaient vu le signe de notre rédemption. Il m'a fallu vaincre bien des difficultés pour bâtir, au milieu de ces sites sauvages et de ces roches escarpées, une petite église. Mais mes efforts ont été récompensés par les succès que j'ai obtenus; plusieurs protestants qui habitent au delà de la montagne de Mossurie, ont abjuré leurs erreurs. Les pauvres montagnards viennent en petites troupes visiter notre sanctuaire et assister à nos cérémonies; et j'ai la douce confiance que ce grain de sénevé, jeté sur une terre regardée jusqu'à présent comme stérile, produira son fruit dans le temps.

« Les femmes idolâtres n'osent pas encore, il est vrai, venir jusqu'à notre église; les païens eux-mêmes ne permettent pas aux Missionnaires l'entrée de leurs cabanes; mais, je l'espère, l'heureuse époque de la visite du Seigneur n'est pas éloignée pour eux; car mon dessein est d'établir dans ces lieux un certain nombre de mes bonnes Sœurs lyonnaises, qui m'attendent dans leur maison professe de Lyon pour traverser avec moi les mers, au mois d'octobre prochain. Elles commenceront, comme leurs compagnes l'ont fait à Agra, par élever un pensionnat

pour les jeunes personnes, et le produit de leur labeur servira à fonder une providence pour les petites filles idolâtres, auxquelles elles apprendront à connaître le vrai Dieu, et ces nouvelles catéchistes, renvoyées plus tard dans leurs tribus, prépareront peu à peu parmi les leurs la voie à l'Evangile.

« C'est ainsi que nous avons mis à profit les dons que nous tenons de votre charité; une religieuse reconnaissance pour vos bienfaits nous imposait le devoir d'user avec parcimonie de ces aumônes, et nous avons fait en sorte que nos établissements fondés par votre concours, quoique bien dispendieux pour le moment, pussent avec le temps se soutenir par eux-mêmes; ils allégeront plus tard vos charges pesantes, et vous permettront de reporter sur d'autres Missions les effets de votre générosité. Déjà nos fidèles catholiques, quoique bien pauvres, se sont enrôlés sous la bannière de l'Œuvre; déjà j'ai eu l'honneur de compter à votre trésorier une somme de deux mille francs, recueillie en grande partie parmi les soldats irlandais qui affluent dans les possessions de la Compagnie des Indes.

« Malgré les secours de l'Association, qui la font bénir du sommet des montagnes de l'Hymalaya jusqu'aux rives du Gange, il reste beaucoup à faire en faveur de ma vaste Mission. Ecoutez et apprenez dans quel état sont encore plusieurs chrétientés de mon vicariat apostolique.

« Delhi, cette ville antique, autrefois capitale de l'empire du Mogol (1), renferme dans son sein environ cent

---

(1) « Cette ville brillait jadis de toute la splendeur des cités orientales; mais de nos jours elle est bien déchue de cet éclat. Le palais impérial est

trente catholiques ; ils désirent avoir un prêtre, ils me l'ont souvent demandé ; mais sur quel autel offrirait-il le saint sacrifice? ils n'ont point d'église.

« Benarès, centre de l'idolâtrie la plus dégradante, n'a point encore de sanctuaire chrétien. Cependant il se trouve parmi ses habitants un bon nombre de marchands et de militaires catholiques, qui, victimes des mauvais exemples qu'ils ont sous les yeux, et n'ayant aucune main amie pour les relever, se perdent, hélas! tous les jours.

« Allahabad, la ville sainte des Indous, où ces infortunés se rendent en foule pour faire leurs ablutions, compte une réunion de près de six cents catholiques, privés de temples et de Missionnaires.

« Cachemire, si industrielle et si populeuse, n'a pas encore entendu la bonne nouvelle de l'Evangile.

« Que vous dirai-je de Subbatos, Simla, Kussowlée, Umballa, Térozopore, Lodiana, qui renferment elles

---

une espèce de forteresse très-vaste, d'une malpropreté dégoûtante ; rien ne peut former un contraste plus frappant que ce fonds de misère à côté des beaux restes de grandeur qu'on y remarque encore. L'architecture en est imposante ; on y voit toujours le trône des empereurs, à demi ruiné et dépouillé de ses pierreries. Il y a aussi des pavés en mosaïque admirable et de jolies dorures.

« Le château est habité par un grand nombre de natifs, et plusieurs petits marchands se sont établis dans les bâtiments extérieurs. Le roi est très-vieux et presque stupide ; il reçoit de la Compagnie des Indes deux cent cinquante mille francs par mois, mais avec cette somme il doit payer beaucoup de pensions aux autres princes qui sont très-nombreux. Toujours a-t-il la vaine consolation d'être appelé empereur du Mogol, et de nommer le gouverneur-général de l'Inde son *premier serviteur*, quoiqu'il ne puisse même pas sortir de la citadelle sans sa permission. »

(*Extrait d'une autre lettre de Mgr Borghi.*)

seules plus de quatre mille catholiques, sans aucun secours religieux? Que vous dirai-je encore de nos églises de Karnaul, de Lacknow, de Chunar, de Monghyr, de Purnea et de Baghelpore, qui sont fermées depuis longtemps, parce que je n'ai point de prêtres à leur envoyer?...

« Je ne veux pas passer sous silence la position d'un de nos établissements situé à Sirdhanah, fondé par les pieuses largesses de la princesse Sombre : il peut avec le temps me fournir de précieuses ressources pour renouveler et augmenter le nombre de mes prêtres ; mais, pour le moment, il est entre les mains de l'Évêque comme une pierre précieuse revêtue encore de son enveloppe grossière (1).

« Je ne finirai pas sans vous parler encore de nos catholiques irlandais, enrôlés sous les drapeaux de la Grande-Bretagne ; ils forment à eux seuls les deux tiers de l'armée européenne de l'Inde. Fidèles à leur ser-

---

(1) « La princesse Sombro, morte en 1836, a laissé une somme de deux cent cinquante mille francs pour l'entretien d'un séminaire à Sirdhanah ; malheureusement cette somme a été, jusqu'en 1842, confiée à une commission protestante qui se mettait peu en peine d'entrer dans les vues de la pieuse donatrice ; maintenant que les fonds sont administrés par des catholiques, nous allons nous occuper en même temps d'un petit séminaire et d'un collége pour les jeunes Indiens.

« Ce n'est pas la seule fondation que cette princesse ait faite en faveur de la Religion qu'elle avait embrassée ; l'église de Sirdhanah, qui est due tout entière à ses libéralités, est un vrai chef-d'œuvre pour l'Inde, et certainement elle ne déparerait point nos grandes cités d'Europe ; elle est parée de marbre dans toute son étendue. On dit qu'elle a coûté près d'un million.

« Depuis la mort de cette illustre néophyte, la principauté de Sirdhanah, dont elle était souveraine, a été définitivement réunie aux possessions anglaises. »

(*Extrait d'une autre lettre de Mgr Borghi.*

ment, ils sont toujours au poste où le devoir les appelle, ne ménageant ni leur sang ni leur vie, témoin le 44e régiment qui, avant son départ d'Agra, me compta près de mille francs pour votre Œuvre, et qui fut massacré dernièrement dans la terrible affaire du Caboul. Eh bien! ces braves soldats se voient, je ne dis pas délaissés, mais persécutés dans leur culte et torturés dans leur conscience : ils sont obligés d'envoyer leurs enfants à l'école protestante où on leur enseigne l'erreur, et, par une violation de tout droit naturel et religieux, on s'empare encore de leurs orphelins, qu'on enferme dans les asiles militaires pour y être élevés dans la secte anglicane. Oh! qui me donnera de vous peindre les anxiétés de nos pauvres Irlandais, lorsque, sur leur lit de mort, ils jettent un regard d'effroi sur leurs enfants qui vont pour toujours leur être ravis par l'hérésie, et qu'ils craignent de ne plus retrouver dans le ciel! Combien de fois, lorsque je les assistais à leur dernière heure, ne m'ont-ils pas supplié, les larmes aux yeux, de m'opposer à ce malheur! et, pour calmer leurs trop justes alarmes, il fallait que je les assurasse que j'en deviendrais le père. Dieu soit loué! Messieurs, jusqu'à présent j'ai pu leur tenir parole, et déjà vingt-neuf de ces innocentes créatures ont été arrachées à l'erreur, quoique le gouvernement ait toujours refusé de m'allouer la pension de deux roupies et demie qu'il donne aux orphelins protestants. Il est vrai que je n'ai rien sur la terre ; mais j'espère que la divine Providence me fera toujours trouver un morceau de pain pour le partager avec eux.

« Je puis vous l'assurer, si un essaim de collaborateurs venait à mon secours, si mes ressources étaient suffisantes pour payer les dépenses de leurs voyages, si je pouvais former de nombreux établissements pour l'éducation de la jeunesse, s'il m'était donné de relever aux yeux des infi-

dèles et de nos frères séparés la dignité de notre culte, oui, j'en ai la certitude, la Mission de l'Indoustan pourrait être d'un immense avantage pour la cause de la Religion. Cette terre n'est pas aussi stérile pour la foi qu'on a pu le penser jusqu'à présent.

« Ne croyez pas d'ailleurs que la Mission dont je vous parle soit une œuvre isolée; oh non! elle se rattache à un plan vaste et persévérant qui doit un jour, avec l'aide de Dieu, changer les destinées spirituelles de ce malheureux peuple. Déjà, avec le consentement du Saint-Siége, je vais former un nouveau vicariat apostolique dans le Bas-Indoustan; il portera le nom de vicariat de *Patna;* déjà le Saint-Père lui-même me presse d'ouvrir les Missions de Cachemire, de Lahore, et de continuer avec persévérance celle de l'Hymalaya; déjà j'ai trouvé, depuis mon arrivée en Europe, un nombre suffisant de prêtres pour les envoyer aux principales églises. L'essentiel pour eux et pour moi, c'est d'aborder sur la terre de l'idolâtrie, où nous trouverons toujours un peu de pain pour nous nourrir, un toit pour nous abriter; et une fois débarqués sur ces plages lointaines, nous vous dédommagerons de vos sacrifices en arrachant au démon ses malheureux esclaves, et en répandant parmi eux les bienfaits du christianisme et les avantages de la civilisation.

« † JOSEPH-ANTOINE, *Evêque de Bethsaïde,*
*Vicaire apostolique d'Agra.* »

# MISSIONS DU TONG-KING.

*Extrait d'une lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Laurens, curé de la paroisse de Salles (Rhône).*

Du Tong-King, le 10 février 1843.

« Monsieur et très-cher Ami,

« Oui, il s'exécute, et s'exécutera jusqu'à la mort notre pacte de mutuelle et amicale correspondance. C'est pour rester fidèle à nos devoirs épistolaires, que je vais vous raconter en abrégé ce qui s'est passé de plus important dans ce fond de l'Asie où j'habite, et cela avec tout l'abandon de l'amitié, sans ordre, et à mesure que le souvenir des faits me viendra à la mémoire.

« Donc, je partis de Macao, le 3 janvier 1841, sur une très-chétive barque chinoise, louée cependant au prix de 1,400 piastres. Le temps fut bon, le vent favo-

rable, et le 14 janvier, nous étions déjà en vue des bords Tong-Kinois. La persécution et la peur étaient alors au suprême degré. Cependant, après bien des peines et à travers mille périls, nous débarquâmes tous heureusement sur le sol annamite ; je laissai MM. Galy et Berneux dans deux grandes chrétientés, et moi je revins dans notre communauté où m'attendait M. Charrier, mon cher compatriote, et où j'arrivai vers une heure après minuit du 20 janvier, le jour précis et juste à la même heure que le tyran Minh-Menh s'en allait dans l'autre monde paraître au tribunal du souverain Juge.

« Comment est mort cet homme qui avait juré notre perte et celle de notre sainte Religion dans ses Etats ? Le voici : il venait de célébrer sa cinquantième année, et à cette occasion de grandes réjouissances officielles avaient été faites dans tout son royaume. Il était alors bien portant : vainqueur de tous ses ennemis, il avait établi une paix forcée dans son empire, et se promettait encore de longs jours d'un règne heureux ; mais la main invisible du Tout-Puissant avait écrit sa condamnation sur les murs de son palais ; et voilà que tout à coup il se rompt un intestin dans une chute de cheval, et après d'horribles douleurs, qu'aucun médecin ne peut soulager, il meurt. Et la Religion qu'il s'était flatté d'anéantir, est encore debout, toujours féconde, plus aguerrie, aussi consolée par ses nouvelles conquêtes qu'elle est fière de ses nombreux martyrs. Truong-Khagne, son fils aîné, lui a succédé sous le nom de Thieu-Tri. Bien qu'il suive les ornières sanglantes du règne précédent, il s'est montré jusqu'à présent moins acharné contre nous que son père. Ce à quoi le nouveau prince s'est spécialement occupé depuis son avénement au trône, peut se réduire à ces quatre points : creuser un tombeau à Minh-Menh et lui faire de pompeuses funérailles ; envoyer des députés à

l'empereur de Chine, et venir exprès à la capitale du Tong-King, pour y recevoir l'investiture des mains des envoyés du *céleste Empire ;* batailler dans la Basse-Cochinchine contre quelques hordes de montagnards ; faire une collection de Missionnaires français et indigènes dans sa capitale, et dresser contre eux des sentences de mort ou d'exil...

« Au nombre de ces derniers était un vénérable vieillard, de près de quatre-vingts ans, qui fut arrêté le 9 janvier 1841 : il fut d'abord condamné à avoir la tête tranchée, après un temps indéterminé de prison ; mais au commencement de l'année dernière, le roi commua sa sentence de mort en celle d'un exil perpétuel, avec la chaîne au cou et aux pieds, et des lettres imprimées sur ses deux joues, pour apprendre à tous ceux qui lui voient la face, que c'est un prêtre catholique, justement puni parce qu'il ne veut pas abandonner sa mauvaise religion.

« Il y a encore, dans les prisons de ce royaume, vingt-sept confesseurs de la Foi, tant européens qu'indigènes. Mais, me direz-vous, et des martyrs ! est-ce que ce nouveau roi n'en a point fait depuis qu'il est sur le trône ? Il en a fait, mais peu encore. De ce nombre est une religieuse de la Cochinchine, nommée Chi-Hâu, arrêtée avec M. de la Motte, et condamnée à l'exil pour la foi : elle est morte au mois d'avril ou de mai 1841, et peut, je crois, être considérée comme martyre. J'en dis autant d'Agnès *Bà-Dè*, néophyte Tong Kinoise arrêtée le 11 avril, avec MM. Galy et Berneux, et décédée en prison, le 12 juillet 1841, par suite des privations et des souffrances qu'elle a endurées pour le nom de Jésus. C'est la seule femme que mon vicariat compte parmi les victimes immolées par la persécution, et à ce titre, je lui dois une courte notice historique.

« Agnès *Bà-Dè* naquit de parents chrétiens, dans le village de Gia-Mièu, province de Thanh-Hoa. Dès son enfance, elle fut un modèle de piété. Aider sa mère à gagner le pain de chaque jour en faisant un petit commerce de bethel et d'arecque, prier Dieu avec ferveur soir et matin, aller à la messe et recevoir souvent les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, faisait toute son occupation. A l'âge de dix-neuf ans, elle se maria à un jeune homme nommé alors Vàn-Nhàh, qui maintenant s'appelle Ong-Dè, avec lequel elle vécut toujours en parfaite intelligence, remplissant tous les devoirs d'une bonne chrétienne et d'une épouse fidèle. Ils gagnaient péniblement leur vie en labourant la terre et en élevant des vers à soie. Des six enfants qu'ils ont eus de leur mariage, cinq sont depuis longtemps établis, et, au moment de sa mort, Agnès se voyait déjà entourée de dix-sept petits-enfants, garçons ou filles.

« Depuis la destruction des églises et des presbytères, le prêtre avait coutume de loger et de célébrer chez elle, lorsqu'il venait avec ses catéchistes faire l'administration dans le village. C'est dans sa maison que fut caché M. Berneux, quelque temps après son arrivée au Tong-King; c'est là aussi qu'il célébra sa dernière messe le saint jour de Pâques, jour de son arrestation. Agnès *Bà-Dè* fut prise avec nos confrères, comme coupable de leur avoir donné asile; on se saisit encore de son mari, qui, par suite de cette affaire, a été condamné à servir comme soldat le reste de sa vie.

« Agnès *Bà-Dè* fut mise à la cangue comme tous les autres prévenus, et conduite avec eux à la ville de Vi-Hoàng, chef-lieu de la province de Nam-Dinh. Arrivée là, elle fut sommée d'abjurer l'Evangile; elle s'y refusa et fut très-cruellement battue à coup de verges; puis on la traîna de force sur la Croix. Quoiqu'elle n'articulât

alors aucune parole pour réclamer contre la violence qu'on lui faisait, cependant les pleurs qu'elle répandit et les cris qu'elle poussa, exprimèrent assez qu'elle ne consentait pas à l'apostasie. Le catéchiste de M. Berneux protesta pour elle en présence du premier greffier. Aussi partagea-t-elle le sort des autres confesseurs, et fut-elle mise comme eux à la cangue à chevilles de fer.

« Le jour que MM. Berneux et Galy partirent pour la capitale, ce même greffier appela Agnès *Bà-Dè*, et lui demanda de nouveau si elle consentait à fouler la Croix aux pieds; et sur sa réponse négative, il la renvoya en prison, où elle est restée jusqu'à sa mort. Elle eut d'abord quelques jours de dyssenterie : grâce aux remèdes qui lui furent administrés, elle semblait presque remise, lorsque, dans la nuit du 12 juillet, elle fut frappée d'une attaque d'apoplexie dont elle ne revint pas, malgré tous les secours qui lui furent prodigués. Elle était âgée de cinquante-sept ans. Le mandarin, après lui avoir fait brûler les pieds pour s'assurer de sa mort, nous laissa enlever son corps qui fut enterré provisoirement dans le champ destiné à la sépulture des criminels. Mais, plus tard, on a pu l'exhumer furtivement de ce lieu d'anathème, pour la transporter dans son village, où je lui ai fait célébrer des obsèques honorables.

« Quelque temps avant qu'elle succombât, sa plus jeune fille, pour laquelle elle avait le plus vif attachement, étant allée la voir dans sa prison, la tendresse maternelle lui fit répandre, en l'embrassant, une grande abondance de larmes, ce qui la rendit triste jusqu'à la mort. Mais ces sentiments si naturels à une mère, loin de diminuer le mérite de son martyre, me semblent, au contraire, en rehausser le prix.

« A côté de cette pieuse femme, je dois citer encore les deux religieuses Anne Kiem et Agnès Thanh, ses

compagnes de captivité et ses émules de constance. Ces deux héroïnes ont reçu chacune environ cinq cents coups de rotin dans différents assauts; enfin, un jour, après les avoir cruellement et en vain torturées, un greffier leur présenta un écrit à signer en leur disant: « Puisque « vous ne voulez point fouler la Croix, vous serez infail-« liblement mises à mort. Voici votre sentence, que le « grand mandarin vient de formuler, et que vous devez « signer vous-mêmes, afin qu'il l'envoie au roi. » Les deux Religieuses répondirent: « Si c'est notre sentence de « mort, nous la signerons des deux mains. » Et elles appliquèrent l'index sur le papier pour qu'on en marquât la longueur par un trait de plume; car c'est ainsi que signent ici les personnes qui ne savent pas écrire. Or, cet écrit qu'elles croyaient être une sentence de mort, était un libelle d'apostasie; c'est sur ce billet extorqué par ruse, et contre lequel elles ont en vain réclamé dans la suite, que le roi, trompé comme elles, ne les a condamnées qu'à cent coups de bâton, dont on les a même tenues quittes pour la somme de dix ligatures, données aux mandarins.

« Huit autres chrétiens compromis dans la même affaire, et qui ont foulé la Croix aux pieds, ne l'ont fait qu'après avoir résisté longtemps; et encore ont-ils aussitôt protesté devant les mandarins, que s'ils avaient cédé à la violence des tourments, ils n'avaient pas, pour cela, abandonné la Religion chrétienne. Depuis, ils se sont tous confessés aux deux prêtres qui se trouvaient avec eux en prison.

« Il me reste à vous parler d'un de nos clercs, Pierre Diên, condamné à mort, puis banni pour la Foi, qui a péri dans les flots avec le navire qui l'emportait en exil. Bien convaincu qu'il doit être regardé comme martyr, je vais vous esquisser en peu de traits sa biographie. Pierre

Hiên était natif du village de [illegible], dans la province de Ha-Nôi. Dès sa jeunesse il se consacra au Seigneur, en se mettant, comme élève de la Maison de Dieu, à la suite d'un prêtre indigène. Plus tard, sa bonne conduite le rendit digne d'être admis au collége de la Mission, pour y faire le cours de ses études ecclésiastiques, et après qu'il les eut achevées sous la direction de M. Eyot, Mgr de Gortyne lui conféra la tonsure. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il s'est écoulé un espace de plus de vingt ans, pendant lesquels il est constamment resté à la tête de la confrérie du saint Rosaire, dont il était le secrétaire et le trésorier. Quand vint la grande tempête de 1838, il fut obligé comme nous d'errer furtivement d'un endroit à un autre, pour se dérober aux recherches des persécuteurs, et trouver quelques amis qui partageassent avec lui leur riz et le toit de leurs cabanes. Cependant, il était parvenu à se fixer auprès d'un prêtre indigène qui dessert la paroisse de Ké-Vôi, voisine de Ké-Cho, capitale du Tong-King. C'est dans cette ville qu'il fut surpris par les satellites le jour de l'Epiphanie 1841. Ecoutons-le raconter lui-même son arrestation, dans une lettre adressée à Mgr Gauthier, mon saint Coadjuteur.

« Je suis d'un caractère très-peureux : cependant, le « jour des Rois, Dieu m'a fait la grande grâce d'être « arrêté à cause de son nom. Un nommé Thu-Hào qui « s'était présenté dans la maison où j'étais, comme pour « me demander des médecines, s'en alla me dénoncer « au grand mandarin de la justice, qui envoya sur-le- « champ trois soldats pour se saisir de moi. Je crus « d'abord que c'étaient des amis de Thu-Hào qui voulaient « s'amuser et savoir si j'aurais peur ; mais quand je les

« vis se jeter brusquement sur moi, en poussant des « cris, quand je les sentis me lier fortement les mains, « et qu'ils se dirent entre eux que le grand mandarin de « la justice allait venir, je compris alors que mon arres- « tation n'était plus une plaisanterie. Je restai assis, pen- « sant que ceci n'était pas arrivé par hasard, mais par « une volonté spéciale de la Providence, et je l'acceptai « de bon cœur.

« Bientôt le grand mandarin arriva effectivement, et « s'étant assis il me demanda si j'étais prêtre. Je « lui répondis que non. — Es-tu chrétien ? — « Oui, grand mandarin. — Foule la Croix aux « pieds, et je te laisserai libre. — Si vous avez pitié « de moi, je vous en rendrai grâce ; s'il faut outrager « mon Dieu, c'est ce que je ne ferai jamais. — Dans ce « cas, tu seras mis à mort. — J'y consens ; mais fouler « la Croix aux pieds, serait une ingratitude si horrible « envers mon Sauveur, que je ne me résoudrai point à « commettre ce crime.

« Après ce premier interrogatoire, le mandarin or- « donna aux soldats qui m'avaient arrêté, de m'aider « à prendre un habit de plus contre le froid, ce qu'ils « firent poliment comme s'ils eussent été mes domesti- « ques. Ensuite quatre soldats, le fouet d'une main et « le sabre nu de l'autre, me conduisirent au prétoire, « marchant devant le grand mandarin qui me suivait, « porté dans son filet.

« La foule des curieux qui s'attroupaient sur mon « passage était grande. Confus de me voir escorté « comme le sont les criminels, je marchais d'abord en « baissant la tête ; mais bientôt réfléchissant que c'était « pour Dieu et non pour mes fautes qu'on me traitait « ainsi, je sentis s'évanouir ma honte, et je m'avançai le « front haut, avec un air tranquille et content. A notre

« arrivée dans la salle d'audience, on me fit asseoir, et « deux heures après le mandarin de la justice entra, et « me renouvela les deux ou trois questions rapportées « plus haut, auxquelles je répondis de la même ma-« nière que j'avais déjà fait. — Dis la vérité, ajouta-« t-il, afin que je termine au plus tôt ton affaire. — Je « vous l'ai dite, grand mandarin. — Pourquoi ne foules-« tu pas la Croix aux pieds comme l'ordonne le roi? — « Je n'oserai jamais commettre un tel crime. Si vous « avez pitié de moi, je vous prie de dresser prompte-« ment ma sentence; car je n'ai point de domestique, je « suis pauvre et inconnu dans cette ville; qui prendra « soin de moi?

« A la nuit, on me conduisit dans la prison couverte « en feuilles, et trois jours après on me chargea d'une « longue cangue. Le grand mandarin qui avait remar-« qué, l'année précédente, l'empressement des chrétiens « à visiter les PP. Loan et Phài dans leur prison, n'en « voyant point venir à mon cachot, commença à être per-« suadé que je n'étais pas prêtre. Pour moi, j'étais bien « triste de me voir ainsi délaissé. Les femmes, les enfants, « les frères et les amis des autres prisonniers venaient « souvent les visiter, et leur apportaient des secours; « mais personne ne s'intéressait à moi! Je conservai « cependant ma confiance en Dieu, pensant qu'il ne m'a-« bandonnerait point. Enfin, au bout de six jours parût « une chrétienne qui me donna une ligature, et m'a-« dressa des paroles de consolation qui portèrent la joie « dans mon âme. Elle revint quatre autres fois, et ce « ne fut jamais les mains vides.

« Un jour, deux hommes du tribunal m'apportèrent « en prison un très-beau crucifix en ivoire, et m'en de-« mandèrent l'explication. Je leur racontai la création « de l'homme, sa chute, et comment Jésus-Christ nous

vicariat ont été saccagées tour à tour par les bandes ennemies et par les troupes royales; beaucoup de nos fidèles sont morts de misère, ou se sont expatriés.

« *La Famine.* Il est peu d'années où elle ne règne dans quelque province de ce pays, malgré son étonnante fertilité. La province de Xù-Nghè, où je me trouve actuellement, est, depuis près de deux ans, le théâtre de ses ravages; la sécheresse a empêché de planter le riz d'une saison; les vers ont mangé celui d'une autre, lorsqu'il était près de mûrir: aussi sommes-nous encombrés de pauvres, dont toute l'éloquence consiste à nous dire d'un ton triste et honteux: « Père, je meurs de faim: ayez pitié de moi! » C'est à fendre l'âme. Vous sentez bien que nous leur donnons tant que nous pouvons; mais il faudrait des montagnes de sapèques pour nourrir ces multitudes affamées.

« *La Peste.* Ce fléau qui règne ici depuis quatre ans, n'est pas le choléra-morbus, dont quelques cas isolés révèlent encore la présence, sans avoir un caractère contagieux: c'est un mal de tête, avec des douleurs dans l'épine dorsale, accompagnées de fièvre; puis la langue devient blanche, ensuite noire, et la mort s'ensuit. Un jour ou deux de cette maladie suffisent pour tuer l'homme le plus robuste. Mais un fait étonnant, qui est reconnu ici comme indubitable, c'est que, toutes choses égales d'ailleurs, la peste fait incomparablement plus de ravages parmi les idolâtres que parmi les chrétiens. On voit souvent dans les villages mixtes, dont les habitants ne gardent aucune précaution entre eux, la partie païenne décimée par le fléau, tandis que les néophytes sont à l'abri de ses coups. Véritablement on serait tenté de reconnaître ici le glaive de l'Ange exterminateur, qui frappe seulement ceux qui ne sont pas marqués du sang de l'Agneau.

« Les païens savent sans doute cela, car on en a vu plusieurs qui, se sentant attaqués de la peste, se sont fait porter dans les maisons des chrétiens, persuadés que c'était pour eux le meilleur remède à employer pour en guérir, et le bon Dieu veut souvent que leur confiance ne soit pas frustrée.

« *La Tempête.* Il en a éclaté une ici, dans la nuit du 22 au 23 septembre, telle qu'on ne peut rien imaginer de plus désastreux. Les arbres, même les plus gros, ont été tordus, brisés, arrachés, dispersés en éclats; plus des trois quarts des maisons ont été renversées dans la province de Xu-Nghè; presque toutes les barques qui étaient sur les fleuves ou dans les ports, ont été submergées ou enfoncées dans la vase; la mer a franchi ses rivages et a couvert une grande étendue de terrain habité, elle a porté de grosses barques à plus de deux lieues dans l'intérieur des terres, où elle les a ensuite laissées à sec en rentrant dans son lit. Des quatre coins de l'horizon les vents ont soufflé successivement pendant environ six heures, avec un fracas vraiment affreux. Plusieurs milliers de personnes ont péri, écrasées sous leurs habitations ou abîmées dans les flots. De gros villages ont été emportés presqu'en entier. Les maisons de bois et couvertes en paille étaient enlevées par l'inondation, tandis que les familles se tenaient comme elles pouvaient sur le toit, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. D'autres grimpaient sur les monticules, dont cette province est parsemée; mais venait un coup de vent qui les en précipitait, et la vague était là pour les recevoir! Que d'enfants et de femmes elle a engloutis!

« M. Masson et moi, qui nous trouvions alors ensemble, faillîmes être au nombre des victimes, car il ne s'en fallut pas d'une demi-minute que notre cabane ne s'écroulât sur nos têtes, et ne nous aplatît sous ses ruines.

« Dans ce malheur public, le nouveau roi s'est montré généreux et humain ; il a fait distribuer au peuple tous les trésors entassés depuis bien des années dans les greniers de la province. Il est certain que sans lui, la misère où ont été réduits ceux qui ont échappé au typhon, aurait encore plus tué de monde que l'ouragan lui-même.

« Quelque temps après cette tempête, le feu a dévoré près de la moitié de la ville de Ke-cho, capitale du Tong-King, sans toucher au quartier habité par nos néophytes, dont une seule maison a été la proie des flammes.

« Cependant, malgré toutes ces misères, malgré les vexations que les persécuteurs ne cessent de nous susciter, nous avons eu un ministère assez laborieux pendant l'année dernière. Aussitôt après sa consécration, Mgr D'Emmaüs commença l'administration dans la province de *Hà-Nôi* ; il y a visité quatre paroisses, entendu plus de 2,000 confessions, et confirmé plus de 4,000 personnes. Je me mis aussi en campagne d'un autre côté, presque toujours accompagné de M. Taillandier ou de M. Masson. Pour mon compte, j'ai entendu un peu plus de 3,000 confessions, et M. Masson, environ 4,000, malgré les occupations que lui donne sa classe de théologie ; M. Simonin, placé dans le poste le plus difficile de la Mission, a pu travailler beaucoup plus que les années précédentes. Vous ne sauriez croire quel empressement nos chrétiens mettent à s'approcher des sacrements quand nous pouvons aller chez eux, ou qu'ils peuvent avoir accès auprès de nous. Ils nous accablent le jour et la nuit. Nos prêtres Tongkinois ont aussi été assez occupés pour la plupart.

« Voici le catalogue des Sacrements administrés dans tout le vicariat pendant l'année 1842 :

| | |
|---|---|
| Baptêmes d'enfants de païens à l'article de la mort . . . . . . . . . . . | 2,489 |
| Baptêmes d'enfants de chrétiens. . . . | 2,893 |
| Baptêmes d'adultes . . . . . . . . . | 303 |
| Suppléments des cérémonies du baptême. | 9,905 |
| Confirmations. . . . . . . . . . | 6,952 |
| Confessions d'enfants. . . . . . . . | 13,263 |
| Confessions de grandes personnes. . . | 122,765 |
| Premières Communions. . . . . . . | 6,020 |
| Communions ordinaires. . . . . . . | 65,516 |
| Viatiques . . . . . . . . . . . . | 2,570 |
| Extrêmes Onctions. . . . . . . . . | 2,609 |
| Mariages bénis. . . . . . . . . . | 866 |

« Agréez, mon très-cher ami, etc.

« † Pierre-A., *Evêque d'Acanthe,*
*Vicaire apostolique du Tong-King occidental.* »

*Extrait d'une autre lettre de Mgr Retord, à un Directeur du Séminaire des Missions étrangères.*

Du Tong-King, 9 juin 1843.

« Monsieur et cher Confrère,

« J'oubliais de vous dire que j'ai reçu, le 21 août dernier, votre chère lettre du 8 mai 1841. Vous m'appelez l'*ancre du salut de cette Mission*. Vraiment c'est trop fort. Cependant, que l'expression soit vraie ou non, je l'accepte, et je ferai en sorte, Dieu aidant, d'en remplir l'heureuse signification, sinon toute entière, du moins en partie. Déjà notre navire qui avait été démâté, qui avait vu périr son pilote et décimer son équipage, notre petit navire qui faisait eau de tous côtés, et dont le naufrage paraissait inévitable, le voilà radoubé; son équipage est au complet, capitaine, officiers, matelots, rien n'y manque; ses mâts et ses voiles sont remis en état; tout le pont, réparé à neuf, est couvert de passagers mieux aguerris. Il est vrai, la tempête souffle toujours; mais dégagé des récifs et des écueils les plus dangereux, le vaisseau est lancé en haute mer, où il lutte avec avantage contre les flots et les vents.

« Les choses étant ainsi, et protégés de Dieu comme nous le sommes, secourus par les prières et les aumônes des pieux Associés à l'Œuvre de la Propagation de la

Foi, je défie la persécution de nous exterminer, dût-elle y employer vingt ou trente années de rage. Et non-seulement je la défie d'anéantir l'Eglise annamite, mais même je l'avertis qu'avec la grâce de Dieu, j'espère tous les ans grossir notre troupeau de plusieurs centaines de néophytes, pris dans les rangs du paganisme. Ainsi donc, courage, confiance et prière!

« † PIERRE-A., *Evêque d'Acanthe*,
*Vicaire apostolique du Tong-King occidental.* »

---

*Extrait d'une lettre de M. Taillandier* (1), ***Missionnaire apostolique***, *à M. Davost, Curé de Cossé* (***Mayenne***).

Le 17 avril 1843.

« Mon bien cher Oncle,

« Vous me témoignez, dans vos différentes lettres, que vous êtes inquiet sur mon sort, parce que le nouveau roi n'a pas révoqué l'édit de proscription : pour moi, je n'ai pas la moindre appréhension à ce sujet ; je vis aussi tranquille et repose aussi bien sur cette terre inhospitalière et ingrate, que vous dans votre paisible presbytère. La seule chose qui me fasse de la peine, c'est d'être témoin du mal affreux causé par la persécution, et de n'y pouvoir mettre un terme. Que de milliers d'âmes vivent et meurent dans l'état du péché, parce que les prêtres sont

---

(1) M. Taillandier, prêtre du diocèse du Mans et membre de la Congrégation des Missions étrangères, est parti de France en 1839, pour les Missions de la Chine. Arrivé à Macao en 1840, il y passa plusieurs mois, puis essaya de pénétrer à l'intérieur ; mais il fut trahi, arrêté quelques jours après son départ, et conduit dans les prisons de Canton, où il subit trois mois de la plus rigoureuse captivité. Après sa délivrance, due à la généreuse intervention de l'amiral anglais Elliot, ne voyant aucun moyen de rentrer dans l'empire chinois, il demanda à être envoyé au Tong-King, alors sous le coup de la plus violente persécution. Il est depuis deux ans à ce poste périlleux.

poursuivis, jetés en prison, et mis à mort! Que de chrétientés s'abandonnent aux superstitions, et n'ont ni les moyens temporels, ni assez de force morale, pour résister aux menaces et aux vexations des mandarins! Quelle ignorance profonde dans la jeunesse! Quels désordres dans les familles! Nous rencontrons par centaines des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans, qui n'ont assisté à la sainte messe qu'une ou deux fois dans leur vie; ceux qui ne se sont pas confessés depuis douze ou quinze ans sont tout aussi nombreux.

« Vous désirez peut-être savoir quel est mon genre de vie. Je suis encore sans poste fixe; j'ai séjourné cinq mois dans un petit village où j'étudiais la langue annamite; depuis, je suis vagabond, je passe dix jours dans un endroit, quinze dans l'autre, un mois ailleurs. Tantôt je suis avec Mgr d'Acanthe, d'autrefois avec M. Masson, et quelquefois seul; de temps en temps nous nous trouvons tous les trois ensemble. Vous devez bien penser que les moments que nous passons réunis, ne sont pas dépourvus de charmes: bien des Missionnaires envieraient mon sort...

« Ma santé est toujours parfaite. Si le roi nous donne la paix, ou même s'il se contente de ne rien dire à notre sujet, l'ouvrage ne me manquera pas; je me trouve déjà passablement occupé, quoique je ne me mêle encore que du plus facile. Mon principal ministère, depuis le carême surtout, est d'entendre des confessions. Il est des jours où la foule qui se presse au saint tribunal est telle, qu'il faut des sentinelles pour y maintenir la police, et empêcher que les pénitents ne se battent et ne se culbutent les uns les autres; quelquefois ils entrent deux ou trois ensemble au confessionnal, et l'on a toute la peine du monde à les en tirer.

« Il y a quelque temps que j'étais avec Mgr d'Acanthe dans une grande chrétienté, où venaient nous trouver les

fidèles des lieux environnants. Nous avions avec nous trois prêtres indigènes. Mais chacun voulait se confesser au Vicaire apostolique. Sa Grandeur fit alors annoncer par un clerc, qu'elle ne recevrait que les vieux pécheurs. Celui-ci, en fidèle interprète, publiait à haute voix dans l'église, que les grands scélérats, les brigands, les voleurs, ceux dont la conscience était chargée de tous les crimes, auraient seuls le privilége de se confesser à l'Evêque; et un instant après, on voyait au moins cinquante personnes auprès de son confessionnal, qui se disputaient la primauté du rang : personne n'avait honte; tout le monde se disait grand scélérat.

« Nous sommes actuellement six Missionnaires français dans le Tong-King occidental, dont deux Evêques, et deux Provicaires généraux. Pour auxiliaires nous avons près de quatre-vingts prêtres annamites, dont douze ou quinze au moins sont condamnés au repos par les infirmités de la vieillesse. C'est bien peu d'Apôtres pour cent quatre-vingt mille chrétiens, dispersés sur une étendue de peut-être cent cinquante à deux cents lieues de territoire, du nord au sud. Nous espérons avoir bientôt un petit renfort; un nouveau Missionnaire est prêt à nous arriver. Peut-être aussi reverrons-nous prochainement MM. Charrier et Berneux que sa majesté Thieu-Tri n'a osé ni mettre à mort, ni refuser à une simple frégate venue pour les délivrer.

« ..... Il est un fait tout récent dans la Mission, qui a surpris tout le monde. Un de nos prêtres, arrêté il y a environ deux mois, fut conduit à la capitale de la province, mis à la chaîne et chargé de la cangue; on s'attendait à voir bientôt arriver contre lui une sentence de mort, et voilà qu'au bout d'une dixaine de jours, le grand mandarin l'a inopinément fait reconduire à sa demeure, et lui a rendu la liberté. Nous croyons que sans un ordre

et des instructions particulières du roi, aucun mandarin n'oserait agir ainsi, d'autant plus que ce prêtre a confessé clairement qu'il était *Maître de religion*, et qu'il a refusé de fouler la croix. Nous avons donc l'espérance que peu à peu la paix nous sera rendue; mais d'un autre côté, nous ne voyous pas relâcher les autres confesseurs; le roi garde toujours le silence à leur sujet, quoique le motif de leur incarcération soit le même. Comment expliquer cette énigme? Sur certains points de notre Mission les chrétiens sont encore persécutés avec vigueur, et l'on est toujours à la recherche des prêtres pour les prendre, tandis qu'ailleurs on jouit d'un assez grand calme. Nous n'avons garde, cependant, de nous montrer aux païens, si ce n'est à quelques gens de confiance; mais beaucoup d'entre eux, sans nous voir, savent où nous sommes et ce que nous faisons, et il ne leur prend point envie de nous tracasser.

« Je suis, etc.

L. Taillandier, *Miss. apost.* »

---

# MISSIONS DU LEVANT.

*Lettre du P. Antoine Merciaj, Religieux dominicain et Préfet apostolique de la Mésopotamie, à MM. les Membres du Conseil central de Lyon.*

(Traduction de l'italien.)

Mossul, 14 juillet 1844.

« Messieurs,

« Un événement aussi déplorable qu'inattendu a porté le trouble dans notre ville, le 29 juin dernier; il a mis dans le plus grand péril la vie de notre excellent consul, celle de son drogman, des Missionnaires et de MM. de Sartiges et Vidal, qui étaient de passage à Mossul pour se rendre en Perse.

« Vous savez que la Propagation de la Foi nous avait alloué, l'année dernière, une somme destinée à la construction d'une église pour le rit latin, vu l'insuffisance de celle qui existe. Afin d'accomplir en temps opportun

une œuvre si nécessaire, nous fîmes acheter par un sujet de la Porte, M. Jean Benni, une maison appartenant à un musulman, laquelle devait nous servir d'habitation, car nous avions l'intention de convertir en chapelle notre ancienne résidence. Déjà nous avions presque achevé les réparations du nouveau local, lorsque d'étranges rumeurs commencèrent à circuler parmi la population turque : les uns disaient que nous construisions un arsenal, d'autres une forteresse ; c'était à qui inventerait les plus haineuses conjectures.

« Ces bruits, devenant tous les jours plus sinistres, déterminèrent M. le consul Botta à se rendre avec M. Vidal auprès du gouverneur, pour faire justice de ces ridicules calomnies, et réclamer en notre faveur l'intervention de son autorité. Le pacha, qui au fond n'est pas un méchant homme, mais qui manque d'énergie dans le caractère, promit qu'il irait lui-même, le lendemain, visiter la maison, assura que nous pouvions être tranquilles, et que tout finirait sans trouble; mais, pour le moment, il nous engageait à suspendre provisoirement les travaux : conseil qui fut immédiatement suivi.

« Le lendemain, pendant que l'abbé Valerga et moi étions au consulat, le P. Jodice vint nous avertir qu'une grande foule s'attroupait autour de la maison achetée, qu'on y lançait déjà des pierres, et que tout semblait annoncer un prochain malheur. A cette nouvelle M. Botta se dispose à courir avec nous sur les lieux menacés; mais la foule tumultueuse s'était tellement grossie, que les domestiques du consul et quelques autres chrétiens nous forcent à revenir sur nos pas, pour n'être pas massacrés par ces fanatiques.

« Aussitôt, nous envoyons prévenir l'officier chargé de la police de tout ce qui se passe. M. Vidal va lui-même solliciter le pacha de venir en personne apaiser le tumulte.

Il se rend en effet sur les lieux, accompagné de quelques soldats, et nous le suivons pour lui expliquer la nature et le but des réparations entreprises.

« L'émeute musulmane ne se contenait plus. Du haut de notre terrasse qu'il avait escaladée et qu'il démolissait avec une fureur aveugle, le peuple lançait des pierres contre le consul, n'épargnant pas même le pacha, qui fut aussi blessé. Si ce gouverneur avait déployé un peu d'énergie, la vue seule d'un fusil aurait peut-être dispersé les assaillants; mais son inexplicable faiblesse les encouragea à de nouveaux excès. M. le consul fut frappé à coups de poings et de bâtons; M. Vidal fut en butte aux mêmes outrages, et l'on doit attribuer à une protection spéciale du ciel qu'ils n'aient pas, l'un et l'autre, perdu la vie dans cette déplorable journée.

« Quand notre nouvelle maison n'offrit plus qu'un monceau de ruines, les musulmans attaquèrent l'ancienne, qui lui était contiguë; les fenêtres de l'église furent brisées; on pénétra dans l'intérieur, on profana tous les objets du culte divin; les saintes images furent déchirées, la plupart des ornements mis en lambeaux, l'autel renversé, enfin le très-saint Sacrement jeté à terre; on vola la sainte pixide, riche don de la pieuse reine des Français.

« Ce n'était pas assez de ces dévastations sacriléges. La fureur du peuple croissait toujours avec la faiblesse du gouverneur. Notre habitation fut saccagée de manière à ce que pas une fenêtre, pas une porte, pas un meuble, ne restassent intacts; lits, tableaux, reliquaires, tout fut jeté à la voirie et mis en pièces.

« Malheureusement l'abbé Valerga s'était réfugié dans notre ancienne demeure, avant qu'elle fût assaillie par l'émeute, espérant qu'il y serait en sûreté; mais voyant la foule menaçante accourir sur ce point, il chercha

à s'évader en passant à travers les séditieux. Il fut bientôt reconnu, et repoussé à coups de poings. Alors il essaya de se cacher dans un réduit obscur, et de passer de là dans la maison voisine d'un catholique, en détachant quelques pierres du mur qui l'en séparait. Peine perdue! Tandis qu'il s'épuise en vains efforts, arrivent deux musulmans qui s'offrent à le conduire sain et sauf au consulat. Ils avaient fait à peine quelques pas hors de la maison, qu'un turc se présente armé d'un poignard, reconnaît le Missionnaire, s'élance sur lui, et le frappe entre les épaules. L'abbé tombe sans connaissance. Revenu à lui au bout de quelques instants, il se traîne comme il peut jusque chez le consul, où tous les soins lui sont prodigués, et déjà nous avons la consolation de lui voir faire quelques pas dans la ville.

« Deux domestiques furent aussi blessés; l'un d'eux surtout a été frappé si brutalement à la tête avec un marteau, qu'il est encore dans un état à faire pitié. Nous n'aurions pas eu un meilleur sort si nous étions tombés, les PP. Jodice, Joseph et moi, entre les mains de ces fanatiques. Le P. Joseph, Religieux carme, qui se trouvait de passage à Mossul, a couru le plus grand danger; à la nouvelle du tumulte, sa première pensée fut de courir à l'église, pour soustraire le Saint-Sacrement à la profanation; mais reconnu en chemin par quelques turcs, il allait peut-être tomber sous leurs coups, quand une famille catholique lui ouvrit la porte de sa maison, et le mit en sûreté. Tous, sans distinction, nous étions signalés à la haine de cette multitude frénétique : on a vu, entre autres, un féroce musulman, armé d'un bâton noueux, s'en aller criant que d'un coup il voulait assommer chacun des Missionnaires.

« Du reste, un danger plus grand encore menaçait le drogman, dont on demandait brutalement la tête, même

après le tumulte apaisé. Heureusement qu'il s'était réfugié au consulat, où personne n'ose pénétrer.

« Cette déplorable émeute dura environ deux heures. Elle aurait eu des suites encore plus désastreuses, si l'officier de police, homme puissant et redouté de ses compatriotes, n'avait pris ouvertement notre défense. Toutefois, on peut dire que l'esprit de sédition n'est pas encore éteint; des bruits sinistres circulent encore, et nous ne savons pas ce qu'il en sera à l'avenir, surtout lorsque viendra la punition des coupables.

« Maintenant, si nous recherchons la véritable cause de cette malheureuse journée, où la trouverons-nous? — Dans nos prétendus projets de fortifications? — Mais les instigateurs du tumulte savaient bien que, selon l'usage du pays, notre demeure n'était composée que de quatre misérables chambres au rez-de-chaussée; grand nombre de Turcs avaient eux-mêmes visité notre maison, et déclaraient qu'ils avaient honte des mensonges répandus par quelques-uns de leurs coréligionnaires. Pourquoi donc tant de fureur sans apparence de raisons? Les véritables motifs, ils étaient bien connus du cadi et des mollahs; mais ils saisirent le ridicule prétexte de nos réparations, pour venger les torts supposés faits à leur culte; et ces torts prétendus, si honorables pour ceux qu'on en accuse, les voici en deux mots: peu après notre arrivée à Mossul, l'agent consulaire français, aujourd'hui drogman, avait sauvé des plus grands périls une jeune chrétienne d'une rare beauté, qu'un Turc voulait forcer à l'apostasie pour en faire son épouse; de son côté, notre excellent consul avait arraché au même sort trois jeunes filles d'un malheureux renégat, auxquelles on voulait, d'après le Coran disait-on, faire imiter le parjure de leur père; il avait couvert de sa protection un catholique syrien qui dans le délire de la maladie avait, sans le

savoir, fait profession de l'islamisme, et qu'on voulait retenir sous la loi de Mahomet, bien qu'aussitôt après son retour à la santé et au bon sens, il protestât qu'il était chrétien. Telles sont les véritables causes du déchaînement dont nous avons été victimes. Le cadi et les Mollahs frémissaient de ces obstacles opposés à leur fanatisme, et attendaient le moment opportun de s'en venger. Ce moment se présenta à eux après la mort du dernier gouverneur, sous lequel ils n'auraient jamais pu exciter une émeute, et ils se sont prévalus de la faiblesse de celui-ci pour laisser échapper de leur cœur un ressentiment d'autant plus redoutable, qu'il avait été plus longtemps contenu.

« Ce qui nous a consolés dans une aussi grande tribulation, c'est l'affection que nous ont montrée tous les catholiques. A peine commença le tumulte, que des gémissements lamentables se firent entendre dans tout le quartier habité par les chrétiens; les femmes et les enfants, prosternés sur les terrasses, se frappaient la poitrine, en implorant pour nous le secours d'en haut. Plusieurs même d'entre les Musulmans maudissaient et maudissent encore une aussi criminelle sédition, et c'est à eux, j'aime à le répéter, que M. Valerga doit son salut.

« Nous professons la plus vive reconnaissance pour M. le comte de Sartiges et pour M. Vidal, qui dans cette affaire nous ont puissamment aidés de leur courage et de leurs conseils. Eternelle et ineffaçable sera dans notre cœur la mémoire de M. Botta, consul français, pour son dévouement dans une circonstance si périlleuse; il a exposé ses jours aux plus grands dangers, et il semblait s'oublier lui-même pour assurer notre vie; il a noblement parlé, noblement agi, et jamais sa grandeur d'âme ne s'est mieux déployée que dans ce moment critique, où peut-être celle de beaucoup d'autres se serait démentie. Nous lui devions déjà beaucoup pour les services qu'il a rendus

à la Religion, et nous saisissons avec bonheur cette nouvelle occasion de lui témoigner notre reconnaissance.

« Je termine cette lettre, Messieurs, en vous priant, ainsi que les pieux Associés à la sainte Œuvre, de vouloir bien obtenir du ciel le calme et la tranquillité, si nécessaires au succès de notre Mission.

F. Antoine Merciaj, *Dominicain*,
*Préfet apostolique de la Mésopotamie et du Curdistan.*

---

Tous ces détails sont confirmés par une lettre de Mgr Trioche, évêque de Babylone, qui visitait alors cette partie de la Délégation. Le Prélat ajoute que des scènes semblables se sont reproduites dans d'autres villes du Levant; nous citons le passage de sa correspondance, qui résume la situation de nos Missionnaires dans ces contrées.

Diarbekir, 31 juillet 1844.

« Je reçois la nouvelle que la Mission des Capucins à Mardin, ainsi que l'Eglise syrienne de Mgr Sambiri, ont été et sont encore dans le plus grand danger. Le peuple, poussé par quelques fanatiques, s'est déjà soulevé plusieurs fois pour faire à Mardin ce qui a été fait à Mossul; et sans Mustapha Pacha, gouverneur de cette ville, qui me comble d'honneur chaque fois que je passe à Mardin, il

est certain que ni l'Eglise syrienne ni l'hospice des Capucins n'existeraient plus à cette heure.

« Cet homme, sans autre forces militaires que quelques kavas qui tremblaient devant la multitude, a su par sa prudence et son courage résister à la populace, la dissiper, et maintenir les Agas dans le devoir. On l'a vu, au milieu de l'émeute, s'arracher le bonnet de dessus la tête, et s'écrier plusieurs fois : « Le consul général de France « à Bagdad, mon intime ami, m'a recommandé cet hos- « pice et cette église ; il faut me passer sur le corps avant « que d'en faire tomber une pierre. » Si à Mossul il y avait eu un pacha semblable, rien de ce qui est arrivé n'aurait eu lieu.

« Il y a une quinzaine de jours qu'ici, à Diarbekir, on a crié du haut d'un minaret, vers 4 heures après minuit : « Musulmans, vous dormez, éveillez-vous, prenez les « armes, et songez à vous défendre contre les impies « rois chrétiens ! etc. »

« C'est l'islamisme à son agonie qui combat pour conserver un reste de vie prêt à lui échapper. Nul doute que l'ambassade de France à Constantinople et la Porte Ottomane ne prendront des mesures énergiques, pour punir sévèrement les coupables de Mossul et de Mardin. »

---

## NOUVELLES ET DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Des lettre récentes de l'Océanie nous apprennent que Mgr Douarre, parti de Toulon le 4 mai 1843, est heureusement arrivé dans la Nouvelle Calédonie, le 29 décembre dernier, après avoir visité les divers archipels évangélisés par les Pères Maristes, et sacré à Wallis, le 3 décembre, Mgr Bataillon, Evêque d'Enos et Vicaire apostolique de l'Océanie centrale.

— Le révérend Père Fidèle de Ferrare, Capucin, Vicaire apostolique de Tunis, vient d'être élevé à la dignité épiscopale.

---

Le 10 septembre, se sont embarqués sur le *Marius* pour la Mission de Madagascar, MM. Dalmont, Préfet apostolique; Philippe Weber, de Cambrai, et Joseph Richard, de Bourges, tous deux du séminaire du Saint-Esprit, avec les Pères Jésuites Cotain, de Bordeaux; Denieau, de Bordeaux; Bobillier, du Doubs, et Neyraguet, de l'Aveyron. Ils sont accompagnés de quatre catéchistes, dont deux, les frères Jouffre et Remacle, appartiennent à la Société de Jésus; les deux autres sont M. Jean Brunet, de Paris, et un jeune Malgache. Six autres prêtres et autant de catéchistes partiront aussi pour Madagascar par le premier navire de l'Etat qui se rendra à Bourbon. En touchant à cette dernière île, M. Dalmont compte encore sur deux nouveaux apôtres, qui porteront à vingt-quatre le nombre de ses collaborateurs.

— Six frères de la Congrégation de Notre-Dame du Mans se sont embarqués le 25 du mois d'août, pour les possessions françaises du nord de l'Afrique : ce sont le

frères Hilarion et Victor, pour Oran, Louis de Gonzague et Liguori, pour Philippeville, Basile et Marcel, pour Bône.

— Le P. Barthélemy Sandrini, religieux franciscain des Etats de Lucques, est parti de Civita-Vecchia, le 2 février, pour les Missions de la Chine.

— Mgr Borghi, Evêque de Bethsaïde, Vicaire apostolique du Thibet et Indostan, nous annonce qu'il emmène avec lui les Missionnaires et religieuses dont les noms suivent :

1° Le révérend Père Bonaventure, de Florence (Italie), Capucin; le révérend Jules-César Calderari, noble milanais, prêtre séculier; le révérend M. Bertrand, prêtre du diocèse de Gap;

2° Six frères de la congrégation de Saint-Viateur, dont le chef-lieu est à Vourles, diocèse de Lyon; les deux premiers sont honorés du sacerdoce et destinés à diriger les quatre autres : M. l'abbé Morin et M. l'abbé Mermet, frère Verrière, frère Beaume, frère Chavanne, frère Guibert. Ces religieux seront chargés de l'éducation des jeunes gens de toutes classes, mais principalement de l'instruction chrétienne des jeunes Indiens;

3° Seize religieuses de la Congrégation de *Jésus-Marie*, dont la maison-mère est située à Fourvière (Lyon). On sait que ces religieuses ont pour but de diriger des pensionnats de jeunes personnes, et de recueillir dans des providences les jeunes orphelines, pour leur apprendre un état et les former à la vertu. Ces seize religieuses doivent fonder deux établissements de cette nature, l'un à Landour et l'autre à Mireth : ce sont Mmes Marie Saint-Bruno, Marie Sainte-Thaïs, Marie Saint-Borromée, Marie Sainte-Cécile, Marie Saint-Basile, Marie Saint-Antoine, Marie Saint-Hilaire, Marie Sainte-Anastasie, Marie Sainte-Hélène, Marie Saint-Louis de Gonzague, Marie Saint-Irénée,

Marie Saint-Fabien, Marie Saint-Joseph, Marie Saint-Léon, Marie Saint-Athanase, Marie Sainte-Perpétue. On se rappelle qu'il est parti au 1er février 1841, pour Agra, six religieuses de cette Congrégation, sous la conduite de M. Caffarel, prêtre du diocèse de Gap. Depuis leur arrivée dans l'ancienne capitale du Mogol, elles ont travaillé dans le but de leur institut et avec des succès prodigieux; les religieuses parties à cette époque sont : Mmes Marie Sainte-Thérèse, Marie Saint-Ambroise, Marie Saint-Paul, Marie Saint-Joachim, Marie Saint-Augustin, Marie Saint-Vincent de Paul. Cette dernière est décédée au mois de mars de cette année, mais elle est remplacée par une Irlandaise qui a reçu, à sa vêture, le nom de Marie Saint-Ignace;

4° Six Capucins partiront de Rome dans le courant de novembre pour la même destination, et seront suivis l'année prochaine par quatre ecclésiastiques irlandais, qui prendront la voie du Cap.

— Au commencement d'octobre, quatre membres de la Société de Marie se sont embarqués à Brest, sur la corvette de l'Etat l'*Héroïne*, pour la Mission de l'Océanie centrale, savoir : le Père Junillon (Ferdinand-François), prêtre du diocèse de Valence; le Père Violette (Louis-Théodore), prêtre du diocèse d'Amiens; le frère Auber (Charles-Edouard), du diocèse de Poitiers; le frère Peloux (Jacques), du diocèse de Lyon.

— Quatre prêtres de la Congrégation des Missions étrangères se sont embarqués à Bordeaux le 24 septembre : ce sont MM. Gouyon, du diocèse de Tulles; Le Gallic de Kerisouet, du diocèse de Quimper; Fages, du diocèse de Rodez, et Ducotey, du diocèse de Besançon. Les trois premiers sont destinés à la Mission de Pondichéry; le quatrième se rend dans la Malaisie.

FIN DU TOME SEIZIÈME.

# TABLE DU TOME SEIZIÈME.

*Vicariat apostolique du Hou-Kouang.*



*Vicariat apostolique du Leao-Tong.*



*Vicariat apostolique du Xan-Tong.*



MISSIONS DE LA MANTCHOURIE ET DE LA CORÉE.



COCHINCHINE ET TONG-KING.

SIAM.



INDE.

*Vicariat apostolique de Pondichéry.*



*Maduré.*



*Vicariat apostolique d'Agra.*



*Missions des îles Nicobar.*

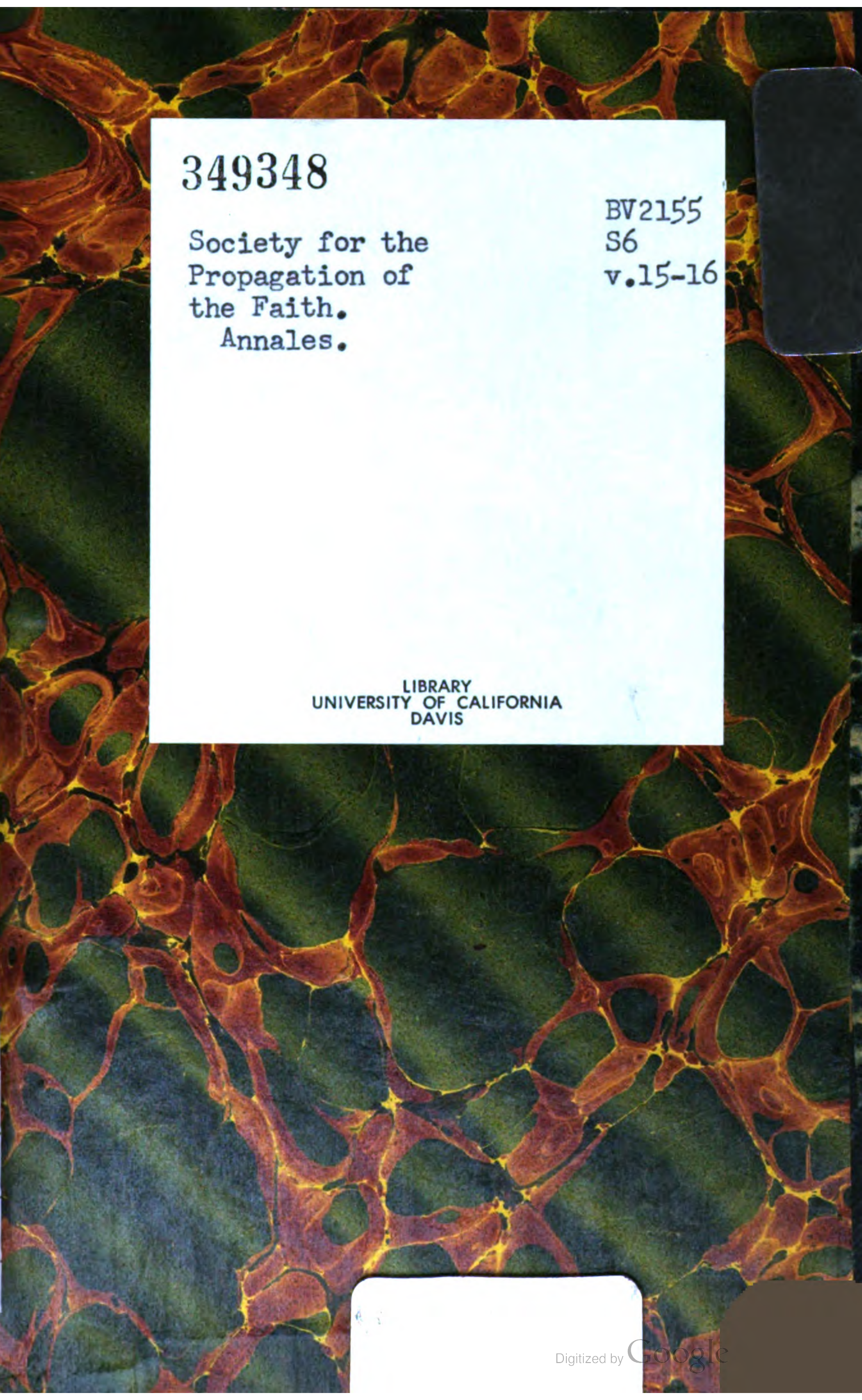


MISSIONS DU LEVANT.

*Délégation apostolique de Babylone.*

---

Lyon, imp. de J. B. Pélagaud.


349348
Society for the
Propagation of
the Faith.
Annales.
BV2155
S6
v.15-16
LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS
Digitized by Google

